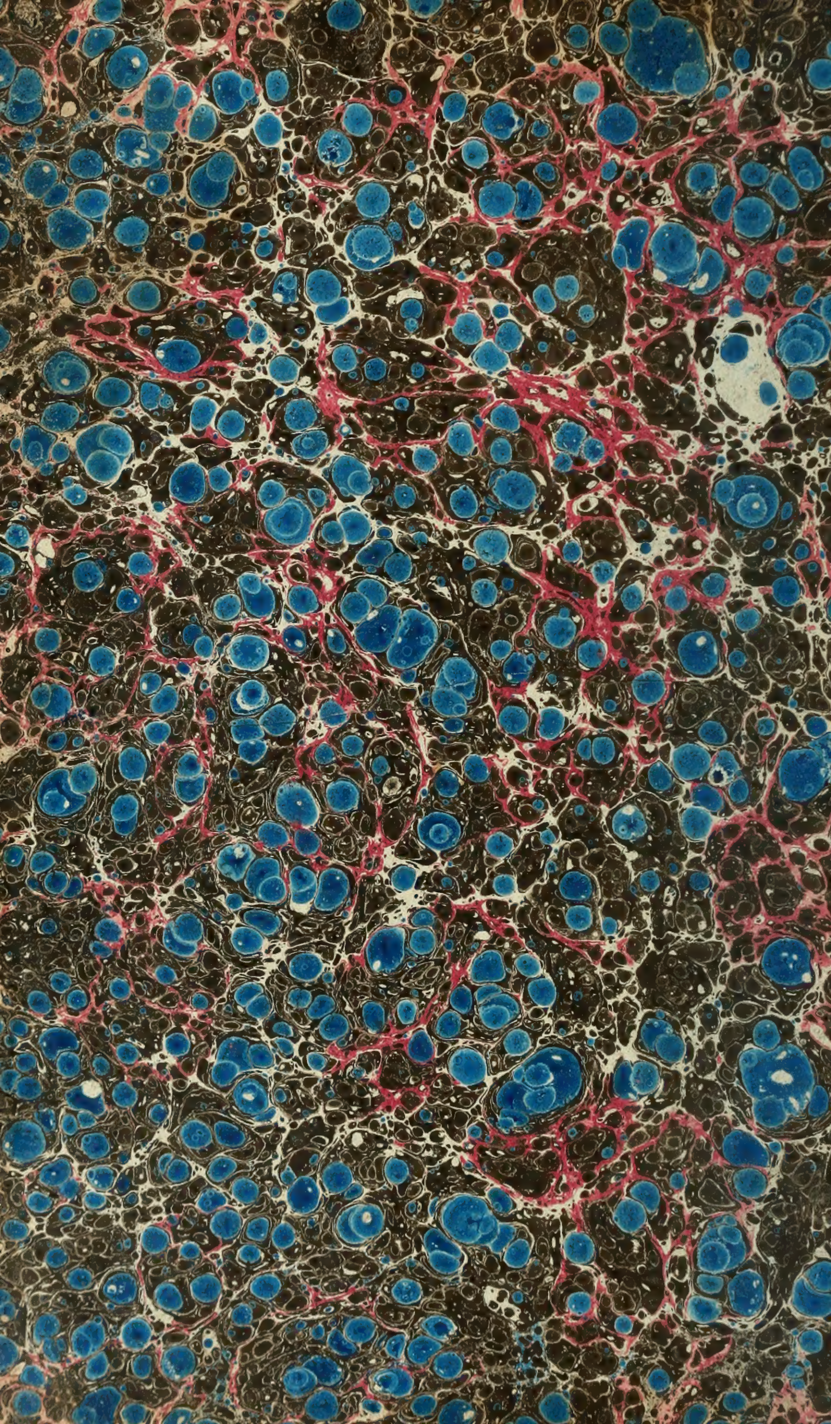
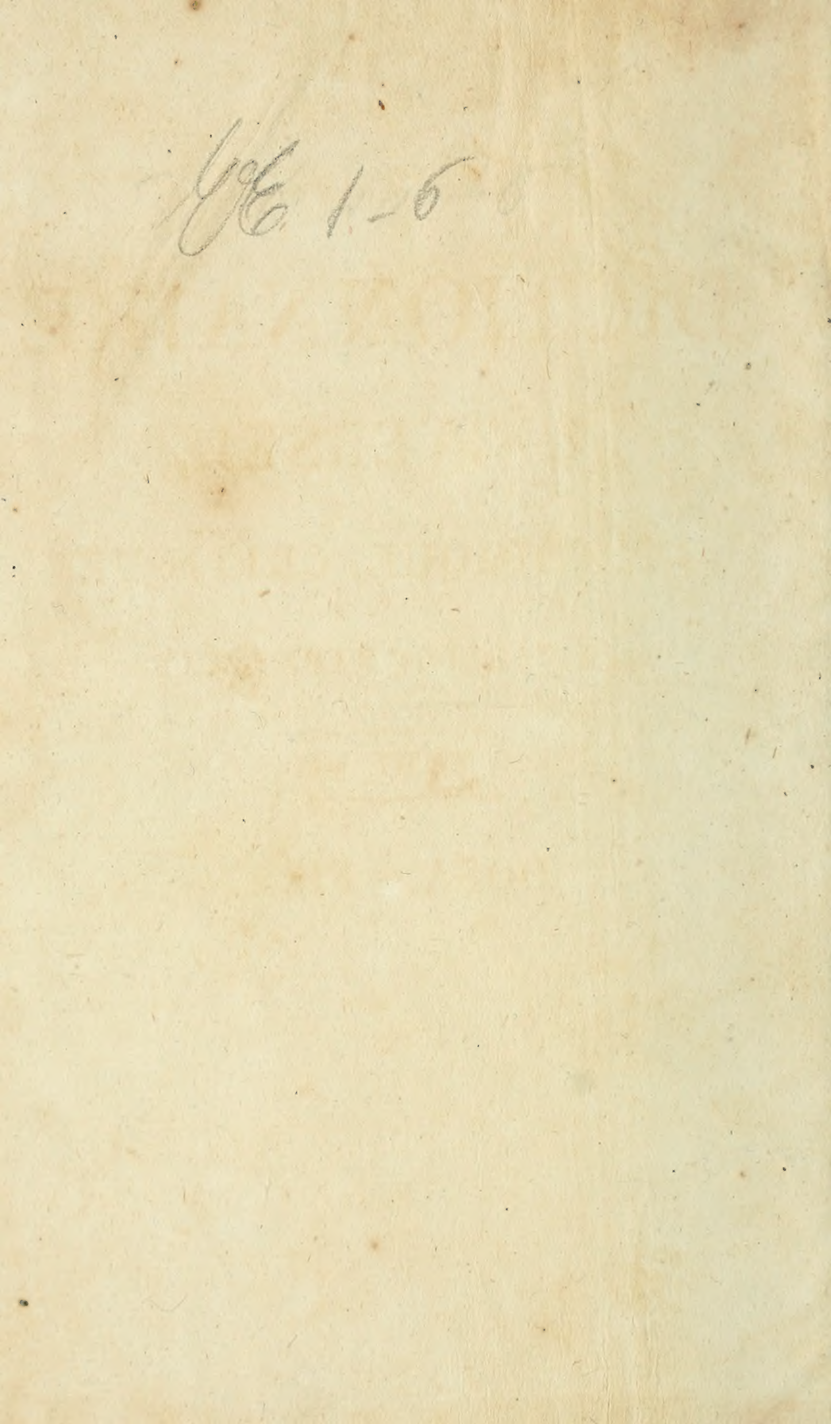








A. H. Teixeira Homem

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME VI.

DOSA. = FIZE.

CET OUVRAGE SE TROUVE

Chez { L. PRUDHOMME, Editeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine; } à Paris.

Madame BUYNAND née BRUYSET. . . . . Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie. . . . . Caen.
BLOCQUEL et CASTIAUX. . . . . Lille.
DEMAT. . . . . Bruxelles.
Victor MANGIN. . . . . Nantes.
BUSSEUIL. . . . . *Ibid.*
LAFITE. . . . . Bordeaux.
DURVILLE. . . . . Montpellier.
FOURIER-MAME. . . . . Angers.
CATINEAU. . . . . Poitiers.
DESOER. . . . . Liège.
GOSSE. . . . . Bayonne.
PERTHÈS. . . . . Hambourg.
IMMERZEEL et Compagnie. . . . . Amsterdam.
UMLANG. . . . . Berlin.
ARTARIA. . . . . Vienne.
ALICI, Libraire de la Cour. . . . . S. Pétersbourg.
RISS et SAUCET. . . . . Moscou.
BRUMMER. . . . . Copenhague.
BOREL et PICHARD. . . . . Naples.
GIEGLER et DUMOLARD. . . . . Milan.
GRIESHAMMER. . . . . Leipsick.
ESSLINGER. . . . . Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs des postes.

*Les articles nouveaux sont marqués d'une *. Les articles anciens, corrigés ou augmentés sont distingués par une †.*

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; avec les dieux et les héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés BROTIER et MERCIER DE SAINT-LÉGER, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. CHAUDON et DELANDINE.

NEUVIÈME ÉDITION,

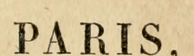
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 16,000 ARTICLES ENVIRON, PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

TOME VI.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME FRÈRES.

1810.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME VI.

PLANCHE XXIX.

Doujat (Jean).
I. Dousa (Janus).
Dow (Gérard).
I. Drake (François).
Drakenborch (Arnaud).
Drelincourt (Charles).
Drusius (Jean).
Dryden (Jean).
Duaren (François).
Dubocage (Marie-Anne).
Duchange (Gaspard).
Duclos (Marie-Anne).

PLANCHE XXX.

III. Duclos (Charles).
I. Dufresnoy (Charles-Alf.).
Dufresny (Charles Rivière).
Duguay (Trouin).
Dunois (Jean d'Orléans).
IV. Dupin (Louis-Élie).
I. Dupleix (Scipion).
II. Dupleix (Joseph-François).
Duprat (Antoine).
Duquesne (Abraham).
Durer (Albert).
Dussaulx (Jean).

PLANCHE XXXI.

Édelinkc (Gérard).
VI. Édouard III.
X. Édouard (prince Noir).
I. Éléonore (de Guienne).
Élizabeth (reine d'Angleterre).
III. Emmanuel (Charles).
Entrecasteaux.
Épaminondas.
Épée (l'abbé de l').
Épicure.
Épiscopius.
Érasme.

PLANCHE XXXII.

Escobart (Antoine).
I. Ésope.
Espagnolet (Joseph Ribeira).
I. Essex (comte d').
I. Estaing (Charles-Henri).
Estius (Guillaume).
IV. Estrées (Gabrielle d').
VII. Étienne.
II. Euclide.
X. Eugène (Franç. de Savoie).
Euler (Léonard).
Euripide.

PLANCHE XXXIII.

Fabert (Abraham).
Faye (Paul).
Fairfax (Thomas).
Falconet (Camille).
Farel (Guillaume).
Farnèse (duc de Parme).
Fauchet (l'abbé).
Faur (Gui du).
Faustine (la jeune).
Favart (Charles-Simon).
Favart (Marie-Justine).
Fayette (Marie-Magdel. de la).

PLANCHE XXXIV.

Felibien (André).
Fénélon (Franç. de Salignac).
Ferdinand V.
Fermat (Pierre).
Fernel (Jean).
Ferrein (Antoine).
Fevre (Nicolas le).
Fian.
Fiesque (Jean-Louis, comte de).
Fischer.
Fitz-James (Jacques, comte de Berwick)
Fléchier (Esprit).

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

† DOSA (George), paysan de la Ciculie, contrée de la Transylvanie, couronné roi de Hongrie en 1513 par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre la noblesse et le clergé. Jean, vaivode de Transylvanie, les défit l'année d'après, et prit leur roi, qu'on fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, et un sceptre à la main, l'un et l'autre du même métal et aussi ardent. On lui ouvrit ensuite les veines, et l'on fit avaler un verre de son sang à son frère Lucas, qui avoit secondé ses projets. Neuf paysans qui avoient été condamnés à un jeûne de quinze jours eurent ordre de se jeter sur le misérable Dosa, et de le déchirer avec les dents. Après ces cruelles opérations, il fut écartelé. Ce malheureux souffrit ces tourmens sans se plaindre, demandant seulement qu'on épargnât son frère. Le reste des prisonniers fut empalé ou écorché vif, excepté quelques-uns qu'on laissa mourir de faim. Ce Dosa s'étoit rendu coupable de beaucoup de barbarie envers les principaux royalistes. (*Voyez Nicolai Istnasfii Hist. Hungaricæ, libri XXXIV*, Cologne, 1685, in-folio : livre curieux et peu commun.)

† DOSCHES (François), disciple de l'insensé Simon Morin, qui se croyoit illuminé ; en conversant avec lui, il se crut de même illuminé. Les écrits où Dosches a consigné ses rêves extravagans sont de la plus extrême rareté, et ne méritent d'être recherchés que par ceux qui veulent savoir quels peuvent être les égaremens de l'esprit de l'homme. Ils trouveront dans un écrit très-rare de 4 pag. in-4° seulement, sous ce titre : *Abrége de l'arsenal de la foi*, jusqu'où le sectaire Dosches avoit porté ses délires.

* DOSIADAS, poëte grec, dont il nous reste un petit poëme intitulé *Les Autels*, du genre de ceux qu'on a appelés *Difficiles nugæ*. (*Voyez* SIMMIAS.) Ces *Autels*, au nombre de deux, sont construits de vers inégaux figuratifs; rien n'y manque, ni le foyer, ni les moulures, ni les bases élargies avec grace ; les proportions sont élégantes ; ce qu'il y a de moins bon, c'est la poésie. Les mètres choisis par le poëte architecte sont difficiles et rares, les expressions énigmatiques et obscures, et, pour surcroit de difficulté, le premier Autel est fait en acrostiches. Ce sont les

autels mêmes qui parlent. Le premier est l'ouvrage des Muses et des Graces; l'autre est l'autel de Jason. Saumaise les avoit assez mal expliqués ; mais depuis , on a trouvé d'excellentes notes d'un Manuel Holoboly, grammairien du temps de Michel Paléologue , qui ont éclairci toutes les énigmes. Il est à croire que ce grammairien avoit profité d'anciennes scolies.

DOSIO (Jean-Antoine), architecte, né à Florence en 1513, où il exerça d'abord la profession d'orfévre et de sculpteur , étudia ensuite l'architecture avec le plus grand succès. Rome renferme plusieurs de ses édifices. On lui doit encore le palais de l'archevêché de Florence, et la belle chapelle de Sainte-Croix, pour la famille Nicolini.

I. DOSITHÉE, officier juif, fils de Bacénor , défit l'armée de Timothée, battit Gorgias, et le fit prisonnier ; mais comme il l'emmenoit, un cavalier ennemi lui abattit l'épaule d'un coup de sabre. Dosithée mourut de cette blessure, l'an 163 avant J. C., après avoir rendu de grands services à sa patrie par son courage et sa prudence.

† II. DOSITHÉE, magicien de Samarie, qui se disoit le Messie, regardé comme le premier hérésiarque , s'appliquoit toutes les prophéties qui regardent Jésus-Christ. Il avoit à sa suite trente disciples , autant qu'il y avoit de jours au mois, et n'en vouloit pas davantage. Il avoit admis, parmi eux, une femme qu'il appeloit la Lune. Il observoit la circoncision et jeûnoit beaucoup. Pour persuader qu'il étoit monté au ciel, il se retira dans une caverne , où il se laissa mourir de faim. La secte des dosithéens estimoit beaucoup la virginité. Entêtée de sa chasteté, elle regardoit le reste du genre humain avec mépris. Un dosithéen fuyoit quiconque ne pensoit et ne vivoit pas comme lui. Ils avoient des pratiques singulières, auxquelles ils étoient fort attachés : telle étoit celle de demeurer vingt-quatre heures dans la même posture où ils se trouvoient au moment où commençoit le sabbat. Cette immobilité étoit une conséquence de la défense de travailler pendant le sabbat : avec de semblables pratiques, ils se croyoient supérieurs au reste des hommes. En restant pendant vingt-quatre heures debout, et la main droite ou la main gauche étendue, ils pensoient plaire à Dieu. Cette secte subsista en Egypte jusqu'au 6e siècle. Un des disciples de Dosithée étant mort, il prit à sa place Simon, qui surpassa bientôt son maître, et devint chef de secte ; ce fut Simon le Magicien. *Voyez* son article.

DOSMA DELGADO (Roderic), chanoine de Badajoz en Espagne, sa patrie, savant dans les langues orientales, mort en 1607, dans sa 74e année, a donné plusieurs ouvrages sur l'Ecriture sainte, entre autres un traité *De auctoritate sanctæ Scripturæ*, 1534, in-fol.

† DOSSI (Jean-Baptiste), *et* DOSSO, deux frères peintres ; ils naquirent au bourg de Dosso, près de Ferrare, vers la fin du 15e siècle. Après avoir étudié les principes de leur art chez Laurent Costa, ils séjournèrent à Rome, dans le temps où l'école de Raphaël jetoit le plus grand éclat. Les Dossi se rendirent ensuite à Venise, se fortifièrent dans le coloris et revinrent se fixer dans leur patrie, où les ducs Alfonse et Hercule les employèrent et les comblèrent de bienfaits. L'Arioste contribua à leur célébrité, en les plaçant dans ses vers auprès de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël et du Titien. Jean-Baptiste avoit un amour-propre excessif et un caractère peu facile ; il étoit

sans cesse en contradiction avec son frère. Le plus grand sujet de contestation étoit l'envie que Jean-Baptiste avoit toujours de peindre les figures de leurs compositions, au lieu de s'en tenir au paysage, genre dans lequel il égaloit les plus fameux peintres de son temps. Dosso céda quelquefois à ses importunités et avoit alors à souffrir des critiques sanglantes que lui attiroient les figures mal peintes de son frère. Le duc d'Urbin les ayant appelés à Pesaro pour y peindre dans le palais qu'il y avoit fait bâtir, fit effacer une coupole dont Jean-Baptiste avoit peint les figures. Cet affront servit aux détracteurs de l'aîné pour attaquer sa réputation. Cependant celui-ci ne laissa pas de conserver les bonnes graces du duc Alfonse qui connoissoit son mérite. Les peintures postérieures qu'ils firent dans le dôme de Faenza, où ils se surpassèrent, rétablirent leur réputation. Dossi mourut en 1560, dans un âge fort avancé. Quoique les tableaux de ces peintres soient très-rares, la galerie de Dresde en renferme sept, provenant de celle de Modène. Ces tableaux représentent *Judith tenant la tête d'Holopherne; la Paix; la Justice; Diane et Eurydice; Diane avec ses chevaux;* une *Femme dormant entourée de songes; les quatre Docteurs de l'Eglise, avec saint Bernard de Sienne.* Ce beau tableau, qui est leur chef-d'œuvre, dément ce que dit Vasari, que les Dossi n'étoient que des paysagistes. Celui-ci donne une grande idée des talens supérieurs de l'aîné dans l'histoire. L'ordonnance en est riche, et le coloris le dispute à celui du Titien. Le tableau de la *Circoncision*, qui se voit au Musée Napoléon, n'est pas moins beau.

* DOSSIEN (Michel), graveur, né à Paris en 1685, a gravé au burin plusieurs pièces, parmi lesquelles on distingue le *Repas chez le pharisien*, d'après Nicolas Colombel; les *Aveugles de Jéricho* idem; *Notre-Seigneur chassant les vendeurs du temple*, idem; les *Portraits* de J. B. Colbert, marquis de Torcy, d'après H. Rigaud; *Vertumne et Pomone.*

DOTO (Mythol.), une des Néréides à laquelle les Grecs consacrèrent un temple élevé dans la ville de Gabalès.

* DOTTEVILLE (Jean-Henri), ancien membre de la congrégation de l'Oratoire, né à Palaiseau, département de Seine-et-Oise, le 22 décembre 1716, dut, dit-on, l'existence à un égarement de l'amour. La modestie et la simplicité étoient les principaux attributs de son caractère. En 1749, il donna la *Traduction de Salluste*, avec la vie de cet historien et des notes critiques, et une notice des éditions de Salluste. Cet ouvrage eut plusieurs éditions; la dernière est en 1 volume in-12. En 1772 parurent les premiers volumes de sa *Traduction de Tacite*, qui a eu aussi plusieurs éditions; la dernière, publiée en 1799, est en 7 vol. in-12. Sur la demande qu'on lui fit, lequel de Cicéron ou de Tacite il croyoit le plus difficile à traduire, il n'hésita point à répondre que c'étoit Cicéron, parce que le principal mérite de cet orateur consistoit dans l'élégance du style, la pompe et l'harmonie de ses phrases; que l'autre brilloit par la force et l'énergie de ses pensées; et comme les pensées, ajoutoit-il, sont de tous les pays, de toutes les nations, il est plus aisé de les transmettre aux étrangers, et de leur en faire saisir le sens, que de faire passer dans une autre langue toutes les richesses et tous les ornemens de celle que nous ne parlons plus. En l'an 11 (1803), Dotteville fit paroître une traduction de la comédie de

Plaute, intitulée *Mostellaria*, avec le texte revu sur plusieurs manuscrits et sur les meilleures éditions, broch. in-8°; et il s'occupoit d'une traduction complète du comique latin, lorsqu'il mourut à Versailles le 25 octobre 1807.

* I. DOTTI (Charles-François), né dans le territoire de Brescia, étudia l'architecture à Bologne, sous Bibiéna, et mourut dans cette ville en 1759, à l'age de 89 ans. On a de lui, I. *Ragioni colle quali si dimostra il perchè sia insolvibile quesito famoso delle terre aggravate con ineguale proporzione alle pertiche; dialoghi due*, Bologna, 1710. II. *Esame sopra la forza delle catene a braga, con che si mostrano le bragature essere inutili per reggere l'urto degli archi, e volte, etc.*, Bologna, 1730. III. *Scrittura volante sul proposito del nuovo teatro publico contro le opposizioni del signor Antonio inventore et direttore della fabrica del nuovo publico teatro.*

* II. DOTTI (Barthélemi), célèbre par son esprit satirique, et par ses aventures, étoit issu d'une famille noble et opulente du territoire de Brescia vers l'an 1642. S'étant transporté à Milan pour revendiquer des droits d'héritage qu'on lui contestoit, il fut obligé d'y séjourner quelque temps. Ce séjour ne lui fut pas avantageux; là, une sentence du gouvernement le condamna à une longue prison dans le château de Tortone, et fit brûler quelques-uns de ses écrits par la main du bourreau. Il parvint à s'échapper de sa prison, passa un torrent à la nage et se réfugia à Venise, où il obtint du service dans les armées de la république. Le ressentiment qu'il conservoit contre le sénat de Milan avoit tellement aigri son esprit, que, dans sa prison même, il exerça sa bile satirique contre ses juges; il composa des satires, où il déguisa, sous un voile transparent, les noms de ses juges; et les fit imprimer sous le titre de *Rime sonetti del cavalier Bartolommeo Dotti*, Venise, 1689, in-12. Il demeura à Venise pendant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à l'époque cruelle de sa mort, car il fut assassiné à coups de stilet en 1712. Ses satires, au nombre de 52, parurent sous le titre de *Satire del cavaliere Dotti*, 2 vol. in-12, Genève (Paris) 1757; ce sont pour la plupart des sonnets en vers lyriques. A la fin de chaque satire se trouvent des notes qui expliquent les allusions, les proverbes et les idiotismes.

* DOTTO (Paul), célèbre jurisconsulte et professeur de droit, né à Padoue dans le 15e siècle, d'une illustre famille, a laissé des *Commentaires sur les décrétales*. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Paul DOTTO, de Castel Franco, mort en 1681, qui, dans la même université de Padoue, interpréta les lois romaines.

* DOTTORI (le comte Charles de), gentilhomme à Padoue, né en 1621, où il mourut en 1686, est auteur d'une tragédie très-connue, plusieurs fois représentée et imprimée, intitulée *Aristodème*; du *poème héroï-comique de l'Ane*, publié à Venise en 1652, in-12, sous le nom anagrammatique d'*Iroldo Crotta*; du *Parnasse*, en huit chants, et de *Galathée*, en cinq. On a encore de lui des *Odes*, des *Sonnets*, des *Drames*, des *Lettres* et des *Discours*, imprimés à Padoue en 1695.

I. DOUBLET (N.), né à Chartres, médecin de Paris, mort en 1795, à l'âge de 40 ans environ, professeur de pathologie aux écoles de médecine, et attaché à l'hospice de Saint-Sulpice, publia, en 1781, un *Mé-*

moire sur les symptômes et le traitement de la maladie vénérienne dans les enfans nouveaux-nés, in-12; en 1783, des *Remarques sur la fièvre puerpérale*, in-8°; en 1791, de nouvelles *Recherches sur cet objet*, in-12.

* II. DOUBLET (Jean). Les éditeurs des Annales poétiques l'ont retiré du profond oubli dans lequel il étoit tombé. Son style, quelquefois un peu difficile, est presque toujours très-poétique. Voici comme il annonce qu'il ne sait chanter que l'amour :

Soit que je file à trois cordons une ode,
Soit que je cloche en ces quatrains boiteux,
Mon chant n'a jamais qu'une mode;
Amour le rend gai ou piteux.

I. DOUCIN. *Voyez* DULCIN.

II. DOUCIN (Louis), jésuite, né à Vernon, mort à Orléans le 21 septembre 1716, remplit différentes places dans sa société, et fut, dit-on, l'auteur du fameux *Problème théologique*. (*Voy.* l'article du cardinal de NOAILLES.) Doucin fut envoyé à Rome dans le temps des disputes sur la constitution *Unigenitus*, pour laquelle il montra beaucoup de zèle. On a de lui, I. *Histoire du Nestorianisme*, in-4°, Paris, 1698; curieuse et assez estimée. Ce qui regarde cette fameuse hérésie y est exactement discuté, et les allusions qu'il fait de temps en temps aux jansénistes servirent à la rendre plus piquante. II. *Histoire de l'Origénisme*, in-4°, où l'on trouve des recherches et de la critique. III. *Mémorial abrégé touchant l'état et les progrès du Jansénisme en Hollande*, Cologne, 1698, in-12, composé par l'auteur, lorsqu'il se rendit, en 1697, à la suite du comte de Créci, au congrès de Ryswick. IV. Une foule de brochures *sur les querelles religieuses du temps*.

† DOUDASCH, surnommé fils des fils d'Adam, passe pour le même que le Mahaléel des Hébreux. Il étoit de la branche de Seth, et fit une guerre continuelle aux descendans de Caïn. On dit qu'il ne se servoit d'aucune arme offensive, ni défensive, et qu'il combattoit nu depuis la tête jusqu'au nombril, avec la seule force de ses bras.

* DOUDEORTY (Grégoire) naquit à Sanahïn, dans la Grande-Arménie, vers l'an 1154, et mourut en homme sage et vertueux vers l'an 1217. Après avoir étudié la théologie et l'histoire, il fut ordonné prêtre, et devint, peu de temps après, supérieur de l'abbaye de Haghpad. Par ses connoissances et par sa vie austère, il acquit l'amitié et l'estime du peuple et des grands d'Arménie. Doudéorty s'opposa avec chaleur à la réunion d'un concile tenu à Romgla en 1179, prévoyant les suites inattendues qui en résultèrent depuis. Il laissa manuscrits les ouvrages suivans : I. *Recueil de lettres écrites au roi et au patriarche arménien en Cilicie, et à plusieurs évêques et docteurs d'Arménie*. II. *Commentaires sur Job*. III. *Eloges sur la discipline de l'Eglise primitive*. IV. Plusieurs *Homélies sur des sujets de morale évangélique*.

* DOUDYNS (Guillaume), né à La Haye en 1630, où il mourut en 1697. Son père, qui étoit bourgmestre, lui donna une éducation distinguée. L'étude de la peinture, d'abord regardée comme un simple amusement, devint bientôt le seul objet de son application. Le jeune Doudyns partit pour l'Italie, et resta douze ans à étudier à Rome, d'après les grands maîtres. De retour à La Haye, il travailla avec succès à plusieurs grands ouvrages, et fut un de ceux qui contribua le plus à établir l'académie de peinture. Son talent lui mérita d'en être nommé plusieurs fois le direc-

teur. Doudyns avoit une grande manière de composer; il dessinoit le nu avec correction et finesse; les draperies sont bien jetées, et sa couleur est fort belle. Il excelloit particulièrement à peindre les plafonds; il en a fait plusieurs à l'hôtel-de-ville de La Haye. Parmi ses meilleurs ouvrages, on distingue deux tableaux, dont l'un représente *Le Temps qui découvre la Vérité*, et l'autre, *La Sagesse qui foule aux pieds l'Ivrognerie et les Vices*.

* DOVE (Nathaniel), maître d'écriture anglais, né en 1710, mort en 1744, a écrit *Les Progrès du temps*; ce sont des vers sur *les saisons et les douze mois*, en seize planches.

* DOUESPE DE SAINT-OUEN (M. de la), natif de Caen, vivoit encore au commencement du 18e siècle. Il a laissé quelques *Poésies diverses*. La dernière édition a été publiée in-8°, à Caen, en 1725.

DOUFFET (Gérard), habile peintre, né à Liège le 16 août 1594, mourut l'an 1660. Vers l'an 1609, il alla à Anvers, où le célèbre Rubens le reçut au nombre de ses élèves; il y fit de grands progrès. En 1614, il se rendit à Rome et y demeura sept ans, joignant à l'étude des grands modèles celle de la poésie et de l'histoire. Il revint dans sa patrie l'an 1622. Les églises et les maisons des personnes distinguées fournissent encore des preuves de son savoir. Douffet excelloit également dans l'histoire et dans le portrait. Ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête d'une variété admirable, son coloris est d'une grande douceur.

† DOUGADOS (Vénance), plus connu sous le nom du père Vénance, né dans un village près de Carcassonne en 1764, devint, à l'age de dix-huit ans, amoureux d'une demoiselle, qui, apres avoir répondu à son amour, finit par le trahir; de désespoir, il se fit capucin; mais la vie du monastère lui étant bientôt odieuse, il ne trouva d'autre remède à ses maux que de se livrer à l'étude. Il se fit bientôt connoître par des talens poétiques, qui lui attirerent des désagrémens de ses supérieurs. Il demanda son changement et l'obtint, se rendit à Montpellier, y trouva un supérieur instruit, et son goût pour les lettres ne rencontrant plus d'obstacle, il parvint à se faire une réputation qui lui valut la protection de personnes puissantes, et enfin sa sécularisation; une princesse polonaise le fit son secrétaire, et il partit avec elle pour Gènes. Dougados, rentré en France au commencement de la révolution avec un capital de 15,000 f., fut d'abord professeur d'éloquence à Perpignan; mais né avec une imagination ardente, il s'enrôle dans un bataillon de volontaires, est fait officier, et parvient au grade d'adjudant-général. Il servoit en cette qualité à l'armée des Pyrénées, lorsque le 31 mai renversant le parti de la Gironde, il fit tous ses efforts pour en soutenir les restes abattus, et protéger la fuite du député Biroteau. Traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 24 nivôse an 2 (13 janvier 1794). Dougados est auteur de *Poésies légères*, qui ont eu du succès : ses vers, recueillis et imprimés à Nice, ont de la facilité et un ton d'originalité qui plaît : M. Auguste de La Bouisse en vient de publier une nouvelle édition, 1 vol. in-8°, Paris, 1810. Dougados reçut d'un de ses rivaux le surnom de père Tibulle.

I. DOUGLAS (Guillaume de), seigneur écossais dans le 14e siècle, d'une des plus anciennes maisons de ce royaume, de laquelle Buchanan a écrit l'histoire. Robert de Brus, roi d'Ecosse, ayant fait vœu de se croiser contre les infidèles, et

n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas de porter son cœur en Palestine après sa mort, et de le présenter au Saint-Sépulcre. Le roi étant mort en 1327, Douglas partit pour la Terre-Sainte; mais il fut tué, dit-on, en chemin, avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

* II. DOUGLAS (Gawin), poëte écossais et évêque, né à Brechin en 1471, mort en 1522, étoit le plus jeune fils du 6e comte d'Angus; il obtint l'évêché de Dunkeld, auquel on réunit la riche abbaye d'Aberbrothic. Douglas voyagea en Italie, où il prit du goût pour la poésie. Ses ouvrages sont, I. Une traduction en anglais de l'*Enéide de Virgile*. II. *Le Palais de l'honneur*, poëme. III. *Aureæ narrationes et comœdiæ aliquot sacræ*. IV. *De rebus Scoticis liber*.

† III. DOUGLAS (Jacques), communément appelé le docteur Douglas, membre du collége des médecins de Londres et de la société royale de cette ville, au commencement du 18e siècle, se distingua sur-tout par ses connoissances anatomiques et la pratique des accouchemens; mais comme il s'occupa encore du soin de perfectionner la chirurgie, il étudia tout ce que les anciens ont écrit sur cet art important: il consulta la nature elle-même, et l'interrogea, en examinant les corps qui avoient été attaqués de quelque maladie chirurgicale. Il s'étoit spécialement attaché à tout ce qui concerne les hernies. On a de lui, I. *Miographiæ comparatæ specimen*, en anglais, Londres, 1707, en latin; Lugduni Batavorum, 1729, 1738, in-8°, avec des augmentations par Jean-Frédéric Schreiber, qui en est le traducteur. II. *Bibliographiæ anatomicæ specimen, sive Catalogus omnium penè auctorum qui ab Hippocrate ad Harvæum rem anatomicam ex professo, vel obiter, scriptis illustrarunt*, Londini, 1715, in-8°; Lugduni Batavorum, 1734, in-8°, sous la direction d'Albinus, qui a enrichi ce catalogue de plusieurs remarques importantes. III. *History of the lateral operation*, Londres, 1726, in-4°, sous le titre d'*Historia lateralis operationis*, Lugduni Batavorum, 1728, in-4°.

* IV. DOUGLAS (Jean), frère du précédent, chirurgien de Londres, et lithotomiste de l'hôpital de Westminster, entreprit la taille au haut appareil, que son frère avoit soutenu possible et avantageuse. Ce n'est pas que cette méthode soit de l'invention de ce médecin anglais, car on l'attribue à Pierre Pranco, chirurgien provençal qui la pratiqua quelques années après le milieu du 16e siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. *Lithotomia Douglassiana, with a course of operations*, Londres, 1719, in-4°; en français, Londres, 1723, in-4°; Paris, 1724, in-8°, sous le titre de *Nouvelle opération de la taille*, par Jean Douglas; en allemand, de la traduction de Jean Timmius, Brême, 1729, in-8°, avec des notes et un supplément. II. *An account of mortifications and of the surprising effets of the bark in putting a stop to their progress*, etc., Londres, 1729 et 1732, in-8°. Il s'étend sur la propriété du quinquina pour arrêter les progrès de la gangrène et la guérir. III. *Dissertation on the venereal disease*, Londres, 1737, in-8°.

* V. DOUGLAS (Robert), de la famille du précédent, médecin anglais, a écrit en sa langue maternelle un *Traité sur la génération de la chaleur dans les animaux*, Londres, 1747, in-8°. La traduction française a été imprimée à Paris, en 1755, in-12.

* VI. DOUGLAS (Charles), amiral, né en Ecosse, servit d'abord chez les Hollandais; mais bientôt il passa dans la marine anglaise. Au commencement de la guerre d'Amérique, Douglas fut nommé commodore d'une escadre dans le golfe St.-Laurent, et se fit une grande réputation de courage et de talent. En 1787 il fut fait amiral en second.

* VII. DOUGLAS (Jacques), comte de Morton et d'Aberdeen, né à Edimbourg en 1707, mort en 1768, avoit établi à Edimbourg une société philosophique, qui depuis a beaucoup influencé pour la propagation de toutes les connoissances. En 1733, la société royale de Londres élut Douglas pour son président, et après la mort du comte de Macclesfield il lui succéda comme associé à l'académie des sciences de Paris. Douglas montra toujours un zèle ardent pour les sciences, et protégea toujours vivement les hommes de mérite. Il avoit de profondes connoissances dans la physique expérimentale et l'histoire naturelle; mais il s'appliqua plus particulièrement aux observations astronomiques.

DOVIA (Paul-Mathias), né d'une illustre famille à Naples, où il mourut au mois de mars 1745, à l'âge de 84 ans, se distingua par ses connoissances mathématiques et philosophiques. On lui doit un *Cours de philosophie*, et un *Traité sur l'éducation des princes*, qui a obtenu trois éditions. L'auteur y combat avec énergie les principes de Machiavel.

† DOUJAT (Jean), avocat au parlement, né à Toulouse, d'une famille distinguée, mort à Paris, le 27 octobre 1688, à 79 ans, étoit doyen des docteurs-régens de la faculté de droit de Paris, seul lecteur et premier professeur royal en droit canon au collége de France, historiographe du roi, et membre de l'académie française. Périgni, premier précepteur du grand dauphin, le choisit pour donner à ce prince la première teinture de l'histoire et de la fable. Ses ouvrages et ses services lui acquirent les éloges des savans, et des pensions de la cour. Doujat fut encore plus estimable par sa modestie, sa probité, son désintéressement, que par ses ouvrages, dont les principaux sont, I. *Abrégé de l'Histoire grecque et romaine*, traduite de Velléius Paterculus, in-12, Paris, 1679 et 1708. Cette version, très-foiblement écrite, est enrichie de supplémens, tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, et d'une chronologie. L'abbé Paul en a donné une meilleure en 1770, in-8° et in-12. II. Une bonne *Edition de Tite-Live* : ouvrage composé, comme le précédent, pour l'usage du dauphin, avec des notes savantes, 6 vol. in-4°. III. *Prænotiones canonicæ et civiles*, Paris, 1687, in-4° : c'est son meilleur ouvrage. IV. *L'Histoire du Droit canonique*, 1685, in-12. V. Celle *du Droit civil*, Paris, 1678, in-12, en latin. VI. Une *Edition latine des Institutions du Droit canonique* de Lancelot, Paris, 1684, 2 vol. in-12, avec beaucoup de notes. VII. *Dictionnaire de la langue toulousaine*, Toulouse, 1638, in-8°. VIII. *Eloges des hommes illustres de l'ancien Testament*, Paris, 1688, in-8°.

DOULCET (N.). *Voyez* DOUBLET, n° I.

DOULTREMAN. *Voyez* OULTREMAN.

* DOUNEAU (François) est auteur d'une comédie en un acte et en vers, jouée en 1661 sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, intitulée *la Corne imaginaire* ou *les Amours d'Alcippe et de Céphise*, imprimée in-12 à Paris en 1662.

* DOVNETZY (Etienne), savant littérateur arménien, dont parle, avec beaucoup d'éloge, le chronologiste Samuël dans le manuscrit arménien de la bibliothèque impériale, n° 96. Après avoir étudié avec ardeur la philosophie et l'histoire, il embrassa l'état ecclésiastique et devint ensuite l'aumônier de la maison du patriarche. Après la mort de ce chef d'Eglise, il le remplaça sur la demande du peuple et des Sarrasins qui gouvernoient alors une partie de la grande Arménie. Au bout de deux ans, c'est-à-dire, vers l'an 790 de J. C., Dovnetzy mourut, regretté de tous ses compatriotes, laissant manuscrits les ouvrages suivans : I. *Une Grammaire fort détaillée.* II. *Un Traité philosophique*, *contenant la logique, la métaphysique et la physionomie.* III. *Les Vies et les actions des Catholicos d'Arménie, depuis leur origine jusqu'à son temps.*

* DOURBAULT (Richard), (que Froland nomme à tort Dennebault), poëte du 13e siècle, qui a mis *la Coutume de Normandie* en vers de huit syllabes. Il donne lui-même la date de l'année à laquelle il composa cet ouvrage, dans un prologue qui se trouve à la tête de quelques manuscrits, et où il dit :

Mil ans, deux cent quatre fois vingt
Après ce que Jésus-Christ vint
En terre pour humain lignaige,
Pour nous rendre son héritaige,
Et nous donner le paradis
Que Adam nous tollit jadis,
Quand de mauvais venin, fut yvre
Neist Richard de Dourbault ce livre
En rimes, en mieux qu'il seut,
Pour propre et commun salut.

Houard a fait imprimer cette ancienne coutume, en vers, à la fin du quatrième vol. de son Dictionnaire du droit normand, in-4°, Rouen, 1782.

* DOURLEUS (madame). On n'a aucuns renseignemens sur cette dame, qui tient une place distinguée dans la Pandore de Vertron, dont elle paroît avoir été l'amie. Voici des vers qu'elle lui envoya pour répondre à une lettre dans laquelle il lui mandoit que le sujet du prix de l'académie d'Arles étoit sur les premières conquêtes de Monseigneur, et la satisfaction du roi d'avoir un fils digne de lui.

Il attaque un pays, aussitôt il le prend ;
Que de vigueur ! que de courage !
Pour louer ce coup éclatant
Chacun veut faire un long ouvrage;
Pour moi je dirai simplement,
Il est fils de Louis-le-Grand ;
Qu'un autre en dise davantage.

† I. DOUSA (Janus), appelé vulgairement *Van der Doès*, seigneur de Nordwick, sa patrie, né en 1543, mourut de la peste à La Haye en 1604. Ayant été nommé gouverneur de Leyde, il défendit cette ville contre les Espagnols, l'an 1574, avec autant de courage que de prudence. Le général espagnol sollicitant les bourgeois par lettres à se rendre, Dousa ne répondit que par ce vers, qu'il mit au bas d'une de ces lettres :

Fistula dulce canit, volucrem dum decipit Auceps.

Quand la flûte aux doux sons leurre un crédule oiseau,
Le perfide oiseleur le prend dans son réseau.

Les assiégés ayant été secourus à temps, les Espagnols furent obligés de lever le siége. Le poëte guerrier fut nommé l'année suivante premier curateur de l'université de Leyde, qui venoit d'être fondée. Il étoit digne de cet emploi par son érudition, qui lui mérita le nom de *Varron de Hollande.* On a de lui, I. *Les Annales de Hollande*, en vers élégiaques et en prose, in-4°, Leyde, 1601 ; cet ouvrage, commencé par Janus Dousa le fils, et continué, jusqu'en 1520,

par Dousa le père, fut réimprimé en 1617, avec un commentaire du savant Hugues Grotius. II. Des *Notes sur Salluste*, *sur Pétrone*, *sur Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, *sur Horace*. III. *Echo*, sive *Lusus imaginis jocosæ*, La Haye, 1603, in-4°. IV. *Poëmata*, Leyde, 1609, in-8°. L'élégance, la pureté du style, la variété des images, ne doivent pas lui en faire pardonner plusieurs qui sont obscènes. Dousa laissa six fils et deux filles. Quatre de ses fils soutinrent la réputation de leur père. Parmi plusieurs pièces de D. Einsius, à l'occasion de la mort de Dousa, il y en a une *in harmoniam quam paulò ante obitum audire sibi visus est J. Dousa.*

† II. DOUSA (Janus), fils du précédent, poëte, philosophe et mathématicien, garde de la bibliothèque de Leyde, où il mourut en 1596, à 24 ans, étoit né en 1572. On a de lui des *Poésies latines*, 1607, in-8°.

† III. DOUSA (George), second fils de Janus et frère du précédent, savant dans les langues, voyagea à Constantinople, et publia une *Relation de son voyage*, Anvers, 1599, in-8°. Elle se trouve dans le Trésor de Gronovius. Il apporta de Constantinople le manuscrit de Logothète, que publia son frère Dideric, ainsi que d'autres manuscrits précieux. On a encore de lui *Georgii Codini selecta de originibus Constantinopolitanis*, en grec et en latin, Genève, 1607, in-8°. George Dousa mourut en 1599, à l'âge de 25 ans, dans l'île de Saint-Thomas, en faisant route pour les Indes. Il étoit à bord de la flotte de l'amiral Pierre Van der Doës, son parent. Celui-ci, né à Leyde en 1562, rendit sur mer les services les plus signalés à sa patrie. Parti de la Brille, le 25 mai 1599, avec une flotte de 70 voiles, qu'il commandoit avec le rang d'amiral, il porta les coups les plus sensibles à la puissance espagnole, d'abord aux îles Canaries, ensuite à celle de S. Thomas, où il fut enlevé par une maladie épidémique.

* IV. DOUSA (François), 4ᵉ fils de Janus, et frère des précédens, publia en 1600 les *Lettres de Jules-César Scaliger*, et ses *Commentaires sur l'Histoire des animaux* d'Aristote. Il avoit donné en 1597, les *Fragmens* du poëte Lucilius, avec de savantes notes, Leyde, in-4°.

* V. DOUSA (Dideric *ou* Théodore), 6ᵉ fils de Janus et frère des précédens, seigneur de Berkenftein, échevin de la ville d'Utrecht, publia en 1614 la *Chronique de George Logothète* ou *Acropolite* (*voyez* ce nom), un des auteurs de l'histoire byzantine. On a encore de lui *Lusus imaginis jocosæ, sive echus, à variis poëtis, variis linguis et numeris exculti, ex Bibliothecâ Theodori Dousæ.* — L'Echo de Dousa père ouvre le volume ; viennent ensuite quelques pièces du même genre de Théodore Dousa, et puis d'autres poëtes, en latin, en grec, en hollandais, en français, en anglais, en italien. Le volume est terminé par la Dissertation de Schoock, *De naturâ soni et echûs*, in-12.

DOUSAT (Jean). *Voy.* DOUJAT.

D'OUVILLE. *Voyez* OUVILLE.

I. DOUVRE (Thomas de), trésorier de l'église de Bayeux, né en cette ville, d'une ancienne famille, est le premier Normand que Guillaume-le-Conquérant plaça sur le siége d'Yorck en Angleterre. Il en étoit digne, par ses vertus et par sa science. Il rebâtit son église cathédrale, instruisit son peuple par ses discours et par ses exemples, fit de grands biens à son clergé, et composa quelques *Livres sur le chant ecclésiastique.*

Il mourut l'année 1100, après avoir siégé 28 ans.

† II. DOUVRE (Thomas de), neveu du précédent, clerc de Henri I, roi d'Angleterre, fut aussi archevêque d'Yorck en 1108, et mourut en 1114. Son père, Samson de Douvre, avant de devenir chanoine de Bayeux, et ensuite évêque de Worcester en Angleterre, avoit été engagé dans le mariage, et eut encore un autre fils, Richard II, qui fut évêque de Bayeux. Thomas eut de grands débats avec S. Anselme, archevêque de Cantorbéry, à l'occasion de la primauté de leurs églises. On rapporte que, dans une griève maladie, les médecins lui ayant indiqué un remède opposé à la pureté, il déclara qu'il aimoit mieux s'exposer à mourir que de racheter sa vie à un tel prix.

† III. DOUVRE (Isabelle de), de la même famille que les précédens, maîtresse de Robert, comte de Glocester, bâtard de Henri Ier, roi d'Angleterre, en eut un fils (Richard), que ce prince nomma à l'évêché de Bayeux, en 1133. Elle y vint aussi, et y mourut vers l'an 1166, dans une extrême vieillesse.

* DOUWE-AUKES, Frison, commandoit un navire de la compagnie des Indes, armé en guerre, dans le combat naval de Ruyter, contre l'amiral anglais Askde, en 1652. Deux vaisseaux ennemis, d'un échantillon très-supérieur, s'étant particulièrement attachés à lui, il fut maltraité au point que son équipage voulut absolument se rendre. Douwe descendit à la sainte-barbe, et s'armant d'une mèche allumée : « Courage, dit-il, mes amis, je vous montrerai le chemin, je vous promets que vous ne serez point prisonniers chez les Anglais ; quand nous n'en pourrons plus, cette baguette vous préservera de la captivité.» Ces paroles, prononcées d'un ton ferme et décidé, en imposèrent à l'équipage. Il se battit en désespéré. Les deux vaisseaux anglais furent coulés à fond, un troisième fort endommagé. Douwe eut le bonheur de rejoindre Ruyter, dont il s'étoit éloigné.

† DOUXMÉNIL (N.), mort à Paris en 1777, a publié quelques *Opuscules*, entre autres des *Mémoires* et *Lettres pour servir à l'histoire de mademoiselle de l'Enclos*, Roterdam, 1751, in-12.

† DOW (Gérard), né à Leyde, en 1613, d'un vitrier, fut élève du célèbre Rembrant, et fit beaucoup de progrès sous ce maître. Cet artiste ne s'est occupé qu'à de petits tableaux, qu'il faisoit payer à proportion du temps qu'il y mettoit. Sa coutume étoit de régler son prix sur le taux de vingt sous du pays par heure : il n'y a rien de plus achevé que ses tableaux : il faut le secours des loupes pour en démêler tout le travail. Ses figures, quoique très-fines, ont un mouvement et une expression singuliers. Son coloris a beaucoup de fraîcheur et de force. Dow n'épargnoit pas le temps à ce qu'il faisoit. « On ne sauroit mieux prouver, dit Taillasson, qu'un ouvrage est parfaitement terminé, qu'en disant qu'il est fini comme un Gérard Dow. Il eût pensé n'avoir rien fait, s'il eût oublié les détails presque invisibles de la nature. Lorsqu'il peignoit une poule, il offroit les plus petites parties des plus petites plumes ; s'il peignoit un tapis, aucun point n'étoit oublié, même dans l'ombre. Ses sujets ont peu d'étendue ; il a peint *un vieillard taillant une plume ; une vieille femme qui joue avec son chat ; la femme hydropique*, l'un de ses plus célèbres ouvrages. Le plus beau de ses tableaux, conservé

au Musée Napoléon, est celui où il a représenté *sa mère lisant la Bible, et son vieil époux l'écoutant avec respect.* Comme Rembrant son maître, il a souvent éclairé les objets d'en haut, et avec des lumieres étroites. Admirons et aimons Gérard Dow, dont les travaux constans nous ont fait si bien connoître l'intérieur et tous les détails des modestes ménages de la Hollande, et qui, par les objets qu'il faisoit son bonheur de peindre, nous a montré l'heureuse paix de tout ce qui l'environnoit, et celle qui régnoit dans son cœur. » On le regarde comme inventeur de la méthode ingénieuse de réduire un grand tableau en petit, en posant entre lui et son modele un châssis divisé par des carreaux de fil de soie, et en plaçant les mêmes parties dans autant de petits carreaux tracés sur la toile. Pour donner plus d'éclat à ses couleurs, il les broyoit sur un cristal, et faisoit lui-même ses pinceaux. Il fermoit soigneusement sa palette, de crainte que la poussiere n'en ternit l'éclat. On ne connoit qu'un seul tableau de lui en grand; c'est une *Décollation de saint Jean.* Il mourut dans un age avancé; on ignore l'année précise de sa mort, arrivée depuis 1566. Gérard Dow laissa une grande fortune : ses ouvrages avoient toujours été payés des sommes considérables. Un de ses plus beaux, acheté, il y a quelques années, en France pour l'impératrice de Russie, a péri dans le transport : il avoit coûté 14,000 florins. Celui de la *femme hydropique*, du Musée Napoléon, en a coûté 30,000. Metzu, Schalcken et Mieris, éleves de Gérard Dow, ont produit des ouvrages dignes d'être comparés, pour le fini, aux plus précieux de ce maître.

* I. DOWNHAM (George), évêque de Chester en Angleterre, fut aussi évêque de Loundonderry en Irlande. Il vivoit dans le 17e siècle. Il passoit pour un grand philosophe péripatéticien. On a de lui un *Commentaire* en latin sur la Dialectique de Ramus, et un autre ouvrage contre l'Eglise romaine, dont le titre seul annonce assez le sujet : ce titre est *Papa Anti-Christus.* Il a aussi donné en anglais des *Leçons sur le Psaume XV*, un *Traité de la liberté chrétienne*, et des *Sermons.*

* II. DOWNHAM (Jean), théologien anglais, mort vers 1644, fils d'un évêque de Chester, étoit né dans cette ville. On a de lui un ouvrage excellent intitulé *La guerre du chrétien*, et d'autres livres de piété.

* I. DOWNING (Calibut), théologien anglais, mort en 1644. Se voyant trompé dans les espérances ambitieuses qu'il avoit conçues, sa fureur le jeta dans le parti du parlement. En 1640, il prêcha un sermon virulent contre le roi d'Angleterre.

* II. DOWNING (George), fils du précédent, fut, à la restauration, nommé secrétaire du trésor et commissaire de la douane; et quoiqu'il eût pris une part très-active dans la rébellion, et qu'il eût été un des prédicateurs les plus fanatiques, il fut créé baronet en 1663.

* DOXAT (Nicolas), seigneur de Démoret, général-feld-maréchal lieutenant au service de l'empereur, naquit à Yverdun, dans le canton de Berne, en 1682. Apres avoir fait plusieurs campagnes, il se détermina à servir sous le comte de Mercy, et se trouva à la bataille de Péterwaradin, au siége de Témeswar, et à la fameuse journée de Belgrade. Apres la mort du prince Eugene et du comte de Mercy, il fut traversé par des jaloux qui ne pouvoient voir qu'avec

chagrin la gloire et les succès d'un étranger. Nommé commandant de Nissa en 1737, et ayant été obligé de rendre cette place aux Turcs, faute de munitions et de moyens défensifs, il fut accusé de trahison, et condamné à mort le 17 mars 1738, et exécuté le 20 du même mois. Aux talens du général consommé, Doxat joignoit ceux de bon ingénieur. Il rendit de grands services à l'empereur, qui paya son dévouement par une mort ignominieuse.

* DOXOPATRO (Jean), de Sicile, aussi recommandable par ses mœurs que par l'étendue de ses connoissances, a écrit en grec sur le livre d'Hermogène *de l'Invention*. On a encore de lui, *De universâ Christi œconomiâ ; de secundo Adam Christo ; de vitâ spirituali et angelicâ*. On ne connoît ni le lieu ni le temps où il florissoit.

* DOYA (Sébastien), architecte, né à Utrecht en 1523, mort en 1557, servit en qualité d'ingénieur sous Charles V et sous Philippe II. Il dessina avec beaucoup d'exactitude les *Thermes de Dioclétien*, qui furent gravés par Jérôme Coke, et mis au jour à Anvers en 1558. Ces estampes sont devenues très rares.

† DOYAT (Jean de), que plusieurs écrivains ont appelé DOYAC, natif de Cusset en Auvergne, ou plutôt d'un petit village avec château, appelé *Doyat*, voisin de cette ville. Son origine n'étoit point obscure, comme l'ont avancé quelques écrivains. Il étoit seigneur du lieu de Doyat, et les différens emplois que lui et ses frères remplirent prouvent que leur éducation avoit été soignée. Jean de Doyat est célèbre par la confiance que lui accorda Louis XI, qu'il eut le malheur de servir trop fidèlement, par les vengeances dont il fut la victime après la mort de ce roi, et par le portrait hideux qu'en ont fait des écrivains sans critique, qui ont trouvé plus facile de répéter des calomnies que d'examiner si elles étoient fondées, ce que nous avons cherché à réparer. Jean de Doyat, en 1479 capitaine et gouverneur de la ville de Cusset, place importante, à cause du voisinage des terres du duc de Bourgogne, avec lequel Louis XI étoit en guerre, put, en cette qualité, rendre des services à ce monarque et s'en faire remarquer. Par lettres-patentes du 17 janvier 1480, ce roi nomma Jean Avin, conseiller au parlement de Paris, et Jean de Doyat, commissaires, pour informer contre les officiers de Jean II, duc de Bourbon, et notamment contre Jean Pelletier, chancelier de ce duc, accusés d'usurpations et d'entreprises sur les droits du roi. D'après le rapport de ces commissaires, ces officiers, ajournés à comparoître au parlement, furent constitués prisonniers, et leurs entreprises déclarées attentatoires à l'autorité royale. On les relacha ensuite. Le duc de Bourbon, fier, ambitieux, et toujours porté à se soulever contre l'autorité suprême, fut, si l'on en juge par les expressions des écrivains de son parti, vivement affecté de cette affaire. Telle fut l'origine de l'animosité de ce duc contre Jean de Doyat, de la fortune rapide, de la ruine et des malheurs de ce dernier, et de ceux de sa famille. Il ne prenoit, lors de l'information contre les officiers du duc de Bourbon, que le titre de *capitaine et gouverneur de Cusset*; et, quelques mois après, on le voit revêtu des titres suivans, dans une pièce originale, datée du 2 mai 1480 : « Ecuyer, seigneur de Vergent et de Junchault, conseiller et chambellan du roi, et son lieutenant, et gouverneur au bas et haut pays d'Auvergne, bailli de Montferrand, des ressorts et exemptions desdits pays. » Il fit obtenir,

dans la même année, à son frère Guillaume, la lieutenance de son bailliage de Montferrand ; à son frère Claude, l'abbaye de La Valette, et ensuite l'évêché de St. Flour ; et à son frere Godefroy, la riche abbaye de Manlieu. En 1481, Jean de Doyat présida en Auvergne l'assemblée des états, et y détermina la noblesse et autres habitans à réunir leurs forces pour résister aux troupes des Bourguignons. Il fit, dans cette année, arrêter et saisir un convoi chargé d'armes, cachées sous des enveloppes qui leur donnoient l'apparence de marchandises. Ce convoi, venu de Milan, étoit destiné au duc de Bretagne. Le roi, pour reconnoître ce service, donna ces armes à Doyat. En 1482, Louis XI ordonna que la ville de Cusset, voisine de la Bourgogne, seroit fortifiée; Doyat exécuta cet ordre avec beaucoup d'intelligence. Il fit ériger son chateau de Doyat en chatellenie, et donner à la ville de Cusset le titre de siége du bailliage de S. Pierre-le-Moustier. Doyat ne négligea rien pour affranchir quelques villes d'Auvergne de la tyrannie qu'y exerçoient leurs seigneurs ecclésiastiques; pendant une famine qui désola ce pays, il s'occupa, avec beaucoup d'activité, à en arrêter les progrès. Cet état de prospérité ne dura que trois ans. Louis XI mourut le 30 août 1483 : et quoique ce roi, avant d'expirer, eût recommandé Jean de Doyat et ses autres serviteurs à son fils et successeur Charles VIII, toute la haine que l'on portoit à Louis XI éclata sur eux. Le duc d'Orléans, qui eut d'abord le gouvernement du royaume, fit arrêter, condamner à mort Olivier Le Dain (*voyez* son article), et se fit accorder ses biens. Un an après, Jean II, duc de Bourbon, qui, à son tour, exerça l'autorité suprême, en abusa pour se venger, et persécuta indignement Jean de Doyat et toute sa famille. Après la mort de Louis XI, il se fit nommer connétable de France, et son frere Pierre II, sous le nom d'Anne sa femme, fille de ce roi, gouvernoit le royaume. Ce fut à la requête de ce duc, comme le porte l'arrêt du parlement, que Doyat fut emprisonné, jugé, déclaré inhabile à posséder offices royaux et de judicature, et condamné à « être battu de verges au cul d'une charrette, cour du palais, devant le châtelet, aux halles et au pilori de Paris; *illec*, à avoir la langue percée d'un fer chaud, et l'une de ses oreilles coupée, et à être, aussi nu, battu de verges dans le marché de Montferrand, banni à perpétuité du royaume, et ses biens confisqués, etc. » Cet arrêt fut prononcé et exécuté le dernier juin 1485. Le duc de Bourbon, deux mois après cette exécution, se fit donner, par lettres du mois d'août 1485, tous les biens de celui qu'il venoit de faire condamner. M. Gaillard, le premier écrivain qui ait eu le courage d'élever des doutes sur la culpabilité de Jean de Doyat, cite, dans le tome 43[e] des Mémoires de l'académie des inscriptions, ces lettres de donation, et dit à ce sujet : « En général il est d'un bien mauvais exemple que la dépouille, et sur-tout la confiscation des biens des ministres et favoris disgraciés, passe à leurs ennemis et aux auteurs de leur disgrace : rien n'est plus suspect d'intrigues et d'injustice. » Il auroit pu ajouter ce vers de Crébillon :

Et doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

Après lui avoir fait subir une partie de sa condamnation, on laissa Jean de Doyat, mutilé, ensanglanté, dénué de tout, languir dans les prisons du palais pendant huit mois. Ce fut le 27 février suivant que le procureur du roi lui fit signifier qu'il alloit être transféré en Auvergne pour y subir le reste de la peine à laquelle il étoit condamné.

Il répondit alors, suivant les registres criminels, qu'il étoit prêt à obéir à la cour, mais qu'il lui manquoit pour cela, robes, manteau, cheval et housseaux (souliers), et autres choses nécessaires. Il protesta que, si les huissiers, en le conduisant, le maltraitoient en route, lui ou les siens auroient recours contre eux, en leur propre et privé nom. On voit que le prisonnier étoit dans le plus grand dénûment, et qu'il redoutoit que les exécuteurs n'ajoutassent leur cruauté particulière à la cruauté de l'arrêt. Il est présumable qu'il craignoit pour l'avenir ce qu'il avoit déjà éprouvé. Un écrivain du temps, Nicolas Gilles, dit « qu'on lui fit de grandes indignités. » Le continuateur de Monstrelet dit que Jean de Doyat subit le reste de sa condamnation à Montferrand ; « qu'il y fut battu et fustigé, et qu'il y eut l'autre oreille coupée. La vengeance du duc de Bourbon ne se borna pas à la personne de Jean de Doyat ; il persécuta toute la famille, ou lui suscita des persécuteurs. Guillaume son frère, et son lieutenant au bailliage de Montferrand, fut enfermé dans les prisons de la conciergerie de Paris. Lorsque le jeune roi s'apprêtoit en 1484 à faire son entrée dans cette capitale, on le fit transférer dans une autre prison, afin qu'il ne profitât point de la liberté et de la rémission qu'on étoit en usage d'accorder, en cette circonstance, à tous les prisonniers : on lui refusa une faveur qu'obtinrent plusieurs assassins. Il fut jugé et déclaré incapable d'exercer aucun emploi, et condamné à 4000 livres d'amende. Dans le même temps, un seigneur de la Borderie attaqua en justice toute la famille de Doyat ; Guillaume, Claude, Maurice et Pierre, frères de Jean, Palice, sa sœur, et Odille et Pierre ses enfans. Dans le même temps, Charles de Joyeuse disputa avec acharnement l'évêché de St.-Flour à Claude de Doyat : dans le même temps aussi un frère de Jean de Doyat, que l'on croit être Pierre, chantre du chapitre de Cusset, fut assassiné à Paris, avec un autre prêtre, par quatre brigands. Enfin, Godefroy de Doyat, autre frère de Jean, et abbé de Manlieu, fut persécuté par les moines de son abbaye, qui obtinrent de la cour qu'un conseiller du parlement de Bordeaux viendroit à Manlieu, informer contre leur abbé. Telles furent les persécutions qu'attirèrent sur Jean de Doyat et sur toute sa famille trois années de faveur à la cour. Les historiens qui l'accusent ne précisent aucun crime contre lui ; ils se bornent à lui reprocher son insolence, défaut ordinaire à ceux qui parviennent rapidement à une grande fortune ; ils le blâment d'avoir osé lutter contre le duc de Bourbon, dans la personne de ses officiers ; mais le duc de Bourbon tendoit toujours à étendre son autorité aux dépens de celle du roi ; il avoit pris les armes contre Louis XI, dans la guerre civile dite du bien public. Il est très-vraisemblable que Jean de Doyat ne fut persécuté que pour avoir défendu avec un zèle peut-être imprudent les intérêts de Louis XI, son bienfaiteur, contre un prince puissant. Ce qui peut confirmer dans cette opinion, c'est que quand Charles VIII eut atteint l'âge de gouverner par lui-même, il réhabilita Jean de Doyat, lui donna de l'emploi en 1493, dans ses guerres d'Italie ; ce que témoignent plusieurs historiens. Sa postérité put jouir des biens et des honneurs des nobles. Son fils Odille portoit le titre de chevalier et de baron de Montréal ; son petit-fils, Jean de Doyat, fut fait chevalier à la bataille de Ravenne.

* DOYEN (Gabriel-François), peintre d'histoire, né à Paris en

1726, entra, à l'âge de douze ans, dans l'école de Carle Van Loo, alors premier peintre du roi. Les dispositions singulières que montroit le jeune élève, jointes à une grande vivacité d'esprit, lui méritèrent la bienveillance de son maître, qui l'affectionna particulièrement. Il franchit bientôt les premières difficultés du dessin, et son assiduité au travail lui valut plusieurs médailles à l'académie royale. Doyen avoit à peine vingt ans, lorsqu'il remporta le grand prix de peinture; arrivé à Rome et séduit par la grace et la couleur qui règnent dans les productions du célèbre Cortone, il s'arrêta à ses ouvrages, et copia entièrement le beau plafond de ce maître, que l'on admire encore au palais Barberin. En passant à Naples, les nombreuses compositions du peintre Solimen, qui décora les plus beaux palais de cette ville, fixèrent tellement l'attention de Doyen, que, ne pouvant les copier, il les peignit de réminiscence aussi exactement que s'il les avoit copiées d'après les originaux. Après avoir parcouru toute l'Italie pendant quatre ans, étudié et médité les grands maîtres de la patrie des beaux-arts, Doyen arriva à Paris, où la gloire l'attendoit pour le couronner malgré l'envie; il s'enferme dans son atelier pendant deux ans, où il médite et exécute un tableau immense : il choisit pour sujet *la Mort de Virginie.* Ce tableau, d'environ 40 pieds, composé d'un nombre considérable de figures bien groupées, bien pensées et bien dessinées, fut l'aurore de la grande réputation de Doyen. Le concours de monde qui vint voir ce chef-d'œuvre fut immense, et il n'étoit question dans Paris que de la perfection de ce bel ouvrage, qui lui valut son entrée à l'académie et la connoissance des meilleurs poëtes, qui s'honorèrent de l'amitié du peintre, après avoir chanté publiquement ses succès. Il peignit ensuite un plafond pour le duc de Choiseuil, et un tableau pour Valelet; mais le tableau qui devoit mettre le comble à sa réputation fut celui de la *Peste des ardens* ou le *Mal des ardens*, qui désola une partie de l'Europe en 1373, qu'il peignit pour l'église St.-Roch de Paris, où il se voit encore. Ce sujet, fait pour imprimer la terreur, échauffa le génie de Doyen au point qu'il ne dormoit plus; il alloit la nuit dans les hôpitaux, pour observer le caractère et les expressions des malades ou des mourans, qu'il dessinoit à la lueur d'une lampe. « C'est dans ce tableau que l'on retrouve le génie de Doyen tout entier; beaux caractères de tête; figures bien groupées et profondément pensées : l'expression de la douleur y est portée au plus haut degré; la couleur en est forte et vigoureuse. Il a voulu, par une opposition digne des plus grands maîtres, établir un contraste entre la beauté en pleurs et richement parée, avec ce que la maladie la plus aiguë et les plus fortes angoisses de la douleur présentent de plus hideux. » La mort de Carle Van Loo étant arrivée, Doyen fut choisi pour peindre aux Invalides, à la place de son maître, qui en avoit été chargé, *les sept Plafonds de la chapelle Saint-Grégoire;* ces grandes et belles productions pensèrent lui coûter la vie : en travaillant à la coupole, il eut le malheur de tomber de deux étages à travers une trappe que l'on avoit négligé de fermer; il souffrit les douleurs les plus aiguës, causées par l'enfoncement de plusieurs côtes, qui l'obligèrent de suspendre pendant long-temps son travail. Ce peintre, doué d'une imagination active, avoit de l'esprit et la répartie prompte; étant rétabli de sa chute, son premier soin fut de se rendre à la cour, pour remercier Louis XV qui l'honoroit d'une protection toute

particulière, et qui lui avoit fait prodiguer des soins pendant sa maladie. Le roi, en le voyant, lui dit : « Vous voilà, Doyen, je suis aise de vous voir dans cet état : savez-vous bien que je ferai mettre des garde-fous au dôme des Invalides. — Sire, répondit Doyen, puisque votre majesté a des bontés pour moi, je la supplie d'ordonner que l'on y place plutôt des garde-côtes. » Il retourna de suite à son atelier, et mit la dernière main à ses tableaux, qui méritent d'être cités honorablement parmi les productions de l'école française. Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans la vie de Doyen, c'est qu'on lui doit, pour ainsi dire, l'existence de M. David, premier peintre de l'empereur Napoléon Ier. David, élève de Vien, suivoit, dans sa jeunesse, les concours de l'académie de peinture ; appelé à concourir au grand prix, après en avoir obtenu le second, il eut à peindre la mort des enfans de Niobé. Déjà les grands talens de David se manifestoient par des signes certains, et son tableau, sans être un chef-d'œuvre, étoit cependant le meilleur du concours. L'envie d'aller à Rome avoit enflammé le courage de David ; il avoit la conscience de sa force, et l'espérance étoit dans son cœur, lorsqu'une injustice lui enlève le prix. Pénétré jusqu'au fond de l'ame d'un jugement inique, David résolut de se donner la mort : déterminé à se laisser mourir de faim, il s'enferme dans son atelier. Après avoir passé près de trois jours dans cet état, et après avoir vainement tenté de le tirer de sa retraite, Sedaine, chez lequel il demeuroit, connoissant son dessein et ce qui en étoit la cause, imagina de prévenir Doyen, son ami, de ce qui se passoit, et de l'engager à venir sauver David des bras de la mort, espérant qu'un peintre, l'un de ses professeurs, auroit plus d'empire sur son esprit : en effet, Doyen, accompagné de Sédaine, se rend sur-le-champ à l'atelier de David, lui parle amicalement à travers la porte, se fait reconnoître, mais avec beaucoup de peine, le complimente sur ses talens, l'entretient de l'injustice de ses juges, et remonte ainsi peu à peu l'imagination presque éteinte du jeune David, qui rassemble le peu de forces qui lui reste ; il ouvre enfin la porte en s'y traînant : Doyen et Sedaine habillent le malade : ses forces étoient tellement épuisées, qu'il ne pouvoit plus se servir de ses membres, et c'est ainsi que l'on doit à deux hommes célèbres la conservation d'un homme plus célèbre encore. Doyen se transporta sur-le-champ à l'académie, pour rendre compte à ses confrères de l'événement dont il venoit d'être témoin ; et comme il leur faisoit des reproches de leur conduite envers David, plusieurs d'entre eux se permirent de l'apostropher en ravalant le jeune élève ; mais Doyen, en homme habile, et sachant mieux que ses confrères apprécier les grandes dispositions de celui dont il prenoit le parti, et faisant allusion au talent qu'il promettoit, leur dit : « Messieurs, souvenez-vous que le jeune homme dont il s'agit vous tirera un jour les oreilles à tous. » En effet, ce pronostic ne s'est que trop vérifié dans la suite ; David n'eut point le prix, mais le pensionnat de Rome lui fut accordé. Doyen avoit une école nombreuse, il aimoit ses élèves ; mais né avec un caractère impatient, et se laissant entraîner par la fougue de son imagination, il les pressoit trop dans leurs études, et n'avoit nullement l'art de les diriger. Il peignoit le *Couronnement de Louis XVI* pour les grands-augustins, lorsque la révolution vint suspendre l'achèvement de ce tableau ; il passa à la cour de Russie, où il fut accueilli par l'empereur Paul Ier, pour lequel

il peignit plusieurs *Plafonds.* Ce prince avoit pour Doyen une affection toute particulière; il se rendoit souvent dans son atelier, se plaisoit à le voir travailler, et s'amusoit de sa conversation. L'empereur, l'ayant un jour aperçu à pied par un mauvais temps, le fit appeler, et lui demanda pourquoi il s'exposoit ainsi à son âge; sur sa réponse très-spirituelle, l'empereur lui envoya une voiture qu'il a toujours conservée. Après avoir passé plus de seize ans en Russie, dont une grande partie fut constamment employée à l'exercice de la peinture, Doyen mourut à Saint-Pétersbourg le 5 juin 1806, à l'âge de 82 ans; en mourant, il rendit un de ses élèves son légataire universel.

† DRABICIUS (Nicolas), ministre protestant, né l'an 1587 à Stransnitz en Moravie : chassé de son pays il se retira en Hongrie l'an 1628, et renonça au ministère pour se livrer à l'ivrognerie. Cette conduite le rendant méprisable, il s'avisa, pour se remettre en estime, de feindre des révélations. Ses rêveries, toutes démenties par l'événement, n'avoient pour but que d'exciter la guerre contre la communion romaine et contre la maison d'Autriche, ennemie des calvinistes. Les impériaux se vengèrent de ses écrits séditieux en le faisant périr. D'autres prétendent qu'il mourut en Turquie, où il s'étoit réfugié. Il rédigea, en 1643, un écrit intitulé *Revelationes.* Cet ouvrage fut publié par Coménius, et commenté par Arnold, dans son Histoire des hérésiarques, qui parut en 1700. Drabicius déclare donc formellement que le trône royal de France deviendra impérial, et qu'il sera occupé par un prince qui atteindra au plus haut degré de gloire et de puissance. *Revel.* 409, 418, 581. Il règnera sur tout le globe une tolérance universelle. *Revel.* 546, 550. *Amen!* Mais son principal ouvrage est intitulé *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1657; titre bien peu convenable à l'obscurité de la matière, et à la bizarrerie des idées de l'auteur. Le prince Ragotski, qui n'ajoutoit aucune foi à ses visions, s'en servit néanmoins. *Voyez* KOTTER.

DRACIUS, capitaine grec, auquel Epeus confia le commandement d'une partie de ses troupes, lorsqu'il marcha contre les Troyens.

I. DRACON, législateur d'Athènes, l'an 624 avant J. C., se rendit recommandable dans sa république par sa probité autant que par ses lumières. Déclaré archonte, il fit pour la réforme de ses concitoyens des lois qui respiroient une sévérité cruelle. L'assassin, et le citoyen convaincu d'oisiveté, étoient également punis de mort. Assez juste pour ne favoriser personne, il ne fut pas assez philosophe pour réfléchir qu'il commandoit à des hommes. Lorsqu'on lui demandoit les motifs de sa rigueur, il répondit « que les plus petites transgressions lui avoient paru mériter la mort, et qu'il n'avoit pu trouver d'autre punition pour les plus grandes. » Ses lois, écrites avec du sang, suivant l'expression de l'orateur Demades, eurent le sort des choses violentes; elles furent d'abord adoucies, et ensuite négligées. Le sage Solon les abrogea toutes, à l'exception de celle qui regardoit les meurtres. La fin de Dracon fut aussi triste que glorieuse. Ayant paru sur le théâtre, le peuple l'applaudit avec enthousiasme, et lui jeta tant de robes et de bonnets, selon la coutume de ce temps-là, qu'il fut étouffé sous les marques d'estime qu'il reçut. On a recueilli ce qui nous reste des lois de Dracon, dans un ouvrage imprimé à Lyon en 1558, sous ce titre : *Jurisprudentia vetus*

Draconis Pradulpho Prateio collectore interprete. L'auteur en rapporte onze, I. *S'abstenir du bien d'autrui.* II. *Si quelqu'un éloigne des bêtes de somme du chemin qu'elles doivent suivre, il sera coupable de vol.* III. *Condamner à mort les gens oisifs.* IV. *Punir de la même peine celui qui vole des herbes dans un jardin ou des fruits à écorce molle.* V. *Il est permis de tuer sur son territoire un homicide.* VI. *Il n'est point permis d'accuser d'homicide ceux qui sont en exil.* VII. *On ne peut mettre à mort celui qui a tué dans sa propre maison l'amant de sa femme, de sa sœur, de sa fille, ou de la concubine qui nous a donné des enfans.* VIII. *On ne doit point punir quiconque a tué son ennemi dans le cas d'une légitime défense.* IX. *Dans le cas de mort violente d'un citoyen, on doit arrêter tous ses parens pour connoître la cause de la mort.* X. *On doit priver les homicides du feu, de l'eau, de l'usage des libations et des vases sacrés.* XI. *Tout ce qui porte la mort doit être sévèrement puni, soit qu'un homme, un animal ou une chose inanimée l'aient procuré.*

* II. DRACON, poëte et grammairien grec, natif de la ville de Stratonicée. L'antiquité désignant quatre villes de ce nom, on ne sait laquelle fut la patrie de cet auteur. On pense, sans en être bien certain, qu'il vivoit au 5e siècle de notre ère; il est prouvé du moins qu'il florissoit entre le 2e et le 8e siècle. Dracon, comme tous les grammairiens de son temps, avoit composé beaucoup d'ouvrages. Suidas dit qu'il écrivit une *Grammaire* et différens Traités *sur l'orthographe; sur les noms dans les conjugaisons; sur les pronoms; sur les différentes sortes de vers; sur les satires; sur les odes de Pindare; sur les mètres de Sapho*, et *sur les odes d'Alcée.* Il ne nous reste de ses ouvrages qu'un seul qui s'est conservé à la bibliothèque impériale, *sur les différentes sortes de vers;* il est adressé à son fils Posidonius. M. Hase, dans le huitieme volume des notices et extraits de manuscrits de cette bibliothèque, en a donné une notice, des fragmens inédits, et les noms de quelques écrivains inconnus sont ce que ce manuscrit contient de plus intéressant.

* III. DRACON (L.-Honoré), jurisconsulte, élève et ami d'Alciat, a publié à Lyon, en 1551, in-4°, *Elementa juris civilis*, seu *Institutiones imperiales in carmen contractæ*; fort rare. Cet abrégé des Institutes de Justinien ne diffère guère d'une prose mesurée. L'auteur s'en excuse sur son sujet. Nous avons d'un Nicolas DRACON de Fréjus une fort bonne *Epitaphe de Christophe Longueil*, publiée par Grevenna, dans le Catalogue in-4° de sa bibliothèque, t. III, p. 93.

DRACONITES (Jean), ministre protestant, de Carlostadt en Franconie, entreprit une *Polyglotte* de la Bible qu'il ne put achever, étant mort en 1566, à 70 ans; mais on en a imprimé le commencement en 1565; il contient les Psaumes, les Proverbes de Salomon, les Prophéties de Michée et de Joël, en hébreu, en chaldéen, en grec, en latin et en allemand. On a de lui des *Commentaires sur les Evangiles des dimanches, en latin*, in-folio; et d'autres ouvrages où l'on trouve quelques points de littérature assez bien discutés.

† DRACONTIUS, poëte chrétien, Espagnol, vers le milieu du 5e siècle. On a de lui, I. Un *Poëme sur l'ouvrage des six jours de la création*, Rome, 1791, in-4°. II. Une *Elé-*

gie adressée à l'empereur Théodose-le-Jeune, Leipsick, 1653, in-18. Le père Sirmond en avoit aussi donné une édition in-8°, en 1619, avec les Poésies d'Eugène, évêque de Tolède.

DRAGUT-RAIS, c'est-à-dire *Capitaine*, né de parens obscurs dans la Natolie, d'abord domestique d'un corsaire, devenu ensuite favori de Barberousse, et enfin son successeur, mena les compagnons de ses vols maritimes au butin, avec autant de bonheur et de capacité que ce fameux pirate. Il se signala d'abord sur les côtes du royaume de Naples et de la Calabre. Mais en 1550, surpris sur les côtes de la Corse, il fut fait prisonnier avec plusieurs de ses vaisseaux, par Jeannetin Doria, neveu et lieutenant du fameux André Doria, qui ne lui rendit sa liberté qu'au bout de quelques années, et moyennant une rançon. Cette longue détention ne corrigea point ce brigand. En 1560, il vint relâcher dans le havre de l'île de Gerbes. André Doria vint l'y bloquer avec ses galères, qui jetèrent l'ancre à l'embouchure du havre, pour lui couper toute retraite. Le corsaire, se voyant enfermé, imagina, pour se tirer de là, un moyen qui lui réussit. Il fit croire à Doria, par l'attention qu'il eut de fortifier les bords du havre, qu'il avoit résolu d'en défendre l'entrée jusqu'à l'extrémité. Il faisoit aplanir dans le même temps un chemin qui commençoit à l'endroit où ses galères étoient mouillées, et sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pièces de bois, qu'il fit couvrir de planches frottées de suif, pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudroit faire glisser dessus. On guinda ensuite, par la force des cabestans, ses galères sur ces planchers; et, avec des rouleaux de bois, on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'île où le terrain étoit beaucoup plus bas. Il avoit fait creuser de ce côté un nouveau canal, opposé au canal de Cantara (c'étoit celui où se trouvoient les Espagnols), par lequel ses galères passèrent d'une mer à l'autre. Doria n'apprit cette nouvelle extraordinaire que par la perte de la capitale de Sicile, que Dragut enleva presque à sa vue. C'est ainsi que le corsaire se tira du danger par un moyen qu'avoient employé long-temps auparavant les Tarentins, conseillés par Annibal. Dragut s'étoit rendu maître de cette île de Gerbes par une perfidie bien horrible. Ayant fait venir à Tripoli, sous prétexte d'amitié, un certain Soliman qui en étoit le seigneur, il le fit pendre, et la lui enleva. Cinq ans après, en 1565, Soliman II ordonna à Dragut de se trouver devant Malte qu'il venoit assiéger; le pirate y vint avec quinze galères. Un jour qu'il reconnoissoit la brèche, un coup de canon qui donna contre une muraille en fit sauter un éclat de pierre, dont le corsaire fut frappé à l'oreille avec tant de violence, qu'il en mourut quelque temps après.

† DRAHOMIRE, femme d'Uratislas, duc de Bohême. Irritée de ce que son mari avoit laissé en mourant le gouvernement de ce pays à sa mère, elle la fit étrangler en 929. Une action si noire fut suivie de plusieurs autres crimes. Elle poussa son fils Boleslas, qui étoit idolâtre et très-cruel, à tuer dans un festin son frère Vencesłas qui professoit le christianisme. Elle périt peu après dans un précipice auprès de la ville de Prague, où il sembloit que la terre se fût entr'ouverte pour l'engloutir.

† I. DRAKE (François), l'un des plus grands hommes de mer de son temps, naquit près de Tavistock, dans le comté de Dévon en Angle-

terre, d'une famille assez obscure. Son père, ministre d'un vaisseau anglais, le remit à un pilote de sa connoissance, qui lui laissa en mourant son petit navire, ou plutôt sa barque. Le jeune homme continua quelque temps le commerce de son bienfaiteur; mais ayant appris qu'on équipoit des vaisseaux à Plimouth pour l'Amérique, il vendit sa barque en 1567, et vint offrir ses services à Jean Hawkins, capitaine de la flotte. Il perdit tout ce qu'il avoit dans ce premier voyage. Ayant réparé ses pertes, il arma deux vaisseaux, fit des courses sur les Espagnols, et rentra à Plimouth en août 1573, avec de grandes richesses. En 1577, Drake partit encore avec cinq bâtimens que divers accidens réduisirent à un seul, fit en trois ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols, leur prit diverses places, et un grand nombre de navires chargés richement. Il revint à Plimouth en septembre 1580, après avoir pris possession, au nom de sa souveraine, des côtes de la Californie, qu'il nomma la *Nouvelle-Albion*. La reine Elizabeth revêtit de la dignité de chevalier ce citoyen qui rapportoit à sa patrie des matières d'or et d'argent, et des richesses plus précieuses encore, des connoissances utiles. Cette princesse voulut dîner à Derpfort, sur le vaisseau avec lequel il avoit fait le tour du monde, et fit faire des inscriptions qui transmettoient à la postérité un voyage si mémorable. Une nouvelle expédition, en 1585, lui acquit une nouvelle gloire : il s'empara de quelques places dans les Canaries et dans les îles du Cap-Verd, dans celle de Saint-Domingue, dans la province de Carthagène, et dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine Elizabeth ajouta à la dignité de chevalier celle de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en 1588 et en 1589. La première année, il coula à fond vingt-trois vaisseaux dans le port de Cadix, et la seconde, il se signala avec l'amiral Haward contre la flotte espagnole; mais ils ne purent parvenir à leur objet : c'étoit de rétablir Antoine sur le trône de Portugal. Ce mauvais succès fut attribué à Drake, qui avoit négligé de faire avancer sa flotte jusqu'à Lisbonne. En 1594, ce célèbre navigateur se mit encore en mer avec une flotte de vingt-huit vaisseaux. Il se rendit maître de Sainte-Marthe en Amérique, de Rio, de La Hacha, et de plusieurs autres villes; mais il échoua dans l'entreprise principale, qui étoit de se rendre maître de Porto-Rico. Le chagrin qu'il en conçut lui donna un flux de sang mortel, et en revenant à Porto-Bello, il termina sa glorieuse carrière le 28 janvier 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. Drake est le premier qui fit connoître le tabac (petun) à son pays. Ses *Voyages à l'entour du monde*, ont été traduits en français par François de Louvencourt de Franchette, d'Amiens, Paris, 1672, et réimprimés en 1641, in-4°. *Voyez* l'article de BASSANO.

II. DRAKE (Jacques), médecin anglais, né à Cambridge en 1667, mort à Westminster le 2 mars 1707, quitta la médecine pour se livrer à l'étude de l'histoire. On lui doit, I. *Mémorial pour l'Eglise d'Angleterre*, in-8°. II. *Historia Anglo-Scotica*, 1703, in-8°.

* III. DRAKE (Samuel), savant antiquaire anglais, né en 1735, mort en 1770, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, a publié en 1729 un livre *De antiquitate Britannicæ Ecclesiæ*, de l'archevêque Parker.

*IV. DRAKE (François), célèbre antiquaire et chirurgien anglais, né

à Yorck en 1695, mort en 1770, a publié en 1736 l'*Eboracum*, ou *Histoire des antiquités d'Yorck*, 1 vol. in-fol.

† DRAKENBERG (Chrétien-Jacob), centenaire du nord, né à Stavanger en Norwège en 1624, mourut à Aarrhus, en 1770, dans la 146e année de son âge. Après avoir servi sur la flotte danoise en qualité de matelot pendant l'espace de 91 ans, il pensa à se marier à l'âge de 113 ans, et avoit épousé alors une veuve âgée de 60 ans. Il survécut à sa femme, et à l'âge de 130 ans, il devint amoureux d'une jeune paysanne, qui, comme on peut bien l'imaginer, ne le paya point de retour. Pendant les dernières années de sa vie, il reçut la visite des personnes les plus distinguées, qui admiroient son bon sens, sa présence d'esprit et sa santé vigoureuse.

DRAKENBORCH (Arnaud), professeur en histoire et en éloquence à Utrecht, mort en 1748, s'est fait connoître par quelques ouvrages, et sur-tout par sa belle édition de *Tite-Live*, en 7 vol in-4°, Leyde, 1738. Les notes dont il l'a accompagnée, font plus d'honneur à son savoir qu'à son goût : la plupart manquent de précision. Son édition de *Silius Italicus*, 1717, en 1 vol. in-4°, mérite les mêmes éloges et les mêmes reproches.

DRAN (Henri-François le), *Voyez* LEDRAN.

DRANCÈS, courtisan du prince Latinus, haïssoit mortellement Turnus, dont les nombreux exploits excitoient sa jalousie. Il excelloit dans la politique et l'éloquence, mais il étoit plus propre à décrire une entreprise périlleuse qu'à en suivre l'exécution.

* DRAPARNAU (Philippe-Raimond), naturaliste, né à Montpellier le 3 juin 1772, mort en 1804, savoit le grec, l'hébreu, l'italien, l'anglais, l'allemand et l'espagnol; il dessinoit supérieurement, et joignoit divers talens agréables à ses grandes connoissances. Il a laissé manuscrites la *Monographie des conferves* et l'*Histoire des mollusques*, qu'il étoit sur le point de publier, comme le fruit de quinze ans d'observations, quand il fut attaqué de la maladie dont il est mort. Ces deux ouvrages seront publiés incessamment.

* I. DRAPER (Guillaume), général anglais, né à Bristol, d'un père qui étoit collecteur des douanes, mourut à Bath en 1787, élève d'Eaton et du collége du roi à Cambridge. Après avoir achevé ses études, il passa aux Indes orientales, et s'avança dans le service jusqu'au grade de colonel. En 1763, de concert avec l'amiral Cornish, il prit Manille; cette place, pour éviter le pillage, se soumit à une contribution de quatre millions de dollars qui n'ont jamais été payés. Le colonel fut créé chevalier du Bain. En 1796, il s'engagea dans une dispute avec Junius, contre qui il défendit son ami le marquis de Granby. En 1779, il fut nommé lieutenant-gouverneur de Minorque; et quand cette place se rendit à l'ennemi, Draper accusa le général Murray qui en étoit gouverneur. Un arrêt de la cour condamna le lieutenant à faire au gouverneur une réparation.

* II. DRAPER (Elizabeth), plus connue sous le nom d'ELIZA, par l'éloge qu'ont fait d'elle deux auteurs célèbres, Sterne, dont on a publié un recueil de lettres à cette dame, sous le titre d'*Yorick à Eliza*, et l'abbé Raynal, qui lui a consacré un élégant paragraphe dans l'*Histoire philosophique des deux Indes*.

Eliza, née à Bombay, aux Indes orientales, de parens anglais, épousa Daniel Draper, esq. conseiller à Bombay. Elle paroît avoir eu avec les deux célèbres auteurs, particulièrement avec Sterne, les plus étroites relations d'amitié que la vertu peut permettre. Les lettres d'Yorick parurent d'abord sans réponses, et l'éditeur annonça qu'il n'avoit pu vaincre à cet égard la modestie de madame Draper; quoique les réponses se trouvent jointes aux éditions postérieures, on a jeté cependant quelque doute sur leur authenticité. Eliza étoit accoutumée à écrire, et l'abbé Raynal vante beaucoup ses écrits. On n'a les dates ni de sa naissance ni de sa mort. L'abbé Raynal dit seulement qu'Eliza Draper mourut à 33 ans dans sa patrie.

DRAPIER (Roch), avocat au parlement de Paris, né à Verdun en 1685, mort à Paris en 1734, a laissé, I. *Recueil de Décisions sur les matières bénéficiales*, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-12, 1732. II. Un autre *Recueil de Décisions sur les dîmes*, réimprimé en 1748, in-12, augmenté par Brunet d'un Traité du champart.

† DRAPPIER (Gui), curé de la paroisse de Saint-Sauveur à Beauvais, mourut en 1716, à plus de 91 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Traité des Oblations*, in-12, Paris, 1685. II. *Tradition de l'Eglise touchant l'Extrême-Onction*, Lyon, 1699, in-12. III. *Gouvernement des diocèses en commun*, Bale, 1707, 2 vol. in-12. IV. *Défense des abbés commandataires et des curés primitifs*, 1685. C'est, malgré le titre favorable, une invective continuelle contre les uns et les autres. L'auteur combat le droit des curés primitifs avec plus d'érudition que de solidité. Il réclame sur-tout la liberté de l'office du jour du patron, objet pour lequel il eut des contestations toute sa vie avec le chapitre de Saint-Vaast, curé primitif de sa paroisse. Ces disputes échauffèrent la bile de Drappier; elle s'évapore dans son ouvrage. V. *Traité du gouvernement de l'Eglise en commun, par les évêques et curés*, Bâle (Rouen), 1707, et Nanci 1708, 2 vol. in-12. VI. *Du gouvernement des diocèses en commun par les évêques et les curés*, Bâle, (Rouen), 1707, 2 vol. in-12. VII. Plusieurs *Ecrits* en faveur du P. Quesnel, son ami.

DRAUDIUS (George), auteur allemand, a publié en deux gros vol. in-4° une *Bibliothèque classique*, Francfort, 1625, dans laquelle il a ramassé le titre de toutes sortes de livres. C'est à peu près une compilation des ouvrages qui ont paru aux foires de Francfort; mais elle n'est pas en assez bon ordre, et elle fourmille de fautes. On en a corrigé beaucoup dans les dernières éditions; et cette Bibliotheque, quoique imparfaite, est très-utile aux bibliographes, sur-tout pour la connoissance des productions germaniques.

DRAYTON (Michel), poëte anglais, né en 1563 dans le comté de Warwick, se fit estimer par ses élégies, ses chansons et l'agrément de ses poésies. Il mourut en 1631, et fut enterré à Westminster. On a recueilli ses *Œuvres* en 1748, in-folio.

† DREBEL (Corneille), philosophe alchimiste, né l'an 1572, à Alcmaër en Hollande, mort à Londres en 1634, avoit une aptitude singulière pour les machines; mais il ne faut pas croire tout ce qu'on a raconté de la sagacité de ce philosophe. Il faisoit, dit-on, certaines

machines pour produire la pluie, la grêle et les éclairs, aussi naturellement que si ces effets venoient du ciel. Il produisoit par d'autres machines un froid pareil à celui de l'hiver. On prétend qu'il en fit l'expérience, à la prière du roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster, et que le froid fut si grand, qu'on ne put le supporter. Il avoit construit un verre qui attiroit la lumière d'une chandelle mise à l'autre bout d'une salle, et qui donnoit assez de clarté pour qu'à cette lueur on pût lire aisément. Ce philosophe laissa quelques ouvrages de physique, le principal est intitulé *De naturâ elementorum*, in-8°. On prétend qu'il trouva, le premier, le secret de teindre en écarlate; secret qu'il confia à sa fille. Cuffler, qui l'épousa, en fit usage à Leyde long-temps avant qu'on l'employât aux Gobelins. Une singularité de cette belle couleur, c'est qu'elle ne s'attache qu'à la laine et aux matières animales, et non au coton, au lin et au chanvre. Quelques-uns ont fait honneur à Drebel de l'invention du Télescope. La découverte en paroît incontestablement due à Zacharie Jansen de Middelbourg. En 1620, Jacques, frère d'Adrien Matius se rendit avec Drebel en cette ville et y acheta des télescopes des enfans de Jansen. Cependant Adrien Matius attribue à son frère l'honneur de la découverte du télescope, et il fait donner Descartes dans la même erreur. On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du *Microscope* et du *Thermomètre*. L'invention du thermomètre semble plus authentiquement appartenir à Drebel. Il lui donna la forme qu'il a aujourd'hui, mais il le faisoit servir différemment. Il chassoit une partie de l'air du tube, le plongeoit ensuite perpendiculairement dans l'eau, la boule en haut; l'eau s'y élevoit jusqu'à ce que la pesanteur jointe au ressort de l'air renfermé dans le tube fût en équilibre avec le poids de l'atmosphère; l'air du tube, se dilatant ensuite par la chaleur, en faisoit sortir une partie de l'eau, où elle remontoit lorsqu'il venoit à être condensé par le froid. Le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne. Il parut, pour la première fois, en 1621. Fontana s'en attribua mal à propos l'invention, environ trente ans après.

† I. DRELINCOURT (Charles), ministre de l'Église prétendue réformée à Charenton, né à Sédan en 1595, mort à Paris en 1669, à 74 ans, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par des mœurs exactes, par un caractère bienfaisant, et par divers ouvrages contre les catholiques. Les principaux sont, I. Un *Catéchisme*, un vol. in-8°. II. Un *Abrégé de controverse;* pleins l'un et l'autre des systèmes de sa secte. III. *Consolations contre les frayeurs de la mort*, Amsterdam 1724, 2 vol. in-8°. IV. *La préparation à la Sainte Cène*; ouvrage écrit avec onction, ainsi que le précédent. V. Trois volumes in-8° de *Sermons*. VI. *Veron*, ou le *Hibou des Jésuites*, opposé à la Corneille de Charenton, avec la messe trouvée au 13e chapitre des Actes des Apôtres (cette messe est de Lucas Jausse), Villefranche, sans date, in-12. Ce dernier ouvrage est assez recherché par les ennemis de la société. — Charles DRELINCOURT, son fils, médecin de Montpellier, dont on a des *Opuscules*, in-4°, 1727, mourut à Leyde en 1697. Ce médecin, rempli de connoissances et de vertu, défendit en mourant qu'on fît son oraison funèbre: il n'aimoit pas cet usage, qui presque toujours fait bâiller les vivans, sans rien apprendre sur les morts.

† II. DRELINCOURT (Laurent),

frère du précédent, ministre de la religion calviniste à La Rochelle, et depuis à Niort en Poitou, où il mourut en 1680, âgé de 56 ans. On a de lui des *Sermons* fort bien écrits, et un recueil de *Sonnets chrétiens* sur divers sujets, divisés en quatre livres, imprimés pour la première fois à Amsterdam, 1766, in-12, ensuite à Niort en 1677. Il en a été fait depuis plusieurs éditions augmentées d'une *paraphrase des sept Psaumes de la Pénitence* aussi en vers. Ces sonnets, assez bien versifiés, sont remplis de sentimens pieux.

DRENZEN (Alméric), comte de Cilley, gouverneur de la Croatie, soutint long-temps avec courage la guerre contre les Turcs. Dans un combat qu'il donna au pacha de Bosnie, il fut trahi et livré par le comte Frangipani au pacha, qui l'envoya prisonnier au sultan Bajazet II : il mourut dans cette captivité.

DREPANIUS-FLORUS. *Voyez* FLORUS, n° II.

DRESSER (Matthieu), théologien luthérien, né à Erford en 1536, étudia à Wittemberg sous Luther et Mélanchthon. Après avoir enseigné le grec et l'éloquence en diverses académies, il fut, l'an 1581, professeur d'humanités à Leipsick, où il mourut en 1607. C'étoit un luthérien rigide, et un homme d'un caractère souple et adroit. Lorsqu'il étoit à Oxford, il sut si bien tourner l'esprit de ses collégues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Ausbourg et l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature et de théologie, I. *Rhetoricæ libri quatuor*, in-8°. II. *Tres libri progymnasmatum litteraturæ græcæ*, in-8°. III. *Isagoge historica*, en allemand, in-folio ; cet ouvrage n'est point estimé. IV. *De festis et præcipuis anni partibus liber.* V. *De festis diebus christianorum, judæorum et ethnicorum liber*, in-8°. Il y discute savamment plusieurs sujets curieux.

† I. DREVET (Pierre), graveur, né à Sainte-Colombe, près Lyon, en 1664, mort à Paris en 1749, s'attacha particulièrement au genre du portrait, où il se distingua par la pureté de son burin ; personne jusqu'à lui n'avoit réussi à le rendre avec autant d'élégance et de variété dans les détails ; personne n'avoit su y répandre autant d'harmonie et de suavité. On a de lui quantité d'excellens morceaux, entre autres le *Portrait de Louis XIV* en pied, et de *Louis XV* sur son trône, d'après Rigaud ; ceux de M. *de Beauveau*, archevêque de Narbonne, de la *duchesse de Nivernois*, du *duc de Villars*, de *Despréaux*, etc. d'après le même peintre.

† II. DREVET (Pierre), graveur, fils et élève du précédent, né à Paris en 1697, mort dans la même ville en 1739 ; a surpassé son père pour le charme et la délicatesse de son burin. Parmi quantité d'*Estampes* qu'il a gravées d'après Rigaud, le *Portrait de Bossuet* fera toujours l'admiration des connoisseurs. Il n'a pas borné ses connoissances au seul genre du portrait. Entre autres sujets d'histoire, il a rendu, sous des traits simples et moelleux, le tableau de *la Présentation au temple*, d'après Louis Boullongue, et celui de *la Prière au jardin des Olives*, d'après Restou. Celui-ci est son dernier ouvrage.

† III. DREVET (Claude), graveur habile, cousin germain du précédent, né à Lyon en 1710, mort à Paris en 1782, a gravé plusieurs *portraits* fort estimés, entre autres, M. *de Vintimille*, archevêque de

Paris, d'après Rigaud ; le *cardinal d'Auvergne, le comte de Sinzindorff, etc., etc.*

DREVETIÈRE (la). *Voyez* LISLE, n° IV.

† DREUILLET (Elizabeth DE MONLAUR), épouse d'un président au parlement de Toulouse, sa patrie, morte à Sceaux en 1730, âgée de 74 ans. Attachée à la cour de madame la duchesse du Maine, elle en fit long-temps l'ornement par les agrémens de son esprit. Cette dame est auteur de plusieurs *Vers* agréables, de *Chansons*, de *Contes*, etc., écrits avec beaucoup d'élégance. On trouve quelques *Poésies* de sa composition dans différens recueils ; mais le plus grand nombre n'a pas été imprimé. l'Anthologie renferme aussi quelques-uns de ses ouvrages.

* DREVIN (Guillaume), qui semble avoir vécu dans le 16ᵉ siècle, fit paroître un ouvrage en vers français, imprimé in-8°, à Paris, sans date, sous le titre de, *Erreurs des luthériens, ennemis de notre mère sainte Eglise, et vrais turlupins, residans en la ville de Genève et autres : plus, lamentation de notre mère sainte Eglise sur les contradictions des hérétiques suivant l'erreur des faux défectueux.*

DREUX. *Voyez* PHILIPPE de, n° XXI.

† DREUX DU RADIER (Jean-François), avocat, né à Château-Neuf en Thimerais le 10 mai 1714, mort le premier mars 1780, occupa pendant quelque temps la place de lieutenant particulier de cette petite ville. Préférant la littérature au barreau, il quitta sa charge, et composa un grand nombre d'écrits en vers et en prose. Ses productions poétiques n'ont aucun mérite ; mais plusieurs de ses ouvrages en prose sont curieux. Les principaux sont, I. *Bibliothèque historique et politique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12. Quoiqu'il annonce de la critique dans le titre, il loue plus qu'il ne censure ; mais il releve les fautes des bibliographes qui l'avoient précédé, et presque toujours avec justesse. II. *L'Europe illustre*, 1755 et années suivantes, 6 vol. in-4°. C'est le recueil des portraits des grands hommes par Odieuvre. Du Radier s'étoit chargé des notices historiques ; il y en a d'intéressantes. III. *Tablettes-anecdotes des rois de France*, 1759 et 1766, 3 vol. in-12. L'auteur a rassemblé dans ce recueil les paroles remarquables, les pensées ingénieuses, les bons mots de nos rois, ou attribués à nos rois. IV. *Histoires-anecdotes des reines et régentes de France*, 6 vol. in-12. Les femmes qui s'attendoient à y trouver le charme d'un roman ont jugé ces histoires un peu pesantes. V. *Récréations historiques, critiques, morales et d'érudition*, 1767, 2 vol. in-12. VI. *Essai sur les lanternes.* Tous ces ouvrages supposent que l'auteur a fait des recherches dans des livres peu communs ; mais son style est diffus, négligé, familier, et il manque d'ordre dans la distribution des faits, et d'agrément dans la narration. Dreux du Radier fit aussi quelques *Mémoires* pour le barreau, entre autres pour Jean-François Corneille ; il avoit précisément le style des mauvais avocats, des traits injurieux, une profusion de maximes triviales.

† DREXELIUS (Jérémie), jésuite d'Ausbourg, prédicateur de l'électeur de Bavière, mort à Munich en 1638, âgé de 57 ans, laissa *divers ouvrages de piété*, imprimés à Anvers, 1643, en deux vol. in-fol. Ses opuscules de piété, fort répandus autrefois, forment 51 vol. in-24, dont on recherche

les éditions originales de Munich, à cause des jolies gravures de Raphaël Sadler dont elles sont enrichies, et sans lesquelles plusieurs passages de l'auteur deviennent inintelligibles. Les amateurs d'estampes les recherchent beaucoup; ils les arrachent des livres de Drexelius pour compléter l'œuvre du graveur. En tête du Traité du *Noë architectus*, il se trouve un très-beau portrait de l'auteur. Au surplus, il y a eu de très-mauvaises éditions de ces petits livres du jésuite allemand, qui ont souvent été réimprimés, parce qu'ils avoient beaucoup de cours autrefois. Quelques-uns de ces Traités ont été traduits en français, entre autres celui de l'*Ange gardien*, Paris, 1691, in-12, que nous devons à mademoiselle Magd. Feuillet. Les Italiens ont fait passer dans leur langue au moins la moitié de ces Opuscules. Il faut ajouter aux ouvrages de Drexelius, qui confirmoit par ses exemples ce qu'il enseignoit par ses livres, ceux de ses confrères Augustin Gazée, *Pia Hilaria*, et Herman Hugo Catil, *Pia Desideria*, en vers latins, toux deux ornés de jolies figures.

* DRIANDER (Jean), dont le vrai nom est *Eichmann*, né à Welteren dans la Hesse, voyagea en France, où il étudia la médecine. Il se rendit ensuite à Marpurg, où il fut chargé, en 1536, d'enseigner la médecine et les mathématiques, ce qu'il fit jusqu'à sa mort, arrivée le 15 décembre 1560. Driander a publié plusieurs Traités sur ces deux sciences et sur l'astronomie : *De annulo astronomico ; de Cylindro ; de Globulo terrestri*. Ses principaux ouvrages de médecine sont, I. *De balneis Emsensibus liber*, Marpurgi, 1535, in-4°. II. *Anatomia Mundini ad venustissimorum eorumdemque aliquot manuscriptorum codicum fidem collata, justoque suo ordini restituta*, Marpurgi, 1541, in-4°, avec figures, et des notes qui peuvent tenir lieu de commentaires.

DRIDEN. *Voyez* DRYDEN.

DRIEDO *ou* DRIDOENS (Jean), de Turnehout en Brabant, docteur et professeur de théologie à Louvain, chanoine de Saint-Pierre, curé de Saint-Jacques dans la même ville, et mort en 1535, a donné divers *Traités de théologie*, en 4 vol. in-fol. et in-4°. Les plus importans sont, I. *De Eccl. scripturis*. II. *De libertate christianâ*. III. *De captivitate et redemptione generis humani*. IV. *De concordiâ liberi arbitrii et prædestinationis*. V. *De gratiâ et libero arbitrio, etc.*

DRIESCHES. *Voyez* DRUSIUS.

DRIESSEN (Antoine), théologien hollandais, ministre à Utrecht, puis à Groningue, mort dans cette dernière ville en 1748, à 64 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse, où il n'y a pas plus d'érudition que de goût et de modération.

* DRILLEMBOUR (Guillaume Van), né à Utrecht en 1625, d'une bonne famille, apprit d'abord la peinture par amusement d'Abraham Bloemaert. Au bout de quelques années il quitta ce maître et sa manière, pour peindre le paysage dans le goût de Jean Both. Drillembourg étoit très laborieux; il ébauchoit en hiver, à la lumière, de petits tableaux qu'il finissoit de jour, et souvent il étoit un mois sans sortir.

DRIMAQUE. Cet esclave qui gémissoit sous le joug d'un maître rigoureux parvint à briser ses chaînes, et se réfugia sur les hautes montagnes de l'île de Chio, où il devint chef d'une troupe de vagabonds qui

ravagèrent le pays, et forcèrent le peuple à mettre à prix sa tête. Drimaque ayant appris cette nouvelle, et se sentant déjà affoibli par les années, pria un jeune homme de le tuer, et d'aller recevoir la somme promise. Celui-ci refusa d'abord cette proposition, et ne consentit à l'exécuter qu'après les plus vives sollicitations. Les habitans de Chio, admirant le courage de Drimaque, lui élevèrent un temple, et le surnommèrent *le Héros pacificateur*. Il étoit honoré par les fripons et les escrocs, qui le croyoient leur protecteur, et lui faisoient offrande d'une partie de leurs vols.

† DRIPETINE, fille de Mithridate-le-Grand et de Laodice, suivit son père après sa défaite par Pompée, l'an 66 avant J. C.; mais étant tombée malade, elle se fit donner la mort par un esclave, qui se tua lui-même après cette action qu'il n'avoit faite que malgré lui.

DRIVÈRE (Jérémie), connu sous le nom de *Drivérius*, né à Brackelle en Flandre, professeur de médecine à Louvain, mort en 1554, âgé de 52 ans, a laissé plusieurs ouvrages : I. *De missione sanguinis in pleuritide*, in-4°. II. *Medicinæ methodus*, in-8°. III. Des *Commentaires sur Celse et sur Hippocrate*, in-folio. IV. *Paradoxa de vento, aëre, aquâ et igne*, in-8°.

† DROCTOVÉE (S.), anciennement appelé S. Trotteins, S. Drotté, naquit au diocèse d'Autun en Bourgogne, vers l'an 535, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Symphorien, sous la conduite de Saint-Germain, qu'on mit depuis sur le siége épiscopal de Paris. Droctovée, premier abbé du monastère que le roi Childebert avoit fondé à Paris, sous l'invocation de S. Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés, mourut saintement vers l'an 580, après avoir fait fleurir la discipline monastique, et donné à ses frères l'exemple de toutes les vertus. On garde ses reliques à Saint-Germain-des-Prés. La Vie originale de ce saint s'étant trouvée perdue, un moine de son monastere, nommé Gislemar, qui vivoit dans le 9e siècle, recueillit avec soin tout ce que la tradition et quelques mémoires épars en avoient conservé. On trouve ces pièces dans Bollandus et dans Mabillon.

* DROGO, écrivain du 11e siècle, abbé de Saint-Jean de Léon, cardinal et évêque d'Ostie en 1136, est auteur des *Traités de l'office divin, des six dons du Saint-Esprit*, et de plusieurs autres ouvrages de dévotion assez estimés.

† DROLINGER (Charles-Fréderic), conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste privé et son bibliothécaire, ne se borna pas à ce que ses emplois pouvoient exiger de lui; il cultiva la poésie. Ses *Œuvres poétiques*, imprimées à Bâle en 1743, in-8°, un an après sa mort, réunissent la pureté, l'élégance et la force du style.

DROMEUS, fameux athlète, étoit de Symphale, ancienne ville du Péloponnèse. Pausanias, qui en parle dans la description de la Grèce, liv. VI, dit qu'il fut couronné deux fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès; autant de fois à Delphes, trois fois à Corinthe, et cinq fois à Némée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier athlète qui se nourrit de viandes. Avant lui, dit-il, ils ne mangeoient que des fromages, que l'on faisoit égoutter dans des paniers. Pausanias parle encore d'une statue qu'on avoit érigée à Droméus, et qui étoit un ouvrage de Pythagore le statuaire.

* DRONGELBERGE (François de), écuyer, seigneur de Herlaar, etc., fut six fois bourgmestre de Bruxelles depuis 1633 jusqu'à 1645, et mourut vers 1655. Valère-André, Bibl. Belg., p. 513, lui attribue une traduction en vers latins héroïques d'un ancien poëme flamand de Jean Van Heeln, sur la bataille de Woeringe ; mais, selon Paquot, cette traduction est de Henri-Charles DE DRONGELBERGE, mort à Bruxelles en 1660, et frère de François, que Paquot fait mourir en 1648.

* DROOCH-SLOOT (J. C.), peintre, naquit à Gorçum vers 1600. La plupart de ses ouvrages sont *des vues de Hollande, des kermesses* ou *fêtes de village*, et *des foires.* Le local y est tres-exactement représenté. Il a rendu ces compositions amusantes par une multitude de marchands et de spectateurs. Ses tableaux sont d'une bonne couleur ; mais il y a trop de sécheresse dans les figures. Ils sont rares en France. La galerie de Vienne en possède un dont le sujet représente *le fameux duel* qui eut lieu au mois de février 1600, entre l'officier hollandais Briautès et l'officier espagnol Abraham Gérard, dit *Lekerbetjen*, chacun accompagné de vingt cavaliers ; on voit des deux côtés, sur les collines, les hérauts qui donnent le signal du combat, et dans l'éloignement la ville de Bois-le-Duc. Sur ce tableau est écrit : *J. C. Drooch-Sloot, f.* 1630.

* DROSTE, peintre hollandais du 17e siècle, apprit son art dans l'école de Rembrant ; un séjour assez long qu'il fit en Italie lui donna un meilleur goût de dessin que celui de son maître. On cite de lui un tableau représentant *saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert,* comme un ouvrage digne des plus grands maîtres pour le dessin et le coloris. Il florissoit en 1670. La galerie de Dresde possède deux tableaux de lui, l'un représente *Mercure qui endort Argus*, et l'autre un *Vieillard qui fait lire un jeune garçon.*

† I. DROU (N.), avocat au conseil, mort à Paris au mois de juin 1783, distingué par ses lumières et son zèle à défendre les opprimés, ne refusa jamais la cause du pauvre, et d'attaquer, pour le secourir, l'homme puissant qui abusoit de son autorité. Interdit plusieurs fois pour sa hardiesse, apparemment un peu excessive, il ne reparoissoit ensuite dans l'arène qu'avec plus de force et de courage. Ses *Mémoires* sont recherchés comme des modèles de bonne logique.

II. DROU. *Voyez* LEDROU.

† I. DROUAIS (Hubert), peintre, né à La Roque en Normandie, l'an 1699, mort à Paris le 9 février 1767, fils d'un peintre, fut entraîné par son goût dans la même profession. Il vint à Paris, et ne put payer son voyage qu'avec l'argent qu'il gagnoit dans la route, tant il étoit pauvre. Drouais fut élève de de Troy, et excella *dans le portrait* en grand et dans ceux en miniature ; à mesure qu'il faisoit des progrès, il alloit visiter sa patrie, comme pour lui faire l'hommage de ses premiers succès. A la mort de Troy, il fut employé par Jean-Baptiste Vanloo, Oudry et Nattier. L'approbation paternelle et les encouragemens de ses compatriotes étoient sa plus douce récompense. Il eut dans sa vieillesse la satisfaction de partager les justes applaudissemens que mérita Henri DROUAIS, son fils, qui a suivi la même carrière, et qui étoit membre de l'académie de peinture ; il mourut vers la fin de 1775.

† II. DROUAIS (Jean-Germain),

peintre, né à Paris le 25 novembre 1763, de Henri Drouais, qui lui donna les premiers élémens du dessin, après avoir fait soigner son éducation et lui avoir fait apprendre l'histoire ancienne et moderne, le plaça chez un peintre d'histoire nommé Brenet, plus habile dans l'art de conduire un élève que dans celui de la peinture. Le jeune Drouais fit des progrès rapides, et remporta les premiers prix de dessin que les professeurs de l'académie décernent tous les trois mois. Le désir de voir Rome et d'y étudier les beaux monumens des arts le fit concourir au grand prix dont la récompense est un pensionnat pendant quatre ans. Drouais se présenta en 1783 à ce concours, et fut admis. Dès ce moment Drouais, se renfermant dans son atelier, abandonne toute espèce de délassemens, force son travail et fournit enfin son premier tableau. Quelques jours avant le jugement du concours, Drouais demande à voir les productions de ses compétiteurs ; peu satisfait de son ouvrage, il déchire son tableau et en porte un fragment à M. David, chez lequel il étoit entré deux ans avant le concours pour perfectionner son talent. Le maître jugea du mérite de la composition du tableau par le débris que lui présentoit son élève, il lui dit : « Malheureux, qu'avez vous fait? vous cédez le prix à un autre. — Vous êtes donc content de moi, lui répondit le jeune homme ? — Très content. — Eh bien, j'ai le prix, reprend Drouais, c'est le seul que j'ambitionne, celui de l'académie est pour un autre, il lui sera peut-être plus utile qu'à moi ; l'année prochaine j'espère le mériter par un meilleur ouvrage. » (Cette année il n'y eut pas de prix.) Drouais entièrement retiré de la société et tout entier à l'étude la plus sérieuse et la plus sévère, à l'époque donnée, entre de nouveau en lice. Le sujet du concours est la *Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ.* Son génie trace en un moment la composition générale du sujet, ses expressions sont celles de la nature, et Drouais dans l'exécution de son ouvrage a l'art de lier à un style sévère un dessin pur, sans altérer cependant la grace et l'harmonie si nécessaires à l'effet d'un tableau ; enfin il fait un chef-d'œuvre généralement reconnu pour un des plus beaux tableaux de l'école française : il décore aujourd'hui le Musée Napoléon. Drouais fut couronné publiquement et porté de suite en triomphe, par ses rivaux, dans les rues de Paris, et conduit chez M. David, aux acclamations générales. Il ne songea plus qu'à perfectionner un art pour lequel la nature l'avoit formé. Arrivé à Rome il embrasse d'un coup-d'œil la manière de faire des grands maîtres ; et, comme s'il ne connoissoit pas les principes de son art, il dessine les monumens de l'antiquité, copie servilement les belles peintures de Raphaël, de Jules-Romain et les savantes compositions de Michel-Ange. Cependant Drouais entretenoit une correspondance suivie avec M. David qu'il consultoit encore comme son maître et son ami : docile aux leçons de ce grand peintre, il composa un *Marius* à Minturne, dans l'exécution duquel il déploya une énergie rare et une grande force de caractère. L'exposition de ce tableau à Paris fut un nouveau triomphe pour Drouais et pour l'école de David. Il composa de suite un *Philoctète* dans l'île de Lemnos ; enfin Drouais, se laissant emporter par un amour excessif de la gloire, travailloit à un tableau considérable représentant la mort de Régulus, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre ardente dont il mourut avant l'age de 25 ans, le 13 février 1788. Ses rivaux et ses amis lui érigèrent dans l'église de Sainte-Marie, *in viâ latâ*, à Rome,

un mausolée en marbre dont l'exécution, mise au concours, fut accordée à Claude-Michallon, son ami et son compagnon d'étude. Le modele de ce beau monument se voit à Paris, au Musée des monumens français.

† I. DROUARD (Jérôme), imprimeur renommé du 17e siècle, a publié le *Polybe* grec et latin, in-folio, *Suétone*, in-fol., *saint Cyrille*, in-fol., et l'*Eucharisticum* de Jacques Sirmond.

II. DROUARD. *Voyez* BOUSSET. n° II.

DROUET (Etienne-François), bibliothécaire des avocats de Paris sa patrie, né le 8 novembre 1725, et mort en 1779, n'est placé ici que parce qu'il a été l'éditeur du *Moréri* de 1759, et de la *Méthode pour étudier l'histoire* de l'abbé Lenglet. (*Voyez* LENGLET *et* MORÉRI.) C'étoit un homme laborieux plutôt qu'un bon écrivain. Il avoit des connoissances historiques et bibliographiques. On lui doit la *Table* des 23 volumes de l'Histoire ecclésiastique de D. Cellier, et la *Traduction* du Catéchisme historique de Fleury du français en latin, 1761, in-12.

* DROUHET (N.), apothicaire à St.-Maixent, auteur si peu connu, que les biographes ne sont pas même d'accord sur son nom, que quelques-uns écrivent *Droutet*. On ne cite de lui qu'une comédie poitevine, intitulée *la Mizaille à Tanni*, etc., imprimée in-8°, à Poitiers, en 1662 : on la trouve ordinairement à la fin d'un volume publié dans la même ville l'année précédente, sous le titre de *la Moiriè de sen Moixont o les vervede de tretoute lez autres*, etc.

† I. DROUIN (René), neveu du célèbre pere Serry, jacobin, entra comme lui dans l'ordre de Saint-Dominique, et s'y acquit une haute réputation d'esprit et de vertu. Les affaires du jansénisme, dont il se mêla, l'obligèrent de sortir de France. Il professa la théologie à Chambéri, à Verceil, et mourut, en 1742, à Yvrée en Piémont, dans la soixantième année de son âge. On a de lui un *Traité dogmatique et moral des Sacremens*, imprimé à Venise en 1737, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, réimprimé à Paris en 1775, 9 vol. in-12, décèle une profonde érudition.

* II. DROUIN (Vincent-Denys), né à Saint-Pol-trois-Châteaux en Dauphiné, exerça la chirurgie dans les hôpitaux des armées de France, et s'y fit tant de réputation, qu'il mérita d'être reçu dans la communauté de Saint-Côme. Il mourut en 1722, chirurgien de l'hôpital général et des petites maisons. On a de lui un ouvrage intitulé *Description du cerveau*, Paris, 1691, in-12. Ce traité renferme de bonnes choses ; mais les planches n'y correspondent point.

* III. DROUIN (Daniel), natif de Loudun en Poitou. Cet auteur, qui florissoit vers la fin du 16e siècle, a composé plusieurs poëmes français. Celui intitulé *les Vengeances divines de la transgression des saintes ordonnances de Dieu* fut imprimé in-4°, à Paris, en 1594.

* DROYN ou DROUYN (maistre Jehan), bachelier en droit et en décret, a laissé entre autres ouvrages, I. une traduction, en prose et en vers, de la *Nef des folles, selon les cinq sens de nature, composée selon l'Evangile de monseigneur saint Matthieu, des cinq vierges qui ne prinrent point d'uylle avec eux pour mettre en leur lampe*, composée en latin par Joce Badius. Cet ouvrage, im-

primé d'abord à Paris, sans date, et en 1501, le fut depuis à Lyon en 1583. Ces trois éditions in-4°, les deux premières en lettres gothiques et la troisième en lettres rondes, sont toutes ornées de gravures en bois. II. *Vie des trois Maries, de leur mère, de leurs enfans et de leurs maris*, 1534, in-4°. Cette Vie avoit été d'abord écrite en rimes françaises par Jehan Veuette, carme, vers l'an 1357, puis fut translatée de rime en prose par Droyn.

* DROZ (François-Nicolas-Eugène), né à Pontarlier, département du Doubs, le 4 février 1735, suivit la double carrière du barreau et de la littérature, et obtint des succès dans l'une et dans l'autre. Après avoir exercé pendant quelques années la profession d'avocat, il fut élevé au rang de conseiller au parlement de Besançon. Son amour pour les lieux qui l'avoient vu naître détermina son goût en littérature. L'histoire de son pays, les recherches tendantes à en éclaircir l'origine, à faire connoître les événemens dont il avoit été le théâtre, à répandre des lumières sur les avantages du sol, sur les mœurs et le droit public de ses habitans, devinrent l'objet principal et chéri de ses études et des travaux de toute sa vie. L'académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, fondée en 1752, l'accueillit dans son sein. Il justifia ce choix par des travaux nombreux et utiles qui lui valurent bientôt la place honorable de secrétaire perpétuel de cette académie. La révolution ayant dissout cette société savante, Droz, quoique très-avancé en âge, s'occupa avec ardeur de son rétablissement. Il publia à cet effet, en l'an 13, un *Mémoire sur l'avantage du rétablissement des académies*. Ses efforts furent couronnés du succès, mais il ne jouit pas du bonheur d'en être le témoin. Deux jours avant l'arrivée de l'autorisation du gouvernement pour la restauration de l'académie, au commencement de novembre 1805, Droz, qui avoit 70 ans, mourut, regretté des pauvres qu'il avoit secourus, et de tous ses concitoyens, qu'il avoit éclairés de ses lumières, dirigés par ses conseils et édifiés par ses vertus domestiques et publiques. Ce savant laborieux a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve des listes dans la Bibliothèque historique de la France, dans le Magazin encyclopédique du mois d'avril 1807, et dans le n° XII des Mémoires de l'académie celtique. Quelques-uns ont été imprimés; tels sont, I. *Mémoires pour servir à l'histoire du bailliage de Pontarlier, contenant des recherches sur l'emplacement d'Ariarica et d'Abiolica, la direction de quelques chemins romains, l'établissement des Bourguignons chez les Séquanais, l'origine de Pontarlier, etc.*, in-8°, 1760. II. *Essai sur l'histoire des bourgeoisies du roi, des seigneurs et des villes*, ou *Exposition abrégée des changemens survenus dans l'administration de la justice et de la police sous le gouvernement municipal et sous le gouvernement féodal, depuis les derniers siècles de la république romaine jusqu'à l'établissement des bailliages inclusivement*, in-8°, 1760. III. *Mémoires pour servir à l'histoire du droit public de Franche-Comté*, in-8°, 1789. IV. *Mémoires sur l'avantage du rétablissement des académies*, in-8°, an 13. On compte environ quarante autres *Mémoires* sur des matières d'histoire et d'antiquités, presque tous relatifs à la Franche-Comté et aux villes qui en dépendent, qui sont conservés manuscrits dans le cabinet de son fils ou dans les archives de l'académie de Besançon. Il en est dont la publication seroit

fort utile et contribueroit à éclaircir quelques parties ténébreuses de notre histoire.

DRUMMOND (Guillaume), Ecossais, né en 1585, mort en 1649, vint en France, pour y étudier la littérature. De retour dans son pays, il publia une *Histoire d'Ecosse depuis* 1423 *jusqu'en* 1643, in-8°. Cet historien étoit aussi un poete agréable, et on a recueilli *ses vers* à Edimbourg en 1711, in-fol.

I. DRUSILLE, fille d'Agrippa-le-Vieux, et sœur d'Agrippa-le-Jeune, rois de Judée, la plus belle femme de son temps, fut promise par son père à Epiphanes, fils du roi Antiochus, sur la parole qu'il lui donna de se faire circoncire. Ce prince n'ayant pas voulu tenir sa promesse, Agrippa-le-Jeune la maria à Azize, roi des Eméséniens, qui embrassa le judaïsme pour lui plaire. Drusille, bientôt dégoûtée de son époux, l'abandonna pour épouser Félix, gouverneur de la Judée. L'envie qu'elle portoit à sa sœur Bérénice lui fit faire cette démarche, et même abjurer sa religion. C'est devant Drusille et Félix que saint Paul comparut, comme on peut le voir dans les Actes des Apôtres.

† II. DRUSILLE (Livie), fille de Germanicus et d'Agrippine, et arrière-petite-fille d'Auguste, née à Trèves l'an 15e de J. C., épousa Lucius Cassius en premières noces, et en secondes Marcus Lépidus, frère de son premier mari. Ses débauches la rendirent un objet de mépris pour les Romains. L'empereur Caligula son frère eut avec elle un commerce incestueux, et l'aima si passionnément, qu'étant tombé dangereusement malade, il l'institua héritière de l'empire et de tous ses biens. La mort la lui ayant enlevée l'an 38 de J. C., il la fit mettre au rang des déesses, malgré le nom infâme que ses impudicités scandaleuses lui avoient mérité.

III. DRUSILLE. *Voyez* CÉSONIE *et* LIVIE.

† I. DRUSIUS *ou* DRIESCHES, car *Drusius* est son nom latinisé (Jean), né à Oudenarde en 1550, professeur à Leyde en Hollande, puis à Franeker dans la Frise, où il mourut en 1616, fut un des plus modérés protestans du 16e siècle. On a de lui, I. d'excellentes *Notes sur l'Ecriture*, données séparément, tant in-folio qu'in-4°. II. Un *Recueil des fragmens des Hexaples.* III. Une *Grammaire hébraïque*, in-4°. (*Voyez* ELIE, n° II.) IV. Un *Traité des trois Sectes des Juifs*, dans un recueil intitulé *Trium Scriptorum, de tribus Judæorum sectis, Syntagma*, Delft, 1703, 2 vol. in-4°, et d'autres ouvrages. Driesches, très-versé dans la langue hébraïque, n'étoit point de ces érudits qui ne savent que ce qui est dans les Dictionnaires ou dans les Grammaires ordinaires; il avoit consulté les anciens, et les meilleurs d'entre les auteurs modernes. Il ne se jeta point dans les questions de controverse, comme tant d'autres interprètes; il se borna à développer le sens littéral. Ses ouvrages sur l'Ecriture étoient rares avant qu'on les réimprimât dans le recueil des Critiques sacrés, publié en Angleterre.

II. DRUSIUS (Jean), fils du précédent, prodige d'érudition dans un âge où les autres enfans commencent à lire. A cinq ans, il avoit quelque teinture de la langue latine. A sept, il expliquoit le psautier hébreu sans hésiter. A neuf, il lisoit l'hébreu sans points, et ajoutoit les points qu'il falloit selon les règles. A douze, il écrivoit en vers et en prose à la manière des Hébreux. A dix-sept, il fit à Jacques Ier, roi d'Angleterre, une *Harangue* qui

surprit et charma toute sa cour. Ce génie prématuré mourut à 21 ans, en 1609, après avoir commencé à mettre d'hébreu en latin l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudèle, et la *Chronique* du second Temple.

† I. DRUSUS (Marcus Livius), fils de ce Drusus qui fut collégue de Caïus Gracchus dans le tribunat du peuple, naquit, comme son père, avec de grandes qualités, beaucoup d'éloquence, d'esprit et de courage; mais son ambition excessive les ternit. La faction du sénat et celle des chevaliers divisoient alors la ville. Drusus, naturellement porté à rendre au sénat ses premiers droits, étoit retenu par la crainte de s'attirer l'inimitié des chevaliers. Il proposa de remplacer les sénateurs qui manquoient par autant de chevaliers, et d'accorder en même temps à ces nouveaux magistrats le droit de juger, tel que l'avoient les sénateurs anciens. Il vouloit concilier les deux partis, et il irrita l'un et l'autre. Le mécontentement augmenta lorsqu'il voulut faire revivre la loi des Gracques, touchant la distribution des terres, et celle qui accordoit au peuple latin les priviléges des citoyens de Rome. Drusus n'ayant pu faire passer la loi agraire, qui avoit trouvé les plus grandes oppositions, voulut au moins tenir la parole qu'il avoit donnée aux étrangers. Mais comme il retournoit chez lui, suivi d'une multitude de Latins qui étoient venus pour le secourir, il fut assassiné à l'entrée de sa maison. Il tomba mort en proférant ces paroles : « Je n'ai jamais eu d'autres intérêts que ceux de la république, et personne ne lui sera plus sincèrement attaché que moi. » C'étoit vers l'an 90 avant J. C. — Il ne faut pas le confondre avec JULIUS DRUSUS PUBLICOLA, citoyen romain, aussi recommandable par sa sagesse que par sa rare probité. Sa maison étoit bâtie de façon que ses voisins voyoient tout ce qui s'y faisoit. Plutarque rapporte qu'un architecte, croyant l'obliger, lui proposa de lui en construire une autre différemment disposée, pour une somme de cinq talens. « Je vous en donnerai dix, lui dit Drusus, si vous voulez la bâtir de manière que, non seulement mes voisins, mais tous les citoyens puissent voir comment on s'y comporte. »

† II. DRUSUS (Nero Claudius), fils de Tibère-Néron et de Livie, qui épousa depuis Auguste, et frère de l'empereur Tibère, né l'an 38 avant J. C., signala de bonne heure son courage. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois et les Germains, et fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, et acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, et qu'il fut nommé proconsul dès qu'il eut cessé d'être préteur. Les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'*Imperator*, qu'Auguste ne jugea pas à propos de lui confirmer. Il continua ses conquêtes, et porta ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées, pour faire connoître qu'il avoit pénétré jusque-là. Dion prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque, qui lui dit : « Drusus, ton ambition n'aura-t-elle point de bornes ? Les destins ne te permettent pas d'aller plus loin ; tu touches au terme de tes exploits et de ta vie. » Drusus mourut bientôt après d'une chute de cheval, la 9e année avant Jésus-Christ. Rome perdit en lui un prince rempli de bravoure, de bonté, de

vertu, et qui auroit préservé l'empire du règne de Tibère. C'est Drusus qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme Antonia trois enfans, Germanicus, Livie et Claude.

III. DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, eut plusieurs des défauts de son père, la cruauté, l'emportement, la débauche; mais il ne les eut pas tous. Après avoir été questeur l'an 10e de J. C., on l'envoya au bout de cinq ans en Pannonie, pour apaiser les légions révoltées au temps de la mort d'Auguste. La sagesse et la fermeté qu'il fit paroître en cette occasion lui méritèrent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiroient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'*Ovation*, pour le récompenser de ses succès. De retour à Rome, il fut fait consul avec l'empereur son père; il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités sembloient lui assurer l'empire; mais Séjan, fourbe audacieux, à qui il avoit donné un soufflet, corrompit Livie, femme de Drusus, et, de concert avec elle, le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de Livie, qui étoit aussi un de ses amans, entra dans ce complot. Le poison fut lent; mais il n'emporta pas moins Drusus, l'an 23 de J. C.

IV. DRUSUS, fils de Germanicus et d'Agrippine, jouit d'abord d'une grande faveur, et obtint des postes importans; mais l'artificieux Séjan réussit à le perdre auprès de Tibère. Cet empereur le fit renfermer, et défendit à tous ceux qui le gardoient dans sa prison, de laisser passer aucun aliment. On le trouva mort au bout de neuf jours, ayant mangé la bourre de ses matelas, l'an 33 de J. C. Tibère eut encore la lâche cruauté de l'accuser dans le sénat après sa mort.

† DRUTMAR (Chrétien), natif d'Aquitaine, moine de Corbie dans le 9e siècle, professeur de théologie au monastère de Malmédy, dans le diocèse de Liège, a donné un *Commentaire sur saint Matthieu*, imprimé à Strasbourg en 1514, in-fol., avec quelques additions.

DRYADES (Mythol.), nymphes qui présidoient aux bois et aux forêts, sans être attachées à certains arbres, comme les Hamadriades.

† I. DRYANDER (Jonas) médecin et mathématicien de Wetteren, dans le pays de Hesse, enseigna à Marpurg, où il mourut protestant le 20 décembre 1560. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine et de mathématiques. Il fit aussi des découvertes en astronomie, inventa quelques instrumens de mathématiques, ou perfectionna ceux qui étoient inventés. Son *Anatomia capitis*, Marpurg, 1537, in-4°, avec fig., a été estimée dans le temps.

II. DRYANDER (François), frère du précédent. *Voyez* ENZINAS.

DRYAS (Mythol.), fille de Faune, honorée comme déesse de la chasteté et de la pudeur. Les femmes lui faisoient des offrandes dans un temple magnifiquement décoré, dont l'entrée étoit interdite aux hommes.

* DRYDEN (Jean), poëte anglais, né d'une ancienne famille en 1631 à Aldwincle, au comté de Northampton, mort en 1700, fut à l'école de Westminster, où il eut pour maître le docteur Busby. Ensuite il étudia au collége de la Trinité à Cambridge, où il entra en 1650, et fut reçu maître-ès-arts en 1657. Dryden passa à Londres dès l'année suivante, et y composa son *Elégie sur la mort de Cromwel*. A la restauration, il composa

une autre pièce de vers, intitulée *Astrea redux*; c'étoit un compliment au roi. En 1665, il épousa lady Elizabeth Howard, fille du comte de Berks. Lors de l'établissement de la société royale de Londres, Dryden fut un de ses membres. En 1662, il donna sa première pièce, intitulée *Le Galant sauvage*. Peu après l'incendie de Londres, il s'engagea avec le directeur du théâtre du roi à lui fournir un certain nombre de pièces chaque année, moyennant un prix convenu. Après la mort de sir Guillaume Davenant, Dryden fut nommé poëte lauréat, et environ dans le même temps, il obtint la place d'historiographe du roi, avec une pension annuelle de 200 liv. sterl., et un butt de vin (pièce de 504 pintes de France.) La supériorité de son talent dans la poésie dramatique excita contre lui l'envie de plusieurs rivaux. Le duc de Buckingham le tourna en ridicule dans le personnage de Bays du Rehearsal; et le comte de Rochester, offensé d'un trait piquant échappé au poëte, dans un essai sur la satire, qu'il avoit composé avec le lord Mulgrave, fit maltraiter Dryden au sortir d'un café. A l'avénement de Jacques II au trône, Dryden embrassa la religion catholique; et aussitôt, par un sentiment naturel à tous les convertis, qui les porte à défendre leur nouvelle croyance aux dépens de l'ancienne, il composa contre les protestans un poëme satirique, intitulé *The Hind and Panther*, auquel Prieur et Montaigne ont parfaitement répondu dans le *Rat de campagne et le rat de ville*. A la révolution, Dryden perdit sa place d'historiographe, et Shadwell lui succéda. C'est lui que le poëte a joué sous le nom de Mac-Flecknoe. En 1695, il donna sa *Traduction de Virgile*, qui suffiroit pour immortaliser sa mémoire. Dryden a été enterré à l'abbaye de Westminster, où le lord Sheffield, duc de Buckingham, lui a fait élever un monument. Le nombre des ouvrages de ce célèbre auteur est considérable. Ses *Préfaces critiques* sont admirables : sa poésie est forte, correcte, harmonieuse, particulièrement dans ses satires. Comme poëte dramatique, c'est sur-tout dans la tragédie qu'il a excellé. Dryden a eu trois fils : Charles, qui fut huissier du palais du pape Clément XI, et qui se noya en 1704. Jean, qui a donné une Comédie intitulée *Le Mari qui se cocufie lui-même*; et Henri qui se fit religieux en pays étranger. On a eu raison de dire que Dryden s'étoit adonné à l'astrologie judiciaire : mais la prédiction qu'on lui attribue du sort infortuné de son fils aîné est une fable. La réputation de Dryden seroit sans mélange, s'il n'avoit fait que la dixième partie de ses ouvrages. Il avoit une grande facilité, mais il en abusoit quelquefois; de là des inégalités étonnantes. Ses principales productions sont, I. des *Tragédies* qui offrent de grandes beautés. Atterbury en traduisit deux en vers latins, *Achitopel* et *Absalon*. L'abbé Prévost a traduit en français, *Tout pour l'amour*, ou *le Monde bien perdu*, Paris, 1735, in-12. II. Des *Comédies* d'une licence que le théâtre français ne supporteroit point. III. Des *Opéras*, et plusieurs autres *Pièces de poésies*, parmi lesquelles on distingue la fameuse *Ode sur le pouvoir de l'harmonie*, traduite en vers français par Dorat : ces poésies ont été recueillies dans ses *Œuvres dramatiques*, en 6 vol. in-12, Londres, 1762, à la tête desquelles on trouve une longue *Dissertation en forme de dialogue sur la poésie dramatique*. Chaque pièce est accompagnée d'une dédicace et d'une préface savante et curieuse. IV. Des *Fables*, Londres, 1797, in-fol. V. Une *Traduction de Virgile* en vers

anglais. VI. Une autre des *Satires de Juvénal et de Perse*. VII. Une *Version* en prose du poëme latin de l'Art de la peinture du célèbre Alfonse du Fresnoy, enrichie des Remarques de de Piles sur cet ouvrage, et d'une belle *Préface*, dans laquelle il compare la poésie à la peinture. On ne dissimulera point un reproche que l'on peut adresser à Dryden. Il a quelquefois imité les grands auteurs français du siècle de Louis XIV, et en cela il mérite des éloges; mais au lieu de reconnoître ce qu'il leur devoit, il les a dépréciés. Jamais la jalousie d'auteur, et même, si l'on veut, les préventions nationales, n'ont pu excuser l'injustice et l'ingratitude.

I. DRYOPE (Mythol.), femme qui habitoit l'île de Lemnos, et dont Vénus emprunta la figure pour engager toutes celles du pays à se défaire de leurs époux.

II. DRYOPE (Mythol.), nymphe d'Arcadie, aimée de Mercure. Tenant un jour son fils entre ses bras, elle arracha un branche de lotos pour l'amuser. Bacchus, à qui cette plante étoit consacrée, en fut si irrité, qu'il la métamorphosa en arbre. Elle n'eut que le temps d'appeler sa sœur pour prendre l'enfant, qui auroit été enfermé avec elle sous l'écorce.

DSINGU, héroïne du Japon, accompagna son époux, l'empereur Tsiun-ti, dans la conquête de la Corée, l'an 201. Ce dernier étant mort au milieu de ses victoires, Dsingu en continua le cours, réduisit toute la Corée sous son obéissance, et donna des lois sages au Japon.

DSISOO (Mythol.), dieu qui, selon les Japonais, préside aux grandes routes, et met les voyageurs à l'abri de tout danger. On trouve souvent sur les chemins sa statue couronnée de fleurs par les passans. Elle est placée sur un piédestal de la hauteur d'environ six pieds. On met d'ordinaire près d'elle deux pierres beaucoup moins élevées, et qui ont chacune dans leur centre une cavité où les voyageurs qui implorent les secours de Dsisoo posent des flambeaux, qu'ils allument en son honneur.

† DUAREN (François), né à Moncontour en Bretagne, célèbre professeur du droit à Bourges, où il mourut en 1559, à 50 ans. C'étoit, suivant de Thou, le plus savant jurisconsulte de son temps après Alciat. Il fut le rival de Cujas dans l'université de Bourges; mais celui-ci, rendant justice à son mérite, se retira à Valence. Il avouoit qu'il devoit une partie de son savoir à l'émulation que Duaren avoit excitée en lui. Ce jurisconsulte joignit à l'étude de la jurisprudence celle des belles-lettres, et une exacte connoissance de l'antiquité. On a de lui, I. *Pro libertate Ecclesiæ Gallicæ adversùs Romanam, defensio Parisiensis curiæ*. II. *De sacris Ecclesiæ ministeriis ac beneficiis libri octo*. III. *Commentaires sur le Code et le Digeste*. IV. Une *Lettre* écrite en 1549 à François Balduin sur les plagiaires. On a plusieurs éditions des ouvrages de Duaren; la première, de Lyon, 1554, in-fol., réimprimée dans la même ville, 1578, 2 vol. in-fol., peu commune; la dernière imprimée à Lucques, 1765, en 4 vol. in-folio. Il arriva aux écrits de Duaren ce que Cujas craignoit pour les siens. Ses écoliers ajoutèrent aux ouvrages qu'il avoit composés tout ce qu'ils lui avoient entendu dire dans ses explications; et ce mélange ne contribua pas à sa gloire.

* I. DUBARRY (Le comte Jean), fils d'un paysan sans fortune, mais

né d'un goût vif pour l'intrigue, choisit Paris pour exercer ses talens. Il y vécut long-temps en chevalier d'industrie, et mena la vie d'un débauché. Il associa une très-jolie fille à ses projets de fortune, se logea splendidement avec elle, la présenta comme sa femme, et attira chez lui, par ce moyen, de jeunes seigneurs, que le jeu et la débauche rendirent aisément ses dupes. Il connut dans le même temps la célèbre Vaubernier-Lange, et parvint à inspirer à Lebel, agent secret des plaisirs de Louis XV, le désir de présenter ses charmes au foible monarque. Après diverses entrevues avec le monarque, l'aventurier, pour satisfaire ses vues ambitieuses, la fit épouser à son frère. Mademoiselle Lange, devenue ainsi comtesse Dubarry, fut présentée à la cour en qualité de maîtresse reconnue de Louis XV. Alors il ne mit plus de bornes à son insolence, à son faste, à ses prodigalités; mais la mort de ce prince termina sa fortune. Il se retira à Toulouse, fut accusé d'être un des chefs du soulèvement qui éclata dans cette ville, le 18 avril 1790, de la part des royalistes contre les patriotes; et le 28 nivôse an 2 (11 janvier 1794), il fut condamné à mort comme conspirateur par le tribunal criminel de ce département.

* II. DUBARRY (M. J. Gomart de Vaubernier, comtesse), née a Vaucouleurs en 1744, fille d'un commis de barrières, vint très-jeune à Paris, où elle fut d'abord marchande de modes, puis fille chez la fameuse matrone Gourdan, sous le nom de mademoiselle Lange. Elle fut présentée par Dubarry le roué à Lebel, valet de chambre de Louis XV, qui la produisit au roi. Elle plut tellement à ce prince, qu'on se hâta de la marier au comte Dubarry, frère de son dernier amant. Dès qu'elle eut acquis le titre de comtesse, elle fut présentée à la cour, et devint le canal des graces. Dirigée secrétement par d'Aiguillon et Maupeou, elle contribua puissamment à la chute de Choiseul et à la destruction des parlemens. Elle puisoit à son gré dans le trésor public, et ses chiffons de papier y étoient reçus comme des ordonnances du roi. A la mort de ce prince, elle fut reléguée dans l'abbaye du Pont-aux-Dames près de Meaux; elle vécut d'une manière exemplaire, et édifia même les religieuses par l'austérité de sa dévotion. Louis XVI l'en retira et lui accorda le château de Lucienne près Paris, que Louis XV avoit fait construire pour elle, et qui avoit coûté plus de 6 millions. Louis XVI y ajouta une forte pension. La comtesse parut alors ne plus s'occuper de la cour, s'attacha à embellir son domicile et à cultiver les beaux-arts. A l'époque de la révolution, elle se prononça fortement contre elle, et sa maison devint souvent le rendez-vous des courtisans, et un appui de la monarchie chancelante; on prétend même qu'elle ne fit courir le bruit qu'elle avoit été volée, que pour pouvoir assurer aux émigrés la valeur de ses diamans, qu'elle leur porta elle-même en Angleterre. Arrêtée, à son retour en France, en juillet 1793, elle fut traduite au tribunal révolutionnaire le 4 novembre suivant, et ne répondit aux accusations dirigées contre elle que par des dénégations absolues. Elle fut condamnée à mort, le 17 frimaire an 2 (7 décembre 1793), comme conspiratrice, et ayant porté à Londres le deuil de Louis XVI. Lorsqu'elle entendit prononcer son arrêt, elle jeta des cris perçans, versa des larmes, et prit le ton et le maintien d'une suppliante. On fut obligé de l'arracher de sa place pour la conduire à sa prison. Ce ne fut que le lendemain à cinq heures du soir qu'on la mena au supplice. Un peuple im-

mense entouroit la fatale charrette : elle étoit vêtue de blanc, et ne parut reprendre ses forces que pour implorer la pitié des spectateurs. « Mes amis, s'écria-t-elle, demandez grace pour moi ; j'ai toujours été votre amie, je ne vous ai jamais fait de mal. » Quand elle vit que ses prières ne produisoient aucun effet, elle retomba dans son abattement ; ses yeux étoient baignés de larmes ; une pâleur extrême couvroit son visage, et son corps penché sur le bourreau paroissoit se soutenir à peine. Arrivée au pied de l'échafaud, elle dit à l'exécuteur d'un ton suppliant : « Encore un moment, monsieur le bourreau » ; puis elle poussa des cris lamentables, et se débattit long-temps avant de recevoir la mort. On a remarqué que c'est la seule des femmes victimes de cette malheureuse époque qui ait montré une pareille foiblesse.

† DUBOCAGE (Anne-Marie Lepage), née à Rouen le 22 octobre 1710, morte à Paris en juillet 1802, épousa le receveur des tailles de Dieppe, dont elle devint veuve encore jeune. Aux charmes de la figure elle réunissoit les agrémens de l'esprit et du caractère. Elle avoit plus de 30 ans, lorsqu'elle remporta le premier prix de poésie décerné par l'académie de Rouen, fondée en 1745. Ce succès rappela celui de mademoiselle Scudéry, qui, en 1671, remporta le prix que l'académie française distribua pour la première fois. C'est à cette occasion que le savant La Condamine lui adressa ce joli madrigal :

D'Apollon, de Vénus réunissant les armes,
Vous subjuguez l'esprit, vous captivez le cœur,
Et Scudéry jalouse en verseroit des larmes ;
Mais sous un autre aspect son talent est vainqueur ;
Elle eut celui de faire oublier sa laideur ;
Tout votre esprit n'a pu faire oublier vos charmes.

La couronne obtenue par madame Dubocage commença sa réputation ; elle l'accrut par des ouvrages plus considérables : mais la malignité publique voulut les attribuer aux hommes qui formoient sa société, c'est-à-dire à Linant, et à l'abbé Duresnel. Le *Paradis perdu*, poëme en six chants, imité de Milton, fut de ce nombre ; il parut en 1748. Il offre des descriptions intéressantes et le talent de peindre ; on y applaudit sur-tout le tableau du coucher nuptial de nos premiers pères ; mais ce fut une entreprise trop hardie de vouloir suivre le poëte anglais : la démarche gracieuse et légère d'une femme ne put atteindre au vol hardi de son modèle ; et l'auteur fut forcé de réduire à une miniature agréable le tableau le plus grand et le plus terrible qui ait été fourni à l'épopée. Sa *Mort d'Abel* fut encore mieux accueillie que ne l'avoit été son *Paradis* ; ce qui ne l'empêcha pas de dire, avec sa modestie ordinaire, qu'elle demandoit pardon à Milton et à Gessner du tort qu'elle leur avoit fait. Le poëme de la *Colombiade*, en dix chants, suivit de près celui du *Paradis terrestre*. La découverte et la conquête d'un nouveau monde, le contraste des mœurs européennes avec celles des nations sauvages, la simplicité et les vertus de la nature en opposition avec la cupidité, les vices et les talens des peuples policés, appeloient toute l'énergie de la poésie épique ; madame Dubocage a plutôt esquissé que rempli son objet. On y trouve cependant de grandes idées et de très-beaux vers, comme ceux où l'auteur passe en revue les divers peuples de la terre :

Ces Ottomans jaloux peuplent de vastes champs,
Où brillèrent jadis des empires puissans ;
Le berceau des beaux-arts, l'Égypte, utile au monde ;
L'opulente Assyrie, en voluptés féconde ;
La Phénicie où l'homme osa braver les mers ;
Et tant d'autres états, dont l'éclat, les revers,

Dans l'abîme des temps se perdent comme une
ombre,
La renommée oublie et leurs faits et leur nombre ;
Tout périt, tout varie ; et la course des ans
Change le lit des eaux et la face des champs.

Dans sa tragédie des *Amazones*, elle eut pour but de prouver que des lois bizarres peuvent bien pendant quelque temps réprimer la nature, mais non la dompter. Elle fut jouée pour la première fois le 14 juillet 1749 ; l'auteur étoit alors malade et retenue dans son lit. Son absence n'en empêcha pas le succès, quoiqu'on en trouvât diverses situations trop calquées sur d'autres du Comte d'Essex, de Bajazet, de la Sémiramis de Crébillon. Le héros de cette pièce est un personnage froid et qui manque d'intérêt. Clément, dans ses cinq Années littéraires, a donné une analyse spirituelle et piquante de cette pièce. On doit encore au même auteur, I. *Mélanges de vers et de prose*, traduit de l'anglais, 1751, 2 vol. in-8°. II *L'Opéra*, ode, 1750, III. Le *Temple de la Renommée*, poëme traduit de Pope. Madame Dubocage estimoit peu cet ouvrage, c'étoit son premier ; il n'a paru qu'en 1764 dans le *Recueil de ses œuvres*. Il est enrichi de *Lettres* qu'elle a écrites sur ses voyages, et que Voltaire trouva très-supérieures à celles de madame de Montague. « Je connois Constantinople par elle, disoit-il à madame Dubocage, Rome par vous, et, graces à votre style, je donne la préférence à Rome. » IV. Une *Traduction de l'Oraison funèbre du prince Eugène, écrite en italien par le cardinal Passionei*. V. Une autre du petit ouvrage italien intitulé *De la conjuration de Valstein*. VI. *Voyages en Angleterre, en Hollande et en Italie* ; ils sont curieux et agréablement écrits. Son voyage à Rome lui procura l'association à l'académie des Arcades. La duchesse d'Arcé, âgée de 16 ans, lui fit dans cette société une répartie pleine d'esprit. Madame Dubocage, enchantée de sa figure, lui disoit : Vous paroissez la divinité de Rome. « Non, madame, répondit la duchesse ; les Romains prirent toujours leurs dieux chez les étrangers ; et c'est vous qui êtes devenue leur déesse. » En effet, toutes les familles distinguées de Rome et les cardinaux se firent un plaisir de voir madame Dubocage, et de lui donner des preuves de leur estime. Le pape Benoît XIV sur-tout, et le cardinal Passionei, tous les deux octogénaires, ne la quittoient pas. Il étoit curieux de voir ces vieillards lutter auprès d'elle d'attentions et de prévenances. Le pape, voyant passer le cardinal dans sa voiture avec l'aimable Française, leur donna une triple bénédiction, et dit en plaisantant : *Et Homo factus est*. En allant en Italie, madame Dubocage fut reçue à l'académie de Lyon. Elle avoit 40 ans lorsqu'elle visita l'Angleterre, la Hollande et l'Italie. A son retour en France, Voltaire la couronna aux Délices, où elle ne dormit pas à force d'en avoir ; ce sont ses termes. De là elle revint se fixer à Paris. Fontenelle l'appeloit sa fille, Clairaut voyoit en elle une seconde du Châtelet, mais plus aimable que la première. Malgré les éloges de Voltaire et des poëtes contemporains, les vers de madame Dubocage ne sont guère au-dessus de ceux des poëtes du troisième ordre. Elle étoit faite pour le flageolet, et elle auroit dû laisser la trompette héroïque et le cothurne. Aimée pour ses qualités douces et bienfaisantes, elle parvint à l'âge de 92 ans. Mairan, enchanté de l'égalité de son caractère et de la justesse de ses jugemens, lui disoit souvent : « Vous êtes comme une montre bien réglée qui marche sans qu'on aperçoive son mouvement. » « Elle joignoit, dit madame de Beauharnois, dans une notice con-

sacrée à la mémoire de son amie, à la politesse majestueuse du siècle de Louis XIV, l'amabilité fine du sien. Ses jugemens étoient sages, son goût exquis : elle racontoit avec précision et simplicité. C'étoit toujours lorsqu'il le falloit, jamais plus que les autres, et jamais plus qu'on n'auroit voulu. On ne pouvoit écouter, ni parler plus obligeamment qu'elle. On aimoit à lui plaire ; on la quittoit ordinairement avec l'espérance d'y avoir réussi ; cependant ce n'étoit point à soi, c'étoit à elle qu'on l'attribuoit.... Ses talens n'ôterent rien à ses vertus privées... Je l'ai vue, ajoute madame de Beauharnois, glacée par les ans, accablée par les maux, recouvrer des forces pour dire des choses aimables à ceux qui l'entouroient, envisager sa fin avec la tranquillité d'une ame pure et d'un caractère inaccessible à la foiblesse. » Tant de douces et de brillantes qualités lui méritèrent à juste titre, sur la fin de ses jours, ces jolis vers de Demoustier :

On regrette le temps passé sans vous connoître.
Combien l'on eût joui d'un commerce si doux !
Il semble que plus tôt on auroit voulu naître,
Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

Lorsque vers son déclin le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affoibli.
On est vieux à vingt ans si l'on cesse de plaire,
Et qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli.

La plupart des écrits de Madame Dubocage ont été recueillis à Lyon, en 1762, et forment 3 vol. in-8°.

* I. DUBOIS (Jean), né à Lille en Flandre, étudia la médecine à Louvain, où il prononça en 1557 un discours latin, qui fut imprimé la même année et dans la même ville sous ce titre : *De lue venereâ declamatio*. Ce médecin pratiqua son art à Valenciennes, et remplit peu apres une chaire de médecine dans l'université de Douay, où, après avoir enseigné treize ans, il mourut en 1576. On a de lui, I. *De curatione morbi articularis tractatus quatuor*, Antverpiæ, 1557, 1765, in-8°. II. *Academiæ nascentis Duacensis et professorum ejus Encomium*, Duaci, 1563, in-4°. Cet ouvrage est en vers héroïques. III. *Tabulæ pharmacorum*, Antverpiæ, 1568, in-8°. IV. *Morbi populariter grassantis præservatio et curatio ex maximè parabilibus remediis*. Lovanii, 1572, in-8°. V. *De studiosorum, et eorum qui corporis exercitationibus addicti non sunt, tuendâ valetudine libri duo*. Duaci, 1574, in-8°.

† II. DUBOIS *ou* BOSCH *et* BOSCHIUS (Jérôme), peintre de Bois-le-Duc, au commencement du 16e siècle, excelloit dans les grotesques, les figures bouffonnes et les fantômes. Il a peint un *Enfer* d'une manière si vive, si vraie et si terrible, que le spectateur est saisi d'effroi. L'expression, la force et la variété des caractères, la magie de son coloris ; tout contribue à faire rechercher ses ouvrages, et à en rendre le prix excessif.

* III. DUBOIS (Nicolas), professeur à Louvain, distingué, vers la fin du 17e siècle, parmi les défenseurs de l'autorité chancelante du pape, contre les prétentions de l'Eglise de France. Bossuet cite fréquemment et combat ses écrits.

* IV. DUBOIS (N.), natif d'Amiens, et docteur en médecine. Le seul ouvrage que l'on peut citer de lui est une comédie en un acte et en prose, intitulée *le Jaloux trompé*, représentée à Marseille en 1714, et imprimée, in-12, à Troyes la même année.

* V. DUBOIS (Dorothée), morte à Dublin en 1774, femme d'un musicien, fille de Richard, comte d'Anglesey, et d'Anne Sympson que

ce lord avoit épousée lorsqu'il n'étoit encore que M. Annesley. Mais étant devenu comte, il désavoua sa femme et sa fille. Dorothée fit de vains efforts pour rentrer dans les droits de sa naissance : elle a publié son *Histoire* dans un ouvrage, espèce de roman, intitulé *Theodora*, 2 vol. in-12; et composé une petite pièce qu'elle a mise en musique, intitulée *le Divorce*, in-4°.

* VI. DUBOIS (le chevalier), commandant du guet à pied et à cheval de Paris, lors de l'émeute qui eut lieu le 24 août 1787, par suite des querelles entre M. Loménie de Brienne, archevêque de Sens, premier ministre, et le parlement de Paris. Toute la jeunesse de la bazoche, pour faire sa cour à messieurs de la grand'-chambre, se rassembla place Dauphine, dressa un mannequin du ministre renvoyé, le promena, accompagné d'une multitude. Le chevalier Dubois avoit ordre de dissiper par la force le plus petit attroupement. Il ordonna à sa troupe de faire feu. Beaucoup d'individus furent blessés, huit restèrent morts sur le pavé. Le peuple furieux mit le feu au corps-de-garde du Pont-Neuf, et se contenta de chasser les soldats du guet de ce poste. À la place de Grève, une force armée attendoit un attroupement qui venoit incendier des baraques; et, par une seule décharge, trente-sept individus furent tués. Deux autres corps de troupes surprirent un rassemblement qui s'approchoit de l'hôtel de Brienne avec des torches; les baïonnettes en firent une boucherie horrible. Une action encore plus meurtrière se passoit devant l'hôtel du chevalier Dubois, rue Meslée. Ainsi voilà beaucoup de sang de répandu pour le parlement, qui étoit bien aise de pouvoir trouver l'occasion de reprocher à la cour des excès commis par ses ordres. Le parlement manda un mois après à sa barre le chevalier Dubois, pour rendre compte de sa conduite; il ne parut point, mais il envoya son major, qui communiqua au parlement un ordre émané de la cour, en vertu duquel il avoit agi. Au commencement des troubles de 1789, le peuple voulut encore brûler sa maison, ce qui l'obligea de quitter la France; il se rendit à l'armée de Condé, où il fut employé pendant toute la guerre. Il mourut à Londres en 1803.

* VII. DUBOIS (l'abbé) fut chargé, par le parti Orléaniste, en 1789, d'empoisonner à Turin le comte d'Artois et sa famille. Nous allons transcrire les détails que donne Prudhomme dans son Histoire des crimes, tom. III, pag. 131, sur ce fait qui fut alors consigné dans la plupart des gazettes. « Un mois après la fuite du comte d'Artois à la cour du roi de Sardaigne, un certain abbé Dubois, qu'on disoit l'un des plus intimes familiers de Ducrest et Limon, le premier, ancien chancelier du duc d'Orléans, et l'autre, son intendant, partit pour Turin avec 100 mille francs dans sa ceinture. Il étoit chargé d'aller empoisonner le comte d'Artois et ses enfans; mais en route, réfléchissant sur le rôle dont il avoit accepté l'emploi, il se fit horreur à lui-même, laissa transpirer quelque chose de l'assassinat projeté, et ressentit bientôt tous les symptômes d'un poison mortel. À l'article de la mort, il voulut alléger sa conscience; il demanda un confesseur, et après lui avoir révélé tout son secret, il appela près de lui le juge du lieu, et lui dicta la déclaration suivante : « Messieurs Limon et Ducrest m'avoient compté 100 mille francs pour empoisonner le comte d'Artois et ses enfans, me faisant la promesse de me donner deux cent mille écus après l'exécution. La seule pensée d'une action pareille me fit frémir en

y réfléchissant mieux, et je ne pus m'empêcher d'en laisser transpirer quelque chose, dans l'auberge où je suis, auprès d'un homme avec lequel j'ai fait le voyage de Paris à Turin. C'étoit sans doute un émissaire qui devoit surveiller ma conduite, car il me paroît avoir des relations avec messieurs Limon et Ducrest, et Laclos. Aussitôt qu'il me vit hésiter à commettre le crime dont je me suis chargé, il me proposa de souper, parce que, me dit-il, il devoit partir le lendemain de bonne heure. A peine le repas fut-il achevé qu'il disparut. Je ne l'ai plus vu : moi, dès ce moment, je suis entré dans les convulsions qui vont m'ôter la vie. La providence a voulu, sans doute, me punir de m'être rendu l'instrument d'un crime; mais je meurs content de ne l'avoir pas mis à exécution. Qu'on veille sur Louis XVI et sur son fils. » Cette déclaration fut à peine achevée, que ledit abbé Dubois rendit le dernier soupir dans des convulsions causées par le poison qui lui corrodoit les intestins. Procès-verbal de cette déclaration légalisée fut sur-le-champ expédié à Montmorin, alors ministre des affaires étrangères, lequel en donna communication officielle, mais secrète, à l'ambassadeur de France près la cour de Sardaigne.

VIII. DUBOIS. *Voy.* SYLVIUS.

IX. DUBOIS, cardinal. *Voyez* BOIS (Guillaume du), n° VIII.

I. DUBOS. *Voy.* BOS *et* BOSC.

II. DUBOS (Jean-Baptiste), né à Beauvais en 1670, y fit ses premières études, et vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il entra dans le bureau des affaires étrangères sous Torcy. Ce ministre, juste appréciateur du mérite, reconnoissant celui de l'abbé Dubos, le chargea d'affaires importantes dans différentes cours de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande; il s'en acquitta en homme consommé dans les négociations. On sait la part qu'il eut aux traités conclus à Utrecht, à Bade et à Rastadt. Le duc d'Orléans et le cardinal Dubois firent de ses talens le même usage que Torcy, et avec le même succès. Ses services furent récompensés par des bénéfices et des pensions, et enfin par l'abbaye de Notre-Dame de Ressons près de sa patrie. l'abbé Dubos mourut à Paris le 23 mars 1742, secrétaire perpétuel de l'académie française. Une maladie longue et douloureuse l'avoit préparé à la mort. Il répétoit, quelques jours avant de finir, ces mots d'un ancien : « Que le trépas est une loi et non pas une peine. » Il ajoutoit que trois choses doivent nous consoler de la perte de la vie : « Les amis que nous avons perdus; le peu de gens dignes d'être aimés que nous laissons après nous; et enfin le souvenir de nos sottises et l'assurance de n'en plus faire. » Il étoit d'une société douce, et d'un caractère poli et obligeant. Ses ouvrages sont une preuve de la variété et de l'étendue de ses connoissances. Les principaux sont, I. *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, 1719, in-12, 2 vol.; et réimprimées en 1755, in-12, 3 vol. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs, et beaucoup de réflexions vraies, nouvelles et profondes. Il manque cependant d'ordre et sur-tout de précision; il auroit pu être écrit avec plus de feu, de grace et d'élégance; mais l'écrivain pense et fait penser. Il ne savoit pourtant pas la musique, il n'avoit jamais pu faire de vers, et n'avoit pas un tableau; mais il avoit beaucoup lu, vu, entendu, et réfléchi. La littérature ancienne lui étoit aussi connue que la moderne, et les langues

savantes et étrangères autant que la sienne propre. II. *Histoire des quatre Gordiens, prouvée et illustrée par les médailles*, Paris, 1695, in-12. On n'en admet ordinairement que trois. L'auteur soutient avec beaucoup d'érudition, mais en même temps avec beaucoup de modestie, qu'il y en a eu quatre. Son sentiment ne paroît pas avoir été adopté. III. *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4°, réimprimée en 1743, avec des augmentations et des corrections, en 2 vol. in-4° et 4 vol. in-12. Cet ouvrage a séduit beaucoup de gens, dit un auteur qui l'a réfuté, parce qu'il est écrit avec beaucoup d'art; parce qu'on y suppose éternellement ce qui est en question; parce que, plus on y manque de preuves, plus on y multiplie les probabilités. Le lecteur oublie qu'il a douté, pour commencer à croire. Mais quand on examine bien, on trouve un colosse immense qui a des pieds d'argile; et c'est parce que les pieds sont d'argile que le colosse est immense. Si le système de l'abbé Dubos avoit eu de bons fondemens, il n'auroit pas été obligé de faire trois énormes volumes pour le prouver. Il faut avouer pourtant, avec le président Hénault, qu'il a fort bien démêlé plusieurs points obscurs sur l'origine de notre nation. On peut voir ce qu'a dit cet illustre écrivain pour modifier son système. L'opinion de l'abbé Dubos est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Il fait de Clovis un politique plutôt qu'un conquérant; et, suivant de meilleurs écrivains, ce prince étoit encore plus conquérant que politique. Quelque erronée que puisse être l'opinion de Dubos, il réfute savamment quelques erreurs de Daniel, et les idées fausses de Boulainvilliers. Il y prouve avec évidence que la loi salique n'étoit qu'une coutume ancienne, et non une loi écrite. IV. *Histoire de la ligue de Cambrai, faite en 1580, contre la république de Venise*, dont la meilleure édition est de 1728, 2 vol. in-12. La guerre qui suivit cette ligue dura huit ans. Tout le monde sait combien elle a coûté à la république de Venise. Elle mit plus d'une fois les Vénitiens sur le bord du précipice, et s'ils évitèrent leur ruine totale, ce ne fut qu'en laissant de riches dépouilles entre les mains des princes ligués. L'auteur y fait connoître les intérêts des princes, les intrigues des cours, les manœuvres des négociateurs, les usages et les mœurs du temps; et c'est un modèle en ce genre. On lui a reproché, ainsi qu'à l'historien du Traité de Westphalie, de manquer quelquefois de chaleur et d'intérêt, d'être long et diffus; mais les événemens se succèdent lentement dans leurs récits, parce qu'il en faut développer les causes. C'est moins un précis qu'ils vouloient faire qu'un tableau détaillé qui pût servir aux ambassadeurs et aux secrétaires d'ambassade. V. *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1704, in-12: livre qui, suivant l'abbé Lenglet, fut fort goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglais. Cependant il annonçoit à ce peuple ce qui lui est arrivé 70 ans après, la séparation de ses colonies de la métropole. Il faisoit dans ce livre d'autres prédictions funestes à l'Angleterre, qui ne se vérifièrent pas; et un plaisant dit à ce sujet que, pour répondre à l'écrivain prophète et à ses conseils charitables, il n'y avoit qu'à changer ainsi le titre de son livre: *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus par M. l'abbé Dubos.* VI. *Manifeste de Maximilien, électeur de Bavière, contre Léopold empereur d'Allemagne.* Il a pour objet la suc-

cession d'Espagne ; il est écrit avec une éloquence douce et majestueuse. Le jésuite Souciet en a fait une traduction latine.

DUBOSC DE MONTANDRÉ (N**), mort à la fin du 17e siècle, a publié, I. *Suite historique des ducs de la basse Lorraine*, 1662. Il entreprit d'y justifier le droit de la France sur la Lorraine. II. *Histoire et politique de la maison d'Autriche*, 1665, in-fol. Dubosc ne commence cette histoire qu'à Rodolphe de Habsbourg jusqu'à Philippe IV roi d'Espagne, et à l'empereur Ferdinand III. Il donne un motif religieux à l'abdication de Charles-Quint, et réfute les opinions qui supposent que cette action fut déterminée par des vues politiques.

DUBOUCHER (Matthieu), né à Dax en 1757, mort à Bordeaux le 9 pluviôse en l'an 9 (29 janvier 1801), se fit avocat, et, après avoir donné quelques *Mémoires judiciaires*, se jeta dans la littérature. Ses productions médiocres consistent, I. En un drame, ayant pour titre : *Dorbessan*, ou *le Dévouement paternel*. II. Un *Poëme* sur l'Amitié. III. Un opéra en 3 actes non représenté, intitulé *Cora*. Le sujet en est tiré de l'Histoire des Incas, 1798, in-8°.

DUBOULAY. *Voyez* BOULAY *et* FAVIER.

* DUBOY-LAVERNE (P. D.), directeur de l'imprimerie de la république, né à Trichateaux près Dijon le 17 septembre 1755, étoit neveu du célèbre bénédictin dom Clément, qui prit soin de son éducation. Chargé, en 1785, de rédiger la Table des mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, il s'en acquitta avec la plus grande intelligence. Anisson-Duperron, directeur de l'imprimerie royale, témoin de ses travaux, désira de se l'associer, et lui confia une partie de son administration. Après la mort d'Anisson, en 1794, il en resta seul chargé : soupçonné de quelques dilapidations, et obligé de de rendre ses comptes, le 13 novembre 1802, Duboy-Laverne se précipita par une fenêtre de ses ateliers, et se tua.

DUBRAW ou DUBRAVIUS SCALA (Jean), évêque d'Olmutz en Moravie, dans le 16e siècle, né à Pilsen en Bohême, mourut en 1553, avec la réputation d'un prélat pieux et éclairé. Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas d'être ambassadeur en Silésie, puis en Bohème, et président de la chambre établie pour faire le procès aux rebelles qui avoient eu part aux troubles de Smalkalde. On a de Dubraw divers ouvrages, entre autres, une *Histoire de Bohème*, en trente-trois livres, fidèle et exacte. Les meilleures éditions sont celle de 1575, avec des tables chronologiques ; et celle de 1688, à Francfort, augmentée de l'Histoire de Bohème d'Æneas Sylvius.

DUBREUL. *Voyez* BREUL.

† DUBRICE (saint), né en Angleterre, dans le comté de Warwick, expliquoit l'Écriture sainte à un grand nombre de disciples qu'il attiroit près de lui et exhortoit à la pénitence. Nommé archevêque de Caërléon en 495, il se démit de sa dignité en faveur de saint David, et se retira dans l'île de Deuly, sur la côte de la province de Caërnarvon, où il finit ses jours. L'historien Camden dit que plus de vingt mille ermites vinrent y habiter près de saint Dubrice.

* DUBUISSON (P. U.) embrassa

la cause de la révolution avec enthousiasme ; mais désespérant de ne pouvoir jouer un rôle en France, il passa dans la Belgique alors en fermentation, s'y prononça contre le parti de Van der Noot, fut incarcéré, et mis en liberté en 1790. De retour à Paris, il s'affilia au club des jacobins, et fut envoyé, vers la fin de 1792, à l'armée du Nord, comme commissaire du pouvoir exécutif. Il suivit Dumouriez dans la conquête du Pays-Bas, et, lors de sa défection, il eut avec lui une conférence dont il transmit le résultat à la convention. Inculpé à ce sujet, il provoqua lui-même sa mise en jugement, et un décret du 6 avril 1793 approuva sa conduite. Il continua de figurer dans le parti révolutionnaire, parut tenir aux intrigues de Gusman et de Proly, et fut dénoncé par Robespierre comme ayant voulu semer la discorde parmi les jacobins, qui l'exclurent de leur société. Traduit au tribunal révolutionnaire comme Hébert, il fut condamné à mort le 24 mars 1794. Dubuisson est auteur de la comédie du *Vieux Garçon*, de *Zélia*, opéra; et de deux tragédies intitulées *Scanderberg*, et *Thrasimes et Thimagènes.*

† I. DUC (Fronton du), Fronto Ducæus, jésuite, né à Bordeaux, en 1558, d'un conseiller au parlement, professa dans différentes maisons de son ordre, à Pont-à-Mousson, à Bordeaux et à Paris, où il mourut le 27 septembre 1624. Son père étoit versé dans tous les genres d'érudition; mais sa partie principale étoit la connoissance de la langue grecque, et la critique des auteurs. On a de lui, I. Une édition des *Œuvres de saint Jean-Chrysostôme*, en 6 vol. in-fol. Richard Simon en a dit beaucoup de bien. Pour compléter cette édition, il faut prendre ce que saint Chrysostôme a fait sur le nouveau Testament, de l'édition de Morel ou de Commelin, 2 ou 4 vol. in-fol. Fronton du Duc a donné une édition complète toute latine de *Saint Chrysostôme*, 1613, 6 vol. in-fol. (*Voyez* Savill.) II. Plusieurs autres *Editions* d'anciens auteurs, sur-tout des Pères, dont quelques-unes sont accompagnées de notes, et dont la meilleure est celle de *Nicéphore Caliste*. III. Trois vol. in-8° de *Controverse contre Duplessis Mornai*. IV. *Histoire tragique de la Pucelle de Domremi, autrement d'Orléans*, Nanci, 1581, in-4°. C'est une tragédie qui fut pompeusement représentée devant Charles III, duc de Lorraine, qui en fut si satisfait, qu'il fit donner une somme considérable au poëte, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme humble, en avoit une alors qui sentoit un peu trop la pauvreté évangélique, dont il pratiquoit les maximes avec une extrême rigueur.

* II. DUC (Jean le), peintre et graveur, né à La Haye en 1636, élève du célèbre Paul Potter, imita la manière de ce maître à s'y méprendre. Il avoit la facilité de son pinceau; et la finesse de son dessin, ses tableaux et ses dessins sont très-recherchés. Cependant Le Duc abandonna la peinture pour prendre le parti des armes. Il eut une place d'enseigne, et parvint au grade de capitaine, où il acquit le titre de *Brave*. Il avoit été nommé, en 1671, directeur de l'académie de peinture à La Haye, où il avoit vécu long-temps. Le Duc a gravé à l'eau-forte avec un grand succès. La galerie de Dresde possède deux de ses tableaux, un *Portrait d'homme à barbe*, et un *Soldat qui tient un paysan par les cheveux*, *près d'eux est une paysanne affligée.* Dans le Musée Napoléon on voit aussi deux tableaux

de Le Duc : l'un représente une *Scène de voleurs*, l'autre un *Corps-de-garde hollandais.* Ce dernier vient des conquêtes de la Prusse. Ce peintre est peu connu en France, et ses tableaux y sont très-rares.

† III. DUC (Nicolas le), prêtre du diocèse de Rouen, curé de Trouville en Caux, quitta ce bénéfice pour se retirer à Paris. Il fut pendant quinze ans vicaire de Saint-Paul; mais ensuite il fut interdit, en 1731, par l'archevêque Vintimille, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise. Il avoit présenté dès l'année 1728, au clergé, une adhésion à la cause de M. de Senez. Le Duc se renferma dans son cabinet, et mourut en 1744. Il contribua beaucoup à la traduction de l'*Histoire du président de Thou*, 16 vol. in-4°. Nous avons encore de lui *L'Année ecclésiastique*, 15 vol. in-12 ; une *Imitation avec des prières et des réflexions*, in-12 ; et la traduction du *Chemin du ciel*, et du *Plus court chemin pour aller à Dieu* du cardinal Bona, in-12.

DUCANGE. *Voyez* CANGE.

* DUCAREL (André COLTÉE), célèbre antiquaire et homme de loi, né en 1713 à Caen en Normandie, mort en 1785, élève d'Eaton, et ensuite du collége de Saint-Jean à Oxford, où il fut reçu docteur. En 1757, il fut nommé bibliothécaire de Lambeth, et commissaire official de Canterbury, puis chapelain de Sainte-Catherine. Il a publié l'*Histoire de sainte Catherine près la Tour*, l'*Histoire de Croydon*, et celle *du palais de Lambeth.*

* DUCARNE DE BLANGY (Jacques-Joseph), cultivateur, membre de la société d'agriculture de Laon, né à Hirson en Tierache le 11 décembre 1728, a donné, I. *Traité de l'éducation économique des abeilles, avec leur histoire naturelle*, 1771 et 1776, in-12. II. *Lettre de M. de Voltaire, par un de ses amis, sur l'ouvrage* intitulé : L'*Evangile du jour*, 1772, in-8°, 2[e] édition, 1772. III. *Méthode pour détruire les taupes dans les prairies et dans les jardins.* IV. *Méthode pour recueillir les grains en temps de pluie*, en forme de dialogue, 1771, in-12, nouvelle édition, ou *Méthode pour recueillir les grains dans les années pluvieuses, et les empêcher de germer*, 1784, in-8°.

* DUCART (Isaac), célèbre peintre de fleurs, né à Amsterdam en 1630, mort en 1697. Ses tableaux, la plupart sur satin, sont fort beaux

I. DUCAS. *Voy.* ALEXIS, n° VIII, *et* JEAN III, n° XLIV.

† II. DUCAS (Michel), historien grec, sur la vie duquel on sait seulement qu'il avoit été employé en différentes négociations. On a de lui une *Histoire de l'empire grec, depuis le règne du vieil Andronic, jusqu'à la ruine de cet empire.* On préfère Ducas à Chalcondyle, quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, et qu'il les raconte en homme sensé, témoin fidèle de la plupart. Son ouvrage, qui fait partie de la Byzantine, fut imprimé au Louvre en 1649, in-fol. par les soins d'Ismaël Bouillaud, qui l'accompagna d'une version latine et de savantes notes. Le président Cousin la traduisit ensuite en français, et elle termine le huitième volume de son Histoire de Constantinople, imprimée à Paris, in-4°, en 1672 et 1674; et réimprimée en Hollande, 1685 in-12.

† III. DUCAS (Démétrius), Grec d'origine, imprimeur célèbre du 15[e]

siècle. Le premier, il publia des ouvrages entiers en langue grecque, à Milan, en 1476.

† DUCASSE (François), célèbre canoniste, né dans le diocèse de Lectoure, d'abord grand-vicaire et official de Carcassonne, devint ensuite chanoine, archidiacre et official de Condom, où il termina ses jours en 1706, dans un age avancé. On a de cet auteur, profondément versé dans l'Écriture, les SS. Peres, et les canonistes anciens et modernes, deux *Traités* estimés des jurisconsultes; l'un *de la juridiction ecclésiastique contentieuse*, Agen, in-8°, 1695; et l'autre, *de la juridiction volontaire*, imprimé aussi à Agen, in-8°, 1697. Ces deux ouvrages réunis ont été publiés à Toulouse sous le titre de la *Pratique de la juridiction ecclésiastique volontaire, gracieuse et contentieuse*, 1 vol. in-4°, sixieme édition, 1762.

* DUCCINI (Joseph), professeur en médecine dans l'université de Pise, a écrit au commencement du 18e siècle les deux ouvrages suivans, I. *De Bagni di Lucca trattato*, Lucques, 1711, in-12. II. *Sopra la natura de liquidi del corpo umano*, Lucques, 1729, in-12.

DUCÈNE. *Voyez* EUPHROSINE.

DUCERCEAU. *Voyez* CERCEAU, *et* ANDROUET.

* DUCHAL (Jacques), fameux ministre dissident, né en Irlande en 1697, mort à Dublin en 1761, élève de Glascow, où il fut reçu docteur, fut pasteur de la congrégation de Cambridge, d'où il passa en Irlande, et succéda à M. Abernethy, d'abord à Antrim, et ensuite à Dublin. Trois volumes de ses *Sermons* ont été imprimés en 1764.

DUCHANGE (Gaspard), graveur, né à Paris en 1660, mort le 6 janvier 1757, à 96 ans, fit connoître ses talens par les *Estampes d'Io*, *Léda*, et *Danaé*, qu'il grava d'apres Le Corrège. L'indécence de ces sujets lui ayant causé des remords, il en mutila les cuivres. Parmi plusieurs ouvrages de cet artiste, on compte les tableaux de Saint-Martin-des-Champs à Paris, qu'il a supérieurement rendus dans le *Repas du Pharisien* et les *Vendeurs chassés du Temple*. On y trouve ce bel empatement de tailles, ces oppositions de travaux, cette fierté d'outil et cette finesse de touche, qui font passer sur le cuivre le moelleux, le caractère et l'esprit de Jouvenet. Duchange a gravé avec le même succes la *Naissance de Marie de Médicis* et l'*Apothéose de Henri IV*, d'apres Rubens.

† I. DUCHAT (Jacob le), né à Metz en 1658, d'un commissaire des guerres. Sa famille étoit originaire de Troyes en Champagne, d'où elle avoit fui en 1572, avec plusieurs autres familles protestantes. Un de ses ancêtres, Louis-François LE DUCHAT, avoit cultivé, dans le 16e siècle, la poésie française et latine; mais ses ouvrages sont peu connus aujourd'hui. Il a donné une mauvaise tragédie d'*Agamemnon*. Jacob Le Duchat suivit le barreau jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Retiré à Berlin, il fut conseiller à la justice supérieure française de cette ville, et y mourut le 25 juillet 1735, regardé comme un très-bon littérateur, surtout pour la partie qui regarde les anciens auteurs français. La lecture de ces écrivains avoit des charmes pour lui; mais elle n'avoit pas servi à perfectionner son style. Il nous a donné de nouvelles éditions, dont plusieurs enrichies de remarques savantes, mais souvent trop prolixes. Les principales sont, I. Celle de la

Confession de Saucy, à la suite du Journal de Henri III, par Pierre de l'Estoile, de l'édition de 1720, en 2 v. in-8°. II. Celle de la *Satire Ménippée*, en 3 vol. in-8°, 1714, augmentée de nouvelles remarques, et de plusieurs pieces qui servent à éclaircir les endroits les plus difficiles. III. Des *Aventures du baron de Fœneste, par T. A. d'Aubigné*, augmentées de plusieurs remarques, de la Vie de l'auteur, et de la Bibliothèque de Maître Guillaume, 1729, 2 vol. in-12. IV. Une édition des *Œuvres de Rabelais*, avec un *Commentaire*, 1711, en 5 vol. in-8°, et en 3 vol. in-4°, ornée de figures gravées par Bernard Picart, 1741. Celle-ci est la plus estimée. A l'exemple de tous les commentateurs, Le Duchat voit dans son auteur des finesses et des mystères que tout autre n'y auroit pas découverts. Il ne s'attache pas moins à expliquer les termes orduriers dont Rabelais abonde. V. Une édition des *Quinze joies du mariage*, ouvrage ancien qu'il publia in-12 en 1734, et qu'il accompagna de remarques et de diverses leçons; la première édition est de 1726, à La Haye. Les diverses leçons et les remarques que Le Duchat y a ajoutées sont peu de chose. VI. L'*Apologie pour Hérodote*, ouvrage de Henri Estienne, plein d'obscénités et d'indécences, 1735, 3 vol. in-8°, avec des notes. VII. Les *Œuvres de Brantôme, avec des remarques critiques et historiques*, La Haye, 1740, 15 vol. in-12. On a publié après la mort de Le Duchat un *Ducatiana*, en 2 v. in-8°, 1744: compilation de remarques, dont quelques-unes sont curieuses, et la plupart très-indifférentes. L'auteur en avoit fourni plusieurs à Bayle, avec lequel il étoit en commerce de lettres. Le Duchat vécut dans le célibat, libre de tous soins, cultivant ses amis et jouissant d'une fortune honnête.

† II. DUCHAT (François le), sieur de Saint-Aventin, né à Troyes en Champagne, vécut vers le milieu du 16e siècle. On a de lui une *Tragédie d'Agamemnon*, traduite de Sénèque, et imprimée in-4°, à Paris en 1561, à la suite de laquelle se trouvent l'*Histoire de Lucrèce forcée, en vers lyriques,* prise du second livre des fastes d'Ovide; et l'*Idole vengeur,* traduit de Théocrite. Il a en outre composé une *Tragédie de Susanne,* tirée de l'Ecriture sainte, qui paroît n'avoir pas été imprimée.

DUCHATEL (Gaspard), député des Deux-Sèvres à la convention, s'y distingua par son courage à défendre Louis XVI. Dans un discours très-énergique, il s'efforça de prouver qu'on ne pouvoit exiger de ce prince que son abdication. Le jour du jugement, Duchâtel, malade, apprenant que l'opinion de rigueur alloit prédominer, se fit porter à l'assemblée, et y vota en bonnet de nuit pour le bannissement. Quelque temps après, Danton l'accusa d'avoir voulu sauver le roi, et Duchâtel répondit que tel avoit été effectivement son vœu: bientôt, sous prétexte qu'il entretenoit des correspondances avec les royalistes de la Vendée, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort en novembre 1793.

† DUCHATELET D'HARAUCOURT (Louis-Marie-François, duc), né à Semur en Bourgogne, chevalier des ordres du roi, colonel du régiment du roi, et par suite, après la mort du maréchal de Biron, colonel du régiment des gardes-françaises, lieutenant-général, fut nommé député de la noblesse du Barrois aux états-généraux de 1789. Lorqu'il arriva au régiment des gardes, il fit plusieurs innovations nécessaires, mais qui devinrent funestes en raison

de la circonstance, et on a attribué au mécontentement qu'il fit naître dans ce corps, sa prompte insurrection, lors des troubles de la capitale. Ce qu'il y a de certain, c'est que le régiment des gardes-françaises ne se seroit pas insurgé aussi facilement sous le maréchal de Biron. Dans les premières séances des états-généraux, Duchâtelet fut un des commissaires chargés de rédiger un réglement de police pour son ordre, il devint ensuite membre du comité diplomatique de l'assemblée nationale. Il y vota, dans la fameuse nuit du 4 août, le rachat de la dîme, et demanda la vente de 400 millions de biens du clergé, pour faire face aux dépenses. En 1790, il fut inculpé pour sommes indûment touchées sur l'extraordinaire des guerres. Il vota pour conférer au roi le droit de paix et de guerre, parla contre l'incorporation des bataillons, et provoqua une cour martiale pour examiner la conduite des militaires dans l'affaire de Nanci. En 1791, il s'opposa à la réunion du Comtat à la France, et signa la protestation du 12 septembre même année, contre les innovations faites par cette assemblée. Emprisonné après la journée du 10 août, il fut condamné à mort le 23 frimaire an 2 (13 décembre 1793), comme ayant participé au massacre des patriotes du 10 août 1792, au château des Tuileries. Il étoit âgé de 66 ans. Son épouse, mademoiselle de Rochechouart, a subi le même sort le mois suivant, pour avoir fait passer de l'argent à son fils émigré. Duchâtelet, fils de la célèbre marquise si connue par ses liaisons avec Voltaire, s'est vanté plusieurs fois, en présence des officiers du régiment du roi, d'être fils de ce grand poëte. Il avoit été ambassadeur en Angleterre, et il a laissé des *Mémoires* sur cette mission qui ont été publiés vers la fin du dernier siècle.

† DUCHÉ DE VANCY (Joseph-François), né à Paris le 29 octobre 1668, où il mourut le 14 décembre 1704, étoit fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, qui le fit élever avec soin. La médiocrité de sa fortune le fit poëte. La marquise de Maintenon, ayant vu quelques-uns de ses essais, le choisit pour fournir des poésies sacrées à ses élèves de Saint-Cyr. Cette dame le recommanda si fortement à Pontchartrain, secrétaire d'état, que le ministre, prenant le poëte pour un homme considérable, alla lui rendre visite. Duché, voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut qu'on alloit le conduire à la Bastille; mais il fut bientôt rassuré par les politesses du ministre. Duché les méritoit. Il avoit autant de douceur dans le caractère que d'agrément dans l'esprit. Il ne se permit jamais aucun trait satirique. Rousseau et lui faisoient ensemble les charmes des sociétés où ils se trouvoient; mais l'impression que faisoit Duché, quoique moins vive d'abord, étoit plus durable. Il plaisoit encore par le talent de la déclamation, qu'il possédoit dans un degré peu commun. L'académie des inscriptions et belles-lettres l'admit dans son corps. Duché donna au théâtre français trois tragédies, *Jonathas*, *Absalon*, et *Debora*, dont la seconde, qui offre plusieurs scènes pathétiques, s'est jouée long-temps; et au théâtre de l'Opéra, *les Fêtes galantes*, *les Amours de Momus*, ballet; *Théagène et Cariclée*, *Céphale et Procris*, *Scylla*, *Iphigénie*. Le dernier opéra est son premier ouvrage. Il retrace ce que les tragédies grecques avoient de meilleur. Desmarais en fit la musique. On a encore de cet auteur un *Recueil d'Histoires édifiantes*, qu'on lisoit à Saint-Cyr avec autant d'édification que de plaisir. *Voyez* MARCHAND, nº V.

I. DUCHEMIN, *Voyez* CHEMIN.

II. DUCHEMIN (Nicolas), graveur et fondeur, s'attacha particulièrement à la gravure et à l'impression des caractères de musique. Il publia, en 1554, un *Recueil de Chansons spirituelles ;* en 1558, des *Messes* mises en musique par différens maîtres. On lui doit aussi l'impression du livre intitulé *Institution musicale.*

*III. DUCHEMIN (Catherine) fille de Louis Boullongne, et femme du célèbre sculpteur Girardon, peignoit très-bien *les fleurs*. C'est la première femme qui ait été reçue à l'académie royale de peinture. Elle mourut en 1698. Son mari lui fit élever à Saint-Landry un superbe tombeau en marbre, orné d'une descente de croix en marbre blanc, et dont il donna lui-même les modèles. Ce monument est aujourd'hui au Musée des monumens français, salle du XVIIIe siècle.

* I. DUCHESNE (Jacques) sieur de LA GACELINIÈRE, poëte français et latin, qui florissoit vers la fin du 16e siecle, n'est connu que par la mention qu'en a faite son compatriote La Croix-du-Maine, qui ne cite de lui que *quelques sonnets* insérés dans un recueil de chansons mises en musique.

II. DUCHESNE. *Voyez* CHESNE.

* DUCHESSE (madame la), fille naturelle que Louis XIV eut de madame de Montespan, née en 1673 et morte en 1743, est indiquée ici, sous ce nom, qu'elle conserve dans l'histoire, et qu'elle portoit à la cour. Elle fut appelée mademoiselle de Nantes jusqu'à l'âge de onze ans, qu'elle épousa Louis III, duc de Bourbon - Condé, vulgairement nommé *monsieur le duc*. Douée d'un esprit vif et satirique, elle a composé, sur les personnages les plus marquans de la cour de son père, des *couplets* qui, en faisant honneur à son talent, déposeront malheureusement toujours contre la bonté de son caractère et la décence de ses mœurs. On en trouve plusieurs dans le Nouveau siècle de Louis XIV, imprimé à Paris en 1793, en quatre vol. in-8°.

* DUCHOSAL (Marie-Emilie-Guillaume), né à Paris le 18 août 1763, mort en 1807, membre de la commission des émigrés, et avant, chef du bureau secret du ministre de la police générale, du Musée de Paris, de la société philothecnique, etc., est connu par des *poésies légères*, par un petit volume de *satires*, et un poëme en quatre chants, intitulé *Blanchard*, Bruxelles, 1786, in-8° ; *Gardons le Roi*, brochure, Paris, 1789. Il a aussi coopéré à la rédaction du journal des Deux-Ponts, et de plusieurs autres journaux.

DUCHOUL. *Voyez* CHOUL.

* I. DUCK (Arthur), savant jurisconsulte, né au Dévonshire en 1580, mort en 1649, élève du collége d'Exeter à Oxford, ensuite boursier du collége de Toutes-les-Ames, devint chancelier de Londres et maître des requêtes. Il a publié, I. *La Vie de Henri Chichele*. II. *De usu et auctoritate juris civilis Romanorum in dominiis principum christianorum.*

* II. DUCK (Etienne), poëte anglais, mort en 1756, avoit été d'abord batteur en grange. La reine Caroline, ayant vu par hasard quelques-uns de ses *essais poétiques*, le prit sous sa protection, et lui accorda une pension qui le mit en état de prendre les ordres. Il obtint ensuite la cure de Byfleet au comté de Surrey. Dans un accès de mélancolie il se noya. On a imprimé un volume de *ses poésies*, in-8°.

* I. DUCLOS (Samuel COTTEREAU), de Paris, médecin du roi et membre de l'académie des sciences, mort en 1685, a publié les deux ouvrages suivans, I. *Observations sur les eaux minérales de plusieurs provinces de France*, Paris, 1675, in-12; en latin, Leyde, 1685, in-12. Il a travaillé avec Bourdelin à l'examen des diverses eaux minérales de la France. (*Voyez* Histoire de l'académie des sciences, année 1667 — 1670.) II. *Dissertation sur les principes des mixtes naturels*, Amsterdam, 1680, in-12.

† II. DUCLOS (Marie-Anne), célèbre actrice tragique du commencement du siècle dernier, naquit à Paris, où elle mourut en 1748, à 78 ans, après avoir quitté le théâtre vers sa soixante-deuxième année, et avoir été applaudie pendant plus de quarante ans à la comédie française, quoiqu'elle n'eût pour tout mérite qu'un bel organe. Son nom de famille étoit Châteauneuf, elle le cacha sous celui de Duclos, qu'avoit porté son aïeul, acteur de l'hôtel de Bourgogue. Cette actrice excelloit sur-tout dans le rôle d'Ariane. On rapporte que, dans Inès de Castro, cette actrice, piquée de voir rire les spectateurs à l'arrivée des enfans au cinquième acte de cette tragédie, eut la hardiesse de les apostropher : « Ris donc, s'écria-t-elle, sot parterre, à l'endroit le plus touchant de la pièce! » Cette brusque vivacité, qui auroit eu des suites pour tout autre, ne produisit, heureusement pour cette actrice d'autre effet que d'apprêter à rire plus fort.

† III. DUCLOS (Charles DINEAU), né à Dinant en Bretagne, sur la fin de 1705, d'un chapelier, mort à Paris le 26 mars 1772, avec le titre d'historiographe de France, reçut une éducation distinguée à Paris. Ses talens littéraires lui ouvrirent les portes des plus célèbres académies de la capitale, des provinces et des pays étrangers : celle des inscriptions l'adopta en 1739, et l'académie française en 1747. Elu, après la mort de Mirabeau, secrétaire perpétuel de cette dernière compagnie, il remplit cette place en homme qui aimoit la littérature et qui savoit la faire respecter. Quoique domicilié à Paris, il fut nommé, en 1744, maire de Dinant : en 1755, il fut anobli par des lettres-patentes du roi. En récompense du zèle que les états de Bretagne avoient montré pour le service de la patrie, cette province ayant eu ordre de désigner les sujets les plus dignes des graces du souverain, Duclos fut unanimement nommé par le tiers-état. Sa conversation étoit aussi agréable qu'instructive et gaie. Les vérités neuves et intéressantes lui échappoient comme des saillies. Il pensoit fortement et s'exprimoit de même. Ses maximes étoient souvent prouvées par des anecdotes bien choisies. Naturellement vif et impétueux, il fut souvent le censeur sévère de tout ce qui avoit des prétentions sans avoir des titres. Il disoit, par exemple, d'un mauvais écrivain : « Un tel est un sot; c'est moi qui le dis, et c'est lui qui le prouve. » Mais l'âge, l'expérience, l'usage du monde, un grand fonds de bonté, le corrigèrent de cette franchise trop âpre. Son austère probité, principe de cette franchise un peu dure (*voy.* BOUGAINVILLE), sa bienfaisance, et ses autres vertus, lui acquirent l'estime publique. « Peu de personnes, dit le prince de Beauveau, connoissoient mieux les devoirs et le prix de l'amitié. Il savoit servir courageusement ses amis et le mérite oublié : il avoit alors un art dont on ne se défioit pas, et qu'on n'auroit pas même attendu d'un homme qui aima mieux toute sa vie montrer la vérité avec force, que l'insinuer avec adresse. » Duclos avoit d'abord été du parti philosophique;

mais les excès de son chef et de quelques-uns de ses soldats, l'avoient rendu plus circonspect. Il blâmoit, dans sa conversation comme dans ses écrits, ces écrivains téméraires qui, sous prétexte d'attaquer la superstition, cherchent à saper les fondemens de la morale, et donnent atteinte aux liens de la société; d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes. « Le funeste effet, dit-il, qu'ils produisent sur les lecteurs, est d'en faire dans la jeunesse de mauvais citoyens, des criminels scandaleux et des malheureux dans l'age avancé. » Il répétoit souvent, en apprenant les abus que des incrédules faisoient de leur esprit : « Ils en feront tant, qu'à la fin ils me feront aller à la messe. » Aimant d'ailleurs son repos et son bonheur, il n'avoit garde d'imiter leurs excès, même en tâchant de se ménager ou leur amitié, ou leurs suffrages. « Duclos est à la fois droit et adroit, disoit Diderot, son ami. » C'est par une suite de cette adresse qu'il ne voulut rien publier, pendant sa vie, de ce qu'il avoit écrit en qualité d'historiographe de France. « On m'a souvent pressé, dit-il dans la *Préface* de ses Mémoires secrets sur Louis XV, de donner quelques morceaux du règne présent; j'ai toujours répondu que je ne voulois ni me perdre par la vérité, ni m'avilir par l'adulation. Mais je n'en remplis pas moins mon emploi. Si je ne puis parler aux contemporains, j'apprendrai aux fils ce qu'étoient leurs pères. » Duclos ne composoit jamais qu'après s'être échauffé l'imagination par quelques vives conversations avec ses amis; on prétend même que la conversation seule ne suffisoit pas toujours, et que quelques libations de vin étoient un plus puissant excitatif. Avec ce secours, disoit-il, je trouve en un moment ce qui m'auroit coûté des journées entières dans mon cabinet, ce que peut-être même je n'aurois jamais trouvé. La conversation anime toujours plus que de penser tout seul. Ses ouvrages sont, Des *Romans piquans et ingénieux*. I. *Les Confessions du comte de****, in-12. Elles sont, dit La Harpe, une galerie de portraits supérieurement tracés, et cette suite de portraits fut regardée comme une singularité heureuse, et c'est sans contredit son meilleur roman. » II. *La Baronne de Luz.* C'est l'histoire d'une femme qui succombe trois fois malgré elle. Les aventures en parurent peu vraisemblables, et la plupart des caractères forcés ou odieux. III. *Mémoires sur les mœurs du dix-huitième siècle*, chacun en un volume in-12. Ces mémoires sont remplis d'un grand nombre d'idées justes et fines sur les femmes, sur les hommes à la mode, sur l'amour; mais ils manquent d'imagination et d'intérêt, et le style en est bien moins rapide que celui des *Confessions*. IV. *Acajou*, in-4° et in-12, avec figures. Ce roman n'est qu'un conte de fées; mais plein de sel et d'enjouément. « Il est impossible, dit un écrivain, de répandre plus de grace sur un sujet aussi léger, et de l'assaisonner d'une critique plus fine et plus agréable. L'invention est un peu forcée, mais aussi elle est un tour de force. On avoit gravé des estampes pour un conte qui s'étoit perdu; sur ces estampes, par une espèce de défi, Duclos imagina un nouveau conte. » L'épître dédicatoire au public a de l'originalité; sa brièveté permet de la rapporter. « Je ne sais, mon cher public, si vous approuverez mon dessein; cependant il m'a paru assez ridicule pour mériter votre suffrage; car, à vous parler en ami, vous réunissez tous les âges, pour en avoir tous les travers. Vous êtes enfant pour courir après la bagatelle : jeune, les pas-

sions vous gouvernent; dans un âge plus mûr, vous vous croyez plus sage, parce que votre folie devient triste, et vous n'êtes vieux que pour radoter. Vous parlez sans penser, vous agissez sans dessein, et vous croyez juger parce que vous prononcez. Je vous respecte beaucoup, je vous estime très-peu; vous n'êtes pas digne qu'on vous aime: voilà mes sentimens à votre égard; si vous en exigez d'autres, je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. » ses autres ouvrages sont, I. *L'Histoire de Louis XI*, en 2 vol. in-12, 1745; et *Pièces justificatives*, 1746, un volume : les recherches sont curieuses, le style concis, élégant, mais trop épigrammatique, et trop coupé. Se proposant pour modèle Tacite, dont il n'a cependant approché que de loin, il s'est moins occupé du détail exact et circonstancié des faits, que de leur ensemble et de leur influence sur les mœurs, sur les lois, les usages et les révolutions de l'état. « La vue de Duclos, a dit Senac de Meilhan, est nette, juste, mais ne s'étend pas loin; il connoît l'homme, mais celui de Paris, d'un certain monde, du moment où il écrit. . . . Il sait tracer les mœurs, les ridicules, les vices, les fausses vertus des gens avec lesquels il soupoit; et il n'avoit pas soupé avec Louis XI. » II. *Considérations sur les Mœurs de ce siècle*, in-12; livre plein de maximes vraies, de définitions exactes, de discussions ingénieuses, de pensées neuves, et de caractères bien saisis. C'est lui qui a dit que « les hypocrites de la cour et de la ville craignent, haïssent les philosophes, comme les voleurs de nuit haïssent les réverbères. » Mais on y trouve un style quelquefois obscur, et de temps en temps une affectation de néologisme. Louis XV dit de ce livre : « C'est l'ouvrage d'un honnête homme. » C'est le meilleur de Duclos. Cet écrivain, a-t-on dit, n'a jamais ces expressions pittoresques, ces tours originaux, ces formes dramatiques, ces mouvemens variés qui animent les tableaux de La Bruyère; mais si d'autres moralistes l'ont surpassé par l'énergie des peintures et l'importance des résultats, nul ne jeta sur les travers de la société qui l'environnoit, un coup-d'œil plus sûr et plus perçant, et jamais la raison d'un sage ne se montra plus ingénieuse. On trouve presque toujours, dans ses pensées, de la justesse et de la lumière au défaut de l'étendue et de la profondeur. Cet auteur n'a peint malheureusement que l'homme du siècle, et non l'homme de tous les temps. Il s'attache aux nuances de la mode, qui change sans cesse, bien plus qu'à la nature, qui ne change point. Déjà même ses observations sont devenues moins intéressantes. Les mœurs, les hommes et les choses ont pris une face toute nouvelle, et l'on sent plus d'une fois que le pinceau de l'auteur n'a point jeté de traits assez profonds pour les rendre ineffaçables. On croit voir entre le style de La Bruyère et de Duclos le même contraste qu'entre les personnages des deux époques où ils vécurent. Les passions, et même les physionomies du siècle de Louis XIV, ont quelque chose de vif, de mâle, de grand et d'original. Au contraire, dans l'âge suivant, tout s'efface et s'éteint, les esprits, les caractères, et jusqu'aux visages. III. *Remarques sur la Grammaire générale de Port-Royal*. (*Voyez* l'article d'Antoine Arnauld, où nous donnons tout au long le titre de cet ouvrage, digne d'un grammairien philosophe.) IV. Plusieurs *Dissertations dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres*. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agrémens de l'esprit, et ornée d'une diction claire, aisée, correcte, et

toujours proportionnée à la matière. V. Il eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie française*, dans lequel on trouve toute la justesse et la précision de son esprit. VI. Il avoit commencé une suite à l'*Histoire* de cette compagnie; mais il ne reste que l'éloge de Fontenelle dans les éloges des académiciens, par d'Alembert, qui acheva ce que Duclos avoit projeté. VII. *Voyage en Italie, ou Considérations sur l'Italie*, in-8°, 1791. On le lit avec plaisir, parce qu'on y trouve l'esprit d'observation de l'auteur, sa philosophie libre et mesurée, sa manière de peindre par des faits, des anecdotes, des rapprochemens heureux. Ce Voyage fut fait et écrit en 1767 et 1768. Duclos se trouva, en quelque façon, forcé de l'entreprendre; pour échapper à la persécution dont il étoit menacé, à cause de la liberté de ses propos en faveur de La Chalotais, son ami, et sur les ennemis de ce magistrat. Il étoit du petit nombre de ces écrivains que leur considération personnelle empêchoit de mettre à la Bastille. Son absence fut donc une sorte d'arrangement entre lui et les ministres. VIII. *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, 1791, 2 vol. in-8°. On y remarque des anecdotes curieuses, et quelques faits hasardés. Ce sont des matériaux pour l'histoire du règne de Louis XV; mais il ne s'étend guère sur les événemens publics connus des lecteurs. Son principal mérite est de peindre avec énergie et vérité les personnages, et de semer sa narration de réflexions qui rappellent la profondeur de Tacite. Son morceau sur la guerre de 1756 est neuf, et développe bien les causes de nos malheurs, qu'il trouve dans les intrigues de la cour, dans l'impéritie des ministres et des généraux. Duclos n'aimoit point la poésie, et lorsqu'il ne pouvoit s'empêcher d'applaudir à de beaux vers, il s'écrioit: « En vérité, cela est beau comme de la prose! » Ses *Œuvres complètes* recueillies à Paris, pour la première fois, en 1806, 10 vol. in-8°, sont précédées d'une Notice historique et littéraire par M. Auger. On y trouve, outre les ouvrages précédens, plusieurs écrits inédits, notamment des Mémoires sur sa vie; des *Mémoires* curieux sur les Druïdes, sur l'art théâtral chez les Romains et les Français, sur les épreuves appelées jugemens de Dieu, sur l'origine et les révolutions des langues celtique et française; des *Considérations* sur le goût; des *Fragmens historiques*, faisant suite aux *Mémoires secrets*; le *Récit de la mort de Mad. Henriette*, celui de la révolution qui porta Catherine II sur le trône de Russie; la *Vie* de l'abbé de Vatteville, etc. Voici le portrait que M. de Forcalquier-Brancas a fait de Duclos: « L'esprit étendu, l'imagination bouillante, le caractère doux et simple, les mœurs d'un philosophe, les manières d'un étourdi. Ses principes, ses idées, ses mouvemens ses expressions, sont brusques et fermes. Emporté par les passions jusqu'au transport, il les abandonne dès qu'elles s'écartent du chemin de la probité; il n'a pas besoin d'être ramené dans les voies honnêtes par les réflexions; un instinct heureux, aussi sûr que ses principes, et qui ne le quitte pas même dans l'ivresse des sens, l'a conduit, sans jamais l'égarer, à travers l'écueil de toutes les passions. Il n'a que de l'amour-propre, et point d'orgueil; il cherche l'estime, et non les récompenses. Il sait un gré infini à ceux qui le connoissent de bien sentir tout ce qu'il vaut; il cherche, par de nouveaux efforts, à convaincre de la supériorité de ses lumières ceux qui n'en ont pas encore bien démêlé toute

l'étendue ; mais il pardonne au roi de ne l'avoir pas fait ministre, aux seigneurs d'être plus grands que lui, et aux gens de son état d'être plus riches. Il regarde la liberté dont il jouit comme le premier des biens, et les chaînes que son cœur lui donne sans cesse, comme des preuves de cette liberté : c'est sous cette apparence qu'il les reçoit sans s'en apercevoir. Ce qui lui manque de politesse fait voir combien elle est nécessaire avec les plus grandes qualités ; car son expression est si rapide, et quelquefois si dépourvue de graces, qu'il perd avec les gens médiocres qui l'écoutent, ce qu'il gagne avec les gens d'esprit qui l'entendent. »

* IV. DUCLOS (Antoine-Jean), graveur, né à Paris en 1742, élève d'Augustin de Saint-Aubin, excelloit dans le genre *des vignettes*, et en a gravé plusieurs d'après Moreau pour une édition des Œuvres de J. J. Rousseau. On a de lui aussi d'autres morceaux plus considérables.

† DUCOS (Jean-François), négociant et homme de lettres à Bordeaux, député de cette ville à l'assemblée législative, y appuya fortement, le 6 octobre 1791, le décret qui supprimoit l'usage de se servir, à l'égard du roi, des mots *sire* et *majesté* ; il y provoqua l'examen à la conduite du ministre Duportail, et parla pour ôter aux prêtres leurs moyens d'influence, le 3 août 1792 ; il dénonça la conduite de Louis XVI à l'occasion du message de ce prince sur le manifeste du duc de Brunswick, et lui reprocha de n'être fidèle à la constitution que dans ses discours ; il présenta une adresse à l'armée du Nord pour la prémunir contre le général La Fayette. Réélu membre à la convention nationale, il y appuya dès la première séance l'abolition de la royauté ; il parla contre le gouvernement anglais et demanda que la guerre lui fût déclarée. Ducos étoit plein de chaleur et ami sincère ; il soutint, avec une grande énergie, le parti de la Gironde, lorsque Robespierre et ses agens renversèrent cette faction. Ducos ne fut pas d'abord proscrit avec ses collègues, et Marat le fit effacer de la liste des députés arrêtés, parmi lesquels il avoit d'abord été rangé ; mais ayant continué à se déclarer, avec la même énergie, le défenseur de ses amis persécutés, il fut compris dans l'acte d'accusation et condamné à mort le 9 brumaire an 2, (30 septembre 1793) âgé de 38 ans. Pendant sa détention à la conciergerie, et peu de jours avant sa mort, il fit un *Pot pourri* sur sa fuite à Provins, et son arrestation dans cette ville au moment où il avoit été proscrit. Cette pièce est pleine de gaieté. Il marcha à l'échafaud en chantant *Plutôt la mort que l'esclavage*.

* DUCQ (Jean le), peintre, né à La Haye en 1636, élève de Paul Potter, excella dans le genre des animaux. Il a gravé à l'eau-forte quelques *Chiens* avec beaucoup d'intelligence et de vérité, ainsi que d'autres sujets de sa composition.

DUCREUX (N.), né à Paris, réputé par l'éclat et le fini de ses portraits au pastel, fut appelé à Vienne par Marie-Thérese, pour y faire ceux de sa fille, depuis reine de France, et de plusieurs dames de sa cour. Ducreux s'y plaignoit souvent du peu de sérénité du ciel, et l'impératrice lui dit un jour : « Excusez-moi, monsieur, si, en vous invitant à venir, je n'ai pu faire venir de même les jours de Paris. » Ducreux aimoit à se peindre lui-même ; et aux divers salons d'exposition, il s'est représenté riant, bâillant, dormant, et en joueur désespéré. Dans le courant de thermidor de l'an X, il se ren-

doit à pied à Saint-Denys, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, à laquelle il succomba en trois minutes, au milieu du grand chemin, à l'âge de 64 ans.

DUCROISY (Philibert GASSAUD), gentilhomme du pays de Beauce, ayant le goût le plus vif pour la comédie, entra dans la troupe de Molière, et en fut l'un des meilleurs acteurs. Ce dernier fit pour lui le Tartuffe, que Ducroisy jouoit parfaitement. Sur la fin de ses jours, il se retira à Couflans, où il devint l'ami intime de son curé.

* I. DUCROS *ou* D'AUVERGNE (Pierre), entré dans l'ordre de Saint-Dominique, où il professa la théologie avec le plus grand succès, fut un des plus illustres disciples de saint Thomas; il a donné un *Supplément* à la Somme de théologie de son maître. Nommé à l'évêché de Clermont, il répondit à la bonne opinion que l'on avoit conçue de lui. Ce savant prélat florissoit vers l'an 1280.

* II. DUCROS (André), poëte et docteur en médecine à Saint-Bonnet-le-Chastel en Forez, a donné un *Discours*, en vers, *sur les misères du temps*, imprimé in-4°, à Bergerac, en 1569, et, la même année à Angoulême et à La Rochelle, une pièce d'environ mille vers, intitulée *le Tombeau de Louis de Bourbon*, et quelques autres *Poésies*, dont la plupart sont des sonnets, restés manuscrits.

* III. DUCROS (Simon), publia, in-8°, à Paris, en 1650, une *Traduction* en vers de la Philis de Scire, réimprimée depuis avec beaucoup de changemens dans le *Recueil de poésies diverses* qu'il fit paroître en un vol. in-4°, Paris, 1647. Il est éditeur des Mémoires de Henri, dernier duc de Montmorency, Paris, 1666, in-12.

* IV. DUCROS, célèbre peintre de paysage à Lausanne en Suisse, où il est mort le 18 février 1810, à l'âge de 65 ans, laissant une collection *de paysages* des plus précieuses, et beaucoup d'ouvrages nouveaux.

V. DUCROS. *Voyez* CROS.

† I. DUDEFFANT (N*** DE VICHY), née à Paris d'une famille noble et militaire, fut élevée au couvent de la Magdeleine de Tresnel. Elle montra dès sa première jeunesse une grande fougue d'imagination, un caractère à la fois mobile et indocile, un esprit vif et agréable, et de l'éloignement pour les idées religieuses. Incapable d'application, mais concevant avec une facilité qui suppléoit à tout, elle se fit bientôt citer pour ses saillies ingénieuses. Après avoir épousé très-jeune le marquis Dudeffant, avec lequel elle ne vécut pas long-temps en bonne intelligence, elle s'en sépara. Admise par la duchesse du Maine dans la brillante cour de Sceaux, que Malézieux appeloit les galères du bel esprit, parce qu'il falloit toujours en faire paroître, elle y connut Fontenelle, le cardinal de Polignac, Voltaire, La Motte, madame de Lambert, et mademoiselle Delaunay. Entraînée bientôt par tous les plaisirs de Paris, souvent compromise par l'éclat de ses galanteries, elle cessa d'aller à Sceaux, et s'en dédommagea en réunissant dans sa maison les écrivains les plus remarquables, et les étrangers les plus distingués par leur savoir. Ses opinions y faisoient loi. Sa société, ennemie de toute gêne et de toute affectation, fut embellie par les graces de son esprit et son goût sûr dans le jugement des ouvrages. On y trouvoit Diderot, ma-

dame Duchâtelet, la duchesse de Boufflers, Pont-de-Veyle, Hénault, la duchesse de Grammont, la duchesse de Chaulnes, le duc de Choiseul, le marquis de Beauveau, David Hume, Horace Walpole, Montesquieu, etc. Ce dernier écrivoit de la Brède qu'il ne regrettoit de Paris que les soupers de madame Dudeffant. On se rappelle plusieurs de ses reparties. Le cardinal de Polignac lui parlant un jour du miracle de saint Denys, qui, ayant le cou coupé, porta lui-même sa tête depuis Paris jusqu'au bourg qui porte son nom : « Monseigneur, lui répondit-elle, dans une semblable occasion, il n'y a que le premier pas qui coûte. » Elle disoit à Pont-de-Veyle : « Depuis quarante ans que nous sommes amis, il n'y a jamais eu de nuage dans notre liaison ! — Non, madame. — N'est-ce pas parce que nous ne nous aimions guère ? — Cela peut être madame. » Cette conversation peint bien la froideur de la plupart des liaisons de la capitale. Madame Dudeffant disoit encore à l'une de ses amies, qui s'étoit chargée d'élever une petite Anglaise : « Vous aimiez donc beaucoup cet enfant ? cela est bien heureux ; car pour moi je n'ai jamais pu rien aimer. » Sur la fin de sa vie elle voulut vainement se faire dévote ; elle écrivoit alors en parlant des choses auxquelles elle vouloit renoncer : « Pour ce qui est du rouge et du président, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. » Celui-ci étoit le président Hénault, qui avoit passé long-temps pour son amant, mais qui étoit alors déjà vieux. Elle se faisoit lire les Epîtres de saint Paul par sa femme de chambre, et s'impatientant souvent de ne point saisir le style figuré de l'apôtre, elle s'écrioit : « Mademoiselle, est-ce que vous comprenez quelque chose à tout ce que vous me lisez. » Dans sa dernière maladie, le curé de Saint-Sulpice vint la voir, elle lui dit alors : « Monsieur le curé, vous allez sûrement être content de moi ; mais pour que je le sois de vous, faites-moi grace de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons. » Les mélanges de madame Necker offrent beaucoup de pensées ingénieuses et de bons mots de cette femme bel-esprit. On connoît sa liaison avec Voltaire, qui lui a adressé des pièces nombreuses. On a conservé de cette dame des chansons, des épigrammes, et d'autres petites pièces de vers pleines d'esprit. Nou citerons cette chanson :

Le ver à soie est à mes yeux
L'être dont le sort vaut le mieux :
Il travaille dans sa jeunesse ;
Il dort dans sa maturité ;
Il meurt enfin dans sa vieillesse
Au comble de la volupté.

Notre sort est bien différent ;
Il va toujours en empirant :
Quelques plaisirs dans la jeunesse ;
Des soins dans la maturité ;
Tous les malheurs dans la vieillesse ;
Puis la peur de l'éternité.

et le couplet suivant plein de sel et d'originalité :

Quand l'humeur vient me prendre,
Et que je fais du noir,
J'écoute sans entendre,
Je regarde sans voir.
Si de ma léthargie
Je sors par un soupir,
Je sens que je m'ennuie :
Ça fait toujours plaisir.

L'éloignement de madame Dudeffant pour les idées religieuses est difficile à concilier avec d'autres traits de son caractère : on lui a souvent entendu dire qu'il lui avoit été impossible d'apprendre une seule page du catéchisme, qu'on l'obligeoit cependant au couvent de lire tous les jours. J'étois, disoit-elle, absolument comme Fontenelle ; j'avois à peine dix ans que je commençois à n'y rien comprendre. A douze ans, on lui donna à lire l'histoire de l'ancien Testament par Royaumont. Loin d'y trouver rien qui pût satisfaire sa raison,

elle en faisoit des plaisanteries à ses compagnes, au grand scandale de toute la maison. Madame Dudeffant mourut en 1780, âgée de 84 ans, il y en avoit trente qu'elle étoit aveugle. On a imprimé à Paris, en 1808, 2 vol. in-8°, sa *Correspondance littéraire*, dans laquelle on distingue la pièce de vers suivante :

Les deux âges de l'homme.

Il est un âge heureux, mais qu'on perd sans retour,
Où la foible jeunesse entraîne sur ses traces
Le plaisir vif avec l'amour
Et les désirs avec les graces.
Il est un âge affreux, sombre et froide saison,
Où l'homme encor s'égare et prend dans sa tristesse
Son impuissance pour sagesse
Et ses craintes pour la raison.

DUDINCK (Josse), savant Allemand, a publié à Cologne, quelque temps avant sa mort, en 1643, in-8°, un savant ouvrage de bibliographie, sous ce titre : *Palais d'Apollon et de Pallas.*

† DUDITH (André), né à Bude en Hongrie, le 6 février 1533, d'une famille distinguée, montra dès sa jeunesse de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le latin, le grec, la poésie et l'éloquence avec succès. Cicéron étoit son auteur favori ; le style de cet orateur lui plaisoit tant, qu'il en écrivit trois fois toutes les Œuvres de sa main. L'empereur Ferdinand II l'employa dans des affaires importantes. Il lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie l'an 1560. Le clergé de Hongrie le députa au concile de Trente, deux ans après, et il ne tint pas à lui qu'on n'accordât le mariage aux prêtres ; c'est là sans doute qu'il connut le cardinal Polus, qui le prit pour un de ses secrétaires. Son penchant pour les nouvelles opinions religieuses scandalisa cette assemblée, et l'empereur fut obligé de le rappeler. Dudith, déjà protestant dans le cœur, épousa en secret, à son retour, une des filles d'honneur de la reine, se démit de son évêché, et professa publiquement la religion prétendue réformée. On dit que de protestant il devint socinien, et qu'enfin il mourut le 23 février 1589, à 56 ans, sans avoir aucun sentiment fixe sur la religion. Après la mort de sa femme, il en prit une seconde. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de *Controverse*, de *Physique*, de *Poésie*. On trouve ceux-ci dans le deuxième volume des Délices des poëtes allemands. Les mœurs de Dudith étoient, dit-on, fort réglées. Il aimoit à faire du bien.

* I. DUDLEY (Edmond), ministre d'état en Angleterre, célèbre par sa fin malheureuse, né en 1462, d'une ancienne famille au comté de Stafford, mort en 1510, élève d'Oxford. Il avoit été introduit dès sa jeunesse à la cour de Henri VII, dont il devint le favori. En 1494 il épousa Elizabeth, fille d'Edward Grey. Il fut orateur de la chambre des communes, au parlement de 1504, et deux ans après il obtint l'intendance d'Hastings. A la mort du roi, Dudley, mis a la tour, où il fut décapité, y composa un ouvrage intitulé *L'Arbre de la république*, que l'on a encore manuscrit.

* II. DUDLEY (Jean), fils du précédent, duc de Northumberland, né en 1502, mort en 1553. Henri VIII le créa vicomte de Lisle, et chevalier de la Jarretière. Il eut de plus une grande partie des terres qu'on ôta aux gens d'église. Sous le règne suivant, il fut créé comte de Warwick. Après l'exécution de sir Thomas Seymour, il fut nommé grand amiral, et en 1551, duc de Northumberland, et parvint à faire épouser à son fils lady Jeanne Grey,

fille aînée du duc de Suffolck, princesse de la famille royale. La santé du roi étant alors fort chancelante, il détermina ce monarque à nommer Jeanne son héritière, à l'exclusion de ses deux sœurs Marie et Elizabeth. Enfin, après la mort du roi, il l'a fit proclamer reine; mais le parti de Marie ayant prévalu, elle monta sur le trône, et le duc eut la tête tranchée.

* III. DUDLEY (Ambroise), fils du précédent, né en 1530, mort en 1589, fut condamné avec son père, mais il eut sa grace. En 1557, il passa avec ses deux frères dans les Pays-Bas, et servoit dans l'armée espagnole au siége de Saint-Quentin. Sous le règne d'Elizabeth, Dudley fut créé comte de Warwick, et fut tué à l'attaque de New-Haven par les Français.

* IV. DUDLEY (Robert), comte de Leicester, second fils du duc de Northumberland, né vers 1532, mort en 1588, fut en faveur au commencement du règne d'Elizabeth, et s'éleva rapidement au faîte des grandeurs. Sa majesté vouloit lui faire épouser Marie, reine d'Ecosse; mais Marie le refusa avec dédain. Il paroît que Dudley conçut l'ambitieux espoir d'épouser sa souveraine, et l'on dit même que, pour parvenir à ce but, il assassina sa femme. En 1564, il fut créé comte de Leicester, et sans doute ses espérances chimériques étoient évanouies, car il épousa secrètement lady Douglas; mais il ne la reconnut jamais publiquement. Cependant il eut d'elle un fils qu'il avoit coutume d'appeler son *bâtard* lorsqu'il parloit de lui. Il épousa ensuite la comtesse douairière d'Essex, et voyant que lady Douglas refusoit de se séparer de lui, on dit qu'il s'en défit par le poison. En 1568, il parut un pamphlet intitulé *La République de Leicester*, où le caractère public et privé du comte étoit violemment attaqué. Cependant la reine ne cessa pas encore de le protéger. L'année suivante le comte fut nommé gouverneur des Pays-Bas protestans; mais sa gestion n'ayant pas satisfait la reine, il fut rappelé en Angleterre la même année. En 1588, il fut fait lieutenant-général des armées assemblées à Tilbury. Il mourut cette même année, et fut enterré à Warwick.

* V. DUDLEY (Robert), fils du précédent et de lady Douglas-Sheffield, né en 1578 à Sheen, au comté de Surrey, mort à Florence en 1639. Son père ne le reconnut jamais pour un fils légitime, et ne le traita jamais comme tel, cependant il lui légua ses biens après la mort de son oncle Ambroise. En 1594, Robert fit un voyage dans la mer du Sud; en 1603 il commença des procédures pour prouver sa légitimité; mais la comtesse douairière de Leicester lui suscita une accusation de conspiration, qui l'obligea à se retirer à Florence, où le grand-duc le nomma chambellan de son épouse, l'archiduchesse d'Autriche, sœur de Ferdinand II, et l'empereur le créa duc du Saint-Empire. A cette époque, il prit le titre de duc de Northumberland. C'est lui qui a fait dessécher les marais entre Pise et la mer; et c'est par cette opération que Leghorn est devenu un des premiers ports du monde. Ce seigneur a publié quelques ouvrages, dont le principal est intitulé *Del Arcano del mare*, 1630.

* VI. DUDLEY (Thomas), graveur anglais, eut pour maître, dans son art, Hollar, dans le goût duquel il a travaillé. On a de lui plusieurs sujets des fables d'Esope, pour l'édition publiée en 1678 par Barlow.

*I. DUDON *ou* DUDES, vécut au 3e siècle. Il accompagna dans ses voyages d'outre-mer saint Louis, dont il étoit clerc et physicien, c'est-à-dire aumônier et médecin. Après la mort de ce prince, arrivée en Afrique le 25 août 1272, Dudes revint en France avec le roi Philippe-le-Hardy. Guillaume de Chartres, qui a écrit la vie de saint Louis, loue beaucoup l'attachement que portoit Dudes à son roi, qu'il ne quitta qu'après sa mort. Elle lui fut si sensible que, de retour avec Philippe qui le combla de bontés, il tomba dangereusement malade à Saint-Germain-en Laye, où il étoit à la suite du roi, qui s'empressa de le faire transporter à Paris, et de le recommander aux soins de la faculté. Il faut lire dans Guillaume de Chartres le récit plaisant qu'il fait dans le langage de ce temps-là de la grave description que font les médecins appelés, des symptômes de la maladie de Dudes. Partout ils découvrent des signes de mort, dont le malade, étant du métier et connoissant aussi bien qu'eux les conséquences des symptômes, n'est pas alarmé. Tranquille sur son état, il profita de l'opinion où étoient ses confrères qui l'avoient condamné, pour faire attribuer sa guérison à un miracle. La nuit du quatrième jour, instant presque marqué pour sa mort, il s'écria : *mon bienheureux maître, j'ai été à votre service, je crois que vous êtes saint;* intercédez pour moi, et je veillerez une nuit à votre tombeau. Le lendemain il étoit guéri.... Guillaume de Chartres dit à cet égard : Dudes, qui étoit médecin, avoit éprouvé une sueur abondante qu'il savoit devoir le guérir, et chacun fut de son avis.

† II. DUDON, doyen de Saint-Quentin, envoyé en députation par Albert, comte de Vermandois, vers Richard Ier, duc de Normandie, en fut comblé de bienfaits. Ce fut par reconnoissance qu'il écrivit l'*Histoire des premiers ducs de Normandie*, en trois livres; mais cet ouvrage ne mérite pas plus de croyance que la *Théogonie d'Hésiode*, ou l'*Iliade d'Homère*. Dudon vivoit encore en 1026.

† III. DUDON (Pierre-Jules), fils d'un avocat-général au parlement de Bordeaux sa patrie, avocat-général lui-même, et ensuite procureur-général au même parlement, montra de grands talens, et servit sa compagnie de ses lumières dans les affaires les plus importantes. Il tâcha sur-tout de lui inspirer sa sagesse et sa modération. Son *Compte rendu des constitutions des jésuites*, Bordeaux, 1762, in-12, a été comparé à celui de La Chalotais sur le même sujet; mais le style en est bien différent. Le caractère des deux magistrats l'étoit encore davantage. La Chalotais avoit une vivacité extrême; sa conversation étoit semée de saillies et de bons mots. Dudon étoit froid, grave, et pesoit toutes ses paroles. Il aimoit et respectoit la religion, elle le soutint dans les persécutions qu'il essuya de la part des révolutionnaires. Il mourut le 16 brumaire an 9, à 83 ans. On a de lui, manuscrit, un grand nombre de *Réquisitoires* écrits d'un style convenable à un magistrat, et des conférences instructives sur la coutume de Bordeaux.

* DUDOYER DE GASTEL, homme de lettres, vivoit dans le 18e siècle. Il débuta dans le monde littéraire par une *Epître à mademoiselle Doligny,* célèbre actrice du théâtre français, qu'il épousa depuis. Il a donné plusieurs comédies, dont voici les plus connues, I. *Le Vindicatif*, drame en 5 actes, en vers libres, 1774, in-8°. II. *Laurette*, comédie en un acte et en prose, 1777, in-8°. III. *Adélaïde, ou l'Antipathie pour*

l'amour, comédie en deux actes et en vers, 1780, in-8°. IV. Des *Poésies* dans l'Almanach des Muses.

DUELLI (Raimond), mort en 1740, chanoine régulier de Saint-Augustin, s'attacha particulièrement à l'histoire ecclésiastique et généalogique. On lui doit, I. Des *Mélanges littéraires*, extraits de divers manuscrits, 1723, in-4°. II. Une *Histoire de l'ordre teutonique*, 1227, in-fol. Cet ouvrage, écrit en latin, est plein de recherches curieuses. III. *Excerpta genealogico-historica*, 1725, in-fol.

DUELLIUS. *Voy.* Duillius.

DUEZ (Nathanael), grammairien hollandais, enseigna long-temps dans sa patrie un grand nombre de langues : il a publié plusieurs *Dictionnaires*, allemand, français, latin, italien, imprimés à Amsterdam et à Cologne, à la fin du 17e siècle.

DUFAIL. *Voyez* Fail.

† I. DUFAY (Charles-Jérôme de Cisternai), capitaine aux gardes, né à Paris en 1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon, au bombardement de Bruxelles en 1695. Il n'étoit alors que lieutenant : il obtint une compagnie ; mais il fut obligé d'y renoncer, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimoit les lettres, et elles furent sa consolation. Il rechercha les livres rares en tous genres, les belles éditions de tous les pays, les manuscrits qui avoient quelque mérite. Il se forma une bibliothèque très-considérable et bien assortie. Le catalogue, deux ans après sa mort, en fut dressé en 1725, in-8°, par le libraire Martin.

† II. DUFAY (Charles-François de Cisternai), fils du précédent, né à Paris en 1698, où il mourut en 1739, servit quelque temps comme son père ; mais ayant quitté l'état militaire, il se consacra entièrement à la chimie et à la botanique. Reçu membre de l'académie des sciences, il eut l'intendance du jardin royal, entièrement négligé avant lui, et qu'il rendit, en très-peu de temps, un des plus beaux de l'Europe. Cet académicien avoit des mœurs douces. Par son testament, il fit sa mère sa légataire universelle. « Jamais, dit Fontenelle, sa tendresse pour elle ne s'étoit démentie. Ils n'avoient point discuté juridiquement leurs droits réciproques, ni fait de partage. Ce qui convenoit à l'un lui appartenoit, et l'autre en étoit sincèrement persuadé. Quoique ce fils, si occupé, eût besoin de divertissemens, quoiqu'il les aimât, quoique le monde, où il étoit fort répandu, lui en offrît de toutes les espèces, il ne manquoit presque jamais de finir ses journées par aller tenir compagnie à sa mère avec le petit nombre de personnes qu'elle s'étoit choisies. » Considéré comme savant, Dufay fit des recherches nouvelles sur le phosphore du baromètre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chimistes, sur l'aimant, et enfin sur l'électricité. Il en découvrit deux sortes, qu'il désigna sous les noms d'électricité *vitreuse* et d'électricité *résineuse*. Ses travaux en ce genre sont consignés dans les Mémoires de l'académie des sciences, où l'on trouve aussi son Eloge par Fontenelle. — *Voyez* l'art. Huet, n° XIV de ses ouvrages.

† III. DUFAY (Jean-Gaspard), jésuite, mort en 1774, prêchoit avec un succès peu commun. Ses *Sermons* parurent sucessivement en neuf volumes, depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnoit une force et une beauté qu'on ne retrouve plus à la lecture.

* I. DUFLOS (Claude), graveur, né en France en 1680, mort en

1727, a donné *les Pélerins d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse; *Sainte Cécile*, d'après Pierre Mignard; *la Femme adultère*, d'après Nicolas Colombel; *l'Amour piqué par une abeille*, d'après Antoine Coypel; plusieurs autres sujets d'après Le Dominiquin, La Rosalba, Le Sueur, Bertin, etc.; les *Portraits* de la maison de Gondy, et autres.

* II. DUFLOS (Claude-Augustin), graveur, mort en 1785, à l'âge de 84 ans, eut pour maître le célèbre B. Picard, sous les yeux duquel il travailla pendant plusieurs années à Amsterdam. Pensant, comme beaucoup d'artistes, que les voyages développent le talent, il quitta la Hollande et vint s'établir à Paris, où il a gravé plusieurs sujets de pastorales d'après Boucher. On a de lui aussi des morceaux d'un autre genre, d'après Natoire et d'autres artistes français.

DUFOT (Anne-Amable Augier), né à Aubusson le 14 mars 1733, se livra à l'étude de la médecine, et quitta jeune sa patrie pour aller se former sous d'habiles maîtres à Paris. Il se retira ensuite à Soissons, où il devint professeur de l'art des accouchemens, et y mourut en 1775. On lui doit quelques ouvrages de médecine et de littérature. Les premiers sont, I. *De Morbis ex aëris intemperie*, 1759, in-12. II. *Traité du mouvement du cœur*, en latin, 1763, in-12. III. *Mémoire sur les maladies épidémiques du pays laonnois*, 1770, in-12. IV. *Mémoire sur les moyens de préserver les bêtes à laine de la maladie épizootique*, 1773, in-8°. V. *Catéchisme sur l'art des accouchemens*, 1775, in-12. Les autres sont, *Journal historique de tous les tremblemens de terre*, 1756, in-12. *Traité de la politesse et de l'étude*, 1757, in-12. *Considérations sur les mœurs du temps*, 1759, in-12. *Les Jésuites convaincus de ladrerie*, 1759, in-12. Ces écrits n'ont point survécu à leur auteur.

I. DUFOUR (Dom Thomas), bénédictin de Saint-Maur, homme pieux et savant, mort à Jumièges, en 1647, parvenu à peine à sa 54e année, a laissé une *Grammaire hébraïque*, in-8°, fort méthodique; Paris, 1644; un *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*, in-12; et quelques autres ouvrages de piété.

II. DUFOUR (Philippe-Sylvestre), protestant, habile antiquaire, et marchand droguiste à Lyon, étoit de Manosque. Il étoit en commerce de lettres avec tous les savans antiquaires de son temps, et principalement avec Jacques Spon, qui lui communiquoit ses lumières, et auquel il ouvroit généreusement sa bourse. Dufour étoit riche, et faisoit sur-tout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers, et mourut à Vevai en Suisse, en 1685, à 63 ans. On a de lui, I. *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, in-12. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. II. *Traités nouveaux et curieux du café, du thé et du chocolat*, Lyon, 1671, in-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. On lui doit encore une *Lettre* sur une momie; elle est insérée dans les œuvres du père Kircher. Ces ouvrages, dont le style est assez mauvais, et dont les raisonnemens ne sont pas toujours concluans, sont néanmoins estimés, et le dernier est même curieux.

III. DUFOUR (Charles), curé de Saint-Maclou à Rouen, ensuite abbé d'Aulnai, mort en 1679, s'est fait connoître par ses disputes

avec le P. Brisacier, et par son zèle contre la morale relachée. Il est auteur de divers écrits ecclésiastiques ou polémiques qu'on ne lit plus.

DUFOURNY (Honoré CAILLE), mort en 1713, à 83 ans, auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit, de l'histoire de France et des anciens titres et archives qu'on garde à Paris, une connoissance qui lui fit un nom. Mais sa modestie et son zèle à obliger ses amis le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il se lia d'amitié fut le père Anselme de la Vierge-Marie, augustin déchaussé, qui avoit publié en 1674 l'Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne. Dufourny lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très-grand nombre de fautes; et lorsque ce religieux fut mort en 1694, ce savant continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition, qui parut en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, et ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des grands officiers jusqu'à cette année. L'Histoire des grands officiers est à présent en 9 vol. in-folio, publiés depuis 1726 jusqu'en 1733 par les PP. Ang. et Simplicien, augustins déchaussés, continuateurs de cette utile compilation. Le P. Simplicien, nommé dans le monde Pierre Lucas, est mort en 1759, à 76 ans.

I. DUFRESNE *ou* DEFRESNE, (Hennequin, marquis), né avec des passions violentes, devenu éperduement amoureux de Marie-Elizabeth Girard du Tilley, fille d'un président de la chambre des comptes, l'enleva, et se fit donner la bénédiction nuptiale par un de ses valets de chambre déguisé en prêtre. Le pere de madame Dufresne le poursuivit vivement; mais sa famille obtint du père que le mariage fût fait dans les formes. La mésintelligence ne tarda pas à se metire dans le ménage. Le marquis Dufresne, résolu de se défaire de sa femme, la conduisit dans l'état de Gênes, pour y trouver un vaisseau qui partit pour Constantinople. Il avoit dessein de l'y embarquer, et de la faire vendre comme esclave. Renfermée dans un sérail, on n'en eût plus entendu parler. La marquise, qui s'en doutoit, confia ses craintes au voiturier, qui lui procura le moyen de se sauver dans les états du duc de Savoie. Le marquis ne tarda pas à la joindre, et ses violences donnèrent des protecteurs à sa femme. Alors il changea de ton, et parvint à persuader de la droiture de ses intentions. Sa femme lui fut remise, à condition d'en répondre au roi de France et au duc de Savoie. Pour prévenir une demande en séparation, il imagina de faire écrire par sa femme vingt-quatre lettres, plus libres les unes que les autres, comme si elle les eût adressées à ses amans; mais pendant un moment d'absence de son mari, qui étoit allé parler à quelqu'un, elle en cacha deux feuillets, ce dont son mari ne s'aperçut pas. Revenue en France, elle forma sa demande en séparation, et l'obtint par sentence du 17 mars 1673, et par arrêts des 30 août 1675, et 22 août 1680. Gratien de Courtils a bâti sur cette aventure un Roman en un volume in-12, qui a eu du succès, quoique assez mal écrit.

II. DUFRESNE (Jean), un des frères du savant du Cange, naquit comme lui à Amiens, et fut un avocat distingué au parlement de Paris. On a de lui un *Commentaire*

sur la Coutume d'Amiens, dans le Coutumier de Picardie, 2 vol. in-folio. C'est cet habile jurisconsulte qui commença le *Journal des audiences*, continué par d'autres avocats, Paris, 1755, 7 vol. in fol.

† III. DUFRESNE (Abraham-Alexis QUINAULT) naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-temps, et qui a fourni d'excellens sujets à la scène française. Son père avoit débuté avec succès en 1695, et s'étoit retiré en 1717. Dufresne, extrêmement jeune quand il parut pour la première fois sur le théâtre, débuta le 7 octobre 1712, par le rôle d'Oreste, dans l'Electre de Crébillon. Une taille noble et haute, des yeux éloquens, un organe enchanteur, n'étoient pas les seuls avantages qui contribuèrent aux succès et à la gloire de Dufresne; les leçons de Ponteuil et sa propre intelligence achevèrent de perfectionner en lui ce que la nature avoit commencé. Depuis la retraite du célèbre Baron, le vrai goût de la déclamation s'étoit absolument perdu au théâtre; Dufresne le rétablit. Il étoit, ainsi que Baron, d'un caractère extrêmement hautain, et disoit modestement, en parlant de lui: « On me croit heureux; erreur populaire! Je préférerois à mon état celui d'un gentilhomme qui mange tranquillement douze mille livres de rente dans son vieux chateau. » Dufresne jouoit le Glorieux d'après nature. Destouches avoit eu le bon esprit de punir, à la fin de sa pièce, le comte de Tuffières; mais le comédien, qui n'*étoit pas fait*, disoit-il, *pour être maltraité*, contraignit l'auteur à gâter le dénouement. Il ne tint pas à lui que la Métromanie ne fût pas admise au théâtre; il la trouvoit indigne d'exercer son sublime talent, et comme elle, il en avoit abandonné le manuscrit aux rats qui rongeoient le ciel de son lit. Dufresne ne déposoit pas ses airs superbes avec ses brodequins: dans le particulier, il parloit à peine à ses domestiques, et lorsqu'il étoit question de payer un fiacre ou un porteur de chaise, il se contentoit de faire un signe, ou de dire: *Qu'on paye ce malheureux!* Il mourut en 1767, à 72 ans. Sa femme étoit aussi comédienne, mais ses talens n'égaloient pas ceux de son époux. Dufresne avoit un frère aîné et trois sœurs qui se distinguèrent sur le théâtre français. Le premier, J.-B.-Maurice QUINAULT, excellent acteur comique, mort en 1744, étoit aussi musicien.

* IV. DUFRESNE-St.-LÉON (B.), né en 1736 à Navarreins, fut employé dans les bureaux de la marine, sous le ministère de Praslin. Il dirigea ensuite ceux de Laborde et Beaujon, banquiers de la cour, et s'y fit remarquer par son exactitude. Il devint ensuite premier commis des finances sous Necker; puis payeur des offices de la chambre des comptes, receveur-général de la généralité de Rouen, intendant des fonds de la marine, et enfin directeur de la caisse de l'extraordinaire, et commissaire à la liquidation des offices de la maison du roi. Le 16 juillet 1789, il fut chargé des dépêches du roi et de l'assemblée, pour le rappel de Necker qu'il ramena à Paris. Le 10 avril 1790, il fut dénoncé par plusieurs députés, au sujet des dépenses ministérielles, et comme s'opposant à la communication demandée, d'un régistre de décisions. Le 29 septembre 1791, il présenta le tableau de ses comptes, et détruisit ces inculpations. Le 22 novembre 1792, il fut arrêté, et le 3 décembre, décrété d'accusation. A la séance du 5, l'on communiqua une pièce extraite de ses papiers, où Louis XVI étoit traité

de bûche, pour avoir refusé de prendre, au 10 août, les armes que lui présentoit la reine. Le 23 février 1793, il donna sa démission. Traduit ensuite au tribunal criminel de Paris, il fut déchargé de l'accusation d'avoir trahi les intérêts de la nation pour ceux de la liste civile. Le 8 avril 1797, il fut appelé au conseil des cinq-cents par le corps électoral du département de la Seine. Le 30 juillet il fit un rapport sur la situation du trésor public, où il se plaignit des abus d'autorité commis par des militaires sur les caisses des départemens. Le 18 août, il fut nommé secrétaire et présenta encore plusieurs rapports sur des matières de finances, sur les fournitures des armées, et des abus qui en sont la suite; au 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797) son élection fut annulée. Après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799.) il fut appelé au conseil d'état, et nommé directeur général du trésor public. Dufresne mourut le 22 février 1801. Son éloge funèbre fut prononcé par M. Defermon, et le gouvernement accorda des regrets publics à ses talens administratifs et à son exacte probité. En février 1802, son buste a été placé dans une des salles de la trésorerie; et M. Barbé-Marbois, son successeur, paya, à cette occasion, un nouveau tribut d'éloges à sa mémoire.

† I. DUFRESNOY (Charles-Alfonse), né à Paris en 1611, d'un père apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parens; mais son goût le portant à la peinture et à la poésie, les beaux-arts l'emportèrent malgré les mauvais traitemens que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier et chez Vouet. De cette école il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Pour subsister, il fut obligé de peindre des ruines et des morceaux d'architecture. Dufresnoy se vit si à l'étroit, qu'il ne se nourrissoit que de pain et de fromage. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, et le tira de l'indigence. Chaque jour étendoit la sphère de son talent, il étudioit Raphaël et l'antique: et à mesure qu'il avançoit dans la théorie de son art, il écrivoit ses remarques en vers latins, pour s'aider dans la pratique. De ces observations rassemblées, naquit son poëme *De arte graphicâ*, (de l'art de la peinture), production estimable pour les préceptes, mais dénuée d'ornemens et de graces. On y reconnoît un homme nourri de la lecture des meilleurs auteurs, et qui a toujours présens les objets dont il traite. (Nous en parlerons plus au long dans l'article de l'abbé DE MARSY.) Dufresnoy prenoit tour à tour la plume et le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris, et de Carrache pour le dessin. Ses tableaux et ses dessins ne sont pas communs. Il mourut en 1665, au village de Villiers-le-Bel, à quatre lieues de Paris. Son *Poëme sur la peinture* a été traduit en français en 1684 par Roger de Piles; et cette version a été retouchée en 1753 par Querlon. La meilleure édition de ce poëme est celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de Leclerc, in-12. Il a été aussi traduit par les Italiens et les Anglais.

* II. DUFRESNOY (Madame N.), religieuse dans la congrégation des Filles-de-la Croix à Paris, qui vivoit à la fin du 17[e] siècle. On trouve dans différens recueils, entre autres dans celui de l'académie française pour l'année 1691, des *pièces de vers* de sa composition qui ne sont pas sans mérite.

III. DUFRESNOY. *Voyez* FRESNOY et LENGLET.

† DUFRESNY (Charles RIVIÈRE), né à Paris en 1648, passoit pour petit-fils de Henri IV, et lui ressembloit. Il joignoit à un goût général pour tous les arts des talens particuliers pour la musique et le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plume, il fai-oit des tableaux charmans : il prenoit de différentes estampes, des parties d'hommes, d'animaux, de plantes, dont il formoit un sujet, dessiné seulement dans son imagination. Il excelloit sur-tout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, et le privilége d'une manufacture de glaces. Dufresny, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il vendit en même temps une rente viagere de 3000 livres, que Louis XIV avoit ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disoit : « Il y a deux hommes que je ne saurois enrichir, Dufresny et Bontems. C'étoient ses deux valets de chambre, et presqu'aussi dissipateurs l'un que l'autre. Le premier dit un jour à ce prince, qui l'aimoit beaucoup : « Sire, je ne regarde jamais le Louvre, sans m'écrier : Superbe monument de la magnificence d'un de nos plus grands rois, vous seriez achevé, si l'on vous avoit donné à un des ordres mendians pour tenir son chapitre et loger son général. » Dufresny quitta la cour, apres avoir vendu toutes ses charges. Son caractère ne pouvoit s'accommoder de la contrainte de Versailles. Il aimoit tellement la liberté, qu'il avoit quatre appartemens à la fois; quand on le savoit dans l'un, il se réfugioit dans l'autre. Retiré à Paris, il travailla pour le théâtre, en société avec Regnard. On a prétendu, mal à propos, que la comédie du *Joueur* appartenoit principalement à Dufresny. Celui-ci donna sa comédie du *Chevalier Joueur*, apres celle de Regnard. Les gens de goût, qui en firent la comparaison, n'eurent pas de peine à en sentir la différence. Le Joueur de Regnard est représenté tous les jours avec de nouveaux applaudissemens, et celui de Dufresny ne paroît plus sur aucun théâtre. Ce n'est pas que cet ingénieux écrivain n'eût du mérite; mais ce n'étoit pas le mérite de Regnard. Il rend les mœurs et les ridicules de son siècle avec décence et avec finesse; mais il n'a point cette gaieté, cette force comique de l'auteur du Légataire et des Ménechmes. Ses portraits sont vifs, piquans et légers. Dufresny obtint, en 1710, le privilége du Mercure Galant, après la mort de Visé. Il y mit de l'enjouement et des saillies; mais il en céda bientôt après le privilége, moyennant une pension. Il mourut à Paris le 6 octobre 1724. Il s'étoit marié deux fois par distraction, ou plutôt pour faire ressource. Le Sage, dans son Diable Boiteux, dit à cette occasion : « Je veux envoyer aux Petites-Maisons un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devoit trente pistoles, vint les lui demander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchoit : « Tu as donc d'autre argent, lui dit-il; car où est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? — Hé! mais, répondit-elle, j'ai encore outre cela deux cents ducats. — Deux cents ducats, répliqua-t-il avec émotion! malepeste! tu n'as qu'à me les donner, je t'épouse, et nous voilà quittes » ; et la blanchisseuse devient sa femme. — Un des amis de Dufresny lui disoit : « Pauvreté n'est pas vice. — C'est bien pis, répondit-il.... » Ce poëte, qui s'étoit brouillé avec la fortune

chaque fois qu'elle l'avoit caressé, se voyant, dans le temps du système, sans ressources, s'avisa de présenter au régent un placet ainsi conçu : « Monseigneur, il importe à la gloire de votre altesse royale qu'il reste dans le monde un homme assez pauvre pour retracer à la nation la misère dont vous l'avez tirée; je vous supplie donc de me laisser dans mon état. » Le prince mit *néant* au bas, et donna ordre à Law de compter deux cent mille francs à Dufresny. C'est de ce même argent qu'il fit bâtir la belle maison, qu'il appela *la maison de Pline*. Ses ouvrages, recueillis en 1731, en six v. in-12, et imprimés à Paris en 1747, renferment, I. Ses *Pièces de théâtre*. Celles qu'on estime le plus sont, *La Réconciliation normande; le Double veuvage; la Coquette de village; l'Esprit de contradiction; le Dédit; le Jaloux honteux; la Noce interrompue; le Négligent; le Mariage fait et rompu.* Cette dernière pièce, l'une des meilleures de l'auteur, fut jouée en 1721, et obtint beaucoup de succès. L'action est lente et décousue, les scènes mal liées; mais les caracteres sont comiques et bien soutenus. Un mari orgueilleux et imbécile, mené par sa femme qui semble obéir, un Gascon froid et qui n'en est pas moins plaisant, une hôtesse dont les reparties sont pleines de sel, la font encore revoir avec plaisir. II. Des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique. III. Plusieurs *Chansons*, dont quelques-unes sont très-agréables, entre autres la *Dormeuse*, et *Philis plus avare que tendre*. Elles sont insérées dans l'Anthologie française. IV. Les *Amusemens sérieux et comiques*; petit ouvrage souvent réimprimé, plein de peintures vives et plaisantes de la plupart des états de la vie. On y suppose un Siamois à Paris, ce qui a pu donner l'idée des Lettres persanes. Voltaire, dans ses accès d'humeur et d'envie, reproche vingt fois à Montesquieu que ses lettres ne sont que le *Siamois* amplifié de Dufresny; reproche tout au moins très-exagéré. V. Des *Nouvelles historiques*, etc. On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée et singulière.

DUFRICHE-VALAZÉ. *Voyez* VALAZÉ.

* DUGARD (Guillaume), maître d'école, né à Bronsgrove, au comté de Worcester, mort en 1662, élève du collége de Sidney à Cambridge, a été maître de l'école de Merchant-Taylor. Il a donné plusieurs *Livres de classe* fort utiles.

DUGAS (Charles) sieur DE VALDURÈSE, lieutenant-assesseur criminel du présidial de Lyon, mort en 1703 à Saint-Chamont sa patrie, âgé de 77 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et d'un savant jurisconsulte, avoit publié à Lyon, I. *Sommaire des principales règles et maximes du droit civil et canonique*, 1673. II. *Dictionnaire étymologique des droits royaux*, 1693. III. *Usage de la pratique civile sur les saisies réelles*, 1696. IV. *Conclusions* sur plusieurs questions de droit 1696. Charles Dugas avoit laissé un grand nombre de manuscrits, tels que la suite du *Dictionnaire étymologique des fiefs et des devoirs honoraires des vassaux*; le *Dictionnaire des censives et directes*; les *Codes criminel, civil et marchand, avec leurs commentaires.* L'un de ses petits-fils possédoit ces ouvrages qui ont péri dans l'incendie du quartier de l'arsenal de Lyon, qui a eu lieu pendant le siége de cette ville.

DUGDALE (Guillaume), né à

Shustock dans le comté de Warwick en 1605, d'une famille noble, mort le 10 février 1686, à 81 ans, passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monumens, et à chercher la vérité dans les décombres que le temps avoit épargnés. Le comte d'Arundel, instruit de son mérite, lui procura une place de héraut d'armes, avec une pension, et un logement dans leur palais. Dugdale, homme laborieux et sage, cultiva les lettres au milieu des orages qui agitèrent de son temps sa turbulente patrie; et, à force de soins et de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont, I. *Monasticon Anglicanum*, à Londres, en 3 vol. in-fol. Le premier parut en 1655, le second en 1661, le troisième en 1673. (*Voyez* MARSHAM.) Stevens donna un supplément à ce livre, Londres, 1722 et 1723, 2 vol. in-fol. en anglais, ainsi que tous les ouvrages suivans. II. *Les Antiquités du comté de Warwick*, illustrées par les actes publics, et enrichies de cartes, Londres, 1656, in-fol. III. *Histoire de l'église de Saint-Paul de Londres*, tirée des manuscrits, etc., Londres, 1658, in-fol. IV. *Histoire des troubles d'Angleterre*, *depuis* 1638 *jusqu'en* 1659, Oxford, 1681, in-fol. V. *Histoire de la noblesse d'Angleterre*, Londres, 1675 et 1676, 2 vol. in-fol. VI. *Mémoires historiques touchant les lois d'Angleterre*, *les cours de justice*, etc., Londres, 1672, in-fol.

* I. DUGHET (Gaspard), peintre de paysages, né à Rome en 1613, où il mourut âgé de 62 ans, surnommé *Le Poussin* parce qu'il fut élève et beau-frère du célèbre artiste de ce nom. Ses paysages sont assez estimés; il en a gravé lui-même plusieurs de sa composition qui annoncent du talent. — Jean DUGHET, son frère, a gravé à Rome quelques-unes des principales pieces du Poussin.

II. DUGHET. *Voy.* GUASPRE.

DUGNA. *Voy.* DIGNA.

* DUGOMMIER (Jacques COQUILLE), né à la Martinique en 1736, où il possédoit avant la révolution pour deux millions de biens-fonds, entra au service dès l'âge de 13 ans, obtint la croix de Saint-Louis, et ayant essuyé un passe-droit, il abandonna la carrière militaire et se retira sur son habitation. Nommé en 1789 colonel des gardes-nationales de cette île, il se signala par la défense vigoureuse du fort Saint-Pierre, qu'il soutint à leur tête contre les troupes rebelles du traître Behague. Il vint ensuite en France pour solliciter des secours contre les ennemis de la révolution dans les colonies. Il y arriva en 1792, et refusa d'en être le député à la convention. En septembre 1793, il fut employé comme général de brigade, puis comme général en chef à l'armée d'Italie, où il remporta plusieurs avantages sur les Austro-Sardes, et presque toujours avec des forces inférieures, notamment les 18 et 19 octobre à Gillette, et le 22 à Utelle. Deux services aussi importans, rendus en moins de huit jours, avoient fait de Dugommier l'idole de l'armée d'Italie. Le comité de salut public le chargea expressément de la direction du siége de Toulon. Il s'y conduisit avec autant de sagacité que de bravoure, et s'en empara après cinq jours et cinq nuits de combats et de fatigues. Ce fut à ce même siége que ce général pressentit Bonaparte à l'activité et à l'intelligence qu'il déploya. C'étoit l'œil d'un héros qui en devinoit un autre. En 1794, nommé comman-

dant en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, on le vit bientôt remporter sur les Espagnols des avantages aussi rapides que décisifs. Les 27 et 29 avril, il les battit à Oins, et les chassa de Ceret; le 30 du même mois et le 1er mai, il gagna la bataille des Alberdes, et enleva le poste de Montesquieu, avantage qui fit tomber entre ses mains près de 200 pièces de canon et 2000 prisonniers; le 4 il bloqua Collioure. Blessé devant cette ville le 16, il s'en rendit maître le 26, après être entré dans les ports de Saint-Elme et Port-Vendre; le 13 août il défit à Saint Laurent de la Monga l'armée espagnole forte de 50,000 hommes, et s'empara le 17 septembre de Bellegarde, dernière place française occupée par les ennemis. Il enlèva de nouveau leur camp les 22 et 23 du même mois à Costonge: mais il ne survécut pas à ses victoires, car, le 17 novembre 1794, il fut tué par un obus à l'affaire de Saint-Sébastien, au moment où il commençoit à mettre en déroute l'aile gauche des Espagnols. Il expira sur le champ de bataille à l'âge de 60 ans. Ainsi périt Dugommier, que ses victoires avoient fait nommer *le Libérateur du midi*. La convention décréta que son nom seroit inscrit sur la colonne élevée au Panthéon en l'honneur des guerriers morts dans les combats. Dugommier en mourant laissa trois fils et une fille. Deux étoient adjudans-généraux dans son armée; l'un d'eux mourut dans les prisons d'Angleterre; le troisième, qu'il avoit dépêché à la Guadeloupe, pour porter des secours à son épouse, périt dans la traversée. Dugommier, comme nous l'avons dit, avoit su apprécier le mérite de Bonaparte, qui servoit sous ses ordres au siége de Toulon, et il le présenta un jour au comité de salut public, en lui disant: « C'est un officier du plus grand mérite, et si vous ne l'avancez pas, il saura bien s'élever » Le premier mot d'ordre donné par Bonaparte, lorsque le vœu du peuple l'eut nommé premier consul fut *Frédéric II* et *Dugommier*; le second mot d'ordre fut l'inverse du premier, c'est-à-dire *Dugommier* et *Frédéric*. Il prouva en même temps, par l'accueil qu'il fit à mademoiselle Dugommier, combien lui étoit chère la mémoire de son père. Il facilita son retour à la Guadeloupe auprès de sa mère, et donna des instructions spéciales au capitaine-général Leclerc pour la faire rentrer dans tous ses biens, et acquitter envers cette famille une partie de la reconnoissance nationale.

* DUGON (Jean), Polaque, chanoine de Cracovie et de Saint-Domir, mort en l'année 1480, agé de 65 ans, est l'auteur de l'*Histoire de Pologne*, en latin, imprimée à Francfort, 1711, in-fol. L'auteur, quoiqu'exact et fidèle, n'est pas exempt, dit Lenglet, de la barbarie de son siècle. Il commence son Histoire dès l'origine de sa nation, et la conduit jusqu'à l'année 1444.

* DUGUA, général de division, étoit lors du siége de Toulon, en 1793, chef de l'état-major de l'armée du général Dugommier. Il suivit ce général à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. En 1796, il passa à l'armée de l'Ouest sous les ordres du général Hoche, qui se plut souvent à rendre justice à ses talens. Employé ensuite à l'armée d'Italie, commandée par Bonaparte, il rendit, à la tête de la cavalerie, de grands services aux combats de Rivoli, de la Corona, de Saint-Antoine, et sur-tout au passage du Tagliamento, et occupa la ville de Trieste. A la paix de Campo-Formio, il rentra

en France, et fut chargé du commandement de la 14e division militaire. Il suivit le général Bonaparte en Egypte; à la bataille des Pyramides, il commandoit la division de réserve, qui tourna le camp retranché des Turcs, et décida la déroute des Mamelucks. Pendant la campagne de Syrie, il eut le commandement du Caire, où il étouffa plusieurs révoltes des habitans. En mars 1798, le département du Calvados le nomma, quoiqu'absent, au corps législatif. De retour dans sa patrie, il fut préfet de ce même département, et accompagna ensuite à Saint-Domingue le capitaine-général Leclerc, en qualité de chef d'état-major. Il contribua aux premiers succès de cette expédition, fut blessé deux fois à l'attaque de la Crète du fort à Pierrot, et mourut en octobre 1802, de la maladie contagieuse.

† DUGUAY-TROUIN (René), lieutenant-général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et l'un des plus grands hommes de mer de son siècle, naquit à St.-Malo, le 10 juin 1673, d'un père riche négociant de cette ville, et habile marin. Le jeune Duguay-Trouin, entraîné par son exemple, fit sa première campagne en 1689. Il obtint de sa famille la permission de s'embarquer en qualité de volontaire sur une frégate de dix canons. Pendant cette campagne, il fut continuellement incommodé du mal de mer; une tempête affreuse lui montra de près la mort, et bientôt il fut témoin d'un abordage sanglant. Ces spectacles d'horreur ne purent le détourner de la guerre maritime. Sa famille, charmée de son courage, lui confia en 1691 une frégate de quatorze canons. Il n'avoit alors que 18 ans. Jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande, il s'y empara d'un château, et brûla deux navires, malgré l'opposition d'un nombre assez considérable de troupes qu'il fallut combattre. En 1694, il fit une descente dans la rivière de Limerick, où il prit un brûlot, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux anglais, qu'il attaqua avec une frégate, dont le roi lui avoit confié le commandement. Le combat qu'il soutint avec la même frégate pendant quatre heures contre quatre vaisseaux anglais fit briller son courage; mais il fut enlevé, fait prisonnier, et enfermé à Plimouth. Sa prison ne fut pas longue : aussi aimable que courageux, il avoit su plaire à une jeune Anglaise; ce fut elle qui brisa ses fers, et l'amour rendit un héros à la France. On a fait de cette anecdote, en 1784, une assez jolie petite pièce en vaudevilles. Peu de jours après son retour, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit deux vaisseaux de guerre. Duguay-Trouin n'avoit alors que 21 ans; il commençoit à fixer l'attention du gouvernement : Louis XIV, après cette action, lui envoya une épée. En 1695, il prit sur les côtes d'Irlande trois vaisseaux anglais, considérables par leurs forces, et encore plus par leurs richesses. L'année d'après, monté sur le Sans-Pareil, vaisseau anglais dont il s'étoit emparé, il alla croiser sur les côtes d'Espagne, et s'y rendit maître, par stratagème, de deux vaisseaux hollandais. En 1696, le baron de Wasnaër, depuis vice-amiral de Hollande, escortant une flotte marchande avec trois vaisseaux, fut rencontré par Duguay-Trouin, qui le combattit avec des forces inégales, et enleva le vaisseau qu'il commandoit, avec une partie de la flotte. Son premier soin, en arrivant au Port-Louis, fut de s'informer de l'état du baron de Wasnaër; et, dès qu'il fut guéri, il le présenta

lui-même à Louis XIV. Ce monarque se plaisoit à entendre de sa bouche le récit de ses actions. Un jour qu'il racontoit un combat où se trouvoit un vaisseau nommé La Gloire : « J'ordonnai, dit-il, à La Gloire de me suivre. » — « Elle vous fut fidèle », reprit Louis XIV. Duguay-Trouin passa, en 1697, de la marine marchande, à la marine royale : ce fut à la suite de son fameux combat contre le baron de Wasnaër. Il eut d'abord le titre de capitaine de frégate légère ; et en 1704, il fut nommé capitaine en second sur le vaisseau du roi La Dauphine, commandé par le comte de Hautefort. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, Duguay-Trouin attaqua un vaisseau de guerre hollandais de trente-huit canons, qui fut enlevé en moins d'une demi-heure. L'année 1704 fut marquée par la prise d'un vaisseau anglais de soixante et douze canons, quoique celui qu'il montoit n'en eût que cinquante-quatre. Il joignit, en 1707, quatre vaisseaux qu'il commandoit, à une escadre armée à Dunkerque, qui enleva une flotte anglaise, escortée de cinq vaisseaux de guerre. Le roi récompensa ses exploits par des lettres de noblesse, dans lesquelles il est dit « qu'il avoit pris plus de trois cents navires marchands, et vingt vaisseaux de guerre. » De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Rio-Janeiro, une des plus riches colonies du Brésil. En onze jours, il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnoient : la perte des Portugais fut de plus de vingt-cinq millions. A son retour de cette expédition, qui est de 1711, tout le monde s'empressoit de le voir. Une pension de 2,000 liv. fut la récompense de sa valeur. Le roi lui en avoit déjà accordé une de 1,000 liv. en 1707. Duguay-Trouin écrivit alors au ministre, pour le prier de faire tomber cette pension sur Saint-Auban, son capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée : « Je suis trop récompensé, ajoutoit-il, si j'obtiens l'avancement de mes officiers. » Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, qui s'intéressoit beaucoup à la compagnie des Indes, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès qu'en se réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda en conséquence une place honorable dans le conseil de cette compagnie. Louis XV le fit, en 1728, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et lieutenant-général. Il lui confia, en 1731, le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans le Levant et dans toute la Méditerranée. Elle fit rentrer les corsaires de Tunis dans le devoir, raffermit la bonne intelligence entre notre nation et le dey de Tripoli, et régla les intérêts du commerce à Smyrne et dans d'autres villes. Après tant de triomphes, Duguay-Trouin vint terminer sa carrière à Paris, où il mourut le 27 septembre 1736. Il avoit une physionomie noble, une taille avantageuse, beaucoup d'adresse pour tous les exercices du corps. Porté naturellement à la mélancolie, et s'occupant de grands projets, il ne montroit pas dans la société toute l'étendue de son génie. Souvent, après lui avoir parlé longtemps, on s'apercevoit qu'il n'avoit ni écouté, ni entendu. Son esprit étoit cependant vif et juste ; il voyoit bien, et de loin. Lorsqu'il formoit quelque projet, il sembloit qu'il ne comptoit pour rien sa valeur, tant il le combinoit avec sagesse ; et lorsqu'il exécutoit, on auroit dit qu'il avoit oublié sa prudence, tant il agissoit avec hardiesse, et même avec témérité. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1740, à Paris, 1 vol. in-4°, par les soins de La Garde-son neveu, qui les a continués de-

puis 1715, où Duguay-Trouin les avoit finis. On en avoit donné auparavant une édition infidèle en Hollande, in-12.

DUGUESCLIN. *Voy.* GUESCLIN.

† DUGUET (Jacques-Joseph), né à Montbrison le 9 décembre 1649, commença ses études chez les Peres de l'Oratoire de cette ville, et les étonna par l'étendue de sa mémoire et la facilité de son esprit. Il avoit à peine douze ans, lorsque l'Astrée de d'Urfé lui tomba entre les mains; il résolut de composer une histoire dans le même goût, et montra ses essais à sa mère. « Vous seriez bien malheureux, lui dit-elle, si vous faisiez un mauvais usage des talens que vous avez reçus. » Cet enfant écouta l'avis sans murmurer, et, par un mouvement de dévotion qui l'emporta sur l'amour-propre, jeta son petit roman au feu. Des études plus sérieuses vinrent occuper son esprit. Devenu membre de la congrégation à laquelle il devoit son éducation, il professa la philosophie à Troyes, et peu de temps après la théologie à Saint-Magloire à Paris. C'étoit en 1677. Au mois de septembre de cette année, il fut ordonné prêtre. Les conférences qu'il fit pendant les deux années suivantes lui acquirent une grande réputation. Tant d'esprit, de savoir, de lumières et de piété, dans un âge si peu avancé, surprenoit ses nombreux auditeurs. Sa santé, naturellement délicate, ne put soutenir long-temps le travail qu'exigeoient ces conférences: il demanda, en 1680, d'être déchargé de tout emploi, et l'obtint. Cinq ans après, en 1685, il sortit de l'Oratoire, pour se retirer à Bruxelles auprès du grand Arnauld son ami. L'air de cette ville ne lui étant pas favorable, il revint en France à la fin de la même année, et vécut dans la plus grande retraite au milieu de Paris. Quelque temps après, en 1690, le président de Menars, désirant posséder chez lui un tel homme, lui offrit un appartement dans sa maison. L'abbé Duguet l'accepta, et en jouit jusqu'à la mort de ce magistrat. Les années qui suivirent cette perte furent moins heureuses pour lui. Son opposition à la constitution *Unigenitus*, et son attachement à la doctrine de Quesnel, son ami, l'obligèrent de changer souvent de demeure, et même de pays. On le vit successivement en Hollande, à Troyes et à Paris, où il mourut le 25 octobre 1733, laissant un grand nombre d'ouvrages, écrits en général avec pureté, avec noblesse, avec élégance. « Duguet, solide et touchant, dit l'abbé Trublet, tient de Nicole et de Fénélon; mais il est inférieur à l'un et à l'autre. Dangereux peut-être, parce qu'il est brillant, ingénieux, trop coupé dans son style, inépuisable en tours heureux, mais pas assez variés, et qui, d'ailleurs, ne présentent souvent que le même fonds de pensées. On lui a reproché de l'affectation dans le style. Quelques jésuites ont prétendu que le docteur Antoine Arnauld disoit de lui: « Cet homme a un clinquant qui m'éblouit les yeux. » Certaines *Lettres* de Duguet prouvent, en effet, qu'il donnoit quelquefois dans les expressions recherchées, et sembleroient justifier le mot un peu dur qu'on attribue à Arnauld, et qu'il n'a vraisemblablement pas dit; mais ses ouvrages n'en ont pas moins été bien reçus. Les principaux sont, I. *La conduite d'une ame chrétienne*, in-12, composée pour madame d'Aguesseau, vers l'an 1680, et imprimée en 1725. II. *Traité de la prière publique et des saints mystères;* deux traités séparés, et imprimés dans le même volume, Paris, 1733, in-12. III. *Traités dogmatiques sur l'eucharistie, sur les exorcismes et sur l'usure;* ouvrages pleins de lumières, imprimés ensemble en

1727, in-12. IV. *Commentaires sur l'Ouvrage des six jours et sur la Genèse*, composés à la prière du célèbre Rollin, Paris, 1732, en 6 vol. in-12. Le premier volume, imprimé séparément sous le titre d'*Explication de l'Ouvrage des six jours*, est un morceau excellent; l'utile y est par-tout agréable. V. *Explication du Livre de Job*, 1732, 4 volumes in-12. VI. *Explication des soixante-quinze Psaumes*, 1733, 6 volumes in-12. VII. *Explication du prophète Isaïe*; *de Jonas et d'Habacuc*, avec une Analyse d'Isaïe par l'abbé d'Asfeld, Paris, 1734, 7 vol. in-12. Duguet s'attacha moins à lever les difficultés de la lettre de ces différens commentaires, qu'à faire connoître la liaison de l'ancien Testament avec le nouveau, et à rendre attentif aux figures qui représentoient les mysteres de Jésus-Christ et de son Eglise. Ce dessein étoit sans doute très-louable; mais il l'entraîne souvent dans des explications plus pieuses que solides. VIII. *Explication des Rois*, *d'Esdras et de Néhémie*, en sept volumes in-12. IX. *Explication du Cantique des Cantiques* et *de la Sagesse*, 2 vol. in-12. X. *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture sainte*, dont la préface seule est de l'abbé d'Asfeld, in-12. XI. *Explication du mystère de la Passion de N. S. J. C.*, *suivant la Concorde*, en 14 vol. in-12. XII. *Jésus-Christ crucifié*, 2 vol in-12. XIII. *Traité des Scrupules*, in-12, ouvrage estimé. XIV. *Les Caractères de la charité*, in-12. XV. *Traité des principes de la foi chrétienne*, Paris, 1736, 3 vol. in-12. L'auteur les met dans tout leur jour avec autant d'élégance que de force. XVI. *De l'Institution d'un prince*, ou *Traité des qualités*, *des vertus et des devoirs des souverains*, Londres, 1739, in-4°, et en 4 vol. in-12, réimprimés avec un abrégé de la Vie de l'auteur par l'abbé Goujet, Paris (Rouen), 1740. L'historien de Duguet prétend que ce livre, qu'on pourroit appeler le *Bréviaire des souverains*, s'il étoit plus court, fut composé pour le fils aîné du duc de Savoie. Voltaire dit le contraire, je ne sais sur quel fondement; il ajoute même qu'il a été achevé par une autre main. Nous croyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé Goujet, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, sur-tout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé Duguet, avec lequel il avoit été lié. XVII. *Conférences ecclésiastiques*, Cologne, 1742, 2 vol. in-4°, qui contiennent soixante-sept *Dissertations* sur les écrivains, les conciles, et la discipline des premiers siècles de l'Eglise, ouvrage extrêmement rare. XVIII. Deux *Ecrits*, où il donne des avis au sujet des Convulsions qui ont jeté tant de ridicule sur le jansénisme, et de la feuille hebdomadaire, intitulée : Nouvelles ecclésiastiques. XIX. Un *Recueil de Lettres de piété et de morale*, en 9 vol. in-12, etc., etc. On trouve, dans le troisième volume de ce recueil, une Lettre de controverse, imprimée d'abord séparément, sous le nom d'une carmélite, qui l'adressoit à une dame protestante de ses amies. Le grand Bossuet dit en la lisant : « Il y a bien de la théologie sous la robe de cette religieuse! — Duguet, dit Dupin, avoit du goût pour tous les arts, comme pour toutes les sciences, et sans avoir approfondi les premiers, il en parloit souvent mieux et avec plus de justesse que ceux qui y étoient consommés. Ses décisions sur la morale sont sûres autant que lumineuses; et il est, sans contredit, le premier casuiste qui ait paru dans ces derniers temps. Ajoutons que le *Traité de l'Institution d'un prince* le fera regarder comme le premier politique chrétien. » On a extrait de

cet ouvrage plusieurs *Maximes importantes*, dont on a donné un recueil : c'est une brochure de 28 pages, in-12.

† DUHALDE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Paris en 1674, où il mourut le 18 août 1743, à 70 ans, avoit été pendant quelque temps secrétaire du père Le Tellier. Il étoit aussi doux que celui-ci étoit emporté. Les ouvrages que nous avons de ce pieux et savant religieux sont, I. *Description historique, géographique et physique de l'empire de la Chine, et de la Tartarie chinoise*, en 4 vol. in-folio, 1735. On en a fait une édition à La Haye en 1736, en 4 vol. in-4°, avec quelques additions, mais qui ne contient pas les cartes ; il faut y ajouter : Nouvel Atlas de la Chine, par d'Anville, La Haye, 1737, in-fol., et en anglais, à Londres, 1739, en 4 vol. in-8°, avec divers retranchemens. Cette description est la plus ample et la meilleure qui ait été faite, dans aucune langue, du vaste empire de la Chine. La curiosité y est pleinement satisfaite sur tous les points intéressans, sur la religion, les lois, les mœurs des Chinois. Peut-être le père Duhalde flatte-t-il un peu trop la nation dont il parle ; mais, s'il trompe en cela quelquefois ses lecteurs, on voit que c'est bien malgré lui, et qu'il a été trompé le premier. II. *Lettres édifiantes et curieuses*, in-12, écrites des missions étrangères, depuis le neuvième recueil jusqu'au vingt-sixième. Cette collection, digne de son titre, offre quelques faits incroyables, et plusieurs remarques utiles sur les sciences et les arts, sur le moral et le physique des pays que ces missionnaires ont parcourus. III. Des *Harangues* et des *Poésies* latines, in-4°.

I. DUHAMEL (l'abbé Robert-Joseph-Alexis), né à Lille en 1700, mort le 22 mars 1769, s'attacha à l'évêque d'Auxerre, Caylus, qui l'employa à l'éducation de la jeunesse. On a de lui diverses brochures polémiques, dont les plus connues sont ses vingt-huit *Lettres flamandes*, contre l'abbé de Prades, 1752, 1753, in-12.

* II. DUHAMEL (Pascal), contemporain de Robert-le-Roquez, à la louange duquel il fit des vers imprimés à la fin du Miroir d'éternité de celui-ci, qui, pour ne pas être en retour, l'a aussi vanté dans son ouvrage. Je crois même devoir rapporter ici le passage où il en parle, parce que c'est le seul où l'on trouve quelques renseignemens sur la patrie et la profession de Duhamel. Voici donc ce qu'il en dit :

Duquel roi (François I) fut choisi pour sous-lecteur
Maistre Pascal Duhamel grand docteur,
Né de Vouilly, assez petit village
En Normandie, où est son parentage :
Lequel faisoit des lectures publiques
Dedans Paris ès-arts mathématiques.

† III. DUHAMEL (Jacques), avocat au parlement de Rouen, sa patrie, mort dans les premières années du 17e siècle, a fait imprimer in-12, à Paris, en 1586, et à Rouen en 1611, une *Tragédie d'Acoubar*, ou *la Loyauté trahie*, tirée d'un mauvais roman intitulé les Amours de Pistion et de Fortunie en leur voyage de Canada. De Léris lui attribue une autre *Tragédie de Sichem, ravisseur*, donnée en 1589 ; et enfin, il passe aussi pour avoir mis en vers la *Comédie de Lucelle* que Louis Lejan avoit donnée en prose en 1576.

† IV. DUHAMEL (Jean-Baptiste), né en 1624 à Vire en Normandie, d'un père avocat, qui, malgré le caractère attribué à son pays, ne songeoit qu'à étouffer les

procès, fut auteur dès l'âge de 18 ans. Duhamel entra chez les Pères de l'Oratoire à dix-neuf, et en sortit dix ans après pour être curé de Neuilly-sur-Marne. Son inclination pour les sciences, pour la physique et les mathématiques étoit d'autant plus forte, qu'elle étoit soutenue par le talent. En 1663 il quitta sa cure pour la dignité de chancelier de l'église de Bayeux. Alors il se livra entièrement à son penchant. Sa réputation s'étendit. Le ministre Colbert le choisit en 1666 pour être secrétaire de l'académie des sciences. Deux ans après, Colbert de Crossy, plénipotentiaire pour la paix d'Aix-la-Chapelle, l'y mena avec lui ; Duhamel l'accompagna encore en Angleterre. Il fit ce voyage en philosophe : sa principale curiosité fut de voir les savans, surtout l'illustre Boyle, qui lui ouvrit, dit Fontenelle, tous les trésors de la physique expérimentale. De Londres il passa à Amsterdam, et y porta le même esprit. Il recueillit dans ces deux voyages des richesses dont il orna ses livres. De retour en France, il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 6 août 1706, à 82 ans. Peindre les mœurs de ce savant, ce seroit, dit Fontenelle, faire le panégyrique d'un saint. « Pendant qu'il fut en Angleterre, ajoute-t-il, les catholiques anglais qui alloient entendre sa messe chez l'ambassadeur de France disoient communément : Allons à la messe du saint prêtre. Ces étrangers n'avoient pas eu besoin d'un long temps pour prendre de lui l'idée qu'il méritoit. Un extérieur très-simple, et qu'on ne pouvoit jamais soupçonner d'être composé, annonçoit les vertus du dedans, et trahissoit l'envie qu'il avoit de les cacher. On voyoit aisément que son humilité étoit, non pas un discours, mais un sentiment fondé sur sa science même ; et sa charité agissoit trop souvent, pour n'avoir pas quelquefois, malgré toutes ses précautions, le déplaisir d'être découverte. Le désir d'être utile aux autres étoit si connu en lui, que les témoignages favorables qu'il rendoit en perdoient une partie du poids qu'ils devoient avoir par eux-mêmes. » Il fut pendant toute sa vie dans une extrême considération auprès de nos plus grands prélats ; cependant il n'a jamais possédé que de petits bénéfices, et il n'en a point eu dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelqu'un. Les principaux ouvrages de Duhamel sont, I. *Astronomia physica*, et un traité *De meteoris et fossilibus*, imprimés l'un et l'autre en 1660, in-4°. « A la forme de dialogue qu'ont ces deux ouvrages, et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnoît, dit Fontenelle, que Cicéron a servi de modèle ; mais on le reconnoît encore à une latinité pure, et à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines. Son imagination fleurie et ornée a répandu ses agrémens sur la sécheresse de la matière. » II. *De corporum affectionibus*. III. *De mente humanâ*. IV. *De corpore animato*, ouvrage dans lequel tout est appuyé sur l'expérience et sur l'anatomie. Dans ce livre il fait entendre qu'on lui reprochoit de ne point décider les questions, et d'être trop indéterminé entre les différens partis ; mais ce reproche est une preuve de sa sagesse. V. *De consensu veteris et novæ philosophiæ*, Rouen, 1675, in-4°. C'est l'écrit le plus fameux de Duhamel. On y trouve une espèce de physique générale, ou plutôt un traité des premiers principes. « Ce que le titre promet, dit d'Alembert, est pleinement exécuté. L'esprit de conciliation que l'auteur avoit pris de son père triomphe dans cet ouvrage. Il y examine les sublimes et inintelligibles rêveries de Platon, et ces grands mots des

autres philosophes anciens, qu'on n'employoit que parce qu'on n'en avoit pas d'autres. » Le sage moderne rapporte tout à la physique expérimentale, et sur-tout à la chimie, pour laquelle il avoit un goût décidé. VI. *L'Histoire de l'académie des sciences*, en latin, dont la dernière édition est celle de 1701, in-4°. VII *Opera philosophica et astronomica*, Nuremberg, 1681, 4 tom. in-4°. VIII. *Philosophia vetus et nova, ad usum scholæ accommodata*, 1700, 6 vol. in-12. Cours de philosophie, composé suivant les principes répandus dans l'ouvrage précédent, à l'usage de l'abbé Colbert, qui enseignoit au collége de Bourgogne. C'est le premier livre de ce genre où l'on ait combiné avec impartialité les idées anciennes avec les nouvelles, et où l'on ait substitué les raisonnemens, les expériences, aux vaines subtilités de l'école. Cet ouvrage, très-souvent réimprimé autrefois, ne pourroit être dicté à présent dans les écoles, qu'après avoir été retouché et augmenté par une main habile. La physique est bien différente de ce qu'elle étoit dans le temps auquel Duhamel écrivoit. IX. *Theologia speculatrix et practica*, 1691, 7 vol. in-8°, en beau latin. « La théologie, dit Fontenelle, a été long-temps remplie de subtilités, ingénieuses à la vérité, mais assez souvent excessives. On négligeoit alors un peu trop la connoissance des Pères, des conciles, de l'Histoire ecclésiastique, et de tout ce qu'on appelle aujourd'hui théologie positive. Mais enfin des vues plus saines et plus nettes firent donner une entière préférence à cette dernière théologie. Duhamel l'a réunie dans son ouvrage avec la scolastique. C'est la positive qui donne du corps et de la solidité à celle-ci; et il fit pour la théologie ce qu'il avoit fait pour la philosophie. On voit de part et d'autre, ajoute Fontenelle, la même étendue de connoissances, le même désir et le même art de concilier les opinions, le même jugement pour choisir, enfin le même esprit qui agit sur différentes matieres. » Cependant son ouvrage est peu consulté aujourd'hui, soit que l'élégance du style ait persuadé qu'il n'y avoit pas mis assez de profondeur, soit que les théologiens scolastiques n'y aient pas trouvé diverses questions qu'ils auroient voulu y trouver. X. *Theologiæ clericorum seminariis accommodatæ summarium*, 5 vol. C'est un abrégé du cours précédent, augmenté et corrigé. XI. *Institutiones biblicæ, seu scripturæ sacræ prolegomena, unà cum selectis annotationibus in Pentateuchum.* Cet ouvrage fut l'avant coureur d'une grande *Bible*, 1706, in-folio, enrichie de notes pleines de savoir, de piété et d'élégance. On a encore de Duhamel, XII. *Elementa astronomica, ubi Theodosii sphæricorum libri III, cum universâ triangulorum resolutione novâ*, etc., Paris, 1643, in-4°, et *Reginæ christianissimæ* (*Mariæ Theresiæ Austriæ*) *jura in ducatum Brabantiæ et alios ditionis Hispanicæ principatus* (*in latinum versa*), Paris, 1667, in-4° et in-12. Dans ces différentes productions, un jugement droit et sûr (pour me servir de l'expression de son panégyriste), est l'architecte qui choisit et dispose les matériaux que fournit une vaste érudition.

† V. DUHAMEL du Monceau (Henri-Louis), inspecteur de la marine, membre de l'academie des sciences de Paris, sa patrie, de la société royale de Londres, et de plusieurs autres académies, consacra toute sa vie à étendre et à perfectionner les connoissances qui ont rapport à l'agriculture, au commerce, à la marine, aux arts méca-

niques. Il fit un grand nombre d'observations nouvelles, et plusieurs expériences utiles. Nullement avare de son savoir, Duhamel répandit ses instructions dans la France et dans les pays étrangers, répondant avec la plus grande exactitude à tous ceux qui eurent recours à ses lumières. Sa modestie égaloit son savoir. Dans le temps qu'il étoit inspecteur de la marine, un jeune officier, cherchant peut-être à l'embarrasser, lui fit une question. La réponse du philosophe fut dans cette circonstance, comme dans bien d'autres : « Je n'en sais rien. — A quoi sert-il donc d'être de l'académie, lui dit le jeune homme ? » Un moment après, interrogé lui-même, il se perdit dans des réponses vagues, qui décéloient son ignorance. « Monsieur, lui dit alors Duhamel, vous voyez à quoi il sert d'être de l'académie ; c'est à ne parler que de ce qu'on sait. » Il avoit donné un mémoire pour augmenter la sûreté du port de Toulon. Le département de la marine trouva son projet ridicule. Quelque temps après, le ministre l'ayant consulté sur un mémoire important venu de Toulon, il reconnut son ouvrage qu'on s'étoit approprié. Ses ouvrages sont, I. *Traité de la fabrique des manœuvres pour les vaisseaux*, ou *l'Art de la corderie perfectionné*, Paris, 1769, 2 part., 1 vol. in-4°. II. *Élémens d'architecture navale*, ou *Traité pratique de la construction des vaisseaux*, 1757, in-4°. III. *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux*, avec la *Manière de purifier l'air des salles des hôpitaux*, in-12, 1759. IV. *Traité général des pêches maritimes, des rivières et des étangs*, 1769, 1782, en 3 vol., grand in-fol., partagé en plusieurs sections, avec un grand nombre de figures. V. *Élémens d'agriculture*, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés. VI. *Traité de la culture des terres*, suivant les principes de M. Tull, 6 vol. in-12. VII. *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, 2 vol. in-4°, 1755. VIII. *La Physique des arbres*, 2 vol. in-4°, 1758. L'auteur traite, dans cet excellent ouvrage, de l'anatomie des plantes, de l'économie végétale, et de divers objets qui ont rapport à la botanique. IX. *Des Semis et Plantations des arbres*, 1760, in-4°. Il y expose une méthode pour élever et multiplier les arbres, pour les planter en massifs et en avenues, pour former les forêts et les bois, les entretenir, et rétablir ceux qui sont dégradés. X. *De l'Exploitation des bois*, ou Moyen de tirer un parti avantageux des taillis, demi-futaies et hautes-futaies, et d'en faire une juste estimation, avec la description des arts qui se pratiquent dans les forêts, 1764, 2 volumes in-4°, fig. XI. *Du Transport, de la conservation et de la force des bois*, Paris, 1767, in-4°. On trouve dans ce livre les moyens d'attendrir les bois, de leur donner diverses courbures, sur-tout pour la construction des vaisseaux, et de former des pièces d'assemblage, pour suppléer au défaut des pièces simples. XII. *Traité complet des arbres à fruits*, Paris, 1768, 2 vol. grand in-4°, orné de près de deux cents planches en taille-douce, dessinées et gravées, d'après nature, par les meilleurs artistes. Cet ouvrage a été réimprimé en 1800, in-4°, et en 1808, in-fol. XIII. *Traité de la conservation des grains, et en particulier du froment*, 1753, 1 vol. in-12, avec un Supplément publié en 1765 aussi in-12. XIV. *Traité de la garance et de sa culture*, in-12. XV. *Histoire d'un insecte qui dévore les grains de l'Angoûmois*, avec les moyens que l'on peut employer pour le détruire, in-12, fig. On a encore de cet infatigable académicien les arts de

l'*Epinglier* par Réaumur, avec des additions, 1761, in-4° ; du *Cirier*, du *Cartier*, 1765 ; de la *Forge des Enclumes*, avec l'*Art d'adoucir le fer fondu*, de Réaumur, 1765, in-fol. ; de *raffiner le Sucre*, 1764, in-fol. ; de la *Draperie*, 1764, in-fol. ; de *friser et raffiner les Etoffes de laine*, 1765, in-fol. ; du *Couvreur*, 1766 ; de *faire des Tapis façon de Turquie*, 1765, in-fol. ; de la *Forge des Ancres* ; du *Serrurier*, 1767. L'*Art du Potier de terre* ; *Fabrique de l'Amidon* ; l'*Art du Savonnier* ; l'*Art de faire des Pipes à fumer* ; de *faire de la Colle forte* ; du *Charbonnier*, ou *Manière de faire le Charbon de bois*, 1766, in-fol., etc. etc., dans la description des arts donnée par l'académie des sciences. Ces différens ouvrages sont écrits avec clarté, avec méthode, sans déclamation et sans lieux communs étrangers au sujet ; mais on y désireroit un style plus concis. L'auteur mourut doyen de l'académie des sciences, le 23 août 1782, dans sa quatre-vingt-deuxieme année. Il avoit fait bâtir à Desainvilliers une ferme où il se plaisoit : c'étoit un modele de toutes les commodités et réformes utiles qu'on peut introduire dans la construction des maisons rurales, et dans la distribution de leurs bâtimens divers.

DUHAN (Laurent), professeur de philosophie au collége du Plessis à Paris, mort chanoine de Verdun en 1730, a laissé un livre sur l'art d'argumenter, intitulé *Philosophus in utramque partem*, in-12.

† DUILLIUS ou DUELLIUS (Caïus), surnommé *Népos*, consul romain, fut le premier de tous les capitaines de la république qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois ; il leur prit 58 vaisseaux. Duillius, après cette victoire, fit lever le siége de Ségeste, et emporta d'assaut la ville de Macella dans la Calabre. Le sénat le récompensa de ses succès en lui accordant l'honneur du premier triomphe naval, l'an 260 avant J. C., et la permission particulière d'avoir une musique et des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. On frappa des médailles en mémoire de l'expédition de Duillius, et l'on érigea une colonne rostrale, qui subsiste encore. Elle fut frappée de la foudre vers l'époque de la seconde guerre punique, retrouvée et relevée en 1565 ; l'inscription du piédestal est très-mutilée, mais Ciaconius et Juste-Lipse ont cherché à en remplir les lacunes. Dans sa vieillesse quelqu'un lui reprocha la mauvaise odeur de son haleine. Duillius, de retour dans sa maison, se plaignit à sa femme de ce qu'elle ne l'en avoit jamais averti. « Je croyois, répondit-elle, que celle de tous les hommes avoit cet inconvénient. » Plutarque rapporte la même chose de la femme d'Hiéron, roi de Sicile.

DUISBOURG ou DUSBURG (Pierre de), natif de Duisbourg, dans le duché de Clèves, publia en latin, dans le 16e siècle, une *Chronique* de Prusse, depuis l'an 1226 jusqu'en 1325. Harcknochius, savant Allemand, publia cette Chronique à Francfort, in-4°, avec la continuation d'un anonyme jusqu'en 1426, et dix-neuf *Dissertations*, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Quoiqu'elles jettent un grand jour sur l'histoire de Prusse, on ne doit regarder cet écrivain que comme un auteur laborieux, qui a compilé des faits, et dont l'ouvrage est un amas de morceaux historiques, plutôt qu'une histoire.

* DUIVEN (Jean), né à Gouda vers 1610, mort en 1640, étoit éleve de Crabeth, et acquit de la réputation à peindre le portrait. Il fit

sa fortune en peignant le *père Simpernel*, franciscain; il ne fut employé depuis qu'à en faire des copies, qu'il vendit fort cher.

* I. DUJARDIN (Roland), auteur peu connu, qui fit représenter à Tours, en 1590, une *Eglogue* en cinq actes, en prose et en vers, avec un prologue intitulé *Le Repentir amoureux*. Cette pièce, qui n'a jamais été imprimée, est traduite de l'italien de Louis Groto. On lui attribue en outre une traduction des *Aveugles*, tragi-comédie d'Epicure, napolitain, qui n'a pareillement pas été imprimée, et dont le manuscrit porte la date de 1592.

† II. DUJARDIN (Carle), peintre hollandais, né vers 1640 à Amsterdam, mort à Venise en 1674, à 34 ans, excelloit dans les paysages, dans les animaux et dans les bambochades. Il fut élève de Berghem: Il fut bientôt en état de voyager en Italie, où il partagea son temps entre la peinture et le plaisir. Admis à la bande joyeuse académique de Rome, sous le nom de *Barbe-de-Bouc*, il en faisoit les agrémens; et ses tableaux, dans le genre des bambochades, étoient préférés, par les Italiens, à tous ceux de sa nation. Le goût de la dépense qu'il avoit contracté l'obligea, pour payer ses dettes, d'épouser à Lyon son hôtessse, quoique beaucoup plus âgée que lui. On reconnoit dans ses tableaux la touche spirituelle, l'harmonie et le ton de couleur de son maitre. Ses *Marchés*, ses *Scènes de charlatans*, *de voleurs*, ses *Paysages*, sont animés et peints d'une manière ingénieuse et vraie. Son tableau des *Charlatans* fut acheté, en 1785, par d'Angivilliers, pour la collection du roi, 18,300 livres. Il y a encore de lui une petite *Œuvre* d'environ cinquante estampes, qu'il a gravées à l'eau-forte, avec autant de légèreté que d'esprit. Ses productions sont aussi recherchées que difficiles à acquérir. Le Musée Napoléon possède plusieurs tableaux de ce maitre.

† III. DUJARDIN (N.), né à Neuilly-Saint-Front, dans le Soissonnais, en 1738, mort le 5 février 1775, a donné le premier volume de l'*Histoire de la Chirurgie*, depuis son origine jusqu'à nos jours, publiée en 1774, in-4°. Périlhe l'a continuée. On prétend que Querlon est le véritable auteur de cet ouvrage, qui a paru sous le voile de l'anonyme.

* DUKE (Richard), mort en 1711, et compté au nombre des poëtes anglais, étoit l'ami d'Otway, qui l'a honorablement nommé dans ses traductions d'Ovide et de Juvénal. Ses productions, qui ne sont guère au-dessus de la médiocrité, parurent d'abord dans les Mélanges de Dryden, et ensuite dans un volume in-8°, publié par Ponson en 1717, où se trouvent aussi les poésies de Roscommon, et l'Essai sur l'art poëtique de Buckingham.

* DUKER (Charles-André), né à Unna en Westphalie en 1670, depuis 1716 jusqu'en 1734 fut professeur de littérature ancienne à Utrecht, et mourut à Meyderick, près de Duisbourg, en 1752, âgé de 82 ans. Ce savant éditeur de *Thucydide* et de *Florus*, a encore enrichi d'excellentes *Notes* le Tite-Live de Drakenborch, et l'Aristophane de Bierman le second. Son premier ouvrage fut un recueil d'opuscules sur la latinité des anciens jurisconsultes: *Sylloge Opusculorum variorum de latinitate Ictorum veterum*, en 1711.

* DULAGUE, ancien professeur d'hydrographie, et membre de l'académie de Rouen, mort dans cette

ville en 1806, est connu par les deux ouvrages suivans : I. *Leçons de navigation*, 1768, in-8°; 2e édition, 1771; 3e édit., 1784, in-8°; 4e édit., 1792, in-8°. II. *Principes de navigation*, ou *Abrégé de la théorie et de la pratique du pilotage*, *rédigés par ordre du roi pour les écoles d'hydrographie*, Paris, 1787, in-8°. Le succès de ces deux ouvrages, adoptés comme classiques par le gouvernement, pour les élèves de la marine, suffit pour faire apprécier le talent de cet auteur.

† DULARD (Paul-Alexandre), secrétaire de l'académie de Marseille, sa patrie, mort le 7 décembre 1760, à 64 ans, a donné, I. Un poëme des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la Nature*, in-12, plusieurs fois réimprimé. « Ce n'est, a dit un critique, que le Spectacle de la Nature, mis en vers par le poëte Ronsard. Il manque d'imagination, de vivacité et de chaleur, quoiqu'il ait été enfanté sous le soleil de la Provence. C'est de la glace faite au feu. Il s'y trouve cepenant quelques détails bien rendus, et même de beaux vers, et les notes sont instructives. » II. *Œuvres diverses*, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-12. On y rencontre, comme dans l'ouvrage précédent, quelques tirades heureuses ; mais on y cherche en vain le génie qui fait les poëtes. Malgré la foiblesse de sa versification, Dulard a remporté jusqu'à neuf fois le prix de l'académie des Jeux-Floraux.

DULAU (Jean-Marie), né au château de la Côte, près de Périgueux, en 1738, devint agent général du clergé de France en 1770, il fut l'ame des délibérations. Nommé archevêque d'Arles en 1775, il fut appelé aux états-généraux en 1789. Sa timidité naturelle l'empêcha de se faire entendre à la tribune; mais il publia successivement divers *Opuscules*, et entre autres une *Adresse* au roi sur le décret du 26 mai 1792, qui condamnoit à la déportation les prêtres non assermentés. C'est un modèle de force et de sensibilité. Quelques jours après, ce prélat fut arreté, traduit dans la prison des Carmes ; et lorsque les assassins du 2 septembre vinrent y chercher des victimes, il s'offrit le premier, et périt sous leurs coups, sans proférer une seule plainte.

† I. DULAURENS (N.), né à Douay, le 27 mai 1719, d'un chirurgien-major du régiment de la Roche-Guyon, embrassa l'état monastique, et entra, à 16 ans, chez les chanoines de la Trinité. Des désagrémens le forcèrent de demander sa translation dans l'ordre de Cluny ; mais ayant été refusé dans une maison de cet ordre, il protesta juridiquement contre ce refus, et se rendit à Paris pour s'y livrer aux lettres. Au mois d'août 1761, le parlement de Paris ayant lancé le célèbre arrêt contre les jésuites, l'abbé Dulaurens fit contre ceux-ci une forte satire, sous le titre de *Jésuitiques*. Le lendemain de la publication de cet ouvrage, il partit pour la Hollande. Un ordre avoit été donné pour l'arrêter. Ne le trouvant pas dans son domicile, son ami fut pris et mis à la Bastille pour un mois. Dulaurens, mécontent des libraires d'Amsterdam, voyagea à Liege et à Francfort, dans l'espoir de tirer un gain considérable de sa plume ; mais il n'en fut pas plus riche, et essuya toute sa vie la misère et la persécution. Il composa, en 1767, un *Dictionnaire d'esprit*, qui n'a point été imprimé, mais qui se trouve mentionné dans le jugement de la chambre ecclésiastique de Mayence, à laquelle l'auteur avoit

été dénoncé comme ayant publié des ouvrages irréligieux; et, sur ce fondement, il fut arrêté, jugé et condamné, par sentence du 30 août 1767, à une prison perpétuelle. Après sa condamnation, il paroît avoir été détenu dans une maison de pauvres prêtres, appelée *Mairabon*, près de Mayence, où il a fini ses jours misérablement en 1797. Il avoit des connoissances, de l'imagination, un style rapide. Ses deux poëmes du *Balai* et de *la Chandelle d'Arras* offrent plus de dissolution que de goût. L'*Arétin Moderne*, en 2 vol. in-12; *Imirce*, ou *La Fille de la Nature*, en 2 vol. in-12, n'ont point eu autant de succès que son *Compère Matthieu*, en 3 vol.; ouvrage cependant assez mal digéré, et qui n'a dû le peu de vogue qu'il a eue parmi les gens peu instruits, qu'aux atteintes qu'on y porte à la religion et aux mœurs. On a fait, dit un critique, beaucoup d'honneur à cet ouvrage en l'attribuant à Voltaire. Quelques tours assez bien imités de Zadig et de Candide avoient accrédité cette opinion ridicule; mais il y a loin de l'écolier à son maître. Le *Compère Matthieu* est un mélange de tout ce que le cynisme d'un satyre a de plus effronté, et de tout ce que l'érudition d'un pédant a de plus fastidieux. A quoi faut-il donc en rapporter le succès ? On le répète, à la vérité caustique des traits sous lesquels étoient représentés dans cet ouvrage les philosophes du temps. Quant aux caractères et à quelques épisodes ingénieux, il est singulier qu'on n'ait jamais remarqué que le roman tout entier étoit calqué sur celui de Rabelais; que le père Jean étoit une mauvaise contre-épreuve du fameux Moine de Séville, et Diégo une froide copie de Panurge. Le *Voyage en enfer* est tiré de Pantagruel. Il y a un grand nombre d'éditions du *Compère Matthieu*, in-8°, in-12 et in-18. Le *Balai* a été réimprimé en 1807 ou 1808, en 1 vol. in-12, avec grav. On a encore de ce moine un *Dictionnaire de théologie portative*, par l'abbé Bernier, 1 vol. in-12. (On l'attribue au baron d'Holbach); et des *Lubies théologiques*, qui sont des rapsodies du même ton et du même goût que ses autres ouvrages. Les *Jésuitiques*, réimprimées en Hollande, avec des augmentations très-plaisantes; L'*Observateur des Spectacles*, journal rempli d'anecdotes curieuses; l'*Evangile de la Raison*, in-8°, attribué à Voltaire; *La Vérité*, dédiée à J.-J. Rousseau; *La Thérésiade* (ouvrage inédit), dont le sujet est le couronnement de l'empereur Charles VI; *Les Abus dans les cérémonies religieuses et dans les mœurs*, in-8°; *Le Destin* : on doute qu'il soit de cet auteur. *Je suis Pucelle, Histoire véritable*, La Haye, 1767, in-12. On lui attribue encore l'*Antipapisme revélé*, ou *les Rêves de l'Antipapiste*, Genève, 1767, in-8°. Dulaurens eut pour frère DULAURENS, maire de la ville de Rochefort, médecin de la marine royale, mort à Paris, le 3 mai 1789 : c'étoit un homme d'un rare mérite, auteur de divers ouvrages *sur l'Administration des hôpitaux*.

* II. DULAURENS (André). *Voyez* LAURENS (André du).

DULCIN *ou* DOUCIN, né à Novarre en Lombardie, adopta les opinions de Segarel, et, après la mort de son maître, fut chef des apostoliques. — *Voyez* SEGAREL.

DULIN (Pierre), peintre, né à Paris vers l'an 1670 ou 1671, fut élevé à Rome, et peignit divers tableaux pour différentes églises de Paris. Il est principalement connu par ceux du *Sacre de Louis XV*, qui ont été gravés en un vol. in-fol.

I. DULLAERT (Jean), né à Gand, professeur de philosophie à Paris, où il mourut en 1512, a publié 3 vol. in-fol. de *Questions* sur les livres de la physique d'Aristote et les œuvres de Porphyre.

† II. DULLAERT (Herman), peintre et poëte, né à Roterdam en 1636, mort en 1684, montra de bonne heure beaucoup de vivacité et de jugement. Comme il étoit d'une complexion très-délicate, ses parens lui laissèrent le choix de l'objet principal de son application ; il choisit la peinture. Envoyé à Amsterdam, sous le fameux Rembrant, il imita si bien la manière, qu'on prit, dit-on, plusieurs fois les ouvrages du disciple pour ceux du maître. La foiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail, et l'on n'a de lui que peu de pièces. Il avoit joint, dès la première jeunesse, à l'étude de la peinture, celle des langues et des sciences ; et il se délassoit par les exercices de la musique et de la poésie. Il avoit la voix belle et faisoit des vers avec une grande facilité. Il a donné des *Comédies* et des *Tragédies* qui eurent du succès.

* DULOT (M.), rimeur, du milieu du 17[e] siècle, moins connu par ses productions, plongées depuis long-temps dans l'oubli, que par le poëme de *Dulot vaincu*, dans lequel Sarrazin a plaisamment célébré la *Défaite des Bouts-rimés*, dont on lui attribue l'invention.

DULUC. *Voyez* LUC, n° II.

* DUMAR (N.), auteur d'une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *Le Cocu en herbe et en gerbe*. Cette pièce, dédiée au maréchal d'Albret, a été imprimée à Bordeaux, in-8°, sans date ; mais l'auteur de la Bibliothèque du théâtre français, la place vers 1686.

* DUMARETS. *Voyez* MARETS (du).

DUMARSAIS. *Voyez* MARSAIS.

† I. DUMAS (Louis), fils naturel de Jean-Louis de Montcalm, seigneur de Candiac, et d'une veuve noble de Rouergue, naquit à Nîmes en 1676. La jurisprudence l'occupa d'abord ; mais les mathématiques, la philosophie et les langues, le possédèrent ensuite tout entier. Il avoit une imagination vive et féconde. Son esprit étoit inventif et très-méthodique. On lui est redevable du *Bureau typographique*, dont on se sert avec succès. Cette méthode est d'autant plus ingénieuse, qu'elle réduit en récréation l'art épineux de lire et d'écrire, et les premiers élémens de toutes les langues. Après avoir conçu l'idée de cette invention, il en fit les premiers essais sur le jeune de Candiac, prodige d'esprit dans l'âge le plus tendre. Son élève se fit admirer à Paris et dans les principales villes du royaume, où Dumas l'accompagna toujours. La mort le lui ayant enlevé en 1726, avant qu'il eût atteint sa septième année, il pensa en perdre la tête. Une maladie dangereuse fut la suite de ses chagrins ; et il seroit mort sans secours, si Boindin ne l'avoit tiré de son galetas pour le faire traiter chez lui. Dumas se retira ensuite chez Mad. de Vaujou, à deux lieues de Paris, et y mourut en 1744. Nous avons de lui, I. *L'art de transposer toutes sortes de musiques sans être obligé de connoître ni le temps ni le mode;* traité curieux, mais qui n'est d'aucun usage, publié à Paris, in-4°, 1711. II. Un vol. in-4°, imprimé aussi à Paris en 1733, sous le titre de *Bibliothèque des enfans*, en quatre parties, où il met dans un jour lumineux le système et l'économie de son Bureau typographi-

que. Cette invention eut, comme toutes les choses nouvelles, des approbateurs et des contradicteurs; mais l'auteur la défendit avec beaucoup de succès dans les journaux et dans quelques brochures particulières. Ce recueil est devenu rare. Le Bureau typographique a été perfectionné par M. Reybert, citoyen d'Avignon, qui l'a enrichi d'un grand nombre de cartes renfermant des instructions utiles et agréables sur la géographie, l'histoire, la fable, etc., etc. III. *Mémoires de l'Ecosse sous le règne de Marie Stuart*, écrits par Crawfurt, traduits de l'anglais. Cette version manuscrite se trouvoit dans la nombreuse bibliothèque du feu marquis d'Aubais, avec qui ce grammairien philosophe avoit eu d'étroites liaisons.

II. DUMAS (Hilaire), docteur de la maison et société de Sorbonne, s'est fait connoître par une *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, Trévoux, 1702, en 3 vol. in-12, assez bien écrite. On l'attribua au P. Le Tellier; mais ce jésuite n'écrivoit pas avec autant de modération. On a encore de l'abbé Dumas une *Traduction de l'Imitation de J. C.*, et d'autres écrits, moins connus que son Histoire.

* III. DUMAS (Jean-Daniel), maréchal de camp, ancien gouverneur général des îles de France et de Bourbon, étoit né à Montauban, en Querci, en 1721, d'une famille distinguée. Comme Catinat, il débuta par la profession du barreau : comme lui, il s'en dégoûta, et le quitta pour prendre les armes. Il fit avec distinction toutes les campagnes de la Provence et du Piémont, depuis 1742 jusqu'en 1747. En 1752, envoyé à l'Acadie en qualité de commandant, il déploya tant de bravoure, tant d'habileté, et concourut à tant de succès dans la longue campagne qui eut lieu dans cette partie du nouveau Monde, depuis 1752 jusqu'en 1760, entre les troupes françaises et les troupes britanniques, qu'à son retour en France, en 1761, le roi l'en récompensa par une commission de colonel. Nommé commandant en second à Saint-Domingue en 1765, il fut élevé l'année suivante au poste de gouverneur des iles de France et de Bourbon, et reçut le brevet de brigadier des armées du roi, durant le cours de son administration, qui devint orageuse, par les démêlés que, dans son zele pour les intérêts de son roi, il eut à soutenir contre les agens de la compagnie, à la tête desquels étoit l'intendant, nommé Poivre. Il fut rappelé; mais sur le compte que l'on rendit au roi de sa conduite, on lui accorda une gratification de 40,000 liv. et une pension de mille écus. Fait maréchal de camp en 1780, il vécut dans la retraite, et vint terminer ses jours en 1794, à Montauban, dans le sein de sa famille, laissant à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un excellent capitaine, d'un habile administrateur, et d'un citoyen recommandable par toutes les vertus privées.

DUMAY. *Voyez* MAY.

DUMBAR (Gérard), mort le 6 avril 1744 à Deventer sa patrie, est auteur d'une *Histoire* curieuse et savante de cette ville, en 3 vol. in-8°.

DUMÉE (Jeanne), Parisienne, instruite dès son enfance dans les belles-lettres, fut mariée fort jeune; mais à peine avoit-elle atteint l'âge de 17 ans, que son mari fut tué en Allemagne à la tête d'une compagnie qu'il commandoit. Profitant de la liberté du veuvage pour se livrer avec plus d'ardeur à l'étude, elle cultiva l'astronomie, et donna en 1680 1 v. in-4°, à Paris, sous ce titre : *Entre-*

tiens de Copernic touchant la mobilité de la terre, par mademoiselle Jeanne Dumée, de Paris. Elle explique avec netteté les trois mouvemens qu'on donne à la terre; et les raisons qui établissent ou qui combattent le système de Copernic, y sont exposées avec impartialité.

DUMÉES (Antoine-François-Joseph), lieutenant-bailli d'Avesnes, où il mourut en 1765, étoit né à Esclaibes en Hainaut en 1722. Il a donné la *Jurisprudence* de cette province, 1750, in-4°, et les *Annales Belgiques*, 1761, in-12.

* DUMÉNI, acteur de l'opéra, d'abord cuisinier. Lully, l'ayant entendu chanter, trouva sa voix si agréable qu'il le demanda à son maître et lui fit apprendre la musique. Il devint l'un des meilleurs acteurs de son temps, et jouoit avec une rare perfection, sur-tout le rôle de *Phaëton*, dans l'opéra de ce nom : ceux de *Renaud*, d'*Amadis*, de *Medor*, et plusieurs autres. Sa voix étoit plutôt une taille des plus hautes qu'une haute-contre. Il ne fut jamais grand musicien; mais la beauté de sa voix, et son talent comme acteur, faisoient oublier cette ignorance des grandes règles de cet art. Pendant chaque représentation il buvoit du vin de Champagne, et cette particularité qui auroit nui à tout autre acteur, animoit tellement Duméni, que son jeu, dans les derniers actes, étoit de beaucoup supérieur à celui des premiers. Il a fait plusieurs voyages en Angleterre pendant les vacances de l'opéra, et c'est dans ce pays qu'il lui survint une extinction de voix qu'il a conservée jusqu'à sa mort, arrivée en 1715.

* DUMERBION, officier général en 1790, fut fait maréchal de camp en 1791. Général de division à la fin de 1792, il seconda les opérations du général en chef Biron. En 1794 nommé chef provisoire de l'armée d'Italie, il enleva le fameux camp des Fourches et Raoux, 60 pièces de canon, une immense quantité de munitions de guerre et autres effets : 2000 prisonniers fûrent les suites de ce combat. Le 5 décembre de la même année, Dumerbion, remplacé au commandement de l'armée d'Italie par le général Schérer, se choisit une retraite ignorée, où, quelque temps après, il succomba, à l'age de 65 ans, aux atteintes d'une maladie longue et cruelle.

* I. DUMESNIL (Marie), célèbre actrice, née à Paris en 1711, après avoir joué la comédie en province, débuta au théâtre français le 6 août 1737, par le rôle de *Clytemnestre* dans Iphigénie. Une taille peu avantageuse, un physique assez ordinaire, sembloient lui interdire l'emploi des reines auquel elle se destinoit; mais une tête bien placée, un œil expressif, imposant, terrible même, une voix sonore, une prononciation pure, une chaleur, une vérité rares lui assurèrent bientôt le rang qu'elle a occupé sur la scène française pendant trente-neuf années consécutives. Rien n'étoit plus pathétique, plus entraînant, plus touchant qu'elle dans le désordre et le désespoir d'une mère. Le sentiment de la nature la rendoit sublime : tous ceux qui l'ont vue se rappellent encore avec plaisir l'effet qu'elle produisoit dans les rôles de *Clytemnestre*, d'*Agrippine*, de *Mérope*, de *Cléopâtre*, etc. Au cinquième acte de cette dernière tragédie, lorsqu'après ses imprécations, et prête à expirer de rage, elle dit :

Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour,

mademoiselle Dumesnil se sentit frappée d'un fort coup de poing dans le dos par un vieux militaire qui se trouvoit aux balcons du théâ-

tre, derrière elle, et qui lui dit : « Va, chienne, à tous les diables. » Ce trait de délire, qui interrompit le spectacle et l'actrice, n'empêcha pas celle-ci d'en remercier l'officier après la pièce, comme d'un éloge flatteur, preuve de l'illusion qu'elle avoit faite par la vérité de son jeu. On convient assez généralement aujourd'hui que, quoique sa voix eût de l'éclat, elle manquoit de flexibilité ; que ses gestes n'avoient ni la rondeur, ni le moelleux, ni la grace qui conviennent à une femme ; que l'amour, la politique, le simple intérêt de grandeur, ne trouvoient en elle qu'une intelligence médiocre ; qu'elle cherchoit trop à arracher les applaudissemens de la multitude : mais, malgré l'inégalité de son jeu et ses transitions bizarres, et son débit souvent comique, les beautés sublimes dont elle frappoit le public rachetoient suffisamment, et faisoient oublier les imperfections sur lesquelles elle auroit pu s'observer davantage. Cette actrice célèbre, morte, âgée de 91 ans, dans une position voisine du besoin, se retira du théâtre en 1776. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1806 ou 1807, 1 vol. in-8°, en réponse à ceux de mademoiselle Clairon, qui avoient paru précédemment ; elle y réfute plusieurs faits et quelques assertions hasardées par cette dernière.

* II. DUMESNIL. *Voy.* GAUDIN.

DUMNORIX. *Voyez* DAMNORIX.

DUMOLARD-BERT, (Charles), né à Paris le 22 juillet 1709, mort le 16 mai 1772, membre des académies d'Angers et de Berlin, a publié un *Voyage d'Italie*, en 3 vol. in-8°.

I. DUMONT (Henri), maître, de musique de la chapelle du roi, né dans le diocèse de Liège en 1610, mort à Paris, abbé de Silly, en 1684, touchoit supérieurement de l'orgue. C'est le premier musicien français qui ait employé dans ses ouvrages la basse continue. Il nous reste de lui des *Motets* estimés, et cinq *Grandes Messes* dans un très-beau plein chant, appelées Messes Royales, qu'on chante encore dans plusieurs églises.

† II. DUMONT (Jean), baron de Carlscroon, historiographe de l'empereur Charles VI, réfugié en Hollande après avoir servi sans beaucoup de fruit en France, est connu par divers écrits. Les principaux sont, I. Des *Mémoires politiques, pour servir à l'intelligence de la paix de Ryswick*, La Haye, 1699, 4 vol. in-12, dont les actes ont aussi 4 vol. in-12, 1705. Cet ouvrage, instructif et intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de Munster jusqu'à la fin de l'an 1676. II. Des *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie*, 1699, 4 vol. in-12; recueil assez curieux, mais plein d'inexactitude. III. *Corps universel diplomatique du droit des gens*, comprenant les traités d'alliance, de paix et de commerce, depuis la paix de Munster jusqu'en 1709, 8 vol. in-fol. Les quatre premiers parurent en 1726, deux autres en 1728, et les deux derniers en 1731. Cet ouvrage, sans être exempt de fautes, a son utilité. En y ajoutant les traités faits avant J. C., publiés par Barbeyrac, ceux de Rousset, de Saint-Priest, ceux de Munster et d'Osnabrug, cela forme une collection de 19 vol. in-folio, qu'on appelle collection du *Corps diplomatique*. IV. *Histoire militaire du prince Eugène de Savoie, du prince et duc de Marlborough, du prince de Nassau-Frise*, etc., etc. La Haye, 1729-1747, en 3 gr. vol. in-fol., figures. IV. *Lettres historiques, depuis janvier*

1652 *jusqu'en* 1710. Une autre plume moins habile que celle de Dumont les a continuées. V. D'autres *Recueils* en assez grand nombre. Cet auteur, mort vers 1726, dans un âge avancé, écrivoit d'une manière languissante et incorrecte; mais on trouve des recherches dans tous ses ouvrages.

† IV. DUMONT (François), sculpteur, né à Paris en 1688, orna quelques églises de la capitale de ses statues, et fut tué, en 1726, à Lille par la chute d'un échafaud posé pour placer son beau mausolée du comte de Melun : Dumont n'avoit que 38 ans : il fut enterré au bas de ce même mausolée, qui atteste son génie et son sort infortuné.

† V. DUMONT (Jean), peintre du roi, surnommé *le Romain*, né à Paris en 1700, mort dans la même ville en 1781, fut recteur de l'académie de peinture, où il avoit été reçu dès 1728. Pour se former dans son art, il avoit entrepris le voyage d'Italie à pied et sans argent. Son pinceau étoit énergique et tranchant dans le coloris : il se plaisoit à des tours de force, et à présenter des parties en raccourci, ce qui est rarement agréable et heureux. Un de ses meilleurs tableaux fut fait pour les chartreux de Paris. Son morceau de réception à l'académie représente *Hercule et Omphale*.

VI. DUMONT (George-Marie BUTEL), né à Paris le 28 octobre 1725, et mort vers l'an 1788, d'abord nommé secrétaire de la commission de l'Acadie, puis secrétaire d'ambassade à Pétersbourg, a publié divers ouvrages qui réunissent à la profondeur le mérite de l'utilité publique. I. *Traité sur le commerce*, traduit de l'anglais de Josias Child, 1754, in-12. II. *Histoire du commerce des colonies anglaises*, 1755, in-12. III. *Etat présent du commerce d'Angleterre*, 1755, 2 vol. in-12. IV. *Conduite des Français par rapport à la nouvelle Ecosse*, 1755, in-12. V. Les *Ruines de Pœstum*, traduites de l'anglais, 1769, in-fol. VI. *Théorie du luxe*, 1771, 2 vol. in-8°. L'auteur entreprend d'établir dans cet ouvrage que le luxe est un ressort politique, utile aux états. VII. *Traité de la circulation et du crédit*, 1771, in-8°. VIII. *Essai sur les causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières races des rois de France*, 1776, in-8°. Cet essai obtint le prix de l'académie des inscriptions et belles-lettres. IX. *Recherches historiques et critiques sur l'administration publique et privée des terres des Romains*, 1779.

*I. DUMOULIN (François, Pierre *et* David), tous trois frères et danseurs à l'opéra, ont acquis de la célébrité dans leur art. Le premier, qui débuta en 1700, se distingua dans le caractère d'Arlequin jusqu'en 1748, où il quitta le théâtre. Pierre brilloit dans les danses de Pierrot et de Polichinel; il se retira à la même époque que le précédent, mais il n'étoit entré qu'en 1705. Le troisième adoptant un genre plus relevé, celui de la danse tendre et expressive, y obtint le plus grand succès. Il dansoit sur-tout *le pas de deux* avec une supériorité difficile à atteindre. Il quitta le théâtre en 1751.

II. DUMOULIN. *Voyez* MOULIN.

† DUMOURIEZ (Antoine-François DUPERRIER), né à Paris en 1707, mort en 1769, fut employé avec succès comme commissaire des guerres dans diverses armées, et sur-tout en 1759 dans celle du maréchal de Broglie. A 55 ans, au milieu des douleurs de la pierre, il eut le courage de composer le poëme de *Ri-*

chardet, imitation libre de celui de Fortiguerra ou de Carteromaco, sous le même titre, Liege, 1766, 2 part., in-8° et in-12. Dumouriez a réduit à douze chants les trente dont l'original est composé, dans l'*Essai* qu'il donna en 1765 des six premiers chants : il s'est assujetti à rendre les octaves de ce poëme par des stances françaises également de huit vers. Cependant sa traduction est libre et aisée, et ses vers sont assez agréables. Outre ce poëme, on doit à cet auteur des *Traductions* de comédies italiennes, espagnoles et anglaises, des *Poésies fugitives*, une tragédie de *Démétrius* et un opéra de *Griselidis*. Son fils, ministre sous Louis XVI, s'est fait connoître comme général et comme écrivain dans les événemens de la révolution française.

* DUMUSTIER (Arthur), de l'ordre de Saint-François, vivant vers l'an 1630, se rendit recommandable autant par sa piété que par ses divers ouvrages de science et d'histoire, parmi lesquels on distingue son *Martyrologe de l'ordre de Saint-François*, livre savant, mais plein de faits controuvés.

* DUN (lord David Erskine), seigneur écossais, né en 1670 au comté d'Angus, mort en 1755. En 1696 il fut reçu au barreau et devint un célèbre avocat. En 1711 il prit le titre de lord Dun. Ce seigneur est auteur d'un petit livre excellent, intitulé *Avis de lord Dun*.

† DUNAAN, juif de nation, roi des Homérites, peuple de l'Arabie heureuse, vivoit au commencement du 6e siècle. On dit qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colère sur les chrétiens qui habitoient dans ses terres. Il y avoit une ville nommée Nagran qui en étoit remplie ; il en fit le siége, et y exerça des cruautés incroyables contre les fidèles qui ne voulurent pas renier J. C. Le martyre d'Arétas et celui d'un enfant de cinq ans sont des plus remarquables pour la barbarie : le Martyrologe romain en fait mention le 24 octobre. Elesbaan, roi éthiopien, vint l'attaquer, à la prière du patriarche d'Alexandrie, le battit et le fit mourir.

* DUNAND (N.), religieux capucin, plus connu sous le nom de P. Joseph-Marie, né à Russey et mort à Besançon en 1790, se distingua dans son ordre par ses travaux et ses recherches, principalement sur l'histoire des deux Bourgognes : pendant trente années, gardien du couvent d'Auxonne, il compulsa avec beaucoup de fruit les archives de cette ville, de ses tribunaux, de la familiarité, des convens et corporations qu'elle renfermoit : il fut associé avec Béguillet et Courtépée à la description topographique de la Bourgogne, fournit plusieurs articles, et sur-tout au premier volume ; mais cet ouvrage fut bientôt laissé à Courtépée seul : le refus qui lui fut fait de la place de provincial de son ordre, et le changement de couvent, lui fit solliciter sa sécularisation ; il l'obtint, néanmoins il ne quitta jamais ni le costume ni la règle qu'il avoit embrassés, et se fixa à Besançon où il fut nommé aumônier de l'état-major, généalogiste et juge d'armes de la confrérie de Saint-George, et associé de l'académie des sciences de cette ville : les fonctions qu'il avoit à remplir vis-à-vis les chevaliers de Saint-George rentroient dans ses goûts pour les recherches qu'elles lui faisoient faire sur les anciennes familles de la province, sur lesquelles il avoit des renseignemens très-précieux, et des porte-feuilles très-considérables. Le P. Dunand a fourni d'excellens matériaux aux histoires des monnoies du comté de Bourgo-

gne, des villes de Pontarlier, Poligny, etc., etc. Outre 52 *Cartons* de ses travaux déposés à la bibliothèque publique de Besançon, on a encore du P. Dunand les ouvrages suivans : I. *Lettre historique et critique qui prouve que Henri, roi de Portugal, n'est pas de la maison de Bourgogne-Duché, mais de celle des comtes de Bourgogne*, mars, 1758, insérée au Mercure de France, d'avril 1758. *Deux autres Lettres sur le même sujet*, restées manuscrites. II. *Moyens pour perfectionner l'histoire du comté de Bourgogne*, in-4°, manuscrit, 100 pag. III. *Dissertation pour prouver contre D. Plancher et M. Dupuy qu'Auxonne et le comté de ce nom étoient du comté de Bourgogne* en 1237, manusc. IV. *Réponse historique et critique à la première Dissertation de M. Normant sur l'antiquité de la ville de Dôle*, manusc., et *Nouvelle réponse au supplément de M. Normant sur le même sujet*. V. *Dissertation sur la cause et l'époque du nom de Chrysopolis donné à la ville de Besançon ;* autre *sur Crispe, fils de Constantin, en l'honneur duquel fut érigé l'arc de triomphe qui subsiste encore aujourd'hui dans cette ville*, manusc. VI. *Bibliothèque des auteurs de Franche-Comté*, qui renferme plus de cinq cents auteurs ; un *Abrégé de leur vie*, et une *Analyse raisonnée de leurs ouvrages*. VII. *Recueil sur le nobiliaire de Franche-Comté*, en 5 vol. in-fol., manuscrit. Ce savant estimable se proposoit de publier ces deux ouvrages lorsque la mort l'a enlevé à tant d'utiles recherches.

† I. DUNCAN (Martin), né à Kampen en 1505, curé en Hollande, mort à Amersfort en 1590, se fit une grande réputation par son zèle contre les protestans, dont il ramena un grand nombre dans le sein de l'Eglise : il a laissé des Traités *de l'Eglise*, du *Sacrifice de la messe*, du *Culte des images*, etc., etc. Tous ces ouvrages sont en latin, et prouvent le zèle dont l'auteur étoit animé pour la religion catholique.

II. DUNCAN (Marc), gentilhomme écossais, s'établit à Saumur en Anjou, où il fut professeur de philosophie, et principal du collége des calvinistes. Il exerçoit en même temps la médecine, et avec tant de réputation, que Jacques Ier, roi d'Angleterre, voulut l'attirer auprès de lui ; mais Duncan, marié à Saumur, sacrifia sa fortune à son amour pour sa femme, qui ne voulut pas s'expatrier. Il mourut dans cette ville en 1640. On a de lui quelques ouvrages de philosophie, et un *Livre contre la possession des religieuses ursulines de Loudun*. Cet écrit fit tant de bruit, que Laubardemont, commissaire pour l'examen de la possession démoniaque de ces filles, lui en auroit fait une grande affaire, sans le crédit de la maréchale de Brezé, dont il étoit médecin. *Voyez* CERISANTES.

III. DUNCAN (Daniel), autre médecin de la même famille que le précédent, membre de la faculté de médecine de Montpellier, retiré en 1690 à Genève, en fut chassé par l'envie des médecins de cette ville, passa à Berne, ensuite à La Haye, et enfin à Londres, où il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui, I. *Explication nouvelle et méthodique des fonctions animales*. II. *Chimie naturelle*, qu'il traduisit en latin, et qu'il augmenta considérablement sous ce titre : *Chimiæ naturalis specimen*. III. *Avis salutaire contre l'abus des choses chaudes, et particulièrement du café, du chocolat et du thé*, Roterdam, 1685, in-8° : ouvrage traduit en anglais, et rare, dans lequel

on trouve d'excellens conseils avec une théorie assez mauvaise. Tous ces ouvrages sont estimés.

* IV. DUNCAN (lord Adam), vaillant amiral, né en 1731 à Dundée en Ecosse, d'une ancienne et respectable famille. N'étant qu'un cadet, il fut destiné à la marine, et en 1761 il avoit le grade de capitaine en second. Il se lia intimement avec l'amiral Keppel, qui le nomma capitaine, et il étoit de la cour martiale qui jugea le procès de cet officier distingué. Il fut contre-amiral en 1767, vice-amiral en 1793, et amiral en 1799. Dans la dernière guerre, Duncan fut envoyé en station dans le nord de la mer, où il bloqua la flotte hollandaise dans le Texel, jusqu'au printemps de 1797: mais les équipages de l'escadre se révoltèrent. Sa conduite dans cette occasion fut ferme, et son discours fit une vive impression. L'ennemi profita pour s'échapper d'un moment où Duncan étoit absent. L'amiral l'apprit bientôt par ses intelligences; et par une habile manœuvre, il serra les vaisseaux hollandais entre son escadre et le Texel. Par cette manœuvre, le combat, devenu inévitable, eut lieu à cinq milles de la côte, et l'amiral hollandais Dewinter, après une vigoureuse résistance, fut obligé d'amener pavillon. Les Anglais prirent huit bâtimens. L'amiral fut créé pour cette action vicomte de Duncan, de Camperdown, et baron de Landie. Une pension de 2,000 liv. sterling lui fut accordée. Le lord Duncan, d'une taille de six pieds trois pouces d'Angleterre, à laquelle sa force répondoit, étoit d'un caractère très-aimable, et réunissoit à toutes ses vertus morales un attachement sincère au christianisme.

* I. DUNCOMBE (Guillaume), écrivain anglais, né en 1689 au comté d'Hereford, mort en 1769, épousa la sœur du poëte Jean Hughes, dont il a publié les œuvres. Il a donné encore des éditions d'autres auteurs. En 1764, cet auteur donna au théâtre de Drury-Lane sa *Tragédie de Brutus*. Enfin il a donné avec son fils une *Traduction d'Horace*, en anglais, avec des notes, 4 vol. in-12.

* II. DUNCOMBE (Jean), fils du précédent, né en 1730, mort en 1785, élève du collége de Bennet à Cambridge, où il fut reçu maître ès-arts, puis boursier. En 1757 l'archevêque Herring lui donna les deux cures de Saint-André et de Sainte-Marie à Canterbury. Il épousa la fille M. de Highmore, peintre. L'archevêque Secker le nomma prédicateur de la cathédrale de Canterbury, et son successeur, le docteur Cornwallis, lui donna la cure de Herne. Duncombe est auteur de beaucoup de *Poésies fugitives*, de trois *Sermons* et de *quelques Ecrits* insérés dans la Bibliothèque britannique topographique. Enfin il a publié *la Correspondance de M. Hughes*: les *Lettres du comte de Cork sur l'Italie*, et *la Traduction d'Horace*, dont une partie est de son père.

DUNGAL, écrivain du 9e siècle, vraisemblablement Hibernois, vint en France, et l'on croit qu'il fut moine de Saint-Denys, ou du moins fort attaché à cette abbaye. Charlemagne le consulta en 811, sur les deux éclipses de soleil qu'on disoit être arrivées l'année précédente. Dungal répondit à ce prince, dans une *Lettre* assez longue, qui se trouve dans le tome X in-4°, du Spicilège de don Luc d'Achéri. On a aussi imprimé, dans la Bibliothèque des Pères, son Traité *pour la défense du culte des images*, imprimé séparément, 1608, in-8°. Jean Albert Fabricius parle de Dungal dans sa Bibliothèque de la moyenne et basse latinité, t. II, p. 200.

† DUNI (Gilles-Romuald), célèbre musicien, pensionnaire de la comédie italienne de Paris, naquit à Matera près d'Otrante le 9 février 1709, et mourut le 11 juin 1775. Après avoir exercé son talent à Rome, à Naples et à Venise, il vint à Paris, où il mit en musique divers opéras comiques, tels que *le Peintre amoureux*, où l'on distingue une scène charmante; *Nina et Lindord*, *l'Ile des Foux*, où le morceau de l'avare passe pour le chef-d'œuvre de l'auteur; *Mazet*, *la Fée Urgelle*, *les Moissonneurs*, *les Sabots*, etc., etc., et divers autres, où l'on trouve une foule d'airs agréables et faciles. Duni est le premier qui fit connoître en France le charme de la mélodie italienne.

* I. DUNLOP (Guillame), théologien écossais, né en 1692, à Glascow, mort en 1720, professeur de théologie à Edimbourg, a donné 2 volumes de *Sermons* et un *Essai sur les professions de foi*.

* II. DUNLOP (Alexandre), frère du précédent, né en 1684 en Amérique, mort en 1752, professeur de grec à Glascow, a donné une *Grammaire grecque*.

* DUNN (Samuel), mathématicien anglais, né à Crediton au comté de Dévonshire, mort en 1792, tint quelques années une école dans sa ville natale, où il fonda une chaire de mathématiques, puis une autre école à Chelséa, où il prit ensuite une académie, et fut examinateur pour la marine de la compagnie des Indes-Orientales. Dunn a publié un *Atlas*, in-fol.; des *Traités de Navigation* et de *la Tenue des livres*; plusieurs *Mémoires*, insérés dans les Transactions philosophiques.

* DUNNING (Jean), célèbre jurisconsulte anglais, né en 1731, mort en 1783, fils d'un procureur d'Ashburton, au Dévonshire. Après avoir commencé ses études sous son père, il passa au collége de justice du Temple, et fut reçu au barreau. Bientôt il se distingua dans cette carrière, et fut aussi savant jurisconsulte qu'éloquent orateur. Dunning n'étoit pas moins charitable: souvent il a plaidé sans rétribution la cause du pauvre auquel personne ne s'intéressoit. Devenu membre du parlement, il se distingua dans l'opposition, puis il fut avocat général, juge assesseur de Bristol, et chancelier du duché de Lancaster. En 1782, il fut créé lord Ashburton; mais il mourut l'année suivante. Son fils, encore enfant, est l'héritier de son titre.

† I. DUNOD DE CHARNAGE (François-Ignace), professeur en droit à Besançon, sa patrie, mort dans cette ville le 20 mars 1751, y jouit d'une estime générale pour ses lumières et sa probité. On a de lui, I. *Histoire des Séquanais*, ou *Mémoires du comté de Bourgogne*, 1735, 1737, 1740, 3 vol. in-4°. II. *Histoire de l'église*, *ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4°. Ces deux ouvrages exigèrent de longues recherches, et une patience à toute épreuve, pour compulser une foule de manuscrits et de chartes, tant publiques que particulières; parmi des choses inutiles, on y trouve des notes et des renseignemens précieux. III. *Traité des prescriptions*, 1730, in-4°. IV. *De la main-morte et des retraits*, 1733, in-4°.

† II. DUNOD (Joseph), fils du précédent, avocat au parlement de Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'*Observations* manuscrites sur les ouvrages de son père. On a aussi de lui, *Découvertes faites sur le Rhin, d'Amagétobrie et d'Augusta Rauracorum, anciennes villes gauloises, dans la Séquanie*

Rauracienne, Porentruy, 1796, in-12.

† III. DUNOD (Pierre-Joseph), savant jésuite de la même famille, donna, in-12, en 1697, un livre curieux, intitulé *La découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté*, avec des *Questions sur l'histoire de cette province*, auxquelles on ajoute *La découverte entière de la ville d'Antre; les méprises des auteurs de la critique d'Antre*, Amsterdam (Besançon), 1709, in-8°.

† DUNOIS (Jean d'Orléans, comte de) et de Longueville, né le 23 novembre 1407, mort le 24 du même mois, en 1468, étoit fils naturel de Louis, duc d'Orléans, assassiné par le duc de Bourgogne, et de la dame de Cany-Dunois. (*Voyez* Valentine.) Dunois s'honoroit du nom de *Bâtard d'Orléans*, et prétendit l'illustrer. Il commença sa carrière par la défaite de Warwick et de Suffolck, qu'il poursuivit jusqu'à Paris. Orléans ayant été assiégé par les Anglais, il défendit courageusement cette ville, et donna le temps à Jeanne d'Arc de lui apporter du secours. La levée du siége fut suivie d'un grand nombre d'autres succès. Le comte de Dunois eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie et de la Guienne. Il leur donna le coup mortel à Castillon, en 1451, après avoir pris sur eux Blaye, Fronsac, Bordeaux, Baïonne. Charles VII dut son trône à son épée. Ce monarque, par reconnoissance, lui donna le titre de *Restaurateur de la patrie*, lui fit présent du comté de Longueville, et l'honora de la charge de grand-chambellan de France. Louis XI ne l'estima pas moins. Le comte de Dunois entra toutefois dans la ligue du *Bien public*, c'est-à-dire dans la révolte déclarée contre ce prince, et il en fut l'ame par sa conduite et son expérience.

DUNOYER. *Voyez* Noyer.

† DUNS (Jean), dit *Scot*, parce qu'il étoit né à Dunstow en Ecosse, entra dans l'ordre de Saint-François, et s'y distingua par sa subtilité à expliquer les plus grandes difficultés de la théologie et de la philosophie de son temps; ce qui lui mérita le nom de *Docteur subtil.* Jean Scot, après avoir étudié et enseigné la théologie à Oxford, vint en donner des leçons à Paris. Il se piqua de soutenir des sentimens opposés à ceux de saint Thomas. C'est ce qui produisit dans l'école les deux sectes des thomistes et des scotistes. Duns, qui étoit à la tête de ceux-ci, soutint leur parti, par un merveilleux talent pour les chicanes scolastiques. Il mourut à Cologne le 8 novembre 1308, âgé d'environ 35 ans, regardé comme un grand homme par tous ceux qui tenoient pour l'universel *à parte rei*; et comme un homme opiniâtre et d'un caractère épineux, par ceux qui tenoient pour l'universel *à parte mentis.* C'étoit le sentiment d'Ockam, disciple de Scot, et son rival dans ces sottises célèbres. Le théologien écossais, qui avoit une admirable facilité à pointiller sur tout, n'en avoit pas moins à barbouiller du papier. Ses ouvages, de l'édition de Lyon, 1639, renferment 12 vol. in-fol. On y trouve la Vie de l'auteur, écrite par Vading, et les témoignages des écrivains qui ont parlé de ce prétendu grand homme. Plusieurs ont regardé Jean Duns comme auteur de l'opinion de *la Conception immaculée de la Sainte-Vierge*, qui a fait depuis tant de progrès : elle semble néanmoins avoir été proposée dès le milieu du 12e siècle. La Lettre de saint Bernard au chapitre de Lyon peut en être une preuve. Scot soutint à la vérité ce sentiment avec plus d'éclat, mais il

ne le donne pas comme dogme certain.

† DUNSTAN (saint), né en 924, sous le règne d'Aldestan, roi d'Angleterre, dont il étoit parent, parut d'abord à la cour. Les courtisans l'ayant desservi auprès du prince, il se bâtit une cellule ; c'étoit alors le moyen d'en imposer au vulgaire. Edmond, successeur d'Aldestan, tira Dunstan de sa retraite, et se servit de ses conseils pour gouverner son royaume. Edred, successeur d'Edmond, accorda encore plus d'autorité à Dunstan. Il recevoit la discipline de sa main, et lui obéit toujours comme à son maître. Le grand objet du ministère de Dunstan fut la réforme monastique en Angleterre. Les nouveaux moines s'attirerent la vénération du peuple par l'austérité de leur vie. Ils déclamèrent vivement contre le clergé séculier ; on persécuta les anciens ecclésiastiques, et on donna leurs dépouilles aux bénédictines. Dunstan ne se laissa pas oublier, il fut fait évêque de Worcester, évêque de Londres, ensuite archevêque de Cantorbéry ; il reçut le pallium du pape, et fut légat du saint-siége dans toute l'Angleterre. Sa conscience ne lui fit apparemment aucun reproche de posséder à la fois trois bénéfices à charge d'ames, ce qui étoit pourtant une violation insigne des lois de l'Eglise. Edwy étant monté sur le trône, Dunstan lui parla plusieurs fois avec la hauteur d'un homme accoutumé à maitriser ses souverains, et qui vouloit conserver le pouvoir. Il poussa un jour l'insolence jusqu'à entrer dans une chambre où le roi étoit enfermé avec son épouse, et à la tirer de force d'entre ses bras. Le roi irrité lui fit demander compte des sommes dont il avoit disposé sous les derniers règnes ; sur son refus, il l'envoya en exil. Dunstan passa en Flandre ; cet exil ne fut point de longue durée ; car Dunstan, aidé de l'archevêque Odon, excita une révolte contre le roi, et fit mourir la reine Elvige dans de cruels tourmens. (*Voyez* Edwy.) Ce religieux ambitieux et cruel, dont on place la fête le 19 mai, mourut dans son archevêché en 988. Il reste de lui quelques ouvrages.

* DUNZ (Jean), né à Berne en 1645, mort dans la même ville en 1736, peut être comparé aux meilleurs peintres de portraits et de fleurs. Il donnoit aux premiers beaucoup de ressemblance. Sa couleur est belle et vraie, sa touche légere et arrêtée. Ses tableaux de fleurs sont bien composés, bien finis. Ses ouvrages sont très-rares. Ses amis seuls pouvoient y prétendre, parce qu'étant très-riche, il ne travailloit que pour son plaisir, et cependant on ne pouvoit être plus laborieux. Sa fortune lui servoit à secourir et à encourager les artistes.

† I. DUPARC (Jacques Lenoir), né à Pont-Audemer en 1702, mort vers 1789, entra dans la société des jésuites, et professa la rhétorique au collége de Louis-le-Grand à Paris. On lui doit plusieurs ouvrages utiles. I. *Examen impartial de plusieurs observations sur la littérature*, Paris, 1759, in-8°. II. *Observations sur la littérature*, Amsterdam et Paris, 1774, in-8°. III. *Réflexions sur le dictionnaire des trois siècles*. IV. *Plaidoyers à l'usage des élèves qui suivent les cours d'éloquence*, et des *Poëmes latins*. V. Et l'édition des *Œuvres spirituelles du père Judes*, 1781, 2 vol. in-12.

II. DUPARC. *Voyez* Sauvage, n° II.

† DUPATY (N**), né à La Rochelle, mort à Paris en 1788, dans un age peu avancé, d'abord avocat-général au parlement de Bor-

deaux, ensuite président à mortier au même parlement, fut un magistrat éloquent. Il se fit beaucoup d'honneur par son courage dans la révolution de la magistrature en 1771. Il s'en fit davantage en arrachant au supplice trois malheureux de Chaumont, condamnés à la roue. Le Mémoire qu'il publia en 1786, in-4°, pour les défendre, est plein de force, quelquefois d'exagérations. Ses *Réflexions historiques sur les lois criminelles*, et ses *Lettres sur la procédure criminelle de France*, 1788, in-8°, méritent le même éloge. Le président Dupaty s'occupa long-temps de leur réforme. On crut voir dans son zèle un grand désir de faire du bruit; car il le poussa quelquefois jusqu'à l'excès. On a de lui, comme littérateur, des *Discours académiques* et des *Lettres sur l'Italie*, 2 vol. in-8°, Paris et Rome, 1788, réimprimés plusieurs fois en divers formats. L'auteur avoit voyagé en homme sensible aux chefs-d'œuvre des arts et aux beautés de la nature. Son livre, souvent animé par le sentiment et l'enthousiasme, est quelquefois défiguré par des recherches d'esprit, et des tournures, dont la plupart sont originales et quelques-unes touchent de trop près l'affectation. Le président Dupaty avoit trop cherché à imiter Diderot et Thomas, qui lui ont fourni plusieurs de leurs phrases. Ses ennemis ont répandu que Voltaire, consulté sur ses talens comme magistrat, avoit répondu : « C'est un bon littérateur »; et quand on voulut le faire expliquer sur ses dispositions pour les lettres et les arts, il dit : « C'est un bon magistrat. » Un de ses fils a donné à des théâtres secondaires *plusieurs pièces* remplies d'esprit.

DUPERRAY (Michel), avocat au parlement de Paris en 1661, bâtonnier de son corps en 1715, mort à Paris doyen des avocats en 1730, âgé d'environ 90 ans, étoit fort versé dans la jurisprudence civile et canonique. Ses ouvrages, remplis de recherches, manquent cependant de méthode, de style, et renferment plus de doutes que de décisions. Les principaux sont, I. *Traité historique et chronologique des dixmes*, réduit et augmenté par M. Brunet, avocat, en 2 vol. in-12. II. *Notes et Observations sur l'édit de* 1695, concernant la juridiction ecclésiastique, 1723, 2 vol. in-12 : ce fut alors le meilleur ouvrage de l'auteur. III. *Traité sur le partage des fruits des bénéfices*, in-12. IV. *Traité des dispenses de mariage*, in-12. V. *Traité des moyens canoniques pour acquérir et conserver les bénéfices*, 4 vol. in-12. VI. *Traité de l'état et de la capacité des ecclésiastiques pour les ordres et les bénéfices*, 2 vol. in-12. VII. *Observations sur le concordat*, in-12, etc. VIII. *Traité des portions congrues*, etc., in-12, 1682, réimprimé en 1720. IX. *Traité des mariages*. X. *Traité des patrons et curés primitifs*, Paris 1720.

* DUPERRET (Claude-Romain LAUSE), né en 1747, cultivateur, député des Bouches-du-Rhône à l'assemblée législative, et ensuite à la convention, sincère partisan de la liberté. Attaché au parti de la Gironde, il fut un de ceux qui montrèrent le plus de courage contre la montagne; et on le vit, notamment le 10 avril 1793, causer dans l'assemblée un vacarme épouvantable en résistant au parti jacobin. L'un d'eux l'ayant menacé d'un pistolet, il mit l'épée à la main, et brava la faction qui vouloit l'envoyer à l'abbaye; il ne fut cependant pas compris dans le décret lancé le 2 juin contre les girondins. Le 12 juillet, il reçut la visite de Charlotte Corday, la conduisit chez le ministre de

l'intérieur, et fut, le 14, impliqué dans l'assassinat de Marat, d'après une dénonciation de Chabot. Il parvint facilement à repousser cette accusation ; mais, à peine débarrassé de ce péril, il retomba dans un autre qui lui coûta la vie. Il avoit été le rédacteur de la fameuse protestation du 6 juin, qui servit, par la suite, de prétexte à l'arrestation de 73 députés ; on le décréta lui-même d'accusation : il fut traduit devant le fatal tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 31 octobre 1793, comme opposant aux funestes journées des 31 mai et 2 juin. Son fils refusa du comité de sûreté générale, une somme très-considérable pour rédiger des affiches incendiaires et dans le sens du gouvernement révolutionnaire.

DUPERRIER, *Voyez* PERRIER, n° II.

DUPERRON. *Voy.* PERRON, n^os I *et* II.... *et* HAYER.

* DUPETIT-THOUARS, capitaine de vaisseau de la marine française, forma, en 1792, le projet d'aller a la recherche de la Peyrouse ; sa fortune ne suffisant point pour l'exécution d'une pareille entreprise, il ouvrit une souscription, dont le produit, joint à ce qu'il tira de la vente de son patrimoine et de celui d'un de ses frères, M. Aubert-Dupetit-Thouars, et aux secours que Louis XVI lui fit donner, tant en munitions qu'en avances d'appointemens pour lui et ses officiers, lui fournit les moyens d'armer un bâtiment, avec lequel il partit de Brest. Arrêté au Brésil par les Portugais, au moment où il venoit de sauver la vie à quarante hommes de cette nation, il eut la douleur d'apprendre bientôt après la perte de son bâtiment, que l'on fit à dessein briser sur la côte, et il dut, par conséquent, renoncer à l'espoir de poursuivre son expédition. Dès ce moment, il ne lui resta plus qu'un désir, celui d'indemniser les personnes qui avoient souscrit pour son entreprise ; et ce désir fut rempli ; conduite digne d'éloges, et à laquelle on ne peut donner trop de publicité. En 1798, il fit partie de l'expédition d'Égypte, et commandoit le vaisseau le Tonnant à la bataille d'Aboukir. Il opposa aux Anglais la plus vigoureuse résistance. Mutilé par un boulet, il se fit mettre dans du son pour arrêter le sang, commanda tant que ses forces le lui permirent, et mourut en disant : « Equipage du Tonnant, n'amenez jamais votre pavillon. » Son frère, Aubert DUPETIT-THOUARS, est l'auteur d'une *Flore de l'Ile de France*, dont il a paru plusieurs cahiers. La famille de Dupetit-Thouars a produit plusieurs sujets distingués.

* DUPHOT (Léonard), né à Lyon en 1770, servant dès l'âge de 15 ans dans le 61e régiment, obtint bientôt de l'avancement. En 1797, nommé adjudant-général à l'armée d'Italie, il combattoit à l'avant-garde, et fut blessé dans une affaire qui eut lieu en avant de Lovadina, près Mantoue. Un mois après, il fut nommé général de brigade. En 1797, il accompagna Joseph Bonaparte, nommé ambassadeur près de la cour de Rome, et devint une des victimes de l'insurrection qui éclata dans cette ville le 28 décembre de la même année : quelques révolutionnaires, tant Romains qu'étrangers, en furent les acteurs ; et Duphot voulant, comme l'annonça Joseph Bonaparte dans sa dépêche, dissiper cet attroupement, fut tué par les troupes du pape, et non par les insurgés qui venoient, au contraire, réclamer son appui ; son corps fut ensuite insulté par la populace romaine. L'ambassadeur de France se retira aussitôt à Florence, et la conquête de

Rome devint la suite de cet évènement.

I. DUPIN. *Voy.* Tour-Dupin.

* II. DUPIN (N.), originaire de Châteauroux, d'abord capitaine dans le régiment d'Anjou, ensuite receveur des tailles à Châteauroux, puis fermier général, est auteur d'un ouvrage intitulé *Observations sur un livre intitulé* de l'Esprit des lois (3 part., in-8°), supprimé et brûlé, dit-on, par lui-même, à l'invitation de madame de Pompadour.

* III. DUPIN-PAGER (Romain), né vers la fin du 16e siècle à Fontenay-le-Comte en Poitou, poëte latin et français. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées, in-12, à Paris, en 1629. La première partie, composée des poésies françaises, contient des *Odes*, un *Poëme sur l'hérésie*, et divers mélanges. Les nombreux défauts de toutes ces pièces empêchent d'y remarquer quelques vers heureux et quelques descriptions poétiques qui s'y trouvent de loin en loin.

† IV. DUPIN (Louis-Ellies), docteur en théologie de la faculté de Paris, et professeur royal en philosophie, né à Paris le 17 juin 1657, d'une famille ancienne, originaire de Normandie, fut élevé avec soin par son père, et fit paroître, dès son enfance, beaucoup d'inclination pour les belles-lettres et pour les sciences. Après avoir étudié au collége d'Harcourt, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1684. Il avoit déjà préparé des matériaux pour sa *Bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques*, dont le premier volume parut in-8°, en 1686. Les huit premiers siècles étoient achevés, lorsque la liberté avec laquelle il portoit son jugement sur le style, la doctrine et les autres qualités des écrivains ecclésiastiques, déplut à Bossuet, qui en porta ses plaintes à l'archevêque de Paris. Ce prélat obligea Dupin à donner une rétractation d'un assez grand nombre de propositions, dont quelques-unes étoient susceptibles d'un sens favorable. L'auteur, en se soumettant à tout ce qu'on voulut, espéroit que son ouvrage ne seroit pas supprimé. Il le fut cependant le 16 avril 1693; mais on lui accorda la liberté de le continuer, en changeant seulement son titre. Cet ouvrage immense, capable d'occuper lui seul la vie de plusieurs hommes, et qui, avec ses divers supplémens, forme 61 vol. in-8°, ne l'empêcha point de publier plusieurs autres écrits sur des matières importantes. L'activité de son génie suffisoit à tout. Il étoit commissaire dans la plupart des affaires de la faculté, remplissoit sa chaire de philosophie au collége royal, travailla pendant plusieurs années au *Journal des savans*, et donnoit des avis et des mémoires à plusieurs écrivains. Malgré cette multiplicité d'occupations, il trouvoit encore le moyen de se délasser une partie de la journée avec ses amis. La douceur de sa vie fut troublée par l'affaire du cas de conscience; il fut l'un des docteurs qui signèrent ce cas. Cette décision lui fit perdre sa chaire. Exilé à Châtellerault en 1703, il obtint son rappel en se rétractant; mais il ne put jamais recouvrer sa place de professeur royal. Clément XI remercia Louis XIV de ce châtiment; et dans le bref qu'il adressa à ce monarque, il appela ce docteur « un homme d'une très-mauvaise doctrine, et coupable de plusieurs excès envers le siége apostolique. » — Dupin ne fut pas plus heureux sous la régence. Il étoit dans une étroite liaison avec l'archevêque de Cantorbéry, et même dans une relation continuelle. On soupçonna du mystère dans ce com-

merce; et le 10 février 1719, on fit enlever tous ses papiers. « Je me trouvai au Palais-Royal au moment qu'on les y apporta, dit Lafiteau, évêque de Sisteron, de qui nous empruntons ces anecdotes; il y étoit dit que les principes de notre foi peuvent s'accorder avec les principes de la religion anglicane. On y avançoit que, sans altérer l'intégrité des dogmes, on peut abolir la confession auriculaire, et ne plus parler de la transsubstantiation dans le sacrement de l'eucharistie, anéantir les vœux de la religion, retrancher le jeûne et l'abstinence du carême, se passer du pape, et permettre le mariage des prêtres. » Les ennemis de Dupin prétendent que sa conduite étoit conforme à sa doctrine; qu'il étoit marié, et que sa veuve se présenta pour recueillir sa succession; mais rien n'est plus faux que tous ces bruits scandaleux. Le projet de réunion de l'Eglise anglicane avec l'Eglise romaine n'étoit point un mystère: c'étoit le fruit de l'esprit conciliant de Dupin. Le cardinal de Noailles, et le procureur-général du parlement de Paris, Joly de Fleury, l'avoient approuvé. Quoi qu'en ait dit l'évêque de Sisteron, on assure qu'il n'y avoit rien dans l'écrit de Dupin qui dût paroître suspect à un théologien judicieux et modéré. Ce fut par les mêmes vues de paix que, pendant le séjour du czar Pierre à Paris, il fut consulté sur quelques projets de réunion qui n'ont point eu d'effet. Enfin, quelque jugement qu'on porte de sa façon de penser et de sa conduite, on ne peut lui refuser un esprit net, précis, méthodique, une lecture immense, une mémoire heureuse, un style, à la vérité, peu correct, mais facile et assez noble, et un caractère moins ardent que celui qu'on attribue d'ordinaire aux écrivains du parti janséniste avec lequel il étoit lié. Il mourut à Paris le 6 juin 1719. Les principaux ouvrages de ce laborieux écrivain sont, I. *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, contenant l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique, la chronologie de leurs ouvrages, tant de ceux que nous avons, que de ceux qui se sont perdus; le sommaire de ce qu'ils contiennent; un jugement sur leur style, leur doctrine; et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages*, en 58 v. in-8°, réimprimée en Hollande en 19 vol. in-4°. Dom Cellier a donné dans le même genre un ouvrage qui est plus exact, mais qui se fait lire avec moins de plaisir. L'abbé Dupin juge presque toujours sans partialité et sans prévention, et sa critique est ordinairement dégagée des préjugés du vulgaire: mais la vitesse avec laquelle il travailloit lui a fait commettre un grand nombre de fautes. Les derniers volumes ne sont pas faits avec le même soin que les premiers. Les Vies qu'il donne sont trop abrégées; les faits ne sont ni assez développés, ni assez bien discutés. Les tables chronologiques sont souvent en contradiction avec l'ouvrage même. Les catalogues des livres ne sont guère plus exacts. Les principales erreurs qu'on lui reprocha, en flétrissant son ouvrage, étoient, 1° d'affoiblir le culte d'hyperdulie que l'Eglise rend à la Vierge; 2° de favoriser le nestorianisme; 3° d'affoiblir les preuves de la primauté du saint-siége; 4° d'attribuer aux saints Peres des erreurs sur l'immortalité de l'ame, et sur l'éternité des peines de l'enfer; 5° de parler d'eux avec trop peu de respect, etc., etc., etc. II. Une *Edition de Gerson*, en 5 vol. in-fol. III. *Traité de la puissance ecclésiastique et temporelle*, Paris, 1707, in-8°. C'est un commentaire étendu des quatre propositions de la déclaration du clergé en 1682. L'auteur n'y a pas mis son nom. IV. *Histoire de l'Eglise en abrégé*, en 4 v.

in-12. V. *Histoire profane*, Paris, 1716, 6 vol. in-12. Cet ouvrage et le précédent, faits à la hâte, manquent d'exactitude. Dans l'abrégé de l'*Histoire de l'Eglise*, il ne donne rien ni à la prévention, ni à la passion : il raconte, et rien de plus. C'est le jugement que portèrent de cet ouvrage les journalistes de Trévoux, qui d'ailleurs n'étoient pas favorables à Dupin. VI. *Bibliothèque universelle des historiens*, en 2 vol. in-8°, Paris, 1707, suivant le plan de sa *Bibliothèque ecclésiastique*, mais qui n'a pas été achevée. VII. *Histoire des Juifs, depuis J. C. jusqu'à présent*, 1710, en 7 vol. in-12. C'est l'ouvrage du ministre Basnage que Dupin s'appropria, en y faisant quelques changemens. (*Voy.* BASNAGE, n° V). VIII. *De antiquâ Ecclesiæ disciplinâ*, 1686, in-4°. Cet écrit fut censuré par le cardinal de Noailles, archevêque de Paris. IX. *Liber Psalmorum cum notis*, in-8°. X. *Traité de la doctrine chrétienne et orthodoxe*, un vol. in-8°, qui étoit le commencement d'une théologie française qui n'a pas eu de suite. XI. *Traité historique des excommunications*, in-12. XII. *Méthode pour étudier la théologie*, in-12 : bon ouvrage, réimprimé en 1769, avec des augmentations et des corrections, par l'abbé Dinouart. XIII. Une *Edition d'Optat de Milève*, Paris, 1700, in-fol., estimée. XIV. On lui attribue encore l'écrit intitulé *Défense de la monarchie de Sicile contre les entreprises de la cour de Rome*, 1716, in-8°, composé par ordre de la cour de Turin, et imprimé à Amsterdam, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. C'est une réfutation d'un ouvrage de Baronius. (*Voyez* le second vol. des Mémoires du P. Nicéron, qui donne 47 vol. à la Bibliothèque de Dupin.)

V. DUPIN (Pierre), avocat au parlement de Bordeaux, mort dans cette ville le 22 novembre 1740, étoit né, en 1681, d'un notaire de Tartas, dans les Landes, et il avoit exercé pendant quelque temps l'office de procureur. On a de lui, I. *Traités des peines des secondes noces*, Paris, 1743, in-4° ; livre curieux et savant. II. *Conférences* de toutes les questions traitées par Ferron, avec le Commentaire de Bernard Automne, Bordeaux, 1746, in-4°. III. Une *Edition* de ce commentaire. (*Voyez* AUTOMNE.) Dupin étoit souvent consulté par les magistrats et les avocats.

* DUPLAIN (Antoine), auteur calviniste du 16e siècle, qui a composé pour la défense de sa secte un ouvrage en vers imprimé en 1563, sous le titre de *Cantique contenant le discours de la guerre advenue à Lyon pour la religion.*

DUPLANIL (J. D.), médecin, né à Paris, mort dans la même ville en 1802, a traduit de l'anglais divers *Ouvrages* relatifs à son art, et entre autres, *Méthode* de guérir les maladies vénériennes par Clare, 1785, in-8° ; *Médecine domestique* de Buchan, dont la cinquième édition imprimée sur la dixième de Londres, a paru en 5 vol. in-8°. Il l'a enrichie d'excellentes *Observations.* On lui doit encore *Médecine du Voyageur*, 1800, 3 vol. in-8°.

† I. DUPLEIX (Scipion) naquit à Condom en 1566, d'une famille noble originaire du Languedoc. Son père avoit servi avec distinction sous le maréchal de Montluc. Scipion s'étant fait connoître à la cour de la reine Marguerite, alors à Nérac, vint à Paris, en 1605, avec cette princesse, qui le fit depuis maître des requêtes de son hôtel. Il devint ensuite historiographe de France, et travailla long-temps sur l'histoire de ce royaume. Il s'occupa

dans sa vieillesse d'une compilation sur les libertés de l'Eglise gallicane : mais le chancelier Séguier, ayant fait brûler en sa présence le manuscrit pour lequel il demandoit un privilége, il en mourut de chagrin peu de temps après à Condom, en 1661. Dupleix étoit parvenu jusqu'à l'age de 80 ans, sans avoir ni foiblesse ni infirmités. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *Mémoires des Gaules*, 1650, in-fol., qui forment la première partie de son Histoire de France. Ils sont plus estimés que tout le reste : on voit que l'auteur avoit été aux sources : cependant, ce livre est peu connu, et encore moins lu. II. *Histoire de France*, en 5, et puis en 6 vol. in-fol. La narration de Dupleix, quoique assèz nette, est peu agréable ; outre que son langage a vieilli, il y a répandu beaucoup de platitudes ampoulées. Le cardinal de Richelieu y fut fort flatté, parce qu'il vivoit lorsque l'historien écrivit ; et la reine Marguerite, quoique sa bienfaitrice, y est peinte comme une Messaline, parce qu'elle étoit morte, et que l'auteur n'avoit plus rien à en attendre. Il sacrifioit tres-souvent la vérité à de mauvaises antithèses et à des pointes grossières. La vile adulation, qui perce dans tous les endroits où il parle du cardinal de Richelieu, déplut beaucoup à Matthieu de Morgues, et au maréchal de Bassompierre. Ils le convainquirent l'un et l'autre d'ignorance et de mauvaise foi. Dupleix leur répondit le moins mal qu'il put. Après la mort du cardinal, il voulut refondre une partie de son Histoire ; mais sa vieillesse ne lui permit pas d'exécuter ce projet. III. *Histoire romaine*, en 3 vol. in-fol., masse énorme, sans esprit et sans vie. IV. Un *Cours de Philosophie*, en français, 3 vol. in-12. V. La *Curiosité naturelle rédigée en questions*, Lyon, 1620, in-8°. Ce livre, plein de questions obscènes, et tiré en partie des problèmes d'Aristote, d'Alexandre d'Aphrodisée, et des plus célèbres médecins et naturalistes, renferme des choses curieuses et quelques-unes de dangereuses. VI. La *Liberté de la langue française*, contre Vaugelas. Au reste, Dupleix a presque toujours tort dans ses remarques ; mais il a quelque raison de se plaindre qu'on avoit aboli une foule de termes énergiques, sans leur en substituer d'équivalens, et que, sous prétexte de polir la langue, on l'avoit quelquefois appauvrie. — (*Voyez*, sur cet Historien, la dernière édition de la Bibliothèque des historiens de France par le P. Le Long.)

† II. DUPLEIX (Joseph-François), célèbre négociant français, rival de La Bourdonnaye dans l'Inde, fut envoyé dans cette contrée en 1730, pour y diriger la colonie de Chander-Nagor qui dépérissoit faute de fonds. Dupleix lui redonna la vie. Il étendit le commerce de cette colonie dans toutes les provinces du Mogol, et jusqu'au Tibet. Il expédia des vaisseaux pour la mer Rouge, pour le golfe Persique, pour Goa, pour les Maldives et pour Manille. Il fit bâtir une ville et forma un vaste établissement. Son zèle et son intelligence furent récompensés, en 1742, par le gouvernement de Pondichéry. En 1746, La Bourdonnaye s'empara de Madras ; la place capitula : Dupleix secrétement jaloux du vainqueur, cassa la capitulation, s'empara de ses vaisseaux, voulut même le faire arrêter, et ses délations à la cour de France furent cause qu'en arrivant à Paris il fut enfermé à la Bastille. (*Voyez* BOURDONNAYE.) Dupleix, en 1748, défendit Pondichéry pendant quarante-deux jours de tranchée ouverte contre deux amiraux anglais, soutenus de deux Nababs du pays. Il servit de général, d'in-

génieur, d'artilleur, de munitionnaire. Le cordon rouge et le titre de marquis furent le prix de cette belle défense, qui rendit le nom français respectable dans l'Inde. Il reçut deux ans après du Grand-Mogol une patente de Nabab, après avoir mis en possession du Décan Salabetzingue. Cette prospérité ne fut pas de longue durée. Il s'éleva en 1751 deux prétendans à la Nababie d'Arcate. Les Anglais favorisèrent le rival du Nabab soutenu par les Français. Les deux compagnies anglaise et française se firent une véritable guerre, dont le succès ne fut pas pour celle-ci. Pondichéry resta dans la disette, dans l'abattement et dans la crainte. On envoya des mémoires contre Dupleix, comme il en avoit envoyé contre La Bourdonnaye. Dupleix fut rappelé en 1753; il partit en 1754, et vint à Paris désespéré. Il intenta un procès contre sa compagnie, à laquelle il demandoit des millions qu'elle lui contestoit, et qu'elle n'auroit pu payer, si elle en avoit été débitrice. Il donna un long *Mémoire*, qui fut lu avec empressement, et dont on ne se souvient plus aujourdhui. Enfin il mourut peu de temps après, du chagrin que lui causèrent sa chute après tant de grandeur, et sur-tout la nécessité douloureuse de solliciter des juges après avoir régné. Ceux qui étoient à portée de décider du mérite de La Bourdonnaye et de Dupleix disoient que l'un avoit les qualités d'un marin et d'un guerrier, et l'autre celles d'un prince entreprenant et politique. C'est ainsi qu'en parle un auteur anglais, qui a écrit les guerres des compagnies anglaise et française : jugement adopté par l'auteur du Siècle de Louis XV.

DUPLESSIS. *Voyez* PLESSIS *et* PLESSY.

* DUPLESSY (F. S.), mort au commencement du 19e siècle, est auteur d'un ouvrage important, intitulé *Des végétaux résineux, tant indigènes qu'exotiques*, ou *Description complète des arbres, arbrisseaux, arbustes et plantes qui produisent des résines, avec les procédés pour les extraire; l'indication détaillée de leurs propriétés et usages dans la médecine, la pharmacie, l'art vétérinaire, la peinture*, etc., 4 gros vol. grand in-8°. Il est divisé en quatre parties : la première contient la description des plantes qui produisent le camphre ; la seconde partie a pour objet l'histoire du térébinthe, du baumier de Guiane, du mélèze, des pins, des monorobées, des dammara, et des résines qui en découlent ; les aromates et les végétaux vénéneux sont le sujet de la troisième partie ; la quatrième contient l'histoire des plantes dont on retire l'indigo, le vernis, la gomme élastique et les sucs résineux.

* I. DUPONT (Gratian), seigneur de Drusac, lieutenant-général en la sénéchaussée de Toulouse. Aussi peu galant que mauvais poëte, cet obscur écrivain n'a pris la plume que pour outrager les dames, en ressassant toutes les satires que ses devanciers s'étoient permises contre elles, dans un pitoyable ouvrage, intitulé *Controverse des sexes masculin et féminin*. Cette véritable rapsodie est divisée en trois livres. L'auteur établit dans le premier qu'il n'est pas certain que les femmes aient été créées comme l'homme à l'image de Dieu ; dans le second, il examine les inconvéniens du mariage et conclud contre lui ; dans le troisième enfin, il donne l'histoire des femmes les plus célèbres par leurs vices ou leur méchanceté. Il a entassé dans ces trois livres quantité de ballades, rondeaux, lais, virelais, chansons, etc., et em-

ployé toutes ces espèces de rimes bizarres, à la difficulté desquelles nos anciens versificateurs attachoient un si grand mérite, telles que la fraternisée, la batelée, la rétrograde, l'enchaînée, la brisée, l'équivoque, la sénée, la couronnée, l'écupérière, etc. La première édition des controverses parut, in-fol., à Toulouse en 1554. Il en a été fait, à Lyon, en 1556, une autre in-16, bien augmentée; et enfin une troisième in-8°, à Paris en 1541.

II DUPONT. *Voyez* BASSAN, n° I, *et* PONTANUS.

I. DUPORT. *V.* TERTRE, n° II.

*II. DUPORT (François), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, qui n'est connu sur le Parnasse que par un ennuyeux poëme publié en 1617, sous le titre du *Triomphe du Messie* pour la confirmation des chrétiens et la conversion des juifs, mahométans, idolâtres et tous infidèles. Ce poëme atteste les bonnes intentions de l'auteur, qui «après avoir donné, comme il le dit, plusieurs livres latins pour la connoissance et guérison des maladies du corps, a cru son œuvre imparfaite s'il n'ajoutoit la guérison de l'ame.» On peut douter cependant de l'efficacité du remède qu'il a employé pour y parvenir.

* III. DUPORT (Gilles), né à Arles le 6 juillet 1625, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris le 2 juillet 1647, après avoir étudié en droit. Il enseigna les humanités au Mans, d'où il fut envoyé à Avignon. Il sortit de la congrégation en 1660, à l'occasion d'un procès, et mourut à Paris le 21 décembre 1691. On a de lui, I. *Histoire de l'Eglise d'Arles, de ses évêques, de ses monastères, etc.*, 1 vol in-12, 1690. Cet ouvrage n'est guère qu'un abrégé de Saxi, auquel Duport a ajouté ce que le premier n'avoit pu traiter, c'est-à-dire ce qui regarde les prélats qui sont venus après lui. II. *L'art de prêcher, contenant diverses méthodes pour faire des sermons, des panégyriques, des homélies, des prones, des grands et petits catéchismes, avec une manière de traiter les controverses selon les règles des saints Pères et la pratique des plus célèbres prédicateurs, etc.*, 1 vol. in-12 1684, et qui promet beaucoup plus qu'il ne donne. III. *Les excellences, les utilités et la nécessité de la prière*, Paris, 1667. L'auteur étoit prêtre, protonotaire apostolique, et docteur en droit civil et canon.

† IV. DUPORT (A.), conseiller au parlement de Paris, et député de la noblesse de cette ville aux états-généraux, y prononça un discours profond sur l'état des cours de l'Europe, et sur les moyens d'y porter la révolution. C'est dans sa maison que se réunissoient, en 1788, tous les ennemis de la cour, et qu'ils formoient et combinoient leurs projets. A la séance du 28 juillet 1789, il proposa un comité de quatre personnes, pour prendre connoissance des affaires de haute trahison, ce qui enfanta le comité des recherches. Le 6 août, il pressa vivement l'abolition du décret de la noblesse. Le 27, il fit décréter la suppression de la gabelle. On lui supposoit alors des principes de républicanisme; car lorsqu'on vint, le 31, annoncer que des factieux assemblées au Palais-Royal, menaçoient de massacrer une partie des députés, il s'écria: «Pourrions-nous craindre quinze ou vingt mille personnes érigées en république, sans lois, sans constitution, même au sein de leur faction?» Le 5 octobre, il s'emporta contre les gardes du corps qu'on massacra peu d'heures après, et contre la minorité du roi. Le 23,

il parla en faveur de l'admission des protestans, des juifs et des comédiens, aux droits de citoyens actifs. M. de Digione, dans sa déposition sur les événemens des 5 et 6 octobre 1789, dit «avoir vu Duport accompagner le duc d'Orléans au milieu des cris d'allégresse des assassins, le tenir sous les bras, et causer avec lui *d'une manière libre et gaie.* » En février 1790, il vota pour qu'aucun député ne pût accepter de places du gouvernement. Le 30 mars, il présenta un long travail sur l'organisation judiciaire. Dans la discussion du droit de paix et de guerre, il appuya le projet de Mirabeau, tendant à le déléguer aux deux pouvoirs. Le 7 août, il réclama la publication des charges contre les députés impliqués dans l'affaire du 6 octobre. Le 14 février 1791, il fut élu président. Le 31 mai, il vota la suppression de la peine de mort, et provoqua l'abolition des lettres de grace, etc. Lors de la fuite de Louis XVI, il fut chargé de recevoir les aveux de ce prince. Depuis lors, il affecta plus de modération dans ses principes. On le vit défendre l'inviolabilité de la personne du roi, et proposer la révision des décrets les plus populaires. Il fit ensuite adopter divers articles d'organisation judicaire, et parut se rapprocher de la cour. Après la session de l'assemblée nationale, il fut nommé président du tribunal criminel de Paris. Après la journée du 10 août 1792, il prit la fuite, et fut arrêté à Melun, en septembre: mais il parvint à s'échapper encore, se retira en Suisse, et mourut à Appenzel en août 1798. Adrien Duport, sans être brillant, étoit peut-être le plus profond des orateurs de l'assemblée; il réunissoit l'astuce à la pénétration, combinoit les plans et dirigeoit ensuite la marche des associés.

* **DUPORTAIL**, ministre de la guerre en 1790, servoit dans le corps du génie avant la révolution, et y jouissoit de la réputation d'un excellent officier. Etant encore élève à Mézières, il éprouva quelques désagrémens, et fut même enfermé par lettre-de-cachet, pour s'être montré un des chefs d'une cabale qui eut lieu dans cette école, afin d'empêcher d'y recevoir le neveu d'un commis du bureau de la guerre. Employé ensuite en Amérique, il s'attacha à La Fayette, contribua beaucoup à ses succès, et revint en France avec le grade de brigadier des armées. Le roi de Naples ayant demandé des officiers français pour former ses troupes, on lui envoya Duportail pour la partie du génie; mais il y resta peu de temps, s'étant brouillé presque aussitôt avec M. de Salis Marchuliers, officier-général, commandant à Naples les gardes-suisses. Il fut fait maréchal de camp en 1788. Soutenu par La Fayette, il fut porté, en septembre 1790, au ministere de la guerre. On l'accusa d'avoir révolutionné l'armée en faisant admettre par-tout dans les clubs les soldats des troupes de ligne. En janvier 1791, il écrivit aux administrateurs du département du Nord, pour les engager à s'opposer à l'émigration. En novembre, dénoncé à l'assemblée, il fut obligé de rendre compte de l'état des places frontières; se voyant poursuivi à chaque instant, et contrarié dans toutes ses opérations, il quitta le ministère le 3 décembre, et fut employé militairement en Lorraine: mais sa retraite ne le mit pas à l'abri des persécutions. Le 15 août 1792, l'abbé Fauchet le dénonça, et le fit décréter d'accusation; il se cacha dans Paris pendant vingt-deux mois; alors fut rendue la loi qui frappoit de mort les citoyens qui receloient des proscrits. Ne voulant pas com-

promettre ses hôtes, il se détermina à passer en Amérique; et avant de partir il déposa entre les mains de deux notaires un acte dénominatif des motifs qui le forçoient d'abandonner sa patrie. En conséquence de ces faits, un membre demanda au corps législatif, le 18 juin 1797, que son nom fût rayé de la liste des émigrés, et qu'il lui fût permis de revenir en France. Cette tentative n'eut pas alors de succès. Il s'y rendoit en 1802, lorsqu'il mourut dans la traversée.

* DUPPA (Brian), pieux prélat, né en 1589 à Lewisham, au comté de Kent, mort en 1662, élève de l'église du Christ à Oxford, où il fut chanoine. En 1638, il fut nommé précepteur du prince de Galles, depuis Charles II. A peu près dans le même temps, il fut nommé évêque de Chichester : il passa ensuite au siége de Salisbury, et suivit Charles Ier dans l'île de Wight. On croit qu'il a participé à la composition de l'*Eikon Basilike*. A la restauration, il fut fait évêque de Winchester, et lord aumônier. Peu de momens avant sa mort, Charles II alla le voir, se mit à genoux auprès de son lit, et lui demanda sa bénédiction. Ce pieux évêque, presque expirant, la lui donna d'une manière très-touchante. On a de lui quelques *Ouvrages de dévotion* : mais il se distingua bien plus par ses œuvres de charité.

* I. DUPRAT (Philippine), fille de François Duprat baron de Thiers, et de l'illustre Anne Séguier. Elle fit, ainsi que sa sœur Anne, l'ornement de la cour de Henri III, par son esprit et ses connoissances. Elle avoit étudié avec succès les langues grecque et latine, brilloit par son éloquence et son talent pour la poésie. Philippine a composé plusieurs *Opuscules* en vers français, fort estimés dans leur temps.

† II. DUPRAT (Antoine), d'une famille noble d'Issoire en Auvergne, parut d'abord au barreau de Paris. Il fut fait ensuite lieutenant-général au bailliage de Montferrant, puis avocat-général au parlement de Toulouse. De grade en grade, il devint premier président du parlement de Paris en 1507, et chancelier de France en 1515. Il avoit commencé, dit-on, par être solliciteur de procès à Cognac, pour la comtesse d'Angoulême, mère de François Ier. Cette princesse lui confia l'éducation de son fils, dont il gagna la confiance. Quelques historiens prétendent que Duprat dut sa fortune et son crédit à un trait hardi et singulier. Il s'aperçut que le comte d'Angoulême, son élève, étoit amoureux de Marie, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre, épouse jeune et belle de Louis XII, mari infirme qui étoit sans enfans. La reine avoit accordé un rendez-vous au jeune prince, qui se glissa, pendant la nuit, par un escalier dérobé; il étoit près d'entrer dans l'appartement de Marie, lorsqu'un homme robuste l'enlève tout à coup, et l'emporte interdit et furieux. Cet homme ne tarda pas à se faire connoître : c'étoit Duprat.... « Quoi! dit-il au comte avec vivacité, vous voulez vous donner vous-même un maître; et vous alliez sacrifier un trône à un instant de plaisir! » Le comte d'Angoulême, loin de lui savoir mauvais gré de cette leçon, lui en marqua sa reconnoissance dès qu'il fut roi. Pour s'affermir dans les bonnes graces de ce prince, qui cherchoit sans cesse de l'argent, et qui n'en trouvoit pas toujours, il lui persuada de vendre les charges de judicature. Ce fut encore lui qui lui suggéra de créer au parlement de Paris une nouvelle chambre composée de vingt conseillers, et qu'on appelle *la Tournelle*. Les tailles furent augmentées, et de nou-

veaux impôts établis, sans attendre, suivant l'ordre ancien du royaume, le consentement des états. Duprat, fort du crédit de Louise de Savoie, mere du roi, se permit tout, sans rien craindre. Ayant suivi en Italie François Ier, il persuada à ce prince d'abolir la *Pragmatique-Sanction*, et de faire le *Concordat*, par lequel le pape remit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France, et le roi accorda au pape les annates des grands bénéfices sur le pied du revenu courant. (*Voy*. FRANÇOIS Ier. *et* LÉON X.) Ce concordat, signé le 19 décembre 1515, le rendit d'autant plus odieux aux magistrats et aux ecclésiastiques, qu'on l'accusa de s'être vendu au pape. Il recueillit bientôt les fruits de son dévouement à la cour de Rome. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap, à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre en 1527. Nommé légat *à latere* en France, il couronna la reine Eléonore d'Autriche. Un auteur italien prétend qu'il voulut se faire pape en 1534, après la mort de Clément VII. Cet auteur ajoute qu'il le proposa au roi, auquel il promit de fournir pour la dépense qu'occasionneroit sa nomination jusqu'à quatre cent mille écus; mais ce monarque se moqua de son ambition, et retint son argent qu'il se fit apporter. Ce fait paroît peu vraisemblable : il s'étoit attiré tant d'ennemis, qu'il ne faut pas adopter tout ce qu'on a écrit de défavorable sur son compte. Il se retira sur la fin de ses jours au château de Nantouillet, où il mourut le 9 juillet 1535, à 72 ans. Son intérêt fut presque toujours sa seule loi. Il sépara celui du roi, du bien public, mit la discorde entre le conseil et le parlement, et créa cette maxime si fiscale : « qu'il n'est point de terre sans seigneur. » Né avec un cœur bas et une ame avide, il employa les moyens les plus illégitimes pour s'enrichir. Le roi, las de ses demandes continuelles, lui répondit, en faisant allusion à son nom, par ce dernier vers de Virgile : « *Sat prata bibêre*. » On dit que François Ier, voulant avoir une partie de l'argent qu'il avoit amassé, fit répandre le bruit que le pape étoit mort : que Duprat, dans l'espérance d'obtenir la tiare par sa protection, lui donna deux tonnes d'or ; qu'il apprit bientôt après que le pontife se portoit bien, et que, lorsqu'il redemanda son argent, le roi lui répondit : « Si le pape n'est pas mort, il est sûr qu'il mourra. » C'est là une seconde version de l'anecdote citée par l'auteur italien, et qui n'a pas plus de vraisemblance que la première. On a aussi prétendu, peut-être sans fondement, que Duprat irrita Louise de Savoie contre le connétable de Bourbon, se flattant de profiter de sa dépouille. Ce prélat ne fit rien pour les diocèses confiés à ses soins. Il fut long-temps archevêque de Sens, dit le père Bertier, et il ne s'y montra pas une seule fois. Aussi sa mort n'inspira aucun regret, pas même à ses courtisans. Il fit cependant bâtir, à l'Hôtel-Dieu de Paris, la salle qu'on nomme aujourd'hui la salle du légat. « Elle sera bien grande, dit le roi, si elle peut contenir tous les pauvres qu'il a faits. » Les grands événemens arrivés pendant son ministère dans l'état et dans la religion, la prise de François Ier, le sac de Rome, la détention du pape Clément VIII, les nouveautés introduites dans la religion par Luther, le schisme d'Angleterre, ont donné lieu au proverbe : « Il a autant d'affaires que le légat. »

† III. DUPRAT (Guillaume), fils légitime (et non pas fils naturel, comme on l'a dit dans les précédentes éditions) du précédent, et

de Françoise de Veny, qu'Antoine son père avoit épousée avant d'être engagé dans l'ordre sacerdotal, profita de la faveur et des dignités éminentes dont son père étoit revêtu. Duprat obtint, fort jeune, l'abbaye de Mauzac en Auvergne, fut aussi chanoine et grand-archidiacre de Rouen, il n'avoit que 22 ans, lorsque, le 16 février 1528, il fut élu évêque de Clermont. Il assista au concile de Trente, et ce fut lui qui, à son retour en France, y introduisit les jésuites pour la première fois. Il fonda, à Mauriac dans la haute Auvergne, et à Billom dans la basse, deux colléges, où il établit ces nouveaux venus. Il en fonda un troisième à Paris, qui porta le titre de *Collége de Clermont*, parce que c'est le nom de la ville dont le fondateur étoit évêque. Sous Louis XIV, les jésuites, par une flatterie qu'on leur reprocha, le nommèrent *Collége de Louis-le-Grand*. Guillaume Duprat fit bâtir un hôpital à Clermont, qu'il dota, et un couvent de minimes près de son château de Beauregard, et mourut le 22 octobre 1560, âgé de 53 ans. Ce prélat suivoit la mode des courtisans de son temps, et portoit une longue barbe. L'abbé Faydit, et quelques autres écrivains d'après lui, racontent que, lorsqu'il se rendit dans son église cathédrale avec sa longue barbe, il trouva les portes du chœur fermées. Trois dignitaires du chapitre, placés à l'entrée, lui présentèrent, le premier un rasoir, l'autre des ciseaux, et le troisième un volume contenant les anciens statuts de l'Église, ouvert à l'endroit où se trouvoit le titre *De barbis rasis.* L'évêque résista courageusement aux vives instances qui lui furent faites de couper sa barbe. Il préféra la conserver, et se retira sans entrer dans le chœur de son église, et n'y reparut plus. Cette anecdote paroît suspecte, racontée et amplifiée par l'abbé Faydit; mais elle n'est pas sans fondement. Chaque fois que cet évêque vouloit assister à des assemblées synodales, il étoit forcé de demander à son chapitre la permission de s'y présenter sans être rasé. Plusieurs délibérations capitulaires prouvent que la permission fut souvent demandée et accordée. Il est certain que, dans ce même temps, plusieurs chapitres de cathédrale déclarèrent ouvertement la guerre à la barbe de leur évêque. Antoine Caracioli, à Troies; le cardinal d'Angennes, au Mans; Jean de Morvilliers, à Orléans; Charles Guillard, à Chartres; Jean de Créqui, à Amiens, etc., éprouvèrent de pareilles difficultés, et eurent beaucoup de peine à défendre leurs longues barbes contre les attaques de leurs chanoines, qui regardoient cet ornement naturel de la face humaine comme une mondanité scandaleuse.

† I. DUPRÉ (Claude), mort à Lyon en 1550, fut pourvu, au présidial de cette ville, d'une charge de conseiller, qu'il exerça avec beaucoup d'honneur. C'est en considération de ses services que Marie de Médicis lui fit accorder, par le roi son fils, des lettres-patentes, qui lui permettoient de résigner son office, en conservant le titre et les honneurs de la préséance. Ces lettres sont du 26 mai 1611: il avoue avoir été redevable de cette grace aux soins du chancelier de Sillery, qui le protégeoit, et qui le présenta à la reine. Il a composé un *Traité des connoissances générales du droit*, et fait, en latin, *Compendium veræ originis et genealogiæ Franco-Gallorum*; et un recueil intitulé *Pratum Claudii Prati*, Parisiis, 1614, in-8°. C'est dans ce dernier ouvrage, divisé en quatre livres, qu'il établit la nécessité d'écrire sur les sciences et la philo-

sophie en français, et l'utilité de la philosophie pour étudier la jurisprudence. Il étoit frère de Nicolas Dupré, homme de lettres, mort l'an 1571, et enterré à Saint-Maurice en Rouannais, où se voit son épitaphe.

† II. DUPRÉ (Marie), fille d'une sœur de Desmarêts de Saint-Sorlin, de l'académie française, naquit à Paris, et fut élevée par son oncle. Elle avoit un génie facile et beaucoup de mémoire. Après avoir lu une partie des bons livres écrits en notre langue, elle apprit le latin. Son oncle lui enseigna ensuite le grec, la rhétorique, la poétique et la philosophie. Elle étudia celle de Descartes avec tant d'application, qu'on la surnommoit la *Cartésienne*. Elle faisoit aussi des vers français très-agréables, et possédoit assez bien la langue italienne. Elle étoit en commerce de littérature avec plusieurs savans, de même qu'avec mesdemoiselles de Scudéri et de La Vigne. Les *Réponses d'Iris à Climène*, c'est-à-dire à mademoiselle de La Vigne, qui se trouvent dans le Recueil des vers choisis, publié par le père Bouhours, sont de mademoiselle Dupré.

* III. DUPRÉ (Jehan), seigneur des Bartes et des Janyhes en Querci. Ce poëte, qui vécut sous les rois Louis XII et François I, s'est déclaré le champion des dames, dans un ouvrage qu'il entreprit pour les venger de tout ce que l'on disoit au désavantage de leur sexe. Cet ouvrage, de la plus foible exécution, est intitulé *Le Palais des nobles dames auquel a treze parcelles ou chambres principalles : en chascune desquelles sont déclarées plusieurs histoires tant grecques, hébraïques, latines que françaises : ensemble fictions et couleurs poétiques, concernant les louanges et vertus des dames, nouvellement composé en rithme françoise, etc.* Il a été imprimé in-8°, goth., sans date et sans nom de lieu ni d'imprimeur. On présume cependant qu'il vit le jour vers l'année 1534.

* IV. DUPRÉ (Christophe), sieur de Passy, auteur vers la fin du 16e siècle, qui a publié un recueil contenant *soixante-quinze sonnets* et *trois odes*, dans lesquels il déplore la perte de sa femme. Ce recueil a été imprimé in-4°, à Paris en 1577, sous le titre des *Larmes funèbres*, etc. On trouve encore quelques mauvais vers de Dupré parmi les pièces composées *sur la main* de Pasquier.

* V. DUPRÉ, danseur de l'opéra, a dû à son rare talent la juste célébrité dont il a joui sur ce théâtre. A la noblesse des attitudes et à la beauté des dévéloppemens, il joignoit une grace et une souplesse qui le faisoient admirer des connoisseurs. Quelques-uns même l'ont appelé le *Dieu de la danse simple et majestueuse.* Il a composé *plusieurs ballets.*

† VI. DUPRÉ d'Aulnay, (Louis), Parisien, de plusieurs académies, commissaire des guerres, directeur général des vivres, et chevalier de l'ordre du Christ, mourut en 1758. Nous avons de lui, I. *Lettres sur la génération des animaux.* II. *Traité des subsistances militaires*, 1744, 2 parties, 1 vol. in-4°. III. *Réception du docteur Hecquet aux enfers*, La Haye (Paris), 1748, in-12. IV. *Reflexions sur la transfusion du sang*, 1749, in-12. V. *Aventure du faux chevalier de Warwick*, Londres, 1750, in-12.

† VII. DUPRÉ de Saint-Maur (Nicolas-François), maître des comptes à Paris, sa patrie, où il mourut le 1 décembre 1774, à 80 ans. L'académie française le mit au nombre de ses membres en 1733. Il fut un des premiers qui nous ait fait connoître le mérite de la littérature anglaise. Nous

avons de lui, I. *Traduction du Paradis perdu* de Milton, Paris, 1765, en 4 vol. petit in-12, qui comprennent le Paradis reconquis, traduit par le père Mareuil, jésuite, et les remarques d'Addison sur le Paradis perdu. Cette version, d'où l'on a fait disparoître les principaux défauts de l'original, par des changemens et des retranchemens, est écrite d'un style vif, énergique et brillant; mais elle est plus élégante que fidèle. L'abbé de Saint-Léger dit que Dupré ne savoit pas l'anglais, et qu'il avoit acheté cette traduction. Il est reconnu maintenant que cette traduction est de l'abbé de Boismorand, et que Dupré n'y a mis que son nom. II. *Essai sur les monnoies de France*, Paris, 1746, in-4°; ouvrage plein de recherches curieuses, et justement estimé. III. *Recherches sur la valeur des monnoies et le prix des grains*, 1761, Paris, in-12; estimables et utiles. IV. *Table de la durée de la vie des hommes*, dans l'Histoire naturelle de Buffon.

VIII. DUPRÉ (Guillaume), sculpteur habile. La statue de Henri IV sur le Pont-Neuf à Paris étoit de cet artiste.

† IX. DUPRÉ DE GRUYER (Jean), ermite architecte à qui l'on attribue un fait qui tient du merveilleux. Il bâtit, dit-on, aidé par son seul valet, l'*Ermitage de Fribourg* en Suisse. Le clocher et la cheminée de la cuisine sont ce qui excite le plus l'admiration des voyageurs : le canal de cette cheminée a 90 pieds de haut.

DUPREAU. *Voyez* PRATEOLUS.

† DUPUGET (Edme-Jean-Antoine), né à Joinville en 1743, mort à Paris en 1801, associé de l'institut, et membre des sociétés d'agriculture et philomatique de Paris, entra dans le service de l'artillerie, et fut envoyé par le gouvernement dans les colonies des Antilles en qualité d'inspecteur général. Il y passa plusieurs années, en étudia la minéralogie, la situation, le sol, les productions, et en rapporta divers manuscrits qui ne sont point encore publiés. Il a observé un grand nombre d'indices de minéraux précieux dans la partie de Saint-Domingue qui appartenoit aux Espagnols. Le muséum national lui doit beaucoup de plantes rares, et sur-tout celle du *Baobab* qui s'étoit perdue, et qui est maintenant très-multipliée. On a de lui un petit nombre de *Mémoires* insérés dans le Journal des mines.

* DUPUI (Germain), prêtre de l'Oratoire, d'abord curé de Chartres, obtint ensuite un canonicat de l'hôpital de Saint-Jacques de Paris, où il se rendit célèbre par ses prédications. M. Barillon, évêque de Luçon, qui connut son mérite, le nomma archidiacre et théologal de sa cathédrale : dans sa vieillesse, il se retira chez les Pères de l'Oratoire de Niort en Poitou, où il mourut en 1713, âgé de plus de 70 ans. Il a traduit en *vers français* quelques poésies latines de Santeuil, entre autres celles dans lesquelles le poëte donne des instructions sur le mode que l'on doit suivre dans le chant de l'office divin. On a encore de lui une *Relation de l'assemblée extraordinaire de la faculté de théologie d'Asnières, établie dans la ville d'Onopolis, sur la rivière d'Amathie, entre les diocèses de Luçon et de La Rochelle, contre les jansénistes, avec une censure portée contre plusieurs livres pernicieux et infectés du poison de cette hérésie*, broch. in-12 de 36 pag. 1713. A la fin de cette pièce, on a joint le *Conseil tenu par les confesseurs interdits de la maison professe des jésuites de Paris*, en vers burlesques, avec des épigrammes et des chansons.

† I. DUPUIS (Charles), célèbre graveur, né à Paris en 1685, mort dans cette ville en 1742, élève de Gaspard Duchange et membre de l'académie, a gravé, pour le cabinet de Crozat de Thiers, *la galerie du Palais-Royal* et celle *de Versailles*. On place entre ses meilleurs ouvrages le *Mariage de la Vierge*, d'après Carle Vanloo.

† II. DUPUIS (Gabriel-Nicolas), frère du précédent, graveur comme lui à l'eau-forte et au burin, né à Paris en 1695, mort en 1770, épousa la fille de Duchange son maître. La précision, la légereté et la douceur de son burin se font remarquer dans tous ses ouvrages. Dupuis a fait plusieurs voyages en Angleterre. Ce fut pendant l'un de ses voyages que l'académie royale de Paris agita la question de savoir s'il étoit possible d'imiter avec le burin le goût et la touche pittoresque de la gravure à l'eau-forte? Jusqu'alors le problême paroissoit insoluble; mais Dupuis, à son retour, n'ayant alors que 28 ans, entreprit de le résoudre; et ce fut à ce sujet qu'il grava la superbe estampe, d'après Carle Vanloo, qui représente Enée sauvant son père de l'incendie de Troie, suivi de sa femme, et tenant son fils Ascagne par la main.

* III. DUPUIS (Jean), né dans le diocèse de Laon, fut professeur des humanités au collége des Quatre-Nations de Paris: nommé recteur de l'université de cette ville en 1703, il en remplit les devoirs avec le plus grand zèle. En 1717, il appela de la bulle *Unigenitus* au futur concile, et seconda avec chaleur les projets des ennemis de cette bulle. Il mourut à Paris en 1739, âgé de 80 ans. Il a donné aussi des *Réflexions chrétiennes et morales sur plusieurs passages de l'ancien et du nouveau Testament*, imprimées en 1701.

* IV. DUPUIS (Guillaume), médecin, du 16e siècle, connu par un ouvrage assez mal écrit, dont le titre annonce la bonhomie de l'auteur: *Phlébotomie artificielle utile aulx médecins et très-nécessaire à tous chirurgiens et barbiers, instructive quant et comment il fault artificiellement phlébotomer toutes veines du corps humain, nouvellement composé par Mons. Maistre Guillaume Dupuis, médecin ordinaire du très-humble et vénérable couvent de Saint-Chiefz, et citoyen de la très-renommée cité de Grenoble en Dauphiné*, 1536, in-12. On a encore de lui *Defensio Joannis Mesuæ, medici, aloen aperire ora venarum, adversùs Manardum et alios*, Lugduni, 1537, in-8°; et *de medicamentorum quomodocunque purgantium facultatibus libri duo*, Lugduni, 1552, in-4°, *ibid.*, 1654, in-8°, avec un Appendix de Jacques Cousinot.

* V. DUPUIS (Charles-François), professeur d'éloquence au collége impérial de France, ex-législateur, membre de l'institut et de la légion d'honneur, naquit le 26 octobre 1742 à Trie-Château, entre Gisors et Chaumont, d'un père, instituteur, qui donna des soins particuliers à sa première éducation. Dès l'âge de quatre ans il sut lire, et à six ans son écriture pouvoit servir de modele. Ses parens quittèrent Trie-Château pour venir établir une pension à la Roche-Guyon. Le jeune Dupuis, qui, à l'âge de onze ans avoit fait des progrès en géométrie, s'exerçoit un jour avec un graphomètre sur les bords de la Seine, et cherchoit à prendre la hauteur de la tour de la Roche-Guyon, lorsque le duc de La Rochefoucauld aperçut le jeune géometre, le questionna, admira ses connoissances prématurées, le ramena chez son père, l'engagea à faire étudier son fils, et promit

de lui accorder, au bout de trois ans, une bourse au collége d'Harcourt. Après avoir, avec succès, fait ses premières classes au collége de Vernon, le jeune Dupuis obtint la bourse promise. Il avoit remporté deux prix en troisième, et venoit joyeux dans sa famille pour y passer les vacances, lorsque, près d'arriver, il apprit que son père, empressé d'aller à sa rencontre, étoit tombé dans un endroit profond de la Seine et s'y étoit noyé. Le jeune Dupuis, à cette nouvelle, s'évanouit; on fut obligé de le porter chez sa mère où on eut de la peine à le rappeler à la vie. Le duc de La Rochefoucauld lui fit obtenir une seconde bourse, et il put faire des économies qu'il employa à secourir sa famille. Dans ses classes il obtint de brillans succès, et se fit des amis sincères. Il fit sa théologie, fut nommé professeur au collége d'Harcourt, et prit le costume ecclésiastique, qu'il garda jusqu'à l'âge de 28 ans, époque de son mariage. Il fut nommé examinateur des maîtres-ès-arts, fit son droit, et, en 1771, il fut reçu avocat; il fit ensuite, pendant quatre ans, un cours d'astronomie sous de Lalande, et ce professeur fut son ami. En 1775, l'université le chargea de faire un discours latin pour être prononcé à l'occasion de la distribution des prix, en présence du parlement qui venoit d'être rétabli, après la mort de Louis XV. Il tira un parti heureux de cette circonstance politique; son discours, couvert d'applaudissements, commença sa réputation littéraire, et lui valut des amis puissans dans la magistrature. Dans la belle saison, il logeoit à Belleville, pour correspondre avec un ami qu'il avoit à Bagneux. Il imagina et exécuta en 1778, à l'aide de son ami Letellier, une espèce de télégraphe, dont il fit long-temps usage; ainsi c'est à Dupuis qu'est due cette invention que M. Chappe a perfectionnée. L'obscurité de la mythologie, l'origine des fables qui la composent et celle des noms et des figures des constellations, étoient les objets de sa curiosité, et devinrent ceux de ses recherches et des travaux du reste de sa vie. Il publia en 1779, dans le Journal des savans, une lettre sur *Janus*; en 1780, une autre sur *Minerve*, puis un mémoire sur l'*Origine du zodiaque et des constellations*, qui fut inséré, en 1781, dans le 4e tome de l'Astronomie de de Lalande. Il fit aussi, dans le même temps, imprimer un *Mémoire sur les douze travaux d'Hercule.* Ces traités n'étoient que les accessoires de son grand ouvrage sur l'*Origine des Cultes*, dont il s'occupoit avec une ardeur qui altéra quelquefois sa santé. En 1785 le roi de Prusse avoit demandé à Condorcet un professeur pour une chaire vacante à Berlin, Dupuis fut proposé au roi, qui répondit qu'il l'acceptoit, et il ajouta, pour l'engager à se rendre à Berlin, qu'il y pourroit, sans obstacle, faire imprimer son grand ouvrage *sur l'Origine des Cultes.* Ce roi écrivit même à son ambassadeur en France pour qu'il sollicitât auprès des ministres la permission de laisser voyager Dupuis en Prusse. Le garde des sceaux, Miroménil, mit des obstacles à ce départ, traîna en longueur, Frédéric mourut, et Dupuis resta en France. En 1787 ses amis l'engagèrent à faire des démarches pour une place vacante à l'académie des inscriptions et belles-lettres; il auroit réuni la majorité des suffrages; mais deux célèbres hellénistes, membres de cette académie, auxquels Dupuis avoit communiqué le plan de son ouvrage *sur les Cultes*, l'accusèrent d'athéisme, et il ne fut point admis. Ce mauvais succès, l'accusation injuste qui en étoit la cause, excitèrent vivement la sensibilité de Dupuis: dans les premiers momens de son

désespoir, il livra aux flammes quelques-uns de ses manuscrits; il en auroit brûlé plusieurs autres, si son épouse n'eût heureusement soustrait les plus précieux. Il eut la consolation, quelques mois après, d'être nommé professeur au collége royal, et l'année suivante enfin, membre de l'académie des inscriptions. Le duc de La Rochefoucauld et l'abbé Barthélemy firent pour lui une partie des visites d'usage. La révolution lui ouvrit la carrière politique. En 1792 il fut, sans s'y attendre, nommé par son département (Seine et Oise), député à la convention nationale. Dupuis hésita d'accepter un poste qu'il n'ambitionnoit pas et dont il prévoyoit tous les dangers. Ses amis lui représentèrent les malheurs qui résulteroient pour la France si les gens probes refusoient de telles places; il ne balança plus. Etranger à toutes factions, il n'envisagea que l'intérêt général, et ne suivit que l'impulsion de sa conscience. Il n'adopta aucune opinion extrême, et sa conduite fut conforme à ses principes. Il composa un discours plein de force en faveur des 71 députés mis en état d'arrestation, et contribua à leur procurer la liberté. Il prononça un discours contre l'atroce Carrier, et fit rendre contre lui le décret d'accusation. Envoyé par la convention dans les départemens méridionaux, pour y organiser les écoles centrales et primaires, il fut témoin des horribles représailles qu'y exerçoient les réactionnaires, et désolé de n'être pas revêtu de pouvoirs suffisans pour les réprimer. Si pendant le règne de la terreur il eut le chagrin de ne pouvoir, malgré ses tentatives, ravir quelques-uns de ses amis au supplice, il eut ensuite la satisfaction de délivrer quelques autres de la prison. Après la session de la convention, il fut nommé au corps législatif; il en sortit en l'an 5 (1796) par l'effet du sort. En l'an 8 (1799), ses collégues lui donnèrent des témoignages d'estime et de confiance, en le portant trois fois sur les rangs pour être directeur, enfin pour être élevé au rang de sénateur; ce ne furent ni les suffrages du corps législatif, ni ceux du tribunat qui lui manquèrent. Libre de fonctions politiques, il reprit ses habitudes. La société d'une épouse chérie, d'une nièce aimable, et dont il a fait l'établissement, des amis sincèrement attachés à sa personne, celle de ses livres, de ses manuscrits, lui parurent bien préférables aux dignités auxquelles il pouvoit prétendre. Sa fortune suffisoit à la simplicité de ses goûts. Jamais il n'avoit été plus tranquille, plus heureux, jamais sa santé ne fut plus brillante, lorsque, se trouvant dans une maison de campagne qu'il avoit acquise en Bourgogne, il fut attaqué d'une fievre putride, et, après treize jours de maladie, il expira le 29 septembre 1809. Cette perte a été sensible à tous ceux qui ont connu Dupuis et sur-tout à sa veuve qui regrette de lui survivre. Dupuis unissoit dans ses manières la vivacité à la douceur; il étoit savant sans pédantisme, modeste sans affectation et sa vaste érudition ne fit aucun tort à son génie. Outre les différens ouvrages dont il a été fait mention, Dupuis a publié les suivans: I. *Origine de tous les Cultes,* ou *Religion universelle,* Paris, an 3 (1795), 3 v. in-4°, avec un quatrième volume, contenant les planches, dédié à sa femme. Il en fut imprimé en même temps une autre édition in-8°, 12 vol. L'auteur publia depuis un résumé de cet ouvrage, dépouillé de citations, 1 vol. in-8°. Il en avoit préparé une nouvelle édition considérablement augmentée. II. *Mémoire explicatif du Zodiaque chronologique et mythologique, contenant le tableau comparatif des maisons de la lune chez diffé-*

rens peuples de l'Orient, etc. Paris, 1806, in-4°. III. *Mémoire sur le Zodiaque de Dendra*, imprimé dans la Revue philosophique, mai, 1806. L'auteur a laissé plusieurs manuscrits dont les plus connus traitent *des cosmogonies et des théogonies des peuples anciens et modernes*, qui ne tarderont pas à être publiés.

I. DUPUY (Raimond) DE PODIO, second grand-maître de l'ordre de St.-Jean-de-Jérusalem, successeur en 1120 de Gérard, instituteur de cet ordre, étoit du Dauphiné, ou peut-être du Languedoc. Beaucoup de gentilshommes capables de manier les armes, s'étant rangés sous sa bannière, il établit une milice pour défendre la religion contre ses ennemis. Il rassembla le premier chapitre général, et y fit de nouvelles constitutions, confirmées en 1123 par le pape Calixte II, et en 1130 par Innocent II. Ayant rassemblé des troupes, il offrit ses services à Baudouin, roi de Jérusalem, qu'il accompagna au siége d'Ascalon, où il signala son courage. La ville se rendit en peu de jours. Anastase IV ayant appris cette conquête, accorda, l'an 1154, de grands priviléges à son ordre. C'est depuis cette époque, quoi qu'en dise l'abbé de Vertot, que l'ordre fut partagé en trois classes, de chevaliers, de sergens d'armes et de chapelains. Auparavant il n'y avoit que deux classes de frères; celle des clercs et celle des laïcs. Raimond mort en 1160, à 80 ans, est révéré comme un bienheureux. Quoique nous ayons dit qu'il étoit le second grand-maître de l'ordre, il est certain qu'il fut le premier qui prit ce titre, Gérard n'ayant que celui de recteur de l'Hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. Le brave Montbrun étoit de la même famille. *Voyez* son article.

† II. DUPUY (Henri), Ericius PUTEANUS, dont le nom vulgaire étoit Vandeputte, né à Venloo dans la Gueldre en 1574, mort au château de Louvain, le 27 septembre 1646, disciple de Juste-Lipse, voyagea en Italie, et obtint une chaire d'éloquence à Milan. Le roi d'Espagne le nomma son historiographe. L'archiduc Albert, désirant le posséder dans les Pays-Bas, lui donna la place de professeur qu'avoit Juste-Lipse, le gouvernement de la citadelle de Louvain, et une charge de conseiller d'état. On a de lui un grand nombre de traités d'histoire, de rhétorique, de mathématiques, etc. Les principaux sont, I. *Statera Belli et Pacis*, 1633, in-4°, dans lequel il veut persuader aux Espagnols de faire la paix. On prétend que ses principes pacifiques, et la façon dont il les présenta, faillirent à l'exposer à des affaires fâcheuses. II. *Historia Insubrica*, Lipsiæ, 1676, in-fol. Il reçut en récompense un collier d'or de l'archiduchesse Isabelle. III. *Orchestra Burgundica*, in-fol. IV. *Theatrum historicum imperatorum, etc.*, in-fol. V. *Comus seu de luxu*, traduit en français par Nicolas Pelloquin, sous le nom de Comus ou le Banquet dissolu des Cimmériens, Paris, 1613, in-12. VI. *Traité de l'usage d'une bibliothèque*, avec le *catalogue de l'Ambroisienne*; Milan, 1606, in-8°. VII. *Auspices de la bibliothèque publique de Louvain*, 1639, in-4°. C'est un autre ouvrage de bibliographie. VIII. Divers autres *Ouvrages*, dont plusieurs ont trouvé place dans les antiquités romaines. (*Voyez* NICÉRON, tome XVI.) Le style de Henri Dupuy n'est pas celui des anciens: il imite Juste-Lipse, son maître, et il en a quelquefois les défauts. Il forma cependant plusieurs excellens élèves, et leur inspira le goût de la vertu, autant que celui des belles-lettres.

† III. DUPUY (Claude), mort à Paris le 1er décembre 1594, à 49 ans, né d'un avocat au parlement, apprit les belles-lettres sous Turnebe, et le droit sous Cujas. Après avoir fait un voyage en Italie, il fut reçu conseiller au parlement. Employé dans plusieurs affaires importantes, il y montra du talent et de l'intégrité. Il joignoit à une érudition profonde un discernement juste, qui le faisoit regarder comme un des meilleurs critiques de son siècle. Quoique sa fortune fût médiocre et sa famille nombreuse, il se signala par des actes de générosité. Il étoit allié du célèbre président de Thou : mais ils étoient encore moins unis par le sang que par la conformité des sentimens et des goûts.

IV. DUPUY (Christophe), fils aîné du précédent, suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, en qualité de son protonotaire, et s'y trouva dans le temps que la congrégation de l'index vouloit mettre au nombre des livres hérétiques, la première partie de l'Histoire du président de Thou : il empêcha que cette compagnie ne se déshonorât par cette condamnation. De retour en France, il se fit chartreux à Bourg-Fontaine. Son mérite l'éleva à la place de procureur-général de son ordre à Rome, où il mourut le 28 juin 1554, à 75 ans, prieur de la chartreuse de cette ville. Pendant qu'il étoit aumônier du roi, et auprès du cardinal du Perron, il fit le *Perroniana*, recueil plein de choses hasardées, imprimé in-12, en 1669, par les soins de Daillé le fils.

V. DUPUY (Pierre), frère du précédent, et troisième fils de Claude Dupuy, né à Paris en 1582, où il mourut le 14 décembre 1651, fut élevé avec un soin extrême par son père. Il perfectionna les talens dont la nature l'avoit doué, par un voyage en Hollande, dans lequel il accompagna l'ambassadeur de France. A son retour, il travailla avec une ardeur infatigable à la recherche des droits du roi, et à l'inventaire du trésor des chartes. Tant de pièces rares qui avoient passé sous ses yeux lui donnèrent une si grande connoissance de toutes les parties de l'histoire de France, que peu de personnes y ont fait d'aussi heureuses découvertes. Le roi ayant des droits à faire valoir sur des dépendances des évêchés de Metz, Toul et Verdun, que le duc de Lorraine avoit usurpés, Dupuy fut chargé de cette commission avec Le Bret et de l'Orme. Il en porta lui seul tout le poids. Reçu conseiller au parlement, et garde de la bibliotèque du roi, il se signala dans ces deux charges par son amour pour la patrie et pour les lettres. Il s'intéressoit à tous les savans qui travailloient, et leur communiquoit ce qu'il avoit de plus curieux et de plus rare, dans un vaste recueil de mémoires qu'il avoit amassés pendant 50 ans. Son caractère obligeant, ses mœurs douces le firent aimer de toutes les personnes de mérite, entre autres du président de Thou, qui le regardoit comme un autre lui-même. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traité touchant les droits du roi sur plusieurs états et seigneuries*, 1655, in-folio. Le cardinal de Richelieu chargea de cet ouvrage intéressant Théodore Godefroy, qui y travailla de concert avec Dupuy. Le mérite de cette collection justifia le choix du cardinal. Nul autre ouvrage ne décrit mieux l'origine des souverainetés qui se formèrent du débris des états de Charlemagne, et du démembrement des royaumes de Bourgogne et d'Arles. II. *Recherches pour montrer que plusieurs provinces et villes du royaume sont du domaine du roi*; livre digne du

précédent. III. *Preuves des libertés de l'Eglise gallicane,* dans le Traité sur les libertés, à Paris, 1731, 4 volumes in-folio. Cet ouvrage déplut à la cour de Rome, et empêcha Urbain VIII de faire du bien à Christophe Dupuy, frère de l'auteur. IV. *Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des templiers*, Bruxelles, 1751, in-4°, et 2 vol. in-12; collection très-curieuse et très-intéressante. Il résulte de ce recueil qu'il y avoit quelques coupables dans ce corps; mais falloit-il condamner l'ordre entier pour les dérèglemens de quelques particuliers? V. *Histoire générale du schisme qui a été dans l'Eglise depuis* 1378 *jusqu'en* 1428, in-4°, 1654; ouvrage exact, parce qu'il est fait sur les titres du Trésor des chartes du roi. VI. *Mémoire de la provision aux prélatures de l'Eglise*. VII. *Différends entre le Saint-Siége et les empereurs pour les investitures*. VIII. *Histoire du différend entre le pape Boniface VIII et le roi Philippe-le-Bel*, Paris, 1655, in-fol. Baillet a depuis publié une autre histoire sur le même sujet, et qui est le complément de celle-ci. IX. *Traité de la loi salique*. X. *Histoire des favoris*, in-4°, et en 3 vol. in-12. XI. *Du concordat de Bologne, entre le pape Léon X et le roi François I*. XII. *Traité des régences et majorités des rois de France*, 1655, in-4°, ou 2 vol. in-8°. XIII. *Traité des contributions que les ecclésiastiques doivent au roi en cas de nécessité*. XIV. *Mémoire du droit d'aubaine*. XV. *Traité de l'interdit ecclésiastique*. XVI. *Mémoire et instruction pour servir à justifier l'innocence de messire François-Auguste de Thou*. XVII. *Apologie de l'histoire de M. le président de Thou*, etc., dans le recueil des Pièces historiques, Delft, 1717, in-12. Ces différens ouvrages sont absolument nécessaires à quiconque veut écrire notre histoire. Dupuy s'est appliqué, dans presque tous ses écrits, à réprimer l'autorité ecclésiastique; on y trouve cependant quelques assertions favorables à cette autorité. « Ce qui regarde la religion et les affaires de l'Eglise, disoit-il, doit être examiné et décidé par les ecclésiastiques, et non par les séculiers; ce principe est reconnu des deux partis. » Il apporte en preuve le concile de Sardique, les paroles d'Osius à Constance. (*Voy.* OSIUS de Cordoue) et les plaintes de saint Hilaire au même empereur. Il poursuit: Comme il y a deux sortes d'états dans le monde, celui des ecclésiastiques ou des prêtres, et celui des séculiers, il y a aussi deux puissances qui ont droit de faire des lois et de punir ceux qui les violent, l'ecclésiastique et la séculière. » (Libertés de l'Eglise gallicane, tom. Ier, pag. 13, et 21e édition, 1731). Nicolas Rigault, son ami, a écrit sa Vie; elle fait honneur à l'un et à l'autre.

VI. DUPUY (Jacques), frère du précédent, et cinquième fils de Claude Dupuy, prieur de Saint-Sauveur, et garde de la bibliothèque du roi, mort à Paris le 17 novembre 1656, âgé d'environ 70 ans, continua de tenir dans cette bibliothèque les savantes conférences qui avoient procuré tant de gloire à son frère et tant d'avantages aux gens de lettres. On lui est redevable de la plus grande partie des ouvrages de son frère.

VII. DUPUY (Claude-Thomas), fils d'un négociant de Paris où il étoit né, et où il mourut en 1738, à 58 ans, s'éleva par son mérite. Il fut conseiller d'état, maître des requêtes honoraire; intendant de la Nouvelle-France au Canada, et avocat général au grand-conseil pendant douze ans. Il s'étoit acquis l'estime

des savans par ses talens pour les sciences et les beaux-arts, et surtout pour la mécanique. Il est le premier qui ait fait *des sphères mobiles* suivant le système de Copernic. Les *machines hydrauliques* de son invention ont mérité l'attention des savans de Paris et des étrangers.

VIII. DUPUY (Michel), né à Lyon en 1657, vicaire-général du diocèse de Grenoble, a publié en 1713 quelques *Lettres* sur les affaires du temps, et d'autres à une supérieure, sur sa conduite à l'égard de ses religieuses

IX. DUPUY (Jean Cochon), médecin de la marine à Rochefort, correspondant de l'académie des sciences, né à Niort en Poitou l'an 1674, mort en 1757, publia en 1698 une brochure curieuse, intitulée *Histoire d'une enflure du bas-ventre, très-particulière.* C'étoit un homme fort habile dans sa profession, qu'il a exercée long-temps avec le plus grand zèle.

* X. DUPUY (Nicole), ancien poëte français, cité par La Croix-du-Maine, qui se borne à dire qu'il a composé plusieurs *Rondeaux* à l'honneur de la Vierge.

* XI. DUPUY (N.), contemporain de maître Adam, menuisier de Nevers. Il est auteur d'une *Epigramme*, que l'on trouve imprimée au-devant des Chevilles, dans laquelle il se vante d'avoir exercé l'apprentissage de ce poëte artisan.

* XII. DUPUY (Guillaume-Adrien), mort subitement à Paris sa patrie, le 3 octobre 1745, à l'âge de 48 ans. Il travailloit pour les spectacles de la foire, et a donné à l'opéra comique quelques pièces, dont les plus connues sont, *Le Triomphe de Plutus*, et *Arlequin et Pierrot favoris des dieux.* Ami du sieur Carolet, il composa avec lui *la Guitare enchantée.* Il a existé vers la fin du 17e siècle un autre auteur du même nom, qui fit jouer en 1687 une tragédie de *Varron*, non imprimée.

† XIII. DUPUY (Louis), secrétaire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Clarey en Bugey le 23 novembre 1709, mort le 12 avril 1795, fit ses études au collége de Lyon, et vint à Paris en 1732, où le savant Fourmond l'initia dans la connoissance des langues et dans les mystères de l'érudition. Occupé de la plus grande partie de la rédaction du *Journal des savans*, il ne cessa pendant trente ans d'enrichir ce recueil d'une foule de dissertations et d'extraits pleins de recherches, et où une critique judicieuse s'unit à la variété des connoissances. Nommé bibliothécaire du prince de Soubise, il rendit le dépôt qui lui étoit confié, l'un des plus riches de la capitale. Il savoit le grec et l'hébreu, et assez bien les mathématiques pour se faire un nom par elles, s'il n'eût préféré en obtenir un dans l'histoire et les antiquités. Aussi disoit-on de lui, qu'il étoit une moyenne proportionnelle entre l'académie des sciences et celle des inscriptions. Celle-ci le nomma son secrétaire après la mort de Le Beau en 1753. Il y prononça l'éloge de douze de ses confrères, et publia les volumes 36, 37, 38, 39, 40 et 41 des *Mémoires* de cette compagnie. Ses autres ouvrages sont, I. Des *Observations sur les infiniment-petits et les principes métaphysiques de la géométrie* : insérées dans le Journal des savans 1759. II. Une *Traduction* estimée de quatre tragédies de Sophocle, 1762, 2 vol. in-12. Le texte grec y est rendu avec

fidélité et une sorte d'élégance. Dupuy s'est borné à nous faire connoître les pièces du tragique grec que Dacier et le P. Brumoy n'ont pas traduites. Ce sont les *Trachiniennes*, *l'Ajax*, *l'Œdipe à Colonne* et *l'Antigone*. III. *Traduction* d'autres fragmens grecs d'Anthemius sur des paradoxes de mécanique, avec des notes, in-4°. Elle renferme une explication curieuse du miroir d'Archimède et de ses effets. IV. Plusieurs *Mémoires* sur l'état de la monnoie romaine, la valeur du denier d'argent au temps de Charlemagne, sur la manière dont les anciens allumoient le feu sacré dans leurs temples, les voyelles hébraïques, etc. Ces Mémoires remplis de recherches, et écrits avec clarté, font partie du recueil de l'académie.

* XIV. DUPUY (Dominique), né à Toulouse en 1764, servoit à l'age de 19 ans, en qualité de soldat dans le régiment d'Artois. En 1791, il fut nommé commandant en second du bataillon du département de la Haute-Garonne, qui fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Il passa ensuite à l'armée des Alpes en 1792, et devint aide-de-camp du général Brunet, qui périt sur l'échafaud révolutionnaire, comme traître à la république. Il fut compromis dans l'affaire de ce général, incarcéré et condamné à être emprisonné jusqu'à la paix; quelque temps après il obtint sa liberté et eut ordre de rejoindre sa brigade. Lors de la réaction thermidorienne, il fut destitué et mis en arrestation. Mais lorsque Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Italie, on lui permit de suivre le général en chef et de commander sa brigade. En 1796, il se distingua à l'attaque de Dégo, et y fut grièvement blessé; après sa guérison, il fut nommé par Bonaparte commandant de la ville de Milan; lorsque l'expédition d'Egypte fut résolue, il suivit le général en chef à Malte, à Alexandrie, au Caire, dont il fut fait commandant. Le 21 octobre 1798, voulant dissiper un rassemblement qui s'étoit formé à la grande mosquée, il fut blessé mortellement, et mourut peu d'instans après.

DUQUESNAY. *Voy.* QUESNAY.

† DUQUESNE (Abraham), né à Dieppe en 1610, apprit le métier de la guerre maritime sous son pere, habile capitaine de vaisseau. Dès l'âge de 17 ans, il servit avec distinction au siége de La Rochelle. En 1637, il se trouva à l'attaque des iles Sainte-Marguerite, et l'année d'apres il contribua beaucoup à la défaite de l'armée navale d'Espagne devant Cattari. Ce ne furent, depuis, que des actions hardies ou des victoires. Il se signala devant Tarragone en 1641, devant Barcelonne en 1642; et l'an 1643, dans la bataille qui se donna au cap de Gates contre l'armée espagnole. L'année suivante, 1644, il alla servir en Suède, où son nom étoit déjà connu avantageusement. Il y fut fait major de l'armée navale, puis vice-amiral. Il avoit ce dernier titre dans la bataille où les Danois furent entièrement défaits, et il auroit fait prisonnier le roi de Danemarck lui-même, si ce prince n'avoit été obligé, par une blessure dangereuse, de sortir, la veille de la bataille, du vaisseau qu'il montoit. Duquesne, rappelé en France en 1647, fut destiné à commander l'escadre envoyée à l'expédition de Naples. Comme la marine de France étoit fort déchue de son premier lustre, il arma plusieurs navires à ses dépens en 1650. Ce fut avec sa petite flotte qu'il obligea Bordeaux, révolté contre son roi, à se rendre. Les Espagnols étoient arrivés dans la rivière en même temps que lui; mais il entra dans la place en

leur présence et malgré leurs efforts pour l'en empêcher. Ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut à combattre le grand Ruyter, et quoiqu'inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril et le 2 juin 1676. Le général hollandais fut tué dans le second combat. Le cœur de ce brave Hollandais ayant été enfermé dans une urne, pour être porté dans sa patrie, la frégate hollandaise chargée de cette commission, prise par un bâtiment français, fut conduite au lieutenant-général; il ne voulut pas recevoir l'épée du capitaine, passa sur son bord, s'approcha du vase qui renfermoit le cœur, et dit : « Voilà donc les restes d'un grand homme ! il a trouvé la mort au milieu des hasards qu'il a tant de fois bravés. » Puis il ajouta au capitaine : « Votre commission est trop respectable pour qu'on vous arrête : » et lui fit donner un passe-port. L'Asie et l'Afrique furent ensuite témoins de la valeur de Duquesne. Les vaisseaux de Tripoli, qui étoit alors en guerre avec la France, se retirèrent dans le port de Chio, sous une des principales forteresses du grand-seigneur, comme dans un asile assuré. Duquesne alla les foudroyer avec une escadre de six vaisseaux, et, après les avoir tenus long-temps bloqués, les obligea de demander la paix à la France. Alger et Gênes furent forcés de même par ses armes à implorer la clémence de Louis XIV. Ce prince ne pouvant récompenser le mérite du vainqueur avec tout l'éclat qu'il auroit souhaité, parce qu'il étoit calviniste, lui donna, pour lui et pour sa postérité, la terre de Bouchet, l'une des plus belles du royaume, auprés d'Etampes, et l'érigea en marquisat, avec cette condition qu'elle s'appelleroit la *Terre Duquesne*, pour immortaliser la mémoire de ce grand homme. Ce fut le seul qu'il excepta de la proscription lancée contre les calvinistes, par la révocation de l'édit de Nantes. Duquesne mourut à Paris, le 2 février 1688, avec le titre de général des armées navales de France, et fut inhumé dans sa terre, sur le revers d'un des fossés du château. Le métier de la guerre ne lui avoit pas ôté la sensibilité. Dans ses différentes expéditions en Afrique, il donna la liberté à un grand nombre d'esclaves chrétiens, sans exiger la moindre rançon. Une autre qualité de ce héros fut la modestie. (*Voyez* RENAU.) Il fit de grandes choses sans faste, et servit sa patrie sans aucun motif d'ambition. Duquesne, dit le P. d'Avrigny, n'avoit ni moins de valeur, ni moins d'expérience que Ruyter, et il auroit commandé depuis long-temps en chef, si le mérite seul avoit réglé la distribution des premiers emplois. Un historien dit que ce vieux officier étoit parvenu de simple matelot au commandement général. Cela supposé, tout étoit égal entre lui et Ruyter, qui avoit été garçon de navire dès l'âge de 11 ans, puis successivement matelot, cuisinier, contre-maître, pilote, maître-capitaine, contre-amiral, vice-amiral, et enfin lieutenant-général, qui est la plus haute dignité où puisse parvenir un officier de marine dans les Provinces-Unies. Mais il n'est pas aisé d'accorder ce que dit l'historien de Louis-le-Grand avec les emplois importans que le père de Duquesne avoit exercés. Ce fut sous lui que son fils commença de servir; et il n'y a pas d'apparence que ce fût en qualité de matelot. Cet homme illustre laissa quatre fils, qui héritèrent de sa valeur. Le plus célèbre est Henri, marquis de DUQUESNE, son fils aîné, mort à Genève en 1722, à 71 ans, qui se distingua par son habileté dans la guerre et dans

la marine. Il avoit une érudition peu commune dans un homme de son état. Il a donné des *Réflexions anciennes et nouvelles sur l'Eucharistie*, 1718, in-4°, dont les protestans font un cas singulier.

I. DUQUESNOY. *V.* QUESNOY.

* II. DUQUESNOY (Adrien-Cypr.), né à Briey, près de Metz, en 1763, étoit avocat à Nanci, lorsqu'il fut député du tiers-état du bailliage de Bar-le-Duc aux états-généraux en 1789. Il occupa plusieurs fois la tribune, se lia avec Mirabeau : après la session de l'assemblée nationale, il fut nommé maire de Nanci en 1792; ensuite incarcéré jusqu'au 9 thermidor de l'an 2 (27 juillet 1794). Rendu à la liberté, Duquesnoy, doué d'un esprit peu ordinaire, ayant un grand amour pour le travail, chercha à occuper des fonctions distinguées. Pour y parvenir, il fit sa cour tout à la fois aux hommes en place et aux hommes d'affaires; aux premiers, pour avoir leur appui, et aux autres, pour se procurer les moyens de soutenir le train de vie d'un homme riche, qui en impose toujours à la multitude. Ce premier plan ne lui ayant pas réussi, il s'en forma bien vite un autre qui eut pour lui plus de succès, mais dont il ne sut pas profiter. Il chercha à faire parler de lui, en s'occupant avec une grande activité de diverses parties de l'administration publique. Il parvint en effet à être membre et rapporteur du conseil de commerce, établi près le ministre de l'intérieur, et fut chargé par le même ministre du travail concernant *la Statistique de la France par départemens.* Il montra dans ces fonctions un zèle et des lumières qui fixèrent sur lui l'attention du chef de l'état; et lors de la formation des nouvelles municipalités de Paris, il fut nommé maire du 2e arrondissement, ensuite du 10e, et membre de la légion d'honneur. Il a entretenu pendant plusieurs années, à ses frais, un hospice de charité, où de jeunes filles apprenoient à travailler. Cet acte honorable de philantropie le fit nommer membre du conseil général des hospices civils. L'exercice de ces diverses fonctions n'empêcha pas Duquesnoy de se maintenir fermier et régisseur des salines; mais ayant appliqué à ses dépenses personnelles les fonds de cette administration, le gouvernement organisa différemment ce service, et il en fut écarté. Peu de temps avant cet évènement, il avoit monté, près de Rouen, une filature de coton; mais peu propre à ce genre de spéculation, il augmenta considérablement ses engagemens, et, ne pouvant les remplir, il s'est noyé en janvier 1808. Duquesnoy fut trop entreprenant, et on peut dire à son sujet que l'ambition ne réussit pas à tous les hommes. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Recueil de Mémoires sur les établissemens d'humanité*, traduit de l'allemand et de l'anglais, Paris, an 7-1804, 39 n°s. II. *Histoire des Pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs*, etc., traduite de l'anglais de Th. Ruggles, Paris, an 10, 2 vol. in-8°. III. *Aperçu de la population du royaume de la Grande-Bretagne et d'Irlande*, traduit de l'anglais de F. Morton-Eden, Paris, an 10, in-4°. IV. *Aperçu statistique des états de l'Allemagne, avec additions et corrections*, traduit de l'allemand de J. D. A. Hoeck, Paris, de l'imprimerie de la république, an 9, grand in-fol. Il publia en outre une nouvelle édition des *Recherches asiatiques*, ou *Mémoires de la société établie au Bengale*, traduits de l'anglais par A. Labaume, Paris, imprimerie

impériale, 1805, 2 vol. in-4°, fig. Duquesnoy se proposoit de publier des éditions de luxe d'ouvrages à figures, et autres. Son goût et ses connoissances, doivent faire regretter sa perte particulièrement aux riches bibliomanes.

* III. DUQUESNOY, général républicain, frère du précédent, employé en 1793, sous Jourdan, à l'armée de Sambre-et-Meuse, s'y conduisit, avec la plus grande valeur. Il se distingua les 15 et 16 octobre à Vatiguy, et contribua beaucoup au succes de ces journées. On désigna ces corps d'armée sous le nom de *Colonne infernale*. Il fut ensuite envoyé contre les royalistes de la Vendée, avec 20 mille hommes, et battit Charette au Pont-James. Le général Duquesnoy se conduisit avec une cruauté qui fit plus de tort aux républicains que sa victoire ne leur fut avantageuse. On l'accusa d'avoir fait noyer des femmes et des enfans à la mamelle; il s'instituoit lui-même le *boucher de la Convention*. Destitué apres le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il vécut obscurément chez lui jusqu'en 1796, qu'il obtint sa pension de retraite et son admission aux invalides, où il mourut un an après. Il étoit couvert de blessures honorables; mais, trop peu maître de lui, il se priva de la gloire que lui promettoient ses talens militaires, s'il eût voulu ou pu en diriger l'usage par l'empire de la raison.

* DURAMEAU (Jean-Jacques), mort à Paris le 4 septembre 1796, fils d'un père imprimeur en taille-douce, entra dans l'atelier d'un graveur, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à la peinture. Il avoit acquis une grande pratique de dessiner d'après nature; et ce travail le mit en état de sentir les beautés de l'antique et le style des grands maîtres. Envoyé à l'académie de France à Rome, il y étudia les grands modèles. A son retour en France, il exposa au salon, en 1767, deux tableaux de sa composition; l'un étoit le tableau destiné pour le palais de justice à Rouen; l'autre, *la Mort de saint François-de-Sales*, pour l'abbaye de Saint-Cyr. Ces deux ouvrages sont d'un dessin nerveux et d'une exécution vigoureuse. Il a peint aussi les plafonds de plusieurs édifices publics et de quelques hôtels de Paris. On a encore de lui un tableau représentant *saint Louis lavant lui-même les pieds des pauvres*; et *le combat d'Entellus et de Darès*, qui sont inférieurs à ses premières productions. Durameau fut un peintre habile; mais ses bons ouvrages sont en petit nombre, parce qu'il céda trop mollement à des avis qu'on devoit recevoir alors comme des ordres, et parce qu'il atteignoit trop facilement toutes les méthodes qui lui étoient indiquées.

* I. DURAN (N.), troubadour qui vivoit au commencement du 13e siècle. Les anciens biographes lui donnent pour patrie Paernas, qu'on présume, avec raison, être la petite ville du Comtat connue aujourd'hui sous le nom de Pernes. Il paroît qu'il y exerçoit la profession de tailleur, ce qui ne l'empêcha pas de se mêler des affaires politiques de son temps, sur lesquelles il écrivit avec une grande liberté. Il reste de lui plusieurs *Sirventes*, où *tirant*, comme il le dit, *sur ceux qui ont jeté l'honneur à la renverse*, il épanche sa bile contre les princes et seigneurs peu favorables au comte de Toulouse, dont il avoit chaudement embrassé le parti.

† II. DURAN (Peire), troubadour très-peu connu. Les cinq pièces

qui restent de lui dans les manuscrits font voir qu'il fut satirique et licencieux. On cite entre autres un *Dialogue* entre un homme et une femme qui se reprochent mutuellement leurs défauts ; un autre dans lequel une femme accuse son mari de ne l'être qu'à demi ; et un *Sirvente* contre Raimond de Miravals, qu'il exhorte à se réconcilier avec sa femme qu'il avoit répudiée, et à lui passer un amant à qui elle tienne de jolis propos.

* III. DURAN (N.), surnommé *de Carpentras*, du lieu de sa naissance, troubadour encore plus obscur que celui dont on vient de parler. Le temps n'a épargné de lui qu'un *Sirvente* contre le vieux prince d'Étor, petite ville entre Avignon et Carpentras. Il se félicite dans cette pièce de pouvoir lui dire en face qu'il se rétracte des louanges qu'il lui avoit précédemment données.

I. DURAND (Guillaume), troubadour du 12[e] siècle, mourut de chagrin de la perte de sa maîtresse. Comme on l'enterroit, on retira du tombeau son amie qui n'étoit pas morte.

* II. DURAND (Guillaume), auteur du 16[e] siecle, cité par Duverdier, pour avoir traduit en vers français, par forme de paraphrase, les *Satires d'Aule-Perse*, imprimées in-8°, à Paris en 1575.

* III. DURAND (Laurent), prêtre, né à Ollioules, près Toulon, en 1629, et mort à la Ciotat en 1708, est auteur des cantiques connus sous le nom de *Cantiques de Marseille*. Ce recueil ne donne pas une grande idée de ses talens poétiques, mais il dépose du moins en faveur de sa piété, qui doit avoir été des plus ferventes.

† IV. DURAND (Guillaume), surnommé *le Spéculateur*, né à Puimoisson dans le diocèse de Riez, suivant les uns, ou à Montpellier vers l'an 1230, selon les autres, mort à Rome en 1296, à 64 ans, disciple de Henri de Suze, prit le bonnet de docteur à Bologne, et passa ensuite à Modène, pour y professer le droit canon. Le pape Clément IV lui donna la charge de son chapelain et d'auditeur du palais. Il fut ensuite nommé légat de Grégoire X au concile de Lyon, tenu l'an 1274, et enfin évêque de Mende en 1286. On lui donna le surnom de *Père de la pratique*, à cause de son habileté dans les affaires. Il a donné différens ouvrages : I. *Speculum Juris*, à Rome, 1474, in-fol., qui lui mérita le nom de *Speculator*. II. *Repertorium Juris*, Venise, 1496, in-folio, moins connu que le précédent. III. *Rationale divinorum officiorum*, qui parut pour la premiere fois à Mayence en 1459. Cette édition in-folio, sur deux colonnes, très-rare et fort recherchée des connoisseurs, est le second ouvrage imprimé en caractères de fonte. On ne connoit avant lui que le Psautier de 1457. Depuis, ce livre a été réimprimé en différens endroits.

V. DURAND (Guillaume), neveu du précédent, et son successeur dans l'évêché de Mende, mort en 1328, a donné un excellent traité *De la manière de célébrer le Concile général*, divisé en trois parties, et imprimé à Paris en 1671, dans un recueil de plusieurs ouvrages sur le même sujet, publié par Faure, docteur de Sorbonne. On le trouve plus facilement séparé. Il y en a une édition faite à Paris en 1545, in-8°. Durand composa son ouvrage à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé en 1310 par le pape

Clément V. Il a été très-utile dans le temps des assemblées convoquées pour réformer les mœurs des chrétiens, particulièrement celles des premiers pontifes, des prélats, des ecclésiastiques et des religieux.

VI. DURAND DE SAINT-POURÇAIN, né dans la ville de ce nom, au diocèse de Clermont, mort l'an 1333, fut dominicain, docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, et enfin de Meaux en 1326. Son siècle lui donna le nom de *docteur très-résolutif*, parce qu'il avança beaucoup de sentimens nouveaux, et que, sans s'assujettir à suivre en tout un écrivain, il prit des uns et des autres ce qui lui convint davantage. Il a laissé des *Commentaires sur les quatre livres des Sentences*, Paris, 1550, 2 vol. in-fol.; un *Traité sur l'origine des Juridictions*, in-4°, et d'autres *Traités*, où il montre plus de sagacité que n'en avoient les théologiens de son temps. Le docteur Merlin a donné une édition de ses Œuvres.

VII. DURAND (N.), jurisconsulte de Paris, publia, en 1621, un recueil intitulé *Edits et Ordonnances des eaux et forêts, et sur le port d'arquebuses*, in-8°, qu'il dédia au premier président de Verdun.

VIII. DURAND (Ursin), bénédictin, né à Tours en 1701, mort vers 1773, a contribué aux savans ouvrages de ses collègues D. Martenne et D. Clémencet. On lui doit une partie du savant travail de la collection *Veterum Scriptorum*, en 9 volumes in-folio, de l'*Art de vérifier les Dates*, et du *Thesaurus novus Anecdotorum*, en 5 vol. in-fol.

† IX. DURAND (Catherine), femme Bedacier, conserva toujours le nom de Durand, parce qu'elle avoit commencé d'écrire sous ce nom. Elle a donné plusieurs romans écrits avec esprit. Les principaux sont, I. *La Comtesse de Mortane*, Paris, 1699, 2 vol. in-8°, réimprimés en 1736, in-12. Les événemens en sont singuliers, quoique naturels, et les caractères bien marqués et bien soutenus : mais le style est diffus et trop familier. II. *Mémoires de la cour de Charles VII*, 1700, 2 parties, in-12. III. *Le Comte de Cardonne*, ou *la Constance victorieuse*, Paris, 1702, in-12. IV. *Les Belles Grecques*, ou *Histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce*, in-12, Paris, 1712. V. *Les Amours* de Grégoire VII, du cardinal de Richelieu, de la princesse de Condé, de la marquise d'Urfé, 1700, in-12. (*Voy.* HENRI, duc des Vandales.) Ces romans qui, réunis, forment six volumes in-12, sont foibles. Elle a encore laissé des *Comédies* en un acte et en prose qui ont été imprimées en 1699, in-12, dans les deux volumes du Voyage de campagne; elles ont toutes un proverbe pour sujet, et ne valent pas mieux que ses Romans; et des *Vers* français, inférieurs aux unes et aux autres. On trouve dans le Nouveau Choix de Poésies, publié in-12 à la Haye, en 1715, une épître en vers d'un sieur DURAND, qui paroît avoir vécu dans le même temps que cette dame, et fut peut-être un de ses parens, ou même son frère.

† X. DURAND (David), membre de la société royale de Londres, né vers 1679 à Saint-Pargoire dans le Bas-Languedoc près de Béziers, mort à Londres le 16 janvier 1763, étoit fils et frère de pasteurs distingués. Appelé à Amsterdam, et peu de mois après à Londres, il se fixa dans cette dernière ville, et partagea son temps entre l'étude des sciences et celle de la religion. Voici la liste et la date des ouvrages qu'on connoît de

lui, I. *La Vie et les sentimens de Lucilio Vanini*, Roterdam, 1717, in-12. Cette vie a été traduite en anglais en 1730. II. *La Religion des Mahométans, avec des éclaircissemens sur les opinions qu'on leur a faussement attribuées ;* tirée du latin de Reland, avec une profession de foi mahométane qui n'avoit pas encore paru, La Haye, 1721, in-12. Cet ouvrage est estimé. III. *Histoire de la peinture ancienne*; extraite de l'Histoire naturelle de Pline, liv. 35 ; avec le texte latin, corrigé sur les manuscrits de Vossius, et sur la première édition de Venise, et éclairci par des remarques nouvelles, Londres, 1725, in-fol. rare. IV. *Histoire naturelle de l'or et de l'argent*, extraite de Pline le naturaliste, livre 33 ; avec le texte latin, corrigé sur les manuscrits de Vossius, et sur la première édition, et éclairci par des remarques nouvelles, outre celles de J. F. Gronovius, et un poëme sur la chute de l'homme et sur les ravages de l'or et de l'argent, Londres, 1729, in-fol. aussi rare que le précédent. V. *C. Plinii S. historiæ naturalis ad Titum imperatorem præfatio : ex mss. et veteri editione recensuit et notis illustravit D. Durand*, Londini, 1728, in-8°, 80 pag. VI. *Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, par Fénélon, nouvelle édition, enrichie des imitations des anciens poëtes, de nouvelles notes et de la Vie de l'auteur, Hambourg, 1731, 2 vol. in-12, et 1732, 1732, in-12. VII. *Histoire du 16e siècle*, Londres, 1725—1729, 6 vol. in-8°. Cette histoire faite sur le plan de celle du même titre en latin, par Perizonius, a obtenu un succès mérité. Elle a été réimprimée à La Haye en 1734, 4 vol. in-12, qui ne comprennent pas une septième partie publiée par l'auteur à Londres en 1732, in-8°. VIII. *Onzième et douzième volumes de l'Histoire d'Angleterre* par Rapin Thoyras, La Haye, 1734, et Paris, 1749, 2 vol. in-4°. IX. *Académiques de Cicéron*, traduites en français, avec le texte latin et des remarques nouvelles, outre les conjectures de Davies et de Bentley, Londres, 1740 —*Academica, sive de judicio erga verum, in ipsis primis fontibus : opera Petri Valentiæ Zafrensis, editio nova emendatior*, Londini, 1740, in-8°. Ce volume est d'une telle rareté, que M. Capperonnier, l'un des conservateurs des livres imprimés de la bibliothèque nationale, voulant ajouter cette traduction à celles qui ont été publiées chez Barbou, fut obligé de la copier de sa main sur un exemplaire que lui prêta M. Chardin, possesseur d'un des plus beaux cabinets de livres qui soient à Paris. La bibliothèque du conseil d'état possède un bel exemplaire de l'édition originale des académiques de David Durand. X. *Exercices français et anglais.....*, au nombre de 80. Londres, 1745, in-8°. XI. *Dissertation en forme d'entretien sur la prosodie française*, à la tête du Dictionnaire anglais-français de Boyer, édition de Londres, 1748, 2 vol. in-4°. XII. *Le nouveau Testament de J. C.*, nouvelle édition, d'après le texte de M. Martin, mais retouché en faveur des jeunes gens, avec une table des matières, Londres, 1750, in-8°. XIII. *Eclaircissemens sur le toi et sur le vous*, Londres, 1753, 24 pages petit in-12. David Durand a écrit en homme d'esprit, dans ce morceau, l'histoire du *toi* et du *vous* chez les peuples anciens et modernes, mais particulièrement en France ; il prouve, comme l'a fait depuis, d'après lui peut-être, La Harpe dans la leçon qu'il donna aux écoles normales sur le tutoiement, que la grammaire, toute impérieuse qu'elle est, se trouve dominée par l'usage, et cela parce que

des raisons de bienséance doivent être au-dessus d'une simple délicatesse d'oreille. XIV. La France littéraire de 1769 attribue à David Durand 1 vol. de *Sermons choisis*, imprimé en 1728, in-8°. Cet auteur joignoit un style naturel, mais inégal, à des connoissances aussi étendues que variées, et à un goût assez sain. Les défauts de son style doivent être attribués aux troubles politiques qui l'éloignèrent de sa patrie, et le privèrent du commerce de ceux de ses compatriotes qui ont contribué par leurs écrits à rendre la langue française la première des langues vivantes.

† XI. DURAND, né au Neubourg, dans le diocèse d'Evreux, moine de Fécamp, puis abbé de Troarn, au 11e siecle, est auteur d'un traité dogmatique, intitulé *Du Corps et du Sang de J. C.*, divisé en neuf parties, et qui a été réimprimé dans la Bibliothèque des Pères. Les auteurs de l'Histoire littéraire de la France, tome VIII, page 245, conviennent que ce traité est rempli d'érudition, mais qu'il manque d'ordre et de justesse dans les raisonnemens, que le style en est diffus. Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, faisoit grand cas de ses conseils, et lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089. *Voy.* CALLY.

* XII. DURAND-DURANDELLO, de l'ordre de Saint-Dominique, défendit la doctrine de saint Thomas contre les attaques réitérées de Durand de Saint-Pourçain. Ils avoient tous deux une grande vivacité d'esprit; mais Saint-Pourçain l'avoit plus fin et plus délié. On a de Durand-Durandello un *Commentaire sur les quatre livres des Sentences.*

† DURANDE (N.), médecin de Dijon, et membre de l'académie de cette ville, où il mourut dans le cours de l'an 7, s'est rendu célèbre par ses connoissances en chimie et en botanique. On lui doit, I. *Elémens de chimie*, 1778, in-8°. L'auteur travailla à cet ouvrage de concert avec Maret et Morveau, 1778, in-8°. II. *Notions élémentaires de botanique, pour servir au cours public de l'académie de Dijon*, 1781, in-8°. III. *Flore de Bourgogne*, ou *Catalogue des Plantes naturelles à cette province*, 1783, 2 vol. in-8°. IV. *Mémoire sur la coraline articulée des boutiques*, 1783. V. *Nouveau moyen de multiplier les arbres étrangers*, Dijon, 1784. VI. *Mémoire sur le champignon ridé*, et *sur les autres plantes de la même famille*, 1785. VII. *Mémoire sur l'abus de l'ensevelissement des morts*, Strasbourg, 1789, in-8°. VIII. *Observations sur l'efficacité du mélange d'éther sulfurique, et d'huile volatile de térébinthe dans les coliques hépatiques, produites par des pierres biliaires*, 1790, in-8°.

* DURANS, poëte et fablier du 13e siècle, auteur d'un conte intitulé *Les Trois Bossus*, qui se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, n° 7218, in-fol, et imprimé dans le troisième volume de la nouvelle édition de Barbazan. Le Grand d'Aussy l'a traduit en prose dans ses Fabliaux. Cet auteur indique les différentes imitations, tant en prose qu'en vers, qui ont été faites d'après le conte de Durans. Le président Fauchet en a donné un extrait assez détaillé, dans son Recueil de l'origine de la langue et de la poésie française.

† I. DURANT (Gilles), sieur DE LA BERGERIE, né en Auvergne, et peut-être à Clermont, contemporain, com-

patriote et ami de Jean Bonnefons, vivoit vers la fin du 16e siècle et au commencement du suivant. Gilles Durant étudia en droit et fut avocat au parlement de Paris. Mais il n'eut point de goût pour cette profession, dans laquelle cependant il obtint des succès, et préféra le Parnasse au barreau. Il parle souvent de son éloignement pour son état :

Mon humeur n'est point tournée
Au train de ma destinée ;
Ce que je suis me déplaist,
Ce que je ne suis me plaist ;
Plaider, consulter, écrire,
Et me donner de l'ennuy
Pour les affaires d'autruy
N'est point ce que je désire.
Je suis soul de ma fortune,
Ce que je fais m'importune,
Le palais m'est un poison, etc.

Il avoit acquis une maison de campagne près de Surène, appelée la Bergerie, dont il prit le nom. De là il découvroit le cours de la Seine et le bois de Boulogne ; il en parle dans ses *Poésies* comme d'un lieu très-convenable à ses goûts, et on voit qu'il s'y plaisoit mieux qu'au palais. C'étoit là qu'il chantoit Charlotte, sa maîtresse imaginaire ou réelle. Durant traduisit, ou plutôt imita en vers français, les Poésies latines de son ami Jean Bonnefons. Il composa en outre des *Gaytéz amoureuses*, dont la plupart sont adressées à sa Charlotte ou à ses amis. On y trouve un voluptueux abandon, de la facilité et de la grace. On lui a reproché d'avoir fait un trop fréquent usage des diminutifs. Sa pièce intitulée *A mademoiselle ma commère, sur le trespas de son asne, regret funèbre*, est une satire fine et naïve, fort estimée dans son temps, dirigée contre le parti de la Ligue, et qui mérita d'être admise parmi celles qui composent la Satire Ménippée, ou la vertu du Catholicon d'Espagne. Les *Œuvres* de Gilles Durant ont été imprimées avec celles de son ami Bonnefons. La plus ancienne édition est de 1587, in-8°, Paris. Une édition beaucoup plus ample fut donnée en 1594. Il y en eut une de Hollande en 1716 ; et en 1717 La Monnoye donna une cinquième édition, à laquelle il ajouta une préface. Enfin une autre édition, augmentée de plusieurs fragmens qui n'avoient point encore paru, fut imprimée à Amsterdam en 1767. On lit, dans le Ménagiana que les *Poésies* de Gilles Durant furent recueillies séparément de celles de Bonnefons, et il ne donne point la date de cette édition. La Monnoye nous apprend que la vie de Gilles Durant fut écrite par Guillaume Colletet, et qu'elle est restée manuscrite. Si cette pièce eût été publiée, l'abbé d'Artigny n'auroit pas aussi légèrement attribué à notre poëte la mort malheureuse et infamante que subit en 1618 un autre poëte appelé Durant. Voici le fait, raconté par Pierre Boitel, dans son Histoire mémorable et dans ses Tragiques accidens. Durant, poëte pensionnaire de Louis XIII, composa contre ce roi un libelle intitulé *Ripazographie*. Convaincu d'en être l'auteur, il fut condamné à être rompu vif en place de Grève. Deux frères de la maison des Patrices, à Florence, furent exécutés avec lui, pour avoir transcrit et traduit cet ouvrage en italien, l'un fut pendu et l'autre roué. A l'époque de cet événement, Gilles Durant, qui étoit à peu près du même âge que son ami Bonnefons, devoit avoir au moins 72 ans. Ce n'est pas à cet âge qu'on écrit des libelles contre les rois. Ce n'est point un partisan de l'oisiveté et des plaisirs qui conspire contre eux. Il semble avoir prévu une telle accusation dans son *Ode à Claude Binet*, à propos des vers qu'il composoit dans ses promenades champêtres, il ajoute :

En ces vers nul je ne pince,
Je ne parle point du prince :
C'est un sujet dangereux.

Le bibliomane Zamet a écrit, en marge de son exemplaire de l'Histoire mémorable de Boitel, que Dreux du Radier, sous le nom de Thémiseray, a inséré dans le journal historique de juillet 1757 une apologie de Gilles Durant. Il y eut dans le même temps un Auvergnat appelé Jacques DURANT de Chazelle, auquel Jean Bonnefons adressa une de ses pièces de vers. Jean DURANT, provincial de l'ordre des dominicains, natif de Clermont en Auvergne, mort en 1660, auteur de *Sermons* et *de Panégyriques*. Pierre DURANT, de la même ville, a publié en 1662 une nouvelle édition in-fol. des Origines de Clermont par Savaron. Cet éditeur y a fait de nombreuses additions.

* II. DURANT (M. A.), frère chartreux provençal, connu par un mauvais poëme, dont la Magdeleine est le sujet, et qu'il a pour cette raison intitulé *La Magdaliade*. Ce poëme, imprimé in-12 à Tours, en 1622, et divisé en cinq livres, est précédé d'une *Epître dédicatoire*, dans laquelle l'auteur fait un éloge très-prolixe de saint Bruno et de son ordre, ainsi que de D. Bruno d'Affringues, prieur de la grande chartreuse, qui en étoit général à cette époque.

* DURANTES (Castor), de Gualdo en Italie, mort à Viterbe vers l'an 1590, joignit au mérite d'un grand médecin celui de poëte. Ce fut principalement à Rome où il se distingua par ce double talent. Ses principaux ouvrages sont, I. *De bonitate et vitio alimentorum centuria*, Romæ, 1585, in-fol.; Pisauri, 1595, in-4°. II. *Theatrum plantarum, animalium, piscium et petrarum*, Venetiis, 1636, in-fol. Ce médecin eut deux fils, qui suivirent avec distinction la même carrière que leur père.

DURANTHON (Antoine), né à Bourges, et mort le 8 janvier 1772, dans la maison de Sorbonne, a publié une *Réponse* aux Lettres contre l'immunité des biens ecclésiastiques, 1750, 2 vol. in-12. On lui doit la *Collection des Procès-verbaux des assemblées générales du clergé, depuis* 1760, in-fol.

I. DURANTI. *Voyez* BONRECUEIL.

* II. DURANTI (Guillaume), natif de Puymoisson ou de Montpellier et florissant vers l'année 1270, et issu des Duranti par son père, et par sa mère, des Balbes, deux des plus illustres familles de la Provence, est compté parmi les troubadours de ce pays. Ayant joint l'étude des lois à celle de la poésie, il devint le plus habile jurisconsulte de son temps; mais son extrême sobriété le rendit encore plus célèbre que ses talens. Persuadé que le vin et la bonne chère offusquent l'esprit et dérangent ses opérations, il s'étoit imposé un régime d'anachorète, qu'il observa toujours avec une scrupuleuse exactitude.

† III. DURANTI (Jean-Etienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat-général, enfin nommé premier président au parlement par Henri III, l'an 1581. C'étoit dans le temps des fureurs de la Ligue, auxquelles il étoit fort opposé. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer la sédition du peuple mutiné, un des rebelles le tua d'un coup de mousquet le 10 février 1589. Son corps fut insulté par la populace. Telle fut la récompense des soins qu'il s'étoit donnés l'année précédente pour garantir Toulouse de la peste. A ce service, on doit joindre celui de la fondation du collége de l'Esquille, magni-

fiquement construit par ses ordres, l'établissement de deux confréries, l'une pour marier les pauvres filles, et l'autre pour soulager les prisonniers; et enfin ses libéralités envers plusieurs jeunes gens qui donnoient des espérances. Durant est auteur de l'excellent livre *De Ritibus Ecclesiæ*, attribué à Pierre Danès, évêque de Lavaur, et imprimé à Rome, in-f. en 1591. L'éditeur de cet ouvrage prétend, en effet, qu'il est du président Duranti : l'auteur des Essais de Littérature, et Dupin l'ont soutenu aussi; mais on leur a répondu, par une Dissertation réimprimée à la suite de l'Abrégé de la Vie de Pierre Danès, Paris, 1731, in-4°, dans laquelle il est prouvé très-solidement que Duranti ne s'étoit pas occupé de ces matières; que Pierre Danès avoit écrit en professeur là-dessus; que Jean Berthier, évêque de Rieux, agent du clergé en 1595, a assuré avoir vu travailler Danès à cet ouvrage, dont l'auteur dit avoir assisté au concile de Trente, et paroît savant dans les langues hébraïque, grecque, latine; toutes choses qui décèlent plutôt Danès que Duranti. Celui-ci, ayant acheté la bibliothèque de Danès, y trouva probablement le manuscrit du prélat, et voulut s'en faire honneur : pour cela, il y fit des changemens. Au surplus, quoique le président ait fait ses efforts pour persuader qu'il étoit l'auteur du livre *De Ritibus Ecclesiæ*, il est certain que le fond de l'ouvrage appartient incontestablement à l'évêque de Lavaur. La vie de Durant a été publiée par Martel, avocat, dans ses Mémoires.

* IV. DURANTI (George), gentilhomme de Brescia, comte et abbé, né en 1683, et mort en 1755, passoit pour un homme savant. Il fut le bienfaiteur de la nouvelle église paroissiale de Palazzo, à qui il fit don de deux de ses tableaux les plus remarquables. Il cultiva aussi la musique, le dessin; il peignit d'abord des *Fleurs*, et ensuite des *Oiseaux* avec une finesse merveilleuse. Ses tableaux sont assez estimés, et quelques-uns embellissent des galeries de souverains et des cabinets d'amateurs.

* V. DURANTI (Faustin), gentilhomme de Brescia, frère du précédent, né en 1695, mort en 1766, à l'âge de 71 ans, prit l'habit ecclésiastique après la mort de son frère. Il aimoit à peindre les oiseaux en miniature, en les copiant d'après nature; mais il le fit avec moins de succès que son frère.

* DURANTON, né à Massidon en 1736, et avocat à Bordeaux, devint, au commencement de la révolution, procureur-syndic du département de cette ville, où il jouissoit d'une certaine réputation. En mai 1792, Louis XVI l'appela au ministère de la justice. (Prudhomme prétend que ce furent Vergniaux et Gensonné qui traitèrent alors avec la cour pour faire accepter des ministres de leur choix.) On a peint généralement Duranton comme un homme lourd, paresseux, vain, parleur timide et borné. Le 2 mai, il dénonça Marat, comme prêchant l'anarchie dans son journal, et fit saisir ses presses; mais persécuté par les jacobins, il donna sa démission le 3 juillet, et retourna dans le sein de sa famille, où l'obscurité même ne put le dérober au ressentiment des terroristes. Il fut condamné à mort le 29 frimaire an 2 (20 décembre 1793), comme convaincu d'avoir partagé les principes contre-révolutionnaires de Louis XVI pendant son ministère.

I. DURAS. *Voyez* FERVESHAM, GARA, *et* JEANNE, n° V.

† II. DURAS (Jacques-Henri DE

Durfort, duc de), d'une famille illustre, originaire des provinces de Guienne et de Foix, servit dans les guerres de Louis XIV, terminées par la paix des Pyrénées, et se distingua tellement à la conquete de la Franche-Comté, que le roi l'en fit gouverneur. Il eut le bâton de maréchal de France en 1675, apres la mort de son oncle le maréchal de Turenne, dont il étoit un des meilleurs élèves. Ses services et son expérience lui firent donner le commandement de l'armée d'Allemagne, sous le dauphin, en 1688 et 1689. Dans la premiere année, il prit Philisbourg et Manheim. Dans la seconde, se trouvant trop foible pour contraindre les Impériaux de lever le siége de Mayence, il pénétra dans le Wurtemberg, harcela les ennemis, prit diverses places, et revint a Philisbourg, où il amena une grande quantité de prisonniers. Il ne servit depuis que comme capitaine des gardes-du-corps, et mourut en 1704, à 74 ans. Sa terre de Duras avoit été érigée en duché en 1685. Son fils et son petit-fils ont obtenu de même le baton de maréchal de France sous le règne de Louis XVI. Le premier accepta, au commencement de la révolution, le commandement de la garde nationale de Bordeaux. Il sauva la vie à plusieurs personnes menacées par la rage populaire, et maintint l'ordre dans toute la province. Sa femme, privée de ses parens, qui avoient fui hors de France, et de tous ses biens, qu'on avoit confisqués, fut contrainte, en 1796, de se retirer dans l'hôpital du faubourg Saint-Antoine à Paris. Elle y mourut accablée par l'âge, les chagrins et la misère. Son fils, premier gentilhomme de la chambre du roi, faillit à être égorgé à la portière du carrosse de ce monarque, qui eut beaucoup de peine à obtenir sa vie du peuple ameuté. Il avoit servi avec une valeur éclatante, et s'étoit toujours montré bon et officieux. *Voyez* Lorges.

* DURAZZO (François), jésuite génois, qui vivoit au commencement du 18e siècle, a publié, I. *Della passione del figliuol di Dio*, in-4°. II. *Grandezze della SS. Eucaristia*, in-4°. Ce jésuite sortoit de l'illustre famille de Darrazo de Gênes, qui s'est distinguée dans l'Eglise par les prélats d'un mérite éminent qu'elle lui a donnés. Le cardinal Etienne qui fut élevé à la pourpre l'an 1634 par le pape Urbain VIII, et qui mourut en 1667. Marcel, neveu de ce cardinal, qui fut lui-même élevé au cardinalat par le pape Innocent XI en 1686, et qui mourut à son évêché de Faënza en 1710, après avoir été honoré des légations de Bologne et de tout l'état ecclésiastique. Plusieurs autres évêques et abbés d'un grand mérite sont encore sortis de cette famille.

* DURBACH (Anne-Louise), Allemande qui s'est distinguée dans la poésie, née en 1722, mourut vers 1780. L'occupation de sa jeunesse étoit de soigner le bétail; mais elle avoit de l'esprit naturel, et elle trouva le moyen de le cultiver par la lecture. Elle composa *quelques vers* qui attirerent l'attention, et lui firent des protecteurs. On l'emmena à Berlin, où on lui procura le moyen de se livrer à son goût pour la poésie.

† DURBAN (Pierre de), gentilhomme toulousain, que l'abbé Millot croit avoir été du nombre des chevaliers qui assistèrent, en 1226, comme témoins à un traité d'alliance entre les comtes de Toulouse et de Foix. Durant passe pour auteur d'une pièce très-licencieuse, la seule qui soit restée de lui, dans laquelle il s'entretient avec Pierre de Ga-

varet sur une aventure de galanterie.

* DUREAU DE LAMALLE (Jean Baptiste-Joseph-René), membre du corps législatif et de l'institut, né à Saint-Domingue le 22 novembre 1742, de parens riches, passa sa jeunesse à Paris, jouissant de tous les agrémens, mais évitant tous les travers auxquels la fortune semble inviter à cet âge. Il se fit connoître par une traduction du *Traité des bienfaits* de Sénèque, qu'il publia en 1776, in-12, ouvrage qui montroit du talent, mais que lui-même, dans un âge plus mûr, a jugé plus sévèrement que personne. Il fit paroître, en 1790, une *Traduction* complète de Tacite, qui est aujourd'hui à sa seconde édition. Il donna beaucoup de soins à cette traduction, et s'attacha sur-tout à rendre en français la physionomie de ce grand écrivain. Ses efforts pour y parvenir, presque toujours heureux, l'ont conduit cependant à donner quelquefois à son style des formes qui nous étonnent; mais les tentatives d'un homme d'esprit pour représenter dans sa traduction les tournures de l'original, si elles ne réussissent pas toujours, enrichissent cependant une langue, en la familiarisant avec de nouveaux tours et de nouvelles expressions. Tacite a souvent détourné à un sens nouveau l'acception de plusieurs mots qui, avant lui, avoient un sens ou différent ou plus restreint. Dureau s'attachoit sur-tout à bien demêler le vrai sens de ces mots, ce qui suppose une grande connoissance et de son auteur, et du sujet qu'il a traité, et de la langue dans laquelle il a écrit. Sa *Traduction* de Salluste, supérieure à celle de Beauzée, a paru depuis peu. Il avoit commencé et même assez avancé une traduction de Tite-Live; mais le soin avec lequel il travailloit le fatiguoit, et l'étendue de ce qui nous reste de cet ouvrage l'avoit découragé. La lecture des poëtes, pour laquelle il avoit eu toujours beaucoup de goût, le soulagea du pénible métier de traducteur; mais son goût pour les traductions revenoit toujours, et il a rendu en français, fort heureusement, quelques *Odes d'Horace* et deux chants de l'*Achilleïde* de Stace; il a aussi coopéré à la traduction en vers français, faite par son fils, du poëme de Valérius Flaccus, sur *la Toison d'or*. La révolution, funeste à tant de personnes, lui enleva pendant quelque temps presque toute sa fortune. De ses débris il acheta le château de Landres, dans le département de l'Orne, où il est mort le 19 septembre 1807. Dureau étoit d'un tempérament sec et nerveux. Il énonçoit ses opinions avec franchise et sans brusquerie; il y tenoit, mais sans se contredire. Sa gaieté et sa douceur rendoient son commerce très-agréable. Il a toujours été grand admirateur des talens de M. Delille, avec lequel il étoit fort lié, et il lui a fait plusieurs fois des observations, soit sur le vrai sens de quelques passages des Géorgiques de Virgile, soit même sur quelques vers de sa traduction, dont celui-ci a profité.

* DUREL (Jean), savant théologien, né à Jersey en 1626, mort en 1683, élève du collége de Merton à Oxford, reçut les ordres d'un évêque écossais, et à la restauration obtint des bénéfices considérables. En 1677 il fut fait doyen de Windsor. On a de lui, I. Des *Traductions de liturgies* en français et en latin. II. *Considérations sur le gouvernement et le culte public de l'Eglise réformée d'Angleterre*, in-4°. III. La *Défense de l'Eglise d'Angleterre contre les schismatiques*.

* DURELL (David), savant théologien, né en 1728 dans l'île de

Jersey, mort en 1775, élève du collége de Pembroke à Oxford, où, après avoir pris la maîtrise-ès-arts, il fut boursier. Il devint ensuite principal de son collége et chanoine de l'église de Canterbury. On a de lui, I. *Le Texte hébreu du parallèle des prophéties de Jacob et de Moïse, relativement aux douze tribus,* avec la traduction et des notes, in-4°. II. *Remarques critiques sur le Livre de Job, les Psaumes, l'Ecclésiaste, et le Cantique des Cantiques,* in-4°.

† DURER (Albert), célèbre peintre et graveur, né à Nuremberg en 1471, devint si habile dans le dessin, qu'il servit de modele aux peintres de son temps, aux Italiens même. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne et à Venise, il mit au jour ses premières estampes. Son humeur douce et ses manières nobles lui procurèrent l'amitié des grands. L'empereur Maximilien I[er], qui le combla de bienfaits, dit un jour, en parlant à un gentilhomme : « Je puis bien d'un paysan faire un noble; mais je ne puis changer un ignorant en un aussi habile homme qu'Albert Durer, » (réponse attribuée aussi à Henri VIII, roi d'Angleterre, au sujet de Holbein.) Durer ne fut pas moins chéri des artistes, dont il se plaisoit à louer les ouvrages. Il envoya son portrait et quelques gravures à Raphaël, qui lui fit passer en échange son portrait et plusieurs dessins. Dans un voyage de Hollande, Albert se lia d'amitié avec Lucas de Leyden, peintre habile. A son retour, il fut nommé membre du conseil de Nuremberg. L'humeur chagrine et l'avarice de sa femme troublèrent son repos et abrégèrent sa carrière, il mourut le 8 avril 1528, âgé de 57 ans. On a de lui beaucoup de *Tableaux*, 222 *Estampes* en taille de bois, et 104 en taille-douce, dans lesquelles on admire une imagination vive et féconde, un génie élevé, une exécution ferme et beaucoup de correction. On souhaiteroit qu'il eût fait un meilleur choix des objets que lui présentoit la nature, que ses expressions fussent plus nobles, que son goût de dessin fût moins roide et sa manière plus gracieuse. Ce maître n'observoit guère le costume : il habilloit tous les peuples comme les Allemands. Quoi qu'il en soit, considéré comme peintre, Albert Durer peut être appelé le fondateur de l'école allemande. Il n'a pas entièrement évité les défauts des artistes de son pays, tels que la sécheresse des contours, des plis de draperies trop multipliés, et le défaut de dégradation dans les couleurs ; mais on admirera toujours la variété et l'esprit de ses compositions, le brillant de son coloris, et le précieux de son exécution. Vasari a dit de lui qu'il auroit été le premier de tous les peintres, s'il eût pu étudier à Rome les chefs-d'œuvre antiques. Albert consacra la plus grande partie de son temps à la gravure ; c'est sur-tout par les progrès qu'il a fait faire à cet art, et par ses estampes précieuses, qu'il a mérité sa grande réputation. Il a perfectionné les tailles de bois, et inventé *la gravure en clair-obscur*, ainsi que celle *à l'eau-forte*. Son burin est net et facile. Dès son vivant on recherchoit ses gravures, et elles tiennent encore à présent une place honorable dans les recueils des amateurs. Son œuvre, en comprenant les gravures en bois, est d'environ 450 pièces; mais si l'on y ajoutoit les morceaux gravés d'après ses inventions, et les copies, il y en auroit plus de 1250. Les connoissances d'Albert Durer ne se bornoient point aux beaux-arts. Outre un *Traité des proportions du corps humain*, il en a composé plusieurs autres sur la *géométrie*, la *perspective*, et *l'archi-*

tecture civile et militaire. Le roi avoit trois tentures de tapisseries d'après ses dessins. On voyoit plusieurs de ses tableaux au Palais-Royal. Son estampe de la *Mélancolie* est son chef-d'œuvre en taille-douce; ses *Vierges* sont encore d'une beauté singulière. Dans ses estampes en bois on estime sur-tout une *Face couronnée d'épines,* et dont les gouttes de sang et les larmes sont tracées avec hardiesse et la plus grande expression; les *trois Graces,* son premier ouvrage; la *Vie de la Vierge*; plusieurs *Passions*, dont la plus admirable est celle qu'il grava en 1511; deux *Triomphes de l'empereur Maximilien I*, gravés en 1515 et en 1523. L'estampe du dernier est très-rare et formée de plusieurs planches (*voyez* MASO.) Le Musée Napoléon possède quatre tableaux d'Albert Durer.

I. DURET, (Louis), né d'une famille noble à Beaugé-la-Ville, dans la Bresse, qui appartenoit alors au duc de Savoie, étoit un des plus célèbres médecins de son temps : il exerça son art à Paris avec une grande réputation sous les règnes de Charles IX et de Henri III, dont il fut médecin ordinaire, et non premier médecin, comme l'a dit Teissier, copié ensuite par beaucoup d'autres. Henri III, qui l'aimoit et l'estimoit singulièrement, le gratifia d'une pension de quatre cents écus d'or, réversible sur la tête de cinq fils qu'il avoit; et ce prince voulut assister au mariage de sa fille, à laquelle il fit des présens considérables. Duret mourut le 22 janvier 1586, à 59 ans. Il étoit fort attaché à la doctrine d'Hippocrate, et traitoit la médecine dans le goût des anciens. De plusieurs livres qu'il a laissés, le plus estimé est un *Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate*, Paris, 1621, in-fol., grec et latin. Il mourut sans y avoir mis la dernière main. Jean DURET, son fils, qui exerça sa profession avec succès, et mourut en 1629 à 66 ans, revit cet ouvrage et le publia sous ce titre : *Hippocratis magni Coacœ prænotiones; opus admirabile in tres libros distributum, interprete et enarratore L. Dureto.* Cet ouvrage a eu six éditions, Paris, 1588 et 1621; Strasbourg, 1653; Paris, 1658; Genève, 1685, et La Haye, 1737. On dit que Boerhaave ne passoit pas de jour sans en lire quelques articles. Les autres écrits de Duret sont, I. *Adversaria Lud. Dureti, Segusiani, in libros Jacobi Hollerii, de morbis animi*, Genève, 1635. II. *Adversaria in Hippocratis librum, de humoribus purgandis*, Leipsick, 1745.

II. DURET (Jean), né à Moulins, procureur du roi au présidial d'Angers, a publié en 1588 le *Traité des peines et amendes*, Lyon, in-8°. On lui doit encore un *Commentaire sur la coutume du Bourbonnais*, et la *Conférence des magistrats romains avec les juges français.*

† III. DURET (Claude), né à Moulins d'une famille originaire du Forez, devint président du présidial de sa patrie, et mourut le 17 septembre 1611, honoré de la confiance de Henri IV. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Thrésor de l'histoire des langues de cet univers*, Cologny, 1613, in-4°, publié par Pyrame de Candole, Yverdon, 1661. C'est la même édition sous deux adresses différentes, l'éditeur ayant quitté Cologny pour se rendre à Yverdon. C'est par erreur qu'on a attribué à Florimonde Bergier, femme de l'auteur, cette seconde publication. Cet ouvrage rempli d'érudition, mais hérissé de citations, comme tous ceux du même temps,

est encore recherché par quelques curieux. On a aussi de cet auteur *Histoire admirable des plantes et herbes émerveillables et miraculeuses en nature, même d'aulcunes qui sont vrays zoophytes*, Paris, 1605, in-8°.

* IV. DURET (François), jurisconsulte, vivoit sur la fin du 16e siecle. En 1574, il publia à Lyon un ouvrage sous le titre de l'*Harmonie et conférence des magistrats romains avec les officiers français.* L'auteur y compare les emplois et usages de la magistrature de Rome avec ceux de la magistrature de France. On y trouve des remarques curieuses et amusantes.

V. DURET (Noël), de la même famille que le précédent, né à Montbrison vers l'an 1590, devint cosmographe du roi, et fut pensionné par le cardinal de Richelieu pour composer *des Ephémérides.* On lui doit, I. *Nouvelle Théorie des planètes,* Paris, 1635, in-4°. II. *Traité de géométrie et de fortifications*, Paris, 1643, in-4°. Il avoit obtenu le privilége extraordinaire de faire imprimer tous les livres de mathématiques qu'il lui plairoit, et d'être par-tout imprimeur.

VI. DURET (Pierre-Claude), né à Lyon, donna plusieurs Vies particulières de Saints. I. *Vie de sainte Thérèse*, Lyon, 1718, in-12. II. *Vie de saint Jean de la Croix*, Lyon, 1727. III. *Vie de saint Bonaventure.* On lui doit encore une *Histoire des voyages aux Indes orientales*, in-4°.

* VII. DURET (Pierre), graveur parisien, élève de Le Bas, a laissé plusieurs vues de terre et de mer d'après Vernet et autres maîtres. Son travail est soigné, et son burin ne manque pas d'effet. Il vivoit en 1750.

VIII. DURET (Edmond-Jean-Baptiste), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris le 18 novembre 1671, mort le 25 mars 1758, à 87 ans, a traduit le 2e volume des *Entretiens d'une ame avec Dieu* par Hamon; et la *Dissertation théologique d'Arnauld sur une proposition de saint Augustin.* Il fit l'admiration de ses confrères, par son amour constant pour ses devoirs, et par la réunion des vertus chrétiennes et monastiques.

I. DUREUS *ou* DURÆUS (Jean), jésuite, écrivit, au 16e siècle, contre la *Réponse de Whitaker aux XVIII Raisons de Campian*, Paris, 1582, in-8°.

† II. DUREUS *ou* DURY (Jean), théologien protestant du 17e siècle, natif d'Ecosse, travailla beaucoup, mais en vain, à la réunion des luthériens avec les calvinistes. Il publia à ce sujet plusieurs ouvrages, depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8° et in-4°, et mourut quelque temps après, avec la réputation d'un homme qui réunissoit des lumières à un caractère conciliant.

† DUREY DE MEINIÈRES, (Jean-Baptiste-François), président aux enquêtes du parlement de Paris, en 1731, quitta cette place en 1758. Après avoir passé quelque temps chez Voltaire à Ferney, il se retira dans une campagne près de Paris, où il rédigea des extraits raisonnés, historiques et critiques des registres du parlement, avec des tables. Ce manuscrit, qui forme une centaine de vol. in-folio, est dans la bibliothèque de M. de Brunville. Durey mourut à Chaillot le 27 septembre 1785. Une épouse aimable et connue par ses ouvrages embellit son existence.

* DURFEY (Thomas), poëte burlesque anglais, né à Exeter en 1628,

mort en 1723, a composé un grand nombre de chansons et de pièces de théâtre licencieuses. Ses *Ballades* sont imprimées en 6 vol. in-12, sous le titre de *Pilules contre la mélancolie*. Durfey demeuroit le plus souvent chez le comte de Dorset à Knowles, où ce seigneur fit faire son portrait pendant qu'il dormoit, parce qu'il étoit si laid qu'il n'avoit jamais voulu se laisser peindre.

† I. DURFORT (Guillaume *et* Raimond de), originaires du Querci, où existe encore le château de ce nom, long-temps porté par une des plus anciennes et des plus illustres familles de France. On ignore si ces deux troubadours, qui vécurent vers la fin du 12e siècle, étoient frères, et de la célèbre maison de Durfort : tout porte à croire qu'à l'imitation des autres troubadours, ils avoient pris le surnom de l'endroit où ils avoient reçu le jour; mais tout annonce qu'ils furent parens. Les manuscrits ne contiennent qu'une pièce du premier. C'est un *Eloge de Guy-Cap-de-Porc*, seigneur inconnu, adressé au seigneur de Périgord, que la contrainte des rimes et la corruption du texte rendent très-obscur. On trouve, dans les mêmes recueils, deux *Sirventes*, également inintelligibles, composés par le dernier en société avec Tuez, Mallet et Cornils, chevaliers du Querci.

II. DURFORT. *Voyez* LORGES *et* DURAS, n° II.

* DURHAM (Jacques), théologien écossais, né en 1620, mort en 1658, élève de saint André, s'établit à Glascow, et fut très-suivi comme prédicateur. Il a composé un *Commentaire sur le Cantique de Salomon*, un autre *sur les révélations*, et quelques *Sermons*.

DURIER. *Voyez* DURY

† DURING, comte allemand, gouverneur du fils d'Uladislas, prince de Lutzen en Misnie, vers le commencement du 9e siècle, est célèbre par une perfidie atroce. Neclam, prince de Bohême, ayant vaincu et dépouillé Uladislas de ses états, le lache During coupa la tête à son élève, et la porta au vainqueur. Neclam, loin de le récompenser, comme il l'attendoit, le fit pendre.

† DURINGER (Melchior), professeur en histoire ecclésiastique à Berne, passa toute sa vie dans le célibat, la solitude, la mélancolie, et presque la misantropie. Le feu ayant pris à sa maison le 1er janvier 1723, il tomba d'un troisième étage, et mourut une heure après, dans sa 76e année. L'auteur de la Physique sacrée, imprimée à Amsterdam en 1732, avoit beaucoup profité des lumières de Duringer.

† DUROCHER (N.), auteur de deux pièces de théâtre tout-à-fait ignorées aujourd'hui : I. *L'Indienne amoureuse*, ou *l'Heureux naufrage*, tragi-comédie tirée de l'Arioste, imprimée in-8°, à Paris, en 1631. II. *Mélize*, ou les *Princes reconnus*, pastorale comique imprimée dans la même ville en 1634, aussi in-8°. Cette dernière est précédée d'un prologue du Rien qui se trouve dans les œuvres de Deslauriers, sous le nom de Bruscambille. On dit que Durocher mourut quelque temps après la représentation de ces pièces, qui ne lui ont pas survécu.

DUROSIER. *Voyez* ROSIER.

* DUROSOY (Barnabé-Firmin), né à Paris en 1747, débuta dans la carrière littéraire, en 1767, par un recueil de vers intitulé *Mes dix-neuf ans*, *ouvrage de mon cœur*, et par des *Poëmes*, l'un sur les sens, l'autre sur le génie, le goût et l'esprit.

Durosoy fut mis pendant trois mois à la bastille en 1770, pour des ouvrages intitulés *les Jours* et *le Nouvel ami des hommes*. Attaqué par M. Palissot, dans sa Dunciade, il le poursuivit judiciairement, ce qui fit naître divers écrits de la part des deux auteurs. Durosoy se consacra ensuite à la carrière dramatique. Il donna un drame intitulé le *Décius français*. Sa tragédie de *Richard III*, représentée au théâtre français, est tombée depuis dans l'oubli qu'elle méritoit. Sa *Bataille d'Ivry*, drame lyrique, représenté en 1789, et ses *Mariages Samnites*, ne durent le succès qu'ils obtinrent qu'à la musique de Grétry. Il rédigea ensuite la *Gazette de France* et le *Journal de l'Ami du Roi*, qui fut lu avec avidité, quoique le style en soit incorrect et emphatique. Traduit devant le tribunal criminel établi à Paris le 17 août 1792, Durosoy y comparut avec courage et montra le plus grand calme dans le cours de son interrogatoire; il fut condamné à mort le 25 août du même mois, comme convaincu d'écrits contre-révolutionnaires, et exécuté le même jour aux flambeaux. Il laissa une lettre cachetée dans laquelle il disoit « qu'un royaliste comme lui étoit digne de mourir pour son roi et sa religion le jour de Saint-Louis. » Saint-Méard raconte, dans son agonie, que Durosoy, emprisonné avec lui la veille de sa mort, lui fit voir une lettre, dans laquelle une amie lui annonçoit son jugement, et qu'il s'écria, avant de s'endormir: « La malheureuse! elle souffrira plus que moi! » Lorsqu'il fut condamné, il montra le plus grand sang-froid, demanda que sa mort fût utile au genre humain, et que l'on fit sur lui l'expérience de la transfusion du sang. Il se blessa à la tête en sortant de la conciergerie pour aller au supplice, et ne reprit ses sens que dans la charrette. Il monta à l'échafaud d'un pas ferme et rapide. Les *Œuvres* de Durosoy ont été imprimées à Paris en 2 vol. in-8°.

* DURPAIN *ou* DURPIN (Jehan), et non DUPAIN *ou* DUPIN, moine de Cîteaux, dans l'abbaye de Notre-Dame de Vaucelles, diocèse de Cambrai, né dans le Bourbonnais en 1302, et mort en 1372, a laissé, I. *L'Evangile des femmes*, écrit en vers alexandrins de douze syllabes, autrement appelés à longues lignes; cette pièce se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, n° 7218, in-fol. et N. n° 2 du fonds de l'Église de Paris: elle a été imprimée dans la nouvelle édition de Barbazan, Paris, 1808, in-8°. II. *Le vertueux champ de bonne vie appellé Mandevie*, Chambéry, 1485, in-fol. et Paris, in-4°, sans date. C'est une espèce de satire dans laquelle il passe en revue tous les états, sans en excepter même les rois ni le pape.

DURRIUS, (Jean-Conrad), né à Nuremberg en 1625, fut successivement professeur en morale, en poésie et en théologie à Altorf, où il mourut en 1667, à 42 ans. On a de lui, I. Une *Lettre* curieuse, dans laquelle il apprend à un de ses amis que les premiers inventeurs de l'imprimerie furent accusés de magie par les moines, irrités de ce que l'invention de ce bel art leur enlevoit les gains qu'ils étoient accoutumés de faire en copiant les manuscrits. II. *Synopsis Theologiæ moralis*, et d'autres ouvrages.

† DURSTUS, XIe roi d'Écosse, selon Buchanan, s'abandonna au vin, aux femmes, et chassa son épouse légitime, fille du roi des Bretons. Les nobles ayant conspiré contre lui, il feignit de changer de conduite, rappela sa femme, assembla les principaux de ses sujets, fit un serment

solennel pour la réforme de l'état, pardonna à des criminels publics, et promit qu'à l'avenir il ne feroit rien sans l'avis de la noblesse. Cette réconciliation fut célébrée par des réjouissances publiques; il invita les nobles à souper, et les ayant tous assemblés dans un lieu, il les fit égorger. Cette trahison irrita tellement ceux qui ne s'étoient pas trouvés à cette fête, qu'ils levèrent des troupes, lui livrèrent bataille, et le tuèrent vers l'an 607 de J. C.

† DURVAL *ou* D'URVAL (J. G.), auteur peu connu, qui vécut vers le milieu du 17e siècle, et paroît avoir été au service du duc de Nemours. On a de lui trois pièces de théâtre, intitulées *Les travaux d'Ulysse*, *Agarite*, et *Panthée*, imprimées à Paris, les deux premières, in-8°, en 1635 et 1636, et la troisième in-4°, en 1639. Les contemporains de cet auteur lui ont reproché de n'avoir traité que des sujets tristes. Gaillard, entre autres, dit de lui, dans sa Monomachie :

Durval est ténébreux, il aime le cercueil.

* DURUISSEAU (Antoine), graveur né à Paris en 1654, a laissé plusieurs cahiers de principes du dessin gravés à la manière du crayon, et d'autres cahiers de principes d'architecture dans le genre du lavis, d'après Lafosse.

† I. DURYER (André), sieur DE MALEZAIS, né à Marcigny dans le Mâconnais, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et chevalier du Saint-Sépulcre, séjourna long-temps à Constantinople, où le roi de France l'avoit envoyé. Il fut consul de la nation française en Égypte, et mourut en France vers le milieu du dernier siècle. Duryer possédoit parfaitement les langues orientales. On a de lui, I. Une *Grammaire turque*, Paris 1630 et 1633, in-4°. II. Une *Traduction* française de l'Alcoran, Paris, 1647, in-4°; Amsterdam, Elzévir, 1649 et 1683, in-12: elle n'est ni élégante, ni fidèle; il a mêlé mal à propos les rêveries des commentateurs mahométans, avec le texte de Mahomet. Galand nous en a donné une fort supérieure. III. Une *Version* française de Gulistan, ou de *l'Empire des Roses*, composé par Saadi, prince des poëtes turcs et persans, Paris 1634, in-8°. Gentius a traduit le même livre en latin, sous le titre de *Rosarium politicum*. Cette dernière traduction est préférée à celle de Duryer.

† II. DURYER (Pierre), historiographe de France, né à Paris l'an 1605, reçu à l'académie française en 1646, fut secrétaire du roi, puis de César duc de Vendôme. Un mariage peu avantageux ayant dérangé sa fortune, il travailloit à la hâte, pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. On rapporte que le libraire Sommanville lui donnoit un écu par feuille de ses traductions, qui sont en très-grand nombre. Le cent de grands vers lui étoit payé quatre francs, et le cent des petits quarante sous; en sorte qu'il a laissé une multitude d'ouvrages, mais tous négligés; et l'on peut dire de lui : *Magis fami quàm famæ inserviebat*. Il a fait dix-neuf pièces de théâtre, *Argénis*, *Cléomédon*, *Lucrèce*, *Clarigène*, *Esther*, *Bérénice*, *Thémistocles*, *Nitocris*, *Anaxandre*, *Dinamis*, reine de Carie, etc. *Alcimédon*, représentée en 1634, se jouoit encore en 1660. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur sont les tragédies d'*Alcyonée*, de *Saül* et de *Scévole*. On dit que la savante Christine, reine de Suède, ne pouvoit se lasser d'admirer les beautés d'Alcyonée, et qu'elle se fit lire cette pièce jusqu'à trois fois dans un jour. Saint-Evremont a eu assez peu de goût pour la mettre au-dessus

de l'Andromaque de Racine. La tragédie de *Scévole* est aujourd'hui regardée comme sa meilleure pièce. On l'a jouée long-temps. Le style de Duryer est assez coulant ; il écrivoit avec facilité en vers et en prose. Il mourut le 6 novembre 1658. Son père Isaac DURYER, mort vers 1631, avoit fait quelques *Poésies pastorales*, peu connues, et le *Temps perdu* ou les *Gayetés*, Paris, 1624, in-8°.

DUSABLE. *Voyez* ARENA, n° I.

* DUSART (Corneille), peintre, né à Harlem en 1665, élève de Van-Ostade, a cherché à imiter la manière de son maître. Quoiqu'il n'y soit pas parvenu entièrement, ses tableaux ne sont pas sans mérite. Il a gravé plusieurs pièces de sa composition, dans lesquelles on remarque beaucoup de légèreté et d'expression. Il est mort en 1704.

* DUSCH (Jean-Jacques), poëte allemand, né le 12 février 1725 à Zelle dans le pays d'Hanovre, et mort le 18 décembre 1787 à Altona, où il fut professeur de belles-lettres et de mathématiques, excella dans la poésie didactique. Il existe de lui un grand nombre de poëmes ; nous rappellerons les suivans : *Le Temple de l'Amour*, en douze chants, Hambourg, 1758, in-8° ; *le Village*, poëme, Altona, 1760 ; *Oreste et Hermione*, Altona, 1762 ; *le Bonheur du Vertueux*, Altona, 1763, in-8° ; *les Sciences*, poëme, Altona, 1774 ; *la Sympathie*, poëme didactique en neuf chants. Ses ouvrages en prose sont, *Lettres morales pour former le cœur*, Leipsick, 1772, in-8° ; *Lettres pour former le goût*, Leipsick, 1764, 1773, in-8°, en six parties ; *Histoire de Charles Lerdiner*, roman en six vol. dont il donna une seconde édition avec de grands changemens, sous le titre : *Le Fiancé de deux femmes*, 6 vol., Breslau, 1785, in-8°. Ce dernier ouvrage est estimé et mérite des éloges tant pour le style que pour l'invention. Les poésies de cet auteur furent amèrement critiquées dans les *Lettres sur la littérature*, où on lui reproche des expressions recherchées, des antithèses et un goût maniéré. Cependant ses écrits, sans égaler ceux de Haller et de Withof, sont propres à inspirer le sentiment du beau et du vrai, et à faire aimer la vertu. Il a un style clair et élégant. Sa muse, plus sérieuse que badine, ne réussissoit pas dans la satire. Il est aussi connu comme *traducteur* des œuvres complètes de Pope, et de l'Histoire d'Angleterre par Hume.

† DUSMES *ou* DOSM-MOUSTHAFAH, dont le vrai nom est Mousthafah Tchéléby, fils de Bajazet I, empereur des Turcs, ou, selon d'autres, imposteur qui prit ce nom vers l'an 1425, sous le règne d'Amurat II. Les Turcs soutenoient que Mousthafah Tchéléby avoit été tué dans la bataille sanglante d'Ancyre où son père fut défait et pris par Tymour l'an 804 de l'hégire et de J. C. 1401. Les Grecs affirmoient le contraire. Ce prince, vrai ou prétendu, s'étant formé un parti, marchoit déjà vers Andrinople, la capitale de l'empire ottoman. Le sultan Amurat envoya contre lui le bacha Bajazet, à la tête d'une puissante armée : mais ce traître se rangea du côté de Mousthafah, qui le fit son visir ou son premier ministre. Un faux bruit ayant répandu l'alarme dans son armée, il se vit abandonné tout à coup, et obligé de prendre la fuite. Amurat le poursuivit sans relâche, le prit près d'Andrinople, et le fit pendre aux créneaux des murailles qui entourent la ville.

† DUSSAULX (Jean), né à Chartres le 28 décembre 1728, d'une

famille estimée dans la robe, mort le 16 mars 1799, remplit d'abord la place de commissaire de la gendarmerie, et suivit son corps dans la campagne d'Hanovre, sous le maréchal de Richelieu, où il se distingua par son courage. De retour à Paris, les conseils de Guérin, professeur distingué de l'université, déterminèrent son goût pour la littérature, et il fut reçu membre de l'académie des inscriptions en 1776. Son enthousiasme naturel et son goût ardent pour la nouveauté ne le rendirent pas indifférent sur les principes de la révolution française; cependant, appelé à la convention, il y parut l'un des plus modérés, et fut au nombre des soixante-treize députés qui furent emprisonnés pour n'avoir pas lutté avec assez de force contre les partisans de l'ancien gouvernement. Dussaulx faillit même à être envoyé à la mort par le comité de salut public, lorsque Marat obtint sa grace, en le représentant comme un vieillard incapable de devenir dangereux, et qui commençoit à radoter. Nommé membre du conseil des anciens en 1797, il prononça un long discours contre le rétablissement de la loterie nationale. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traduction des Satires de Juvénal*; c'est la plus estimée et la meilleure que nous ayons de ce poëte latin. Elle parut en 1770, et a été réimprimée en 1796. Le discours préliminaire et les notes offrent des observations judicieuses et bien développées. II. *De la passion du jeu*, 1779, in-8°. L'auteur alors renonça pour toujours au jeu, qu'il aimoit. Cet ouvrage présente des exemples effrayans du malheur et des excès des joueurs; mais il est trop volumineux, et le style en est souvent déclamatoire. III. *Eloge de l'abbé Blanchet*, en tête des Œuvres de ce dernier; il est écrit avec chaleur et sentiment. IV. *Mémoire sur les satiriques latins*: inséré dans le quarante-troisième volume des Mémoires de l'académie des inscriptions. V. *Voyage à Barrège et dans les hautes Pyrénées*, 1796, in-8°. Ce voyage fut fait en 1788. L'auteur veut quelquefois imiter Sterne, il n'y réussit pas; mais cette production renferme des détails curieux et agréables qui nous font connoître assez bien les Pyrénées. VI. *Mes rapports avec J. J. Rousseau*, 1798, in-8°; écrit où l'on trouve des particularités intéressantes et curieuses sur le philosophe génevois.

† I. DUTEIL (N.) donna au théâtre français, en 1641, *l'Injustice punie*, ou *la Mort d'Appius, décemvir*, tragédie représentée, et imprimée in-4°. C'est le même sujet que la Virginie de Campistron. On ignore l'époque de la mort de ce poëte.

* II. DUTEIL (Honoré), natif de Manosque en Provence. La Croix-du-Maine, ami et contemporain de cet auteur, le cite pour avoir composé *plusieurs fort beaux et bien élégans sonnets sur plusieurs diverses matières.* Mais il paroît que ces sonnets n'ont point été imprimés.

† I. DUTILLET (Jean), évêque de Saint-Brieux, puis de Meaux, mort le 19 novembre 1570. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traité de la religion chrétienne.* II *Réponse aux ministres*, 1566, in-8°. III. *Avis aux gentilshommes séduits*, 1567, in-8°. IV. *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*, 1567, in-16. V. *Traité sur le symbole des apôtres*, 1566, in-8°. VI. Une *Edition* des Œuvres de Lucifer de Cagliari, Paris, 1568. VII. Une *Chronique* latine *des rois de France*, depuis Pharamond jusqu'en 1547; elle a été mise en français, et

continuée depuis jusqu'en 1604. C'est un des plus savans ouvrages que nous ayons sur notre histoire. Les faits y sont bien digérés, et dans un ordre méthodique; mais ils manquent quelquefois d'exactitude. On trouve cet ouvrage dans le Recueil des rois de France, 1618, in-4°. VIII. *Les Exemples des actions de quelques pontifes comparées avec celles des princes payens*, en latin, Amberg, 1610, in-8°. Le style de Dutillet ne manque ni de pureté ni d'une certaine élégance.

II. DUTILLET (Jean), frère du précédent, et greffier en chef du parlement de Paris, montra beaucoup d'intelligence et d'intégrité dans cette charge, qui étoit depuis longtemps dans sa maison. Sa postérité la conserva jusqu'à Jean-François DUTILLET, qui y fut reçu en 1689. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au parlement, et maîtres des requêtes. On a de Jean Dutillet, mort le 2 octobre 1570, plusieurs ouvrages. Les plus considérables sont, I. *Traité pour la majorité du roi de France* (François II), *contre le légitime conseil malicieusement inventé par les rebelles*, Paris, 1560, in-4°. II. *Sommaire de l'histoire de la guerre faite contre les Albigeois*, 1590, in-12; ouvrage rare et recherché. III. *Discours sur la séance des rois de France en leurs cours de parlement*, dans le second volume de Godefroi. IV. *Institution du prince chrétien*, Paris, 1563, in-4°. V. *Recueil des rois de France*; ouvrage fort exact, et fait avec beaucoup de soin, sur la plupart des titres originaux de notre histoire. La meilleure édition de ce livre est celle de Paris, en 1618, in-4°. Dutillet écrit en homme qui ne s'attache qu'à l'exactitude des recherches, et qui se soucie fort peu de l'élégance et de la pureté du style. Le manuscrit de cet ouvrage, supérieurement exécuté sur vélin, avec un grand nombre de portraits en miniature, présenté par l'auteur lui-même à Charles IX, se trouve à la bibliothèque impériale.

* DUTORT (N.) Cette dame, qui mourut vers l'an 1720, est moins connue par plusieurs *Opuscules* en prose et en vers, insérés dans les Mercures, que par ce madrigal mis par Fontenelle au bas de son portrait.

> C'est ici madame Dutort;
> Qui la voit sans l'aimer a tort;
> Mais qui l'entend et ne l'adore,
> A mille fois plus tort encore.
> Pour celui qui fit ces vers-ci,
> Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

† DUVAIR (Guillaume), fils de Jean Duvair, chevalier et procureur-général de la reine Catherine de Médicis, né à Paris le 7 mars 1556, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, premier président au parlement de Provence, et enfin garde des sceaux en 1616. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et fut sacré évêque de Lisieux en 1618. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse, quoique Dupleix lui reproche d'avoir passé trois ans sans dire la messe, et de se priver d'un *mystère divin* pour un *ministère politique*. Si nous considérons Duvair comme ministre, la fermeté parut d'abord former son caractère; il aima mieux quitter les sceaux que de se prêter aux vues du maréchal d'Ancre, qui abusoit de sa faveur. Mais il fut plus complaisant sous le ministère du duc de Luynes, qui lui faisoit espérer la pourpre romaine. Il n'eut plus de volonté que celle du nouveau ministre. Ce changement fit beaucoup de tort à sa réputation, et plus il avoit affecté une vertu austère, comme

Sénèque, plus on le méprisa quand on le vit courir après la fortune. En 1620, il eut une dispute avec les ducs et pairs sur la préséance au conseil. Le duc d'Epernon soutint la cause des ducs en présence de Louis XIII avec son impétuosité ordinaire « Vous êtes un impudent, dit-il à Duvair.— Et vous, répliqua Duvair, vous êtes ce que vous êtes.— Eh bien! poursuivit d'Epernon, en s'adressant au duc de Guise, vous allez combattre les pirates de mer, lorsqu'il faut chasser les pirates de terre. » Cependant le conseil décida en faveur de Duvair. Ce magistrat finit sa carrière à Tonneins en Agénois, où il étoit à la suite du roi, durant le siége de Clérac, le 3 août 1621. Duvair étoit d'une sagacité surprenante, et d'une éloquence peu commune pour son siècle. Ses ouvrages forment un gros volume in-folio, Paris, 1641. On y trouve des *Harangues*, des *Traductions*, qui sont moins infectées que les autres productions de son temps, du mauvais goût qui régnoit alors, mais qui n'en sont pas tout-à-fait exemptes; quoiqu'il ait fort peu traduit, il s'est distingué de tous les autres traducteurs par l'élévation et la dignité de son style, et on peut dire qu'après Malherbe notre langue n'avoit point alors de meilleur écrivain; il s'attacha à suivre religieusement son auteur, et à se resserrer dans ses bornes, sans nuire à l'élégance.

† I. DUVAL DE MONDRAINVILLE (Etienne), riche négociant de Caen, s'illustra sous Henri II, par un trait mémorable de patriotisme. Metz, menacé d'un siége par l'empereur Charles-Quint, étoit dépourvu de vivres, et il n'étoit pas aisé de l'approvisionner. Duval se chargea de cette entreprise importante. Il eut l'adresse de ravitailler cette ville, regardée alors comme une des clefs du royaume. Ce service signalé, qui contribua au salut de Metz, valut à son auteur des lettres de noblesse que le roi lui donna gratuitement l'an 1558. Il mourut le 19 janvier 1578, âgé de 71 ans, après avoir fondé le premier prix du palinod de Caen.

* II. DUVAL (Pierre), auteur d'un livre assez rare, imprimé in-8° à Rouen, 1543, sous ce titre: *le Puy du souverain amour, tenu par la déesse Pallas; avec l'ordre du nuptial banquet faict à l'honneur d'ung des siens enfans, et mis en ryme françoise par celui qui porte en son nom tourné*, le Vrai Perdu, *ou* Vrai Prélude.

* III. DUVAL (Pierre), né à Paris, et mort à Vincennes en 1564, fut précepteur des enfans de François Ier, évêque de Séez, et l'un des prélats qui assistèrent au concile de Trente. On a de lui deux recueils de quatrains moraux, imprimés à Paris en 1558 et 1568, et depuis dans plusieurs autres villes; le premier, intitulé *de la Grandeur de Dieu, et de la cognoissance que l'on peut avoir de lui par ses œuvres;* et le second, *de la Puissance, sapience et bonté de Dieu.* Ce Pierre Duval a en outre publié une *Traduction* du Criton de Platon.

† IV. DUVAL (André), de Pontoise, docteur de la maison et société de Sorbonne, pourvu le premier de la chaire de théologie, nouvellement établie par Henri IV en 1596, ne méritoit point cette place. C'étoit un théologien peu éclairé, et rempli des préjugés ultramontains. Il fut un des plus grands persécuteurs de Richer, qui valoit mieux que lui, et qui sur-tout avoit le cœur plus français. Il mourut le 9 septembre 1638, à 74 ans. On a de

lui plusieurs ouvrages, I. Un *Commentaire* sur la Somme de saint Thomas, en 2 vol. in-fol. II. Des *Ecrits* contre Richer. III. Un ouvrage contre le ministre du Moulin, avec ce titre singulier : *Le feu d'Elie pour tarir les eaux de Siloé.* IV. *Vies de plusieurs Saints de France, et des pays voisins, pour servir de suite à celles de Ribadeneira.* Il s'étoit occupé à traduire en français ce jésuite espagnol. V. *De supremâ Romani pontificis in Ecclesiam potestate,* 1614, in-4°.

† V. DUVAL (Guillaume), cousin du précédent, docteur en médecine, doyen de la faculté, professeur de philosophie grecque et latine, commença d'enseigner au collége royal l'économique, la politique, et la science des plantes ; celle-ci en 1610, et celles-là en 1607. On a de lui, I. Une *Histoire du Collége royal*, in-4°, 1644. Elle contient quelques faits curieux ; mais le style en est au-dessous du médiocre. II. Une *Edition* estimée d'Aristote, en 2 vol. in-fol., 1619. On y trouve un *Synopsis analytica* de tous les traités de cet auteur.

† VI. DUVAL (Pierre), géographe du roi, né à Abbeville, de Pierre Duval et de Marie Sanson, sœur du célèbre géographe de ce nom, mourut à Paris en 1683, à 65 ans. Il est auteur de plusieurs *Traités* et *Cartes de géographie*, qui ne sont presque plus d'aucun usage. La plus connue est celle qui porte ce titre : *La Géographie française, contenant les descriptions, les cartes, et les blasons de France, avec les acquisitions faites sous Louis XIV.* Elle manque d'exactitude. On lui doit encore des *Observations géographiques*, insérées dans la deuxième édition du Voyage de François Pyrard de Laval, contenant sa navigation aux Indes orientales, qu'il publia à Paris en 1679, in-8°.

* VII. DUVAL (Nicolas), peintre hollandais, né en 1644, mort en 1732, élève de Pierre de Cortone, sous qui il avoit étudié en Italie, et dont il imitoit la manière. Le roi Guillaume III le nomma directeur de l'académie de La Haye, et l'employa beaucoup.

† VIII. DUVAL (Valentin JAMERAY), bibliothécaire de l'empereur François Ier, naquit en 1695, d'un pauvre laboureur, au petit village d'Artonay en Champagne. Orphelin à dix ans, chassé de son pays à quatorze, faute d'y trouver à servir, marchant au hasard dans l'affreux hiver de 1709, en pleine campagne, couvert de neige, demi-mort de froid, sans pain, sans asile, sans espoir, il fut surpris par la petite-vérole. La violence de ses douleurs et la rigueur de la saison l'obligèrent de s'arrêter devant une méchante ferme. Il n'y eut pour retraite qu'une étable et un tas de fumier, sous lequel on l'ensevelit. La chaleur qu'il y trouva le dégourdit peu à peu, et facilita l'éruption : il ne tarda pas à être couvert de boutons ; mais il manquoit de secours. Tout étoit saisi dans la ferme ; le maître n'avoit pas lui-même de quoi vivre, et ce fut un excès de compassion qui l'engagea à donner au moribond, pour toute boisson, de l'eau glacée ; pour toute nourriture, un peu de bouillie à l'eau, à peine salée, et ensuite de mauvais pain desséché, qu'il faisoit dégeler dans son fumier. Les moutons, dont il partageoit l'asile, sembloient touchés de sa peine, et vouloir le consoler en le léchant ; mais quoique la rudesse de leur langue ajoutât à son supplice, il paroissoit plus occupé de la crainte de leur communiquer le venin dont il étoit hérissé. Quelque foibles que

fussent les secours qu'il recevoit dans cette étable, il fut impossible au maître de les continuer. Il fallut le transporter, encore malade, couvert de méchans haillons et de foin, chez un curé du voisinage, où il fut près d'expirer du froid qu'il avoit essuyé dans la route. Il guérit pourtant : mais la famine qui désoloit cette contrée lui fit perdre encore cet asile dès que ses forces lui permirent de le quitter. Ne sachant où reposer sa tête, il s'informe s'il n'est pas quelque pays que ce fléau ait respecté; on lui parle du Midi, de l'Orient; c'étoit pour lui des idées nouvelles. Ces mots furent la source de ses premières réflexions, sa première leçon de géographie. Il marche donc vers le point où le soleil lui paroissoit se lever. Il traverse la Champagne. De misérables huttes, à peine couvertes de chaume et d'argile, habitées par des paysans pâles, languissans et livides, lui présentent tout ce que la misère a de plus effrayant. Il arrive enfin à Sénaïde, et une scène nouvelle s'ouvre à ses yeux. Des maisons spacieuses, bien couvertes, et dignes des hommes forts et vigoureux qui les habitoient; des femmes lestes et bien vêtues, des enfans nombreux et gais, le spectacle de l'aisance et du bonheur, l'avertirent qu'il avoit changé de domination. Il s'arrêta par hasard à l'ermitage de La Rochette, où le bon solitaire Palémon le reçut, lui fit partager son genre de vie, ses travaux, et lui apprit à lire. Duval, né avec une sensibilité fougueuse, entroit dans l'âge où les passions se développent. Le besoin d'un attachement, la lecture des livres ascétiques qui composoient la bibliothèque de l'ermite, tournèrent ses premières idées vers la dévotion, non pas celle qu'il appelle lui-même une *piété solide et pure*, mais cette dévotion minutieuse et contemplative, qui consiste en vaines pratiques, s'allie très-bien avec les passions, et devient elle-même une passion condamnable. Peu à peu son enthousiasme diminua, et il eut de la piété sans superstition. De la retraite de La Rochette, il passa dans celle de Sainte-Anne, auprès de Lunéville. Six vaches à garder, quatre ermites de la plus grossière ignorance, et quelques bouquins de la bibliothèque bleue, furent les seules ressources que Duval y trouva pour son éducation. Il parvint cependant à apprendre seul à écrire. Un abrégé d'arithmétique devint le nouvel objet de ses études, auxquelles il se livra dans le silence des bois. Enfin il prit les premières notions d'astronomie et de géographie, à l'aide de ses seules réflexions, de quelques cartes, et d'un tube de roseau placé sur un chêne élevé, dont il avoit fait son observatoire. Plus il apprenoit, plus il brûloit du désir d'apprendre encore. Tourmenté, dans sa jeunesse, de cette fièvre des sens que la nature fait éprouver, mais qui nuisoit à ses études, le jeune philosophe sut bientôt y mettre bon ordre. Il se rappela d'avoir lu dans saint Jérôme qu'on s'en guérit avec de la ciguë. Il en mangea tant qu'il faillit en mourir, et que ses désirs furent éteints pour jamais. L'état de sa bourse ne répondoit pas à la soif des sciences, de laquelle il étoit dévoré; pour y suppléer, il s'avisa de déclarer la guerre aux animaux des forêts, dans le dessein de vendre leurs fourrures. L'ardeur et le courage qu'il mettoit à cette chasse, ennoblie par son motif, sont véritablement incroyables. Il eut un jour une lutte violente à soutenir contre un chat sauvage, dont la victoire lui coûta beaucoup de sang. Enfin sa constance lui ayant procuré, au bout de quelques mois, une quarantaine d'écus, il les porta bien vite à Nanci pour avoir des livres. Une aventure heureuse augmenta son petit trésor. Il

trouva un jour un cachet d'or, armorié ; il le fait annoncer au prône. Un Anglais se présente : c'étoit M. Forster, homme d'un mérite connu. « Si ce cachet est à vous, lui dit Duval, je vous prie de le blasonner.» « Tu te moques de moi, jeune homme ! le blason n'est assurément pas de ton ressort. » — « Soit; mais je vous déclare, qu'à moins de le blasonner, vous ne l'aurez pas. » Surpris de ce ton ferme, M. Forster obéit, récompensa le jeune pâtre, et, par sa générosité, la bibliothèque de Duval s'accrut jusqu'à 400 volumes, tandis que sa garderobe restoit toujours la même. Un sarrau de toile ou de laine, et des sabots composoient tout son ajustement. Pendant qu'il formoit ainsi son esprit par l'étude, le troupeau n'en alloit pas mieux. Les ermites s'en plaignirent; l'un d'eux le menaça même de brûler ses livres, et joignit un geste offensant à cette menace. La servitude avoit plié son ame à la soumission, mais nullement aux insultes. Il saisit une pelle à feu, met le frère à la porte de sa propre demeure, en fait autant aux autres qui accourent au bruit, et s'enferme seul à double tour. Le supérieur arrive, et Duval ne lui ouvre la porte qu'après lui avoir fait accepter une capitulation. Les deux points principaux du traité furent, l'oubli de tout le passé, et deux heures par jour à l'avenir pour vaquer à ses études. A ces conditions, il s'engagea de servir l'ermitage pendant dix ans, pour la nourriture et l'habit. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que cet acte fut ratifié chez un notaire de Lunéville. Le bois où Duval menoit paître ses vaches étoit son cabinet d'études le plus ordinaire. Un jour qu'il y étoit entouré, selon son usage, de ses cartes de géographie, il fut abordé par un homme de bonne mine, qui, surpris de cet appareil, lui demanda ce qu'il faisoit là : — « J'étudie la géographie. — Est-ce que vous y entendez quelque chose? — Mais vraiment oui ; je ne m'occupe que de ce que j'entends. — Où en êtes-vous ? — Je cherche la route de Québec, pour aller continuer mes études à l'université de cette ville. (Il avoit lu dans ses livres que cette université étoit fameuse.) — Il y a, reprit l'inconnu, des universités plus à votre portée ; je puis vous en indiquer. A l'instant il est investi par un grand cortége ; c'étoit celui des jeunes princes de Lorraine. On finit par lui proposer d'achever ses études en forme aux jésuites de Pont-à-Mousson. Duval hésita. L'étude lui étoit chère ; mais sa liberté lui paroissoit plus précieuse encore, et il n'accepta qu'avec la condition formelle de la conserver. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de deux ans, le duc Léopold, qui vouloit se l'attacher, lui fit faire plusieurs voyages, entre autres celui de Paris. Ce prince, voulant savoir l'impression que la vue de Paris et celle de l'opéra pourroient faire sur l'esprit et les sens de Duval, lui ordonna de se joindre à sa suite. Il obéit, et trouvant que tout ce qu'il apercevoit n'approchoit pas des grandes beautés que le lever et le coucher du soleil offrent à nos yeux, il s'en expliqua très-librement. A son retour, Léopold le nomma son bibliothécaire et professeur d'histoire à l'académie de Lunéville. Cette place, et les leçons particulières qu'il donnoit à des Anglais, entre autres au fameux lord Chatham, lui procurèrent les moyens de faire rebâtir à neuf son ancien ermitage de Sainte-Anne. Lorsque la Lorraine fut cédée à la France, il refusa toutes les propositions qui lui furent faites pour y rester, et suivit la bibliothèque à Florence, où il demeura dix ans. Il fut appelé à Vienne par l'empereur François, pour lui former un cabinet de médailles. Il y mourut le 3 novembre

1775. Malgré son grand savoir, il étoit modeste. Il répondoit souvent aux questions qu'on lui faisoit : « Je n'en sais rien. » Un ignorant lui dit un jour : « L'empereur vous paie pour le savoir. — L'empereur, répliqua-t-il, me paie pour ce que je sais ; s'il me payoit pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire ne suffiroient pas. » On a publié les *Œuvres de Duval*, précédées de *Mémoires sur sa Vie*, 1784, 2 vol. in-8°. Cette notice est tirée de l'extrait qu'on en a donné dans le Mercure de France, 1785, n° III.

* IX. DUVAL (Jean), de Pontoise, médecin, a traduit en français le *Dispensaire* de Jean-Jacques Wécher, qu'il a enrichi de différentes remarques. Ce livre fut imprimé à Genève en 1609, in-4°. On doit encore à ce médecin l'*Aristocratia humani corporis*, publiée à Paris en 1615, in-8°. Les anciens biographes ne font aucune mention de ce médecin.

* X. DUVAL (Jean), prêtre, bachelier en théologie de la faculté de Paris, et chapelain du collége de Séez, dans la même ville, où il est mort le 12 décembre 1680. On lui attribue différens ouvrages en vers français, à la plupart desquels il n'a pas mis son nom. Ils ont tous pour objet quelqu'événement remarquable de son temps, et n'en sont le plus souvent qu'une amère critique : on peut en juger par leurs seuls titres dont voici la notice. I. *Soupirs français sur la paix italienne*, in-4°, Paris, 1649. II. *Triolets du temps, selon les visions d'un petit-fils de Nostradamus*, etc., Paris, aussi in-4°, même année. III. *Le parlement burlesque de Pontoise*, etc., Paris, 1652, in-4°. IV. *Le Calvaire profané ou le Mont Valérien usurpé par les Jacobins réformés du faubourg Saint-Honoré*, à Paris, etc., in-4°, 1664, et depuis plusieurs fois réimprimé. V. Enfin *la Sorbonne au roi, sur de nouvelles thèses contraires à la vérité*, etc., in-4°, sans indication de lieu ni d'année.

* XI. DUVAL, habile fondeur du 17e siècle, a fait différentes pièces remarquables, parmi lesquelles on distingue un grand *Crucifix* de bronze, un *saint Ignace et deux Anges* qui étoient dans la chapelle de Bourbon de l'église des jésuites de la rue Saint-Antoine.

* XII. DUVAL (Pierre), prêtre, ancien recteur et bibliothécaire de l'université de Paris, proviseur du collége d'Harcourt, mort à la fin du 18e siècle, a publié, I. *Essais sur différens sujets de philosophie*, 1767, 1 vol. in-12. II. *Réflexions sur le système de la nature*, 1 vol. in-12. Il attaque dans ces ouvrages, à forces trop inégales, Buffon et d'Alembert.

*DUVAURE (N.), gentilhomme du Dauphiné, suivit avec honneur la carrière militaire : il fut fait chevalier de Saint-Louis et aide de camp pendant la guerre de 1733, et mourut en 1778. Le seul ouvrage que l'on cite maintenant de lui est la comédie du *Faux savant*. Cette pièce, jouée pour la première fois en 1728, sous le titre de l'*Amour précepteur*, étoit alors en cinq actes et précédée d'un Prologue. Mais l'auteur ayant resserré son action en trois actes, et supprimé le prologue, en changea le titre et la remit au théâtre en 1749. Comme elle avoit complètement réussi, il la fit imprimer in-12, à Paris, la même année. Duvaure fit représenter sur le théâtre italien, en 1756, une autre comédie intitulée *l'Imagination*, qui, n'ayant eu aucun succès, n'a point été imprimée, non plus que celle du

Gentilhomme campagnard, trouvée parmi ses papiers.

* DUVEL (Jean), connu sous le nom de *Maître à l'Etoile*, a gravé, du temps de Henri II, plusieurs sujets de la Bible et d'autres du même genre.

* DUVENÈDE (Marc Van), fameux peintre d'histoire, né à Bruges en 1674, mort en 1729, élève de Carle Maratte. On voit à Bruges plusieurs de ses tableaux.

DUVERDIER. *Voyez* VERDIER.

*DUVERNE (Pierre), fermier de la seigneurie de Marigny en Bourgogne, vivoit dans le 17e siècle. Il est auteur d'un livret in-4° de 44 pages de rimailles, et d'onze pages pour la table, intitulé *les Veilles curieuses de Duverne*, imprimées à Dijon en 1647. Elles sont composées de 108 sixains, à la suite desquels est une table alphabétique des noms d'auteurs cités dans ces pitoyables sixains : ces noms y sont estropiés comme dans l'ouvrage, et de manière à être méconnoissables.

*DUVIEUGET (M.), auteur connu par un recueil de vers qu'il fit imprimer in-8°, à Paris, en 1632, sous le titre de *Diversités poétiques*, et dans lequel se trouve une tragédie, intitulée *Les Aventures de Polécandre et de Basolie*. Les autres pièces de ce recueil sont la plupart d'une originalité portée quelquefois jusqu'à l'extravagance. Voici, pour en donner une idée, une strophe tirée d'une ode sur l'hiver :

Les ondes couvrent la prairie ;
Tout pleure le beau temps qui fuit ;
Les brouillards font du jour la nuit ;
Le ciel a la dyssenterie ;
Les bois, ainsi que les roseaux,
Sont ensevelis sous les eaux ;
La mer devient universelle
Et va jusqu'à tel point monter
Que les valets de Jupiter
Y pourront laver sa vaisselle.

† DUVIGNEAU (Pierre-Hyacinthe), procureur au parlement de Bordeaux, sa patrie, voulant unir à l'exercice de ses fonctions la gloire littéraire, qu'il ne put acquérir, composa un grand nombre de pamphlets sur des matières politiques, ou des vers sans chaleur. Ses principaux ouvrages sont, une comédie de *Suzette* ; des *Observations* sur le droit des procureurs aux charges municipales ; un *Discours* sur le luxe ; un *Eloge* du maréchal de Biron ; une *Ode sur la mort de Rousseau*, qui, en 1786, obtint le prix de l'académie de La Rochelle ; et des *Poésies diverses*, imprimées à Genève en 1776, in-8°. Duvigneau ayant voulu paroître dans la révolution, et se faire élire député par sa patrie, au lieu d'être envoyé à la convention, fut mené à l'échafaud le 8 thermidor an 2 (26 juillet 1794), à l'âge de 40 ans.

* DUVIVIER (Jean), distingué parmi les graveurs en médailles, et dont les pièces sont recherchées par les curieux, a donné aussi *quelques portraits* gravés au burin, qui prouvent qu'il savoit exercer son talent de plus d'une manière. Il étoit né à Liège en 1678.

*DYCHE (Thomas), théologien anglais, et maître d'école à Stratford-le-Bow dans le Middlesex, mort vers 1750, a publié un *Dictionnaire anglais* ; un *Livre du premier âge*, et quelques autres *livres d'instruction* très-estimés.

*I. DYER (Jacques), juge anglais, président de la cour des plaids, né en 1511 à Roundhill, au comté de Sommerset, mort en 1581, élève

de Broadgate-Hall à Oxford, d'où il passa au collége de justice de Middle-temple, fut, en 1559, nommé premier président. Dyer est auteur d'un très-gros recueil de *Rapports*, dont sir Edouard Coke fait beaucoup d'éloge.

† II. DYER (Jean), né en 1700 à Aberglasney en Caermarthenshire, fils d'un homme de loi, qui ne put lui faire goûter sa profession, se fit d'abord peintre, associa ensuite la poésie à la peinture, et enfin entra dans les ordres ecclésiastiques. Il mourut en 1758. On a de lui des *Vues pittoresques et des Descriptions poétiques de Grongar-Hill*, en 1727; des *Ruines de Rome*, en 1740, à son retour d'Italie; et un mauvais poëme intitulé *La Toison*.

DYMAS, Troyen courageux, se revêtit d'une armure grecque pour combattre avec plus d'avantage les ennemis de sa patrie: mais ses compatriotes, trompés par ce déguisement, le firent périr sous leurs coups.

DYMON (Mythol.), un des dieux Lares révérés par les Egyptiens.

DYNAME, rhéteur du 4e siècle, ami d'Ausone, de Bordeaux comme lui. Il fut obligé de quitter cette ville, où on l'avoit accusé d'adultère. Il se retira à Lérida en Espagne vers l'an 360, y épousa une femme fort riche, et y mourut. — Il ne faut pas le confondre avec un autre DYNAME, qui, à force de bassesses et de fourberies, obtint de l'empereur Constance le gouvernement de la Toscane.

DYNARQUE, DYNOSTRATE. *Voyez* DINARQUE, etc.

DYNTER (Edmond), successivement secrétaire de plusieurs ducs de Bourgogne et de Brabant, abandonna leur cour pour embrasser l'état ecclésiastique, et mourut à Bruxelles le 17 février 1448. On lui doit une *Généalogie des ducs de Bourgogne*, publiée à Francfort en 1529, et dans le recueil de Struvius; une *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant, depuis l'an* 281 *jusqu'à* 1442; restée manuscrite, mais dont on a des copies dans plusieurs bibliothèques des Pays-Bas, et entre autres, dans celle de Corsendonck.

* DYONISIUS D'UTIQUE (Cassius), a travaillé en grec les ouvrages de Mago, Africain, sur l'agriculture et les plantes. Cet ouvrage, mis en latin par Jean Cornarius, a paru sous ce titre: *Selectarum præceptionum de agricultûrâ libri XX*, Lugduni, 1543, in-8°. Ces livres portoient le nom de *Rizotomiques*.

DYRRACHUS (Mythol.), fils de Neptune et de la fille d'Épidamnus, joignit à la ville de Dyrrachium un port magnifique et spacieux. Ayant une guerre cruelle à soutenir contre ses frères, il implora l'assistance d'Hercule, qui, pour prix de ses services, reçut de lui une portion considérable de ses états, et fut regardé par les peuples de cette contrée comme leur fondateur.

DYSAULÈS, frère de Céléus, roi d'Eleusis, selon Pausanias, contraint de sortir de cette ville, d'après les ordres d'Ion, se réfugia à Célée, et enseigna au peuple de cette cité à solenniser les mystères de Cérès: on ne les célébroit que tous les quatre ans, et le prêtre qui en avoit la direction n'étoit pas perpétuel. A sa mort, ils lui élevèrent un tombeau.

DYVERNOIS *ou* (YNERNOIS d'). *Voyez* YVERNOIS.

EA (Mythol.), nymphe qui implora le secours des dieux, pour éviter les poursuites du fleuve Phasis. Ils la changèrent en île.

* EACHARD (Jean), théologien anglais, né vers 1636 au comté de Suffolck, mort en 1779, fut boursier, puis maître du collége de Sainte-Catherine-Hall à Cambridge. En 1670, il publia, sans nom d'auteur, une pièce intitulée *Recherche sur les causes du mépris pour le clergé et la religion*, il l'attribue à la mauvaise éducation donnée à la jeunesse, et à la mauvaise méthode de prédication adoptée généralement. Il mêloit à ses remarques beaucoup d'amertumes, ce qui occasionna des mécontentemens. Il a encore publié quelques *Ecrits sur les opinions de Hobbes*. Ses œuvres ont été imprimées en 3 vol. in-12, 1779.

EADMER. *Voyez* EDMER.

* EAMES (Jean), mathématicien anglais très-instruit, né à Londres, mort en 1774, élève du collége de Merchant-Taylor, avoit été élevé pour l'Eglise dissidente : mais un empêchement dans l'organe de la parole le rendant peu propre aux fonctions ecclésiastiques, il se consacra à l'éducation des jeunes gens qui se disposoient au ministère des autels. Il forma un séminaire libre. Sa première institution n'embrassoit d'abord que les langues, les mathématiques et l'histoire naturelle, mais ensuite il tint une chaire de théologie. Eames, élu membre de la société royale, a été employé à rédiger *les Transactions*. Sir Isaac Newton le distinguoit, et il a eu des liaisons avec beaucoup d'autres savans du premier ordre.

EANUS (Mythol.), divinité des Phéniciens qui la représentoient par un dragon tourné en cercle, et mordant sa queue. C'étoit l'emblème du monde qui tourne sur lui-même.

EAQUE (Mythol.), fils de Jupiter, régna dans l'île d'Egine, aujourd'hui Lépante. Son équité fut si recommandable, qu'après sa mort on en fit un des juges infernaux. Il étoit particulièrement chargé de juger les Européens ; ses descendans furent nommés les *Eacides*. Une singularité observée par Justin fut que la plupart d'entre eux mouroient à la trentième année de leur âge. Les poëtes disent que la peste ayant dépeuplé les états d'Eaque, celui-ci obtint de Jupiter que des fourmis seroient changées en hommes ; ce qui leur mérita le nom de *Myrmidons*.

EARDULFE, roi des Northumbriens dans la Grande-Bretagne, chassé de son royaume par ses propres sujets, vint, l'an 808, implorer le secours de Charlemagne, qui le recommanda au pape. Le pontife envoya des légats qui se joignirent aux ambassadeurs de Charlemagne pour le faire rétablir. Les Anglais, voyant deux souverains aussi respectables s'intéresser pour le roi détrôné, le reçurent avec joie.

*I. EARLE (Jean), prélat anglais, né au comté d'Yorck, mort en 1665, entra en 1620 au collége de Merton à Oxford, fut chapelain et précepteur du prince de Galles, et souffrit beaucoup dans le temps de la rébellion. A la restauration il fut fait doyen de Westminster, et évêque de Worcester. Il passa en 1663 de ce siége à celui de Salisbury. L'évêque Earle est auteur d'une *Elégie* sur le poëte François Beaumont, et

d'un petit ouvrage ingénieux, intitulé *Microcosmographie*. C'est une pièce où le monde est caractérisé dans des essays et des portraits, in-12. Il a traduit aussi en latin l'*Eikon Basilike* du roi Charles.

* II. EARLE (Guillaume BENSON), Anglais qui s'est immortalisé par sa bienfaisance, né en 1740 à Shaftesbury, mort en 1796 à Salisbury, a légué à des établissemens de charité une somme de plus de 7,000 liv. sterling, et une autre de plus de 1,500 pour l'encouragement des sciences, en particulier celle de l'agriculture.

* EARLOM (Robert), né à Sommerset en Angleterre, a dessiné et gravé plusieurs estampes, en manière noire, d'après différens maîtres. On a de lui aussi une suite de 240 *paysages*, gravés à l'eau-forte, au lavis, sur les dessins de Claude Le Lorrain. Ce qui compose deux petits in-fol.

† EBAD (Abou-l-Cassem Ismail-Câsi), premier ministre des sultans Mouyed-ed-Doulet et Fakh-ed-Doulet, de la race des Bouys, se distingua par ses lumières et la sagesse de ses conseils. Les auteurs persans l'ont célébré comme l'homme le plus généreux et le plus libéral de son siècle. Il laissa une bibliothèque de cent dix-sept mille volumes, et composa en persan l'*Histoire* des visirs ses prédécesseurs. Ebad, mort l'an 383 de l'hégire, et selon Ibn Schoueh deux ans plus tôt, étoit né en 336. Son corps fut transporté à Ispahan.

EBBA, abbesse du monastère de Coldingham en Irlande, montra le plus grand courage lorsque les Danois vinrent mettre tout à feu et à sang dans sa patrie, à la fin du 9e siècle. Ebba persuada à ses religieuses de l'imiter en se coupant le nez et la levre supérieure, pour échapper à la brutalité des vainqueurs. Ceux-ci, pour les punir, mirent le feu au monastère, et Ebba périt dans les flammes avec ses compagnes.

† EBBAD (Abou Obéydeh), docteur arabe, étoit zahed, c'est-à-dire retiré du monde et contemplatif. Se trouvant un jour près du visir El-Haoual, on amena un homme accusé d'une faute. Après avoir entendu cet homme dans ses défenses, le visir se tournant vers Ebbad, lui demanda son avis. Celui-ci lui conseilla d'acquitter l'accusé, mais de le faire fustiger pour n'avoir allégué que de mauvaises excuses. Ce docteur vivoit sous le califat de Mahadi, et mourut l'an 172 de l'hégire.

EBBON, frere de lait du roi Louis-le-Débonnaire, devint son bibliothécaire, et fut ensuite placé par ce prince sur le siége de Reims. Nommé légat du pape Pascal, il partit pour aller convertir les idolatres septentrionaux; mais il revint bientôt en France pour se mettre à la tête des évêques qui déposèrent Louis-le-Débonnaire son bienfaiteur. Il se repentit de sa conduite et de son ingratitude, et se retira auprès de Louis, roi de Bavière, qui le nomma à l'évêché de Hildesheim, où il mourut en 851.

EBED-JESU. *Voyez* ABDISSI.

* I. EBERHARD V, premier duc de Wurtemberg, ami constant et protecteur zélé des sciences et des arts, fonda en 1477, à la sollicitation de Barbe de Gonzague, son épouse, la célèbre université de Tubingen. Il étoit si fort de sa conscience, et tellement convaincu de l'amour que lui portoit son peuple, qu'il disoit lui-même « qu'il n'y avoit

pas un seul de ses sujets sur les genoux duquel il ne pût s'endormir, et passer une nuit d'été sans la moindre inquiétude ». Confiance bien flatteuse pour le peuple, et qui fait au dernier période l'éloge du souverain. L'empereur Maximilien, étant venu visiter son tombeau, s'écria : « Ici repose un prince auquel je ne connus jamais de semblable pour sa sagesse et ses autres vertus. »

* II. EBERHARD, duc de Wurtemberg, fils de Jean Frédéric, qui mourut en 1628, fut exclu de l'amnistie publiée à la pacification de Prague en 1635, après la bataille de Nortingue. Mais il fut ensuite rétabli dans ses états, qu'il gouverna avec sagesse et prudence.

† III. EBERHARD (Jean-Augustin), né en Suède, professeur à l'université de Halle, mort à Stockholm le 6 janvier 1796, âgé de 69 ans, membre de plusieurs académies, dut une partie de sa réputation à un ouvrage intitulé *Examen de la doctrine touchant le salut des païens*, ou *Nouvelle Apologie pour Socrate*, traduit de l'allemand en français par Dumas, Amsterdam, 1773, in-8°. On sait que le ministre Turgot publia sous le nom de bachelier Ubiquiste, les XXXVII vérités opposées aux XXXVII impiétés contenues dans Bélisaire. On sait encore que cet ouvrage est une réfutation ironique des hérésies que la Sorbonne trouvoit dans le roman de Marmontel; mais Eberhard l'a pris pour le véritable jugement de la Sorbonne. Cette méprise fit beaucoup rire aux dépens du docteur suédois.

* IV. EBERHARD (Jean-Pierre), né à Altona, le 2 décembre 1727, étudia la médecine et les sciences naturelles. Il remplit depuis 1753, à Halle, les chaires de professeur de mathématiques, de physique et de médecine, et mourut le 17 décembre 1779. On estime ses ouvrages, dont les principaux, écrits en langue allemande, sont, I. *Traité sur l'origine des perles*, où il est parlé de leur naissance, croissance, etc., Halle, 1750, in-8°. II. *Premiers principes de physique*, Halle, 1753, in-8°. La 5e édition est de 1787, in-8°. III. *Mélanges d'histoire naturelle, de médecine et de morale*, 3 vol. in-8°, Halle, 1759 — 1779. IV. *Divers Traités sur les mathématiques appliquées*, concernant la construction des moulins et des machines propres à l'exploitation des mines, sur l'optique, la gnomonique, etc., 3e édition, in-8°, Halle, 1786.

EBERMANN (Vite), jésuite, né à Rentweisdorff dans l'évêché de Bamberg en 1597, enseigna avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie à Mayence et à Wurtzbourg, fut recteur du séminaire de Fulde, et mourut à Mayence le 8 avril 1675. Il a publié divers ouvrages de controverse, et un traité intitulé *Bellarmini controversiæ vindicatæ*, Wurtzbourg, 1661, in-4°.

* I. EBERT (Jean Arnold), né à Hambourg le 8 février 1723, fut un des restaurateurs de la littérature allemande, avec les Gartner, Schlegel, Cramer, Gellert, Rabener, Schmidt, Gieseke, Klopstock et Zachariae. Ces hommes qui avoient formé une association pour se communiquer leurs ouvrages, et se faire des observations critiques, publièrent leurs productions dans des écrits périodiques, et contribuèrent ainsi à former le goût de la nation. Ebert remplit une chaire de professeur à l'institut de Carolineum à Brunswick, et jouit de l'estime du duc, qui le fit chanoine de St.-Cyriac, et ensuite lui conféra le titre de conseiller de cour. Il écrivoit également bien en

prose et en vers : ses chansons sont fort estimées. Outre les pièces qu'on trouve éparses dans les ouvrages périodiques, il publia 2 vol. de *Poésies*, Hamb., 1789-1795, in-8°. Il connoissoit à fond la langue et la littérature anglaise ; et sa *Traduction* des Nuits d'Young, Leipzick, 1790-95, 5 vol. in-8°, est regardée comme un modèle de prose harmonieuse et élégante. Il publia aussi une *Traduction* de Léonidas, poëme anglais de Glover, Hambourg, 1778, et mourut à Brunswick le 19 mars 1795.

* II EBERT (Jean-Jacques), né à Breslau le 20 novembre 1737, fit ses études à Leipzick, et fut nommé, en 1769, professeur des mathématiques à l'université de Wittemberg, où il mourut d'apoplexie le 18 mars 1805. Il a publié un grand nombre d'*Ecrits* sur les mathématiques, la logique et les sciences naturelles, à l'usage des écoles. Ses ouvrages se recommandent par un style clair et par une marche méthodique.

EBERTUS (Théodore), savant professeur à Francfort-sur-l'Oder, dans le 17ᵉ siècle, s'est fait un nom par ses ouvrages. Les principaux sont, I. *Chronologia sanctioris linguæ doctorum*. II. *Elogia jurisconsultorum et politicorum centum illustrium, qui sanctam Hebræam linguam propagârunt*, Leipzick, 1628, in-8°. III. *Poëtica hebraïca*, ibid. 1628, in-8°. Ces livres renferment beaucoup de choses savantes, et peu d'agréables, excepté pour les hébraïsans.

EBEYS, soudan d'Égypte, tua, en 1156, le calife son maître, qui se reposoit sur ce perfide du gouvernement de son royaume. Le meurtrier se saisit de ses trésors, en répandit une partie dans le palais, pour amuser le peuple, pendant qu'il se sauvoit l'épée à la main. Les hospitaliers et templiers l'ayant arrêté sur le chemin de Damas, et l'ayant mis à mort, partagèrent entre eux ses trésors et les prisonniers. Les templiers eurent dans leur lot le fils de l'assassin, jeune homme de très-grande espérance, et qui avoit quelque teinture de la religion chrétienne. Ces religieux qui auroient dû, ce semble, le conserver, aimèrent mieux le vendre pour soixante-dix mille écus aux Égyptiens, qui le firent cruellement mourir.

ÉBION, philosophe stoïcien, disciple de Cérinthe, et auteur de la secte des ébionites, commença à débiter ses rêveries vers l'an 72 de J. C. Il soutenoit que le Sauveur étoit un pur homme, né par le concours ordinaire des deux sexes. Il ajoutoit que Dieu avoit donné l'empire de ce monde au diable, et celui du monde futur au Christ. Ses disciples mèloient les préceptes de la religion chrétienne avec le judaïsme. Ils observoient également le samedi et le dimanche. Ils célébroient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme. Ils se baignoient tous les jours, comme les juifs, et adoroient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne connoissoient point d'autre Evangile que celui de St. Matthieu, qu'ils avoient en hébreu, mais corrompu et mutilé. Ils rejetoient le reste du nouveau Testament, et sur-tout les Epîtres de St. Paul, regardant cet apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoroient les anciens patriarches ; mais ils méprisoient les prophètes. La vie des premiers ébionites fut fort sage : celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettoient la dissolution du mariage et la pluralité des femmes.

* EBIPAN, savant prélat arménien, florissoit au commencement

du 7e siècle. Après avoir achevé ses études du patriarche de ce pays, il devint supérieur d'un célèbre monastère, appellé Clag; ensuite il fut sacré évêque du canton et de la principauté Mamigonien. Ebipan administra les affaires spirituelles de son diocèse avec dignité et sagesse, selon le rapport de l'historien mamigonien; il s'occupa constamment des Écritures sacrées et profanes, et laissa les ouvrages suivans : I. *Histoire du concile d'Ephèse*. II. *Commentaire des psaumes de David*. III. *Commentaire des proverbes de Salomon*. IV. *Histoire du monastère de Clag*. V. Deux *Homélies sur la naissance et sur le baptême de J. C.* VI. *Discours sur la divinité de J. C.*

*EBKO, ECKO ou EYKE DE REPGOW, gentilhomme saxon, et vassal du prince Henri d'Anhalt, vivoit dans le 13e siècle. Ce fut lui qui rédigea, depuis 1235 jusqu'en 1247, en langue latine, les coutumes de la Saxe, qu'il intitula, suivant l'usage d'alors, *Speculum Saxonicum*. L'auteur, sur l'invitation du comte de Falkenberg, traduisit son livre en allemand, traduction qui ensuite fit oublier l'original. Cette version allemande fut, dans la suite, retraduite en latin, et dans un allemand plus moderne. L'édition la plus ancienne du Sachsenspiegel (Miroir des Saxons), est de 1488, in-fol., Leipzick; elle est plus rare et plus estimée que celle d'Augsbourg, de 1596. Ebko est aussi l'auteur du *Chronicon Magdeburgense, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empereur Guillaume de Hollande*. Il en existe une traduction allemande. Le *Jus feudale Saxonicum*, que Jean Schiller tira d'un ancien manuscrit de la bibliothèque de l'université de Leipzick, et qu'il publia, est aussi attribué à Ebko.

* EBLE D'UISEL ou D'UYSSELH, poëte provençal, né au commencement du 13e siècle, dans le Limousin, au château d'Uisel, qu'il possédoit conjointement avec ses frères Gui et Peyre, est auteur de quelques *Sirventes* qui ne nous sont pas parvenus. Il mourut vers 1250.

† EBLIS ou IBBA (Désobéissant, réfractaire, Mythol.), démon infernal qui, suivant la doctrine des Mahométans, régnoit sur l'univers avant Mahomet. Au moment de la conception de ce prophète, le trône d'Eblis fut renversé au fond des enfers. C'est le satan des Hébreux, le lucifer des chrétiens sous un autre nom. On l'appelle encore *Scheithân*, démon. Eblis signifie le diable. Les Orientaux le nomment aussi *Azazel*, nom consacré dans l'Ecriture. Dieu, suivant leur tradition, ayant ordonné à tous les anges de se prosterner devant Adam, ceux-ci obéirent tous, à l'exception d'Eblis, qui déclara qu'ayant été formé de l'élément du feu, il ne pouvoit s'avilir à rendre hommage à une créature tirée du limon terrestre; aussi Dieu ordonna-t-il que le feu, qui avoit été la cause de l'orgueil d'Eblis, deviendroit celle de sa punition : il sera tourmenté éternellement dans les enfers après le jugement dernier.

* EBLY (Jean), landamman de Glaris, honorablement mentionné dans l'histoire de sa patrie, pour avoir, par son éloquence persuasive, engagé deux armées suisses, prêtes à en venir aux mains, à poser les armes et à se réunir.

* I. EBN-KHATICAN, biographe arabe, a parlé de 846 personnages illustres. Jone Ier, un peu trop prévenu en faveur des Orientaux, le préfère à Plutarque, à Laërce, à Corn. Nepos, et prétend qu'il devroit

être traduit dans toutes les langues de l'Europe.

* II. EBN-AL-AWAM, natif de Séville, vivoit au 12e siècle, et semble avoir fait de l'étude de l'agriculture sa principale occupation. Quoique cultivateur, il cite moins ses propres expériences que les auteurs géoponiques qu'il avoit lus. Ils se montent jusqu'à près de 120 Grecs, Cophtes, Persans, et même Carthaginois, tels que Magon, mais la plupart Arabes. Ses citations de Columelle, collationnées par les PP. Mohedanos, auteurs de l'Hist. litt. d'Espagne, ont été trouvées exactes. Son *Traité complet d'agriculture*, divisé en 30 chapitres, ou plutôt livres subdivisés en nombreux articles, a paru, dans l'original arabe, accompagné d'une traduction espagnole, faite par don Joseph Bangueri, à Madrid, en 1802, par ordre et aux frais de S. M. catholique; la traduction en avoit été commencée dès 1751.

† EBOLY (Ruy-Gomès DE SYLVA, prince d'), duc de Pastrane, habile courtisan, sut gagner les bonnes graces de Philippe II, et les conserver jusqu'à sa mort, arrivée en 1578. Il étoit d'une famille portugaise, et avoit épousé D. *Anna de Mendoza y la Cerda*, femme aussi ambitieuse que belle. Son ambition lui fit écouter la passion de Philippe II; et plusieurs ont cru que c'étoit le nœud qui attachoit le roi au prince d'Eboli. Mais ce rusé politique étoit bien capable de se maintenir sans le secours de son épouse. Il sut réunir deux choses très-opposées, la faveur du roi, et l'amour des grands et du peuple, ne s'étant jamais servi de son crédit que pour faire du bien à tous.

† EBROIN, maire du palais de Clotaire III et de Thierri Ier, ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues et son hypocrisie. Les espérances que ses vertus apparentes avoient données se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine Bathilde, il ne se contraignit plus. Il ravissoit les biens, ôtoit les charges, chassoit les grands qui étoient à la cour, et défendoit aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de Clotaire, en 670, il mit Thierri sur le trône; mais la haine que les seigneurs avoient pour le ministre rejaillit sur le roi. Ils donnèrent la couronne à Childeric II, firent tondre Thierri et son maire du palais, et les enfermèrent dans des couvens. Childeric étant mort l'an 673, Thierri fut replacé sur le trône, et prit Leudèse pour maire du palais. Ebroin, s'étant échappé de son monastère, fit assassiner Leudèse, supposa un Clovis, qu'il disoit être fils de Clotaire III, força les peuples à lui prêter serment de fidélité, et ravagea les terres de ceux qui lui résistèrent. S'étant avancé avec ses troupes jusqu'à Paris, le roi, trop foible pour lui résister, fut contraint de le créer maire du palais. Ebroin, qui ne cherchoit que la fortune, sacrifia sans peine son Clovis. Mais ce maire étoit si odieux et sa domination si dure, que l'Austrasie secoua le joug : elle se donna des ducs ou des gouverneurs indépendans. Les grandes qualités de Pépin, surnommé Héristel, parurent dignes de cette place. Son ambition le fit parvenir bientôt à une plus vaste puissance. Cependant Ebroin continuoit à se signaler par des fureurs. Lorsqu'il étoit enfermé à Luxeu, sous l'habit de moine, il avoit paru ami de St. Léger d'Autun, alors disgracié comme lui. Il devint son ennemi mortel, parce que le vertueux prélat avoit conseillé de choisir un autre maire. Non content de lui faire couper la langue, il résolut de lui enlever le respect des

peuples en le diffamant. Il le fait citer dans un concile en présence du roi, comme coupable du meurtre de Childeric. Les réponses fermes de l'accusé et le défaut de preuves n'arrêtent point l'injustice. Les évêques le déposent ; on déchire sa robe en signe de dégradation, et son ennemi le livre aux bourreaux. Sous un tel ministre, toujours conduit par un crime à d'autres crimes, la religion et la patrie éprouvoient sans cesse de nouveaux malheurs. Les plus saints personnages furent cruellement persécutés ; Dagobert II, qui régnoit en Austrasie, périt assassiné par des rebelles qu'Ebroin avoit soulevés. Enfin, un seigneur nommé Hermaufroi, qu'il menaçoit de la mort après l'avoir dépouillé de ses biens, tua le tyran en 681, les uns disent dans son lit, les autres en sortant de son palais. Ce fut sous ce ministre que commença l'usage de donner, à titre de précaire, les biens ecclésiastiques à des seigneurs laïques, sous l'obligation du service militaire.

ECCARD (Jean-George d'), né en 1174 à Duingen, dans le duché de Brunswick, ami de Leibnitz, devint, par le crédit de cet homme célèbre, professeur en histoire à Helmstadt. Après la mort de ce philosophe, il eut une chaire à Hanovre ; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau séjour l'obligèrent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embrassa la religion catholique à Cologne, et se retira à Wurtzbourg. Il y remplit avec distinction les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. Il y mourut en 1730, à 56 ans, après avoir été anobli par l'empereur. On doit à Eccard, I. *Corpus historicum medii ævi, à temporibus Caroli Magni, imperatoris, ad finem seculi XV*, Leipzick 1723, 2 vol. in-fol. « Cette collection qui vient, dit l'abbé Lenglet, d'un des plus habiles et des plus honnêtes hommes qu'il y eût dans l'empire, est très-curieuse et bien dirigée ; chose rare dans les écrivains allemands ! et, ce qui est encore plus rare, il ne répète point ce qui est ailleurs. » II. *Leges Francorum et Ripuariorum*, Leipzick, 1720, in-fol. ; recueil non moins estimé que le précédent. III. *De origine Germanorum libri duo*, publiés en 1750, in-4°, par les soins de Lheidius, bibliothécaire d'Hanovre. IV. *Historia studii etymologici linguæ Germanicæ*, etc., in-8°, estimée. V. *Historia Franciæ orientalis*, Virceburgi, 1729, 2 vol. in-fol. VI. *Origines Austriacæ*, à Leipzick, 1721, in-fol. ; et plusieurs autres *Ecrits* en latin et en allemand, dans lesquels on remarque une vaste connoissance de l'histoire.

† ECCHELLENSIS (Abraham), savant maronite, profondément versé dans la connoissance des livres écrits en syriaque et en arabe, professa ces deux langues au collége royal à Paris, où le célèbre Le Jay l'avoit appelé. Cet homme illustre lui donnoit par an six cents écus d'or, pour présider à l'impression de sa grande Bible polyglotte. La congrégation *de propaganda fide* l'agrégea, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. Ecchellensis passa de Paris à Rome, après y avoir obtenu une chaire de langues orientales, et y mourut en 1664, dans un âge avancé. On a de lui, I. La *Traduction* d'arabe en latin des Ve, VIe et VIIe livres des *Coniques d'Apollonius*. Ce fut par ordre du grand-duc Ferdinand II qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par Jean-Alfonse Borelli, mathématicien célèbre, qui l'orna de commentaires. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'Archimède, *De assump-*

tis, en 1661, in-fol. II. *Institutio linguæ Syriacæ*, Rome, 1628, in-12. III. *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4°. IV. *Versio Durrhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum et gummarum*, Paris, 1647, in-8°. V. Des *Ouvrages de controverse contre les protestans*, imprimés à Rome. Il tache de concilier les sentimens des Orientaux avec ceux de l'Église romaine, et il y réussit quelquefois très-bien. VI. *Eutychius vindicatus*, contre Selde, et contre Hottinger, auteur d'une Histoire orientale, 1661, in-4°. VII. Des Remarques précieuses aux amateurs de la littérature orientale, *sur le catalogue des écrivains chaldéens*, composé par Ebed-Jésu, publiées à Rome en 1653. VIII. Un petit livre intitulé *Semita sapientiæ*, imprimé à Paris en 1646, in-12, et traduit de l'arabe de Borhanneddino-Alzer-Nouchi, dans lequel on trouve d'excellentes leçons de morale. IX. *Chronicon Orientale, id est, historia Orientalis et præcipuè Araborum ac Saracenorum ante Mahometem, ex arabico Petri Rahebi*, Paris, imprimerie royale, 1651, in-fol. Ouvrage curieux qui fait partie de la Byzantine.

ECCLES. *Voy.* EKLES.

ÉCEBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur Julien, fut toujours de la religion du souverain. Sous Constance, il se mit à la mode, par ses invectives contre les dieux : il déclama depuis pour eux sous Julien. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnoître d'autre dieu que l'intérêt.

ÉCELIN. *Voyez* EZZELIN.

† I. ÉCHARD (Jacques), dominicain, né à Rouen en 1644, d'un secrétaire du roi, mourut à Paris le 15 mars 1724. Il ne contribua pas peu à la gloire de son ordre, par la *Bibliothèque des écrivains* qu'il a produite, 2 vol. in-fol., Paris, le premier en 1719, le second en 1721. Le père Quétif avoit travaillé avant lui à cet ouvrage, qui parut sous ce titre : *Scriptores ordinis prædicatorum recensiti, notisque historicis et criticis illustrati ;* mais il en avoit à peine fait le quart. Cette Bibliothèque est fort estimée. On y prend une idée juste de la vie et des ouvrages des écrivains dominicains, de leurs différentes éditions, et des bibliothèques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands hommes à des personnages très-médiocres ; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre.

† II. ÉCHARD (Laurent), historien anglais, né à Bassam dans le comté de Suffolck en 1671, membre de la société des antiquaires de Londres, exerça successivement le pastorat dans diverses églises, et mourut à Lincoln, en allant prendre les eaux à Scarborough, le 6 août 1730. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont, I. *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques I*[er], Londres, 1707, in-fol., très-estimée. II. *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'empire par Constantin*, traduite en français par Daniel de Larroque, continuée par l'abbé Guyon ; revue pour le style, corrigée et publiée par l'abbé Desfontaines, Paris, 1728 et 1729, 6 vol. in-12. Cet abrégé est fautif et tronqué. L'abbé Desfontaines a donné une Continuation de cette histoire, Paris, 1744, en 10 vol. in-12. Les faits y sont arrangés avec ordre ; la narration est

simple et naturelle, le style assez pur. Cette Histoire a été réimprimée en Hollande et à Avignon, en 12 vol. in-12. Les productions d'Echard le firent connoître au ministère anglais, qui l'employa dans plusieurs affaires. III. *Histoire générale de l'Eglise avec des tables chronologiques*, Londres, in-fol Les ecclésiastiques d'Angleterre font cas de cet abrégé. IV. *L'Interprète des nouvellistes et des liseurs de gazettes :* ouvrage superficiel, qui a donné à l'abbé Ladvocat l'idée de son Dictionnaire géographique portatif. Echard composa aussi un *Dictionnaire historique*, qui n'est qu'un squelette décharné. V. *Traduction* anglaise des Comédies de Plaute et de Térence, etc.

III. ÉCHARD. *Voyez* COMMANVILLE.

ÉCHÉCHIRIA (Mythol.), déesse grecque, adorée à Olympie, représentée recevant une couronne d'olivier. Elle présidoit aux trèves ou suspensions d'armes.

ÉCHÉCRATE, jeune Thessalien, vivement épris de la beauté d'une jeune prêtresse de Delphes, l'enleva. Pour éviter d'autres rapts, on ordonna qu'on n'admettroit plus aux fonctions de prêtresses que des femmes âgées de 50 ans.

ÉCHÉMON, fils de Priam, et Chromius son frère, furent précipités de dessus leur char par Diomède, qui, après les avoir tués, les dépouilla de leurs armes et prit leurs chevaux.

ÉCHENÉE, Phéacien, célébré par Homère, comme le plus sage, le plus éloquent et le plus vertueux de ses compatriotes.

ÉCHETLÉE (Mythol.), dieu des Athéniens, dont le nom signifioit le manche d'une charrue. A la bataille de Marathon, un homme armé de cet instrument aratoire se rangea du côté des Athéniens et renversa un grand nombre de leurs ennemis. Ces derniers, ayant consulté l'oracle pour connoître le nom de leur défenseur, reçurent ordre d'honorer Echetlée.

† ÉCHÉTUS, roi d'Épire, punit sévèrement sa fille qui s'étoit laissée séduire. Il lui fit crever les yeux, et la condamna pour la vie à des travaux pénibles.

ÉCHIDNA (Mythol.), monstre moitié femme et moitié serpent, fut mère du chien Cerbère, de l'Hydre de Lerne, de la Chimère, du Lion de Némée, et du Sphinx.

ÉCHIDNE (Mythol.) étoit une reine des Scythes, qu'Hercule épousa, et de laquelle il eut trois enfans, Agathyrse, Gélon et Scythe, de qui l'on dit que sont sortis les rois de Scythie.

ÉCHINADES (Mythol.), nymphes qui furent métamorphosées en îles, pour n'avoir pas appelé Achéloüs à un sacrifice de dix taureaux, auquel elles avoient invité tous les dieux des bois et des fleuves. Elles donnèrent leurs noms à dix îles, situées près du golfe de Lépante.

ÉCHION (Mythol.), roi de Thèbes. Ses deux filles se laissèrent immoler, pour apaiser les dieux qui affligeoient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres des jeunes gens couronnés, qui célébrerent la mort généreuse de ces princesses. — Il y a eu un autre ECHION, qui fut un de ceux qui aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes; et c'est de son nom que les Thébains ont été appelés Echionides.

† ÉCHIUS ou ECKIUS (Jean), né en Souabe l'an 1486, professeur de

théologie dans l'université d'Ingolstadt, signala son savoir et son zele en 1519 dans ses conférences contre Luther, Carlostad, Melanchthon, etc. Il se trouva en 1538 à la diète d'Ausbourg, et en 1541 à la conférence de Ratisbonne, et brilla dans l'une et l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des catholiques avec les luthériens. Il avoit de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration. Ce savant théologien mourut à Ingolstadt en 1543, à 57 ans. On a de lui deux *Traités sur le sacrifice de la Messe*; un *Commentaire sur le prophète Aggée*, 1638, in-8°; des *Homélies*, 4 vol. in-8°, et des *Ouvrages de controverse*, qui ont été recueillis et imprimés à Ingolstadt en 1531, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Opera contra Lutherum*. (*Voyez* RICIUS.) — Il ne faut pas le confondre avec Léonard ECKIUS, jurisconsulte célèbre, mort à Munich en 1550, ni avec un autre Jean ECKIUS, jurisconsulte, successivement conseiller et secrétaire du duc de Bavière, et official de Trèves, qui, ardent antagoniste de la réforme, interrogea Luther a la diète de Worms, en 1521. (*Voyez* les *Mémoires de Sleidan*, traduits par Le Courrayer, tome I, p. 91 et suiv.) Charles-Quint, lui connoissant un esprit conciliant et sage, se servit de lui dans la guerre de Smalkalde: aussi disoit-on «que ce qui étoit conclu sans l'avis d'Eckius étoit conclu en vain.» Et après sa mort, lorsqu'il étoit question de débrouiller le nœud des affaires de l'empire, on disoit communément: «Si Eckius étoit ici, il éclairciroit le fait en trois mots.»

ÉCHO (Mythol.) étoit fille de l'Air et de la Terre. Cette nymphe habitoit les bords du fleuve Céphise. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeoient, parce qu'elle avoit parlé d'elle imprudemment, et qu'elle l'avoit amusée par des discours agréables, pendant que Jupiter courtisoit ses nymphes. Echo voulut se faire aimer de Narcisse; mais s'en voyant méprisée, elle se retira dans les grottes, dans les montagnes et dans les forêts, où elle sécha de douleur, et fut métamorphosée en rocher.

* ECHTIUS (Jean), médecin-botaniste, né aux Pays-Bas vers l'an 1515, pratiqua son art avec distinction à Cologne, où il mourut en 1554. Ce médecin a travaillé au dispensaire de Cologne, et a laissé un ouvrage intitulé *De scorbuto, vel scorbuticâ passione Epitome*. On le trouve joint au Traité de Sennert, sur la même maladie, qui fut imprimé à Wittemberg en 1624, in-8°.

* ECK (Corneille Van), un des plus célèbres jurisconsultes hollandais, natif d'Arnhem, obtint une chaire de droit à l'académie de Franeker en 1685, il fut ensuite appelé à celle d'Utrecht en 1693, où il mourut en 1732. On a de lui, *Principia juris civilis secundùm ordinem Digestorum*, Franeker, 1689, in-8°. Il en a paru plusieurs éditions. *Theses juris controversi*, Utrecht, 1700, in-8°. Un grand nombre de *Dissertations* et de *Harangues académiques* sur des sujets intéressans, tels que *De studio poëtices conjungendo cum studio juris Romani de vitâ, moribus et studiis M. Antistii Labeonis et C. Ategi Capitonis. — De religione et pietate veterum jurisconsultorum*, *etc.* Il fut éditeur de *G. Fornerii et A. Contii tractatus de feudis, et elementa juris feudalis F. Hottomanni* (Lewarden, 1694), et de *J. F. Bockelmanni tractatus de differentiis juris civilis, canonici et hodierni*, Utrecht, 1694, in-8°.

* ECKEBERTUS, Ecbertus *ou* Egbertus, chanoine à l'église des Saints-Cassius et Florentius à Bonn, fut nommé successeur de saint Hillian, premier abbé du couvent des bénédictins de Schonau, dans le pays de Trèves. Il mourut en 1185. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Liber adversùs hæreses, seu sermones XIII adversùs catharos*, contre lesquels il disputa à Cologne en 1161. II. *De visionibus et obitu sororis suæ sanctæ Elizabethæ lib. V*. Ces visions furent écrites à mesure que la sainte les dictoit.

* ECKHEL (Joseph-Hilaire), né en Autriche, le 13 janvier 1737, à Entzesfeld, entra en 1751 dans l'ordre des jésuites à Vienne, et ajouta à ses premières connoissances celles de la philosophie, des mathématiques, de la théologie, et des langues grecque et hébraïque. L'étude des médailles, dont il faisoit son occupation favorite, lui fit obtenir la garde du cabinet des médailles des jésuites. En 1772, il fut envoyé à Rome, où Léopold II, grand-duc de Florence, le chargea de ranger son cabinet de médailles : à son retour, il fut nommé, en 1774, directeur du cabinet des médailles de Vienne, et professeur d'antiquités. En 1775 parut son recueil de médailles-anecdotes, sous le titre de *Numi veteres anecdoti ex museis Cœsareo Vindobonensi, Florentino magni ducis Etruriæ, Granelliano nunc Cæsareo, Vitzaiano, Festeticsiano, Savorguano, Veneto, aliisque*, Viennæ Austriæ, in-4°, où il disposa les médailles selon le nouveau système qu'il s'étoit formé, et qui, malgré quelques légers inconvéniens, offre les plus grands avantages, et la méthode la plus simple et la plus utile. Cet ouvrage fut suivi du *Catalogus musei Cœsarei Vindobonensis numorum veterum distributus in partes II, quarum prior monetam urbium, populorum, regum, altera Romanorum complectitur*, Vindobonæ, 1779, 2 vol. in-fol., disposé comme il avoit fait celui de Florence. Eckhel n'a fait graver à la suite de cet ouvrage que huit planches, sur lesquelles il a figuré seulement les médailles inédites ou mal connues, dont il n'avoit pas parlé dans ses *Numi anecdoti*. En 1786, il publia, I. *Sylloge i numorum veterum anecdotorum thesauri Cæsarei*, Viennæ, in-4°. II. *Descriptio numorum Antiochiæ Syriæ, sive Specimen artis criticæ numerariæ*, Viennæ. Monographie numismatique dans laquelle il fait l'application de sa méthode. L'année 1787 vit paroître son petit *Traité élémentaire de numismatique, à l'usage des écoles*, en allemand, Vienne, in-8°. C'est une esquisse légère, dans laquelle il cherche plutot à inspirer du goût aux jeunes gens pour cette science qu'à les y initier. Ce savant infatigable donna l'année suivante son *Explication des pierres gravées du cabinet de Vienne*, in-fol. ; ouvrage magnifique, dans lequel il fait connoître les morceaux les plus importans de cette riche collection. Le premier volume de son grand ouvrage sur la science des médailles parut à Vienne en 1792, sous le titre de *Doctrina numorum veterum*, et le huitieme et le dernier en 1798. Eckhel a rendu le service le plus important à la science, en la soumettant, dans son ensemble, à un arrangement philosophique et régulier, et en réunissant les notions les plus exactes et les plus certaines en un corps de doctrine. Cette vaste entreprise exigeoit à la fois des connoissances immenses dans toutes les parties de l'érudition ; une étude approfondie des médailles, un jugement sain, une grande précision dans les idées, l'éloignement de tout esprit de système, l'amour de

la raison et du vrai, et une extrême clarté dans le style. Aucune de ces qualités n'a manqué à cet habile antiquaire. Sa méthode a tellement eu l'assentiment de l'Europe savante, qu'elle sert de base à tous les ouvrages que l'on publie aujourd'hui sur la science des médailles, et à toutes les dispositions de cabinets. Elle a, sur le système botanique de Linnéus, l'avantage que, n'étant pas fondée comme lui sur des caractères secondaires, elle ne peut éprouver de changement que relativement à quelques médailles mal interprétées; elle est toujours susceptible de corrections et d'améliorations; mais elle restera constamment la même dans ses bases et dans ses formes. Ce savant mourut le 16 mai 1798.*

* ECKHOF (Conrad), acteur célèbre, regardé en Allemagne comme le père de l'art du comédien, naquit à Hambourg en 1720, d'un pauvre soldat de cette ville, qui faisoit les fonctions de moucheur au théâtre. Cette circonstance fournit à son fils l'occasion d'assister aux représentations, et éveilla en lui le goût pour l'art dramatique, que la lecture des romans et des pièces de théâtre développèrent. Il débuta en 1740, et finit par être directeur du théâtre de la cour de Gotha, où il mourut le 16 juin 1778. Il excella sur-tout dans les rôles tragiques; il s'appliqua à être vrai et naturel, et tous les acteurs le prirent pour modèle. Etant d'une taille peu avantageuse, il sut, par l'art, déguiser ces défauts. Il étoit littérateur, et recommandable par une conduite vertueuse et pleine d'honneur. Il publia entre autres pièces, l'*Ecole des mères*, comédie, traduite du français, 1753, in-8°; et l'*Ile déserte*, comédie en 2 actes, 1762.

* ECKMAN (Edouard), né à Malines en 1658, excella dans l'art de graver sur le bois. Il a laissé plusieurs morceaux estimés, d'après Businck, Jacques Callot, etc.; entre autres, la Copie de l'*Eventail*, de ce dernier.

ECKOUT. *Voyez* VANDEN-ECKOUT (Gerbrant).

† I. ECLUSE (Charles de l'), *Clusius*, né à Arras le 18 février 1535, y exerça la profession de médecin. Les empereurs Maximilien II et Rodolphe II lui confièrent leur jardin des simples. La vie de courtisan l'ayant ennuyé, il se retira à Francfort-sur-le-Mein, ensuite à Leyde, où il mourut le 4 avril 1609, professeur de botanique. Ses *Ouvrages* recueillis en 3 vol. in-fol., à Anvers, 1601, 1605 et 1611, avec des figures, roulent sur la science qu'il avoit cultivée.

II. ÉCLUSE DES LOGES (Pierre-Mathurin de l'), docteur de Sorbonne, né à Falaise, mort vers la fin du 18e siècle, remporta le prix d'éloquence à l'académie française en 1743. Mais il est beaucoup plus connu par son édition des *Mémoires de Sully*. (*Voyez* SULLY, n° II.) Nous ajouterons à ce que nous disons de ce livre, dans l'article de ce ministre, « qu'il faut lire avec beaucoup de défiance tout ce qui regarde les jésuites dans les remarques de l'abbé de l'Ecluse. Non seulement il a falsifié les *Mémoires de Sully* en plusieurs endroits; mais comme il imprimoit en 1740, et que les jésuites étoient alors fort puissans, il les flattoit lâchement. » *Hist. du parlement de Paris*, *ch.* 36.

* ECOLAMPADIO (Jean), né dans le village de Reinsperg en Franconie en 1482, apprit le grec et l'hébreu. L'amour de la retraite et de l'étude le décida à prendre

l'habit de religieux de Sainte-Brigitte, dans le monastère de Saint-Laurent; mais il ne persévéra pas long-temps dans cette première vocation ; il abandonna son cloître pour aller à Bâle, où il obtint une cure. La prétendue réforme commençoit déjà à faire du bruit ; Ecolampadio en adopta les principes, et se déclara pour le sentiment de Zuingle, contre celui de Luther, sur l'Eucharistie. Néanmoins il publia un traité intitulé *Exposition naturelle de ces paroles du Seigneur :* CECI EST MON CORPS, *c'est-à-dire*, selon lui, *le signe*, *la figure*, *le type*, *le symbole.* Les luthériens répondirent à cet ouvrage par un autre intitulé *Syngramma*, c'est-à-dire, *Œuvre commune*, qui fut composé, à ce que l'on croit, par Breuzius. Ecolampadio en publia un second, intitulé *Anti-Syngramma*, qui fut suivi de divers traités contre le *Libre arbitre*, *l'invocation des Saints*, etc. A l'exemple de Luther, il se maria, quoique prêtre, avec une jeune fille, dont la beauté l'avoit séduit. Voici comme Erasme, qui avoit eu de l'amitié pour Ecolampadio, avant qu'il eût embrassé la réforme, s'expliquoit en plaisantant sur ce mariage : « Ecolampadio, dit-il, a épousé une fille charmante, apparemment pour mortifier sa chair ; on a beau dire que le luthéranisme est un sujet tragique, quant à moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique, puisque le dénouement de cette comédie est un mariage, et que tout finit en se mariant, comme dans une comédie ordinaire. » Ecolampadio mourut à Bâle en 1531. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, in-fol., et d'autres ouvrages.

* ECUMENIA, auteur grec, du 10e siècle. On a de lui des *Commentaires sur les Actes des Apôtres*, sur l'*Epître de saint Jacques*, et d'autres ouvrages recueillis par Areta et Frédéric Morelli, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Il n'a fait que compiler saint Chrysostôme, mais sans goût et sans discernement.

EDEBALI. *Voyez* DIBALYG-SOUFY.

† EDELINK (Gérard), né à Anvers en 1641, apprit dans cette ville les premiers élémens du dessin et de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talens. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *Sainte Famille*, de Raphael et celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius* de Le Brun, qui ornent tous deux la galerie du Musée Napoléon. Edelinck se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chefs-d'œuvre; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes ses autres productions, une netteté de burin, et une harmonie d'exécution inimitables. Sa facilité et son assiduité au travail nous ont procuré un grand nombre de morceaux précieux. Il a réussi également dans les *Portraits* qu'il a faits de la plupart des hommes célèbres de son siècle. On distingue dans le recueil des hommes illustres de Perrault ceux de Champagne, peintre ; d'Arnauld d'Andilly, du sculpteur Desjardins, et ceux de Mignard, de Blanchard, et de La Fontaine, Cet excellent artiste mourut en 1707, à 66 ans, aux Gobelins, où il avoit un logement, qui lui avoit été accordé avec le titre de graveur ordinaire du roi, et de conseiller de l'académie royale de peinture. On ne doit pas oublier dans la liste de ses estampes celle de la *Magdeleine renonçant aux vanités du monde*, d'après le tableau de Le Brun, que

l'on voit au Musée Napoléon. Un burin brillant, une manière grande, un dessin coulant et correct, caractérisent toutes les productions de cet artiste célèbre. Quelle aisance, quelle noblesse, quelle grace dans la distribution de ses travaux ! quoiqu'en général le burin soit froid et monotone, sous les doigts d'un homme de génie il se prête à tous les mouvemens que l'artiste lui communique. C'est ce qu'on admire dans le chevalier Edelink. Sa marche est tantôt libre et ferme, tantôt souple et moelleuse; il sut exprimer avec justesse la nature, la forme et le caractère de chaque objet qu'il avoit à traiter, et donner à ses estampes l'effet, l'intelligence et l'harmonie. Depuis un siècle qu'Eedlink est mort, quoique la France ait produit beaucoup d'habiles graveurs, on peut dire qu'il n'a point encore été remplacé. Jean EDELINK, son frère, a gravé quelques pièces qui sont loin du talent de Gérard. Ce dernier eut un fils appelé Nicolas, duquel on a plusieurs morceaux, d'après différens maîtres.

* EDEMA (N.), peintre paysagiste, né dans la Frise, vers 1666, passa d'abord à Surinam pour y copier les insectes et les plantes; mais ce genre lui ayant paru trop borné, il l'abandonna pour dessiner des vues ornées de paysages. Il parcourut ensuite les colonies anglaises dans l'Amérique, où il dessina ce qu'il y avoit de plus intéressant, et y peignit même quelques tableaux qu'il rapporta à Londres. Tous ses ouvrages sont bien coloriés. Ses tableaux, qui représentoient les vues des pays lointains qui intéressoient les Anglais, étoient très-estimés. Edema mourut à Londres, à la fleur de son âge.

EDER (George), né à Freisinghen, se fit un nom vers la fin du 16e siècle, par son habileté dans la jurisprudence. Il fut honoré par les empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II, de la charge de leur conseiller, et laissa plusieurs écrits sur le droit, dont le meilleur est son *Œconomia bibliorum, seu Partitionum biblicarum libri V*, in-fol.

ÉDÉSIE. *Voyez* HERMIAS.

† I. EDGAR, roi d'Angleterre, dit *le Pacifique*, succéda à son frère Edwin en 959. Il vainquit les Ecossais, et imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour purger l'île de ces animaux carnassiers. Il subjugua une partie de l'Irlande, poliça ses états, réforma les mœurs des ecclésiastiques, quoique les siennes ne fussent pas toujours réglées, et mourut à 33 ans en 975. Quelques auteurs l'appellent *l'amour et les délices des Anglais*. Sa modération lui mérita le surnom de *Pacifique*, et son courage égala son amour pour la paix. Comme il avoit favorisé beaucoup de religieux, plusieurs critiques se sont élevés contre les éloges qu'on lui prodigue dans les *Annales monastiques*. L'abbé Millot lui reproche des fautes que l'histoire ne doit pas dissimuler. « Il enleva une religieuse. Une des maîtresses d'Edgar, nommée Elflede, jouit de la plus grande faveur jusqu'au mariage du roi avec Elfride, qui étoit la fille, et devoit être l'héritière du comte de Devon, l'un des plus grands seigneurs du royaume. Quoiqu'elle n'eût jamais paru à la cour, le bruit de sa beauté la rendoit célèbre. Edgar pensa sérieusement à l'épouser; mais ne voulant rien faire au hasard, il chargea Athelwold son favori d'aller vers le comte sous quelque prétexte, et d'examiner si la réalité répondoit au bruit public. Les charmes d'Elfride frappèrent si vi-

vement Athelwold qu'il résolut de l'enlever à son maître. Il revient, la représente comme une femme sans beauté, dégoûte le prince par des rapports infidèles, lui insinue adroitement que ce parti, indigne d'un roi, conviendroit assez à la fortune d'un sujet, et qu'un riche héritage le rendroit moins difficile sur le désagrément de la figure. Edgar consent volontiers aux projets de son favori; le mariage se conclut. Le nouvel époux a grand soin de tenir sa femme cachée en province; mais ses envieux, ou la renommée, découvrirent bientôt la perfidie. Le roi, dissimulant sa colère, dit à Athelwold qu'il vouloit lui rendre visite dans son château, et faire connoissance avec son épouse. Celui-ci prend le devant, sous prétexte des préparatifs nécessaires, révèle tout le secret à Elfride, et la conjure d'employer son esprit et son adresse à paroître telle qu'il l'avoit dépeinte. C'étoit lui demander un effort des plus héroïques. Elfride, avec l'envie de plaire, et peut-être de se venger, ne manque pas d'étaler toutes ses graces. L'amour, la fureur s'emparent du roi. Il engage Athelwold dans une partie de chasse, le poignarde de sa propre main, et bientôt après épouse sa veuve. » Cet événement a fourni le sujet d'une tragédie anglaise à Villiam Mason, et d'un opéra français à Guillard. On trouve dans la *Collection des conciles* plusieurs lois qui font honneur à la sagesse du gouvernement d'Edgar.

* II. EDGAR, 89e roi d'Ecosse, et fils de Malcolm III, mort en 1107, donna sa sœur en mariage à Henri, roi d'Angleterre. Ce mariage procura aux deux pays une paix de dix ans, c'est-à-dire pendant tout le règne d'Edgar.

EDHEM, chef d'une secte mahométane établie en Turquie et en Perse. Ses disciples jeûnent avec sévérité, et ne se nourrissent que de pain d'orge. Leur habit est grossier: on les distingue à un morceau de drap blanc et rouge qu'ils portent au cou.

ÉDISSA. *Voyez* ESTHER.

ÉDITH, femme de Lot, fut, suivant l'Ecriture sainte, changée en statue de sel, pour avoir regardé derrière elle pendant l'embrasement de la ville de Sodome. Le nom *Edith* signifie en hebreu témoignage.

ÉDITHE (sainte), fille d'Edgar, roi d'Angleterre, et de la reine Wilfrède, naquit en 961, et embrassa la vie religieuse dans le monastère de Wilton. Après la mort de son père et de son frère Edouard, les grands d'Angleterre l'appelèrent au trône; mais elle préféra la solitude et les exercices de piété. Elle mourut le 16 septembre 984.

EDMER *ou* EADMER, moine anglais de Cluni, dans le monastère de Saint-Sauveur à Cantorbéry, fut abbé de Saint-Albans, puis archevêque de Saint-André en Ecosse, et vivoit encore en 1120. On a de lui, I. Un *Traité de la liberté de l'Eglise*. II. Une *Vie de saint Anselme*, dont il fut l'ami, et qu'il accompagna dans son exil. III. Une *Histoire de son temps*, *etc.*, qu'on trouve parmi les Œuvres de saint Anselme, édition du P. Gerberon. L'Histoire de son temps, divisée en six livres, et qui s'étend depuis 1066 jusqu'en 1122, avoit déjà été donnée avec des notes de Selden, Londres, 1623, in-fol. IV. *Traité de la béatitude*. V. *De l'excellence de la sainte Vierge*. VI. *Vies* de plusieurs saints d'Angleterre. VII. *Traité des similitudes*. Le style d'Eadmer est clair et naturel.

I. EDMOND *ou* EDME (saint), né au bourg d'Abendon, d'un père qui entra dans le cloître, et d'une mère qui vécut saintement dans le monde, fit ses études à Paris, et y enseigna ensuite les mathématiques et les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape, Innocent III, lui donna ordre de prêcher la croisade. Le zele avec lequel il remplit cette fonction lui mérita l'archevêché de Cantorbéry. Il y avoit alors un légat romain en Angleterre, qui exerçoit une espèce de tyrannie sous la protection de Henri III, prince pusillanime. Il demanda le cinquième de tous les revenus ecclésiastiques : Edme consentit à le lui accorder, dans l'espérance d'obtenir la liberté des élections. Mais le pape lui ayant ordonné peu de temps après de pourvoir trois cents Romains des premiers bénéfices vacans, il crut les maux de l'Eglise d'Angleterre sans remède. Il se retira en France, et y mourut en 1241, victime de son zèle pour les prérogatives de son Eglise. Les écrivains anglais disent que Rome et les Italiens retiroient alors du royaume d'Angleterre plus de 70 mille marcs d'argent, et que rarement les revenus du roi excédoient le tiers de cette somme. Le pape Innocent IV canonisa saint Edmond en 1249. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Speculum Ecclesiæ*, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères.

† II. EDMOND (saint), roi des Anglais orientaux, fut mis dans le catalogue des saints. Ce prince, plus propre aux exercices de piété qu'à l'exercice des armes, ayant voulu, en 870, livrer bataille aux Danois, fut aisément vaincu et contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église, mais ayant été découvert, il fut mené à Ivar, chef des Danois, qui étoit à Helisdon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, et lui payât un tribut. Edmond ayant refusé ce parti, Ivar le fit attacher à un arbre, et mourir à coups de flèches; après quoi il lui fit couper la tête. Le chef d'Edmond, ayant été trouvé quelque temps après, fut enterré avec le corps à Saint-Edmondbourg, ville qui a reçu son nom de ce roi.

† III. EDMOND Ier, roi d'Angleterre, fils d'Edouard-le-Vieux, monta sur le trône l'an 940, n'ayant alors qu'environ 17 ans. Les Danois de Northumberland, s'imaginant qu'ils se soustrairoient facilement au pouvoir d'un prince si jeune, se révoltèrent. Edmond leur livra une sanglante bataille, qui n'eut rien de décisif, mais qui les intimida. Il y eut un traité de paix, dont la principale condition fut que l'Angleterre seroit partagée entre les Anglais et les Danois. Edmond fut obligé bientôt après de tourner ses armes contre les Danois du royaume de Mercie, et contre le roi de Cumberland. Il vainquit les premiers en 945, s'empara du Cumberland, et le céda au roi d'Ecosse, qu'il vouloit mettre dans ses intérêts; mais il s'en réserva la suzeraineté. Il s'occupoit à mettre l'ordre dans son royaume, lorsqu'il fut assassiné le 26 mai 946, par un voleur qu'il avoit arrêté dans ses appartemens. Il emporta avec lui les regrets de ses sujets, et surtout des ecclésiastiques, auxquels il avoit accordé de grands priviléges. Il laissa deux enfans, Edwin et Edgar, qui ne lui succédèrent pas immédiatement à cause de leur bas âge.

† IV. EDMOND II, dit *Côte-de-Fer*, roi des Anglais après son père Ethelred, commença de régner en 1016. Le royaume étoit alors extrê-

nement divisé par les conquêtes de Canut, roi de Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester et de Bristol, et mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite Canut de devant Londres qu'il assiégeoit, et gagna contre lui deux sanglantes batailles. Mais ayant laissé à son ennemi le temps de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres, et fut défait en plusieurs rencontres. Ils terminèrent leur différent en partageant le royaume. Quelque temps après, Edrick, surnommé *Stréon*, corrompit deux valets de chambre d'Edmond, qui l'assassinèrent et portèrent sa tête à Canut, l'an 1017. *Voyez* CANUT, n° I.

V. EDMOND PLANTAGENET, de Woodstock, comte de Kent, étoit un fils cadet du roi d'Angleterre Edouard I. Le roi Edouard II, son frère aîné, l'envoya, l'an 1324, en France pour y défendre, contre Charles VI, les pays qui appartenoient à l'Angleterre; mais il ne fut pas heureux dans cette expédition. Il soutint, en 1325, 26 et 27, le parti de ceux qui déposèrent Edouard II, son frère, pour mettre son fils, Edouard III, sur le trône. Il se chargea du gouvernement du royaume, avec onze autres seigneurs pendant la minorité de son neveu; mais il s'aperçut bientôt que la mère du jeune roi, de concert avec son amant Roger Mortimer, ne lui en laissoit que le seul titre. Il travailla dès-lors à faire remonter son frère sur le trône. Cette tentative ne lui réussit pas : la reine fit si bien que, dans un parlement tenu à Winchester, il fut condamné à mort. On le conduisit sur l'échafaud; mais l'exécuteur s'étant évadé, il y demeura depuis avant midi jusqu'au soir, sans qu'on pût trouver un homme qui voulût faire l'office de bourreau. Enfin, vers le soir, un garde de la maréchaussée se chargea de l'exécution. Ainsi mourut ce prince à l'age de 28 ans........ Il laissa un fils appelé EDMOND comme lui. Celui-ci obtint du roi, dans le parlement suivant, que la sentence portée contre son père seroit annulée, comme dressée sur de fausses accusations. Il mourut sans enfans, ainsi que son frère cadet; et le comté de Kent passa à Jeanne sa sœur, épouse de Thomas Holland

† I. EDMONDES (Thomas), Anglais, né en 1563, et mort en 1639, fut envoyé par Elizabeth et Jacques Ier, en qualité d'ambassadeur en France et dans les Pays-Bas. On lui doit, I. Des *Lettres sur les affaires d'état*, Londres, 1725, 3 v. in-8°. II. Ses *Négociations*, Londres, 1749, in-8°.

* II. EDMONDES (Clément), fils du précédent, né au comté de Shrop en Angleterre, mort en 1622, élève d'Oxford, étoit en 1601 secrétaire de l'échiquier, maître des requetes, et secrétaire du conseil privé. En 1617 il fut fait chevalier. On a de lui des *Observations sur les Commentaires de César*, in-fol.

I. ÉDOUARD-LE-VIEUX *ou* EDWARD, roi d'Angleterre, succéda à son père Alfred l'an 900. Il défit Constantin, roi d'Ecosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, et remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ériger cinq évêchés dans ses états, fonda l'université de Cambridge, protégea les savans, et mourut en 934, dans la 25e année de son règne. Aldestan, qu'il avoit eu de la fille d'un berger, qui n'étoit que sa concubine, lui succéda au préjudice de ses enfans légitimes.

† II. ÉDOUARD-LE-JEUNE *ou* EDWARD (saint), roi d'Angleterre, né en 962, parvint à la couronne dès l'age de 13 ans en 975. La plu-

part des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposèrent. Enfin, Elfride, sa belle-mère, qui vouloit faire régner son fils Ethelred, le fit assassiner le 18 mars 978. Edouard, revenant de la chasse, passoit près d'un château où étoit Elfride. Il étoit fort altéré : il s'écarta de sa troupe pour aller demander à boire à la porte du château. Elfride vint à lui avec de fausses démonstrations d'amitié; mais elle avoit donné ordre de le poignarder par derrière tandis qu'il boiroit, et il tomba mort aux pieds de sa cruelle marâtre. Il étoit agé de 15 ans. L'Eglise romaine l'honore comme martyr, quoiqu'il ne soit pas mort pour la religion.

† III. ÉDOUARD (saint), dit *le Confesseur*, ou *le Débonnaire*, rappelé en Angleterre après la mort de son frère Elfred, il étoit alors en Normandie, où les incursions des Danois l'avoient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1042. Ce prince, plus simple que politique, plus foible que généreux, plus indolent qu'appliqué, prépara, dit un historien, une révolution dans sa patrie, par son caractère. Le comte Godwin, qui étoit allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, et gouverna sous son nom. Ce général remporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa foiblesse; mais il prit des arrangemens pour le faire passer dans des mains plus dignes de le porter. On lui dut cependant le *Recueil des lois communes*, ainsi nommées parce qu'elles furent observées par tous les Anglais (sans exception), qui les respectèrent long-temps, même au milieu de leurs dissensions politiques. Il laissa, en mourant, sa couronne à Guillaume, duc de Normandie, son parent, qui lui rendit tout son éclat. Edouard mourut le 5 janvier 1066, après un règne de 25 ans. On peut juger de sa foiblesse par ce trait. Un jour, se reposant sur son lit, il vit un page, qui, trouvant un coffre-fort ouvert, et n'apercevant personne dans la chambre, remplit ses poches d'argent, et revint une seconde fois à la charge. « Mon ami, lui dit alors Edouard, en écartant le rideau qui le cachoit, vous devez être content de ce que vous avez emporté; si le chambellan Hugolin venoit, il vous feroit tout rendre, et vous seriez fouetté rigoureusement dans les places publiques. » Edouard fut canonisé par le pape Alexandre III. *Voy.* EMMA.

† IV. ÉDOUARD Ier, roi d'Angleterre, né à Winchester en 1240, du roi Henri III et d'Eléonore de Provence, se croisa avec le roi saint Louis contre les infidèles. Il partageoit les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lorsque la mort du roi son père le rappela en Europe l'an 1272. Au retour de l'Asie, il débarqua en Sicile et vint en France, où il fit hommage au roi Philippe III des terres que les Anglais possédoient dans la Guienne. L'Angleterre changea de face sous ce prince. Il sut contenir l'humeur remuante des Anglais, animer leur industrie, et fit fleurir leur commerce, autant qu'on le pouvoit alors. Il s'empara du pays de Galles sur Léolin, après l'avoir tué les armes à la main en 1283. Il fit, l'an 1286, avec le roi Philippe IV, dit *le Bel*, successeur de Philippe III, un traité, par lequel il régla les différens qu'ils avoient pour la Saintonge, le Limousin, le Querci, et le Périgord. L'année suivante, il se rendit à Amiens, où il fit au même prince hommage de toutes les terres qu'il possédoit en France. La mort d'Alexandre III, roi d'Ecosse, arrivée en 1286, ayant laissé la couronne en proie à l'ambition de douze

compétiteurs, Edouard eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendans. Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne : ensuite, il nomma pour roi Jean Baliol, qu'il fit son vassal. Mais c'étoit peu pour Edouard d'être suzerain de l'Ecosse : la souveraineté entière pouvoit seule satisfaire son ambition. Dans ce but, il donna des désagrémens à Baliol, pour le porter à la révolte, et s'acquérir un prétexte de le détrôner. Il reçut les appels de quiconque se crut lésé par ce prince. Il le fit citer devant les tribunaux d'Angleterre, et ne lui permit pas même de se défendre par procureur. Baliol résolut en effet de secouer un joug si révoltant, et se ligua contre Edouard avec la France. Cette alliance eut l'effet imprévu de tirer le peuple anglais de son état de nullité, et de lui donner une existence politique. Leicester avoit déjà fait siéger en parlement les représentans des bourgs et des villes; mais cet exemple donné par un rebelle n'avoit jamais été suivi. Edouard, entouré d'une noblesse factieuse, et à la veille d'avoir deux rois à combattre, sentit qu'il ne pouvoit avoir de paix au dedans et de succès au dehors, qu'en mettant le peuple dans ses intérêts. Il l'invita donc à nommer des députés pour consentir aux impôts, « étant juste, disoit-il, que ce qui intéresse tous soit approuvé de tous. » Il est vrai que ce consentement, une fois donné, la commission des députés fut finie. On ne leur permit pas de se mêler des lois, ni de la politique, qu'on supposoit au-dessus de leur intelligence. Mais peu à peu les envoyés des communes connurent leur force. Ils demandèrent au trône le redressement des griefs du peuple, et le besoin fréquent qu'on avoit d'eux fit admettre souvent leurs requètes. De l'argent accordé par les barons et les communes, Edouard forma bientôt une armée. Alors il somma Baliol de lui fournir son contingent de troupes pour repousser l'invasion dont la France menaçoit l'Angleterre. Baliol, dispensé, dit-on, de son serment par le pape Célestin V, refusa; mais ayant été vaincu, et pris à Dunbar, les Ecossais se soumirent au vainqueur. L'infortuné roi d'Écosse, après deux ans de captivité à la tour de Londres, alla finir ses jours en France en homme privé. Une querelle peu considérable entre deux mariniers, l'un Français, l'autre Anglais, avoit allumé la guerre, en 1293, entre les deux nations. Edouard entra en France avec deux armées, l'une destinée au siége de La Rochelle, et l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance, en 1298, entre Edouard et Marguerite de France, et entre son fils Edouard et Isabelle, l'une sœur, et l'autre fille de Philippe-le-Bel. Le souverain anglais tourna ensuite ses armes contre l'Ecosse, qui avoit profité de son absence pour se rendre libre. (*Voyez* WALLACE.) Berwick fut la première place qu'il assiégea. Il la prit par ruse. Il feignit de lever le siége, et fit répandre par ses émissaires qu'il s'y étoit déterminé par la crainte des secours qu'attendoient les assiégés. Quand il fut assez éloigné pour n'être pas aperçu, il arbora le drapeau d'Ecosse, et s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagème, s'empressa d'aller au-devant de ceux qu'elle croyoit ses libérateurs. Elle étoit à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglais, qui entrèrent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier en 1303, confiné dans la tour de Londres, et forcé à renoncer, en faveur du vainqueur, au droit qu'il avoit sur la couronne. Ce fut alors que commença, entre les Anglais et les Ecossais, cette antipathie qui n'est peut être pas encore

bien éteinte. Les derniers armèrent de nouveau en 1306, ayant à leur tête un héros. Robert de Bruce, fils du compétiteur de Jean Baliol, chassa les Anglais, reçut la couronne de la main des peuples d'Ecosse, et la conserva. Edouard, furieux, se préparoit à entrer luimême dans ce royaume, pour y mettre tout à feu et à sang, lorsqu'il mourut à Carlisle le 5 juillet 1307, à 68 ans. Il ordonna, en mourant, à Edouard II son fils, de subjuguer et de punir les Ecossais. « Faites porter mes os devant vous, lui dit-il, les rebelles n'en soutiendront pas la vue. » Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, dit l'auteur de l'Histoire du parlement d'Angleterre, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satires sont venues des Ecossais, les éloges des Anglais. On ne peut lui refuser beaucoup de courage, des mœurs pures, une équité exacte; mais ces qualités furent ternies par la soif de la vengeance et la cruauté. On l'a nommé *le Justinien anglais;* et ce beau titre doit couvrir quelques-unes des taches de sa vie. Ce fut sous ce prince que le parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à peu près que celle d'aujourd'hui. Le titre de pair et de baron ne fut affecté qu'à ceux qui entroient dans la chambre haute. Il ordonna que chaque comté ou province députat au parlement deux chevaliers, chaque cité deux citoyens, et chaque bourg deux bourgeois. La chambre des communes commença ainsi à entrer dans ce qui regardoit les subsides. Edouard lui donna du poids, pour balancer la puissance des barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, et assez habile pour les ménager, forma ce gouvernement unique dans l'univers, et dans lequel on trouve le mélange de la démocratie, de l'aristocratie et de la royauté.

† V. EDOUARD II, fils et successeur d'Edouard I[er], couronné à l'age de 23 ans, en 1307, abandonna les projets de son père sur l'Ecosse, pour se livrer à ses maîtresses et à ses flatteurs. Le principal d'entre eux étoit GAVERSTON (*voyez* ce mot), gentilhomme gascon, qui, à la fierté de sa nation, joignoit les caprices d'un favori et la dureté d'un ministre. Il maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, et ne les quittèrent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Les Ecossais, profitant de ce trouble, secouèrent le joug des Anglais. Edouard, malheureux au dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. Isabelle sa femme, irritée contre lui, se retira en 1326 à la cour du roi de France, Charles-le-Bel, son frère. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte Philippe de Hainaut, repassa la mer avec environ trois mille hommes. Edouard, livré à l'incertitude dans laquelle il avoit flotté toute sa vie, se réfugia dans le pays de Galles avec Spencer son favori, tandis que le père de ce dernier s'enfermoit dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivoient la reine. Les deux Spencer moururent par la main du bourreau le 29 novembre 1326. On arracha au fils, sur la potence, les parties naturelles, dont on prétendoit qu'il avoit fait un usage coupable avec le monarque. (*Voyez* SPENCER, n° I.) Edouard fut condamné à une prison perpétuelle, et son fils mis à sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avoit commencé, en lâche. Après quelque temps de prison, on lui enfonça un fer chaud dans le fondement par un tuyau de corne, de peur que la brûlure

ne parût. Ce fut par ce cruel supplice qu'à l'âge de 42 ans il perdit la vie, l'an 1327, après avoir occupé le trône pendant vingt ans. On observe sous ce règne, dit l'abbé Millot, que le prix des grains étoit la moitié de leur valeur actuelle, au lieu que le bétail valoit huit fois moins qu'aujourd'hui. Cette remarque prouve que l'agriculture étoit alors très-peu florissante. Les seigneurs, en général, faisoient cultiver leurs terres par des gens à eux; ils en consommoient le produit avec une foule de personnes qui trouvoient l'hospitalité dans leur maison. C'étoient autant de partisans attachés à leur personne. C'est sous Edouard II que les templiers furent détruits; et, ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Angleterre rendit des témoignages avantageux à ces chevaliers qu'on traitoit si rigoureusement en France. (*Voyez* ADAM, n° V.) Dans le temps que les Anglais faisoient la guerre à Edouard, sous la conduite d'un nommé Guillaume Trussel, ils abusèrent bien indignement de l'avantage qu'ils eurent sur leur souverain. On poussa l'inhumanité envers le malheureux Edouard jusqu'à le faire raser en pleine campagne avec de l'eau froide, tirée d'un fossé bourbeux. Deux torrens de larmes attestèrent combien il fût sensible à cet outrage.

† VI. ÉDOUARD III, fils du précédent, naquit en 1312 à Windsor. (*Voyez* CHARLES V, n. V.) Mis sur le trône à la place de son père, par les intrigues de sa mère, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori Mortimer jusque dans le lit de cette princesse, et le fit périr ignominieusement. Isabelle fut elle-même renfermée dans le château de Rising, et y mourut après vingt-huit ans de prison. Edouard commença par conquérir le royaume d'Ecosse, disputé par Jean de Baliol et David de Bruce. Une nouvelle scène, et qui occupa davantage l'Europe, s'ouvrit alors. Le roi anglais voulut retirer les places de la Guienne, dont Philippe de Valois étoit en possession. Les Flamands, l'empereur, et plusieurs autres princes, entrèrent dans son parti. Les premiers exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avoient faits avec les Français, ils ne faisoient que suivre le roi de France. Edouard, dit Rapin de Thoiras, approuva ce moyen de les faire entrer dans la ligue. Voilà l'époque de la jonction des fleurs de lis et des léopards. Edouard se qualifia, dans un manifeste, de roi de France, d'Angleterre et d'Irlande. (*Voy*, PHILIPPE, n° XII, *et* ROBERT, n° V.) Il commença la guerre par le siége de Cambrai, qu'il fut forcé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de bataille de l'Ecluse. Cet avantage fut suivi de la bataille de Créci en 1346. Les Français y perdirent trente mille hommes de pied, douze cents cavaliers et quatre-vingts bannières. On attribua en partie le succès de cette journée à six pièces de canon dont les Anglais se servoient pour la première fois, et dont l'usage étoit inconnu en France. Edouard se tint à l'écart pendant toute l'action. Il avoit pourtant envoyé un cartel à Philippe au commencement de la guerre, et ne cessoit de dire « qu'il ne souhaitoit rien tant que de combattre seul à seul, ou de le rencontrer dans la mêlée. » Le lendemain de cette victoire, les troupes des communes de France furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglais deux cent dix

années. (*Voyez* RIBAUMONT *et* ST.-PIERRE, n° I.) La mort de Philippe de Valois, en 1350, ralluma la guerre. Edouard la continua contre le roi Jean son fils, et gagna sur lui, en 1357, la bataille de Poitiers. Le roi de France fut fait prisonnier dans cette journée, et mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. Edouard, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandoit les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. Après l'action, il fit préparer un repas magnifique, servit lui-même le roi prisonnier, comme s'il eût été un de ses officiers, et dit, en refusant de se placer à table à côté de lui, « qu'étant sujet, il connoissoit trop la distance du rang de sa majesté au sien, pour prendre une pareille liberté. » A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, qui montoit un beau cheval blanc superbement harnaché. Il y avoit un orgueil bien raffiné dans cette modestie du vainqueur; il y avoit encore plus de cruauté, d'exposer un roi malheureux à la vue d'une populace...... (*Voy.* CHANDOS.) Après la mort de Jean, en 1364, Edouard fut moins heureux. Charles V confisqua les terres que les Anglais possédoient en France, après s'être préparé à soutenir la confiscation par les armes. Le monarque français remporta de grands avantages sur eux; et le roi d'Angleterre mourut le 23 juillet 1377, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes de ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, et sur-tout par son amour pour Alix de Pierce, qui l'entraîna dans des fêtes continuelles et des dépenses excessives. On ne reconnut plus en Edouard le roi qui avoit aimé la justice, encouragé le commerce, assuré les droits de la nation par plusieurs actes importans, et à qui l'on n'avoit guère pu reprocher qu'une sévérité quelquefois excessive et l'ambition de devenir roi de France. L'Angleterre n'avoit point encore eu de souverain qui eût tenu dans le même temps deux rois prisonniers, Jean, roi de France, et David, roi d'Ecosse. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce : elle vendit ses laines, Bruges les mit en œuvre. « Edouard III, dit Robertson, fut frappé de l'état florissant des provinces des Pays-Bas, et n'eut pas de peine à en démêler la véritable cause. Il s'occupa des moyens d'encourager l'industrie parmi ses sujets, lesquels méconnoissant alors les avantages de leur situation, et ignorant la source d'où la richesse devoit se répandre un jour dans leur île, négligeoient entièrement le commerce, et n'essayoient pas même d'imiter les manufactures, dont ils fournissoient les matériaux aux étrangers. Edouard engagea des ouvriers flamands à s'établir dans son royaume, et fit plusieurs bonnes lois pour l'encouragement du commerce. Ce fut à ses soins que l'Angleterre dut l'établissement de ses manufactures de laine. Ce prince tourna le génie actif et entreprenant de son peuple vers la culture de ces arts qui l'ont élevé au premier rang parmi les nations commerçantes. » Dès que l'esprit de commerce eut commencé d'acquérir de l'ascendant, on vit aussitôt un nouveau génie animer le gouvernement et y diriger les alliances, les négociations, les guerres. Edouard ne fut pas témoin de ce grand changement; la foiblesee de ses dernières années l'empêcha même de poser solidement les fondemens de ce nouvel ordre de choses. Ce fut lui qui institua l'ordre de la Jarretière, vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution

à l'occasion de la jarretière que la comtesse de Salisbury, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, et que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, et la comtesse ayant rougi, le roi dit : « Honni soit qui mal y pense », pour montrer qu'il n'avoit point eu de mauvais dessein, et jura que tel qui s'étoit moqué de cette jarretière s'estimeroit heureux d'en porter une semblable. Ce fait, quoique fort répandu par les historiens modernes, n'est atteste par aucun auteur contemporain. Des savans, qui croient être mieux instruits, pensent que l'ordre de la Jarretière prit son origine à la bataille de Créci ; on avoit donné pour mot *garter*, qui signifie *jarretière* en anglais. D'autres prétendent qu'à cette même bataille Edouard avoit fait attacher sa jarretière au bout d'une lance, pour servir de guide dans le combat. *Voy.* RICHARD, n° I.

† VII. ÉDOUARD IV, fils de Richard, duc d'Yorck, enleva en 1461 la couronne d'Angleterre à Henri VI. Il prétendoit qu'elle lui étoit due, parce que les filles en Angleterre ont droit de succéder au trône, et qu'il descendoit de Lionel de Clarence, deuxième fils d'Edouard III, par sa mère Anne de Mortimer, femme de Richard ; au lieu que Henri descendoit du troisième fils d'Edouard III, qui étoit Jean de Lancastre, son bisaïeul paternel. Deux victoires remportées sur Henri firent plus pour Edouard que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la premiere étincelle des guerres civiles entre les maisons d'Yorck et de Lancastre, dont la première portoit la rose blanche, et la derniere la rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un theatre de carnage et de cruautés ; les échafauds étoient dressés sur les champs de bataille, et chaque victoire fournissoit aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant Edouard IV s'affermit sur le trône, par les soins du célebre comte de Warwick ; mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écarta ce général de ses conseils, et s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le temps que Warwick négocioit en France le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI, Edouard voit Elizabeth Woodwill, fille du baron de Rivers, en devient amoureux, et ne peut jamais obtenir que cette déclaration : « Je n'ai pas assez de naissance pour espérer d'être reine, et j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être maîtresse. » (*Voy.* ELIZABETH, n° XI.) Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à Warwick. Le ministre, outragé, cherche à se venger. Il arme l'Angleterre, et séduit le duc de Clarence, frere du roi ; enfin il lui ôte le trône sur lequel il l'avoit fait monter. Edouard, fait prisonnier en 1470, se sauva de prison ; et l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de Warwick fut tué dans la première. Edouard, fils de ce Henri, qui lui disputoit encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie ; ensuite Henri lui-même fut égorgé en prison. La faction d'Edouard lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs ; et ses plaisirs ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre le roi Louis XI, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une trève de neuf ans. Ses dernieres années furent marquées par la mort de son frère George, duc de Clarence, contre lequel il avoit conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort qui lui paroîtroit le plus

doux, et on le plongea dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avoit désiré. On lui trancha ensuite la tête. Edouard le suivit de près. Il mourut le 9 avril 1483, à 41 ans, après 22 ans de règne, de regret, dit-on, d'avoir refusé sa fille, promise en mariage au dauphin fils de Louis XI. Ce monarque avoit commencé son règne en héros; il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs; mais la volupté corrompit le sien. Il attaquoit toutes les femmes par esprit de débauche, et s'attachoit pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Trois de ses maîtresses le captivèrent plus long-temps que les autres. « Il étoit charmé, disoit-il, de la gaieté de l'une, de l'esprit de l'autre, et de la piété de la troisième, qui ne sortoit guère de l'église que lorsqu'il la faisoit appeler. » *Voyez* PERKINS.

VIII. ÉDOUARD V, roi d'Angleterre, fils d'Edouard IV, ne survécut à son père que deux mois. Il n'avoit qu'onze ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Richard, duc de Glocester, tuteur d'Edouard et de Richard, duc d'Yorck, son frère, et jaloux de la couronne du premier, et des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, et leur fit donner la mort l'an 1483. (*Voyez* HASTINGS.) Après s'être défait de ses deux neveux, il accusa leur mère de magie, et usurpa la couronne. Sous le règne d'Elizabeth, la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis long-temps. On y trouva, sur un lit, deux petites carcasses avec deux licols au cou; c'étoient les squelettes d'Edouard V et de Richard son frère. La reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait, fit remurer la porte; mais sous Charles II, en 1678, elle fut rouverte, et les squelettes transportés à Westminster, sépulture des rois... Thomas Morus a écrit la Vie d'Edouard V.

† IX. ÉDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne de Seymour, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de dix ans, en 1547, et ne régna que six ans. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu et l'humanité; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. L'archevêque de Cantorbéry, Crammer, le même qui périt par le feu, s'obstina à faire brûler deux pauvres femmes anabaptistes qui doutoient de ce qu'il ne croyoit pas peut-être lui-même. Ce fut encore par les insinuations de cet archevêque que la messe fut abolie, les images brisées, et la religion romaine proscrite. On prit quelque chose des différentes sectes de Zuingle, de Luther et de Calvin, et l'on en composa un symbole qui forma la religion anglicane. Le règne d'Edouard fut flétri par une injustice, que le goût de la réforme et les insinuations de ses ministres lui arrachèrent: il écarta du trône Marie et Elizabeth, ses deux sœurs, et y appela Jeanne Gray, sa cousine. Il mourut en 1553, dans sa seizième année.

† X. ÉDOUARD VII, plus connu sous le nom de PRINCE NOIR, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, né à Woodstok en 1330, se distingua dans plusieurs batailles, et principalement à celle de Poitiers, qu'il gagna sur Jean, roi de France. Ce monarque y fut fait prisonnier, et l'on sait avec quelle générosité le Prince Noir chercha à le consoler de sa défaite, le traitant comme son suzerain, et poussant le respect jusqu'à le servir à table. En 1362, Edouard reçut de son père l'inves-

titure du comté de Poitou, les principautés d'Aquitaine et de Gascogne, et épousa sa cousine Jeanne, fille d'Edouard Plantagenet, comte de Kent. Peu de temps après, il donna, dans sa cour, un asile à Pierre-le-Cruel, chassé de la Castille par Henri de Transtamare. Edouard aimoit l'argent : Pierre ne tarda pas à s'en apercevoir, et lui offrit la cession de plusieurs domaines considérables : Edouard lui promit de le replacer sur le trône ; et il obtint de son père cent mille écus en or, emprunta sur son apanage, fit fondre sa vaisselle, et, traversant les Pyrénées vers la fin de février, battit Henri à Navarette, et rétablit Pierre, qui ne le paya que d'ingratitude. De retour dans la Guienne, Edouard trouva la guerre allumée entre la France et l'Angleterre; malgré la fièvre qui le consumoit, il se fit porter en litière au siége de Limoges, qui refusoit de se rendre, la ville fut prise, et le vainqueur fit massacrer la garnison française, et passer au fil de l'épée environ trois mille habitans. Accablé de fatigue, il voulut passer en Angleterre, et tomba dans une maladie de langueur dont il mourut au palais de Westminster, en 1376, âgé de 46 ans. Il faut remarquer, à sa gloire, que, depuis sa mort, les Anglais perdirent la plus grande partie des domaines qu'ils possédoient en France, et que la sage politique de Charles V, et la valeur de du Guesclin ne trouvèrent plus que de foibles obstacles à l'exécution de leurs projets. On ne sait pas positivement si c'est l'effroi qu'il inspiroit à ses ennemis ou la couleur de son armure qui lui fit donner le surnom de *Prince Noir*.

† XI. EDOUARD PLANTAGENET, le dernier de la race qui porte ce nom, comte de Warwick, eut pour père George, duc de Clarence, frère d'Edouard IV et de Richard III, rois d'Angleterre. Henri VII étant monté sur le trône, et le regardant comme un homme dangereux qui pouvoit lui disputer la couronne, le fit enfermer à la tour de Londres. Le fameux Perkins-Vaërbeck, qui s'étoit fait passer pour Richard, le dernier des fils de Richard III, étoit alors dans la même prison. Il concerta, en 1490, avec Warwick, les moyens d'en sortir. Leur dessein fut découvert ; et on crut que le roi le leur avoit fait insinuer, pour avoir un prétexte de les sacrifier à sa sûreté. Ce qui confirma ce soupçon, c'est que, dans le même temps, le fils d'un cordonnier, séduit par un moine augustin, se donna pour le comte de Warwick. Henri VII vouloit faire penser par cette ruse, sans doute concertée avec ce religieux, puisqu'il eut sa grace, que le comte de Warwick donnoit occasion à de nouveaux troubles. Sous ce prétexte, on le fit décapiter en 1499. Il étoit le seul mâle de la maison d'Yorck : voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention, un certain Lambert Simnel, différent du fils du cordonnier, ayant été dressé par un prêtre du comté d'Oxford, nommé Simondi, se fit aussi passer pour comte de Warwick, sous le nom d'Edouard Plantagenet : c'étoit le fils d'un boulanger, mais doué de tous les talens propres à jouer le rôle le plus difficile. Il fut proclamé roi à Dublin par une faction en 1487, et Simondi lui mit sur la tête une couronne enlevée à une statue de la Vierge. Mais Lambert Simnel ayant été battu quelques jours après, et fait prisonnier, le roi, tranquille sur son compte, lui laissa la vie par pitié; cependant, pour ne pas perdre toute sa vengeance, il lui donna l'office ridicule de marmiton dans sa cuisine. Dans la suite, on le fit fauconnier. Tel fut le dénoue-

ment d'une comédie, qui ne laissa pas de faire couler beaucoup de sang. Henri VII voulant un jour se venger des Irlandais, par le ridicule, fit servir à table leurs députés par ce même garçon de cuisine qu'ils avoient salué roi. Simondi fut enfermé pour le reste de ses jours.

† XII. EDOUARD (Charles), petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre, connu sous le nom du *Prétendant*, né le 31 décembre 1720, chercha vainement à remonter sur le trône de ses ancêtres. En 1745, on le vit aborder en Ecosse, rassembler dix mille montagnards, s'emparer d'Edimbourg et de Carlisle, et pénétrer jusques aux frontières d'Angleterre. Le duc de Cumberland, arrivé à la hâte, défait son arrière-garde à Clifton, est battu par lui à la bataille de Falkirk, et remporte une victoire complète à Culloden le 27 avril 1746. Edouard, fugitif, errant de forêt en forêt, de caverne en caverne, poursuivi, exposé aux plus grands dangers, parvint à quitter les côtes de l'Ecosse, et aborda en France sur un vaisseau de Saint-Malo, qui traversa une escadre anglaise, à la faveur d'une brume épaisse. Retiré ensuite à Rome, il y est mort le 31 janvier 1788, ne laissant aucun enfant. Son frère unique, le cardinal d'Yorck, y est mort également au commencement du 19e siècle. Ainsi a fini la famille des Stuart, qui donna des rois à l'Ecosse pendant quatre siècles.

* XIII. EDOUARD, duc de Bragance, frère de Jean IV, roi de Portugal, entra au service de l'empereur Ferdinand III, et lui rendit de grands services pendant la guerre de trente ans; mais les Portugais ayant, en 1640, déclaré la guerre aux Espagnols, et commencé les hostilités, Edouard fut, à la prière de l'Espagne, conduit prisonnier à Passaw et à Gratz, et ensuite livré au roi d'Espagne, qui, en 1649, le fit accuser à Milan de crime de lèse-majesté : heureusement il mourut pendant qu'on lui faisoit son procès.

* XIV. EDOUARD, second fils de Renaud de Nassau II du nom, dernier comte, et premier duc de Gueldre, né en 1336, fut presque toujours en guerre avec son frère Renaud III, sur lequel il remporta une victoire le 25 mai 1361. Proclamé duc de Gueldre, il eut encore plusieurs guerres à soutenir, dont il sortit avantageusement. Il fut assassiné, selon quelques historiens, le 14 août 1771, par un gentilhomme, dont il avoit séduit la femme.

* I. EDRICK *ou* EDRIK, fils d'Egbert, roi de Kent, eut dans Lothaire son oncle, un ennemi qui voulut le dépouiller de ses états, lui ravir la couronne, et la faire passer dans sa famille, en s'associant Richard son fils. Edrick, instruit des desseins de son oncle, se déroba à la cour pour aller demander du secours à Adelwach, roi de Sussex.

II. ÉDRICK, surnommé *Stréon*, c'est-à-dire Acquisiteur, homme d'une naissance fort obscure, sut, par son éloquence et par toutes sortes de ruses et d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes graces d'Ethelred II, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, et lui donna sa fille Edgithe en mariage. Par cette alliance, il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer aucune occasion de le trahir. Pour seconder les complots des étrangers. Edmond, son beau-frère, découvrit sa perfidie, et se sépara de lui. Edrick, se voyant démasqué, quitta le parti d'Ethelred, pour prendre celui de Canut. Quelque temps après il entra dans le parti d'Edmond, qui avoit succédé à Ethelred, et qui eut

la générosité de lui pardonner, ajoutant foi aux sermens qu'il lui fit d'être à l'avenir entièrement dévoué à son service. Ce fourbe lui fit voir bientôt, à la bataille d'Asseldun, ce qu'il avoit dans l'ame. Pendant que les deux armées étoient aux mains, il quitta tout à coup son poste, et alla se joindre aux Danois, qui remportèrent la victoire. La paix s'étant faite entre Edmond et Canut, Edrick craignit que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies, en faisant assassiner Edmond en 1017 par deux de ses propres domestiques. Canut conserva à Edrick le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour long-temps. Ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement « qu'il n'avoit pas récompensé ses services, et particulièrement celui qu'il lui avoit rendu, en le délivrant d'un concurrent aussi redoutable que l'étoit Edmond. » Canut lui répondit « que, puisqu'il avoit la hardiesse d'avouer publiquement un crime si noir, dont jusqu'alors il n'avoit été que soupçonné, il devoit en porter la peine. » En même temps, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête et qu'on jetât son corps dans la Tamise. (*Voyez* Rapin-Thoyras, Histoire d'Angleterre, Tome I, liv. 5.

† EDRIS (Mythol.), dont le nom vient d'un mot arabe qui signifie *méditation*, *étude*, fut l'un des plus anciens prophètes, suivant les Mahométans. Dieu lui envoya, disent-ils, trente volumes qui renfermoient les principes de toutes les sciences et de toutes les connoissances humaines; il fit la guerre aux infidèles descendus de Caïn, et réduisit le premier en esclavage ses prisonniers de guerre; il inventa *la plume* et *l'aiguille*, *l'arithmétique* et *l'astronomie*. Edris vécut 375 ans, et fut enlevé au ciel. Les chrétiens d'Orient pensent que le Mercure Trismégiste des Egyptiens est l'Enoch des Hébreux, dont les Mahométans ont accommodé l'histoire à leur guise. Le nom d'*Akhnokh* qu'il porte aussi en arabe en fait foi. On dit qu'il fut la cause innocente de l'idolâtrie, parce qu'un de ses amis lui enleva après son ascension une statue à qui il rendoit chaque jour des honneurs, d'où naquit le culte des idoles. — Un autre Edris, fils d'Edris, et petit-fils d'Abdallah, descendant de Mahomet par Ali, son gendre, a été la tige des Edrissys, famille arabe qui régna en Afrique, à Fez, Ceuta et Tanger, et qui fut exterminée l'an de l'hégire 296 par les sultans Fatémys. Ses débris se sauvèrent en Sicile.

* EDRISI *ou* Edrissi (Abu-Abdallah-Mahommed *ou* Muhammed), surnommé *shérif-al-Edrisi* ou *shérif-ibn-Idris*, un des descendans d'Ali, né à Ceuta l'an 1099 de l'ère chrétienne, fit ses études à Cordoue. Il fut pendant quelque temps calife en Afrique; de là son titre : *Emir al il Mumenin*. Mais ayant été chassé, avec toute sa famille, par Maladi le Fathimite, qui venoit de s'emparer de toute la côte de la Méditerranée en deçà du Niger, il se réfugia auprès de Roger Ier, roi de Sicile. Il avoit des connoissances étendues en géographie. En 1150, il acheva l'explication détaillée du globe terrestre, que ce monarque avoit fait construire en argent, pesant 800 marcs, ou plutôt, il composa une iagéographie complète, qu'il publia sous le titre de *Livre de Roger*, et sous celui de *Nozehat al Moschtak fi ekhserak al aphak*, c'est-à-dire *Amusemens d'un voyageur curieux*, etc. Cette géographie est divisée suivant les sept climats, tels que Pto-

lomée les avoit déterminés. L'auteur, en partie, écrivit d'après ses propres connoissances, recueillies pendant ses voyages, et en partie il consulta d'anciens manuscrits et des traditions verbales. Cet ouvrage est précieux, à cause des détails et de l'exactitude avec lesquels il a décrit le nord-est de l'Asie, ainsi que l'Afrique et plusieurs pays de l'Europe. Mais il n'existe qu'en manuscrit; la bibliothèque impériale de Paris en possède un exemplaire, et deux autres sont déposés dans la bibliothèque de Bodley à Oxford. Un anonyme, désigné sous le nom de *géographe nubien*, en fit un extrait fidèle et instructif, mais dans la vue seulement de donner une connoissance exacte des pays et des ports à l'usage des négocians; et il omit tout ce qui lui parut superflu, tel que descriptions des plantes, etc. Les renseignemens qu'on y trouve sont très-dignes de foi, et fournissent plus de matériaux au géographe, qu'Abulféda, qui a profité des ouvrages d'Edrisi, et cependant lui reproche des erreurs qu'il a commises lui-même. Cet extrait a été publié à Rome, en langue arabe, par l'imprimerie des Médicis, sous le titre: *Geographia nubiensis.* La traduction latine, faite par Gabriel Sionita et Jean Hessronita (deux maronites), porte le titre: *Geographia nubiensis, sive accuratissima totius orbis in septem climata divisi descriptio, continens præsertim exactam universæ Asiæ et Africæ, rerumque in his hactenùs incognitarum explicationem, recens ex arab. in lat. versa*, etc. Parisiis, 1619, in-4°. Les deux traducteurs, ainsi que l'éditeur de l'original, qui ont intitulé l'ouvrage *Géographie nubienne*, supposoient que l'auteur anonyme de l'extrait étoit de la Nubie, parce qu'il dit dans un endroit: « Le Nil d'Egypte parcourt notre pays, ou notre patrie. » Mais Reland, dans son ouvrage *Palæstina*, a prouvé que d'autres manuscrits portoient: *Terram ejus*. Maeri, dominicain, traduisit en 1632 la version latine en italien. Le D. François Tardia a fait réimprimer à Palerme, dans les *Opuscoli dei autori Siciliani*, vol. VIII, la description de la Sicile, d'après cette traduction italienne, sous le titre: *Descrizione della Sicilia, cavata da un libro arabico di sherif el Edris.* Edrisi mourut dans l'intervalle des années 1175 à 1186.

ÉDULIE (Mythol.), divinité romaine que les mères invoquoient lorsqu'elles sevroient leurs enfans.

† EDUSA, EDUCA, EDULIA ou EDULICA (Mythol.), divinité qui présidoit aux alimens des enfans, comme *Potina* ou *Potica*, à leur boisson.

† I. EDWARDS (George), né à Straffort en Sussex en 1693, fut d'abord apprenti chez un marchand; mais son goût pour l'histoire naturelle s'étant développé, il parcourut la Hollande, la Norwège, pour faire des observations. A son retour en Angleterre, il obtint un appartement dans le collége des médecins; et, à l'aide de ses recherches et de la riche bibliothèque de ce collége, il composa son *Histoire naturelle des oiseaux, animaux et insectes*, en 210 planches coloriées, avec la description en français, Londres, 1745-48-50 et 51, 4 parties en 2 vol. in-4°: ouvrage intéressant, très-souvent cité par les naturalistes, entre autres par de Buffon. On a encore de lui, *Glanures d'Histoire naturelle*, 1758, 1764, 3 parties in-4°. Ce sont des figures de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes, de plantes, avec des explications traduites de l'anglais en français.

par J. Duplessis. Cet ouvrage n'est pas moins recherché que le précédent. Ce savant auteur mourut en 1763.

* II. EDWARDS (Richard), écrivain anglais, né en 1523, au comté de Sommerset, mort en 1566, élève d'Oxford. La reine Elizabeth le fit gentilhomme de sa chapelle, et maître de musique des enfans de chœur. Il a écrit *plusieurs pièces de vers* qui se trouvent dans une collection intitulée *Paradis des devises sacrées.*

* III. EDWARDS (Jean), théologien de l'Église d'Angleterre, né en 1637 à Hertford, mort en 1716, élève d'abord de l'école de Merchant-Taylor, à Londres, ensuite du collége de Saint-Jean, à Cambridge, où il fut boursier, se maria en 1676, et peu après eut la cure de Saint-Pierre de Colchester. Il n'y resta que trois ans, et retourna à Cambridge, où il prit le doctorat, et s'occupa de composer. Il a publié un nombre considérable d'écrits, dont beaucoup sont de morale pratique, mais la plupart de controverse. Ses opinions tendoient au calvinisme. Le plus estimé de ses ouvrages est son *Prédicateur*, en trois volumes.

* IV. EDWARDS (Thomas), théologien anglais, mort en 1647, élève de Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts. Presbytérien fougueux, il a écrit avec un zèle également ardent contre les épiscopaux et contre les indépendans. Quand le dernier parti l'emporta, il se retira en Hollande, où il mourut. On trouve dans son *Gangræna* un tableau curieux des querelles religieuses de ce temps.

* V. EDWARDS (Docteur Jonathan), théologien anglais du 17e siècle, élève du collége d'Oxford, dont il a été principal en 1686. Il a écrit plusieurs ouvrages contre les ariens et les sociniens.

* VI. EDWARDS (Thomas), écrivain anglais de beaucoup d'esprit, né à Londres en 1699, mort avant 1757, avoit été destiné au barreau; mais quoiqu'il ait été membre de la société de législation à Lincoln, il ne plaida que rarement. En 1774 il attaqua violemment l'édition que Warburton a donnée de Shakespear, et bientôt après il publia un pamphlet virulent, intitulé *Canons de critique avec un glossaire*, qui eut plusieurs éditions. Il ajouta à cet ouvrage quelques mauvais *Sonnets* et un *Mémoire pour le procès de la lettre Y*. Après sa mort on a publié un traité de lui *sur la prédestination*, 1757.

* VII. EDWARDS (Jonathan), théologien américain, né en 1703 à Windsor en Connecticut, fut élève du collége d'Yale, où on le reçut maître-ès-arts. En 1722, il fut prédicateur de la congrégation presbytérienne, à la Nouvelle-York; en 1724, il fut nommé proviseur au collége d'Yale; en 1726 il quitta cette place, et fut adjoint de son grand-père, qui étoit ministre à Northampton. Il en remplit les fonctions jusqu'en 1750, qu'il en fut dépossédé pour avoir refusé d'administrer les sacremens à ceux qui ne donnoient pas les preuves de leur conversion. L'année suivante il fut envoyé en mission dans les Indes, et en 1757, il fut président du collége de Nouveau-Jersey, et mourut cette même année de la petite-vérole. Savant métaphysicien, mais rigide calviniste, Edwards a écrit un *Traité des affections religieuses*; *La vie du missionnaire David Brainerd*; une *Narration de l'œuvre de Dieu dans la conversion de plusieurs centaines d'ames au Northampton*; une *Défense*

de la doctrine du péché originel; des *Sermons*, et d'autres ouvrages.

* VIII. EDWARDS (Guillaume), architecte gallois, né en 1718, mort en 1789, n'étoit d'abord qu'un maçon ordinaire : mais par la force de son génie il acquit une habileté singulière dans l'art de construire les ponts. Le principal de ses travaux est le pont de Y-Tu-Pridd sur la Taafe : c'est un segment de cercle, dont la corde à la surface de l'eau est de 147 pieds anglais. Edwards a aussi prêché dans la congrégation des méthodistes.

* IX. EDWARDS (Thomas), théologien anglais, né en 1729 à Coventry, mort en 1785, élève de Clare-Hall à Cambridge, où il fut boursier, fit paroître, en 1755, une *Traduction des psaumes.* En 1758 il fut nommé maître de l'école de grammaire à Coventry, et obtint le rectorat de Saint-Jean-Baptiste de cette ville. L'année suivante il publia un écrit, intitulé *Preuves que la doctrine de la grace irrésistible n'a aucun fondement dans les livres du nouveau Testament.* En 1762 il écrivit en faveur de Hare sur la *Poésie des Hébreux*, contre le docteur Lowth, et en cela il eut grand tort. En 1766 il fut reçu docteur, et en 1770 il obtint la cure de Nuneaton, au comté de Warwick, où il est mort. Outre les ouvrages que nous venons de citer, il a publié un *Choix d'Idylles de Théocrite, avec des notes*, et quelques autres morceaux.

* X. EDWARDS (Brian), écrivain de beaucoup de talent, né à la Jamaïque, mort en 1800, fut membre de l'assemblée de son île, où il prononça, en 1789, un discours contre les propositions de M. Wilberforce sur la traite des esclaves. Il vint depuis s'établir en Angleterre, et fut représentant au parlement pour le canton de Grampound en Cornouailles. Le premier discours qu'il y prononça fut pour ses compatriotes contre ceux qui demandoient l'abolition de la traite. Il se distingua par la force de sa dialectique. On a de cet auteur, I. *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, 2 vol. in-4°. II. *Les procédés du gouverneur et de l'assemblée de la Jamaïque avec les nègres marons.* III. *Notice historique des colonies françaises dans l'île de Saint-Domingue*, in-8°.

* EDWIGE (sainte), appelée aussi Sainte-Avoie, fille du duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut trois fils et trois filles. Elle se retira ensuite, avec le consentement de son mari, dans un monastère à Trebnitz, où elle plaça des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Elle y finit ses jours saintement en 1243. La charité et la résignation à la volonté divine furent ses deux grandes vertus. Elle avoit autant de soin des pauvres que de ses propres enfans ; et lorsqu'il lui arrivoit quelques afflictions, et qu'on lui offroit des consolations, elle répondoit : « Il en est une assez grande, qui consiste à savoir que le créateur fait tout ce qu'il veut de sa créature. » Clément IV la canonisa en 1267.

† EDWY, roi d'Angleterre, étoit fils d'Edmond, n'avoit que 14 ans lorsqu'il fut placé sur le trône par les grands du royaume, en 955, au préjudice des fils d'Edred, son prédécesseur. Edwy étoit né belliqueux et possédoit en outre plusieurs qualités estimables ; mais il avoit à combattre un ennemi contre lequel toutes les vertus guerrières étoient d'un foible secours. Dunstan ne vouloit point renoncer à l'autorité

dont il avoit joui sous le règne précédent, et dès le commencement de son regne, Edwy se trouva en butte à l'animosité des moines. Elgive, jeune et belle princesse, avoit fait une grande impression sur le cœur du monarque, et il l'épousa, quoique sa parente au troisième ou quatrième degré. Les nouveaux moines crièrent au scandale, et encoururent la disgrace d'Edwy. Le jour même de la cérémonie, tandis que la noblesse étoit à table, le roi ayant passé dans l'appartement d'Elgive, Dunstan et l'archevêque de Cantorbery, Odon, l'y suivirent de près, et traitèrent la princesse avec outrage. Dunstan n'étoit pas sans ennemis; on conseilla au monarque de lui faire rendre compte des sommes dont il avoit disposé dans le dernier règne. Le refus de ce religieux le fit déclarer coupable et exiler du royaume. Ses partisans éclatèrent contre l'autorité royale, et Odon, oncle de Dunstan, prononça la nullité du mariage d'Edwy et d'Elgive: des soldats envoyés par ce fougueux archevêque forcent le palais, saisissent Elgive, la marquent d'un fer rouge au visage, et la traînent ensuite en Irlande, qu'ils lui assignent pour lieu d'un exil perpétuel. Quelque temps après, cette fidèle épouse, étant guérie de ses blessures, reprit la route d'Angleterre; mais Odon ne perdoit pas de vue sa victime. Il la fit arrêter, et la fit mettre à mort de la manière la plus cruelle. On lui coupa les jarrets, on lui déchira tout le corps, et on la laissa expirer dans la plus cruelle agonie. En même temps une révolte générale éclata; Dunstan se mit à la tête des rebelles, qui forcèrent Edwy, en 959, de céder plusieurs provinces à Edgar, son frère, âgé de 12 ans. Edwy conçut tant de chagrin d'avoir perdu le trône, qu'il en mourut après un règne de quatre ans et quelques mois. Les historiens protestans ont justifié ce prince; mais les auteurs contemporains le peignent comme un despote méchant et bizarre. Il est vrai que ces auteurs sont des moines ou des ecclésiastiques qui avoient à se plaindre de lui.

* EDZARDI (Sébastien), professeur en philosophie à Hambourg, où il étoit né en 1673, mort le 10 juin 1736, a publié plusieurs ouvrages estimés, entr'autres *De verbo substantiali*, Hambourg, 1700, contre les unitaires.

I. * EECKHOUT (Ant. Van den), peintre, né à Bruxelles en 1656, mort à Lisbonne en 1695, travailloit en société avec son beau-frere, Louis Deyster, et peignoit parfaitement les fleurs et les fruits. Il épousa à Lisbonne une jeune personne qui avoit de la naissance et de la fortune. Il fut tué d'un coup de fusil dans son carrosse. On suppose que ce fut par quelqu'un de ses rivaux; mais on n'a jamais pu découvrir l'assassin.

II. EEKHOUT (Gerbrant Verden). *Voy.* VANDEN-ECKOUT.

* EFESTION, grammairien grec, d'Alexandrie, vivoit sous le règne de l'empereur Verus: il nous reste de lui *Enchyridion de metris et poëmate græco et latino*, publié par Paw, Utrecht, 1726, in-4°.

EFFEN. *Voyez* VAN-EFFEN.

* EFFENDI (Ibrahim), officier mutteferrika de la porte ottomane, né à Constantinople vers la fin du 17e siècle, est auteur d'un ouvrage qui a été composé et imprimé par lui: il est sous ce titre: *Traité de tactique*, ou *Méthode artificielle pour l'ordonnance des troupes*, ouvrage publié et imprimé à Constantinople par Ibrahim Effendi, l'an de l'hégire 1144, qui est la première année après la dernière rébellion et la dé-

position du sultan Iehmet, arrivée l'an 1730 de l'ere chrétienne. Cet ouvrage a été traduit du turc en français par le comte Rewicski et imprimé à Vienne en Autriche, 1769, in-12.

† EFFIAT (Antoine Coeffier-Ruzé, dit le maréchal d'), petit-fils d'un trésorier de France, fut surintendant des finances en 1626, général d'armée en Piémont l'an 1630, enfin maréchal de France le premier janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'étoit retiré à sa terre de Chilli, à quatre lieues de Paris; mais le cardinal de Richelieu, de la maison duquel il étoit comme intendant, le rappela et lui donna le bâton. Ce maréchal mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Trèves, en allant commander en Allemagne. En moins de cinq à six ans il avoit acquis de la réputation dans les armes par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité (*voyez* Bacon, n° V), et dans le maniement des finances, par sa vigilante exactitude. Il étoit père du marquis de Cinq-Mars, dont le fils mourut sans enfans en 1719. (*Voyez* ce mot.) Ses grands biens passèrent dans la maison de Mazarin, par La Meilleraye, époux de sa fille. Ils lui venoient en partie de son grand-oncle paternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porteroit le nom et les armes de Ruzé. Cet oncle, nommé Martin Ruzé, fils de Guillaume Ruzé, receveur des finances à Tours, étoit un homme de mérite, qui fut secrétaire d'état sous Henri III et Henri IV.

ÉGA (Mythol.), nymphe nourrice de Jupiter, fut placée dans le ciel par ce dieu, qui en fit la constellation de la Chèvre.

I. EGBERT, premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus et son courage. Il étoit à Rome à la cour de Charlemagne, quand les députés anglais vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne, le voyant prêt à partir, tira son épée, et la lui présentant: « Prince, dit-il, après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous prête la mienne.... » Il soumit tous les petits rois de l'Angleterre, et régna paisiblement et glorieusement jusqu'à sa mort, arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donneroit à l'avenir le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne que les Saxons avoient occupée.

II. EGBERT, frère d'Eadbert, prince de Northumberland, devint archevèque d'Yorck, où il mourut l'an 765. Il a laissé, I. *Dialogus ecclesiasticæ institutionis.* Le savant Jacques Waræus publia cet ouvrage à Dublin, en 1664, in-8°. II. *Pœnitentiale.* C'est un manuscrit que l'on conserve dans plusieurs bibliothèques d'Angleterre. III. *Tractatus de jure sacerdotali, et excerpta ex dictis et canonibus Patrum.* Le P. Labbe a inséré cet écrit dans le tome VI de son recueil des conciles.

* I. EGEDE (Jean). Ce missionnaire célèbre par son zèle à civiliser le Groenland et à y propager la religion chrétienne, naquit le 31 janvier 1686, en Danemarck, et fut pendant quelque temps pasteur à Trundheim en Norwège. Ayant appris qu'autrefois beaucoup de familles de la Norwège s'étoient établies en Groenland, que la religion chrétienne y avoit été prêchée, qu'on y avoit même établi des églises et des couvens, il prit un vif intérêt pour cette colonie; et quoiqu'on l'eût assuré que les glaçons rendoient les côtes de ce pays inabordables, que les habitans étoient des sauvages, et qu'il n'y restoit plus de traces de

la religion qu'on leur avoit enseignée, il n'en conçut pas moins le projet d'y former un établissement. Il sollicita vainement, pendant plusieurs années, des secours pour l'exécution de ce projet ; enfin, Frédéric IV, roi de Danemarck, parut disposé à le seconder, et convoqua le corps des négocians de Bergen, pour savoir d'eux quels secours et quelles franchises il conviendroit d'accorder à une compagnie chargée de l'exploitation de cette colonie. Les négocians ne purent s'entendre, ils ne décidèrent rien, et le projet fut abandonné. Mais Egède ne se découragea point; il se rendit lui-même chez les négocians, les engagea à souscrire pour des sommes déterminées; il réunit enfin un capital de 10,000 écus, et y joignit 300 écus qui composoient toute sa fortune. On acheta plusieurs bâtimens, on les chargea d'objets nécessaires à l'établissement ; Egède fut nommé par le roi missionnaire avec un traitement de 300 écus, et partit, plein de joie, avec sa femme et ses enfans, en mai 1721. Après bien des dangers, ils débarquèrent à Baalsrevière, où ils se construisirent une maison. Egède s'appliqua à gagner la confiance des Groenlandais par une conduite affable ; il apprit leur langage, et réussit enfin à adoucir leurs mœurs et à leur donner quelques lumières. Il eut soin, en même temps, d'établir des relations commerciales, sans lesquelles son projet de civilisation auroit échoué. Quelque temps après, le roi lui envoya d'autres vaisseaux et deux ecclésiastiques pour l'aider dans ses fonctions. La colonie prospéra; déjà il avoit baptisé et instruit dans sa religion plus de 150 enfans ; les choses étoient dans le meilleur état, lorsqu'après l'avénement au trône de Christian VI on lui expédia quelques vaisseaux avec l'ordre de cesser l'établissement et de retirer la colonie. Les nouveaux colons, en effet, repartirent, emportant avec eux leurs provisions. Egède resta, et eut le bonheur de déterminer une dixaine de matelots à partager son sort; par son activité, l'établissement prospéra de nouveau et se suffisoit; cependant la mère-patrie ne les oublia point; ils virent arriver, l'année suivante, un bâtiment qui leur porta des vivres et des hommes avec l'ordre de continuer le commerce et la mission. Tous les ans ils reçurent un envoi semblable; et il fut payé tous les ans 2000 écus pour les frais de la mission. Enfin son grand âge ne lui permettant plus d'exercer ses fonctions, son fils aîné, Paul, fut nommé son successeur. Après avoir séjourné 15 ans en Groenland, le père retourna à Copenhague, où il fut chargé d'enseigner aux jeunes missionnaires la langue groenlandaise. Son fils aîné lui succéda également dans cette dernière place. Egède mourut dans l'île de Falster le 5 novembre 1758. Peu avant sa mort, il publia la description et l'histoire naturelle du Groenland sous ce titre : *Det Gambe Groenlands nye perlustration, etc., etc.* Il existe de cet ouvrage une traduction française, par des Roches de Parthenay, Genève, 1763, in-8°, ainsi qu'une traduction allemande, faite par Krunitz, Berlin 1763, in-8°. Le *Journal de sa mission*, écrit en danois, n'est pas moins estimé. Il y décrit le pays, le caractère et la vie des habitans. La traduction allemande de cet ouvrage a été imprimée à Hambourg, 1740, in-4°.

* II. EGEDE (Paul), fils du précédent, évêque de Groenland, né l'an 1708, dès l'âge de 12 ans, assistoit son père dans ses fonctions apostoliques. Quelque temps avant sa mort, arrivée le 3 juin 1789, il fit imprimer la *Relation de sa mission en Groenland*.

† I. ÉGÉE, reine des Amazones, passa de la Libye en Asie, à la tête d'une armée, et vainquit Laomédon, roi de Troie; mais, après avoir fait un butin immense, elle périt dans un naufrage, en repassant la mer pour retourner dans son pays.

II. ÉGÉE, roi de l'Attique, et mari d'Ethra, dont il eut Thésée. C'est sous son règne que Minos, roi de Crète, déclara la guerre aux Athéniens, au sujet du meurtre de son fils Androgée. Les ayant vaincus, il leur imposa un tribut qui consistoit à envoyer tous les neuf ans en Crete sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, des plus nobles familles, pour y être exposés à la fureur du minotaure renfermé dans le labyrinthe. La quatrième fois, le sort tomba sur son fils Thésee, qui fut obligé de s'embarquer avec les autres. Comme c'étoit l'usage de mettre des voiles noires au vaisseau qui portoit ces malheureuses victimes, Egée, pénétré de douleur et fondant en larmes, recommanda à son fils, s'il échappoit au danger, d'en faire mettre de blanches, afin qu'il pût connoître son sort de loin. Thésée, vainqueur du minotaure, oublia la prière de son père, et revint avec des voiles noires. Dès que ce malheureux prince les aperçut du haut du rocher où il étoit monté, croyant son fils mort, il se précipita dans la mer, qui fut appelée de son nom.

ÉGÉON *ou* BRIARÉE (Mythol.), fils de Titan et de la Terre. Ce géant, d'une force extraordinaire, avoit cinquante têtes et cent bras, vomissoit des torrens de flammes, et lançoit contre le ciel des rochers entiers qu'il avoit déracinés. Junon, Pallas et Neptune ayant résolu d'enchaîner Jupiter dans la guerre des dieux, Thétis gagna Egéon en faveur de Jupiter, qui lui rendit son amitié, et lui pardonna la révolte dans laquelle il étoit entré avec les autres géans.

† ÉGÉRIE (Mythol.), nymphe d'une beauté singulière, que Diane changea en fontaine. Les Romains l'adoroient comme une divinité, et les dames lui faisoient des sacrifices pour obtenir des accouchemens heureux. Numa Pompilius, second roi des Romains, pour donner plus d'autorité aux lois qu'il vouloit établir, faisoit croire à ses sujets qu'il avoit avec elle des conférences secrètes, et qu'elle lui révéloit tout ce qu'il devoit faire. Ovide prétend que la mort de ce prince causa une si grande douleur à Egérie, que les dieux crurent devoir la métamorphoser en fontaine. En effet, il y en avoit une de son nom hors de Rome, près de la porte Capène.

I. ÉGERTON (Thomas), garde des sceaux d'Angleterre sous la reine Elizabeth, et chancelier sous Jacques Ier, fut surnommé *le Défenseur incorruptible des droits de la couronne.* Egalement estimé pour sa droiture et son équité que pour son savoir, Egerton mourut en 1617, à 70 ans, après avoir publié quelques ouvrages de jurisprudence.

* II. EGERTON (Jean), savant prélat, fils de Henri Egerton, évêque d'Hereford, né à Londres en 1721, mort en 1787, élève d'abord d'Eaon, et ensuite du collége d'Oriel à Oxford, obtint en 17.5 la cure de Ross au comté d'Hereford, et l'année suivante, un canonicat dans la cathédrale d'Hereford, puis il fut successivement évêque de Bangor, de Litchfield et de Durham. Ses charités furent immenses, et il contribua à plusieurs travaux importans dans son diocèse. On a de lui quelques *Sermons* qui ont été prêchés dans certaines occasions.

ÉGESTE (Mythol.), fille d'Hyppotès, prince troyen, fut exposée sur un vaisseau par son père, de peur que le sort ne tombât sur elle pour être dévorée par un monstre marin auquel les Troyens étoient obligés de donner tous les ans une fille pour expier le crime de Laomédon. Egeste aborda en Sicile, où le fleuve Crimise, sous la figure d'un taureau, puis sous celle d'un ours, combattit pour l'épouser, et en eut Aceste.

† EGGELING)Jean-Henri), né à Brême en 1539, parcourut la plupart des royaumes de l'Europe, dans la vue de perfectionner son goût pour les antiquités grecques et romaines. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de la république, et mourut en 1613, à 74 ans. On a de lui *De miscellaneis Germaniæ antiquitatibus dissertatio*, Brême, 1694, 3 vol. in-4°, et des explications de plusieurs médailles, et de quelques monumens antiques.

EGGESTEYN (Henri), imprimeur de Strasbourg, disciple et associé de Jean Mentel, publia plusieurs des premières éditions que l'on connoisse, entre autres, Les *Constitutions du pape Clément V*, 1471, grand in-folio à quatre colonnes, dont les deux du milieu renferment le texte, et les deux autres le commentaire. II. *Decretum Gratiani cum glossis*, imprimé la même année que le précédent, 2 vol. in-fol., caractères gothiques, dont les lettres initiales rouges et bleues sont faites au pinceau. III. Son édition des *Institutes de Justinien*, qui parut en 1472, est plus commune.

* I. EGHIVARTETZY (Moyse), né l'an 498, étudia sous un habile maître l'éloquence, l'histoire, l'astronomie et l'érudition sacrée et profane. Ses connoissances et son crédit lui assurèrent bientôt un évêché, et peu de temps après on l'appela à la dignité patriarcale. Eghivartetzy occupa cette place avec honneur et distinction. Dès la première année de son catholicat il rassembla à Thovin, ville de la Grande-Arménie, un concile composé de savans de toutes classes, et établit la nouvelle ère arménienne, adoptée depuis l'an 552 de J. C. L'Arménie, soumise alors à la Perse, étoit inondée par un grand nombre de mages qui travailloient sans cesse à la propagation du pyrisme dans ce pays. Par son crédit et par sa sagesse, ce patriarche persuada Cosroy Ier de rappeler ou de diminuer le nombre de ces sacrificateurs au feu, et il fut autorisé à empêcher que personne de son peuple pût adopter la religion persane. Eghivartetzy, après avoir gouverné l'église de sa nation avec prudence pendant 43 ans, mourut vers l'an 593, laissant manuscrit un *Discours sur le devoir des évêques*.

* II. EGHIVARTETZY (Machdotz), né en 837, s'appliqua avec ardeur à l'étude de la théologie et de la rhétorique; il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et professa ces sciences pendant plusieurs années dans un monastère arménien, à l'île de Sévan, dans le lac de ce nom. Ses connoissances, ses vertus, et les nombreux élèves qu'il forma lui acquirent la plus grande réputation auprès du peuple et des principaux personnages. A l'âge de 60 ans il fut élu grand-patriarche d'Arménie, et au bout de huit mois il mourut regretté de tout son peuple. Il laissa plusieurs ouvrages remplis de goût et de discernement, qui sont, I. un *Recueil de lettres écrites à des gens de différentes conditions*. II. *Etudes de la jeunesse*, ou *la rhétorique*. III. *Commen-*

taire des Proverbes et de la Sagesse de Salomon. Tous ces ouvrages sont inédits. Son disciple Jean Catholicos, dont les ouvrages sont dans la bibliotheque impériale, en parle avec les plus grands éloges.

* EGHPAR, savant évêque arménien, naquit l'an 405 de J. C. Après avoir étudié avec succès l'éloquence et la philosophie, il exerça les armes pendant quelques années, ensuite il embrassa l'état ecclésiastique, et fut sacré évêque du canton appelé Antzevatzy, qui formoit alors une principauté séparée. Eghpar s'y distingua par ses connoissances et par ses vertus; il assista, d'après le rapport de l'historien Elisé, à un concile national tenu dans la ville d'Artaxate en 450, et mourut vers l'an 467, laissant manuscrits les ouvrages qui suivent: I. *Les lieux oratoriques*. II. *Eloges sur les actions glorieuses et les vertus chrétiennes du roi Tiridate*. III. *Eloges sur les apôtres*. IV. *Commentaires des quatre Evangiles, avec une concordance*.

I. ÉGIALÉE (Mythol.), sœur de Phaéton, à force de verser des larmes sur le malheur de son frère, fut métamorphosée, avec ses sœurs, en peuplier. On croit que c'est la même que Lampétie.

II. ÉGIALÉE *ou* ÉGIALE (Mythol.), fille d'Adraste, roi d'Argos, et femme de Diomède. Vénus fut si irritée de la blessure que lui fit Diomède au siége de Troie, que pour s'en venger, elle inspira à Egialée le désir de se livrer à tout le monde. — Le premier roi de Sicyone s'appeloit ÉGIALÉE. (*Voyez* DIOMÈDE, n° III.

* I. EGIDIO (S.), abbé du Languedoc, mort environ dans le milieu du 6e siècle, vivoit sous le pontificat de Césaire d'Arles, et présenta au pape Simmaque une requête en faveur des priviléges de l'église de cette ville.

* II. EGIDIO, cardinal, évêque de Tusculum (Frascati), envoyé en Pologne dans le 10e siecle, par le pape Jean XIII, fut le 1er qui établit dans ce royaume des archevêques, qu'il fit venir de France, d'Italie et d'Allemagne, et qu'il répartit dans les nouvelles églises de Kusca, Cracovie, Posnanie, Smorogevia, ensuite nommée Uratislaw, Cruswik, Plosko, Culm, Lubusse et Cumin; il érigea les deux premières en archevêchés, et les sept autres en évêchés. Le roi ordonna, par un édit, qu'on payât perpétuellement à ces églises la dîme de toutes les espèces de fruits provenant tant de ses terres que de celles de ses sujets.

* III. EGIDIO (Fontana), Padouan, fut le premier qui, après l'irruption d'Attila, se retira avec quelques familles patriciennes dans les lieux marécageux où est Venise, et qui donna des lois à cette nouvelle cité: on nomme ces lois maintenant, *Sanctiones Ægidianæ Bernardin Scardeon, lib.* 3, *class.* 13 *Hist. Patavin.*

* IV. EGIDIO DE VITERBE, ainsi nommé de la ville où il étoit né, prit à l'âge de 18 ans l'habit des ermites de Saint-Augustin. Choisi par ses supérieurs pour enseigner la philosophie et la théologie dans beaucoup de villes d'Italie, il se signala par son savoir, il se distingua également dans l'éloquence, et fut un des prédicateurs de son temps les plus recherchés et les plus applaudis. Le mérite d'Egidio lui procura la place de général de son ordre, et c'est alors qu'il put se faire connoître à la cour de Rome. Peu après il devint patriarche de Constantinople, évêque de Viterbe, et ensuite cardinal. Jules II

le chargea de faire l'ouverture du concile de Latran, convoqué en 1512. Dans le discours, digne d'une attention particulière, qu'il y prononça, après avoir exposé qu'il avoit précédemment annoncé en chaire les terribles calamités dont l'Eglise étoit menacée, il se réjouit par l'espérance qu'une véritable réforme pourra les éviter, et qu'à la tempête succèdera un calme parfait. Il attribue les malheurs de l'Eglise à la cessation des conciles : « Heureux, s'écrie-t-il, les siècles où il y eut des conciles! malheureux les temps où nous sommes, qui ne les connoissent pas! » Il exhorte les Pères à s'assembler pour chercher de concert les moyens les plus prompts et les plus efficaces afin de conserver le dépôt précieux de la foi et de maintenir la morale dans sa pureté. « Qui peut voir, ajoute-t-il, sans verser des larmes de sang, les désordres et le bouleversement du siècle pervers où nous vivons, les hideux déréglemens des mœurs, l'ignorance, l'impudeur, le libertinage, l'impiété régner dans ce saint lieu même, d'où ces vices honteux devroient être bannis à jamais? Qui de nous pourra voir d'un œil sec, et sans se sentir pénétré de la plus vive douleur, les campagnes d'Italie teintes, trempées, et j'oserois même dire, plus abreuvées de sang humain que de l'eau du ciel? L'innocence est opprimée, les villes nagent dans le sang de leurs habitans cruellement sacrifiés; les places publiques sont couvertes des cadavres de ces infortunés; un concile peut seul opposer une barrière à la grandeur des maux qui accablent et portent le trouble dans le monde chrétien. » Il est bien étonnant qu'un discours aussi vif, et qui étoit si conforme à l'état malheureux dans lequel Jules II avoit réduit l'Italie, soit pour ainsi dire, gâté par l'éloge que l'orateur fait de ce pontife. Il le loue d'avoir réuni à l'état ecclésiastique plus de villes qu'aucun de ses prédécesseurs, et d'avoir par ce moyen immortalisé son pontificat; mais reprenant bientôt le caractère qui lui convient, Egidio exhorte Jules II à rétablir la paix parmi les princes chrétiens, et à les réunir contre l'ennemi commun de la religion. « Si vous voulez, dit l'orateur au pontife, que le résultat réponde à votre attente, laissons les armes que nous semblons n'avoir prises que pour les tremper dans le sang des fidèles; reprenons-en d'une autre espèce plus conformes au caractère sacré dont nous sommes revêtus, et plus proportionnées à la sainte milice dans laquelle nous sommes employés : déclarons une guerre éternelle et implacable à une foule de vices et d'abus énormes qui inondent l'Eglise et déshonorent la religion. » Léon X ne fit pas moins de cas d'Egidio que Jules II, et l'employa dans beaucoup d'affaires importantes. Ce prélat mourut à Rome en 1532. Les hommes de lettres de son temps le regardoient comme leur protecteur, et un illustre protecteur. Les langues latine, grecque, hébraïque, chaldéenne lui étoient familières. Il étoit fréquemment consulté, et ses conseils étoient utiles. L'éloquence étoit un don qu'il possédoit; et s'il avoit vécu de notre temps, il auroit pu entrer en lice avec les prélats les plus éloquens. Les ouvrages que nous avons de lui sont, I. *Alcune osservazioni sopra i tre primi capitoli della Genesi.* II. *Dei commentari sopra alcuni salmi*, où brille autant d'érudition que dans le précédent. III. *Quelques dialogues, des lettres et poésies.* Tous ces ouvrages eurent quelque succès dans leur nouveauté.

*V. EGIDIO (Marcursio) de Chiaramonte en Sicile, ou de Mazzareno, selon quelques personnes, fut moine

de Saint-Paul, et se distingua, en 1591, autant en théologie que dans les autres sciences scolastiques. Il publia un ouvrage intitulé *Typus omnium scientiarum, et præsertim theologiæ scholasticæ, etc.*, Paris, 1591, in-8°.

* VI. EGIDIO-BOSSIO, de Milan, publia à la fin du 16e siècle un livre intitulé *De causis criminalibus.*

ÉGIÈS (Mythol.), monstre formidable, né de la terre, vomissant des tourbillons de flammes, et mettant le feu aux forêts de la Phrygie, de la Phénicie et de la Libye. Minerve, par l'ordre de Jupiter, alla combattre ce monstre, et, après l'avoir vaincu, en porta la peau sur son égide.

† ÉGILL, scalde ou poëte scandinave, ayant tué dans une bataille le fils d'Eric, roi de Norwège, pour se venger d'une offense qu'il avoit reçue de ce roi, fut pris et conduit devant Eric, qui, tout irrité qu'il étoit, lui pardonna en faveur des vers qu'Egill chanta sur-le-champ à sa louange. Le poëme intitulé *la Rançon* du scalde Egill fait partie d'un recueil de poésies runiques, traduites de la langue islandaise en anglais, et imprimé à Londres en 1764. Cette pièce impromptu est rimée.

ÉGIMIUS, vieillard grec, qui vécut deux cents ans, au rapport d'Anacréon et de Pline.

† ÉGINARD *ou* ÉGINHARD, seigneur allemand, élevé à la cour de Charlemagne, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince le fit son secrétaire, et lui donna sa fille Imma ou Emma en mariage. (*V.* EMMA, n° I.) A ces bienfaits, il joignit encore la charge de surintendant de ses bâtimens. Après la mort de Charlemagne, Eginard se sépara de sa femme, ne la regarda plus que comme sa sœur, et se fit moine. Louis-le-Débonnaire lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selgenstat, monastère qu'il avoit fondé, dont il fut le premier abbé et où il mourut l'an 839. Eginard a publié une *Vie de Charlemagne* très-détaillée. Schminck en a donné une bonne édition en 1711, in-4°, avec divers commentaires, et une biographie très-détaillée; mais cet éditeur a été surpassé de beaucoup en 1806 par M. le professeur Bredow. Il a donné aussi des *Annales de France*, depuis 741 jusqu'en 829, Utrecht, 1711, in-4°. Dom Bouquet a inséré ces deux ouvrages curieux dans sa grande Collection des historiens de France. Le président Cousin en a donné la traduction française, qui se trouve dans l'Histoire de l'empire d'Occident, Paris, 1684, 2 vol. in-12. Il a encore laissé 62 *Lettres* importantes pour l'histoire de son siècle, Francfort, 1714, in-fol.; on les trouve aussi dans le Recueil des Historiens de France de Duchesne. Eginard étoit l'écrivain le plus poli de son temps, mais ce temps, moins barbare que les siècles qui l'avoient précédé, l'étoit encore beaucoup. On prétend qu'il avoit présenté un projet pour réunir la mer d'Allemagne, la Méditerranée et la mer Noire, en creusant deux canaux, dont le premier devoit servir de communication entre la Moselle et la Saône; le second devoit ouvrir un passage du Rhin au Danube.

EGINE (Mythologie), fille d'Asope, roi de Béotie, fut si tendrement aimée de Jupiter, que ce dieu s'enveloppa plusieurs fois d'une flamme de feu pour la voir. Il eut d'elle Eaque, juge des enfers. Dans sa vieillesse, il la changea en une île du golfe Saronique qui prit le nom d'Egine.

EGINÈTE. *Voyez* PAUL EGINÈTE, n° XII.

* EGIO (Benoît), né à Spolète, vécut dans le 16e siècle, et *traduisit* en italien les ouvrages suivans de Procope : Les deux livres de la guerre de Justinien contre les Perses; les deux autres livres de la guerre contre les Vandales; les trois de la guerre des Goths, et d'autres ouvrages.

ÉGIPANS (Mythol.), divinités champêtres des montagnes et des bois, étoient représentées tantôt avec des cornes et des pieds de chèvre, tantôt avec le museau de cet animal et une queue de poisson, parce qu'on leur attribuoit l'invention de la trompette faite avec une conque marine. La figure égyptienne du capricorne est celle d'un égipan.

† EGISTE *ou* EGISTHE, fils de Thyeste et de Pélopée. Thyeste, à qui l'oracle avoit prédit que le fils qu'il auroit de sa propre fille Pélopée vengeroit un jour les crimes d'Atrée, fit cette fille prêtresse de Minerve dès sa tendre jeunesse, ordonna de la transporter dans des lieux qu'il ne connoîtroit pas, et défendit de l'instruire de sa naissance. Il crut par cette précaution éviter l'inceste dont il étoit menacé ; mais quelques années après, l'ayant rencontrée dans un voyage, il la viola sans la connoître. Pélopée lui arracha son épée et la garda ; elle eut un fils, dont elle confia l'éducation à des bergers, qui le nommèrent Egiste. Lorsqu'il fut en âge de porter les armes, elle lui fit présent de l'épée de Thyeste. Ce jeune prince s'avança dans la cour d'Atrée, qui le choisit pour aller assassiner son frère, dont il vouloit envahir les états. Thyeste, en voyant Egiste à sa cour, reconnut son épée : il fit plusieurs questions à Egiste, qui lui répondit qu'il la tenoit de sa mère. On la fit venir, et on découvrit que l'oracle étoit accompli. Egiste, indigné de ce qu'on l'eût destiné à égorger son père, retourne à Mycènes, où il tue Atrée. Clytemnestre lui ayant plu, il assassina, par son conseil, Agamemnon son époux, et s'empara du trône de Mycènes. Oreste, fils d'Agamemnon, ôta la vie au meurtrier de son père.

* EGIZIO (Matthieu) naquit à Naples le 23 janvier 1674, où son père, citoyen honnête et considéré de Gravina, s'étoit retiré. Après avoir appris la grammaire et la langue grecque de Grégoire Messerio, professeur à l'université de Naples, et la philosophie chez les dominicains, il se livra à l'étude de la médecine ; mais fatigué de ce travail, il s'adonna à la jurisprudence, et prit le bonnet de docteur. Son savoir et la douceur de ses mœurs le firent bientôt connoître. Il fut nommé agent du prince Borghèse pour ses possessions dans le royaume de Naples, place que le mauvais état de sa fortune lui fit rechercher, et qu'il exerça d'une manière digne d'éloges pendant plusieurs années. Il fut ensuite auditeur-général du duc de Matalona, secrétaire de cette capitale, et vint en France en 1735, en qualité de secrétaire d'ambassade. Sa conduite dans cette cour lui attira l'attention du monarque, qui lui fit présent d'une chaîne d'or avec son portrait, présent d'un grand prix, qu'on ne fait qu'aux secrétaires d'un mérite distingué. Il revint à Naples, et fut nommé bibliothécaire par Charles de Bourbon, son souverain. En 1745, il fut honoré du titre de comte, et mourut peu de temps après. Ce qui contribua le plus à le rendre célèbre fut sa connoissance des antiquités; de

manière qu'on eut souvent recours à lui pour expliquer des médailles et des marbres antiques. L'empereur Charles VI le chargea d'expliquer amplement une ancienne et singulière lame de bronze qui contenoit un empêchement du sénat pour les bacchanales. Il composa sur ce sujet un savant commentaire, imprimé à Naples, et qui fut ensuite inséré dans le Trésor de Grævius; ouvrage reçu avec l'applaudissement des savans, et qui lui valut une chaîne d'or et le portrait de l'empereur. Il rassembla un grand nombre de médailles et d'inscriptions, avec l'intention d'en faire un ouvrage particulier, dans lequel il avoit même corrigé beaucoup d'inscriptions rapportées par Gruter. On a encore de lui une *Lettre pour défendre l'inscription de la statue de Philippe V*, imprimée à Naples, 1706. *Memoriale cronologico della storia ecclesiastica*, traduit du français, Naples, 1713; *Serie degl' imperadori romani*, imprimées aussi à Naples; et un grand nombre d'autres *Opuscules* réunis en un volume, Naples, 1752. Son éloge se trouve dans le onzième volume de la *Storia letteraria d'Italia*.

EGLÉ (Mythol.), nymphe, fille du soleil, se plaisoit à faire des tours de malice aux bergers. Ayant un jour trouvé le vieux Silène ivre, elle se joignit aux deux satyres Chromis et Mnasile pour lui lier les mains avec des fleurs, après quoi elle lui barbouilla le visage avec des mûres.

* EGLÉSIÈRE (N. de l'). De Beauchamp ne cite que le nom de cet auteur, auquel il attribue une comédie du *Philantrope*; de Léris pense que cette pièce pourroit bien être la même que celle jouée le 24 janvier 1671, sous le titre de l'*Ami de tout le monde*, au théâtre du Palais royal, où elle ne parut qu'une seule fois, et qui n'a jamais été imprimée.

* EGLIN (Raphaël), pasteur et professeur de théologie à Zurich, mort en 1622, est auteur d'un livre curieux par son extravagance, intitulé *Prophetia halieutica nova et admiranda, quâ et Apocalypseos et totius Ecclesiæ militantis status notis et caracteribus ternorum piscium marinorum ad latera stupendo prodigio insignitorum præmonstratur*, Zurich, 1598, in-4°. C'est la prétendue explication d'un prétendu prodige qui fit grand bruit vers la fin du 16e siecle. Le 21 novembre 1587, on avoit pêché dans la mer de Norwège deux harengs empreints de caractères mystérieux, et d'autant prophétiques; et un troisième hareng pareil fut pêché en Poméranie le 21 mai 1596. Deux pseudonymes, frères l'un de l'autre, Ananilles Seraucurion, et Antipas Francus, l'un et l'autre oubliés par Placcius et Mylius, dans leur Théâtre des écrivains pseudonymes, avoient déjà exercé leur sagacité sur les deux premiers de ces harengs; Eglin se croit plus habile. On a encore de lui, *C. Val. Catulli casta carmina, ad usum studiosæ adolescentiæ selecta*, auxquels il a joint *Vindiciæ Ciris Catullianæ adversùs Jos. Scaligerum*, Francf., 1606, in-12. Paul Fraher n'a pas oublié Eglin dans son *Theatrum virorum eruditione clarorum*, pag. 414, art. *Freytag, anelecta litter*, pag. 304. Saint-Léger, dans le Magasin Encyclopédique du 15 vendémiaire an 6 (1798), p. 296, et suiv., et du 1er nivôse, pag. 405 et suiv.

ÉGLY. *Voyez* MONTENAULT.

* EGMOND (Nicolas d'), carme de Louvain, se signala dans le 16e siècle par l'amertume de ses invec-

tives contre Erasme. La chaire étoit son arene ; et quand le pape Adrien VI lui eut imposé silence, d'Egmond exhala sa bile dans des libelles anonymes. Il mourut en 1527, et on lui fit cette épitaphe :

Hic jacet Egmondus, telluris inutile pondus.
Dilexit rabiem ; non habeat requiem !

† I EGMONT (Lamoral, comte d'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées de l'empereur Charles V, qu'il suivit en Afrique l'an 1544. Nommé général de la cavalerie sous Philippe II, il se signala à la bataille de Saint-Quentin en 1557, et à celle de Gravelines en 1558. Mais après le départ de Philippe pour l'Espagne, n'ayant pas voulu, à ce qu'il disoit lui-même, *se battre pour rétablir les lois pénales et l'inquisition*, il prit parti dans les troubles qui s'élevèrent dans les Pays Bas. Il tacha cependant de porter la gouvernante de ces provinces, et les seigneurs confédérés contre elle, à la paix et à la modération. Il prêta même serment entre les mains de cette princesse, « de soutenir la religion romaine, de punir les sacriléges et d'extirper l'hérésie. » Mais ses liaisons avec le prince d'Orange et les principaux nobles partisans de ce prince le rendoient suspect à la cour d'Espagne. Le duc d'Albe, ayant été envoyé par Philippe II dans les Pays-Bas pour réprimer les rebelles, lui fit trancher la tête à Bruxelles le 5 juin 1568, aussi-bien qu'à Philippe de Montmorency, comte de Horn. Le comte d'Egmont avoit 46 ans: il mourut avec résignation. L'ambassadeur de France marqua à sa cour « qu'il avoit vu tomber cette tête qui avoit deux fois fait trembler la France. » Le même jour que le comte d'Egmont fut exécuté, son épouse, Sabine de Bavière, étoit venue à Bruxelles pour consoler la comtesse d'Aremberg sur la mort de son mari. Ce fut dans le temps qu'elle s'acquittoit de ce devoir de charité qu'on vint lui annoncer l'accablante nouvelle de la condamnation de son époux. Le comte d'Egmont avoit écrit à Philippe II, pour lui protester « qu'il n'avoit jamais rien entrepris contre la religion catholique, ni contre les devoirs d'un bon sujet » : mais cette justification parut insuffisante. On vouloit d'ailleurs faire un exemple, et Philippe II dit, à l'occasion de la mort des comtes d'Egmont, et de Horn, qu'il faisoit tomber ces têtes, parce que « des têtes de saumons valoient mieux que celles de plusieurs milliers de grenouilles. » Le fils du comte d'Egmont, étant resté fidele à Philippe II, fut envoyé par ce prince au secours du duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville. Le magistrat qui le haranguoit ayant mêlé à ses louanges celles de son père : « Ne parlez pas de lui, interrompit d'Egmont ; il méritoit la mort, c'étoit un rebelle » : paroles d'autant plus étranges qu'il parloit à des rebelles dont il venoit défendre la cause. La postérité du comte d'Egmont a été éteinte dans la personne de Procope-François, comte d'EGMONT, général de la cavalerie et des dragons du roi d'Espagne, et brigadier des armées du roi de France, mort sans enfans à Fraga en Aragon en 1707, âgé de 38 ans. — Maximilien d'EGMONT, comte de Buren, général des armées de Charles-Quint, de la même famille que les précédens, mais d'une branche différente, montra sa valeur et son habileté dans les guerres contre François Ier. Mais il assiégea vainement Térouane. Il mourut à Bruxelles en 1548, ne laissant qu'une fille, première femme de Guillaume

de Nassau, prince d'Orange. Le président de Thou dit qu'il étoit grand dans la guerre et dans la paix, et loue sa fidélité et sa magnificence. Son médecin, André Vesale, lui ayant, dit-on, prédit l'heure de sa mort, il fit un festin à ses amis, et leur distribua de riches présens. Après le repas, il se remit au lit, et mourut, à ce qu'on prétend, à l'instant que Vésale avoit marqué.

* II. EGMONT (Justus Van), peintre d'un grand mérite, né à Leyde en 1602, mort en 1674, fut peintre du roi de France, et l'un des directeurs de l'académie de peinture.

† EGNACE ou EGNATIUS (Jean-Baptiste), disciple d'Ange Politien, maître de Léon X, fut élevé avec le pontife, sous les yeux de cet habile homme. Egnace enseigna les belles-lettres à Venise sa patrie avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'état de professer, la république lui conserva ses appointemens, et affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. Il mourut le 4 juillet 1553, à 80 ans. Ses écrits sont au-dessous de la réputation qu'il s'étoit acquise par une heureuse facilité de parler, et par une mémoire toujours fidèle. Il étoit extrêmement sensible aux éloges et aux critiques. Robortel ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on, par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. — Ses principaux écrits sont, I. Un *Abrégé de la vie des empereurs, depuis César jusqu'à Maximilien*, en latin, Venise, 1616, in-8°; Paris, 1620, in-fol., avec les Commentaires de Casaubon : La Haye, 1671, 2 vol. in-8°, qui font partie de la collection dite des *Variorum*; réimprimée à Deux-Ponts en 1787, 2 volumes in-8°. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'Histoire romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abbé de Marolles, dans son Addition à l'Histoire romaine, 1664, 2 vol. in-12. II. *Traité de l'origine des Turcs*, publié à la prière de Léon X. III. Un *Panégyrique latin, de François I, en vers héroïques latins*, Venise, 1515, dédié au chancelier Duprat; il fut réimprimé en 1540. Comme cet ouvrage étoit rempli d'un grand nombre de passages injurieux contre Charles V, cet empereur s'en plaignit à Paul III, alors ennemi de la France. Le pape fit poursuivre avec tant de chaleur le panégyriste, que ce dernier faillit à en être victime. IV. Des *Observations* pleines d'érudition *sur Ovide*. V. Des *Notes sur les Epîtres familières de Cicéron, et sur Suétone*. Il a laissé 9 livres d'exemples et de traits remarquables des hommes illustres de Venise et d'autres nations, qui ne furent imprimés qu'après sa mort.

EGNATIE (Mythol.), déesse révérée à Gnatie; ville de la Pouille, lui avoit donné son nom. On croyoit que le feu prenoit de lui-même au bois consacré à ses sacrifices.

EGOLIUS (Mythologie), jeune homme qui, étant allé dans un antre pour y recueillir le miel des abeilles consacrées à Jupiter, fut métamorphosé par ce dieu en oiseau.

I. EGON, athlète fameux dans la fable. Il traîna par les pieds, au haut d'une montagne, un taureau furieux, pour en faire présent à la bergère Amaryllis. Son appétit égaloit sa force; car, dans un seul repas, il mangea quatre-vingts gâteaux.

II. EGON. *Voy.* FURSTEMBERG, n°s III *et* IV.

† EGYPIUS (Mythol.), jeune

homme de Thessalie, obtint, à force d'argent, les faveurs de Tymandre, la plus belle femme qui fût alors. Néophron, fils de Tymandre, indigné d'une convention aussi odieuse, corrompit par le même moyen Bulis, mère d'Egypius. S'étant informé ensuite de l'heure à laquelle il devoit venir trouver Tymandre, il la fit sortir et mit adroitement Bulis à sa place. Egypius vint au rendez-vous, et eut ainsi commerce avec sa propre mère, qui ne le reconnut qu'après. Ils eurent tant d'horreur de cette action, qu'ils voulurent se tuer ; mais Jupiter changea Egypius et Néophron en vautours, Bulis en plongeon, et Tymandre en épervier.

EGYPTUS (Mythol.), fils de Neptune et de Libye, et frère de Danaüs, avoit cinquante fils, qui épousèrent les cinquante filles de son frère, appelées (Danaïdes. *Voy.* DANAÏDES.) Ce prince mérita par sa sagesse, sa justice et sa bonté, que le pays dont il étoit souverain prit de lui le nom d'Egypte. Il régnoit environ 520 ans avant la guerre de Troie.

EGYS (Richard), jésuite, né à Rhinsfeld en 1621, mort en 1659, s'est distingué par ses *Poésies latines*. Les principales sont, I. *Poëmata sacra*. II. *Epistolæ morales*. III. *Comica varii generis*. La latinité en est assez pure ; mais elles manquent quelquefois de vigueur.

* EHRET (George-Denys), peintre pour la botanique, né en 1710 en Allemagne, mort en 1770, s'appliqua dès sa jeunesse à peindre les fleurs. En 1736 il fut employé en Hollande par M. Clifford dont il enrichit le *Hortus Cliffortianus* de plusieurs belles peintures. Ensuite il alla en Angleterre, où il trouva des encouragemens dans la libéralité de plusieurs seigneurs. Il a peint dans les jardins botaniques d'Angleterre quantité de beaux morceaux, dont plus de cent sont gravés sous le titre de *Plantæ selectæ;* enfin il a été associé de la société royale.

* I. EHRMANN (Marianne), née à Rapperschwyl en Suisse le 25 novembre 1755, morte le 14 août 1795, s'est fait connoitre par des ouvrages agréables et instructifs destinés principalement aux personnes du sexe. Nous rappellerons les suivans : I. *Amélie*, histoire véritable, en lettres, 2 volumes, Berne, 1787, in-8°. II. *Le Comte Bilding*, histoire tirée du moyen âge, Issny, 1788, in-8°. III. *Les Heures de récréation d'Amélie*, dédiées aux jeunes filles d'Allemagne, ouvrage périodique, avec des gravures et de la musique, trois années, Stuttgard, 1790, 1792.

II. EHRMANN (Frédéric-Louis), professeur de physique à Strasbourg, où il est mort au mois de mai 1800, est inventeur des lampes à air inflammable. On lui doit plusieurs ouvrages utiles : I. *Description* et usage des lampes de son invention, 1780, in-8°. Il a traduit cet écrit en allemand. II. *Des Ballons aérostatiques*, et de l'art de les faire, 1784, in-8°. III. *Traduction* en allemand des mémoires de Lavoisier, 1787. IV. *Elémens de Physique :* très utile à ceux qui veulent pénétrer dans cette science ; ils y trouveront une notice exacte des ouvrages qu'ils doivent consulter.

* EICHSTAD (Laurent), médecin de Stetin en Poméranie, mort en 1660, n'est guère connu que par ses ouvrages, dont voici les principaux : I. *De theriacâ et mitridatio*, Stetini, 1624, in-8°. II. *De diebus criticis libellus*, ibid,

1639, in-4°, avec les éphémérides du même auteur. III. *Collegium anatomicum, sive Quæstiones de naturâ corporis humani*, Gedani, 1649, in-8°.

EICK. *Voyez* EYCK.

EIDOTHÉE (Mythol.), fille de Prothée, sortit de la mer pour secourir Ménélas, jeté par la tempête dans une île déserte près de l'Egypte, et favorisa son retour parmi les siens.

EIDOUS (Marc-Antoine), né à Marseille, et mort dans un âge assez avancé, vers la fin du 18e siècle, traduisit un grand nombre d'ouvrages anglais, parmi lesquels on peut distinguer : Le *Dictionnaire universel de médecine*, 1746, 6 vol. in-folio; l'*Histoire naturelle de l'Orénoque, par Gunilla*, 1758, 3 vol. in-12; la *Théorie des sentimens moraux* de Smith, 1764, 2 vol. in-12; l'*Agriculture complète* de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12 : les *Voyages en Asie* de Bell d'Antremoux, 1766, 3 vol. in-12; l'*Histoire naturelle de la Californie* de Vénégar, 1767, 3 vol in-12. Eidous a publié encore quelques romans médiocres, et fourni des articles à l'Encyclopédie. En général ses traductions, trop précipitées, manquent de correction, et ses autres ouvrages d'intérêt et de goût.

† EIMMART (George-Christophe), né à Ratisbonne en 1658, mort à Nuremberg en 1705, moins connu par ses talens de peintre et de graveur que par les nouveaux instrumens qu'il inventa pour l'astronomie, qu'il cultivoit avec autant de succès que les beaux-arts. Il peignit des tableaux d'histoire, des portraits, des fruits et des oiseaux. En 1683, Charles XI voulut l'appeler en Suède: mais Eimmart ne voulut point quitter sa patrie. Il chercha à défendre et à expliquer le système de Copernic, et inventa, à cet effet, une sphère artificielle, avec des rouages, qui représentoit, suivant ce système, le cours des astres. Il a publié l'ouvrage : *Ichnographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philosophorum ruderibus concepta*, Normbergæ, 1701, in-fol.

* EISEMAN (George), né à Strasbourg en 1693, étudia les langues, les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques et la médecine avec un égal succès; il se distingua sur-tout en 1715 et en 1717, par la manière avec laquelle il soutint les deux thèses qui lui méritèrent le degré de licence; mais peu content lui-même des connoissances qu'il avoit acquises, il voulut en augmenter la masse par les voyages qu'il fit en France, en Allemagne et en Hollande, où il fréquenta les écoles des universités les plus célèbres; il revint en 1719 dans sa patrie, et bientôt après son retour il prit le bonnet de docteur. Il étudia de nouveau les mathématiques et la physique. Les progrès qu'il fit dans ces sciences lui procurèrent la chaire de physique dans l'université de Strasbourg; il y fut nommé le 6 mars 1733; mais il s'attacha particulièrement à la médecine, et l'enseigna pendant vingt ans dans les écoles de sa patrie. Les expositions anatomiques du célèbre Winslow qu'il savoit par cœur furent le canevas des leçons qu'il donna avec la plus grande distinction. Il se démit de cette chaire en 1756, pour occuper celle de pathologie qu'il remplit avec le même honneur. Ce médecin étoit très-laborieux, et avoit une mémoire prodigieuse dont il tira tous les avantages qui contribuèrent à la réputation dont il a joui. Son

principal ouvrage est une observation anatomique qu'il publia sous ce titre : *Tabulæ anatomicæ quatuor uteri duplicis observationem rariorem sistentes*, Argentorati, 1752, in-fol. ; en français, Strasbourg, 1752, in-fol.

* I. EISEN (François), peintre, né à Bruxelles en 1700, et mort à Paris en 1777, a fait quelques tableaux, et gravé plusieurs pièces à l'eau-forte d'après Rubens, dont *Jésus-Christ donnant les clefs à St.-Pierre*

* II. EISEN (Charles-Christophe), médecin, né à Nuremberg en 1650, pratiqua son art à Cullembach, où il mourut en 1690. On a de lui quelques observations, comme : *De Melancholico et Maniaco patiente : de Comate somnolento* : *De Mensium suppressione et eorum per aurem sinistram excretione.*

* III. EISEN (Jean-George), surnommé Schwarzenberg, né à Polfingen, dans le pays d'Anspach, le 17 janvier 1717, se fit connoître par l'invention de sécher et de conserver tous les légumes et racines, pour les transporter dans des pays éloignés. Après avoir étudié à Iéna, il fut pendant quelque temps pasteur en Livonie, puis professeur des sciences économiques à Mittau. Enfin le comte Tschernichef l'appela auprès de lui, avec un traitement de 400 ducats, à Feropoletz, où il mourut le 15 février 1779. L'invention dont nous venons de parler fut publiée dans l'ouvrage allemand, *L'art de sécher et d'expédier tous les légumes et racines*, Riga 1772, in-8°, *avec une suite*, Révol, 1773. Ces deux ouvrages furent souvent réimprimés et traduits en polonais, suédois, espagnol, et anglais.

IV. EISEN (Charles), habile dessinateur, fils du précédent, mort dans la médiocrité à Bruxelles le 4 janvier 1778, fut traité par la fortune comme presque tous les gens de mérite. Ses dessins des figures des *Contes de La Fontaine*, 1762, 2 vol. in-8°, des *Métamorphoses d'Ovide*, 1767, 4 vol. in-4°, de la *Henriade*, en deux vol. in-8°, sont estimés des connoisseurs.

EISENGREIN (Guillaume), chanoine de Spire sa patrie, est auteur d'un ouvrage intitulé *Catalogus testium veritatis*, publié en 1565, in-fol. C'est une liste, sans choix et sans discernement, des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu les opinions qui de leur temps étoient opposées à la religion chrétienne. Flaccus Illyricus a fait sous le même titre un catalogue de ceux qui ont combattu en faveur du calvinisme.

EISENHART (Jean), jurisconsulte et historien allemand, né dans le Brandebourg en 1643, et mort à Helmstadt en 1707, remplit dans cette ville la chaire de professeur en droit et morale. Il a publié : I. Des *Institutes* de droit naturel. II. Un *Commentaire* sur les droits du prince, relativement aux mines métalliques de ses états. III. Une dissertation *de Fide historicâ*, imprimée en 1702. L'auteur, dans ces divers écrits, prouve plus d'érudition que de goût.

EISENSCHMID (Jean Gaspard), docteur en médecine, associé à l'académie des sciences, né à Strasbourg en 1656, mourut en 1712 dans cette ville, où il s'étoit établi au retour de ses voyages. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savans, et particulièrement avec du Verney et Tournefort. On a de lui, I. Un *Traité des poids, des mesures et de la valeur*

des monnoies des anciens, Strasbourg, 1757, in-8°. II. Un *Traité sur la figure de la terre*, intitulé *Elliptico-Sphéroïde*. Il cultiva les mathématiques, sans négliger la médecine.

* EISMANN (Charles), peintre, né en 1679, à Venise, de Matthieu Briseghella, élève de son père adoptif Jean Eismann, bon peintre de paysages, dont il suivit la manière, mais avec une couleur plus claire et plus brillante. Après la mort de Jean Eismann, Charles, héritier de ses biens et de son nom, s'établit à Vérone. Il s'étoit fait connoître depuis long-temps dans cette ville par son habileté à peindre des paysages, des perspectives, des batailles, et des marines. On voit de lui deux beaux tableaux de batailles dans la galerie de Dresde.

* EKEBERG (Charles-Gustave) étudia dans sa jeunesse la médecine, la physique, les mathématiques et l'art de construire des vaisseaux, s'embarqua comme pilote sur un vaisseau des Indes orientales, et partit pour Canton. Il fit un second voyage semblable, pendant lequel il essuya toutes sortes de malheurs et fit naufrage; mais par sa présence d'esprit il parvint à se sauver ainsi que son équipage. Il fut le premier qui porta en Suède, en 1763, l'arbre à thé. Il enrichit de nouvelles connoissances la géographie, l'histoire naturelle et l'art de la navigation, sur-tout par son ouvrage, *Voyage aux Indes dans les années* 1770 et 1771 (en suédois), Stockholm, 1773, in-8°. Ayant été nommé capitaine de l'amirauté suédoise et de la compagnie du commerce des Indes, il fit encore six voyages au service de cette dernière, et enrichit successivement son pays de la valeur de 300 tonnes d'or, chaque vaisseau étant estimé à 50 tonnes. Il fut créé chevalier de l'ordre de Wasa, et mourut en Upland le 4 avril 1784, âgé de 60 ans. Toutes les nations de l'Europe, sur-tout celles qui ont une marine, firent usage de son invention. Les rois de Prusse et de Suède lui envoyèrent des médailles. Son écrit intitulé, *Moyen facile d'inoculer la petite-vérole*, eut tant de succès, que, depuis ce temps, toutes les mères en Russie pratiquent elles-mêmes l'inoculation. Il publia aussi des ouvrages estimés, qui ont pour but de rendre plus populaires les vérités de la religion chrétienne.

EKLES *ou* ECCLES (Salomon), Anglais, fit pendant plusieurs années les délices de l'Angleterre, par sa dextérité à toucher des instrumens, et ensuite lui servit de jouet pendant plusieurs autres, par son foible pour les folies des quakers. Séduit par cette secte, il brûla son luth et ses violes, et imagina un expédient nouveau pour s'assurer de la véritable religion : c'étoit de rassembler sous un même toit les hommes les plus vertueux des différentes sociétés qui partagent le christianisme ; de vaquer là tous ensemble à la prière, et d'y passer sept jours sans prendre de nourriture. « Alors, disoit-il, ceux sur qui l'esprit de Dieu se manifestera d'une manière sensible, c'est-à-dire par le tremblement des membres et par des illustrations intérieures, pourront obliger les autres à souscrire à leurs décisions. » Personne ne voulut faire l'épreuve de ce bizarre projet. Ekles travailla en vain pour répandre sa folie ; ses prédictions, ses invectives, ses prétendus miracles, ne servirent qu'à le faire passer de prison en prison. Enfin, ayant reconnu la vanité de ses prophéties, il finit sa vie dans le repos, et sans religion, vers la fin du 17e siècle.

ÉLA, roi d'Israël, fils de Baasa, succéda à son père l'an 930 avant

J. C.; et la deuxième année de son regne il fut assassiné dans un festin par Zamri, un de ses officiers. — Il y a eu du même nom un prince iduméen, successeur d'Olibama; un autre encore, père de Séméi; et quelques autres moins connus.

ÉLAD, fils de Suahala, s'étant rendu secrétement dans la ville de Geth avec son frère, pour la surprendre, fut découvert par les habitans qui les égorgèrent tous deux.

*ÉLADAS, statuaire d'Argos, moins renommé par ses travaux que parce qu'il eut pour élève le célebre Phidias d'Athènes, fit une *Statue d'Hercule*, pour un temple consacré à ce demi-dieu, dans un bourg de l'Attique nommé *Mélite*.

ÉLAGABALE (Mytholog.), dieu adoré à Emèse, ville de la haute Syrie, sous la forme d'une grande pierre conique, eut pour prêtre l'empereur Héliogabale, qui fit apporter à Rome le dieu d'Emèse, ordonna de l'honorer, et lui bâtit un temple magnifique, où il fit placer le feu sacré de Vesta, les boucliers de Mars, la statue de Cybèle. Le culte d'Elagabale disparut à la mort de celui qui l'avoit introduit.

ÉLAM, fils de Sem, eut pour son partage le pays qui étoit à l'orient du Tygre et de l'Assyrie. Il fut père des peuples connus sous le nom d'*Elamites* ou *Elaméens*. Chodorlahomor, qui vainquit les cinq petits rois de la Pentapole, et qui fut défait par Abraham, étoit souverain de ces peuples. La capitale du pays étoit Elymaïde, où l'on voyoit le fameux temple de Diane, qu'Antiochus voulut piller, et où il fut tué. L'Ecriture fait mention de quelques autres personnages de ce nom.

* ÉLAMA (Reinier d'), médecin frison, du 17e siecle, est auteur d'une *Dissertation sur la goutte*, qui se trouve dans la 5e Décade des disputes médicinales, recueillies par Jean-Jacques Genathius, et imprimées en latin à Bale en 1651, in-4°.

ÉLARA (Mytholog.), fille d'Orchomène, fut aimée de Jupiter et en eut le géant Titye. Craignant la jalousie de Junon, elle se réfugia dans les entrailles de la terre pour y accoucher.

† ELBÉE (Gigot d'), gentilhomme poitevin, né à Dresde en 1752, passa dans sa jeunesse au service de l'électeur de Saxe, près duquel il avoit des parens, et revint en France quelque temps après habiter sa terre de Beaupréau dans le Poitou. Au temps de la révolution, les troubles de la Vendée ayant éclaté dans toutes les contrées qui l'environnoient, il n'y prit d'abord aucune part; mais appelé ensuite par la confiance des royalistes, il se mit à leur tête le 14 mars 1793, et devint leur général en chef. Aussitôt il forma les Vendéens à la manière de combattre qui convenoit le mieux à un pays coupé de bois, et où ils furent presque toujours entourés de forces supérieures. Après avoir établi son quartier-général à Mortagne, il s'empara des villes de Bressuire, Tissange, Châtillon, Fontenay, opéra sa jonction avec Bonchamp, et battit les armées républicaines à Grolieau, à Thouars, à La Châtaigneraie et à Saumur. Après ces victoires, il se porta sur Angers qu'il prit, mais qu'il évacua bientôt pour marcher sur Nantes, avec une colonne de 8000 hommes. Se trouvant mal secondé par les troupes angevines qui n'avoient point vu le feu, il fut contraint de lever le siége. Le 20 août 1793, il se trouva à la tête de 25000 hommes, et attaqua l'ennemi qui venoit de s'emparer de Châtenay; il le défit après un combat de six heures, et lui prit tous ses bagages. La garnison de

Mayence, réunie aux gardes nationales, formoit un corps de 15000 hommes; d'Elbée l'attaqua près de Clisson, et en étendit la moitié sur le champ de bataille. Il se porta de suite avec promptitude à Saint-Fulgent, où une nouvelle armée républicaine venoit de se réunir; il la surprit au milieu de la nuit, et y porta par-tout la mort. Tant de succès eurent un terme funeste. D'Elbée, blessé au combat de Chollet, fut vaincu et se retira à Noirmoutiers dont Charette s'étoit emparé. Après la reprise de cette place par les troupes de la république, il fut arrêté, condamné à être fusillé, et périt à l'âge de 42 ans. Sa blessure n'étoit point encore fermée, et l'avoit rendu si foible qu'on fut obligé de le porter au lieu de l'exécution; il fut fusillé dans son fauteuil; sa femme eut le même sort. Ce général, d'une figure agréable, avoit le don de la parole, et des talens militaires; il fut le plus habile que les Vendéens eurent à leur tête.

*I. ELBÈNE *ou* DEL BÈNE (Jacob), né à Florence d'une famille illustre et ancienne, qu'on croit originaire de France ou de Fiésole, en possession pendant long-temps des principales charges de la république, fut quatre fois membre du souverain magistrat, de 1334 à 1360, et proclamé, à trois différentes époques, souverain gonfalonier. — François d'ELBÈNE, un de ses fils, fut aussi membre du souverain magistrat pendant les années 1373 et 1377.

* II. ELBÈNE (Alexandre d'), né à Lyon en 1554, entra de bonne heure au service et s'y distingua. Il fut blessé au siège de La Rochelle en 1573, suivit Henri III en Pologne, servit sous les ducs de Guise et de Mayenne. Il rendit dans la suite de grands services à Henri IV pour sa réconciliation avec le saint-siége; et, sans l'assassinat de ce prince, il eût été nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit à la première promotion. Il mourut en 1613, laissant plusieurs enfans, entre autres Alexandre D'ELBÈNE, seigneur de La Mothe, si connu par son esprit et ses talens militaires; et Léon D'ELBÈNE d'Hiers, seigneur de Chantemerle, etc.

III. ELBÈNE (Alfonse d'), savant évêque d'Albi, né à Lyon, d'une famille illustre originaire de Florence, gouverna sagement son église dans un temps très-fâcheux. Il mourut le 8 février 1608, dans un âge avancé, laissant plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *De regno Burgundiæ et Arelatis*, 1602, in-4°. II. *De familiâ Capeti*, 1595, in-8°, etc. On n'en connoit guère aujourd'hui que les titres. C'est à lui que Ronsard dédia son Art poétique. — Il ne faut pas le confondre avec son neveu Alfonse D'ELBÈNE, qui lui succéda dans l'archevêché d'Albi, dont il étoit archidiacre. Ce prélat, étant entré dans la révolte du duc de Montmorency, fut obligé de se cacher jusqu'à la mort du cardinal de Richelieu. Il revint alors en France, et mourut à Paris conseiller d'état, en 1651, à 71 ans.

* ELBES DE VENTADOUR, poëte qui florissoit vers l'année 1160. Il sut, dit-on, s'attirer par la gaieté de ses chansons les bonnes graces du duc d'Aquitaine et de Poitou; et, après avoir mené quelque temps à la cour de ce prince la vie galante d'un troubadour, il termina ses jours à l'abbaye du Mont-Cassin en Italie.

† ELBŒUF (René de Lorraine, marquis d'), septième fils de Claude, duc de Guise, qui vint s'établir en France, fut la tige de la branche des ducs d'Elbœuf, et mourut en 1566. (*Voyez* BLARU.)

Charles D'ELBŒUF, son petit-fils, mort en 1657, avoit épousé Catherine-Henriette, fille de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un et l'autre aux intrigues de la cour, sous les ministères des cardinaux de Richelieu et Mazarin. Le cardinal de Retz peint ainsi le duc d'Elbœuf : « Il n'avoit du cœur que parce qu'il est impossible qu'un prince de la maison de Lorraine n'en ait point. Il avoit tout l'esprit qu'un homme qui a plus d'art que de bon sens peut avoir : c'étoit le galimatias le plus fleuri...» Sa postérité masculine finit dans son petit-fils Emmanuel-Maurice, duc D'ELBŒUF, qui, après avoir servi l'empereur dans le royaume de Naples, revint en France en 1719, et finit sa longue carriere en 1763, dans sa 86e année, sans postérité. Ce prince avoit fait bâtir près de Portici un palais ou chateau de plaisance. Comme il vouloit l'orner de marbres anciens, un paysan de Portici lui en apporta de très-beaux qu'il avoit trouvés en creusant son puits. Le duc d'Elbœuf acheta le terrain du paysan et y fit travailler. Ses fouilles lui procurèrent de nouveaux marbres, et même sept statues de sculpture grecque, dont il fit présent au roi de Naples. Ces excavations furent la première origine de la découverte de la fameuse ville d'Herculanum. — Le titre de duc d'Elbœuf a passé à la branche d'Harcourt et d'Armagnac, qui descendoit d'un frère de Charles, dont nous avons parlé plus haut.

* ELBURCHT (Jean Van), peintre, surnommé *Petit-Jean*, naquit à Elbourg près de Campen, vers 1500, et s'établit à Anvers, où il fut reçu dans l'académie des peintres en 1535. Il a peint, dans l'église de Notre-Dame de cette ville, les quatre tableaux d'autel de la chapelle des marchands de poisson, dont le principal représente la *Pêche miraculeuse*. Van Elburcht entendoit aussi bien le paysage et les marines que la figure ; il excelloit sur-tout à représenter des mers orageuses.

† ELD, Anglais distingué par son courage, fut un des trois officiers que les Américains, pendant la guerre qui assura leur indépendance, firent tirer au sort pour savoir lequel d'entre eux seroit pendu par représailles : le sort lui fut favorable. De retour dans sa patrie, apres la paix des Etats-Unis, il devint colonel du second régiment des gardes anglaises, et fut tué dans la guerre contre la France, à la sanglante bataille du 24 août 1793, devant Dunkerque.

I. ÉLÉAZAR, fils d'Aaron, son successeur dans la dignité de grand-prêtre, l'an 1452 avant J. C., suivit Josué dans la terre de Chanaan, et mourut après douze ans de pontificat.

† II. ÉLÉAZAR, fils d'Aod, frère d'Isaï, fut un des trois braves qui traversèrent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller chercher au roi David de l'eau de la citerne qui étoit proche la porte de Bethléem. Une autre fois, les Israélites, saisis d'une frayeur subite à la vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lachement la fuite, et abandonnerent David. Eléazar seul arrêta la fureur des ennemis, et en fit un grand carnage, l'an 1047 avant J. C.

III. ÉLÉAZAR, fils d'Onias, et frère de Simon-le-Juste, succéda à son frère dans la souveraine sacrificature des juifs. C'est lui qui envoya soixante-douze savans de sa nation à Ptolomée-Philadelphe, roi d'Egypte, pour traduire la loi d'hébreu en grec, vers l'an 277 avant J. C. C'est la version qu'on nomme *des Septantes*..... Eléazar mourut après 30 ans de pontificat.

IV. ÉLÉAZAR, vénérable vieillard de Jérusalem, fut un des principaux docteurs de la loi sous le regne d'Antiochus-Épiphanes, roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc, il aima mieux perdre la vie que de transgresser la loi.

V. ÉLÉAZAR, le dernier des cinq fils de Matathias, et frère des Macchabées, les seconda dans les combats livrés pour la défense de leur religion. Dans la bataille que Judas Macchabée livra contre l'armée d'Antiochus-Eupator, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un eléphant qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, et le perça de son épée; mais accablé par son poids, il reçut la mort en la lui donnant.

† VI. ÉLÉAZAR, magicien célèbre sous l'empire de Vespasien, et qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, délivroit les possédés, en leur mettant cet anneau sous le nez. Il commandoit au démon de renverser une cruche pleine d'eau, et le démon obéissoit. C'est l'historien Josephe qui rapporte ces contes.

† VII. ÉLÉAZAR, capitaine de l'armée de Simon, fils de Gioras, fut chargé d'aller commander à la garnison du château d'Hérodion, de remettre cette forteresse au pouvoir de son maître. A peine eut-il déclaré le sujet de sa commission, qu'on ferma les portes pour le tuer; il se jeta par une fenêtre, et mourut quelques momens après sa chute.

VIII. ÉLÉAZAR, capitaine juif, se jeta dans le chateau de Macheron, et le défendit si vigoureusement après le siége de Jérusalem, que cette place n'auroit pas été prise si aisément, sans le malheur qui lui arriva. Il s'étoit arrêté au pied des murailles, comme pour braver les Romains; un Egyptien l'enleva, et le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix, comme pour le crucifier. Les assiégés avoient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimerent mieux rendre la place que de voir périr un homme si distingué par sa vertu, son courage, et son zele patriotique.

IX. ÉLÉAZAR, autre officier juif, voyant la ville de Masséda, dans laquelle il s'étoit jeté, réduite aux abois, persuada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils s'égorgèrent les uns les autres.

ÉLECTE, une des premières femmes qui crurent à Jésus-Christ. L'apôtre saint Jean lui écrivit pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques Basilide et Cérinthe.

ELECTIQUE (la secte). *Voyez* POTAMON.

ÉLECTRE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, et sœur d'Oreste, porta son frère à venger la mort de leur père, tué par Egisthe. Il y eut aussi une nymphe de ce nom fille d'Atlas, qui fut aimée de Jupiter, dont elle eut Dardanus, fondateur du royaume de Troie.

ÉLECTRYON (Mythologie), fils de Persée et d'Andromède, roi de Mycènes, revenant vainqueur d'une guerre contre les Téléboens, il ramenoit de grands troupeaux pris sur ses ennemis; Amphitryon, son neveu, alla à sa rencontre, et voulant arrêter un taureau qui fuyoit, jeta sa massue qui tomba sur lui et le tua.

† I. ÉLÉONORE DE GUIENNE, fille de Guillaume IX, dernier duc

d'Aquitaine, et d'Aënor, sœur de Hugues II, vicomte de Châtellerauld, naquit vers l'an 1122. La mort de son père la rendit de bonne heure héritière du beau duché de Guienne, qui comprenoit alors la Gascogne, la Saintonge et le comté de Poitou. A quinze ans, elle l'apporta en dot au roi de France Louis VII, que cette alliance mit alors en état de régner sur les grands vassaux de la couronne. C'étoit l'ouvrage du sage Suger, qui n'entreprit rien que d'avantageux à la France. L'histoire a rendu la beauté d'Eléonore si fameuse, qu'il seroit inutile de la dépeindre. Cette beauté fut fatale au repos des peuples. Eléonore, née avec tous les avantages de la nature, aimoit le plaisir; elle en trouva fort peu avec son mari, qui étoit dévot, sans esprit, et plein de petitesses : elle ne tarda pas à former des intrigues. C'étoit le temps des croisades, qui ont si puissamment influé sur la civilisation de l'Europe. Louis VII, à la voix de saint Bernard, prit la croix; et la reine le suivit dans ce voyage. Il paroît qu'elle fit très-peu d'attention à la sainteté des lieux qu'elle alloit visiter, et que, sous le climat brûlant de l'Asie mineure, ses passions acquirent un nouveau degré de force. Habitant Antioche, avec son oncle Raimond, pendant que son mari se faisoit battre par les Musulmans, Eléonore se livroit, avec un jeune infidèle d'une rare beauté, à tous les charmes et à toutes les douceurs de l'amour. Larrey a voulu justifier cette princesse, dans l'histoire curieuse qu'il a publiée de cette reine, Roterdam, 1791, in-12. Il a prétendu que Louis étoit jaloux sans sujet. Tous les écrivains du temps peuvent lui être opposés. « Ils nous dépeignent Eléonore, dit Mézerai, courant après un Turc, dont elle avoit fait l'objet de sa passion, au mépris de sa religion et de sa dignité. » Madame de Villedieu rapporte sur cette reine une anecdote qu'on peut révoquer en doute. « Ce fut Eléonore, dit-elle, qui charma le courage du brave Saladin, l'un des chefs de l'armée des Sarrasins, et qui, lui ayant fait connoître qu'elle ne croyoit les protestations d'amour que dans sa langue, força ce grand capitaine à cet effet d'amour surprenant d'apprendre le français dans quinze jours. » Ce qui paroît plus vrai, c'est qu'Eléonore écrivit à Saladin pour lui demander la liberté d'un de ses parens, en lui envoyant une forte rançon. Le sultan renvoya à la reine le prisonnier et la rançon, et fit à sa lettre une réponse gracieuse. Cette conduite fut peut-être le principe de l'amour qu'Eléonore ressentit pour ce prince généreux. A son retour à Antioche, Louis fut instruit de cet amour, et fit à sa femme de violens reproches. La reine lui reprocha de se conduire plutôt en moine qu'en roi, et lui proposa la dissolution de leur mariage, attendu la parenté. Le roi la fit sur-le-champ conduire d'Antioche à Jérusalem. La défaite de son armée, et plus encore les lettres pressantes de Suger, déterminèrent Louis à repasser en France. Tourmenté de l'idée des infidélités de sa femme, il voulut faire prononcer son divorce; Suger s'y opposa tant qu'il vécut; sa mort vint trop tôt. Privé de cet homme si fort au-dessus de son siècle, Louis ne suivit que ses propres lumières et les conseils des prêtres. Il ferma les yeux sur les avantages qu'il retiroit de la Guienne, et il rendit publics des affronts sur lesquels la religion et la politique exigeoient qu'il jetât un voile officieux. Ce fut à Baugenci, en 1152, que les prélats furent assemblés pour prononcer sur ce divorce, qu'on proposa d'abord à cause de la mauvaise conduite de la reine. Mais Jean Bouchet, dans ses Annales d'Aquitaine, nous apprend que

l'archevêque de Bordeaux, désirant en homme sage qu'on fit la séparation pour « aultre cause que pour la pétulance, légiereté et mauvaise volonté dont on chargeoit ladite Aliénor », proposa un autre moyen, qui fut que le roi et elle étoient parens, « voire dans les degrés prohibés. » La dissolution prononcée, Eléonore se retira sur-le-champ dans ses états de Guienne, dont le roi fit sortir ses garnisons. A peine le bruit du divorce d'Eléonore se fut-il repandu, que plusieurs partis la recherchèrent; et le roi vit les princes les plus puissans aspirer à sa main. Mais Eléonore aimoit le duc de Normandie. Henri II étoit beau, bien fait, dans la fleur de l'âge; il devoit hériter du royaume d'Angleterre; Eléonore lui apportoit de riches provinces: l'intérêt et l'amour formèrent cette union; Eléonore la pressa, pour se donner un protecteur contre ses amans intéressés. Henri vint la trouver à Bordeaux, où il l'épousa. Ce mariage fut loin d'être heureux. Eléonore fut excessivement jalouse de son mari; il est vrai que ce n'étoit pas sans sujet; Henri aimoit éperdument les femmes, et sur-tout la belle Rosemonde. (*Voy.* ROSEMONDE.) Eléonore fut pour elle une autre Médée. La princesse Marguerite de France, élevée à la cour d'Angleterre, et promise à Richard, ne causa pas moins sa jalousie. Cette funeste passion la conduisit à faire révolter ses enfans contre leur pere. A son retour d'Irlande, Henri dissipa cette révolte, fit mettre en prison la reine, qui l'avoit excitée, et l'y retint tant qu'il vécut. Eléonore fut renfermée seize ans. A la mort de son mari, en 1188, Richard, qui lui succédoit, lui rendit la liberté et le pouvoir. En partant pour la terre sainte, il fit Eléonore régente du royaume. La reine partit bientôt après pour aller négocier le mariage de la princesse de Navarre avec le roi son fils. Eléonore conduisit cette princesse en Sicile, où Richard l'épousa. Elle quitta encore l'Angleterre pour aller, en 1194, délivrer ce même Richard, prisonnier du duc d'Autriche. Eléonore eut ensuite beaucoup de part à l'élection de Jean son fils, comte de Mortaing, qui fut couronné au préjudice d'Artus de Bretagne. Cet Artus, son petit-fils, l'assiégea dans Mirebeau, l'an 1202; elle fut délivrée par Jean-sans-Terre. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée deux ans après, Eléonore se retira dans le monastère de Fontevrault, où elle mourut l'an 1204, âgée de plus de 80 ans. Elle avoit pris l'habit de cette maison, dont elle fut la bienfaitrice. La reconnoissance des moines peut seule expliquer les éloges qu'on lui prodigue dans le nécrologe de ce monastère. On la traite de la plus vertueuse princesse du monde, titre que l'examen de sa vie ne dispose pas à lui accorder. Matthieu Pâris dit que cette princesse écrivit au pape Célestin III, et à l'empereur Henri IV des lettres très-ingénieuses. Mais les lettres adressées au pontife sont attribuées à Pierre de Blois, et se trouvent même dans ses œuvres. Il y a apparence que cet écrivain composa les autres; mais c'est toujours beaucoup qu'une reine sache connoître les gens d'esprit et les employer.

† II. **ÉLÉONORE** D'AUTRICHE, reine de France et de Portugal, fille de Philippe Ier, archiduc d'Autriche, roi d'Espagne, et de Jeanne de Castille, et sœur des deux empereurs Charles-Quint et Ferdinand Ier, naquit à Louvain en 1498. A une figure touchante, elle joignoit un port modeste et un son de voix agréable. Elle épousa en 1519 Emmanuel, roi de Portugal, et, après la mort de ce prince, elle fut recherchée par François Ier. Le mariage se célébra à l'abbaye de Capsieux, entre

Bordeaux et Baïonne, au mois de juin 1530. Sa bonté naturelle et sa douceur lui gagnèrent pendant quelque temps le cœur de son époux, et lui attirèrent les hommages des poëtes français. Comme elle ménagea une entrevue entre Charles-Quint et François Ier, Bèze lui adressa une petite pièce latine, qu'on a rendue ainsi en français :

D'Hélène on chanta les attraits :
Auguste Eléonor, vous n'êtes pas moins belle,
Mais bien plus estimable qu'elle :
Elle causa la guerre, et vous donnez la paix.

Cependant le crédit de la duchesse d'Etampes, et de tous ceux qu'elle protégeoit auprès du roi, réduisit celui de la reine à fort peu de chose. La lecture et les exercices de piété faisoient ses occupations ; la chasse et la pèche ses amusemens. Elle y accompagnoit le roi. Quelques historiens l'ont accusée d'avoir engagé le connétable de Montmorency à se contenter de la parole que donna l'empereur à son passage en France, en 1540, de remettre au duc d'Orléans l'investiture du Milanais, sans en tirer d'acte par écrit, comme la prudence l'exigeoit. On va même jusqu'à dire que Montmorency eut cette complaisance pour la reine, parce qu'il aimoit cette princesse. Cette faute eut des suites fâcheuses, puisque Charles-Quint ne tint pas sa promesse. Mais cette accusation n'est pas bien prouvée. Après la mort de François Ier, Eléonore, qui n'en avoit pas eu d'enfans, se retira d'abord dans les Pays-Bas auprès de l'empereur, et depuis, en 1556, en Espagne. Elle mourut à Talavera, à trois lieues de Badajos, le 18 février 1558.

III. ÉLÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, dit *le Magnifique*, roi de Castille, fut mariée en 1375 à Charles III, dit *le Noble*, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi Henri III son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, et la renvoya au roi Charles son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité, et en eut huit enfans. Elle mourut à Pampelune en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractère inquiet.

† IV. ÉLÉONORE TELLÈS, fille de Martin-Alfonse Tellès, étoit femme de Laurent d'Acugna. Ferdinand Ier, roi de Portugal, épris de ses charmes, la demanda à son mari, qui la lui céda. Ce prince l'épousa en 1371. Après la mort de Ferdinand, Eléonore fut maltraitée par Jean, grand-maître de l'ordre d'Avis, qui se fit proclamer roi de Portugal, parce qu'elle avoit pris le parti de Jean II, roi de Castille, son gendre. Le grand-maître poignarda en sa présence Jean Fernandez d'Andeyero, comte de Uten, son favori. Cette princesse se retira à Santaren pour s'y défendre. Elle demanda du secours au roi de Castille ; mais ce prince, qui se défioit d'elle, la fit conduire à Tordesillas, où elle fut enfermée dans un monastère jusqu'à sa mort. Elle se déshonora par ses amours et ses cabales.

V. ÉLÉONORE DE PORTUGAL, reine de Danemarck, célèbre par sa tendresse pour Valdemar III son époux. Celui-ci ayant été tué à la chasse, Eléonore mourut de chagrin en 1231. — Une autre ÉLÉONORE de Portugal, fille d'Edouard, devint impératrice, par son union, en 1450, avec Frédéric IV, duc d'Autriche, et fut mère de l'empereur Maximilien Ier.

VI. ÉLÉONORE DE GONZAGUE. *Voyez* GONZAGUE, n° III.

VII. ÉLÉONORE de Bavière, *Voyez* Ulrique.

* ELEPHANTIS, courtisane grecque, avoit composé un traité du *Cosmétique* ou *de la Beauté artificielle :* c'est la science de rendre la peau douce, le teint frais, les dents blanches, etc. Elle étoit aussi auteur de *Livres licencieux*, où il paroit, d'après Suétone, qu'elle traitoit des différentes postures dans lesquelles on peut jouir d'une femme. Tibère en avoit enrichi sa bibliothèque de Caprée.

ELEUSIS (Mythol.), héros grec, fonda la ville de son nom, rendue si célèbre par les mystères qui s'y célébroient en l'honneur de Cérès. De toutes les institutions religieuses du paganisme, ce fut la plus recommandable.

ÉLEUTHER (Mythol.), fils d'Ethuse, donna son nom à une ville de Béotie, et fut couronné aux jeux pythiques pour sa belle voix.

I. ÉLEUTHÈRE (saint), natif de Nicopolis, élu pape le 1er mai 170, après la mort de Soter, combattit avec beaucoup de zèle les erreurs des Valentiniens pendant son pontificat. Les choses qui rendent célèbre ce pontificat sont la mort des martyrs de Lyon, et l'ambassade que le pape reçut de Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la religion chrétienne. Saint Eleuthère mourut le 25 mai 185, après avoir gouverné l'Église pendant plus de seize ans. — Eleuthère est aussi le nom d'un diacre, compagnon de saint Denys.

† II. ÉLEUTHÈRE (saint), évêque de Tournay, dix ans avant le baptême de Clovis, convertit un grand nombre de barbares. Son zèle lui coûta la vie; il fut assassiné le 1er juillet 532. On trouve dans la Bibliothèque des Pères *trois Sermons* qui lui sont attribués; ils ont pour sujets l'Incarnation, la Naissance de Jésus, et l'Annonciation. On a transféré ses reliques à Tournay en 1164.

III. ÉLEUTHÈRE, exarque d'Italie pour l'empereur Héraclius, ne fut pas plutôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meurtriers de Jean son prédécesseur. Il se rendit ensuite à Naples, où, ayant assiégé Jean Conopsin, qui lui en avoit fermé les portes, il le contraignit de se rendre, et le fit mourir; mais Eleuthère, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rébellion. L'empire étant agité au dedans et au dehors, il profita de ces circonstances pour se rendre maître de ce qui appartenoit à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape Dieu-donné, l'an 617, il crut que le saint-siége seroit vacant long-temps, et que, tandis que le peuple seroit occupé à élire un nouveau pontife, il lui seroit aisé de se saisir de la ville. Dans cette vue, il traita son armée encore plus favorablement qu'il n'avoit fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, et lui promit de grands avantages; mais les soldats et les officiers, détestant sa rébellion, se jetèrent sur lui, l'assommèrent et lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent à Héraclius vers la fin de décembre 617.

IV. ELEUTHÈRE (Augustin), savant luthérien allemand, dont on a un petit Traité rare et singulier, *De arbore scientiæ boni et mali*, Mulhausen, 1561, in-8°.

ELFRÈDE. *Voy.* Alfred.

* ELFRIC, archevêque de Cantorbéry, acquit, dans le 10e siècle, une grande réputation parmi les Anglo-Saxons. Il traduisit en leur

langue les premiers livres de l'*Ecriture sainte*, une *Histoire ecclésiastique*, et 180 *Sermons*. Nous avons encore de lui une *Grammaire* et un *Dictionnaire*.

ELFRIDE *ou* ELFRÈDE, femme d'Edgar, roi d'Angleterre, eut de ce prince un fils nommé Ethelred, lequel succéda à Edouard, son frère aîné, qu'Elfride avoit fait poignarder en 978. (*V.* EDOUARD, n° II.) Cette cruelle princesse, pour expier son crime, fonda deux monastères, dans l'un desquels elle termina ses jours. On dit qu'elle se couvroit souvent le corps de petites croix, afin d'écarter les diables de sa personne.

ELGER. *Voyez* ELLIGER.

* ELIA, célèbre frère de Cortone, compagnon et ensuite successeur de saint François. Crescimbeni dit avoir vu un *Traité* (manuscrit) *d'alchimie*, composé par ce frère, et dans lequel on lisoit quelques sonnets sur le même sujet, et dont il en a inséré un dans le vol. 3 de ses *Commentaires sur la poésie vulgaire*; mais ce manuscrit étant écrit en caractères modernes, et les vers étant d'une facture nouvelle, il semble ne point appartenir au temps où vivoit Elia. Quadrio pense que ce traité est une de ces impostures habituelles des alchimistes, qui ont souvent osé attribuer à des hommes illustres leurs rêveries, pour s'en faire un point d'appui auprès des personnes crédules et sans expérience qu'ils vouloient faire entrer dans leurs vues. Le manuscrit d'un semblable traité étoit dans la bibliothèque de Ch. P. Affo; il avoit pour titre : *Opusculum acutissimi, celeberrimique philosophi Æliæ Canossæ Messinensis in arte alchymicâ*, 1434. Dans la préface on parle de l'Observance de saint François, ce qui peut faire présumer qu'on a attribué à frère Elia de Cortone l'ouvrage de frère Elia de Messine, écrivain inconnu à Mongitor.

ÉLIAB, le troisième de ces vaillans hommes qui se joignirent à David quand il fuyoit la persécution de Saül, rendit à ce prince affligé des services très-considérables dans toutes ses guerres.

† I. ÉLIACIM devint grand-prêtre des juifs sous le roi Manassès. Ce prince, depuis sa prison, ne s'appliquoit qu'à réparer les maux qu'il avoit faits à la religion et à l'état; et pour cela il avoit mis toute sa confiance dans Eliacim, et ne faisoit rien sans son conseil. Celui-ci se trouvoit ainsi chef de la religion et ministre d'état. Il est quelquefois nommé Joachim : plusieurs savans croient qu'il est l'auteur du livre *de Judith*. Il y avoit encore de ce nom un sacrificateur, qui revint de Babylone avec Zorobabel; et un fils d'Abiud, parent de J. C. selon la chair, comme disent les théologiens.

II. ÉLIACIM, roi de Juda. *Voy.* JOACHIM, n° I.

* ELICH (Louis-Philippe), écrivain protestant du 17e siècle, a écrit *sur les sorciers*. Ayant émis dans ses livres quelques propositions qui parurent dangereuses, il fut obligé de prendre la fuite, et se fit catholique.

† ÉLICHMAR (Jean), Danois d'origine, exerça la médecine à Leyde, où il mourut en 1639. Il avoit appris seize langues. Profondément versé dans la connoissance des langues orientales, il prétendit que l'allemand avoit une origine commune avec la langue persane. Il a publié deux ouvrages curieux et savans : I. *De usu linguæ Arabicæ in medicinâ*, 1636. II. *De termino vitæ secundùm mentem Orientalium*, 1639, in-4°. III. Une

Traduction en latin du Tableau de Cebés, avec une version arabe, et l'original grec, Leyde, 1640.

† I. ÉLIE, prophète d'Israël, originaire de Thesbé, vint à la cour du roi Achab, l'an 912 avant J. C. Il prédit à ce prince le fléau de la sécheresse et de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des corbeaux lui apportoient sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, et y multiplia l'huile de la veuve qui le reçut. Achab rendoit à l'idole de Baal un culte sacrilège: le prophète vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de Baal; et sa victime ayant été consumée par le feu, il les fit mettre à mort. Menacé par Jésabel, femme d'Achab, irritée du châtiment des faux prophètes, il s'enfuit dans un désert: un ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Oreb, où Dieu lui apparut, et lui ordonna d'aller sacrer Hazaël, roi de Syrie, et Jéhu, roi d'Israël. Les miracles d'Elie n'avoient pas changé Achab. Le prophète vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de Naboth, qu'il avoit fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu après à Ochosias qu'il mourroit de la chute qu'il avoit eue, et fit tomber le feu du ciel sur les envoyés de ce prince. Elie fut enlevé au ciel par un charriot de feu, vers l'an 895 avant J. C. Elisée, son disciple, reçut son esprit et son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'Elie dans l'Eglise grecque. Des théologiens ont cru qu'il fut transporté, non dans le séjour de la divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre. L'Eglise honore, le 16 février, cinq chrétiens d'Egypte qui souffrirent le martyre à Césarée en Palestine, l'an 309 de J. C., et qui sont connus sous le nom de S. ELIE et ses compagnons. Ne voulant pas déclarer leurs propres noms, ils prirent ceux d'Elie, Jérémie, Isaïe, Samuel et Daniel. Ils eurent tous la tête tranchée.

* I. ÉLIE, archevêque de Crète vers l'an 587, prélat savant et pieux. Il a donné quelques *Commentaires* grecs sur saint Grégoire de Nazianze, qu'on trouve dans la dernière édition des ouvrages de ce saint.

III. ÉLIE *ou* ÉLIAS, *Levita,* rabbin du 16e siècle, natif d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Venise, où il enseigna la langue hébraïque à plusieurs savans de ces deux villes, et même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la plupart de leurs traditions. On lui doit, I. *Lexicon Chaldaïcum*, Ienæ, 1541, in-fol. II. *Traditio doctrinæ*, en hébreu, Venise, 1538, in-4°, avec la version de Munster, Bâle, 1539, in-8°. III. *Collectio locorum in quibus Chaldæus paraphrastes interjecit nomen Messiæ Christi, lat. versa à Genebrardo*, Paris, 1572, in-8°. IV. Plusieurs *Grammaires hébraïques*, in-8°, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue. V. *Nomenclatura hebraïca,* Ienæ, 1542, in-4°. *Eadem* en hébreu et en latin, par Drusius, Franeker, 1681, in-8°.

IV. ÉLIE *ou* ÉLIAS (Matthieu), peintre flamand, né en 1658, mort à Dunkerque en 1741. Sa mère, veuve et simple blanchisseuse, n'avoit pour tout bien qu'une vache que son fils gardoit. Le hasard fit passer près de lui Corbéen, paysagiste célèbre, qui, frappé de la physionomie heureuse de l'enfant, le demanda à

sa mère et lui enseigna les principes de son art. Il a travaillé long-temps à Paris, où l'on voit quelques-uns de ses tableaux, ainsi qu'à Dunkerque. Il n'a guère traité que des sujets de dévotion.

I. ÉLIEN (A. Pomponius Ælianus), tyran dans les Gaules sous Dioclétien. *Voy.* son histoire dans l'art. AMAND, n° III.

† II. ÉLIEN (Claudius Ælianus) vit le jour à Preneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, et n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne le cédoit pas aux écrivains athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome; mais dégoûté bientôt de cette profession, il composa plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui sont, I. Quatorze livres d'histoires, *Historiæ variæ*, qui ne sont pas venues entières jusqu'à nous. La meilleure édition est celle qu'Abraham Gronovius publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4°, avec de savans commentaires. Il n'est le plus souvent, dans cet ouvrage, que le copiste ou l'abréviateur d'Athénée. II. Une *Histoire des animaux*, en dix-sept livres, Londres, 1744, 2 vol. in-4°, avec les notes d'Ab. Gronovius. L'auteur mêle à quelques observations curieuses et vraies plusieurs autres triviales ou fausses. Il est aussi menteur que Pline; mais Pline avoit une imagination qui embellissoit les fables, et qui les lui fait pardonner. Ces deux ouvrages sont, dit-on, d'Elien : on voit le même génie dans l'un et dans l'autre, et la même variété de lecture. *Ab Æliano, variæ historiæ scriptore, me quidem judice, duo multum diversi sunt, qui scripsêre de naturâ animalium, et libellum mirificum περὶ προνοίας, ex quo multa plura in suam farraginem transcripsit quàm plerique videre runt.* C'est l'opinion énoncée par le savant Valckenaer, dans sa préface devant l'édition de *Phalacidis Epistolæ*, par Van Lennep, pag. 18, Groningue, 1777, in-4°. On lui a faussement attribué un *Traité sur la tactique des Grecs*, Amsterdam, 1750, in-8° : ouvrage qui est d'un autre ELIEN, bien différent de Claude Elien, et plus ancien que lui. Ce dernier joignoit à l'érudition une philosophie pratique. Il fuyoit la cour, comme le séjour de la corruption et l'écueil de la sagesse. Il publia un *Livre* contre Héliogabale, dans lequel il se déchaînoit vivement contre la tyrannie de ce prince, sans le nommer. Elien florissoit vers l'an 222 de J. C. Il étoit, selon Suidas, grand-prêtre d'une divinité dont nous ignorons le nom. Ses mœurs répondoient à la gravité de son ministère. Après une vie laborieuse et pure, il mourut âgé d'environ 60 ans, sans avoir été marié. On a publié à Paris, en 1772, in-8°, une bonne *Traduction* française de ses *Histoires diverses*, avec des notes utiles, par M. Dacier. On a encore la traduction de la *Milice des Grecs*, ou *Tactique d'Elien*, avec des notes par Bouchaud de Bussy, Paris, 1757, 2 vol. in-12.

I. ÉLIÉZER, serviteur d'Abraham, que ce patriarche prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinoit même à être son héritier, avant la naissance d'Isaac. Ce fut lui qu'Abraham envoya en Mésopotamie chercher une femme pour son fils. Les Musulmans le regardent comme le fondateur de la ville de Damas; cependant des historiens arabes font cette ville encore plus ancienne que le siècle d'Abraham, et prétendent qu'elle a été fondée par Demschak, fils de Chanaan, et petit-fils de Noé.

II. ÉLIÉZER, rabbin, que les juifs croient être ancien, et font remonter jusqu'au temps de Jésus-Christ, mais qui selon le P. Morin n'est que du 7e ou 8e siècle. On a de lui un livre intitulé *Les Chapitres*, ou *Histoire sacrée*, que Vorstius a traduite en latin, avec des notes, 1644, in-4°. Il est fameux parmi les hébraïsans.

III. ÉLIÉZER, fils de Bariza, aga des janissaires, se battit en duel contre Bitézès, Hongrois, dans le temps qu'Amurat, empereur des Turcs, marcha contre Jean Huniade, en 1448. Ils sortirent tous deux du combat, sans se faire aucun mal, et chacun se retira vers les siens. Eliézer, voulant faire connoître à l'empereur ce qui l'avoit excité à combattre si vaillamment, lui apporta l'exemple d'un lièvre contre lequel il avoit autrefois tiré jusqu'à quarante flèches sans l'épouvanter, et qui ne s'étoit enfui qu'au dernier coup. Il ajouta que de là il avoit conclu qu'il y avoit une destinée qui présidoit à la vie, et que, fortifié par cette pensée, il n'avoit point fait difficulté de s'exposer au combat contre un ennemi qui le surpassoit en âge et en force.

* ELIGOUM, fils de Libarid, grand général géorgien, né en 1141, embrassa le parti des armes, et s'appliqua à l'étude des ruses de guerre. Le roi Corky, ayant fait massacrer une partie de sa famille, en 1177, Eligoum se retira en Perse, et servit avec distinction sous le commandement d'Eldigouz et de son fils Pahlovan. A la tête d'une armée de 18,000 hommes, ce général remporta une victoire complète, en 1185, sur 42,000 Alains. L'année suivante il défit les troupes de Kharatcha, émir du Chirvan, et mit en déroute les soldats de Beg-Tamour, qui possédoit alors la province de Duron, et portoit le titre de Chah-Armen. Après avoir affoibli les ennemis de la Perse par des victoires signalées, Eligoum entra avec une armée formidable dans les états du roi de la Géorgie et s'empara de la principauté Ourbélien, qui lui appartenoit de droit. Tamar, reine de la Géorgie, ne pouvant point s'opposer aux armes d'Eligoum, autorisa cette possession par une ordonnance de sa cour. Eligoum, mort vers la fin du 12e siècle, gouverna ses états avec des soins paternels, et défendit les limites du royaume de la Géorgie jusqu'au dernier moment de sa vie.

ÉLIMAS. *Voyez* ÉLYMAS.

† ELINAND ou HÉLINAND, moine cistercien de l'abbaye de Froidmont, né dans la Picardie dans le 12e siècle, florissoit sous Philippe-Auguste, dont il étoit le lecteur, et mourut, selon Vincent de Beauvais, en 1209. L'avocat Loisel a fait connoître ce poëte dans une lettre adressée, en 1594, au président Fauchet : cette lettre a été imprimée séparément la même année, et dans les Mémoires de Beauvais, page 209. Les contemporains parlent d'Elinand avec estime ; quelques auteurs assurent qu'il fut canonisé. Après avoir passé à la cour la plus grande partie de sa vie, cet écrivain se retira à l'abbaye de Froidmont. Ses ouvrages connus sont, I. Une *Chronique*, en 48 livres, renfermant les événemens qui se sont passés depuis l'an 934 jusqu'en 1209. Les quatre premiers livres ont été imprimés. Le manuscrit original existoit en entier dans l'abbaye où il termina ses jours ; on ignore ce qu'il est devenu. II. Des *Sermons*. III. *Vers sur la mort*, ou *Fabel de la mort*, manuscrit de la bibliothèque impériale, n° 7218, et fonds de l'église de Paris, M. n° 9. Ils ont

été publiés par Loisel en 1595, in-12.

ÉLIOT. *Voyez* Elliot, Élyot *et* Hélyot.

I. ÉLIOTT (Jean), ministre de Boston dans la Nouvelle-Angleterre, a fait paroître une *Bible* en langue américaine, imprimée à Cambridge de la Nouvelle-Angleterre ; le *Nouveau Testament*, en 1661 ; l'*Ancien*, en 1663, in 4° ; le tout en 1685, aussi in-4°.

*II. ELIOTT (George-Auguste, lord Heathfield), célèbre général écossais, fils de sir Gilbert Eliott, né en 1718 à Stabbs au comté de Roxbourg. Dans sa jeunesse il fut envoyé à Leyde, et de là à une école militaire en Picardie. Ensuite il entra au service de la Prusse en qualité de volontaire, et en 1745 il retourna en Ecosse ; peu après il entra dans le corps des ingénieurs à Woolwich, fut nommé adjudant d'un régiment de cavalerie, avec lequel il passa en Allemagne, et fut blessé à la bataille de Dettingen. En 1759 il fut chargé de lever un régiment de cavalerie légère, à la tête duquel il servit sur le continent, et se fit une très-grande réputation. Bientôt rappelé de l'Allemagne, et envoyé à la Havane, il eut beaucoup de part à la conquête de ce pays. A la paix le roi conféra à son régiment le titre de royal. En 1775 le général Eliott, nommé commandant en chef en Irlande, revint bientôt en Angleterre, et fut nommé gouverneur de Gibraltar. Il faut avouer que nul autre capitaine ne réunissoit mieux que lui toutes les qualités convenables à la défense de ce poste important. Il étoit d'une sobriété exemplaire, ne se nourrissant que de légumes, ne buvant que de l'eau : jamais il ne s'accorda plus de quatre heures de sommeil de suite. Il s'étoit fait une telle habitude de la plus dure vie, qu'elle lui étoit devenue comme naturelle. Aussi le siége de Gibraltar est-il l'événement le plus glorieux dans les fastes militaires de l'Angleterre. Eliott sut se maintenir dans cette place contre les forces réunies de la France et de l'Espagne, aidées de tout ce que l'art peut inventer pour l'attaque d'une forteresse. A son retour en Angleterre il fut créé pair, sous le titre de lord Heathfield, baron de Gibraltar. Il épousa Anne, fille de sir François Drake, duc de Devonshire, qui mourut en 1769, et dont il eut un fils et une fille. Ce vaillant général est mort à Aix-la-Chapelle, en 1790, d'une attaque de paralysie. Ses restes ont été transportés en Angleterre, et enterrés à Heathfield au comté de Sussex, où un monument est élevé à sa mémoire.

* III. ELIOTT (Richard), théologien anglais, né à Kingsbridge au Devonshire, mort subitement dans sa chaire, en 1789, élève du collége de Bennet à Cambridge, fut chapelain de l'hôpital de Saint-George ; mais cette place lui fut ôtée en 1759, pour quelques propositions hérétiques qu'il avoit avancées dans des sermons. Alors il se fit ouvertement arien, et tint une assemblée où il officia jusqu'à la fin de sa vie. Ce théologien hérétique a publié quelques *Ecrits de controverse*, un volume de *Discours*, et beaucoup de *Sermons particuliers*.

* IV. ELIOTT (Jean), médecin écossais, né à Peeble, de pauvres parens, mort en 1787, étoit en qualité de chirurgien sur un vaisseau particulier qui fit une prise considérable. Cet événement mit Eliott à portée de commencer la médecine : il acquit une telle réputation qu'il se fit de son état 5000 liv. sterling

par année. Enfin il fut fait baronnet.

ELIPAND, archevêque de Tolède, ami de Félix d'Urgel, soutenoit avec lui, de vive voix et par écrit, que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'étoit que fils adoptif de Dieu. Cette opinion fut condamnée par plusieurs conciles, et leur jugement fut confirmé par le pape Adrien, qui fit rétracter Félix. Elipand, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, et mourut peu après.

ÉLISA, premier fils de Javan, petit-fils de Japhet, peupla l'Elide dans le Péloponnèse, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche Cadix, qui, à cause de ses agrémens, fut appelée les Champs Elysées, ou Iles Fortunées.

ÉLISABETH. *Voyez* ELIZABETH.

ELISAPHAT, fils de Zéchri, aida, de ses conseils et de ses armes, le souverain pontife Joïada à déposer Athalie, et à mettre Joas sur le trône. Il commandoit une compagnie de cent hommes.

* I. ÉLISÉ, savant patriarche arménien, né vers l'an 1451, étudia avec succès la théologie, la rhétorique et l'histoire sacrée; par ses connoissances et par le crédit de sa famille il parvint bientôt à l'évêché de la ville d'Erivan, ensuite à la place de vicaire-général du grand-catholicos, et bientôt après à la dignité patriarcale. Elisé gouverna son église dans ces temps orageux avec une sagesse admirable, ainsi que le rapporte l'historien Arakel, et mourut vers la fin de l'an 1515. Il a laissé manuscrits les ouvrages suivans: I. *Le Commentaire de la Genèse avec des tables chronologiques de l'ancien Testament jusqu'à la naissance de J. C.* II. *La vie de saint Grégoire, illuminateur, écrite en vers arméniens.* III. *Quarante-cinq sermons à l'usage des prédicateurs.* La bibliothèque impériale possède quelques-unes de ces pièces dans le manuscrit arménien, n° 58.

* II. ÉLISÉ, célèbre docteur arménien, naquit vers le commencement du 5e siècle, et étudia avec succès sous le patriarche la théologie et l'éloquence: il devint secrétaire et conseiller de Vartan-Mamigonien, gouverneur-général et commandant des troupes arméniennes, géorgiennes et albaniennes. Vers l'an 447, Elisé, sacré évêque du canton appelé Amadouny, se trouva dans le concile national tenu à Artaxate l'an 450, et il mourut vers l'an 479. On a de lui, I. *Histoire des guerres des Vartan*, imprimée à Constantinople, 1764, in-4°. II. *Commentaire de la Genèse.* III. *Commentaires des livres des Juges.* IV. *Commentaire sur l'Oraison dominicale.* V. Plusieurs *Homélies sur les passions, sur l'enterrement et sur la résurrection de Jésus-Christ.* VI. *Règles et Préceptes sur la vie monastique, et sur les devoirs des prêtres.* Ces derniers ouvrages sont manuscrits. L'histoire de cet auteur, qui contient les événemens arrivés en Arménie depuis 439 jusqu'à 463, passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. La bibliothèque impériale possède une partie de ces morceaux dans les nos 44 et 46.

I. ÉLISÉE, disciple d'Élie et prophète comme lui, étoit fils de Scaphat, et conduisoit la charrue, lorsqu'Elie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Elisée reçut son manteau et son double esprit prophétique. Les prodiges qu'il opéra le firent reconnoître

pour l'héritier des vertus du saint prophète. Il divisa les eaux du Jourdain, et le passa à pied sec, corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho, et fit dévorer, par des ours, des enfans qui le tournoient en ridicule (*voy.* HIRE, n° II); il soulagea l'armée de Josophat et de Joram, qui manquoit d'eau, leur prédit la victoire qu'ils remporterent sur les Moabites; multiplia l'huile d'une pauvre veuve, ressuscita le fils d'une Sunamite, guérit Naaman, général syrien, de la lepre: et Giezi, son disciple, en fut frappé, pour avoir reçu des présens contre son ordre: il prédit les maux que Hazaël feroit aux Israélites, il annonça au roi d'Israël Joas qu'il remporteroit autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperoit de fois la terre de son javelot. Elisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie: il mourut a Samarie, vers l'an 830 avant J. C. Un homme assassiné par des voleurs, disent les rabbins, ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plutôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita.

† II. ELISÉE (le père), carme déchaussé, prédicateur du roi, dont le nom de famille étoit *Copel*, né à Besançon en 1728, d'un avocat, parut en 1757, pour la première fois, dans les chaires de Paris, et il eut des succes dans cette capitale et à la cour. Son style étoit ingénieux, quelquefois trop recherché. Il semoit ses discours de portraits d'une vérité frappante, et d'un certain détail de mœurs qui plaisoit à l'auditeur malin, parce qu'il lui fournissoit des applications à faire. Sa physionomie maigre, macérée, austère, parloit pour lui et commandoit l'attention. Sa voix presqu'éteinte ajoutoit à l'impression, et annonçoit l'apôtre de la pénitence. On a imprimé ses *Sermons* en 4 vol. in-12, Paris 1785. Il mourut à Pontarlier le 11 juin 1783. Un écrivain favorable à ce prédicateur apprécie ainsi son talent: « Il n'est pas facile, dit-il, de marquer la place du pere Elisée parmi les orateurs chrétiens. Lorsqu'on sortoit de ses sermons, on n'étoit occupé qu'à se juger soi-même. On ne pensoit guere à le juger. Quoique ses plans fussent méthodiques, son style animé de figures ou même orné de fleurs, en un mot, quoiqu'il employât toutes les ressources de l'art oratoire, il en avoit si peu les prétentions, il éteignoit tellement par son débit l'éclat de ses pensées, qu'il sembloit être à regret éloquent et fleuri, et s'accommoder, comme par pitié, au goût d'un peuple poli, qu'on ne peut prêcher avec succès qu'en flattant ses organes au moment même où l'on vient tonner contre ses vices ou censurer ses foiblesses. Ce seroit à ceux qui l'ont particulièrement connu à nous apprendre si c'étoit par principe, ou par ménagement pour ses forces, que le P. Elisée avoit retranché de son éloquence tous les mouvemens de la déclamation; mais nous croyons qu'il est le seul peut-être qui ait réussi, sans ce secours, à se faire suivre d'une foule d'auditeurs, à les toucher, à les convaincre. »

* I. ELISIO (Jean), Napolitain, philosophe très-savant pour son siècle, vivoit sous Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, dont il fut médecin. Il étoit très-versé dans la connoissance des langues orientales. On a de lui, *De præsagiis sapientum: Breve compendium de balneis totius Campaniæ; de Ænariâ insulâ, ejusdemque mirabili incendio*, qui se trouve à la page 205 de l'ouvrage intitulé *De balneis*, Venise, 1553, et à la page 103 du suivant. *Synopsis eorum quæ de balneis aliisque miraculis Puteolanis scripta sunt, auctore Joh.*

Francisco Lombardo Napolitano, Venise, 1556, in-4°.

* II. ÉLISIO (Thomas), Napolitain comme le précédent, de l'ordre des prêcheurs, florissoit dans le 16e siècle. Un de ses ouvrages, intitulé *Fiorum clypeus adversùs veterum recentiorumque hæreticorum pravitatem fabrefactus*, a été imprimé à Venise, in-4°.

* III. ELISIO DE MEDENILLA (Balthasar), poëte espagnol, naquit à Tolède en 1385. Après avoir fait de bonnes études il se voua à la poésie latine et espagnole, prenant pour modèle Lope de Véga. Le mérite des poésies que nous avons de cet écrivain fait regretter qu'il ait été enlevé aux lettres dans la fleur de son âge (vers l'année 1617). On a de lui un Poëme intitulé *la pure Conception de la Vierge*, écrit en espagnol, et imprimé à Madrid en 1618. II. Un vol. in-4°, renfermant des *Poésies* et de la *Prose*, qui n'a jamais été imprimé.

† ÉLIUS, préteur romain, rendoit la justice sur son tribunal, lorsqu'un pivert vint se reposer sur sa tête. Les augures, consultés sur ce fait, répondirent que tant qu'Elius prendroit soin de l'oiseau, sa famille prospéreroit, mais que la république seroit malheureuse; qu'au contraire, lorsque le pivert périroit, la république prospéreroit, et la famille d'Elius seroit à plaindre. Ce dernier, préférant l'intérêt public au sien, tua sur-le-champ l'oiseau en présence du sénat; et quelque temps après, dix-sept jeunes guerriers de sa maison furent tués à la bataille de Cannes. Mais cette bataille n'accomplit que la moitié de la prédiction, et démentit l'autre, puisqu'elle fut la plus désastreuse de toutes celles que perdit la république.

ÉLIZA-DRAPER. *Voyez* DRAPER, n° II.

† I. ÉLIZABETH (sainte), femme de Zacharie, mère de saint Jean-Baptiste, qu'elle eut dans sa vieillesse, reçut la visite de sa parente, la mère du Christ, dans le temps de leur grossesse. Saint Pierre d'Alexandrie dit que deux ans après qu'elle eut mis au monde Jean-Baptiste, obligée de fuir la persécution d'Hérode, elle alla se cacher dans une caverne de la Judée, où elle mourut. Son fils y resta long-temps.

† II. ÉLIZABETH (sainte), fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à Louis, landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la privèrent de la régence, que son rang et les dernières volontés du prince paroissoient lui avoir assurée. Elizabeth, mère des pauvres, avoit employé, non seulement sa dot, mais encore sa vaisselle et ses pierreries à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de cet état d'humiliation, elle prit l'habit du tiers-ordre, et se retira dans un monastère. Son palais avoit été une espèce de couvent. Elle y servoit les pauvres de ses propres mains. Elle mourut à Marpurg le 19 novembre 1231, à 24 ans, et fut canonisée, quatre ans après, par Grégoire IX. Théodoric de Turinge a écrit sa Vie.

† III. ÉLIZABETH (sainte), de Schonaugie, abbesse d'un monastère de bénédictines dans le diocèse de Trèves au 12e siècle, publia un ouvrage *sur l'origine du nom* des onze mille vierges. Egbert, son frère, écrivit sa Vie, et fit imprimer trois livres de Révélations qu'elle prétendoit avoir eues. Elle mourut en 1165. Le Martyrologe romain en fait mention au 18 juin.

† IV. ÉLIZABETH (sainte), reine de Portugal, fille de Pierre III, roi d'Aragon, épousa, en 1281,

Denys-le-Libéral, roi de Portugal. Ce prince avoit plus recherché en elle la beauté et la naissance que la vertu et la piété. Cependant il lui laissa la liberté de se livrer à tous les exercices de la dévotion : « Elizabeth disoit que la piété étoit d'autant plus nécessaire sur le trône, que les passions y sont plus vives et les dangers plus grands. » Elle favorisa de tout son pouvoir les arts utiles et l'agriculture, et s'occupoit à faire élever et à marier les pauvres filles des cultivateurs. Après la mort de son mari, en 1325, elle prit l'habit de Sainte-Claire, fit bâtir le monastère de Coïmbre, et mourut en 1336, à 65 ans. Le pape Léon X la béatifia en 1516, et Urbain VIII la canonisa en 1625.

V. ÉLIZABETH, reine de Hongrie, femme de Louis Ier. *Voyez* GARA.

VI. ÉLIZABETH *ou* ISABELLE, fille de Jacques Ier, roi d'Aragon, reine de France, femme du roi Philippe III, dit *le Hardi*, mariée en 1262, suivit le prince son mari en Afrique, dans l'expédition que le roi saint Louis entreprit contre les Turcs. Après la mort de ce prince, Philippe vint prendre possession de ses états. La reine, qui étoit grosse, se blessa en tombant de cheval, et mourut à Cozence en Calabre, en 1271, à 24 ans. Dans le même temps, Alfonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis, fut emporté d'une fièvre pestilentielle à Sienne, et sa femme Jeanne de Toulouse mourut douze jours après lui. De sorte que le roi Philippe, essuyant douleur sur douleur, après tant de dépenses et de travaux, ne remporta en France que des coffres vides et des ossemens.

* VII. ÉLIZABETH, reine de Hongrie, fille et héritière de Vladislas II, roi de Pologne, et depuis 1320, épouse de Charles Ier, roi de Hongrie. Un jour qu'elle souffroit cruellement d'un accès de rhumatisme aigu, que personne ne pouvoit guérir, elle inventa, dit-on, par suite d'une révélation reçue du ciel, l'*Eau de la reine d'Hongrie*. Après avoir fait infuser du romarin dans de l'esprit-de-vin raréfié, et s'être fait frotter les membres plusieurs fois de suite, elle guérit radicalement, et vécut encore dix ans (elle en avoit alors soixante et dix). On prétend que la recette de cette eau royale de Hongrie, que les médecins, tels que Zapota, dans *Secret. medico-chirurg.*, c. 2, p. 56, recommandent comme une médecine universelle, a été écrite par la reine elle-même, en lettres d'or, et que l'exemplaire autographe de cette recette est encore déposé dans la bibliothèque impériale de Vienne. A la mort de son époux, arrivée le 13 juillet 1342, elle fut chargée du gouvernement des deux royaumes de Hongrie et de Pologne. Elle donna à son époux des preuves d'une intrépidité et d'une tendresse rare, car un des serviteurs les plus intimes du roi, voulant l'assassiner pendant qu'il étoit à table avec son épouse, à Belgrade l'an 1326, et ayant déja reçu sur la tête un coup de sabre, elle se présenta devant l'assassin au moment où il donna le second coup, elle le para avec son bras, qui lui fut coupé; et c'est ainsi qu'elle sauva son époux. Le meurtrier fut saisi et exécuté.

VIII. ÉLIZABETH *ou* ISABELLE DE PORTUGAL, impératrice et reine d'Espagne, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, et de Marie de Castille, sa seconde femme, née à Lisbonne en 1503, fut mariée à Séville avec l'empereur Charles-Quint, qui lui donna pour devise les *trois Graces*, dont l'une portoit des roses, l'autre une branche de

myrte, et la troisième une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux étoit le symbole de sa beauté, de l'amour qu'on avoit pour elle, et de sa fécondité. On les orna de ces paroles, *Hæc habet et superat*... Elizabeth mourut en couches à Tolède en 1538. François de Borgia, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage, autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort, qu'il quitta le monde pour se retirer dans la compagnie de Jésus.

IX. ÉLIZABETH DE BOSNIE épousa Louis, roi de Pologne, et fut célèbre par ses malheurs. Après la mort de son époux, en 1382, elle fut nommée régente du royaume et tutrice de Marie sa fille. Charles de Duras, ayant envahi la couronne de Hongrie et de Pologne, les enferma l'une et l'autre dans une étroite prison, où elles restèrent jusqu'en 1386, qu'il fut massacré. Pour le venger, le gouverneur de Croatie fit noyer la reine Elizabeth.

† X. ELIZABETH D'AUTRICHE, fille de l'empereur Maximilien II, et femme de Charles IX, roi de France, mariée à Mézières le 26 novembre 1570, étoit une des plus belles personnes de son temps; sa vertu surpassoit encore sa beauté. La funeste nuit de la Saint-Barthélemi l'affligea extrêmement : elle n'en apprit pas plutôt la nouvelle à son réveil, qu'elle se jeta, toute baignée de pleurs, aux pieds de son crucifix, pour demander à Dieu miséricorde d'une action si atroce, et qu'elle détestoit avec horreur. Elizabeth n'eut que très-peu de part à tout ce qui se passa en France, sous le règne tumultueux de Charles IX. Elle n'étoit attentive qu'à régler sa maison, et à y faire régner les principes de sagesse et d'honneur dont elle étoit pénétrée. Sensible aux égards de son mari, qu'elle aimoit et honoroit extrêmement, elle étoit douce et patiente; Charles étoit vif et emporté; le feu du roi étoit modéré par le flegme d'Elizabeth : aussi ne perdit-elle jamais son cœur et son estime, et il la recommanda, en mourant, à Henri IV, alors roi de Navarre, avec beaucoup de tendresse : « Ayez soin de ma fille et de ma femme, lui dit-il; mon frère, ayez-en soin, je vous les recommande. » Pendant sa maladie, Elizabeth passoit en prières, pour sa guérison, tout le temps qu'elle n'employoit pas auprès de lui. Lorsqu'elle l'alloit voir, elle ne se plaçoit pas auprès de son lit, mais un peu à l'écart, et en perspective. A son silence modeste, à ses regards tendres et respectueux, on eût dit qu'elle le couvroit, dans son cœur, de l'amour qu'elle lui portoit : « Puis, ajoute Brantôme, on lui voyoit jeter des larmes si tendres et si secrètes, que, qui ne prenoit pas bien garde, n'y eût rien connu; essuyant ses yeux humides, qu'elle en faisoit pitié très-grande à chacun : car, continue-t-il, je l'ai vue. » Elle renfermoit sa douleur; elle n'osoit pas laisser paroître sa tendresse; elle craignoit que le roi ne s'en aperçût. Le prince ne pouvoit s'empêcher de dire, en parlant d'elle, « qu'il pouvoit se flatter d'avoir, dans une épouse aimable, la femme la plus sage et la plus vertueuse, non de la France, non pas de l'Europe, mais du monde entier. » Cependant il fut aussi réservé avec elle que la reine-mère, qui, craignant qu'elle n'eût quelque pouvoir sur le roi, détourna sans doute ce prince d'avoir pour elle une confiance qui eût dérangé ses projets. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection Marguerite, reine de Navarre, sa belle-sœur, quoique d'une

conduite bien opposée à la sienne; et, après son retour en Allemagne, Elizabeth entretint toujours avec elle commerce de lettres. Elle lui envoya même, pour gage de son amitié, deux *Livres* qu'elle avoit composés : l'un, *sur la parole de Dieu ;* l'autre, *sur les événemens les plus considérables qui arrivèrent en France de son temps.* Cette vertueuse princesse, après la mort du roi son époux, s'étoit retirée à Vienne en Autriche, où elle mourut en 1592, âgée seulement de 38 ans, dans un monastère qu'elle avoit fondé.

† XI. ÉLIZABETH, femme d'Edouard IV, roi d'Angleterre, fille du chevalier de Woodwill et de Jacqueline de Luxembourg, qui avoit épousé en premières noces le duc de Bedfort, fut d'abord dame d'honneur de Marguerite, femme de Henri IV. Belle et sage, elle fut recherchée par plusieurs seigneurs distingués, et fut mariée au chevalier Gray, qui, en 1455, perdit la vie à la bataille de Saint-Albans. Elizabeth, devenue veuve, se retira chez sa mère à Grafton, dans le comté de Northampton. En 1464, Edouard IV, chassant dans les environs, fut frappé des attraits de la jeune veuve, qui vint implorer à genoux sa protection pour des enfans orphelins. Ce monarque passa bientôt de la pitié à la plus vive tendresse, et la vertu d'Elizabeth étant inflexible, Edouard lui offrit sa couronne. Un mariage secret les unit, tandis que le comte de Warwick négocioit, par les ordres mêmes du roi, une alliance avec Bonne de Savoie, sœur de la reine de France. Elizabeth eut sur l'esprit et le cœur de son époux un empire qu'elle conserva jusqu'à sa mort. Elle en profita pour l'élévation de sa famille. Son père fut fait comte de Rivers; ses frères et ses enfans du premier lit furent comblés de biens et d'honneurs. En 1470, Edouard ayant été obligé, par les troubles suscités dans son royaume, de se retirer en Flandre, la reine s'enferma dans l'asile de Westminster, où elle mit au monde Edouard, son fils aîné. L'année suivante, la fortune fut plus favorable à son époux; et en remontant sur le trône, il donna de nouvelles preuves de tendresse à Elizabeth. Ce prince étant mort en 1483, le duc de Glocester, frere d'Edouard IV, s'empara de la personne d'Edouard V, pour régner sous son nom. Elizabeth, voulant se soustraire à la violence de son beau-frère, s'enferma de nouveau à Westminster, avec le duc d'Yorck, son fils, et les princesses ses filles. Le duc de Glocester, qui avoit pris le nom de *Protecteur du royaume*, acquéroit tous les jours plus de puissance en Angleterre. Il se défit des trois fils d'Edouard IV, pour monter sans obstacle sur le trône, sous le nom de Richard III. Elizabeth, accablée par le spectacle de tant d'atrocités, fut tirée de son asile par le meurtrier de ses enfans, et forcée de dissimuler. Elle fut depuis confinée dans le monastère de Bermondsey par Henri VII, qui avoit épousé l'aînée des filles de cette reine infortunée, nommée ÉLIZABETH, comme sa mère. Richard III, pour affermir son usurpation, avoit en vain voulu se marier avec cette jeune princesse, qui résista courageusement à toutes les propositions de l'assassin de ses frères. Elizabeth, sa mere, mourut en 1486, et fut enterrée à Windsor, auprès du corps d'Edouard IV, son époux.

† XII. ÉLIZABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur Marie, montée sur le trône, la retint long-temps

en prison. Elizabeth profita de sa disgrace pour cultiver son esprit : elle apprit les langues et l'histoire ; elle eut l'art de se concilier à la fois sa sœur, les catholiques et les protestans. Après la mort de Marie, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe, en 1559, par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits ; mais elle étoit protestante dans le cœur, et ne tarda pas à établir sa religion. A peine étoit-elle proclamée, que Philippe II, roi d'Espagne, lui fit demander sa main. Elizabeth avoit voulu dans ses malheurs épouser un simple gentilhomme ; elle refusa ce monarque et d'autres rois et princes très-puissans (*voyez* Éric, n° III, Philibert-Emmanuel, François, duc d'Alençon, etc.), dès qu'elle eut la couronne. Les disputes se rallumèrent de toutes parts. La doctrine des réformés avoit autant de partisans que celle des catholiques. Elizabeth, profitant de la disposition des esprits, convoqua un parlement qui rétablit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes, avec quelques restes de la discipline et des cérémonies de l'Église catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornemens de l'Église, les orgues, la musique furent conservés ; les décimes, les annates, les priviléges des Églises, abolis ; la confession permise, et non ordonnée ; la présence réelle admise, mais sans transsubstantiation. La politique d'Elizabeth lui faisant penser que la suprématie devoit rester à la couronne, elle fut chef de la religion, sous le nom de souveraine gouvernante de l'Église d'Angleterre, pour le spirituel et pour le temporel. Les prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés furent chassés de leurs églises ; mais la plupart obéirent. De 9400 bénéficiers que contenoit la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines et 80 curés, qui, n'acceptant pas la réforme, perdirent leurs bénéfices. La reine fit un grand nombre de lois pour interdire l'exercice de la religion catholique. Les premières contraventions à ces lois étoient punies par de grosses amendes ; ensuite on confisquoit les biens : enfin on finit par jeter plusieurs catholiques dans des prisons perpétuelles, où on les laissoit périr quelquefois de misère. Elizabeth fit déclarer criminels de lèse-majesté tous les prêtres anglais catholiques qui reviendroient en Angleterre. Quelques-uns finirent leur vie dans des cachots, quelques autres dans les tourmens. (*Voy.* Campian.) Les partisans de cette princesse disent que les supplices ne furent ordonnés qu'après que Pie V eut lancé une bulle en 1570, par laquelle les Anglais étoient absous de tous leurs sermens, et vivement exhortés à faire passer la couronne sur une autre tête. Ces invitations, soutenues par les exhortations des jésuites, qu'on appeloit dès-lors une épée nue dont la poignée est toujours à Rome, firent penser que les catholiques pourroient remuer ; mais ils eussent été accablés sous le nombre des protestans, s'ils eussent osé se soulever. Les membres de la société qui voulurent faire des prosélytes périrent par la main du bourreau. Le trône d'Elizabeth n'étoit pas encore affermi ; elle crut qu'il falloit verser un peu de sang pour donner la paix à l'état. Mais des exécutions cruelles n'étoient pas, comme l'observe Hume, une excellente méthode pour réconcilier les esprits avec le gouvernement, ni avec la religion nationale. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit trop être étonné de la facilité avec laquelle les Anglais changeoient alors de religion. De catholiques qu'ils étoient, Henri VIII en fit des

hérétiques ; d'hérétiques, Marie, sa fille, en fit des catholiques ; de catholiques, Elizabeth en refit des hérétiques, et tout cela dans moins de 40 ans. Tandis que cette reine tâchoit de pacifier l'intérieur, elle se rendoit redoutable au dehors. Marie Stuart, reine d'Ecosse, épouse de François II, prenoit le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VII. Elizabeth l'oblige à y renoncer après la mort de son mari. Elle réprime les Irlandais, secrètement attachés à la cour de Rome, et pensionnaires de celle de Madrid. (*Voy.* FITZ-MORITZ.) La maison royale de France étoit poursuivie par les armes de la Ligue : elle la protège, et envoie des troupes à Henri IV, pour l'aider à conquérir son royaume. La république de Hollande étoit pressée par les troupes de Philippe II ; elle l'empêche de succomber. Elle répond aux ambassadeurs des Hollandais qui lui offrirent la souveraineté des Pays-Bas : « Il ne seroit ni beau, ni honnête, que je m'emparasse du bien d'autrui. » La haine contre l'Eglise romaine s'étoit encore fortifiée dans son cœur, depuis que Sixte-Quint qui ne pouvoit s'empêcher de l'appeler en l'anathématisant, *uno grande cervello di principessa*, l'avoit excommuniée, et depuis que Philippe II et les partisans de Marie Stuart excitoient de concert les catholiques en Angleterre. Marie, bien moins puissante, bien moins maîtresse chez elle, plus foible et moins politique qu'Elizabeth, se préparoit de grands malheurs par cette conduite. Les Ecossais, mécontens, l'obligèrent à quitter l'Ecosse, et à se réfugier en Angleterre. Elizabeth ne lui accorda un asile qu'à condition qu'elle se justifieroit du meurtre de son époux, que la voix publique lui attribuoit ; et en attendant cette justification, elle la fit emprisonner. Il se forma dans Londres des partis en faveur de la reine prisonnière. Le duc de Norfolck, catholique, voulut l'épouser, comptant sur une révolution, et sur le droit de Marie à la succession d'Elizabeth ; il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnèrent pour avoir demandé au roi d'Espagne et au pape des secours en faveur de la malheureuse princesse. Le supplice du duc ne ralentit pas l'ardeur des partisans de Marie, animés par Rome, l'Espagne, la Ligue et les jésuites. Cinq scélérats déterminés s'engagèrent par serment à assassiner la reine d'Angleterre. On découvrit leur complot : on découvrit qu'ils écrivoient à Marie Stuart ; mais on ne put pas prouver que cette princesse fût leur complice. Elizabeth, après avoir fait mourir ces malheureux et leurs coupables associés, pressa le jugement de la reine d'Ecosse, injustement mêlée à leurs conspirations. Ce qui la hâta, dit-on, fut une lettre interceptée que le roi d'Espagne écrivoit à Marie en ces termes : « Je prie votre majesté d'avoir bon courage, puisque j'espère, avec le secours de Dieu et celui de mes armes, de vous voir bientôt sur le trône, où vous verrez à vos pieds celle qui vous opprime maintenant. » En vain l'ambassadeur de France et celui d'Ecosse intercédèrent pour Marie ; elle eut la tête tranchée, après 18 ans de prison, le 18 février 1587. Elizabeth, joignant la dissimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avoit fait mourir, peut-être autant par jalousie que par politique. Elle prétendit qu'on avoit outre-passé ses ordres, et fit mettre en prison le secrétaire d'état, qui avoit, disoit-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. Cette comédie, dans une affaire si tragique, ne la rendit que plus odieuse, Mais la dissimulation étoit à ses yeux la principale qualité des souverains. Un évêque ayant osé lui rappeler que, dans une certaine circonstance,

elle avoit agi plus en politique qu'en chrétienne : « Je vois bien, lui répondit-elle, que vous avez lu tous les livres de l'Ecriture, excepté celui des Rois... » Philippe II avoit préparé une invasion en Angleterre, du vivant de l'infortunée Ecossaise. Il mit en mer, un an après sa mort, en 1588, une puissante flotte, nommée l'*Invincible*; mais les vents combattirent pour Elizabeth : l'armée espagnole périt presque toute par la tempête, ou fut la proie des Anglais. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la manière des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique : *Venit, vidit, vicit*, d'un côté ; et ces mots de l'autre : *Dux femina facti*. On frappa une autre médaille, sur le revers de laquelle on voyoit une flotte fracassée par la tempête avec cette légende : *Afflavit Deus, et dissipati sunt*. Elizabeth, au premier bruit de cet armement formidable, s'étoit montrée au camp de Tellebury pour animer le courage des soldats. « Moi-même, leur dit-elle, je vous conduirai à l'ennemi. Je sais que je n'ai que le foible bras d'une femme, mais j'ai l'ame d'un roi, et qui plus est d'un roi d'Angleterre. Je périrai plutôt dans le combat que de survivre à la ruine et à l'esclavage de mon peuple. » Le chevalier Drake, et quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avoient conquis à peu près vers le même temps plusieurs provinces en Amérique. La marine, sous ce règne, fut dans l'état le plus florissant. Les Irlandais, qui avoient tenu tête à la reine en faveur de la religion catholique, grossirent le nombre de ses conquêtes. Le comte d'Essex, son favori, nommé viceroi d'Irlande, tenta de faire révolter cette province. Ce comte, le plus fier des hommes, vouloit se venger, dit-on, d'un soufflet que la reine lui avoit donné dans la chaleur d'une dispute. Il fut convaincu de haute trahison, et périt, non pas victime de la jalousie de la reine, comme on le croit communément, mais bien victime de son ambition, de son ingratitude, et de son humeur vindicative. (*Voyez* ESSEX.) Elizabeth le pleura, dit-on, en le faisant punir; on prétend même que, dans le temps de la faveur du comte, elle lui avoit donné une bague, en lui promettant que, dans quelque circonstance qu'il se trouvât, et quelques efforts que fissent ses ennemis pour le perdre, elle seroit toujours prête à l'entendre lorsqu'il lui produiroit ce gage précieux de son amitié. Le favori, condamné à mort, pria la comtesse de Nottingham de porter la bague à Elizabeth ; mais le comte de Nottingham, son ennemi, empêcha qu'elle ne fût rendue. La reine attendoit, dit-on, l'anneau fatal avec la plus vive impatience; ne le recevant point, elle se crut méprisée, et signa l'ordre de l'exécution. Enfin, la comtesse de Nottingham, déchirée de remords dans une maladie mortelle, lui avoua tout. Elizabeth, furieuse et inconsolable, se livra d'abord à l'emportement de la colère, ensuite à l'amertume du chagrin. Sa profonde mélancolie lui fit dédaigner les soulagemens et les remèdes. Une affreuse langueur la réduisit bientôt à l'extrémité. Le conseil lui demanda ses intentions au sujet de son successeur ; elle indiqua le roi d'Écosse, son plus proche parent, et mourut le 3 avril 1603, à 70 ans, après 44 de règne.—Elizabeth avoit eu dans tous les temps de l'aversion pour les médecins. On lui proposa d'en appeler quelqu'un dans ses derniers momens. « Je n'ai point voulu, répondit-elle, m'en servir lorsque j'étois jeune ; sans quoi, ils se seroient vantés d'avoir prolongé mes jours jusqu'à l'âge où je me

trouve : pourquoi les appellerois-je aujourd'hui, que, n'y ayant plus d'huile dans la lampe, on pourroit leur reprocher de m'avoir tuée ? » Elle parla avec la même franchise à l'archevêque de Cantorbéry, qui l'encourageoit à franchir le dernier passage, en lui détaillant tout ce qu'elle avoit fait de louable. « Milord, lui dit-elle, la couronne que j'ai portée pendant long-temps m'a donné assez de vanité pendant ma vie ; ne l'augmentez pas quand je suis si près de la mort. » Elle n'avoit jamais voulu se marier ; la nature l'avoit, dit-on, conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Quelques historiens disent qu'elle craignoit de se donner un maître. « Étant mariée, lui disoit l'ambasssadeur d'Écosse, vous ne seriez que reine ; au lieu qu'à présent vous êtes roi et reine tout ensemble. » Elle disoit à son parlement que l'épitaphe la plus flatteuse pour elle seroit celle-ci : *Ci gît Elizabeth, qui vécut et mourut vierge et reine.* Le règne d'Elizabeth est un des plus beaux spectacles qu'ait eus l'Angleterre. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, ses lois affermies, sa police perfectionnée. Elizabeth, ennemie du luxe, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, et généralement tout ce qui pouvoit être appelé superflu dans les armes et les vêtemens. Ce fut cependant elle qui porta en 1561 les premiers bas de soie qu'on ait vus en Angleterre. Les finances ne furent employées qu'à défendre la patrie. Elle eut des favoris ; mais elle ne les enrichit point aux dépens de ses sujets. Sans accorder la liberté de conscience, elle sut se garantir des guerres de religion qui embrasoient presque toute l'Europe. Ce qu'on trouvera non moins singulier, c'est que le pouvoir arbitraire, dont elle étoit si jalouse, ne l'empêcha pas de posséder l'affection de ses sujets. Elle leur donna plusieurs fois des preuves de sa confiance. « Je ne croirai jamais d'eux, disoit-elle, ce que des pères et mères ne voudroient pas croire de leurs enfans. » Sixte-Quint disoit « qu'il n'y avoit au monde que trois personnes qui sussent régner ; le roi de France Henri IV, la reine Elizabeth, et lui. » La gloire que s'acquît Elizabeth par la fermeté, la prudence et la sagesse de son gouvernement, par sa profonde politique, par sa vigilance infatigable, par son courage, par sa dextérité dans les affaires les plus épineuses, par son économie exempte d'avarice, fut obscurcie par des artifices de comédienne, que tant d'historiens lui ont reprochés, et souillée par le sang de Marie Stuart. Elizabeth, avec une grande connoissance de la géographie et de l'histoire, parloit, ou du moins entendoit cinq à six langues différentes. Elle traduisit divers *Traités* du grec, du latin et du français. Sa *Version* d'Horace fut long-temps estimée en Angleterre. La qualité d'auteur étoit une des plus flatteuses pour sa vanité, ainsi que celle de belle femme. On la flattoit très-imparfaitement, même à l'âge de 68 ans, en parlant de ses talens sans vanter sa beauté.... La *Vie d'Elizabeth*, par Gregorio Léti, le plus menteur de tous les historiens, imprimée à La Haye en 1741, et traduite en français, 2 vol. in-12, ne mériteroit pas d'être citée, s'il y en avoit une meilleure. *Voyez* Cargli *et* Lambrun.

XIII. ELIZABETH Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane, née en 1692, épousa Philippe V en 1714, après

la mort de Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Ce fut l'abbé Albéroni qui donna l'idée de ce mariage à la princesse des Ursins, favorite du monarque espagnol. Il lui fit envisager la jeune princesse comme étant d'un caractère souple, d'un esprit simple, sans ambition et sans talens. C'étoient autant de contre-vérités. La négociatrice, sachant qu'elle avoit été abusée par l'abbé Albéroni, voulut faire échouer ce projet; mais il n'étoit plus temps: Elizabeth étoit en chemin. Le roi, avec toute sa cour, alla au-devant d'elle à Guadalaxara. La princesse des Ursins s'avança pour la recevoir jusqu'à Zadraque; mais à peine fut-elle arrivée, qu'ayant osé censurer quelques-unes des actions d'Elizabeth Farnèse: « Qu'on me délivre de cette folle, dit la jeune reine, et qu'on la conduise hors du royaume. » Ce qui fut fait sur-le-champ, d'accord sans doute avec le roi. Elizabeth eut beaucoup de pouvoir sur l'esprit de Philippe V, qui, entraîné par son tempérament, et retenu par la religion, ne donna jamais de rivale à la reine et s'en laissa gouverner. Le maréchal de Noailles en fait ce portrait dans une lettre à Louis XV. « Elle me paroît avoir de l'esprit, de la vivacité; entend finement, répond juste; elle a une politesse noble. Je n'ai pas encore assez traité avec elle pour avoir pu approfondir son caractère; mais, en général, je crois qu'on peut avoir excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle est femme, elle a de l'ambition; elle craint d'être trompée; elle l'a été: ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pousse peut-être un peu trop loin. » Lorsque Philippe V donna la toison d'or au comte de Noailles, fils du maréchal, la reine dit à celui-ci: « Il n'y a pas d'exemple qu'un père et un fils aient eu en même temps la toison d'or; mais le maréchal de Noailles est bien fait pour les exceptions. » Cette princesse, suivant Duclos, avoit de l'esprit naturel, mais sans la moindre culture. « Elle l'avoit souvent faux, dit-il, et la passion l'égaroit encore: cherchant toujours son intérêt personnel, elle s'y trompoit dans bien des occasions, et prenoit de fausses routes pour y parvenir. Elle avoit de l'ambition, sans élévation d'ame. Incapable d'affaires faute de connoissances, les défiances et les soupçons faisoient toute sa prudence. Elle avoit la finesse et le manége des gens du peuple. Violente par caractère, elle se contenoit par intérêt. Employant l'artifice, où la candeur l'eût mieux servie, elle supposoit toujours qu'on vouloit tromper, parce qu'elle en avoit le dessein. Elle aimoit les rapports: disposition dans un prince qui remplit sa cour de délateurs. » Jusqu'au moment de son mariage, elle eut le cœur autrichien; et si depuis elle rechercha la France, ce fut par nécessité et non par sentiment. Elle mourut en 1766, à 74 ans. *Voy.* JUVARA.

XIV. ÉLIZABETH, princesse palatine, fille aînée de Fréderic V, électeur palatin du Rhin, élu roi de Bohême, naquit en 1618. Dès son enfance, elle cultiva son esprit; elle apprit les langues, se passionna pour la philosophie, et sur-tout pour celle de Descartes. Elle saisit avec avidité ce que la géométrie a de plus abstrait, et la métaphysique de plus sublime. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses Principes, « qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages. » Elizabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrace de sa mère, qui la soupçonnoit d'avoir

eu part à la mort de d'Epinay, gentilhomme français assassiné à La Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heydelberg, et de là à Cassel. Sur la fin de ses jours, elle accepta la riche abbaye d'Hervorden, qui devint dès-lors une académie de philosophes, et une retraite pour tous les gens de lettres, de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles cartésiennes; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la religion catholique, elle fit toujours profession du calvinisme, dans lequel elle avoit été élevée.

XV. ÉLIZABETH Petrowna, impératrice de toutes les Russies, fille du czar Pierre Ier, née le 29 décembre 1710, monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le czar Iwan, regardé comme imbécille. Elle avoit été fiancée en 1747 au duc de Holstein-Gottorp; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu; Elizabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux guerres de la France, et montra toujours une constante amitié pour ses alliés. Elle mourut le 5 janvier 1762, à 51 ans. Dans sa dernière maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté treize ou quatorze mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même temps qu'on rendît toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, et que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million et demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers les débiteurs emprisonnés pour une somme au-dessous de cinq cents roubles; elle en ordonna le paiement de ses propres deniers. On fait monter à plus de vingt-cinq mille le nombre des infortunés qui furent relâchés. Une chose non moins remarquable dans un pays, sujet à autant de révolutions que la Russie, c'est que cette princesse avoit fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle règneroit: vœu qui lui auroit mérité le beau titre de clémente, si les prisons et l'exil en Sibérie, que ses favoris prodiguèrent, n'eussent pas été souvent plus durs que la mort. Des intrigues de cour, qu'on traitoit de conspirations, avoient été punies comme des crimes. De simples propos exposèrent des seigneurs et des dames de sa cour aux plus rudes traitemens. Ainsi, quoiqu'Elizabeth fût naturellement bonne, elle agit souvent en princesse vindicative, parce qu'elle étoit dirigée par des favoris soupçonneux. Ces favoris furent en même temps ses amans, et elle se plut à ne mettre nulle contrainte dans ses plaisirs comme dans ses actions. On lui a reproché avec raison d'avoir fait traiter cruellement madame Lapoukin, qui avoit foiblement conspiré contre elle, mais qui, étant la plus belle femme de son siècle, avoit excité sa jalousie. « Elizabeth ressembloit à Catherine sa mère, dit M. Castera, et étoit encore plus belle. Elle possédoit une taille avantageuse et admirablement proportionnée; et quoique ses traits fussent un peu grands, sa physionomie n'en avoit pas moins une douceur inexprimable, qu'elle augmentoit encore par les graces d'une conversation souvent enjouée, et presque toujours flatteuse. Mais si elle égaloit sa mère par ces avantages qui prêtent tant de charmes à la société d'une femme, si elle la surpassoit dans son goût démesuré pour les plaisirs, elle étoit loin d'avoir comme elle cette force

d'ame qui donne à ceux dont elle est le partage un ascendant irrésistible sur tout ce qui les entoure: au lieu de savoir dominer les autres, Elizabeth se laissoit sans cesse dominer par eux. » On dit qu'elle épousa en secret son grand-veneur Alexis Razoumosski. Cette souveraine ne permettoit pas que les femmes de sa cour portassent les mêmes modes et les mêmes robes qu'elle. Pour les prendre, il leur falloit attendre qu'elle les eût quittées. Il est vrai qu'elle en changeoit souvent; car à sa mort on assure qu'on en trouva dans ses armoires près de trente mille.

* XVI. ÉLIZABETH (Christine), princesse de la maison Brunswick-Wolfenbuttel, née le 8 novembre 1715 à Brunswick, et mariée le 12 juin, 1733, à Salzdahlen, à Frédéric II, roi de Prusse. Cette reine étoit généralement estimée, par son excellent caractère, par ses vertus et son esprit orné. Son époux sut apprécier en elle des qualités si éminentes, quoiqu'il n'eût pas été libre dans son choix, et que, pendant toute sa vie, il ait vécu éloigné d'elle : car, dès la mort de son père, en 1740, en l'instruisant de son avénement au trône, il lui donne dans sa lettre les témoignages les moins équivoques de sa haute considération. Voici ses propres expressions : « Tout le royaume sait, madame, de quelle manière je vous ai conduite à l'autel. Vous seule savez comment depuis j'ai vécu avec vous. Ces considérations peut-être vous font craindre qu'aujourd'hui, devenu maître de mes actions, je ne renonce aux obligations que je n'ai contractées que parce qu'on m'y avoit forcé, et qui, de mon côté, n'ont jamais été remplies. Mais sachez, madame, que votre patience, votre tendresse, vos qualités aimables et vos vertus m'ont depuis long-temps ouvert les yeux, quoiqu'il y ait dans mon caractère je ne sais quoi qui m'a empêché de faire cet aveu avant le moment où je puis le faire d'une manière qui prouve à vos yeux et à ceux de tout le monde qu'il est l'effet de ma propre détermination. Ce moment est venu, et je vous invite, madame, à partager avec moi un trône que vous êtes si digne d'occuper? » Frédéric conduisit son épouse le 1 juin à Berlin, et la présenta à sa cour, en prononçant ces mots : « Voilà votre reine. » Il lui donna le château de Schonhausen, où elle passa ses étés. Au moment de mourir, le 16 août 1786, le roi lui donna encore des preuves de sa vénération. Il ordonna, dans son testament, que, non seulement les 41,000 rixdales, sa pension annuelle, continueroient à lui être payées, mais qu'on y joindroit encore 10,000 rixdales de rentes : « car, disoit-il, elle ne m'a pas causé le moindre déplaisir pendant mon règne, et elle mérite le respect, l'amour et l'estime, à cause de sa vertu inébranlable. » Sa vie est une suite non interrompue de bienfaits. Elle dépensa tous les ans 24,000 rixdales, qui faisoient la moitié de ses revenus, en aumônes et pensions accordées à de pauvres familles. Le 12 juin 1783, elle eut le bonheur, si rare parmi les souverains, de célébrer la cinquantième année de son mariage. Elle mourut le 13 janvier 1797. Elle a traduit en français plusieurs ouvrages allemands, et composé en français les ouvrages suivans : *La sage révolution*, Berlin, 1779; *Méditation à l'occasion du renouvellement de l'année sur les soins que la providence a pour les humains*, etc., Berlin, 1777, in-8°; *Réflexions pour tous les jours de la semaine*, Berlin, 1777, in-8°; *Réflexions sur l'état des affaires publiques en 1778, adressées aux personnes craintives*, Berlin, 1778, in-8°.

† XVII. ÉLIZABETH DE FRANCE (Philippine-Marie-Hélène), sœur de Louis XVI, née à Versailles le 3 mai 1764, dernier enfant de Louis, dauphin de France, et de Marie-Joséphine de Saxe, sa seconde femme. Elizabeth de France n'avoit que trois ans lorsqu'elle perdit les auteurs de ses jours. L'amitié fraternelle s'en accrut; et à peine put-elle s'exprimer, qu'on la vit s'attacher intimement à son frère le duc de Berri, depuis Louis XVI, elle sembloit destinée un jour à le consoler dans ses malheurs, et à partager son sort. Cette princesse fut élevée particulièrement par madame de Makau, sous-gouvernante des enfans de France, institutrice aussi éclairée que vertueuse; on la vit attentive à tous ses devoirs, étudier avec fruit l'histoire et les mathématiques, et développer peu à peu le germe des plus excellentes qualités et des plus solides vertus. Son premier chagrin fut sa séparation d'avec madame Clotilde, sa sœur, mariée au prince de Piémont: elle avoit alors 21 ans. On parla bientôt de l'unir elle-même à un infant d'Espagne, puis au duc d'Aost, second fils du roi de Sardaigne; mais ces projets n'ayant pas eu d'exécution, la jeune princesse se félicita de ce qu'aucun autre sentiment ne viendroit occuper son cœur que celui de l'amitié. La douce société de ses frères, celle de madame de Makau et de ses deux filles les marquises de Souci et de Bombelles, la lecture, la promenade et l'exercice du cheval qu'elle aimoit beaucoup, de fréquentes visites à Saint-Cyr et à madame Louise sa tante qui s'étoit faite carmélite, remplissoient ses loisirs. « Je ne demande pas mieux, lui disoit le roi, que vous alliez souvent voir notre tante, à condition que vous ne la suivrez pas dans sa retraite; car j'ai besoin de vous. » Louis XVI voulut se faire inoculer; sa sœur suivit son exemple: Goëty fit l'opération à Choisy; et cette princesse s'y environna de soixante jeunes filles pauvres, à qui elle voulut faire partager le bienfait de l'inoculation, et les mêmes soins qu'on prendroit d'elle-même. Lorsqu'on forma sa maison, on assigna vingt-cinq mille livres par année pour ses diamans. Elizabeth obtint que cette somme seroit comptée six ans de suite à une jeune personne qu'elle aimoit, et dont l'indigence empêchoit l'établissement. Madame Elizabeth n'avoit point de maison de campagne, le roi lui en acheta une secrétement, et la lui donna. C'est là que Madame Elizabeth passa les plus doux momens de sa vie dans les soins champêtres, la bienfaisance, et les sentimens doux qu'inspire le spectacle de la nature. — La révolution française vint changer ses occupations de paix et de bonheur. Elizabeth ne vit qu'avec une sorte d'effroi la convocation des états-généraux: mais lorsqu'ils eurent commencé leurs opérations, elle ne s'occupa que du soin d'adoucir tous les chagrins dont son frère fut successivement accablé. Le 6 octobre, elle se rendit dans la chambre du roi, et lui inspira la fermeté qu'il montra; le lendemain, elle l'accompagna à Paris, et à l'Hôtel-de-Ville. Elle écrivoit alors à l'une de ses amies: « On nous a ramenés aux Tuileries, où rien n'étoit préparé; mais nous avons dormi de l'excès de fatigue: ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes prisonniers ici; mon frère ne le croit pas, mais le temps le lui apprendra. Nos amis pensent comme moi, que nous sommes perdus. Il ne nous reste d'espoir qu'en Dieu, qui n'abandonne point ceux qu'il choisit. Mon frère est pleinement résigné à son sort; sa piété augmente avec ses malheurs. » Lorsque Louis partit pour la frontière, sa sœur le

suivit, et fut ramenée de Varennes avec lui ; elle étoit à ses côtés, le 20 juin 1792, lorsqu'un furieux la prenant pour la reine, s'écria : « Voilà l'Autrichienne qu'il faut tuer. » Un officier de la garde nationale se hâta de la nommer. « Pourquoi, lui dit Elizabeth, ne pas leur laisser croire que je suis la reine, vous auriez peut-être évité un plus grand crime. » Le 10 août, elle ne voulut point quitter le château, malgré les instances du roi pour l'y déterminer... Elle le suivit à l'assemblée. Là, elle frémit au bruit des armes et des affreuses clameurs des Suisses mourans ; là, elle entendit prononcer la déchéance, et pendant deux jours discuter sur le choix de la prison la plus sûre pour renfermer sa famille et elle-même. Celle du Temple fut désignée : Elizabeth en fit celui de l'amitié. Tout ce que la tendresse a de plus touchant, la sensibilité de plus consolateur, la religion de plus sublime, fut offert par elle à Louis XVI et à ses enfans : elle ne se plaignit jamais, partagea toutes les douleurs, et sembla ne ressentir que celles qui frappoient les objets de son affection. « Elizabeth, dit un historien, mettoit tous ses soins à s'oublier elle-même pour ne s'occuper que des autres. A la cour, elle avoit été le modèle de la bonté ; au Temple, elle étoit celui de la patience et de la résignation. Pieuse sans superstition, philosophe sans morgue, elle étoit aussi savante sans vouloir le paroître. L'étude et l'amitié faisoient son bonheur ; sa bienfaisance durant ses jours prospères contribuoit à celui des misérables ; depuis qu'elle étoit prisonnière, elle ne possédoit plus que les trésors de son cœur, qu'elle partageoit entre son frère, sa sœur et leurs enfans. » Ils tombèrent malades ; Elizabeth leur prodigua tous ses soins, les servit constamment, et passa toutes les nuits de leur maladie sans se reposer. Bientôt ils ne reprirent la santé que pour perdre la vie. Après la condamnation de Louis XVI et de Marie-Antoinette, Elizabeth fut mise elle-même en jugement. Le 9 mai 1794, on vint à sept heures du soir l'arracher du Temple. Traduite à la conciergerie, elle y fut à l'instant même interrogée à huis-clos par Deliège, vice-président du tribunal révolutionnaire. Le lendemain elle parut devant le tribunal avec noblesse, et répondit, lorsqu'on lui demanda son nom et ses qualités : « Je me nomme Elizabeth de France, tante de votre roi. » Cette réponse si courageuse, au moment où elle étoit livrée sans secours à des juges sanguinaires, les étonna, et interrompit un instant l'interrogatoire. On avoit associé à son jugement vingt-quatre autres victimes ; mais on eut la cruauté de ne terminer sa vie qu'après l'avoir rendue témoin de l'exécution de tous ceux qui dans ce jour partagèrent son sort. Elle périt avec calme et résignation le 10 mai 1794. Sa bouche ne proféra pas une seule plainte contre ses juges et ses bourreaux. « Que leur avoit fait, dit un écrivain, cette sœur d'un monarque infortuné ? Elle n'avoit eu de rapport avec l'autorité que pour servir les malheureux de ses recommandations ; elle ne s'étoit mêlée que par ses larmes à la révolution ; et constamment attachée au sort personnel de son frère, elle l'eût suivi dans un désert, sans reporter ses regards vers les pompeux dehors de la fortune. Modeste et même timide au milieu des grandeurs, courageuse dans les disgraces, toujours vertueuse, la victime étoit digne d'être immolée sur l'autel élevé au génie du mal. » Elizabeth, sans avoir une beauté parfaite, possédoit une physionomie attachante et vive ; ses cheveux étoient châtains ; ses yeux bleus avoient une expression touchante

de mélancolie; elle avoit la bouche agréable, de belles dents, le teint d'une blancheur éclatante. On a imprimé en 1802 à Paris, en trois petits volumes, une Vie d'Elizabeth, par Mad. Guérard. M. Ferrand, ancien magistrat du parlement de Paris, a publié un éloge de cette princesse, qui a été traduit en italien par l'abbé Mallio, auteur des Annales de Rome.

XVIII. ELIZABETH DE HANAU. *Voyez* HESSE-CASSEL.

XIX. ÉLIZABETH DE BAVIÈRE, mère du duc d'Orléans, régent. *Voy.* PHILIPPE, n° XXIII.

XX. ÉLIZABETH. *Voyez* sous le mot ISABELLE les articles qui ne se trouvent pas ici.

* I. ELLAIN (Nicolas), Parisien, poëte peu connu, auteur d'un recueil de *Sonnets* publié in-8° à Paris en 1561, et d'un *Discours panégyrique à révérend père messire Pierre de Gondy, évesque de Paris, sur son entrée en la ville de Paris, du jeudi nèuviesme jour de mars* 1570, imprimé la même année in-4°.

* II. ELLAIN (Nicolas), docteur de la faculté de médecine de Paris, mort en 1621 à l'âge de 87 ans, est auteur d'un Traité imprimé à Paris en 1606, in-8°, sous le titre d'*Advis sur la peste.* Cet ouvrage a reparu dans la même ville en 1623, in-12, avec celui d'Antoine Mizauld, qui est intitulé : Divers remèdes et préservatifs contre la peste

ELLEBODIUS (Nicaise), natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les sciences lui mérita l'estime des grands hommes de son temps. Radecius, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut à Presbourg le 4 juin 1577. Ellebodius a donné, I. une *Version de grec en latin de Nemesius*, Anvers, 1565; Oxford, 1671; et dans la Bibliothèque des Pères, édition de Lyon, tom. VIII. Cette version d'un ouvrage savant et utile est faite de main de maître. II. Des *Poésies latines*, insérées dans le recueil de Gluter, intitulé *Deliciæ poëtarum Belgarum.*

† ELLER DE BROOKUSEN (Jean-Théodore), premier médecin du roi de Prusse, né en 1689 à Pletzkau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, mourut à Berlin en 1760. Au titre de premier médecin, que Frédéric-Guillaume lui avoit donné en 1735, Frédéric-le-Grand, son fils, joignit en 1755 celui de conseiller privé, et de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons de lui un *Traité de la connoissance et du traitement des maladies, principalement des aiguës*, en latin, traduit en français par M. Le Roy, médecin, 1774, in-12. Le fonds de la doctrine enseignée dans cet ouvrage est établi sur des observations importantes. La mort de l'auteur a privé le public de celles qu'il avoit faites *sur les maladies chroniques*, et c'est une perte; car il joignoit à une longue pratique, la sagacité, la dextérité et la patience nécessaires à un observateur. On lui doit encore une dissertation lue à l'académie de Berlin, *sur le principe de la fécondité des terres* : il y soutient que toute terre fertile est un mélange de sable, d'argile, et d'une terre adoptive produite par les débris et la putréfaction des végétaux. C'est l'opinion de Baumé dans son analyse chimique des terres.

ELLIES. *Voyez* DUPIN, n° IV.

* I. ELLIGER (Ottomar), peintre, naquit en 1653 à Gottembourg, d'un pere médecin, et qui voulut pendant long-temps lui faire embrasser sa profession. Elliger, entraîné par son goût pour la peinture, se réfugia à Anvers chez Daniel Seghers, qui lui enseigna toutes les graces de son art. Il égala ce maître dans la représentation des fruits et des fleurs : ses tableaux sont très-recherchés en Allemagne. Il mourut à la cour de Berlin, où l'électeur Frédéric-Guillaume l'avoit nommé son premier peintre. On voit dans la galerie de Dresde *trois petits tableaux* d'Elliger qui sont d'un fini très-précieux.

* II. ELLIGER (Ottomar), fils du précédent, né à Hambourg en 1666, mort à Mayence en 1732, instruit par son père des premiers élémens de la peinture, alla ensuite à Amsterdam prendre des leçons de Van Muscher; mais frappé de la beauté des ouvrages de Lairesse, il entra dans son école et devint un de ses meilleurs élèves. L'électeur de Mayence, charmé de plusieurs plafonds et de grands sujets qu'Elliger avoit peints a Amsterdam, lui commanda deux tres-grands tableaux ; l'un représentoit la *Mort d'Alexandre*, l'autre les *Noces de Thétis et de Pélée*. Ces ouvrages sont d'une composition riche, bien ordonnée, et d'une belle exécution ; l'électeur en fut si satisfait, qu'il fit un présent considérable à Elliger, et le nomma son premier peintre. On vante encore de cet excellent artiste le *Festin des dieux*, grand tableau qui suffit pour l'immortaliser. Elliger a fait aussi des *Tableaux* en petit, dignes d'être placés dans les riches cabinets. Il a orné plusieurs ouvrages typographiques; il en fut même tellement occupé, qu'il ne lui resta plus de temps pour peindre de grands ouvrages. La manière d'Elliger est grande et noble; ses fonds sont d'une belle architecture: on y retrouve les restes précieux des Egyptiens, des Grecs et des Romains, ainsi que des bas-reliefs relatifs au temps où les scènes se sont passées. On voit dans la galerie de Vienne, un joli tableau d'Elliger représentant *une jeune fille tenant d'une main un bocal d'or, et de l'autre son tablier où il y a toutes sortes de fruits ; devant elle on voit divers objets de nature morte, et autres accessoires.*

* ELLINGER (André), médecin, poëte et philosophe, né en 1526 en Thuringe, au cercle de la Haute-Saxe, fut reçu docteur en médecine à Leipsick en 1557, où il pratiqua son art avec beaucoup de réputation. En 1569 il fut appelé à Iéna, pour y remplir une des premières chaires de la faculté, et mourut dans cette ville en 1582. On a de lui des *Consultations* qui se trouvent parmi les *Consilia medica* que Wittich a fait imprimer à Leipsick en 1604, in-4°. Il est encore auteur de pièces plus considérables qu'il a publiées lui-même. Il a employé ses talens poétiques à donner des paraphrases sur les aphorismes et les pronostics d'Hippocrate ; elles sont intitulées, I. *Hippocratis aphorismorum, id est, selectarum maximeque rararum sententiarum paraphrasis poëtica*, Francofurti, 1579, in-8°. II. *Hippocratis prognosticorum paraphrasis poëtica, cum Cornelii Celsi aliquot Hippocratis prognosticorum versione latinâ*, ibid., 1579, in-8°.

* I. ELLIOT (Thomas), écuyer, natif du comté de Suffolck, florissoit vers le milieu du 16e siècle ; il passe pour avoir le premier publié en Angleterre un *Dictionnaire latin et anglais*, Londres, 1541, in-fol., considérablement enrichi par Thomas Cooper, en 1552.

* II. ELLIOT (Jean), puritain anglais, mérita le titre d'Apôtre des Indiens, par l'activité de son zèle à convertir au christianisme les sauvages habitans de l'Amérique septentrionale, vers l'an 1633. Il apprit leur langue, et y traduisit la Bible ainsi que plusieurs ouvrages édifians et instructifs; il les rassembla dans des congrégations régulières, et il avoit un talent particulier de proportionner ses leçons à la mesure de leur intelligence. Maykew, Shappart et d'autres le secondoient dans ses travaux.

* I. ELLIS (Clément), théologien anglais, né en 1680, mort en 1700, éleve du collége de la reine à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, obtint, en 1680, la cure de Kirkby au comté de Nottingham, et en 1693 un canonicat à l'église collégiale de Southwell. Il a donné un livre intitulé l'*Instruction des Ecritures*, et d'autres *livres de théologie pratique*.

† II. ELLIS (Jean), savant naturaliste anglais, membre de la société royale de Londres, nommé par le roi agent de la Floride occidentale et de la Dominique, fut à portée de rassembler et de décrire les productions naturelles de divers climats éloignés. Lié par l'amitié la plus tendre avec le célèbre Linnée et les savans naturalistes Solander et Fothergill, ce fut aux soins de ces derniers qu'il dut la publication de plusieurs de ses écrits. Il mourut le 15 octobre 1776. Ses principaux ouvrages sont, I. *Essai sur l'histoire naturelle des coralines et autres productions marines du même genre qu'on trouve sur les côtes de la Grande-Bretagne*, traduit de l'anglais, La Haye, 1756, in-4°. II. Divers *Mémoires* lus à la société royale sur *la nature animale des zoophytes*, sur *les gorgones*, sur *l'actinia sociata*. Ces Mémoires lui mériterent une médaille et des éloges de la société royale en 1768. III. *Lettre à Linnée sur la dionœa muscipula*. Schreber a fait réimprimer cette lettre en allemand et en latin, à Erlang, 1771, et y a joint la figure coloriée de cette plante singulière. IV. *Histoire du café*, 1774. V. *Histoire des zoophytes*. C'est le dernier ouvrage d'Ellis, qui n'en put publier que 63 planches. On en doit le recueil à Banks et Solander, Londres, 1786, in-4°.

† III. ELLIS (Henri), compagnon du capitaine Cook dans son dernier voyage, dont il a donné la relation en 1748, 2 vol., se tua en mai 1785, en tombant du haut d'un mât à Ostende. Sellius a traduit en français la relation du voyage de la baie de Hudson, fait en 1746 et 1747 par Henri Ellis, pour la découverte du passage de nord-ouest, Paris, 1749, 2 vol. in-12.

* IV. ELLIS (Jean), poëte anglais, né à Londres en 1698, mort en 1791, exerça le notariat, fut plusieurs années quartenier, et chef de la compagnie des notaires. On a quelques pièces de lui dans le recueil de Dodsley. Il a publié aussi séparément, I. *La Surprise*, ou *le Gentilhomme devenu apothicaire*, conte en vers, dans le goût de Hudibras. II. *Le chant de l'Enéide travestie*, ajouté par Maphæe. Le docteur Johnson étoit très-lié avec Ellis.

ELLOTIS (Mythol.), prêtresse de Minerve à Corinthe, se réfugia dans le temple de cette déesse lorsque les Doriens mirent le feu à la ville; elle y fut brûlée. Quelque temps après la peste désolant le pays, l'oracle déclara que, pour faire cesser ce fléau, il falloit honorer Ellotis, et lui élever un temple.

* ELLYS (Antoine), prélat anglais, né en 1693, mort en 1761, élève de Clare-Hall à Cambridge, eut le vicariat de Saint-Olave-Jewry, auquel on réunit en 1724 le rectorat de Saint-Martin. En 1725, il obtint un canonicat de Glocester, et en 1752 il fut nommé évêque de Saint-David. Ellys a publié plusieurs *Sermons* séparés; une *Réponse à Hume sur les miracles;* un *Mémoire en faveur des épreuves pour les sacremens;* et après sa mort, on a publié de lui un *Traité de la liberté spirituelle et temporelle des protestans en Angleterre*, in-4°, 1765.

† EL-MACIN *ou* ELMACINUS (George), historien d'Egypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fît profession du christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrasins*, écrite en arabe, et traduite en latin par Erpenius, à Leyde, 1625, in-fol., sous ce titre: *Historia Saracenica, in quâ res gestæ Muslemorum fidelissimè explicantur*. On y trouve des choses curieuses.

I. ELMENHORST (Geverhart), de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, et s'y rendit très-habile. On a de lui des *Notes sur Minutius Félix*, et sur plusieurs auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau de Cèbes*, avec la version latine et les notes de Jean Casel.

II. ELMENHORST (Henri), auteur d'un *Traité* allemand *sur les spectacles*, imprimé à Hambourg en 1688, in-4°, dans lequel il tâche de prouver que les spectacles, tels qu'ils sont aujourd'hui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont capables de les former. On peut voir cette matière mieux discutée dans une Lettre du fameux citoyen de Genève à d'Alembert, et dans la *Réponse* à cette Lettre.

* ELOTTA, sculpteur et peintre grec, né en Etolie, se rendit célèbre par un beau tableau représentant *Junon*, qui fut placé dans le temple d'Ardée, et par les vers latins qu'il écrivit au bas de cet excellent ouvrage.

† ÉLOY (saint), né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfévrerie. Clotaire II employa ses talens, ainsi que Dagobert II, auquel il fit un trône d'or massif. Ce dernier prince le fit son monétaire ou trésorier. On le tira de ce poste pour le mettre sur le siége de Noyon en 640. Il parut avec éclat dans un concile de Châlons en 644, et mourut en 659, après avoir prêché le christianisme à des peuples idolâtres, et fondé grand nombre d'églises et de monastères. Ce fut lui qui inspira à Dagobert le goût des fondations; goût qui régnoit depuis long-temps dans la France, mais que personne ne porta plus loin que ce prince. Il lui dit un jour: « Donnez-moi la terre de Solignac, afin que j'en fasse une échelle par laquelle vous et moi nous méritions de monter au ciel. » Cette échelle fut un grand monastère où il établit 150 moines. Saint Ouen, son ami, a écrit sa Vie. L'abbé Lévesque, chapelain des orfévres et joailliers de Paris, en a donné une traduction, Paris, in-8°, en 1693. Il l'a enrichie d'une version de seize Homélies, qu'on croit être de saint Eloy. On voit, par les instructions qu'il donne à son peuple, que les superstitions qui régnoient de son temps étoient à peu près les mêmes que celles qui se pratiquent encore aujourd'hui. On consultoit les devins, les enchanteurs, les diseurs de bonne aventure: on agissoit d'après ce qu'ils avoient prédit ou rêvé. On observoit les éternumens, les saignemens de nez, le chant et le vol des oiseaux, les jours de la lune et de la semaine. On pas-

soit le premier jour de janvier dans des réjouissances. On chantoit et on dansoit à la fête de saint Jean. On sautoit par-dessus le feu de la veille, pour accoucher heureusement. Saint Eloy tâcha de déraciner ces superstitions; mais il étoit loin de haïr tous les genres de superstitions. Il fut un des grands promoteurs de celles que l'on commençoit à avoir de son temps pour les reliques des saints, etc. L'auteur de sa Vie, insérée dans le *Spicileg. vet. scriptor.* de Dacheri, dit à son sujet : *Huic sanctissimo viro inter cætera virtutum suarum miracula id etiam à Domino concessum erat, ut sanctorum martyrum corpora, quæ per tot sæcula abdita populis hactenùs habebantur, eo investigante ac nimio ardore fidei indagante patefacta proderentur* (tom. II, pag. 92) Il paroît combien saint Eloy fut heureux à cette chasse, puisqu'il découvrit à l'odeur les cadavres de saint Quintin, saint Platon, saint Crespin, saint Crépinien, saint Lucien, etc.

† II. ELOY (Nicolas-François-Joseph), médecin du prince Charles de Lorraine, né à Mons le 20 septembre 1714, et mort le 10 mars 1788, exerça sa profession avec autant de désintéressement que de lumières. Savant, modeste, studieux, il a publié un grand nombre d'écrits. I. *Réflexions sur l'usage du thé*, 1750, in-12. II. *Essai du Dictionnaire historique de la médecine*, 1755, 2 vol. in-8°. III. *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4°. L'auteur y donna plus d'étendue aux divers articles de l'ouvrage précédent. IV. *Cours élémentaire des accouchemens*, Mons, 1775, in-12. V. *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dyssenterie*, 1780, in-8°. VI. *Question medico-politique, si l'usage du café est avantageux à la santé, et s'il peut se concilier avec le bien de l'état dans les provinces belgiques?* 1781, in-8°.

† ELPENOR (Mythol.), compagnon d'Ulysse, changé en pourceau par Circé, qui lui rendit ensuite sa première forme.

† ELPHINGSTON (N.), Anglais, entré au service de Catherine II, et parvenu au grade d'amiral de Russie, se distingua dans l'expédition contre les Turcs, et se réunit à l'amiral Spiridoff pour faire soulever l'Archipel grec contre la puissance ottomane. Les Mainotes, descendans des anciens Lacédémoniens, furent les premiers à secouer le joug; bientôt l'insurrection devint générale. La flotte turque ayant eu l'imprudence d'entrer dans la baie étroite de Tchesmé, leurs vaisseaux se trouvèrent si pressés qu'ils ne purent plus manœuvrer. Elphingston profita de leur faute. Placé à l'entrée de la baie pour empêcher les Turcs d'en sortir, il fit préparer quatre brûlots dont il donna la disposition au lieutenant anglais Dugdale et au contre-amiral Greigh. Celui-ci engage le combat; aussitôt Dugdale s'avance avec les brûlots; et attachant lui-même un d'entre eux à l'un des vaisseaux ennemis, le visage et les mains brûlés, il se jette à la nage et rejoint son pavillon. Toute la flotte turque fut la proie des flammes. Catherine II fit élever une colonne dans ses états en mémoire de cet événement. Sur la fin de ses jours, Elphingston se retira dans sa patrie, où il mourut vers 1775. Deux de ses fils ont suivi la même carrière en consacrant leurs services à la Russie.

* ELPHINSTONE (Guillaume), théologien écossais, né à Glascow en 1431, mort vers 1513, obtint successivement les évêchés de Ross et d'Aberdeen, et en 1495 il fut fait

chancelier d'Ecosse. Ce prélat, savant distingué, fut aussi un bienfaiteur libéral de l'université d'Aberdeen. Il a composé une *Histoire d'Ecosse* qui n'a jamais été imprimée.

* ELPIDIO (Alexandre di S.), ainsi nommé d'une terre dans la Marche, étoit de la famille Fassitelli. En 1269, il entra dans l'ordre des augustins, et fut envoyé à l'université de Paris, où il étudia sous Ægidius Colonne; il y prit le bonnet de docteur, et devint professeur de théologie. Ayant été élu général de son ordre en 1312, il fut conservé cinq fois dans cette dignité, qu'il exerça pendant treize ans consécutifs; et ce temps fut heureusement employé à faire observer la règle et à protéger les bonnes études. Il venoit d'être fait, selon Torelli, archevêque de Candie par Jean XXII, l'an 1325, lorsqu'on sema le bruit de sa mort; mais ayant été reconnu depuis qu'il vivoit encore, il fut élu évêque de Messi. Il mourut quelques jours après. On a de lui plusieurs traités imprimés, I. *De Potestate ecclesiasticâ*. II. *De Jurisdictione imperii et auctoritate summi pontificis*. III. *De cessione papali et sedium fondatione sine mutatione*. On a encore du même auteur plusieurs ouvrages manuscrits dont font mention les écrivains de son ordre, et particulièrement Gandolfi.

ELPIDIUS, diacre de l'église de Lyon, se consacra à la médecine, et devint le médecin et le conseil d'un roi visigoth. Fabricius nous a conservé deux pièces de vers d'Elpidius, dans l'édition des Poëtes chrétiens, publiée à Bâle en 1562.

I. ELPIS (Mythol.), déesse de l'Espérance, honorée par les Grecs, qui la représentoient appuyée sur une ancre, assise sur une proue de navire, et considérant le ciel.

II. ELPIS (Mythol.), autre divinité grecque, qui accompagnoit les hommes pendant leur vie et les soutenoit jusqu'à la mort. On lui donnoit des ailes, parce qu'elle sembloit fuir toujours. Sophocle l'appelle vagabonde, qui ne s'arrête jamais. On lui avoit élevé plusieurs temples à Rome.

III. ELPIS, né à Samos, aborda en Afrique, où il rencontra un lion qui, la gueule béante, s'approchoit de lui. Tremblant il monta sur un arbre. Le lion vint se coucher sous ses pieds, paroissant implorer sa pitié. Celui-ci descendit et retira de la gueule de l'animal un os qui le blessoit. Le lion reconnoissant suivit son bienfaiteur pour le défendre contre les attaques de tout autre animal féroce. Elpis, de retour dans sa patrie, y fit élever un temple à *Bacchus à gueule béante*, en mémoire de cet événement.

EL-ROI (David), imposteur juif. *Voyez* DAVID-EL-DAVID.

† ELSFBOURG, capitaine dans le régiment de Crentz, cavalerie suédoise, fut attaqué en 1705, près des bords de la Vistule, par 28 compagnies polonaises, et 200 dragons allemands. Cet officier, qui n'avoit que sa compagnie, se retira dans un cimetière, et s'y défendit avec tant de bravoure, que les assaillans furent contraints de jeter du monde dans les maisons voisines pour faire feu sur sa troupe. Il sortit alors du cimetière, se fit jour à travers les Polonais, vint brûler les maisons d'où l'on tiroit sur lui, et, rentrant ensuite dans son poste, les força de le lui abandonner, après s'être battu contre eux depuis sept heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, sans autre perte de son côté que deux caporaux et un cavalier.

* ELSHOLZ (Jean-Sigismond), né à Francfort-sur-l'Oder en 1623,

reçu docteur en médecine à Padoue en 1655, nommé botaniste et médecin de la cour de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, alla se fixer à Berlin, où il mourut en 1688. Parmi les ouvrages de ce médecin, on remarque un *Traité* des plantes en allemand, qui fut imprimé à Berlin en 1666, 1672 et en 1684, in-4°; à Leipsick, 1715, in-folio; un autre dans la même langue, qui parut à Berlin en 1682, in-4°, dans lequel l'auteur traite des alimens, sous le rapport qu'ils ont à la médecine et à l'économie. On remarque encore parmi les ouvrages d'Elsholz: I. *Distillatoria curiosa, sive Ratio ducendi liquores coloratos per alembicum*, Berolini, 1674, in-8°. *De phosphoris observationes*, ibid, 1676, 1681, in-4°.

* ELSNER (Jacques), savant théologien prussien, né en 1692, mort en 1750, d'abord professeur de théologie et de langues orientales à Lingen, fut ensuite recteur de l'école Saint-Joachim de Berlin; mais en 1730 il quitta cette place pour celle de pasteur de l'église de la même ville. Le roi de Prusse le nomma conseiller de son consistoire, et membre de son académie des sciences. Il a donné beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont, *Observationes sacræ in novi Testamenti libros*, Utrecht, 1720, 1728. *Etat des Grecs chrétiens en Turquie*, in-8°, 1737. *Explication de l'Epître aux Philippiens, etc.*

* I. ELSTOB (Guillaume), savant théologien, né en 1678 à Newcastle-sur-Tyne, mort en 1714, élève d'abord d'Eaton, et ensuite de Catherine-Hall à Cambridge; puis enfin, l'air de ce pays n'étant pas convenable à sa santé, il acheva ses études à Oxford, où il prit la maîtrise-ès-arts. En 1702 il obtint le rectorat des deux paroisses réunies de Saint-Swithin, et de Sainte-Marie Bothaw à Londres. Elstob très-instruit dans l'ancien saxon, et dans les antiquités, a publié une *Traduction en latin de l'Homélie saxonne de Lupus, et de l'Homélie pour la fête de saint Grégoire*. Enfin il a donné un *Essai sur l'affinité et l'accord des deux professions de légiste et de théologien*, et des *Sermons*. Il avoit formé le projet d'une édition des lois saxonnes; il mourut sans avoir eu le temps de l'exécuter.

* II. ELSTOB (Élizabeth), sœur du précédent, née en 1683 à Newcastle, morte en 1756, célèbre par son érudition, particulièrement dans l'ancien saxon, habita Oxford en même temps que son frère, et fit les mêmes études que lui. Elle est auteur de la *Préface*, qui est jointe à l'homélie sur saint Grégoire, et elle a donné une *Traduction en anglais de cette même homélie avec une nouvelle préface*. En 1713, elle publia les Témoignages des savans en faveur d'une édition qu'elle devoit donner des Homélies saxonnes, et qu'elle entreprit par le conseil du docteur Hickes. Elle reçut même un secours de la reine Anne, pour la mettre en état de suivre ce travail, qui n'a jamais été terminé. En 1715, elle publia une *Grammaire Saxonne*, et après la mort de son frère elle tint une école à Evesham. La reine Caroline lui accorda une petite pension; et en 1739, la duchesse douairière de Portland la prit chez elle pour instruire ses enfans.

ELSWICH (Jean-Herman d'), luthérien, né à Rensbourg dans le Holstein en 1684, ministre à Stade, où il mourut en 1721, a publié, I. Le livre de Simonius, *De Litteris pereuntibus*, avec des notes. II. Launcius, *De variâ Aris-*

totelis fortunâ, auquel il a ajouté, *Schediasma de variâ Aristotelis in scholis protestantium fortunâ*; et *Joannis Josii Dissertatio de historiâ peripateticâ*, etc. etc.

* ELSYNGE (Henri), écrivain anglais, né en 1598 à Battersea au comté de Surrey, mourut en 1654, élève de l'école de Westminster, puis du collége du Christ à Oxford. L'archevêque Laud lui fit avoir la place de gréffier de la chambre des communes; mais il la quitta en 1648, lorsque le roi fut mis en jugement. Il est auteur d'un excellent ouvrage intitulé *Ancienne manière de tenir les parlemens d'Angleterre*, 1668, réimprimée en 1768, avec des additions.

ELVIR, l'un des califes, ou successeurs de Mahomet, fils de Pisastre, dernier calife de Syrie ou de Babylone. S'étant sauvé en Égypte, il y fut reçu comme souverain pontife. Les Égyptiens rassemblèrent toutes leurs forces pour détrôner le maître du pays, qu'ils regardoient comme un usurpateur. Ce prince s'avisa d'un stratagème pour détourner l'orage qui le menaçoit, et envoya reconnoître Elvir pour souverain dans ce qui concernoit la religion, s'offrant à prendre de lui le cimeterre et les brodequins, qui étoient les marques du pouvoir absolu en ce qui regardé le temporel. La paix fut faite à ces conditions, vers l'an 990, et Elvir demeura calife.

* ELWES (sir John), membre du parlement d'Angleterre, né à Londres d'un brasseur fort riche, dont l'avarice étoit passée en proverbe, qui laissa 100,000 livres sterling à sa veuve, ce qui n'empêcha pas celle-ci de se laisser mourir de faim, peu de temps après, par économie. L'avarice étoit héréditaire dans cette famille, et un oncle de sir John, possesseur d'une fortune de 6 millions de francs, se privant du plus absolu nécessaire, s'étoit logé à la campagne, dans une espèce de cabane qui n'étoit ouverte qu'à la pluie et à tous les vents. Lorsque son neveu alloit l'y voir, il étoit obligé, pour ne pas l'affliger, de se vêtir comme un mendiant. Enfin cet oncle mourut, et sir John, déjà riche de 250 mille livres sterling, vit augmenter sa fortune d'à peu près autant. Il se répandit dans le grand monde, joua très-gros jeu, perdit gaiement des milliers de guinées, et ne demandoit jamais ce qui lui étoit dû quand il lui arrivoit de gagner. Cependant, fidèle à l'impulsion du sang, il quitta ces scènes de dissipations et de dépenses pour se rendre à 4 heures du matin, à pied, au marché de Smithfield et y recevoir les bestiaux de sa ferme, pour les vendre lui-même au boucher, et disputer long-temps avec lui quelques schelings. En voyage il n'entra jamais dans une auberge, et ne se servit d'aucune voiture; ses provisions étoient deux ou trois œufs durs et quelques croûtes de pain. Il cherchoit les routes où il y avoit le moins de barrières à payer. Se trouvant un jour aux courses de Newmarket, il prêta 7,000 guinées à milord Abington, pour un pari, et se félicita d'avoir gagné trois schelings par son économie dans le cours de la journée. Il n'allumoit jamais de feu, même pour se sécher après les plus fortes pluies, qu'il lui arrivoit souvent de braver. Il portoit toujours le même habit, jusqu'à ce qu'il tombât en lambeaux, et ayant un jour ramassé dans la rue une vieille perruque, il s'en servit, quoiqu'elle ne lui couvrît que la moitié de la tête. Comme il étoit possesseur d'environ cent maisons dans Londres, et qu'il s'en trouvoit presque toujours de vides, il n'avoit pas de logement fixe dans cette ville; il demeuroit

tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre. On le trouva un jour prêt à expirer d'épuisement sans qu'il eût voulu faire la dépense d'appeler un médecin. Il se blessa en rentrant chez lui, et il fallut lui faire violence pour qu'il laissât examiner ses plaies. Elles étoient aux jambes, et le chirurgien s'étant étendu sur les soins qu'il falloit en prendre, sir John lui proposa d'en guérir une, et qu'il se chargeroit de l'autre. Il s'est réjoui souvent depuis de ce qu'il avoit devancé son Esculape de quinze jours. Retiré dans sa ferme de Stoke, il montoit de temps en temps une de ses juments poulinières, et comme il ne vouloit pas qu'on les ferràt, il avoit soin de suivre le gazon. Il ne se servoit jamais de lumière pour se coucher, défendoit qu'on nettoyât ses souliers dans la crainte qu'on ne les usât, se passoit de draps pour épargner le blanchissage, et se tenoit dans une vieille serre chaude pour éviter le froid. Cet homme, dont la déplorable démence inspire la pitié, étoit pourtant quelquefois sensible et rendit des services à une foule de malheureux, et rien ne lui coûtoit pour cela. Il avoit 60 ans quand il entra au parlement, et y fut élu trois fois. L'espérance des places et des dignités n'eut sur lui aucune influence ; il tomba même malade d'inquiétude sur le bruit qu'on vouloit le créer pair du royaume. Il est mort depuis peu d'années laissant 500,000 liv. sterling, sans compter les terres qui lui étoient encore substituées.

* ELWOOD (Thomas), quaker anglais, né en 1639 à Crowell, au comté d'Oxford, mort en 1713, avoit été destiné à l'Eglise d'Angleterre ; mais Isaac Pennington l'ayant entraîné dans la secte des quakers, il se brouilla avec son père. Ellwood fut lecteur de Milton, et cet exercice contribua à faire de lui un excellent lecteur. Mis en prison pour la liberté avec laquelle il professoit sa doctrine, il a écrit un grand nombre d'ouvrages pour défendre sa croyance. Ellwood a été aussi éditeur du journal de George Fox, et a publié, I. Une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*. II. Un *Poëme sacré sur la vie de David*.

ELXAI, juif qui vivoit sous le règne de Trajan, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appeloient *elxaïtes*. Moitié juifs et moitié chrétiens, ils n'adoroient qu'un seul Dieu, et beaucoup en se baignant s'imaginoient l'honorer plusieurs fois par jour. Ils reconnoissoient un Christ, un Messie, qu'ils appeloient le *Grand-Roi*. On ne sait s'ils croyoient que Jésus fût le Messie, ou s'ils en admettoient un autre, qui n'étoit pas encore venu. Ils lui donnoient une forme humaine, mais invisible, qui avoit environ trente-huit lieues de haut : ses membres étoient proportionnés à sa taille. Ils croyoient que le St.-Esprit étoit une femme, peut-être parce que le mot, qui en hébreu exprime le Saint-Esprit, est de genre féminin. Elxai étoit considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée et annoncée par les prophètes, parce que son nom signifie, selon l'hébreu, *qui est révélé*. Ils révéroient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, et se faisoient un devoir de mourir pour eux. Il y avoit encore sous Valence, deux sœurs, nommées *Marthe* et *Marthène*, de la famille d'Elxaï, ou de la *race bénite*, comme ils l'appeloient : elles étoient considérées comme des déesses par les elxaïtes. Quand elles sortoient, on les accompagnoit en foule ; on ramassoit la poudre de leurs pieds et leur salive, qu'on mettoit dans des boîtes qu'on portoit sur soi, comme des préservatifs souverains.

ÉLYMAS *ou* Bar-Jesu, fils de Jebas, de la province de Chypre et de la ville de Paphos, mit en usage son art magique pour empêcher que le proconsul Sergius-Paulus n'embrassât la foi de Jésus-Christ Mais Paul, le regardant, dit-on, d'un œil menaçant, lui prédit que la main de Dieu alloit s'appesantir sur lui, et qu'il seroit privé pour un temps de la lumière. Alors ses yeux s'obscurcirent, et tournant de tous côtés, il cherchoit quelqu'un qui lui donnât la main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se déclara hautement pour Jésus-Christ.

ÉLYOT (Thomas), gentilhomme anglais, chargé par Henri VIII de diverses négociations importantes, a donné un *Traité de l'éducation des enfans*, en anglais, 1580, in-8°; et d'autres ouvrages. Il mourut en 1546, à Carleton. *V.* Éliot *et* Hélyot.

* ÉLYS (Edmond), théologien et poëte anglais, né au Devonshire, et élève du collége de Baliol à Oxford, mort vers 1698, a publié des *Poésies sacrées* et des *Mélanges* en vers, en latin et en anglais. Il fut recteur d'Allington au Devonshire : mais à la révolution il refusa le serment, et fut dépossédé.

* ELZÉMAGH, gouverneur ou vice-roi d'Espagne, sous le califat d'Haccham, s'occupa de policer ce royaume, de régler les impôts jusqu'alors arbitraires, de réprimer les révoltes par le spectacle du bonheur public, et de contenir les soldats en leur donnant une paie fixe. Ami des beaux-arts, il embellit Cordoue, dont il fit sa capitale, attira les savans à sa cour, et composa lui-même un *Livre*, qui renfermoit la description des villes, fleuves, provinces, ports de l'Espagne; des métaux, marbres, mines qu'on y trouvoit; de tous les objets enfin qui pouvoient intéresser les sciences ou l'administration. Le désir funeste d'étendre ses conquêtes en France lui fit passer les Pyrénées, et il fut tué dans une bataille qu'Eudes, duc d'Aquitaine, lui livra en 722.

† ELZEVIRS *ou* Elzviers, imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, se sont distingués par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. C'est à Leyde que Louis imprima de 1595 à 1616; Isaac succéda à Louis dans la même ville, et imprima jusqu'en 1628; Abraham s'établit à Leyde dès 1621, et s'y associa avec Bonaventure, société qui dura jusqu'en 1653, que Jean et Daniel continuerent jusqu'en 1660. Un autre Louis Elzevir, différent de celui de Leyde, s'établit à Amsterdam; ses impressions datent de 1640 à 1656, époque à laquelle il se mit en société avec Daniel. Cette société dura jusqu'en 1670, époque où ce même Daniel imprima seul jusqu'à sa mort arrivée vers 1680. Enfin, il a existé en 1669, à Utrecht, un Pierre Elzevir, de la famille des précédens, qui a fait sortir de ses presses un petit nombre de livres. Louis est le premier imprimeur qui ait distingué l'*v* consonne de l'*u* voyelle. Isaac prit d'abord pour devise un aigle portant un paquet de flèches, avec ces mots : *Concordiâ res parvæ crescunt;* il la changea dans la suite, et mit au frontispice de ses livres un arbre, au-dessus duquel est un homme debout, avec ces mots : *Non solus*, devise qui s'est conservée depuis dans la famille des Elzevirs. — Abraham et Bonaventure publièrent ces petites éditions des auteurs classiques, in-12 et in-16, qui ont été si recherchées; Daniel ne s'est pas moins rendu recommandable. Il n'y a plus de libraires dans cette famille, depuis la mort de Daniel,

arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les Elzevirs ne valoient point les Étiennes, ni pour l'érudition, ni pour les éditions grecques et hébraïques ; mais ils ne leur cédoient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance et la délicatesse des petits caractères. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau-Testament* grec, 1633, in-12; le *Psautier*, 1653; l'*Imitation de J. C.*, sans date; le *Corps du Droit*, et quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chefs-d'œuvre de typographie, satisfont également l'esprit et les yeux par l'agrément et la correction. Mais, en louant le mérite de ces derniers ouvrages, on a blamé les Elzevirs d'avoir quelquefois prostitué leurs presses pour faire circuler d'infâmes productions. (*Voy.* ARETIN, n° III.) Les Elzevirs ont publié plusieurs fois le catalogue de leurs éditions. Le dernier, mis au jour par Daniel, en 1674, in-12, en sept parties, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères, qu'il vouloit vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avoient acquise dans l'Europe savante.

ELZHEIMER (Adam), peintre célèbre, naquit à Francfort en 1574, d'un tailleur d'habits. Après s'être fortifié dans sa profession par les leçons d'Offembach, et sur-tout par l'exercice, il passa à Rome, et chercha dans les ruines de cette ville antique, et dans les lieux écartés, où son humeur sombre et sauvage le conduisoit souvent, de quoi exercer son pinceau. Il dessinoit tout d'après nature. Sa mémoire étoit si fidèle, qu'il rendoit avec précision, et dans un détail merveilleux, ce qu'il avoit perdu de vue depuis quelques jours. Ses tableaux sont finis. Sa composition est ingénieuse, sa touche est moelleuse, ses figures rendues avec beaucoup d'expression et de vérité. Il entendoit parfaitement le clair-obscur, et son coloris est excellent. Il réussissoit sur-tout à représenter des *Effets de nuit* et des *Clairs de Lune*. Ce peintre malheureux avoit une nombreuse famille et fut mis en prison pour dettes ; il y mourut en 1620, et dans la plus sombre mélancolie produite par son caractère et son état. Ses tableaux se vendoient très-cher, mais il en faisoit peu ; aussi sont-ils fort rares. Celui qui passe pour son chef-d'œuvre est une *Fuite en Egypte*, qui a été gravée par le comte de Gaud. Un de ses élèves, nommé Jacques-Ernest-Thomas de Hagelstein, né à Lindau en Suabe, a fait des tableaux si approchans de ceux de son maître, que plusieurs connoisseurs s'y sont mépris. David Téniers le père et Bamboche ont beaucoup étudié Elzheimer. Le Musée Napoléon possède de ce peintre, *Saint Jean prêchant dans le désert*, le paysage est de Poëlembourg; la *Fuite en Egypte*, dans un paysage éclairé par la lune ; le *Bon sacristain*; un paysage dont les figures représentent la *rencontre du prophète Elie et d'Abdias ; Stélio changé en lézard par Cérès ;* un *Paysage, effet de soleil couchant*, et *Jésus attaché à la colonne.*

† EMAD-ED-DYNE ZENGUY, connu aussi sous le nom de *Sanguin*, reçut de Mahmaud, sultan Sel-Jouky, le gouvernement de Bagdad, l'an 521 de l'hégire, 1127 de J. C. Peu de temps après, il se trouva, par la mort d'Ezz-Ed-Dyne, son frère, maître de la ville de Moussol. Il eut toujours les armes à la main, et il s'en servit long-temps avec succès. Il s'empara, l'an

1128, de Haleb et de Hamat, eut une guerre sanglante à soutenir contre le khalyf Mostakhsched, et remporta, en 1130, une victoire sur Boëmond, prince d'Antioche, qui périt dans l'action. Sept ans après, il en remporta encore une plus signalée sur Foulques, roi de Jérusalem, et sur Raimond, comte de Tripoli : il fit ce dernier prisonnier, et s'empara ensuite du château de Mont-Ferrand. L'an 1144, il prit d'assaut la ville d'Edesse, après un siége de vingt-huit jours, ensuite celle de Byr; mais à la fin il trouva le terme de ses victoires, ayant été assassiné, l'année suivante, dans sa tente, devant le château de Jabar, qu'il assiégeoit. Les historiens orientaux ont peint ce prince comme un des grands hommes de son siècle, et les Français, comme un des plus grands fléaux de l'humanité. Un mélange de bonnes et de mauvaises qualités qui étoit en lui a prêté également à la louange et à la satire.

† EMADI, célèbre poëte persan, surnommé *Schéhériary*, parce qu'il vint s'établir dans la ville de Schériar, vivoit sous l'empire de Malik Schah, IIe du nom, sultan Seljouky, et a publié un *Divân*, ou *Recueil de quatre mille vers*, qui lui mérita le surnom de *Prince des poëtes*. Après avoir résidé quelque temps à la cour du sultan de Mazanderan, à qui il dit dans un *Poëme à sa louange* : « Les mauvais génies se sont ligués contre vous, mais l'empire de Salomon ne peut vous manquer, c'est-à-dire la monarchie universelle, pourvu que vous ayez soin de ne pas perdre son anneau, qui est le véritable symbole de la sagesse. » Emadi alla s'établir dans la ville de Balke en Khorassân, où il se lia étroitement avec Hakim-Senaï, qui lui apprit si bien les principes de la vie dévote, qu'il abandonna entièrement le monde pour s'y livrer. Etant retourné dans sa patrie, il y jouit de la faveur du sultan Thogrol, et mourut l'an 573 de l'hégire.

* EMALDI (Thomas-Antoine), né à Liège, dans la Romagne-Inférieure, se distingua à Rome par ses talens et ses vertus, et fut professeur de droit à l'université de cette ville en 1759. Il eut l'emploi honorable de scripteur des lettres pontificales. Emaldi mourut en 1762, chanoine de la basilique de Latran. On a de lui, outre d'autres ouvrages, un savant et judicieux *Discours à la louange de la poésie*, qu'il prononça à l'occasion de l'assemblée libre de l'académie des *infecondi*, en 1737. Ce *Discours* a été imprimé dans le 20e vol. *Della Raccolta Calogeriana*, pag. 1. D'autres ouvrages en prose de cet auteur ont été insérés dans les *Prose degli Arcadi*, tom. IV, Bologne, 1754. Bonamici parle de lui avec éloge, et il en est fait une honorable mention dans le *Gymnasium rom.*, et dans la *Storia letteraria d'Italia*.

EMANUEL. *Voyez* EMMANUEL, — MANUEL, — *et* CHARLES, nos XLIV, XLV *et* XLVI.

EMATHION (Mythol.), fils de Tithon, fameux brigand de Thessalie, égorgeoit tous ceux qui tomboient dans ses mains. Hercule le tua, et les campagnes que ce barbare parcouroit furent appelées Emathiennes ou Emathies. C'est une partie de la Macédoine.

* EMAUVILLE (N. d'), auteur obscur, auquel de Beauchamps attribue, dans la Bibliothèque du théâtre français, une comédie en cinq actes, et en vers, intitulée *Le Capitan*, qui fut imprimée à Paris en 1638, in 8°.

EMBER (Paul), ministre protestant dans la haute Hongrie, a écrit quelques ouvrages pleins d'injures contre l'Eglise catholique. Les principaux sont, I. Des *Sermons* en hongrois, 1700, in-4°. II. Une *Histoire latine de l'Eglise réformée en Hongrie et en Transylvanie*, Utrecht, 1728, in-4°. Frédéric-Adolphe Lampe y a fait des additions. Ember mourut vers le milieu du 18e siècle.

* EMBRIACO (Guillaume), bon dessinateur, savant mathématicien et vaillant capitaine génois du 11e siècle, s'est illustré sur-tout par ses talens dans le génie militaire. En 1099, il fut élu général des troupes envoyées à Godefroi de Bouillon, pour la conquête de la Terre sainte. La prise de Jérusalem fut en grande partie due aux moyens ingénieux qu'il employa au siége de cette ville, tels que des beliers d'une force extraordinaire, de hautes tours de bois mobiles et roulantes, et diverses machines de son invention. Ce grand homme, comblé de gloire, retourna ensuite dans sa patrie : mais peu de temps après, il reprit le chemin de la Palestine, à la tête d'une armée puissante, et s'empara de Césarée. Dans le pillage qui se fit de cette ville, il eut pour sa part cette fameuse émeraude, regardée alors comme la reine de toutes les pierres précieuses, et il en fit don à la cathédrale de Gênes. Elle y a été conservée avec une grande vénération jusqu'au moment de la réunion de Gênes à la France. Plusieurs auteurs ont écrit sur cette pierre, que l'on croyoit d'une valeur inappréciable. Elle est creusée en forme de jatte, et passoit pour avoir servi à J. C. dans la cène de la passion. On la montroit au peuple, dans les grandes solennités, sous le nom du *Sacro Catino*. Ce vase se voit à présent dans le cabinet des antiques de la bibliothèque impériale. Il est de forme hexagone, et plus étroit dans le haut que dans le fond. Il a 15 pouces de large à son ouverture, et environ 6 pouces de profondeur. Quoiqu'on ait reconnu que cette jatte n'étoit pas une émeraude, mais qu'elle étoit d'un verre imitant cette pierre précieuse, elle est encore d'un très-grand prix, à cause de son antiquité, de la grandeur de son volume, de la beauté de sa matière, et enfin du rôle qu'elle a joué dans l'histoire. La grande valeur que l'opinion donnoit à ce monument précieux a été d'un puissant secours à la république de Gènes : plusieurs fois elle l'a mis en gage, dans de grandes extrémités, et les Génois ont trouvé à emprunter dessus des sommes immenses, qu'ils ont toujours rendues avec une religieuse exactitude. En récompense des services qu'Embriaco avoit rendus à sa patrie, il en fut nommé consul en 1102, et termina sa carrière dans cette honorable magistrature.

EMBRY. *Voy.* THOMAS, n°. IX.

* EMELRAET, peintre, né vers 1612, étoit ami et contemporain de Meissens. Après avoir beaucoup voyagé en Italie, il demeura long-temps à Rome. De retour en Flandre, il se fixa à Anvers, et fut très-employé pour les églises, et à peindre le paysage dans les tableaux des autres peintres. Il passoit pour un des meilleurs paysagistes flamands, sur-tout dans les grands morceaux. Ce qu'il a fait de plus beau se trouvoit dans l'église des carmes déchaussés, à Anvers, où l'on voyoit plusieurs grands et beaux paysages, dont les figures étoient d'Erasme Quellinus, et d'autres habiles peintres.

EMERICH. *Voyez* NICOLAS, n° XVI.

† EMERIGON (Balthazar-Marie), long-temps avocat au par-

lement d'Aix, et, sur la fin de sa vie, conseiller à l'amirauté de Marseille, mourut dans cette ville en 1785, à l'age de 60 ans. On lui doit un savant *Traité des Assurances et des Contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol. in-4°. Ce sujet, qui paroît aride, a pris sous sa plume tout l'intérêt des discussions les plus profondes sur les principaux objets de commerce et de l'économie politique. C'est le seul livre sur les assurances. On lui doit encore plusieurs *Mémoires recherchés sur des contestations maritimes*, et un *Commentaire sur l'Ordonnance de la marine du mois d'août* 1681, Marseille, 1780, 2 volumes in-12. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris, en 1803, 3 vol. in-12.

* EMERSON (Guillaume), mathématicien anglais, né en 1701, à Hurtworth, au comté de Durham, où il mourut en 1782, tint quelque temps une école, qu'il quitta bientôt, et se borna à vivre de son patrimoine. Il fut très-versé dans les mathématiques, mais très-singulier dans ses habitudes. Toujours très-mal vêtu, et ne fréquentant que des gens du bas peuple, il alloit à Londres quand il faisoit imprimer quelque ouvrage, et en corrigeoit très-soigneusement les épreuves. Le duc de Manchester aimoit à converser avec lui : plusieurs fois il lui offrit une place dans son carrosse; mais Emerson refusa toujours, prétendant qu'il marchoit pour sa santé. Cet habile homme a laissé des ouvrages estimés *sur les Fluxions*, *la Mécanique*, *l'Algèbre*, *l'Optique*, *l'Astronomie*, *la Navigation*, *l'Arithmétique*, et un *Commentaire sur les principes de Newton*. La collection de tous ces ouvrages a été imprimée en 10 vol. in-8°, sous le titre général de *Cyclomathesis*. Les premiers sont les plus estimés.

* I. EMERY (Louis), sieur DE ROCHEFORT en Poitou, poëte qui vécut au commencement du 14e siècle. Il fut d'abord secrétaire du roi d'Aragon; mais quelques faux rapports l'ayant obligé de quitter la cour de ce prince, il suivit celle de Philippe IV, surnommé *le Long*. L'objet de son amour fut une dame de la maison de Forcalquier, pour laquelle il composa, dit-on, plusieurs *Chansons*, dont aucune ne nous est parvenue.

* II. EMERY *ou* AYMERY (Germain). L'abbé Goujet, le seul biographe qui fasse mention de cet auteur, se borne à nous apprendre qu'il fut licencié ès-lois et avocat à Poitiers. Il ne cite de lui qu'une *Epître* à Jehan Bouchet, son compatriote, et que l'on trouve parmi celles de ce dernier, imprimées à Poitiers, en 1545, in-fol.

† III. EMERY DE LA CROIX (N.), né à Paris, est auteur d'un ouvrage politique, intitulé *Le nouveau Cynéas*, ou *Discours d'état sur les moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce dans tout le monde*, Paris, 1623. L'auteur conseille, dans cet écrit, de diminuer le nombre des membres du clergé et celui des tribunaux. Il propose aux souverains de fixer à Venise une diète générale, où leurs ambassadeurs termineroient toutes les contestations des couronnes, et deviendroient les garans de la paix universelle. Tous les princes jureroient de maintenir, comme loi inviolable, tout ce qui seroit déterminé à la pluralité des voix par cette diète.

* IV. EMERY (Sébastien), avocat du parlement de Paris, mort au 16e siècle, écrivit une *Satire* contre Poyet, chancelier de France, et fut banni de la cour. Il se retira dans

au monastère, où il passa sa vie dans les pratiques les plus austères de la dévotion.

† V. ÉMERY (Michel), fils d'un négociant de Sienne, nommé Particelli, établi à Lyon, où il avoit acheté une charge de trésorier de France, vint à Paris avec le cardinal Mazarin, et parvint d'emploi en emploi au poste de surintendant des finances par le crédit de ce cardinal, qui éloigna de cette place le président de Bailleul et le comte d'Avaux. Emery se prêtoit à toutes les vues de la cupidité insatiable de ce ministre. Il trouva des moyens aussi onéreux que ridicules pour avoir de l'argent. Il créa des charges de contrôleurs de fagots, de jurés-vendeurs de foin, de conseillers-crieurs de vin, etc.; vendit des lettres de noblesse, créa de nouveaux magistrats, et rançonna les anciens. Ses exactions furent la principale source des divisions entre la cour et le parlement, vers l'an 1647. Mazarin, voyant le soulèvement général, lui ôta son emploi, et l'exila dans ses terres. Nous ignorons en quelle année il mourut. Ce surintendant étoit laborieux, ferme dans ses résolutions, intelligent dans les affaires; mais il ne connoissoit ni l'humanité, ni la pitié, ni la justice, ni la probité. Il disoit ordinairement « que la bonne-foi n'étoit que pour les marchands, et que les maîtres-des-requêtes qui vouloient qu'on y eût égard dans les affaires du roi devoient être punis comme des prévaricateurs... » Bautru, en lui présentant un poëte, lui dit : « Voilà un homme qui peut vous donner l'immortalité, mais il faut que vous lui donniez de quoi vivre. » « Monsieur, repartit Emery au poëte, louer un surintendant, c'est provoquer le peuple à se déchaîner contre lui : j'aimerai à vous rendre service, si je le puis, mais à une condition; c'est que votre muse sera muette sur mon compte. Les surintendans ne sont faits que pour être maudits. » *Voyez* LEMERY.

† I. ÉMILE (Paul), surnommé *le Macédonique*, général romain, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défit entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J. C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le 2e, auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans, il vainquit Persée, roi de Macédoine (*voyez* SULPICIUS, n° I), réduisit son état en province romaine, démolit 70 places qui avoient favorisé les ennemis, et retourna à Rome, comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna dura trois jours; Persée en étoit le triste ornement. Paul-Emile, héros sensible, avoit pleuré sa défaite, et s'étoit efforcé de le consoler. Ce capitaine faisoit profession d'une philosophie qui ne lui permettoit pas de s'enorgueillir de ses victoires. Il étoit de la secte des stoïciens, qui attribuoient tout à une nécessité fatale. Aussi désintéressé que philosophe, il remit aux questeurs tous les trésors de Persée (*voyez* PERSÉE, n° II, *et* HEGESILOGUE), et ne conserva de tout le butin que la bibliothèque de ce roi malheureux. Ce grand homme mourut l'an 168 avant J. C. On raconte que voulant répudier Papiria sa femme, et s'entretenant un jour de son dessein avec ses amis, ils lui dirent : « Que voulez-vous faire? Votre épouse est belle et sage; elle vous a donné des enfans d'une grande espérance.—Il est vrai, leur répondit froidement Emile; mais regardez ma chaussure, elle est neuve, belle et bien faite; il faut cependant que je la quitte; personne que moi ne sait où elle me blesse. » — Il faut le distinguer du collègue de Varron, nommé aussi

Paul EMILE, qui périt dans la bataille de Cannes.

† II. ÉMILE (Paul), en italien *Paolo Emilio*, célèbre historien, étoit de Vérone. Le nom qu'il s'étoit fait en Italie engagea le cardinal de Bourbon à l'attirer en France ; il y vint sous le règne de Louis XII, et obtint un canonicat de la cathédrale de Paris, où il mourut le 5 mai 1529. C'étoit un homme d'une piété exemplaire et d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France*, en latin, 2 volumes in-8° et in-fol., 1539 et 1543, chez Vascosan ; réimprimée à Bâle en 1601, in-fol. ; traduite en français par Jean Renard, 1644, in-fol. Le style en est pur, mais trop laconique, et souvent obscur et embarrassé. Il contient trop de harangues pour un abrégé, d'ailleurs assez décharné. La plupart de ces harangues sont d'autant plus déplacées, qu'il prête un langage éloquent à des barbares. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la première et de la seconde croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens ; aussi Beaucaire disoit qu'il étoit plutôt *Italorum buccinatorem, quàm Gallicæ historiæ scriptorem*. Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir le premier débrouillé le chaos de notre vieille histoire. Son ouvrage, en dix livres, commence à Pharamond, et finit à la 5e année de Charles VIII, en 1488. Arnauld du Ferron en a donné une mauvaise continuation.

† ÉMILIANI (saint Jérôme), né à Venise en 1481, entra au service dans sa jeunesse, et fut fait prisonnier de guerre ; mais ayant été délivré, il fit vœu de se consacrer aux soins des orphelins. Il en retira un grand nombre dans une maison où il les fit élever dans l'exercice du travail et des vertus. Le pape Paul IV l'engagea à multiplier les établissemens du même genre. Emiliani en forma à Brixen, à Bergame, et se retira ensuite dans le petit village de Somasque, qui donna son nom à la congrégation régulière des somasques. Leur fondateur mourut à l'age de 56 ans, en 1537, et fut béatifié par Benoît XIV. On rapporte que la famine et la maladie contagieuse qui ravagèrent l'Italie en 1528, fournirent à Emiliani une nouvelle occasion de signaler son zèle et sa charité. Il vendit jusqu'à ses meubles pour secourir les pauvres. André Stella, général de son institut, a écrit la vie de ce fondateur.

EMILIANO. *Voyez* EMILIEN, n° III.

I. ÉMILIEN (Caïus Julius Æmilianus), né l'an 207, d'une famille très-obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée romaine par son courage, et s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 254, après la mort de Dèce. Gallus et Valérien étoient alors les maîtres de l'empire ; il marcha contre eux, les vainquit, et tandis qu'il se préparoit à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avoit massacrés et l'avoit reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat ; mais il ne jouit pas long-temps de la puissance souveraine. Volusien, qui avoit reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolette. Les troupes d'Emilien, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de cette dernière ville, appelé

depuis le *Pont sanglant*. Il régna très peu de temps. Ce n'étoit qu'un soldat de fortune, plein de valeur, mais qui ne connoissoit ni la politique, ni les maximes du gouvernement.

II. ÉMILIEN (Alexandre), l'un des vingt-neuf tyrans qui s'élevèrent dans l'empire romain vers le milieu du 3e siècle, étoit lieutenant du préfet d'Egypte. Il est connu dans les martyrologes par sa barbarie envers les chrétiens dans cette province. Une première sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263 lui fournit l'occasion de prendre le titre d'empereur, que les Alexandrins, naturellement inquiets, et ennemis du gouvernement de Gallien, lui confirmèrent. Emilien parcourut la Thébaïde et le reste de l'Egypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'Alexandre. Il se préparoit à porter ses armes dans les Indes, lorsque Gallien envoya contre lui le général Théodote. Il fut vaincu dans le premier combat, et contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitans de cette ville le livrèrent à Théodote, qui l'envoya à Gallien. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

† III. ÉMILIEN *ou* EMILIANO (Jean), philosophe et médecin vénitien, célèbre dans la médecine, qu'il exerça avec succès en qualité de naturaliste, vivoit en 1584. Il est connu principalement par un Traité imprimé à Venise en 1584 in-4°, sous ce titre : *Historia naturalis de ruminantibus et ruminatione*. L'auteur y combat le sentiment des anciens sur la rumination, pour établir son hypothèse qui n'est fondée ni sur la structure de l'estomac des animaux ruminans, ni sur le chemin que leurs alimens parcourent.

* I. EMLYN (Thomas), ministre non-conformiste, né en 1663 à Stamford au comté de Lincoln, mort en 1743. Après avoir reçu une éducation convenable, il fut admis à la prédication et nommé chapelain de la comtesse de Donegal. Cette dame, qui suivoit une congrégation de dissidens, l'emmena en Irlande. Emlyn revint en Angleterre en 1683 et fut ministre d'une congrégation à Lowestorff; enfin il adopta l'hérésie d'Arien. En 1691 il passa à Dublin, où M. Boyce l'appeloit, et vouloit le prendre pour adjoint; mais ses opinions religieuses s'étant manifestées, le synode le suspendit des fonctions du ministère. Alors il publia un livre intitulé *Simples recherches dans les Ecritures sur Jésus-Christ*, pour lequel il fut poursuivi par les dissidens. Le juri l'ayant déclaré coupable de blasphème, il fut condamné à une amende de 1000 livres sterling, et à une année de prison, ensuite l'amende fut restreinte à 70 livres; mais la peine de prison fut doublée. Quand il eut été remis en liberté, il vint à Londres où il desservit une petite congrégation mais il ne survécut que peu d'années. Outre l'écrit dont nous avons fait mention, il a encore fait d'autres *Ouvrages en faveur de l'arianisme*, et quelques *Sermons*, Son fils les a recueillis tous en 2 volumes in-8°.

* II. EMLYN (Sollom), fils du précédent, esq. et conseiller, a publié le Recueil des ouvrages de son père, et donné une édition des *Mémoires de Halès*.

* I. EMMA *ou* IMMA, fille de Charlemagne, favorisoit secrétement l'amour d'Eginard ou Eginhart, seigneur allemand, élevé à la cour de l'empereur. Elle lui donna

un rendez-vous nocturne dans le palais; et pendant qu'ils étoient ensemble, il tomba une neige épaisse. Emma, de peur que les pas d'Eginard, empreints dans la neige, ne fussent un témoignage contre lui, prit le parti de le porter sur ses épaules à travers une cour qui séparoit leurs appartemens. Charlemagne, qui s'étoit levé avant le jour, les aperçut; et plus touché de l'amour de sa fille qu'irrité de sa faute, il la maria à Eginard. Celui-ci se montra peu digne de l'honneur que lui avoit fait son maître; car, après la mort de Charlemagne, il se sépara de sa femme pour vivre dans un couvent. *Voyez* EGINARD.

II. EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Ethelred, roi d'Angleterre, et mere de saint Edouard, eut beaucoup de part au gouvernement, sous le règne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de Kent, qui avoit eu une grande autorité sous plusieurs regnes, conçut contre elle une si violente jalousie, qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques seigneurs, qui confirmèrent ses accusations auprès du roi. Ce prince crut trop facilement que sa mère étoit criminelle, et l'alla trouver inopinément, pour lui ôter tout ce qu'elle avoit amassé. Emma eut recours, dans cette disgrace, à l'évêque de Winchester, son parent; mais ce fut une nouvelle matière de calomnie pour ses ennemis. Le comte de Kent lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendoit à cet évêque, et l'accusa d'avoir un mauvais commerce avec lui. Le roi se montra encore crédule; il fallut que la princesse se justifiât par les moyens alors en usage; elle marcha sur des fers ardens. On ne sait comment elle soutint cette rude épreuve: on sait seulement que le roi, ayant reconnu son innocence, se soumit à la punition des pénitens. *Voyez* LOTHAIRE, n° III.

† I. EMMANUEL, dit *le Grand*, roi de Portugal, monta sur le trône en 1495, après Jean II son cousin, mort sans enfans. Les prospérités de son règne, le bonheur de ses entreprises, lui firent donner le nom de prince très-fortuné. Vasco de Gama, Améric Vespuce, Alvarès Cabrera, et quelques autres, découvrirent, sous ses auspices, plusieurs pays inconnus aux Européens. Son nom fut porté par ces navigateurs dans l'Afrique, dans l'Asie et dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée Amérique. Le Brésil fut découvert en 1500. Ce fut une source de trésors pour les Portugais; aussi appellent-ils le règne d'Emmanuel le *Siècle d'or du Portugal*. Ce prince mourut le 13 décembre 1521, à 53 ans, regretté de ses sujets, qu'il avoit enrichis, mais détesté des Mores, qu'il avoit chassés, et des Juifs, qu'il avoit forcés à se faire baptiser. En mémoire de ses heureuses découvestes, il fit bâtir le superbe monastère de Bellem, où il fut inhumé. Emmanuel aimoit les lettres et ceux qui les cultivoient. Il laissa des *Mémoires sur les Indes*. *Voy.* ALVARÈS, n° III, *et* GOEZ.

II. EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, né en 1528, de Charles III, fut d'abord destiné à l'Église; mais après la mort de ses deux frères, on le laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui mérita le commandement de l'armée impériale au siége de Metz. Il gagna, en 1557, la fameuse bataille de Saint-Quentin sur les Français, et détruisit le vieil Hesdin. La paix ayant été conclue à Cateau-Cambresis, il épousa, en 1559, Marguerite de France, fille de François Ier, et sœur de Henri II. (*Voy.* à l'article de ce dernier prince, des

détails sur la victoire de Saint-Quentin.) Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son père avoit perdu de ses états : il les augmenta ensuite par sa dextérité et sa valeur. Il mourut le 30 août 1580, ne laissant qu'un fils, Charles-Emmanuel, qui lui succéda, et qui se montra digne de lui par son courage, par son activité, par son amour pour les sciences : qualités qui formoient le caractère de son père.

* III. EMMANUEL DE SAVOIE (Charles), né en 1562, succéda, en 1580, à son père, Emmanuel-Philibert. En 1588, profitant des désordres de la France, il s'empara du marquisat de Saluces. Bientôt la mort de Henri III le rendit plus entreprenant : en qualité de petit-fils de François Ier, par sa mère, Marguerite de France, il se mit au nombre des prétendans à la couronne, pénétra en Provence, et se fit reconnoître à Aix en qualité de comte. Lesdiguières arrêta ses progrès, lui enleva ses conquêtes, et l'obligea de défendre ses états. Après dix années de guerres, de traités et de trèves, le duc, abandonné de ses alliés, du saint-siége et des Espagnols, se vit contraint de recevoir la loi que lui imposa Henri IV. Formant sans cesse de nouveaux projets de conquête, et persuadé qu'il pouvoit suppléer par ses talens à la foiblesse de ses moyens, Charles Emmanuel ne sut pas jouir des douceurs de la paix. Il fit plusieurs tentatives pour surprendre Genève, mais elles furent sans succès ; il pratiqua des intelligences dans l'île de Chypre pour s'en rendre maître, et n'y réussit pas : enfin, après la mort du duc de Mantoue, l'espérance de s'emparer de Montferrat lui remit les armes à la main. Il commença les hostilités ; et la guerre qu'il alluma ouvrit les portes de l'Italie à une foule de nations qui la dévastèrent pendant une longue suite d'années. Le duc de Savoie, après de nombreux combats, des succès et des revers, vit ses campagnes dévastées, ses villes ruinées, ses peuples accablés : victime de ses alliés comme de ses ennemis, trompé par Spinola, trop foible pour lutter contre Richelieu, il succomba sous le poids de ses chagrins, et mourut en 1630. Ce prince catholique zélé, mais dont la sévérité contre la réforme n'alla jamais jusqu'à la cruauté, aimoit les sciences et les lettres, et les cultivoit même au milieu du tumulte des camps.

* EMMET (Robert), l'un des chefs des Irlandais-unis, né à Cork en Irlande, d'un célèbre médecin. Le jeune Emmet fit ses études à l'université de Dublin, et s'y distingua par des connoissances et une application peu communes. Il se préparoit à suivre la carrière du barreau, dans laquelle son frère aîné s'étoit déjà rendu fameux, lorsque la révolution française vint détourner son attention de l'étude des lois, pour le livrer à celle de la politique. Il embrassa le parti populaire qui se forma dans sa patrie avec tout l'enthousiasme de la jeunesse, fit partie du directoire secret des Irlandais-unis, et éprouva le malheureux sort de la plupart de ses membres. Arrêté à Dublin en 1803, il fut exécuté comme rebelle, le 20 septembre de la même année.

† EMMIUS (Ubbo) naquit à Gretha, village de la Frise orientale, en 1547. Ses talens lui méritèrent le rectorat du collége de Norden, et de celui de Léer, enfin la place de premier recteur de l'académie de Groningue, et celle de professeur en histoire et en langue grecque. Quoique plusieurs princes et plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue, préférant à

vont une vie tranquille dans une condition médiocre. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont, I. *Vetus Græcia illustrata*, en 3 volumes in-8°, Leyde, Elzevir, 1626, très-utile à ceux qui veulent connoître l'ancienne Grèce. II. *Decades rerum Frisicarum*, in-folio, Leyde, Elzevir, 1616. Cette histoire est estimée. Emmius y réfute les fables dont les historiens qui l'avoient précédé avoient voulu orner les antiquités de leur nation. III. *Chronologia rerum Romanarum, cum serie consulum*, in-fol., 1619, avec des prolégomènes sur la chronologie romaine à la tete de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision. Il mourut à Groningue le 9 décembre 1625.

ÉMON (Mythol.), Grec, conçut une passion criminelle pour sa fille, et fut changé en une montagne de la Thessalie, qui porta son nom.

EMPADA (Mytholog.), déesse, protégeoit particulièrement les villages, les hameaux, et ceux qui venoient s'y établir.

† EMPÉDOCLE, d'Agrigente en Sicile, philosophe, poëte, historien, et disciple de Telauges, qui l'avoit été de Pythagore, adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des ames, et la mit en vers dans un *Poëme* que les anciens ont beaucoup loué. Le philosophe poëte y faisoit l'histoire des différens changemens de son ame. Il avoit commencé par être fille, ensuite il avoit été garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson, enfin il étoit Empédocle. Il développoit dans le même ouvrage sa doctrine sur les élémens. Son système étoit « qu'il y en avoit quatre qui faisoient entre eux une guerre continuelle, mais sans jamais pouvoir se détruire : de leur discorde même naissoient tous les corps. » Le style d'Empédocle, plein de force, et riche en métaphores et en figures poétiques ressembloit beaucoup, si l'on en croit Aristote, cité par Diogène Laërce, à celui d'Homère. Son mérite fixa sur lui les yeux de la Grece entière : ses vers furent chantés aux jeux olympiques, avec ceux d'Homere, d'Hésiode, et des plus célèbres poëtes. Empédocle, véritablement philosophe, généreux, humain et modéré, refusa la souveraineté de sa patrie. Il se montra toujours l'ennemi déclaré des tyrans, et poursuivit avec vigueur tous ceux qui sembloient vouloir aspirer au pouvoir souverain. Un Agrigentin l'avoit invité à manger chez lui. L'heure du repas étant venue, il demanda pourquoi on ne servoit pas : « C'est, dit le maître de la maison, qu'on attend le ministre du conseil. » Cet officier arriva en effet quelque temps après, et on le fit roi du festin. Il prit des airs si insolens pendant le repas, qu'Empédocle soupçonna qu'il y avoit entre le roi du festin et celui qui l'avoit invité quelque dessein secret de rétablir la tyrannie. Le soupçon étoit bien fondé. Le philosophe ayant cité le lendemain ces deux hommes devant le conseil, ils furent condamnés à mort. Empédocle s'étoit familiarisé avec toutes les sciences. A l'exemple de Pythagore, il se servit quelquefois de la musique comme d'un remède souverain contre les maladies de l'ame, et même contre celles du corps. Il étoit logé dans la ville de Géla, chez son ami Anchitus, lorsqu'on vint l'avertir qu'un jeune homme en fureur vouloit tuer cet ami, qui avoit condamné son père au dernier supplice. Empédocle tâcha de lui calmer l'esprit par ses discours. Son éloquence ne produisant aucun effet, il essaya d'unir les sons harmonieux de sa lyre au langage cadencé de la

poésie. Il employa les modulations qui faisoient le plus d'impression sur le cœur du jeune homme, qu'il parvint peu à peu à attendrir, et qui devint un de ses plus fidèles disciples. Ce philosophe donna dans la Sicile les premiers préceptes de la rhétorique, et se servit utilement du talent de bien dire pour réformer les mœurs licencieuses des Agrigentins. Il leur reprochoit « de courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour, et de se bâtir des maisons, comme s'ils eussent cru toujours vivre. » Certains auteurs prétendent que, dominé par la passion de la physique, il s'avisa de visiter le grand cratère du mont Etna, et que sa témérité curieuse fut punie par la chute involontaire qu'il fit dans les abîmes du volcan; ou que, voulant se faire passer pour Dieu, et persuader aux hommes qu'il avoit été enlevé au ciel, il se précipita dans ce gouffre ardent, dans l'espoir que sa mort seroit toujours cachée aux hommes; mais que la montagne revomit ses sandales, et démasqua sa sotte vanité. Cependant la plus commune opinion est que ce philosophe extrêmement âgé tomba dans la mer et se noya vers l'an 440 avant J. C. M. Frid. Guil. Sturz a fait les plus grandes recherches sur Empédocle. Il a extrait des auteurs anciens tout ce qui pouvoit lui appartenir. Ces fragmens, qui forment 2 vol. in-8°, ont paru à Leipsick, de 1805 à 1806, sous ce titre : *Empedoclis carminum reliquiæ ex antiquis scriptoribus collegit, recensuit, illustravit, et de omni philosophiâ Empedocleâ. Frid. G. Sturz.* Quelques écrivains distinguent Empédocle le philosophe, d'un autre EPÉDOCLE qui étoit poëte, et duquel il ne reste aucun ouvrage.

† I. EMPEREUR (Constantin l'), né vers l'an 1580 à Oppyck en Hollande, savant consommé dans l'étude des langues orientales, occupa une chaire d'hébreu à Leyde. Il mourut en 1648, dans un âge fort avancé. Tous les ouvrages qu'il a donnés au public offrent des remarques utiles, et respirent une profonde érudition rabbinique et hébraïque. Ses *Traductions* des livres judaïques et talmudiques sont les plus parfaites que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas toujours exactes. Son livre *De mensuris templi*, Leyde, 1630, in-4°, est très-savant. Le traité de *Vestitu sacerdotis Hebræorum* n'est point de lui, comme plusieurs l'ont prétendu, mais de Bramines, sous le nom duquel il a paru.

* II. EMPEREUR (Jacques l'), né à Epernay en Champagne le 17 février 1656, mort à Pont-à-Mousson le 14 février 1724, entra de bonne heure chez les jésuites, où il se distingua par ses talens et par ses connoissances. On lui doit, I. Différens *Traités sur quelques points d'histoire*, dans le Journal de Trévoux, 1704, juillet et octobre. II. *Dissertations historiques sur divers sujets d'antiquité*, Paris, 1706, in-12. III. Plusieurs *Traités de piété*. Il a laissé en manuscrits des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Gaules.*

EMPIRICUS. *Voy.* SEXTUS EMPIRICUS.

* EMPOLI (Jacob CHIAMENTI d'), ainsi nommé d'une petite ville de Toscane, où il naquit en 1554, étoit un bon peintre d'histoire. Il étudia avec autant de soin que de succès les ouvrages d'André del Sarte. Sa manière étoit ferme et agréable, son dessin correct, et son coloris bon. On admiroit sur-tout les airs de tête de ses figures, et ses draperies qui étoient bien ajustées. Il fit sur-tout connoître son génie dans les *Arcs de triomphe* qui furent érigés à l'occasion du mariage de Marie-

Magdeleine d'Autriche. Ce peintre, après avoir beaucoup travaillé, mourut âgé de 86 ans, en 1640. On voit de lui, dans la galerie de Vienne, un tableau qui représente *Susanne au bain;* on aperçoit les vieillards qui guettent le moment de la surprendre. Ces figures sont de grandeur naturelle.

EMPORIUS, savant rhéteur, florissoit du temps de Cassiodore, au 6e siècle. Il reste de lui quelques écrits sur son art, Paris, 1599, in-4°. Le style en est vif et nerveux.

* EMPSON (Richard), fils d'un faiseur de cribles de Towcester, au comté de Northampton, mort en 1510, devint favori de Henri VII; mais ses exactions le rendirent odieux au peuple. Il fut décapité avec Dudley.

EMPURIAS (Pons-Hugues, comte d') fut le dernier des comtes de ce nom. Après sa mort, son petit état, situé en Catalogne, fut réuni à la couronne d'Aragon. Pons aimoit la poésie, et faisoit lui-même des vers. On cite de lui une *Pièce* qu'on ne trouve dans aucun recueil, et qu'on dit être adressée à Frédéric III, appelé par les Siciliens au trône de Sicile, après l'expulsion des Français, qui ne purent jamais recouvrer cette île, tant ils étoient devenus odieux par leur violence et leur légéreté! « Que Dieu les confonde ces Français, et rabatte leur orgueil! s'écrie dans cette pièce le comte d'Empurias, et que le roi de Sicile se couvre de gloire par de hauts faits pour la défense de son pays!» — Amanieu des Escas, troubadour, contemporain d'Empurias, appelle celui-ci *Empereur d'amour*.

† EMPUSA (Mythol.), spectre horrible qu'Hécate envoyoit aux hommes pour les effrayer et les punir. Il prenoit toutes sortes de formes hideuses, mais il n'avoit jamais qu'un pied.

ÉMYLUS (Mythol.), fils d'Ascagne, acquit par son courage un assez grand territoire dans le Latium. La famille Emylienne à Rome prétendoit en descendre.

ENCELADE (Mythol.), le plus puissant des géans qui voulurent escalader le ciel, étoit fils du Tartâre et de la Terre. Jupiter renversa sur lui le mont Etna. Les poëtes ont feint que les éruptions de ce volcan venoient des efforts que faisoit ce géant pour se retourner, et que, pour peu qu'il remuât, la montagne vomissoit des torrens de flammes.

* ENCHAVORDIUS (Guillaume), en flamand Enchenvoirt, qu'on a travesti en Eikenwort, Enkefort, Encourt, natif de Mierlo, dans les Pays-Bas, parvint au cardinalat sous Adrien VI, son ancien ami, qui le nomma aussi à l'évêché de Tortose. Clément VII le créa évêque d'Utrecht, dont il fit remplir le siége par procuration, étant resté à Rome, où il mourut en 1535. (*Voy.* à son sujet une note de C. Burman, dans ses Analect. de Hadr. VI, pag. 44.) Il a érigé à Rome un superbe mausolée en l'honneur d'Adrien, dont le dessin se trouve *ibid.*, pag. 80. Il porte entre autres inscriptions celle-ci, remplie de sentiment et de vérité. *Proh dolor! quantum refert in quæ tempora vel optimi cujusque virtus incidat!* Paul Jove lui a dédié la Vie d'Adrien, qu'il avoit écrite à sa sollicitation.

ENCRATITES. *Voyez* TATIEN.

ENDEER (Mythol.), déesse de la bonté, chez les Indiens, toujours opposée à Moisasour, le dieu du mal.

ENDÉIS (Mythol.), fille de Chi-

ron, épousa Eaque, roi de l'île d'Egine, en eut Télamon et Pélée. Répudiée ensuite pour une seconde femme nommée Bamathe, elle voulut faire périr le fils de sa rivale; mais Eaque, ayant découvert son complot, la chassa de ses états.

* ENDELCHIUS *ou* SEVERUS SANCTUS, rhéteur et poëte chrétien, vivant vers l'an 390, écrivit une églogue, qui avoit pour titre, *De mortibus boum.* Pierre Pithou la fit réimprimer en 1590, avec un recueil d'épigrammes des anciens. On la trouve aussi dans la Bibliothèque des PP. L'auteur introduit un païen qui se plaint de la mortalité des animaux, et un chrétien qui rapporte tout aux ordres de la Providence.

* ENDŒUS, fameux sculpteur athénien, étoit élève de Dédale, et le suivit en Crète. On attribuoit à cet artiste trois *statues de Minerve;* l'une de ces figures existoit encore dans le temple d'Erythres, au temps de Pausanias; elle étoit en bois, d'une très-grande proportion, et représentoit Minerve Poliade, ou protectrice de la ville; elle tenoit une quenouille des deux mains, et portoit sur la tête un emblème du pôle céleste. Endœus avoit placé aux avenues du temple des statues en pierre, représentant les Heures et les Graces. Une autre étoit conservée dans la citadelle d'Athènes; la troisième, celle de Minerve Aléa, étoit toute d'ivoire. Auguste l'enleva de la ville de Tégée, et la plaça dans le forum qu'il fit construire à Rome.

ENDOVELLICUS (Mythol.), dieu des anciens Espagnols, qui le réunissoient à Hercule, sous le titre de dieu tutélaire.

* ENDTERLIN (Gaspard), célèbre sculpteur de Bâle, étoit d'abord fondeur et potier d'étain. A force de modeler, il se rendit habile dans la plastique et la sculpture. On voit avec le même plaisir les *petites Figures* qu'il a faites en terre cuite, jetées en fonte ou sculptées. Il a beaucoup travaillé à Nuremberg, et est mort dans cette ville en 1633.

ENDTERS (Jean-André), imprimeur et littérateur de Nuremberg, mort vers 1730, a publié un *Traité sur l'origine de l'imprimerie.*

† ENDYMION (Mythol.), berger d'une rare beauté, que Jupiter aima au point de lui donner une place dans le ciel; mais ayant attenté à l'honneur de Junon, le maître des dieux, indigné de son audace, le chassa honteusement, et le condamna à un sommeil continuel. Dans la suite, la Lune qui avoit conçu pour lui une violente passion, le transporta dans un antre du mont Latmus en Carie, où elle alloit souvent le visiter. Elle en eut Éthole et plusieurs autres enfans. Voilà ce que la Fable rapporte; mais ceux qui, à travers ces voiles, cherchent les vérités qu'elles cachent quelquefois, prétendent qu'Endymion étoit un astrologue qui, le premier, observa le cours de la lune.

† I. ÉNÉE (Mythol.), prince troyen, fils de Vénus et d'Anchise. Les Grecs ayant pris Troie, il se sauva la nuit, chargé des dieux de son pays, de son père qu'il portoit sur ses épaules, et menant son fils Ascagne par la main. Après plusieurs aventures, il passa en Italie, où il obtint Lavinie, fille du roi Latinus. Turnus, roi des Rutules, à qui elle avoit été promise, fit la guerre au prince troyen, fut vaincu et perdit la vie. Le vainqueur eut encore à combattre Mézence, roi des Toscans, allié des Rutules. La bataille se donna sur les bords de la rivière Numique. Enée disparut dans cette

journée. Il se noya peut-être dans la rivière, ou il fut tué par les Toscans. Ascagne lui succéda. Au reste, l'article d'Enée appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire. Divers auteurs, cités par Denys d'Halicarnasse, soutiennent qu'Enée n'aborda jamais en Italie; c'est ce qu'a tâché de prouver le savant Bochard dans une Dissertation particulière; et son opinion est celle de la plupart des gens de lettres, qui ont éclairé les recherches historiques du flambeau de la saine critique. Enée paroît quelquefois sur le revers des médailles d'Auguste, portant Anchise, donnant la main à son fils Ascagne, et suivant Mercure qui le conduit.

II. ÉNÉE (Æneas Tactitus), un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, florissoit du temps d'Aristote. Casaubon a publié un de ses *Traités en grec*, avec une *Version latine*, dans le Polybe, 1609, in-fol. De Beausobre l'a donné en français, 1757, in-4°, avec de savans commentaires.

† III. ÉNÉE (Æneas Gazæus), philosophe platonicien, sous l'empire de Zénon, dans le 5ᵉ siècle, embrassa le christianisme. On a de lui un dialogue intitulé *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'ame et de la résurrection des corps. Jean Bower le mit au jour à Leipsick en 1655, in-4°, avec la traduction et les savantes notes de Gaspard Barthius. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères. Jean-George Justiniani en donna une édition, *Cum variorum epistolis Andreolo Justiniano scriptis*, Gènes, 1645, in-4°. La traduction du même ouvrage d'Enée de Gaze, par Jean Wolfius, a paru avec d'autrés écrits à Bâle en 1558, 2 vol. in-8°, et 1561, in-fol. On trouve encore l'ouvrage d'Enée dans le recueil intitulé *Theologorum aliquot Græcorum veterum orthodoxorum libri græci, et iidem latinitate donati, etc.*, *ex editione Conradi Gesneri*, Zurich, 1559 et 1560, in-fol.

IV. ÉNÉE, évêque de Paris, homme d'esprit et expérimenté dans les affaires, publia, à la prière de Charles-le-Chauve, un *Livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche Photius contre l'Eglise latine, et de montrer la vérité de la doctrine et la sainteté des dogmes de cette Eglise. Il mourut en 870.

ENFANCE (Filles de l'). *Voyez* JULIARD, *et* MONDONVILLE, nᵒ I.

ENFANT. *Voyez* LENFANT.

* ENFIELD (Guillaume), ministre dissident, né à Sudbury en 1741, mort en 1797, élevé par le docteur Ashworth à Daventry en 1763, fut ministre de la congrégation de Liverpool, pour laquelle il composa deux volumes de *Sermons* qui furent très-bien reçus. Vers 1770 il passa à Warrington, où il fut professeur à l'académie des belles-lettres: pendant son séjour il y publia plusieurs ouvrages, entre autres l'*Histoire de Liverpool* et les *Instituts de physique*. En 1785 il se chargea de diriger une congrégation à Norwich, et il resta dans cette place jusqu'à sa mort. Outre les livres ci-dessus, il a publié *le Speaker*, livre de classe universellement répandu; un *livre de prières et d'hymnes*: des *Discours biographiques*; une *Histoire de la philosophie*, 2 vol. in-4°. Depuis sa mort, le docteur Aikin a publié trois volumes de *Sermons* de lui, avec sa Vie.

ENGASTRIQUES. *Voyez* EURYCLÈS, nᵒ I.

*I. ENGEL (Samuel), né en 1702 à Berne, où il mourut le 16 mars

1784, fut membre du sénat de cette ville. Engel possédoit des connoissances très-étendues dans les sciences naturelles, la géographie et la politique. Il se fit une réputation par les ouvrages suivans : I. *Essai sur cette question : « Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux ? » par E. B. D. E.* (*c'est-à-dire par Engel, bailli d'Echalens*), à Amsterdam, 1767, 5 vol. in-12. II. *Mémoires et observations géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, etc., à Lausanne, 1765, in-4°. III. *Mémoires sur la navigation dans la mer du nord, depuis le* 63e *degré de latitude vers le pôle, et depuis le* 10e *et* 100e *degré de longitude; avec une nouvelle carte de cette étendue*, à Berne, 1779, in-4°. IV. *Bibliotheca selectissima, sive catalogus librorum in omni genere scientiarum rarissimorum, quos nunc venum exponit, cum notis perpetuis*, P. I. II., Bernæ, 1743, in-8°. Ce savant, par ses ouvrages où il soutenoit la possibilité de trouver un passage dans les mers du nord, fut cause que le roi d'Angleterre expédia deux vaisseaux commandés par Philipps, pour faire des découvertes à ce sujet. Le journal de ce voyage, publié à Londres, 1774, in-4°, avec des cartes et des gravures, contient des détails précieux sur la géographie et l'astronomie.

* II ENGEL (Jean-Jacques), né à Parchim dans le Mecklenbourg-Schwerin le 11 septembre 1741, étudia d'abord la théologie, et s'appliqua ensuite à l'étude des langues anciennes. Il se fit connoître par sa traduction des lettres d'Euler, et par ses pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue, *Le Fils reconnoissant*, comédie pastorale, Leipsick, 1773, in-8° ; *Le Page*, comédie, Leipsick, 1776, in-8°. Ces deux pièces sont traduites en français, Halle, 1797, in-8° ; *La Femme douce*, comédie en 3 actes, d'après Goldini, Leipsick, 1779, in-8°. Parmi ses autres ouvrages, on estime, I. *Le Philosophe pour le monde*, 3 vol. in-12, Leipsick, 1801. II. *Essai d'une méthode, au moyen de laquelle on peut apprendre la logique, en expliquant les dialogues de Platon*, Berlin, 1805, in-8°. Dans son *Eloge du roi de Prusse*, Berlin, 1781, in-8°, l'auteur s'est acquis la réputation d'un écrivain éloquent. III. *Principes d'une théorie sur les différentes sortes de poésies, tirés de la littérature allemande*, Berlin, 1783, in-8°. IV. *Idées d'une Mimique*, 2 vol., Berlin, 1803, nouvelle édition, avec gravures, ouvrage savant et très-bien écrit. V. *Der Fürskenspiegel* (le Miroir des princes), Berlin, 1798, in-8°. VI. *Lorenz Stark*, roman, Berlin, 1801, in-8°. Du vivant de Guillaume II, Engel fut précepteur du roi de Prusse actuel, ainsi que des autres princes et princesses. Le roi le nomma ensuite directeur en chef du théâtre national de Berlin. Il mourut à Schwerin le 28 juin 1802.

† ENGELBERGE ou INGELBERGE, femme de l'empereur Louis II, accusée d'adultère par le prince d'Anhalt et le comte de Mansfeld, jaloux de son élévation, se défendit vivement de cette imputation ; mais malheureusement pour elle, une coutume barbare autorisoit les accusations sans preuve. Il ne restoit à une femme calomniée d'autres moyens de se justifier que l'épreuve du feu et de l'eau, consacrée par l'autorité ecclésiastique. Engelberge se disposoit à passer par ces épreuves, lorsque Boson, comte d'Arles, persuadé de son innocence,

donna un défi aux calomniateurs, les terrassa l'un et l'autre, et leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de roi d'Arles, et pour femme, Ermengarde, fille unique de cette princesse. (*Voyez* LOUIS, n° III.) Engelberge, devenue veuve, se fit bénédictine, et mourut vers l'an 890.

* ENGELBERGER (Burkhard), célèbre architecte à Augsbourg; ce fut lui qui se chargea d'étayer la grosse tour de la cathédrale d'Ulm, qui alloit s'écrouler, en élevant un mur qui depuis trois cents ans soutient ce poids énorme. Le même architecte a bâti l'*église de Saint-Ulric* d'Augsbourg.

* I. ENGELBERT, abbé du monastère d'Aimont, étoit de l'ordre de Saint-Benoît. Il mourut en 1331. On a de lui, I. *De ortu, progressu et fine Romani imperii;* il prétend que la fin du monde doit suivre de près celle de l'empire romain. Gaspard Bruschius a publié cet ouvrage, avec son voyage de Bavière, Bâle, 1553, in-8°. II. *Panegyricus in coronationem Rodulphi Habspurgensis:* c'est un poëme héroïque, écrit l'an 1273. III. *Epistola de studiis et scriptis suis.* Engelbert y parle de tous les écrits qu'il a composés, et la liste est un peu longue. IV. *De gratiis et virtutibus beatæ Mariæ virginis*, en 4 parties. V. *Tractatus super passionem secundùm Matthæum*, dans la Bibliothèque ascétique du père Pez. VI. *Tractatus de libero arbitrio*, dans les Anecdotes du père Pez, t. IV. VII. *De providentiâ Dei*, dans la Bibliothèque ascétique, t. VI. VIII. *De statu defunctorum*; dans la même bibliothèque ascétique, t. IX. IX. *De causâ longævitatis hominum ante diluvium*, dans les Anecdotes du père Pez, t. I. X. *Speculum virtutum*, en deux parties; il occupe tout le tome troisième de la Bibliothèque ascétique.

† II. ENGELBERT, *ou* ENGELBRECHTSEN (Corneille), né en 1468 à Leyde, où il mourut en 1533, étoit un des plus fameux peintres de son temps. Excellent dessinateur, il peignoit avec autant de force que de promptitude en détrempe comme à l'huile. Les ouvrages de Van Eyck lui servirent de guide, et il fut le premier qui ait peint à l'huile dans sa patrie. Son génie le porta à faire une étude particulière des mouvemens de l'ame, qu'il a su exprimer avec une grande vérité. *Deux beaux Tableaux d'autel avec leurs volets*, le tout peint par Engelbert, échappèrent aux troubles du pays, et furent gardés avec respect par les bourgeois, dans la maison de ville de Leyde. On les a revus depuis dans l'église de Notre-Dame du Marais; l'un représente le *Sacrifice d'Abraham*, l'autre une *Descente de croix*, entourée de petits tableaux qui représentent *les Douleurs de la Vierge.* On conserve dans le même endroit une *Tenture en détrempe*, représentant l'*Adoration des rois.* L'ordonnance en est belle, les draperies riches et bien jetées. Lucas de Leyde s'est formé sur cette manière; mais le plus bel ouvrage d'Engelbert, selon Van Mander, est un *Tableau à deux volets*, qui ornoit l'épitaphe des seigneurs de Lockhorst. Il étoit dans leur chapelle à Saint-Pierre de Leyde, et en 1604 à Utrecht, chez M. Van den Bogaert, gendre de l'un de ces seigneurs. Le dedans de ce beau tableau représente *l'Agneau de l'Apocalypse;* une multitude de figures bien disposées, les physionomies nobles et gracieuses, et la délicatesse du pinceau ont fait regarder cet ouvrage comme le chef-d'œuvre d'Engelbert.

I.* ENGELBRECHT (Engelbrechtssohn) délivra dans le 15e siècle les Suedois, ses compatriotes, du joug des Danois. Après avoir fait brûler et dévaster beaucoup de châteaux, à la tête des paysans, il parut devant Stockholm. Les insurgés demandèrent au roi Eric de renvoyer les employés étrangers, et de faire gouverner le pays par des indigènes. Le roi rejeta cette demande. Après quelques négociations, on conclut un armistice d'un an, pendant lequel les gouverneurs, nommés par le roi, resteroient en place. Le roi, qui ne se crut pas en sûreté, se travestit et s'enfuit en Danemarck. Engelbrecht fut nommé capitaine-général du royaume. Peu de temps après, l'archevêque Olof engagea les Suedois à reprendre le roi. Mais celui-ci ayant recommencé ses vexations contre les Suédois, ils reprirent les armes, conduits par Engelbrecht, et s'emparèrent de plusieurs provinces et de Stockholm. Au milieu de ces victoires, Engelbrecht tomba malade et se fit transporter dans le château d'un seigneur qui avoit été autre fois son ennemi. Là, il fut assassiné par le fils de ce seigneur. D'autres croient qu'il est tombé victime de la jalousie de Charles Cnutson, général des insurgés. Les Suédois le regardèrent pendant long-temps comme un martyr de la liberté.

* II. ENGELBRECHT, visionnaire allemand, mort en 1641, se disant envoyé de Dieu, prétendoit avoir conversé avec les anges, et avoir vu le ciel et l'enfer. Enfin, il assura que Jésus-Christ lui étoit apparu et lui avoit montré ses cinq plaies. Cet illuminé a écrit ses rêveries, qui ont été traduites par un théologien mystique, 2 volumes in-12.

* ENGENIO (César d'), gentilhomme napolitain, vécut à la fin du 16e siècle et au commencement du suivant. On a de lui, I. *Il regno di Napoli diviso in dodici provincie, raccolto da Henrico Bacco Alemmano*, Naples, 1618, in-8°. II. *Napoli sacra*, 1623, in-4°.

* ENGLISH (Esther), Anglaise qui s'est rendue remarquable sous les règnes d'Elizabeth et de Jacques Ier, par la perfection de son écriture. On a encore quelques-uns de ses ouvrages, qui sont très-recherchés. Un des plus curieux est intitulé *Stances sur la vanité et l'inconstance du monde, écrites par Esther Inglish, le 1er janvier 1600.* Les stances sont en français et en anglais, entourées de guirlandes de fleurs et de fruits. Le portrait d'Esther est sur la première feuille. Cette artiste épousa M. Kello, et eut un fils qui a pris les ordres.

* ENGRANELLE (P. Marie-Dominique-Joseph), né à Nédonckal dans l'Artois le 24 mars 1727, mort en 1780, étoit moine au couvent des augustins du faubourg Saint-Germain de Paris ; il se perfectionna dans l'art de porter les notes sur des cylindres, ce qu'il enseigne dans sa *Tonotechnie, ou l'art de noter les cylindres*, etc., 1775, in-8°. Il présenta aussi à l'académie des arts un instrument de son invention, qui facilite la division géographique des tons, et peut servir à accorder les instrumens. On prétend même qu'il a imaginé un instrument avec lequel on peut mettre en notes ce qu'on joue sur le piano. On a de lui quelques *Ouvrages* sur les Sourds-Muets. Il a fourni le texte pour l'ouvrage : *Papillons d'Europe, peints d'après nature par Ernest Décrits*, etc., 1779, et années suivantes, 7 vol. in-8°, continués par Caraugeot.

* ENGUELRAMS (Corneille), né à Malines en 1527, mort en

1583, est regardé comme un habile peintre, quoiqu'il n'ait laissé que des tableaux en détrempe. Il a représenté sur une grande toile, dans l'église de Saint-Rombout de cette ville, les *Œuvres de miséricorde*. Une multitude de figures bien dessinées font l'objet de cette grande composition. Il y a distingué ingénieusement les pauvres qui méritent de la compassion, d'avec ceux qui n'en doivent pas exciter. Les ouvrages de ce peintre sont dispersés dans les principales villes d'Allemagne et des Pays-Bas. A Hambourg, dans l'église de Sainte-Catherine, on voyoit de lui une composition grande et savante, représentant *la Conversion de saint Paul*; dans le château d'Anvers, il peignit pour le prince d'Orange l'*Histoire de David*. Devries en avoit peint l'architecture et les ornemens.

ENGUERRAND DE COUCY, *Voyez* COUCY, n° II.

ENGUIEN (ducs d'). *Voyez* FRANÇOIS, n° XI, *et* CONDÉ, n° IV.

ENJEDIM (George), un des plus subtils unitaires qui aient fait des remarques sur l'Écriture sainte. On a de lui, *Explicatio locorum Scripturæ veteris et novi Testamenti, ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4° ; ouvrage antireligieux. Enjedim naquit en Hongrie, et mourut en 1596.

ENIMIE (sainte), sœur du roi Dagobert, fonda un monastère dans les montagnes du Gévaudan, dont elle fut la première abbesse, et où elle donna de si grands exemples de piété, qu'elle fut ensuite canonisée.

ÉNIPÉE (Mythol.), berger de la Thessalie, qui se métamorphosa en fleuve pour jouir de Tyro. Cette nymphe, voyant les eaux d'Enipée extrêmement claires, eut envie de s'y baigner ; alors Enipée la surprit, et eut d'elle Pélias et Nélée.

* ENNEBEL (L****), célèbre théologien de Louvain, né en 1652, mourut en 1720, âgé de 69 ans. Son caractère doux l'éloigna des disputes de son temps, et il fit tous ses efforts pour les apaiser. Les théologiens de Louvain, fatigués des bruits défavorables qui se répandoient contre eux dans les Pays-Bas, envoyèrent Ennebel à Rome en 1695, pour faire leur apologie ; il y obtint deux brefs qui les lavoit du soupçon d'hérésie, et qui assoupirent pendant quelque temps les querelles des Pays-Bas. Il fut contraint d'y retourner en 1700, et obtint de nouveau justice. On a de lui un *Recueil de Thèses théologiques* en latin, 1680, condamnées par le saint siége en 1682.

ENNEMOND. *Voyez* CHAUMOND (saint).

† ENNERY (N., comte d'), né à Paris, d'une famille enrichie dans les finances, se fit connoître dès sa jeunesse par ses talens militaires. Après avoir débuté dans le régiment des gardes-françaises, il acheta une charge de maréchal-des-logis, et devint le conseil du prince de Condé, dans la guerre de sept ans. Il étoit officier général à la paix de 1763. Le duc de Choiseul démêla en lui l'homme d'état, et l'envoya en Amérique pour administrer successivement les colonies françaises. Pendant six années de gouvernement, il montra toute l'activité que lui donnoit un caractère très-vif, et les vertus et les lumières qui font chérir et respecter l'autorité. Par-tout il fit régner la justice, anima le commerce, favorisa l'industrie et inspira l'amour de la gloire. Son

esprit de conciliation entretint la concorde entre tous les états. Les Anglais le prirent souvent pour arbitre dans leurs différens entre leurs possessions et les nôtres. Il fit défricher l'île de Sainte-Lucie, et créa ainsi une colonie nouvelle. Dans les anciennes, il adoucit le triste sort des esclaves, épura l'air par des canaux, féconda la terre, augmenta les richesses des colons, tandis qu'il pourvoyoit à la sûreté et à l'embellissement de leurs habitations. Rappelé en France par le mauvais état de sa santé, il se dévoua bientôt à de nouveaux sacrifices, plutôt sollicités qu'exigés par Louis XVI, qui lui écrivit de sa propre main : « Votre réputation seule me servira beaucoup à Saint-Domingue. » En effet, il étoit à peine arrivé, qu'il fixa, de concert avec les Espagnols, les limites des possessions de la France et de l'Espagne dans cette île. Mais il ne put résister long-temps à l'influence du ce climat brûlant ; et sa mort fut regardée dans toutes nos colonies comme une calamité publique. Les Anglais, dont il avoit acquis l'estime, disoient de lui : « Cet homme ne fera, ni ne souffrira jamais d'injustice. » Eloge d'autant plus flatteur, qu'il étoit donné par une nation rivale.

† ENNETIÈRES (Marie d'), femme savante, née à Tournay, publia divers écrits dans le 16e siècle, et entre autres, une *Epître* contre les Turcs et les Juifs, 1539, in-8°. Elle étoit de la même famille que Jean d'ENNETIÈRES, seigneur de Beaumetz, Maisnil et autres lieux, né à Tournay vers la fin du 16e siècle, qui publia dans cette ville, I. *Les Amours de Théagines et de Philoxènes, et autres Poésies*, 1616, in-16. II. *Le Chevalier sans reproche* (Jacques de Lalaing, chevalier de la toison d'or, mort en 1455), poëme en 14 livres, 1633, in-8°. III. *Les quatre baisers que l'ame dévote peut donner à Dieu en ce monde*, 1641, in-12. IV. *Saincte-Aldegonde*, comédie en 5 actes, en vers, avec des chœurs, etc., Tournay, 1645, in-12.

† ENNIUS (Quintus), poëte latin, né à Rudie, en Calabre, l'an 239 avant J. C., vécut en Sardaigne jusqu'à l'âge de 40 ans; il y fit connoissance avec Caton l'Ancien, qui commandoit l'armée romaine en qualité de préteur, et lui enseigna le grec. Caton l'amena à Rome, et lui donna une maison sur le mont Aventin. Ennius y obtint par ses talens le droit de bourgeoisie, honneur dont on faisoit alors beaucoup de cas. Il tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes ; mais il lui laissa beaucoup de rudesse et de grossièreté. Le même siècle vit naître et mourir sa réputation ; ce siècle n'étoit pas celui de la belle latinité ; on le sent en lisant Ennius : mais ce poëte compensa le défaut d'élégance et de pureté par la force des expressions et le feu de la poésie. Virgile avoit beaucoup profité de la lecture d'Ennius. Il en avoit pris des vers entiers, qu'il appeloit *des perles tirées du fumier*. Ennius mourut l'an 169 avant J. C., de la goutte, qu'il avoit gagnée en buvant avec excès. Scipion, son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poëte, autant par amitié que par considération pour son mérite. Ennius avoit mis en vers héroïques les *Annales de la république romaine ;* il avoit fait aussi quelques *Satires ;* mais il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, Amsterdam 1707, in-4°, dans le *Corpus poëtarum latinorum* de Maittaire; *Ennii Medea commentario perpetuo illustrata, cum fragmentis quœ in*

Herselii, Merulæ, aliisque hujus poëtæ editionibus desiderantur: Auct. Heur. Planc, Gotting, 1807, in 4° de 134 pages. Le principal mérite de M. Plank (fils du célèbre historien de ce nom) est d'avoir disposé dans un ordre satisfaisant les divers fragmens de la *Médée* d'Ennius, qu'il suppose avoir été une sorte de traduction de celle d'Euripide.

† ENNODIUS (Magnus Felix), fils de Camilius, et neveu de Magnus Felix, consul en 511, naquit vers l'an 473. Il avoit pour parens les Faustus, les Aviennus et les Boetius, familles très-distinguées à Rome. Les uns le font naître à Pavie, d'autres dans la ville d'Arles, où son père avoit ses principales propriétés. Il est toujours certain qu'il passa une partie de sa jeunesse à Milan chez une tante qu'il eut le malheur de perdre pendant les désastres qui accompagnèrent la conquête de l'Italie par Théodoric, roi des Ostrogoths. Ennodius, qui n'avoit que seize ans alors, se trouva dénué de soutien et de fortune; il alloit être réduit à la misère, lorsqu'il eut le bonheur d'épouser une fille noble et riche qui le remit dans un état d'abondance; il se livra aux jouissances de son âge et à son goût pour la poésie. Soit par piété, soit pour se soustraire aux persécutions auxquelles les personnes distinguées étoient exposées par la fureur des barbares qui avoient envahi l'empire romain, lui-même, à l'exemple de plusieurs de ses contemporains, quitta l'état séculier, et fut ordonné diacre en 494; il détermina sa femme à se faire religieuse. Il s'attacha d'abord à l'église de Pavie, dont il fut ensuite nommé évêque, renonça à la poésie, et s'appliqua à l'étude de la théologie sous saint Epiphane. Le pape Hormidas l'envoya deux fois en qualité de légat à Constantinople, la première avec Fortunat, et la seconde avec Péregrin, évêque de Misène. Ces ambassades n'eurent aucun succès, et ne servirent qu'à mettre dans un nouveau jour la conduite artificieuse de l'empereur Anastase et la prudence d'Ennodius. Il mourut le 17 juillet 521, et fut révéré comme un saint par l'église de Pavie. Ennodius a laissé plusieurs ouvrages: neuf livres de *Lettres* qui offrent quelques notions sur l'histoire de son temps; le *Panégyrique* de Théodoric qu'il prononça, en 506 ou 507, à Ravennes, en présence du roi, où l'on remarque de grandes prétentions à l'esprit et beaucoup d'obscurités; il est présumable que, dans quelques endroits, l'auteur ne s'est pas entendu lui-même; un *Discours apologétique du synode de Rome*, adressé à ceux qui avoient écrit contre ce synode; la *Vie de saint Epiphane*, évêque de Pavie; celle de *saint Antoine*, moine de Lerins; un traité, intitulé: *Eucharisticum;* des déclamations intitulées *Dictiones*, dont les sujets ne sont pas toujours chrétiens; *quelques sermons*; un recueil *de poésies* et *d'épigrammes.* Ces ouvrages ont été recueillis dans une édition donnée à Bâle; mais celle qu'en donna in-8°, en 1611, le père Sirmond, enrichie de notes savantes, est beaucoup plus complète. Depuis cette édition, le père Martene, dans le 5e volume de son ouvrage, intitulé *Thesaurus anecdotorum*, a recueilli deux pièces peu importantes d'Ennodius, qui avoient échappé aux recherches du père Sirmond. Les écrits d'Ennodius portent le caractère de la barbarie du siècle; mais on peut y puiser des lumières sur l'histoire de son temps.

* ÉNOC DE LA MESCHINIÈRE (Pierre), auteur du 16e siècle, sur la personne duquel on a fort peu de renseignemens. Les biographes ne

s'accordent même pas sur le lieu de sa naissance, qui fut selon les uns la ville de Genève, et selon d'autres celle de Lyon. Il reste de lui un recueil d'*Opuscules poétiques*, imprimé in-8° à Geneve en 1572, et un autre imprimé in-4° à Lyon en 1578, sous le titre de la *Céocyre* (nom qu'il donnoit à sa maîtresse), contenant cent cinquante et un sonnets, des odes, chansons, élégies, bergeries, etc. Bernard de La Monnoye lui attribue en outre cinq cents quatrains moraux, intitulés *Tableaux de la vie et de la mort:* mais il ne dit point en quelle année ni dans quel format il les a publiés.

I. ÉNOCH, fils aîné de Caïn, né vers l'an 3769 avant J. C., bâtit avec son père la première ville, qui fut appelée de son nom *Enochie*.

II. ÉNOCH *ou* HÉNOH, fils de Jared et père de Mathusalem, né l'an 3412 avant J. C., fut, suivant l'Écriture, enlevé du monde pour être placé dans le Paradis terrestre, après avoir vécu environ 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour, pour faire entrer les nations dans la pénitence. On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Église, un *Ouvrage* plein de fables et d'absurdités, sur *les Astres*, sur *la descente des Anges sur la terre*, sur *leur mariage avec les filles des hommes*; et même St. Jude le cite dans son Épître catholique. Mais il y a apparence que cette production avoit été supposée par les hérétiques, qui, non contens de falsifier les saintes Ecritures, se jouoient, par des ouvrages supposés et fabuleux, de la crédulité de leurs sectateurs.

* III. ÉNOCH (Louis), d'Issoudun, ministre à Genève en 1557, est auteur de quelques *Opuscules de Grammaire*, et de *Commentaires sur Cicéron*, que Rob. Étienne a publiés avec les *Œuvres* de cet auteur.

ENOS, fils de Seth et père de Caïnan, né l'an 1379 avant J. C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Être suprême.

* ENS (Jean), théologien protestant, né à Quadyck en Frise, étudia à Leyde sous Périsonias, Marck, Vaufil, Fabricius, et obtint en 1720 une chaire de théologie à l'université d'Utrecht. Ens possédoit une vaste érudition; mais il étoit d'une humeur bizarre, singulier dans ses manières et dans ses goûts, et l'on présume que l'irrégularité de son régime abrégea ses jours, malgré la force de son tempéramment. Il mourut dans la cinquantième année de son âge, en 1732. On a de lui, I. *Bibliotheca sacra, sive diatribe de librorum novi Test. canone,* Amst., 1710, in-8°. II. *Oratio de persecutione Juliani*, Utr., 1720. III. Des *Observations*, en langue holl., *sur le* 11[e] *et le* 12[e] *chap. d'Isaïe,* Amst. 1715, in-80, etc.

ENSENADA (Zeno Somo de Silva, marquis de la), l'un des ministres d'Espagne les plus habiles, sous le règne de Ferdinand VI, étoit né dans l'obscurité. Il avoit d'abord été teneur de livres chez un banquier de Cadix. Des talens fort supérieurs à son état le firent bientôt connoître. Il s'éleva par degrés, et du poste d'intendant d'armées il passa dans le ministère, et s'y montra avec l'éclat d'un homme qui s'est créé lui-même. Ayant reçu du roi le titre de marquis, il prit le nom de La Ensenada (rien en soi), par modestie, ou plutôt par un amour-propre fort au-dessus de l'amour-propre ordinaire. Il y avoit en même temps à la cour d'Espagne

le célèbre Farinelli, né comme La Ensenada dans une famille obscure. Ces deux hommes extraordinaires s'étoient connus dans un temps où le cœur, et non l'intérêt, forme les liaisons. S'étant retrouvés à la cour, l'un en place, l'autre en faveur, ils continuèrent d'être amis. La Ensenada ayant été disgracié par les intrigues de l'ambassadeur anglais, à cause de l'attachement du ministre espagnol à la cour de Versailles, et par les intrigues du duc d'Huescar, Farinelli osa montrer à la reine la peine qu'il ressentoit de ce qu'elle ne s'y étoit pas opposée, et se seroit retiré sur-le-champ, sans les instances réitérées de cette princesse. La Ensenada ne se montra jamais si supérieur à sa place que lorsqu'il l'eut perdue. Comme on lui fit annoncer de la part du roi qu'il lui étoit permis d'emmener dans son exil un certain nombre de domestiques, il répondit « qu'il en avoit eu besoin pendant son ministère, mais que dans l'état où il se trouvoit il sauroit bien se servir lui-même. » Le roi qui le regrettoit, et qui ne s'étoit laissé entraîner que par une cabale de cour, disoit souvent : *Ce pauvre La Ensenada !* Il eut quelque temps après la permission de revenir ; mais il ne fut pas rétabli dans sa place. Il mourut vers le milieu du 18e siècle. Le crime véritable d'Ensenada fut d'avoir préparé en secret le pacte de famille qui ne fut repris et signé que plusieurs années après.

ENT (George), médecin anglais, né à Sandwich dans le comté de Kent en 1604, mort à Londres en 1689, fut ami intime d'Harvée, et devint président du collége des médecins anglais sous Cromwel. Il laissa, I. Une *Dissertation* sur l'usage de la respiration, 1679, in-8°. II. Une *Apologie* latine en faveur du système d'Harvée, sur la circulation du sang, 1641, in-8°. III. Des *Mémoires* insérés dans les Transactions philosophiques.

ENTELLE (Mythol.), fameux athlète, célébré par Virgile, parut avec éclat aux jeux funèbres donnés en Sicile en l'honneur d'Anchise, et y obtint un taureau pour prix de sa victoire.

† ENTINOPE, de Candie, fameux architecte au commencement du 5e siècle, fut un des principaux fondateurs de la ville de Venise. Radagaise, roi des Goths, étant entré en Italie l'an 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différens endroits. Entinope se retira le premier dans des marais proche la mer Adriatique. La maison qu'il y bâtit étoit encore la seule qu'on y vît, lorsque, quelques années après, les habitans de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y élevèrent en 413 les vingt-quatre maisons qui formèrent d'abord la cité. En 420, le feu prit à la maison d'Entinope et se communiqua à toutes les autres, qui furent entièrement consumées, à l'exception de celle de l'architecte. On prétend qu'une pluie miraculeuse la sauva des flammes ; elle étoit apparemment construite plus solidement que les autres : quoi qu'il en soit, Entinope la changea en église et la dédia à saint Jacques. Elle subsiste, dit-on, encore, dans le quartier de Venise, appelé *Rialto*, le plus ancien de la ville.

I. ENTRAGUES (Catherine-Henriette DE BALZAC d'). *Voyez* VERNEUIL.

II. ENTRAGUES (Charles DE BALZAC d'), gouverneur de l'Orléanais, mort à Toulouse en 1599, sans avoir été marié. *Voy.* CAYLUS, n° III, à la fin.

† ENTRECASTEAUX (N. Bruny d'), d'une famille noble de Provence, officier de marine estimé, fut nommé, en 1787, gouverneur des îles de France et de Bourbon. De retour en France, il fut chargé, en 1791, du commandement des deux frégates la *Recherche* et l'*Espérance* envoyées à la découverte de La Peyrouse, et en outre destinées à parcourir les côtes qu'à son départ pour Botany-Bay ce navigateur avoit encore à reconnoître. Dans ce voyage, il visita, dans le plus grand détail, la partie méridionale de la terre de Van-Diémen, et reconnut, à travers les plus grands dangers, et cependant avec une exactitude singulière, la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, ainsi qu'une partie considérable de la terre de Nuitz dans la Nouvelle-Hollande ; enfin, après avoir fixé la position des îles de Santa-Cruz, de Salomon, et de l'Archipel de la Louisiade, découvert par Bougainville, sans avoir pu, malgré ses soins, retrouver aucune trace des bâtimens de La Peyrouse, il touchoit au terme de ses travaux, lorsqu'il mourut du scorbut, en juillet 1793, à l'âge d'environ 54 ans. Après sa mort, l'expédition fut dirigée par M. de Rossel, qui en a écrit la relation publiée en 1809, par ordre du gouvernement, en 2 volumes in-4°, avec un atlas de la plus belle exécution. Le second volume appartient en entier au rédacteur, et renferme le traité le plus complet d'astronomie nautique qui ait encore paru. Le grand nombre et la précision singulière des reconnoissances qui ont été faites pendant le cours du voyage rendent cet ouvrage extrêmement précieux pour la géographie et l'hydrographie.

ENTRECOLLES. *Voyez* DENDRECOLLES.

† ENTREVENAS (Arnaud d'), troubadour qui vécut à la fin du 13e siècle. Il ne reste de lui qu'une seule *Pièce*, dans laquelle il fait la critique d'une chanson de Blacas. On ignore s'il a composé d'autres ouvrages.

* ENTZAG, savant docteur arménien, florissoit dans le 5e siècle ; il possédoit à fond les langues syriaque et hébraïque. Par l'ordre des patriarches de ce pays, il demeura pendant plusieurs années en Palestine pour consulter les rabbins et comparer le texte juif avec celui des septantes. Entzag donna la préférence à la version de ces interprètes, et travailla avec succès sur leur traduction. Cet auteur mourut vers le milieu du 5e siècle, et laissa les ouvrages suivans, encore inédits. I. *Les Commentaires des Cinq livres de Moyse.* II. *Commentaires sur Isaïe, Jérémie et Ezéchiel.* III. *Discours explicatifs sur les prophètes mineurs.* IV. *Une Chronologie sur l'ancien Testament.* V. *Concordance des quatre évangélistes.* VI. *Discours sur l'Apocalypse.*

† ENZINAS (François), né à Burgos en Espagne vers 1515, également connu sous les noms de Dryander et Duchesne en français. Il quitta à Wittemberg, comme Jean Dryander son frère, la religion catholique, pour embrasser le luthéranisme. Enzinas fit, à la sollicitation de Mélanchthon, dont il avoit été le disciple, une traduction espagnole du *nouveau Testament*, Anvers, 1542, in-8°, qu'il dédia et qu'il présenta à Charles-Quint, malgré les choses hétérodoxes qu'elle renfermoit ; celui-ci le fit mettre en prison, où il fut détenu pendant 15 mois ; mais ayant trouvé le moyen de se sauver en 1545, il parcourut l'Angleterre, l'Allemagne et se rendit à Genève auprès de Calvin. Il a laissé une *Histoire de l'état des Pays-Bas et de la religion d'Espagne*, Genève, in-8°. Cet

ouvrage, qui est très-rare, fait partie du *Martyrologe protestant*, imprimé en Allemagne.

† EOBANUS (Elius), surnommé *Hessus*, parce qu'il naquit, en 1488, sur les confins de la Hesse (sous un arbre au milieu des champs), professa les belles-lettres à Herford, à Nuremberg et à Marpourg, où le landgrave de Hesse l'avoit appelé. Il mourut dans cette ville le 5 octobre 1540. Le cabaret étoit son Parnasse. On racônte qu'il terrassa un des plus hardis buveurs de l'Allemagne, qui lui avoit fait défi de boire un seau de bière. Ayant voulu à son tour épuiser le seau, il tomba ivre-mort sans avoir pu y réussir. Nous avons d'Eobanus un grand nombre de poésies; les vers tomboient sous sa plume. Il avoit la facilité d'Ovide, avec moins d'esprit et moins d'imagination, mais avec plus de naturel. Les principaux fruits de sa muse sont, I. Des *Traductions* en vers latins de Théocrite, à Bâle, 1531, in-8°, et de l'Iliade d'Homère, Bâle, 1540, in-8°. II. Des *Elégies* dignes des siècles de la plus belle latinité. III. Des *Sylves*, in-4°. IV. Des *Bucoliques* estimées, Halæ, 1539, in-8°. V. *Hessi et amicorum Epistolæ*, in-fol. Ses poésies ont été publiées sous le titre de *Operum farragines duæ*, Hall, en 1539, in-8°, et à Francfort, 1564, dans le même format. Camerarius a écrit sa Vie, imprimée à Leipsick en 1696, in-8°.

† ÉOLE (Mythol.), fils d'Hippotas, descendant de Deucalion, vivoit du temps de la guerre de Troie, et régnoit à Lipari dans les îles Eoliennes, situées au nord de la Sicile, les mêmes que celles où Vulcain tenoit ses forges. C'étoit un prince assez habile, pour son temps, dans l'art de la navigation. Il s'étoit appliqué à connoître les vents et à juger par l'inspection du ciel lequel devoit souffler. L'imagination des poëtes faisant valoir ce talent, établit Eole dieu des vents et des tempêtes. Il dut à Junon l'honneur d'être admis dans l'Olympe au nombre des dieux. *Voyez* DÉIOPÉE.

I. ÉON, fut le nom de la première femme, suivant les Phéniciens. Elle apprit aux hommes à cueillir le fruit des arbres pour leur nourriture.

† II. ÉON DE L'ESTOILE, gentilhomme breton, se disoit le fils de Dieu, et le juge des vivans et des morts, fondé sur la ressemblance de son nom avec le mot *Eum* dans cette conclusion des exorcismes, *Per* EUM *qui judicaturus est vivos et mortuos*. Il trouva un grand nombre de sectateurs, qui aimèrent mieux subir le supplice du feu auquel ils furent condamnés, que de le renier. Il donna des rangs à ses disciples: les uns étoient des anges; les autres des apôtres; celui-ci s'appeloit le Jugement, celui-là la Sagesse, un troisième la Domination ou la Science. Plusieurs seigneurs envoyèrent des émissaires pour arrêter Eon de l'Estoile; mais il leur donnoit de l'argent, et personne ne vouloit exécuter cette commission. On publia qu'il enchantoit le monde, que c'étoit un magicien, qu'on ne pouvoit se saisir de sa personne : cette imposture fut crue généralement; cependant l'archevêque de Reims le fit prendre, et l'on crut alors que les démons l'avoient abandonné. Ayant été conduit au concile de Reims, assemblé par le pape Eugène III en 1148, le pontife lui demanda : « Qui es-tu? Il lui répondit : Celui qui doit venir juger les vivans et les morts. » Il fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut misérablement peu de temps après. Ses disciples furent traités plus sévèrement que lui. On leur donna le choix de l'abjuration,

ou du feu ; ils préférèrent presque tous le feu. Ceux d'entre les sectateurs d'Éon qui demandèrent à rentrer dans l'Eglise furent exorcisés comme démoniaques.

† III. ÉON DE BEAUMONT (Charlotte-Geneviève-Thimothée d'), née à Tonnerre-sur-Armençon le 5 octobre 1728. Ce personnage extraordinaire fut successivement avocat, censeur royal, guerrier, ambassadeur et écrivain politique. Ses parens, désirant un fils, cachèrent son sexe, la vêtirent en homme, et lui en donnèrent l'éducation. Venue à Paris auprès d'une tante, elle fit ses études au collége Mazarin, et y obtint des succès ; en le quittant, on la vit suivre avec ardeur les cours de droit, et se faire recevoir avocat au parlement de Paris. Le prince de Conti, premier directeur du ministère secret de Louis XV connoissant ses talens, proposa au roi de l'initier dans ses secrets d'état relativement à la cour de Russie. D'Eon fut envoyée en conséquence, en 1756, auprès du chevalier Douglas pour travailler à la réunion des deux couronnes. En 1757, elle apporta à Versailles le traité d'alliance de la Russie avec la France, et la promesse que le traité de subsides que les Anglais payoient aux Russes seroit annulé, et que quatre-vingt mille Russes se joindroient en Allemagne aux alliés du roi et à l'armée autrichienne. Bientôt après, elle porta au roi les ratifications de l'accession de l'impératrice de Russie au traité de Versailles. Au 1 mai 1756, elle remit à Marie-Thérèse le premier plan de campagne de l'armée russe, et à Louis XV, la ratification de la Russie, du traité du 30 décembre 1758, et celle de la convention maritime de la Russie, de la Suède et du Danemarck unies à la France contre l'Angleterre. Nommée aide-de-camp du maréchal de Broglie et du comte de Broglie, elle sauva les poudres à Hoxtes sous le feu de l'ennemi. Blessée près de l'aine au combat d'Ultrop, elle fut pansée sans dévoiler son sexe. Ainsi, dans l'espace de cinq ans, mademoiselle d'Eon, âgée de 30 ans, avoit rempli des fonctions militaires très-périlleuses, celles de politique accrédité, celles d'agent secret, celles de secrétaire de légation et celles même de courrier de cabinet, pour la sûreté des secrets du roi, avec un zèle, un courage et une intelligence qui n'avoient pas d'exemple. Elle entreprenoit des voyages de Pétersbourg à Paris pour rendre au roi des comptes directs, comme s'il n'eût été question que d'une simple promenade. Louis XV, ayant dans cette circonstance deux politiques, celle de ses traités, qui étoit ostensible, et celle de ses intérêts, confiée à son ministre secret, le sexe réel du chevalier d'Eon et le sexe officiel avoient souvent concouru, sans préjudice pour sa vertu, à servir le monarque. Le maréchal de Broglie et son frère comte de Broglie surent apprécier mademoiselle d'Eon, qui servoit avec distinction comme guerrier, comme diplomate officiel, et comme agent particulier du ministère secret, initiée dans les principes invariables de la diplomatie française, et l'introduisirent d'une manière active en qualité de secrétaire dans la négociation entamée à Londres pour la conclusion de la paix. Le duc de Nivernois la dirigeoit sous les ordres des ducs de Choiseul et de Praslin, et d'Eon avoit des ordres du ministère secret. L'ambassade fut donc composée d'agens qui tenoient aux deux partis opposés ; à celui du duc de Choiseul, qui dirigeoit tout, et à celui de Broglie qui tenoit compte de tout, à la tête du ministère secret. La conduite de mademoiselle d'Eon, placée entre ces deux écueils, lui mérita de plus en plus la confiance du roi. Elle fut chargée d'une mission qui ne fut

connue ni du ministère officiel des affaires étrangères ni du ministère secret du comte de Broglie. Il y eut alors trois ministères dans nos relations officielles et secrètes avec l'Angleterre que mademoiselle d'Eon conduisit avec une prudence consommée ; celle du ministère des affaires étrangères, celle du ministère secret, et celle du roi. Elle fut nommée alors résident de France, et bientôt après ministre plénipotentiaire du roi, et en exerça les fonctions après la signature du traité et avant l'arrivée du comte de Guerchi, nommé ambassadeur. Les ducs de Choiseul et de Praslin, qui avoient consenti à un traité honteux, étoient intéressés à gouverner absolument la légation de France à Londres. S'étant bien aperçu que deux intérêts s'étoient glissés dans la négociation, ils avoient résolu de rappeler et de perdre d'Eon, le duc de Choiseul par des caresses, le duc de Praslin par des injures, et le comte de Guerchi par des voies de fait. La persécution commença par des lettres de rappel. La mission officielle d'Eon étoit finie, mais ses missions d'agent du ministère secret et d'agent particulier de Louis XV étoient à peine commencées. Instruite de la foiblesse du roi, qui sacrifioit à ses ministres l'agent qu'il avoit mis en œuvre, d'Eon, ne voulant pas venir périr dans une forteresse, refusa de rentrer en France, et se mit, à Londres, en état d'insurrection contre ses ennemis, flattant le duc de Choiseul; bravant le duc de Praslin, attaquant le comte de Guerchi, servant le comte de Broglie, correspondant avec le roi, témoignant à George III une vénération profonde, aux Anglais une estime particulière pour leurs mœurs et constitutions, et conservant dans toutes ces positions la fidélité due à son roi. « Un ambassadeur, disoit d'Eon, est un comédien obligé, quand il ne dit pas la vérité, de dire le vraisemblable, et d'observer l'unité de temps, l'unité de lieu et l'unité d'action. » Observation qu'aucun négociateur n'avoit exprimée avec tant de sagacité et de laconisme dans un temps où nos ministres de la politique étoient des farceurs, et la plupart de leurs agens des charlatans méprisables et ridicules. C'est de la Russie que partirent les premiers soupçons sur le sexe du chevalier d'Eon : des paris faits à Londres les rendirent plausibles. Le roi, voyant que son secret alloit être dévoilé, ne voulut pas avoir l'air d'en être instruit ; il ordonna au secrétaire général du ministère secret de s'assurer sur les lieux de la vérité du fait et de lui en rendre compte. Drouet, arrivé à Londres, somma le chevalier d'Eon de constater la vérité par ordre du roi. L'héroïne rougissant et lui montrant des seins fermes et bien dessinés, les seins de la sagesse, lui dit : « L'obéissance au roi mon maître ne peut flétrir ma vertu ; marquez-lui ce que vous avez vu et dites-lui que vous êtes le premier homme qui avez été initié dans des mystères de cette nature. » Drouet vouloit quelque chose de plus. « Le roi doit être content et satisfait, lui dit-elle : si vous allez plus loin, il vous puniroit, et moi aussi, et le comte de Broglie aussi ; et je ne serois satisfaite que lorsque j'aurois appris votre juste punition pour vos témérités. » Quand son sexe fut reconnu, on jugea à propos de terminer toutes ses commissions. Durant, qui étoit adjoint au comte de Broglie, alla lui demander tous les papiers de la part du roi. En les lui remettant : « Vous direz au roi, lui dit-elle, que ma vertu, comme femme, est aussi inattaquable que ma fidélité comme politique, et que je ne garde que le souvenir des commissions de S. M. : je serai toujours Française. » Les Français et les Anglais ont toujours eu pour cette femme extraordinaire la

considération qu'elle méritoit. Elle avoit les vertus d'un militaire et le caractère d'un diplomate adroit et profond. Quand elle fut appelée, sous le ministère de Vergennes, à Paris, on l'a entendue au milieu d'un cercle de dames de la cour, curieuses de voir ce phénomène, parler comme un sage, et s'exprimer avec toutes les convenances, mais avec les formes et le ton d'un officier de dragons. Des dames françaises, accablées de la chaleur de la saison, usoient de leur éventail ; sur-le-champ, mademoiselle d'Eon tire un sabre de trois pouces de large du fourreau, les fait palir et leur dit : « Voilà mon éventail, mesdames, nous ne sommes foibles que parce que les hommes le disent et l'assurent, mettons-nous de niveau, nous nous soutiendrons. » En 1792, elle se souvint, au milieu de nos dissensions, qu'elle avoit fait la guerre de sept ans. Elle écrivit au corps législatif, elle lui rappela ses services, et demanda son grade dans l'armée, son habit et la permission de servir sa patrie. Elle mourut peu de temps après, en 1795, dans un état voisin du besoin ; preuve convaincante de sa fidélité et de son amour pour la patrie, ayant réfusé l'emploi délicat de rédiger en bon français les pièces diplomatiques du cabinet de Londres. Une longue suite d'ouvrages achèveront de la caractériser. I. Des *Mémoires*, in-8° et in-4°, sur ses différens avec M. de Guerchi, ouvrage utile aux diplomates qui veulent connoitre à fond les relations de la France avec l'Angleterre. II. Une *Histoire des papes*. III. Une *Histoire politique de la Pologne*. IV. Des *Recherches sur les royaumes de Naples et de Sicile*. V. Des *Recherches sur le commerce et la navigation*. VI. Des *Pensées sur le célibat, et les maux qu'il cause à la France*. Elle insiste sur la nécessité de rendre à la population du royaume trois cent mille célibataires religieux de l'un ou de l'autre sexe en France. Elle cite le vœu émis par Charles-Quint et par le duc de Bavière au concile de Trente, et les intrigues des légats du pape, offensés d'avoir laissé mettre en question un article aussi dangereux. « Il est évident, disoient les légats, que les mariages, en attachant à la patrie et aux enfans, détacheroient le sacerdoce du siége pontifical, et rendroient à cet égard les prêtres comparables aux ministres de l'Église protestante. » Cette observation, qui devoit animer les souverains, fit rejeter la proposition du duc de Bavière et de Charles-Quint. VII. *Mémoires sur la Russie et son commerce avec les Anglais*. VIII. *Histoire d'Eudoxie Fœderona*. IX. *Observations sur le royaume d'Angleterre, son gouvernement, ses grands officiers*, etc. X. *Détails sur l'Ecosse, sur les possessions de l'Angleterre en Amérique*. XI. *Sur la régie des blés en France, les mendians, le domaine des rois, etc., etc.* XII. *Détails sur toutes les parties des finances de France*, etc. XIII. *Situation de la France dans l'Inde avant la paix de* 1763, etc. Dans tous ses ouvrages, mademoiselle d'Eon a prouvé qu'il y avoit autant de solidité dans ses vues relatives à l'administration, que de finesse dans sa diplomatie. On a recueilli ses œuvres sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Eon*, 13 vol. in-8°, 1775.

ÉPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'Alexandre Sévère, assassina le célèbre jurisconsulte Ulpien, l'an de J. C. 226. L'empereur, extrêmement irrité de cet attentat, ne pût faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya Epagathe en Egypte, pour y être gouverneur ; et peu de temps après,

il lui commanda d'aller en Candie, où il le fit tuer.

† ÉPAMINONDAS, capitaine thébain, d'une famille distinguée, descendoit des anciens rois de Béotie; mais le gouvernement populaire, introduit à Thèbes, rendoit tous les citoyens égaux. Epaminondas s'appliqua de bonne heure aux beaux-arts, aux lettres, à la philosophie; il les cultiva sans ostentation, et ne dut son élévation qu'à ses qualités personnelles, que lui seul sembloit ignorer. Ce fut malgré lui qu'il passa des écoles de la philosophie au gouvernement de l'état. Il porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains, et lia en ce temps amitié étroite avec Pélopidas, qu'il défendit courageusement dans un combat. Pélopidas délivra, par le conseil de son ami, Thèbes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. Epaminondas, élu général des Thébains, gagna, l'an 371 avant J. C., la célèbre bataille de Leuctres dans la Béotie. Cette journée dévoila la foiblesse des Lacédémoniens, qui y perdirent leurs meilleures troupes et leur roi Cléombrote. Le général Thébain fit éclater dans cette action toutes les ressources de son génie et toute la bonté de son cœur: « Je ne me réjouis, dit-il, de ma victoire, qu'à cause de la joie qu'elle causera à mon père et à ma mère. » Pour conserver la supériorité que Thèbes venoit d'acquérir par ses succès sur Lacédémone, il entra dans la Laconie, à la tête de 50 mille combattans, soumit la plupart des villes du Péloponnèse, les traita plutôt en alliées qu'en ennemies, et par cette conduite, que la politique et l'humanité lui inspiroient, il s'associa ces différens peuples. Il fit rétablir les murs de Messène, et fut longtemps l'objet de la haine et de la colère de Lacédémone. C'étoit encore un ennemi implacable qu'il lui donnoit. Epaminondas méritoit des couronnes, par les services qu'il rendoit à sa patrie; lorsqu'il y rentra, il fut reçu en criminel d'état. Une loi de Thèbes défendoit, sous peine de la vie, de garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avoit violé cette loi, mais c'étoit pour donner la liberté à ses concitoyens. Les juges alloient le condamner à mort, lorsqu'il demanda que sa sentence fût conçue en ces termes: « Epaminondas est condamné à mort par les Thébains, parce qu'à la bataille de Leuctres il vainquit les Lacédémoniens, ce qu'aucun général Thébain n'avoit fait avant lui; et que, dans une seule action, il sauva, non seulement la liberté de Thèbes, mais encore celle de toute la Grèce, et qu'il ne voulut point mettre fin à la guerre qu'il n'eût rétabli la ville de Messène, et ne l'eût rendu capable d'enchaîner l'ambition inquiète de Lacédémone. » Une défense si habile et si peu prévue désarma ses juges, accabla ses adversaires, et fit admirer sa présence d'esprit autant que sa valeur. Les Thébains lui rendirent l'autorité. Il en fit un usage utile et glorieux à sa patrie. Il porta ses armes en Thessalie, et y fut toujours vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens et ceux de Mantinée, les Thébains volèrent au secours des premiers: il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée, à la vue même de cette ville. Le général thébain y déploya tout son génie et son courage; mais s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur, il reçut un coup mortel dans la poitrine, l'an 363 avant J. C., à l'âge d'environ 48 ans. Etant près de mourir, il demanda qui étoit vainqueur? Les Thébains, lui répondit-on. — « J'ai donc assez vécu, répliqua-t-il, puisque je laisse ma patrie triomphante. » Epaminondas ne s'étoit

point marié. Pélopidas, qui avoit un fils couvert d'infamie, lui reprocha son éloignement du mariage et le mauvais service qu'il avoit rendu à Thèbes en ne lui laissant point d'enfans. « Prenez garde, vous-même, lui répondit-il; ne lui avez-vous pas fait un plus grand tort, en lui laissant un fils tel que le vôtre? Au reste, je ne puis manquer de postérité; je laisse, dans les victoires de Leuctres et de Mantinée, deux filles qui me feront vivre éternellement. A la nouvelle de sa mort, l'armée, dit Xénophon, se crut vaincue. Thèbes tomba avec le grand homme qui la soutenoit de son bras et de sa tête, mais qui n'avoit pu l'établir sur des fondemens solides. Epaminondas jugea « que tant qu'une république, contente d'avoir la supériorité ou sur terre ou sur mer, ne réuniroit pas les deux empires, elle ne jouiroit que d'une fortune chancelante. » Il voulut donc engager les Thébains à se donner une puissante marine; mais ce peuple, long-temps esclave, étoit plongé dans la mollesse et l'indolence, suite de l'esclavage. Il fallut que ce grand homme créât dans sa patrie la science et l'amour de la guerre, et qu'il commençât par vaincre les vices de ses compatriotes, avant de combattre leurs ennemis. Sévère à lui-même, également insensible au plaisir et à la douleur, étranger en quelque sorte aux passions, aussi indifférent pour les richesses que pour la renommée, grand capitaine, homme de bien, il auroit pu changer sa nation par son seul exemple. Il donna dans plus d'une occasion des leçons de vertu, dont elle auroit dû profiter. Ayant été invité un jour par un de ses amis à un grand repas où un luxe délicat avoit tout ordonné, il se fit apporter des mets ordinaires. Son ami, étonné, lui marqua sa surprise : « Je ne veux pas, lui dit Epaminondas, oublier comment on vit chez moi. » La ville de Thèbes célébroit une fête publique, où chaque citoyen paroissoit avec les habits les plus somptueux : Epaminondas, vêtu aussi simplement qu'à son ordinaire, se promenoit dans la place publique. Un de ses amis lui reproche de se refuser à la joie commune : « Mais si je fais comme les autres, lui répondit Epaminondas, qui restera pour veiller à la sûreté de la ville, lorsque vous serez tous ensevelis dans le vin et la débauche? » Lorsqu'il fut à la tête du gouvernement de sa patrie, Artaxerces lui envoya de riches présens pour obtenir l'alliance des Thébains; mais Epaminondas ne voulut pas même permettre que l'ambassadeur du roi de Perse les lui présentât. « Si votre maître, lui dit-il, ne veut que des choses avantageuses à ma patrie, il est inutile qu'il me sollicite; mais si ses intentions sont contraires à mes devoirs, il n'est pas assez riche pour acheter mon suffrage...... » Un de ses écuyers ayant reçu une somme considérable pour la rançon d'un prisonnier, il lui fit rendre son bouclier. « Tes richesses, lui dit-il, t'attacheront trop pour que tu puisses t'exposer aux périls de la guerre, comme tu faisois lorsque tu étois pauvre...... » Le savoir d'Epaminondas égaloit son patriotisme; mais il le cachoit, et l'on a dit de lui « que personne ne savoit plus et ne parloit moins. » Epaminondas est un de ces beaux caractères qui s'emparent du cœur, et qui laissent dans l'ame une profonde estime. Sa vie n'offre aucune tache, aucun acte répréhensible. Son patriotisme fut un sentiment religieux, et une passion sublime. Lorsqu'il combattit les Spartiates, il fut difficile de l'égaler en talent, et impossible de le surpasser en courage.

I. ÉPAPHRODITE fut apôtre ou évêque de Philippes en Macédoine. Les fidèles de cette ville ayant ap-

pris que S. Paul étoit détenu prisonnier à Rome, envoyerent Epaphrodite pour lui porter de l'argent et l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zèle, et tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri, S. Paul le renvoya vers les fidèles de Philippes avec une lettre remplie de témoignages d'amitié pour eux et pour Epaphrodite, l'an 62 de J. C.

II. EPAPHRODITE, maître d'Epictète. (*Voyez* ce dernier mot.)

EPAPHUS (Mythol.), fils de Jupiter et d'Io, envieux du jeune Phaéton, lui reprocha qu'il étoit de meilleure origine que lui. Phaéton, piqué de ce propos, alla trouver sa mere Clymène, qui le renvoya au Soleil dont il sortoit, pour s'assurer de sa naissance ; ce qui fut cause de sa perte. On a cru Epaphus l'un des premiers rois d'Egypte, et le même qu'Apis. (*Voyez* PHAÉTON.)

† ÉPÉE (Charles-Michel, abbé de l') fut du petit nombre des hommes qui naissent pour le bonheur de leurs semblables. Son père, architecte du roi, lui donna une éducation soignée, et ne gêna point son goût pour l'état ecclésiastique. Nommé chanoine de Troies par l'évêque de cette ville, il ne tarda pas à se lier intimement avec le célèbre Soanen, à partager ses opinions religieuses et son sort. L'abbé de l'Épée fut interdit. Deux jeunes filles, sourdes et muettes, vivoient à Paris près de leur mere ; leur figure intéressante, la sorte d'intelligence qu'elles montroient, le chagrin de leur mère en les voyant condamnées à un éternel silence, lui donnèrent l'idée de consacrer ses loisirs à leur rendre la parole et le bonheur. Avant lui, Jean Wallis avoit fait quelques essais pour transmettre aux muets les idées des autres. Un religieux espagnol, nommé Ponce, suivit les traces de Wallis. Le médecin Amman vint après lui et publia les moyens qu'il employoit, dans une savante dissertation sur la parole, et un écrit intitulé *Surdus loquens*. Pereyre s'occupa ensuite à Paris du même objet ; mais l'abbé de l'Épée fit bientôt oublier ses prédécesseurs. Sous lui, de nombreux élèves acquirent les connoissances les plus utiles, et se communiquèrent leur savoir. On en vit qui possédoient six langues différentes ; quelques-uns devenir de profonds mathématiciens ; d'autres, obtenir des prix académiques par des ouvrages en poésie et en littérature Sans autre secours qu'une fortune de douze mille livres de rente environ, leur instituteur soutint seul tous les frais de son établissement. Il se privoit de tout, pour que ses élèves ne manquassent de rien. Pendant le rigoureux hiver de 1788, il se passoit de bois et des vêtemens dont il avoit besoin. Quarante sourds et muets, fondant en larmes, le forcèrent d'outre-passer sa dépense personnelle de cent écus ; il s'en consola difficilement, et répéta souvent à ses élèves : « Je vous ai fait tort de 300 livres. » Lorsque l'empereur Joseph II vint à Paris, il admira l'institution de l'abbé de l'Épée, ainsi que la simplicité de son auteur. Il lui demanda la permission de placer près de lui, comme disciple, un homme intelligent qui pût transporter en Allemagne les bienfaits de sa découverte. En 1780, l'ambassadeur de Russie vint le complimenter de la part de sa souveraine, et lui offrit un présent considérable : « Dites à Catherine, lui répondit l'abbé de l'Épée, que je ne reçois jamais d'or, mais que si mes travaux ont quelques droits à son estime, tout ce que je lui demande, c'est de m'envoyer de ses vastes états un sourd et muet de naissance à élever. » Son zèle outré et inconsidéré dans l'affaire d'un muet qu'il cru être le fils abandonné du

comte de Solar, lui fit faire le voyage de Toulouse, et faillit devenir funeste à l'innocence. Un jugement définitif du 24 juillet 1792 la reconnut, et défendit au sourd et muet Joseph de prendre désormais le nom de Solar, comme n'étant nullement issu de celui qu'on avoit imaginé de lui donner pour père. L'abbé de l'Épée est mort à Paris, au mois de février 1790. Il a transmis son secret à M. l'abbé Sicard, instituteur actuel des sourds et muets. On doit à l'abbé de l'Épée, I. *Relation de la maladie et de la guérison de Marie-Anne Pigalle*, 1759, in-12. II. *Institution des sourds et muets, par la voie des signes méthodiques*, 1776, in-12, réimprimée en 1784, in-12, sous le titre de *La véritable manière d'instruire les sourds et muets, confirmée par une longue expérience.*

ÉPÉUS, frère de Péon, et roi de la Phocide, successeur de son père Panopée, inventa, selon Pline, le belier pour l'attaque des places. On dit qu'il construisit le cheval de Troie, et qu'il fonda la ville de Métapon, où les habitans montroient les outils dont il s'étoit servi pour la construction de ses ouvrages. — Un autre Épéus, fils d'Endymion, disputa à ses deux frères le royaume d'Elée. Ils promirent de le laisser à celui d'entre eux qui seroit vainqueur à la course aux jeux olympiques. Épéus remporta le prix.

† I. ÉPHESTION, ami et confident d'Alexandre-le-Grand, mort à Ecbatane en Médie l'an 325 avant J. C., fut pleuré par ce héros. Ephestion, suivant l'expression de ce prince, aimoit Alexandre, au lieu que Cratère aimoit le roi. Le conquérant donna les marques de la plus vive douleur. Il interrompit les jeux, fit éteindre le feu sacré comme à la mort des rois de Perse, et mettre, dit-on, en croix le médecin qui l'avoit soigné dans sa dernière maladie. Perdiccas fut chargé de faire porter son corps à Babylone. Ephestion, modeste avec un grand crédit, simple dans le sein de l'opulence, véritable ami de son roi, plein de courage et d'humanité, fut le modèle des hommes, des courtisans et des guerriers. *Voy.* ALEXANDRE.

II. EPHESTION. *Voyez* EFESTION.

EPHIALTE *et* OCHUS (Mythol.), enfans de Neptune et d'Iphimédie, étoient deux géants, qui chaque année croissoient de plusieurs coudées et grossissoient à proportion. Ils n'avoient encore que 15 ans lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. Ces deux frères se tuèrent l'un l'autre par l'artifice de Diane, qui les brouilla ensemble.

* EPHIPPE, d'Olynthe, écrivit un ouvrage sur la mort et les funérailles d'Éphestion et d'Alexandre. On ne sait s'il fut contemporain d'Alexandre, mais il puisa dans des mémoires originaux et authentiques. *Les descriptions du bûcher d'Ephestion et du char funèbre d'Alexandre*, sont deux morceaux inappréciables pour l'histoire des arts, que Diodore de Sicile paroît nous avoir conservés.

* EPHODI, surnommé prophète DURAN *ou* DURANTE, rabbin célèbre à la fin du 14e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé *Maysi Ephod*, qui lui a fait donner le surnom d'*Ephodi.* Il roule principalement sur la grammaire. En tête est une savante préface, où il traite de l'*Utilité de l'étude de l'Ecriture sainte.*

† ÉPHORE, orateur et historien, vers l'an 352 avant J. C., de Cumes en Éolie, fut disciple d'Isocrate. Il composa par son conseil une *Histoire*, à laquelle les anciens donnoient beaucoup d'éloges. Un autre

Ephore a écrit une histoire de l'empereur Gallien, en 27 livres.

ÉPHRAIM, deuxième fils du patriarche Joseph, et d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Égypte vers l'an 1710 avant J. C. Jacob étant sur le point de mourir, Joseph lui mena ses deux fils, Ephraïm et Manassès : le saint patriarche les adopta, et leur donna sa bénédiction, en disant que « Manassès seroit chef d'un peuple, mais que son frère seroit plus grand que lui, et que sa postérité seroit la plénitude des nations, et mit, par une action prophétique, la main droite sur Éphraïm le cadet, et la gauche sur Manassès. Éphraïm eut plusieurs enfans en Égypte, qui se multiplièrent tellement, qu'au sortir de ce pays ils étoient au nombre de 40,500 hommes capables de porter les armes. Après qu'ils furent entrés dans la Terre promise, Josué, qui étoit de leur tribu, les plaça entre la Méditerranée au couchant, et le Jourdain à l'orient. Cette tribu devint en effet, selon la prophétie de Jacob, beaucoup plus nombreuse que celle de Manassès.

✝ ÉPHREM (saint), diacre d'Édesse, fils d'un laboureur, s'adonna dans sa jeunesse au plaisir : il s'en repentit, et se retira dans la solitude pour en faire une rude pénitence. Une prostituée vint l'y tenter ; il lui promit de faire tout ce qu'elle voudroit, pourvu qu'elle le suivît ; mais cette malheureuse, voyant que le saint la menoit dans une place publique, lui dit qu'elle rougiroit de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit : « Tu as honte de pécher devant les hommes, et tu n'as pas honte de pécher devant Dieu, qui voit tout et qui connoît tout ! » Ces paroles la touchèrent et la convertirent. Ephrem quitta sa solitude, se rendit à Édesse, où il fut élevé au diaconat, et devint orateur miraculeusement. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avoit ignoré. Le clergé, les monastères le choisirent pour leur guide, et les pauvres pour leur père. Il les soulagea dans un temps de famine, enfin il retourna dans son désert, où il mourut vers l'an 379. St. Ephrem avoit composé plusieurs ouvrages en syriaque, pour l'instruction des fidèles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques : ils furent presque tous traduits en grec de son vivant. Il écrivit avec force contre les opinions de Sabellius, d'Arius, d'Apollinaire et des manichéens. On a une très-belle édition de ceux de ses écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, en 6 vol. in-fol., publiés depuis 1732 jusqu'en 1746, sous les auspices du cardinal Quirini, par les soins des trois frères Assemani. Les trois premiers volumes comprennent les ouvrages d'Éphrem, écrits en grec ; les trois derniers offrent ses écrits syriaques, avec une traduction, des prolégomènes, des préfaces, des notes. Les ouvrages de piété de cet auteur ont été traduits en français par l'abbé Le Merre, Paris, 1744, 2 vol. in-12. St. Ephrem fut en relation avec les personnages les plus illustres de son temps, avec St. Grégoire de Nysse, St. Basile, Théodoret. Le premier l'appelle *le Docteur de l'univers* ; le dernier, *la Lyre du Saint-Esprit.* — Un autre Éphrem, patriarche d'Antioche, mort en 546, souscrivit à la condamnation d'Origène, et fit divers ouvrages en faveur du concile de Chalcédoine, de St. Cyrille et de St. Léon. Photius nous en a conservé des extraits.

ÉPICHARIS, femme de basse naissance, mais d'un courage au-dessus de son sexe et de sa condi-

tion. Convaincue, devant Néron, d'avoir eu part à une conjuration contre ce prince., elle se montra si ferme dans les tourmens, qu'on ne put jamais lui faire déclarer le nom des complices. Comme on la menoit pour l'appliquer à la torture une seconde fois, craignant de ne pouvoir la supporter, et de donner quelque marque de foiblesse, elle s'étrangla avec sa ceinture.

I ÉPICHARME, fils de Tityre ou de Charmus, berger de Sicile, étoit poëte comique et philosophe. Quelques-uns l'ont regardé comme l'inventeur de la comédie.

† II. ÉPICHARME, poëte et philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse sous le règne d'Hiéron I. Il fit représenter, en cette ville, un grand nombre de pièces, que Plaute imita dans la suite. Les Siciliens étoient grands railleurs, amis des pointes et des jeux de mots, fort éloignés de la pureté de goût des Athéniens. De là la différence du genre d'Épicharme et de celui d'Aristophane, la même à peu près qui se remarque entre Plaute et Térence. Il avoit composé plusieurs *Traités de philosophie et de médecine*, dont Platon sut profiter. Aristote et Pline lui attribuèrent l'invention des lettres grecques θ et χ. Il vivoit vers l'an 440 avant Jésus-Christ, et mourut âgé de 90 ans. Il disoit que « les dieux nous vendent tous les biens pour du travail. » Comme il assuroit que toutes choses sont en un perpétuel flux et reflux, et qu'elles ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étoient hier : « Sur ce pied-là, lui dit quelqu'un, celui qui a emprunté de l'argent, ne le doit pas le lendemain, parce qu'étant devenu un autre, il n'est plus l'emprunteur. » La maxime favorite d'Épicharme étoit celle-ci : « Soyez sobre, et souvenez-vous de ne pas croire ; c'est le nerf de la raison. »

ÉPICIER. *Voyez* LÉPICIER.

† ÉPICTÈTE, philosophe stoïcien, d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Le philosophe parut libre dans sa servitude, et son maître esclave, ou du moins digne de l'être. Épictète, avec un corps petit et contrefait, avoit une ame grande et forte. Un jour Épaphrodite lui ayant donné un grand coup sur la jambe, Épictète l'avertit froidement de ne la pas rompre. Le barbare redoubla de telle sorte, qu'il lui cassa l'os ; le sage lui répondit sans s'émouvoir : « Ne vous l'avois-je pas dit que vous me la casseriez ? Celsus opposoit ce trait de modération à St. Augustin, et lui disoit : « Votre Jésus a-t-il rien fait de plus beau à sa mort ? Oui, répondit saint Augustin, il s'est tû. » Domitien chassa Épictète de Rome ; mais il revint après la mort de cet empereur, et s'y fit un nom respectable. Adrien l'aimoit et l'estimoit : Marc-Aurèle en faisoit beaucoup de cas. Adrien lui demandoit un jour pourquoi on représentoit Venus toute nue : « C'est, répondit-il, parce qu'elle dépouille de tous les biens ceux qui recherchent trop ses plaisirs. » Arrien son disciple, publia quatre livres de Discours qu'il avoit entendu prononcer à son maître. Cest ce que nous avons sous le nom d'Enchyridion ou de *Manuel*. La morale de ce livre est digne d'un chrétien. Saint Augustin, saint Charles-Borromée, l'ont lu avec plaisir. Un ancien monastère avoit adopté, suivant le P. Mourgues, le manuel d'Épictète pour sa règle, avec quelques petites modifications. Le poëte Rousseau a jugé le philosophe Épictète trop sévèrement, lorsqu'il a dit en parlant de son livre :

Dans son flegme simulé,
Je découvre sa colère :
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère ;
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
D'une fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Épaphrodite.

Cet esclave avoit l'ame d'un sage, toujours content dans l'esclavage même. « Je suis, disoit-il, dans la place où la Providence vouloit que je fusse ; m'en plaindre, c'est l'offenser. » Les deux pivots de sa morale étoient, *savoir souffrir*, et *s'abstenir*. Il trouvoit en lui-même les ressources nécessaires pour pratiquer la première maxime. Il regardoit comme la marque d'un cœur corrompu, de se consoler de ses maux par le spectacle de ceux d'autrui. « Quoi ! s'écria ce philosophe, si l'on vous condamnoit à perdre la tete, faudroit-il que tout le genre humain fût condamné au même supplice ? . . . » L'étude de la philosophie exigeoit, selon lui, une ame pure. Un homme perdu de débauche désiroit acquérir les connoissances dont Epictète faisoit part à ses disciples : « Insensé, lui dit ce philosophe, que veux-tu faire ? Il faut que ton vase soit pur avant que d'y rien verser ; autrement, tout ce que tu y mettras se corrompra... » Il comparoit la Fortune à une femme de bonne maison, qui se prostitue à des valets. « Nous avons grand tort, disoit ce philosophe, d'accuser la pauvreté de nous rendre malheureux ; c'est l'ambition, ce sont nos insatiables désirs, qui nous rendent réellement misérables. Fussions-nous maîtres du monde entier, sa possession ne pourroit nous délivrer de nos frayeurs et de nos chagrins : la raison a seul ce pouvoir. . . . » Epictète soutint le dogme de l'immortalité de l'ame aussi fortement que les stoïciens. Voici la prière qu'il souhaitoit de faire en mourant ; elle est tirée d'Arrien. « Seigneur, ai-je violé vos commandemens ? ai-je abusé des présens que vous m'avez faits ? ne vous ai-je pas soumis mes sens, mes vœux et mes opinions ? me suis-je jamais plaint de vous ? ai-je accusé votre providence ? J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu, et je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre, parce que vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été dans la bassesse, parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais désiré d'en sortir. M'avez-vous vu jamais triste de mon état ? M'avez-vous vu surpris dans l'abattement et dans les murmures ? Je suis encore tout prêt à subir tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi. Le moindre signe de votre part est pour moi un ordre inviolable. Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique ; j'en sors, et je vous rends mille actions de graces de ce que vous avez daigné m'y admettre pour me faire voir tous vos ouvrages, et pour étaler à mes yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez cet univers. » Epictète mourut sous Marc-Aurèle, dans un âge fort avancé. La lampe de terre dont il éclairoit ses veilles philosophiques fut vendue, quelque temps après sa mort, trois mille drachmes. Les meilleures éditions d'Epictète sont celles de Leyde, 1670, in-24 et in-8° ; d'Utrecht, *cum notis variorum*, 1670 et 1711, in-4° ; de Londres, 1739 et 1741, en 2 vol. in-4°. Celles de Glascow, 1744 in-12, et 1751 in-24, sont estimées par la pureté du texte. Le savant commentateur, Christ. Got. Heyne en a fait paroitre une édition en 1776, in-8° ; elle a été réimprimée pour la troisième fois en 1783. Mais toutes ces éditions ont été effacées par celle de Schweighæuser, Leipzick 1798—1800 ; elle forme 5 vol. in-8°. Les principales traductions d'Epictète sont celles, 1° de

Dacier, Paris, 1715, 2 vol. in-12, réimprimée en 1790, in-8°, belle édition, par les soins de Bastien ; 2° de Le Febvre de Villebrune, Paris, 1783, in-18, réimprimée en l'an 3 (1794) ; 3° de Camus, Paris, an 4 (1795), et an 11 (1802), 2 vol. in-18 ; 4° de de Bure Saint-Fauxbin, Paris, 1784, 2 vol. in-18 ; 5° de M. de Pommereul, Genève, 1783, in-8° ; 6° de Naigeon, dans la Collection des moralistes, imprimée chez Didot en 1782.

† ÉPICURE, l'un des plus grands philosophes de son siècle, et on peut ajouter de l'antiquité, naquit à Gargetium dans l'Attique, l'an 342 avant Jésus-Christ, de parens obscurs. Cherestrata, mère de ce philosophe, étoit une de ces femmes qui couroient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils la secondoit dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'age de 12 à 13 ans, il eut du goût pour la philosophie, et quitta le bourg de Théos où il demeuroit, pour se rendre à Athènes. Le grammairien Pamphyle, qui l'instruisit, lui ayant récité ce vers d'Hésiode : *Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.....* — « Eh ! qui le produisit, lui demanda Epicure, puisqu'il étoit le premier ? — Je n'en sais rien, dit le grammairien, il n'y a que les philosophes qui le sachent. — Je vais donc chez eux, pour m'instruire », reprit l'enfant, et dès-lors il cultiva la philosophie. Après avoir parcouru différens pays pour perfectionner sa raison et augmenter la sphère de ses connoissances, Epicure fixa sa résidence dans Athènes. Les platoniciens occupoient l'académie ; les péripatéticiens, le lycée ; les cyniques, le cynosarge ; les stoïciens, le portique. Epicure établit son école dans un beau jardin, où il philosophoit tranquillement avec ses amis et ses disciples. Il charmoit les uns et les autres par des manières pleines de graces, et par une douceur accompagnée de gravité. On venoit à lui de toutes les villes de l'Asie et de la Grèce ; l'Egypte même envoyoit rendre hommage à son mérite. L'école d'Epicure étoit un modèle de la plus parfaite société. Ses disciples vivoient en frères. Il ne voulut point qu'ils missent leurs biens en commun, comme ceux de Pythagore ; il aima mieux que chacun contribuât de lui-même aux besoins des autres. La doctrine qu'Epicure leur enseignoit étoit que le bonheur de l'homme est dans la volupté, non des sens et du vice, mais de l'esprit et de la vertu. C'étoit, fraîchement assis à l'ombre des bois, ou couché mollement avec ses élèves sur des lits voluptueux, qu'il tâchoit de leur inspirer l'enthousiasme de la sagesse, la tempérance, la frugalité, l'éloignement des affaires publiques, la modération dans la dispute, les ménagemens pour l'amour-propre des hommes, la fermeté de l'ame, le goût des plaisirs honnêtes, et le mépris de la vie. Les stoïciens cherchèrent à donner de mauvaises interprétations à ses sentimens, et en tirèrent de pernicieuses conséquences. Ils lui imputerent de ruiner le culte des dieux, et de plonger les hommes dans la plus horrible débauche. Il est certain que l'idée qu'il donnoit de la divinité n'étoit pas digne de Dieu, et pouvoit être très-dangereuse aux hommes. Il en faisoit un être oisif, plongé dans un repos éternel, et indifférent sur tout ce qui se passoit au dehors de lui. Epicure sentit combien une telle opinion pouvoit révolter : il s'expliqua, fit des livres de piété, fréquenta les temples, et n'y parut jamais que dans la posture d'un suppliant. Un jour que Dioclès l'aperçut, il s'écria : « Quel spectacle pour moi ! je ne sentis jamais mieux la grandeur de Jupiter que depuis

que j'ai vu Epicure à genoux. » Joignant les leçons aux exemples, il exhorta les hommes à la religion, à la sobriété, à la continence. La sagesse de sa conduite n'empêcha pas ses ennemis de calomnier ses mœurs. Les académies philosophiques étoient alors ouvertes aux femmes comme aux hommes. On publia que la courtisane Léontium, une de ses élèves, se prostituoit au maître, puis aux disciples. Ces bruits passèrent de la conversation dans les livres. On forgea des lettres lascives, qu'on fit courir sous le nom du philosophe. A toutes ces impostures il n'opposa que le silence et une vie exemplaire. Théotime, convaincu dans la suite d'être l'auteur de ces lettres, fut condamné à perdre la vie. Epicure se trouvoit à Athènes, lorsque cette ville, assiégée par Démétrius-Poliorcète, fut en proie à toutes les horreurs de la famine. Il pouvoit sortir de la ville; mais aimant mieux courir la fortune de ses compatriotes, il leur distribua les fèves qu'il venoit de recueillir dans son jardin. Il mourut à l'âge de 72 ans, l'an 270 ou 271 avant J. C., d'une strangurie, après avoir souffert des douleurs incroyables sans se plaindre. Il affranchit par son testament les esclaves qu'il croyoit avoir mérité cette grace, assura le sort de plusieurs orphelins sans fortune, dont il s'étoit rendu le tuteur volontaire, et ordonna lui-même ses funérailles. Son école ne se divisa jamais. Tandis que les autres sectes philosophiques scandalisoient le monde par leurs querelles, celle d'Epicure vivoit dans l'union. La mémoire de son fondateur lui fut toujours chère. Le jour de sa naissance étoit célébré partout : cette fête duroit un mois entier. — De tous les philosophes de l'antiquité, Epicure étoit celui qui avoit le plus écrit. Ses ouvrages, selon Diogène-Laërce, montoient à plus de trois cents volumes. Chrysippe étoit si jaloux de sa fécondité, qu'aussitôt qu'il voyoit paroître quelque nouveau livre d'Epicure, il en composoit un autre, pour n'être pas surpassé par le nombre des compositions ; mais l'un tiroit tout de son propre fonds, et l'autre ne faisoit qu'entasser ce qui avoit été dit avant lui. Le Traité d'Epicure sur la *Nature des choses*, qui servit de base au poëme de Lucrèce, et dont on ne connoissoit l'existence que par quelques passages des écrivains anciens, a été découvert dans des fouilles d'Herculanum, et l'Anglais Haiter, envoyé à Naples par le prince de Galles, pour dérouler les volumes antiques enfouis sous les ruines de cette ville, a fait espérer qu'il en publieroit quatre livres. Epicure donna beaucoup de cours au système des atomes. Il n'en étoit pas l'inventeur : cette gloire appartient en partie à Leucippe, et en partie à Démocrite. Le principe fondamental de ce système de physique étoit que rien n'a pu sortir du néant, et que rien n'y peut rentrer. Il n'admettoit que deux êtres, tous deux nécessaires, éternels, infinis ; le vide, c'est-à-dire un espace pénétrable à tous les corps, et un amas de petits corps indivisibles, quoiqu'étendus, simples et diversement figurés, qui, par leur pesanteur naturelle, se précipitoient dans le vide, et s'y mêloient. Comme leur mélange auroit été impossible, s'ils fussent tombés en ligne perpendiculaire, il leur supposoit un mouvement de déclinaison qui leur faisoit décrire des lignes courbes. Par le moyen de ce mouvement, ils se croisoient et s'entrechoquoient diversement, suivant la variété de leurs figures. Des combinaisons sans nombre de ces atomes résultoient des corps de toute espèce. Et quoiqu'en eux-mêmes ils n'eussent rien d'essentiel que la figure et la pesan-

teur, leur mélange produisoit dans les corps des qualités sensibles, telles que la couleur, le son, l'odeur et toutes les modifications qui distinguent les êtres matériels. Ainsi le concours de ces atomes éternels avoit tout fait éclore, et tout se détruisoit par leur désunion. De là les mondes innombrables, ouvrages d'un hasard aveugle, qui naissoient et périssoient sans cesse. Le monde a commencé, il doit finir; et de ses débris il s'en formera un autre. Il s'ensuivoit de ce système qu'il n'y avoit point de distinction entre l'espèce humaine et toutes les autres. L'homme n'étoit qu'une portion de matière organisée par le hasard. Son ame n'étoit distinguée du corps qu'en ce qu'elle étoit composée d'atomes plus déliés. L'esprit étoit corporel et dans une entière dépendance des sens, seuls juges de tous les objets, et dont le rapport étoit le seul moyen de découvrir la vérité. Mais les corps n'agissoient pas immédiatement sur les sens, et ne les frappoient que par des images intermédiaires, qui, se détachant continuellement des corps, voltigeoient dans l'air, y conservoient leurs formes et jusqu'au moindre trait des corps dont elles étoient des émanations. De là Epicure concluoit que nos sens ne sont que des espèces de réservoirs où les images des objets s'introduisent sans notre participation; que l'ame en est frappée même pendant le sommeil, d'où lui vient le sentiment qu'elle partage avec la matière dont elle remue les organes. Ces différentes opinions trouvèrent beaucoup de contradicteurs, et Cicéron dit : «*In physicis Epicurus totus alienus est.* (Epicure n'entend rien en physique.)» Quant à la morale, on divisa les partisans d'Epicure en deux classes, les *Rigides* et les *Relâchés*. La différence étoit aussi grande entre eux qu'entre un vrai sage, et un fou qui en usurpe le nom. Les Epicuriens libertins expliquoient très-mal les sentimens d'Epicure, et en faisoient le précepteur du vice et de la débauche. Les véritables Epicuriens n'admettoient aucun bonheur sans la vertu, et croyoient, comme lui, que le juste seul peut vivre sans trouble. Les uns et les autres disoient «que le plaisir rend heureux»; proposition équivoque, qui mit aux prises dans le dernier siècle Arnauld et Malebranche. Ce n'est donc qu'en déterminant le sens qu'Epicure et ses disciples même attachoient à cette proposition, qu'on peut les absoudre ou les condamner. Il faut avouer cependant que par-tout où l'épicurisme pénétra, soit qu'il fût mal interprété, soit qu'il entrât dans des têtes mal disposées, ou dans des cœurs corrompus, il fit beaucoup de mal. Cette doctrine ayant passé d'Athènes à Rome, Celse la professa sous Adrien, et Pline le naturaliste sous Tibère. Les noms de Lucien et de Diogène-Laërce sont comptés parmi ceux qui la suivirent. Adoptée par les gens de lettres et par les hommes d'état, lorsque Lucrèce l'eut mise en beaux vers, elle gâta l'esprit et le cœur des Romains, ainsi que l'observe Montesquieu. Elle éteignit parmi eux le courage, l'amour de la patrie, la grandeur d'ame. Le vil intérêt, la soif de l'or, le luxe, la débauche pénétrèrent à sa suite dans tous les ordres de la république. Aussi Fabricius ayant entendu Cynéas discourir en plein sénat sur la morale d'Epicure, demandoit aux dieux «que tous les ennemis de Rome pussent adopter ses principes» L'épicurisme contribua certainement à la décadence de l'empire; mais, négligé ou ignoré dans les siècles de barbarie, il ne put faire ni bien ni mal. Il ne sortit de l'oubli que dans le dernier siècle,

par les soins du célèbre Gassendi, qui, interprétant les sentimens d'Epicure d'une manière favorable, illustra la doctrine du philosophe grec par ses écrits et par ses mœurs. Il eut pour disciples Chapelle, Molière, Bernier, qui adoptèrent un épicurisme plus commode que celui de leur maître. Leurs exemples et leurs leçons soumirent à la philosophie d'Epicure plusieurs hommes distingués, qui unissoient l'héroïsme avec la mollesse, et le goût de la philosophie avec celui du plaisir. Ces hommes singuliers formèrent parmi nous différentes écoles d'épicurisme moral ou littéraire. La plus ancienne tenoit ses assemblées dans la maison de Ninon de Lenclos. C'est là que cette nouvelle Léontium rassembloit tout ce que la cour et la ville avoient d'hommes polis, éclairés et voluptueux. La comtesse de La Suze, la comtesse d'Olonne, Saint-Evremont, qui porta l'épicurisme à Londres, où il eut pour disciple le fameux comte de Grammont, le poète Waller, la duchesse de Mazarin, sont les noms les plus célèbres de cette école.... A celle-ci succéda celle du Temple, qui compta au nombre de ceux qui la composoient, les princes de Vendôme, Chaulieu, le chevalier de Bouillon, le marquis de La Fare, Rousseau, l'abbé Courtin, Campistron, La Fosse, Palaprat, le baron de Breteuil, père de l'illustre marquise du Chastelet-Ferrand, Périgni, le marquis de Dangeau, le duc de Nevers, le maréchal de Catinat, le comte de Fiesque, etc., etc. L'école de Sceaux, plus décente que celle du Temple, rassembla tout ce qui restoit de ces sectateurs du luxe, de la politesse et des lettres. Malezieu, l'abbé Genest, Lamothe, Fontenelle, Voltaire, donnèrent de l'éclat à cet asile de la philosophie et des beaux-arts.... Devons-nous parler d'une petite société épicurienne, moins fastueuse, mais aussi délicate que les deux précédentes, qui se forma vers 1730? Moitié littéraire, moitié bacchique, elle réunissoit les plaisirs du Parnasse et de la table, et s'appeloit le *Caveau*, du nom où s'assembloient ses membres, presque tous hommes de lettres. Elle étoit composée de Crébillon père et fils, de Gresset, de Piron, de La Bruyère, du Gentil Bernard, du comédien La Noue, du chansonnier Gallet, de Saurin, de Collé, de Jelyotte, etc., etc. Chacun y lisoit les fruits de sa veine, ou faisoit contribuer à l'amusement général le talent particulier qu'il possédoit. Cette société ne subsista qu'une dixaine d'années, parce que quelques seigneurs, en y cherchant l'amusement, y portèrent la contrainte..... On peut consulter les articles des principaux épicuriens que nous avons cités. On voit, par la liste même de leurs noms, que la vie voluptueuse des sectateurs d'Epicure, dans tous les temps et dans tous les âges, a pu fournir un grand préjugé contre leur maître. Quoique plusieurs écrivains distingués aient justifié la doctrine d'Epicure sur l'article des mœurs, on ne peut que condamner celles de presque tous ses partisans, anciens et modernes. La plupart des hommes et des femmes qui portèrent parmi nous sa bannière n'eurent d'autre but que la volupté, et contribuèrent par leur conduite ou leurs écrits à la corruption des mœurs. C'étoit sans doute ce que ne prévoyoit pas Gassendi, l'un des plus grands admirateurs du philosophe grec, lorsqu'il fit l'apologie de sa morale spéculative et de sa morale pratique dans le Recueil sur sa vie et ses écrits, La Haye, 1656, in-4°. L'abbé Batteux lui est moins favorable dans sa Morale d'Epicure, tirée de ses propres écrits, in-8°, 1758. On peut consulter ces différens auteurs, si l'on est curieux de savoir ce qu'on a dit pour et contre

le pere de l'épicurisme. On a encore *les Songes d'Epicure*, traduits du grec par le docteur Ugtvogt (Louis de Beausobre), Berlin et Paris, 1755, in-12.

ÉPIDAURUS, héros grec, donna son nom à la ville d'Epidaure, où Esculape fut particulièrement honoré. Son temple y étoit toujours plein de malades dont on décrivoit la guérison sur des tablettes qui furent, dit-on, communiquées à Hippocrate.

* ÉPIGÈNES, de Sicyone, nommé par Suidas comme disputant à Thespis la priorité pour l'invention de la tragédie. (*Voyez* Suid. in v. θέσπις.) Il ne faut pas le confondre avec EPIGÈNE, Athénien, poëte comique, cité par Athénée, et qui ne pourroit être que d'un âge très-postérieur. Lilius Gyraldus et Ger. Vossius s'y sont mépris.

† ÉPIGONE, musicien grec, natif d'Ambracie, vint habiter Sicyone, et y inventa un instrument de musique composé de trente-cinq cordes, qui, de son nom, fut appelé *epigonium*. On lui attribue aussi quelques ouvrages historiques qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

ÉPIMÉNIDE, de Gnosse dans la Crète, passe pour le septième sage de la Grèce, dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il cultiva en même temps la poésie et la philosophie, et faisoit accroire au peuple qu'il étoit en commerce avec les dieux. Son père l'ayant envoyé garder ses troupeaux, il entra dans une caverne, où l'on suppose qu'il dormit soixante-quinze ans, après lesquels s'étant éveillé, il trouva que tout ce qu'il avoit vu autrefois étoit changé. Revenu à la maison paternelle, il reconnut son frere, qui vivoit encore, et apprit de lui ce qui s'étoit passé pendant son absence. Les Athéniens, sur le bruit de cette aventure, étant allé le consulter dans une peste qui ravageoit Athènes, il leur conseilla de purifier leur ville, en immolant un certain nombre de brebis noires et blanches devant le lieu où s'assembloit l'aréopage. Ce qui ayant été exécuté, la contagion cessa. On voulut combler Epiménide de présens, mais il ne demanda qu'une branche d'olivier sacré. Depuis ce temps les Athéniens le révérèrent comme un dieu. Solon eut alors occasion de le connoître, et lui donna son amitié. Epiménide, de retour en Crète, composa plusieurs ouvrages en vers, et mourut à 289 ans, suivant la tradition fabuleuse des Crétois, vers l'an 538 avant J. C. Saint Paul a cité ce poëte dans ses Epîtres.

† ÉPIMÉTHÉE (Mytholog.), fils de Japhet et frère de Prométhée. Ce dernier avoit formé les hommes prudens et ingénieux; Epiméthée, les imprudens et les stupides. Il épousa Pandore, statue que Minerve anima, et à qui tous les dieux firent quelque don. Jupiter ayant donné à cette femme une boîte magnifique, lui ordonna d'aller de sa part la présenter à Epiméthée. Celui-ci, quoique averti par son frère de ne rien recevoir de Pandore, fut ébloui par la beauté de cette femme. Non seulement il reçut la boîte, mais, ayant eu l'imprudence de l'ouvrir, il en sortit un déluge de maux qui inonda tout l'univers. Il eut de son mariage Pyrrha, qui épousa Deucalion, fils de Prométhée. La fable ajoute qu'il fut métamorphosé en singe.

* ÉPINAC (Pierre d'), archevêque et comte de Lyon, né le 10 mai 1540, et mort le 15 janvier 1599, se montra un des plus chauds partisans de la Ligue, et un des plus

constans ennemis de Henri IV : il fut très-célèbre dans son temps par ses talens pour l'éloquence ; et, si l'on en croit Duverdier, il n'en avoit pas moins pour la poésie. Car ce biographe, après avoir parlé de ses ouvrages en prose, ajoute « qu'il a composé aussi plusieurs doctes et élégans vers, entre autres une *Satire* non imprimée.

† I. ÉPINAY (N. de La Live, comtesse d'), mérita, par les graces de son esprit plutôt que par la régularité de ses traits, l'amour que lui témoigna J. J. Rousseau. Elle le logea long-temps dans un pavillon isolé de son jardin, et l'appeloit *son ours*. Madame d'Epinay est auteur d'un ouvrage de morale, intitulé *les Conversations d'Emilie*, Paris, 1781, 2 vol. in-12, qui a été souvent réimprimé depuis. Ce livre composé pour l'éducation de la jeune comtesse Emilie de Belzunce, petite-fille de l'auteur, fut couronné par l'académie française, en 1783, comme le meilleur ouvrage de l'année. En effet, quoique un peu froid et trop sentencieux, il est bien écrit, et renferme tout ce qu'il est utile d'enseigner en morale à l'enfance jusqu'à douze ans. L'auteur, supérieur à sa matière, offre quelquefois des pensées qui méritent toute l'attention d'un homme mûr. Madame d'Epinay mourut jeune, deux mois après son triomphe à l'académie. On a encore de cette dame, I. *Lettres à mon fils*, Genève, 1759, in-12. II. *Mes Momens heureux*, Genève, 1758, in-8°, réimprimés en 1759, in-12.

II. ÉPINAY. *Voyez* Espinay.

* I. ÉPINE (Guillaume-Joseph de l'), né à Paris, y reçut le bonnet de docteur en médecine en 1724. Ce médecin, qui n'étoit point partisan de l'inoculation, a écrit contre cette méthode les pièces suivantes : I. *Rapport sur le fait de l'inoculation*, Paris, 1765, in-4°. II. *Supplément au Rapport*, idem, 1767, in-4°.

II. ÉPINE. *Voyez* Grainville, *et* Spina, n° IV.

† I. ÉPIPHANE, fils de Carpocrate, fut instruit de la philosophie platonicienne, et crut y trouver des principes propres à expliquer l'origine du mal, et à justifier la morale de son père. Il supposoit un principe éternel, infini, incompréhensible, et allioit avec ce principe fondamental le système de Valentin. Les hommes, en formant des lois, étoient, suivant lui, sortis de l'ordre naturel ; et pour y rentrer, il falloit abolir ces lois, et rétablir l'état d'égalité dans lequel le monde avoit été formé. « De là Epiphane concluoit, dit Pluquet, que la communauté des femmes étoit le rétablissement de l'ordre, comme la communauté des fruits de la terre. Les désirs que nous recevons de la nature étoient nos droits, selon Epiphane, et des titres contre lesquels rien ne pouvoit prescrire. Il justifioit tous ses principes par les passages de saint Paul, qui disent qu'avant la loi on ne connoissoit point de péché, et qu'il n'y auroit pas de péché s'il n'y avoit point de loi. » Avec ces principes, Epiphane justifioit toute la morale des carpocratiens, et combattoit toute celle de l'Evangile. Il fut révéré comme un dieu ; on lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie ; il y eut des autels, et l'on érigea une académie en son nom.

† II. ÉPIPHANE (saint), évêque de Salamine et Père de l'Eglise, naquit dans le village de Bessanduc en Palestine vers l'an 320. Dès sa plus tendre jeunesse il se retira dans les déserts de sa province, et fut le

témoin et l'imitateur de la piété solitaire qui les habitoit. A vingt ans il fonda un monastère, et eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua, dans sa solitude, à l'étude des écrivains sacrés et profanes, et fut élevé à l'épiscopat en 368 par les vœux unanimes du clergé et du peuple de Salamine, métropole de l'île de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve Paule. De retour dans son diocèse, il se montra très-opposé aux opinions d'Arius, d'Apollinaire, d'Origène. Il anathématisa celles de ce dernier dans un concile en 401, et se joignit à Théodoret, pour engager saint Jean Chrysostôme à souscrire à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter les décrets de son concile. Cette démarche étoit fort imprudente; celle d'ordonner un diacre à Constantinople, sans le consentement de saint Chrysostôme ne le fut pas moins. Saint Epiphane mourut en s'en retournant, en 403, regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux, mais inconsidéré. De tous les ouvrages qui nous restent de ce Père, les plus connus sont, I. Son *Panarium*, c'est-à-dire l'*Armoire aux remèdes*. C'est une exposition des vérités principales de la religion, et une réfutation des erreurs qu'on y a opposées. II. Son *Anchora*, ainsi appelé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, et qu'il le composa pour fixer la foi des fidèles, et les affermir dans la saine doctrine. III. Son *Traité des poids et des mesures*, plein d'une profonde érudition. IV. Son *Livre des douze pierres précieuses*, qui étoient sur le rational du grand-prêtre; ouvrage savant, traduit en latin, Rome, 1743, in-4°, par les soins et avec les notes de François Fogini. Tous ces écrits décèlent une vaste lecture; mais saint Epiphane ne la puisoit pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques très-importans; il adopte des fables ridicules et des bruits incertains, qu'il donne pour des vérités. Son style, loin d'avoir l'élévation et la beauté de celui des autres pères grecs, des Chrysostôme, des Basile, est bas, rampant, dur, grossier, obscur, sans suite et sans liaison. Saint Epiphane étoit un compilateur plutôt qu'un écrivain; mais sans lui nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs ecclésiastiques ou profanes, dont il nous a transmis des fragmens. La meilleure édition des *Œuvres* de ce Pere est celle du savant P. Denys Petau, en grec et latin, Paris, 1622, avec des notes, 2 vol. in-fol.

III. ÉPIPHANE, patriarche de Constantinople en 520, prit avec zèle la défense du concile de Chalcédoine, et de la condamnation d'Eutychès. Le pape Hormisdas lui donna le pouvoir de recevoir, en son nom, tous les évêques qui voudroient se réunir à l'Eglise romaine, à condition qu'ils souscriroient à la formule qu'il avoit dressée. Il mourut en 535.

IV. ÉPIPHANE le scolastique, ami du célèbre Cassiodore, traduisit à sa prière les *Histoires ecclésiastiques de Socrate, de Sozomène, de Théodoret*. C'est sur cette version, plus fidèle qu'élégante, que Cassiodore composa son Histoire tripartite. On attribue à Epiphane plusieurs autres *Traductions* de grec en latin. Il florissoit dans le 6e siècle.

V. ÉPIPHANE, moine de Jérusalem, mort le 16 janvier 970, avoit écrit les *Vies de la vierge Marie et de l'apôtre saint André*. Allatius a

inséré dans son recueil un ouvrage d'Epiphane sur Jérusalem et la Syrie, en grec et en latin.

* VI. EPIPHANE, archevêque de Constance dans l'île de Chypre, se rendit célèbre par ses vertus épiscopales et par ses lumières : il florissoit vers l'an 870. On a de lui des *Sermons* que le père Petau, jésuite, a fait imprimer avec les Œuvres de saint Epiphane, Paris, 1622, en 2 vol. in-fol.

† ÉPISCOPIUS (Simon), né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis pour avoir pris avec trop peu de ménagement le parti des arminiens contre les gomaristes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes et factieuses, divisoient la Hollande. Episcopius plaidoit pour la première en théologien élevé dans la poussière et dans les cris de l'école. Les états de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il n'y put être admis, malgré les raisons qu'il fit valoir dans de belles harangues, que comme homme de parti, cité à comparoître, et non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère, et le bannit de la république. Anvers devint sa résidence; n'y trouvant pas de gomaristes à combattre, il se plut à disputer avec les jésuites. Son exil dura quelque temps ; mais enfin, l'an 1626, il revint en Hollande, pour être ministre des remontrans à Roterdam. Huit ans après, il fut appelé à Amsterdam, pour veiller sur le collége que ceux de sa secte venoient d'y ériger. Il y mourut en 1643, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnoissoient l'autorité de l'Ecriture sainte, de quelque manière qu'elles l'expliquassent. Cette opinion l'avoit fait soupçonner de socinianisme, et il n'avoit pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le nouveau Testament.* On sent assez, à travers ses équivoques, qu'il pensoit que Jésus-Christ n'étoit pas dieu. Ses *Ouvrages de théologie* ont été publiés, Amsterdam, 1650-1665, 2 vol. in-fol. Episcopius étoit fort diffus, et très-emporté, quoique apôtre du tolérantisme. La Vie de ce sectaire est à la tête de ses *Œuvres* publiées par Courcelles. Philippe de Limborch, son arrière-neveu, l'a aussi écrite en 1702, in-8°.

† ÉPITINEAMUS, graveur célèbre en pierres fines, florissoit sous le règne d'Auguste. Les portraits de Marcellus, neveu de cet empereur, et celui de Germanicus, qu'il grava sur deux pierres précieuses, firent la réputation de cet artiste, et lui donnèrent une grande considération dans la ville de Rome.

† ÉPITUS, fils d'Alba, régna dans le Latium, rendit ses peuples heureux, et eut pour successeur Capis. — Un autre ÉPITUS ayant eu la hardiesse d'entrer dans le temple de Neptune à Mantinée, dont les hommes étoient exclus, devint, dit-on, sur-le-champ aveugle. Ce conte n'a pas besoin d'être réfuté.

† EPIZELUS, soldat athénien, fut frappé d'un aveuglement subit à la bataille de Marathon, sans recevoir ni coup ni blessure ; il parut seulement devant lui, en combattant, un grand homme avec une longue barbe noire. Epizelus l'ayant tué, ou ayant cru le tuer, devint aveugle, et le fut le reste de ses jours. Voilà ce que rapporte le crédule Hérodote.

EPO. *Voyez* BOÉTIUS, n° I.

EPONINE. *Voyez* SABINUS, n° II.

* ÉPREM, célèbre littérateur et patriarche arménien, naquit en 1732 dans la ville de Sis. Après avoir cultivé avec succès l'éloquence, la théologie, l'histoire et la poésie, il fut sacré évêque *in partibus*, et, en 1771, élu patriarche arménien en Cilicie. Éprem livré constamment à l'étude, mourut le 31 juillet 1784, laissant manuscrits les ouvrages suivans, qui sont fort estimés. 1° *Recueil de poésies sacrées et profanes*; 2° *Explication des psaumes de David*; 3° *Règles de la versification arménienne*; 4° un *Poëme sur la Genèse*; 5° un *Recueil de lettres en vers et en prose*; 6° une *Chronologie des patriarches arméniens qui résidèrent en Cilicie jusqu'à son temps.*

* EQUICOLA (Marius), né à Avilto, excellent théologien et bon philosophe pour son temps, florissoit dans le 16e siècle, et peut-être au commencement du suivant. Il a écrit les *Commentarj dell' istoria di Mantova*; un livre *della natura d'amore*; *Libellus in quo tractatur, undè antiquorum latria et vera catholica religio incrementum sumpserunt, cum epistolâ Anselmi Stocklii, equitis, à quo è tenebris erutus, castigatus, et promulgatus est*, Monachii, 1585, in-4°.

ERARD (Claude), avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *Plaidoyers* imprimés en 1734, in-8°. Le plus célèbre est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini sa femme, qui l'avoit quitté pour passer en Angleterre.

* ERARS *ou* ERRARS (Jehan). Deux poëtes de ce nom se distinguèrent par *leurs chansons*, l'un dans le 13e siècle, et l'autre dans le 14e. Le dernier, surnommé *de Valeri*, étoit chambrier de Philippe-le-Bel, et mourut en 1372. Ses poésies, très-agréables pour le temps où elles ont été composées, renferment différentes mesures de vers qu'on a faussement attribués à Marot et à son siècle. Dans son Essai sur la musique, La Borde rapporte quatre pièces de Jehan.

† ERASISTRATE, fameux médecin, petit-fils d'Aristote, découvrit, par l'agitation du pouls d'Antiochus-Soter, la passion que ce jeune prince avoit pour sa belle-mère. Seleucus-Nicanor, son père, donna cent talens à Erasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvoit l'usage de la saignée, des purgations et des remèdes violens. Il réduisoit la médecine à des choses tres-simples, à la diète, aux tisanes, aux purgatifs doux. Galien nous a conservé le titre de plusieurs de ses ouvrages, dont il ne nous reste pas autre chose. *Voyez* CARPI, n° I.

† ERASME (Didier), né à Roterdam le 28 octobre 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Goude, nommé Pierre Gérard, Gheeraeds, avec la fille d'un médecin, fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht, et entra ensuite dans l'école de Deventer, où bientôt le docte Sintheim lui prédit qu'un jour il seroit le plus savant homme de son siècle. A 14 ans, il perdit son père et sa mère; à 17, il fut forcé par ses tuteurs de se faire chanoine régulier de Saint-Augustin. Sa passion pour l'étude et la culture des arts contribuèrent beaucoup à calmer les peines d'un état embrassé par contrainte. Il peignoit assez bien; et il reste encore un *Crucifix* dans le monastère de Stein, au bas duquel on lit: « Ne méprisez pas tant ce tableau; il a été peint par Erasme. » On dit aussi, ajoute Saverien, qu'il divertissoit son ennui par le commerce des femmes.

En effet, Erasme ne se défend pas d'avoir été sensible aux charmes de l'amour; mais il assure qu'il n'a jamais été esclave de Vénus, et qu'il sut modérer son tempérament, quoiqu'il ne le réprimât pas toujours. A 25 ans, il fut élevé au sacerdoce par l'évêque d'Utrecht. On connoissoit dès-lors tout ce qu'on pouvoit attendre de lui. Il voyagea, pour perfectionner ses talens, en France, en Angleterre, en Italie, séjourna près d'un an à Bologne, et y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville que, pris pour un chirurgien des pestiférés à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coups de pierres, et courut risque de sa vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à Lambert Brunius, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux : il l'obtint. De Bologne il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avoient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui de Médicis, depuis Léon X, le recherchèrent. Erasme auroit pu se faire un sort heureux et brillant dans cette ville; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisoient espérer de la part de Henri VIII, admirateur zélé de ses talens, lui firent préférer le séjour de Londres. S'étant présenté sans se nommer chez Thomas Morus, grand-chancelier du royaume, et l'ayant étonné par les charmes de sa conversation, ce chancelier s'écria : « Vous êtes Erasme, ou un démon », et lui donna un appartement dans son hôtel. On lui offrit une cure pour le fixer en Angleterre; mais il la refusa : cet emploi ne convenoit point à un homme qui vouloit promener sa gloire par toute l'Europe. Il fit un second voyage en France, l'an 1510, et peu de temps après, retourna encore en Angleterre. L'université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue grecque. Soit qu'il fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Bâle, d'où il alloit assez souvent dans les Pays-Bas, et même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. Erasme fut soupçonné, à la mort de Jules II, d'avoir composé, contre ce pape, une satire qui se trouve dans le deuxième volume du recueil des Pasquinades. C'est un dialogue intitulé *Julius exclusus*. Le pontife y demande l'entrée du paradis. Saint Pierre ne voulant pas le reconnoître, Jules est obligé de raconter sa propre histoire. L'apôtre se montre inflexible. Jules le menace de lui faire la guerre et d'assiéger le ciel. Dans une lettre adressée au cardinal Campeggio, Erasme repousse fortement l'imputation dont nous parlons. *Ineptiit*, *quisquis scripsit*, dit-il; *at majore supplicio dignus quisquis evulgavit* Léon X ayant été élevé sur le saint-siége, Erasme lui demanda la permission de lui dédier son édition grecque et latine du *nouveau Testament*, et en reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins estimé par le successeur de Léon, et par les autres souverains pontifes. Clément VII et Henri VIII lui écrivirent de leur propre main pour se l'attacher. Le roi de France François Ier, Ferdinand, roi de Hongrie, Sigismond, roi de Pologne, et plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer auprès d'eux. Ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, il n'accepta que la charge de conseiller d'état, qui lui fut donnée par Charles d'Autriche, depuis empereur sous le nom de Charles-Quint. L'hérésiarque Martin Luther tâcha de l'engager dans son parti, mais inu-

tilement : prévenu d'abord en faveur des réformateurs, il se dégoûta d'eux quand il les eut mieux connus. Il les regardoit comme une nouvelle espèce d'hommes obstinés, médisans, hypocrites, menteurs, trompeurs, séditieux, forcenés, incommodes aux autres, divisés entre eux. — « On a beau vouloir, disoit-il en plaisantant, que le luthéranisme soit une chose tragique; pour moi je suis persuadé que rien n'est plus comique; car le dénouement de la pièce est toujours quelque mariage. » Dans une réponse amicale à Melanchthon, qui lui avoit écrit pour justifier son changement de religion, il lui dit : « Je ne veux point juger des motifs de Luther, ni vous obliger à changer de sentiment; mais j'aurois voulu qu'ayant un esprit propre aux lettres, vous vous y fussiez entièrement attaché, sans vous mêler de cette querelle de religion. » Il ajoute que plusieurs choses le choquent dans la doctrine et dans la conduite de Luther. Il se plaint principalement de ce qu'il défend ses opinions avec une véhémence extrême, de ce qu'il outre tout, et que, lorsqu'il est contredit, il va encore plus loin : « Une liberté plus modérée eût été, dit-il, beaucoup plus propre à faire entrer les évêques et les princes dans la réforme. » Il parle ensuite d'Ecolampade, de Pélican et d'Hédion, qui avoient embrassé sa réforme, et qui croyoient avoir beaucoup fait quand ils avoient défroqué quelques moines, ou marié quelques prêtres. Il dit encore que Luther prend les choses de travers, et qu'en voulant corriger les abus il cause de beaucoup plus grands maux, par les troubles et les séditions qu'il excite. « Est-ce une chose conforme à la piété chrétienne, de prêcher au peuple que le pape est l'antechrist; que les évêques et les prêtres sont des fantômes; que les constitutions humaines sont des hérésies; que la confession est une peste; que parler d'œuvres, de mérite, c'est être hérétique; d'assurer qu'il n'y a point de libre arbitre, que toutes choses arrivent par nécessité; qu'il n'importe pas de quelle nature soient nos bonnes œuvres? Enfin, dit-il, l'Evangile avoit autrefois rendu les hommes meilleurs, mais le nouvel Evangile prétendu ne fait que les corrompre. » Les réformateurs devenant tous les jours plus nombreux à Bâle, où Erasme avoit fixé son séjour, il se retira à Fribourg, qu'il quitta sept ans après pour revenir à Bâle. En 1535, Paul III lui écrivit pour l'exhorter à défendre la religion attaquée par de nombreux et redoutables ennemis. « Mettez le comble, lui disoit le pontife, par cette dernière action de piété, à la vie religieuse que vous avez menée, et au grand nombre d'ouvrages que vous avez composés. Ce sera le moyen de fermer la bouche à vos adversaires, et de l'ouvrir à vos partisans. » Paul III lui destinoit la pourpre romaine, et pour le mettre en état de soutenir cette dignité, il lui conféra la prévôté de Deventer. Mais cet écrivain déjà vieux, infirme et peu ambitieux, refusa ce bénéfice. Il témoigna la même indifférence pour le cardinalat, quoique d'ailleurs très-sensible à la bienveillance du souverain pontife, et à la trop bonne opinion qu'il avoit de lui. Il mourut à Bâle le 12 juillet 1536. Sa mémoire est aussi chère à Bâle, qu'il avoit illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Roterdam, qui jouit de la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes lui ont fait élever une statue au milieu de la grande place, avec des inscriptions honorables. Il fut le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est à lui principalement qu'on doit la

renaissance des belles-lettres, les premieres éditions de plusieurs Peres de l'Église, la saine critique. Jules Scaliger, dit le P. Bertier, s'oublia beaucoup en l'attaquant du côté de la littérature, en lui reprochant d'être *le corrupteur de la pure latinité*, *le destructeur de l'éloquence*, *la honte des études*, etc., etc. Il se repentit d'avoir traité si indignement un homme qui mérita bien de son siècle et des siècles suivans. En effet, Erasme ranima les illustres morts de l'antiquité, et inspira le goût de leurs écrits. Son style, formé sur le leur, est pur, élégant, aisé; et quoiqu'un peu bigarré, il ne le cède en rien à celui des écrivains de son siècle, qui, par une pédanterie ridicule, affectoient de n'employer aucun terme qui ne fût de Cicéron. Il est un des premiers qui aient traité les matières théologiques d'une manière noble et dégagée des vaines subtilités et des expressions barbares de l'école. Son mérite, l'indécision qu'il montra quelquefois sur certains sujets dogmatiques, la liberté avec laquelle il reprenoit les vices de son temps, l'ignorance, la superstition, le mépris de la belle littérature, l'oisiveté de certains moines, la mollesse des riches ecclésiastiques, lui firent une foule d'ennemis. La Sorbonne, poussée par son syndic Noël Beda, homme aussi ignorant que passionné, censura une partie de ses ouvrages, et ne craignit point de charger son anathème des qualifications de *fou*, d'*impie*, d'*ennemi* de J. C., de la Vierge et des Saints. Erasme essuya d'autres orages, qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge et à la critique, il traitoit ses adversaires avec dédain et avec aigreur; mais il se réconcilioit très-facilement avec les petits écrivains, qui, après l'avoir attaqué, revenoient à lui sincèrement. Nullement envieux de la gloire des autres, il ne faisoit jamais le premier acte d'hostilité. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude, et préféra ses livres à tout. Lorsque les princes lui faisoient offrir quelque place pour se l'attacher, il répondoit que « les gens de lettres étoient comme les tapisseries de Flandre à grands personnages, qui ne font leur effet que lorsqu'elles sont vues de loin. » Ennemi du luxe, sobre, libre dans ses sentimens, sincère, ennemi de la flatterie, constant dans ses amitiés, il n'étoit pas moins aimable homme, que grand homme, car il mérite ce dernier titre, si l'on veut faire attention au siècle où il naquit. Toutes ses *Œuvres* furent recueillies à Bale par le célèbre Froben, son ami, en 9 vol. in-fol. Les deux premiers et le quatrième sont consacrés uniquement aux ouvrages de grammaire, de rhétorique et de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la Folie* et les *Colloques*, les deux productions d'Erasme les plus répandues. La première est une satire de tous les états de la vie. Le but de l'auteur est de prouver que la folie étend son empire sur tous les hommes. Il s'y trouve quelques bonnes plaisanteries, mais beaucoup plus de froides et de forcées. L'ironie n'y est pas toujours fine. On doit porter le même jugement sur ses *Colloques*, qui ne valent ni ceux de Lucien, ni ceux de Fontenelle; on les lit plus pour la latinité, que pour le fond des choses. Lorsque Léon X lut l'*Eloge de la Folie*, il dit : « L'auteur a aussi la sienne. » Ce pontife eut le bon esprit de rire de cette satire, où les papes ne sont pas épargnés; et un grand cardinal (Ximenès), quoique plus sévère que Léon X, ne put s'empêcher de répondre à un des censeurs d'Erasme : « Ou faites mieux, ou laissez faire

ceux à qui Dieu en a donné le talent. » Le troisième volume renferme les *Epîtres*, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Eglise ; le style en est agréable et naturel. Il consentit avec peine qu'on les imprimât, « de peur, disoit-il, que les ayant écrites à ses amis, il ne fût échappé quelque chose qui pût offenser quelqu'un. » Le cinquième volume contient ses *Livres de piété*, écrits avec une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques de son temps ; le sixième, la *Version du nouveau Testament*, avec les notes ; le septième, ses *Paraphrases sur le nouveau Testament ;* le huitième, ses *Traductions des Ouvrages de quelques Pères grecs ;* le dernier, ses *Apologies*. On a fait à Leyde, en 1703, une nouvelle édition de tous ces différens ouvrages, en 11 vol. in-fol. L'*Eloge de la Folie* a été imprimé séparément, *cum notis variorum*, 1676, in-8°, et à Paris, 1765 et 1777, in-12, avec les notes de Meusnier de Querlon. En 1780, on a imprimé, in-8°, une magnifique édition de l'*Eloge de la Folie*, avec les savantes notes d'Oswald, et les belles figures de Jean Holbein. Holbein étoit ami d'Erasme, et il est à croire que l'auteur a fourni au peintre l'idée de plusieurs de ses dessins. On en a une assez mauvaise Traduction française, par Gueudevillle, Amsterdam, 1728, in-8° ; Paris, 1751, in-8° et in-4°, figures : cette dernière a été revue et corrigée par Meusnier de Querlon ; et une meilleure par M. de Laveau, 1782, in-8°. Les Elzevirs ont donné une édition de ses *Adages* en 1650, in-12 ; et de ses *Colloques*, 1636, in-12. Il y en a une édition *cum notis variorum*, 1664 ou 1693, in-8°. Ils ont été traduits en français par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12, figures. Les différentes traductions d'Erasme sont, 1° Codicille d'or, ou Petit recueil tiré de l'institution du prince chrétien, traduit par Cl. Joly, chanoine et chantre de Notre-Dame, Paris, 1665, in-18 ; 2° les Colloques choisis, par Dumas, Paris, 1762, in-12 ; 3° le Manuel du soldat chrétien, par L. Berquin, Paris, 1542, in-16 ; le même par Cl. Bosc, conseiller d'état, Paris, 1711, in-12 ; 4° le Mariage chrétien, par le même, Paris, 1714, in-12 ; 5° le Mépris du monde, par le même, Paris, 1713, in-12 ; 6° le Vray moyen de bien et catholiquement se confesser, par L. Berquin, Lyon, 1542, in-16. Ceux qui voudront connoître Erasme plus en détail doivent lire l'Histoire de sa Vie et de ses Ouvrages, publiée en 1757 par M. de Burigny, en 2 vol. in-12 : cet ouvrage intéressant est proprement l'histoire littéraire de ce temps-là. On voit encore à Bâle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son *Testament* écrit de sa propre main, son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme de Théodore de Bèze, qui lui sert d'inscription.

† ERASTE (Thomas), médecin, né en 1524 à Bade en Suisse, enseigna à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut en 1583. On a de lui, I. Divers *Ouvrages de médecine*, en quatre parties, principalement contre Paracelse, Bâle, 1502, in-4°. II. Des *Thèses* fameuses, Zurich, 1595, in-4°. III. *Opuscula*, 1590, in-fol. IV. *Consilia*, Francfort, 1508, in-fol. V. *De auro potabili*, in-8°. VI. *De putredine*, in-4°. VII. *De theriacâ*, Lyon, 1606, in-4°. VIII. Des *Thèses contre l'excommunication, et l'autorité des consistoires*, Amsterdam, 1649, in-8°. Le médecin étoit préférable chez lui au controversiste ; mais ni l'un ni l'autre n'étoient supérieurs.

ERATO (Mythol.), l'une des

neuf muses, préside aux poésies lyriques. On la représente sous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrtes et de roses, tenant d'une main une lyre, un plectre de l'autre, et ayant à côté d'elle un petit Cupidon ailé, avec son arc et son carquois, ou des tourterelles qui se becquettent.

† ERATOSTHÈNE, Grec cyrénéen, bibliothécaire d'Alexandrie, mort 194 ans avant J. C., cultivoit à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, et excelloit dans le premier et le dernier de ces genres. On lui donna les noms de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'univers*, de *second Platon*. Il trouva, le premier, la manière de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre. Sa carte géographique fut pendant long-temps l'oracle des géographes. Elle contenoit un peu plus que les états de la Grèce et les domaines d'Alexandre. Strabon dit qu'il ignoroit la véritable position de l'Espagne, de la Gaule, de la Germanie et de la Bretagne; qu'il savoit très-peu de chose sur l'Italie, les côtes de la mer Adriatique, le Pont, et tous les pays septentrionaux. Il forma le premier observatoire, et observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connoître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entre eux : elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont pas cette propriété. On la nomma *le crible d'Eratosthène*. Ce philosophe composa aussi un Traité pour perfectionner l'analyse, et résolut le problème de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans, et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des ouvrages d'Eratosthène a été imprimé à Oxford en 1672, un vol. in-8°. On en a d'autres éditions, dans l'Uranologia du père Petau, 1630; à Amsterdam, même format, 1703. Joseph Conrad Schaubach les a fait réimprimer avec de savantes notes à Gottingue, 1795, in-8°. On a encore d'Eratosthène *Geographicorum fragmenta*, grec et latin; *curavit* G. Carol. Frid. Seidel, Gottingue, 1789, in-8°.

ÉRATOSTRATE. *Voy.* ÉROSTRATE.

* ERBA (Benoit), né à Côme, d'une famille noble, et non à Mantoue, comme le prétend Echard, fut fait évêque de Casal par saint Pie V. Il étoit ami de saint Charles Borromée. Erba mourut en 1576. Bovetta lui attribue quelques Traités, *de Fide; de Operibus fidem comitantibus; de Indulgentiis.*

I. ERCHEMBAUD *ou plutôt* ARCHEMBAUD, maire du palais sous les rois Dagobert et Clovis II, gouverna, dit l'abbé Velly, plus en souverain qu'en ministre. Il fut un modèle de sagesse et de fidélité. Dagobert, au lit de la mort, lui avoit recommandé sa femme et son fils; il mérita cette marque de confiance de son maître, et fut le père des peuples : il fit rendre à différens particuliers ce que le fisc avoit confisqué sur eux.

† II. ERCHEMBAUD DE BURBAN, comte allemand, d'une sévérité outrée, étoit extrêmement zélé pour la justice. Pendant qu'il étoit malade et en danger de mort, un de ses neveux, fils de sa sœur, attenta à la chasteté de quelques femmes. Dès qu'il en eut connoissance, il commanda qu'on se saisît de lui et qu'on le menât au supplice. Ceux qui reçurent cet ordre eurent compassion de ce jeune seigneur. Cinq jours après, il parut dans la chambre

de son oncle, qui lui donna lui-même la mort. L'évêque qui lui administra les derniers sacremens lui refusa l'absolution, et remporta le saint Viatique. Mais à peine étoit-il sorti de la maison, que le malade le fit appeler, et le pria de voir si la sainte hostie étoit dans le ciboire. L'évêque ne l'y trouva pas, et le comte ayant ouvert sa bouche, la lui montra sur sa langue. Ce fait arriva l'an 1220, à ce que rapporte Cæsarius et plusieurs autres historiens. On sent assez que c'est un conte ridicule.

ERCHEMBERT, Lombard, vivoit dans le 9e siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, et fut prisonnier de guerre. Il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la règle de Saint-Benoît à l'âge d'environ 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastère voisin; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit une *Chronique* ou *Histoire étendue des Lombards*, qu'on croit perdue; et un *Abrégé* de la même Histoire, depuis l'an 774 jusqu'en 888. C'est une espèce de supplément à Paul, diacre. Antoine Caraccioli, prêtre de l'ordre des clercs-réguliers, a publié, avec d'autres pièces, cet Abrégé, qui offre quelques faits curieux, à Naples, en 1620, in-4°. Camille Péregrin l'a aussi publié depuis dans son Histoire des princes lombards, 1643, in-4°.

† ERCILLA-Y-ZUNIGA (Don Alfonse d'), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, gentilhomme de la chambre de l'empereur Rodolphe II, né à Berméo, dans la Biscaye, vers l'année 1530, d'une famille considérée dans cette province, entra au service de Philippe II, en qualité de page, et suivit ce prince dans toutes ses expéditions militaires et dans ses voyages en Allemagne. Après avoir parcouru la France, l'Italie, la Flandre, la Hongrie, la Bohême, la Silésie, la Pologne et l'Angleterre, avide encore de s'instruire et de jouer un rôle sur un grand théâtre, il passa de Londres au Pérou, et du Pérou au royaume de Chili, où il servit, en qualité de volontaire, dans la sanglante guerre de Arauco, prenant tantôt l'épée pour sa défense, et tantôt la plume pour consigner dans son immortel poëme de *La Arucana* les hauts faits de cette fameuse bataille, dont il a été tout à la fois témoin, historien et poëte. Après avoir fini la première partie de son poëme, il revint en Espagne, et reprit du service auprès de son roi, n'ayant pas encore atteint sa 29e année. Il publia, en 1577, la 1ère partie de son poëme de *La Araucana*, qui parut en entier en 1590. Le mérite de ce poëme épique, qui passe pour le meilleur que l'Espagne possède, a été apprécié. Voltaire, après avoir comparé la harangue du vieux Colocolo aux Indiens de Arauco, qui se trouve au 2e chant, à la harangue que Nestor adresse aux capitaines grecs, résout que celle d'Ercilla est infiniment supérieure à celle d'Homère. On ignore l'époque de sa mort.

ERCKERN (Lazare), surintendant des mines de Hongrie, d'Allemagne et du Tirol, sous trois empereurs, a écrit, en allemand, *sur la Métallurgie*, avec beaucoup d'exactitude; mais cet ouvrage fut traduit en latin, avec des notes, et parut, pour la première fois, en 1694, à Francfort, in-folio. On y trouve presque tout ce qui regarde l'art d'essayer les métaux.

* I. ERCOLANI (Joseph-Marie), savant prélat de la cour de Rome, né à Sinigaglia vers la fin du 17e siècle, mort au milieu du 18e,

a publié à Padoue, en 1725 et 1728, sous le nom académique de *Neralco*, ses *Rimes à Maria*, divisées en 2 parties, avec des figures et des notes ; il s'est montré dans cet ouvrage l'heureux imitateur de Pétrarque. Il a été réimprimé à Brescia en 1731 et 1759, et à Rome, en 1764, sous ce titre : *Rime a Maria, divise in due parti coll'aggiunta della Sulamitide, boschereccia sacra*, 3 vol. Cette seconde production, regardée comme un chef-d'œuvre, attira à l'auteur les applaudissemens de l'Italie entière, et fut célébrée avec justice. Le même ouvrage fut publié à Bologne en 1732, et à Venise en 1758. On a encore du même auteur un ouvrage assez estimé, intitulé *I tre ordini di architettura dorico, Ionico, e Corintio, presi dalle fabbriche più celebri dell'antica Roma, e posti in uso con nuovo batissimo metodo, e con tavole in rame*, Rome, 1744, in-folio.

* II. ERCOLANI (Barthélemi), Bolonais, célèbre jurisconsulte du 15e siècle, prit le bonnet de docteur à Bologne en 1442, et professa le droit dans l'université de cette ville, où il occupa plusieurs emplois, et donna son approbation, en qualité de gonfalonier du peuple, aux statuts publiés en 1454. L'estime dont jouissoit Ercolani à Bologne est prouvée par le décret rendu, en 1459, par le gouvernement de cette cité, qui, dans la crainte qu'il professât ailleurs, lui en fit défense, sous peine de perdre ses biens, et même la vie. Ce décret ne l'empêcha pas de s'établir à Ferrare, où il occupa la chaire de droit pendant cinq ans. Il revint professer à Bologne en 1468, et y mourut l'année suivante. On a de lui plusieurs *Consultations*. — Cette famille a donné plusieurs hommes distingués à la république des lettres : on remarque, parmi ceux-ci, Girolamo di Bernardino, qui a laissé quelques Lettres et des Consultations. (*Voyez* VARCHI.) Les *Notizie degli scrittori Bolognese* del Fantuzzi et Tiraboschi, *aggiunte* à la première partie du 7e volume de son Histoire de la littérature italienne.

ERDAVIRAH, mage persan. Consulté par le roi Artaxercès, sur le vrai sens de la doctrine de Zoroastre, pour donner plus de poids à ses décisions, il feignit d'envoyer son ame au ciel pour s'informer de la vérité, et de tomber en léthargie. Quelque temps après, il parut se réveiller d'un profond sommeil, et donna au roi l'explication qu'il demandoit.

ÉREBE (Mythol.), fils du Chaos et des Ténèbres, épousa la Nuit, et en eut l'Æther et le Jour. Il fut métamorphosé en fleuve et précipité dans le fond des enfers, pour avoir secouru les Titans.

I. ÉRECHTHÉE *ou* ÉRICHTHÉE, chasseur que Minerve, dit-on, prit soin d'élever et de faire proclamer roi des Athéniens, et qui donna son nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il savoit tirer de l'arc avec tant d'adresse, qu'Alcon, son fils, étant entouré d'un dragon, il perça le monstre d'un coup de flèche, sans blesser son enfant.

II. ÉRECHTHÉE, roi d'Athènes, successeur de Pandion, son père, vers l'an 1400 avant J. C., partagea tous les habitans de son royaume en quatre classes, c'est-à-dire en guerriers, artisans, laboureurs, et pâtres, pour éviter la confusion qui pouvoit naître du mélange des conditions. Il fut père de Cécrops IIe du nom, qui, après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez Pylas, son beau-père, roi de Mégare. Ce prince régna cinquante ans.

Après sa mort, il fut placé au rang des dieux, et on lui érigea un beau temple à Athènes. C'est sous son règne que les marbres d'Arundel placent l'époque de l'enlèvement de Proserpine, et de l'institution des mystères éleusiniens, qui se célébroient en l'honneur de Cérès, à Eleusis, ville de l'Attique, d'où ils furent portés à Rome par Adrien. Il falloit un noviciat de cinq ans pour y être admis. Les initiés étoient couronnés de myrte, et ne parvenoient à connoître les secrets qui leur étoient révélés qu'après avoir subi un grand nombre d'épreuves. Les mystères duroient neuf jours, pendant lesquels les tribunaux étoient fermés, et l'on ne pouvoit arrêter personne. On excluoit de ces mystères, les homicides, les magiciens, les impies, parmi lesquels on comptoit les sectateurs d'Epicure. Quiconque franchissoit les limites du temple sans être initié étoit puni de mort.

*EREDIA (Louis), homme d'une grande érudition, né à Palerme, mort en 1604, écrivit quelques *Poëmes*, des *Chansons*, et un petit ouvrage intitulé *Apologia*, dans lequel il défend Théocrite, les poëtes grecs et siciliens, des accusations de Baptiste Guarini, et où, par la même occasion, il examine son *Pastor fido*.

* I. EREI (Joseph-Antoine), mineur conventuel, né en 1692 dans la Marche d'Ancône, fit son noviciat à Urbin, et eut ensuite, pendant douze ans, la direction des études. Il exerça le ministère évangélique dans beaucoup de villes marquantes d'Italie, et occupa les premiers postes de sa province et de son ordre. Il mourut en 1755 à Tisi, où il s'étoit retiré. On lui doit, I. *Dissertazione intorno a parenti, mariti, e figliuole di S. Anna*, Pezaro, 1751. II. Beaucoup de *Panégyriques* manuscrits, et son *Quaresimale*.

* II. EREI (Ignace), qu'on croit frère du précédent, né en 1691 dans la Marche d'Ancône, vint à Bologne en 1710, et fit des progrès si rapides dans ses études, qu'il fut élu d'une voix unanime secrétaire de la ville de Fermo, charge qu'il occupa pendant 44 ans; il se livra en même temps à l'étude des sciences abstraites et d'agrément avec un tel succès, qu'il devint membre de plusieurs académies, et fut en relation avec les premiers littérateurs de son temps. Il mourut à Fermo en 1761. On a de lui deux volumes de *Poesie miste*, Fermo, 1747, et un 3[e] volume manuscrit, conservé par ses héritiers.

* ÉREMBERT (saint), moine de Saint-Waudulle en Normandie, et évêque de Toulouse, né sous le règne de Clotaire II, roi de France, à Wocourt, village près de Choisy; et, selon quelques auteurs, au Port-au-Pec, près de Saint-Germain-en-Laye, se fit moine dans l'abbaye de Fontenelle, à cinq lieues de Rouen, en 649. Saint Erembert obtint l'évêché de Toulouse sous le règne de Clotaire III. Il gouverna ce diocèse pendant douze ans, après lesquels il se démit de son évêché, et rentra dans son monastère de Fontenelle, où il mourut le 14 mai 671, selon quelques-uns, et en 678, selon d'autres.

* I. EREMIA (Vicenzo), fameux mathématicien sicilien, vécut sous Clément X, et mourut en 1680. Il a publié une tragédie sacrée, intitulée *Il Sebastiano*, et laissé beaucoup de *Traités de mathématiques* manuscrits.

* II. ÉREMIA-TCHELEBY-KEUMIRGIAN, célèbre littérateur arménien, né à Constantinople vers

l'an 1654, s'appliqua, dès sa plus tendre jeunesse, à l'étude des langues, de l'histoire et de la géographie, et remplit avec honneur, pendant plusieurs années, la charge de chancelier auprès du patriarche arménien à Constantinople, et auprès du grand-catholicos Eliazar. Des querelles religieuses déchiroient alors sa nation; il parvint à ramener les esprits à la paix et à réconcilier les parties. Eremia, célèbre autant par ses connnoissances que par ses vertus, étoit aimé de tous ses compatriotes et estimé des principaux personnages de l'empire ottoman, et des ambassadeurs des puissances européennes. Ce savant mourut à l'âge de 60 ans environ, laissant un grand nombre d'ouvrages manuscrits, dont plusieurs restèrent entre les mains de Diratzou Maghakia, et d'autres à la famille d'Abro à Smyrne. I. *Histoire de l'empire ottoman*, divisée en cinq livres. II. *Abrégé de l'Histoire de l'empire ottoman*, en un livre. III. *Abrégé historique de la Turquie*, écrit en vers arméniens par la demande du grand-catholicos Jacques IV. IV. *Vie d'Alexandre-le-Grand*, écrite en vers turcs. V. *Traduction par extrait de l'arménien, en turc, de l'Histoire de Moïse de Korène*. VI. *Chronologie historique des rois pucratides et rupéniens*, écrite en turc. VII. *Description historique et géographique sur la Natolie, sur la Perse et sur les Indes*, composée sur la demande de l'ambassadeur d'Autriche. VIII. Une *Longue Description sur l'Arménie, avec des détails sur les monastères, sur la juridiction des patriarches et des évêques*, accompagnée d'une carte faite sur la demande du même personnage. IX. *Histoire de la prise de l'île de Crète par les Turcs*, écrite en prose et en vers arméniens. X. *Histoire des principaux évènemens arrivés dans son temps pendant quarante-cinq ans*. XI. Un *Recueil de lettres familières*. XII. Une *Traduction*, de l'arménien en turc, des livres du nouveau Testament, et d'une partie de l'ancien. XIII. Un *Livre de controverse*, écrit en turc et en arménien contre les juifs. XIV. *Détails historiques sur les saints de la Palestine*. XV. Un grand nombre de *Pièces fugitives*, et de *Discours sérieux*, en prose et en vers, écrits en turc ou en arménien.

III. ÉREMIA. *Voy*. EREVANTZI, nº I.

* ÉREMITA (Daniel), né à Anvers en 1584, de parens protestans, mérita, dans sa jeunesse, l'amitié de Jos. Juste Scaliger et d'Isaac Casaubon; il s'attacha ensuite à de Vic, ambassadeur de la cour de France auprès des cantons suisses, par l'avis duquel il embrassa le catholicisme. De Suisse il alla en Italie, où le grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, le prit pour son secrétaire et le chargea de différentes commissions. Il fut connu et aimé de Rodolphe II, et de plusieurs autres princes d'Allemagne, et mourut à Livourne en 1613, âgé de 29 ans, de la maladie vénérienne selon les uns, de poison selon d'autres. J. G. Grævius publia à Utrecht, en 1700, les *Aulicæ Vitæ, lib. IV*, et d'autres Opuscules de cet auteur, volume in-8°. Il y a ajouté sa vie, où il s'attache à le venger des injures de Scioppius. Paquot l'a oublié dans ses Mémoires. Leclere, libraire de Paris, lui a donné un article tronqué dans son supplément au Dictionnaire de Ladvocat. Dans les *Deliciæ poëtarum Belgicorum*, on voit une pièce de Daniel Eremita sur le Recueil des inscriptions de Gruter, en tête duquel elle se trouve.

ÉRENNIEN. *Voyez* HÉRENNIEN.

† ÉRÉSICHTHON *ou* ÉRISICHTHON (Mythol.), Thessalien, fils de Tryopas. Cérès, pour le punir d'avoir osé abattre une forêt qui lui étoit consacrée, lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien sans pouvoir la satisfaire. Réduit à la dernière misère, il vendit sa propre fille, nommée Métra. Neptune, qui avoit aimé cette fille, lui ayant accordé le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudroit, elle échappa à son maître sous la forme d'un pêcheur. Rendue à sa figure naturelle, son père la vendit successivement à plusieurs maîtres. Elle n'étoit pas plutôt livrée à ceux qui l'avoient achetée, qu'elle se déroboit à eux par une métamorphose. Malgré cette ressource pour avoir de l'argent, elle ne put jamais rassasier la faim de son père, qui mourut enfin misérablement en dévorant ses propres membres.

* I. ÉREVANTZY *ou* ERÉMIA (Melchiset), né en 1559 dans le bourg de Vejan, près de la ville d'Erivan, s'appliqua avec une ardeur extraordinaire aux sciences métaphysiques, à l'éloquence et à l'histoire. Après 15 années d'études dans la retraite, Erevantzy commença à parcourir toutes les provinces d'Arménie, fonda à ses frais, et par l'autorisation du patriarche, un grand nombre d'écoles, et établit par-tout des professeurs et des chefs pour la direction de ces endroits. Erevantzy, nommé ensuite inspecteur du collége patriarcal à Etchmiatzïn, contribua beaucoup aux progrès de l'instruction de la jeunesse. Cet auteur mourut, d'après le rapport de l'historien Arakel, l'an 1631, et laissa les ouvrages suivans manuscrits : I. *Analyse de la philosophie d'Aristote*. II. *Analyse de David le philosophe*. III. *Grammaire arménienne*. IV. *Logique et l'art des définitions*.

* II. ÉREVANTZY (Simon), né au commencement du 18 siècle, fut élevé depuis son enfance dans le collége patriarcal d'Etchmiatzïn. Sa sagesse et ses connoissances lui assurèrent bientôt un évêché, et peu de temps après, c'est-à-dire vers l'an 1763, il fut élu, à l'unanimité, à la dignité patriarcale. Lors des guerres intestines des Persans, ce chef d'Église éprouva beaucoup de revers et de disgraces de la part des barbares. Cependant, malgré ces inquiétudes sérieuses, ce patriarche établit à Etchmiatzïn une imprimerie assez considérable ; il forma une manufacture de papier, fit venir de la France plusieurs ouvriers pour en diriger les travaux, et voulut rassembler d'habiles maîtres pour faire traduire en arménien l'Encyclopédie française et plusieurs autres ouvrages importans : mais la mort, qui lui arriva le 26 juillet 1780, empêcha l'exécution de ce projet. On a de ce savant patriarche un ouvrage intitulé *Bardavejar*, c'est-à-dire *les Devoirs remplis*, un volume in-8°. C'est une instruction adressée à son peuple, imprimée à Etchmiatzïn.

ÉREUTHALION, guerrier arcadien, d'une taille et d'une force prodigieuses, avoit long-temps procuré la victoire à ses compatriotes, lorsqu'il fut tué par Nestor.

* ERHMANN (Frédéric-Louis), mort à Strasbourg en 1799, à l'âge de 58 ans, faisoit depuis long-temps, dans cette ville, des cours de physique fort intéressans et très-suivis. Lors de l'établissement des écoles centrales, il fut nommé professeur de physique et de chimie à celle du département du Bas-Rhin. Il est l'inventeur des lampes à air inflammable, qu'il a décrites dans un ouvrage intitulé *Description et usage de quelques lampes à air in-*

flammable, avec une planche gravée en taille-douce, Strasbourg, 1780, in-8°. Il a publié le même ouvrage en allemand, avec des observations et un supplément. Parmi ses autres œuvres on distingue l'ouvrage écrit en allemand *sur les Mongolfières*, ou *Ballons aréostatiques ; sur l'art de les faire, les expériences qui ont été déjà faites, et l'histoire des deux premiers voyages aériens*, Strasbourg, 1784, in-8°. On a aussi de lui une *Traduction* allemande des Mémoires de Lavoisier, sur l'action du feu augmentée par le gaz oxygène, avec des additions, Strasbourg, 1787. Dans les dernières années de sa vie, il a publié en français, des *Elémens de physique*, qui sont assez estimés.

ERGAMÈNE, roi d'Éthiopie, abolit le sacerdoce dans ses états, et fit massacrer tous les prêtres de Méroé, qui avoient tenté de le faire assassiner.

ERGINUS, roi d'Orchomène après son père Clyménus, fut en guerre avec Hercule, qui le vainquit, le tua, et pilla ses états. Pindare fait un éloge magnifique d'Erginus dans une de ses Odes. Il avoit imposé aux Thébains un tribut de cent bœufs pour venger la mort de son père, que ces derniers avoient tué.

ÉRIBOTÈS, fils de Télon, fit de grands progrès dans la médecine. Il accompagna les Argonautes dans leur expédition, et guérit Oïlée, qu'un oiseau monstrueux avoit rendu aveugle.

† I. ÉRIC IX (saint), fils de Jeswar, fut élu roi des Suédois l'an 1150. Attaqué par les Finlandais, il gagna sur eux une bataille complète, qui le rendit maître de leur pays. Ils étoient idolâtres ; le vainqueur leur envoya des missionnaires catholiques. Eric promulgua un code qui porte son nom. Il fut assassiné le jour de l'Ascension en 1162. L'Église l'honore comme martyr. Sa Vie a été écrite en latin par Israël Erland, avec des notes de Jean Scheffer, Stockholm, 1675, in-8°.

II. ÉRIC XIII, roi de Suède, de Danemarck et de Norwege, dut la premiere de ces couronnes à la reine Marguerite, appelée la *Sémiramis du Nord*, et obtint la seconde après la mort de cette héroïne, en 1412 ; mais il ne sut conserver ni l'une ni l'autre. Il déplut aux Suédois, parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avoit confirmées par serment, il les opprimoit par ses gouverneurs. Il mécontenta de même les Danois par ses longues absences, et parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui étoit élective. Les peuples, secondés par la noblesse et le clergé, le déposèrent. Il voulut se soutenir sur le trône par les armes ; mais n'ayant pu s'y maintenir, il se retira l'an 1438 en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure et languissante, et mourut vers 1449.

† III. ÉRIC XIV, fils et successeur de Gustave I, dans le royaume de Suède, fut aussi foible et encore plus cruel qu'Eric XIII. Il auroit désiré de se marier avec Elizabeth, reine d'Angleterre, qui ne vouloit pas d'époux ; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône et son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance lui aliéna le cœur de ses sujets. Sa conduite, dans le gouvernement de son royaume, étoit aussi folle que ses amours. Il prit pour son ministre et pour son favori Joram Péerson, l'un des plus grands scélérats de la Suède, et qu'on fit mourir ensuite du dernier supplice. Son frère Jean, duc de Finlande, ayant donné la main à Ca-

therine Jagellon, fille du roi de Pologne, Eric fit enfermer les deux époux dans une dure prison, où il se rendit plusieurs fois, les menaçant de les égorger de sa propre main. Il fit tous ses efforts pour enlever à son frère son épouse, et la donner en mariage au duc de Moscovie. Il poignarda quelques seigneurs dont il étoit mécontent, et fit mourir ceux qui lui représentoient que de pareilles actions étoient indignes d'un roi. Enfin, n'ayant pu réussir à dépouiller ses frères de leur apanage, il résolut de les faire assassiner dans un festin. Les princes, avertis de son projet, prirent les armes, l'assiégèrent dans Stockholm, le firent prisonnier et l'obligèrent de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour au château de Gripsholm, où l'on voit encore sur le plancher de sa chambre la trace des pas qu'il faisoit en allant sans cesse d'un coin à l'autre. Il fut obligé, par ordre de son frère, de prendre du poison, dont il mourut le 26 février 1577, après un règne de huit ans, encore beaucoup trop long pour le bonheur des Suédois. On força son fils de se faire religieux, et il eut le revenu d'une abbaye, jusqu'à ce que le czar lui eut fourni les moyens de vivre en prince. Il mourut en 1607.

IV. ÉRIC (Pierre), navigateur hardi, mais cruel, obtint de la république vénitienne le commandement d'une flotte sur la mer Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où étoit la veuve de Ramadan, bacha de Tripoli. Cette femme emportoit à Constantinople pour 800 mille écus de bien. Lorsqu'Eric se fut rendu maître de ce navire, et de ceux qui étoient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva, perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mere; et, après avoir fait violer 40 femmes, qu'il fit ensuite couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, et fit rendre à l'empereur des Turcs tout le butin qu'Eric avoit fait.

ÉRICHTHON, (Mythol.), fils de Vulcain et de la Terre, fut le quatrième roi d'Athènes. Après sa naissance, Minerve l'enferma dans un panier, qu'elle donna à garder aux filles de Cécrops, Aglaure, Hetsé et Pandrose, avec défense de l'ouvrir; mais Aglaure et Hersé n'eurent aucun égard à la défense. Minerve les punit de leur curiosité, en leur inspirant une telle fureur qu'elles se tuèrent. Ericthon, ayant les jambes si tortues qu'il n'osoit paroître en public, inventa les chars, et se servit si utilement de cette nouvelle invention, où la moitié de son corps étoit cachée, qu'après sa mort il fut placé parmi les constellations, sous le nom du Charretier ou Bootès. Il succéda à Amphictyon vers 1513 avant Jésus-Christ, et régna cinquante ans. Il institua les jeux panathénaïques en l'honneur de Minerve. *Voyez* MINERVE.

ÉRIGÈNE. *Voyez* SCOT.

ÉRIGONE, (Mythol.), fille d'Icare, se pendit à un arbre, lorsqu'elle sut la mort de son père, que Mœra, chienne d'Icare, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Elle fut aimée de Bacchus, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Les poëtes ont feint qu'elle fut changée en cette constellation qu'on appelle la Vierge. On institua, en l'honneur d'Erigone, des jeux solennels pendant lesquels les jeunes filles se balançoient dans les airs sur une corde attachée à

deux arbres ; ce qui devint l'origine du jeu de l'escarpolette.

* ÉRIGONUS, peintre grec, de simple broyeur de couleurs chez le peintre Néaclès, fit dans l'art, à force de voir travailler, assez de progrès pour former d'excellens élèves, entre autres le célèbre Pausias. L'exemple d'Erigonus est remarquable, en ce qu'il prouve que la loi, qui ne permettoit qu'aux personnes d'une naissance distinguée de se livrer à la peinture, souffroit néanmoins des exceptions en faveur des talens.

ÉRINNE, née à Lesbos, contemporaine de Sapho, composa des poésies, dont on a quelques fragmens dans les *Carmina novem poëtarum feminarum*, à Anvers, in-8°, 1568. On en trouve des imitations en vers français dans le Parnasse des dames, par Sauvigny. On lit dans Stobée une de ses odes, où elle célèbre la gloire de Rome, et dont on a donné cette traduction : « Je te salue, ô fille illustre de Mars ! puissante reine, dont la tête est parée d'une couronne d'or ; ô Rome, dont l'empire est inébranlable sur la terre, comme l'Olympe dans les cieux, à toi seule les destins ont accordé un règne ferme et durable ; ils veulent que ta force, toujours invincible, donne des lois à l'univers ! Tes fers vont enchaîner au loin le sein de la terre et des mers, tandis que, tranquille, tu gouvernes les villes et les peuples. Le temps, qui détruit tout, n'altère point ta puissance ; la fortune, qui se joue des sceptres, semble respecter les fondemens de ton trône ; seule, entre toutes les villes, tu vois chaque année éclore de ton sein une riche moisson de héros pour le soutien de ton empire : ainsi la féconde Cérès couvre tous les ans la terre d'épis dorés pour la nourriture des hommes. »

ÉRIOCH *ou* Arioch, roi des Éliciens ou Elyméens, le même que le roi d'Elassar, qui accompagna Chodorlahomor, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodome et de Gomorrhe. Ses états étoient entre le Tygre et l'Euphrate. Ce fut sur ses terres que se donna cette sanglante bataille entre Arphaxad, roi de Médie, et Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ÉRIPHANIS, jeune Grecque qui aima passionnément le chasseur Ménalque, et qui mourut de désespoir de n'avoir pu l'attendrir par des chansons : elles furent long-temps répétées dans la Grèce, où elles faisoient les délices des ames sensibles.

ÉRIPHYLE, femme du devin Amphiaraüs, et sœur d'Adraste, roi des Argiens, reçut de Polynice un collier d'or pour lui découvrir son mari qui s'étoit caché de peur d'aller à la guerre de Thèbes, d'où il savoit qu'il ne reviendroit pas. Amphiaraüs, indigné de la perfidie de sa femme, partit malgré lui ; mais il recommanda à son fils Alcméon de tuer sa mère à la première nouvelle de sa mort ; ce qui fut exécuté.

ÉRITHRÆUS (Janus Nitius), *Voyez* Rossi.

* ÉRIUS, prêtre arien, de Sébaste dans le Pont, eut beaucoup de disciples. Le premier, il nia la distinction entre les évêques et les prêtres.

* ÉRIZATZY (Surkis), savant évêque arménien, né vers le milieu du 13e siècle, s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse à l'étude de la théologie, des canons et des

rites de l'Église. En 1288, il fut nommé membre du conseil et secrétaire particulier du patriarche de sa nation, et en 1291 il fut sacré évêque de la ville d'Enzengan. Peu de temps après, Hetoum II, roi rupénien, l'appela à sa cour, et lui donna la place d'aumônier de sa maison. Par ses connoissances et par ses vertus Erizatzy gagna l'estime et l'affection de toute la famille royale; il assista comme un principal membre à un concile national tenu en 1303 dans la ville de Sis, et mourut peu de temps après cette époque. Il a laissé manuscrits les ouvrages suivans : I. Un *Traité sur la hiérarchie civile et religieuse*. II. *Explication des canons ecclésiastiques, divisée en trois livres*. III. *Discours sur la prédication des apôtres et sur le progrès du christianisme*.

I. ÉRIZZO (Louis *et* Marc-Antoine), deux frères d'une des plus anciennes familles de Venise, firent assassiner, en 1546, un sénateur de Ravenne, leur oncle, pour jouir plus tôt de ses biens. Le sénat ayant promis un pardon absolu, avec 2000 écus de récompense à celui qui découvriroit cet assassinat, un soldat, leur complice, les dénonça. Louis fut décapité, et Marc-Antoine mourut en prison. — Paul Erizzo, de la même famille, et gouverneur de Nègrepont, avoit perdu la vie d'une manière plus glorieuse, en 1469. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs, sous promesse qu'on lui conserveroit la vie. L'empereur Mahomet II, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, et trancha lui-même la tête à sa fille Anne, parce qu'elle n'avoit pas voulu condescendre à ses désirs.

II. ÉRIZZO (Sébastien), noble Vénitien, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, et a laissé un *Traité* en italien *sur les Médailles* : la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé est celle de Venise, in-4°, dont les exemplaires, pour la plupart, sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a encore de lui, I. *Des nouvelles en six journées*, Venise, 1567, in-4°. II. *Trattato della via inventrice e dell'instrumento de gli antichi*, Venise, 1554, in-4°.

* III. ERIZZO (Nicolas), noble Vénitien et l'un des plus illustres sénateurs de la république de Venise dans ces derniers temps, fut chargé, après en avoir occupé les premières charges, du gouvernement des îles du Levant en qualité de provéditeur général extraordinaire. Son gouvernement paternel lui mérita l'affection de ces peuples. Il mourut à Corfou en 1787, emportant au tombeau les marques de la plus vive reconnoissance, et honoré des titres doux et glorieux de *père* et de *protecteur*, que ses bienfaits, son activité, sa sagesse et son extrême bonté lui avoient mérité.

ERKIVINS. *Voyez* Erwin.

I. ERLACH (Jean-Louis), né à Berne, d'une maison de Suisse très-distinguée par son ancienneté et par les grands hommes qu'elle a produits, et la première des six familles nobles de Berne, porta les armes de bonne heure au service de la France, et se signala en diverses occasions. Sa valeur et ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie allemande. Louis XIII dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en

1659 ; et Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, et la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turenne. D'Erlach mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Peu de temps avant sa mort, le roi l'avoit nommé son premier plénipotentiaire au congrès de Nuremberg, et il se préparoit à récompenser les services de ce général par les honneurs militaires les plus distingués. D'Erlach étoit un homme également capable de conduire une armée et une négociation.

II. ERLACH D'HINDELBANCK (N.), né d'une famille illustre et ancienne de Suisse, passa en France, où il fut élevé au grade de maréchal de camp. Retiré dans sa patrie au moment de la révolution française, on lui confia le commandement en chef de l'armée suisse, lorsque les Français pénétrèrent dans cette contrée en 1798. On le somma de rendre Morat ; il répondit : « Mes ancetres ne se rendirent jamais. Fussé-je assez lâche pour y songer, le suaire de Morat, ce monument de valeur, que nous avons sous les yeux, m'arrêteroit ». Les succès ne répondirent point au courage de ce général ; repoussé de poste en poste, l'insurrection se mit dans ses troupes, qui le massacrèrent, après avoir exposé ses jours pour les défendre.

* ERMELS (Jean-François), graveur, né à Cologne en 1621, mourut, âgé de 72 ans, à Nuremberg, où il travailla pendant longtemps. On a de lui des *Paysages* d'un bon goût, ornés d'animaux fort bien dessinés, et de ruines très-pittoresques.

ERMENGARDE. *Voyez* ENGELBERGE.

† I. ERMENGAUD (Maistre), poëte et écrivain du 13ᵉ siècle, natif de la ville de Béziers, dont on lui a donné le surnom, a laissé un in-fol. manuscrit, intitulé *Bréviaire d'amour*, qui fait plus connoître l'érudition que le goût et l'esprit de l'auteur. Il fait mention dans cet ouvrage d'un de ses frères, Pierre ERMENGAUD, qui paroît avoir aussi cultivé la poésie, mais dont on ne croit pas que les manuscrits aient rien conservé.

* II. ERMENGAUD *ou* ARCEMANDUS BLASIUS, de Montpellier, médecin de Philippe-le-Bel, a traduit en latin les *Cantiques d'Avicenne*, avec les *Commentaires d'Averroès*. Cette traduction, revue et corrigée par André Alpago de Bellune, se trouve dans le dixième volume des œuvres d'Averroès, imprimées à Venise chez les Juntes. Schenckius attribue au même médecin une *Traduction* latine d'un traité arabe de R. Moyse, sur l'asthme ; elle est intitulée *Regimen de asthmate*.

*ERMINI (François), homme assez savant du 17ᵉ siecle, attaché au cardinal César Monti, archevêque de Milan, a laissé, *Orazioni e discorsi accademici ; Lettere in materia di ragioni di stato ;* diverses *poésies ; Il compendio della Vita di St. Andrea Corsini, carmelitano vescovo di Fiesole.*

*ERMOGÈNES, natif d'Alabanda, ville de la Carie, un des plus célebres architectes de l'antiquité dont Vitruve fait le plus grand éloge, éleva dans la ville de Théos un temple à Bacchus, où il employa l'ordre dorique. Ermogènes fit son temple *monoptère*, c'est-à-dire ayant huit colonnes de face et seize dans les côtés. Il en construisit un autre en l'honneur de

Diane, à Magnésie, ville de l'Asie mineure, où il s'y servit pareillement de l'ordre ionique. Il le fit *pseudodiptère*, c'est-à-dire, qu'il supprima dans les ailes une file de colonnes pour diminuer les dépenses et rendre les portiques plus spacieux. Vitruve le loue beaucoup de cette invention. Ermogènes fit encore d'autres découvertes dans l'architecture, dont il composa un *Traité* qui existoit encore du temps d'Auguste, et qui mérita à l'auteur une grande réputation.

* ERNDL (Christian-Henri), de Dresde, reçu docteur en médecine à Leipsick en 1700, et en 1710 nommé médecin de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, mourut à Dresde le 17 mai 1734. Ce médecin a composé plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : I. *De usu historiæ naturalis exotico-geographicæ in medicinâ*, Lipsiæ, 1700, in-4°. II. *Flora Japonica*, Dresdæ, 1716, in-4°.

* I. ERNEST II, duc de Saxe-Gotha, mort dans sa résidence le 21 avril 1804, étoit dans la 60e année de son âge, et dans la 33e de son règne. Comme souverain, il a mérité les regrets du peuple qu'il gouvernoit. Il étoit protecteur de l'astronomie, science qu'il cultivoit avec succès. C'est une de celles qui ont compté le plus de princes parmi leurs adeptes, et les noms d'Alfonse de Castille, de Guillaume de Hesse, de l'empereur Rodolphe II, figurent avec honneur dans ses fastes. Ernest II n'a pas fait moins qu'eux; il a établi à Seeberg, près de Gotha, un observatoire fourni des instrumens les plus parfaits; il a observé et calculé lui-même; il a aidé à finir et à publier des ouvrages astronomiques; il a entrepris la mesure des degrés du méridien, ce qui n'avoit pas encore été tenté en Allemagne. Mais ce qui le distingua sur-tout dans l'histoire des princes protecteurs des sciences, c'est qu'il n'a rien pris sur les fonds publics des secours qu'il leur a donnés; il n'y a employé que les économies qu'il faisoit sur ses dépenses personnelles. De même en léguant un fonds pour l'entretien de l'observatoire de Seeberg, il a voulu en quelque sorte en prendre les frais sur ceux du monument qu'on auroit pu élever à sa mémoire; il n'en a voulu aucun, ou plutôt il n'a voulu que ce même observatoire qu'il avoit fondé. «Cette vanité, dit-il dans son testament, est bien pardonnable; elle l'est d'autant plus qu'elle pourra contribuer à perfectionner et à propager des sciences utiles, et qu'elle honorera même mes successeurs.»

II. ERNEST. *Voyez* MANSFELD, n° I *et* II.

* I. ERNESTI (Jean-Auguste), né à Tænnstadt en Thuringe le 4 août 1707, étudia à Wittemberg et à Leipsick, et devint un des plus savans philologues d'Allemagne. Il introduisit dans l'étude et l'explication des saintes Ecritures une critique plus saine et plus approfondie. Il possédoit à fond les auteurs classiques latins, l'histoire et l'archéologie, et il eût été le premier dans cette partie, si son savoir dans la littérature grecque eût égalé ses connoissances des classiques latins. Cependant par ses éditions d'Homère, de Xénophon, d'Aristophane, de Callimaque, de Polybe etc., il contribua beaucoup aux progrès de la littérature grecque. Parmi ces éditions on estime sur-tout les deux suivantes : I. *Homeri opera omnia, ex rec. et cum not. S. Clarkii, S. T. P. accessit var. lectionum Ms. Lips. et edd, vet. curâ I. A. Ernesti, qui et suas notas adspersit vol. IV.* Lips. in-8°, 1759, 64. II. *Callimachii Hymni, epigrammata et*

fragmenta, cum notis integris H. Stephani, B. Vulcanii, Annæ Fabri, Th. Grævii, R. Bentlegi, etc. Tom. II. Lugd. Bat. in-8°, 1761. Mais il s'acquit une gloire durable par ses éditions des classiques latins, et sur-tout des ouvrages de Cicéron et de Tacite publiés sous les titres : I. *M. T. Ciceronis opera omnia ex rec. Joh. Gronovii acc. var. lectionis Pearcianæ, Grævianæ, Davisianæ, cum singulorum libror. argumentis et indice rerum histor. verborumque philologico-critico, curavit, etc.* 7 vol. Lips. 1776. 3e édition. II. *C. Cornelii Taciti opera, cum not. integr. Justi Lipsii et fr. Gronovii, quibus et suas adjecit, etc.* Lips. in-8°, 1772, 2e édition. Il en existe une troisième édition sous ce titre : *C. Corn. Tac. denuo curavit Jer. Jac. Oberlinus Argent. etc.* Lips. in-8°, 1801, 2 tomi. Son ouvrage : *Initia doctrinæ solidioris.* Lips. in-8°, 1783, septième édition, est écrit d'un latin très pur et a été introduit même dans les universités d'Espagne. On regarde aussi comme un ouvrage classique son *Institutio interpretis novi Test.* Lips. in-8°, 1775, troisième édition. Il en existe une quatrième publiée par Ammon, Lips. in-8°, 1792. Il a publié un grand nombre d'autres ouvrages d'érudition et de théologie. Ces derniers se distinguent par un ton modéré et décent ; cependant l'auteur n'aimoit pas les raisonnemens philosophiques en matières de religion, et il combattoit avec le même zèle l'incrédulité et la superstition. Ernesti, membre de beaucoup de sociétés savantes, exerça dans sa patrie plusieurs emplois honorables, et mourut avec la réputation d'un homme intègre le 11 septembre 1781.

* II. ERNESTI (Auguste-Guillaume), neveu du précédent, né à Thuringe le 26 novembre 1733, mort à Leipsick le 20 juillet 1801, où il avoit été professeur de philosophie et d'éloquence, étoit versé dans la littérature ancienne, et écrivoit un latin pur et correct. Il a publié les éditions suivantes : I. *T. Livii Patavini historiarum libri, qui supersunt omnes ex rec. Drakenborchii, cum indice rerum locupletissimo. Accessit præter varietatem lectionum Gronovianæ glossarium Livianum,* Lips. 1801, 1804, in-8°, 3e édition. II. *Q. Fabii Quintiliani de institutione oratoriâ liber decimus,* Lips. in-8°, 1773. III. *Ammiani Marcellini opera ex rec. Valerio-Gronoviani,* Lips. in-8°, 1773. IV. *Pomp. Melæ de situ orbis, libri III. ex rec. Gronovianâ in usum schol.* Lips. in-8°, 1773.

I. ÉROPE (Ærope), femme d'Atrée, succomba aux sollicitations de Thyeste son beau-frère. Elle en eut deux enfans qu'Atrée fit manger dans un festin à leur propre mère.

II. ÉROPE (Æropus), fils de Philippe I, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens, voulant profiter de cette minorité, attaquèrent et défirent les Macédoniens ; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils vainquirent à leur tour, vers l'an 598 avant J. C. Ce prince régna environ 35 ans avec assez de gloire.

ÉROS, affranchi de Marc-Antoine le triumvir. *Voyez* dans cet article le trait de magnanimité et d'attachement par lequel il termina sa vie.

ÉROSTRATE *ou* ÉRATOSTRATE, homme obscur d'Ephèse, qui, voulant rendre son nom célèbre dans la postérité, brûla le temple de Diane,

l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J. C., la nuit même où naquit Alexandre-le Grand. Les juges éphésiens firent une loi qui défendoit de prononcer son nom. Cette loi singuliere produisit le moyen de répandre et de perpétuer sa mémoire.

* EROTIANUS, auteur d'un glossaire d'Hippocrate, vivoit dans le premier siecle, sous l'empire de Néron. Son ouvrage fut imprimé à Venise, en 1566, in-4°, avec les notes de Barthélemi Eustachi, sous ce titre: *Vocum, quæ apud Hippocratem, collectio, et ejus operum in septem sectiones distributio.* On le trouve encore dans l'Hippocrate grec-latin qu'Anuce-Foës publia à Genève, 1657, in-fol.

* EROVANT II, né vers le milieu du premier siècle, d'un lit illégitime, d'une femme arsacide, s'appliqua à la profession des armes, et servit avec distinction sous le roi Sanadroug. Ce prince trouvant en lui dans toutes circonstances les qualités d'un bon capitaine, d'un homme très-prudent, et en même temps très-affable, lui accorda les honneurs de premier ministre, et le rendit puissant. Après la mort de Sanadroug, il s'empara du trône d'Arménie, et fit massacrer toute la famille royale, excepté un des fils nommé Ardachès, qui se sauva en Perse. Erovant II, devenu maître de ce royaume, envoya des ambassadeurs auprès de Vespasien, et, par un arrangement conclu avec cet empereur, il céda aux Romains la Mésopotamie, et eut en échange la partie de l'Arménie supérieure, vers l'an 75 de J. C. Ce prince s'occupa ensuite à élever des monumens durables à sa gloire; il fit bâtir en 77 la ville d'Erovantachad sur les bords de l'Araxe, celle de Pocaran sur les rives d'Arpatchay, et celle d'Erovantaghert, appelée aujourd'hui Akgé-Kalé, qui fut achevée vers l'an 85. Mais pendant que ce roi s'occupoit de l'embellissement de son royaume, le jeune prince Ardachès se préparoit contre lui; il entra en Arménie à la tête d'une armée formidable: on donna des batailles les plus sanglantes. Erovant II, trahi par ses favoris, fut tué dans son palais vers l'an 88, après un règne de 20 ans.

ERP (Henriette d'), savante Hollandaise, écrivit en 1505 les *Annales du couvent dont elle étoit abbesse*, à Utrecht.

† ERPENIUS *ou* D'ERP (Thomas), né à Gorcum en Hollande l'an 1584, mort professeur d'arabe dans l'université de Leyde, en 1624, à 40 ans, laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe et sur l'hébreu, dans lesquels on remarque une profonde connoissance de ces deux langues. Sa *Grammaire arabe*, Leyde, 1636, 1656, 1748, ou 1767, in-4°, est estimée; c'est la plus méthodique que l'on puisse faire, dit de Guignes dans un mémoire imprimé en 1787. Pour la publier, il établit chez lui une imprimerie. C'étoit un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres et à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit pour l'attirer en Espagne et en Angleterre. Erpénius voyagea en France et en Italie; il se lia particulièrement en France avec les Casaubon; c'est Isaac Casaubon qui l'encouragea à se livrer tout entier à l'étude de la langue arabe, en lui procurant les secours nécessaires. *Ita ut supellectilem suam arabicam, quam satis habebat luculentam, ultrò mihi offerret et concederet*, dit-il dans une lettre adressée au fils de Casaubon, et qui se trouve dans le recueil de *Proverbes arabes*, édition de

1623. Erpénius se loue aussi beaucoup d'Étienne Hubert, professeur d'arabe au collége royal de France. *Voyez* EL-MACIN.

I. ERRARD, de Bar-le-Duc, ingénieur, crut avoir trouvé une meilleure manière de fortifier les places; mais elle fut rejetée par les maîtres de l'art, et négligée dans l'exécution par l'inventeur même. On a de lui un livre sur la *Fortification,* Francfort, 1604, in-fol.

* II. ERRARD (Charles), architecte et peintre d'histoire, né à Nantes en 1606, conduisit dans sa jeunesse les ouvrages de peinture qui se faisoient au Louvre par ordre de Louis XIII. Dans la suite on lui donna une commission bien plus importante; le cardinal de Richelieu, par le conseil du célèbre Poussin, vouloit renouveler le projet de François Ier, c'est-à-dire former une collection des plus belles antiques qui étoient à Rome, tels que statues, reliefs, etc.; on vouloit y joindre le modèle de la colonne trajanne : Nicolas Poussin avoit formé le projet de la faire mouler; mais ce qui eût été de la plus grande magnificence, c'étoient les deux statues équestre et colossale placées à la place Quirinale. On devoit les jeter en bronze, et les placer devant le Louvre, à peu près comme elles sont devant le palais du pape. On copia quelques médaillons de l'art de Constantin; l'Hercule du palais Farnèse, le Taurobole du palais Borghèse. Pour favoriser les progrès de l'architecture, on fit modeler deux grands chapiteaux corinthiens de la rotonde, que l'on regarde comme les plus beaux : on devoit en faire autant de tous les autres ordres. Errard présidoit à Rome à ces différens ouvrages, et dessinoit en même temps les bas-reliefs les plus estimés et les plus belles statues antiques, qui furent envoyés à Desnoyers. On ordonna ensuite de copier les plus beaux tableaux; mais ce projet resta sans exécution. Errard fit aussi élever le dôme de l'Assomption à Paris. On a blâmé avec raison la manière désagréable dont cet édifice est terminé. Les travaux d'Errard, et les services qu'il avoit rendus pour la gloire et les progrès des arts, lui méritèrent d'être nommé directeur de l'académie de Paris et de celle de Rome, où il mourut, âgé de 83 ans, en 1689.

* ERRI (Pellegrino Degli), Modénois, se mit au service du cardinal Cortèse à Rome, et obtint en 1545 le titre de commissaire apostolique. Il retourna à Modène, et, s'autorisant du pouvoir que lui donnoit sa charge, il essaya de surprendre et d'arrêter comme coupable d'hérésie Philippe Valentin, qui, prévenu à temps, parvint à se soustraire par la fuite au danger qui le menaçoit. Erri revint à Rome, et y obtint divers bénéfices ecclésiastiques qu'il résigna en 1548 à son neveu. De retour dans sa patrie, il fut chargé par son évêque de la traduction des psaumes, qui parut sous ce titre : *Salmi di David tradotti con bellissimo stile dalla lingua ebria nella latina e volgare dal sig. Pellegrino Erri, Modenese, e dal medesimo con molta dottrina e pietà dichiarati*, Venise, 1573, in-4°. Cet ouvrage annonce dans l'auteur une grande connoissance des langues hébraïque et grecque, et des livres sacrés. Erri mourut en 1575, à 64 ans.

* I. ERSKINE (Raoul), théologien écossais et ministre protestant, mort en 1696, fut ministre de Churnside au comté de Berwick. Son attachement pour le presbytérianisme l'entraîna dans des excès

pour lesquels il fut mis en prison ; il y passa trois ans.

* II. ERSKINE (Raoul), fils du précédent, né en 1682, mort en 1751, a composé des *Ouvrages de théologie* qui ont été imprimés en 1760, 2 vol. in-fol.

*III. ERSKINE (Ebenezer), frère du précédent, a composé des *Sermons* imprimés en 5 volumes.

* ERTINGER (François), né à Colmar en 1640, a gravé douze *sujets des Métamorphoses d'Ovide*, d'après les miniatures de Werner ; l'*Histoire d'Achille*, d'après Rubens ; *les Noces de Cana*, d'après La Fage, et d'autres *Pièces* assez estimées, d'après Le Poussin, Van der Meulen et autres.

* ERVÉ ou HERVÉ (François d'), de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, seigneur et commandeur de Valeauville, Cantelon, et Sauxetourp, auteur des plus obscurs, qui fit paroître en 1650 un volume intitulé *le Panthéon et temple des oracles, où préside la Fortune.* Ces oracles sont composés de quatrains dans lesquels les hommes de tous les pays peuvent lire leur destinée, comme le garantit Ervé lui-même; car ce temple a, dit-il,

tant de perfection
Qu'il est comme un refuge à toute nation,
Tenant de son auteur cette douce accointance,
Que chacun y peut voir et le bien et le mal
A quoi plus il incline, ou qui lui est fatal,
Pour en tirer de soi la vraie quintessence.

† ERWIN, de Steinbach, célèbre architecte, mort en 1305, dirigea pendant 28 ans les travaux de la cathédrale de Strasbourg. Cet édifice, l'un des plus surprenans du genre appelé gothique moderne, fut entiérement achevé d'après ses dessins. Les ornemens et les colonnes y sont en très-grand nombre. La statue d'Erwin se trouve dans l'intérieur de l'église; cet architecte fut remplacé par Jean Hiltz, qui commença à faire construire la tour de ce temple, laquelle ne fut achevée qu'en 1449. Ce clocher extraordinaire a une élévation de 574 pieds, et est terminé par une espèce de lanterne ; on y monte par un escalier de 635 marches.

* ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), naturaliste, né à Quedlinbourg le 22 juin 1744, fut professeur de philosophie à Gottingue, et mourut trop tôt pour les sciences, dans cette même ville, le 19 août 1777, à l'âge de 33 ans. On estime ses ouvrages (en langue allemande), nous en citerons les suivans : *Elémens d'histoire naturelle*, 2 vol. in-8°, Gottingue, 1791, quatrième édition, publiée et corrigée par Gmelin; *Elémens de physique*, in-8°, Francfort et Leipsick, 1794, sixième édition, publiée avec des additions par Lichtenberg ; *Elémens de chimie*, Gottingue, in-8°, 1790, troisième édition.

* ÉRY (Théodoric d'), célèbre chirurgien du 16e siècle, né à Paris, fut employé par François Ier à l'armée d'Italie. Il alla ensuite à Rome, où il guérit une grande quantité de maladies vénériennes par l'usage des frictions, méthode qu'il employa à son retour à Paris, et mourut en 1599. On a de lui un traité estimé de *Morbis venereis.*

I. ERYCEIRA (Fernand DE MENESÈS, comte d'), né à Lisbonne en 1614, alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie, après avoir puisé, dans ses premières études, le goût de la bonne littérature. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Peniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre

de l'infant don Pèdre, et conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'Eryceira trouvoit des momens à donner à la lecture et à la composition. On peut consulter le Journal étranger de 1757 sur ses nombreux ouvrages; les principaux sont, I. *Histoire de Tanger*, imprimée in-fol. en 1723. II. *Histoire de Portugal, depuis* 1640 *jusqu'en* 1657, en 2 vol. in-fol. III. *Vie de Jean I, roi de Portugal.* Ces différens livres sont utiles pour la connoissance de l'histoire de son pays.

† II. ERYCEIRA (François-Xavier DE MENESÈS, comte d'), arrière-petit-fils du précédent, né à Lisbonne en 1673, porta les armes avec distinction, et obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp général et de conseiller de guerre. Il mourut en 1743, membre de l'académie de Lisbonne, de celle des Arcades de Rome, et de la société royale de Londres. Eryceira n'étoit pas grand seigneur avec les savans; il n'étoit qu'homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape Benoît XIII l'honora d'un bref; le roi de France lui fit présent du catalogue de sa bibliothèque, et de 21 volumes d'estampes. L'académie de Pétersbourg lui adressoit ses Mémoires; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, etc., lui faisoient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avoient laissé une bibliotheque choisie et nombreuse, qu'il augmenta de 15,000 volumes et de 1,000 manuscrits. Sa carriere littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différens. Les plus connus en France sont, I. *Mémoires sur la valeur des monnoies de Portugal, depuis le commencement de la monarchie*, in-4°, 1738. II. *Réflexions sur les études académiques.* III. 58 *Parallèles d'hommes*, et 12 *de femmes illustres.* IV. *La Henriade*, poëme héroïque, avec des *Observations sur les règles du poëme épique*, in-4°, 1741. Parmi ses manuscrits, on trouve des éclaircissemens sur le nombre de XXII, à l'occasion de vingt-deux sortes de monnoies romaines offertes au roi, et déterrées à Lisbonne le 22 octobre 1711, auquel jour ce prince avoit 22 ans accomplis. L'auteur, par autant de dissertations, cherche à prouver que le nombre XXII est le plus parfait de tous.

ÉRYNNIS (Mythol.), l'une des furies, quitta le ciel qu'elle troubloit par ses fureurs, et se réfugia près de l'Achéron. Elle tenoit un flambeau d'une main, et de l'autre, un scrutin où les juges avoient coutume de déposer leurs suffrages.

ÉRYPHILE. *Voy.* ÉRIPHYLE.

ÉRYTHRAS, fils de Persée et d'Andromède, donna son nom à la mer Erythrée, maintenant la mer Rouge, parce qu'il régna sur ses côtes et s'y noya.

ÉRYTROPHILE (Rupert), théologien du 17ᵉ siècle, et ministre à Hanovre, est auteur d'un *Commentaire* méthodique sur l'histoire de la Passion. On a encore de lui *Catenæ aureæ in harmoniam evangelicam*, in-4°.

ÉRYTHRUS, fils de Rhadamanthe, conduisit une colonie dans l'Ionie, et y fonda la ville d'Erythrès.

ÉRYX (Mythol.), fils de Butès et de Vénus. Fier de sa force prodigieuse, il luttoit contre les passans, et les terrassoit; mais il fut tué par Hercule, et enterré dans le temple qu'il avoit dédié à Vénus sa mère. — Il y avoit une montagne de ce nom, aujourd'hui Catalfano, célèbre par le plus ancien temple de Vénus Erycine en Sicile.

*ES (Jacque Van), né à Anvers en 1570 environ, s'est fait un nom en peignant des poissons, des oiseaux, des fleuves et des fruits. Il représentoit la nature avec tant de vérité, que ses tableaux ont souvent trompé la vue. On ne peut mieux copier le coquillage, les écrevisses, les crabes et autres de cette espèce. Il réussit aussi parfaitement en imitant les fruits : on voyoit les pepins dans ses raisins, à travers leur peau. Sa légèreté dans ses fleurs les rend d'une couleur aussi belle que transparente. On voit dans la galerie de Vienne deux des plus beaux tableaux de ce peintre : ils représentent l'un et l'autre un *Marché au poisson sur le bord de la mer*, avec des figures peintes par Jacques Jordaens; l'un d'eux est un sujet de nuit avec un effet de clair-obscur admirable.

ÉSAQUE (Mythol.), fils de Priam et d'Alyxothoé, aima tellement la nymphe Hespérie, qu'il quitta Troie pour la suivre. Sa maîtresse, ayant été mordue d'un serpent, mourut de sa blessure. Esaque, de désespoir, se précipita dans la mer; mais Thétis le métamorphosa en plongeon.

ÉSAÜ, fils d'Isaac et de Rebecca, né l'an 1836 avant J. C., vendit, pour un plat de lentilles, à Jacob son frère jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, et se maria à des Cananéennes contre la volonté de son père. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, il lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mère. Les deux frères furent dès-lors brouillés irréconciliablement. Jacob se retira chez son oncle Laban, et, après une longue absence, la réconciliation se fit entre Esaü et lui. Esaü mourut à Seïr en Idumée, l'an 1710 avant J. C., laissant une postérité nombreuse.

ESCAILLE. *Voyez* LESCAILLE.

* ESCALANTE (Jean-Antoine), peintre espagnol, né à Cordoue en 1630, mourut à Madrid en 1670. Elève du Ricci, il s'attacha au goût de l'école vénitienne, et sa manière approche beaucoup de celle du Tintoret, de Paul Véronèse et du Titien. Escalante est sur-tout recommandable par le beau choix et la variété de ses sujets, par une belle ordonnance, et par la fraîcheur de son coloris. Grand imitateur de la nature, il n'a rien peint que d'après elle. On voit à Madrid plusieurs de ses ouvrages, entre autres, dans la paroisse Saint-Michel, une *Sainte Catherine* dans le goût du Tintoret, et la *Mort de Jésus-Christ* dans l'église du Saint-Esprit des religieux de *los clericos minores*; celui-ci imite la manière du Titien. On voit aussi dans la maison de ces mêmes religieux un *Christ expirant*, et un tableau de la *Rédemption des captifs*, où il s'est peint parmi une troupe de ces esclaves.

ESCALE (Mastin de l'), d'une famille que Villani fait descendre d'un tourneur nommé Jacques Fico, fut élu, en 1259, podestat de Vérone, où ses parens tenoient alors un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, et il fut dès-lors comme souverain. Mais, quoiqu'il gouvernât ce petit état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitans. Il fut assassiné en 1273. Ses descendans conservèrent et augmentèrent même l'autorité qu'il avoit acquise dans Vérone. Mastin III DE L'ESCALE, génie remuant et ambitieux, non seulement ajouta Vicence et Bresce à son domaine de Vérone, mais dépouilla les Carrare de Padoue, dont il fit Albert son frère, gouverneur. Celui-ci, livré à la dé-

bauche, vexa ses sujets, et enleva la femme d'un des Carrare. Ceux-ci, sachant dissimuler à propos, flattèrent l'orgueil de l'un et de l'autre frères. Mastin, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas de s'attirer la haine des Vénitiens en faisant faire du sel dans les Lagunes. Ces fiers républicains, jaloux de ce droit qu'ils vouloient rendre exclusif, firent la guerre aux l'Escale, rendirent Padoue aux Carrare, s'emparèrent de la Marche trévisane, et enfermèrent Mastin, en 1339, dans son petit état de Vérone et de Vicence. Ce tyran subalterne avoit commis dans le cours de la guerre des cruautés inouïes. Barthélemi DE L'ESCALE, évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, Mastin son cousin le tua sur la porte de son palais épiscopal, le 28 août 1338. Le pape, ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique Mastin, qui, après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronais. Mais en 1387 il fut enlevé à sa famille. Antoine DE L'ESCALE, homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frère Barthélemi, se ligua avec les Vénitiens pour faire la guerre aux Carrare. Son bonheur et ses succès alarmèrent le duc de Milan, qui s'empara, en 1387, de Vérone et de Vicence. Antoine, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile et le titre de noble à Venise. Mastin III avoit eu un fils appelé Can-le-Grand; et ce fils un batard, nommé Guillaume, héritier de sa valeur et de son ambition. Celui-ci, secondé par François Carrare, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone et de Vicence en 1405. Son pouvoir commençoit à être respecté, lorsque le même Carrare, qui l'avoit aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une visite qu'il lui avoit faite. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vicentins et les Véronais, ne voulant pas reconnoître ce scélérat, et las d'être disputés par de petits tyrans, se donnèrent à la république de Venise en 1406. Brunoro DE L'ESCALE, dernier rejeton de cette famille ambitieuse, tenta en vain, en 1410, de rentrer dans Vérone; il échoua contre les forces vénitiennes. Les Scaliger, qui portèrent dans la république des lettres le ton d'insolence et de hauteur que les l'Escale avoient à Vérone, prétendoient être descendus d'eux: mais on leur prouva que leur vanité se fondoit sur des chimeres.

ESCALIN. *Voyez* GARDE (Antoine ISCALIN, *et non* ESCALIN, baron de la).

† ESCALQUENS (Guillaume), capitoul de Toulouse en 1326, étant en parfaite santé, se fit faire, dans l'église des dominicains de cette ville, un service où se trouvèrent les capitouls ses collégues, avec un grand nombre d'autres personnes invitées à cette cérémonie. La représentation ne pouvoit être plus naturelle, car il étoit lui-même étendu dans un cercueil, les mains jointes, et environné de quarante torches allumées. La messe finie, on fit les encensemens autour du prétendu mort, avec les prières ordinaires. Il ne restoit qu'à le mettre en terre; mais son zele ne s'étendoit pas jusque-là. On l'alla donc poser derrière le grand autel, d'où il se retira peu de temps après. Ensuite, ayant quitté cet habillement mortuaire pour reprendre sa robe de capitoul, il retourna chez lui, accompagné de ses collégues et des autres conviés, qu'il retint à dîner. On porta divers jugemens de cette action; les uns la traitoient de superstition, les autres la trouvoient pieuse, et capable d'exciter vivement dans l'ame le souvenir de la mort. L'archevêque étoit absent de

Toulouse. A son retour, il assembla un concile provincial dans son palais. La question fut agitée pendant trois séances, par les évêques suffragans et les abbés de la province; et l'on y fit un décret qui défendoit à tous les fidèles, dans l'étendue de cet archevêché, d'imiter une semblable cérémonie, sous peine d'excommunication. Charles-Quint la renouvela en Espagne deux cents ans après.

† ESCANDER, Emir, *ou* MIR-ISCANDER, fils de Cara-Youssef, second sultan de la dynastie du Mouton noir parmi les Turcomans. Il signala son avénement à l'empire, l'an 824 de l'hégire, 1422 de J. C., par le meurtre de son frère Abou-Sâyd. Défait par Scharokh, fils de Tamerlan, il est assiégé dans le château d'Aleujak, et assassiné par son propre fils Scha-Cobâd, qui, au prix de son sang, fit la paix avec le vainqueur, l'an de l'hégire 859, ou, selon d'autres, 184.

ESCARBOT. *Voyez* LESCARBOT.

ESCAS. *Voyez* AMANIEU.

ESCHASSIER. *Voyez* LESCHASSIER.

* ESCHEN (F. A.), jeune littérateur allemand, né en 1777, à Evlin, cercle de la Saxe inférieure, reçut de son père l'éducation la plus soignée. Voss, si connu par le poëme de Louise et ses traductions d'Homère, de Virgile et d'Ovide, ayant reconnu ses dispositions extraordinaires, s'attacha à les développer avec un zèle soutenu. A 20 ans, il se rendit à l'université de Iéna, s'y distingua dans la philosophie, la jurisprudence, l'histoire naturelle, la physique et la poësie. Il se fit connoître par différentes pièces pleines de grace, et principalement celle intitulée: *Die Lehre der Becheidenheit.* Quelques *Dissertations littéraires* lui firent un nom parmi les savans. Il se rendit à Berne pour se charger de l'éducation d'un jeune homme, et perfectionner la sienne propre. Pendant son séjour dans cette ville, il fit sa traduction des *Odes d'Horace.* Étant allé peu de temps après sur les bords du lac de Genève avec un de ses amis, ils monterent sur le Buet, montagne élevée derrière le village de Servoz; il y marchoit gaiement, lorsque, posant le pied sur une croûte de neige qui recouvroit une fente très-profonde, il y fut englouti. Telle fut la fin malheureuse d'un jeune homme qui donnoit les plus belles espérances d'être un jour l'ornement de sa patrie.

* ESCHINARDI (François), Romain, et jésuite illustre du 17e siècle, publia divers ouvrages, tantôt sous son nom, tantôt sous celui supposé de Costanzo Amichevali, sur l'astronomie, l'optique, et sur d'autres parties de la physique, dont on peut voir le catalogue dans le deuxième volume de Cinelli, pag. 262, ainsi que deux autres ouvrages *sur l'architecture civile et sur l'architecture militaire.* Sa *Descrizione di Roma, e dell' Agro romano* a été réimprimée à Rome, 1750, avec des augmentations considérables de l'abbé Ridolfino Venuti.

† I. ESCHINE, célèbre orateur grec, naquit à Athènes l'an 397 avant J. C., 3 ans après la mort de Socrate, et 16 avant la naissance de Démosthènes. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il étoit d'une naissance distinguée, et il avoit porté les armes avec éclat; et si l'on adopte le récit de Démosthènes, Eschine étoit le fils d'une cour

tisane; il aidoit sa mère à initier les novices dans les mystères de Bacchus, et couroit les rues avec eux; il fut ensuite greffier d'un petit juge de village; et depuis il joua les troisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chassèrent de leur troupe. Quoi qu'il en soit, Eschine ne fit éclater ses talens que dans un âge assez avancé. Ses déclamations contre Philippe, roi de Macédoine, commencèrent à le faire connoître. On le députa à ce prince; et le déclamateur emporté, gagné par l'argent du monarque, devint le plus doux des hommes. Démosthènes le poursuivit comme prévaricateur, et l'eût fait condamner, sans le crédit d'Eubulus. Le peuple ayant voulu quelque temps après décerner une couronne d'or à son rival, Eschine s'y opposa, et accusa dans les formes Ctésiphon, qui avoit le premier proposé de la lui donner. Les deux orateurs prononcèrent en cette occasion deux discours, qu'on auroit pu appeler deux chefs-d'œuvre, s'ils ne les avoient encore plus chargés d'injures que de traits d'éloquence. Eschine succomba; il fut exilé. Le vainqueur usa bien de sa victoire: au moment où le vaincu sortit d'Athènes, Démosthènes, la bourse à la main, courut après lui, et l'obligea d'accepter de l'argent. Eschine, sensible à ce procédé, s'écria: « Comment ne regretterois-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux? Que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent! » Il alla s'établir à Rhodes, y ouvrit une école d'éloquence, et commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne; mais quand il vint à celle de Démosthènes, les battemens et les acclamations redoublèrent; et ce fut alors qu'il dit ce mot, si beau dans la bouche d'un ennemi: « Eh! que seroit-ce donc si vous l'eussiez entendu lui-même? » Eschine se dégoûta du métier de rhéteur, et passa à Samos, où il mourut peu de temps après, à 75 ans. Les Grecs avoient donné le nom des Graces à trois de ses harangues, et ceux des Muses à neuf de ses épîtres. Ces trois discours sont les seuls qui nous restent. Eschine, plus abondant, plus orné, plus fleuri que son rival, devoit plutôt plaire à ses auditeurs que les émouvoir. Démosthènes, au contraire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des mots, les étonnoit par un air de grandeur, et les terrassoit par un ton de force et de véhémence. Les *Harangues* d'Eschine ont été recueillies avec celles de Lysias, d'Andocides, d'Isée, de Dinarche, d'Antiphon, de Lycurgue, etc. par les Aldes, 3 vol. in-fol, 1613; cette édition est estimée. Celle de Francfort, in-folio, qui ne contient que les harangues de Démosthènes, celles d'Eschine, avec le commentaire d'Ulpien et les annotations de Jérôme Wolf, 1604, l'est encore davantage. Les *Socratici Dialogi tres* ont paru à Leuwarden en 1718, in-8°; ils ont été réimprimés, avec les notes de François Fischer, à Leipzick, 1786, in-8°. Labbé Auger a donné une traduction d'Eschine avec celle de Démosthènes, Paris, 1789 et 1804, 6 vol. in-8°.

II. ESCHINE, philosophe grec. On ignore le temps auquel il vivoit. Nous avons de lui des *Dialogues*, avec des notes de Le Clerc, Amsterdam, 1711, in-8°, qui se joignent aux Auteurs *cum notis variorum*.

III. ESCHINE. *Voy.* ÆSCHINES.

† ESCHYLE, né à Athènes d'une des plus illustres familles de l'Attique, signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine

et de Platée; mais il est moins célèbre par ses combats que par ses *Poésies dramatiques.* Il perfectionna la tragédie grecque, que Thespis avoit inventée, donna aux acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée *cothurne*, et les fit paroître sur des planches rassemblées pour en former un théâtre. Auparavant ils jouoient sur un tombereau ambulant. Eschyle régna sur le théâtre, jusqu'à ce que Sophocle lui disputa le prix et l'emporta. Le vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il se retira à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très-singulier. Un jour qu'il dormoit à la campagne, un aigle laissa tomber, dit-on, une tortue sur sa tête chauve, qu'il prenoit pour la pointe d'un rocher. Le poëte mourut du coup, vers l'an 477 avant J. C. C'est du moins ce que disent tous les historiens, et ce qui n'en paroît pas moins fabuleux. Elien rapporte que ce poëte avoit été cité en jugement, parce qu'il avoit, dans une de ses tragédies, lancé des traits envenimés contre les mystères de Cérès. On alloit le condamner comme impie envers les dieux, lorsqu'Aminias son frère, qui avoit pris sa défense, retroussa sa manche pour découvrir un bras mutilé au service de la république. Il rappela en même temps les actions de bravoure d'Eschyle: la mémoire des journées où les deux frères s'étoient distingués, et la tendresse qu'ils se témoignoient, touchèrent les juges, qui s'abstinrent de prononcer le jugement. Le moyen employé par Aminias n'auroit pas suffi, si Eschyle n'eût prouvé que, n'étant pas initié aux mystères de Cérès, il n'avoit pu les révéler. Le peuple l'attendoit à la porte du tribunal pour le lapider. De 97 pièces qu'Eschyle avoit composées, il ne nous en reste plus que sept: *Prométhée*, *les Sept devant Thèbes*, *les Perses*, *Agamemnon*, *les Euménides*, *les Suppliantes*, *les Cœphores*.... Eschyle a de l'élévation et de l'énergie, mais elle dégénère souvent en enflure et en rudesse. Ses tableaux offrent de grands traits, et des images trop peu choisies; ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. Il écrivoit en énergumène, en homme ivre; c'est ce qui fit penser qu'il puisoit moins à la fontaine du dieu des vers qu'à celle du dieu du vin. La représentation de ses *Euménides* étoit si terrible, que l'effroi qu'elle causa fit mourir des enfans et accoucher des femmes. Les meilleures éditions de ses tragédies sont celles de Henri Estienne, 1557, in-4°, et de Londres, in-fol., 1663, par Stanley, avec des scolies grecques, une version latine et des commentaires pleins d'érudition. Celle de Paw, La Haye, 1745, 2 vol. in-4°, est moins estimée; mais celle de Glascow, 1746, 2 vol. in-8°, est précieuse pour la beauté de l'exécution. Il a paru une fort bonne édition d'Eschyle à Halle en Saxe, 1782, in-8°, par les soins de Chrétien Godefroi Schutz. Ajoutez une grande édition à Glascow, in-fol. 1795, tirée seulement au nombre de 52 exemplaires, et de 11 exemplaires sur grand papier avec des gravures de Flaxman. Le Franc de Pompignan, de l'académie française en a donné une traduction française assez fidèle, Paris, 1770, in-8°. Elle a été effacée par celle de F. J. Gabriel de La Porte-Dutheil, Paris, an III, (1794, 2 vol. in-8°.)

I. ESCOBAR (Barthélemi), pieux et savant jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble et ancienne, avoit de grands biens

qu'il employa tous en œuvres de charité. Son zèle le conduisit aux Indes, où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui, I. *Conciones Quadragesimales et de Adventu*, in-fol. II. *De festis Domini*. III. *Sermones de Historiis sacræ Scripturæ*. Ses ouvrages ne sont guère connus qu'en Espagne.

† II. ESCOBAR (Marine de), fondatrice de la *Réconciliation de sainte Brigitte*, en Espagne, née à Valladolid en 1554, mourut saintement le 9 juin 1633, à 79 ans. Le P. Dupont, jésuite, qui avoit été son confesseur pendant 30 ans, a écrit sa vie, qui a été imprimée à Madrid en 1665, in-fol., sous ce titre : *De la vénérable virgen donna Marina de Escobar*. Cette vie ne va que jusqu'en 1624, époque de la mort de Dupont; mais elle fut continuée par Michel Oréna, jésuite, autre confesseur de Marine de Escobar.

† III. ESCOBAR (Antoine), surnommé *de Mendoza*, jésuite espagnol, et fameux casuiste, mort le 4 juillet 1669, à 80 ans, à Valladolid sa patrie, est auteur de plusieurs ouvrages de théologie. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par Pascal, qui les trouvoit trop commodes. Ses livres les plus connus sont, sa *Théologie morale*, Lyon, 1663, 7 tom. in-fol., et ses *Commentaires sur l'Écriture sainte*, Lyon, 1667, 9 tom. in-fol. Quelques Français qui, par curiosité et d'après le bruit que faisoient les ouvrages d'Escobar, allèrent rendre visite à ce jésuite, rapportèrent que cet homme simple fut fort étonné d'apprendre que ses ouvrages avoient fait sensation en France, et qu'il étoit convaincu de n'avoir rien écrit qui ne fût soutenable par de bonnes raisons et autorités de savans théologiens. C'est ce que dit Jean Bernier, dans son Véritable Rabelais réformé, Paris, 1697, in-12.

* ESCORBIAC (Jean d'), seigneur de Bayonette, poëte obscur qui vécut vers la fin du 16ᵉ siècle et le commencement du 17ᵉ. Il étoit natif de Montauban, et neveu de du Bartas. On ne connoît de lui que *La Christiade*, ou *Poëme sacré, contenant l'histoire sainte du Prince de la Vie*, divisé en cinq livres, in-8°, Paris, 1613. Ce poëme est un mélange bizarre de sacré et de profane, écrit du style le plus ridicule. On en peut juger par ces quatre vers que l'auteur met dans la bouche d'Adam après sa chute.

Non, jamais Ixion, Sysiphe, ni Tantale
N'auront tant de travail qui mes peines égale,
Depuis ce jour fatal qu'Eve dans ce saint lieu
Pour ouïr le serpent boucha l'oreille à Dieu.

I. ESCOUBLEAU (François d'), cardinal DE SOURDIS, archevêque de Bordeaux, fils de François d'Escoubleau, marquis d'Alluie, d'une maison noble et ancienne, mérita la pourpre par les services que sa famille avoit rendus à Henri IV, et sur-tout par ses vertus et sa piété. Léon XI, Paul V, Clément VIII, Grégoire XV, Urbain VIII, lui donnèrent des marques distinguées de leur amitié et de leur estime, dans les différens voyages qu'il fit à Rome. Le cardinal de Sourdis convoqua en 1624 un concile provincial. Les ordonnances et les actes de ce synode sont un témoignage du zèle dont il étoit animé pour la discipline ecclésiastique. Il mourut le 8 février 1628, à 53 ans. Ce cardinal fut le fondateur de la belle chartreuse de Bordeaux, qu'il plaça dans un vaste terrain rendu à la culture par le dessèchement d'un marais immense, qui, par ses exhalaisons, étoit la source d'une foule de maladies fiévreuses ou pestilentielles pour la ville de

Bordeaux. La dépense que cette opération exigea s'éleva à plus de cent mille francs. La reine Marie de Médicis, instruite de cet important service, lui dit : « M. le cardinal, vous méritez que le roi vous fasse du bien. — S'il m'en fait, répondit Sourdis, je ne l'emploierai que pour les églises et les hôpitaux»; et il tint parole. Sa mort fut un deuil général pour la ville dont il étoit le père plutôt que l'archevêque.

II. ESCOUBLEAU (Henri d'), frère du précédent, son successeur dans l'archevêché de Bordeaux, ayant moins de goût pour les vertus épiscopales que pour la vie de courtisan et de guerrier, suivit Louis XIII au siége de La Rochelle, et le comte d'Harcourt à celui des îles de Lérins, qu'il reprit sur les Espagnols. Ce prélat étoit d'un caractère hautain. Le duc d'Epernon, gouverneur de Guienne, homme aussi fier que l'archevêque de Bordeaux, eut un différent très-vif avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à le frapper. Le cardinal de Richelieu, ennemi de d'Epernon, prit cette affaire fort à cœur; mais Cospéan, évèque de Lisieux, ramena l'esprit du cardinal, en lui disant : « Monseigneur, si le diable étoit capable de faire à Dieu les satisfactions que le duc d'Epernon offre à l'archevêque de Bordeaux, Dieu lui feroit miséricorde.» Ce différent fut terminé bientôt après, mais d'une manière bien humiliante pour l'orgueilleux d'Epernon, qui fut obligé d'écrire la lettre la plus soumise à l'archevêque, et de se mettre à genoux devant lui, pour écouter avec grand respect la réprimande sévère qu'il lui fit avant de lever l'excommunication. (*Voy.* VALETTE, n° II.) Sourdis mourut en 1645, après avoir donné plusieurs scènes odieuses ou ridicules. *Voyez* aussi HOSPITAL, n° III.

* ESCRIVA (François), jésuite espagnol, né à Valence, distingué dans son ordre par ses vertus et par son activité à la direction des ames, a donné, I. Un traité *De quatuor novissimis.* II. *Discursus de obligationibus statûs uniuscujusque.* Ce pieux et savant jésuite mourut en 1617, à 87 ans.

* ESCUDIER DE LA YLHA, troubadour peu connu, qui paroît n'avoir pas été heureux en amour; car dans la seule *pièce* qui soit restée de lui, et qui se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque impériale, n° 2701, in-fol. fonds de La Vallière, il se plaint de l'infidélité de sa maîtresse, et déclare qu'il est résolu de la quitter.

† ESCULAPE (Mythologie), fils d'Apollon et de la nymphe Coronis. Ovide dit que ce dieu, informé qu'elle aimoit le jeune Iphys, en fut si outré, que, sans considérer sa grossesse, il la perça d'une flèche et la tua. Il s'en repentit aussitôt, mais il ne put lui rendre la vie. Pendant qu'on se disposoit à la mettre sur le bûcher, il tira promptement de son sein le petit Esculape, et le donna à élever à Chiron le centaure, qui lui apprit tous les secrets de la médecine. Il y fit de si grands progrès, que dans la suite il fut honoré comme le dieu de l'art médical. Jupiter, irrité contre lui de ce qu'il avoit rendu la vie au malheureux Hippolyte, le foudroya. Apollon pleura amèrement la perte de son fils : Jupiter, pour l'en consoler, plaça Esculape dans le ciel, où il forme la constellation du serpentaire. Les plus habiles médecins de l'antiquité ont passé pour les fils d'Esculape. Ce dieu fut principalement honoré à Epidaure, ville du Péloponnèse, où on lui éleva un temple magnifique. Ce fut aux habitans de cette ville que les Romains, dans une peste qui ravageoit Rome, envoyèrent des députés pour demander la statue de ce

dieu, afin de l'apporter à Rome. N'ayant pu l'obtenir des Epidauriens, ils étoient sur le point de remettre à la voile, lorsqu'ils virent entrer dans leur vaisseau un grand serpent, qu'ils prirent pour le dieu Esculape, et qu'ils emmenèrent avec eux. Quand ils furent arrivés à l'embouchure du Tibre, le serpent sortit du vaisseau et s'en alla dans l'île formée par les deux bras de ce fleuve, que l'on appela Sacrée, parce qu'on y bâtit un temple en l'honneur de ce dieu, où il étoit représenté sous la figure d'un serpent. On lui offroit des œufs, et on lui immoloit des poules et des coqs. Esculape eut deux fils, Machaon et Podalire, qui se rendirent célèbres dans la médecine. Il eut aussi trois filles, Hygiée, Eglée et Panacée. Cicéron compte plusieurs Esculape, dont l'un avoit inventé la sonde et la manière de bander les plaies; et un autre, l'usage des purgations et l'art d'arracher les dents. On le représentoit tenant un bâton entortillé d'un serpent, la tête couronnée de lauriers, et ayant quelquefois un chien, un coq ou une tortue à ses pieds.

† ESCURE (Hugues de l'), troubadour provençal, qui vécut sous le règne d'Alfonse X, roi de Castille. Il ne reste maintenant de lui qu'une seule *pièce* dans laquelle il se vante avec orgueil de l'emporter sur la plupart de ses confrères, et parle de plusieurs autres *Chansons* et *Sirventes* qu'il avoit composés contre les méchans barons, ainsi qu'à la louange du monarque dont il fut le contemporain.

II. ESCURE (N. de l') devint à vingt-quatre ans l'un des généraux de la Vendée, après avoir été délivré par Stofflet des prisons de Bressuire, où il étoit détenu depuis long-temps. Le 25 septembre 1793, se trouvant devant Thouars avec une petite armée de cinq mille hommes, il osa attaquer une armée républicaine de plus de vingt mille, enfonça le centre, et poursuivit les fuyards jusque sous le canon de la place. Blessé à la tête, à la bataille de Chollet, il périt de sa blessure. Au milieu des horreurs de la guerre, suivant un historien moderne, l'amour de son pays anima toujours l'Escure, et il sut conserver un cœur français. Avant de passer la Loire, les Vendéens vouloient user de représailles, et fusiller tous les républicains tombés en leur pouvoir; l'Escure mourant, apprend cette nouvelle: « Point de barbarie, s'écria-t-il; nos prisonniers ne sont-ils pas des Français? Jusqu'à mon dernier instant je défendrai qu'on les massacre. » D'après les mêmes sentimens, jamais il ne voulut traiter avec les Anglais.

ESDRAS, fils de Saraïas, souverain pontife, que Nabuchodonosor fit mourir, exerça la grande prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'Artaxercès-Longue-main, fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec une colonie de juifs. Il fut chargé de riches présens pour le temple qu'on avoit commencé de rebâtir sous Zorobabel, et qu'il se proposoit d'achever. Arrivé à Jérusalem, l'an 467 avant J. C., il y réforma plusieurs abus. Il proscrivit sur-tout les mariages des Israélites avec des femmes étrangères, et se prépara à faire la dédicace de sa ville. Cette cérémonie ayant attiré les plus considérables de la nation, Esdras leur lut la loi de Moyse. Les juifs l'appellent *le Prince des docteurs de la loi*. C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étoient glissées, et les distingua en vingt-deux livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que dans cette révision il changea l'ancienne écriture hébraïque pour lui substi-

tuer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une école à Jérusalem, et qu'il établit des interprètes de l'Ecriture pour en expliquer les difficultés, et pour empêcher qu'elle ne fût altérée. Nous avons *quatre Livres* sous le nom d'Esdras; mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'Église latine. Le premier est constamment d'Esdras, qui souvent y parle en première personne. Il contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone, depuis la première année de la monarchie de Cyrus, jusqu'à la vingtième du règne d'Artaxercès-Longuemain, durant l'espace de quatre-vingt-deux ans. Le second, dont Néhémie est l'auteur, en contient une suite, l'espace de trente-un ans. Parmi les livres apocryphes de l'ancien Testament, on trouve deux autres livres sous le nom d'Esdras. Le premier, qui porte le titre du troisième, n'est guère qu'une répétition des deux autres avec quelques additions. Dans le dernier on trouve plusieurs erreurs parmi beaucoup de songes et de visions. L'auteur de ce quatrième livre dit qu'au jour du jugement il n'y aura ni premier ni dernier; que toutes les ames recevront ensemble la béatitude; que les ames des saints sont détenues en enfer jusqu'à ce que le nombre des élus soit rempli, etc. Il raconte qu'au commencement du monde, Dieu créa deux animaux d'une grandeur monstrueuse, l'un nommé Henoch, et l'autre, Léviathan. Comme ils ne pouvoient être ensemble dans la septième partie de la terre, Dieu mit Henoch dans une grande contrée où il y a sept mille montagnes; et il plaça Léviathan dans la mer, où il le garde pour en faire quelque jour un festin à ses élus. Conte puisé dans la traduction des rabbins.

ÉSÉCHIAS. *Voyez* ÉZÉCHIAS.

† I. ESFARAYNY, docteur musulman, dont le véritable nom étoit Abou-Hamed, mais qui prit le premier parce qu'il étoit d'Esfarain, petite ville du Khorassan, fut célèbre par sa science, et jouit d'une immense fortune. On voyoit d'ordinaire auprès de lui jusqu'à trois cents docteurs empressés à l'entendre, outre un nombre prodigieux de disciples. Il étoit de la secte schaféienne, et vint enseigner la jurisprudence à Bagdad, depuis l'an de l'hégire 370, jusqu'à l'an 406 qu'il mourut, à 62 ans. Ses funérailles furent magnifiques : un concours immense d'habitans en deuil y assista, et il fut enterré près de l'une des portes de la ville, nommée *la porte de la guerre.*

† II. ESFARAYNY (Abou-l-Abbas), visir de Mahmoud, sultan de Perse, est célèbre chez les Orientaux par sa vertu et ses disgraces. Khischavendi, l'un des premiers officiers de la cour, devint son ennemi mortel, et chercha à le perdre. A force de délations secrètes, il parvint à lui ôter la confiance du sultan. Esfarayny demanda sa retraite, et Mahmoud la lui accorda, à condition qu'il feroit porter dans son trésor tout l'argent qu'il avoit gagné pendant son administration; bientôt il fixa cette restitution à la somme de cent mille dinars. Le visir recueillit tout ce qu'il avoit ramassé dans l'exercice de ses divers emplois; mais il ne put fournir la taxe. Le sultan lui annonça qu'il lui feroit grace du surplus, s'il vouloit jurer sur sa vie qu'il ne possédoit rien au-delà. Esfarayny, avant de prêter ce serment, demanda quelques jours encore pour faire de nouvelles recherches. Elles ne furent pas infructueuses; il découvrit que sa fille avoit caché un diamant de grand prix, qu'il se fit restituer, et

qu'il porta aussitôt au trésor du prince, en jurant alors qu'il avoit livré toute sa fortune. Khischavendi, qui faisoit la guerre aux princes indiens, s'étoit emparé, dans le pillage de leurs palais, de deux joyaux remarquables par leur beauté. Le premier étoit un poignard dont le pommeau, d'un seul rubis, pesoit soixante drachmes ; l'autre étoit une tasse de turquoise, contenant deux pintes de liqueur, et qui avoit appartenu aux sultans de la race des Samanides. L'ennemi d'Esfarayny se servit de ces deux objets pour faire périr son rival. Il alla trouver Mahmoud, et lui dit que son visir avoit fait un faux serment, qu'il avoit caché des meubles précieux, et que s'il vouloit lui donner l'ordre d'en faire la recherche, il les lui apporteroit bientôt. Khischavendi, en ayant reçu la permission, fit enfermer le visir, et présenta aussitôt au sultan le poignard et la tasse, en lui disant : « Voici ce que j'ai trouvé sans torture et sans question chez Esfarayny; vous pouvez juger combien on découvriroit d'autres objets chez ce parjure, s'il étoit permis d'employer la force pour lui arracher ses secrets. » Le sultan, ne doutant plus des dilapidations du visir, le remit à la discrétion de son ennemi, qui le fit périr dans les tourmens.

* ESIUS (Richard), jésuite, né à Utrecht en 1630, passa 44 années à Venise, où il enseigna les belles-lettres, et mourut à Plaisance, agé de 83 ans. On a de lui des *Institutions de grammaire latine et grecque*, une *Prosodie*, une traduction du poëme grec de Simmias de Rhodes, intitulée *La Hache*, etc.

ESON (Mythol.), père de Jason, fils de Créthée, étoit frère de Pélias, roi d'Iolchos ou de Thessalie. Parvenu à une extrême vieillesse, il fut rajeuni par Médée, à la prière de Jason, son mari. Celle-ci, dit-on, après avoir épuisé le sang du vieillard par une abondante saignée, le remplaça par le suc d'herbes aromatiques. On a cherché à expliquer cette fable par l'effet de la transfusion du sang.

† I. ÉSOPE, le plus ancien auteur d'apologues, après Hésiode qui en fut l'inventeur, né à Amorium, bourg de Phrygie, fut d'abord esclave de deux philosophes, Xanthus et Idmon, qui l'affranchit. Esope l'avoit charmé par une philosophie assaisonnée de gaieté, et par une ame libre dans la servitude. Les philosophes de la Grèce s'étoient fait un nom par de grandes sentences enflées de grands mots ; Esope prit un ton plus simple, et ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu, et corriger les vices et les ridicules. Il composa des *Apologues* qui, sous le masque de l'allégorie, et sous les agrémens de la fable, cachoient des moralités utiles et des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grèce et dans les pays circonvoisins. Crœsus, roi de Lydie, l'appela à sa cour, et se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, et y plut davantage. Solon, austère au milieu d'une cour corrompue, philosophe avec des courtisans, choqua Crœsus par une morale importune : il fut renvoyé. Esope, qui connoissoit à fond les hommes et les grands, lui dit : « Solon, n'approchons point des rois, ou disons-leur des choses agréables. — Point du tout, répondit le sévère philosophe, ne leur disons rien, ou disons-leur de bonnes choses.... » Esope quitta de temps en temps la cour de Lydie pour voyager dans la Grèce. Pisistrate venoit de s'emparer du pouvoir sou-

verain dans Athènes, qui ne supportoit le joug que fort impatiemment. Le fabuliste, témoin des murmures des Athéniens, leur raconta la fable des *Grenouilles* qui demanderent un roi à Jupiter. Esope parcourut la Perse, l'Egypte, et sema par-tout son ingénieuse morale. Les rois de Babylone et de Memphis se firent un honneur de l'accueillir d'une maniere distinguée. De retour à la cour de Crœsus, ce prince l'envoya à Delphes pour y sacrifier à Apollon. Il déplut aux Delphiens par ses reproches, et sur-tout par sa fable *des Bâtons flottans*, qui de loin paroissent quelque chose, et qui de pres ne sont rien. Cette comparaison injurieuse les irrita tellement, qu'ils le précipitèrent d'un rocher. Esope, tout philosophe qu'il étoit, ne savoit pas que, s'il faut ménager les rois, il faut aussi ne pas choquer les peuples. Toute la Grèce prit part à cette mort; Athènes rendit hommage au mérite de l'esclave phrygien, en lui élevant une statue, ouvrage de Lysippe. Il nous reste sur cette statue une épigramme d'Agathias. Larcher, dans ses notes sur Hérodote, rapporte la mort d'Esope à la 560e année avant J. C., sous le règne de Pisistrate. Chilon, l'un des sept sages de la Grèce, ayant demandé au fabuliste quelle étoit l'occupation de Jupiter : — « D'abaisser les choses élevées, lui répondit Esope, et d'élever les choses basses. » C'est Esope qui, pour faire entendre combien nos jours et nos plaisirs sont mêlés d'amertume, disoit que Prométhée, ayant pris de la boue pour former l'homme, la détrempa, non avec de l'eau, mais avec des larmes. Le moine Planudes, auteur d'un mauvais roman sur Esope, le peint avec les traits les plus difformes; il lui refuse même le libre usage de la parole. Le savant Méziriaca prouve, dans la Vie qu'il a donnée de ce philosophe, que ce portrait n'est point celui qu'ont fait les anciens de notre fabuliste. Planudes auroit bien pu le copier sur lui-même : on aime à se consoler par des exemples illustres. C'est à ce moine grec que nous devons le recueil des *Fables d'Esope*, tel que nous l'avons. Il est clair qu'il a entassé, sous le nom du fabuliste phrygien, beaucoup d'apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Les meilleures éditions sont celles de Plantin, Anvers, 1565, in-16; des Alde, avec d'autres fabulistes, Venise, 1505, in-folio, et Francfort, 1610, in-8°; enfin d'Oxford, 1698 et 1718, in-8°; Louvain, 1517, in-4°; Paris, 1546, in-4°. Esope avoit écrit ses Fables en prose. Socrate en mit quelques-unes en vers pendant sa prison; mais cette version n'est pas venue jusqu'à nous. Ce philosophe faisoit un grand cas des productions de l'esclave de Xanthus. Platon, son disciple, qui a banni de sa république Homère et les autres poëtes, comme les corrupteurs du genre humain, y admet Esope comme leur précepteur. Quelques-uns croient que Lockman, si célèbre chez les Orientaux, et Pilpaï chez les Indiens, sont les mêmes que ce fabuliste. Selon quelques savans, il est douteux qu'Esope ait lui-même écrit ses fables. Laërce semble dire que Socrate n'en versifia qu'une, et avec assez peu de succès. Démétrius de Phalère en rédigea un recueil en prose; mais ce n'est sûrement pas celui que nous avons. Suidas en cite plusieurs fois une rédaction en vers élégiaques, dont il ne nomme pas l'auteur. Au surplus, Esope a été le modèle qu'ont suivi les fabulistes du moyen age, pour composer les différens recueils qui nous sont parvenus. Cet auteur est l'un des premiers que les écrivains français des 12 et 13es siècles ont essayé de traduire. Marie de France est la première qui ait tenté de faire connoître Esope

à ses contemporains ; on trouve aussi dans les fables de cette moderne Sapho des imitations de Phèdre, d'Avien, etc. M. J. B. B. Roquefort en prépare une édition qui ne tardera pas à paroître. Les autres traducteurs d'Esope sont, 1° Frère Julien Macho, Lyon, 1484 et 1486, in-fol. ; 2° Guillaume Tardif, Paris, in-fol. Goth. S. D. ; 3° Raphaël du Fresne, Paris, 1659, 1689 et 1743, in-4°. Cette traduction a été imprimée à Amsterdam, 1714, in-4°, avec des notes et des réflexions du chevalier Lestrange ; 4° Jean Bruslé a fait paroître en 2 vol. in-8°, Bruxelles 1700, Esope en belle humeur. Enfin ces fables ont été traduites dans toutes les langues de l'Europe.

† II. ESOPE (Clodius), comédien célèbre, vers l'an 84 avant J. C. Roscius et lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Esope excelloit dans le tragique, et Roscius dans le comique. Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un et de l'autre. Esope entroit si violemment dans le rôle qu'il représentoit, qu'au rapport de Plutarque, un jour qu'il jouoit Atrée délibérant sur la mort de son frère, il tua un homme dans ses transports. Ce comédien étoit d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat qui coûtoit dix mille francs. Il n'étoit rempli que d'oiseaux qui avoient appris à chanter et à parler, et qu'on avoit payés chacun sur le pied de six cents livres. Malgré ces grandes dépenses, il laissa un héritage qui valoit près de deux millions. On peut juger de son talent et de son influence sur les Romains par cette anecdote que l'histoire nous a conservée. Cicéron étoit exilé ; son ami Esope eut recours à son art pour rappeler le souvenir de ce grand homme à ses concitoyens, et les rendre sensibles à son infortune. On avoit remis au théâtre une ancienne tragédie d'Accius, intitulé Talémon exilé. Esope, au moyen de quelques légers changemens dans son rôle, fit une application marquée de plusieurs endroits de cette pièce à l'exil et au malheur de Cicéron. Ce célèbre acteur, qui, à l'organe le plus séduisant, joignoit toutes les ressources de l'art de la déclamation, se surpassa sur-tout en débitant ces vers, qu'il prononça en se tournant vers les sénateurs :

. . . . . . Son généreux courage
Étoit ici l'appui du parti le plus sage,
Et vous avez souffert qu'on éloignât de vous,
Qu'on exilât celui qui vous a sauvés tous !
Le meilleur citoyen et le plus beau génie !...

Ce trait fut prodigieusement applaudi ; mais la sensation redoubla au suivant :

Je vois sa fille en fuite et son palais en cendre!
Honte de mon pays?...., O mon père !....

En prononçant ces mots, Esope étendit les mains vers l'endroit où étoit la maison de Cicéron que Clodius avoit fait raser, et qui étoit située près du théâtre. Cet excellent acteur fondoit en larmes, et son attendrissement se communiqua à tous les spectateurs ; mais sur-tout à cette apostrophe, *O mon père!* Le titre de père de la patrie, que Catulus, par ordre du sénat, avoit autrefois conféré au consul, s'étant tout à coup réveillé dans les esprits, ce ne fut plus dans toute l'assemblée qu'un cri et un gémissement universel. Ces dispositions du peuple romain hâtèrent le rappel de Cicéron. Le fils d'Esope, aussi prodigue que son père, fit dissoudre une perle estimée 25 mille écus, pour savoir quel goût avoit les perles.

* ESPAGNA (Giraut d'), surnommé *de Toulouse*, du nom de sa patrie, troubadour du 13e siècle, dont on ne connoit que trois *Chansons* d'amour, par lesquelles il pa-

roît qu'il fut attaché à Charles, comte d'Anjou et de Provence.

† I. ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph DE SAHUGUET-DAMARZIL, baron d'), né à Brive-la-Gaillarde le 25 mars 1713, mort à Paris le 28 février 1783, porta les armes à l'age de 19 ans, se distingua en Italie en 1734, et fut aide de camp dans les campagnes de Bavière en 1742. Le comte de Saxe, qui connut ses talens militaires, l'employa soit comme aide-major-général de l'armée, soit comme colonel de l'un des régimens de grenadiers, créés en 1745. Devenu en 1766 gouverneur de l'hôtel des invalides, il y maintint l'ordre et y fit des réformes utiles. Il obtint le grade de lieutenant-général en 1780, et ne cessa d'écrire sur l'art militaire. On a de lui, I. *Campagnes du roi en* 1745, 46, 47 et 48, La Haye, 4 vol. in-8° ou in-12. II. *Essai sur la science de la guerre*, 1753, 3 vol in-8°. III. *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1755, 4 vol. in-8°; ouvrage qui annonce les vues saines d'un officier expérimenté. IV. *Supplément aux rêveries du maréchal de Saxe*, La Haye, 1757, in-12. V. Il a donné l'*Histoire* de ce même maréchal en 3 vol. in-4°, et 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les militaires, à cause des plans de batailles et des marches qu'on trouve dans l'in-4°. L'auteur, après avoir raconté les exploits guerriers de son héros, finit comme Plutarque, par les anecdotes et les traits particuliers de sa vie; mais il n'a pas tout dit.

† II. ESPAGNAC (M. R. abbé d'), fils du précédent, chanoine de Paris, se fit d'abord distinguer par ses talens littéraires, ensuite par son amour pour l'argent et les entreprises lucratives. Agent du contrôleur-général Calonne, il eut part à plusieurs entreprises lucratives. La cour l'exila pour son inconduite, et il n'osa reparoître qu'en 1789, et présenta un plan de finance à l'assemblée nationale en 1791. Il se fit fournisseur de l'armée des Alpes, fut dénoncé pour avoir fait des marchés frauduleux, et décrété d'arrestation; il parvint à se faire décharger de cette première accusation, et fit l'entreprise des charrois militaires de l'armée de Dumouriez. Sa fortune devint immense. Sa hardiesse à réclamer près du comité de salut public les avances qu'il prétendoit avoir faites au gouvernement, le fit citer à la barre de la convention. Il y improvisa pendant trois heures; et, sans préparation, sans connoître les demandes qui lui seroient adressées, il parla avec autant d'éloquence que de clarté sur des matières arides de fournitures, de calculs, qu'il sut orner d'anecdotes et de tableaux. Dénoncé comme complice de Dumouriez et fournisseur infidèle, il fut arrêté en avril 1793. Un décret ordonna l'apurement de ses comptes, un autre l'envoya par-devant le tribunal révolutionnaire, et il fut décapité à Paris le 4 avril 1794, à l'âge de 41 ans. On a de lui quelques ouvrages écrits avec chaleur, et qui ne manquent ni de style ni de goût. Les deux plus remarquables sont, I. *Eloge de Catinat*, qui obtint le second *accessit* à l'académie française en 1775. II. *Réflexions sur l'abbé Suger et son siècle*, Paris, 1780, in-8°.

ESPAGNANDEL (Matthieu l'), sculpteur célèbre, mort en 1689, à 79 ans. Quoique protestant, il embellit diverses églises de Paris. Le parc de Versailles lui doit plusieurs morceaux excellens: tels sont *Tigrane*, roi d'Arménie; un *Flegmatique*, deux *Termes* représentant, l'un *Diogène*, l'autre *Socrate*.

I. ESPAGNE (Charles d'), petit-fils de Ferdinand de La Cerda, gendre de saint Louis, ayant eu le malheur de perdre son grand-père, fils aîné d'Alfonse X, roi de Castille, avant son bisaïeul, fut exclus de la couronne, à laquelle succéda Sanche, fils puîné d'Alfonse. Cette branche, déshéritée, vint s'établir en France, et Charles fut un des favoris du roi Jean, qui lui donna l'épée de connétable en 1350. Ce n'étoit pas pour récompenser ses services; il n'en avoit rendu aucun: son mérite, pour cette charge, fut sa naissance et sa faveur. Il étoit si fier de l'un et l'autre, qu'il s'attira la haine de Charles-le-Mauvais, comte d'Evreux et roi de Navarre. Ce cruel prince, indigné de ce que d'Espagne empêchoit qu'on ne lui fit justice au sujet de quelques terres qu'il réclamoit, résolut de le faire tuer. Il mena cent gendarmes l'investir dans le château de l'Aigle, petite ville de Normandie. Les meurtriers escaladèrent le château, et massacrèrent le connétable dans son lit, entre onze heures et minuit, le 6 janvier 1354. Le prince assassin en fut quitte pour quelques excuses, qu'il fallut encore solliciter long-temps.

† II. ESPAGNE (Louis d'), frère du précédent, nommé amiral de France en 1341, servit sous Philippe IV, dans la guerre contre les Anglais, et sous Charles de Blois, à la conquête de la Bretagne. Il prit dans cette province, sur Jean de Montfort, concurrent de Charles de Blois, Guérande d'assaut, et Dinan par composition; mais en assiégeant Quimperlé par mer, il vit les Anglais dissiper sa flotte, et il fut obligé de se sauver dans une barque de pêcheur. Il conçut un si violent dépit de sa défaite, qu'il obligea Charles de Blois, qui assiégeoit Hennebond, de lui livrer deux chevaliers anglais pour leur faire trancher la tête à la vue des assiégés leurs compatriotes. Charles de Blois n'y consentit qu'à regret, et les assiégés surent les délivrer. Ils firent une sortie sur un quartier éloigné du lieu où les prisonniers étoient gardés: chacun se porta à l'attaque, et, pendant ce temps, une partie de la garnison enleva les prisonniers sans peine. Peu après, Louis revint en mer, toujours la vengeance dans le cœur; mais sa flotte fut de nouveau dissipée. Il vivoit encore en 1351. Son fils unique, assassiné par ordre de Pierre-le-Cruel, ne laissa point d'enfans.

III. ESPAGNE (Jean d'), ministre de l'Eglise française de Londres au 17e siècle, a composé divers *Opuscules*, publiés en 1670 et 1674. On cite principalement celui qui a pour titre: *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la religion.*

IV. ESPAGNE (le cardinal d'). *Voyez* MENDOZA, n° I.

† ESPAGNET (Jean d'), en latin, *Spagnettus*, mort président au parlement de Bordeaux le 25 novembre 1679, figure dans l'histoire littéraire de son siècle, et dans les annales de sa patrie, qu'il défendit de sa plume et de son épée contre le duc d'Espernon, durant les troubles de la Fronde. Le président d'Espagnet a mérité d'être placé parmi les premiers Français qui essayèrent de substituer aux chimères du péripatétisme la philosophie de Bacon. Il montra les progrès qu'il avoit faits dans les sciences physiques, par son *Enchiridion physicæ restitutæ*, qu'il publia en 1623. Il est fâcheux, pour la réputation de l'auteur, qu'il ait ajouté à ce livre un petit traité, dans lequel il prétend expliquer le secret de la pierre philosophale. D'Espagnet est

l'éditeur d'un ouvrage que Louis XI avoit composé pour l'éducation du dauphin, sous le titre de *Rozier des guerres*. Il croyoit que ce manuscrit n'avoit pas encore vu le jour; mais il y en avoit déjà une édition plus ample en 1523, in-folio. Lalande, Voyage d'Italie, tom. II, pag. 37, dit que d'Espaguet fit, vers 1666, une grande lunette de 31 pieds de longueur, à l'imitation de celle de l'astronome Auzout. On ne sera pas surpris de trouver de pareils disparates dans ce savant Bordelais, lorsqu'on sait que Newton a commenté l'Apocalypse, et que Spinosa croyoit aux sorciers.

† ESPAGNOLET (Joseph Ribeira, dit l'), peintre, né en 1580 à Xativa, dans le royaume de Valence en Espagne, étudia la manière du Corrège; mais l'envie qu'il eut de faire tomber les ouvrages du Dominiquin lui fit prendre celle de Michel-Ange de Caravage, qu'il surpassa dans la correction du dessin : son pinceau n'étoit pas aussi moelleux. Les sujets terribles et pleins d'horreur étoient ceux qu'il rendoit avec le plus de vérité, mais peut-être avec une excessive vérité. Une femme d'Amsterdam, nommée Dusel, ayant vu son tableau d'*Ixion sur la roue*, accoucha d'un enfant avec les doigts tortus, comme elle les avoit vus à *Ixion*. Ce tableau se voit en Espagne, dans le palais de Buon-Retiro. Le goût de ce peintre n'étoit ni noble, ni gracieux. Il mettoit beaucoup d'expression dans ses têtes. Né dans la pauvreté, il y vécut long-temps : un cardinal l'en tira, et le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra volontairement dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardoit comme son premier peintre. Il y épousa une femme riche, y obtint un appartement dans le palais du vice-roi, et mourut dans cette ville en 1656, laissant de grands biens et de beaux tableaux. Deux officiers espagnols se vantoient d'avoir le secret de la pierre philosophale : « Je l'ai aussi, leur répondit-il »; et ayant envoyé un de ses tableaux à un curieux, qui lui envoya en échange beaucoup de pistoles; « Voilà, dit-il, messieurs, comme je fais de l'or. » On lui a reproché sa jalousie contre Le Dominiquin, et d'avoir abusé de son crédit pour le persécuter. Le genre noble et élevé de ce dernier différoit essentiellement de celui de l'Espagnolet; mais quoique l'élève du Carravage ne dût pas savoir apprécier le disciple des Carraches, il n'en est pas moins coupable pour s'être ligué avec les lâches envieux de ce grand peintre. C'est la seule tache qu'on trouve dans la vie de l'Espagnolet. Ses mœurs étoient très-rigides, et l'on en rapporte une preuve extraordinaire. Il avoit une fille qu'il chérissoit; don Juan, fils naturel de Philippe IV, en devint amoureux; soit de gré, soit de force, il l'enleva : Ribeira, désespéré de cet affront, alla loin de Naples ensevelir sa douleur dans une retraite ignorée. Plusieurs auteurs, au contraire, prétendent qu'il mourut à Naples. Le pape l'avoit fait chevalier de Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples et en Espagne. On remarque, entre autres, à l'Escurial, une *Adoration des bergers*, etc.; à Madrid, une *Mater dolorosa*. Le Musée Napoléon possède le portrait de cet artiste, peint par lui-même, etc. Ce peintre a gravé à l'eau-forte, et on a gravé d'après lui.

* ESPANAY (Jean Le Faulx d'), auteur obscur qui vivoit au commencement du 17e siècle. On ne connoît de lui qu'une mauvaise tragédie d'*Adamantine*, ou *le Déses-*

pair, imprimée, in-12, à Rouen, en 1608.

* ESPANHOL (Peire), troubadour provençal du [illegible] siècle, dont on ne trouve, dans les anciens manuscrits que quatre mauvaises *Chansons d'amour*.

ESPARBEZ. *Voy.* LUSSAN, n° I.

ESPARRON (Charles d'ARCUSSIA, vicomte d'), seigneur provençal, s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du 16e siecle. Il en donna un *Traité* assez estimé, in-4°, Rouen, 1644. Cet ouvrage, divisé en six parties précédées de seize conférences, comprend un long chapitre sur la possession des oiseaux par les esprits malins, sur les peines des fauconniers coupables, dont les ames après la mort doivent passer dans le corps des oiseaux de proie. Malgré beaucoup d'idées superstitieuses, l'ouvrage est rempli d'érudition, et on le parcourt avec intérêt. Il a été traduit en italien et en allemand en 1601. On en a publié plusieurs éditions en France avant celle de Rouen; à Aix en 1598, à Paris en 1604, 1608, 1615, 1621 et 1627, in-4°. — Deux des ancêtres du vicomte d'Esparron, Elizée d'Arcussia, et son fils Poncellus d'Arcussia, seigneurs de l'île de Caprée, étoient déjà d'habiles fauconniers. La situation de l'île de Caprée, couverte d'oiseaux de passage, leur permettoit d'y prendre des faucons et de les élever. L'évêque de Caprée ne tiroit même son principal revenu que de la quantité de cailles qu'on y prend.

ESPEISSES. *Voyez* DESPEISSES, BAUVES, *et* FAYE, n° I.

† ESPEN (Zeger-Bernard Van-), né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, remplit avec beaucoup de succès une chaire du collége du pape Adrien IV. Ami de la retraite et de l'étude, il ne fut connu dans le monde que par ses ouvrages. Ayant perdu la vue à 65 ans, par une cataracte levée deux ans après, il n'en fut ni moins gai ni moins appliqué. Son jansénisme remplit ses derniers jours d'amertumes. Les traverses qu'il essuya l'obligèrent de se retirer à Mastricht, puis à Amersfort, où il mourut le 2 octobre 1728. C'est, sans contredit, un des plus savans canonistes du 17e siècle. Son ouvrage le plus recherché par les jurisconsultes est son *Jus ecclesiasticum universum*. Les points les plus importans de la discipline ecclésiastique y sont discutés avec autant d'étendue que de sagacité. On a donné à Paris, sous le nom de Louvain, en 1753, un Recueil de tous les ouvrages de Van-Espen, en 4 vol. in-fol. Cette édition, enrichie des observations de Gibert sur le *Jus ecclesiasticum*, et des notes du P. Barre, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, offre ce que la morale, le droit canonique et même civil, ont de plus important. Gabriel de Bellegarde y a publié un cinquième volume de supplément.

† ESPENCE (Claude d'), né à Châlons-sur-Marne en 1511, de parens nobles, docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, prêcha avec distinction; mais ayant appelé, dans un de ses sermons, la Légende Dorée la Légende Ferrée, on en conclut mal à propos qu'il ne croyoit pas au culte des saints: il doutoit seulement de certains faits rapportés par les légendaires. La faculé de Paris alloit le censurer; mais il s'expliqua dans un autre discours, et cet orage passager se dissipa. Le cardinal de Lorraine, qui connoissoit son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. D'Espence le suivit en Flandre l'an 1544, dans le voyage que cette éminence

y fit pour la ratification de la paix entre Charles-Quint et François Ier. Ce cardinal le mena encore à Rome en 1555. D'Espence brilla tellement sur ce nouveau théâtre, que Paul IV voulut l'honorer de la pourpre pour le retenir auprès de lui. Mais il survint, dit le P. Bertier, un inconvénient qui parut contraire aux intérêts de la France. Les Impériaux démandèrent le chapeau pour trois religieux ; et alors le cardinal de Lorraine, qui favorisoit le projet de faire entrer d'Espence dans le sacré collége, renonça à cette idée. « J'ai mieux aimé, dit-il, en écrivant au roi, qu'il n'y fût point, que d'y mettre tant de moines ; de façon que j'ai supplié sa sainteté de s'en déporter, et, par même moyen, ai chassé toute cette fraterie. » D'Espence, aimant bien moins le séjour de Rome que celui de Paris, revint en France, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, et au colloque de Poissy en 1561. Il mourut à Paris le 5 octobre 1571. C'étoit un des docteurs les plus judicieux et les plus modérés de son temps. Ennemi des voies violentes, quoique fort attaché à répandre la foi catholique, il désapprouvoit les persécutions. Il étoit très-versé dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Les ouvrages que nous avons de lui sont presque tous écrits en latin, avec une dignité et une noblesse que les théologiens de son temps ne connoissoient guère. Il se sent pourtant de l'école, suivant Richard Simon, qui rabaisse un peu le savoir de d'Espence. On a de lui, I. Un *Traité des mariages clandestins ;* il y prouve que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages sans le consentement de leurs parens. II. Des *Commentaires sur les Epîtres de saint Paul à Timothée et à Tite*, pleins de longues digressions sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastique. III. Plusieurs *Traités de controverse*, les uns en latin, les autres en français. Tous ses ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol. — D'Espence avoit une sœur, qui transporta les biens de sa famille dans une branche de celle de Beauvau, qui a ajouté à son nom celui de d'Espence.

* ESPER (Jean-Frédéric), naturaliste et astronome, né en 1732 à Drossenfeld dans le Bayreuth, mort en 1781, étudia la théologie à Erlangen, mais il se consacra particulièrement à la botanique et à la physique. Il a publié une *Description exacte de plusieurs animaux inconnus*, Nuremberg, 1774, in-fol. Une *Méthode pour déterminer les orbites des comètes et des corps célestes au moyen d'instrumens astronomiques ou de calculs mathématiques*, in-8°.

ESPÉRANCE. *Voy.* ELPIS, n° I.

ESPERDUT, troubadour, du 13e siècle ; il a laissé *quelques Chansons* et un *Sirvente contre les lâches et les mauvais seigneurs.*

† ESPERIENTE (Philippe-Callimaque), né à San-Germiniano en Toscane, de l'illustre famille de Buonacorti, alla à Rome sous le pontificat de Pie II, et y forma, avec Pomponius Lætus, une académie, dont tous les membres prirent des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons changea son nom de Buonacorti en celui de *Callimaco;* mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'Esperiente. Paul II, successeur de Pie, s'étant imaginé que la nouvelle académie cachoit quelque mystère pernicieux, en poursuivit les membres avec la dernière rigueur. Esperiente se vit obligé de se retirer en Pologne ; le roi Casimir III lui confia l'éducation de ses enfans, et le fit quelque temps

après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise, et à Rome. De retour en Pologne, le feu prit à sa maison et consuma ses meubles, sa bibliothèque et plusieurs de ses écrits. Cette perte l'accabla de tristesse. Il mourut peu de temps après à Cracovie, en 1496. On a de lui, I. *Commentarii rerum Persicarum*, Francfort, 1601, in-fol. II. *Historia de iis quœ à Venetis tentata sunt, Persis et Tartaris contra Turcas movendis, etc.* Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, avec lequel il ne forme qu'un même volume. III. *Attila*, in-4°, *ou Histoire de ce roi des Huns*. IV. *Historia de rege Uladislao, seu clade Veronensi*, in-4°.

ESPERNON. *Voy.* VALETTE.

ESPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon, l'un des chefs de la Ligue qui le fit chancelier de l'union, mourut de la goutte en 1599, sans avoir pu obtenir le chapeau de cardinal auquel il aspiroit.

ESPINAISON. *Voyez* GAUTIER d'.

I. ESPINASSE (Philibert de l'), sire de LA CLAYETTE, chevalier, surnommé le *grand Conseiller du roi Charles V*, fils de Jean de l'Espinasse, chevalier, et de Marguerite de Sercey, fut un des plénipotentiaires envoyés à Bruges en 1475, pour la trève que l'on conclut avec le roi d'Angleterre, et attaché ensuite à l'éducation du dauphin en 1380. Enfin, il accompagna en Angleterre le sire de La Tremouille, dans la descente qu'y firent les Français. Il est la tige des branches de La Clayette, de Saint-André, de Sully, de La Faye, et autres, qui toutes ont porté son nom.

† II. ESPINASSE (mademoiselle de l'), fut élevée dans un couvent de province, où l'on assuroit sa subsistance sans que l'on sût, ou du moins qu'on avouât qu'elle devoit le jour à une infidélité. Quoique née pendant un mariage légitime, elle ne fut jamais reconnue. Sa mère lui laissa en mourant une somme qui lui fut remise, à condition qu'elle ne réclameroit pas les droits indubitables de sa naissance; condition qu'elle observa fidèlement. Elle fut appelée à Paris par madame Dudeffant, qui, vieille et aveugle, voulut l'avoir auprès d'elle pour rendre sa maison plus agréable. Mademoiselle de l'Espinasse y réussit par les charmes d'une figure intéressante et d'un esprit cultivé et sans prétention. Elle s'y fit d'illustres amis. D'Alembert conçut pour elle le plus fort attachement, ainsi que le président Hénault qui vouloit l'épouser, quoiqu'il eût 70 ans. Mademoiselle de l'Espinasse, ayant obtenu une pension du roi, prit une maison à elle. « Elle y rassembla, dit La Harpe, la société la plus choisie et la plus agréable en tout genre; depuis cinq heures du soir jusqu'à dix, on étoit sûr d'y trouver l'élite de tous les états, hommes de cour, hommes de lettres, ambassadeurs, femmes de qualité; c'étoit presque un titre de considération d'être reçu dans cette société. Elle en faisoit le principal agrément. Je puis dire, ajoute ce littérateur distingué, que je n'ai point connu de femme qui eût plus d'esprit naturel, moins d'envie d'en montrer, et plus de talens pour faire valoir celui des autres; elle mettoit tout son monde à sa place, et chacun étoit content de la sienne. Avec un grand usage du monde, elle avoit l'espèce de politesse la plus aimable, celle qui a le ton de l'intérêt. Ce ton lui étoit facile : son ame, singulièrement aimante, attiroit tout ce qui avoit en ce genre des rapports avec elle; aussi personne n'a jamais

eu autant d'amis, et chacun d'eux en étoit aimé comme s'il eût été seul à l'être. On n'a jamais eu plus d'activité et plus de plaisir à obliger. » Elle avoit tendrement aimé un jeune seigneur espagnol, le comte de Mora, qui mourut à la fleur de son âge. Cette blessure saigna long-temps. Sa santé étoit déjà très-mauvaise, et se détruisoit de plus en plus. Elle passa les trois derniers jours de sa vie dans un affaissement total. On la fit revenir un peu avec des cordiaux; on la souleva, « Est-ce que je vis encore, dit-elle? » Ce furent ses dernières paroles. Elle mourut en 1775 ou 1776. On a imprimé en 2 vol. in-8° des *Lettres* qu'elle a adressées à Guibert, colonel; elles sont très-bien écrites, pleines de passion, et font présumer que mademoiselle de l'Espinasse est morte de douleur de ce qu'on ne répondoit qu'assez foiblement au sentiment qu'on lui avoit inspiré.

† I. ESPINAY (Timoléon d'), seigneur DE SAINT-LUC, servit sur terre et sur mer. Il commandoit la première escadre, avec rang de vice-amiral, à la défaite des Rochelois en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de Richelieu; cependant, comme ils n'étoient point assez grands pour élever Saint-Luc jusqu'au comble des honneurs, il n'y fût parvenu qu'avec peine, s'il ne s'étoit démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre vouloit avoir. Saint-Luc eut pour récompense le bâton de maréchal de France et la lieutenance-du-roi en Guienne, l'an 1628. Il ne songea depuis qu'à vivre dans le luxe et les plaisirs, et mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644. — Son père, François D'ESPINAY, dit *le Brave Saint-Luc*, l'un des favoris de Henri III, passoit pour le cavalier le plus accompli de la cour. Les historiens disent qu'il avoit peu de pareils en valeur, et aucun en générosité, en esprit et en politesse; mais il ne savoit pas garder un secret. Henri III, aimant tendrement une fille de qualité, et n'en étant pas moins aimé, en fit confidence à Saint-Luc, et lui recommanda fortement de n'en jamais parler. Saint-Luc le lui promit; mais quelques momens après il alla tout dire à sa femme, qui s'en servit pour faire sa cour à la reine. Henri fut si irrité de l'indiscrétion de la femme et du manque de parole du mari, que Saint-Luc eût couru grand risque s'il ne se fût enfui à propos. Ce fut lui que le comte de Brissac envoya, en 1594, à Henri IV qui étoit à Senlis, pour traiter de la réduction de Paris, et pour aller ouvrir les portes de la capitale à son roi légitime. D'Espinay fut tué au siége d'Amiens en 1597. — Le cardinal André D'ESPINAY, archevêque de Lyon, mort en 1500, étoit de la même famille; il se trouva en habits pontificaux à la bataille de Fornoue, à côté de Louis XII, qui l'aimoit et l'estimoit. — *Voy.* NOSTRADAMUS, n° IV.

* II. ESPINAY (Charles d'), issu d'une noble et ancienne maison de Bretagne, fut membre du concile de Trente, chargé de plusieurs négociations relatives à ce concile, et depuis nommé évêque de Dol, où il mourut au mois de septembre de l'année 1591. Malgré la sainteté de son état et la gravité de ses occupations, il n'en a pas moins cultivé la poésie, et même dans un genre qui semble peu compatible avec l'une et l'autre. On a de lui des *Sonnets amoureux*, sur le titre desquels il n'est désigné que par les lettres initiales C. D. B. (Charles d'Espinay Breton.) Le recueil en a été imprimé à Paris en 1559, in-8°, et in-4° en 1560. Ces sonnets, malgré les éloges qu'en ont faits Ronsard, Belleau, Grevin et autres contemporains de

l'auteur, ne sont pas faits pour donner une idée avantageuse de ses talens poétiques, et l'on en supporteroit à peine aujourd'hui la lecture.

* I. ESPINE (Charles de l'), né à Paris. On ne connoît de cet auteur que *la Descente d'Orphée aux enfers*, tragédie en 5 actes, en vers, sans distinction de scènes, etc., imprimée pour la première fois, in-8°, à Louvain en 1614, et pour la seconde à Paris en 1625, aussi in-8°, sous le titre de *Mariage d'Orphée, sa descente aux enfers, et sa mort par les Bacchantes.* On trouve dans ces deux éditions, à la suite de la tragédie, des chansons, stances, épigrammes, etc., réunies sous le titre de *Conceptions diverses.*

II. ESPINE. *Voy.* GRAINVILLE.

* ESPINEL (Vincent), poëte lyrique, né à Ronda dans le royaume de Grenade en 1544, obtint, après avoir reçu les ordres, un bénéfice dans les églises de Ronda. Poursuivi par des ennemis, il s'en éloigna, et se voua tout entier à la poésie. On lui doit d'avoir perfectionné les vers de dix syllabes, nommés en Espagne *Espinelas.* On a de lui, I. Un poëme intitulé *Maison de mémoire*, 1 vol. in-8°, imprimé en espagnol à Madrid en 1591. C'est un éloge des plus fameux poëtes espagnols. II. La *Vie de l'écuyer Marc d'Obregon*, roman moral. III. *Quelques Epîtres en vers*, très-piquantes. IV. *Traduction en vers espagnols de l'Art poétique d'Horace.* V. *Traduction de plusieurs Odes d'Horace.* Espinel mourut à Madrid en 1634, dans la 90e année de son âge.

* ESPINOI (Marie DE LALAIN, princesse d'), défendit en 1581 la ville de Tournay contre Alexandre Farnèse, duc de Parme, et se signala dans ce siége par sa bravoure non moins que par son intelligence. Elle fut blessée au bras un jour qu'elle combattoit à la brèche pour repousser l'assaut des Espagnols. Ceux-ci la traitèrent avec la plus grande distinction, après la capitulation honorable qu'elle obtint pour la place, qui, faute de secours, fut enfin obligée de se rendre. Le prince d'ESPINOI, son mari, et gouverneur de Tournay, étoit sorti avec la meilleure partie de sa garnison, pour se rendre maître de Saint-Guillain. Il jouissoit de la confiance particulière de Guillaume de Nassau, avec qui il courut un très-grand danger devant la ville de Gand en 1582.

* I. ESPINOSA (le licencié Pierre d'), poëte espagnol, naquit à Antequera vers la fin du 16e siècle. On manque de détails sur la vie de cet auteur: on sait seulement qu'il fut aumônier du duc de Medina-Sidonia, qui le nomma, en 1623, recteur du collége de Saint-Ildephonse qu'il avoit fondé à ses propres frais à Saint-Lucar-de-Barameda, où Espinosa est mort le 21 octobre 1650. Espinosa a laissé, I. *La première partie des fleurs des plus fameux poëtes espagnols.* Cet ouvrage, plein d'intérêt, est un précis de la vie des poëtes espagnols ses contemporains. Il fut imprimé en espagnol à Valladolid en 1605. II. *Eloge du duc de Medina-Sidonia* son Mécène, écrit en vers et en prose à Malaga en 1625. III. Un traité très-connu, intitulé *Miroir de cristal pur*, ou *Flambeau qui éclaire l'ame.* IV. *Panégyrique du duc de Medina-Sidonia*, Séville, 1629. V. *Psaume de pénitence pour obtenir la rémission de ses fautes.* VI. *Panégyrique de la ville d'Antequera*, imprimé en espagnol en 1626. VII. *Trésor caché*, 1644. VIII. *L'art de bien mourir*, 1651.

*II. ESPINOSA (Hiacinthe-Jérome d'), né à Valence vers 1600,

mort dans la même ville en 1680, étoit élève de Ribalta, et s'est rendu recommandable dans la partie du clair-obscur, que personne n'a peut-être entendu mieux que lui. Il étoit fort studieux, grand imitateur de la nature, et traitoit bien l'histoire sacrée. Ses ouvrages sont répandus dans les églises et les couvens de Valence.

† ESPINOY (Philippe de l'), Flamand, né en 1552, mort en 1633, s'occupa de l'histoire et des antiquités de son pays. Son principal ouvrage est intitulé : *Recherches des antiquités et noblesse de Flandre, avec une description dudit pays*, Douay, 1632, in-fol.

† I. ESPRÉMENIL (Jacque DUVAL d') étoit second membre du conseil souverain de Pondichéry sous Dupleix son beau-père, après la conquête de Madras sur les Anglais, en 1746, par La Bourdonnaye. D'Esprémenil passa dans cette dernière place en qualité de chef du conseil que le gouverneur-général y établit, et conserva ce poste jusqu'à la paix de 1748, époque où Madras fut rendu aux Anglais. Pendant tout le temps qu'il gouverna cette ville, il eut à lutter contre les tentatives des ennemis de la France, et toujours sa prudence et son audace le sauvèrent des dangers qui le menaçoient. Un jour le nabab d'Arcata vint investir la ville avec une nombreuse armée, sous le vain prétexte que Madras étant bâtie sur son territoire, il devoit en avoir la domination. D'Esprémenil sortit aussitôt de la place, attaqua le nabab dans son propre camp, tailla en pièces son armée, et le força à une fuite honteuse et précipitée. Au milieu des soins qu'exigeoit la nouvelle conquête, d'Esprémenil ne négligeoit rien pour acquérir des connoissances sur les mœurs et les lois des peuples de l'Inde. Déguisé en bramine, il fit le voyage de Chandernagor, et pénétra dans les pagodes indiennes, dont il observa et dessina les cérémonies en 1750, revint en France, affligé d'une profonde surdité; il charma l'ennui de son état en cultivant les belles-lettres jusqu'à sa mort arrivée en 1765. On a de lui, I. un *Traité sur le commerce du nord*, in-12. II. *Lettre à l'abbé Trublet sur l'Histoire*, Bruxelles (Paris), 1760, in-12. III. *Correspondance sur une question politique d'agriculture*, Paris, 1750, in-12.

† II. ESPRÉMENIL (Jacques DUVAL d'), né à Pondichéry en 1746, fils du précédent, neveu et héritier de Duval de Leyrit, gouverneur de cette ville pour la compagnie des Indes, défendit avec énergie la mémoire de son oncle, lorsqu'il fut accusé d'avoir dénoncé injustement le général de Lally, et d'avoir été le principal auteur de son jugement et de sa mort. D'Esprémenil alla lui-même à Rouen en 1780, pour y plaider contre M. de Lally-Tollendal, qui demandoit au parlement de cette ville la réhabilitation de la mémoire de son père, mort sur l'échafaud. Cette cause y attira un nombre prodigieux d'auditeurs. D'Esprémenil avoit commencé sa carrière dans le barreau par la place d'avocat du roi au châtelet; il devint ensuite conseiller au parlement de Paris. Là, il montra de grands talens, une éloquence nerveuse, mais une tête ardente, et un goût extrême pour les changemens politiques. En 1781, il dénonça les Annales de Linguet, et accusa cet écrivain d'avoir érigé la force en droit, soutenu que les princes étoient propriétaires des biens et des personnes de leurs sujets, et qu'entr'eux le ciel s'explique uniquement par des victoires; d'avoir traité tous les magistrats de séditieux, et fait de la

banqueroute publique un droit de la couronne et un devoir pour chaque monarque. En 1785, il dénonça les arrestations arbitraires et l'établissement des prisons privées, où des hommes gémissoient sans interrogatoire et sans jugement. Bientôt après, devenu disciple de Mesmer, il établit chez lui un baquet magnétique qui attira un grand nombre de croyans et de malades. Avec beaucoup d'esprit, ses critiques étoient d'autant plus amères qu'elles paroissoient toujours dirigées par l'amour du bien public et une austère probité. La reine en devint sur-tout l'objet. Il se plut à critiquer ses goûts et sa dépense à un tel point, que cette dernière dit un jour à sa marchande de modes, qui lui présentoit une nouvelle coiffure : « Je la prendrois volontiers, mais il faudroit auparavant m'obtenir de M. d'Esprémenil l'agrément de la porter. » Son zèle contre la cour, son opposition constante aux vues du ministère, sa dénonciation au parlement, des édits bursaux préparés par le garde des sceaux Lamoignon et le ministre de Brienne, le firent enlever du palais et envoyer en exil aux îles Sainte-Marguerite. Il devint alors le coryphée de tous les ennemis de la cour, et l'idole du peuple, qui le regarda comme son plus intrépide défenseur. Rappelé à ses fonctions, et assistant au spectacle à Lyon, il y fut publiquement couronné de lauriers. Dès son arrivée à Paris, il réclama la convocation des états-généraux, qui étoit devenue l'objet des vœux de sa compagnie, et il eut le dangereux honneur d'y être appelé comme député. On ne s'attendoit pas à le voir défendre alors la prérogative royale avec autant de force qu'il en avoit mis à repousser les impôts ministériels. Il s'opposa à la réunion des ordres, à l'émission des assignats, à la proposition de régler les cas dans lesquels le monarque seroit déchu du trône. Il adhéra à toutes les protestations faites contre l'acte constitutionnel. Devenu odieux aux factions populaires sous l'assemblée législative, reconnu dans un groupe aux Tuileries le 17 juillet 1792, il en fut arraché avec violence et traîné dans le jardin du Palais-Royal. Là, on le dépouilla de ses habits, pour le jeter dans le bassin; un garde national l'enleva à demi mort des mains de la multitude, et le déposa dans un lieu sûr. Le maire Péthion s'approcha, et recueillit de lui cet oracle : « Apprenez à craindre pour vous-même, lui dit d'Esprémenil; et moi aussi je fus l'idole du peuple. » A peine étoit-il rétabli, que ses amis l'engagèrent à sortir d'un pays où ses jours étoient sans cesse en danger; mais il s'y refusa, en annonçant qu'il devoit supporter tous les périls d'une révolution dont il avoit été l'un des premiers moteurs. Désabusé trop tard, mais bien complètement, il disoit que Louis XVI, mieux conseillé, l'eût fait pendre, et lui eût rendu justice. Retiré dans une campagne qu'il possédoit en Normandie, il se flatta un instant d'y être oublié; mais la proscription l'atteignit bientôt. Traduit au tribunal révolutionnaire de Paris, il s'y trouva à côté de Chapelier, son collègue à l'assemblée constituante, et dont il avoit été le constant antagoniste. « Si quelque chose, lui dit-il, pouvoit surprendre dans les événemens de la révolution, ce seroit sans doute de nous voir assis l'un près de l'autre sur cette sellette. » Allant à la mort, le 23 avril 1794, ils furent encore réunis sur la même voiture. En y montant, Chapelier dit à son collègue : « On nous donne en ce moment un terrible problème à résoudre; c'est de savoir à qui de nous deux vont s'adresser les huées publiques ? — A tous les deux, répondit d'Esprémenil. » Il mourut avec courage. Outre ses plaidoyers,

il est auteur, I. Des *Remontrances* publiées par le parlement au mois de janvier 1788. II. D'un *Discours* dans la cause des magistrats composant la chambre des vacations du parlement de Bretagne, 1790, in-8°. III. De deux écrits sur la révolution, intitulés *Nullité et despotisme de l'assemblée*, in-8°. *L'Etat actuel de la France*, 1790, in-8°. « D'Esprémenil, dit un historien, bon père, bon mari, excellent ami, religieux sans superstition, ferme dans sa croyance, sans fanatisme, faisant aimer ses principes par sa bienfaisance, étoit doué d'une éloquence riche, d'une diction pure et facile, d'un son de voix sonore et agréable, d'une mémoire prodigieuse, et de connoissances peu communes. Lorsqu'il parloit, la mélodie de son accent pénétroit l'ame; et si on l'écoutoit en silence, on ne pouvoit s'empêcher de goûter et d'adopter ses raisons. Malheureusement d'Esprémenil avoit l'imagination vive et romanesque; il voyoit les choses, les hommes, son pays, son siècle sous des rapports fantastiques; il s'exagéroit les abus qui existoient et en trouvoit souvent où il n'y en avoit pas. Simple, crédule, confiant, il se livra avec facilité aux charlatans, aux imposteurs de toute espèce, et devint ensuite leur victime.

† ESPRIT (Jacques), né à Béziers en 1611, entré, en 1629, dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde, avoit toutes les qualités propres pour y plaire; de l'esprit, de la figure. Le duc de La Rochefoucauld, le chancelier Séguier et le prince de Conti lui donnèrent des témoignages non équivoques de leur estime et de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde; le second lui obtint une pension de deux mille livres et un brevet de conseiller d'état; le troisième le combla de bienfaits, et le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678, à soixante-sept ans, dans sa patrie. Membre de l'académie française, il fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie, mais qui auroient beaucoup moins de réputation à présent. Les ouvrages d'Esprit sont, I. Des *Paraphrases* de quelques psaumes. II. *La Fausseté des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678, et Amsterdam, in-8°, 1716: livre médiocre, qui n'est qu'un commentaire des Pensées du duc de La Rochefoucauld. Louis de Bans a tiré de ce livre son Art de connoître les hommes. — Son frère aîné, l'abbé ESPRIT, cultiva la poésie. On cite de lui, en ce genre, outre quelques pièces insérées dans les recueils du temps, des *Maximes politiques*, mises en vers, in-12, Paris, 1669, et une *Ode pour le roi sur ses conquêtes dans la Hollande*, Paris, 1672, in-4°.

* ESQUERRA (Alfonse), poëte espagnol, florissoit vers le milieu du 16e siècle. On n'a sur sa vie d'autres détails, si ce n'est qu'il étoit chanoine de Valladolid et grand ami du célèbre Barthélemi Leonardo d'Argensola. Il ne nous reste d'Esquerra qu'une *épître en vers* adressée de la prison de Valladolid à ce même d'Argensola. Cette épître suivie de la réponse d'Argensola, a mérité une place dans le premier volume du Parnasse espagnol par Sedano. Son style est naturel, plein d'harmonie et de vigueur.

ESQUIVEL. *Voyez* ALAVA.

I. ESSARTS (Pierre des), un des seigneurs français qui passèrent en Ecosse au secours du roi contre les Anglais, et qui fut fait prisonnier dans un combat en 1402. De retour en France, il s'attacha au duc de Bourgogne, et obtint par la protection de ce prince les places de pré-

vôt de Paris, de grand-bouteiller, de grand-fauconnier, de grand-maître des eaux et forêts, de trésorier de l'épargne, et de surintendant des finances. Outre ces charges, il étoit encore gouverneur de Nemours et de Cherbourg, où il se retira après avoir perdu les bonnes graces du duc de Bourgogne, parce qu'il avoit voulu s'attacher au dauphin, duc de Guienne. Il y demeura jusqu'au commencement de l'année 1413, qu'il revint secrétement à Paris. Il se cacha à la Bastille; mais il en fut tiré par la faction des Bouchers, et mis en prison au Louvre, puis au palais, où son procès lui fut fait. Accusé d'avoir voulu enlever le roi et le duc de Guienne, il fut condamné à perdre la tête, et exécuté aux halles le 1er juillet 1413. Son corps fut porté à Montfaucon, où quatre ans auparavant il avoit fait mettre celui de Jean de Montagu, grand-maître de France. Il en fut depuis tiré, et porté à l'église des Mathurins, où il fut solennellement enterré, parce que sa veuve avoit obtenu la restitution de ses biens confisqués, et fait purger sa mémoire. Le religieux de Saint-Denys qui a écrit l'Histoire de Charles VI dit que « des Essarts étoit un homme fort emporté, qui agissoit en tout ce qu'il faisoit avec plus de chaleur et de précipitation que de jugement; qu'il s'embarrassa dans les factions, et s'engagea dans le périlleux maniement des finances du royaume; qu'il se laissa aller à la passion aveugle d'élever sa maison; qu'il ne pensa qu'à enrichir son frère et ses amis, et que pour ce sujet il porta le duc de Bourgogne à exiger de l'argent des peuples, sous les titres colorés de réformation, d'emprunts de deniers, et sous d'autres prétextes. » Peu s'en fallut que son frère Antoine des ESSARTS n'essuyât le même sort que lui. « Ce fut cet Antoine qui fit placer la statue colossale de Saint-Christophe, qu'on voyoit à la cathédrale de Paris, et qui a été démolie en 1784; et ce fut en action de graces de sa délivrance. On peut juger de l'excès de sa frayeur, dit Villaret, par l'énormité de l'*Ex-voto.* » Pierre des Essarts ne laissa qu'un fils qui ne se maria point. Mais Antoine eut des enfans qui continuèrent sa postérité, terminée à Charlotte des Essarts, qui suit.

II. ESSARTS (Charlotte des), comtesse DE ROMORENTIN, fille de François des Essarts, lieutenant-général pour le roi en Champagne, étoit pleine d'esprit et d'agrémens. Elle suivit dans sa jeunesse la comtesse de Beaumont-Harlay, sa parente, en Angleterre, où elle plut beaucoup. Ayant paru à la cour, Henri IV en devint amoureux en 1590, et en eut Jeanne-Baptiste, abbesse de Fontevrault, morte en 1570. Elle n'en fut pas moins sensible à l'amour de Louis de Lorraine, cardinal de Guise, avec qui elle vécut dans la plus grande intimité. (*Voyez* GUISE, n° VI.) Après la mort de ce prélat, elle épousa en 1630 le maréchal de l'Hôpital, connu alors sous le nom de du Hallier. Les intrigues politiques de cette femme ambitieuse lui attirèrent bientôt une disgrace éclatante. « Elle avoit, dit Moréri, un fils au service du duc de Lorraine, appelé le chevalier de Romorentin, qu'elle avoit eu du cardinal de Guise. Elle crut que le moyen d'élever ce fils étoit de travailler à la réconciliation du duc avec le roi, et de le faire rétablir dans ses états. Du Hallier, pressé par sa femme de s'employer pour cette négociation, remontra au roi et au cardinal Richelieu que, dans la conjoncture où se trouvoient les affaires de sa majesté, il lui sembloit qu'il seroit de son service de retirer le duc d'avec les Espagnols par quelque traité. Mad. du Hallier,

de son côté, joignant ses remontrances à celles de son mari, fit savoir à la princesse de Cantecroix, que le duc avoit épousée, quoiqu'il eût encore une autre femme, que son intérêt particulier étant de se voir bientôt souveraine, elle devoit employer toute son adresse à persuader au duc de ne pas refuser la paix, et le recouvrement de ses états. On entra donc en traité de part et d'autre, et la paix fut conclue à Saint-Germain en 1641. Le duc se croyant lésé par cet accord, et se trouvant trop foible pour résister aux troupes du roi de France, se retira entre Sambre et Meuse avec les siennes. Pour colorer cette retraite, il dépêcha un courrier au cardinal de Richelieu, par lequel il l'avertissoit que ce qui l'obligeoit à se retirer n'étoit pas qu'il eût dessein de violer son traité, mais bien la crainte que madame du Hallier lui avoit donnée qu'il avoit dessein de le faire arrêter : pour justifier cette crainte, il lui envoya un billet écrit de cette dame à la supérieure des filles de la congrégation de Nanci. » Le cardinal, indigné, ordonna à du Hallier, qui faisoit alors le siége de La Charité, d'envoyer sa femme dans une de ses maisons. C'est dans cette retraite forcée qu'elle mourut en 1651, sans enfans de du Hallier, qui n'avoit point été enveloppé dans sa disgrace, parce qu'il n'avoit eu aucune part à ses imprudentes menées.

* ESSAY, célèbre docteur arménien, florissoit au commencement du 14e siècle : il fut un des hommes zélés de son temps pour l'éducation de la jeunesse : il ouvrit une école aux environs d'Erivan, et forma un grand nombre d'élèves qu'on évalue à 363. Essay acquit par son dévouement à l'instruction publique l'estime, l'amitié et la confiance de tout le monde, et l'on venoit de toute part pour le consulter comme un oracle. Le patriarche Ciahghetzy en parle avec éloge et le regarde comme l'homme le plus savant de son siècle. On a de cet auteur, I. *Analyse ou Grammaire de la langue arménienne.* II. *Explication des offices et des prières qu'on récite dans l'Eglise.* III. Un livre intitulé *Avertissement*, où l'auteur blâme et cherche à corriger tous ceux qui, sous le prétexte de dogmes ou vérités dogmatiques, troubloient alors l'esprit des ignorans et le repos public. Les ouvrages du docteur Essay sont inédits.

ESSÉ. *Voyez* MONTALEMBERT.

*ESSÉNIENS. Secte juive dont on ne connoît pas bien l'origine ; ils vouloient que les biens fussent communs, ne juroient point, ne buvoient que de l'eau, observoient religieusement le sabbat, et étoient toujours vêtus de blanc.

* ESSENIUS (André), né à Bommel, dans la Gueldre hollandaise, en 1618, enseigna la théologie à l'université d'Utrecht, et mourut dans cette ville en 1677. Il a laissé *Triumphus crucis, sive fides catholica de satisfactione Jesu Christi*, Amst. 1649, in-4°, cet ouvrage est principalement dirigé contre les sociniens. Des *Dissertations sur le Décalogue*, et spécialement *sur le quatrième commandement*, et *sur la moralité du sabbat ;* une *Apologie pour les ministres non-conformistes d'Angleterre ;* des *Abrégés de théologie*, etc.

I. ESSEX (Robert D'EVREUX, comte d'), fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né au château de Nethewood dans le comté de Héreford, est également fameux par ses aventures et par sa mort. Après avoir servi en 1586 en

Hollande, parmi les auxiliaires anglais, il revint à Londres, où il parut à la cour avec beaucoup d'éclat. S'étant un jour présenté devant la reine Elizabeth, lorsqu'elle alloit se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. Essex détacha sur-le-champ un mantëau brodé d'or qu'il portoit, et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. Celui qui la faisoit étoit d'une figure agréable et noble. La reine, quoique âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût assez vif. Essex obtint les premières places et les plus grands honneurs. Il paroît que pendant quelque temps il se crut maître du cœur de sa souveraine. S'il étoit contredit dans quelques-uns de ses désirs, il s'éloignoit de la cour et faisoit acheter son retour. Il en usoit si familièrement avec Elizabeth, que, sous prétexte d'indisposition, il eut l'insolence d'entrer chez elle en robe de chambre. Elle lui donna le gant de sa main droite pour le porter à son chapeau. Ce qui sembloit justifier le goût d'Elizabeth pour son favori, c'est qu'il étoit aussi brillant par son courage que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, et se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie. La reine le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière, et enfin le mit de son conseil privé. Il y eut quelque temps la prépondérance, mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599, il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de 20,000 hommes, et la laissa dépérir. Elizabeth, qui avoit encore pour lui quelques bontés, se contenta de lui ôter sa place au conseil, de suspendre l'exercice de ses autres dignités, et de lui défendre la cour. Cependant il espéroit toujours de fléchir cette princesse. Il lui écrivit un jour « qu'il baisoit la verge dont elle se servoit pour le corriger, et qu'il alloit s'enterrer dans une campagne pour y expier ses fautes, et déplorer le malheur d'être éloigné de sa présence. » Le comte avoit une épouse aimable et spirituelle, qui tâchoit de calmer son ame agitée, en lui faisant lire les chefs-d'œuvre de l'antiquité; cependant elle ne put le guérir des chimères de l'ambition. Son ressentiment contre Elizabeth s'enflamma au lieu de s'éteindre. Il résolut de se venger d'elle. Pour augmenter le nombre de ses partisans, il flatta les catholiques, il caressa les puritains, dont la secte audacieuse s'étendoit de jour en jour. Sa maison, devenue une espèce de prêche, fut le théâtre de ces nouveaux enthousiastes. La reine n'étoit point épargnée dans les propos qu'on y tenoit. Essex la peignoit comme une vieille femme, d'un esprit aussi cassé que le corps. Elizabeth, qui avoit beaucoup des petitesses de son sexe, et qui étoit extrêmement délicate sur l'article de la beauté, sentit ces traits injurieux en femme et en souveraine. L'imprudent Essex s'attacha, dans le même temps, à Jacques, roi d'Ecosse, auquel il promettoit tous ses soins pour lui assurer le trône d'Angleterre. Il traça le plan d'une révolte; il résolut avec ses partisans d'attaquer le palais, d'obliger la reine à convoquer un parlement, et de changer l'administration du royaume. Il ne doutoit pas que les habitans de Londres ne s'armassent au premier signal. Mais la cour, instruite du complot, avoit pris de bonnes mesures. Essex parut dans la ville accompagné de deux cents hommes. Ses exhortations séditieuses furent sans effet. On le poursuivit; malgré sa bravoure il se rendit à discrétion. Loin de se défendre devant ses juges, il s'abandonna aux

sentimens de religion qu'il avoit affectés par politique. Il se reconnut coupable, et dénonça ses amis; procédé que, dans d'autres temps, il eût regardé comme une bassesse. Elizabeth, cruellement agitée, balança entre la justice et la clémence. Elle sentit, dit-on, renaître une passion mal éteinte, et si le comte avoit voulu demander grace, il est vraisemblable qu'elle lui auroit pardonné. Il fut exécuté le 25 février 1601 à la Tour, de peur que le spectacle du supplice ne causat une émeute populaire. Il n'avoit que 34 ans. Elizabeth hésita à le laisser subir son jugement. Elle le signa, raya sa signature, et parut très-émue après l'avoir ratifié définitivement. On a mis en doute si Elizabeth avoit eu de l'amour pour Essex. L'audace, l'insolence, la confiance du comte sont de l'amant d'une vielle femme, d'un homme qui sent ses avantages, qui se croit dispensé de la soumission absolue d'un sujet. Le propos injurieux que nous avons rapporté, et auquel la plupart attribuent la mort d'Essex, appuie cette induction: « Cette vieille femme a l'esprit aussi mal fait que le corps. » Elizabeth, jalouse de l'autorité, et qui avoit refusé la main de plusieurs princes, pour ne pas se donner un maître, devoit briser un pareil joug. Cependant, après la mort du comte, elle laissa voir sa douleur. Elle avoua à l'ambassadeur de France, Christophe de Harlay, que l'ambition démesurée et la conduite d'Essex l'avoient engagée à l'avertir, deux ans auparavant, de cesser de prendre plaisir à la mortifier dans toutes les occasions, et à marquer du mépris pour sa personne; enfin qu'elle ne s'étoit résolue à le perdre que par la persuasion qu'il en vouloit à sa couronne; mais que la mort seule éteindroit dans son ame un si douloureux souvenir. On a dit qu'en effet Elizabeth en mourut. On a dit encore qu'elle avoit donné au comte, dans le temps de sa faveur la plus intime, une bague, en lui jurant qu'en quelque disgrace, méritée ou non, qu'il pût tomber, la représentation de ce gage en seroit un de clémence; mais qu'un ennemi empêcha la bague d'être présentée à la reine. Quoi qu'il en soit, il est certain que le comte d'Essex avoit un mélange de qualités brillantes et de manières aimables, un goût pour les lettres, qui devoient lui attacher Elizabeth. (*Voyez* ELIZABETH, n° XII.) « Issu de la maison royale par les femmes, doué de talens supérieurs et de qualités héroïques, Essex se perdit, dit l'abbé Millot, faute de savoir jouir du bonheur avec la modération nécessaire. Le peuple, auquel il étoit très-cher, fut indigné de sa mort, et la reine n'entendit plus les acclamations ordinaires lorsqu'elle se montra en public. » Le goût qu'Elizabeth avoit eu autrefois pour lui, et dont il étoit très-peu digne, a servi de canevas à des romans et à une tragédie de Thomas Corneille, restée au théâtre et dans laquelle se trouve ce beau vers que tout le monde a retenu:

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

* II. ESSEX (Robert D'ÉVREUX, comte d'), fils du précédent, né en 1592, mourut en 1646. Elevé par sir Henri Savile au collége de Merton à Oxford, Jacques Ier lui rendit toutes les prérogatives de sa famille, et il épousa lady Françoise Howard, fille du comte de Suffolck; mais cette dame, ayant conçu une passion pour Robert-Car, favori du roi, demanda et obtint son divorce pour cause d'impuissance de son mari. Essex servoit, en 1620, dans le Palatinat sous les ordres de sir Horatio Vere, et ensuite en Hollande sous le prince Maurice. A son retour en Angleterre il se rangea dans le parti de l'opposition contre la cour, et quand la

rébellion éclata, il eut le commandement de l'armée parlementaire, combattit le roi à Edge-Hill, prit Reading, fit lever le siége de Glocester, et combattit encore dans la première bataille de Newbuerry. En 1644, il fut complètement battu en Cornouailles; et ce fut avec peine qu'il se sauva par mer avec ses principaux officiers. En 1645 le commandement lui fut ôté, et il mourut l'année suivante.

* III. ESSEX (Jacques), architecte anglais, né en 1723, mort à Cambridge en 1784, s'est rendu fameux par ses travaux, dans lesquels on distingue les réparations et les embellissemens qu'il a faits à la chapelle du collége du roi à Cambridge, et aux cathédrales d'Ely et de Lincoln. On a de lui quelques *Ecrits sur l'architecture*, insérés dans l'Archæologia et dans la Bibliothèque topographique britannique.

*I. EST, maison antique et illustre, d'après Muratori (*voyez antichità Ectense ed italiane*, part. I.), issue de Boniface Ier, comte de Lucques et duc de la Toscane, vivant en 811. Son sixième descendant fut Albert ou Obert, marquis d'Italie, et comte du sacré palais. Son arrière-petit-fils Albert Azzo II, né vers l'an 996, marquis d'Italie, seigneur d'Est et de Rovigo, mort en 1097, fut la tige de la maison régnante de Brunswick, aujourd'hui sur le trône d'Angleterre, et de celle de Modène, qui s'éteint dans la personne de Marie Béatrix, douairière de l'archiduc Ferdinand de Lorraine-Autriche, gouverneur de la Lombardie Autrichienne, et mère de l'impératrice d'Autriche, aujourd'hui régnante. La maison d'Est a souvent été célébrée par l'Arioste; elle a produit plusieurs personnages célèbres dans la politique, la guerre, et elle a fourni aussi la branche d'Est-Saint-Martin. *Voyez* les articles suivans.

* II. EST (Azzo V d') étoit fils d'Obizzo I, marquis d'Est, mort en 1194, petit-fils de Folco ou Foulques, arrière-petit-fils d'Albert-Azzo II, dont nous avons parlé ci-dessus, et de Gersende, fille d'Herbert Eveille-Chien, comte du Maine, souche des princes de la maison ducale de Modène. Il étoit seigneur de la ville d'Este, située sur la rivière de Bachiglione; ses possessions étoient dans le Padouan, et il n'avoit alors rien à Ferrare: cette ville étoit sous la domination de Guy de Saxe, que sa bravoure et ses exploits firent surnommer *Saliens in guerra I*, ou *Saillant en guerre.* Taurello II, son fils, qui lui succéda, y possédoit la même autorité, et y étoit chef des gibelins, comme Adelard l'étoit du parti guelfe. On vouloit éteindre les haines des deux partis en faisant épouser à Arriverio, fils de Torello II, la jeune Marchesella, unique héritière des Adelards. Azzo V, et Boniface son frère, vinrent enlever la nuit, dans la maison même de Taurello, la jeune Marchesella, et la firent épouser à Obizzo leur père. Ils héritèrent ainsi des biens immenses que Marchesella possédoit dans le Ferrarais, la Romagne et la Marche d'Ancône; mais ce rapt, origine de leur fortune, alluma des haines inextinguibles entre les maisons d'Est et Torelli, et fut la source de ces guerres qui désolèrent les Marches pendant deux siècles. *Voy.* TORELLI, TORELLO II, SALINGUERRA II, SALINGUERRA III, EZZELIN III, EZZELIN IV, EZZELIN V.) Azzo V mourut avant 1192, laissant Azzolino ou Azzo VI, qui suit.

* III. EST (Azzo VI d') (surnommé par le diminutif *Azzolino*, pour le distinguer de son père),

marquis d'Est, de Rovigo, se fit des partisans dans Ferrare, et nommer podestat de cette ville en 1196. Il le fut aussi à Padoue en 1299. Guelfe déterminé et allié des comtes San-Bonifacio de Vérone, tint tête à Ezzelin-le-Moine avec un grand courage. (*Voyez* EZZELIN IV.) Défait en 1207 par Ezzelin et par Salinguerra II, Torelli, chefs du parti gibelin, il défait Ezzelin à son tour, le 29 septembre de la même année, et poursuit les Montecchi, ses ennemis, jusqu'au lac de Garde. Sa vie ne fut qu'une rivalité perpétuelle contre Ezzelin et Salinguerra, les plus grands militaires, les plus expérimentés et les plus puissans seigneurs de leur temps. Azzo VI mourut de chagrin, ainsi que le comte San-Bonifacio, d'une bataille perdue contre Ezzelin, l'an 1212. Il laissa deux fils, Aldobrandin I, et Azzo VII, qui suit. Azzo VI, avoit de grands talens; mais ils furent ternis par une perfidie et une cruauté constantes.

* IV. EST (Azzo VII d'), dit *Novello* ou *le Jeune*, successeur en 1215 d'Aldobrandin, son frère, dans le marquisat d'Est et la Marche d'Ancône, chassa Salinguerra Torelli de Ferrare en 1221, et en fut chassé à son tour. L'année suivante il attaqua le château de la Fratta, où Salinguerra avoit rassemblé ses principales richesses, fit passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouvait, jusqu'aux femmes et aux enfans, revint assiéger Ferrare à la tête des troupes confédérées des villes lombardes, et attirant Salinguerra à une entrevue, sous prétexte d'accommodement, s'empara de sa personne le 3 juin 1240, et l'envoya prisonnier à Venise. Azzo VII, en 1256, entra dans la croisade publiée par le pape contre Ezzelin; il le défit le 26 septembre 1259, et mourut à l'âge de 50 ans.

* V. EST (OBIZZO II d'), fils de Renaud, marquis d'Est, mort en 1250, succéda à Azzo VII dans le marquisat d'Est d'Ancône. Les Modénois, las des désordres et des factions qui les déchiroient, lui députèrent, le 15 décembre 1288, Philippe Boschetti leur évêque, et Lanfranco Rangone, pour lui offrir la seigneurie de leur ville : il y fit son entrée solennelle le mois de janvier 1289. Pour mieux s'attacher les Rangone, famille illustre et puissante qui jouissoit alors d'un grand crédit sur les Modénois, il les avoit déterminés à se donner à la maison d'Est. Obizzo maria Aldobrandin, son second fils, à Alda, fille de Tobie Rangone. Le 15 janvier 1290, la ville de Reggio en Emilie l'élut pareillement pour son seigneur. Obizzo II mourut le 13 février 1293, laissant trois fils de Jacqueline de Fiesque, sa première femme. Il avoit épousé en secondes noces Catherine de l'Escale.

* VI. EST (BORSO d'), premier duc de Ferarre, Modène et Reggio, fils naturel de Nicolas III, marquis d'Est, seigneur de Ferarre, Modène et Reggio, fut préféré à Hercule et Sigismond, ses frères légitimes, pour succéder à son frère Lionel, mort en 1449. L'empereur Frédéric III le créa duc de Modène et Reggio, par diplôme du 18 mai 1452, se réservant cependant pour cette faveur un cens annuel de 4,000 florins d'or. En 1459, le nouveau duc reçut aussi à Ferrare le pape Pie II (Ænéas-Sylvius-Picolomini.) L'an 1471, Borso fut à Rome, avec un cortége magnifique, visiter le pape Paul II (Pierre-Barbo), et se fit créer duc de Ferrare par le pontife, qui fit la cérémonie, le 14 avril, dans la basilique du Vatican. Il ne jouit pas long-temps de ce nouvel honneur, car il mourut à son retour à Ferrare, le 20 août de la même année.

Borso ne fut point marié: il mérita pendant les vingt ans de son règne l'estime des plus grands souverains, l'affection de ses peuples; c'étoit un prince accompli; il protégea les lettres, appela l'imprimerie naissante dans ses états; et Andreas Gallus fut (*suivant* Maittaire) le premier qui exerça cet art à Ferrare.

* VII. EST (César Ier d'), duc de Modène et de Reggio, né en octobre 1562, fils d'Alfonse d'Est, marquis de Montecchio et de Julie de La Rovère, et petit-fils du duc Alfonse Ier, et de Laure Eudochie des Dianti, succéda à Alfonse II, son neveu. Proclamé duc de Ferrare, de Modène et de Reggio, le 28 octobre 1597, en vertu du testament du duc Alfonse II, qui l'avoit déclaré son héritier, il envoya sur-le-champ un ambassadeur à Rome pour en faire part au pape Clément VIII (Hippolyte-Aldobrandin), qui, ne voulant pas le reconnoître, prétendit que le duché de Ferrarre étoit dévolu au saint-siége *ob lineam finitam, seu ob alias causas*, et fit publier un monitoire par lequel « il sommoit César de comparoître sous quinze jours à Rome, pour y déduire les raisons qui l'avoient porté à prendre le titre de duc de Ferrare, et donna en même temps aux troupes de l'état ecclésiastique l'ordre d'entrer dans le Ferrarais. César effrayé députe un nouvel ambassadeur au pape pour se justifier: ses droits et ses bonnes raisons embarrassent le sacré collége: on imagine d'envoyer des émissaires adroits pour séduire les habitans, et les engager, par des promesses magnifiques, à se donner au saint-siége: l'expédient réussit: les Ferrarais oubliant leur ancien attachement à la maison d'Est, comme ils avoient oublié précédemment leur attachement pour la maison Torelli, donnent dans les intrigues du pape, qui, pour achever de déterminer ceux qui restoient encore dévoués à leur souverain, publie, le 23 décembre 1597, une sentence par laquelle il déclare César d'Est (qu'il regardoit comme le fils d'un batard, sans oser cependant l'articuler), incapable de succéder au duché de Ferrare, excommunie ce prince avec tous ceux qui l'aideront à s'y maintenir, et soumet cette ville à l'interdit. Les différens potentats auxquels César s'étoit adressé, ne pouvant alors venir à son secours, et 25,000 hommes entrant dans ses états, il fut obligé de solliciter une suspension d'armes pour entrer en accommodement: il ne l'obtint qu'à condition, 1° qu'il déposeroit en secret les ornemens de la puissance ducale, en présence du magistrat de Ferrare; 2° qu'il remettroit en otage Alfonse, son fils aîné, âgé de 7 ans, entre les mains du cardinal Aldobrandin, neveu du pape, et légat à Bologne; ces conditions remplies, le cardinal neveu signa à Faenza, avec le ministre du duc, une capitulation, le 13 janvier 1598: elle portoit « que César d'Est seroit absous de toutes les censures, en renonçant à la possession du duché de Ferrare et de ses dépendances, et en cédant au pape la moitié de l'artillerie et des armes existantes dans la ville. Après avoir ratifié cet acte spoliatoire, le malheureux César sortit de Ferrare le 28 du même mois, et fut établir sa cour à Modène, où ses successeurs ont toujours résidé depuis. Par une bulle du mois de février suivant, le pape réunit le duché de Ferrare au saint-siége: mais, non content de s'emparer des fiefs relevant du duché, il s'empara aussi, contre la teneur de la capitulation, des biens allodiaux et des fiefs mouvans de l'empire, que la maison d'Est y possédoit: entre autres de Commachio. Les Ferrarais, trompés par les vaines promesses du pape, perdirent une

cour brillante ; les principales familles de la noblesse et beaucoup d'ouvriers se transportèrent à Modène : et la décadence de cette ville, jadis si superbe et si florissante, apprit aux peuples ce que l'on gagne à changer de maître. Le duc César donna tous ses soins à embellir sa nouvelle capitale. Il eut en 1602 une guerre avec les Lucquois, et mourut le 11 décembre 1608, laissant de Virginie de Médicis, sa femme, six garçons (*Voyez* ALFONSE n° XVI.), Louis, Hippolyte, Nicolas, Borso et Sorecto ; et trois filles, Julie, Ange-Catherine, et Laure, née en 1594, qui fut mariée en 1618 à Alexandre Ier, Pic duc de La Mirandole.

VIII. EST. (*Voyez* ALFONSE, n° XV.)

* IX. EST (Alfonse II d'), né le 22 novembre 1533, du duc Hercule II et de Renée de France, seconde fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, étoit au service de France lorsque son père mourut : il retourna sur-le-champ à Ferrare prendre possession de ses états, et fit son entrée dans cette ville avec Lucrece de Médicis, sa femme, fille de Cosme Ier, grand-duc de Toscane, qu'il avoit épousée en juin 1558, et qui mourut en 1561. Il épousa alors en secondes noces, en 1565, l'archiduchesse Barbe, fille de l'empereur Ferdinand Ier, qui mourut aussi sans enfans en 1572. Alfonse II fut, en 1566, au secours du roi de Hongrie, attaqué par les Turcs. Au bout de sept ans de veuvage, il épousa en troisièmes noces Marguerite de Gonzague, fille de Guillaume, duc de Mantoue, le 25 février 1579. Cette même année, ayant pris de l'ombrage des liaisons trop intimes de Torquato Tasso avec la princesse Léonore sa sœur, il fit enfermer ce célèbre poëte sous prétexte de folie. Le Tasse ne sortit de sa captivité qu'au bout de sept ans, et fut mourir à Rome en 1595. (*Voyez* TASSE, n° I.) Le duc Alfonse mourut sans postérité, à l'âge de 51 ans, aimé de ses sujets, des gens de lettres qu'il avoit protégés, et des artistes qu'il avoit employés à décorer les édifices publics de Ferrare et de Modène.

X. EST (Alfonse III d'). *Voyez* ALFONSE D'EST, n° XVI.

* XI. EST (Hippolyte d'), cardinal, étoit fils d'Hercule Ier, duc de Ferrare, et d'Eléonore d'Aragon, fille de Ferdinand, roi de Naples, et d'Isabelle de Clermont ; il naquit le 29 mars 1479. Le cardinal d'Aragon, son oncle, lui remit l'archevêché de Strigonie à l'âge de sept ans. Il fut finir ses études en Hongrie auprès de la reine Béatrix sa tante, y resta 8 ans, y fit des progrès dans les sciences et revint à Rome en 1493. Alexandre VI (Lenzoli-Borgia), le fit cardinal à l'âge de 15 ans, le 10 décembre de la même année. Après un second voyage en Hongrie, il revint en Italie donner des secours à Louis Sforce, dit le More, son beau-frère, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Français. Les désastres arrivés à Louis l'obligèrent à se retirer en Allemagne ; il en revint pour le mariage du duc Alfonse Ier, son frère, avec Lucrèce Borgia, fille du pape. Il entra alors dans les intérêts du roi Louis XII, et suspendit en 1509, dans la cathédrale de Ferrare, les soixante drapeaux que les Français prirent aux Vénitiens, en les forçant de lever le siége de cette ville. Il écrivit aussi l'histoire de cette guerre. Pendant les persécutions que le pape Jules II fit essuyer à la maison d'Est, le cardinal prit le parti de faire un troisième voyage en Hongrie ; il en revint lorsque Léon X prit la tiare.

Celui-ci l'envoya près François Ier en 1516. Le cardinal Hippolyte posséda aussi les archevêchés de Milan, de Narbonne et de Capoue. Une mort prématurée l'enleva en 1520. Ce prélat, fort bon mathématicien, étoit très-savant, cultivoit et protégeoit les lettres; mais on lui reproche d'avoir fait crever les yeux à son frère naturel, Jules, par un transport de jalousie, le voyant éperdument aimé par une femme dont il étoit lui-même très-amoureux.

* XII. EST (Hippolyte d'), cardinal de Ferrare, neveu du précédent, fils du duc Alfonse Ier, et de Lucrece Borgia, né le 25 août 1509, fut élevé par son père dans la science du gouvernement, vint dès sa jeunesse à la cour de France, et y fut dans la confidence intime du roi François Ier. Ce prince le fit entrer dans les plus grandes affaires, lui donna les archevêchés de Lyon, d'Auch et d'Arles, avec l'évêché d'Autun et l'abbaye de Flavigni, auxquels il joignit encore l'archevêché de Milan et l'évêché de Ferrare, et le fit nommer cardinal par le pape Paul III le 5 mars 1538. La république de Sienne s'étant mise sous la protection de la France, l'an 1552, Hippolyte fut chargé par Henri II de la gouverner, ce qu'il fit avec beaucoup de justice et de sagesse jusques en 1554. En 1561 il fut envoyé comme légat *à latere* auprès de Charles IX, assista au fameux colloque de Poissy, retourna à Rome et y mourut protecteur des affaires de France, le 2 décembre 1572, âgé de 60 ans. Muret, qu'il protégea, prononça son oraison funèbre. Il fit beaucoup de bien aux gens de lettres. Les bâtimens qu'il a élevé en France et les beaux jardins de Monte-Cavallo et de Tivoli sont des monumens qui attestent sa magnificence.

* XIII. EST (Louis d'), cardinal de Ferrare, fils du duc de Ferrare Hercule II et de Renée de France, seconde fille de Louis XII, né le 25 décembre 1538, fut à 10 ans coadjuteur de l'évêché de Ferrare. Pie IV l'éleva au cardinalat à la recommandation du roi Henri II, qui lui donna l'archevêché d'Auch. Il fut deux fois légat en France, puis protecteur des affaires de cette couronne à Rome, sous Henri III, qui le nomma commandeur du Saint-Esprit, à sa première création. Il se conduisit à Rome avec une noblesse d'ame peu commune, sacrifiant les intérêts de sa famille aux intérêts du roi qu'il servoit, du royaume de France qu'il regardoit comme une seconde patrie. La goutte l'enleva le 30 décembre 1586 à l'âge de 48 ans. « On l'appeloit le père des pauvres, la lumière du sacré collége et l'ornement de la cour romaine. » *Voyez* de Thou, liv. 84.

* XIV. EST (François Ier d'), duc de Modène et de Reggio, né le 5 septembre 1610, fils aîné du duc Alfonse III et d'Isabelle de Savoie, revenant d'un voyage fait l'année précédente en France, en Flandre et en Allemagne, prit les rênes du gouvernement, le 23 juillet 1629, par l'abdication de son père, qui, à cette époque, prit l'habit chez les capucins de Marano dans le Tirol. La peste, qui fut la suite de la guerre de 1630, ravagea ses états. Il épousa d'abord les intérêts de l'Espagne, acquit de cette dernière, pour 230 mille florins d'or, la principauté de Corrégio, et en obtint l'investiture de l'empereur Ferdinand II. Il fut, en 1638, à Madrid, où il tint sur les fonts de baptême l'infante Marie-Thérèse, qui épousa depuis Louis XIV. Il devint veuf, le 25 juin 1646, de Marie Farnèse, fille de Ranuce Ier, duc de Parme. Mécontent des Espagnols qui refu-

soient de retirer leurs troupes, restées en garnison à Corrégio depuis la vente de cette principauté, le duc François se retourna du côté de la France en 1647, et accepta le commandement de ses armées en Italie. Déjoué par la jalousie des généraux français, il fut réduit à faire la paix avec les Espagnols le 27 février 1649. Il venoit de perdre, treize jours avant, Victoire Farnèse, sœur de sa première femme, qu'il avoit épousée en 1648, par dispense du pape innocent X. Le 23 avril 1654 il prit en troisièmes noces Lucrèce Barberini, fille de Faddéo, prince de Palestrine, et d'Anne Colonna, petite-nièce du pape Urbain VIII. En mars 1655, le marquis de Caracena, gouverneur du Milanais, pour forcer le duc François à faire quitter au cardinal Renaud son frère le titre de protecteur de France, entra dans le Modénais avec les Espagnols. Le duc montra alors beaucoup de résolution et d'habileté : en attendant les secours de France et de Savoie qu'il avoit sollicités, il fit une si bonne contenance, avec le peu de troupes qu'il avoit, que le marquis de Caracena, après avoir inutilement assiégé Reggio, fut contraint de se retirer. Ayant réuni les Modénais aux troupes de France et de Savoie, commandées par le prince Thomas, le duc alla, dès le 24 juillet, faire le siége de Pavie. Un de ses pages y fut blessé à ses côtés, et lui-même le fut d'un coup de feu l'instant d'après ; ce qui l'obligea de se faire transporter à Asti, où il fut trois mois à obtenir sa guérison. Le siége de Pavie fut levé le 15 septembre suivant : le duc François étant venu à Paris resserrer ses liens avec la France, l'hiver de 1655, ce fut alors qu'il conclut le mariage du duc Alfonse IV son fils, avec Laure Martinozzi, nièce maternelle du cardinal Mazarin. De retour en Italie, il assiégea et prit Valence en septembre 1656, mit le siége devant Alexandrie le 17 juillet 1657, fut obligé de le lever le 19 août, envoya surprendre la ville de Trin en juillet 1658, prit Mortara le 15 août suivant, et vint mourir à Santhia, ou Sainte-Agathe, en Piémont, le 14 octobre de la même année. Il laissa du premier lit Alfonse IV, qui fut son successeur et généralissime des armées de France en Italie ; et trois filles, dont une religieuse, et deux mariées successivement à Ranuce II Farnèse (*V.* duc de Parme, Ranuce II) ; et du second lit Renaud II. (*Voyez* ci-après.) « Le duc François Ier joignoit à la science militaire le goût des belles-lettres et l'amour des beaux-arts, qui fleurirent sous son règne : ce fut lui qui commença le palais ducal de Modene, sur les dessins de l'Avanzini. »

* XV. EST (Renaud d'), fils du duc François Ier et de Lucrèce Barberini, né le 25 avril 1655, créé cardinal le 2 septembre 1686, succéda, en 1694, à son neveu le duc François II, fils du duc d'Alfonse IV, qui mourut sans enfans le 28 novembre 1695. Renaud épousa par procureur, dans le château d'Hanovre, Charlotte-Félicité, fille aînée du prince Jean-Frédéric, duc de Brunswick Hanovre, et réunit ainsi deux branches de sa maison, séparées depuis 600 ans ; les deux époux tirant leur origine commune d'Albert Azzon II, marquis d'Est. (*Voy.* ci-dessus EST, WELF *ou* GUELPHE, duc de Bavière et HANOVRE.) L'empereur, par un diplôme du 7 mai 1698, confirma le duc Renaud dans la possession de Corrégio, qui lui étoit disputée par Gilbert Siro, des anciens souverains de cette principauté. La duchesse de Modène étant sœur de la princesse Guillelmine-Amélie de Brunswick-Hanovre, qui avoit épousé l'empereur Joseph Ier,

détermina son mari à se déclarer pour la maison d'Autriche dans la guerre de la succession : il livra la forteresse de Brescello, le 6 janvier 1702, aux Impériaux, qui étoient aussi entrés dans la Mirandole : la France en marqua son ressentiment, en s'emparant de ses états. Le duc en sortit le 30 juillet pour se retirer à Bologne avec sa famille et sa cour. Le 8 décembre 1703, tous ses revenus furent saisis et confisqués, sous prétexte, dit Muratori, « que son ministre à Vienne avoit salué l'archiduc Charles, alors déclaré roi d'Espagne, et lui en avoit fait son compliment. Cependant les Impériaux ne traitoient guère mieux que les Français le malheureux duc Renaud : et la nuit du 19 au 20 novembre 1706, ils emportèrent d'assaut la ville de Modène. Le 15 janvier 1709, par un article particulier du traité conclu entre l'empereur et le pape Clément VIII, l'empereur sacrifia les justes prétentions du duc contre le pape, sur Comouachio. Elles devoient être mises en arbitrage, et l'empereur gardoit le fief, en attendant que les commissaires pussent décider des droits qu'il prétendoit y avoir. « Le duc de Modène, dit l'abbé de Mably, ne pouvant se déguiser, malgré ce qu'on sembloit avoir stipulé en sa faveur, que ses intérêts étoient sacrifiés à l'avidité de Joseph Ier, et que ce prince ne cherchoit qu'à cacher son usurpation sous le nom honnête d'un séquestre), protesta contre ce traité. » Le duc François-Marie Pic, prince de La Mirandole, avoit épousé, pendant la même guerre, le parti de la France et de l'Espagne : l'empereur Joseph Ier, qui avoit pris goût aux usurpations, sans aucun égard pour les droits bien fondés de la maison Torelli, à laquelle cette principauté de la Mirandole étoit substituée, la confisque, ainsi que le marquisat de Concordia, les met pour ainsi dire à l'encan, et fait au duc Renaud la faveur de les lui laisser au rabais : celui-ci en fit l'acquisition au mois de mai pour deux cent mille pistoles d'or, et en reçut l'investiture le 12 mars 1711, ainsi que le collier de la Toison d'or, en 1712. Pendant la guerre avec l'Autriche, le duc Renaud, chassé une seconde fois de ses états par les armées françaises et espagnoles, fut encore obligé de chercher un asile à Bologne, où il resta depuis 1734 jusqu'au mois de mai 1736, qu'il retourna à Modène. Il y étoit malade, lorsqu'il reçut, le 12 octobre 1737, de l'empereur Charles VI, l'investiture du comté de Novellara, retourné à l'empire par la mort du dernier comte Philippe de Gonzague, décédé sans enfans. Le duc Renaud mourut le 26 octobre 1737, laissant de Charlotte-Félicité son épouse, morte à Modène le 29 septembre 1710, le duc François III, qui suit, et trois filles, Bénédicte-Ernestine, et Amélie-Josephe, mortes sans avoir été mariées, et Henriette, qui épousa, 1° Antoine, duc de Parme, 2° Léopold, prince de Hesse-d'Armstadt, dont elle resta veuve en 1764, et qui mourut le 29 janvier 1777.

* XVI. EST (François-Marie d'), fils du précédent, né le 2 juillet 1698, avoit été marié le 21 juin 1720, étant prince héréditaire, avec Charlotte Aglaé (mademoiselle de Valois), fille de Philippe duc d'Orléans régent de France, célèbre par sa beauté, par ses amours, et par son dévouement héroïque pour le duc de Richelieu. François, créé chevalier de la toison d'or le 29 novembre 1751, faisoit la guerre contre les Turcs en Hongrie quand il fut appelé à succéder à son père : il acheva la campagne, fut nommé au retour général d'artillerie de l'empereur, et fit son entrée à Modène le 4 décembre 1737. Ce prince

reçut magnifiquement l'an 1739 le grand-duc François de Lorraine et la duchesse Marie-Thérese qui se rendoient dans leurs états de Toscane. Pendant la guerre de 7 ans, il voulut garder la neutralité entre la France et l'Autriche ; mais celle-ci fit entrer le roi de Sardaigne son allié dans les États de Modène en 1742, pour forcer le duc à se déclarer pour elle. François-Marie fut obligé, en juin, de quitter son palais de Sassuolo et de se retirer avec sa cour à Ferrare, d'où il passa à Venise. La ville de Modène ouvrit ses portes, mais la citadelle sous les ordres du comte Paludi ne capitula que le 28 du même mois. Aigri de ces hostilités, le duc François se déclara l'année suivante pour la maison de Bourbon : nommé par le roi d'Espagne généralissime de ses troupes en Italie, le duc prend le 9 mai le commandement de l'armée du comte de Gages, lève son camp de Rimini devant l'armée du prince de Labkowitz, se replie sur le royaume de Naples et manque d'être enlevé avec le roi de Sicile à la surprise de Vélétri. Il dut son salut à la vigilance d'un exempt de ses gardes du corps ; et ayant lui-même ainsi que le roi rallié leurs troupes, qu'une terreur panique avoit mises en fuite, ils tombèrent sur l'ennemi qui ne s'occupoit qu'à piller la ville et l'en chassèrent à leur tour. Pendant la campagne de 1745, le duc passant le Tanaro entre dans la Garfagnana, province de ses états occupés par les alliés, se rend maître de Castel-Nuovo le 24 avril, puis du fort Mont-Alfonso, pour faciliter la réunion de son armée avec celle de l'infant don Philippe; réunion qu'il effectua dans l'état de Gênes au mois de mai suivant. Le duc de Modène fut ensuite assiéger Tortone, qui capitula le 3 septembre, après une vigoureuse résistance : ayant reconnu Pudie, il entra dans cette ville la nuit du 21 au 22 du même mois par un acqueduc, surprit la place et s'en rendit le maître. Le duc de Modène, rétabli en 1748 dans ses états, par la paix d'Aix-la-Chapelle, fut l'année suivante en Angleterre au mois d'avril, et en repartit en juin pour se rendre à Cologne, arriva à Venise le 31 août, et rentra à Modène le 28 septembre 1752, après sept ans d'absence. L'impératrice Marie-Thérèse, ayant nommé son second fils gouverneur-général de la Lombardie, envoya au duc François la patente de vice-gouverneur de ces provinces ; en conséquence ce prince fut à Milan prendre possession le 9 janvier 1754. Le duc François-Marie perdit la duchesse sa femme le 19 janvier 1761, et lui survécut dix-neuf ans, étant mort à Varèse le 25 février 1780, âgé de 82 ans. Il laissa de son mariage, 1° Hercule-Renaud qui suit; 2° Marie-Thérèse-Félicité, née le 6 octobre 1726, mariée à Versailles le 29 décembre 1744, morte à Paris le 30 avril 1754 ; 3° Mathilde, née le 7 février 1729, morte à Trieste, sans avoir été mariée; 4° Marie-Fortunée, née le 24 novembre 1731, mariée le 27 février 1759, à Louis-François-Joseph de Bourbon, comte de la Marche, depuis prince de Conti, morte à Trieste en 1789 sans avoir laissé d'enfans.

* XVII. EST (Hercule-Renaud d'), dernier duc de Modène, né le 22 novembre 1727, succéda à son père en 1780 dans les états de Modène, Reggio et la Mirandole. Il avoit épousé, le 29 septembre 1741, Marie-Thérèse Alderan Cibo-Malaspina, fille du prince Alderam et de Guicharde Gouragne, des comtes de Novellara, dernière héritière de sa maison et des duchés de Massa et principauté de Carrara. Cette princesse avoit été destinée au jeune comte de Sois-

sons, qui mourut en 1734. La désunion s'étant établie entre le duc et et la duchesse, celle-ci se retira à Reggio, où elle tenoit sa cour. Elle étoit d'une grande douceur de caractère et d'une amabilité parfaite. Lors de sa mort, le duc donna le scandale de faire arrêter, sous prétexte de dilapidation, le comte Vincent Porti grand-maître de la duchesse, qu'elle honoroit d'une affection particulière, et qu'il accusa, malgré le grand âge de cette princesse, d'avoir été son amant. Hercule-Renaud avoit de l'esprit, des connoissances, de l'activité pour les affaires; mais un caractère difficile, égoïste et vindicatif; magnifique dans les choses d'apparat ou vraiment d'utilité publique il étoit pour lui-même d'une parcimonie ridicule. Son défaut principal fut l'avarice. Il travailla toute sa vie à former un trésor dont partie fut par la suite saisie à Venise à et Gênes par les Français, et pour parvenir à son but, il chargeoit d'impôts ses sujets. Un de ses ministres eut assez de courage pour lui représenter qu'il les fouloit injustement, assez de probité pour lui donner sa démission plutôt que d'y contribuer : ce fut le marquis Gherardo-Rangone, homme illustre par sa naissance et par ses vertus, protecteur éclairé des sciences et des lettres, fondateur d'une académie à Modène, et dont le mérite, relevé par la modestie, étoit connu dans presque toute l'Italie. Il avoit renoncé depuis ce jour aux affaires, et vécu pendant plus de quinze ans froidement avec le duc. L'invasion des armées françaises en Italie, forçant celui-ci à diviser ses trésors et à se mettre lui-même en sûreté, il ne trouva personne qui eût assez d'expérience, de poids et d'habileté pour tenir les rênes du gouvernement en son absence, et dans un danger aussi imminent. Il eut recours au marquis Rangone. En vain celui-ci s'excusa-t-il sur sa santé et sur son âge. Le duc insista vivement et lui dit « qu'il devoit cette preuve de dévouement à son souverain, qui, s'il ne l'avoit pas toujours aimé, l'avoit toujours estimé; qu'il la devoit à la maison d'Est, à laquelle il étoit apparenté, qu'il la devoit à l'état et à ses concitoyens, dont le vœu l'appeloit universellement à cette place éminente », et le marquis Rangone fut forcé d'accepter la place de président du conseil de régence, quoiqu'il en sentît tout le danger. L'esprit d'insurrection, qui s'étoit déjà propagé, se manifesta d'abord à Reggio. Le président fit comprimer l'insurrection par ses troupes; mais elle recommença peu après. Elle éclatoit de même à Modène. Sur le compte qui lui en fut rendu, le duc furieux ordonna au marquis Rangone de faire tourner les canons contre la ville, de la foudroyer, et si elle prenoit le parti des Français, d'y faire mettre le feu. Le marquis fit toutes les représentations possibles au duc pour le faire changer de résolution, il ne put l'ébranler. Pendant ce temps, les Français s'étant approchés rapidement, les insurgés ne gardèrent plus de mesures, et étoient prêts à se porter à tous les excès.... Alors le marquis Rangone et le conseil, ne voulant point exécuter les ordres violens du duc, préférèrent de traiter avec le général Bonaparte, et s'en rapporter à sa loyauté plutôt que d'exposer la ville de Modène à tous les malheurs d'une résistance inutile et sans but, et aux fureurs de la populace déchaînée dans l'intérieur. L'événement justifia cette sage détermination. Le marquis Rangone, après avoir remis, en juin 1796, la ville et le Modénois entre les mains du général Rusca, et déposé son autorité, aima mieux perdre une partie de ses biens, en se retirant à Trieste auprès d'un prince qui ne l'aimoit pas,

mais qu'il croyoit ne devoir point abandonner dans son malheur, que de sauver une fortune considérable en rentrant à Modène, afin qu'on ne pût pas penser que des motifs d'intérêt particulier, ni de propension pour la France, eussent influé un seul instant sur sa détermination. Il en fut mal récompensé. Le duc, aigri par ses malheurs, et irrité de ce qu'il n'avoit pas voulu exécuter ses ordres sévères, et satisfaire sa vengeance, ne voulut pas le voir. Le marquis s'en consola par le témoignage de sa conscience, par la certitude du bien qu'il avoit fait, par l'estime que le vainqueur même conçut pour lui, par les bénédictions de ses concitoyens qui lui devoient leur salut, et se retira à Venise. Le duc mourut à Trieste peu d'années après, et la princesse de Bourbon-Conti et la princesse Mathilde, ses sœurs, le suivirent de près au tombeau. De son mariage avec la princesse Cibo-Malaspina, le dernier duc Hercule Renaud n'a laissé qu'une fille unique, Marie-Béatrix, née le 7 avril 1750. Elle devoit épouser l'infant Don Ferdinand I, dernier duc de Parme, ce qui eût opéré la réunion des états de Parme et de Modène; mais du Tillot ayant échoué dans la négociation de ce mariage, elle épousa, le 15 septembre 1771, l'archiduc Ferdinand, frère des empereurs Joseph et Léopold, gouverneur de la Lombardie autrichienne; et devint veuve le 23 décembre 1800. Elle est aujourd'hui mère de quatre princes et de trois princesses, dont la dernière, Marie-Louise-Béatrix, a épousé l'empereur d'Autriche François II. C'est dans l'archiduchesse Marie-Béatrix, princesse connue de toute l'Europe par son savoir, son esprit et ses vertus, que finit l'antique et illustre maison d'Est.

† I. ESTAING (Charles Henri, comte d'), naquit en 1729 à Ravel en Auvergne, d'une famille ancienne et illustre, depuis qu'un d'Estaing, combattant à la bataille de Bouvines, près de Philippe-Auguste, et lui ayant sauvé la vie, obtint de ce monarque le droit de porter sur son écu les armes de France. Le comte d'Estaing servit d'abord dans l'armée de terre, et fut colonel d'un régiment d'infanterie. Il passa dans l'Inde en qualité de brigadier, et fut pris en 1759 au siége de Madras. Relâché sur sa parole, il se mit à la tête de deux batimens, détruisit le comptoir anglais de Gomron, dans le golfe Persique, et s'empara ensuite des établissemens anglais dans l'île de Sumatra. Pris une seconde fois dans ces parages, il fut conduit en Angleterre, et jeté dans un cachot à Portsmouth. Devenu ennemi implacable de l'Angleterre, il chercha toutes les occasions de lui nuire. A la paix de 1763, il fut fait lieutenant-général des armées navales, et chevalier des ordres en 1767. En 1778, lorsque la France résolut de soutenir les Anglo-Américains contre leur métropole, le comte d'Estaing, alors vice-amiral, fut choisi pour commander une escadre de douze vaisseaux destinée à agir en leur faveur. Il partit de Toulon et arriva à la Nouvelle-Angleterre, où il eut à lutter non seulement contre les Anglais, mais encore contre les préventions fâcheuses que les peuples de ces contrées avoient conçues contre les Français. Quelque temps après, obligé d'aller au secours des colonies françaises, que les Anglais menaçoient, il tenta en vain de reprendre Sainte-Lucie, dont ils s'étoient emparés. Il fut plus heureux à la Grenade, dont il se rendit maître. A la suite de cette conquête, il soutint un combat contre l'amiral Byron, et retourna avec sa flotte à la Nouvelle-Angleterre; il y mit le siége devant Savanah; un délai de vingt-quatre

heures qu'il accorda à cette ville l'empêcha de la prendre. Blessé deux fois dans un assaut, il fut obligé de lever le siége, et revint en France en 1780. L'année suivante il eut le commandement d'une flotte qu'il ramena de Cadix à Brest, et il étoit encore à la tête des flottes combinées à Cadix, lorsque la paix se fit en 1783. De retour dans sa patrie, il devint membre de l'assemblée des notables en 1787. Peu reconnoissant des graces dont la cour l'avoit comblé, il se jeta dans la révolution, et fut nommé commandant de la garde nationale de Versailles en 1789. D'Estaing s'étoit fait patriote par système, mais il resta toujours courtisan par habitude et par ambition. Le 14 septembre il écrivit à la reine pour l'avertir que le bruit se répandoit que Louis XVI vouloit fuir, et pour la détourner de ce projet. Le 18, craignant que les gardes françaises ne fissent une irruption à Versailles, il obtint du comité militaire et de la municipalité une réquisition pour faire venir dans cette ville le régiment de Flandre; mais le 5 octobre, il ne parut pas un seul instant à la tête de la garde nationale, et ne fit pas le moindre effort pour empêcher la translation du roi à Paris. Dès-lors sa place perdit toute son importance, et il resta à Versailles dans la nullité la plus parfaite. Le 7 il écrivit à la reine pour la féliciter sur le courage qu'elle avoit montré dans la nuit du 5 au 6, lui conseiller de prendre des manières populaires, et de tâcher par-là de gagner et d'influencer une partie de l'assemblée nationale. Toujours fidèle à ses principes, il adressa, en 1791, dès qu'il sut que le roi étoit arrêté, une lettre remplie de protestations de dévouement à l'assemblée. Le 6 mars 1792, il obtint le grade d'amiral que lui fit obtenir le député Rouyer, auquel il faisoit assidument la cour. Dans le procès de la reine, il déclara n'avoir rien à déposer contre elle, mais il ajouta qu'il avoit personnellement à se plaindre de cette princesse, tandis qu'il lui devoit tout son avancement. Ses ménagemens, sa conduite ambiguë ne le sauvèrent pas de la proscription. Arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire, il périt le 29 avril 1793, à l'âge de 65 ans. Craint des soldats, peu aimé des officiers de la marine, il montra dans ses expeditions plus de bravoure que d'intelligence. D'Estaing est auteur d'un petit poëme intitulé le *Rêve*, Paris, 1755, in-12, et des *Thermopiles*, tragédie de circonstance, Paris, 1791, in-8°.

* II. ESTAING (N. d'), général français, commanda long-temps la 4e d'infanterie de ligne, se distingua dans toutes les affaires où son corps se trouva, et reçut plusieurs blessures. Il passa en Egypte avec le général Bonaparte, et se signala à la bataille des Pyramides, où il fut fait général de brigade, et, la campagne suivante, il fut élevé au grade de général de division. A la bataille d'Aboukir, commandant l'infanterie légère de l'avant-garde, par ses bonnes dispositions, il culbuta la première ligne des Turcs, qu'il jeta dans la mer. Le 21 mars 1801, le général Menou lui avoit donné le commandement de l'avant-garde; mais il fut grièvement blessé au commencement de l'action, et revint en France quelque temps après, estropié des suites de ses blessures. Ce général, qui avoit exposé plusieurs fois ses jours pour la défense de la patrie, fut tué en duel à Paris, à la suite d'une querelle particulière. Le gouvernement se montra sensible à sa perte, et accorda une pension à sa veuve.

I. ESTAMPES (Léonor d'), d'une illustre maison du Berri, placé d'abord sur le siége de Chartres en 1620,

et transféré à l'archevêché de Reims en 1641, signala son zèle pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, en faisant condamner deux libelles, l'un intitulé *Admonitio ad regem christianissimum*, par le jésuite Eudæmon; et l'autre intitulé *Mysteria politica*, par le jésuite Keller. Ces deux ouvrages attaquoient l'autorité des rois. Ce fut l'occasion d'une des plus violentes tempêtes que les jésuites aient jamais essuyées. D'Estampes dressa la censure des deux livres: elle fut adoptée par toute l'assemblée; mais quelques évêques, partisans de la société, signèrent un désaveu de la censure, et firent évoquer l'affaire au conseil. L'évêque de Chartres leur proposa vainement, pour faire cesser les murmures qu'une telle conduite excitoit parmi les bons citoyens, de reconnoître les vérités que les deux jésuites avoient appuyées. Les esprits étoient si peu éclairés alors, que, dans les états-généraux de 1614, le tiers-état ne put jamais obtenir la publication de la déclaration, « qu'aucune puissance, ni temporelle ni spirituelle, n'a droit de disposer du royaume, et de dispenser les sujets de leur serment de fidélité. » Les choses changèrent tellement depuis, que, dans le siècle suivant, Benoît XIV imposa silence à des religieux qui vouloient soutenir dans une thèse la proposition contre laquelle le tiers-état s'étoit vainement élevé en 1614.

II. ESTAMPES - VALENÇAY (Achille d'), connu sous le nom de *Cardinal de Valençay*, né à Tours en 1593, se signala aux siéges de Montauban et de La Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal-de-camp. Il passa ensuite à Malte, où il avoit été reçu chevalier de minorité dès l'âge de dix-huit ans. La Religion lui confia la place de général des galères. Son courage éclata dans toutes les occasions, et sur-tout à la prise de l'île Sainte-Maure dans l'Archipel. Le pape Urbain VIII, l'ayant appelé à Rome, pour se servir de son bras contre le duc de Parme, il mérita par ses services d'être créé cardinal en 1643, par préférence au savant Hallier. Ce fut vers le même temps qu'il soutint les intérêts de son pays contre l'ambassadeur d'Espagne avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal de Valençay mourut le 15 juillet 1646, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtoient guère plus à faire qu'à proposer. Léonor son frère, archevêque de Reims, mourut en 1651, à 63 ans: et Henri son neveu, grand-prieur de France, finit ses jours à Malte en 1678, à 75 ans. Il avoit été ambassadeur à Rome, et s'y étoit distingué.

III. ESTAMPES (Jacques d'), de la famille du précédent, plus connu sous le nom de *Maréchal de la Ferté-Imbault*, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanais, etc., fils de Claude d'Estampes, capitaine des gardes-du-corps de François de France, duc d'Alençon, porta les armes dès sa jeunesse, et se signala en divers siéges et combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre l'an 1641, et rappelé quelque temps après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine Anne d'Autriche lui procura le bâton de maréchal de France en 1651: c'étoit une récompense due à son exactitude, à sa vigilance et à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny, près Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

IV. ESTAMPES (la duchesse d'). *Voyez* PISSELEU.

ESTANG (l'). *Voy.* LESTANG.... SALLE, n° II.... *et* TENDE.

* ESTANGE (Jacques), auteur calviniste du 16e siècle, de qui l'on a, outre un *Ouvrage d'astronomie*, des *Dixains catholiques tirés d'aucuns lieux communs de l'Ecriture sainte*, etc., imprimés à Bale en 1565.

* ESTCOURT (Richard), comédien et auteur dramatique, né à Tewkesbury, au comté de Glocester, mort en 1713. Il a donné deux pièces de théatre. I. *Le Bel exemple*, comédie. II. *Prunella*, divertissement.

* ESTE (Isaïe d'), Padouan, chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, florissoit à la fin du 15e siècle. Il a donné en italien un long *Commento sopra la Cantica* à l'usage des religieuses de son ordre. Il mourut à Venise supérieur du couvent de Sainte-Marie de la Charité.

* ESTELA (le P. DIDIER d'), écrivain ascétique, naquit à Estela dans le royaume de Navarre en 1524. Après avoir fait ses premières études on l'envoya à l'université de Toulouse en France, pour y perfectionner son éducation; mais la guerre s'étant allumée entre François Ier et Charles V, Estela fut forcé d'aller finir ses études à l'université de Salamanque. Quelque temps après il embrassa la vie monastique, et mérita la confiance de Philippe II, qui le nomma son théologien consultant. Estela, lié d'amitié avec le célèbre Sacori Rui-Gomez de Silva, partit avec lui pour Lisbonne, où il demeura long-temps; mais, las d'une vie tumultueuse, il revint à Salamanque pour jouir du repos dans la retraite du cloître, et mettre à exécution les réformes qu'il croyoit nécessaires pour l'honneur de l'ordre. Cette idée lui ayant attiré des ennemis parmi ses confrères, il fut arrêté. Cependant son innocence triompha; la liberté lui fut rendue, et il fut élu provincial de son ordre, place qu'il refusa pour pouvoir se livrer tout entier aux sciences. Il a laissé un *livre* divisé en trois parties, intitulé, 1° *De la vanité du monde;* 2° *Traité des cent méditations sur l'amour de Dieu;* 3° *Vie et perfection de saint Jean l'évangéliste.* Ces trois ouvrages sont écrits en espagnol. On a en outre de lui trois autres ouvrages écrits en latin. I. *Opuscula varia et commentaria super Lucam.* II. *Modus concionandi et commentaria super psalmum CXXXVI.* III. *Tabulæ rerum omnium ad Evangelia totius anni distributæ.* Son style est clair, facile et concis. Estela est mort dans son couvent, le 1er août 1578, à la 54e année de son âge.

† ESTERHAZI (Paul), vice-roi de Hongrie, naquit en 1635. Elevé au premier grade militaire, il donna dans toutes les occasions des preuves signalées de son courage et de ses lumières; il contribua à la délivrance de Vienne en 1685, et conduisit au siége de Bude des troupes nombreuses levées à ses frais. Les empereurs Ferdinand III, Léopold Ier, Joseph Ier, et Charles VI, lui donnèrent sans cesse des preuves de leur estime; et il les méritoit par ses vertus et son zèle pour le bien public. Il mourut le 26 mars 1713 à Eysenstald, où l'on voit son tombeau, avec un distique latin à sa louange.

† I. ESTÈVE (Jean), troubadour provençal, né à Béziers, s'attacha à Guillaume, seigneur de Lodève, qui commandoit en 1285 la flotte française envoyée par Philippe-le-Bel contre l'Espagne. Guillaume fut fait prisonnier, et Jean Estève célébra dans un *Sirvente* sa captivité, en enga-

geant le roi de France à payer promptement sa rançon et à le délivrer. Les plus agréables des productions de ce poëte sont *deux pastourelles* qui ont de la naïveté et assez de grace. « Pauvre qui est jeune, dit-il, est bien riche quand il vit joyeux ; et plus riche est-il que le vieux riche qui passe toute l'année dans la tristesse ; l'or et l'argent ne peuvent lui donner de la joie. »

* II. ESTÈVE (Pierre-Jacques), médecin, né à Valence en Espagne, fut célèbre dans le 16[e] siècle, tant par les heureux succès de sa pratique, que par son excellente méthode d'enseigner. On a de lui un *Commentaire* sur le second livre des Épidémiques d'Hippocrate, qui parut à Valence en 1551, in-fol. On lui contesta, sans fondement, ce commentaire, en prétendant qu'il étoit de Galien.

* III. ESTÈVE (Louis), médecin de Montpellier, a publié les ouvrages suivans : I. *Traité de l'ouïe, auquel on a joint une observation qui peut servir à éclaircir l'action du poumon du fœtus*, Avignon, 1751, in-12. II. *Quæstiones chymico-medicæ duodecim pro cathedrâ vacante per obitum D. Serane*, 1759, in-4°. III. *La vie et les principes de M. Fizes, pour servir à l'histoire de la médecine de Montpellier*, 1765, in-8°.

* ESTH (Lubert), né à Strasbourg en 1569, après avoir beaucoup voyagé, prit le bonnet de docteur a Bâle, et vint pratiquer son art à Creutznach, d'où il sortit pour remplir la chaire de médecine à Heidelberg en 1598, où il mourut en 1606, ne laissant qu'un seul ouvrage, intitulé *Dilucida brevis et methodica formularum tractatio*, Hanoviæ, 1604, in-8°.

I. ESTHER *ou* ÉDISSA, Juive de la tribu de Benjamin, cousine germaine de Mardochée, dont le roi Assuérus fit son épouse, apres avoir répudié Vasthi. Ce monarque avoit un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation juive. Ce favori, irrité de ce que Mardochée lui refusoit les respects que les autres courtisans lui rendoient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un temps marqué. Esther, ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, et la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'Aman avoit destiné à leur perte. C'est en mémoire de cette délivrance que les Juifs instituèrent la fête de Purim ou des Sorts, parce qu'Aman s'étoit servi du sort pour savoir quel jour seroit le plus malheureux aux Israélites. Les historiens ne conviennent pas entre eux du temps auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Écriture appelle Assuérus. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'Esther ne paroissent convenir qu'à Darius, fils d'Hystaspes. On est encore plus partagé sur l'auteur de ce livre. Le sentiment le plus commun est qu'on doit attribuer à Mardochée au moins les neuf premiers chapitres : le reste ne se trouve pas dans l'hébreu ; néanmoins, le concile de Trente l'a reconnu canonique en son entier.

† II. ESTHER, autre belle Juive, brilla au 14[e] siècle, sous Casimir III, dit le Grand, roi de Pologne, qui en fit sa maîtresse. Ce prince accorda de très-grands priviléges en Pologne et en Lithuanie aux Juifs, en considération de celle qu'il aimoit, et le peuple circoncis donna autant de bénédictions à la nouvelle Esther que les anciens Hébreux à leur reine. *Voyez* l'article BARBE, n° III.

III. ESTHER, de Beauvais, savante connue dans le 16[e] siècle, écrivoit en prose et en vers. Plusieurs de ses pièces sont insérées dans les œuvres de Béroalde de Verville, publiées en 1583.

I. ESTIENNE (François d') seigneur de Saint-Jean de la Salle et de Montfuron, conseiller au parlement d'Aix sa patrie, ensuite président aux enquêtes au parlement de Paris, et enfin président à mortier au parlement de Provence. Ce magistrat, l'un des plus savans jurisconsultes du 16[e] siecle, a laissé un livre estimable sous le titre de *Decisiones Stephani.*

*II. ESTIENNE (Nicole), femme de Jean Liébaut, médecin de Paris, et fille de Charles Estienne, oncle du précédent, de qui l'on a, entre autres ouvrages, la comédie de l'*Andrie*, traduite de l'Andria de Térence, in-16, Goth., Paris 1540; et celle du *Sacrifice des professeurs de l'académie sénoise nommés Introvati*, etc., traduite de l'italien, Lyon, in-16, 1543, réimprimée sous le titre des *Abusez*, etc., Paris 1556, aussi in-16. Cette femme, célèbre par son esprit dans le 16[e] siècle, a composé plusieurs ouvrages de poésie qui n'ont point été imprimés. Duverdier cite entre autres des *Contre-stances pour le mariage*, c'est-à-dire *réponses aux stances que Philippe Desportes a faites contre le mariage.*

III. ESTIENNE (les imprimeurs), *Voyez* ÉTIENNE, n° XIX à XXII.

* ESTIVAL (Jean d'), né dans le 16[e] siècle, est auteur d'une pastorale en cinq actes et en vers, avec un prologue en prose, intitulée le *Boccage d'amour où les rets d'une bergère sont inévitables.* Cette pastorale a été imprimée in-12, à Paris, en 1608.

† ESTIUS (Guillaume), né vers l'an 1542 à Gorcum en Hollande, de l'ancienne famille d'Est, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1580. Ses talens le firent appeler à Douay, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de Saint-Pierre, et chancelier de l'université. Il mourut dans cette ville en 1613. Tout le temps de sa vie fut employé à composer et à enseigner. On doit à ses veilles, I. Un *Commentaire* sur le maître des sentences, en 2 vol. in-fol., Paris 1696. Cet ouvrage, écrit avec netteté et clarté, et nourri des passages de l'Écriture et des Peres, est fort recommandé aux jeunes théologiens par Dupin. II. Un *Commentaire* sur les Épîtres de saint Paul, en 2 vol., Rouen, 1709, in-fol., rempli d'une vaste et solide érudition, mais trop diffus. Il est vrai qu'avec ce commentaire on peut facilement se passer de tous les autres. Jean de Gorcum en a donné un abrégé dans sa *Medulla Paulina*, Lyon, 1623, in-8°. III. Des *Notes sur les endroits difficiles de l'Écriture sainte*, Douay, 1628, in-fol., desquelles Calmet faisoit peu de cas, mais que d'autres savans ont conseillé de lire pour la clarté et la solidité. Cet ouvrage est le fruit des conférences qu'Estius faisoit dans le séminaire de Douay; il n'est donc point étonnant qu'il y ait mêlé quelquefois des questions théologiques aux interprétations littéraires. IV. Un *Discours* latin, prononcé en 1587, contre ceux qui sont économes de leur savoir, et qui, renfermant leurs lumieres dans le cabinet, refusent de les communiquer au dehors. Ce discours est à la fin du *Tractatus triplex de ordine amoris*, Louvain, 1685. Estius est encore auteur d'une *Histoire des martyrs de Gorcum*, imprimée à Anvers en 1604, in-8°. C'est la date de l'impression de la traduction hollan-

daise de cet ouvrage par Guillaume Spoelberg, correcteur des minimes de Malines. L'original latin est de 1603. Le martyrologe en question se rapporte au massacre abominable du clergé catholique, que les troupes de Lumey, comte de La Marck, firent à Gorcum en 1572. Les cruautés de ce chef, qui s'étendirent à beaucoup d'autres villes de la Hollande, sont également blâmées par tous les historiens hollandais, tels que Hoofd, Bor, etc. Dans cet ouvrage, il comble d'éloges, et il présente comme un rare modèle de piété l'infame assassin de Guillaume I, *Balthasar Gérard*. (Le morceau sur cet assassin est le 6e chapitre du livre IV.) Il compare son supplice à celui de saint Jean de Nicomédie, qui obtint la palme du martyre sous Dioclétien, pour avoir arraché un édit de l'empereur contre les chrétiens : il le loue de s'être préalablement armé du bouclier de la prière, etc. (*Voy.* pag. 338, 340.) Estius avoit déjà antérieurement attaché son approbation à une brochure imprimée à Douay, chez Boguert, sous le titre de *Martyre glorieux et triomphant de Balthasar Gérard*. Tous les écrits d'Estius sont en latin.

ESTOCART (Claude l'), célèbre sculpteur d'Arras, né dans le 17e siècle. On admiroit de lui la *Chaire de Saint-Etienne-du-Mont* à Paris, exécutée sur les dessins de Laurent de La Hire, peintre renommé. Un ange sembloit y appeler, au son de la trompette, les chrétiens à venir entendre la parole divine ; mais on a critiqué avec raison le Samson qui supportoit le monument, et dont l'allégorie est fausse.

* ESTOCQ (Hermann, comte de l'), fils d'un barbier, né à Celle en Hanovre, se rendit à Pétersbourg pour y exercer la même profession. Il sut gagner l'affection des personnes qu'il fréquentoit, et parvint à se faire nommer chirurgien de la princesse Elizabeth, à laquelle il resta dévoué, même au péril de sa vie. Par un plan bien concerté et par son courage, il réussit à la placer sur le trône le 26 novembre 1741, sans avoir été secondé par un seul des grands. Alors il fut nommé son premier médecin, conseiller intime, et directeur général de la chancellerie de médecine. L'empereur Charles VII l'éleva à la dignité de comte d'empire. L'impératrice lui promit de le protéger contre ses ennemis tant qu'elle vivroit. Il décida les plus importantes affaires de l'état ; mais deux de ses ennemis, le comte Bestuschef Rinmin et le comte Apraxin, jaloux de son pouvoir, le calomnièrent auprès de l'impératrice, de sorte qu'il fut arrêté avec son épouse en novembre 1748, et transporté dans une forteresse. On ne put lui imputer aucun crime ; cependant ses biens furent confisqués. L'impératrice, qui enfin reconnut son innocence, le fit transporter dans une prison moins rigoureuse située dans le gouvernement d'Archangel. Comme ses ennemis le craignoient toujours, l'impératrice n'osoit le faire remettre en liberté. Pierre III, à son avénement au trône, ordonna son élargissement et le nomma conseiller intime. Après sa sortie de prison, il ne se mêla plus des affaires, et mourut en juin 1767.

† I. ESTOILE (Pierre de l'), grand-audiencier de la chancellerie de Paris, mort en 1611, laissa divers manuscrits dont on tira, I. Son *Journal de Henri III* ; l'abbé Lenglet du Fresnoy en a donné une édition en 1744, en 5 vol. in-8°. L'éditeur l'a enrichie de plusieurs pièces rares sur la Ligue, choisies dans la foule des libelles, des satires et des ouvrages polémi-

ques que ces temps orageux produisirent. Ce Journal commenceau mois de mai 1574, et finit au mois d'août 1589. II. *Journal du règne de Henri IV*, avec des *Remarques historiques et politiques du chevalier C... B... A..* (l'abbé Lenglet du Fresnoy), et plusieurs *Pièces historiques et politiques* du même temps, La Haye, 1741, 4 vol. in-8°. Il faut remarquer que les années 1598, 1599, 1600, 1601, manquent dans le Journal de l'Estoile. On y a suppléé dans cette édition par des supplémens donnés pour la première fois en 1656, et dont l'auteur est anonyme. Les deux Journaux du grand-audiencier avoient été publiés par MM. Godefroi à Cologne (Bruxelles); le premier, sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8°; le second, sous celui de *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, 1719, 2 vol. in-8°, avec figures. Ces Mémoires renfermant plusieurs choses retranchées dans l'édition de l'abbé du Fresnoy, les curieux les recherchent d'autant plus qu'ils sont devenus rares. L'Estoile paroît dans ses deux Journaux attaché au parlement, bon citoyen, honnête homme, écrivain véridique, qui dit également le bien et le mal, le bien avec plaisir, le mal avec naïveté. Il étoit très-instruit de toutes les particularités du règne de Henri III, et de celui de Henri IV, et il entre dans les détails les plus curieux. Les affaires de l'état y sont pêle-mêle avec celles de sa famille. Les morts, les naissances, les prix des denrées, les maladies dominantes, les événemens plaisans ou tristes, et tout ce qui fait le sujet des conversations, est l'objet de son Journal. Il se rétracte avec autant de bonne foi qu'il avoit affirmé avec facilité. Ce répertoire présente un tableau fidèle des bruits populaires, de leur origine souvent si incertaine, de leur accroissement impétueux, et de leur chute aussi rapide que leur naissance. L'auteur cache sous un air simple et franc un caractère caustique et malin : il n'est donc pas étonnant qu'il ait eu beaucoup de lecteurs. Le manuscrit original des Journaux, écrit de la main de l'Estoile, formoit 5 vol. in-fol., et se voyoit dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Acheul d'Amiens, à laquelle il avoit été donné par Pierre Poussemothe DE L'ESTOILE, son neveu. Il est malheureux qu'on ne sache pas où sont passés ces manuscrits de Pierre de l'Estoile; ils contenoient bien des choses qui ne sont pas dans les différentes éditions qui en ont été données.

† II. ESTOILE (Claude de l'), sieur du Saussay et de la Boissinière, fils du précédent, né à Paris en 1597, moins célèbre que son père, quoiqu'il fût un des cinq auteurs que le cardinal de Richelieu employoit à faire ses mauvaises pièces dramatiques, fut reçu à l'académie française en 1632, et mourut en 1652. Peu accommodé des biens de la fortune, et ayant épousé une femme qui n'étoit pas plus riche que lui, il quitta la capitale. Pélisson dit de lui : « qu'il avoit plus de génie que d'étude et de savoir. » Il connoissoit pourtant assez bien les règles du théâtre. C'étoit un censeur difficile, et pour lui-même, et pour les autres. Il fit, dit-on, mourir de de douleur un jeune Languedocien, venu à Paris avec une comédie qu'il croyoit un chef-d'œuvre, et dans laquelle le sévère critique reprit mille défauts. On rapporte de Claude de l'Estoile ce qu'on a conté de Malherbe et de Molière, qu'il lisoit ses ouvrages à sa servante. On prétend qu'il ne travailloit jamais qu'à la lumière. On a de lui des *Pièces de théâtre*, très-médiocres : *La belle Esclave*, tragi-comédie, représentée et imprimée in-4°, à Paris

en 1643. *Le ballet des fous*, représenté en 1627, et *l'Intrigue des filoux*, Paris, 1648, in-12. Des *Odes* et des *Stances* qui offrent quelquefois de la précision, de l'énergie, ou de la délicatesse. Ses *Odes* se trouvent dans le Recueil des poëtes français, 1692, 5 vol. in-12, ainsi que dans celui des Muses illustres, compilé par Colletet, fils. L'Estoile fit encore le second acte de la comédie des *Thuilleries*, et il eut beaucoup de part à celle de *l'Aveugle de Smyrne*. Lorsque l'académie française entreprit la critique du Cid, ce fut encore l'Estoile qui fut chargé d'examiner la versification de cette pièce. Son fils Pierre-Poussemothe DE L'ESTOILE, abbé de Saint-Acheul d'Amiens, où il mourut à la fin de l'année 1718, est auteur de quelques *Traités historiques*, dont il avoit puisé l'idée dans les Journaux de son oncle.

† ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), cardinal, archevêque de Rouen, fils de Jean d'Estouteville, d'une ancienne et illustre famille de Normandie, éteinte depuis 1566, fut chargé de commissions importantes sous les regnes de Charles VII et de Louis XI, réforma l'université de Paris, et protégea les savans. C'étoit un homme intrépide et exact observateur de la justice. On dit que le barigel de Rome ayant surpris un voleur, qu'il vouloit faire mourir sur-le-champ, et ne trouvant pas de bourreau, obligea un prêtre français, qui passoit par ce même endroit, de faire cet office, indigne de son caractère. Le cardinal l'ayant su, et n'ayant pu en tirer raison, envoya chercher le barigel, et le fit pendre aussitôt à une fenêtre de son hôtel. Partisan zélé de la pragmatique sanction, il assembla les évêques à Bourges, où l'on traita des moyens de bien observer ce règlement. On prit des mesures à cet égard, malgré les instances que les députés de l'église de Bordeaux et Pierre leur archevêque firent en faveur du pape, à qui ils vouloient qu'on laissât une pleine puissance. D'Estouteville mourut à Rome, doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédoit six évêchés, tant en France qu'en Italie, quatre abbayes et trois grands prieurés; mais il en employoit la meilleure partie à la décoration des églises dont il étoit chargé, et au soulagement des pauvres. C'est lui qui fit achever le beau château de Gaillon, un des plus beaux monumens du 16e siècle, qui avoit été commencé par le cardinal George d'Amboise. (*Voyez* ce nom.) La principale partie de la succession de la maison d'Estouteville passa dans celle de Bourbon par le mariage d'Adrienne, duchesse d'Estouteville, avec François de Bourbon, comte de Saint-Paul.

ESTRADA (Marie d'), femme d'un soldat de Fernand Cortez, suivit ce dernier à la conquête du Mexique, et se distingua par sa valeur dans les combats. Armée d'une épée et d'une lance, oubliant la foiblesse de son sexe, elle parut toujours à la tête des expéditions, et fut regardée comme l'un des guerriers les plus intrépides de l'armée espagnole.

† ESTRADES (Godefroi, comte d'), né à Agen en 1607, maréchal de France, et vice-roi de l'Amérique, étoit d'une famille noble, qui subsiste. Il servit long-temps en Hollande, sous le prince Maurice, auprès duquel il faisoit les fonctions d'agent de France, et se montra à la fois bon capitaine et grand négociateur. Nommé ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1661,

il y fut insulté, le 10 octobre de cette année, par le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, que son souverain désavoua. Le roi d'Espagne fit plus, il donna ordre à tous ses ministres, dans les cours étrangères, de ne point concourir avec les ambassadeurs de France, dans les cérémonies publiques. Le comte d'Estrades ayant négocié, en 1662, la vente de Dunkerque, fut chargé de recevoir cette ville des mains des Anglais. Quoique Charles II eût signé le traité, le parlement s'y opposoit vivement, et la garnison anglaise refusoit d'évacuer la place. Mais le comte d'Estrades répandit à propos des sommes considérables; et le gouverneur et la garnison s'embarquèrent pour Londres. Ils rencontrèrent la barque qui portoit l'ordre du parlement de ne point remettre Dunkerque aux Français; il étoit trop tard. Cette affaire étoit terminée, grace à l'activité de d'Estrades. De retour à Paris, il fut envoyé de nouveau à Londres, en 1666, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint, avec une vigoureuse fermeté, les prérogatives de la couronne de France, contre le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui avoit voulu prendre le pas sur lui. Le comte d'Estrades passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, et y conclut le traité de Breda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimègue pour la paix générale. Il mourut le 26 février 1686, à 79 ans. Il avoit été nommé, deux ans auparavant, gouverneur du duc de Chartres et surintendant de ses finances. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées plusieurs fois, et la dernière à Londres (La Haye), 1743, en 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, contenant 22 vol. in-fol., dont le moindre est de 900 pages. Cette édition a été rédigée et publiée par Prosper Marchand; on y a rétabli ce qui avoit été supprimé dans les précédentes. Jean Aymon, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, et les publia à Bruxelles (La Haye) en 1709, in-12, après les avoir tronqués. Elles sont sous ce titre : *Lettres, Mémoires et Négociations du comte d'Estrades, pendant le cours de son ambassade en Hollande depuis* 1663 *jusqu'en* 1668. Il y a confondu les Négociations de l'abbé D'ESTRADES, à Venise et en Piémont, avec celles du maréchal son père.

I. ESTRÉES (Jean d'), grand-maître de l'artillerie de France, né en 1486, d'une famille distinguée et ancienne, mort en 1567, à 81 ans, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit de grands services aux rois François Ier et Henri II. C'est lui qui commença de mettre notre artillerie sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, et donna, dans plusieurs autres occasions, des preuves d'intelligence et de courage. On prétend que c'est le premier gentilhomme de Picardie qui ait embrassé la religion prétendue réformée. Brantôme dit dans ses Capitaines français « que M. d'Estrées a été l'un des dignes hommes de son état, sans faire tort aux autres, et le plus assuré dans les tranchées et batteries; car il y alloit la tête levée, comme si c'eût été dans les champs, à la chasse, et la plupart du temps, il alloit à cheval, monté sur une grande haquenée alezane, qui avoit plus de vingt ans, et qui étoit aussi assurée que le maître; car pour les canonnades et arquebusades qui se tirassent dans la tranchée, ni l'un ni l'autre ne baissoient jamais

la tête, et il se montroit par-dessus la tranchée la moitié du corps, car il étoit grand et elle aussi. C'étoit l'homme du monde qui connoissoit le mieux les endroits pour faire une batterie de place, et qui l'ordonnoit le mieux ; aussi étoit-ce un des confidens que M. de Guise souhaitoit auprès de lui pour faire conquête et prendre ville, comme il fit à Calais. C'a été lui qui le premier nous a donné ces belles fontes d'artillerie dont nous nous servons aujourd'hui ; et même de nos canons, qui ne craindront de tirer cent coups l'un après l'autre, par manière de dire, sans rompre, ni sans s'éclater ni casser, comme on en donna la preuve d'un au roi, quand le premier essai s'en fit ; mais on ne les veut pas tous gourmander de cette façon, car on en ménage la bonté le plus qu'on peut. Avant cette fonte, nos canons n'étoient du tout si bons, mais cent fois plus fragiles, et sujets à être fort souvent rafraîchis de vinaigre, où il y avoit plus de peine. C'étoit un fort grand homme, beau et vénérable vieillard, avec une barbe qui lui descendoit très-bas, et sentoit bien son vieux aventurier de guerre du temps passé, dont il avoit fait profession, où il avoit appris d'être un peu cruel. »

† II. ESTRÉES (François-Annibal d'), duc, pair et maréchal de France, fils du précédent, né en 1563, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Trèves, et se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé, en 1636, ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint avec honneur la gloire et les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries et son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII et avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris le 5 mai 1670. Le maréchal d'Estrées étoit plus propre à servir le roi à la tête des armées que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il vouloit faire craindre sa personne. Il parloit même à la cour avec une noble franchise. Des courtisans s'entretenant devant Louis XIV, qui n'avoit que quinze ans, du pouvoir absolu des sultans turcs, disoient qu'ils disposoient au gré de leur caprice de la vie et des biens de leurs sujets. « Voilà, dit le jeune prince, ce qui s'appelle régner. — Oui, Sire, répliqua le maréchal d'Estrées, mais en régnant ainsi, trois empereurs ont été étranglés de mon temps. » Il étoit frère de la belle Gabrielle d'ESTRÉES, que Henri IV auroit, dit-on, épousée, si la mort ne l'eût enlevée. Nous avons de lui, I. Des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis.* Ils sont recherchés, de l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une Lettre préliminaire de Pierre Le Moyne ; ils ont été réimprimés en 1756, dans les Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France. II. Une *Relation du siége de Mantoue* en 1630, et une autre *du Conclave*, dans lequel le pape Grégoire XV fut élu en 1621. Il règne dans ces différens ouvrages, dont le style est incorrect, un grand air de vérité.

† III. ESTRÉES (César d'), cardinal, abbé de Saint-Germain-des-Prés, né en 1628, fils du précédent, fut élevé sur le siége de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur en Sorbonne. Le

roi le choisit, peu de temps après, pour médiateur entre le nonce du pape et les amis des quatre évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. D'Estrées avoit l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader et de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement, qui ne donna cependant à l'Eglise de France qu'une paix passagère. Le chapeau de cardinal fut, en 1674, la récompense de son zèle. En 1680, il passa dans la Bavière, où Louis XIV l'envoya pour traiter le mariage du dauphin, et pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque temps après à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régale, et fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frère, en 1689. Il accommoda celles du clergé à Rome, et eut beaucoup de part aux élections d'Alexandre VIII, d'Innocent XII et de Clément XI. Lorsque Philippe V partit pour aller occuper le trône d'Espagne, le cardinal d'Estrées eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, et mourut dans son abbaye le 18 décembre 1714. Le cardinal d'Estrées étoit très-versé dans les affaires de l'Eglise et dans celles de l'état. A un génie vaste, il joignoit un caractère égal, l'amour des lettres (*voyez* GASSENDI), et la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut jamais sa faute. On a de lui, I. *L'Europe vivante et mourante*, Bruxelles (Paris), 1759 et 1760, in-24. II. *Réplique, au nom de M. Desgrouais, à la lettre de l'abbé Desfontaines, insérée dans le* 6e *vol. des Jugemens de M. Burlon de La Busbaquerie*, Avignon, Girou, 1745, in-12. L'abbé d'Estrées a fourni un bon nombre d'articles aux Observations sur les écrits modernes.

† IV. ESTRÉES (Gabrielle d'), sœur de François-Annibal d'Estrées (*voyez* le n° II), reçut de la nature tous les dons qui peuvent séduire. Henri IV, à qui Bellegarde demanda un congé à Mantes pour aller la voir, voulut être du voyage. Ils se rendirent au château de Cœuvres, où elle demeuroit avec son père. Le roi fut si touché de sa figure et des agrémens de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maîtresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour l'aller trouver, passa à travers les gardes ennemies, et courut risque de sa vie. Gabrielle, amoureuse de Bellegarde, ne répondit pas d'abord aux empressemens du roi; mais l'élévation de son père et de son frère, le sincère attachement de Henri, ses manières affables et pleines de bonté, l'obligèrent à mieux traiter un amant si généreux et si tendre. Dans une occasion périlleuse, Henri lui écrivit ce billet : « Si je suis vaincu, vous me connoissez assez pour croire que je ne fuirai point; mais ma dernière pensée sera à Dieu, et l'avant-dernière à vous. » Pour la voir plus librement, Henri lui fit épouser Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt, avec lequel elle n'habita point. Henri l'aima si éperdument, que, quoiqu'il fût marié, il résolut de l'épouser. Ce fut dans cette idée que la belle Gabrielle engagea son amant à se faire catholique, afin de pouvoir obtenir du pape une bulle qui cassât son mariage avec Marguerite de Valois. Elle travailla ardemment avec Henri IV à lever les obstacles qui empêchoient leur union; mais la mort funeste de Gabrielle, le samedi saint, 10 avril 1599, trancha le nœud de toutes les difficultés. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier Zamet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions.

« La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, étoit toute tournée le lendemain de sa mort, dit Saint-Foix dans ses Essais historiques, et son visage si défiguré, qu'elle n'étoit plus reconnoissable. De toutes les maîtresses du roi Henri IV, c'est celle qu'il aimoit le plus. Il la fit duchesse de Beaufort, et à sa mort il en porta le deuil, comme d'une princesse du sang royal. Cependant elle ne l'avoit pas dominé assez pour l'indisposer contre les ministres qu'elle n'aimoit point, encore moins pour les faire renvoyer. Elle lui disoit un jour au sujet de Sully, dont elle étoit mécontente : « J'aime mieux mourir que de vivre avec cette vergogne, de voir soutenir un valet contre moi, qui porte le titre de maîtresse. — Pardieu, madame, lui répondit Henri, c'est trop, et vois bien qu'on vous a dressée à ce badinage, pour essayer de me faire chasser un serviteur duquel je ne puis me passer. Mais je n'en ferai rien, et afin que vous en teniez votre cœur en repos, et ne fassiez plus l'acariâtre contre ma volonté, je vous déclare que si j'étois réduit en cette nécessité de perdre l'un ou l'autre, je me passerois mieux de dix maitresses comme vous, que d'un serviteur comme lui. » — Pendant une des fêtes que Henri donnoit quelquefois à Gabrielle, on vint l'avertir que les Espagnols s'étoient emparés d'Amiens. « Ce coup est du ciel, dit-il! C'est assez faire le roi de France, il est temps de se montrer roi de Navarre; et se tournant du côté de d'Estrées, qui, comme lui, portoit les habits de la fête, et qui fondoit en larmes, il lui dit : « Ma maîtresse, il faut quitter nos armes et monter à cheval pour faire une autre guerre. » Le jour même il rassembla quelques troupes, et oubliant l'amour, il marcha vers Amiens..... Henri IV eut d'elle trois enfans ; César, duc de Vendôme, (*voyez* VENDÔME), Alexandre et Catherine-Henriette. Alexandre, deuxième fils de Gabrielle, né à Mantes en 1598, légitimé l'année d'après, fut reçu à Paris chevalier de Malte en 1604. Louis XIII, qui lui avoit donné l'abbaye de Marmoutiers, le fit nommer grand-prieur de France, et général des galères de Malte, où il alla signaler son courage. Il mourut au château de Vincennes le 8 février 1629. Catherine-Henriette épousa Charles de Lorraine, duc d'Elbœuf, en 1619, et mourut en 1663. La mère de Gabrielle d'Estrées étoit Françoise Babou de La Bourdaisière, « qui avoit fourni à son mari, ainsi qu'il le disoit hautement lui-même, une pepinière de filles mal sages. » Gabrielle fut connue d'abord sous le nom de madame de Liancourt, ensuite sous celui de marquise de Monceaux, et enfin sous celui de duchesse de Beaufort. En 1807, il a paru un ouvrage intitulé les Amours de Henri IV, précédés de l'éloge de ce monarque par de La Harpe, dans lequel on trouve des lettres et anecdotes relatives aux amours de Henri IV avec Gabrielle d'Estrées. Jeanne D'ESTRÉES, sœur de Gabrielle, étant devenue abbesse de Maubuisson, se conduisit en femme galante et fastueuse. Elle fût déposée en 1618, et renfermée d'abord aux filles-pénitentes, et ensuite aux claristes de Paris, où elle mourut en 1634.

V. ESTRÉES (Victor-Marie d'), né à Paris le 30 novembre 1660, succéda à Jean, comte d'Estrées son père, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Il bombarda Barcelonne et Alicante en 1691, et commanda en 1697 la flotte au siége de Barcelonne. Nommé, en 1701, lieutenant-général des armées navales d'Espagne par Philippe V, qualité qu'il joignoit

à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes espagnole et française. Deux ans après, en 1703, il fut fait maréchal de France, et prit le nom de maréchal de Cœuvres. Cette dignité fut suivie de celles de grand-d'Espagne, et de chevalier de la Toison d'or. Il les méritoit par une valeur héroïque, et néanmoins prudente. L'académie française, celle des sciences, et celle des inscriptions, se l'étoient associé. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre, il avoit cultivé les lettres. Son courage ne se montroit pas seulement dans les combats, mais il le soutenoit dans les plus cruelles maladies. Il fut taillé de la pierre et en danger de la vie. Un courtisan qui vouloit cacher par la dévotion des mœurs très-peu réglées, lui fit dire qu'il alloit prier Dieu pour lui. « Qu'il s'en garde bien, dit le maréchal, il gâteroit tout » ; non qu'il doutât de l'efficacité des prières, mais il faisoit peu de cas de celles des hypocrites. Il mourut à Paris, le 28 décembre 1737, à 77 ans, également regretté par les citoyens, les savans et les philosophes. Il ne laissa point d'enfans de sa femme Lucie-Félicité de Noailles. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'Estrées, depuis 1645. Ses biens passèrent dans la maison de Louvois, par sa sœur qui avoit épousé le marquis de Courtanvaux. *Voyez* l'article suivant.

†VI. ESTRÉES (Louis-César, duc d'), maréchal de France et ministre d'état, naquit à Paris le 1er juillet 1695, de François-Michel Le Tellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des cent-suisses, fils du marquis de Louvois, et de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral et maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans régent fit à l'Espagne, et servit sous les ordres du maréchal de Berwick. Parvenu par ses services au grade de maréchal de camp, et d'inspecteur général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra long-temps du blocus d'Egra, du passage du Mein à Selingstadt, de la journée de Fontenoi, du siége de Mons, de celui de Charleroi, etc. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt ; et le maréchal de Saxe, bon juge du mérite militaire, lui confia en diverses occasions les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV, qui l'avoit honoré du bâton de maréchal, lui donna, le 24 février 1757, le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de cent mille hommes. Il partit au commencement du printemps, après avoir montré au monarque le plan des opérations ; et quoique, malgré sa valeur reconnue, on l'accusât de timidité, il dit à Louis XV : « Aux premiers jours de juillet, j'aurai conduit l'ennemi au-delà du Weser, et je serai prêt à pénétrer dans le pays de Hanovre. » Non content de tenir sa parole, il livra bataille au duc de Cumberland, à Hastembeck, le 26 juillet, et remporta sur lui une victoire complète, secondé par Chevert et le marquis de Bréhan. Les Hanovriens, ayant laissé perdre Hanovre, se disposoient à évacuer l'électorat, lorsqu'il fut remplacé par le maréchal de Richelieu. Le maréchal d'Estrées, rappelé par des intrigues de cour et renvoyé à Giessen, après la défaite de Minden, ne prit point de commandement, et se contenta de donner des conseils utiles à de Contades. Il obtint le brevet de duc en 1763, et mourut sans enfans le 2 janvier 1771. Toutes les dignités dont il fut revêtu furent la récompense de la

vertu et le prix des services; et l'on n'estima pas moins en lui le citoyen que le héros.

ESTURMEL, gentilhomme des environs de Péronne, s'est fait un nom par son zele pour la patrie. Le comte de Nassau, un des généraux de Charles-Quint, menaçoit cette ville en 1536. Les habitans voyant la place dépourvue de toutes choses, paroissoient résolus de l'abandonner. Esturmel prévit les suites funestes qu'entraîneroit la perte de Péronne: il s'y transporta avec sa femme et ses enfans, et ranima le courage de ses concitoyens par ses discours et son exemple. Cet homme, aussi généreux que brave, fit conduire tous les grains qu'il avoit chez lui, y distribua son argent, et montra une valeur, une activité, une intelligence, qui rassurèrent les plus timides. Cette conduite déconcerta l'ennemi, et l'obligea de se retirer après un mois de siége. Le roi, voulant récompenser Esturmel, le fit son maître d'hôtel, et lui donna une charge considérable dans les finances.

ESWARA (Mythol.), divinité des Indiens, honorée particulièrement par la secte des scyvias. Une goutte de sa sueur donna naissance à Virrépudra, qui battit le Soleil et lui fit sauter une dent, et qui souffleta si fortement la Lune, que son visage en porte encore les marques.

ÉTAMPES. *Voyez* ESTAMPES *et* PISSELEU.

* ETELAN (N. comte d'), neveu du maréchal de Bassompierre, vivoit dans le beau siècle de Louis XIV. Quant à ses ouvrages, on ne cite de lui que ce *Sonnet à un miroir*, à qui l'on peut reprocher une abondance ridicule d'antithèses, figure favorite des beaux esprits, et dont un goût sévère réprouvera toujours l'excès.

Miroir, peintre et portrait, qui donnes, qui reçois,
Qui portes en tous lieux avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'as besoin que de voix;

Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage;
Tu suis d'un pas égal mon humeur et mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te déçois.

Les mains d'un artisan au travail obstinées
Ne font péniblement que dans plusieurs années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.

Mais toi, peintre brillant, ton art inimitable
Offre sans nul effort un ouvrage inconstant
Qui ressemble toujours et n'est jamais semblable.

* ETEMARE (Jean-Baptiste LE SESNE DE MENILLES d'), prêtre, né le 4 janvier 1682, au château de Menilles, diocèse d'Evreux, montra dès l'âge le plus tendre un esprit pénétrant pour toutes les sciences. Sa naissance l'appeloit à l'état militaire, son goût le conduisit au sacerdoce. Elève de Tillemont et de Nicole, ami de Duguet et de tous les célèbres port-royalistes, il prit une part active à leurs travaux et publia beaucoup d'ouvrages où l'on trouve le théologien exact, le savant versé dans l'Ecriture et la tradition; il avoit un talent rare pour saisir dans chaque sujet les idées principales et répandre du jour sur les plus compliquées. Les principaux de ses écrits sont les suivans, 1° *Dissertation sur le* Ly *des Chinois*, in-4°, 1756; 2° *Parallèle du peuple d'Israël et du peuple chrétien*, in-12, 1725; 3° *Suite du parallèle*, in-12, 1760; 4° *Essai d'un parallèle du temps de Jésus-Christ avec les nôtres*, in-12, 1732; 5° *Histoire de la religion représentée dans l'Ecriture sous divers symboles*, in-12, 1727; 6° *Eclaircissemens sur la crainte servile et la*

crainte filiale, 1734, in-4° ; 7° *La colonne des hexaples*, 2 vol. in-4°, 1723 ; 8° *Tradition sur la future conversion des Juifs*, in-4°, 1724, etc., etc. L'abbé d'Etemare avoit fait des voyages en Italie, en Angleterre, en Hollande, il fixa enfin son séjour dans ce dernier pays et termina sa vie laborieuse, pure et sainte à Rhynwich près d'Utrecht le 29 mars 1771.

ETÉOCLE, roi de Thèbes, frère de Polynice, né de l'inceste d'Œdipe et de Jocaste, partagea le royaume de Thèbes avec son frère Polynice, après la mort de leur père, qui ordonna qu'ils régneroient tour à tour. Etéocle, étant sur le trône, n'en voulut pas descendre ; et Polynice lui fit cette guerre qu'on appela l'*Entreprise des sept preux*, ou *des sept braves devant Thèbes*. Ces deux frères se haïssoient si fort, qu'ils se battoient dans le ventre de leur mère. Ils se tuèrent l'un l'autre en même temps dans un combat singulier. La mort même ne put éteindre cette inimitié horrible ; car leurs corps ayant été mis sur un bûcher, on vit, disent les poëtes, tandis qu'ils brûloient, les flammes se séparer, et former jusqu'à la fin une espèce de combat. Racine a fait une tragédie sur l'inimitié d'Etéocle et Polynice intitulée : *Les Frères ennemis*. — Un autre ETÉOCLE, roi d'Orchomène en Béotie, fut surnommé le père des *Graces*, parce qu'il fut le premier qui éleva un temple à ces déesses et institua leur culte. *Voyez* TYDÉE.

ÉTERNITÉ (Mythol.), divinité que les anciens adoroient, et qu'ils se représentoient à peu près comme le *Temps*, sous l'image d'un vieillard, tenant à sa main un serpent qui forme un cercle de son corps en se mordant la queue, emblème de l'*Eternité*.

ETHALIDE (Mythol.), fils de Mercure, obtint de son père la liberté de demander tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité. Il demanda le pouvoir de se souvenir de tout ce qu'il auroit fait lorsque son ame passeroit dans d'autres corps. Diogène-Laërce rapporte que Pythagore, pour établir la métempsycose, disoit que lui-même avoit été cet Ethalide.

ÉTHELBERT, roi de Kent en Angleterre l'an 560, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs anglais, par le zèle de saint Augustin, que le pape saint Grégoire envoya en Angleterre. Ethelbert régna heureusement, et mourut en 616.

I. ÉTHELRED. *Voyez* ÆELRÈDE.

II. ÉTHELRED, roi d'Angleterre, fils d'Edgar, succéda en 978 à son frère Edouard II. Ce prince barbare, fit tuer tous les Danois qui s'étoient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'avoir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. L'avarice et la débauche le rendirent l'horreur de tous ses sujets. (*V.* EDRIK, n° II.) Ils se révoltèrent ; et Suénon, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses états, l'obligea de se retirer chez Richard II, duc de Normandie, dont il avoit épousé la sœur. Après la mort de Suénon, Canut, son fils, lui succéda ; mais étant mort en 1015, Ethelred fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1016.

* ETHELWERDUS *ou* ETSWARDUS, de la famille d'Ethelred Ier, roi d'Angleterre, florissoit vers l'an 980. On a de lui une *Histoire de-*

puis le commencement du monde jusqu'à la mort du roi Edgar, en 974, insérée dans le *Rerum Anglicarum scriptores de Savill*, Londres, 1596, in-fol.

* ETHELWOLF, roi d'Angleterre, monta sur le trône en 838. Ce prince très-religieux, et d'un caractère doux, alla à Rome avec son plus jeune frère Alfred, et mourut en 857 : il fut enterré à Winchester.

* ETHÉRÈGE (George), écrivain dramatique, d'une ancienne famille du comté d'Oxford, né vers 1636, donna en 1664 une comédie, intitulée *La Revanche comique*, ou l'*Amour dans un tonneau*. Encouragé par le succès de cette pièce, il en donna une autre en 1668, intitulée *Elle voudroit, si elle pouvoit*. En 1676, parut *L'Homme à la mode*, ou *Sir Fopling flutter*. En 1683, Ethérège, fait chevalier, passa à Ratisbonne, où il mourut d'une chute qu'il fit étant ivre.

ETHÉTA (Mythol.), femme de Laodicée, ville de Syrie, aima si tendrement son mari, qu'elle obtint des dieux le pouvoir de devenir homme, pour l'accompagner partout sans crainte. Elle fut alors nommée *Ethetus*.

ETHILLA (Mythol.), fille de Laomédon et sœur de Priam, fut emmenée captive par Protésilas, après le siége de Troie. Celui-ci ayant relâché sur une côte pendant une tempête, Ethilla, aidée de ses compagnes, mit le feu aux vaisseaux grecs, et força Protésilas à s'établir dans la contrée, où il bâtit la ville de Sycione.

I. ÉTHODE, premier de ce nom, roi d'Ecosse l'an 194, monté sur le trône après Conar, eut tant de reconnoissance pour Argard, qui avoit gouverné l'état sous le règne de son prédécesseur, et que les grands du royaume avoient mis en prison, qu'il le fit grand administrateur de la justice. Argard fut tué dans l'exercice de son emploi. Éthode, irrité, fit mourir plus de trois cents de ceux qui avoient eu part à ce meurtre. Il fut assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchoit dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés, et les commencemens de l'histoire d'Écosse sont un chaos, ainsi que ceux de presque toutes les histoires.

II. ÉTHODE II, fils du précédent, connoissoit si peu le pénible art de régner, que les grands furent obligés d'envoyer dans toutes les provinces de sages lieutenans pour l'administration des affaires. Ce prince mena une vie fainéante l'espace de trente ans ou environ, et fut tué par ses gardes l'an 231 de J. C.

I. ÉTHRA (Mythol.), fille de Pithée, roi de Trezène, ayant épousé Égée, roi d'Athènes, qui avoit logé chez son père, devint grosse de Thésée. Égée, étant obligé de s'en retourner sans elle, lui laissa une épée et des souliers, que l'enfant qu'elle mettroit au monde devoit lui apporter lorsqu'il seroit grand, afin de se faire connoître. Thésée, dans la suite, alla voir son père, qui le reçut et le nomma son héritier. Castor et Pollux, irrités de l'enlèvement de leur sœur Hélène par Thésée, firent Éthra captive ; mais elle fut délivrée par ses petits-fils Acamas et Démophoon.

II. ÉTHRA (Mythol.), fille de l'Océan et de Thétis, femme d'Atlas, fut mère d'Hyas et de sept filles. Hyas ayant été dévoré par un lion,

ses sœurs en moururent de douleur; mais Jupiter les métamorphosa en étoiles, qu'on nomme pluvieuses; ce sont les Hyades chez les Grecs, et les Sucules chez les Latins.

* ÉTHRYG ou ÉTHERIDGE (George), médecin anglais, né à Thame au comté d'Oxford, mort vers 1588, élève du collége d'Oxford, où il fut boursier. En 1553 il fut nommé professeur royal de grec, ensuite il exerça la médecine à Oxford. Il étoit aussi très-bon mathématicien ethabile musicien: mais étant très-zélé pour la religion catholique, il perdit sa chaire et s'occupa de l'éducation de quelques jeunes catholiques. Il a composé un ouvrage intitulé *Hypomnemata quædam in aliquot libros Pauli Eginetæ, seu observationes medicamentorum quæ hâc ætate in usu sunt*, in-8°. On a de lui en manuscrit *quelques morceaux de musique* et *quelques poésies latines.*

ÉTHULPHE ou ÉTHELVOLPH, second roi de la troisième dynastie d'Angleterre, succéda l'an 837 à son père Egbert. Ce prince pacifique ne se réserva d'abord que le royaume de Westsex, et céda à Aldestan, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex et de Sussex, que son père avoit conquis. Il en reprit la possession par la mort de ce fils. Il y avoit peu d'années qu'il régnoit, quand les Danois firent des incursions en Angleterre, et s'emparèrent de Londres; mais il les défit entièrement. Éthulphe, se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixième partie de ses états, et alla à Rome sous le pontificat de Léon IV. Il rendit tous ses royaumes tributaires envers le saint-siége, d'un sterling ou d'un sou pour chaque famille, au lieu qu'auparavant il n'y avoit que ceux de Westsex et de Sussex qui le payoient. Ce tribut, établi, dit-on, dès l'an 726 par Ina, roi des Saxons, s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII, et c'est proprement ce qu'on appelle le *Romescot*, ou le *denier de saint Pierre.* Quoi qu'il en soit, Ethulphe, de retour de son pélerinage, épousa, en 856, en secondes noces, Judith de France, fille du roi Charles-le-Chauve. Son fils Ethelbald profita de son absence pour se révolter contre lui; mais il dissipa les factions par son retour, et mourut en 857, après avoir partagé le royaume entre les quatre fils qu'il avoit eus d'Osburge, sa première femme.

I. ÉTIENNE (saint), premier martyr du christianisme, l'un des sept diacres, disciple de Gamaliel, fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accusoient d'avoir blasphémé contre Moyse et contre Dieu, et d'avoir dit que JÉSUS de Nazareth détruiroit le lieu saint et changeroit les traditions. Le supplice qu'on lui fit souffrir fut celui que la loi ordonnoit contre les blasphémateurs, la lapidation. En mourant, Etienne pria Dieu pour ses ennemis. On trouva dans la suite ses reliques, et l'on prétend qu'elles opérèrent des miracles. — Il y a eu un autre martyr de ce nom, saint ÉTIENNE dit *le Jeune*, né à Constantinople en 714, et martyrisé par les iconoclastes en 766. Il avoit embrassé l'état monastique; et après avoir été supérieur du monastère de Saint-Auxence, dans la Bithynie, il s'étoit enfermé dans une cellule qui n'avoit que deux coudées de long, sur une et demie de large. Sa réputation de piété attiroit autour de lui un grand concours de peuple. L'empereur Constantin Copronyme, voulant le rendre favorable au parti des iconoclastes, lui avoit envoyé des dattes et des figues en présent; mais il les refusa, en répondant au messager du prince: « L'huile du pécheur ne parfumera pas ma tête. »

II. ÉTIENNE Ier (saint) monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius. Son pontificat est célèbre par la question « sur la validité du baptême donné par les hérétiques. » Étienne décida qu'il ne falloit rien innover. La tradition de la plupart des églises prescrivoit de recevoir tous les hérétiques par une seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils eussent reçu le baptême avec de l'eau et au nom des trois personnes de la Trinité. Saint Cyprien et Firmilien assemblèrent des conciles pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape irrité refusa la communion et même l'hospitalité aux députés des évêques africains. Saint Cyprien ne déféra pourtant point à son décret, qu'il ne regardoit pas comme une décision de l'Église universelle. Cette décision ne fut donnée solennellement qu'au concile de Nicée. Étienne mourut martyr le 2 août 257, durant la persécution de Valérien. Modèle des évêques de son siècle, il s'opposoit vivement aux hérétiques, et traitoit avec douceur ceux qui revenoient au bercail.

III. ÉTIENNE II, Romain, succéda, en 752, à un autre Étienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de trois ou quatre jours. Astolphe, roi des Lombards, menaçoit la ville de Rome, après s'être emparé de l'exarcat de Ravenne. Etienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, son légitime souverain. La guerre d'Arménie empêchant celui-ci de sauver l'Italie, il renvoie le pontife au roi Pépin. Etienne passe en France, absout Pépin du crime qu'il avoit commis en manquant de fidélité à son prince légitime, et s'assure par-là un appui contre les Lombards. Astolphe, intimidé par les Français, promet de restituer Ravenne, et refuse ensuite de tenir sa parole. Pépin se transporte en Italie, dépouille le roi lombard de son exarcat, et lui enlève vingt-deux villes, dont il fait présent au pape. Cette donation est le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'Eglise romaine; car, pour la donation de Constantin, on sait qu'elle n'a jamais existé. Le pape s'étoit servi d'une espèce de prosopopée pour hâter l'arrivée du roi français en Italie. Il lui avoit écrit une lettre au nom de saint Pierre, où il faisoit parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant; et avec saint Pierre, la sainte Vierge, les anges, les martyrs, les saints et les saintes. « Je vous conjure, disoit saint Pierre, par le Dieu vivant, de ne pas permettre que ma ville de Rome soit plus long-temps assiégée par les Lombards, afin que vos corps et vos ames ne soient point livrés aux flammes éternelles. » C'est ainsi que, dans des temps ténébreux, durant le 8e siècle, on a employé, comme dans les siècles les plus éclairés, les motifs sacrés de la religion pour des affaires d'état. Etienne mourut le 26 avril 757, après cinq ans de pontificat. Il laissa cinq *Lettres*, et un recueil de quelques *Constitutions canoniques*.

† IV. ETIENNE III, Romain, originaire de Sicile, fut élu pape en août 768. Un seigneur, nommé Constantin, s'étoit emparé du pontificat (c'est le premier exemple d'une pareille usurpation du saint-siége); on lui arracha les yeux, ainsi qu'à quelques-uns de ses partisans, et on intronisa Etienne. Le pape assembla un concile l'année d'après, pour condamner l'usurpateur. Dans la troisième session, on statua que les évêques ordonnés par Constantin retourneroient chez eux

pour y être élus de nouveau, et reviendroient ensuite à Rome pour être consacrés par le pape. Etienne, paisible possesseur du saint-siége, en jouit pendant trois ans et demi, et mourut en 772. Rome fut dans l'anarchie avant et après son pontificat.

V. ETIENNE IV, Romain, monté sur la chaire de saint Pierre après le pape Léon III, le 22 juin 816, vint en France aussitôt qu'il fut ordonné, et y sacra de nouveau l'empereur Louis-le-Debonnaire. Il mourut le 25 janvier 817, à Rome, trois mois après son retour.

VI. ETIENNE V, Romain, pape après Adrien III, intronisé à la fin de septembre 885, écrivit avec force à Basile le Macédonien, empereur d'Orient, pour défendre les papes ses prédécesseurs, contre Photius. Il mourut en 891.

VII. ETIENNE VI fut mis sur le siége pontifical en 896, après l'antipape Boniface VI. Ce pontife, fanatique et factieux, fit déterrer, l'année d'après, 897, le corps de Formose, son prédécesseur et son ennemi, et fit comparoître dans un concile ce cadavre, revêtu des habits pontificaux, pour juger sa mémoire. On lui donna un avocat; on lui fit son procès en forme; le mort fut déclaré coupable d'avoir quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome; translation inouïe alors, mais qui ne méritoit pourtant pas qu'Etienne donnât à la chrétienté la farce, aussi horrible que ridicule, de faire déterrer un souverain pontife, son prédécesseur. L'action de Formose, qui aujourd'hui n'est plus regardée même comme une faute, fut punie par le concile comme un forfait atroce. On fit trancher la tête au cadavre par la main du bourreau; on lui coupa trois doigts, et on le jeta dans le Tibre. Le pape Etienne se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de Formose, ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, et l'étranglèrent en prison quelques mois après. (*Voyez* l'article FORMOSE.) Jean IX assembla un concile, qui condamna tout ce qui s'étoit fait en 897 contre la mémoire et le corps de Formose, lequel, selon les Pères de cette assemblée, avoit été transféré par nécessité du siége de Porto à celui de Rome.

VIII. ETIENNE VII, successeur de Léon VI, mort en 931, après deux ans de pontificat, sans avoir rien fait de remarquable.

IX. ETIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le saint-siége après Léon VII, en 939. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le visage: il en fut si défiguré, qu'il n'osoit plus paroître en public. Il mourut en 942.

X. ETIENNE IX, frère de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, se fit religieux au Mont-Cassin, en devint abbé, et fut élu pape le 2 août 1057, après la mort de Victor. Il mourut à Florence, en odeur de sainteté, le 29 mars 1058.

XI. ETIENNE. *Voyez* DOMITIA.

XII. ETIENNE DE MURET (Saint), fils du comte de Thiers en Auvergne, suivit son père en Italie, où des ermites calabrais lui inspirèrent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret, dans le Limousin, et vécut cinquante ans dans ce désert, entièrement consacré à la mortification, au jeûne

et à la prière. En 1073, il obtint une bulle de Grégoire VII, pour la fondation d'un nouvel ordre monastique, suivant la règle de Saint-Benoit. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples et de visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son ermitage, et demandèrent au saint homme s'il étoit chanoine, ou moine, ou ermite : Etienne leur répondit : « Nous sommes des pécheurs, conduits dans ce désert par la miséricorde divine pour y faire pénitence. » Ce n'est pas répondre trop nettement à la question des cardinaux ; et l'on a été assez embarrassé, long-temps après, à déterminer à quel ordre sa famille appartenoit. Etienne l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée le 8 février 1124, à 78 ans. Ses enfans, inquiétés après la mort de leur père par les moines d'Ambazar, qui prétendoient que Muret leur appartenoit, emportèrent le corps de leur fondateur, qui étoit leur seul bien, et se transportèrent à un lieu nommé Grammont, dont l'ordre a pris le nom. Les Annales de cet ordre supprimé en 1769, et dont les religieux ont été pensionnés, furent imprimées à Troyes en 1662. On a de saint Etienne de Muret sa *Règle*, 1645, in-12, et un *Recueil de Maximes*, 1704, in-12, en latin et en français.

† XIII. ÉTIENNE (saint), troisième abbé de Cîteaux, né en Angleterre, d'une famille distinguée, passa en France, et se fit religieux dans le monastère de Molesme. En 1058, le désir d'une plus grande perfection l'obligea de se retirer dans la forêt de Cîteaux, où il travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par Robert, abbé de Molesme. Cîteaux étoit alors une vaste solitude, habitée par des bêtes sauvages. Etienne y fit bâtir, du bois de la forêt, un monastère, qui avoit plus l'air d'un amas de cabanes que d'un monastère. Tout y respiroit la pauvreté. Les croix étoient de bois, les encensoirs de cuivre, les chandeliers de fer. Tous les ornemens furent de laine ou de fil. Le travail étoit le seul moyen que les solitaires de Cîteaux eussent pour subvenir à leurs besoins ; et leur abbé, ne voulant recevoir des secours ni des prêtres simoniaques, ni des séculiers débauchés, les aumônes ne pouvoient être abondantes. Aussi le pain leur manqua quelquefois. Un grand nombre de disciples se mirent sous sa conduite, entre autres saint Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi la quantité de monastères qu'Etienne bâtit, on compte ceux de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, qui furent les quatre filles de Cîteaux, lesquelles s'éloignèrent bientôt de la simplicité de leurs premiers pères. Etienne leur donna des statuts, approuvés en 1119 par Callixte II. Cet ordre est le premier qui ait établi des chapitres généraux. Saint Etienne mourut le 28 mars 1134.

XIV. ÉTIENNE D'ORLÉANS, d'abord abbé de Sainte-Geneviève en 1177, ensuite évêque de Tournay en 1191, participa aux affaires les plus considérables de son temps, et mourut le 10 septembre 1203. On a de lui des *Sermons*, des *Epîtres* curieuses, in-8°, 1682 (*voyez* MOLINET, n° II.), et d'autres ouvrages.

XV. ÉTIENNE Ier (saint), roi de Hongrie, succéda, en 997, à son père Geisa, premier roi chrétien de Hongrie, et mourut à Bude le 15 août 1038. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de réformer les mœurs barbares de ses

peuples. La religion chrétienne lui parut propre à produire ce changement ; mais il eut à combattre le fameux Cup, comte de Zegzard, chef des idolâtres, qu'il vainquit en bataille rangée. Alors il fit venir des missionnaires, qui prêchèrent l'Evangile dans tout son royaume. Il le divisa en onze diocèses, dont Strigonie fut la métropole. Le prince de Transylvanie, son cousin, lui suscita une guerre, qu'il termina heureusement par une victoire. L'ayant fait prisonnier, il ne lui imposa d'autre loi que d'abattre les idoles dans ses états. Etienne, ayant obtenu la paix à ses sujets par le bonheur de ses armes, leur procura l'abondance par ses soins paternels. Il fit la remise d'une partie des impositions publiques, bâtit des hôpitaux, et pourvut à la subsistance des pauvres, des veuves, des orphelins. Gisèle, son épouse, sœur de saint Henri, roi d'Allemagne, le seconda dans toutes ses bonnes œuvres. Enfin, pour mettre le comble à ses bienfaits, il fit publier un corps de lois en 55 chapitres, dans lequel les crimes sont punis avec une sévérité justifiée par les mœurs atroces qui avoient régné jusqu'alors dans son pays. La mémoire de ce pieux roi est en grande vénération chez les Hongrois. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois, et regarderoient comme une omission essentielle le refus ou l'oubli du prince qui ne la porteroit pas dans cette cérémonie. Cette couronne lui fut donnée par le pape Sylvestre II, qui lui laissa la libre disposition des évêchés qu'il avoit créés.

XVI. ÉTIENNE-BATTORI. *V.* BATTORI.

XVII. ÉTIENNE DE BYZANCE, grammairien du 5e siècle, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais Abrégé, fait par Hermolaüs, sous l'empereur Justinien, et publié à Leyde en 1694, in-fol., en grec et en latin, par Gronovius, avec les savans Commentaires de Berkélius. Il y en a une autre édition de 1678, jointe à celle de 1694, à cause des changemens ; on y joint encore les notes d'Holsténius, à Leyde, 1684, in-folio. L'Abrégé d'Hermolaüs nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un grand prix pour la connoissance des dérivés et des noms des villes et des provinces.

XVIII. ÉTIENNE, vaivode de Moldavie, dans le 16e siècle, se mit sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir, et régna en tyran. Les Boïards, ne pouvant plus supporter son joug, le massacrèrent dans sa tente, avec vingt mille hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composoient sa garde.

† XIX. ÉTIENNE, premier du nom (Henri), imprimeur de Paris, commença d'imprimer en 1502, et mourut à Lyon en 1520. Henri, souche de tous les autres savans de ce nom qui ont illustré la presse et la littérature, et qui sont au nombre de quinze, est connu par l'édition de quelques livres, et sur-tout par un *Psautier* à cinq colonnes, publié en 1509. Le Fèvre d'Etapes, qui dirigea cette édition, distingua les versets par des chiffres. C'est le premier livre de l'Ecriture où l'on ait suivi cet usage.

† XX. ÉTIENNE (Robert), second fils du précédent, et Parisien comme lui, surpassa son père par la beauté et l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'abord sous Simon de Colines, qui avoit épousé sa mère ; mais depuis il travailla seul. Robert ennoblit son art par

une connoissance parfaite des langues et des belles-lettres ; les services qu'il leur rendoit n'empêchèrent pas qu'il ne fût persécuté dans sa patrie. Il avoit publié une *Bible*, avec une Version par Léon de Juda, et des notes altérées par Calvin. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne ayant entrepris l'examen de cette Bible, il fut conclu le 5 mai 1548, d'un avis unanime, qu'elle devoit être supprimée et mise au rang des livres condamnés. « Il faut avouer cependant, dit le P. Berthier, que, dans ce jugement doctrinal, Robert Etienne fut traité à la rigueur. Car, quoique plusieurs endroits de son ouvrage enseignent évidemment l'erreur, il y en a d'autres qui peuvent être pris dans un sens favorable. Mais on craignoit alors jusqu'aux apparences même de l'hérésie. L'évêque de Mâcon, Pierre du Châtel, soutint quelque temps la cause de l'habile imprimeur ; il craignoit que la flétrissure d'un tel homme ne décréditât les lettres. Malheureusement Robert Etienne ne put dissimuler le fond d'hérésie qu'il entretenoit dans son cœur. » Etienne se retira à Genève, où il publia une *Apologie*, en latin et en français, pleine d'invectives contre la religion catholique et les docteurs de Paris. Il mourut dans cette ville en 1559, âgé de 56 ans. Par son testament, il laissa tous ses biens à celui de ses enfans qui resteroit à Genève ; et c'est ainsi qu'il crut se venger de sa patrie, qui ne l'oubliera jamais. « La France, dit de Thou, doit plus à Robert Etienne pour avoir perfectionné l'imprimerie, qu'aux plus grands capitaines pour avoir étendu ses frontières. » Cet éloge est un peu fort ; mais Etienne en méritoit beaucoup. On dit que, pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisoit exposer les feuilles dans les places publiques, et qu'il récompensoit généreusement ceux qui y trouvoient quelque faute. Parmi ses belles éditions, on distingue sa *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16 ; l'in-4° est moins estimé ; et le *Nouveau Testament* grec, 1546, en 2 vol. in-16, de 1549 et de 1551. La première, connue sous le nom *O mirificam !* parce que la préface commence ainsi, n'a qu'une seule faute d'impression, qui se trouve dans cette préface : c'est le mot *pulres* pour *plures*. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 et en 1543, 2 vol. in-fol., réimprimé plusieurs fois depuis à Lyon, à Leipsick, à Bâle et à Londres. L'édition de Londres, 1734, 4 vol. in-fol. est magnifique : et celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-fol., a quelques augmentations. Ce dictionnaire est véritablement un trésor ; mais il est plus fait pour les maîtres que pour les écoliers. Les uns et les autres y trouveront tout ce qu'on peut désirer pour l'intelligence de la langue latine. On a accusé Robert Etienne d'avoir emporté à Genève les matrices des lettres grecques qui avoient servi aux éditions qu'il avoit publiées en France. C'étoit un bien dont François I[er] l'avoit fait dépositaire, et qu'on ne put recouvrer, dit-on, que sous Louis XIII, en dédommageant la ville de Genève, qui avoit acheté ce fonds de Paul Etienne, petit-fils de Robert. Ce fait est douteux, du moins l'arrêt du conseil d'état, rendu le 27 mars 1619, sur les remontrances du clergé de France, qui réclama ces matrices, ne parle ni de vol, ni de rien qui en approche ; et il est à souhaiter pour l'honneur de l'un des plus illustres imprimeurs du 16[e] siècle, qu'on venge sa mé-

moire de cette accusation. *Voyez* Évagre.

† XXI. ÉTIENNE (Charles), troisième fils de Henri I, joignit à l'art de son père la science de la médecine. Il accompagna avec Ronsard l'ambassadeur Lazare de Baïf, dans son ambassade en Allemagne, et mourut en 1564, à 60 ans, laissant une fille fort savante mariée au médecin Jean Liébaut. On a de ce typographe-médecin, I. *De re hortensi libellus*, 1535, in-8°. II. *Seminarium et plantarium fructiferarum, præsertim arborum*, 1536, in-8°. III. *Vinetum*, 1537, in-8°. Ce traité sur la culture de la vigne est le plus ancien écrit publié par un Français sur cette matière. IV. *Arbustum, fonticulus, spinetum*, 1538, in-8°. V. *Sylva, frutetum, collis*, 1538, in-8°. Ce traité sur les bois offre des détails utiles. VI. *Pratum, lacus, arundinetum*, 1543, in-8°. VII. *Prædium rusticum*, 1554, in-8°. L'auteur réunit sous ce titre les divers opuscules agronomiques qu'il avoit publiés; il le traduisit lui-même en français sous le titre de la *Maison rustique*, 1565, in-4°. Son gendre, Jean Liébaut, l'augmenta en 1570. On trouve dans cet écrit des pratiques utiles, mais unies à une foule d'erreurs populaires, telles que celles de faire cuire les œufs en les agitant dans une fronde; de faire périr les chenilles sur les choux, en faisant promener dans les carrés une femme échevelée, avec les pieds nus; la manière de guérir les bœufs ensorcelés, d'éviter les fausses couches, en portant un diamant au doigt, etc. Ces contes puériles n'empêchèrent pas l'écrit de Charles Etienne d'obtenir plus de trente éditions, et dans toutes les langues. VIII. *De vasculis*, in-8°. IX. Un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, Londres, 1686, in-fol., corrigé et augmenté par Lloyd. X. La traduction de la comédie italienne intitulée *Le Sacrifice*, par les académiciens de Sienne, *intronati*; 1543, in-16, et sous le titre des *Abusés*, 1556, in-16.

† XXII. ÉTIENNE (Henri II du nom), fils de Robert, né à Paris en 1528, acquit dès l'enfance une connoissance étendue du grec. Ses premiers essais furent de déclamer, sous les yeux d'un maître, les tragédies d'*Euripide*. Dès qu'il eut acquis l'érudition nécessaire, il ouvrit aux savans les trésors de la langue grecque, comme son père avoit ouvert ceux de la langue latine. Son ouvrage, en ce genre, est en 4 vol. in-fol., 1572. Il n'eut pas le débit qu'il auroit mérité, parce que Jean Scapula, son correcteur, en fit imprimer secrètement un abrégé qui nuisit au grand ouvrage. Etienne s'en plaignit en vers latins. On doit joindre au *Trésor de la langue grecque* deux *Glossaires*, imprimés en 1573, et un *Appendix* par Daniel Schott, Londres, 1745, 2 vol. in-fol. On doit encore à Henri Etienne, plusieurs auteurs qu'il mit en lumière et qu'il corrigea avec beaucoup de soin: ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savans; et un écrivain hollandais le cite comme le plus célèbre et le plus érudit de tous les imprimeurs qui ont existé. Mais ce qui l'a fait le plus connoître à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légère, c'est sa *Version d'Anacréon*, en vers latins. Nous n'en avons pas à lui comparer en français; elle est digne de l'original, et Catulle ne l'eût pas désavouée. Henri étoit calviniste, et osoit en faire profession à Paris, dans un temps où ceux de cette secte étoient vivement poursuivis. Une satire qu'il publia contre les

moines, sous le titre de *Préparation à l'Apologie pour Hérodote*, et qui le fit condamner à être brûlé en effigie, l'obligea de s'enfuir. Réfugié dans les neiges de l'Auvergne, il disoit qu'il n'avoit jamais eu si froid que le jour où on le brûloit à Paris. Ses talens, ses connoissances ne l'arrachèrent ni à l'infortune ni à la misère. Il passa à Genève et de là à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598, presque imbécille. Il laissa plusieurs enfans, entre autres Paul Etienne, et Florence sa sœur, qu'Isaac Casaubon épousa. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui, I. Des *Corrections* sur Cicéron, en latin, laplupart très-judicieuses. II. *De origine mundorum.* III. *Juris civilis fontes et rivi*, in-8°. L'objet de cet ouvrage est de montrer que la plupart des lois d'Egypte ayant été tirées de celles de Moyse, et ayant donné lieu à celles des Grecs, c'étoit dans la même source qu'on devoit puiser les principes des lois romaines. IV. *L'Apologie pour Hérodote*, publiée par Le Duchat, en 3 vol. in-8°, 1735. Henri Etienne intitula son ouvrage *Apologie pour Hérodote*, parce que son but étoit de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendoit que les catholiques avoient débitées sur les saints, etc. V. *Poëtæ Græci principes*, 1566, in-folio. VI. *Medicæ artis principes, post Hippocratem et Galenum*, collection rare et chère, imprimée à Paris, 1577, 2 vol. in-fol. La version qu'il fit de ces auteurs, et qu'il joignit au texte, est très-estimée. VII. *Traité de la prééminence des rois de France.* VIII. *Les Prémices*, ou *le premier Livre des Proverbes épigrammatisés, ou des Epigrammes proverbialisées*, 1594, in-8°; recueil indigeste, où, parmi quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales. IX. *Narrationes cædis Ludovici Borbonii*, in-8°, 1569. — La famille des ETIENNE a produit plusieurs autres imprimeurs; l'un des derniers fut Antoine, petit-fils du précédent. Il mourut aveugle, à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1674, à 80 ans. Telle fut la fin malheureuse d'une branche de cette famille, qui, ayant illustré la France, méritoit un meilleur sort. Les Etienne se sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, par la beauté et la correction de leurs éditions. Les hommes les plus savans et même les plus illustres de leurs temps ne dédaignoient pas de corrriger leurs épreuves. Leur Histoire a été donnée en latin par Maittaire, Londres, 1709, in-8°. *Voyez* SCAPULA, CONSTANTIN, n° XIX.

XXIII. ETIENNE (Robert), libraire de Paris, mort dans sa patrie en 1794, à 71 ans, prétendoit descendre des précédens. Il a traduit de l'anglais les *Sermons de Fordyce*, Paris 1778, in-12, et le *Pélerinage*; il a fait un *Eloge de Piuche*, Paris, 1755, in-12, et deux compilations fort agréables, la première intitulée *Causes amusantes et peu connues*, Paris, 1769 et 1770, 2 vol. in-12; la seconde ayant pour titre, *Etrennes de la vertu*, in-18, a paru pendant douze ans. C'est un hommage rendu aux traits de bienfaisance et aux bonnes actions.

*XXIV. ETIENNE (N.), chanoine de la cathédrale de Nantes, mort dans cette ville en 1807, âgé de 71 ans, est connu par un ouvrage intitulé le *Bonheur rural*, qu'il fit imprimer en 1789, 2 vol in-8°. Il préparoit sur le même sujet un plus grand ouvrage, dont il avoit adressé l'année précédente, en 1806, les deux premiers volumes manuscrits à la société d'agriculture de Paris.

XXV. ETIENNE (François d'). *Voyez* ESTIENNE.

ÉTOILE. *Voy.* Éon, n° II, *et* Estoile.

ÉTOLE (Mythol.), fils de Diane et d'Endymion, obligé de quitter le Péloponnèse où il régnoit, s'empara de cette partie de la Grèce qu'on appela depuis *Etolie*. Elle se nommoit auparavant *Curéis* et *Hyantis*. Les peuples qui l'habitoient passoient pour belliqueux, ingrats et toujours endettés. Ils obéirent d'abord à des rois, puis à un conseil républicain.

ÉTRUSCILLA (Érénia), impératrice romaine, épouse de Dèce, n'est connue que par ses médailles.

* ETSLAGER (Christophe), savant auteur du 18[e] siècle, a donné un livre intitulé *Synopsis rei numerariæ veterum*, Steyer, 1724, in-12.

† I. ETTMULLER (Michel), médecin, né à Leipsick le 26 mai 1644, a composé plusieurs ouvrages qui ont été traduits dans presque toutes les langues. C'est aux soins de son fils qu'on en doit une nouvelle publication; il les revit sur les manuscrits originaux, et les publia à Francfort en 1708, en 3 vol. in-fol. Il y en avoit eu précédemment une édition de Leyde, 1685, in-4°; une de Francfort, 1688, 2 vol. in-fol., par George Francus, professeur en l'université de Leipsick, etc. On remarque que l'auteur étoit partisan de Sylvius de Le Boé, et de la secte chimique; c'est ce qui le fit incliner pour l'usage des absorbans et des remèdes les plus actifs de la chimie. Ce médecin mourut le 9 mars 1683.

† II. ETTMULER (Michel-Ernest), fils du précédent, né à Leipsick en 1673, reçut le bonnet de docteur en médecine dans sa ville natale en 1697, où il mourut le 25 septembre 1732. Il avoit rempli avec distinction les chaires de médecine, d'anatomie et de chirurgie. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* sur différens points de son art, qui ne dépareroient point les écrits de son père, s'il les y avoit jointes.

ÉVADNÉ (Mythol.), fille de Mars et de Hyphie, insensible aux poursuites d'Apollon, épousa Canapée, tué d'un coup de tonnerre au siége de Thèbes. Evadné se jeta sur le bûcher de son mari, pour ne pas lui survivre.

I. ÉVAGORAS, premier roi de Chypre, reprit la ville de Salamine, qui avoit été enlevée à son père, et se prépara à se défendre contre Artaxerces, roi de Perse, qui lui avoit déclaré la guerre. Il arma sur terre et sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens et les Arabes, il fut d'abord vainqueur, se rendit maître des vaisseaux qui apportoient des vivres à l'ennemi, et fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea: Goas, général persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'île, et assiégea Salamine par mer et par terre. Evagoras n'obtint la paix qu'à condition qu'il se contenteroit de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'île appartiendroient au roi de Perse, qu'il lui paieroit un tribut, et qu'il ne traiteroit avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Evagoras fut assassiné peu de temps après, l'an 375 avant Jésus-Christ, par un eunuque. Ce prince avoit quelques défauts, qui attirèrent sur ses états les armes des Perses. Il voulut, contre la foi des sermens, employer la force et la politique pour rentrer dans les états que son père avoit possédés, et dont une partie appartenoit aux Perses par droit de conquête. Son ambition ne fut pas secondée par l'adresse. Du reste, il se montra digne du trône.

Il eut deux fils, Nicoclès, qui fut roi après lui, et Protagoras, qui dépouilla son neveu, Evagoras II. *Voyez* l'art. suivant.

II. ÉVAGORAS II, petit-fils du précédent, et fils de Nicoclès, dépouillé du royaume de Salamine par son oncle paternel Protagoras, eut recours au roi Artaxercès-Ochus, qui lui donna un gouvernement en Asie, plus étendu que le royaume qu'il avoit perdu. Ce prince fut accusé auprès de son bienfaiteur de vexer les peuples confiés à ses soins; ce qui l'obligea de s'enfuir dans l'île de Chypre, où il fut mis à mort. Evagoras n'avoit ni le courage ni les vertus de son grand-père. Les injustices criantes qu'il avoit commises à Salamine furent cause en partie de la perte qu'il fit de la couronne. Il ne se conduisit pas mieux dans son gouvernement, et ce fut ce qui décida Ochus à le faire mourir.

* III. ÉVAGORAS, écrivain grec du temps d'Auguste, a donné, I. *l'Histoire de l'Egypte*. II. *La Vie de Timagène*. III. *De artificio Thucydidis oratorio*. IV. *Lexicon in Thucydidem*.

I. ÉVAGRE, patriarche de Constantinople, élu en 370 par les orthodoxes, après la mort de l'arien Eudoxe, fut chassé de son siége et exilé par l'empereur Valens. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les catholiques. Saint Grégoire de Nazianze l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

II. ÉVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de Paulin en 380. Flavien avoit succédé, dès 381, à Mélèce, en sorte qu'Evagre ne fut reconnu évêque que par ceux qui étoient restés du parti de Paulin. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Antioche. Le pape Sirice fit confirmer l'élection d'Evagre dans le concile de Capoue en 390. Ce patriarche mourut deux ans après. Saint Jérôme, son ami, assure que c'étoit un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de successeur, et ses partisans se réunirent, après quelques difficultés, à ceux de Flavien.

III. ÉVAGRE, né à Epiphanie vers l'an 536, fut appelé le *Scolastique*, nom qu'on donnoit dans ce temps aux avocats plaidans. Il exerçoit alors cette profession. Après avoir brillé quelque temps dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur, et garde des dépêches du préfet. L'Eglise lui doit une *Histoire ecclésiastique* en seize livres; elle commence où Socrate et Théodoret finissent la leur, c'est-à-dire vers l'an 431. Evagre a poussé la sienne jusqu'en 594. Elle est fort étendue, et appuyée ordinairement sur les actes originaux et les historiens du temps. Son style, un peu diffus, ne manque point d'élégance. Il paroît plus versé dans l'histoire profane que dans l'histoire ecclésiastique; mais il a un avantage sur les historiens qui l'avoient précédé dans cette carrière: il est plus impartial. Le célèbre Robert Etienne avoit donné l'original grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi. Son édition a été éclipsée en 1679 par celle du savant Valois, qui avoit eu sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci, enrichie d'une nouvelle version et de savantes notes, a été réimprimée à Cambridge en 1720, avec Eusebe.

* IV. EVAGRE du Pont, archidiacre de Constantinople, mort en 406, fut un des littérateurs distingués de son siècle. On a de lui quelques *Instructions pour les moines*, et d'au-

tres *Ouvrages*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Peres et dans le Recueil de Cottelier, tom. III.

* I. ÉVAGRIUS (Ponticus *ou* Hyperborita), moine du 4[e] siècle, né près du Pont-Euxin, embrassa la vie monastique à Jérusalem, d'où il passa en Syrie, et adopta les opinions d'Origène, qu'il défendit avec beaucoup de zèle. Il ne reste que quelques fragmens de ses écrits.

* II. ÉVAGRIUS, moine du 5[e] siècle, qui a donné un livre intitulé *Altercatio Simonis judei, et Theophili christiani*, qui existe encore.

ÉVANDRE (Mythol.), Arcadien d'origine, qui passoit pour le fils de Mercure, à cause de son éloquence, aborda en Italie, selon la fable, environ soixante ans avant la prise de Troie. Faune, qui régnoit alors sur les Aborigènes, lui donna une grande étendue de pays, où il s'établit avec ses amis. Il bâtit, sur les bords du Tibre, une ville à laquelle il donna le nom de *Pallanteum*, et qui, dans la suite, fit partie de celle de Rome. Ce fut lui qui enseigna aux Latins l'usage des lettres et l'art du labourage. Il institua les prêtres saliens, la fête des Lupercales, et bâtit un temple à Cérès sur le mont Palatin. Son règne fut celui de l'âge d'or pour les peuples du Latium ; aussi après sa mort leur reconnoissance le plaça au rang des immortels.

I. ÉVANS (Corneille), imposteur, né à Marseille, d'un Anglais de la principauté de Galles, et d'une Provençale, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre. Sur quelque air de ressemblance qu'il avoit avec le fils aîné de Charles I, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'étoit sauvé de France, parce que la reine sa mère avoit eu dessein de l'empoisonner. Il arriva, le 13 mai 1648, dans une hôtellerie de Sandwich, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishingthon, que la reine et le véritable prince de Galles avoient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, et ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage. Comme les royalistes alloient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, et il fut conduit à Cantorbéry, et enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, et ne parut plus.

* II. ÉVANS (Arisé), astrologue gallois, élève d'Oxford, mort dans l'effervescence de la révolution d'Angleterre, prit le parti de l'Église, et, après avoir reçu les ordres, obtint une cure au comté de Stafford, dont il fut dépossédé pour l'irrégularité de sa conduite. Alors il passa à Londres, où il enseigna les mathématiques, et s'occupa de l'astrologie. Il fit aussi métier de la nécromancie. Evans fut précepteur du fameux Lilly.

* III. ÉVANS (Abel), vulgairement nommé *le docteur Evans*, ou *l'Epigrammatiste*, un des plus beaux esprits d'Oxford, et intimement lié avec les poëtes les plus célèbres de son temps, et particulièrement avec Pope, fut membre du collége de Saint-Jean, prit le doctorat en 1711, et fut ensuite vicaire de Saint-Giles à Oxford. On trouve quelques-unes de ses poésies dans le Recueil de Nichols.

* IV. ÉVANS (Jean), ministre dissident, né en 1680, à Wrexham au comté de Denbigh, mort en 1730, fit ses études dans plusieurs académies de Londres et du comté d'Yorck, vécut ensuite dans une maison particulière du comté de Shrop. En 1704, il étoit assistant du docteur Daniel Williams, pasteur d'une congrégation à Londres, et lui succéda en 1716. Il prit le doctorat à Aberdeen, dans l'université d'Edimbourg. Le docteur Evans est connu comme auteur de deux volumes d'excellens *Sermons sur le caractère du chrétien*, et d'un volume de *Sermons à l'usage des jeunes gens.*

* V. ÉVANS (Caleb), fameux ministre anglais, mort en 1791, né à Bristol, où son père desservoit une congrégation très-respectable. Le fils fut élevé dans une académie de dissidens à Londres, et fut ensuite assistant et successeur de son père. Il fut en même temps supérieur d'un séminaire pour l'éducation des jeunes gens qui se destinoient aux fonctions de l'Église dissidente, et se fit une grande réputation dans cette place. En 1789, il prit le doctorat au collége du roi à Aberdeen. Le docteur Evans a publié des *Sermons sur la doctrine des Ecritures pour le Fils et le Saint-Esprit.* Il a donné un *Recueil d'Hymnes adaptées au culte public ;* une *adresse à ceux qui professent le pur et vrai christianisme ; le Christ crucifié, ou la Doctrine de l'Ecriture sur le sacrifice d'expiation*, etc.

* VI. ÉVANS (Evan), théologien et poëte, né en 1730 au comté de Cardigan, mort en 1790, élève du collége de Jésus à Oxford, n'obtint jamais aucun avancement dans l'Eglise. On croit que ce fut le déplaisir qu'il en ressentit qui le porta à l'ivroguerie. Il a publié une *Dissertation sur les bardes et sur la poésie galloise*, in-4°; un poëme en anglais, intitulé *l'Amour de la patrie*, et deux volumes de *Sermons* de Tillotson, et autres traduits en gallois.

* ÉVANTIUS, ancien poëte latin, dont on a deux morceaux, intitulés, I. *De ambiguis, sive Hybridis animalibus.* II. *Acrosticon in funus genitoris sui Nicolai :* ils se trouvent ordinairement imprimés avec Pétrone.

† ÉVARIC, roi des Goths en Espagne, fils de Théodoric I, et frère de Théodoric II, auquel il succéda en 466 ou 467. Théodoric avoit ôté la vie à Thorismond, son frère, pour avoir sa couronne. Il fut tué lui-même par Evaric, qui devint un nouveau fléau pour les peuples, par les guerres qu'il fit à l'état et à l'Église. Il ravagea la Lusitanie, la haute Espagne et la Navarre, prit Arles et Marseille, mit le siége devant Clermont, défit l'empereur Anthémius, secourut les Bretons, pilla l'Auvergne, le Berri, la Touraine, la Provence, et mourut à Arles en 485. Ce prince arien fit beaucoup de mal aux catholiques. Il exiloit les évêques, ou les faisoit mourir, et défendoit d'en ordonner d'autres à leur place. Plusieurs églises épiscopales tomboient en ruine ; on en avoit arraché les portes. Les bestiaux couchoient dans les vestibules des lieux saints, et ils alloient quelquefois brouter l'herbe qui croissoit autour des autels abandonnés. C'est Sidoine Apollinaire, témoin de ces faits, qui nous en a transmis la connoissance.

ÉVARISTE, pape et successeur de saint Clément, l'an 100 de J. C., marcha sur les traces de son prédécesseur, et mourut saintement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son ponti-

ficat, l'Église fut attaquée au dehors par la persécution de Trajan, et déchirée au dedans par divers hérétiques.

* EVAX, roi des Arabes, s'attacha à l'étude de la médecine, et vécut au commencement du 1er siècle, suivant l'opinion de plusieurs auteurs. On lui attribue un *Traité des propriétés des simples*, et un autre *de la force des pierres précieuses*, qu'il dédia, dit-on, à l'empereur Tibère-Néron. Henri Rantzovius le fit imprimer à Leipsick en 1585, in-4°, sur la copie d'un certain poëte qui l'avoit mis en vers. Voici le titre qu'il lui donna : *De Gemmis scriptum, olim à poëtâ quodam non infeliciter carmine redditum, et nunc primùm in lucem editum.*

* EUBÉE, poëte de l'île de Pharos, qui vivoit sous le règne de Philippe de Macédoine, avoit composé un ouvrage intitulé *Parodiarum Homericarum libri sex.* Ce livre n'existe plus.

EUBOTAS, athlète, natif de Cyrène, ayant appris d'un oracle qu'il remporteroit le prix de la course, fit faire d'avance sa statue. Il eut le prix; et sa statue fut posée le même jour où il triompha.

* EUBULIDE, philosophe de Milet, et poëte dramatique, disciple d'Euclide, et précepteur de Démosthènes et d'Alexinus, est auteur de *plusieurs comédies*, et *d'un livre* contre Aristote. *Voyez* EUCLIDE, n° I.

* EUBULIDES, philosophe cynique et historien. Diogène Laërce cite de lui un ouvrage contre Diogène et Socrate.

EUBULIE (Mythol.), déesse des bons conseils, avoit un temple à Rome.

EUBULIUS. *Voyez* METHODIUS, n° I.

* I. EUBULUS (Athénien), poëte comique, dont on trouve des fragmens de comédies dans les collections de Grotius, Etienne et autres. Il paroît que cet auteur avoit composé un très-grand nombre de comédies.

* II. EUBULUS, philosophe platonicien d'Athènes, cité par Porphyre dans la Vie de Platon.

* EUCADE (Augustin), historien latin, qui a donné un ouvrage intitulé *Vitæ imperatorum*, et un autre que l'on a manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne, intitulé *Descriptio Danubii.*

* I. EUCHARIUS-RHODION, en allemand ROESLIN, médecin, natif de Francfort-sur-le-Mein, vivoit encore vers le milieu du 16e siècle. Il étudia la botanique, et donna sur cette science un ouvrage en allemand, imprimé à Francfort en 1533, 1536, in-fol., et depuis en d'autres endroits; mais cet ouvrage appartient en propre à Cuba; Roeslin n'a fait que l'augmenter, et y joindre de meilleures figures. Théodore Dorstenius a publié ce Recueil en latin en 1540, in-fol. On a un Traité en entier de la façon de Roeslin, qui est aussi écrit en allemand, et qui parut en cette langue à Francfort en 1532, 1565, 1582, 1608, in-8°. Il a été traduit en latin, sous ce titre : *De Partu hominis, et quæ circa ipsum accidunt, adeoque de parturientium et infantium morbis atque curâ libellus*, Parisiis, 1535, in-8°; Venetiis, 1536, in-12; Francofurti, 1551, 1556, in-8°; ibid., 1563, in-8°, avec figures. Il y a aussi une édition française, Paris, 1540, in-12.

* II. EUCHARIUS ou HOUCHAR

(Eligius), théologien et poëte, né à Gand au 16e siècle, a écrit en vers, I. Les *Vies de saint Levinus, de sainte Colette*, et *de saint Bertulsius*. II. Une comédie intitulée *la Patience de Chryselléis*, et d'autres ouvrages.

EUCHÉCRATE, jeune Thessalien, devint amoureux de la prêtresse de Delphes qu'il étoit venu consulter, et l'enleva. Depuis ce temps, on ordonna que la prêtresse auroit toujours 50 ans.

† EUCHER (saint), archevêque de Lyon, d'une naissance illustre et d'une piété éminente, se retira dans la solitude de Lérins avec ses fils Salone et Veran, apres avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, et l'autre à ses filles. Il quitta l'île de Lérins, où ses vertus lui attiroient trop d'applaudissemens, et passa dans celle de Léro, aujourd'hui Sainte-Marguerite. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siége de Lyon, vers 434. Il assista en cette qualité au premier concile d'Orange en 441, et y signala sa science autant que sa sagesse. Il mourut vers l'an 454. L'histoire ne nous a point conservé les événemens de son épiscopat. Mais Claudien Mammert nous apprend qu'Eucher tenoit souvent des conférences à Lyon, dans lesquelles il donnoit des preuves de son savoir, de son esprit et de son jugement. Il ajoute qu'il prêchoit souvent, et toujours avec fruit. Enfin il l'appelle le plus grand des prélats de son siècle. Eucher fut inviolablement attaché à la doctrine de saint Augustin sur la grace. L'Eglise lui est redevable, I. D'un *Eloge du Désert*, adressé à saint Hilaire. Celui de Lérins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le style de cet ouvrage est aussi noble qu'élégant. II. D'un *Traité du mépris du monde*, dont on a une bonne édition latine, imprimée à Anvers en 1621, in-12, par les soins de Herib. Rosweyd : ce traité a été traduit en français par Arnauld d'Andilly, ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux, brillamment écrits, sont en forme de lettres ; celui-ci est adressé à Valérien, son parent. Saint Eucher ne voit dans le monde qu'un gouffre affreux sous une superficie agréable. III. D'un *Traité des formules spirituelles*, pour l'usage de Veran, l'un de ses fils. IV. De l'*Histoire de saint Maurice et des martyrs de la légion thébaine*. Ces derniers ouvrages ne valent pas les précédens. Les différens écrits de saint Eucher sont dans la Bibliothèque des Peres. Ses deux fils, Salone et Veran furent élevés, de son temps, à l'épiscopat.

EUCHIDAS, jeune Platéen, périt victime de son zèle pour son pays. Après la bataille de Platée, l'oracle de Delphes ordonna à ses compatriotes d'éteindre tout le feu qui étoit dans le pays, parce qu'il avoit été profané par les barbares, et d'en venir prendre un plus pur sur l'autel de Delphes. Le feu fut éteint dans toute la contrée. Euchidas se chargea d'aller chercher celui de Delphes avec toute la diligence possible. En effet, il partit en courant et revint de même après avoir fait mille stades dans un jour. En arrivant, il salua ses compatriotes, leur remit le feu sacré, et tomba mort de lassitude. Les Platéens lui élevèrent un tombeau avec cette épitaphe : « Ci-gît Euchidas, pour être allé à Delphes et en être revenu en un seul jour. »

* EUCHIR, de Corinthe, modeleur, suivit en Étrurie Démaratus, père de l'ancien Tarquin, environ 660 ans avant J. C. Il avoit

pour compagnon, dans ce voyage, un de ses compatriotes, modeleur comme lui, nommé Eugrammus. Pline, Aristote et Pausanias, parlent chacun d'un Euchir, d'une manière si différente qu'il est à croire qu'il y a eu dans l'antiquité plusieurs artistes de ce nom.

EUCHRITE. *Voyez* ÉVÉPHÈNE.

EUCHROSIA, femme savante, épousa le rhéteur Delphidius, et reçut dans sa maison l'hérésiarque espagnol Priscillien qui traversoit l'Aquitaine où elle demeuroit pour aller se justifier à Rome. Euchrosia embrassa sa doctrine avec enthousiasme, et le suivit par-tout; après avoir partagé ses erreurs, elle partagea sa condamnation, et périt avec lui du dernier supplice.

† I. EUCLIDE, né à Mégare, et disciple de Socrate, étoit passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu, sous peine de mort, aux Mégariens d'entrer dans leur ville, Euclide s'y glissoit la nuit, en habit de femme, pour entendre Socrate. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe athénien s'attachoit principalement à la science des mœurs; le Mégarien s'appliquoit à exercer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *disputante*, *contentieuse* et *mégarienne*. Le philosophe Euclide ne méritoit pas moins ces épithètes: il disputoit en énergumène. Ses disciples héritèrent de son impétuosité. La rage de la dispute les posséda tellement, qu'Eubulide, l'un d'entre eux, réduisit en système, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Ce sophiste fut l'inventeur de diverses arguties si captieuses et si embarrassantes pour les sots qui s'en occupoient, que plusieurs de ses disciples moururent du déplaisir de n'avoir pu les résoudre. Ces travers passèrent, des livres des philosophes païens dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abailard les y introduisit avec éclat. Quel fruit en a-t-on tiré, demande un homme d'esprit? Quels sont les dogmes philosophiques que les nominaux et les réaux, les thomistes et les scotistes ont éclaircis? Ces graves raisonneurs n'ont fait autre chose que multiplier les doutes, assembler des nuages, et cacher la vérité. Les écoles ont été souvent des champs de bataille; et ce qui est encore plus déplorable, des sophistes sortis de ces écoles se sont servis de cette malheureuse dialectique pour ébranler les fondemens de la morale.

† II. EUCLIDE, le mathématicien, bien différent du sophiste dialecticien, étoit d'Alexandrie, où il professoit la géométrie sous Ptolomée, fils de Lagus. Il a laissé des *Élémens* de cette science en XV livres, dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes et théorèmes, tirés les uns des autres, et démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrages plus importans sur cette matière: il a été long-temps le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connoissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Élémens* d'Euclide sont celles de Barrow, in-8°, Londres, 1678; de David Gregory, in-fol., Oxford, 1703. On estime encore les éditions d'Amsterdam, 1738, in-8°, d'Oxford, 1747, in-8°, et de Glascow, 1756, in-4°. Celle-ci est la plus estimée; elle est en grec et en latin. Nous en avons une traduction française par le père de Chales, in-12. On a encore quelques *Fragmens*

d'Euclide dans les anciens auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, en 2 vol. in-4°. M. Peyrard, bibliothécaire de l'école politechnique, a publié, en 1804, une nouvelle édition des Elémens de géométrie d'Euclide, traduits littéralement, et suivis d'un Traité du cercle, du cylindre, du cône et de la sphère, de la mesure des surfaces et des solides, avec des notes, 1 vol. in-8°, avec 8 planches. Ce bibliothécaire a rendu avec exactitude le sens et même les expressions de son auteur. L'ouvrage d'Euclide, quelqu'estimable qu'il soit, est pourtant incomplet à plusieurs égards. Il y manque sur-tout nombre de propositions importantes relatives à la surface du cercle, de la sphère, du cylindre et du cône, et à la solidité de ces trois derniers corps. Le traducteur en a fait la matière d'un Supplément. Tous les théorèmes sont démontrés dans le Supplément de M. Peyrard, à la manière d'Euclide, et en se servant, autant qu'il a été possible, des propositions qui se trouvent dans les Elémens...... On trouvera dans ce Supplément plusieurs propositions importantes qui sont démontrées d'une manière nouvelle; ainsi pour arriver au théorème sur la solidité de la sphère, M. Peyrard emploie la proposition XVII du livre XIIe, et ce théorème paroît en effet un corollaire assez simple de cette proposition. La démonstration qu'elle fournit est plus facile que celle d'Archimède. Mais cette proposition n'étoit qu'imparfaitement démontrée dans Euclide. Robert Simpson y avoit relevé plusieurs omissions et inexactitudes. M. Peyrard en a complété la démonstration d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Euclide étoit doux, modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivoient les sciences exactes. Le roi Ptolomée voulut être son disciple; mais rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avoit point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie : « Non, répondit Euclide, il n'y en a point de particulière pour les rois. »

EUDÆMON-JEAN (André), né dans l'île de Candie, jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages, dont le plus connu est un libelle sous ce titre : *Admonitio ad regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4°, et en français, 1627, in-4°, censuré par la Sorbonne et par l'assemblée du clergé en 1626, et réfuté par Garasse, qui dans cette occasion se montra bon citoyen. *Voy.* ESTAMPES (Léonor d').

* I. EUDEME, de Paros, écrivit un des premiers l'*Histoire* de sa patrie. Il vivoit dans le 5e siècle avant notre ère.

* II. EUDÈME, Rhodien, un des disciples les plus distingués d'Aristote, qui lui a adressé un de ses ouvrages sur la morale. Plusieurs savans ont même attribué à Eudème l'ouvrage en question. D'excellens critiques ont aussi proposé de substituer le nom d'Eudème à celui de Ménédème.

EUDEMONIE. *Voyez* FÉLICITÉ.

I. EUDES, duc d'Aquitaine, qu'on croit fils de Bertrand, duc de la même province, régnoit en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Septimanie et le Rhône. Le roi Chilpéric II l'ayant appelé à son secours contre Charles-Martel, en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. Eudes marcha avec lui contre Charles, qui, ayant eu tout l'avantage, lui demanda de lui li-

vrer Chilpéric avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par foiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, et fit, en 719, un traité d'alliance avec lui. Deux ans après, en 721, il défit Zama, général des Sarrasins, qui avoit mis le siége devant Toulouse. Les infidèles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. Eudes, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix en 730 avec Munuza leur général, et lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. Abdérame, général des Sarrasins, passa la Garonne pour le combattre (*Voyez* ABDERAME, nº II.). Le duc d'Aquitaine, pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats et de places, implora le secours de Charles-Martel. Les deux princes réunis remportèrent une victoire signalée près de Poitiers. Les Sarrasins y perdirent, à ce qu'ont raconté quelques historiens exagérateurs, plus de 375,000 hommes; Eudes fit main basse sur tout ce qui se rencontra dans le camp des Sarrasins, sans épargner ni les femmes, ni les enfans qu'Abdérame traînoit à sa suite. Le duc d'Aquitaine, débarrassé de cet ennemi formidable, se battit avec le prince qui l'avoit aidé à les vaincre. La guerre se ralluma entre lui et Charles-Martel, et ne finit que par la mort d'Eudes, en 735. Ce prince, rempli de grandes qualités, avoit partagé, en mourant, ses états à ses deux fils. Il avoit donné le comté de Poitiers à Habson, et toute la première et la seconde Aquitaine à Hunaud, à qui Charles-Martel fit la guerre, afin de l'obliger de lui en rendre hommage.

II. EUDES, comte de Paris, duc de France, et l'un des plus vaillans princes de son siècle, étoit fils de Robert-le-Fort. En 887, il contraignit les Normands de lever le siége de Paris. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France occidentale, et défit peu de temps après l'armée normande, qu'il poursuivit jusque sur la frontière. Il obligea Charles-le-Simple de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, et mourut à La Fère en Picardie le 5 de janvier 898, sans laisser de postérité.

III. EUDES DE MONTREUIL, architecte du 13e siècle, fort estimé du roi saint Louis, qui le conduisit avec lui dans son expédition de la Terre-Sainte, où il lui fit fortifier la ville et le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celle de Sainte-Catherine du Val-des-Ecoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Il mourut en 1289.

† IV. EUDES (Jean), frère du célèbre historien Mezerai, né à Rye dans le diocèse de Sées en 1601. Après avoir été dix-huit ans dans la congrégation de l'Oratoire, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des eudistes. Ses anciens confrères s'étant opposés à l'établissement de cette société, Eudes cacha une partie de son projet. Il demanda une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit ecclésiastique; « mais sans aucun dessein, dit-il, de fonder un nouvel institut. » Le sien se répandit à la faveur de cette pieuse ruse. Eudes prêchoit assez bien pour son temps, où l'éloquence de la chaire n'avoit pas été portée si loin que dans le nôtre; ce talent le fit rechercher, et sa congrégation y gagna. Elle s'est principalement étendue en Normandie et en Bretagne. Son but étoit d'élever les jeunes gens dans la piété et les sciences ecclésiastiques. Eudes mourut à Caen le 19 août 1680, laissant des ouvra-

ges qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Ceux qui ont fait le plus de bruit, sont, I. Le *Traité de la dévotion et de l'office du cœur de la Vierge*, in-12, 1650. Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée, et par un zèle plus ardent qu'éclairé. II. Le *Contrat de l'homme avec Dieu*, petit in-12, souvent réimprimé. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, en 3 vol. in-4°, qui vaut bien, dit-on, celle de Marie Alacoque.

I. EUDOXE, de Guide, fils d'Eschine, fut à la fois astronome, géomètre, médecin, législateur; mais il est principalement connu comme astronome. Hipparque et lui donnèrent un nouveau jour au système du monde d'Anaximandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J. C., après avoir donné des lois à sa patrie. C'étoit un géomètre très-laborieux. Il perfectionna la théorie des sections coniques, et les mécaniques. « Cet art d'inventer, dit Plutarque (traduction d'Amyot), qui s'appelle la mécanique ou organique, tant aimée et prisée de toutes sortes de gens, fut premièrement mise en avant par Eudoxus, en partie pour resjouir et embellir un peu la science de la géométrie par ceste gentillesse, et en partie aussi pour estayer et fortifier, par exemples d'instrumens matériels et sensibles, aucunes propositions géométriques, dont on ne peut trouver les démonstrations intellectives par raisons indubitables et nécessaires... Il inventa le *mésographe*, qui sert à trouver les lignes moyennes-proportionnelles, en tirant certaines lignes courbes et sections traversantes et obliques. »

II. EUDOXE, fils de Saint-Césaire, martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'arianisme, et fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion, il assista au concile de Sardique et à plusieurs autres. En 358, Eudoxe usurpa le siége d'Antioche. Deux ans après l'empereur Constance l'éleva au patriarchat de Constantinople. Il persécuta les catholiques avec fureur, et mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant Eugène, évêque de cette ville, et arien comme lui.

I. EUDOXIE (Ælia), fille du comte Bauton, célèbre général sous le grand Théodose, étoit Française; elle joignoit les agrémens de l'esprit aux graces de la figure. L'eunuque Eutrope la fit épouser à Arcade, et partagea d'abord avec elle la confiance de ce foible empereur; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, et les trouva. Maîtresse de l'état et de la religion, cette femme régna en roi despotique: son mari n'étoit empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnoit le trône, elle amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Saint Jean-Chrysostôme fut le seul qui osa lui résister: Eudoxie s'en vengea, en le faisant chasser de son siége par un conciliabule, l'an 403. La cause de la haine de l'impératrice contre le saint prélat étoit un sermon contre le luxe et la vanité des femmes, sermon que les courtisans envenimèrent. Eudoxie rappela Chrysostôme après quelques mois d'exil; mais le saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionnées par les jeux et les festins donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404. Cette femme, implacable dans ses vengeances, et insatiable dans son

ambition, mourut d'une fausse couche quelques mois après. Ses médailles sont très-rares.

† II. EUDOXIE *ou* EUDOCIE (Ælia), fille de Léonce, philosophe athénien, s'appeloit Athenaïs avant son baptême et son mariage avec l'empereur Théodose-le-Jeune. Elle avoit toutes les graces de son sexe et les qualités du nôtre. Son père l'instruisit dans les belles-lettres et dans les sciences : il en fit un philosophe, un grammairien et un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talens joints à la beauté, sa fille n'avoit pas besoin de biens, et la déshérita. Après sa mort, elle voulut rentrer dans ses droits ; mais ses frères les lui contestèrent. Se voyant sans ressources, elle alla à Constantinople porter sa plainte à Pulchérie, sœur de Théodose II. Cette princesse, étonnée de son esprit, autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frère en 421. Les frères d'Athenaïs, instruits de sa fortune, se cacherent pour échapper à sa vengeance. Elle les fit chercher, et les éleva aux premières dignités de l'empire. Son trône fut toujours environné de savans. Paulin, un d'entre eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie : elle éclata au sujet d'un fruit que donna l'impératrice à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde : Théodose crut sa femme coupable, fit tuer Paulin, congédia tous les officiers d'Eudoxie, et la réduisit à l'état de simple particulière. Elle se retira dans la Palestine, et embrassa les opinions d'Eutichès. Touchée ensuite par les lettres de saint Siméon Stylite et par les raisons de l'abbé Euthimius, elle revint à la foi de l'Eglise, et passa le reste de ses jours à Jérusalem, entre la littérature et les exercices de piété. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle étoit innocente des crimes dont son époux l'avoit soupçonnée. Eudoxie avoit composé beaucoup d'ouvrages sur le trône, et après qu'elle en fut descendue. Photius cite avec éloge une *Traduction* en vers hexamètres des huit premiers livres de l'ancien Testament. Il lui donne un rang parmi les poëmes héroïques, quoique les règles n'y soient pas suivies, et qu'on n'y trouve pas les graces de l'imagination, parce que le sujet ne lui permettoit pas d'y mêler des fables, ni beaucoup d'autres ornemens de la poésie. On attribue encore à cette princesse un ouvrage appelé le *Centon* d'Homère, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Peres. Il a été imprimé à part sous ce titre : *Homerici Centones, græcè et latinè, interprete Erhardo*, Parisiis, Henr. Steph., 1578, in-16. C'est la Vie de Jésus-Christ composée de vers pris de ce père de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages ; mais la plupart des critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. Villefore a écrit sa Vie.

† III. EUDOXIE (Licinia), *la Jeune*, née à Constantinople en 422, étoit fille de Théodose II et d'Eudoxie, et femme de Valentinien III, que Pétrone-Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la veuve de l'empereur d'accepter sa main, et osa lui avouer que son amour jaloux avoit seul été la cause de la mort de son mari. Eudoxie, outrée de colère, appela à son secours Genseric, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie, à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu et à sang, saccagea Rome et emmena Eudoxie en Afrique. Sept ans après, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, et y finit sa vie dans les exercices de la piété. (*Voyez* EUTY-

CHÈS, vers la fin.) Ses médailles sont très-rares. Eudoxie ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son règne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, et ne lui fut pas moins attachée que si cet époux infidèle, et livré à une vie infâme, eût été un homme de bien.

IV. EUDOXIE, veuve de Constantin Ducas, se fit proclamer impératrice avec ses trois fils, aussitôt après la mort de son époux, en 1067. Romain Diogène, un des plus grands capitaines de l'empire, avoit voulu lui enlever la couronne: Eudoxie le fit condamner à mort. Mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grace, et le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogène effaça ses fautes par son courage. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, et à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il falloit retirer des mains du patriarche Xyphilin un écrit, par lequel elle avoit promis à Constantin Ducas de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frère du patriarche. Xyphilin rendit l'engagement avec joie, et Eudoxie épousa Romain en 1068. Trois ans après, Michel, son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastère. Elle avoit eu sur le trône les qualités d'un grand prince; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle, dans les *Anecdota Græca* de Villoison, 1781, 2 vol. in-4°, un recueil *sur les généalogies des dieux, des héros et des héroïnes*. On trouve dans cet ouvrage, qui décèle une vaste lecture, tout ce qu'on a dit de plus curieux sur le paganisme.

V. EUDOXIE-FŒDEROUNA, première femme de Pierre Ier, czar de Russie, étoit fille du boyard Fœdor-Lapouchin. Pierre l'épousa en 1691, et l'année suivante il en eut un fils. L'histoire de cette princesse est assez singulière. « Le czar Pierre, dit le marquis de Luchet, fit annoncer dans toute l'étendue de son empire qu'il destinoit sa couronne et son cœur à la femme qui réuniroit à ses yeux le plus de perfections. Cent jeunes filles apportèrent à Moscow leurs timides prétentions et leurs espérances. Eudoxie fixa le choix du czar. Sa joie dura peu. Pierre, fatigué des reproches qu'elle lui faisoit sur ses amours effrénés, la répudia en 1696. Eudoxie descendit du trône sans murmure, pleura un époux infidèle, changea le bandeau royal contre un voile de religieuse, et partagea les longs jours de sa solitude entre quelques réflexions sur l'inconstance de la fortune et les occupations paisibles du cloître. Mais la perte d'un trône l'inquiétoit souvent. A la voix d'un prêtre qui lui avoit prédit la mort prochaine de l'empereur, elle rentre dans le monde et prend le titre d'impératrice. Soupçonnée d'avoir formé des liaisons avec le général Glebof, et de lui avoir promis sa main, elle fut arrêtée, conduite à Moscow par l'ordre de Pierre, condamnée à vingt coups de discipline qu'elle reçut des mains de deux religieuses, et renfermée dans un cachot à Schlusselbourg. Elle y étoit encore lorsque son petit-fils Pierre II parvint au trône. La liberté lui fut rendue, et elle obtint une pension honnête. Cette anecdote est racontée dans les Mémoires de mademoiselle d'Eon : on la trouve aussi dans plus d'un historien alle-

mand. » Eudoxie mourut au couvent de Dewitz en 1731.

† ÈVE, la première des femmes, suivant la Genèse, et ainsi nommée par Adam, son époux, le premier des hommes. Son nom signifie la *Mère des vivans*. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'Adam, et la plaça dans le jardin de délices, d'où elle fut chassée pour avoir mangé du fruit défendu. (*Voy.* l'art. ADAM.) Les rabbins ont conté mille fables sur la mère du genre humain. On les trouve dans le dictionnaire de Bayle, à l'article EVE. Les Pères de l'Eglise ont soutenu contre Galien qu'Adam et Eve étoient sauvés.

† EVEILLON (Jacques), savant et pieux chanoine, et grand-vicaire d'Angers sa patrie, sous quatre évêques différens, né en 1572, mort en 1651, pleuré des pauvres dont il étoit le père, légua sa bibliothèque aux jésuites de La Flèche ; c'étoit toute sa richesse. Sa charité l'avoit porté à se priver des commodités les plus ordinaires de la vie. Comme on lui reprochoit un jour qu'il n'avoit point de tapisseries : « Quand en hiver j'entre dans ma maison, répondit-il, les murs ne me disent pas qu'ils ont froid ; mais les pauvres qui se trouvent à ma porte, tout tremblans, me disent qu'ils ont besoin de vêtement. » Malgré la multitude des affaires, et une rigoureuse exactitude au chœur, il donnoit beaucoup de momens à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont, I. *De Processionibus ecclesiasticis*, in-8°, à Paris, 1645. L'auteur remonte, dans ce savant traité, à l'origine des processions ; il en examine ensuite le but, l'ordre et les cérémonies. II. *De rectâ psallendi ratione*, in-4°, à La Flèche, 1646. Ce devroit être le manuel des chanoines. L'auteur dit qu'il a composé ce traité dans le temps qu'il étoit tourmenté d'une cruelle sciatique. III. *Traité des excommunications et des monitoires*, in-4°, à Angers, en 1651, et réimprimé à Paris en 1672, dans le même format. Il y réfute l'opinion, assez communément établie, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet est traité à fond ; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit et l'usage de l'Eglise des premiers siècles.

* I. EVELYN (Jean), né à Wotton en Surrey l'an 1620, mort en février 1705, partagea son temps entre les voyages et l'étude. Il obtint pour l'université d'Oxford les marbres d'Arundel, et ensuite pour la société royale la bibliothèque même de ce seigneur. Evelyn, nommé membre de la société royale et commissaire du commerce et des plantations, avoit une connoissance étendue de la peinture, de la gravure, des antiquités, du commerce, etc., Les livres que nous avons de lui en sont une preuve. I. *Sculptura*, 1662, in-8°. Cet ouvrage concernant la gravure en cuivre, contient des procédés et l'historique de cet art : il mériteroit d'être traduit. II *Sylva et Pomona*, 1673, in-fol. Il y traite des forêts et des arbres à fruit. En 1786, M. Hunter en a fait imprimer une nouvelle édition avec de savantes notes, Yorck, 2 vol. in-4°. Dans sa première partie, *Sylva*, l'auteur indique la manière de cultiver et de conserver les bois, soit pour la construction, soit pour le chauffage. Dans la seconde, *Pomona*, Evelyn excite les Anglais à planter un grand nombre de pommiers pour en retirer du cidre III. *L'origine et les progrès de la navigation et du commerce*, en anglais, in-8°, 1674. IV. *Numismata*, in-fol., 1667. C'est un discours sur les médailles des anciens et des modernes. Sa nation lui doit la traduction de quel-

ques bons ouvrages français, tels que le *Parfait jardinier* de La Quintinie, et des *Traités de l'architecture* de Chambray.

*II. EVELYN (Jean), fils du précédent, né en 1654, mort en 1698, a écrit un *Poëme* en grec, qui se trouve en tête du Sylva de son père. Il a aussi traduit en anglais le *Poëme des jardins* de Rapin, et la *Vie d'Alexandre* de Plutarque. Enfin il est auteur de *quelques Pièces en vers* qui se trouvent dans la collection de Dryden.

ÉVÈNE, roi d'Etolie, fils de Mars et de Sterope, fut si piqué d'avoir été vaincu à la course par Idas, qui lui avoit promis Marpesse sa fille, s'il remportoit la victoire, qu'il se précipita dans un fleuve, qu'on appela depuis Évene.

ÉVENSSON (David), savant théologien suédois, né l'an 1699, pasteur à Koping dans la Westmanie, et chapelain du roi de Suède, mourut en 1750, âgé de 51 ans, laissant plusieurs Dissertations estimées, entre autres, I. *De portione pauperibus relinquendâ.* II. *De aquis supra cœlestibus.* III. *De prædestinatione*, etc.

ÉVENUS III, roi d'Ecosse, après Eder son père, étoit si vicieux, que, pour autoriser son libertinage, il ordonna par une loi expresse qu'un homme auroit autant de femmes qu'il en pourroit nourrir; que les rois auroient droit sur les épouses des nobles, et que les gentilshommes seroient maîtres de celles du peuple. Ce prince avare et sanguinaire aliéna tous les cœurs. Les grands du royaume s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé quelque temps après. Son règne ne fut que de 7 ans.

† ÉVEPHÈNE; philosophe pythagoricien. Condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontains de son alliance, il demanda permission, avant de mourir, d'aller en son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda quelle caution il donneroit. Il offrit Eucrite, son ami, qui ne balança pas à le cautionner, et revint au bout de six mois, terme convenu. Le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, les pria de l'admettre pour troisième dans leur amitié. On raconte la même chose de Damon et de Pythias.

* I. EVERAERTS (Martin), médecin et mathématicien, natif de Bruges, vécut vers la fin du 16e siècle. Il a publié une espèce d'almanach, sous le titre d'*Ephemeridæ meteorologicæ anni* 1583; cet ouvrage, imprimé à Anvers en 1582, in-16, fut continué à Heidelberg, in-4°, jusqu'en 1615.

* II. EVERAERTS (Antoine), conseiller et médecin de la ville de Middelbourg en Zélande, sa patrie, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui les ouvrages suivans: I. *Novus et genuinus hominis, brutique animalis exortus*, Medioburgi 1661, in-12, et sous le titre de *Cosmopolitæ historia naturalis*, Leydæ, 1688, in-12. On y trouve plusieurs expériences faites par l'auteur sur les lapins, dans le dessein de jeter quelques lumières sur le mystère obscur de la génération. II. *Lux è tenebris offusa ex viscerum monstrosi partûs enucleatione*, ibid., 1661, in-12. III. *Collatio antiqui morbi recrudescentis cum Gallico vel Indico*, ibid., 1661, in-12. Le même en flamand, Middelbourg, 1661, in-12. Ce titre semble annoncer que l'auteur regardoit la maladie vénérienne comme un mal plus ancien en Europe que l'époque de mal de Naples.

* I. EVERARD (Gilles), médecin, natif de Berg-op-Zoom, s'y distingua et y exerça sa profession dans le seizième siecle. Le petit ouvrage qu'il a publié sur le tabac contient des vues neuves pour le temps auquel il a paru. *De herbâ panaceâ, quam alii Tabacum, alii Petum aut Nicotianam vocant, brevis commentariolus, quo admirandæ et prorsùs divinæ hujus Peruanæ stirpis facultates et usus explicantur*, Antverpiæ, 1583, in-16. Il y en a plusieurs autres éditions auxquelles on a joint les traités suivans, I. *Compendiosa narratio de usu et praxi radicis Mechoacan ex Hispaniâ novâ Indiæ occidentalis nuper allatæ.* II. *Gerardi Bergensis Medici de pestis præservatione libellus.* III. *Galeni libellus de theriacâ Joanne Juvene, medico Iprensi, interprete.* IV. *Ejusdem de antidotis libri duo, ab Andreâ Lacunâ in compendium redacti.* V. *Joannis Juvenes opusculum de medicamentis Bezoardicis.* On a mis dans la troisième édition toutes les pièces ajoutées à la seconde, et on y en a joint d'autres à leur place, pour leur rapport a l'ouvrage principal.

* II. ÉVERARD (Ange), dit *le Flamand*, parce qu'il étoit originaire de ce pays, né à Brescia en 1674, prit d'abord des leçons de Jean Hert, peintre d'Anvers, et se perfectionna dans l'école de François Monti, dont il prit la manière et le coloris. Il fut ensuite à Rome étudier les ouvrages des grands maitres, particulièrement les batailles du Bourguignon. De retour dans sa patrie, il y obtint beaucoup de succès et fut très-recherché tant pour ses ouvrages que pour l'agrément de son esprit. Il mourut à l'age de 31 ans.

III. EVERARD. *Voy.* GRUDIUS et SECOND.

* I. EVERDINGEN (César Van), célèbre peintre hollandais, disciple de Jean Van Bronkhorst, né à Alcmaer en 1606, mourut en 1679. On voit de lui, dans sa ville, quelques tableaux d'histoire fort estimables.

* II. EVERDINGEN (Aldert Van), frère du précédent, de l'école hollandaise, né à Alcmaer en 1621, mort dans sa patrie en 1675, excella dans l'art de peindre les paysages et les marines. Il fit plusieurs voyages dans le nord, où il recueillit des matériaux qui lui procurèrent par la suite le moyen de varier ses ouvrages. Sa couleur est brillante et son pinceau facile. Il représentoit avec une grande vérité les eaux et les forêts, et ses ciels sont légers. Cet artiste, diacre de l'Église réformée, a gravé à l'eau-forte et d'une manière très-spirituelle plusieurs pièces de sa composition. Ses plus beaux tableaux étoient dans la belle collection de M. Tannemans, Hollandais, a La Haye et à Roterdam. La galerie de Dresde en possède un très-joli, c'est un paysage avec des chasseurs qui forcent un cerf dans un ruisseau. Aldert Everdingen a laissé trois fils dont deux se sont distingués dans la peinture.

* III. EVERDINGEN (Jean Van), frère du précédent, son élève, et de la même ville, excelloit à peindre des objets inanimés. Ses tableaux, en petit nombre, parce qu'il ne peignoit que pour son plaisir, n'en sont pas moins estimés.

* EVERSDYK (Corneille), fils de François, né à Goes en Zélande, d'une des meilleures familles de cette province en 1506, mort député à la chambre des comptes à Middelbourg en 1635, avoit de vastes connoissances en arithmétique et en géométrie, et étoit aussi bon astro-

nome. Il a laissé quelques ouvrages *sur le jaugeage*, *l'arpentage*, etc. Guillaume EVERDSIK, théologien, auteur de quelques écrits en langue hollandaise, né en 1653, au village d'Ellewoutsdyk, en Zélande, où son père étoit ministre, mourut pasteur de l'église de Roterdam en 1729.

* EVERTSEN. Cette famille fut une pépinière de héros pour la marine hollandaise dans le 17e siècle. On en jugera par ce trait. Jean EVERTSEN, lieutenant-amiral de Zélande, retiré depuis quelque temps, quand il eut appris la mort de son frère Corneille EVERTSEN, qui, revêtu du même grade, fut tué dans ce fameux combat des Dunes, prolongé pendant quatre jours, en juin 1666, s'adressa, par requête, aux états de sa province, pour leur témoigner combien il désiroit vivement de rentrer au service de sa patrie, et de pouvoir aussi se sacrifier pour elle, à l'exemple de son père, d'un de ses fils et de quatre de ses frères, tous morts au lit d'honneur, en combattant pour l'état. Il obtint l'emploi demandé et fut tué à son bord le 4 août de la même année.

EUFÉMIE. *Voyez* EUPHÉMIE.

* EUGALENUS (Séverin), médecin de Dorkum en Frise, a écrit un ouvrage sur le scorbut, intitulé *De morbo scorbuto liber, cum observationibus quibusdam, brevique et succinctâ cujusque curationis indicatione*, 1604, in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions, avec des augmentations et des corrections par d'autres médecins; mais ce traité n'en est pas devenu meilleur, et les connoissances qu'on a acquises depuis sur le scorbut et sur la manière de traiter cette maladie rendent aujourd'hui cet ouvrage à peu près nul.

I. EUGÈNE Ier (saint), Romain, vicaire-général de l'Église, durant la captivité du pape S. Martin, et son successeur dans la chaire pontificale en 654, mourut le 1er juin 657.

† II. EUGÈNE II, Romain, pape, après Pascal Ier, le 5 juillet 824, fut recommandable par son humilité et sa simplicité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. On bénissoit l'eau, on l'exorcisoit, ensuite on y jetoit l'accusé, après l'avoir garrotté. S'il tomboit au fond, il étoit réputé innocent; s'il surnageoit il étoit déclaré coupable. Cette malheureuse coutume fit périr beaucoup de personnes innocentes, et en sauva beaucoup de criminelles. Il ne falloit, pour être jugé coupable, qu'une poitrine assez large et des poumons assez légers pour ne point enfoncer. Eugène II mourut le 27 octobre 827.

†. III. EUGÈNE III, religieux de Cîteaux sous saint Bernard, ensuite abbé de Saint-Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome le 27 avril 1145. Il étoit de Pise, et s'appeloit Bernard. Les Romains, animés de l'esprit de révolte lorsqu'il monta sur le saint siége, avoient rétabli le sénat et nommé un patrice (*voy.* ARNAUD, n° III.). Ils voulurent qu'Eugène III approuvât tous ces changemens; le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis de Rome. Le feu de la rébellion n'étoit pas éteint; les séditieux le souffloient de tous côtés. Eugène, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, et de là à Paris en 1147. Il assembla un concile à Reims l'année d'après, et un autre à Trèves, où il permit à sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses vi-

sions. De retour en France, il vint à Clairvaux : il y avoit été simple moine. Pour faire voir qu'il n'avoit pas oublié son ancien état, il portoit une tunique de laine sous les ornemens pontificaux. Sur la fin de cette année, il reprit le chemin d'Italie, et mourut à Tivoli le 7 juillet 1153. C'est à lui que saint Bernard adressa ses livres de la considération. Ce sont des instructions qu'Eugène lui-même avoit demandées, afin qu'il ne fût pas accablé sous le poids et la multitude des peines du pontificat, et de peur que les illusions de la grandeur et de la souveraineté n'affoiblissent sa vigilance. On a d'Eugène III des *Décrets*, des *Epîtres*, des *Constitutions*. On peut consulter, sur les actions et les vertus de ce pape, l'Histoire de son pontificat, écrite avec beaucoup de netteté par don Jean de Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, Nanci, 1737, un volume in-12.

† IV. EUGÈNE IV (Gabriel CONDOLMERO), Vénitien, d'une famille roturière, d'abord chanoine régulier de la congrégation de Saint-Grégoire en Alga, ensuite évêque de Sienne. Grégoire XII, son oncle, le fit cardinal sous le titre de saint Clément. Enfin il fut élu pape le 3 mars 1431, après Martin V, la même année de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de mésintelligence entre ce pontife et les Pères de cette assemblée. Eugène lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit qu'en donnant un décret pour établir son autorité, et en confirmant les deux décrets de la 4e et de la 5e sessions du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile. Le pontife romain, après deux ans de délai et des sommations réitérées, se rendit enfin à Bale, et confirma tout ce qu'on y avoit fait. L'empereur Sigismond avoit été le lien de l'union d'Eugène avec les Peres de Bâle : cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bale, qui brava ses foudres. La première session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée étoit l'union des Eglises grecque et latine. Jean Paléologue, empereur d'Orient, vouloit les réconcilier, parce qu'il avoit alors besoin des occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec Joseph, patriarche de Constantinople, vingt-un évêques et une nombreuse suite. Les premieres séances du concile se passèrent en vaines contestations sur le cérémonial. Le pape disputa la première place à l'empereur grec, et l'obtint. On attendoit des députés de tous les états; mais il ne vint presque personne. Les potentats de l'Europe, voulant réconcilier le concile de Bale avec le pape, n'envoyerent point à celui de Ferrare. La peste se mit dans cette ville ; on transféra le concile à Florence. Après bien des disputes sur la procession du Saint-Esprit, sur la primauté du pape, sur le purgatoire, la réunion tant désirée fut terminée dans la sixième et dernière session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret, dressé en grec et en latin, fut souscrit de part et d'autre. L'empereur et les prélats grecs partirent fort contens de la générosité du pape : Eugène leur donna beaucoup plus qu'il n'avoit promis par son traité. Il est certain qu'il se preta, avec autant d'adresse que de zele, à rétablir l'intelligence entre l'Église d'Orient et celle d'Occident : mais malgré tous ses soins l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'éleverent contre elle, dès que Paléologue leur en eut montré le décret. Ils recommencèrent le schisme, qui dure encore. Eugène fut mal récompensé, à Bale,

des services qu'il venoit de rendre à l'Église latine. Le concile le déposa du pontificat, comme perturbateur de la paix, de l'union de l'Eglise, simoniaque, parjure, incorrigible, schismatique et hérétique. Les rois de France et d'Angleterre, l'empereur et les princes d'Allemagne, qui gardoient une espèce de neutralité, et qui craignoient que l'esprit de parti n'eût dicté le décret de déposition, s'en plaignirent au concile. Le pape y répondit par un autre, dans lequel il annulla tous les actes de l'assemblée de Bâle ; il l'appelle « un brigandage, où les démons de tout l'univers se sont assemblés pour mettre le comble à l'iniquité, et pour placer l'abomination de la désolation dans l'Église de Dieu.» Il déclara tous ceux qui étoient restés à Bâle depuis la révocation du concile « excommuniés, privés de toute dignité, et réservés au jugement éternel de Dieu, avec Coré, Dathan et Abiron : » c'étoit le style du temps. Le concile, après avoir déposé Eugène, lui opposa Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de Félix V. L'Eglise fut encore une fois déchirée par le schisme. Les uns étoient pour Félix, le plus grand nombre pour Eugène, et quelques-uns ne connoissoient ni l'un ni l'autre. Eugène étoit toujours à Florence, renvoyant les foudres que Bâle lançoit contre lui. En 1442, il transféra le concile à Rome, et mourut en 1447, lassé, détrompé de tout, dans la 64e année de son âge et la 16e de son pontificat. Il s'écria en mourant : « O Gabriel ! qu'il eût été bien plus à propos pour toi de n'être ni cardinal, ni pape, mais de vivre et de mourir dans ton cloître, occupé des exercices de ta règle ! » Il fut d'autant plus regretté, qu'il donna des marques non équivoques de son amour sincère pour la paix, dans un discours qu'il adressa aux cardinaux un instant avant sa mort. Ce fut Eugène qui excita les rois de Pologne et de Hongrie contre les Turcs, et qui les détermina à violer la paix jurée sur l'Evangile, sous prétexte qu'elle avoit été faite sans la participation du pape. Ce n'est pas la moindre des fautes qu'on a reprochées à ce pontife. Le continuateur de Fleury le peint ainsi, dans le livre 109e de son Histoire : « Si Eugène eut des défauts, il eut aussi de grandes qualités : son pontificat fut dans une continuelle agitation, mêlé de bonne et de mauvaise fortune ; mais il termina assez glorieusement toutes les guerres qu'il entreprit, et ne se mêla point dans les différens qu'eurent les princes chrétiens pendant son pontificat. Il obligea les Grecs à se soumettre à l'Eglise romaine, et convertit les Arméniens et les Jacobites ; il fit entreprendre aux princes chrétiens plusieurs croisades. . . Quoiqu'il ne fût pas en réputation d'être savant, il n'a pas laissé de composer quelques écrits contre les hussites. Il aimoit les personnes doctes, fonda plusieurs églises, et fut très-charitable envers les pauvres. Il perdit la Marche d'Ancône ; mais il la recouvra peu de temps après. Déposé dans le concile de Bâle, il ne s'y soumit pas cependant ; il ôta même la pourpre à ceux qui avoient contribué à sa déposition. . . On ne peut nier qu'il n'ait eu beaucoup d'ambition. La faute qu'il fit en agrandissant son neveu, qu'il avoit élevé au cardinalat, et en se reposant sur lui du gouvernement, lui attira une grande disgrace. Ce neveu, qui ne songeoit qu'à s'enrichir et à se divertir, en usa si mal avec les Romains, que ceux-ci ne pouvant plus souffrir sa conduite, et irrités d'un outrage qu'il leur avoit fait, prirent les armes contre le pape, qui eut bien de la peine à se sauver par le Tibre, travesti en moine. »

† V. EUGÈNE, évêque de Carthage, élevé sur ce siége l'an 481, gouvernoit cette église en paix, lorsque le roi Hunneric ordonna que tous les évêques catholiques se trouvassent à Carthage pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484; mais les ariens la rompirent, sous de mauvais prétextes. Hunneric, leur partisan, persécuta leurs adversaires, sous des prétextes encore plus mauvais; il ordonna aux évêques de jurer que leur désir étoit qu'après sa mort son fils eût le trône. La plupart crurent qu'ils pouvoient faire ce serment; les autres le refusèrent. Hunneric les condamna tous également; les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Évangile qui défend de jurer; les autres, comme infidèles à leur prince. Il donna, peu de temps après, des ordres pour rendre la persécution générale. A Carthage, on fit souffrir le tourment des coups de fouet et des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de cinq cents personnes; après quoi on les bannit. Eugène fut du nombre des exilés: il fut rappelé sous le règne de Gombaud, et exilé encore par Thrasamond son successeur. On l'envoya dans les Gaules. Eugène, retiré à Albi, y finit ses jours en 505. On a de lui une *Lettre* dans Grégoire de Tours.

VI. EUGÈNE, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant onze ans, et mourut en 646. Il possédoit assez bien; pour son temps, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques.

† VII. EUGÈNE, évêque de Tolède, successeur du précédent, est auteur de quelques *Traités* de théologie, et de quelques *Opuscules* en vers et en prose, publiés par le P. Sirmond en 1619, in-8°, avec les poésies de Draconce. Le style d'Eugène manque de politesse.

VIII. EUGÈNE. *Voyez* MARINE (sainte).

IX. EUGÈNE, homme obscur, qui avoit commencé par enseigner la grammaire et la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné par le comte Arbogast, Gaulois de naissance, après la mort du jeune Valentinien, l'an 392. Il se déclara pour le paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs et des Allemands et, ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin ce ridicule usurpateur fut vaincu et tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur Théodose, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. Eugène avoit régné plutôt en esclave qu'en prince. Arbogast ne l'avoit tiré de la place de maître du palais qu'il occupoit, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, Eugène lui abandonna entièrement le soin du gouvernement, le commandement des troupes, et ne fut qu'un fantôme d'empereur.

† X. EUGÈNE (François DE SAVOIE, plus connu sous le nom de prince), généralissime des armées de l'empereur, né à Paris le 18 octobre 1663, d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et d'Olimpe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, étoit arrière-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il porta quelque temps le petit collet, sous le nom de l'abbé de Carignan, et le quitta ensuite pour le service militaire. Le roi, qui le jugeoit plus propre au plaisir qu'à la guerre, lui refusa un régiment, après lui avoir refusé une abbaye. Il alla servir en Allemagne, contre les Turcs, en qualité de volontaire, avec les princes de Conti, disgraciés comme

lui. Louvois écrivit qu'il ne rentreroit plus dans sa patrie. J'y rentrerai un jour, dit le prince Eugène en apprenant ces paroles, en dépit de Louvois. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitoit d'avoir acquis un homme qui joignoit à une grande profondeur de desseins une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talens parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siége de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie, sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière. En 1691, il parut sur un nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Bulonde, subordonné au maréchal de Catinat, tenoit assiégé depuis onze jours, il investit ensuite Carmagnole, et le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée, en 1697, par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année, il remporta la victoire de Zentha, fameuse par la mort d'un grand visir, de 17 bachas, de plus de vingt mille Turcs, et par la présence du grand-seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil ottoman, et procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugène. Il en avoit plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir, ils lui avoient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur; et il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne, qu'on le mit aux arrêts, et qu'on lui demanda son épée. « La voilà, dit ce héros, puisque l'empereur la demande : elle est encore fumante du sang de ses ennemis. Je consens de ne la plus reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service. » Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il lui donna un écrit qui l'autorisoit à se conduire comme il le jugeroit à propos, sans qu'il pût jamais être recherché. Il répondit aux envieux d'Eugène, qui vouloient le faire citer à un conseil de guerre : « A Dieu ne plaise que je traite comme un prévaricateur le héros par qui le ciel m'a accordé la victoire » La chrétienté fut tranquille et heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. Eugène pénétra en Italie par les gorges du Tirol, avec trente mille hommes, et la liberté entière de s'en servir comme il voudroit. Il amusa les généraux français par des feintes, et força, le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après cinq heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée allemande maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, et le maréchal de Catinat, qui commandoit l'armée française, recula jusque derrière l'Oglio. Le maréchal de Villeroi, envoyé à sa place, fut encore moins heureux : il passa l'Oglio, pour attaquer Chiari dans le duché de Modène. Le prince Eugène, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général français, et le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de la Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver de l'année suivante, tandis que Villeroi dormoit tranquillement dans Crémone, Eugène pénètre dans cette ville par un égout, et le fait prisonnier. Sa prudence et son activité, jointes à la négligence du gouverneur, lui avoient donné cette place; le hasard, la valeur des Français et des Irlandais la lui ôterent. Il fut contraint de se retirer le soir du premier janvier, après avoir com-

battu tout le jour en héros. Deux jours après on trouva dans les caves plus de 150 Allemands, qui, voyant la ville prise, s'étoient établis dans le lieu qui flattoit le plus leur goût. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, mis à la place de Villeroi, répara ses fautes. Il battit les Impériaux à la journée de Santa-Vittoria, les obligea de lever le siége de Modène, et les vainquit le 15 août à Luzzara. Cette bataille, douteuse dans les premiers instans, et pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Paris, se déclara pour la France, par la prise de Guastalle et de quelques villes voisines. Le prince Eugène quitta l'Italie pour passer en Allemagne; il n'avoit pas remporté de grandes victoires, mais il laissoit les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles graces, le nomma président du conseil de guerre, et administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées d'Allemagne lui fut confié. Eugène, Marlborough et Heinsius, maîtres en quelque sorte de l'Empire, de l'Angleterre et de la Hollande, étroitement unis par l'intérêt commun, formèrent une espèce de triumvirat fatal à la France et à l'Espagne. Leurs troupes réunies formoient un spectacle imposant. Eugène dit à Marlborough: « Des chevaux fiers, des soldats bien vêtus, peuvent s'obtenir avec de l'argent. Mais on n'achète pas l'air assuré que montrent nos troupes. — C'est vous, lui répondit le général anglais, qui leur inspirez cette fière contenance.» Les deux généraux gagnèrent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal à propos par l'électeur de Bavière, secondé du maréchal de Tallard. Cette victoire fut décisive et changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée française et bavaroise fut détruite: le reste regagna les bord du Rhin avec peine, abandonnant toutes les villes de la Bavière et de la Souabe. On prétend qu'Eugène, après cette bataille, invita les prisonniers français à un opéra, et, au lieu d'une pièce suivie, fit chanter cinq monologues de Quinault à la louange de Louis XIV. — Vous voyez, messieurs, leur dit-il, que j'aime à entendre les louanges de votre maître. Mais ce trait, qui auroit été une dérision cruelle, peu digne d'un héros, paroît une anecdocte hasardée. De retour en Italie l'an 1705, il essuya des échecs. Le duc de Vendôme le repoussa avec gloire à la journée de Cassano près de l'Adda : journée sanglante et moins indécise que ne le dit un historien français, puisqu'elle empêcha le prince Eugène de passer l'Adda. L'armée française ayant assiégé Turin l'année d'après, Eugène vola à son secours. Il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, après avoir passé le Pô à la vue de Vendôme. Il prend Corrégio, Reggio, dérobe une marche aux Français, les force dans leurs lignes, et leur fait lever le siége le 7 septembre 1706. Après ce succès, il fit rentrer le Milanais sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donne le gouvernement. Comme ce général avoit tiré des marchands merciers de Londres les secours nécessaires pour cette expédition, il leur en annonca l'issue. « Je me flatte, leur disoit-il dans sa lettre, d'avoir employé votre argent à votre satisfaction.» La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes espagnoles et françaises évacuèrent la Lombardie. Le général Daun s'empara du royaume de Naples, Eugène pénétra peu de temps après en Provence et en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion, heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avoit mis le siége devant Toulon, on fut obligé de le lever. La Pro-

vence fut bientôt délivrée, et le Dauphiné sans dangers. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugene, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords du Rhin, mit en déroute les Français au sanglant combat d'Oudenarde. Ce n'étoit pas une grande bataille, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*; mais ce fut pour les Français une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siége devant Lille, défendu par Boufflers. (*Voy.* son article.) Cette ville, si bien fortifiée, se rendit après une défense de quatre mois. Cette conquête fit concevoir aux alliés les plus hautes espérances : un de leurs officiers poussa la présomption jusqu'à dire « qu'il ne désespéroit point de voir l'armée pénétrer jusqu'à Baïonne » Le prince Eugene, modeste au milieu de ses triomphes, lui répondit : « Oui, pourvu que le roi de France nous donne un passe-port pour aller, et un passe-port pour revenir. » Ses projets et ses espérances n'en étoient pas moins vastes. Duclos, dans ses Mémoires secrets, t. I, p. 18, dit avoir lu dans un mémoire signé de la main du prince Eugène, le plan et les moyens très-détaillés et très-bien combinés du démembrement de la France. Les états-généraux voulurent célébrer la prise de Lille par des réjouissances; mais le prince Eugène, de concert avec Marlborough, demanda que l'argent destiné à des fêtes fût employé au soulagement des soldats de la république, blessés pendant la campagne. La conquête de Lille fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maréchaux de Villars et de Boufflers, qui disputèrent long-temps la victoire. Eugène fut dangereusement blessé dans la plus grande chaleur de l'action. Les officiers qui combattoient à côté de lui le pressèrent de se retirer au moins pour quelques momens. « Qu'importe, leur répondit-il, de se faire panser, si nous devons mourir ici? Et si nous en revenons, il y aura assez de temps pour cela ce soir. » Cette grandeur d'ame fit tant d'impression sur les soldats, qu'ils parvinrent à se rendre maîtres du champ de bataille. Marlborough ayant été disgracié, Eugène passa à Londres pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'étoit un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quesnoy en 1712, et s'étendit dans le pays avec une armée d'environ cent mille combattans. Quoique privé du secours des Anglais, il étoit supérieur de vingt mille hommes aux Français; il l'étoit encore par sa position, par l'abondance des magasins, et par neuf ans de victoires. La France et l'Espagne étoient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landrecies qu'il assiégeoit les délivra de leurs inquiétudes. Il avoit choisi Marchiennes pour l'entrepôt de ses magasins, afin de voir plus souvent, dit-on, une Italienne fort belle qui se trouvoit dans cette ville, et qu'il entretenoit alors. Le dépôt des magasins étant trop éloigné, le général Albermarle, posté à Denain, n'étoit pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il étoit attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugène, tomba sur Albermarle, et remporta une victoire signalée. Eugène, arrivé trop tard, se retira, après avoir été témoin de la défaite de ses troupes. Cette victoire amena la paix. Eugène et Villars, héros au champ de bataille, excellens négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714 à Rastadt, et elle fut suivie du traité de Baden en Argow, signé le 7 septembre de la même

année. La puissance ottomane, qui auroit pu attaquer l'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion de la paix générale. Le grand-visir Ali parut sur les frontières de l'empire avec 150 mille Turcs. Eugène le battit en 1716, à Temeswar et à Péterwaradin. Il entreprit ensuite le siége de Belgrade ; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp, et, non contens de le bloquer, ils avancèrent à lui par des approches et des tranchées. Le prince Eugène, après les avoir laissé passer un ruisseau qui les séparoit de son camp, sortit de ses retranchemens, leur tua plus de vingt mille hommes, et s'empara de leurs canons et de leurs bagages. Belgrade, n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où ses ennemis vouloient lui faire faire son procès, pour avoir hasardé l'état qu'il avoit sauvé, et dont il avoit reculé les frontières. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince Eugène eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les Français prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avoit plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince Eugène : il avoit survécu à lui-même, et craignoit d'exposer sa réputation au hasard d'une 18e bataille. Il mourut subitement à Vienne, en 1736, regretté de l'empereur et des soldats. Les malheurs de l'année suivante ne justifièrent que trop ses regrets. L'empereur lui devoit la gloire de son règne ; il disoit, au milieu des pertes qui suivirent sa mort : « La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros ? » Le prince Eugène fut le plus heureux général et le plus habile ministre que la maison d'Autriche eût employé depuis plusieurs siècles. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer, lui valurent de nouveaux éloges. Il n'étoit pas toujours le maître de faire ce qu'il vouloit. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyoit plongé. « Je fais réflexion, dit-il, que si Alexandre-le-Grand eût été obligé d'avoir l'approbation des députés de Hollande pour exécuter ses projets, ses conquètes n'auroient pas été à beaucoup près si rapides. . . . » Les traités de Rastadt et de Passarowitz ont autant immortalisé son nom que ses victoires. Il étoit le père des soldats et le modèle des ministres, philosophe tolérant, sans faste, et d'une générosité peu commune. Quoique froid en apparence, il étoit sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, et les protégea pendant son ministère. (*Voyez* l'article ROUSSEAU, n° II.) Tous les beaux-arts avoient des attraits pour lui. Il ne voulut jamais se marier. Une femme lui paroissoit un fardeau embarrassant. Il ne voyoit dans l'amour qu'une passion folle, qui étend l'empire des femmes, et restreint celui des hommes. « Les amoureux sont dans la société ce que les fanatiques sont dans la religion.... De trois empereurs qu'il avoit servis, le premier, Léopold, avoit été, disoit-il, son père, parcequ'il avoit eu soin de sa fortune comme de celle de son propre fils ; le second, Joseph, son frère, parce qu'il l'avoit aimé comme un frère ; le troisième, Charles VI, son maître, parcequ'il l'avoit récompensé en roi. » Il étoit attaché à la religion, et portoit, dans ses expéditions militaires, l'Imitation de Jésus-Christ. Ses *Batailles* ont été imprimées en 1729, 2 vol. in-folio, auxquels on a joint un *Supplément*, 1747. On peut voir aussi

l'*Histoire du prince Eugène*, imprimée à Vienne depuis quelques années, en 5 vol. in-12, elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de gazettes. Les *Mémoires du prince Eugène* furent imprimés pour la première fois à Weimar, en 1809, 1 vol. in-8°, nouvelle édition, Paris 1810.

EUGÉNIE (sainte), vierge, périt martyre à Rome sous l'empire de Valérien.

* EUGÉNUS (Lactance), médecin de Narni, ville de l'état ecclésiastique, vivoit vers le milieu du 16e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé *De maris et femellæ generatione opusculum*, Anconæ, 1568, in-8°. C'est un tissu de rêveries que l'auteur propose avec tout le sérieux qu'il auroit mis dans l'annonce des vérités les mieux démontrées.

EUGÉRIE (Mythol.), divinité romaine, invoquée par les femmes enceintes, pour être délivrées de tout accident pendant leur grossesse.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsque Odoacre la transféra en Italie, l'an 488 : il s'établit au royaume de Naples, et y fut abbé de Luculliano ou de Saint-Séverin. Il est auteur du *Thesaurus ex Augustino*, in-folio, Bâle, 1542; et d'une *Vie de saint Augustin de Favianes*, insérée dans Bollandus.

EUGUBINUS. *Voyez* STEUCUS.

* EUHÉMÈRE, philosophe épicurien, dont Diodore de Sicile, partisan déclaré de la doctrine de la Providence, a inconsidérément emprunté les idées dans les 5 premiers livres de son Histoire.

ÉVILMÉRODAC, roi de Babylone, succéda à son père Nabuchodonosor, vers l'an 562 avant J. C. Ce jeune prince avoit gouverné despotiquement le royaume pendant les sept années de la démence de son père. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui, et le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenoit aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérodac monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, et le combla de faveurs. On dit qu'il commit l'indignité de priver de la sépulture le corps de son père, et même qu'il le fit hacher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frère Nériglissor, après un règne de deux ans.

EVITERNE (Mythol.) Les anciens adoroient sous ce nom un dieu, de la puissance duquel ils se formoient une très-grande idée, et qu'ils paroissoient mettre au-dessus de celle de Jupiter. Quelques mythologistes croient que ce dieu étoit Jupiter même. EVITERNE signifie immortel, et l'on appeloit quelquefois les dieux *Æviterni* et *Æviintegri*, pour marquer leur immortalité.

I. EULALIUS, antipape, qu'une cabale opposa au pape Boniface I en 418, et que l'empereur Honorius fit chasser comme un intrus.

* II. EULALIUS, comte d'Auvergne, vivoit dans le 6e siècle : il fut accusé d'avoir fait étrangler sa mère, et, méprisant Tétradie sa femme, d'entretenir un commerce illégitime avec ses servantes. Tétradie se retira chez Dizien qui l'épousa. Eulalius se maria avec une fille qu'il avoit enlevée d'un monastère. de Lyon. Après la mort de Dizien le comte demanda à sa femme ce qu'elle

avoit emportée de chez lui. Les évêques assemblés condamnèrent Tétradie à rendre à son mari le quadruple de ce qu'elle avoit pris, et les enfans qu'elle avoit eus avec Dizien furent déclarés illégitimes.

† I. EULER (Léonard), membre des académies de Paris, de Pétersbourg et de Londres, naquit à Bâle le 15 avril 1707, d'un ministre protestant. Après avoir fait ses premières études, il se consacra à la théologie et aux langues orientales pour complaire à son père : mais un goût irrésistible, qui l'avoit porté de bonne heure à s'appliquer aux mathématiques, l'y ramena bientôt. Ses liaisons avec Nicolas et Daniel Bernoulli accélérèrent ses progrès dans la carrière des sciences. Ces deux célèbres géomètres, ayant été appelés à Pétersbourg en 1725, l'engagèrent, deux ans après, à quitter sa patrie pour se rendre auprès d'eux. Il ne tarda pas à enrichir les recueils de l'académie de cette ville de plusieurs *Mémoires*, qui excitèrent entre Daniel Bernoulli et lui une émulation qui ne dégénéra point en envie. Non content de perfectionner le calcul intégral, Euler inventa le calcul des sinus, et simplifia les opérations analytiques. La réputation qu'il acquit de génie transcendant et inépuisable alla jusqu'aux oreilles des souverains. Le roi de Prusse l'invita, en 1741, à se rendre à Berlin, pour donner de l'éclat à l'académie qui alloit naître sous les auspices de ce prince philosophe. En arrivant, il fut présenté à la reine-mère, femme d'esprit, qui cependant ne put obtenir de lui que des monosyllabes. Elle reprocha au géomètre cette timidité, cet embarras, qu'elle croyoit ne pas mériter d'inspirer... « Pourquoi ne voulez-vous donc pas me parler ? lui dit-elle : — Madame, lui répondit-il, parce que je viens d'un pays où quand on parle on est pendu. » En effet, à l'époque où Euler se trouva en Russie, ce grand empire, gouverné par un étranger, gémissoit sous un despotisme trop souvent arbitraire. La Prusse fut un séjour plus agréable pour ce philosophe, malgré quelques chagrins passagers qu'il y éprouva. Les Russes, ayant pénétré dans la Marche en 1760, pillèrent une métairie qu'il avoit auprès de Charlottembourg. Le général Tottleben répara ce dommage, en lui accordant une indemnité considérable, à laquelle l'impératrice Elizabeth ajouta un don de quatre mille florins. Ce trait rappelle le bel hommage que rendit Marlborough à la vertu et à la réputation de Fénélon, lorsque, commandant l'armée des alliés en Flandre, il faisoit accompagner par des gardes le vertueux archevêque de Cambrai dans ses visites pastorales. Euler passa vingt-cinq ans à Berlin, et n'obtint que difficilement la permission de retourner à Pétersbourg. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut attaqué d'une maladie violente qui le laissa aveugle. Son activité, sa fécondité même ne furent point ralenties par la perte de la vue. La force singulière de son intelligence servit de supplément à ses yeux. Il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 7 septembre 1783. Il avoit été marié deux fois, et avoit eu treize enfans, dont l'aîné marcha de bonne heure sur les traces de son père. On a d'Euler un grand nombre d'ouvrages, où il paroît à la fois original et profond, élégant et clair. Il n'est presque aucun de ses écrits qui ne renferme quelque découverte nouvelle, ou quelque vue ingénieuse qui pourra y conduire. On y trouve les intégrations les plus heureuses, de profondes recherches sur la nature et les propriétés des membres, la démonstration de plusieurs théorèmes de Fer-

mat, la solution de divers problèmes sur l'équilibre et le mouvement des corps solides, élastiques et flexibles; enfin tout ce que la théorie du mouvement des corps célestes a de plus épineux. Euler est le premier qui ait fait une science complète de l'architecture navale, de la construction et de la manœuvre des vaisseaux. Cet ouvrage obtint les plus brillans succès, fut traduit dans toutes les langues, et lui valut deux gratifications, l'une de 6000 francs, que Turgot lui envoya par ordre de Louis XV; l'autre de 2000 roubles qui lui furent adressées par l'impératrice de Russie. Ses principaux écrits sont, I. Une *Dissertation sur la nature et la propagation du son*, Bâle, 1727, in-4°. II. — *Sur la nature des vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'*accessit* en 1727. III. *Mémoire sur la nature et les propriétés du feu*, couronné par l'académie de Paris en 1738. IV. — *Sur le flux et le reflux de la mer*, couronné par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil et de la lune sur la mer, et appuie son explication de beaucoup de géométrie et de calculs; ce qui n'a point empêché plusieurs savans de la regarder comme peu satisfaisante. V. Cinq *Mémoires sur différentes questions de mathématiques*, dans les Mélanges de Berlin; c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette collection. VI. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires des académies de Pétersbourg et de Berlin. VII. *Elémens d'Algèbre.* Cet ouvrage, écrit avec méthode et clarté, qu'il fit étant aveugle, a été traduit de l'allemand en français par J. Bernoulli, avec des notes et additions de M. de La Grange, Lyon, 1774, et an 3 (1794), 2 vol. in-8°, réimprimés à Paris en 1807. VIII. Trois *Mémoires sur les inégalités dans les mouvemens des planètes*, couronnés à Paris. IX. Deux *Mémoires sur la perfection de la theorie de la lune*, couronnés à Paris en 1770 et 1772. X. *Opuscula analytica*, 1783, in-4°. Ce sont des *Mémoires* réunis, qui avoient d'abord paru séparément. Son *Introduction à l'analyse des infiniment petits* a été traduite du latin par MM. Pezzy et Kramp, 1786, 3 vol. in-4°; ensuite par M. J. B. Labbey, Paris, an 4 (1795), 2 vol. in-4°. XI. *Scientia navalis*, 2 vol. in-4°. XII. *Mechanica, sive scientia motûs*, Pétersbourg, 1736, 2 vol. in-4°. XIII. *Constructio lentium objectivarum*, Pétersbourg, 1732, in-4°; et un grand nombre d'autres ouvrages ou mémoires. Euler avoit cultivé, non seulement toutes les sciences mathématiques, mais la littérature ancienne et les langues savantes. Il savoit par cœur l'*Enéide.* On a prétendu qu'il avoit porté sa curiosité jusqu'à s'instruire des extravagances de l'astrologie. La plupart des princes du nord lui donnèrent des marques d'estime. Dans le voyage que le prince royal de Prusse fit à Pétersbourg, il prévint la visite d'Euler, et passa quelques heures à côté de cet illustre vieillard, ayant les mains dans les siennes. L'académie de Pétersbourg porta solennellement son deuil, et lui décerna un buste de marbre, qui a été placé dans les salles d'assemblée. Son Eloge, par Nicolas Fuss, son élève, a été imprimé à Pétersbourg et à Berlin en 1783, in-4°. Le Journal Encyclopédique du mois de mai 1784 en donne l'analyse. La liste des ouvrages d'Euler est immense, et contient seule 51 pages de cet éloge.

* II. EULER (Jean Albrecht), fils du précédent, se fit connoître avantageusement dans les sciences mathématiques et physiques. Il naquit à Pétersbourg le 27 novembre 1734, et reçut des leçons de son

père. A l'âge de sept ans, il le suivit à Berlin, où il fut nommé, en 1754, n'étant âgé que de 20 ans, membre de l'académie des sciences de cette ville. Lorsqu'en 1766 l'impératrice Catherine rappela son père à Pétersbourg, le fils y fut nommé professeur de physique, et secrétaire de l'académie royale des sciences, avec deux mille roubles d'appointement : il reçut ensuite l'ordre de Saint-Wladimir, et fut nommé conseiller d'état. Il remplit avec distinction ces divers postes. Parmi ses écrits, on estime sur-tout ses sept *Dissertations* couronnées : *Disquisitio de causâ physicâ electricitatis, etc., unà cum aliis dissertationibus de eodem argumento*, Petropoli, 1755, in-4°, avec planches. *Enodatio quæstionis, Quomodò vis aquæ maximo cum lucro ad molas circumagendas, aliive opera perficienda, impendi possit? etc.*, Gottingæ, 1756, in-4°, avec planches. *Meditationes de motu vertiginis planetarum, ac præcipuè Veneris, etc.*, Petropoli, 1760, avec planches. *Meditationes de perturbatione motûs cometarum ab attractione planetarum ortâ, etc.*, Petropoli, 1762, in-4°. *Sur l'arrimage des vaisseaux, et quelles bonnes qualités on peut procurer à un vaisseau;* pièce qui a remporté le prix. *Nouvelle Théorie de la Lune, et détermination de toutes les inégalités de son mouvement* Ces deux derniers écrits sont insérés dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris. Plusieurs autres *Dissertations* intéressantes du même auteur se trouvent dans les Mémoires de l'académie des sciences de Berlin, et dans ceux de l'académie des sciences de Munih.

I. EULOGE, pieux et savant patriarche d'Alexandrie, mort en 607, laissa divers *Ouvrages* contre les novatiens et contre d'autres hérétiques de son temps. Il fut uni d'une étroite amitié avec saint Grégoire-le-Grand.

II. EULOGE DE CORDOUE, né dans cette ville vers l'an 800, fut élevé au sacerdoce et en remplit tous les devoirs avec zèle. Les Sarrasins d'Espagne, qui étoient mahométans, ayant excité une persécution, il fortifia les fidèles par ses écrits et ses discours. Il fut élu archevêque de Tolède ; mais les Sarrasins lui firent trancher la tête en 859, avant qu'il pût recevoir la consécration épiscopale. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont, I. *Memoriale sanctorum;* c'est une histoire de quelques martyrs. II. *Apologie pour les martyrs*, contre ceux qui disoient qu'ils nuisoient plus qu'ils ne profitoient à l'Espagne. III. *Exhortation au martyre.* Ces ouvrages se trouvent dans le 4e volume de l'*Hispania illustrata*, et dans la Bibliothèque des Pères.

EULOGIE, sœur aînée de Michel Paléologue, prédit à celui-ci sa grandeur future. Il étoit au berceau : ne pouvant réussir à l'endormir, elle lui chanta une chanson commençant par ces mots : « Courage, empereur de Constantinople ! tu y feras ton entrée par la porte dorée. » L'enfant sourit et s'endormit : ce qui fut regardé dès-lors comme un présage qu'il parviendroit a l'empire. Eulogie, sous le règne de Michel, se déclara l'ennemie des chrétiens. Sa haine contre l'Église fit naître la dissension entre elle et son frère, et elle alla jusqu'à solliciter le soudan d'Égypte de lui faire la guerre.

EUMANE, peintre d'Athènes, disputa à Periphante de Corinthe la gloire d'avoir peint le premier avec des couleurs. Avant lui, on ne distinguoit les figures que par des hachures.

* EUMARUS d'Athènes, peintre monochrome, est nommé dans Pline avec Cimon de Cléone. Eumarus fut le premier qui ébaucha toute sorte de figures, et représenta entièrement l'homme et la femme. Jusqu'à lui, les peintres se bornoient à faire seulement la tête et le buste. Cimon enchérit sur Eumarus. *Voyez* son article.

EUMÉE, fils du roi de l'île de Scyros dans la mer Égée, devint favori d'Ulysse, et ce prince lui confia le soin de ses états, lorsqu'il partit pour Troie. Ce fut aussi celui auquel ce héros se fit connoître le premier à son retour, après vingt ans d'absence.

EUMÉLUS, fils d'Admète et d'Alceste, alla au siége de Troie, et y conduisit onze vaisseaux. Aux jeux funèbres, célébrés en honneur de Patrocle, il disputa le prix de la course des chars à Diomède. Ses cavales, dit-on, avoient dans leurs courses l'agilité du vol des oiseaux. Il reçut de la main d'Achille une belle cuirasse d'airain.

† I. EUMÈNE, capitaine grec, l'un des plus dignes successeurs d'Alexandre-le-Grand, étoit fils d'un voiturier. Ayant déployé de grands talens, Alexandre lui fit épouser la sœur de Barsine, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, Eumène acheva la conquête de la Cappadoce et de la Paphlagonie, et fut gouverneur de ces deux provinces; mais Antigone ne voulut point l'y laisser. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de Perdiccas, qui le chargea de porter la guerre sur les bords de l'Hellespont aux princes ligués contre lui. Il défit Cratère et Néoptolème. Le premier périt dans la mêlée, et il tua le second de sa propre main. Eumène pleura Cratère son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, et fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille. Eumène marcha ensuite contre Antipater, le vainquit et s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdiccas, il eut à combattre Antigone. Ce général tâcha de corrompre les principaux officiers d'Eumène, en leur faisant des offres magnifiques qu'ils rejetèrent. Eumène les loua de leur fidélité, et leur raconta l'histoire du lion amoureux, qui, pour épouser une fille d'une grande beauté, consentit que le père de la fille lui fît rogner les dents et les ongles. « L'opération faite, le père, se méfiant de cette bête féroce, prit un bâton et chassa un ennemi qui l'auroit bientôt dévoré. Voilà, ajouta Eumène, ce que feroit Antigone; il vous prodigue à présent les promesses pour se rendre maître de toutes vos forces; mais, dès qu'il vous tiendroit, il vous feroit sentir ses ongles et ses dents. Les deux généraux se livrèrent bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J. C. Eumène y fut vaincu par la trahison d'Apollonide, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris et pendu sur-le-champ. Eumène, obligé d'errer et de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, et ne retint que cinq cents hommes, avec lesquels il s'enferma dans le château de Nora, sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie. Il y soutint un siége d'un an. Après différens succès, mêlés de revers, Antigone tailla en pièces l'arrière-garde de son ennemi, et prit le bagage de son armée; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Avant la bataille, Eumène avoit fait son testament et brûlé toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort, ceux qui lui avoient donné des avis secrets fussent exposés à des recherches dangereuses. Le vainqueur fit dire aux officiers et aux Argyraspides, phalange des Macé-

doniens, qu'il leur rendroit tout ce qui leur appartenoit, s'ils lui livroient Eumene. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. Quand cet illustre prisonnier fut arrivé au camp ennemi, Antigone n'eut pas le courage de le voir, parce que sa présence eût été un sanglant reproche pour lui. Ceux à qui il l'avoit donné en garde lui ayant demandé comment il vouloit qu'on le gardât : « Comme un éléphant, leur dit Antigone, ou comme un lion. » Mais, quelques jours après, attendri et touché de compassion, il ordonna qu'on lui ôtât ses fers les plus pesans, et adoucit beaucoup sa captivité. Antigone fut quelque temps en balance sur ce qu'il devoit faire de son prisonnier. Ils avoient été amis intimes en servant sous Alexandre : le souvenir de cette ancienne amitié réveilla en lui quelques sentimens d'humanité. Son fils Démétrius sollicita fortement aussi en sa faveur ; mais l'intérêt de se délivrer d'un ennemi dangereux, combattant dans Antigone les sentimens généreux que son fils lui inspiroit, il ordonna qu'on le défît d'Eumène dans la prison : ce qui fut exécuté l'an 315 avant J. C. Telle fut la fin d'un des hommes les plus accomplis de son siècle, et peut-être le plus digne d'être le successeur d'Alexandre. Il possédoit toutes les qualités d'un grand capitaine, à quoi il faut ajouter un inviolable attachement pour son prince, une probité rigoureuse, et tous les sentimens de l'honneur le plus délicat. Il ne manqua cependant pas d'adresse dans l'occasion. Voyant que plusieurs de ses officiers n'épioient qu'un moment favorable pour se défaire de lui, il emprunta de grosses sommes de ceux qui lui étoient les plus suspects, afin que la crainte de perdre leur argent les enchaînât, pour ainsi dire, à la vie de leur débiteur. Ainsi, dit Plutarque, au lieu de donner son propre argent pour conserver ses jours, il ne les garantit qu'en prenant celui des autres. Antigone et toute l'armée célébrèrent ses funérailles avec magnificence. Sa mort ayant éteint l'envie et toute crainte, ils envoyèrent ses os et ses cendres dans une urne d'argent à sa femme et à ses enfans en Cappadoce : foible dédommagement pour une veuve et pour des orphelins! L'armée du vaincu étant sans chef fut bientôt dissipée. Antigone, se défiant des traîtres, les fit exterminer.

II. EUMÈNE Ier, roi de Pergame, succéda à Philetère, son oncle, l'an 264 avant J. C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Séleucus, et augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimoit les lettres, et encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de règne.

III. EUMÈNE II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale, son père, l'an 198 avant J. C. Le royaume de Pergame, quand il le reçut de son père, se réduisoit à un très-petit nombre de villes. Eumène se rendit si puissant qu'il pouvoit le disputer à plus d'un empire. Il dut tout à son assiduité au travail, à son activité, à sa prudence. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur Antiochus-le-Grand. Il vainquit Prusias et Antigone, et mourut l'an 168 avant J. C. Ce prince protégeoit et cultivoit les lettres : il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avoit été fondée par ses prédécesseurs sur le modèle de celle d'Alexandrie. Ses freres, Attale, Philetère et Athénée, lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes. Eumène, dit Polybe, avoit l'ame noble

et grande dans un corps foible et délicat. Avide d'une belle réputation, il l'acheta par des bienfaits, et enrichit plus de particuliers qu'aucun des princes de son siècle.

† IV. EUMÈNE, orateur originaire d'Athenes, professa la rhétorique à Autun, sa patrie, où il naquit l'an de J. C. 261. Il y ramena le goût des arts et de l'éloquence. Constance-Chlore et Constantin lui donnèrent des marques de leur estime. Il prononça, l'an 309, le *Panégyrique* de ces deux princes. Son Discours le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager Riccius Varus, préfet de la Gaule Lyonnaise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avoient inondé les Gaules. Eumène offrit de contribuer à ce rétablissement; il céda une année des appointemens qu'il avoit en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs, ce qui faisoit une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du 4e siècle. Le P. de La Baume, jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *Harangues*, dans ses *Panegyrici veteres ad usum delphini*, 1676, in-4°. Son style se sent un peu de la décadence de la latinité; quant au fond, il s'y trouve plus de lieux communs que de pensées.

* V. EUMÈNE, de Cardie, rédigea avec Diodote, d'Erythre, les éphémérides d'Alexandre, et y eut la plus grande part. Il jouissoit de la confiance et de la faveur de ce prince; et son ouvrage, à en juger par quelques fragmens qui nous en restent, étoit un journal très-exact et très-circonstancié des actions et de la vie privée d'Alexandre. Strattis, d'Olynthe, en avoit fait un abrégé en 5 livres.

EUMÉNIDES *ou* FURIES, (Mythol.) filles de l'Achéron et de la Nuit: elles étoient trois; Alecton, Mégère et Tisiphone. Les dieux leur avoient donné la commission de tourmenter les impies et les scélérats sur la terre et dans les enfers. Servius écrit qu'on appeloit ces déesses, *Dires* au ciel, *Furies* sur la terre, et *Euménides* dans les enfers. Elles châtioient dans le Tartare, et flagelloient avec des serpens et des flambeaux ardens ceux qui avoient mal vécu. On les représente coiffées de couleuvres, tenant des serpens et des torches dans leurs mains. Les Athéniens leur avoient élevé un temple près de l'Aréopage. Elles en avoient un autre près de la ville de Titane, dans un bois sacré sur les bords du fleuve Asope. Ceux qui leur offroient des sacrifices ou des libations de miel ou de vin étoient couronnés de narcisse, fleur qui leur étoit consacrée, comme croissant près des tombeaux.

EUMÉNIUS. *Voyez* EUMÈNE.

EUMOLPE, fils du poëte Musée, fut l'un des premiers prêtres de Cérès dans les mystères d'Eleusis. Il disputa le trône d'Athènes à Erechthée, et périt, ainsi que ce dernier, dans le combat. Les Athéniens, pour terminer les différens de leurs familles, attribuèrent la couronne à celle d'Erechthée, et le sacerdoce, c'est-à-dire la dignité perpétuelle d'hiérophante, à celle d'Eumolpe. Celle-ci en jouit pendant douze cents ans. Elle déterminoit souverainement les cérémonies religieuses, et tout ce qui avoit rapport au culte des dieux. Eumolpe, dit-on, apprit la musique à Hercule.

† EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin et historien sous les regnes de Valentinien, de Valens et de Gratien, composa l'*Histoire des Césars*,

dont Suidas nous a conservé quelques fragmens. Nous n'avons de lui que les *Vies* des philosophes de son temps, écrites avec précision et élégance. A. Junius en a donné une traduction latine, avec le texte grec, Anvers, 1568, et 1596, in-8°, avec les notes de Hier. Commelin. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de legationibus*, Paris, 1648, in-fol., qui font partie de la *Byzantine*. Cette histoire des philosophes est pleine d'injures. Le but de l'auteur paroît être de relever l'idolâtrie. Il exagère les vertus des philosophes païens, et atténuent celles des solitaires chrétiens, il insulte même à leurs martyrs.

EUNÉE, fils de Jason et d'Hypsipyle, fille d'un roi de Thrace, régna sur l'île de Lemnos, et envoya des présens en vins aux Grecs qui assiégeoient Troie. Les Eunides, musiciens renommés d'Athènes, prétendoient descendre d'Eunée.

† I. EUNOME, célèbre musicien de Locres en Italie. Comme il disputoit le prix de son art à Aristoxène, une cigale vint, suivant la fable, se poser sur sa lyre, pour suppléer à une corde qui s'étoit rompue; ce qui lui fit obtenir le prix. En mémoire de cette singularité, les Grecs élevèrent une statue à Eunome, tenant une kelys, ou une cythare sur laquelle se reposoit une cigale.

† II. EUNOME (Eunomius), hérésiarque, natif de Cappadoce, d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'Aëtius, parvint à l'épiscopat par la protection d'Eudoxe, patriarche de Constantinople; ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les opinions d'Aëtius qu'il avoit adoptées. Eunome, ayant négligé cet avis, fut déposé et exilé en divers endroits. Il mourut dans sa patrie à la fin du 4e siècle. C'étoit un arien outré; et, pour défendre l'arianisme, dit Pluquet, « il retomba dans le sabellianisme, dont Arius avoit cru qu'on ne pouvoit se garantir qu'en niant la divinité du Verbe. Arius, pour ne pas tomber dans l'hérésie de Sabellius, qui confondoit les personnes de la Trinité, fit du père et du fils deux personnes différentes, et soutint que le fils étoit une créature. Eunome dit, non seulement qu'on ne pouvoit supposer dans l'essence divine un père et un fils, mais qu'on ne pouvoit y admettre plusieurs attributs; et que la sagesse, la vérité, la justice, n'étoient que l'essence divine, considérée sous différens rapports, et n'étoient que des noms différens, donnés à la même chose, selon les rapports qu'elles avoient avec les objets extérieurs. » Il rebaptisoit ceux qui avoient été baptisés dans la foi de la Trinité, et croyoit que la foi pouvoit sauver sans les œuvres. Ses opinions étoient d'autant plus séduisantes qu'il réunissoit à quelque talent beaucoup d'artifice. Il sentit que, pour se concilier des sectateurs, il falloit joindre à son opinion quelque principe de morale commode. Il enseigna que ceux qui conserveroient fidèlement sa doctrine ne pourroient perdre la grace, quelque péché qu'ils commissent. Sa secte s'éteignit sous Théodose. Saint Grégoire de Nysse et saint Basile signalèrent leur éloquence et leur zèle contre lui.

EUNOSTUS (Mythol.), dieu honoré par les habitans de Tanagra, ville située en Achaie, sur les bords du fleuve Asope. Il étoit rigoureusement défendu aux femmes de pénétrer dans l'enceinte de son temple; et celle qui transgressoit cette loi, même par distraction ou par mégarde, étoit punie de mort.

EUNUS, esclave syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste et l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disoit envoyé des dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettoit dans sa bouche une noix remplie de soufre en poudre: il y glissoit adroitement le feu, et en soufflant, il paroissoit vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misère, se joignirent à lui, et bientôt il se vit à la tête de cinquante mille hommes, avec lesquels il défit les préteurs romains. Perpenna, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la famine, et fit mettre en croix tous ceux qui tombèrent entre ses mains.

ÉVODE, l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, succéda à saint Pierre dans le siége d'Antioche, et y souffrit le martyre sur la fin du 1er siècle.

EUPALINUS, architecte grec, fils de Naustrophus de Mégare, construisit le célèbre aqueduc de Samos, qui traversoit une montagne, et s'étendoit dans une longueur très-considérable.

EUPHÉMÉ (Mythol.), mère de Crocas, fut la nourrice des Muses. On lui avoit élevé une statue de marbre au pied du mont Hélicon.

I. EUPHÉMIE (sainte), vierge de Chalcédoine, souffrit le martyre sous Dioclétien, vers l'an 307 de J. C.

II. EUPHÉMIE (Ælia Maciana Euphemia), femme de l'empereur Justin Ier, née dans une des provinces barbares de l'empire, étoit esclave, lorsque Justin, qui n'étoit encore qu'un particulier, en devint amoureux. Son caractère doux, complaisant, sa fidélité inviolable, plurent tellement à son amant, qu'il l'épousa et la fit monter avec lui sur le trône. Son mariage fut stérile. L'esclavage lui avoit fait contracter des manières grossières, dont elle ne put se défaire sous la pourpre. Mais elle se distingua d'ailleurs par des qualités; et, tant qu'elle vécut, elle empêcha Justinien d'épouser sa maitresse Théodora. Elle mourut avant l'empereur.

EUPHÉMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science et par ses vertus, effaça des deptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape Félix III, qui en avoit été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservoit les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphémius y laissa celui d'Acace, dont il ne vouloit pas outrager la mémoire. Le pape Gélase, successeur de Félix, l'excommunia peut-être trop précipitamment, et le fit exiler à Ancyre par l'empereur Anastase, en 495. Ce patriarche mourut dans son exil en 515, martyr de son opinion. *Voyez* aussi MICHEL, n° III.

EUPHÉMUS (Mythol.), fils de Neptune et d'Europe, accompagna les Argonautes dans leur expédition, et fut aussi léger à la course qu'adroit à conduire les chars. Il remporta le prix aux jeux funèbres célébrés en l'honneur de Pélias. Après la mort de Tiphys il devint le pilote des Argonautes. Un roi de Libye lui fit présent d'une motte de terre miraculeuse. Euphémus l'ayant jetée dans la mer, elle fut à l'instant changée en une île agréable, couverte d'arbres et de verdure: ce fut l'île Théra.

EUPHOADES (Mythol.), génie qui présidoit aux festins. Les Grecs plaçoient sa statue sur leurs tables, lorsqu'ils vouloient se livrer à la joie.

* EUPHONON, poëte tragique, contemporain de Sophocle et d'Euripide, leur fut préféré dans ces concours que les Grecs avoient établis dans leurs fêtes, et où plus d'une fois l'intrigue et la médiocrité l'emportoient sur le génie et le véritable talent.

EUPHORBE, fils de Panthus, illustre troyen, fut tué par Ménélas à la guerre de Troie. Pythagore assuroit que son ame étoit celle d'Euphorbe, qu'elle avoit passé dans son corps par la métempsycose, et qu'il avoit reconnu dans le temple de Junon à Argos le bouclier que Ménélas lui avoit enlevé. — Il y eut un géomètre phrygien qui porta ce nom. Ce mathématicien trouva la description du triangle, et rechercha le premier les propriétés de quelques figures.

† EUPHORION, de Chalcis en Eubée, bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand, réussit dans la poésie et dans l'histoire. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Quelques anciens le louent : d'autres lui reprochent de l'obscurité et un style énigmatique. L'empereur Tibère, qui l'avoit pris pour modèle dans la composition de ses poésies grecques, fit placer son portrait et ses ouvrages dans les bibliothèques publiques. Cornélius Gallus les traduisit en vers latins, et l'on croit que c'est à cette traduction que Virgile a fait allusion, Eclog. X. v. 50, où il fait aussi parler Gallus :

Ibo et chalcidico quæ sunt mihi condita versu,
Carmina pastoris Siculi modulabor avenâ.

Euphorion étoit né vers l'an 274 avant J. C.

† EUPHRANOR, l'un des plus célèbres artistes de son temps, florissoit dans la 151e olympiade, environ 176 ans avant J. C. Il excelloit à la fois dans tous les genres de peinture et de sculpture. Extrêmement laborieux, il avoit fait un grand nombre de tableaux et de statues en marbre, en bronze et en argent. Il paroît être le premier qui ait su rendre toute la dignité des héros. Quintilien, après avoir parlé des plus grands peintres de l'antiquité, et d'Apelles lui-même, nomme enfin Euphranor, qu'il regarde comme ayant porté l'art au dernier degré de perfection. Cependant Pline remarque qu'il faisoit les corps un peu trop grèles et les têtes un peu trop fortes : pourtant Euphranor a laissé plusieurs traités sur les proportions du corps humain. Euphranor avoit écrit aussi sur la composition des couleurs. Ses ouvrages de peinture sont : Une suite de tableaux qui représentoient les *douze Dieux* ; les célèbres tableaux d'*Ephèse*, où l'on voyoit *Ulysse, qui, pour contrefaire l'insensé, atteloit à la charrue un bœuf avec un cheval;* un *Général remettant son épée dans le fourreau*; le *Combat de cavalerie de Grillus, fils de Xénophon, contre les Thébains, commandés par Epaminondas*, ouvrage rempli de feu et d'enthousiasme ; *Latone, au moment où elle vient de donner naissance à Diane et à Apollon ;* une *Junon*, dont on admiroit la belle chevelure ; la *Démocratie avec le peuple et Thésée.* Les statues que ce grand homme a faites en marbre ou en bronze étoient, un *Pâris*, très-estimé pour la beauté de son expression ; la *Minerve catulienne*, ainsi appelée parce qu'elle fut dédiée au bas du Capitole, par G. Lutatius Catulus ; une *Figure du bon succès*, qui tenoit d'une main une coupe et de l'autre un épi avec un pavot ; les *Portraits d'Alexandre et de*

Philippe son père, sur un quadrige ; plusieurs autres *Chars ;* un *Pluton et un Vulcain*, d'une grande perfection ; deux *Statues colossales* représentant la *Vertu et la Grèce ;* et plusieurs autres ouvrages décrits par Pline et Pausanias. Enfin, pour compléter l'éloge de ce grand artiste, Pline dit qu'il fut toujours docile aux conseils qu'on lui donnoit, ainsi qu'aux leçons de la nature.

EUPHRASIE (sainte), illustre solitaire et religieuse de la Thébaïde, fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, et parente de l'empereur Théodose l'Ancien, naquit vers l'an 383, et mourut à l'âge de 30 ans. Lorsque les chrétiens grecs reçoivent une recluse, le prêtre demande à Dieu qu'elle ressemble à sainte Euphrasie.

I. EUPHRATE, l'un des disciples de Platon, gouverna la Macédoine avec une autorité absolue sous le règne de Perdiccas. Il poussa l'amour pour la philosophie à un excès indigne d'un philosophe : il n'admettoit à la table du roi que ceux qui avoient cultivé, comme lui, les sciences et les mathématiques. Parménion le tua après la mort de Perdiccas.

II. EUPHRATE, philosophe stoïcien sous l'empereur Adrien, étant alors dans une vieillesse très-avancée, demanda à ce prince la permission de s'ôter la vie, qui n'étoit plus qu'un triste fardeau pour lui. Adrien le lui permit, et il se donna la mort l'an 118 de J. C.

† III. EUPHRATE, hérétique, de la ville de Péra en Cilicie, admettoit trois Dieux, trois Verbes, trois SS. Esprits. « Parmi les philosophes qui avoient recherché la nature du monde, dit l'abbé Pluquet, quelques-uns l'avoient regardé comme un grand tout, dont les parties étoient liées, et ne supposoient dans la nature qu'un seul monde, comme Ocellus de Lucanie l'avoit enseigné ; et non pas plusieurs, comme Leucippe, Epicure, et d'autres philosophes le soutenoient. Euphrate adopta le fond de ce système, et n'admit pas cette suite de mondes différens, à laquelle des chefs de sectes avoient recours pour concilier la philosophie avec la religion, ou pour expliquer les dogmes. Il supposoit un seul monde, et distinguoit dans ce monde trois parties qui renfermoient trois ordres d'êtres absolument différens. La première renfermoit l'Être nécessaire et incréé, qu'il concevoit comme une grande source qui faisoit sortir de son sein trois Pères, trois Fils, trois SS. Esprits. La seconde partie du monde renfermoit un nombre infini de puissances différentes. Enfin la troisième partie contenoit ce que les hommes appellent communément le monde. Ces parties étoient absolument séparées, et devoient être sans commerce entre elles ; mais les puissances de la troisième avoient attiré dans leur sphère les essences de la seconde, et les avoient enchaînées. Vers le temps d'Hérode, le fils de Dieu étoit descendu du séjour de la Trinité pour délivrer les puissances qui étoient tombées dans les piéges des puissances de la troisième partie du monde. Ce fils de Dieu étoit un homme qui avoit trois natures, trois corps et trois puissances. » L'abbé Pluquet, de qui nous empruntons cet article, ne dit point en quel siècle vivoit Euphrate.

* EUPHRONE (S.), évêque de Tours, petit-fils du B. Grégoire, évêque de Langres, sacré en 556, assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta des réglemens touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques, et les mariages illégitimes. La ville

de Tours ayant été presque toute réduite en cendres par une suite de la guerre civile qui s'étoit allumée en France, ce saint évêque donna des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut à la subsistance des pauvres, trouva les moyens de procurer des ressources aux habitans de la ville, et s'opposa à l'établissement d'une taxe à laquelle le comte Gaison vouloit assujettir le peuple. En 566, Euphrone assembla dans la ville épiscopale un concile qui est appelé le *second de Tours*, et dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Ce prélat jouit de la plus haute considération auprès des rois Clotaire Ier et Charibert. On rapporte qu'étant en route pour aller à la cour du dernier, il revint sur ses pas, en disant que son voyage seroit inutile, parce que le roi étoit mort : ce qui se trouva vrai. Il fut également estimé de Sigebert, roi d'Austrasie : ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation de la vraie croix dans le monastère de Ste.-Radegonde à Poitiers. Ce saint évêque mourut le 4 août 573, et eut pour successeur saint Grégoire, son parent, qui est regardé comme le père de l'histoire de France. — Il ne faut pas le confondre avec saint EUPHRONE, évêque d'Autun, qui eut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, contenant divers réglemens sur les fêtes et le service divin, sur les ecclésiastiques bigames, etc., et souscrivit au concile qui fut assemblé à Arles, en 475, à l'occasion du prêtre Lucide. On ignore en quelle année il mourut.

I. EUPHROSYNE (Mythol.), l'une des trois Graces. *V.* GRACES.

II. EUPHROSYNE (sainte), née à Alexandrie dans le 5e siècle, résista aux prières de son père Paphnuce qui vouloit la marier, et s'enfuit à l'âge de dix-huit ans, déguisée en homme, dans un monastère, où elle fut reçue comme religieux, sous le nom de Smaragde. Elle vécut 38 ans sans sortir de sa cellule.

† III. EUPHROSYNE-DUCÈNE, femme d'Alexis III, empereur d'Orient, gouverna entièrement son foible époux, et disposa de tout dans l'empire. Cette princesse avoit du courage, de l'éloquence, de l'esprit, de la pénétration ; mais ses mœurs étoient corrompues, et elle affichoit sa honte. Son orgueil étoit aussi grand que sa dissolution. Elle faisoit porter sa chaise par les parens d'Alexis ; et lorsqu'il donnoit audience aux ambassadeurs, elle avoit à côté de lui un trône aussi élevé que le sien, où elle se montroit couverte de diamans. Elle eut un palais séparé de celui de l'empereur ; ce qui n'avoit jamais été permis à aucune impératrice. Alexis avoit voulu supprimer la vénalité des charges ; Euphrosyne s'y opposa, et confia la recette du prix de leur vente à un de ses favoris. Enfin on vint à bout de la rendre suspecte à l'empereur, à cause de ses liaisons avec un certain Vatace, accusé de vouloir usurper la couronne. Euphrosyne fut chassée du palais en 1178, couverte des habits d'une femme du peuple, et enfermée dans un monastère à l'embouchure du Pont, n'ayant pour la servir que deux femmes étrangères, qui à peine savoient le grec ; mais elle vint à bout, par ses intrigues, de sortir de sa solitude, et de rentrer en grace. Après la conquête de Constantinople par les Français, en 1204, elle prit la fuite ; et l'histoire, depuis cette époque, n'en parle plus.

EUPOLIS, poëte comique de l'ancienne comédie, étoit d'Athènes, et florissoit vers l'an 440 avant J. C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de

17 ans, et fut couronné plusieurs fois. On dit qu'Alcibiade le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui : d'autres prétendent, avec plus de raison, qu'il périt dans un combat naval contre les Lacédémoniens, puisque les Athéniens, touchés de sa mort, firent un décret pour défendre aux poëtes de porter les armes. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Sententiæ*, imprimé à Bâle en 1560, in-8°.

* EUPOMPE, célèbre peintre et mathématicien de Sicyone, florissoit dans la 95e olympiade, et fut le fondateur d'une troisième école de peinture appelée sicyonienne ; les deux autres qui étoient établies avant lui étoient l'école athénienne ou attique, et l'école asiatique ou ionienne. Quoiqu'Eupompe eût appris les principes de son art d'Euxenidas, lorsqu'on lui demandoit quel maître ancien il suivoit, il répondoit, la nature. Cet artiste fut le maître de Pamphile, qui enseigna son art au grand Apelle, et qui concourut avec Zeuxis.

ÉVREMONT (SAINT), écrivain français. *Voy.* SAINT-EVREMONT.

I. ÉVREUX (Robert, comte d'). *Voyez* ROBERT, n° XII; vous y trouverez les différentes mutations du comté d'Evreux.

II. ÉVREUX. *Voyez* ESSEX.

EURICLÉE. *Voy.* EURYCLÉE.

† EURIPIDE, poëte tragique, Grec, né à Salamine l'an 480 avant J. C., époque à jamais célèbre par le destruction de la flotte de Xercès, et par les journées de Platée et de Mycale, fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, de Socrate pour la morale, et d'Anaxagore pour la physique. Les persécutions que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques l'ayant dégoûté de la philosophie, la poésie dramatique l'occupa tout entier. Il s'enfermoit dans une caverne pour composer ses tragédies, et n'en sortoit qu'avec des chefs-d'œuvre. Elles firent l'admiration de la Grece et des pays étrangers. L'armée des Athéniens, commandée par Nicias, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats rachetèrent leur vie et leur liberté en récitant des vers d'Euripide : ce poëte florissoit du temps de Sophocle. L'émulation qui s'éleva entre eux dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comédies. Euripide médisoit sans cesse des femmes, et dans la conversation, et sur le théâtre : il se maria pourtant deux fois, et deux fois il répudia ses épouses. Cette conduite fournissoit beaucoup à la plaisanterie du comique grec. Euripide lutta d'abord contre le critique avec courage. Les spectateurs demandant qu'il retranchât quelques vers d'une de ses pièces, il s'avança sur le bord du théâtre, et leur dit : « Je ne compose point mes ouvrages afin d'apprendre de vous, mais afin de vous enseigner. » Une autre fois, ils le blâmèrent de ce qu'il avoit appelé les richesses le souverain bien et l'admiration des dieux et des hommes; mais Euripide les pria d'attendre la fin de la pièce, où l'admirateur des richesses recevoit le juste châtiment qu'il méritoit. Enfin sa fermeté l'abandonna; né très-sensible, et ne pouvant soutenir plus long-temps les railleries des auteurs et du public, il se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des lettres, le fit son premier ministre, si l'on en croit Solin. Euripide eut, suivant quelques-uns, une fin tragique; on prétend qu'il se promenoit dans un bois, et qu'il rêvoit profondément, suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les chiens du prince,

qui le mirent en pièces. De quelque façon qu'il ait terminé sa carrière, les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant J. C. Ses os ayant été recueillis par l'ordre d'Archélaüs, et portés à Pella, ce prince, qui l'avoit toujours beaucoup aimé, refusa de les rendre aux Athéniens lorsqu'ils les lui firent demander par leurs ambassadeurs. Euripide travailloit difficilement. Le poëte Alcestis, qui avoit la facilité des mauvais écrivains, se vantoit d'avoir fait cent vers dans trois jours, tandis qu'Euripide n'en avoit fait que trois : « Il y a encore cette différence entre vos écrits et les miens, dit le poëte au versificateur, que les vôtres dureront trois jours, et que les miens perceront l'étendue des siècles. » Disciple d'Anaxagore, et ami de Socrate, il répandit dans ses pièces les leçons de ses maîtres. Il plut aux sages, et fut nommé, à juste titre, le philosophe de la scène. Les orateurs ne furent pas moins charmés de son éloquence. Il forma Démosthènes; Cicéron en faisoit ses délices, et c'est cet auteur que lisoit, dans sa litière, l'orateur romain, lorsqu'il fut assassiné par Popilius Léna. De soixante-quinze tragédies qu'il avoit composées, il ne nous en reste que dix-neuf; les principales sont, les *Phéniciennes*, *Oreste*, *Médée*, *Andromaque*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *les Troades*, *Electre*, *Hercule*, *Hippolyte*, *Hécube*. Ces deux dernières pièces semblent avoir remporté le prix sur toutes les autres. Euripide excelle à exprimer l'amour, et sur-tout l'amour furieux et passionné. Il est tendre, touchant, pathétique : Racine l'a fait revivre et l'a surpassé; mais son mérite n'en est pas moins grand. L'art du théâtre ne faisoit que de naître : aussi Euripide et Sophocle, tout imparfaits qu'ils étoient, réussirent autant chez les Athéniens que Corneille et Racine parmi nous. « Leurs fautes, dit un homme d'esprit, sont sur le compte de leur siècle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux. » Il y en a certainement dans Euripide. Son Andromaque fit une impression si vive sur les Abdérites, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avoit jetée dans leur imagination. Quoique Euripide fût moins élevé que Sophocle, le Corneille des Grecs, il savoit être grand quand le sujet l'exigeoit : ses ouvrages respirent une bonne morale; il l'avoit puisée à l'école de Socrate; aussi ce philosophe n'alloit au théâtre que pour entendre les pièces de son disciple. On n'auroit qu'à louer Euripide, s'il avoit toujours placé ses sentences avec art. Les meilleures éditions d'Euripide sont celles de Alde, 1503, 2 vol. in-8°; de Plantin, en 1571, in-12; de Commelin, en 1597, in-8°; de Paul-Etienne, en 1604, in-4°; enfin, de Josué Barne, 1694, in-fol. à Cambridge, qui éclipsa toutes les autres; et qui l'a été à son tour par celle de Samuel Musgrave, Oxford, 1778, un vol. in-4°. L'éditeur y a joint les diverses scolies, et tous les fragmens qu'il a pu trouver, et l'a enrichie de savantes notes et d'une Vie de l'auteur. Reckius l'a fait réimprimer à Leipsick, 1778-1788, en 3 tom. formant 4 vol. in-4°, avec des notes; il y a joint des observations de Samuel Musgrave. Les traductions des tragédies d'Euripide sont, I. *Iphigénie*, par Thomas Sibillet, Paris, 1550, in-8°. II *Hécube*, par Lazare de Baïf, Paris, 1544 et 1550, in-8°. III. *Electre*, par Larcher, Paris, 1750, in-12. (*Voyez* le théâtre des Grecs du père Brumoy, qui a traduit les plus beaux morceaux d'Euripide.) M. Prévost en a donné une traduction complète, Paris, 1783-1797,

4 vol. in-12, avec des notes instructives et curieuses. Les premiers philologues grecs de ce siècle se sont beaucoup occupés d'Euripide, et en ont publié des pièces détachées, avec un grand appareil d'érudition et de critique. Il suffit de nommer, outre Masgrave, Marckland, Walckenaer et Brunck; le travail de Walckenaert sur les fragmens des pièces perdues d'Euripide est surtout infiniment précieux.

[illegible] (M[illegible]), fille d'A-[illegible] sœur de [illegible] qu'une des [illegible] de [illegible] avoit dérobé un [illegible] de fard sur la toilette d[illegible], pour le donner à Europe. Elle fut aimée de Jupiter, qui, ayant pris la forme d'un taureau pour l'enlever, passa la mer, la tenant sur son dos, et l'emporta dans cette partie du monde à laquelle elle donna son nom.

EUROTAS, fils de Lelex, se distingua par son courage dans une guerre que les Lacédémoniens avoient déclarée à un peuple voisin. Ils attendoient la pleine lune pour livrer bataille; mais Eurotas, sans écouter de vains présages, combattit et fut défait. Désespéré, il se jeta dans le fleuve Himère, qui prit dès-lors le nom d'Eurotas. Ce fleuve, célèbre par les vers des poëtes anciens, offroit des bords ornés de myrtes et de lauriers. Ils furent témoins de l'enlèvement d'Hélène, et ce fut près d'eux que Jupiter, prenant la figure d'un cygne, séduisit Léda.

EURYALE (Euryalus), héros troyen, suivit Enée après la ruine de Troie, et fut célèbre par sa tendre amitié pour Nisus. Ces deux jeunes guerriers, étan[illegible]rés de nuit dans le camp des R[illegible]s, y firent un grand carnage. Euryale fut investi en retournant à la ville; Nisus courut au secours de son ami, et offrit même sa vie pour lui; mais voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, et qu'Euryale venoit d'expirer à ses yeux, il se perça de son épée, et mourut sur le corps de son ami. Cet épisode du poëme de l'Enéide est aussi touchant qu'agréable.

EURYALÉ (Euryale), fille de Minos, et mère d'Orion, fut aimée de Neptune. — [illegible] une autre Eury[illegible] Amazones, [illegible] de Colchide, contre Persée [illegible] une troisième, fille de Prœtus, roi des Argiens: enfin, une des Gorgones portoit aussi ce nom.

EURYCLÉE, petite-fille de Pisénor, étoit d'une rare beauté. Laërte, roi d'Itaque, l'acheta fort jeune pour le prix de vingt bœufs, mais il ne la traita point en esclave, il eut pour elle les mêmes égards que pour sa femme, et lui confia l'enfance d'Ulysse. Ce fut elle qui la première reconnut ce prince au retour de ses longs voyages.

I. EURYCLÈS fut un célèbre devin d'Athènes. On croyoit qu'il portoit dans son ventre le génie qui l'inspiroit, ce qui le fit surnommer *Engastrimathe*. Il eut des disciples qui furent appelés de son nom Euryclaïdes et Engastrides.

II. EURYCLÈS, fourbe de Lacédémone, s'étant rendu à Jérusalem, et ayant gagné les bonnes graces du roi Hérode et de ses enfans, découvroit aux uns les secrets des autres pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'Alexandre et d'Aristobule. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses concitoyens.

EURYDAMAS, vigoureux athlète de Cyrène, remporta le prix du ceste aux jeux olympiques. Un coup de son adversaire lui brisa plusieurs

dents, mais il les avala sans témoigner aucune douleur, pour ne pas lui laisser seulement soupçonner l'effet de sa force.

† I. EURYDICE (Mythologie), femme d'Orphée. En fuyant les poursuites d'Aristée, Eurydice fut piquée par un serpent, de la morsure duquel elle mourut le jour même de ses noces. Orphée, inconsolable de cette mort, l'alla chercher jusque dans les enfers, et toucha, par les charmes de sa voix et de sa lyre, les divinités infernales. Pluton et Proserpine la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit point derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des sombres royaumes. Orphée, selon le récit de Virgile, ne put maîtriser ses regards, et perdit sa femme pour toujours.

II. EURYDICE, dame illyrienne, que Plutarque propose comme un modèle. Quoiqu'elle fût dans un pays barbare et qu'elle se trouvât avancée en âge, elle se livra à l'étude pour être en état d'instruire elle-même ses enfans.

III. EURYDICE, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, donna quatre enfans à son époux; trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et une fille nommée Euryone. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire et sa main; mais ces dons funestes devoient être le prix de la mort de son mari. Euryone préserva son père de ce malheur, en lui découvrant les détestables complots de sa mère. Amyntas eut la foiblesse de lui pardonner. Après sa mort, Eurydice sacrifia à sa fureur ambitieuse Alexandre, son fils aîné, qui avoit succédé à son père. Perdiccas, son autre fils, placé sur le trône après Alexandre, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses forfaits. Philippe, son troisième fils, père d'Alexandre-le-Grand, se mit en garde contre ses embûches, et régna paisiblement.

IV. EURYDICE, fille d'Amyntas, mariée à son oncle Aridée, fils naturel du roi Philippe. Aridée monta sur le trône de Macédoine, après Alexandre-le-Conquérant; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse, qui gouvernoit despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à Cassandre de se joindre à elle contre Polyperchon, qui ramenoit Olympias de l'Epire avec son petit-fils Alexandre; et Roxane, mère du jeune roi Cassandre, vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine; mais lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnèrent le parti d'Eurydice, pour se ranger du côté du jeune Alexandre, qu'ils regardoient comme leur prince légitime. Olympias fit percer de flèches Aridée, et obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant à choisir du poison, du poignard ou du cordeau. Elle s'étrangla l'an 318 avant J. C.

EURYLOQUE, compagnon d'Ulysse, fut le seul qui ne but point de la liqueur que Circé fit prendre aux autres pour les changer en bêtes.

EURYMAQUE (Mythol.), parent d'Ulysse, un des plus audacieux amans de Pénélope, insulta Ulysse à son retour, le prenant pour un mendiant; mais celui-ci, ayant tendu l'arc que personne n'avoit pu courber, il lui perça le cœur d'une flèche.

EURYNOME (Mythol.), dieu des enfers, se nourrissoit de la chair des morts. On lui avoit élevé dans le temple de Delphes une statue où il étoit représenté avec un visage noir, montrant de longues dents et assis sur la peau d'un vautour.

EURYNOMÉ (Mythol.), fille de l'Océan, fut aimée de Jupiter qui la rendit mère des Graces. On la représentoit comme femme jusqu'à la ceinture, et comme poisson pour le bas du corps. Elle avoit un temple en Arcadie, où sa statue étoit suspendue par des chaînes d'or. Ce temple ne s'ouvroit jamais qu'une fois l'an.

EURYPYLE, roi de la Cyrénaïque, renommé pour la sagesse de ses conseils, fournit aux Argonautes les moyens de se garantir des écueils, et de se dégager des bancs de sable qui se trouvoient sur leur passage dans le lac Tritonide.— Un autre EURYPYLE fut un fameux devin, qui se trouva à la prise de Troie. Dans le pillage de cette ville, il lui échut un coffre où étoit la statue de Bacchus : à peine l'eut-il ouvert, qu'il devint furieux. Il ne fut guéri de sa folie qu'après avoir consulté l'oracle de Delphes.

EURYSACE, fils d'Ajax, combattit son oncle Teucer, et lui ravit ses états. Les Athéniens ne lui en rendirent pas moins les honneurs divins.

EURYSTHÉE, fils de Stélénus, roi de Mycène. Son père ayant usurpé la couronne qui appartenoit à Hercule, ce héros en fut si irrité, que, dans un de ces accès de fureur auxquels il étoit sujet, il tua le fils que ce prince avoit eu de Mégare. Lorsqu'il fut guéri de cette maladie par Médée, il alla consulter l'oracle, qui lui ordonna, pour expier son crime, de se soumettre à Eurysthée, et de faire tout ce qu'il lui ordonneroit. Celui-ci, secondant la haine de Junon contre Hercule, manda ce héros à sa cour, et, dans l'espérance de le faire périr, lui imposa plusieurs travaux qui paroissoient impossibles. Mais il fut trompé ; car Hercule sortit victorieux de tous les dangers auxquels il l'avoit exposé, et s'acquit une gloire immortelle. Eurysthée périt dans un combat contre Thésée, qui n'avoit pas voulu lui livrer les descendans d'Hercule réfugiés à Athenes.

EURYTHE (Mythologie), roi d'Œchalie et père d'Iole. Ayant promis sa fille à celui qui remporteroit sur lui la victoire à la lutte, Hercule se présenta, et le vainquit ; mais Eurythe ne voulut pas la lui donner. Hercule le tua d'un coup de massue, et enleva Iole.

EURYTHION (Mythol.), centaure, ayant voulu faire violence à Hippodamie, fut la cause du combat sanglant que les lapithes livrèrent aux centaures lorsqu'on célébroit les noces de Pirithoüs. Eurythion eut les oreilles et le nez coupés par les lapithes; d'autres disent qu'il fut tué par Thésée, qui l'assomma sous le poids d'un énorme vase.

* EUSDEN (Laurent), poëte anglais, né au comté d'Yorck, mort en 1730, élève du collége de la Trinité à Cambridge, fut poëte lauréat en 1718, ce qui lui attira l'inimitié de plusieurs autres poëtes, particulièrement de Pope, qui le plaça dans sa Dunciade. Il fut recteur de Coningsby au comté de Lincoln, où il mourut en 1730. On trouve *plusieurs poëmes* de lui dans la collection de Nichols, et ils ne sont pas tout-à-fait à dédaigner.

I. EUSÈBE (saint), Grec de naissance, succéda au pape saint Marcel le 5 février 310, et mourut le 21 juin de la même année.

† II. EUSÈBE - PAMPHYLE, évêque de Césarée, naquit vers la fin de l'empire de Gallien. On ne sait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il

s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphyle, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom. Eusèbe s'étoit adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes. On disoit « qu'il savoit tout ce qui avoit été écrit avant lui. » Il établit à Césarée une école, qui fut une pépinière de savans. Son mérite le fit élever sur le siége de cette ville en 313. L'arianisme se répandoit alors sur l'Église et l'empire; Eusèbe fut un des fauteurs secrets de cette secte. Les ariens, flattés d'avoir dans leur parti un homme tel que lui, le firent nommer à l'évêché d'Antioche, afin que son élévation rejaillît indirectement sur leur secte. Il refusa ce siége. Constantin lui sut bon gré de son refus, et depuis l'honora de son estime et de sa confiance. Au concile de Nicée, en 325, il avoit été placé à la droite de ce prince. Il y anathématisa les erreurs d'Arius: mais il eut quelque peine à souscrire au mot de consubstantiel que les Peres ajoutèrent à sa formule. Il assista, en 331, avec les évêques ariens, au concile d'Antioche, où saint Eustathe fut déposé: ce fut alors qu'il refusa ce siége. Quatre ans après, il condamna saint Athanase, de concert avec les évêques des conciles de Césarée et de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestoit les artifices d'Eusèbe, et qu'il redoutoit son crédit. Les prélats assemblés à Jérusalem le députerent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement qu'ils avoient rendu contre le défenseur de la divinité de J. C. Eusèbe obtint le rappel de l'hérésiarque Arius et l'exil d'Athanase, et mourut vers l'an 338, laissant beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité, qui en a une partie. Les principaux sont, I. *Histoire ecclésiastique*, en dix livres, depuis l'avénement du Messie jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Père de l'Histoire ecclésiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Eusèbe rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait saint Epiphane et tant d'autres anciens. Son style, sans agrément et sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avoit plus de finesse dans le caractère que dans l'esprit. Il garde le silence sur l'arianisme dans son histoire. Quelques auteurs lui avoient donné la qualité de saint, et Usuard le plaça même dans son martyrologe. Mais, malgré ses apologistes, sa sainteté est demeurée équivoque. Baronius l'ôta du martyrologe romain, et y mit Eusèbe de Samosate. De toutes les éditions de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, la plus correcte est celle de Henri de Valois, dans la collection des historiens ecclésiastiques grecs, 3 vol. in-folio, à Paris, en 1669; puis en 1677, avec une version en latin, qui a mérité l'estime des savans; ensuite augmentée et revue à Cambridge, 1720, trois vol. in-fol. Le président Cousin en a donné une excellente traduction en français, Paris, 1675, 4 vol. in-4°, ou Amsterdam, 1722, 6 vol. in-12. II. *La vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panégyrique sous le titre d'histoire. Elle forme la deuxième partie du tome premier de l'Histoire de l'Église de Cousin, in-12, qui manque quelquefois; et quand elle y est, il s'y trouve 6 vol. III. Une *Chronique*, qui renfermoit les événemens depuis le commencement du monde jusqu'à la 20e année du règne de Constantin. La traduction qu'en fit saint Jérôme nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'Eusèbe entassoit dans tous ses ouvrages les passages des auteurs

les plus anciens. Joseph Scaliger a prétendu nous donner toute la chronique d'Eusèbe, dont il avoit ramassé les fragmens épars dans différens écrivains. On trouve, en effet, que son édition, imprimée à Amsterdam, chez Janson, 1658, in-fol., est presque toute conforme à la traduction de saint Jérôme. IV. Les livres *De la préparation et de la démonstration évangélique*. C'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse, pour démontrer la vérité de la religion chrétienne et la fausseté du paganisme. De vingt livres, dont la Démonstration évangélique étoit composée, il ne nous en reste que dix. Le commencement et la fin du premier livre et du dixième manquent dans toutes les éditions ; mais Fabricius les publia en 1725, dans sa Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion. La meilleure édition de la *Préparation* et de la *Démonstration* est celle de Paris, en 1628, en 2 vol. in-folio, avec une *Version* nouvelle des quinze livres de la Préparation par François Vigier, jésuite, augmentée de notes de Donat, de Rich. Montaign, et de Zenob. Accioli. V. Des *Commentaires sur les Psaumes et sur Isaïe*, publiés par dom Bernard de Montfaucon, dans les deux premiers tomes de la Collection des Pères grecs, à Paris, 1706, in-fol. Il n'y a du commentaire sur les psaumes que ce que le savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire ce qu'Eusèbe a fait sur les 119 premiers psaumes. On trouvera dans cet ouvrage des preuves de son arianisme. VI. Des *Opuscules* qui portent son nom, et que le P. Sirmond fit imprimer en latin l'an 1643, à Paris, in-8°. On peut voir les passages des anciens pour et contre Eusèbe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de son Histoire ecclésiastique. On a aussi d'Eusèbe *Onomasticon urbium et locorum sacræ Scripturæ*, imprimé avec les notes de Boufrérius et de Le Clerc, Amsterdam, 1707, in-folio.

III. EUSÈBE, évêque de Béryte, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'Arius, et l'abjura au concile de Nicée : mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer, quelque temps après, un concile en Bithynie, où Arius fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitoit dans l'Église forcèrent Constantin à l'envoyer en exil. Il peignit Arius auprès de l'empereur comme le plus orthodoxe des hommes, et Athanase comme le plus remuant. Il accusa celui-ci d'avoir mis un tribut sur les Égyptiens, d'avoir favorisé la rébellion d'un certain Philumeme; et, pour accabler plus sûrement ce prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, et fit recevoir Arius. Il fut élu par force évêque de Constantinople, l'an 338, après l'injuste déposition de Paul dont il ambitionnoit la place. Eusèbe de Césarée répandoit sourdement l'arianisme ; Eusebe de Nicomédie en tiroit vanité. Il fut chef de parti, et voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés eusébiens. Quelques mois avant sa mort, en 341, il fit admettre dans un concile d'Antioche les opinions ariennes comme des points de foi. Eusèbe de Césarée, le voulant faire passer pour un saint, loue jusqu'à ses défauts; mais ce sont les éloges d'un homme de parti qui veut canoniser son chef.

IV. EUSÈBE-ÉMISSÈNE, ainsi nommé parce qu'il étoit évêque d'Emèse, fut disciple d'Eusèbe de Césarée, et mourut vers 459. On lui attribue plusieurs *Ouvrages*, qui paroissent être d'auteurs plus récens. *Voyez* HILAIRE, n° III.

† V. EUSÈBE (saint), évêque de Verceil au 4e siècle, mérita ce siége par des mœurs douces et une piété tendre, et signala son zèle pour la foi au concile de Milan, en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant de traiter aucune affaire; mais l'empereur Constance, s'étant rendu maître de l'assemblée, fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'Athanase. Ceux qui résistèrent furent bannis. Eusèbe étoit de ce nombre. Après la mort de l'empereur, il retourna à son église. Il parcourut la Grèce, l'Illyrie, l'Italie; et par-tout il opposa une digue aux progrès de l'arianisme. Il mourut en 370. On croit que c'est le premier qui joignit la vie monastique à la vie cléricale. Au milieu de la ville, il vivoit avec ses clercs comme les moines du désert. Les églises s'empressoient de lui demander des évêques. On lui attribue une *Version latine des Evangélistes*, que Jean-André Irici a fait imprimer à Milan en 1748, in-4°. Quand cette version ne seroit pas de saint Eusèbe de Verceil, elle ne laisseroit pas d'être précieuse. On trouve deux de ses lettres dans la Bibliothèque des Pères.

VI. EUSÈBE (saint), évêque de Samosate, illustre par sa foi et par son amour pour l'Église, fut d'abord lié avec les ariens. Le siége d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Mélèce pour le remplir. Ils confièrent à Eusèbe le décret de cette élection; mais saint Mélèce s'étant aussitôt déclaré pour la foi catholique, les ariens, appuyés par l'empereur Valens, résolurent de le déposer. Eusèbe, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui avoit confié. On fit courir après lui, et l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendoit l'acte d'élection; mais Eusèbe présentant ses deux mains, dit avec fermeté « qu'il se les laisseroit couper, plutôt que de se dessaisir de cet acte, à moins que ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui avoient mis en dépôt. » Cet évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche en 363, et se trouva à Césarée en Cappadoce, l'an 371, pour élire saint Basile évêque de cette ville, à la prière de saint Grégoire de Nazianze le père. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux ariens lui attira une foule de traverses. Valens l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisoit en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les foibles et animant les forts. Après la mort de son persécuteur, Eusèbe se trouva au concile d'Antioche en 378, et y soutint la divinité de Jésus-Christ. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre Maris en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Avant d'expirer, il demanda la grace de cette malheureuse et de ses complices.

† VII. EUSÈBE *ou* EUSÉBIUS, avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius, et fit une protestation au nom des catholiques. Devenu évêque de Dorylée en Phrygie au 5e siècle, il se signala avec le même zèle contre Eutychès. Cet hérétique étoit son ami: il tâcha de le ramener au catholicisme; mais n'ayant pu y réussir, il se rendit son accusateur dans un concile de trente évêques, assemblé à Constantinople. Ses sectaires s'en vengèrent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut nommée le brigandage d'Ephèse. Eusèbe se trouva encore au concile général de Chalcédoine

en 451, et mourut peu de temps après.

† I. EUSÉBIE (Flavie), femme de l'empereur Constance, dans le 4ᵉ siècle, née à Thessalonique, d'une famille consulaire, avoit de la beauté, des graces, des vertus, de l'esprit, et du goût pour tous les arts. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfans la porta à faire donner une potion a Hélène, sœur de Constance et femme de Julien, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage-femme de cette princesse, et que, dès qu'elle fut accouchée, cette sage-femme fit périr l'enfant. Eusébie mourut vers 361, emportant les regrets de ses sujets dont elle étoit la bienfaitrice. Ce fut elle qui engagea Constance à donner à Julien le titre de César. Ce prince fit son Panégyrique qui nous reste.

II. EUSÉBIE (sainte) *ou* YSOIE, fille d'Alband, seigneur français, naquit en 637, et fut filleule de la reine Nantilde. Dès l'âge de douze ans, elle fut élue abbesse du monastere de Hamei près de Marchienne. Sa piété et sa bienfaisance lui ont mérité la canonisation.

III. EUSÉBIE, abbesse du monastère de Saint-Cyr, ou Saint-Sauveur, à Marseille. Lorsque les Sarrasins firent une invasion en Provence l'an 731, pour conserver sa virginité, elle se coupa elle-même le nez; et ses religieuses l'imitèrent. Les Sarrasins étant entrés dans le monastère et se voyant frustrés dans leur brutale passion, massacrèrent Eusébie et ses saintes compagnes, qui étoient au nombre de quarante.

* EUSTACE (Maistre), poëte français du 12ᵉ siècle, dont le nom s'est encore écrit, *Eustache*, *Gace*, *Casse*, *Huistace*, *Ustace*, *Vace*, *Vacce*, *Vaice*, *Wace*, *Wistace*, *Witace*, est auteur du roman du *Brut*, qu'il fit paroître en 1155. Cet ouvrage, écrit en vers, contient la chronologie fabuleuse des prétendus premiers rois d'Angleterre, que l'auteur croit être les descendans de Brutus, fils d'Enée, qu'il fait aborder dans cette île, et dont il nous donne la suite jusqu'à son temps. La date de la composition de ce roman est marquée à la fin, et ne laisse aucun doute sur le temps de sa publication. La bibliothèque impériale en possède plusieurs manuscrits, parmi lesquels on distingue celui indiqué sous le nº 7537, in-fol. Le roman du *Brut* fut abrégé, en 1391, par Jehan Vaillant de Poithiers, par le commandement de Pierre-le-Saut, écuyer conseiller du roi de France, et de sire Loys, duc de Bourbon. Moréri a mal à propos confondu maistre Eustace avec un autre poëte nommé EUSTACE li Paintres, né à Rheims, qui florissoit dans le 13ᵉ siècle, et dont les productions se trouvent dans les manuscrits de la bibliotheque impériale, fonds de Cange, in-8º. Celui-ci fut regardé de son temps comme un très-bon poëte; ses *chansons* et *autres poésies* qui ont en général l'amour, le printemps ou la galanterie pour objet, ont un tour délicat, et ne manquent pas d'harmonie. Il y eut encore dans le 13ᵉ siècle un EUSTACE ou *Eustache*, d'Amiens, dont le surnom indique la patrie, qui est auteur de quelques, pièces parmi lesquelles on distingue le joli fabliau *du Boucher d'Abbeville*, qui se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque impériale, nº 7218, in-fol. Il est imprimé dans le quatrième volume de la nouvelle édition de Barbazan, et Le Grand d'Aussi l'a mis au nombre des traductions qu'il a publiées.

I. EUSTACHE DE SAINT-PIERRE. *Voyez* SAINT-PIERRE, nº I.

II. EUSTACHE DE RIBAUMONT. *Voyez* RIBAUMONT.

† III. EUSTACHE (Barthélemi), professeur d'anatomie et de médecine à Rome vers l'an 1550, est auteur des *Tabulæ anatomicæ*, publiées à Rome en 1714, in-fol., avec les notes de J. M. Lancisius, réimprimées à Amsterdam en 1722, même format, et dont la meilleure édition est celle de Venise, 1769, in-fol. Ces tables ou planches sont très-propres à faire connoître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de Manget. Albain les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol., avec des explications latines. Nous avons encore d'Eustache, I. *Opuscula*, Delft, 1726, in-8°. II. *Erotiani collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem*, Venise, 1566, in-4°.

*IV. EUSTACHE (David), Français, et ministre protestant, pasteur de l'église de Montpellier, fut député, en 1659, par le synode national de Londres, pour présenter son adresse au roi, et le discours qu'il prononça en cette occasion lui fit une grande réputation. Il a composé quelques *Sermons* et quelques *Traités de controverse*.

* V. EUSTACHE (Jean-Martin), né à Gambatesa, philosophe et médecin très-savant, publia, en 1577, la *Vie de Galien*, et en 1585, un commentaire sur le livre du même, intitulé *Introductio seu Medicus*, accompagné d'un petit ouvrage ayant pour titre : *De medicinæ antiquitate*. — Jean-Nicolas EUSTACHE, de la famille du précédent, publia, en 1608, *Opusculum de aere situque Beneventanæ civitatis*.

† I. EUSTATHE (saint), né à Side en Pamphylie, d'abord évêque de Bérée, ensuite d'Antioche en 325, se distingua au concile de Nicée par son zèle et son éloquence. Les ariens, excités par Eusèbe de Nicomédie, prélat intrigant et vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment qu'elle avoit eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation, il fut déposé, et exilé, par Constance, à Trajanopolis, où il mourut vers 337. Eustathe fut un des premiers qui combattirent l'arianisme; il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, et c'est une véritable perte, s'il est vrai qu'ils eussent le mérite que Sozomène leur suppose. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4°, par le savant Allatius, avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six jours*, qu'il donne aussi à Eustathe. Ce dernier écrit, qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4°. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

II. EUSTATHE, moine grec du 4e siècle, si follement entêté de son état, qu'il condamnoit tous les autres états de la vie, joignoit à cette prétention d'autres erreurs qui furent déférées au concile de Gangres : 1° Il condamnoit le mariage, et séparoit les femmes de leurs maris, soutenant que les personnes mariées ne pouvoient se sauver. 2° Il défendoit à ses sectateurs de prier dans les maisons. 3° Il les obligeoit à quitter leurs biens comme incompatibles avec l'espérance du paradis. 4° Il les retiroit des assemblées des autres fidèles, pour en tenir de secrètes avec eux, et leur faisoit porter un habillement particulier. 5° Il vouloit qu'on jeûnât les dimanches, et disoit que les jeûnes ordinaires de l'Église étoient inutiles, après qu'on

avoit atteint un certain degré de pureté qu'il imaginoit. 6° Il avoit en horreur les chapelles bâties en l'honneur des martyrs, et les assemblées qui s'y faisoient. Plusieurs femmes, séduites par ses discours, quittèrent leurs maris, et beaucoup d'esclaves s'enfuirent de la maison de leurs maîtres. On déféra la doctrine d'Eustathe au concile de Gangres ; elle y fut condamnée l'an 342.

† III. EUSTATHE, évêque de Thessalonique dans le 12e siècle, et habile grammairien, a laissé des *Commentaires sur Homère* et *sur Denys le Géographe.* Son travail sur le poëte grec est fort étendu et très-estimable ; il a saisi la force et l'énergie de son original, et la fait sentir à ses lecteurs. Outre les notes, on trouve dans son ouvrage des dissertations historiques et philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman *d'Ismène et Isménias*, publié par Gilbert Gaulmin, Paris, 1618, in-8° ; et La Haye, 1744, in-32. Teucher en a donné une nouvelle édition à Leipsick, 1792, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par de Beauchamps, La Haye (Paris), 1743, in-8°, figures, et réimprimé à Paris 1797, in-4°, avec figures coloriées. Colletet en avoit aussi donné une traduction française, Paris, 1625, in-8°, et Lelio Carani une autre en italien, Venise, 1560, in-8°. On est certain à présent que cet ouvrage est d'un nommé Eumathes, grammairien obscur du 15e siècle, qui se cachoit sous le nom d'Eustathius. (*Voyez* BEAUCHAMPS.) La meilleure édition des *Commentaires* d'Eustathe sur Homère est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559 et 1560, 2 vol. in-folio, est moins estimée. Il en a paru à Florence, en 1730, 32 et 35, 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes et les traductions d'Alexandre Politi et d'Antoine-Marie Salvini, qui n'est pas achevée. A l'égard des Commentaires sur Denys, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par Robert Etienne avec le seul texte.

† EUSTOCHIE *ou* EUSTOCHIUM, (sainte), vierge romaine, de la famille des Scipion et des Emile, illustre par sa piété et par la connoissance des langues, fut disciple de saint Jérôme dès l'an 382. Elle suivit son maître en Orient, et se renferma ensuite, avec sainte Paule sa mère, dans un monastère de Bethléem, dont elle fut supérieure. Une troupe de forcenés, suscités par les pélagiens, allèrent dans cette ville où ils maltraitèrent les vierges et brûlèrent leurs maisons. Eustochie eut beaucoup de peine à se délivrer du feu et des armes qui l'environnoient. Elle mourut trois ans après, c'est-à-dire en 419.

EUSTRATE, célèbre archevêque de Nicée au 12e siècle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du Saint-Esprit, par un *Traité* qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Leo Allatius fait mention de cinq autres *Traités* du même auteur ; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui que quelques *Commentaires sur Aristote : In Analyticâ*, *græcè*, Venise, 1536, in-fol. *In Ethicâ*, *græcè*, Venise, 1536, in-fol., et *latinè*, Paris, 1543, in-folio.

EUTECNIUS, sophiste grec, a publié une *Paraphrase sur le poëme d'Oppien sur la chasse aux oiseaux.* Erasme Winding a fait imprimer cet ouvrage d'après un manuscrit du Vatican, à Copenhague, en 1702, in-8°. Il est divisé en trois livres ; le premier traite des *Oiseaux de*

proie; le second des *Oiseaux amphibies;* le troisième, des *manières de prendre les oiseaux.* On ignore le temps où vécut Eutecnius, et sa patrie.

EUTERPE (Mythol.), l'une des neuf Muses, inventa la flûte : c'est elle qui préside à la musique. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flûte, des hautbois, et ayant d'autres instrumens de son art auprès d'elle. Son nom signifioit *celle qui sait plaire.*

† EUTHYCRATE, sculpteur de Sicyone, fils et disciple de Lysippe, florissoit dans la 120[e] olympiade : il s'appliqua principalement à observer les proportions. Les *statues* d'*Hercule* et d'*Alexandre* lui acquirent une grande réputation, aussi-bien que sa *Médée*, qui étoit traînée dans un char à quatre chevaux, et un groupe d'un combat à cheval qui fut mis à l'entrée de la caverne où Trophonius rendoit ses oracles.

I. EUTHYME, fameux athlète, combattit long-temps, suivant la fable, contre un fantôme qui, se voyant vaincu, s'évanouit. Les Témésiens donnoient chaque année à ce fantôme une fille pour sa nourriture, afin qu'il ne tuat plus ceux qu'il rencontroit. Euthyme parvint à une extrême vieillesse, et disparut sans qu'on pût assurer sa mort. On lui érigea deux statues, l'une à Témèse, l'autre à Olympie. Pline rapporte qu'elles furent toutes les deux frappées de la foudre le même jour. *Voyez* LYBAS.

II. EUTHYME, dit *le Grand* (St.), d'abord supérieur général de tous les monastères de Melitene en Arménie, devint abbé d'une multitude de solitaires en Palestine, et ne se borna pas aux exercices monastiques. Il convertit un grand nombre de Sarrasins, combattit les nestoriens et les eutychiens, fit abjurer leurs erreurs à beaucoup de manichéens, ramena l'impératrice Eudoxie à la foi orthodoxe, et devint l'oracle de l'Eglise d'Orient. Il mourut le 20 janvier 473, dans sa 96[e] année. Son culte, établi d'abord en Palestine, passa dans les autres églises d'Orient.

EUTHYMÈMES, Marseillais, étoit contemporain de Pythéas. Il fit des voyages au sud, comme son concitoyen en avoit fait au nord ; mais la relation en est perdue, ainsi qu'une *Chronique* qu'il avoit composée.

† I. EUTHYMIUS, surnommé *le Syncelle*, patriarche de Constantinople, natif d'Isaurie, avoit été moine, et fut mis l'an 906 à la place de Nicolas-le-Mystique, que l'empereur Léon VI avoit chassé de son siége. Ce prince le choisit pour son confesseur ; mais Alexandre II, successeur de Léon, bannit Euthymius et rétablit Nicolas. Il mourut en exil l'an 920.

† II. EUTHYMIUS-ZIGABENUS, moine basilien du 13[e] siècle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage, intitulé *Panoplie*, est une exposition et une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des Mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone, en 1586, et depuis il a été inséré dans la grande Bibliothèque des Pères. On a encore de ce savant moine des *Commentaires sur les Psaumes*, sur les *Cantiques*, sur les *Evangiles*, littéraux, moraux et allégoriques, avec des notes et additions de Ch. F. Mathæus, Leipsick, 1792, 3 vol. in-8°. Mais ses allégories sont moins déraisonnables que celles des commentateurs de son temps.

† EUTICHE (Eutychius), savant patriarche d'Alexandrie depuis 933 jusqu'en 940, a laissé des *Annales* en arabe, peu exactes pour l'histoire et la chronologie, ainsi que la plupart des autres histoires arabes, Londres, 1642, in-4°. Depuis, Pococke les publia à Oxford en 1619, avec une version latine, en 2 volumes in-4°. Selden prétend prouver par ces Annales que, dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avoit point de différence véritable entre les prêtres et les évêques; mais le savant Assemanni lui a démontré le contraire.

EUTICHÈS. *Voyez* EUTYCHÈS.

EUTOCIUS, d'Ascalon, commentateur d'Apollonius et d'Archimède, sous l'empire de Justinien, est un des mathématiciens les plus intelligens qui aient fleuri dans la décadence des sciences chez les Grecs. Ses deux *Commentaires* sont très-bons, et on leur doit bien des traits sur l'histoire des mathématiques. Le premier se trouve dans l'édition d'Apollonius, par Halley, le deuxième a été publié à Bâle, grec et latin, en 1544, in-fol.

† I. EUTROPE, historien latin dont on ignore la patrie et la naissance. On conjecture qu'il avoit vu le jour dans l'Aquitaine, et l'on sait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perses; mais le rang qu'il obtint dans les armées nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent en tête de son ouvrage le titre de *Clarissime*, qui ne se donnoit qu'aux membres du sénat. Nous avons de lui un *Abrégé de l'Histoire romaine*, sous le titre de *Breviarum Rerum Romanorum*, en dix livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire de Valens, auquel il le dédia. Son ouvrage eut une telle réputation que Capiton, qui étoit un auteur célèbre de son temps, comme le remarque Suidas, en fit une version ou paraphrase en grec. Il y en a une autre faite par un certain Pœanbus. Eutrope avoit composé divers écrits sur la médecine, sans être médecin. Son *Histoire* est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet abrégé, quoique court, est assez bien fait; les événemens principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. L'abbé Lezeau en a publié une *Traduction* française avec des notes, Paris, 1717, in-12. On en a encore une plus nouvelle, Paris, Barbou, 1804, in-12. La première édition de cet auteur est de Rome, 1471, in-fol.; celle *ad usum delphini*, in-4°, est de 1683 ou 1726. Il est imprimé, avec une *Version* grecque, à Oxford, 1703, in-8°; à Leyde, 1729 et 1762, in-8°. Dellin en donna une édition latine en 1746 ou 1754, in-12, à Paris, chez Barbou, avec les observations de Tanneguy Le Fèvre. Elle est très-bien exécutée, comme la plupart des livres sortis des presses de cet artiste. Elle a été réimprimée en 1793, par les soins de M. Caperonnier. On distingue encore l'édition donnée à Leipsick, 1796, in-8°, avec les notes de Ch. Henr. Tzchucke.

† II. EUTROPE, fameux eunuque sous l'empire d'Arcadius, et son plus cher favori, parvint aux premières charges, et fut même élevé au consulat. Son insolence, sa cruauté et sa lubricité soulevèrent tout le monde contre lui. Gainas, Goth, général romain, fit révolter les troupes, et ne promit de les apaiser qu'à condition qu'on lui livreroit la tête d'Eutrope. Arcadius, pressé, d'un côté, par la crainte, de l'autre, par les prières de sa femme Eudoxie, que l'eunuque avoit menacée de faire répudier, le dépouilla de toutes ses dignités, et le chassa du palais. Eu-

trope, livré à la vengeance du public, se sauva dans une église. On voulut l'en arracher; mais St. Jean-Chrysostôme apaisa la populace par un sermon qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours, l'eunuque sortit de son asile. On lui fit sôn procès; et cet homme qui avoit osé aspirer au trône impérial, perdit la tête sur un échafaud l'an 399.

EUTROPIE, sœur de Constantin-le-Grand, et mère de Népotien, qui parvint à l'empire, mais dont il ne jouit que vingt-huit jours : sa mère fut assassinée avec lui par les partisans de Magnence.

EUTYCHE. *Voyez* EUTICHE.

† EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira, dès sa première jeunesse, dans un monastère près Constantinople. Ses vertus et ses lumières charmèrent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère, et ne sortit de sa solitude que pour aller combattre les erreurs de Nestorius; mais, craignant de tomber dans le nestorianisme, qui admettoit deux personnes en J. C., à cause des deux natures que lui attribuent les catholiques, il supposa que les deux natures étoient tellement unies, qu'elles n'en faisoient qu'une. Il confondit ainsi les deux natures en une seule, afin d'être plus sûr de ne pas admettre en J. C. deux personnes comme Nestorius. Eutychès ne voulut pas qu'on dit que J. C. étoit consubstantiel à son père selon la nature divine, et à nous selon la nature humaine. Il croyoit que la nature humaine avoit été absorbée par la nature divine, comme une goutte d'eau par la mer, ou comme la matière combustible jetée dans une fournaise est absorbée par le feu; en sorte qu'il n'y avoit plus en J. C. rien d'humain, et que la nature humaine s'étoit, en quelque sorte, convertie en nature divine. Eusèbe, évêque de Dorylée, ami d'Eutichès et son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener au catholicisme, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448, par Flavien, évêque de cette ville. L'hérésiarque, ayant persisté dans ses sentimens, y fut condamné, déposé du sacerdoce, du gouvernement de son monastère, et excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avoit fait des partisans; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, étoit son ami. Il obtint de ce prince qu'on assembleroit un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople, et que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en auroit la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *Brigandage d'Ephèse*. Eutychès y fut absous, sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclaroit en général qu'il anathématisoit toutes les hérésies. Flavien et Eusèbe, ses adversaires, furent non seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler, en 451, le concile de Chalcédoine, le 4e général. L'eutychianisme y fut proscrit, Dioscore déposé, et la paix rendue à l'Église. Cependant un moine nommé Théodose souleva plusieurs de ses confrères contre le concile de Chalcédoine. Il mit dans son parti l'impératrice Eudoxie, veuve de l'empereur Théodose II, qui lui donna une retraite dans son palais en Palestine. Appuyé par cette princesse, il se fit déclarer évêque de Jérusalem, après avoir chassé Juvénal le légitime évêque. Une foule de moines qui vivoient des libéralités de l'impératrice, se répandant

dans toutes les maisons, publioient que l'empereur vouloit rétablir le nestorianisme, et par cet artifice excitoient des séditions. On alloit mettre le feu aux maisons des partisans du concile de Chalcédoine ; la province étoit livrée au tumulte et au brigandage : il fallut que Marcien envoyat des soldats pour contenir ces théologiens turbulens. Théodose fut chassé. Marcien, connoissant l'esprit querelleur et pointilleux des Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de disputer publiquement sur la religion. Ses édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des eutychiens. Cette hérésie, qui s'étendit beaucoup dans l'Orient, se divisa à la longue en plusieurs branches. Nicéphore n'en compte pas moins de douze. Les uns étoient appelés *Schematici* ou *Apparentes*, parce qu'ils attribuoient à J. C. un corps fantastique ; d'autres *Théodosiens*, du nom de Théodose, évêque d'Alexandrie ; d'autres *Jacobites*, du nom d'un certain Jacob ou Jacques : cette branche s'établit en Arménie, où elle subsiste encore, et d'où elle se répandit en Egypte et en Syrie. Les autres sectes principales nées de l'eutychianisme, sont les *Théopaschites*, qui prétendoient que, dans la passion de J. C., c'étoit la divinité qui avoit souffert ; les *Acéphales*, c'est-à-dire sans chef ; les *Sévérins*, ainsi nommés d'un moine appelé *Sévère*, qui monta sur le siége d'Antioche l'an 513 : on les appela encore *Corrupticoles* et *Incorrupticoles*. Les Sévérins se partagèrent encore en cinq factions : savoir, les *Agnoëtes* ou *Agnoïtes*, les partisans de Paul ou les *Mélanès*, c'est-à-dire les Noirs ; les *Angélites* ; enfin les *Adriates* et les *Canonites*.

* EUTYCHIDE, sicyonien, de l'école de Lys. e, fit pour Denys, tyran de Syracuse, *la statue de Timosthène*, athlète qui remporta le prix du stade aux jeux olympiques. C'est ce même Eutychide, dit Pausanias, qui a fait pour les Syriens d'Antioche, cette *figure de la Fortune* qui étoit en si grande vénération parmi les peuples. Mais le chef-d'œuvre de cet artiste est la *statue du fleuve Eurotas*, qu'il exécuta en bronze d'une manière si parfaite, que le travail, dit Pline, étoit plus coulant que les eaux du fleuve même.

I. EUTYCHIEN, pape et martyr, successeur de Félix en janvier 275, ordonna que l'on enseveliroit les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé lui-même le 8 décembre 283.

*II. EUTYCHIEN, un des plus puissans favoris d'Héliogabale, doué d'un esprit enjoué et bouffon, sut tellement captiver la faveur de l'empereur, qu'il fut nommé préfet du prétoire et ensuite consul. On ignore l'époque de la naissance et de la mort de ce favori.

EUTYCHIUS. *Voyez* EUTICHE.

EUTYCHUS, pauvre ânier de Rome, rencontré par Auguste, qui sortoit de cette ville pour aller livrer la bataille d'Actium. Auguste demanda à l'ânier son nom, il signifioit en grec *Fortuné*; son âne s'appeloit *Nicon*, c'est-à-dire vainqueur. Auguste prit ces noms pour un heureux présage, et, après avoir remporté la victoire, fit bâtir un temple, où il fit placer la statue d'Eutychus et de son âne.

EUTYME. *Voyez* EUTHYME.

† EUTYQUE (Eutichius), patriarche de Constantinople, présida au concile œcuménique de cette ville en 553. Il avoit été d'abord moine d'Amasée dans le Pont; il fut élevé sur le siége de Constantinople par Justinien, à qui il avoit plu. Cet empereur, ayant adopté

l'opinion des incorruptibles (qui soutenoient que le corps de J. C. n'avoit été susceptible d'aucune altération, et n'avoit jamais enduré la faim, la soif, ni aucun autre besoin naturel), consacra ce système par un édit. Eutyque refusa de l'adopter, et fut disgracié et exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de Justinien, il fut rétabli sur son siége. Ce fut alors qu'il composa un *Traité de la Résurrection*, dans lequel il soutenoit que le corps des ressuscités seroit si délié, qu'il ne pourroit plus être palpable. La fureur des Grecs dans ce siècle et dans les suivans fut de disputer, sans relâche, sur des questions insolubles. Saint Grégoire, député du pape Pélage II, fit abjurer à Eutyque son opinion. Ce patriarche mourut peu de temps après, en 582, à l'âge de 70 ans.

* EUX (Bertaud), cardinal et archevêque d'Embrun, né à Blandiac dans le diocèse d'Uzès, s'appliqua au droit civil et au droit canon dans lesquels il fit de grands progrès. Il eut d'abord la prévôté d'Embrun, et en 1323 il en fut nommé archevêque. Benoît XII l'envoya en Italie en 1335, et deux ans après il l'éleva au cardinalat, et le nomma vice-chancelier de l'Eglise. Il fut ensuite évêque de Sabine, et alla, en qualité de légat de Clément VI, en Italie, où il assista à l'élection d'Innocent VI. Ce prélat mourut à Avignon en 1355, et laissa en vers saphiques *l'Histoire de la passion et de la mort de J. C.*

EUXÈNE, Phocéen, abandonna sa patrie, et conduisit une colonie grecque dans les Gaules. On le regarde comme l'un des fondateurs de Marseille.

* EUXINIDAS, peintre grec, paroît avoir dû sa réputation plutôt à son disciple Aristide le Thébain, qu'à son talent personnel. *Voyez* ARISTIDE, n° V.

† I. EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même temps qu'Arius par saint Alexandre, évêque de cette ville, et condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté, en 335, à l'empereur Constantin, une confession de foi orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche l'an 361; ce qui fut cause que les catholiques commencèrent à tenir leurs assemblées à part. Il mourut en 376.

ÉVÈMERION (Mythol.), dieu de la médecine, honoré par les habitans de Sicyone, qui lui offroient des sacrifices après le coucher du soleil. Son nom signifioit *celui qui fait passer d'heureux jours.* On le croit le même que Télesphore.

* EVERDINGHEN (César Van), peintre et architecte, né à Alcmaër en 1606, mort en 1679, réussissoit également dans le portrait et dans l'histoire. Il n'étoit pas moins habile dans l'architecture, et le célèbre architecte Van Campen le choisit pour faire en relief l'hôtel qu'il fit construire. La ville d'Alcmaër possède plusieurs de ses tableaux, tels que les volets qui renferment le buffet d'orgue dans la grande église. Il y a représenté *la Défaite de Goliath*, et *le Triomphe de David.* Il a peint dans les butes de cette ville un grand tableau où l'on voit la noblesse et les chefs des arquebusiers de la milice bourgeoise : toutes ces figures sont de grandeur naturelle et en pied. Plusieurs autres tableaux se trouvent aux environs, à Roterdam, à La Haye, et dans les principales villes de la Hollande; mais ils sont rares et peu connus ailleurs. César dessinoit bien, et coloroit avec vigueur : sa touche, quoique fondue, est décidée : il dis-

posoit ses sujets avec jugement, et ses tableaux d'histoire sont composés avec feu.

ÉVIPPE, épouse de Piérus, roi de Macédoine, célèbre par sa sagesse, sa beauté et sa fécondité, eut de son époux neuf filles, dont la naissance exposa ses jours. Ce furent les Piérides.

* EVOLI (César d'), noble Napolitain, vivoit dans le 16e siecle. On a de lui, I. *Dell' ordinanze e battaglie*, avec un nouveau *Trattato degli allogiamenti di campagna*, Rome, 1586, in-fol. II. *De divinis attributis*, Venetiis, 1573, in-8°.

* ÉWALD (Jean), poëte danois très-original et plein de verve, né à Copenhague en 1743, eut à lutter sans cesse contre la mauvaise fortune; car pendant quelque temps il fut simple soldat au service de Prusse et à celui d'Autriche, et vécut dans l'indigence jusqu'à sa mort, arrivée à Copenhague le 17 mars 1781. Il se fit d'abord connoître par un ouvrage en prose, intitulé *Le Temple du bonheur*. Ses poésies portent l'empreinte du génie d'Ossian. Parmi ses écrits dramatiques, on estime sur-tout *La Mort de Balder*, composée dans le goût des pièces de Shakespéar. Ses ouvrages ont été imprimés à Copenhague, en 4 vol. in-8°, depuis 1781—1791, avec des gravures de Chodowiecki.

* EWES (sir SYMONDS d'), antiquaire anglais, né en 1602 à Coxden, au comté de Dorset, mort en 1650, élève de Cambridge, s'est beaucoup occupé de rassembler des matériaux pour l'Histoire de la Grande-Bretagne. Charles Ier le créa chevalier, et en 1641 il le fit baronnet. Cependant, au commencement de la guerre civile, d'Ewes prit parti contre le roi; mais il fut chassé du parlement, sous quelque soupçon de royalisme. Cet auteur a compilé le *Recueil des Actes de tous les parlemens sous le règne d'Elizabeth*, qui a été publié en 1682, in-fol. Il a aussi écrit *sa Vie particulière*, qui se trouve dans le *Desiderata curiosa* de Peck.

EXÉSESTUS, tyran de Phocée, avoit deux bagues dont il se servoit pour prédire l'avenir. Il les frappoit l'une contre l'autre, et prétendoit reconnoître au son ce qu'il devoit faire. Après les avoir consultées, il annonça le jour de sa mort.

† I. EXPILLY (Claude d'), chevalier, seigneur de la Poëpe, conseiller du roi, président au parlement de Grenoble, ami et disciple des plus célèbres jurisconsultes de son temps, naquit à Voiron en Dauphiné l'an 1561, et mourut à Grenoble en 1636, âgé de 75 ans. Henri IV et Louis XIII se servirent utilement de lui dans le comtat Vénaissin, en Piémont et en Savoie. C'étoit un homme très-estimable, ami des gens de lettres. Il crut être à la fois orateur, historien et poëte; mais il ne remplit bien aucun de ces titres. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, in-4°, en 1612, ne sont plus lus. Ses *Poésies*, publiées d'abord à Paris en 1596, puis à Grenoble en 1624, in-4°; et la *Vie de Bayard*, in-12, 1650, ne méritent guere davantage de l'être. Son *Traité de l'orthographe française*, Lyon, in-fol., 1618, ne renferme qu'une théorie peu judicieuse, et une pratique bizarre et hors d'usage. Le magistrat valoit mieux en lui que l'écrivain. *Voyez* sa Vie, Grenoble, 1660, in-4°, par Boniel de Châtillon, avocat général à la chambre des comptes de Dauphiné.

† II. EXPILLY (Jean-Joseph),

chanoine-trésorier du chapitre de Sainte-Marine à Tarascon, né à Saint-Remy en Provence, d'une famille assez obscure, en 1719, embrassa l'état ecclésiastique, et annonça de bonne heure son goût pour les voyages et l'étude de la géographie. Il employa tous ses revenus et les fruits de ses épargnes à le satisfaire. Après avoir parcouru une partie de l'Europe et les côtes d'Afrique pour en vérifier les situations, il revint dans sa patrie, et s'y occupa à mettre en ordre le grand nombre d'observations intéressantes qu'il avoit faites sur le climat, les mœurs, la population, les rapports politiques de diverses contrées. Ses travaux lui méritèrent l'association aux académies de Madrid, de Stockholm et de Berlin. Il mourut dans les premières années de la révolution, après avoir rempli avec succès une carrière bienfaisante, laborieuse et utile. On lui doit, I. *Cosmographie*, 1749, in-fol. II. *Della casa Milano*, 1753, in-4°. III. *Polychorographie*, 1755, in-8°. Ce livre, l'un des premiers ouvrages de l'abbé Expilly, est une assez mauvaise compilation de chronologie, d'histoire, de géographie; et le style, à peine français, n'en rachète pas les erreurs. Il fut imprimé à Avignon, et ne se répandit guère ailleurs. IV. *Topographie de l'Univers*, 1758, 2 vol. in-8°. V. *Description de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande*, 1759, in-12. VI. *De la Population de la France*, 1765, in-folio. Cet ouvrage important renferme des notions exactes sur l'etat des récoltes, des consommations et de tous les produits de l'industrie française. Les écrits d'économie politique relatifs à la population qui avoient paru jusqu'alors furent effacés par celui-ci. VII. *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, 1762-1770, 6 vol. in-fol. Quoique cette grande entreprise soit restée imparfaite, quoiqu'il s'y soit glissé quelques erreurs inévitables dans un long travail, l'ouvrage offre d'abondantes recherches : plusieurs articles sont curieux; mais on s'est plaint que quelques-uns sont traités avec trop de précision, et d'autres avec trop d'étendue. Le style, ainsi que celui de tous les ouvrages de l'abbé Expilly, est assez incorrect. VIII. Petit *Manuel geographe*, 1782, in-18. C'est un précis de géographie assez bien fait, et peut-être le seul des livres de l'abbé Expilly qui restera.

* III. EXPILLY (L.-A.), curé de Saint-Martin de Morlaix, député du clergé de Saint-Pol-de-Léon aux états-généraux de 1789. Chaud partisan de la révolution, il fut, en avril 1790, membre du comité chargé d'examiner et de publier le *Livre rouge*. Le 22 juillet, il fit un rapport contre le droit de propriété du clergé; et en décembre, il prêta son serment civique et religieux. Ses principes lui valurent l'évêché de Quimper, auquel il fut nommé en 1791. Il périt à Brest, sur l'échafaud révolutionnaire, avec tous les membres de l'administration départementale du Finistère, accusés de fédéralisme, etc.

EXUPÉRANCE, préfet des Gaules, et parent du poëte Rutilius, étoit de Poitiers. Son frère Quintilien, retiré à Bethléem, y menoit une vie d'anachorète. Ce fut, à ce qu'on croit, à la prière de celui-ci, que saint Jérôme écrivit à Exupérance la lettre que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siècle, et à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. Exupérance, occupé à rétablir les lois dans l'Aquitaine, fut tué vers l'an 424, à Arles, dans une sédition militaire.

I. EXUPÈRE, célèbre rhéteur de Bordeaux, enseigna l'éloquence avec applaudissement à Toulouse et à Narbonne. Dans cette dernière ville, il eut pour disciples Dalmace et Hannibalien, neveux de l'empereur Constantin. Ces deux princes procurèrent à leur maître, l'an 335, la préfecture d'une province d'Espagne, qu'il gouverna long-temps. Exupère, après avoir amassé de grandes richesses dans ce poste, revint dans les Gaules, et mourut à Cahors. *Voyez* MAURICE, n° I.

† II. EXUPÈRE (saint), évêque de Toulouse, s'illustra par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or et d'argent, pour assister les pauvres. Saint Jérôme lui a dédié son Commentaire sur le prophète Zacharie. Saint Exupère mourut vers 417, plein de jours et de vertus. — Il ne faut pas le confondre avec saint EXUPÈRE, évêque de Bayeux au 4[e] siècle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de *saint Spire*, est un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'Évangile en Neustrie, aujourd'hui Normandie.

EYBEN (Huldéric), savant jurisconsulte, né à Norden, l'an 1629, d'une famille noble, conseiller et intercesseur à Helmstadt, puis juge dans la chambre impériale de Spire, enfin conseiller au conseil aulique de l'empereur Léopold, mourut en 1699, laissant des ouvrages imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. On ne les connoît guère en France, quoique estimés de leur temps.

I. EYCK (Hubert Van), peintre, né en 1366 à Maseick, au diocèse de Liège, eut pour disciple son frère Jean Eych, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*. *Voyez* BRUGES. Hubert fit divers tableaux pour Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. On admire parmi ces tableaux celui des *Vieillards adorant l'agneau sans tache*; on y compte 330 têtes, sans qu'il y en ait deux qui se ressemblent; il se voit à Gand où on le tient fermé, à l'abri des injures de l'air, pour en conserver le coloris, qui est encore aussi éclatant que dans les premiers temps. Il mourut en 1426, à 60 ans. — Il y a eu du même nom un professeur d'humanité à Utrecht, sa patrie, qui a laissé des *Poésies latines*, ignorées, sur lesquelles on fit ce distique épigrammatique; mais pour l'entendre, il faut savoir que *Van Eyck*, en Hollandais, signifie *Chêne*.

Cùm tua duritie superent epigrammata quercum,
Jure tuum cingat querna corona caput.

* II. EYCK (Gaspard Van), d'Anvers, né vers 1625, peignoit bien des marines; presque tous ses tableaux représentent des combats entre les Turcs et les Chrétiens. Ses figures sont bien dessinées et touchées avec finesse. Il y a de lui à Bruxelles deux beaux tableaux, que possédoit le prince Charles. Ils représentent des *Ports de mer*.

* III. EYCK (Nicolas Van), né à Anvers vers 1630, frère du précédent, florissoit dans le même temps. Nicolas peignoit des *Batailles*, des *Rencontres* et des *Attaques* avec beaucoup de mouvement, de chaleur et d'expression. Il avoit la réputation d'un excellent peintre dans son genre. On voit dans la galerie de Vienne un tableau de lui, représentant une *Halte militaire dans un village*. Eyck est mort capitaine de la milice bourgeoise d'Anvers.

* I. EYKENS (Pierre), surnom-

mé *le Vieux*, né vers 1599 à Anvers, étoit bon peintre d'histoire ; ses compositions sont abondantes et pleines d'esprit ; ses figures ont de l'élévation ; un bon style de dessin et une belle couleur qu'il joignoit à ces qualités le feront toujours regarder comme un grand artiste. Son pinceau agréable aidoit à la délicatesse des teintes de chairs, lorsqu'il représentoit des enfans et des nymphes. Il peignoit très-bien en *Camaïeux* des bas-reliefs et des vases de marbre pour les peintres de fleurs, et il ornoit de figures les tableaux des peintres de paysages. Cet artiste a beaucoup travaillé ; les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur sont un tableau d'une chapelle de la cathédrale d'Anvers, représentant la *Dispute de sainte Catherine contre des docteurs païens ;* un beau tableau de la *Cène* dans la chapelle de la communion de Saint-André ; *Saint Jean prêchant dans le désert*, qui étoit au grand autel des Pères ; *Bogaerde* et *Magdeleine*, deux tableaux que l'on voyoit aux jésuites ; ils représentoient saint Xavier qui baptise un roi indien et qui ressuscite un mort.

*II. EYKENS (Jean *et* François), peintres. Ces deux frères, nés à Anvers, étoient fils et élèves du précédent. Jean commença par être sculpteur, et il coupoit assez bien le marbre, lorsqu'il changea le ciseau contre les pinceaux et la palette. Ils ont peint tous deux des *Fleurs* et des *Fruits*, et leurs tableaux sont estimés. Ils florissoient vers 1650.

† EYMAR (A. M. d'), député de la noblesse du bailliage de Forcalquier aux états-généraux de 1789, abandonna son parti, et embrassant les idées dominantes, il se réunit au tiers-état. Admirateur enthousiaste de J. J. Rousseau, dont les écrits lui étoient familiers, mais contre les paradoxes desquels il ne sut pas se mettre en garde, il se fit un évangile des opinions de cet écrivain, sans les modifier, sans croire même qu'on pût s'en écarter. Nommé ambassadeur en Piémont, il fut instruit qu'un traité secret venoit d'unir le roi de Sardaigne aux autres puissances coalisées contre la France, et prétendit auprès du ministre de ce monarque d'en connoître tous les détails. Cette découverte força le roi de Sardaigne à s'expatrier et à sortir de ses états. Quand il eut envoyé en France plusieurs otages piémontais, et se fut acquis la réputation d'un *chaud républicain*, il fut rappelé par le directoire, et nommé par la suite préfet du Léman. Il est mort à Genève le 21 nivôse an 11 (11 janvier 1803). Il n'a publié que des opuscules ; mais tous ont de l'intérêt et sont écrits avec chaleur. Il a traduit de l'espagnol *El delinquente honorado de Jovellanos*, 1777, in-8°. On lui doit encore, I. *De l'influence de la sévérité des peines sur les crimes*, 1787, in-8°. II. *Réflexions sur la nouvelle division du royaume*, 1790, in-8°. III. *Anecdotes sur Viotti*, in-12. IV. *Notice historique sur la vie et les écrits de Dolomieu.* Il avoit accompagné ce naturaliste dans son excursion sur les Alpes. *Voyez* DOLOMIEU.

EYMERICK. *Voyez* NICOLAS, n° XVI.

* EYNDE (Jacques Van den), seigneur de Haamsted, né à Delft, capitaine au service de la république, historiographe de la province de Zélande, mourut d'étisie à la fleur de son âge, en 1614. Van Eynde a donné *Chronicon Zelandiæ*, imprimé à Middelbourg en 1634, 1 vol. in-4°. Cette histoire ne va que jusqu'à l'année 1296. Sa mort

prématurée l'empêcha de la conduire plus loin. On a encore de lui un Traité *de Saltationibus veterum*, dédié à Joseph-Juste Scaliger, et un *Recueil de Poésies latines*, publié à Leyde en 1611, in-4°. Ce sont en grande partie des poëmes historiques, tels que *Nassovica*, *Belli Belgici libri II*, etc.

* EYNHOUEDTS (Remoldus *ou* Rombaut), né à Anvers en 1631, est connu pour avoir gravé différens sujets d'après Rubens et autres maîtres, et particulièrement par la pièce qui représente le fils d'un juge inique, nommé juge lui-même sur un siége du tribunal couvert de la peau de son père, que Cambyse, roi des Perses, a fait écorcher. *La paix et la félicité d'un état;* diverses autres *pièces* d'après le même maître.

* EYSEL (Jean-Philippe), médecin, né en 1652 à Erfort dans la haute Thuringe, professa l'anatomie, la chirurgie, et la botanique dans cette ville, où il mourut le 30 juin 1717. On a de lui plusieurs dissertations en forme de thèses, et les ouvrages suivans, qui sont d'une étendue plus considérable, I. *Enchyridion de formulis prescribendis, secundùm methodum Gaspari Crameri*, Erfordiæ, 1698, in-8°. II. *Compendium anatomicum*, ibid. 1698, in-8°, 1710, in-4°. III. *Compendium physiologicum*, ibid. 1699, in-8°. IV. *Compendium chirurgicum*, ibid., 1714, in-8°. V. *Opera medica et chirurgica*, Francofurti, 1718, in-8°.

* EYSSON (Henri) enseigna la médecine à Groningue dans le 17[e] siècle, et y démontra l'anatomie pendant plusieurs années. On a de lui les ouvrages suivans, I. *De ossibus infantis cognoscendis et curandis; accedit Volcheri Coiteri eorumdem ossium historia*, Groningæ, 1659, in-12. II. *Collegium anatomicum, sive omnium humani corporis partium historia*, ibid., 1662, in-12. On remarque dans cet ouvrage beaucoup d'exactitude. III. *Syntagma medicum minus, solidiora medicinæ generalis fundamenta comprehendens*, ibid, 1672, in-12.

† ÉZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz, son père, l'an 727 avant J. C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles et mit en pièces le serpent d'airain que les Israëlites adoroient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, et assembla les prêtres et les lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y sacrifia des victimes, et rétablit le culte du Seigneur. Il reprit les villes dont les Philistins s'étoient emparés sous le règne d'Achaz son père. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, et leur refusa le tribut ordinaire; Sennachérib, outré de ce refus, porta la guerre dans le royaume de Juda. Il y étoit entré lorsqu'Ézéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. L'Écriture dit que le prophète Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine; que Dieu touché de ses prières lui renvoya le prophète pour lui annoncer sa guérison miraculeuse; qu'Isaïe confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau; il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Mérodac Baladan, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'Ézéchias, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. Isaïe le reprend de ce mouvement de vanité, et lui prédit que tout sera

transporté à Babylone. Ézéchias repentant, s'étant humilié sous la main qui le menaçoit, obtint qu'il ne verroit point ce malheur. Cependant Sennachérib s'étoit rendu maître des plus fortes places, et menaçoit Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu qu'on lui paieroit une somme immense. Ezéchias épuisa ses trésors et dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagemens ; mais à peine avoit-il compté l'argent, que Sennachérib rompit le traité et revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui le protégeoit. Il s'avançoit vers Jérusalem ; mais l'ange du Seigneur ayant exterminé dans une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. Ézéchias mourut l'an 698 avant J. C., à 53 ans. Génébrard assure, d'après les Hébreux, qu'il étoit savant dans les mathématiques, et qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercallation du mois de nisan au bout de chaque troisième année.

I. ÉZÉCHIEL, l'un des quatre grands prophètes, fils du sacrificateur Buzy, emmené captif à Babylone avec Jéchonias, commença à prophétiser l'an 595 avant J. C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettoient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple juif et du temple, sur le règne du messie et la vocation des gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, et fut tué, à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avoit reproché son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques qui ont fourni bien des plaisanteries aux incrédules modernes. Ces symboles exprimoient dans sa personne les misères du peuple, ou les sentimens de Dieu à l'égard de ce peuple. *Vous deviendrez muet*, lui dit le Seigneur, pour marquer le silence de Dieu à l'égard des Juifs obstinés qui tant de fois avoient méprisé ses reproches. Il reçut ordre de se faire charger de chaînes dans sa maison, pour figurer la captivité des Juifs. L'emblème des cheveux et de la barbe qu'il devoit se couper annonçoit les différens malheurs dont Dieu affligeroit Jérusalem et la Judée. Le Seigneur ordonne à Ezéchiel de couvrir le pain qu'il mange de l'ordure qui sort de l'homme. Sur ce que le prophète lui représente que rien d'impur n'est entré dans sa bouche, Dieu lui ordonne de prendre de la fiente de bœuf, et d'y cuire son pain. Cette nourriture allégorique signifioit ce qui arriveroit un jour aux dix tribus, qui devoient être réduites aux dernières extrémités, souffrir non seulement la disette la plus affreuse, mais manger leur pain souillé ; c'est-à-dire prendre part aux mœurs profanes et honteuses des passions, en vivant avec elles. Ces symboles ne furent pas particuliers à Ezéchiel. Souvent les prophètes exprimoient par des actions ce qu'ils vouloient dire. Osée, pour marquer l'infidélité d'Israël, épousa une femme prostituée, et donna aux enfans qui en naquirent des noms figuratifs des malheurs qui devoient arriver au peuple. Jérémie parut en public chargé de chaînes, pour prédire la captivité des Juifs, et envoya aux rois voisins de la Palestine, pour leur annoncer qu'ils seroient assujettis au roi de Babylone. Isaïe alla nu et déchaussé dans la ville de Jérusalem, pour annoncer la captivité de l'Egypte et de l'Ethiopie. Malgré les explications qu'on peut donner à quelques-unes des actions symboliques d'Ezéchiel, nous convenons que ses *Prophéties* sont fort obscures, sur-tout au commencement et à la

fin. C'est sans doute la raison pour laquelle les Juifs ne vouloient pas qu'on les lût avant l'âge de trente ans. Elles sont au nombre de 22, et disposées suivant l'ordre des temps qu'il les a eues. Prado et Villalpand, jésuites, ont fait de longs et savans commentaires pour les éclaircir. Son style, suivant saint Jérôme, tient un milieu entre l'éloquence et la grossièreté. Il est rempli de sentences, de comparaisons, de visions énigmatiques. Ce prophète paroît très-versé dans les choses profanes.

II. ÉZÉCHIEL, juif, poëte grec, florissoit après le milieu du 1[er] siècle de l'ère chrétienne, ou, selon Huet, un siècle, et selon Sixte de Sienne, quarante ans avant J. C. Il avoit fait une *Tragédie* sur la sortie des Hébreux hors de l'Egypte, dont il ne reste plus que des fragmens, que Frédéric Morel a traduits en prose et en vers latins. Ils parurent à Paris, en 1598, in-8°. On les trouve aussi dans le *Corpus poëtarum Græcorum*, Genève, 1606 et 1614, deux vol. in-fol.

* III. ÉZÉCHIEL, célèbre littérateur arménien, né vers l'an 673, étudia avec ardeur auprès d'Anania Chiragatzy. En 707 il voyagea en Syrie, en Palestine et dans la Grèce pour s'instruire dans des connoissances étrangères. A son retour en 710, il ouvrit une école et forma un grand nombre d'élèves savans dans l'éloquence, dans la physique et dans l'astronomie. Il avoit épuisé presque toutes les connoissances de ce genre que possédoient alors les Arabes et les Persans. Ezéchiel mourut vers l'an 727, et laissa manuscrits, les ouvrages suivans : I. Un *Traité de physique et de métaphysique*. II. Le *Mouvement des zodiaques*. III. Un *Discours sur la création*. IV. L'*Art du rhéteur*.

* I. ÉZENGANTZY (Jean), surnommé *Blouz* et *Zorzoretzy*, florissoit au commencement du 14[e] siècle et fut un des plus savans ecclésiastiques de son temps. Il étudia d'abord dans le monastère arménien sur le Mont Jébuh ; ensuite il devint professeur de grammaire et d'éloquence dans le couvent de Zorzor dans le canton d'Ardaz. En 1281, le patriarche arménien le nomma directeur de son école, et Léron II, roi rupinien, lui accorda les plus grands honneurs. En 1316, il assista à un concile national tenu à Adana en qualité de docteur de l'Eglise, et mourut vers l'an 1325, en laissant les ouvrages suivans : I. Une *Grammaire générale de la langue arménienne*. Cet ouvrage est un monument très-précieux et très-estimé dans son genre ; la bibliothèque impériale des manuscrits en possède un exemplaire. II. Un *Traité sur les mouvemens des corps célestes*, en vers et en prose, imprimé à la Nouvelle Nakhgiovan en Russie, 1792, 1 vol. in-8°. III. Le *Commentaire de l'Evangile de St. Matthieu*. IV. Un *Recueil de poésies sur différens sujets sacrés et profanes*. V. Un *Traité de morale*. VI. Un grand nombre de *Sermons*, d'*Hymnes ecclésiastiques*, et des *Chansons*.

* II. ÉZENGANTZY (Ghiragos), savant docteur arménien, né en 1369, s'adonna entièrement à l'étude des sciences sacrées et profanes, ensuite il embrassa l'état monastique ; il se fit distinguer dans son ordre par ses connoissances profondes, et mourut vers l'an 1425, en laissant quelques ouvrages manuscrits qui sont fort estimés. I. Un *Recueil de pièces fugitives sur différens sujets sacrés et profanes*. II. Un livre intitulé *Osgheporag*, ou *Osgheporig*, c'est-à-dire Mine d'or. Il contient un grand nombre

d'anecdotes, de maximes et de préceptes sur la morale. III. *Explication du livre de morale de saint Evacre.* IV. Un autre livre intitulé *Avertissement*, qui traite des devoirs des prêtres et des laïcs. V. Un grand nombre d'*Homélies* et de *Sermons* à réciter dans l'église aux jours des fêtes. Le patriarche Ciahghetzy fait mention de cet auteur avec éloge.

* III. ÉZENGANTZY (George), né vers l'an 1338, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique; les études sérieuses qu'il fit dans la théologie et dans l'éloquence le mirent bientôt au nombre des docteurs, et il fut nommé professeur dans le monastère arménien auprès d'Erzengan. En 1394, lors de l'invasion de cette ville par Tamerlan, Ezengantzy, se présenta, d'après le rapport de Mizopatzy, devant ce conquérant, pour le prier de ne pas livrer la ville au pillage, et obtint sa demande. Cet auteur mourut vers le commencement du 15e siècle et laissa quelques ouvrages qui sont manuscrits. I. *Commentaire d'Isaïe.* II. *Analyse des ouvrages de saint Grégoire le théologien.* III. *Commentaire de l'Apocalypse.* IV. *Explication des offices ecclésiastiques.* V. Un *Recueil de Sermons* au nombre de quatorze.

* EZNIG ou EZNAG, né à Colp, bourg de la Grande-Arménie, vers l'an 397 de J. C., étudia avec succès la rhétorique, les langues grecque, syrienne et persane. En 425 il alla à Edesse, ensuite à Constantinople, pour acquérir de nouvelles connoissances : de retour dans sa patrie, il fut sacré évêque de la province de Sacrevant; il y cultiva la littérature et mourut vers l'an 478. On a de lui, I. *Controverse à la religion persane, manichéenne et aux athées*, 1 v. in-12, imprimé à Smyrne en 1762. II. Un *Livre de rhétorique.* III. Un *Recueil d'Homélies en l'honneur des saints.* IV. Un *Traité sur les règles monastiques.* Ces derniers ouvrages d'Eznig sont manuscrits; les historiens Parbetzy et Elise, ses contemporains, en parlent avec beaucoup d'éloges.

* EZRAS-ANKEGHATZY, natif de Daron, et appartenant à une famille illustre, étudia avec une ardeur extraordinaire auprès de l'historien Moyse de Korène, et devint une des personnes les plus éloquentes d'Arménie de son siècle d'après le rapport de Samuël. Après avoir exercé la fonction de secrétaire auprès de Vahan Mamigonien, commandant des troupes et gouverneur général d'Arménie, Ezras se retira dans sa patrie, et il ouvrit une école de grammaire et d'éloquence; il forma un grand nombre d'élèves bien instruits, et mourut vers le commencement du 6e siècle, en laissant les ouvrages suivans qui sont inédits : I. L'*Art de l'éloquence*, divisé en cinq livres. II. *Traité de grammaire.* III. *Instructions nécessaires aux lecteurs.* IV. *Eloges historiques sur saint Mesrob.* V. *Homélie sur les tourmens de saint Grégoire illuminateur.*

* I. EZZELIN Ier, ou HÉZÉLO, ÉCÉLO, JCÉLO, ÉCELIN, ÉZELIN, IZELIN (dont le nom primitif dérivoit du vieux mot teutonique *Hetzen, chasseur*), transplanta sa maison en Italie, laquelle fut surnommée *da Onara* et *da Romano.* L'ignorance de plusieurs historiens a confondu les cinq générations de cette famille et fait un ou deux personnages seulement de tous les Ezzelins. On doit au docte Gian-Battista Verci d'avoir éclairci les ténèbres de ce point historique dans

son excellent ouvrage intitulé *Storia degli Ecelini*, en 3 vol. in-8°, imprimé chez les Rémondini à Bassano, 1779. Guidé par ce critique éclairé, nous rétablissons ici les faits : — ECÉLO Ier, *ou* EZZELIN, étoit fils d'Arpon, baron allemand des provinces voisines de Westphalie. Comme simple chevalier, *miles ab uno equo*, il suivit Conrad II dans son expédition d'Italie. Sa valeur et ses talens pour la guerre lui méritèrent la bienveillance de ce monarque, qui, en 1036, l'investit des fiefs d'Onara et de Romano, situés dans le Padouan à quelques milles de Bassano. L'évêque de Vicence, témoin de la faveur d'Ezzelin, pour s'en faire un appui l'investit peu après du fief de Bassano. C'est la raison pour laquelle les historiens l'appellent tantôt Ecélino d'Onara, tantôt Ecélino de Romano, tantôt Ecélino de Bassano. Enrichi par les empereurs et par les Eglises, il paroit qu'il jouissoit déjà d'une grande considération, car lorsque l'empereur Henri III vint à Padoue donner ses audiences dans le palais épiscopal, Ezzelin Ier y parut à ses côtés avec l'évêque et le comte San-Bonifacio; la dernière mention qu'on ait de lui est dans une donation du même empereur du 30 décembre 1091 aux religieuses de Padoue. Ezzelin mourut peu après, âgé d'environ 80 ans. Il fit plusieurs donations à des monastères, notamment à celui de Sainte-Euphémie de Villanova, diocèse de Trévise. Giela, sa femme, se trouve nommée dans une autre donation de 1074, faite aux moines de Saint-Félix de Vicence. Il en eut deux fils, Ezzelin II, qui suit, et Albéric son frère. Gérard Maurice, *Rerum Italicar. script.*, tome VIII, fait le plus grand éloge de la probité, de la loyauté et des vertus d'Ezzelin Ier.

* II. EZZELIN II, fils du précédent, et ALBERIC, son frère, conservèrent tous les fiefs de leur pere, en vertu de la loi que l'empereur Conrad avoit rendue à la diète de Roncale, qui déclaroit les fiefs héréditaires. Ils firent conjointement beaucoup de donations à des églises et à des monastères, particulièrement à celui de Campèse, situé au pied de Monte sur la Brenta. Pondrio, célebre abbé de Clum, revenant, en 1124, de la Terre-Sainte, changea ce nom en celui de Campo-di-Sione, suivant l'esprit du temps, car chacun des croisés aimoit et cherchoit à rappeler le souvenir des lieux saints. Ces fondations, ainsi que les largesses des Ezzelins aux pauvres, leur acquirent une réputation de piété, de bienfaisance, et de popularité qui, jointe à leur parfaite union entre eux, fut le fondement de leur puissance et de celle de leurs successeurs. Alors, plusieurs évêques voisins, pour conserver leurs biens sous leur protection, leur en donnèrent l'investiture. Quand l'empereur Henri V vint en Italie en 1116, les deux frères l'accompagnèrent par-tout, comme leur père, et ils se tenoient à ses côtés à Trévise, quand ce monarque y rendoit la justice. Ezzelin II mourut le premier, vers 1154, ne laissant que deux filles. Albéric, son frère, mort aussi vers 1154, eut de Cunizza, sa femme, laquelle vivoit sous la loi lombarde, un seul fils, qui suit, appelé par le diminutif Ezzelino, pour le distinguer d'Ezello II, son oncle.

* III. EZZELIN III, surnommé *il Balbo*, ou *le Bègue*, à cause de la difficulté qu'il éprouvoit en parlant, seul héritier des grands biens de son père Albéric, et d'Ezzelin II, son oncle, hérita aussi de leur générosité envers l'Eglise. Il passa en Palestine en 1147, eut l'honneur d'y être choisi un des chefs de l'armée

chrétienne, et y acquit beaucoup de gloire. Lorsqu'il fut revenu à Vicence, ville qu'il habitoit alternativement avec Trévise, l'évêque de Bellune le nomma avoué de son église, et ce prélat, ainsi que le patriarche d'Aquilée, l'abbé de Lecto en Frioul, et les évêques de Feltri, de Trévise, de Vicence, l'investirent à l'envi de nouveaux fiefs, ce qui contribua à le rendre l'un des seigneurs les plus puissans de la haute Italie. Ezzelin assista à la diète de Roncale en 1154, où Guillaume, marquis de Montferrat, Torello de Saxe, seigneur de Ferrare, et Boniface, marquis d'Est, Obizzon Malaspina, et les plus grands seigneurs de l'Italie s'étoient rendus. C'étoit la première diète que Frédéric Ier Barberousse tenoit en Italie. Ce prince y traita Ezzelin avec de grands égards; mais à son retour de Rome, l'évêque de Frisinghen s'étant plaint qu'Ezzelin avoit refusé depuis cinq ans de se faire renouveler l'investiture du fief de Godego, Frédéric, qui l'avoit fait citer par-devant Berzone, juge du sacré palais, sur sa non-comparution le priva du fief. Le mécontentement qu'Ezzelin en conçut influa probablement sur le parti qu'il prit dans la suite; cependant l'affaire du fief s'arrangea, et Ezzelin dissimula et parut rentrer dans la faveur de l'empereur, puisqu'il lui amena des secours contre les Milanais en 1161, et l'accompagna à Pavie l'année suivante. Alors se préparoit l'une des plus importantes révolutions que l'histoire nous présente, celle de l'affranchissement des villes d'Italie; elles supportoient impatiemment le joug impérial, et en usurpoient tous les droits de souveraineté: elles protestoient de leur fidélité envers l'empereur, qu'elles disoient toujours reconnoître pour leur suzerain. Les décrets rendus à la diète de 1158, qui ne faisoient que resserrer les liens qui unissoient les villes, ayant éprouvé de l'opposition à Milan, Frédéric, prince courageux, mais avare et emporté, assiégea et prit cette ville en 1162, la détruisit et en dispersa les habitans; le châtiment des Milanais, qui étonna les Italiens sans abattre leur courage, au lieu de les effrayer, aigrit leurs esprits: écrasés d'impôts, vexés par les ministres et les gouverneurs; trompées dans l'espérance qu'elles avoient conçu d'obtenir quelques soulagemens de la justice de Frédéric Barberousse, à son retour, les villes désespérées secouèrent le joug en 1163 et 1164. Padoue, Trevise, Vérone, Vicence, soumises à Ezzelin, donnèrent l'exemple. Venise s'y joignit peu après, profitant des embarras et des revers de l'empereur, ainsi que du schisme élevé dans l'Eglise romaine depuis 1159, à l'occasion de l'élection d'Alexandre III et de l'antipape Victor IV. Elles entraînèrent dans leur parti Alexandre III que l'empereur traitoit de schismatique. Toutes les villes d'Italie suivirent l'exemple des villes de la Marche, et leurs députés réunis, en 1167, dans un monastere des jacobins *in Pontido*, situé entre Milan et Bergame, jurèrent de défendre les villes de Venise, Vérone, Vicence, Padoue, Trévise, Ferrare, Brescia, Bergame, Crémone, Milan, Lodi, Plaisance, Parme, Modène et Bologne. Elles tinrent parole, et leur résistance fut telle, que Frédéric fut obligé de se retirer l'année suivante en Allemagne. Ezzelin, qui avoit eu une grande part à la ligue, en fut élu le chef général pour deux ans avec Anselmo du Dovara dans une assemblée des députés tenue à Modène le 10 octobre 1173; on y resserra les liens de la fédération, et l'on y jura de ne faire aucune paix séparée avec Frédéric. Ce prince revint avec de nouvelles forces en septembre 1174. La résistance de Suze, d'Asti, d'Alexandrie, quoique bâ-

tie depuis six ans, encore couverte de chaume, les pluies, les maladies et la désertion affoiblirent son armée : c'est alors qu'Ezzelin et Anselmo vinrent camper à Tortone, à dix milles du camp impérial. Frédéric, ayant échoué devant Alexandrie, voulut se retirer sur Pavie, mais Ezzelin vint lui présenter la bataille : on alloit en venir aux mains, lorsque quelques religieux s'interposèrent pour éviter l'effusion du sang : l'empereur, intimidé du nombre, de la bonne contenance et des sages dispositions de ses ennemis, prêta l'oreille à un accommodement : Ezzelin en fut l'ame : il y eut des préliminaires signés le 15 avril 1175 ; mais ils n'aboutirent à rien. Frédéric, qui ne vouloit que gagner du temps, dès que ses renforts furent arrivés, livra une grande bataille le 29 mai 1176 à Legnano. Il la perdit : renversé de son cheval, égaré pendant quatre jours, son camp pillé, la caisse de l'armée prise et voyant ses troupes découragées, ses partisans les plus chauds effrayés de l'excommunication, il se détermina à faire la paix à Agnani. Ezzelin, qui y eut grande part, fut souvent à Ferrare et à Césène voir alternativement le pape et l'empereur pendant les deux mois que durèrent les conférences. La paix fut conclue aux conditions suivantes, qu'il reconnoitroit Alexandre III comme pape légitime, et recevroit l'absolution et la bénédiction papale en lui baisant les pieds; qu'il rendroit au pape la préfecture de la ville et du territoire de Rome, en y ajoutant la clause, *salvo omni jure imperii*, de sorte qu'il ne renonçoit pas aux droits de haute souveraineté sur l'état romain ; qu'il seroit donné une abbaye à l'antipape Calixte III ; qu'il y auroit paix et amitié pendant quinze ans avec le roi de Sicile, et une trève de six ans avec les villes lombardes. Il fut arrêté que l'entrevue du pape et de l'empereur auroit lieu à Venise. Ezzelin y assista accompagné de trente hommes de sa suite. Il eut bientôt à faire rentrer dans le devoir les habitans de la ville de Bassano, qui, ayant essayé de la liberté, vouloient se soustraire à sa puissance. Il eut aussi, les années suivantes, à apaiser les troubles qui éclaterent entre les Padouans et les Trévisans. Cependant l'époque où la trève des six ans alloit expirer s'approchoit ; Henri VI, fils de Frédéric, s'interposa pour la paix. Pendant la diète germanique, qui se tenoit à Constance, les directeurs de la ligue des villes de Lombardie s'assemblèrent à Plaisance, où les plénipotentiaires de l'empereur s'étoient rendus; le congres s'ouvrit le 30 avril 1183. Le 1[er] mai on signa les articles préliminaires. Par le 29[e], l'empereur s'engage à rétablir dans ses bonnes graces Ezzelin et le marquis Malaspina, et à leur remettre les offenses faites par eux à l'occasion de la ligue. La paix fut signée le 25 juin 1183 à Constance, dont elle porte le nom. Dans le traité de ce jour, l'empereur Frédéric I[er] s'exprime ainsi, *et nominatim recepimus Ezelinum in plenitudinem gratiæ nostræ et omnem offensum ei remittimus*. (*Voyez* Carlini, *de pace constantice*, page 211 ; Muratori *antiquit. Ital.*, tom. IV, dissert. 48, pag. 304.) Par ce traité célèbre, les villes de la Lombardie resterent en possession de leur liberté, du gouvernement qu'elles avoient adopté, et des droits régaliens dont elles avoient joui depuis Henri V. L'empereur se réserva seulement la suzeraineté, le droit d'appel et les droits de passage dits *mansio*, *hes. italio*, *paraveredi*, *sodrum*, usités quand les empereurs se rendoient à Rome. Ezzelin, ayant amené à bien si glorieusement les affaires des villes d'Italie, resta depuis très-fidèle et tres-attaché à l'empereur ; il mourut

dans un âge très avancé vers 1175. On croit que ce fut de douleur en apprenant le viol de sa belle-fille, Cécilia da Baone.

* IV. EZZELIN *ou* Le Begue avoit épousé Auvia, fille de Richard da Baone, l'un des plus riches et des plus puissans seigneurs de Padoue. Il en eut quatre enfans, Gicla, Cunizza ou Cunégonde, qui fut mariée à Tisolino da Campo-Sampiino. (*Voy.* Tisolino.) Ezzelin IV, qui suit, et Gioanni qui épousa Béatrice, fille d'Albertino da Baone, et n'eut point de postérité.

* V. EZZELIN IV, fils d'Ezzelin-le-Begue, surnommé Il Monacho, *Le Moine*, parce qu'il se retira vers la fin de sa vie dans un monastère de bénédictins, action fréquemment usitée dans le moyen âge, naquit vers 1150. Il joignoit aux vertus, à la sagesse, au courage et à la grande fortune de son père, une éloquence mâle qui le rendoit supérieur à tous les hommes de son temps. Ambitieux, il travailla constamment à se rendre indépendant, et à soumettre entièrement les villes dont il étoit podestat; car cette dignité, qui donne une grande puissance, étoit temporaire et ordinairement fixée à deux ans. Son exemple ne fut que trop suivi par les Camino, les Carrare, les Scaligers, les Torelli, les marquis d'Est, les Gonzague, les Visconti, lesquels furent favorisés dans leur usurpation par les dissensions, les guerres et les factions qui déchirèrent les villes lombardes pendant plus de deux siècles. Ezzelin V épousa fort jeune, 1° Agnès, fille d'Arron marquis d'Est, qui mourut en couche; 2° Spéronella Dalesmanini qui l'abandonna pour s'enfuir avec Odérico da Fantana son amant (*V.* Romano.); 3° Cécilia da Albano, fille de Mainfroi, comte de Baone et d'Albano. En se promenant sur ses terres près de Padoue, elle fut rencontrée par Gerardo da Campo-san-Piero, qui lui proposa de se reposer chez lui, et la viola publiquement pour se venger des deux Ezzelins dont il étoit l'ennemi. Cet outrage fut la première source des malheurs du Padouan. Ezzelin répudia aussitôt Cécilia, ce qui ne l'empêcha pas de se remarier à un riche seigneur vénitien Giacomo Ziani, et ensuite à Dalmannino dont elle eut beaucoup d'enfans; 4° Adelaïde, des comtes de Mangone et Rabbiosi, seigneurs puissans de la Toscane. Ezzelin, pour narguer les Campo-san-Piero, afficha de célébrer à Bassano ses dernières nôces avec une grande magnificence, et y donna des fêtes qui durèrent quinze jours. Il vécut heureux avec cette dernière épouse, femme d'un esprit supérieur, faisant très-bien des vers latins, et fort versée dans l'astrologie judiciaire. Ezzelin ne lui donna d'autre chagrin que de garder, pendant quelques années, Maria da Campo-san-Piero, dans un de ses châteaux, à titre de concubine. Cette offense, semblable à celle qui lui avoit été faite, fut une des vengeances qu'il tira de la famille des Campo-san-Piero. Telles étoient les effroyables mœurs d'alors! ... L'ambition d'Ezzelin IV, ses intérêts particuliers, ou ses vengeances, le rendirent l'ame de la plupart des troubles, des accommodemens et des affaires de son temps. Elu podestat de Trevise en 1191, de Vicence en 1195, il est la même année expulsé de cette dernière, ainsi que l'évêque, par le comte Uguccione, chef des Malraveti; mais il y rentra en 1174 par les efforts des Vivaresi. Les marquis d'Est soutenant les Campo-san-Piero à Padoue, et Ezzelin ne pouvant obtenir de cette république aucune justice contre eux pour l'insulte qui lui avoit été faite dans la personne

de Cécilia son épouse, il sacrifie en apparence son ressentiment à la politique, et s'allie avec les Padouans en 1194, 1196 et 1197. Les Vicentins soulevés attaquent Bassano; Ezzelin le défend : Gerard Maurice, historien contemporain, auteur d'une Chronique, insérée *rer. ital. script.*, tome VIII, y fut fait prisonnier, et envoyé à Padoue. A l'automne 1198, affaire décisive contre les Vicentins : Ezzelin vient les attaquer le 1er septembre près de Carmignano dont il s'empare : sa cavalerie les poursuit, leur fait deux mille prisonniers. Le marquis d'Azzo d'Est, qui commande la gauche, échappe à peine, Le Laroccio est pris et reste dans la cour de l'évêché de Padoue, exposé aux insultes du peuple. C'est le combat de Carmignano qui donna lieu au poëme héroïcomique de Carlo Dottori, masqué sous le nom d'Iroldo Crotta, son anagramme. Lassé de voir ses domaines ravagés, Ezzelin conclut la paix, en 1199, avec les Vicentins, et, pendant la négociation et l'armistice, donne en ôtage Ezzelin V son fils alors âgé de 5 ans. Pour se venger des Padouans, il ne les comprend point dans la paix : ceux-ci en deviennent si furieux qu'ils incendient le territoire d'Onara, prennent le château, et le détruisent de fond en comble. Ezzelin ne leur pardonna jamais cet excès. On le voit intervenir, l'année suivante, à l'arrangement fait le 25 mai 1200 par Salinguerra II. Torelli seigneur de Ferrare, alors podestat de Vérone, entre le patriarche d'Aquilée, les comtes de Gorizie, et les seigneurs de Camino chefs des Vincentins; ayant succédé à Salinguerra dans son podestat la même année, il sut pendant sa magistrature comprimer les Montierli, chefs des Gibelins, et les San-Bonifacio, chefs des Guelfes, qui occasionnoient tous les jours des rixes et des meurtres. En 1202, nouveaux troubles entre les Padouans et les Vicentins. En 1204, Ezzelin croyant avoir des raisons de soupçonner l'infidélité de Maria da Campo-san-Piero, laquelle orpheline et riche héritière, devenue amoureuse de lui, quoique marié, étoit venue dans son château, et vivoit avec lui comme concubine, il la chassa honteusement, moins probablement pour sa faute, que pour insulter les Campo-san-Piero dans la personne de la cousine même de celui qui avoit violé Cécilia. Mais comme il avoit une fille d'elle, nommée Adélasie, après avoir fait reconnoître par les juges impériaux le droit que sa fille avoit sur le château de Campreto, resté indivis entre Marie et Fiso et Gherardo Campo-san-Piero, ses cousines, il en fit prendre possession par ses troupes. Les Campo-san-Piero armèrent tous leurs amis. Le marquis Azzo d'Est vint les joindre avec toutes ses forces pour les deux marches de Vérone et de Trevise, et prirent parti dans cette querelle. On étoit près d'en venir aux mains, lorsque Gérard, évêque de Padoue, prélat vertueux et ami de la paix, s'interposa, avec les plus grands personnages de cette ville, pour empêcher l'effusion du sang. On fit de belles promesses à Ezzelin, qui fut joué dans cet arrangement, ce qui commença à inspirer au jeune Ezzelin V de la haine contre les Padouans. Il étoit alors âgé de 12 ans, et suivoit déjà son père dans les camps. Ezzelin, ayant de nouveaux embarras à Vérone, y accourut au secours des Montecchi. Il revint à Bassano en 1205, et courut un grand péril en se rendant aux magnifiques fêtes qu'on donnoit à Venise; car, se promenant un jour avec le marquis d'Est, il se trouva subitement attaqué par des assassins que Fiso da Campo-san-Piero et le marquis avoient apostés; et le marquis poussa

l'impudeur jusqu'à l'arrêter par le bras pour faciliter les assassins; mais Ezzelin, plein de force et de courage, lui échappa, et se défendit jusqu'à ce que quelques-uns des siens pussent le joindre; deux chevaliers de sa suite, Busuardo de Benicasa, Vicentin, et Bonacorsio de Trévise, étant venus à son secours, le premier fut grièvement blessé, et le second perdit la vie. Cet assassinat honteux, commis par trahison, au milieu d'une fête, dans une ville libre, révolta tout le monde. Les deux seigneurs quittèrent Venise la rage dans le cœur; le marquis fut souffler le feu de la discorde à Vérone, et sous prétexte de soutenir les comtes San-Bonifacio, il chassa tous les partisans des Montecchi et d'Ezellino de la ville. Les exilés vinrent se réfugier chez Ezzelin à Bassano, qui leur promit de les venger; il demanda du secours à Salinguerra-Torelli, l'un des plus habiles politiques et des meilleurs capitaines de son siècle, et qui, rival du marquis d'Est, par sa haute naissance, par ses richesses et sa puissance, étoit son ennemi le plus irréconciliable. Salinguerra arriva lui-même avec l'élite de ses Ferrarais et une belle cavalerie. L'action eut lieu près de Vérone en juin 1207, et fut sanglante; le marquis Azzo VI d'Est y fut défait et chassé de Vérone; et l'on y établit podestat Olderi Visconti Milanais. Le marquis et les San-Bonifacio prirent leur revanche le jour de la Saint-Michel, 29 septembre de la même année: Ezzelin, complètement battu à son tour, manqua d'être fait prisonnier. Tous ses partisans et ceux des Montecchi furent chassés, leurs biens ravagés et incendiés, et les gibelins qui ne s'enfuirent pas du Véronais mis à mort. Les Montecchi se retirèrent partie à Peschiera, partie au château de Garde, où le marquis Azzo fut les attaquer en 1208. Résolu de sauver ses alliés, Ezzelin fut jeter du renfort et des vivres dans ces deux places, ce qui obligea le marquis d'Est à en lever le siége; alors se trouvant à la tête de troupes nombreuses, et en recevant de nouvelles que lui envoyoient les villes de Modène et de Mantoue, il saisit une occasion favorable pour chasser Salinguerra-Torelli de Ferrare, puis retourna faire le siége de Peschiera, en même temps qu'il faisoit persécuter les amis d'Ezzelin à Vicence. Ezzelin, malade et dans son lit, ne pouvoit s'opposer à ses opérations; mais dès qu'il put sortir il se rendit à Bassano, que le marquis et les San-Bonifacio projetoient d'attaquer. Toute la noblesse de Bassano vint hors de la ville le féliciter sur son arrivée et son rétablissement. Les troupes d'Ezzelin étoient pleines d'ardeur; on alloit attaquer l'ennemi, lorsque le marquis d'Est apprenant que le redoutable Salinguerra avoit profité de son absence pour rentrer dans Ferrare (*voyez* TORELLI-SALINGUERRA, n° II), se retira sur-le-champ. Ezzelin le poursuivoit; mais obligé de se rendre aux ordres de l'empereur Othon IV, nouvellement élu roi des Romains, qui venoit en Italie, il trouva le prince à Orseniga, dans le Véronais, où il avoit aussi mandé Azzo VI. Alors Ezzelin reprocha à Azzo devant le roi son infame trahison de Venise, ses perfidies contre Drudo, podestat de Vicence, celles employées contre Salinguerra de Ferrare, ajoutant à l'empereur qu'il étoit prêt à lui prouver ces vérités l'épée à la main; le marquis n'accepta pas le duel, se contenta de dire que, hors la cour du roi, il combattroit Ezzelin partout où il lui feroit plaisir; mais l'empereur leur imposa silence à tous deux, exigea qu'ils lui promissent de vivre dorénavant en bonne intelligence; et ayant con-

gédié le marquis, il emmena avec lui Ezzelin à Milan, où il alloit se faire couronner roi d'Italie, et à Rome, où l'attendoit la couronne impériale. (*V.* OTHON IV, empereur d'Allemagne). Le pape Innocent III le reçut à Viterbe; la cérémonie se fit à Rome, le dimanche 4 octobre, à la basilique du Vatican; mais il s'éleva des rixes entre les Romains et les soldats allemands, qui finirent par un combat cruel, dans lequel les troupes impériales furent maltraitées. Ezzelin montra dans cette occasion une présence d'esprit, une adresse et une valeur si grandes, qu'elles lui attirèrent les louanges de l'empereur, des princes, des généraux et des troupes, et augmenta l'estime qu'on avoit déjà pour lui. On voit par une suite de diplômes donnés par Othon IV, auxquels Ezzelin assista comme témoin, qu'il accompagna ce prince pendant presque toute l'année 1210, et jouit près de lui de la plus haute faveur; aussi l'empereur, pour punir les Vicentins, les condamna à payer une amende au trésor impérial de 60,000 liv., et le rétablit podestat et commissaire impérial à Vicence. Dès qu'Ezzelin y fut rentré, il fit exécuter par représailles les prisonniers guelfes qu'avoit conservés le comte Guido, lesquels avoient incendié, ravagé les biens, et mis à mort les gibelins, ses partisans, lorsque la ville étoit dans les mains du marquis d'Est. Il défendit aux autres guelfes de sortir de la ville; mais effrayés par les exécutions, la plupart s'enfuirent, et il confisqua les biens de ces émigrés. Il rappela alors les gibelins dont on avoit incendié les maisons, et leur donna celles de leurs ennemis. Le marquis Bonifacio d'Est, oncle d'Azzo VI, mais brouillé avec lui, s'étant retiré chez Ezzelin, il le logea au palais de la ville, et le fit servir par sa maison et à ses frais. Tandis que ces tristes événemens se passoient à Vicence, de contraires avoient lieu à Vérone, où le marquis Azzo d'Est et les San-Bonifacio égorgeoient et proscrivoient tout ce qui n'étoit pas guelfe. Telles étoient les horribles vicissitudes de ces temps malheureux, dont nous abrégeons le tableau : Ezzelin lui-même en étoit fatigué. Tombé dangereusement malade à Padoue, il fit de sérieuses réflexions sur la vie agitée qu'il avoit menée, et pensa à se retirer dans un des monastères qu'il avoit fondés. Il fit part au pape Honoré III de son dessein; et ce pontife, l'en louant et l'approuvant par son bref de 1221, prit sa personne et les lieux qu'il avoit fondés sous la protection de saint Pierre. Ezzelin IV accomplit sa résolution, et choisit, pour le lieu de sa retraite, Oliero, monastère de bénédictins situé à six milles au-dessous de Bassano, dont il avoit bâti l'église sous l'invocation du Saint-Esprit. Là, dit l'auteur de sa Vie, renonçant aux armes et au monde, il se mit à faire une étroite pénitence jusqu'à sa mort, arrivée en 1233. Ezzelin eut de ses femmes six filles et deux fils, savoir, de la première, Agnès d'Est, Palma, mariée, en 1207, à Valpertino de Cavazzo; de la troisième, Cécilia d'Albano, Agnès, mariée à Giacomo Guidotti; de la quatrième, Adélaïde des comtes de Mangone, 1° Palma-Novella, mariée à Albert, des comtes d'Albano; 2° Jenia ou Emilie, qui épousa Albert, des comtes de Vicence; 3° Sophie, mariée en premières noces à Henri d'Egna, riche seigneur du Tirol, dont elle devint veuve avant 1220, remariée, vers 1222, à Salinguerra II de Saxe, seigneur de Ferrare, fils de Taurello II, et l'un des plus puissans personnages de la haute Italie (*voy.* TORELLI-SALINGUERRA, II); 4° enfin, Cunizza ou Cunégonde, née vers 1198, mariée aussi vers 1222 au comte Richard San-Boni-

facio, seigneur de Vérone, chef du parti guelfe. Elle fut enlevée par le célèbre troubadour Sordello, qui l'épousa; et elle eut encore après lui trois maris. Le Dante l'a chantée. (*Voyez* VISCONTI-SORDELLO, *et* ROMANO-CUNIZZA D'A.) Les deux fils furent Ezzelin V, qui suit, et Albérico.

† VI. EZZELIN V, surnommé *le Tyran*, fils d'Ezzelin IV, dit *le Moine*, et d'Adélaïde, comtesse Mangone, naquit le 26 avril 1194; sa naissance fut le sujet de mille fables, comme l'histoire de sa vie. Elevé dès l'age de 7 ans dans les camps, il fut formé de bonne heure pour la guerre comme pour les affaires, dont il prit le maniement dès 1222. L'année suivante, il s'éleva de si graves dissensions entre Albéric et lui, que Ezzelin IV, ou le Moine, sortit de sa retraite pour les apaiser en partageant ses biens entre eux, acte qui eut lieu le 15 juillet 1223, dans l'église de Saint-Donato de Bassano. Les troubles de la Marche recommencèrent l'année suivante à l'occasion du siége de Ferrare et de la prise du château de la Fratta, qui appartenoit à Salinguerra II, beau-frère d'Ezzelin: ils ne cessèrent plus jusqu'à la mort de cet homme célèbre. La multitude des faits qui remplirent sa vie ne nous permet pas d'entrer dans les détails: nous nous bornerons à faire connoître son caractère tant qu'il fut bien avec le saint siége. Voici le portrait qu'en fait un moine de Padoue: *Dum enim sicut civis in statu degeret militari, acer quidem erat in hostes, erga tamen amicos lenis et tractabilis videbatur; in promissis quoque satis erat fidelis; in proposito stabilis; in verbis maturus; in consilio providus, et in omnibus factis suis miles egregius apparebat* (Voyez *Scriptor. rer. Italiæ*, tom. VIII, pag. 708); mais après l'an 1237, et la conjuration de Padoue, son caractère changea et devint porté à la cruauté; le même écrivain nous le peint alors ainsi: *Repente in virum alterum est mutatus. Nam in facie austerus est effectus. Talis namque apparebat in vultu, qualis erat in actu. In modo loquendi terribilis, in incessu superbus, solo intuitu homines deterrebat. Ab amore satis abstinuit mulierum: sed viros ab uxoribus separabat, et eos cum aliis de facto contrahere compellebat. Latrones odio habuit et prædones, sed illorum supplebat officium, omnes indifferenter spoliando pariter et mactando. Valde suspiciosus fuit semper, namque in deteriorem partem facta et verba indifferentia exponebat, omnino fuit immisericors, crudelitate namque superavit sævitiem omnium tyrannorum.* (Ibidem.) Plusieurs historiens l'accusent en effet d'avoir fait périr injustement pendant son règne plus de 50,000 hommes. Mais ce nombre est très-exagéré; ses cruautés le furent aussi, cependant il en commit beaucoup. il est à observer aussi que les écrivains guelfes le peignirent sous les plus noires couleurs, dès qu'il se fut prononcé contre le pape. Les séditions dont il fut l'objet à Vicence, à Padoue, à Vérone, l'obligèrent à des châtimens sévères qu'il outra, et qui servirent de prétexte au pape pour prêcher une croisade contre lui. Alors tous les moines, épousant les intérêts du pape, représentèrent Ezzelin comme un monstre, et l'accusèrent de mille absurdités. Tous les estropiés et les mendians de la Lombardie disoient que c'étoit le tyran Ezzelin qui les avoit réduits dans cet état. On se servoit de tous ces moyens pour le faire abhorrer en Italie, et soulever plus facilement ses sujets. Il succomba enfin sous les

coups réitérés de tant d'ennemis. Le marquis Azzo d'Est, le comte San-Bonifacio, Buoso da Dovara, le marquis Pallavicini, à la tête des troupes de presque toute la ligue lombarde, le défirent sur l'Adda et le firent prisonnier après la plus valeureuse défense. Il fut conduit à Soncino, où il mourut le 27 septembre 1259, des nombreuses blessures qu'il avoit reçues avant de se rendre. Il avoit alors 65 ans et 7 mois. Il eut quatre femmes. 1° Gilia, sœur du comte San-Bonifacio, qu'il répudia l'an 1238; 2° Selvagia, fille naturelle de l'empereur Frédéric II; 3° Isotta, parente, par sa mère, du roi Mainfroi; 4° Enfin, Béatrix de Castelnuovo qu'il épousa en 1249; mais il n'eut aucun enfant de ces mariages. Son frère Albéric périt un an après avec toute sa famille (*voy.* ROMANO ABÉRIC DA), et avec elle s'éteignit la célèbre maison da Onara et da Romana. Ezzelin V avoit beaucoup de génie; il disoit souvent « qu'il vouloit exécuter de plus grandes choses que Charlemagne n'en avoit fait pendant son règne.... » En effet, s'il eût réussi dans son entreprise sur Milan, il faisoit de la Lombardie et de l'Italie le royaume le plus florissant de l'Europe. Ce seigneur avoit reçu d'Adélaïde sa mère un grand penchant pour l'astrologie judiciaire. Il y croyoit sincèrement et consultoit souvent sur ses opérations un Crémonois nommé Gerard de Sabionetta, grand astrologue de ce temps-là. Il en avoit encore beaucoup d'autres à sa cour, ainsi que des histrions, des bouffons, des conteurs, des poëtes, des savans et des gens de lettres, ce qui n'annonce pas un caractère si porté à la barbarie et à la férocité. On grava sur sa tombe cette inscription :

Clauditur hoc gelido quondam sub marmore terror,
Italiæ de Romano cognomine clarus,
Ezzellinus quem prostravit Soncinea virtus,
Mœnia testantur cædis, Cassane ruinam.

Nicolo Smereglo, dans sa Chronique, rapporte ces deux vers qu'un plaisant y inscrivit :

Terra Suncini tumulus est Ecceliui,
Quem lacerant manes, tartarei que canes !

EZZEL-MOLOUK, quinzième sultan de la dynastie des Bouïdes, succéda à son père Solthan-Eddoulat dans le gouvernement de l'Ahovaze et de la Perse, et devint, l'an 435 de l'hégire, connétable de Bagdad auprès du calife. Les Turcs Selgiucides lui firent la guerre et obtinrent sur lui plusieurs avantages. Il mourut l'an de l'hégire 440.

FABA (Jérôme), prêtre de Calabre, dans le 16e siècle, eut la patience et l'industrie de sculpter en buis tous les mystères de la passion, renfermés dans une coquille de noix. Il fit aussi un carrosse de la grandeur d'un grain d'orge, où l'on voyoit deux personnes et le cocher, le tout tiré par deux chevaux. Ces frivolités difficiles furent présentées à François Ier et à Charles-Quint. *Voyez* SPANNOCHI.

I. FABER (Gilles), carme, mort à Bruxelles en 1506, prêcha avec distinction dans un temps où le ministère de la parole étoit avili par le ridicule et le burlesque que les prédicateurs mêloient aux mystères sacrés. On a de lui une *Chronique* de son ordre, une *Histoire du Brabant*, des *Commentaires* et d'autres ouvrages.

II. FABER (Jean), dominicain, docteur en théologie à Cologne, écrivit et prêcha contre les hérétiques. Il mourut vers le milieu du 16e siècle. On a de lui, I. *Enchyridion Bibliorum*, Ausbourg, 1549, in-4°. II. *Fructus quibus dignoscuntur hæretici* : traité curieux, où il y a beaucoup de choses singulières touchant Luther ; et d'autres *ouvrages*.

† III. FABER (Jean), appelé, ainsi qu'un de ses ouvrages, le *Marteau des hérétiques*, surnom qui le distingue des autres FABER, naquit en Souabe, et brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519 ; et Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma, en 1531, à l'évêché de Vienne, que lui valut son zèle contre les hérétiques. C'est de lui qu'Erasme a dit, à l'occasion de son élévation à l'épiscopat, « que Luther, malgré sa pauvreté, trouvoit le moyen d'enrichir ses ennemis. » C'étoit un homme impétueux dans la dispute. Comme on lui alléguoit l'Évangile dans la conférence de Zurich, on prétend qu'il répondit « qu'on auroit bien pu vivre en paix sans l'Evangile. » Il mourut à Vienne le 12 juin 1541, dans un âge assez avancé, laissant plusieurs *Ouvrages d'histoire*, de *controverse* et de *piété*, en 3 vol. in-fol., Cologne, 1537 — 1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur est son *Malleus hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de chaleur.

† IV. FABER ou LEFEVRE (Basile), né à Soraw en Silésie en 1520, recteur du collége Augustinien à Erfurt, s'est fait connoître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1572, à Leipsick, in-fol., et dont la dernière édition est celle donnée par Jean-Henri Leich, à Francfort, 1749, et à Leipsick, 2 vol. infol. Elle est plus estimée que celle de La Haye, 1735, publiée par Mathias Gessner. On y trouve les additions que Buchner, Cellarius et Grævius firent successivement à ce dictionnaire, dont les citations sont abondantes et exactes. Basile Faber donna aussi une traduction allemande des *Remarques latines* de Luther sur la Genèse, et fut un des disciples les plus zélés de ce novateur. Faber est encore auteur des 18 premières *Centuries de l'Histoire ecclésiastique* avec Mathias Flaccus Illyricus.

* V. FABER (Pierre-Jean), médecin de la faculté de Montpellier, exerça sa profession à Castelnau-

dary. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Chirurgia spagyrica*, Tolosæ, 1626 et 1638, in-8°, Argentorati, 1632, in-8°, avec trois autres *Traités* du même auteur. II. *Sapientia universalis quatuor libris comprehensa*, Tolosæ, 1654, in-8°, Francofurti, 1656, in-8°. III. *Opera chimica duobus voluminibus comprehensa*, Francofurti, 1652 et 1656, in-4°. En allemand, Hambourg, 1713, in-4°.

* VI. FABER (Albert-Otton), docteur en médecine, pratiqua son art à Lubeck vers l'an 1641, ensuite à Hambourg, et finit par être médecin de Charles II, roi d'Angleterre. Il mourut en 1686. On a de lui *Practica recensitio de auro potabili medicinali, ejusque virtute*, Francofurti, 1678, in-4°. C'est le titre de la traduction latine, l'original, que l'auteur dédia à Charles II, est écrit en anglais.

* VII. FABER (Jean), docteur et professeur en médecine à Tubinge, recteur de l'université de cette ville en 1610 et en 1616, passe pour être auteur de l'*Eloge funèbre* d'André Planer, imprimé à Tubinge en 1607, in-4°, et d'une *Lettre sur la pierre*, qui se trouve parmi les Observations de Grégoire Horstius.

* VIII. FABER (Jean-Mathias), médecin, né à Ausbourg, et mort à Heilbron le 21 septembre 1702, a laissé les ouvrages suivans : I. *Strychnomania explicans strychni maniaci antiquorum, vel solani furiosi recentiorum historiam. Accessit epistola de solano furioso Hieronymi Welschii, cum responsione Fabri*, Augustæ Vindelicorum, 1677, in-4°. II. *Pilæ marinæ anatome batanologica*, Norimbergæ, 1692, in-4°.

* IX. FABER (Jean), habile graveur en manière noire, né en Hollande, passa à l'âge de 5 ans à Londres, où il mourut en 1756. On a de lui, *Guillaume III, roi d'Angleterre, et sa famille; les Enfans du prince de Galles*, d'après du Pan; *Don Joseph Carrera*, Espagnol, d'après Kneller; *le père Couplet*, jésuite, *en habit chinois*, d'après le même. Divers autres sujets et portraits, d'après Bardwel, Dalh, Taylor, Ramsay, van Bleck, Highmore, Mercier, etc.

X. FABER. *Voyez* FAVRE *et* FÈVRE.

† FABERT (Abraham), maréchal de France, naquit à Metz. Son père, maire-échevin de cette ville, et fils d'un riche libraire de Nanci, avoit été anobli par Henri IV. Il destina son fils au barreau ou à l'Église; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupoit à différens exercices d'infanterie avec des figures de carton qu'il faisoit mouvoir à son gré. Il servit sous le duc d'Epernon dans plusieurs occasions importantes. Il se signala sur-tout en 1635. On commença dès-lors à conter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, comparée par quelques écrivains à celle des *Dix mille de Xénophon*. Sa valeur ne parut pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siége de Turin, en 1640, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. « Il ne faut pas mourir par pièces, dit-il à Turenne, et au cardinal de La Valette qui l'exhortoient à cette opération : la mort m'aura tout entier, où elle n'aura rien. » En 1643 les Français assiégèrent Collioure dans le Roussillon. Trois mille Espagnols occupoient une colline, d'où il falloit les chasser pour

faire les approches de la place. Fabert, qui commandoit le premier bataillon des troupes françaises à la tête de l'armée, reçut ordre du maréchal de La Meilleraie de venir lui parler. Il étoit capitaine aux Gardes, et avoit entendu le maréchal appeler sa compagnie *les chanoines de Fabert*, parce qu'elle avoit été deux ans à la cour ; cette raillerie amère l'ayant piqué, il refusa de quitter son poste, et répondit à un second aide-de-camp : « Avez-vous des ordres pour le bataillon ? je les exécuterai, je ne marche pas autrement. » La Meilleraie vint lui-même. « M. de Fabert, lui dit-il, oublions le passé ; donnez-moi votre avis : que ferons-nous ? » — « Voilà le premier bataillon des Gardes prêt à exécuter vos ordres, répondit Fabert, nous ne savons qu'obéir. » — « Point de rancune, répliqua le maréchal, je viens demander votre sentiment. » — « C'est d'attaquer, répliqua Fabert. — Marche, cria le maréchal !...... « A ces mots le premier bataillon des Gardes avança, les autres suivirent : Fabert joignit les Espagnols, les attaqua, les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'aux portes de Collioure, et leur fit des prisonniers. Les Français ayant entrepris, la même année 1642, de se rendre maîtres de Perpignan, Fabert rendoit compte tous les matins à Louis XIII des opérations du siége. Un jour le grand-écuyer Cinq-Mars osa critiquer les détails qu'il entendoit. « Vous avez passé sans doute la nuit à la tranchée, puisque vous en parlez si savamment, lui dit le roi. » — « Sire, répondit le grand-écuyer, vous savez le contraire. » — « Allez, répliqua Louis, vous m'êtes insupportable ! Vous voulez qu'on croie que vous passez les nuits à régler avec moi les grandes affaires de mon royaume, et vous les passez dans ma garde-robe à lire l'Arioste avec mes valets de chambre. Allez, orgueilleux, il y a six mois que je vous vomis. » Ce discours fit sortir Cinq-Mars; et, l'œil étincelant de colère, il dit à Fabert : « Monsieur. . . . . . je vous remercie. » — « Que dit-il, s'écrie le roi ? je crois qu'il vous menace. » — « Non, sire, répondit Fabert, on n'ose faire des menaces en votre présence, et ailleurs on n'en souffre pas. . . . . » En 1654, il prit Stenay. Ses services furent payés par le gouvernement de Sédan et par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres ; il le refusa, par une modestie plus glorieuse pour lui que toutes les distinctions. Il dit à un de ses amis que, ne pouvant produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur, « il ne vouloit pas que son manteau fût décoré par une croix, et son ame déshonorée par une imposture. » Il écrivit au roi à peu près dans le même sens. Louis XIV lui répondit « que le refus qu'il faisoit lui inspiroit plus d'estime pour lui, que ceux qu'il honoroit du collier ne recueilleroient de gloire dans le monde. » C'est avec la même grandeur d'ame qu'il répondit au cardinal Mazarin, qui auroit voulu qu'il lui servît d'espion dans l'armée : « Un ministre doit avoir toutes sortes de gens à son service. Les uns doivent le servir par leurs bras, les autres par leurs rapports ; trouvez bon que je sois dans la classe des premiers. » Son mérite arma l'envie. On le peignit à la cour comme un homme impérieux qui agissoit dans Sédan plutôt en souverain qu'en gouverneur. Mazarin, qui le connoissoit, répondit : « Ah ! s'il falloit se méfier de Fabert, il n'y auroit plus d'homme en qui l'on pût mettre sa confiance. » Il mourut à Sédan le 17 mai 1662, à 63 ans. On fit des contes ridicules sur sa mort. On avoit imaginé qu'il étoit sorcier, et que le diable l'avoit

enlevé. Ce qui fournit un prétexte à ces absurdités, c'est qu'il croyoit, dit-on, à l'astrologie judiciaire. Il laissa un fils mort sans enfans au siége de Candie en 1669, et trois filles mariées. Son épouse Claude de Clévant, d'une bonne noblesse de Pont-à-Mousson, étoit une femme de mérite, qui enseigna aux Sédanoises le point de Venise, appelé depuis le point de Sédan. Le P. de La Barre, chanoine de Sainte-Geneviève, a publié la Vie de Fabert en 1752, en 2 vol. in-12. Il s'y trouve des choses curieuses, mais trop de minuties, et de détails étrangers au maréchal. On cite une foule de traits qui font son éloge : Il disoit que, « si, pour empêcher qu'une place que le roi lui auroit confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il falloit mettre à une brèche sa personne, sa famille et tout son bien, il ne balanceroit pas. » Il croyoit qu'à la guerre il n'y avoit aucune fonction avilissante. Quelques officiers du régiment des Gardes-Françaises trouvèrent mauvais qu'au siége de Bapaume il s'occupât indifféremment des sapes, des mines, de l'artillerie, des machines, des ponts et des autres travaux les plus pénibles. Ils chargèrent même Grateloup, son ami, de lui représenter qu'il avilissoit sa dignité de capitaine aux Gardes et d'officier-général. « Je voudrois bien savoir, répondit Fabert, si le bien que m'a fait le roi est une raison de diminuer le zèle que j'ai toujours eu pour son service. J'ose me flatter que ces travaux, qu'on trouve humilians, me conduiront aux honneurs militaires les plus élevés. La nuit prochaine, je ferai la descente du fossé; et, sans avoir égard à la dignité de mes grades, j'attacherai le mineur, je travaillerai moi-même à la galerie, à la chambre de la mine, et j'y mettrai le feu, si la garnison refuse de se rendre. » — Malgré la licence que les guerres civiles de France avoient introduite parmi les gens de guerre, Fabert contint dans la discipline la plus exacte les troupes qui étoient en garnison dans son gouvernement de Sédan. Les Sédanois essayerent, à plusieurs reprises, de lui faire recevoir quelques foibles marques de leur reconnoissance; toutes leurs tentatives furent inutiles. Un voyage du maréchal à la cour leur fit hasarder d'offrir à sa femme une belle tenture de tapisserie qu'ils avoient fait venir de Flandre. Le présent étoit du goût de madame Fabert; mais elle le refusa pour ne pas déplaire à son mari. Quelque temps après son retour, Fabert apprend que ce meuble est à vendre, et qu'on n'en trouve pas le prix qu'il a coûté. Fabert, qui ne veut pas être l'occasion d'une perte pour le magistrat qui l'avoit acheté, lui envoie l'argent qu'il a déboursé, pour l'achat de la tapisserie, et les frais du transport. Deux jours après, il la fait vendre, et ordonne que le produit en soit employé aux fortifications. — Les troupes de Galas, général de l'empereur, pénétrèrent en Champagne, et manquèrent de vivres. Les généraux français les ayant obligées de se retirer, elles tuerent, dans leur retraite, tous ceux qui leur en refusèrent. Fabert, qui les poursuivoit, entra dans un camp abandonné, couvert d'officiers et de soldats autrichiens blessés et mourans. Un Français dit tout haut : « Il faut achever ces malheureux, qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence. » — « Voilà le conseil d'un barbare, reprit Fabert. Cherchons une vengeance plus noble et plus digne de notre nation. » Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide le peu de provisions que son détachement avoit apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours

de soins, la plupart recouvrèrent la santé. Ils s'attachèrent presque tous au service de la puissance qui les avoit traités si généreusement. — Fabert montra dans sa dernière maladie le même courage avec lequel il avoit affronté le trépas sur les champs de bataille. « Ce monde, disoit-il, est semblable à une galère ; je suis sur le point d'en sortir. Si quelqu'un me rappeloit à la vie, je croirois qu'il voudroit me remettre à la chaîne. » Le père du maréchal Fabert est auteur des Notes sur la Coutume de Lorraine, 1657, in-fol.

I. FABIEN (saint), Romain ou Italien, monté sur la chaire de Saint-Pierre, après Antère, en 236, bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposoient les corps des martyrs, et envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Evangile. Il mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dèce, en 250. On lui attribue des *Décrétales*, qui sont visiblement supposées.

* II. FABIEN (Robert), historien anglais, mort en 1512, étoit marchand à Londres, où il occupa les places d'alderman et de sheriff. Il est auteur d'une *Chronique d'Angleterre et de France*, imprimée à Londres en 1516, et réimprimée en 1553, 2 vol. in-folio.

* FABIO-CANAL, peintre d'histoire, né à Venise, a fait beaucoup de grands ouvrages où il suivit la manière de Tiepolo, son maître, et fut, comme lui, bon coloriste. On ignore l'époque de sa naissance, on sait seulement qu'il vivoit encore en 1768. Son frère, ANTOINE CANAL, surnommé CANALETI, fut un des meilleurs peintres d'architecture de son temps; sa couleur est belle, claire et vigoureuse ; sa touche franche et spirituelle ; élève de Tiepolo, comme son frère, il avoit appris de ce maître l'art de la composition et celui de bien distribuer la lumière. Canaleti peignit, en 17[illegible]0, pour les états de Venise, une *Vue* de cette ville, prise à vue d'oiseau. Ce tableau, qui ornoit le palais du doge, fut considéré, même du temps de son auteur, comme un chef-d'œuvre à cause de la difficulté de son exécution ; il a coûté plusieurs années de travail à Canaleti, et il est peint avec tant de soins, de vérité et de détails, qu'il paroît que pas une croisée, pas une cheminée n'a été oubliée ; c'est un vrai panorama, car on y voit tout ce qui compose la ville de Venise. Lors de la première occupation de Venise par les Français, des Anglais venoient d'acheter ce tableau avec beaucoup d'autres objets rares et curieux ; mais il fut repris à très-peu de distance par un corsaire qui le rapporta dans la ville, d'où il passa à Paris dans la riche collection de M. Marc Didot. Canaleti mourut à Londres en 1768, à l'âge de 71 ans, après avoir laissé dans cette ville un nombre considérable de beaux ouvrages. Il peignoit aussi des paysages ; mais ils sont ordinairement noirs et moins recherchés que ses tableaux d'architecture.

* FABIOLA (sainte), née d'une illustre famille, vivoit dans le 4e siècle. Mariée à un homme dont les débauches lui inspirèrent tant d'horreur qu'elle le quitta, elle en épousa un autre du vivant même de son premier mari; son dernier époux étant mort, elle rougit de sa conduite, reconnut sa faute, se couvrit d'un sac, et sans être retenue par aucun motif humain, à la vue de tous les habitans de Rome, elle se mit au nombre des pénitens de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Elle vendit tout ce qu'elle possédoit, et en employa

le prix au soulagement des pauvres. Après avoir voyagé dans plusieurs pays, elle alla, en 395, à Jérusalem, où elle eut plusieurs entretiens avec saint Jérôme, qui lui expliqua l'Ecriture sainte. Une irruption des Huns dans les provinces d'Orient l'obligea de retourner à Rome, qu'elle quitta bientôt pour se retirer à Ostie, où elle fonda un hôpital, et mourut quelque temps après, environ vers l'an 400.

† I. FABIUS-MAXIMUS, dit *Rullianus*, le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie l'an 324 avant J. C., il força le camp des Samnites, et remporta une victoire complète. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple romain et l'armée obtinrent sa grace. Fabius fut cinq fois consul, deux fois dictateur, et une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'étoit contre la coutume de la république. Il triompha des Apuléiens et des Lucériens, puis des Samnites, enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers romains, montés sur des chevaux blancs, iroient, le 15e de juillet, depuis le temple de l'Honneur jusqu'au Capitole. La famille Fabienne étoit très-illustre et très-puissante à Rome. Elle entreprit, à ses dépens, la guerre contre les Veïens, et plus de trois cents Fabiens y périrent à la journée de Cremera, 476 ans avant J. C. Il n'en resta, dit-on, qu'un seul, qui fut ensuite élevé aux premiers emplois, et qui fut la tige des diverses branches de la maison Fabienne; mais Denys d'Halicarnasse traite de fable cette guerre rapportée par Tite-Live.

† II. FABIUS-MAXIMUS (Quintus), surnommé *Cunctator* ou le *Temporiseur*, l'un plus des grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J. C., il défit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasimène, eut recours à lui: on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches et des contre-marches, sans jamais en venir aux mains. Ces refus lui méritèrent le nom de Temporiseur. Les Romains, mécontens de ces remises dont ils ne pénétroient pas la finesse, le rappelèrent, sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solennel, et donnèrent la moitié de son autorité à son lieutenant Minutius Félix, homme aussi ardent que Fabius étoit réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnoissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre, sous lui, à vaincre et à combattre. Fabius combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de Bouclier de Rome. Après la bataille de Cannes il harcela les troupes d'Annibal; il reprit Tarente sur le général carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, et le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal, ayant appris la ruse que Fabius avoit employée pour se rendre maître de Tarente, s'écria plein d'étonnement: « Quoi, les Romains ont donc aussi leur Annibal! » Ce dernier tenta vainement d'attirer le Romain au combat. Il lui fit dire un jour: « Si Fabius est aussi grand capitaine qu'il veut qu'on le croie, il doit descen-

dre dans la plaine et accepter la bataille. » Fabius répondit froidement : « Si Annibal est aussi grand capitaine qu'il le pense, il doit me forcer à la donner. » Il mourut quelques années après, âgé de près de 100 ans, suivant Valère-Maxime.

III. FABIUS-MAXIMUS (Quintus), fils du précédent. Pendant son consulat, son père vint un jour à lui sans descendre de cheval ; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre Romain, embrassant son fils, lui dit : « Je voulois voir si tu savois ce que c'est d'être consul. »

† IV. FABIUS-PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa Patrie*, vivoit vers l'an 216 avant J. C., c'est-à-dire plus de 500 après la fondation de Rome. Combien de fables ont dû se répandre dans cet intervalle, dit l'abbé Millot, lorsque l'ignorance aveugloit tous les esprits, lorsque l'écriture étoit rare, et que les monumens du pontife étoient les archives du merveilleux : encore ces monumens, au rapport de Tite-Live, périrent-ils presque tous dans l'incendie qu'allumèrent les Gaulois. Il y a donc lieu de croire que l'*Histoire* de Fabius-Pictor étoit un continuel mélange de faux et de vrai. L'ouvrage que nous avons sous son nom est une pièce supposée, et du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe.... Ceux de cette famille prirent le nom de Pictor, parce que celui dont ils descendoient avoit fait peindre les murs du temple de la Santé, ou du Salut. Ses ouvrages subsistèrent jusqu'à la destruction du temple par un incendie, sous le règne de Claude.

V. FABIUS-DOSSENNUS *ou* DORNESUS composa des *Farces*, appelées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'Atella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Sénèque et Pline parlent de ce poëte. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

VI. FABIUS-MARCELLINUS, historien du 3e siècle, cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre-Mammée*.

VII. FABIUS-RUSTICUS, historien du temps de Claude et de Néron, et ami de Sénèque. Tacite loue son style dans ses Annales et dans la Vie d'Agricola ; et cet éloge d'un historien qui passoit pour satirique est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

* VIII. FABIUS (Guillaume), autrement BOONAERTS, né à Hilvaren-Bec, village du Brabant, enseigna les humanités à Anvers. Il vint ensuite à Louvain, où il fut reçu docteur en médecine ; mais il pratiqua peu cette science, et se fit beaucoup plus d'honneur dans la langue grecque, qu'il enseigna dans la même ville, où il mourut le 28 mai 1590. On ne connoît de lui qu'un ouvrage, intitulé *Epitome syntaxeos linguæ grecæ*, Antverpiæ, 1584, in-8°.

* FABRA (Louis della), médecin, né à Ferrare le 25 novembre 1655, y pratiqua son art avec une telle réputation, qu'il y obtint une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mai 1723. Les ouvrages de ce médecin consistent en plusieurs *Dissertations*, imprimées séparément depuis 1700 jusqu'en 1710, et qu'on a recueillies en 1 vol. in-4° publié à Ferrare, en 1712, sous le titre de *Dissertationes physico-medicæ*. Haller fait peu de cas des ouvrages de Fabra.

† I. FABRE D'UZÈS, ancien trou-

badour, dont le surnom indique la patrie. Il reste de lui dans les manuscrits une mauvaise *Chanson galante*, et un *Poëme moral*, où il n'y a que de fades lieux communs. On prétend que, semblable au geai de la fable, il acheta les ouvrages d'Albert de Sisteron, dans l'intention de s'en faire honneur; mais que sa fraude ayant été découverte, ses confrères le fustigèrent pour le punir de ce plagiat.

* II. FABRE (Guillaume), bourgeois de Narbonne, qui vécut dans le 13e siècle, a composé deux pièces peu intéressantes; l'une *Contre la dépravation du siècle*, et l'autre *Contre les divisions des princes qui empêchent le succès de la croisade.*

*III. FABRE (N.), autre troubadour, dont l'abbé Millot ne cite que le nom sans nous rien apprendre sur sa patrie, ou l'époque à laquelle il vivoit. Il ajoute qu'on ne connoît de lui qu'un *Tenson* avec Falconet, où ils jouent, en mettant chacun au jeu quelque méchant baron, dont ils pèsent la valeur, ce qui leur fournit une occasion de décrier beaucoup de seigneurs, entre autres Gui de Cavaillon, Guillaume de Sabran, les seigneurs de Courteson, de Meaillon, de Berre, etc.

† IV. FABRE (Jean-Claude), né à Paris en 1668, d'un père chirurgien, entra chez les pères de l'Oratoire, et y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra quelques articles sur les matières de théologie contestées, et d'autres morceaux trop satiriques, l'obligèrent de sortir de sa congrégation. Il y rentra en 1715, et y mourut le 22 octobre 1753, dans la maison de Saint-Honoré à Paris, à 85 ans. C'étoit un homme plein de douceur, de franchise et de modestie. Il avoit prêché avec quelque succès, et son esprit se plioit facilement à tous les genres d'études. On a de lui, I. L'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée et augmentée, en 2 vol. in-fol., à Lyon, 1709, sous le titre d'Amsterdam. II. Un petit *Dictionnaire latin et français*, in-8°, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, et dont on a fait plusieurs éditions. III. Une *Traduction des Œuvres de Virgile*, avec des dissertations, des notes et le texte latin; à Lyon, en 3 vol., 1721; réimprimée en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche et prolixe, n'est guère au-dessus de celle de Martignac. IV. Une *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, en 16 vol. in-4° et in-12. (On en a une nouvelle édition, Caen, 1777, en 13 vol. in-4°.) Le père Fabert l'avoit poussée beaucoup plus loin; mais les deux derniers tomes ayant été changés en plusieurs endroits par des mains étrangères, et lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. V. *Entretiens de Christine et de Pélagie sur la lecture de l'Ecriture sainte*, in-12. VI. Un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* en manuscrit. VII. La *Table* de la traduction française de l'Histoire du président de Thou, in-4°. Le père Fabre a donné encore une *Traduction française*, en prose, des Fables de Phèdre, avec des *Notes critiques, morales et historiques*, imprimée à Paris, 1728, in-12, traduction qu'il ne faut pas confondre avec celle de René Prévost, publiée pour la première fois en 1702, et souvent réimprimée; toutes deux sont anonymes. Il avoit aussi commencé la *Table du Journal des savans*, continuée par l'abbé Declaustre, à qui l'on est redevable de cet utile ouvrage, en 10 volumes in-4°.

V. FABRE (N.), né en Lan-

guedoc dans la religion prétendue réformée. En 1752, un détachement fut envoyé pour disperser une assemblée religieuse de calvinistes qui se tenoit dans un champ près de Nîmes. Les troupes firent plusieurs prisonniers. Les hommes furent condamnés aux galeres, et les femmes à la réclusion dans la tour de Constance. Parmi les premiers se trouva le père de Fabre. Celui-ci exécuta le projet de le sauver. Il se rendit sur la route où passoit la chaine, en gagna le conducteur, et prit la place de son père. Fabre resta six ans aux galères. Le gouverneur de la province de Languedoc, Mirepoix, instruit de ce fait, obtint la liberté de Fabre, et le fit présenter à la cour, où tout le monde voulut le voir. Voltaire en a parlé dans ses mémoires sur les Calas. Ce modele de l'amour filial est mort à la fin du dernier siècle, à Garge, près de Montpellier. Fenouillot de Falbaire a fait de l'action de Fabre le sujet d'un drame intitulé l'Honnête criminel. *Voyez* FENOUILLOT.

* VI. FABRE (Jean), de l'ordre des carmes, patriarche de Césarée, étoit de Tarascon en Provence. Fabre fut enrichi de tous les dons de la grace et de la nature; l'une lui donna tout ce qui peut faire un parfait religieux, et l'autre toutes les qualités d'un grand prédicateur. Il prit l'habit de carme en 1390, à Avignon. Quelque temps après sa profession, il commença à exercer les grands talens que le ciel lui avoit donnés pour la chaire. Les principales villes de Provence l'écoutèrent avec applaudissement. Dans la suite, obligé de faire un voyage en Italie pour les affaires de son corps, Martin V reconnut bientôt le mérite de cet excellent personnage, et ne tarda pas à le récompenser; il le nomma archevêque de Cagliari, capitale du royaume de Sardaigne en 1423; Fabre gouverna cette église 17 ans; et ayant été fait ensuite patriarche de Césarée, il se démit, en 1440, de l'archevêché de Cagliari en faveur de Matthieu Geoffroy, doyen de cette métropole. Fabre mourut environ l'an 1442. Il a laissé *Homeliæ sacræ*, en 2 vol., dans lesquelles on trouve plus de citations que d'onctions, plus d'érudition que d'éloquence; on a aussi de lui quelques sermons.

* VII. FABRE (Antoine), né à Tarascon en Provence, en décembre 1710, entra dans l'ordre des grands-carmes, où il se fit bientôt remarquer par les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature. Pendant son séjour à Arles, il fut chargé, par les autorités civiles et ecclésiastiques, de faire l'éloge de cette ancienne ville; le père Fabre prononça son panégyrique le 25 avril 1743. Cet ouvrage, admiré des connoisseurs, fut imprimé à Arles. Les remarques historiques qui servent de preuves audit éloge sont très-savantes et font honneur à leur auteur. On eût désiré que ce religieux, aussi humble qu'instruit, eût livré à l'impression le recueil de ses *Sermons*, qui avoient été infiniment goûtés dans tous les pays où il les avoit débités. Le père Fabre est mort à Aix en 1793.

* VIII. FABRE (Pierre), frère du précédent, professeur royal au collège de chirurgie, conseiller du comité de l'académie royale, élève du célèbre Petit, né à Tarascon en Provence le 5 juin 1716, se fit une grande réputation par ses écrits; il a publié, I. *Essai sur les facultés de l'ame, considérées dans leurs rapports avec l'irritabilité et la sensibilité de nos organes.* II. *Essai sur les maladies vénériennes.* III. *Lettre sur les différens jugemens portés sur le livre précédent.* IV. *Traité des maladies vénériennes.*

V. *Essai sur différens points de physiologie, de pathologie et de thérapeutique.* VI. *Recherches sur la nature de l'homme, considéré dans l'état de maladie.* VII. *Recherches sur les vrais principes de l'art de guérir.* VIII. *Traité d'observations de chirurgie.* IX. *Nouvelles observations sur les maladies vénériennes, faisant suite à son Traité sur les mêmes maladies.* X. *Lettre de M. D...., servant de supplément à son Traité des maladies vénériennes.* XI. *Réflexions sur divers ouvrages de M. Mittié, docteur régent de la faculté de médecine de Paris.* XII. *Nouveau supplément à son Traité des maladies vénériennes.* XIII. *Réflexions sur la chaleur animale, servant de supplément à la seconde partie des Recherches.* Fabre est mort à Paris.

† IX. FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), né à Carcassonne le 28 décembre 1755, se fit d'abord comédien. Il eut peu de succès dans cet état, pour lequel il n'avoit pas de disposition, et qu'il n'avoit embrassé que par suite d'une vie dissipée. Son éducation d'ailleurs le rendoit propre à réparer, par les avantages de la société, les revers qu'il essuyoit au théâtre. La prévention, si universelle contre les hommes de sa profession, et surtout contre ceux qui l'ont embrassée sans y être forcés par l'ascendant d'un grand talent, ne lui avoit cependant point fermé l'accès des maisons les plus distinguées. Il s'y faisoit remarquer par une foule de connoissances, qu'il semble difficile de réunir jeune encore, et dans une situation assez fâcheuse. Le jeune Fabre peignoit agréablement la miniature, jouoit passablement de plusieurs instrumens, composoit de la musique et des vers. C'en étoit assez pour lui assurer les succès du monde. Aussi, avec une instruction très-bornée, peu d'hommes ont été plus recherchés des gens d'esprit; et avec une figure très-commune, personne n'a mieux réussi auprès des femmes. Une églantine, obtenue aux jeux floraux, et dont il tira son surnom, fut le premier prix public de ses travaux littéraires, qui étoient destinés à en recueillir de plus éclatans, et peut-être à honorer à jamais son pays, si l'ardeur de ses passions ne l'avoit pas poussé au milieu des excès. Son esprit inquiet et avide d'intrigues ne put se contenter du laurier paisible des muses. Nommé député à la convention nationale, et transporté sur un théâtre bien plus orageux que celui auquel il s'étoit voué d'abord, il partagea les opinions exagérées de Danton, de Camille Desmoulins, et des autres chefs du club des cordeliers. Rien ne prouve cependant ce que Mercier avance un peu légèrement dans son Nouveau Paris, que Fabre se soit servi de sa popularité pour aller à la fortune, et que, pauvre avant le 2 septembre, il ait étalé ensuite un faste insolent. Fabre répondoit d'avance à ce reproche, dans un *Mémoire* écrit pour sa défense, où il se vante mal à propos d'avoir consacré à la révolution le produit assez considérable de ses ouvrages dramatiques, de n'avoir aucun luxe que celui des arts qu'il cultive, d'orner son appartement du produit de ses propres travaux, et de vivre *au jour le jour* en poëte. Il seroit à souhaiter qu'on pût le justifier aussi bien de sa conduite dans les premiers orages, de la part qu'on lui attribue aux massacres de septembre, étant à cette époque secrétaire général du ministère de la justice sous Danton, et d'avoir été l'instigateur du décret effroyable qui défendoit de faire aucun prisonnier anglais ni hanovrien. Fabre d'Eglantine fut un homme foible, flatteur du parti triomphant, cruel par légèreté, furieux par orgueil, et ne

négligeant rien pour parvenir avec promptitude à la fortune et au pouvoir. Il avoit pour principe que la vertu en politique étoit un crime ; que, pour parvenir en révolution, tous les moyens devoient être employés, mettant de côté toutes considérations ; aussi son immoralité étoit à toute épreuve. Son activité effraya Robespierre, qui ne tarda pas à trouver une occasion de le perdre. On l'accusa d'avoir voulu faire acheter son silence par les compagnies financières qu'il attaquoit sans cesse, et d'avoir falsifié un décret pour faire réussir un plan d'agiotage qui lui étoit avantageux, en trafiquant sur les effets de la compagnie des Indes. Quoiqu'il se défendît assez bien de cette imputation, elle fut la cause ou le prétexte d'un jugement du tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 5 avril 1794. Il alla à l'échafaud avec le plus grand abattement, après avoir semé au hasard quelques-uns de ses manuscrits parmi les prisonniers, dans l'espérance qu'il en parviendroit une partie à la postérité. On assure que c'est ainsi qu'a été conservée, entre autres ouvrages, la comédie des *Précepteurs*, à laquelle il n'avoit pas eu le temps de mettre la dernière main. On ne doit pas oublier qu'il est auteur du *nouveau Calendrier décimal*, et que, dans son rapport sur cet objet, il montra une telle ignorance, non seulement des premières idées d'astronomie, mais encore de tous les principes de la langue latine, qu'on dit alors de lui qu'il faisoit envie sur la scène, et qu'à la tribune il faisoit pitié. Mais si sa carrière législative est bien loin de présenter quelque titre légitime à une solide réputation, il a des droits incontestables à la célébrité de poëte. Ses conceptions sont simples, ingénieuses, bien pensées ; ses caractères prononcés avec force, tranchans, soutenus ; le but de ses ouvrages dramatiques est généralement moral, et on pourroit en cela le regarder comme le chef d'une nouvelle école dont la corruption des mœurs rendoit peut-être l'institution utile. Fabre paroît avoir senti qu'il étoit une époque dans les sociétés où la comédie, comme la satire, devoit attaquer les vices et les ridicules dans le vif, et il est parvenu souvent à lui donner un peu de ce grand caractère qu'elle n'avoit jamais eu que dans les deux chefs-d'œuvre de Molière. C'est quelquefois la dialectique serrée de Perse et le nerf de Juvénal. Il y avoit d'autant plus de hardiesse à cette innovation, que le théâtre n'étoit alors occupé que par un genre méprisable, mais couru, par une espèce de drame efféminé, qu'on appeloit ridiculement la comédie de bon ton, et qui règne encore sur notre scène, au grand scandale du goût. Quant au style de Fabre, l'insuffisance de ses études ne lui avoit pas permis de le perfectionner beaucoup, et la rapidité de son travail en explique d'ailleurs assez bien l'incorrection. Il y a plus. Très-décidé à éviter soigneusement tout ce qui pouvoit ressembler à la mollesse, Fabre tombe à tout moment dans l'excès contraire. Il est obscur en recherchant la concision, âpre et raboteux pour être ferme, trivial quand il veut être simple ; mais, au milieu de ces défauts si nombreux et si obstinément inhérens à tout ce qu'il écrit, on voit, par-ci par-là, des vers d'une facture noble et heureuse, des tours à la fois énergiques et élégans, des expressions bien adaptées à la pensée ; et on regrette que le poëte n'ait pas donné les jours de sa force à l'étude de sa langue et de son art, qu'il pouvoit porter si loin, au lieu de les prodiguer dans les crises révolutionnaires, sans avantage pour sa gloire, ou plutôt sans autre effet que de la ternir. Le jugement que nous

en portons n'est pas tout-à-fait d'accord avec celui du Quintilien français et des critiques qui l'ont suivi; on est à peu près convenu, sur la foi de la haine et de La Harpe, de rejeter au dernier rang des écrivains l'auteur du *Philinte de Molière*. La postérité décidera jusqu'à quel point la pensée seule du Philinte prouve plus ou moins de génie que cinq ou six tragédies écrites sans verve, mais avec assez de pureté; et elle fixera le rang que doivent occuper parmi les poëtes dramatiques Fabre et son fougueux Aristarque. En attendant, nous exposerons ses titres avec impartialité. Fabre d'Eglantine a produit dix-sept comédies, dont le très-grand nombre n'a dû quelques représentations qu'aux événemens politiques, et dont quelques autres sont perdues. On regrettoit, parmi ces dernières, une pièce intitulée *l'Orange de Malte*, que l'auteur regardoit comme la meilleure. Le sujet, qui étoit connu, a servi de canevas à quelques auteurs qui l'ont depuis mis au théâtre sans succès. Comme l'exécution étoit la partie la plus foible de Fabre d'Eglantine, il est à présumer qu'il n'auroit pas mieux réussi. Ses comédies les plus estimés sont, I. *Le Collatéral*, comédie en 3 actes, 1792. Quelques scènes d'un bon genre n'y rachetent pas la froideur du nœud et du dénouement. II. *Le Présomptueux*, *ou l'Heureux imaginaire*, comédie en 5 actes, 1790. Cette pièce obtint un succès mérité, mais qui n'a pas été soutenu, tandis que le théâtre conserve encore deux comédies de Collin, dont le sujet étoit fort analogue, l'Optimiste, et les Chateaux en Espagne. Cette espèce de rivalité suggéra à Fabre une petite satire assez innocente intitulée *Mes souvenances*, et un pamphlet très-sanglant, la Préface du Philinte. Le ton de cette préface auroit été inexcusable dans tous les temps; à l'époque où elle fut écrite par Fabre, il étoit atroce. C'est une de ces choses dont les honnêtes gens n'absoudront jamais sa mémoire. III. *L'Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes. Elle fut très-applaudie, et on la voit avec plaisir. L'intérêt y est, à la vérité, fondé sur de petits moyens, sur des ressorts qu'on trouve par-tout; mais cet intérêt existe, et l'on est toujours indulgent quand on peut rire. Elle a d'ailleurs ce défaut en commun avec la plupart des pièces d'intrigues, pour ne pas dire avec toutes. IV. *Philinte, ou la suite du Misantrope*, comédie en cinq actes, jouée pour la première fois le 22 février 1790. C'est la meilleure pièce de l'auteur. Il lui falloit, sans doute, plus que du courage pour lutter en quelque sorte contre Molière; mais on oublie souvent sa présomption en applaudissant à ses efforts Plusieurs de ses scènes rappellent le génie de cet excellent comique. Philinte est le vrai caractère de l'*Egoïste*, sujet esquissé plusieurs fois, mais que Fabre a su, sinon profondément peindre, du moins très fortement dessiner. On désireroit que cette comédie fût plus gaie et écrite avec plus de correction; mais ce fut un très-heureux dénouement de faire punir l'égoïste par l'application de ses propres principes; et La Harpe lui-même n'a pu se dispenser de le remarquer. V. *Les Précepteurs*, comédie en cinq actes. Elle n'a été jouée que depuis la mort de l'auteur. Son but fut utile et courageux. Mettre en opposition deux précepteurs et leurs élèves; faire contraster l'éducation soignée, retirée et laborieuse qu'on peut acquérir au milieu des champs, avec celle que l'on puise dans le tourbillon d'une grande société et à la vue du pervertissement des mœurs d'une grande ville; présenter enfin, dans le court développement d'une comédie, tout ce qu'avoit de vraiment

utile l'important système d'éducation auquel Rousseau a consacré plusieurs volumes ; tel étoit le plan de Fabre ; et s'il ne l'a rempli qu'en partie ; si son ouvrage a essuyé des critiques justes et nombreuses ; si on y reprend avec raison la pédanterie un peu cynique d'Ariste, la crédulité trop niaise d'Araminte, le ton leste et peu respectueux d'un enfant qu'on présente comme bien élevé ; si on y condamne des invraisemblances fréquentes, des moyens mesquins, des motifs mal esquissés, et sur-tout une incorrection de style qui rend souvent la pièce absolument inintelligible, il faut se rappeler du moins qu'elle n'étoit pas finie, qu'elle a été jouée et imprimée d'après un manuscrit très-irrégulier, et qu'on a même été obligé d'y introduire en plusieurs endroits des vers de suture pour la connexion du sens. VI. Enfin on a publié en 1802, sous le titre d'*Œuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Eglantine*, 2 vol. in-8°, une compilation indigeste de tout ce qui restoit de sa plume. L'éditeur peu lettré qui a présidé à cette collection a rendu un mauvais service à la mémoire de son auteur, en imprimant sans examen et sans choix des essais informes et probablement condamnés, qui n'avoient jamais subi aucune correction. Que l'on juge des défauts qui doivent se remarquer dans les premiers jets d'un écrivain dont les productions les plus achevées n'ont jamais été châtiées de manière à satisfaire le goût : on lira cependant avec plaisir, dans ce recueil, une foule de bons vers perdus dans de mauvais plans et dans des fragmens décousus. On y remarquera, dans le poëme de *Châlons*, des morceaux d'un style pur et antique, qui feroient croire que Fabre n'étoit pas aussi étranger qu'on l'a prétendu à l'ancienne littérature, et dans quelques satires bien imparfaites d'ailleurs, des tirades pleines et vigoureuses qui font regretter que l'auteur ne se soit pas livré plus particulièrement à cette espèce de poésie ; mais ce que l'on n'a pas dit jusqu'ici, et ce qu'il est essentiel de dire, c'est que le nerveux, l'austère, le rocailleux auteur de tant de vers énergiques et durs, a excellé dans la romance ; c'est que sa lyre adoucit tout à coup ses sons pour chanter des amours et des infortunes pastorales, et qu'elle surpasse alors en grace et en aménité tout ce que Moncrif, Rousseau, Berquin, Florian, ont produit de plus agréable en ce genre. Il n'est personne qui ne connoisse *les Amours de Beauvais : Il pleut bergère : A peine encore le couchant brille*, et la jolie chanson érotique, *Je t'aime tant!* Fabre a laissé aussi l'ébauche, et quelques parties à peine achevées d'une tragédie intitulée *Augusta*.

† FABRETTI (Raphaël), né à Urbin en Ombrie l'an 1619, mort à Rome le 7 janvier 1700, à 80 ans, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, et préfet des archives du château Saint-Ange sous Innocent XII. Fabretti s'adonna à l'étude de l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires. I. *De aquis et aquæ-ductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-4°, réimprimé avec des notes en 1788. II. *De Columnâ Trajani*, *cum* Alphonsi Ciaconii *Historiâ utriusque belli Dacici à Trajano gesti*, etc., à Rome, 1683 ou 1690, in-fol. III. *Inscriptionum antiquarum explicatio*, à Rome, 1699, in-fol. IV. *Ejusdem inscriptiones antiquæ et addimentum cum emendationibus Gruterianis aliquot*, Romæ, 1702, in-fol., fig. Cette dernière édition est préférable à celle de 1699. Ce livre est regardé comme un trésor par les savans qui s'occupent de l'antiquité. Le ministre protes-

tant, Elie Benoît, n'en jugeoit pas de même...... « Si quelqu'un, dit-il, a la curiosité de voir comment les antiquaires se servent des inscriptions, et quelles conjectures ils y appuient pour en tirer ce qui leur plait, il n'a qu'à lire le recueil de Raphaël Fabretti, imprimé à Rome en 1699, chez Dominico-Antonio Ercole. Il y trouvera aussi un grand nombre de précieux monumens et de rares inscriptions, dont tout le mérite consiste en ce qu'elles ne servent à rien. Dans les inscriptions et dans les médailles, l'orthographe est souvent mauvaise, et les fautes de langage innombrables. Cependant c'est une des sources d'où les critiques tirent le plus souvent les preuves de leurs conjectures pour la correction des auteurs. » Fabretti aimoit l'étude avec passion, et loin d'affoiblir son tempérament, qui fut très-foible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia. — Etienne FABRETTI, son frère, né aussi à Urbin, et prêtre au collége des jésuites à Lyon, cultiva avec succès la poésie latine ; il a laissé un volume de *Lyrica et epistolæ*, Lyon, 1747, in-8°.

I. FABRI. *V.* FÈVRE, n° III, *et* PEIRESC.

† II. FABRI (Honorat), né dans le diocèse de Bellay en 1606, jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon, mort le 9 mars 1688, à 82 ans, à Rome, où il fut long-temps pénitencier, étoit un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connoissances, philosophie, morale, théologie, et laissa des écrits sur toutes ces matières. La plupart sont dans l'oubli. On a de lui, I. *Notæ in notas Willelmi Wendrokii ad litteras Montaltii et in disquisitiones Pauli Irenæi*, Cologne, 1659, in-8°, sous le nom de Bernard Strubrock, insérées dans le Recueil *ou* la Grande Apologie de la doctrine morale de la Société de Jésus, Cologne, 1672, in-fol., et ensuite mise à l'index à Rome. II. *Summula theologiæ*, in-4°. III. Un *Dialogue en faveur de la probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican, Rome, 1659, in-8°. Ce dialogue et ses écrits contre les solitaires de Port-Royal lui firent donner par ces messieurs le titre d'avocat des causes perdues. Le P. Fabri avoit plus d'aptitude à la physique et aux mathématiques qu'à la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont, I. Une *Physique* en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4°. II. *Dialogi Physici*, Lyon, 1669, in-8°. III. *De plantis, de generatione animalium et de homine,* Paris, 1666, in-4°. Il prouve, page 204 de ce traité, qu'il avoit enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Harvée eût pu tomber dans ses mains. On peut consulter sur ce point les Amusemens historiques et philologiques de Michaut, Paris, 1752, in-12, dans lesquels le P. Oudin prouve que cette découverte est due à Fabri, et que dès 1646 ce fait étoit public et notoire. IV. *Synopsis optica*, Lyon, 1667, in-4°. V. Un *Traité en faveur du quinquina*, sous le nom de Conygius, fait de deux mots grecs qui signifient poudre salutaire. Il a laissé outre cela beaucoup d'écrits polémiques sous différentes pseudonymies, telles que *Joannes Charliesus*, *Antimus Farbius*, *Petrus Mousnerius*, *Hugo Sifilinus* et autres. Fabri a légué ses manuscrits à la bibliothèque de Lyon. Ils sont tous en latin ; les principaux ont pour objet des *Notes* sur les *Décrétales*, une *Analyse* des principales erreurs condamnées dans les conciles généraux, la *Défense des papes Honorius*, *Libère*, *Vigile et Grégoire VII*, une *Histoire des Inventions modernes*, l'*Art de méditer*, etc.

* III. FABRI (Alexandre), né en 1691 au château de S. Pierre, apres avoir fait ses études à Bologne, sous la direction des jésuites de cette ville, embrassa l'état de notaire. Ses fonctions ne l'empêchèrent point de cultiver les belles-lettres avec succès. On a de lui, I. Des *Lettres et Discours* qui furent publiés après sa mort, sous le titre de *Prose di Alessandro Fabri Bolognese*, etc., Bologne, 1772, précédée d'une notice sur sa vie, composée par Ch. Fantuzzi. II. *Poesie di Alessandro Fabri Bolognese*, etc., Bologne, 1776. Il mourut dans cette ville le 21 juin 1768.

* IV. FABRI (Jean), de Bamberg en Franconie, docteur et professeur en médecine à Rome, botaniste du pape Urbain VIII, grand anatomiste et naturaliste, a publié un *Commentaire* sur l'histoire naturelle du Mexique, de François Hernandez. Cet ouvrage, dont le premier volume parut à Rome en 1648, in-fol., et le second en 1651, même format, contient des choses curieuses sur l'anatomie des monstres et des animaux. Il a fait aussi un *Traité* sur les portraits des hommes illustres de Fabius Ursinus, qui parut à Anvers en 1606, in-4°. La même année il donna à Rome un écrit *de Nardo et Epithymo*, dans lequel il réfute les sentimens de Scaliger.

* V. FABRI (Dominique), ecclésiastique plein de talens et de mérite, né à Bologne en 1709 et mort en 1761, professa d'abord les belles-lettres dans sa patrie. Il obtint ensuite l'emploi de second bibliothécaire de l'institut. On a de lui quelques *Discours* en latin et en italien, ses *Lettres* se trouvent dans les recueils des Lettres familières de plusieurs auteurs bolonais.

* VI. FABRI (Jean-Rodolphe) professa les mathématiques à Genève en 1632, et il a laissé des *Cours de Logique, de Physique et de Jurisprudence*, le tout dans le mauvais goût de son temps.

* VII. FABRI (Gabriel), né en 1666, pasteur à Genève en 1704, mort en 1711, a laissé un *Recueil de tous les miracles contenus dans les vieux et nouveau Testamens*, et 2 volumes de *Sermons*.

* FABRIANO (Gentile da), né à Rome en 1332, étoit peintre de Martin V. Après avoir beaucoup travaillé dans sa patrie pour ce pape, il fit divers ouvrages considérables à Florence, à Sienne et à Pérouse. Ses peintures de la salle du grand conseil à Venise lui firent le plus grand honneur. Le sénat, pour le récompenser, lui accorda le droit de porter la robe patricienne, avec une pension considérable. Michel-Ange, voyant ses ouvrages, en fit beaucoup d'éloges, et dit qu'ils étoient dignes de la renommée de Fabriano. Cet artiste, de retour à Rome, y mourut en 1412.

I. FABRICE *ou* FABRICIUS (André), professeur de Louvain, conseiller des ducs de Bavière et prévôt d'Ottingen, né d'un village du pays de Liège, mort en 1581, a donné, *Harmonia Confessionis Augustanæ*, Cologne, 1587, in-fol., et d'autres ouvrages où l'on trouve de l'érudition.

* II. FABRICE (George), né à Kemnitz dans la Misnie en 1516, mort le 5 juillet 1571, à 55 ans, a laissé des *Poésies latines*, imprimées à Bâle en 2 vol. in-8°, 1567. On y remarque beaucoup de naturel et de pureté. Principalement attentif sur le choix des mots, il n'en emploie aucun dans ses poëmes sacrés qui ressente la fable et

le paganisme. On a encore de lui, I. Un *Art poétique* en 7 livres, en latin, 1589, in-8°. II. Une *Collection des Poëtes chrétiens latins*, in-8°, Bâle, 1562. Fabrice a été convaincu d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publioit, et en particulier l'endroit où il est parlé de l'adoration de la croix, dans le poëme *De Domini Passione*, où il a substitué un vers de sa façon à celui-ci :

Flecte genu, lignumque crucis venerabilis adora Flebilis.

On peut, à cet égard, consulter dom Liron, tom. III, pag. 141 de ses Singularités historiques. III. Une *Description de Rome*. IV. *Origines Saxonicæ*, Leipsick, 1606, en 2 v. in-fol. : compilation estimée par les savans. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfg. Killian. V. *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipsick en 1660, in-4°, et remplies de profondes recherches. VI. *Rerum Germaniæ et Saxoniæ volumina duo*, Leipsick, in-folio, 1609, etc., etc.

* III. FABRICE (François), médecin, né à Ruremonde vers l'an 1510, professa son art à Aix-la-Chapelle, et se distingua aussi par ses rares connoissances dans la langue grecque. On ignore l'époque de sa mort. Ce médecin est auteur d'un ouvrage intitulé *De Balneorum naturalium, maxime eorum quæ sunt Aquisgrani et Porceti, naturâ et facultatibus, tum quâ ratione illis utendum sit, libellus*, Coloniæ, 1546, in-4°, 1564, in-8°, 1616, in-12, 1617, in-8°.

IV. FABRICE-HILDAN (Guillaume), savant chirurgien allemand du commencement du 17e siècle. Ses *Ouvrages* ont été imprimés à Francfort, 1682, in-fol. avec figures.

V. FABRICE ou LE FÈVRE (François). *Voyez* FABRICIUS, n° III.

† I. FABRICIUS (Caïus), surnommé *Luscus*, consul romain l'an 282 avant J. C., mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ses victoires étoit si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats, et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avoient fourni pour la guerre, il lui resta quatre cents talens, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers Pyrrhus, il refusa les présens de ce prince, qui vouloit corrompre sa fidélité. Le médecin de ce prince vint offrir à Fabricius, alors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le Romain renvoya le traître à Pyrrhus. Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux et à sa bouche : « Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vos offres me sont inutiles...... » Pyrrhus, étonné de son désintéressement, voulut éprouver son intrépidité. Fabricius n'avoit jamais vu d'éléphant. Le prince ordonne d'armer le plus grand de ces fiers animaux, de le mettre dans le lieu où il devoit se trouver avec l'ambassadeur romain, et de le tenir là derrière une tapisserie. Cet ordre est exécuté ; et dès l'ouverture de la conférence, on tire la tapisserie, et cet animal énorme paroît tout à coup, lève sa trompe sur la tête de Fabricius, et jette un cri épouvantable. Le romain dit avec un grand sang-froid à Pyrrhus : « Ni votre or ne m'émut hier, ni

votre éléphant ne m'étonne aujourd'hui. » — Le philosophe Cinéas, un des courtisans du roi d'Epire, soutenoit à la table du prince, et au milieu de la joie d'un festin, que le souverain bien de l'homme consistoit dans une vie voluptueuse et dégagée du soin des affaires publiques. Il disoit, avec plusieurs sectateurs d'Epicure, que la divinité se suffisant à elle-même, indifférente par conséquent à ce qui se passe ici-bas, ne prenoit aucun intérêt aux actions des hommes. Pendant que Cinéas parloit encore : « O grand Hercule, s'écria Fabricius, puissent les Samnites et Pyrrhus suivre cette doctrine pendant qu'ils feront la guerre aux Romains !.... » Pyrrhus, qui avoit eu d'autres occasions de remarquer la sagesse et la prudence de Fabricius, lui promit qu'après avoir fait sa paix avec Rome, il lui donneroit la première place parmi ses amis et tous ses capitaines, s'il vouloit le suivre en Epire. Le Romain rejeta cette offre. (*Voy.* aussi l'article Epicure, vers le milieu.) Fabricius fut censeur l'an 277 avant J. C., avec Emilius Papus, homme aussi austère que lui. Le premier avoit pour toute argenterie une petite salière dont le pied n'étoit que de corne ; l'autre, un petit plat pour présenter ses offrandes aux Dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur, nommé Cornélius Rufinus, qui avoit été deux fois consul et dictateur, parce qu'il avoit chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. Quoi qu'il en soit de cette réflexion, et des motifs de Fabricius, cet illustre Romain vécut et mourut pauvre. Il se nourrissoit des herbes qu'il cultivoit lui-même ; et le sénat se crut obligé de marier ses filles au dépens du public.

II. FABRICIUS-VEIENTO, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J. C., fit des libelles diffamatoires contre les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour ses crimes. Tacite remarque que ce Fabricius étant préteur, atteloit des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satires atroces.

III. FABRICIUS *ou* Le Fèvre (François), né à Duren, dans le duché de Juliers, fut principal du collége de Dusseldorp, au duché de Clèves, et mourut en 1573, dans sa 47e année. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs auteurs anciens, et quelques autres ouvrages. I. *Marci Tullii Ciceronis Historia per Consules descripta*, Cologne, 1564, et insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de Cicéron. II. *Pauli Orosii historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12, édition estimée pour les notes historiques et chronologiques. Le P. André Schott la fit réimprimer en 1615, à Mayence, avec les remarques de Fabricius et de Lautius. III. *In Terentii comœdias annotationes*, Anvers, 1565.

* IV. FABRICIUS (Jacques), né à Rostock en 1577, joignit l'étude des mathématiques à celle de la médecine. Ticho-Brahé fut son maître dans la première science. Il professa la médecine et les mathématiques dans sa patrie, ensuite à Copenhague, où il fut premier médecin des rois Christian IV et Frédéric III. Parmi les ouvrages de Fabricius, on distingue les suivans, I. *Periculum medicum, seu juvenilium feturæ priores*, Halæ Saxonum, 1600, in-8°. II. *Uroscopia, seu de urinis tractatus*, Rostochii, 1605, in-4°. III. *De Cephalalgiâ autumnali*, ibid., 1617, in-4°. Ce médecin mourut à Copenhague, le 16 août 1652.

† V. FABRICIUS (Jean-Albert),

né à Leipsick en 1667, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli et de savant profond. Il avoit un esprit facile, une mémoire heureuse et beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliothèque. La mort de Vincent Placcius ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence dans cette ville, Fabricius l'obtint. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importans; la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, et la place de surintendant des églises de la confession d'Ausbourg. Fabricius fut tenté de les accepter; mais les magistrats de Hambourg, plus ardens à le retenir qu'il n'étoit à les quitter, augmentèrent en 1720 ses appointemens. Cette bienveillance le retint parmi eux. Il y mourut le 3 avril 1736, à 68 ans. Sa modestie lui fit refuser une place dans l'académie des sciences de Berlin, et une autre dans la société royale de Londres, qu'on lui offrit avec empressement. Il ne se choquoit point lorsqu'on lui montroit quelques fautes dans ses ouvrages. Ceux qui l'ont fait connoître le plus avantageusement sont, I. *Codex apocryphus novi Testamenti collectus, castigatus*, à Hambourg, trois parties en 2 vol. in-8°, 1719 à 1743. C'est une collection exacte et curieuse de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, et même au commun des savans. On y trouve une notice de tous les faux évangélistes, des faux actes des apôtres, et des apocalypses dont l'Église fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, pleines de justesse et d'érudition. II. *Bibliotheca græca*, 14 vol. in-4°, publiés à Hambourg depuis 1705 jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux philosophes. Il n'y a d'ailleurs presqu'aucun volume qui ne contienne quelques écrits, ou en entier ou en partie, des auteurs grecs anciens et modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708, édition plus ample que celle de 1705. Les volumes suivans sont semblables, quoique réimprimés. Le célèbre Allemand Harles a donné une nouvelle édition complète de cette bibliothèque, qu'il a augmentée des supplémens inédits de Heumann. Le onzième volume a paru à Hambourg en 1808; il en a paru depuis 2 vol. Cet ouvrage se continue. III. *Bibliotheca latina ecclesiastica*, Hambourg, in-fol. 1718. C'est le recueil des meilleurs bibliographes ecclésiastiques, saint Jérôme, Genrade de Marseille, Honoré d'Autun, etc. IV. *Memoriæ Hamburgenses*, 7 vol. in-8°, augmentés d'un huitième en 1745, par Herman-Samuel Reimar, gendre de Fabricius, et le même qui a donné en 1737, in-8°, une vie latine de son beau-père, très-étendue et très-curieuse, de même que la meilleure édition que l'on ait de dom Cassius, en 1750, in-fol. On trouve dans ce huitième volume la vie et les éloges des illustres Hambourgeois. V. *Codex pseudepigraphus veteris Testamenti*, in-8°, 2 vol., 1722 et 1741. L'auteur a exécuté à l'égard de l'ancien Testament ce qu'il avoit pratiqué à l'égard du nouveau, dans son *Codex apocryphus*. VI. Une savante édition de *Sextus Empiricus*, grecque et latine, Leipsick, 1718, in-fol.; et du *Gallia Orientalis* du P. Colomiès, 1709, in-4°. VII. Un *Recueil en latin des auteurs qui ont prouvé la vérité du christianisme*, 1725, in-4°. VIII. Un excellent

ouvrage en allemand, traduit en français sous ce titre : *Théologie de l'Eau* ou *Essai sur la bonté de Dieu*, traduit de l'allemand, par le docteur Rurnand, La Haye, 1741, et Paris, 1743, in-8°, avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur. IX. *Les Ecrivains de l'Histoire d'Allemagne et du Nord*, publiés par Lindenbrogius, auxquels il joignit les *Origines de Hambourg*, par Lambeccius, et les *Inscriptions* de cette même ville, par Anckelmann, le tout orné de notes savantes et d'appendices, in-fol. X. Une édition du *Theatrum Anonymorum* de Placcius, in-fol.; il y ajouta une préface et la vie de l'auteur. XI. *Bibliotheca latina*, 1708-1721, in-8°, 3 vol., réimprimée à Venise, avec des corrections, changemens et additions, par Ernesti, en 1728, 2 vol. in-4°, et dont Ernesti a publié une nouvelle édition à Leipsick 1773, en 3 vol. in-8°. Ce livre, quoique bon, est moins parfait que la *Bibliothèque grecque*. Il renferme quelques fautes, mais elles sont inévitables, dit Niceron, dans les ouvrages où l'on ne peut tout voir par soi-même, et où l'on est obligé de s'en rapporter à des catalogues souvent fautifs. XII. *Ejusdem Bibliotheca latina, digesta et aucta à Joanne Augusto Ernesto*, Lipsiæ, 1773, 3 vol. in-8°, édition la plus recherchée. *Joan Alberti Fabricii centuria Fabriciorum scriptis clarorum, qui jam diem suum obierunt*, Hamburgi, 1709, in-8°. XIII. *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, in-8°, 5 vol., réimprimée à Padoue, 1754, 6 vol. in-4°. XIV. *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 parties en un vol. in-4°. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines et ecclésiastiques. On doit encore à ce savant et laborieux écrivain une excellente édition des *Œuvres de saint Hippolyte*, évêque et martyr, qui parut à Hambourg, 1716 et 1718, en 2 vol. in-fol.

† VI. FABRICIUS (Jérôme), plus connu sous le nom d'*Aquapendente*, sa patrie, fut disciple et successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant quarante ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension, et l'honora d'une statue. Ce savant médecin mourut en 1603 à Padoue, dans un âge assez avancé, laissant sur la chirurgie, l'anatomie et la médecine, plusieurs ouvrages justement estimés. Ses *Œuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-folio. Il remarqua, le premier, en 1574, les valvules des veines, mais il ne connut ni leur structure, ni leur usage. Ce médecin unit la théorie de son art à la pratique, et celle-ci avec la chirurgie. Il a laissé des *Œuvres chirurgicales* recueillies également en Hollande en 1723, in-fol. Fabricius travailloit plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers présens, en considération de sa générosité. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : *Lucri neglecti lucrum.*

* VII. FABRICIUS (Jean-Louis), théologien protestant, né à Schaffhausen en 1639, mort à Francfort en 1697, professeur de théologie et de philosophie à Heidelberg, et conseiller ecclésiastique de l'électeur, qui l'a aussi employé pour les affaires d'état, a donné, I. *De viis Dei, an et quousque sint similes viis hominum.* II. *De symbolicâ Dei visione.* III. Sur le *Baptême des enfans.*

* VIII. FABRICIUS (Baron),

écrivain allemand, en grande faveur auprès de Charles XII, roi de Suède, et de Stanislas, roi de Pologne, eut aussi celle de George Ier, roi d'Angleterre, qu'il suivit dans son dernier voyage à Hanovre. On a de lui un volume de *Lettres relatives à la résidence de Charles XII en Turquie*, imprimé à Londres en 1761, in-8°.

* IX. FABRICIUS (Charles), bon peintre hollandais, né à Delft en 1624. Le Musée Napoléon s'est enrichi, dans la campagne de Prusse, de trois tableaux de cet artiste ; on remarque sur-tout celui qui représente un *Chasseur assis, tenant son fusil sur ses genoux, et paroissant assoupi*. Cet artiste célèbre, demeurant près d'un magasin à poudre qui sauta, périt malheureusement à la fleur de son age.

* X. FABRICIUS (Vincent), né à Hambourg en 1613, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubeck, syndic de la ville de Dantzick, bourgmestre et député de cette ville à Varsovie, où il mourut le 11 avril 1667. Ces charges ne l'avoient pas empêché de se livrer à la poésie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1632. On en a donné une édition plus complète à Leipsick, en 1667, mais la meilleure est de 1685.

* XI. FABRICIUS (François), né à Amsterdam le 10 avril 1663, ministre et professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur, a donné plusieurs dissertations recueillies en 5 volumes in-4°, Leyde, 1727. Les principales sont, I. *Christus Ecclesiæ fundamentum*. II. *Sacerdotium Christi*. III. *Christologia Noachica et Abrahamica*, seu *Dissertationes ad selectos textus veteris et novi Testamenti*. IV. *De Fide christianâ patriarcharum et prophetarum*, etc. Il a fait aussi imprimer des *Sermons* en hollandais. Ce savant mourut le 27 juillet 1738.

* XII. FABRICIUS (Ernest-Frédéric), médecin allemand, exerça d'abord sa profession à Vienne en Autriche ; vers l'an 1626, il se rendit ensuite à Hambourg, où il composa le traité suivant : *Medicinæ utriusque, galenicæ et hermeticæ, anatome philosophica, brevem succinctam et perspicuam absolutæ artis medicæ oculis subjiciens sciagraphiam*, Francofurti, 1633, in-folio.

* XIII. FABRICIUS (Wolfgang-Ambroise), célèbre médecin, de Nuremberg, voyagea en Allemagne, en Italie, en France, et visita les principales universités dans le dessein de se perfectionner dans la médecine ; mais la mort l'enleva au milieu de ses courses, le 13 janvier 1653. On a de lui deux traités, l'un *De signaturis plantarum*, l'autre, *De lucernis veterum*, que son père fit imprimer à Nuremberg en 1653, in-4°.

* XIV. FABRICIUS (Septime-André), médecin, frère du précédent, né à Nuremberg le 2 décembre 1641, pratiqua son art dans sa patrie, où il mourut le 10 décembre 1705. On a de lui, I. *Disquisitio medica de catulis hydrophoborum*, Patavii, 1665, in-4°. II. *Meletema de medicinâ universali*, Venetiis, 1666, in-4°. III. *Discursus medicus de termino vitæ*, Romæ, 1666, in-4°.

* XV. FABRICIUS (Jean), né à Altorf, théologien d'Helmstadt, mort en 1729, est auteur de plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue *Historia biblio-*

tecæ Fabriciæ, Helmstadt, 1717 à 1723, en 6 vol. in-4°. C'est un catalogue raisonné et très-intéressant de la bibliothèque de l'auteur. Plusieurs curieux le joignent aux *Bibliothecæ latinæ* de Jean-Albert Fabricius, avec lequel il a été souvent confondu.

* FABRICY (le P. Gabriel), né à Saint-Maximin en Provence, entré dans l'ordre des dominicains, fut appelé en 1757 à remplir la place d'écrivain dans la bibliothèque de la Casanate à Rome. En 1771, nommé théologien de ce bel établissement pour la nation française, l'académie des Arcades l'admit au nombre de ses membres. Il mourut le 13 janvier 1800, âgé de 74 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. *Recherches sur l'époque de l'équitation et de l'usage des chars équestres chez les anciens*, où l'on montre l'incertitude des premiers temps historiques des peuples, relativement à cette date, 2 vol. in-8°, Rome, 1764, 1765. II. *Mémoire pour servir à l'histoire littéraire de la vie des deux PP. Ansaldi, des PP. Mamachi, Patuzzi, Richini et Rubeis*, avec un autre concernant les ouvrages de Corner, l'explication d'une loi de Moyse, portant défense de ne point faire amas de chevaux, etc.; on les trouve dans le Dictionnaire universel des Sciences ecclésiastiques du P. Richard, tome V et tome VI. Supplément. III. *Lettre* d'un académicien de Rome à l'auteur du Journal ecclésiastique, sur l'ouvrage du P. Mamachi, intitulé *De animabus justorum in sinu Abrahæ ante Christi mortem ex partibus beatæ visionis Dei.* Elle est insérée dans le Journal ecclésiastique de l'abbé Dinouart, tome XXXIII, part. II. IV. *Des titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des Livres saints de l'ancien Testament;* dans lesquelles on montre les avantages que la religion et les lettres peuvent retirer d'une nouvelle édition projetée de ce texte comparé avec les manuscrits hébreux et les anciennes versions grecques, latines et orientales, 2 vol. in-8°, Rome et Paris, 1772. V. *Diatribæ quâ bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, in-8°, Romæ, 1782. VI. *Lettres d'un Romain à M. de Villefroy....*, en réponse aux observations de Rondet sur l'ouvrage du R. P. Fabricy...., touchant les titres primitifs de la révélation, avec un Appendix de l'éditeur, Rome, 1774, in-4°. VII. *De Johannis Hircani Hasmonæi Judæorum summi pontificis hebræo-samaritico Numo Borgiani musei velitris planè anecdoto Phœnicum litteraturam cujus fontes primum inquiruntur illustrando Commentarius.* On n'a que la première partie de cet ouvrage; encore n'est-elle pas complète, l'auteur étant mort dans le temps où il le composoit.

FABRINI (Jean), grammairien florentin, auteur de quelques ouvrages sur sa langue, vivoit dans le milieu du 16e siècle. Nous avons encore de lui des *Notes* et des *Commentaires* sur Virgile, Horace, Térence, et sur quelques Epîtres de Cicéron. Ils sont assez bons pour leur temps.

* FABRIZJ (Charles), jurisconsulte et membre de l'académie d'Udine, né dans cette ville en 1709, passa à l'université de Padoue en 1727, où il étudia les belles-lettres et la jurisprudence sous les plus célèbres professeurs. Après avoir pris le bonnet de docteur en droit, il retourna dans sa patrie, et obtint les premiers emplois dans la magistrature. A cette époque, il se mit à compulser les

mémoires les plus ignorés sur le Frioul, à lire les anciennes chartes, et à faire des recherches dans les archives, tant particulières que publiques. Il a laissé plusieurs volumes de renseignemens copiés de sa main, et enchéris de notes et d'éclaircissemens. Il mourut dans sa ville natale en 1773. On a fait imprimer après sa mort deux de ses dissertations, l'une de l'*Usure*, ou de l'*Intérêt de l'argent dans le Frioul* au 14e siècle; et l'autre, sur l'*ancienne monnoie de ce pays.*

* FABRONI (A......), né à Marradi le 7 février 1732, commença sa carrière littéraire par ses *Vitæ Italorum eruditione insignium*, 18 vol. Il publia avec autant de succès les biographies de Cosme l'aîné, de Laurent, de Léon X, et d'autres personnages illustres de la maison de Médicis; une *Histoire de l'université de Pise;* un ouvrage sur le *groupe de Niobé*, etc.; mais l'entreprise qui lui acquit le plus de célébrité fut son *Giornale de' letterati de Pise*, commencé en 1771, et qu'il a continué jusqu'au 102e volume. Fabroni fit plusieurs voyages en pays étranger par ordre du grand-duc Léopold de Toscane, qui l'appela de Rome à Florence, pour être prieur de Saint-Laurent, et qui le nomma ensuite directeur (*proveditore*) de l'université de Pise, où il mourut le 2 septembre 1803.

† FABROT (Charles-Annibal), né à Aix en Provence en 1580. Sa profonde érudition et ses vastes connoissances dans la jurisprudence civile et canonique lui obtinrent l'amitié du célèbre Peiresc, protecteur de tous les gens de mérite. Le président du Vair, qui l'estimoit aussi, devenu garde des sceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avoit que 36 ans, et depuis huit années il occupoit avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna en cette ville après la mort de son protecteur, et y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes sur les Institutes de Justinien.* Cet ouvrage lui fit un grand nom dans la république des lettres, et lui valut une pension de deux mille livres, qui lui fut accordée pour travailler à la *Traduction des Basiliques :* c'est la collection des lois romaines, dont l'usage s'étoit conservé dans l'Orient, et de celles que les empereurs de Constantinople avoient faites. Cet immense répertoire, le fruit de dix années d'application constante, mérita à son auteur une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du temps ne lui permirent pas de jouir. Il parut en 1647 à Paris, en 7 vol. in-fol. sous le titre de *Basilicon*, auquel il faut joindre le *Supplément* par Ruhnkénius, Leyde, 1765, in-fol. Deux ans après, en 1749, Fabrot publia une édition des Œuvres de Cedrène, de Nicétas, d'Anastase-le-Bibliothécaire, de Constantin Manassès, et des Institutes de Théophile Simocatte, qu'il enrichit de notes et de dissertations. On a encore de lui des *Observations* sur quelques titres du Code Théodosien; un *Traité sur l'usure*, contre Saumaise; quelques *Maximes de droit* sur Théodore Balzamon, sur l'Histoire ecclésiastique, sur les papes, et plusieurs *Traités* particuliers sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte et infatigable écrivain commença la révision des Œuvres de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il publia à Paris l'an 1658, en 10 volumes in-fol. avec d'excellentes notes, aussi curieuses qu'instructives. Il mourut le 16 janvier 1659. On trouva parmi ses papiers des *Commentaires sur les Institutes de Justinien*, des

Notes sur Aulu-Gelle ; et le *Recueil des ordonnances ou constitutions ecclésiastiques*, en grec, qui n'avoient pas encore vu le jour. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la Bibliothèque du droit canon, publiée en 1661 par Voël et Justel.

* FACCIARDUS (Christophe), né dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des mineurs conventuels à celui des capucins dans la province de Bologne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son temps. On rapporte qu'en prêchant un jour à Bologne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistans, qu'avant de sortir de l'église, ils se dépouillèrent de leur argent et de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardus venoit de leur recommander. On a de lui, I. *Exercitia spiritualia ex SS. Patribus collecta*, 3 vol. in-8°, Londres, 1590 ; Venise, 1597, et 1605. II. *Vitæ et gesta sanctorum ecclesiæ Verruchinæ*, in-8°, Venise, 1600. III. *Porta aurea et sanctuarium S. theologiæ ; tum scholasticæ tum positivæ, aperta*. IV. *Meditazioni dei principali misteri della vita spirituale*, in-4°, 1599.

* FACCIOLATO (Jacques), savant et littérateur du 18e siècle, né à Torreglia, maison de campagne auprès de Padoue, de parens pauvres, en 1682, enseigna la théologie et la philosophie dans cette ville. En 1739, il fut chargé d'écrire l'histoire de l'université de Padoue. On a beaucoup d'ouvrages de ce célèbre professeur, parmi lesquels on distingue des *Discours* en latin, une *Logique* aussi en latin ; des *Observations critiques* sur le Dictionnaire latin de Danet. On lui doit encore *l'Orthographe italienne ;* le *Calepin des sept langues*, augmenté et corrigé depuis par le jésuite Jérôme Logomarsini et Forcellini. Facciolato mourut à Padoue en 1769.

* FACELLA (Joseph), de Palerme, bon jurisconsulte, mort en 1648, a publié *Tractatus quatuor de rectâ administratione justitiæ principum, judicum, aliorumque officialium, cum remediis quæ adhiberi possunt pro defensione causarum tum civilium, tum criminalium.*

* FACHETTI (Pierre), peintre mantouan, né en 1535, florissoit à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII. Il avoit une grande supériorité dans le genre du portrait, et son coloris étoit si brillant et si frais, que tous les princes et les dames vouloient être peints par lui. Il possédoit aussi plusieurs secrets pour faire les plus belles couleurs, telles que l'outre-mer, les laques, et différens jaunes très-brillans. Il mourut à Rome en 1615.

† FACINI (Pierre), peintre d'histoire, distingué vers le milieu du 17e siècle, n'avoit aucune connoissance de la peinture, quand, attiré par la curiosité chez Annibal Carrache pour assister à ses leçons, un élève de ce grand maître crayonna par espièglerie une caricature de Facini. Elle passa de main en main et excita le rire ; mais celui-ci, vivement piqué, prit un morceau de charbon et dessina avec des traits si ridicules l'auteur de la caricature, qu'Annibal Carrache y ayant aperçu des germes de talent, l'admit au nombre de ses élèves, et l'instruisit avec tant de zèle, qu'il devint un des bons artistes d'Italie. La plupart de ses ouvrages se voient à Bologne.

† FACIO (Barthélemi), né à Specia ou Spezzia, dans l'état de Gênes, mort vers l'an 1457, fut se

crétaire d'Alfonse d'Aragon, roi de Naples. On doit aux veilles de ce profond littérateur, I. *De bello Veneto Claudiano, seu inter Venetos et Genuenses, circiter anno* 1391, Lyon, 1578, in-8°, etc. II. Une *Histoire* de son temps, jusqu'à l'année 1455, en latin. III. *De vitæ felicitate*, à Leyde, 1628, in-24. IV. Un *Traité des hommes illustres* de son temps, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4°. V. Quelques *Opuscules*, mis au jour par Ficher, à Hanovre, 1611, in-4°. Ce savant, ennemi irréconciliable, conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valla. Dans une épigramme qu'il fit presque à l'agonie, au moment qu'il apprit la mort de son ennemi, il dit :

Ne vel in Elysiis, sine vindice, Valla susurret,
Facius haud multos post obit ipse dies.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, mort vers l'an 553, assista en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute des trois chapitres. Il s'agissoit dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopsueste, des écrits de Théodoret, et de la lettre d'Ibas. Facundus les soutint avec une violence qui le fit exiler. L'ouvrage qu'il composa sur cette matière est écrit d'un style véhément, plein de feu et avec beaucoup d'art ; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant père Sirmond le publia en 1629, in-8°, avec des notes, et il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat faite à Paris.

* I. FADHEL EL-BARHSAKY succéda à son père Yahya, premier ministre du khalyf Haroun er Raschyd. Sa famille, que nous appelons celle des Barmécides, étoit alors au plus haut point de puissance et de gloire ; mais les grands revers et les grandes prospérités se touchent. Fâdhel jouit quelque temps d'une faveur sans bornes, aimé du prince, comblé des dons de la fortune, tout-puissant, il se croyoit heureux : un jour renversa l'édifice de sa grandeur ; il osa conserver la vie d'un prince que le khalyf vouloit sacrifier à son ambition; et il se perdit. Un de ses frères fut tué, les autres furent enfermés ainsi que leur père ; lui-même passa, des délices d'un palais somptueux, dans l'horreur d'une étroite prison, où il finit misérablement ses jours. Fâdhel fut le plus grand des Barmécides ; sa générosité effaça celle de ses prédécesseurs ; mais il porta trop loin l'orgueil de son rang : sa fortune lui faisoit des ennemis secrets; il s'en fit d'ouverts par sa hauteur et prépara sa ruine qu'il ne put éviter lorsque le khalyf, influencé par la haine des courtisans, crut voir dans sa conduite l'affectation d'indépendance dont on l'accusoit journellement.

* II. FADHEL, fils de Sahal Ier, ministre du khalyf El-Mâmôun, sous le nom de qui il gouvernoit presque absolument, étoit né l'an de l'hégire 154-771 de J. C., et mourut l'an 202-817 d'un coup de poignard qu'on lui porta dans le bain. C'étoit un habile homme d'état et un fameux astrologue, qui a laissé une espèce de *Traité d'astronomie judiciaire*. Les peuples le regardoient comme un oracle, et les auteurs orientaux, non moins crédules, et qui plus est fort menteurs, rapportent une foule de prédictions miraculeuses qui se sont vérifiées ; entre autres, qu'à sa mort on trouva chez lui une feuille de papier de soie enfermée dans une cassette, et sur laquelle il avoit tracé l'histoire de sa fin tragique, sans oublier le jour, l'heure et le lieu où les Abbassides le feroient assassiner, en haine de ce qu'il avoit porté El-Mâmôun à les déshériter de leurs droits à l'empire,

en se choisissant un successeur parmi les descendans d'Aly leurs ennemis mortels.

* FADLALLAH *ou* Chodsa Raschid Addin Fadlallah, historien persan, visir du sultan Cazan qui régnoit à Taurus, et qui le chargea de compiler une *Histoire des Mogols*, qu'il acheva en 1294. Le successeur de Cazan lui fit ajouter un supplément à cet ouvrage. La Croix en a traduit la première partie en français.

* I. FADLOUN, fils d'Abel Svar, émir de la ville d'Any, servit avec distinction sous les chahs de la Perse vers le commencement du 12e siècle. Lors d'une expédition à Corasan qu'il commandoit en personne, les Géorgiens s'emparèrent de cette ville en 1125, et emmenèrent son père prisonnier à Tiflis. Fadloun, informé de cet évènement, y arriva bientôt a la tête d'une armée formidable; il conclut des traités d'alliance avec tous les petits princes d'Arménie, il en prit des troupes mercenaires, et après un an de siége il s'empara d'Any, une des places inexpugnables de la grande Arménie. Cet Emir prit ensuite la ville de Thovïn; il les gouverna avec sagesse et mourut vers l'an 1132, d'après le rapport de Samuël, chronologiste.

* II. FADLOUN, fils de Mahmoud et neveu de Fadloun, succéda à son père, vers l'an 1153, dans la principauté d'Any et de Thovïn, et administra ses états en tyran. Corké, roi de la Géorgie, s'empara de ces deux villes en 1161, et le mit en fuite avec ses troupes. Cinquante jours après cet évènement Fadloun et Chah-Armen se présentèrent devant la ville d'Any avec une armée de 80 mille hommes. Fadloun y fit des prodiges de valeur, mais ses efforts ne le couronnèrent point du succès qu'il attendoit; ses troupes furent mises en déroute complète et lui même resta mort sur le champ de bataille.

* III. FADLOUN, frère de Lelcary, après avoir tué tous les enfans mâles de sa famille, s'empara, vers le commencement du 11e siècle, de la principauté des villes de Bardav et de Chamcor dans la grande Arménie. Il parvint ensuite à se défaire, par trahison, de tous les princes voisins et s'empara de leurs états. Fadloun, devenu peu à peu plus puissant, déclara la guerre au roi de la Géorgie, et soumit à lui les princes d'Albanie Chirovanienne et de Tzoraked Fadölun mit des impôts exorbitans, appauvrit ses sujets, et fut la terreur du peuple, d'après le témoignage de l'historien Vartan.

* IV. FADLOUN, riche personnage du 11e siècle, acheta en 1072, du sultan Alfaslan, la ville d'Any au prix de grandes sommes d'argent; une partie des murs et d'autres édifices publics de cette place étoient fort endommagés par les guerres précédentes; Fadloun les rétablit tous, y ajouta quelques embellissemens, rappela les principaux personnages qui s'en étoient éloignés à cause de la tyrannie des Persans, et donna, peu de temps avant sa mort, le gouvernement de la ville en propriété à son neveu, appelé Manoutché, qui étoit encore en bas âge.

FADUS (Cuspius). *Voyez* Cuspius-Fadus.

† FAERNE (Gabriel), de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le 16e siècle, cent *Fables d'Esope*, distribuées en cinq livres. Pie IV l'engagea à ce travail et n'eut pas à s'en repentir. La morale y est ingénieusement exprimée; le style

a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Ce *Recueil de Fables* ne parut qu'en 1564, environ trois ans après la mort de l'auteur, avec une dédicace à saint Charles Borromée, archevêque de Milan, imprimé à Rome en 1564, in-4°, et depuis à Anvers, 1567 et 1573, in-12, orné de planches; il fit connoître Faërne sur le théâtre littéraire. Les curieux recherchent ces éditions, ainsi que celles de Padoue, 1718 et 1730, aussi in-4°, augmentées d'autres poésies et de quelques opuscules de l'auteur. Perrault, de l'académie française, les traduisit en vers français, Amsterdam, 1718, un vol. in-12, et Denise en donna une traduction en prose, avec des remarques, in-16, Paris, 1699. Cette version de Perrault se trouve aussi dans l'édition de Londres, 1743, qui est fort incorrecte. De Thou, livre XXVIII de son Histoire, et divers auteurs après lui, ont accusé Faërne d'avoir un manuscrit des Fables de Phèdre, imprimées, pour la première fois seulement en 1596 in-8°, alors inconnues, et de l'avoir supprimé, après en avoir pris tout ce qui pouvoit lui convenir; mais c'est une imputation qui n'a aucun fondement. Dans sa traduction française, Perrault vengea Faërne de cette accusation, et nia formellement que le fabuliste italien eût jamais vu les écrits de Phèdre; mais il est sûr que le fameux Nicolas Perrot avoit vu les fables de cet auteur, et qu'il en rapporte plusieurs vers comme s'ils étoient de lui dans son *Cornucopia*. (*V.* tom. I, pag. 575, de la Bibliothèque latine de Fabricius, édition in-4°.) Au surplus, Faërne étoit aussi bon critique qu'excellent poëte. On a encore de lui : I. *Censura emendationum Livianarum Sigonii*, II. Une édition de *Térence*, Florence, 1565, in-8°, avec une dédicace du P. Victorius à saint Charles Borromée. Cette édition, très-rare, même en Italie, a été réimprimée à Paris, 1602, in-4°. III. Des *Remarques sur Catulle et sur plusieurs ouvrages de Cicéron.* IV. *Dialogi antiquitatum*, etc. Il mourut à Rome, le 17 novembre 1561, dans la force de son âge.

FAES. *Voyez* LELY.

† FAGAN (Christophe-Barthélemi), écuyer, sieur de Lugny, né à Paris en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations, y eut lui-même un emploi, qui, l'occupant peu, lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de La Fontaine, avoit à peu près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Il étoit marié et bon époux. Son extérieur négligé, son air distrait et timide n'annonçoient point du tout ce qu'il étoit. Il travailla tour à tour pour le théâtre français, le théâtre italien, et celui de la Foire. On remarque, dans toutes ses pièces, un enjouement naïf et fin. Les plus applaudis sont le *Rendez-vous* et la *Pupille*. Celle-ci mérite d'être distinguée. La Harpe, dans son Cours de littérature, attribue tout le succès de cette agréable pièce aux graces et au jeu de la Gaussin; mais depuis que le théâtre a perdu cette excellente actrice, la pièce n'y est pas moins restée comme un modèle de naturel pour le dialogue, de noblesse, de naïveté et de pudeur, quant au rôle principal. La comédie des *Originaux* fut jouée en 1737. On y trouve plusieurs scènes d'un excellent comique. C'est une mère qui, pour corriger son fils gâté par les travers du jour, lui présente les ridicules de divers personnages admis dans la société pour être ses jouets et l'objet du mépris des gens sensés. Les autres pièces sont la *Grondeuse*, *Perrette et Lucas*,

l'*Amitié rivale*, les *Caractères de Thalie*, le *Marié sans le savoir*, *Joconde*, l'*Heureux retour*, la *Jalousie imprévue*, l'*Ile des Talens*, la *Fermière*, les *Eveillés de Poissy*, les *Acteurs juges*. Il en a composé un grand nombre d'autres de société avec Panard et Favart. Pesselier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différens ouvrages dramatiques de Fagan. On trouve en tête de cette édition un éloge historique de l'auteur, et une analyse de ses Œuvres. Fagan mourut à Paris le 28 avril 1755.

I. FAGE, *ou* BUCKLIN (Paul), Fagius, né à Rheinzabern dans le Palatinat en 1504, d'un maître d'école, se distingua par ses connoissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par Crammer, archevêque de Cantorbéry, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550. Il a beaucoup contribué à répandre la connoissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici quelques-uns : *Thisbites Elias; Apophthegmata Patrum : Sententiæ morales*, 1542, in-4° : *Tobias hebraïcus*, 1542, in-4° ; *Expositio dictionum hebraïcarum*, 1542, in-4° ; *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., etc.

† II. FAGE (Raimond de la), né en 1648 à Lisle en Albigeois, s'adonna au dessin sans secours, sans maîtres, malgré ses parens, et devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettoit dans ses productions, sur-tout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprenoient les artistes. Son atelier ordinaire étoit le cabaret. Il s'étoit établi, depuis plusieurs jours, chez un aubergiste, et y faisoit une dépense qui paroissoit au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta un dessin que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, et fit encore remettre de l'argent à La Fage. Il mourut en 1699. Il dessinoit à la plume et au lavis. Ses dessins, dans le premier genre, sont fort recherchés. Carle Maratte faisoit beaucoup de cas de ses ouvrages. La Fage alla un jour rendre visite à ce peintre, qui, l'apercevant, se leva et lui mit ses pinceaux entre les mains. La Fage lui répondit qu'il ne s'étoit jamais exercé à la peinture. « Que je suis heureux, répliqua Maratte ! A juger par vos dessins du progrès que vous auriez fait dans cet art, je vous aurois cédé une place que vous eussiez remplie plus dignement que moi. » Audran, Simoneau et autres, ont gravé d'après La Fage une suite de 123 pièces.

* III. FAGE (N. de la), ci-devant baron de Poilly, membre de l'académie des jeux floraux, mort dans son chateau de Mamies, situé entre Rieux et Narbonne, le 16 septembre 1806, étoit savant physicien ; il a perfectionné plusieurs machines, et mis à la mode les foudres en maçonnerie, qu'il a rendus plus solides et plus commodes. Il avoit aussi des connoissances profondes et variées en agriculture, qu'il sut mettre à profit, en faisant valoir des terrains ingrats, et en élevant de nombreux troupeaux de race pure.

FAGEL (Gaspard), grand-pensionnaire de Hollande, très-attaché à la cause du prince d'Orange dans les Pays-Bas et en Angleterre, né en 1629, et mort en 1688, mérita par son désintéressement, sa prudence et son activité, l'estime de ses concitoyens.

FAGET. *Voyez* MARCA, à la fin de l'article.

* FAGGIOLATI (Jacques),

grammairien italien, né en 1682, mort en 1769, a donné à Padoue des éditions de plusieurs ouvrages savans. Il a fait des *Epîtres* en latin, imprimées à Padoue en 1765.

* FAGINOLI (Jean-Baptiste), poëte, né à Florence en 1660, célèbre par les succès qu'il obtint dans la poésie burlesque, fut un des premiers fondateurs de l'académie des Apathastes. Après avoir long-temps voyagé et éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune, il revint dans sa patrie, où il mourut en 1742. Ses ouvrages sont, I. *Rime piacevoli*, 7 vol., imprimés à Florence et à Lucques. II. *Sept Comédies.* III. des *Ouvrages en prose*, Florence, 1736.

† FAGNAN (Marie-Antoinette) préféra une douce obscurité à la célébrité littéraire, après avoir publié deux ouvrages de féerie, qui eurent du succès. Le premier, intitulé *Kanor*, conte traduit du sauvage, Amsterdam, 1750, in-12, a pour but de prouver que le véritable amour fait des prodiges. La scène est sur les bords de la rivière des Amazones. Elle présente des détails ingénieux et une critique plaisante de plusieurs de nos usages. Le second écrit de madame Fagnan a pour titre: *Miroir des princesses orientales.* C'est un miroir qui révèle tout ce qui se passe au fond des cœurs. L'idée n'en est pas nouvelle. On sait que Le Sage en a fait le fond de son opéra du Miroir magique. On doit encore au même auteur, d'abord une plaisanterie intitulée *Histoire et aventures de mylord Pet*, La Haye (Paris), 1755, in-12; ensuite une bagatelle agréable, publiée dans le Mercure de France, sous le titre de *Minet bleu et Louvette.* Son objet est de rappeler qu'il ne peut y avoir de véritable laideur pour les femmes qui ont de l'ame, du sentiment et une véritable tendresse. Madame Fagnan est morte vers l'an 1770.

I. FAGNANI *ou* FAGNAN (Prosper), célèbre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence, fut pendant quinze ans secrétaire de la sacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, et n'en travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les Décrétales*, à Rome, 1661, 3 volumes in-folio, réimprimé à Venise en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La Table de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le Commentaire. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle ait pu être dressée par un aveugle. Son livre est très-favorable aux Ultramontains.

* II. FAGNANI (Jean-Marc), gentilhomme milanais, florissoit dans le 16e siècle. Il est auteur d'un poëme latin intitulé *De Bello ariano*, dans lequel il chante la guerre que, suivant la tradition populaire, l'archevêque saint Ambroise fit aux ariens de Milan. Ce poëme ne parut qu'en 1604. Aquilino Coppini fait mention de quelques autres poésies de Fagnani qui n'ont pas encore été imprimées. Ce poëte est mort vers l'an 1609.

* FAGNANO (Julius-Charles, comte de), excellent géomètre du dernier siècle, également connu sous le titre de marquis de Toschi, né en 1690 à Sinigaglia dans l'état romain, mourut vers 1760. Ses *Œuvres* ont été publiées à Pesaro en 1750, en 2 vol. in-4°. La plus grande partie contient ses découvertes relatives aux propriétés et aux usages des courbes géométriques, vulgairement nommées lemniscates, ou courbes du quatrième degré.

† FAGNON (Jean-Charles), habile graveur, attaché à la bibliothèque du Louvre, a gravé une infinité de vignettes et de fleurons, que le goût moderne a bannis des éditions, et une suite précieuse de caractères d'imprimerie, imitant les diverses sortes d'écritures avec autant de légèreté que d'agrément. Il est mort au mois de mars 1800, à l'âge de 67 ans.

† FAGON (Gui-Crescent), né à Paris en 1638, d'un commissaire des guerres, destiné par ses parens à la médecine, prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il soutint, dans une thèse, la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avoit défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le Jardin-Royal, le livre commun de tous les botanistes, Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zèle fut récompensé par les places de professeur en botanique et en chimie au jardin du roi. Sa réputation le fit choisir, en 1668, pour être le premier médecin de madame la dauphine. Quelques mois après, il devint celui de la reine ; et après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfans de France. Enfin Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin en 1694. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare et singulier : il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payoient pour leur serment ; il abolit les tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu surintendant du Jardin-Royal en 1698, il détermina Louis XIV à envoyer Tournefort dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avoit toujours eu une santé très-foible. « Elle ne se soutenoit que par un régime presque superstitieux ; et il pouvoit donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivoit. » Il mourut le 11 mars 1718. — Il avoit épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils ; l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742 ; et le second, Louis, couseiller d'état ordinaire et au conseil royal, et intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avoit une érudition très-variée. Il étoit humain, généreux, désintéressé. Le roi lui ayant accordé l'expectative de la première place d'intendant des finances pour son fils, celle de Poulletier vaqua en 1711. Fagon, à qui le roi l'offrit, déclara nettement qu'il ne vouloit point en priver le fils du défunt, et qu'il aimoit mieux que le sien n'en eût jamais. Ce célèbre médecin avoit beaucoup d'attachement pour la faculté de médecine de Paris, dont il étoit membre. Elle trouvoit en lui un agent fort zélé auprès du roi, et très-empressé à soutenir ses priviléges. « Peut-être dans des cas particuliers, dit Fontenelle, n'a-t-il été que trop ferme en faveur de sa faculté contre ceux qui n'en étoient pas, soit par justice, soit par attachement à ses idées. Il ne fit pas plus de grace aux empiriques. Ce n'est pas qu'il rejetât tout ce qu'on appelle *secrets ;* au contraire, il en fit acheter plusieurs au roi. Mais il vouloit qu'ils fussent véritablement

secrets, c'est-à-dire inconnus jusque-là, et d'une utilité constante. Souvent il fit voir à des charlatans, qui croyoient ou qui feignoient de posséder un trésor, que leur trésor étoit déjà public. Il leur montroit le livre où il étoit renfermé; car, malgré les assujettissemens de sa place et de sa profession, il ne cessoit de lire et de s'occuper. Les fêtes, les spectacles, les divertissemens de la cour, quoique souvent dignes de curiosité, ne lui causoient aucune distraction. Tous les malades de Versailles s'adressoient à lui. « Quelques-uns vraisemblablement croyoient faire leur cour en réclamant le premier médecin; mais heureusement ce premier médecin étoit aussi, dit Fontenelle, un grand médecin; et sa maison ressembloit à ces temples de l'antiquité, où étoient en dépôt les recettes qui convenoient aux maux différens. Il eut part au catalogue du Jardin-Royal, publié en 1665, sous le titre de *Hortus regius.* Il orna ce recueil d'un petit *Poëme* latin, inspiré par son goût pour la botanique. « On est, dit Fontenelle, volontiers poëte pour ce qu'on aime. » On a encore de lui *les Qualités du quinquina,* Paris, 1703, in-12.

FAGUNDEZ (Étienne), jésuite, de Viana en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux et savant. On a de lui un *Traité des contrats*, Lyon, 1641, in-fol.; et d'autres ouvrages de *théologie morale*, qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), né à Dantzick, fut d'abord destiné au commerce; mais son goût le portant vers la physique, il s'appliqua à la construction des baromètres et des thermomètres, et en fit d'excellens. Il substitua, en 1720, le mercure à l'esprit de vin, et rendit ainsi ce dernier instrument beaucoup plus juste. Il vivoit encore en 1740, et il avoit perfectionné ses connoissances par différens voyages en Hollande, en Prusse, en Courlande, en Livonie. On a de lui une *Dissertation sur les thermomètres,* imprimée en 1724.

FAIDEAU. *Voyez* FEYDEAU.

*FAIDIT (Gaucelm), Limousin, se distingua parmi les troubadours vers la fin du 12e et au commencement du 13e siècle. Nous avons de lui cinquante-deux *Chansons*, tissues de lieux communs sur l'amour.

† FAÏEL (Eudes de), seigneur fameux du Vermandois, avoit épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, d'une des meilleures maisons du canton, et plus distinguée par sa beauté que par sa naissance. Née avec un cœur tendre, elle ne put résister à la figure séduisante de Raoul de Coucy. Ce jeune seigneur fut blessé à mort dans une affaire contre les Sarrasins. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il seroit de retour en France, de remettre à la dame Faïel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avoit reçus d'elle à son départ. Il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, et à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avoit soupiré. Le messager étoit déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, et l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faïel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage; il rentra dans le château, et, poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme, dans un hachis, le cœur de Coucy, qu'elle mangea, sans se douter de rien. « Ce mets, lui dit-il avec un souris amer, a dû vous paroître excellent,

car c'est le cœur de votre amant.» En même temps il jeta sur la table le petit coffre et les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faïel s'évanouit; elle ne revint à elle que pour jurer qu'elle ne prendroit plus de nourriture; ce qui la conduisit, en peu de jours, au tombeau. Cette horrible avanture est placée vers l'an 1191. Elle a fourni à du Belloy et d'Arnaud le sujet d'une tragédie. Le seigneur de Faïel, dévoré par les chagrins et les remords, mourut bientôt avec la douleur d'avoir sacrifié une épouse chérie. Heureusement pour l'humanité, cette affreuse catastrophe, digne de figurer dans les histoires de Cannibales, n'est qu'un conte fait à plaisir. C'est du sujet de deux anciens fabliaux français, intitulés la Chastelaine de Vergy, imprimés dans la nouvelle édition de Barbazan et dans le Lai d'Ignaurès, dont Le Grand d'Aussy a donné la traduction, que cette anecdote, qu'on trouve également chez les conteurs espagnols, provençaux et italiens, a été composée. Aucuns des historiens contemporains n'ont fait mention de cette action atroce, de même que ceux qui ont donné les histoires des maisons de Coucy et de Vermandois. Quant à la dissertation du poëte de Belloy, elle ne mérite pas l'honneur d'être critiquée. (*Voyez* les articles ASTORGAS, BELLOY, n° II, CABESTANII, COUCY, n° I, *et* VERGY.)

† FAIGNET (Joachim), né à Montcontour en 1703, remplit une place de trésorier de France au bureau de Châlons, et travailla à l'Encyclopédie. On lui doit encore les ouvrages suivans : I. *L'Ami des pauvres*, 1767, in-12. II. *Mémoires politiques sur les finances*, in-12. III. *Entretien de nos troupes à la décharge de l'état*, 1769, in-12. IV. *Légitimité de l'usure réduite à l'intérêt légal*, 1770. V. *L'Economie politique*, projet pour enrichir et pour perfectionner l'espèce humaine, Paris, 1763, in-12. Faignet est mort avant la révolution.

† FAIL (Noël du), seigneur de La Hérissaye, gentilhomme breton, et conseiller au parlement de Rennes, au 16e siècle, mort au commencement du 17e, ayant changé son nom en celui de Léon La Dulfi, qui en est l'anagramme, publia, dans sa première jeunesse, diverses productions originales dans le goût de celles de Rabelais. Telles sont, I. *Les Baliverneries d'Eutrapel*, etc., Paris et Lyon, 1549, in-16. Cette édition, qui est la première, est extrêmement rare. II. *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux, et de singulières récréations*, Lyon, 1549, in-16. Ces deux ouvrages, dans lesquels, à travers le ton caustique de l'auteur, on découvre des traits vraiment singuliers, et de l'érudition, ont été réimprimés plusieurs fois sous divers titres, jusqu'au commencement du 18e siècle. Parvenu à un âge plus avancé, l'auteur se montra dans la carrière la plus importante de la jurisprudence; mais ses productions dans cette partie sont beaucoup moins connues.

† FAILLE (Guillaume de la), né à Castelnaudary en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, syndic de Toulouse en 1655, et secrétaire perpétuel des Jeux-Floraux en 1694, mourut à Toulouse le 12 novembre 1711, à 96 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui, I. Les *Annales de Toulouse*, en 2 vol. in-fol., 1687 et 1701. L'auteur de la dernière Histoire de Toulouse (Durozoy) a beaucoup profité de cet ouvrage, curieux et intéressant, sur-tout pour les Toulousains. Le style en est vif et concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610,

son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps, parce qu'il craignoit d'être obligé de la trahir. II. Un *Traité de la Noblesse des Capitouls*, en 1707, in-4°, rempli de recherches curieuses. Cet ouvrage fut composé dans le temps de la recherche des faux nobles, de peur que les commissaires de la cour ne donnassent quelque atteinte aux priviléges du capitoulat. On y trouve un *Catalogue de plusieurs nobles et anciennes familles, dont il y a eu des capitouls depuis la réunion du comté de Toulouse à la couronne.* Quelques-unes de ces familles eurent le petit orgueil de se fâcher de ce qu'on les avoit comprises dans cette liste. Indépendamment du mérite de l'érudition, La Faille écrivoit facilement en vers et en prose. Il étoit lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avoit l'estime et l'amitié. A l'âge de 94 ans, La Faille fit encore des *Vers d'Amour adressés à une demoiselle de Toulouse.* On les trouve dans le Journal de Verdun, mai 1709, pag. 253. Ils ne se ressentent point des glaces de la vieillesse.

* I. FAIRCLOUGH (Samuel), ministre non-conformiste, né à Haverli en 1594, mort en 1678, élève du collége de la Reine à Cambridge, fut ministre de Barnadiston, au comté de Suffolck, et ensuite de Kelton, au même comté. Ce respectable ecclésiastique, modéré dans ses jugemens, et ami de l'épiscopat, quoiqu'il lui ait fait quelques reproches relativement à la liturgie, mena une vie exemplaire. Il a fait l'*Oraison funèbre de sir Nathaniel Bamadiston*, 1653, et quelques autres *Discours publics* prononcés en différentes occasions.

* II. FAIRCLOUGH (Samuel *et* Richard), fils et petit-fils du précédent. Le premier, mort en 1691, fut dépossédé du rectorat de Hougton-Conquest, au comté de Bedfort, pour non-conformité. Son fils Richard perdit, pour la même cause, la cure de Wells, au comté de Sommerset, et mourut en 1682. Tous les deux se distinguèrent par leur piété et leurs talens.

I. FAIRFAX (Édouard), poëte anglais, mort en 1632, auteur d'une *Traduction* du *Tasse*, Londres, 1624, in-fol., a aussi composé des *Eglogues* et d'autres poésies.

II. FAIRFAX (Thomas), chef du parti des parlementaires en Angleterre, défit l'armée de Charles Ier à Naseby le 23 juin 1645. Ce malheureux prince s'étant retiré chez les Ecossais, ils eurent la basse cruauté de le livrer à ses ennemis. Fairfax le traita avec beaucoup de respect, et l'auroit laissé évader, s'il n'avoit craint Cromwel. Lorsque Charles II fut rappelé, le parlement le choisit pour un des députés qu'il envoya à ce prince. Fairfax mourut en avril 1667. Son père avoit partagé les dangers de la guerre des parlementaires. Ils étoient l'un et l'autre presbytériens; et l'esprit de secte entra plus dans leurs démarches que l'envie de détrôner leur souverain. *Voyez* CAPEL.

* FAISTENBERGER (Antoine), peintre, né à Inspruck en Tirol dans l'année 1678, mort à Vienne en 1722, excelloit dans le paysage. Il fut d'abord élève de Bonritsch, et se perfectionna ensuite d'après Le Guaspre, Poussin, et Jean Glauber. Ses paysages, ornés des plus belles fabriques, sont d'une composition également grande et bien entendue. Il aimoit aussi à représenter des chutes d'eau et des solitudes. Hanns-Graf faisoit ordinairement les figures dans ses tableaux. On voit de lui, dans la galerie de Vienne, un

Paysage rustique, avec une grande *chute d'eau au pied d'un rocher*, et des *voyageurs à cheval poursuivis par des voleurs*; et dans celle de Dresde, un *Paysage montagneux, avec fabriques*, et une *chute d'eau dans un lac*, où l'on voit des pêcheurs, et d'autres figures.

* FAITHORNE (Guillaume), peintre et graveur anglais, né en 1616, mort en 1691, servit dans l'armée royale pendant les guerres civiles, et fut fait prisonnier par Cromwell. Quand il eut recouvré la liberté, il vint en France, où il étudia sous Champagne; et quand il put retourner dans sa patrie, il y exerça ses talens pour la peinture en miniature, et la gravure, à laquelle il s'appliqua particulièrement. Il a aussi publié un *Livre sur le dessin, la gravure au burin et à l'eau-forte*. Son fils Guillaume a gravé le clair-obscur.

* FAIVRE (Jean-Baptiste-Louis), né à Paris le 13 avril 1766, étudia le dessin, et acquit bientôt cette finesse et cette légèreté si nécessaires pour bien rendre à la plume et au lavis les détails de l'architecture. Il n'avoit encore que 20 ans, lorsqu'il remporta, en 1786, la première médaille des prix d'émulation : elle fut suivie de six à sept autres; et enfin il obtint le grand prix d'architecture en 1789. Ce fut vers la fin de cette année qu'il partit pour l'Italie. Arrivé à Rome, il se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Après un séjour de trois ans dans cette ville, il entreprit le voyage de Naples et de Pestum, alla à Florence, parcourut successivement Venise, Padoue, Vicence, Vérone, Bologne et Gênes, et visita la Provence et le Languedoc. De retour à Paris en 1793, après avoir recueilli la plus riche moisson d'études qu'un artiste de son âge puisse ambitionner, il se préparoit à les mettre en œuvre, lorsqu'il mourut en 1798; il concourut deux fois pour les prix proposés par le gouvernement, relatifs aux projets d'une colonne à ériger aux défenseurs de la patrie; et d'un monument triomphal pour la place des Victoires, et il obtint deux couronnes.

* FAKH-ED-DYNE (Mohammed), né à Rey, dans l'Iraq-Ajémy, l'an de l'hégire 543 (1148 de J. C.), devint, par un étude assidue, fort habile dans la connoissance de l'ancienne philosophie, et relevoit sa vaste érudition par tous les charmes d'une éloquence persuasive; mérite bien rare dans un savant. Une autre singularité, c'est qu'il acquit des biens immenses, dont il faisoit un noble emploi, sans être prodigue. Il mourut empoisonné en 1209 (606 de l'hégire.) Entre les nombreux ouvrages qu'il a composés en arabe et en persan, sur diverses matières, et dont on trouve la liste dans la Bibliothèque de Casyry, les suivans occupent la première place : I. *Commentaire sur le Corân* : mss. qu'on trouve dans la bibliothèque bodléyenne d'Oxford. II. *Livre des Devoirs d'un roi*. III. *Histoire universelle et chronologique des Dynasties* : mss. de la bibliothèque impériale. M. Sylvestre de Sacy a extrait de cet ouvrage quelques chapitres, qu'il a insérés dans sa Chrestomatie arabe. Fakh-Ed-Dyne avoit composé cette histoire à la demande du souverain de Mouscel, à qui il en fit hommage. — Un autre auteur du même nom, natif de Cordoue, sous la domination des Arabes en Espagne, a laissé une *Histoire et Description de l'Espagne* en arabe, traduite depuis en espagnol et en portugais. Plusieurs auteurs l'ont faussement attribuée à Fakh-Ed-Dyne le Persan, malgré l'infériorité marquée du style de cet ouvrage.

* I. FAKHRACOLA, fils de Libarid, petit-fils d'Eligoum-Ourbelien, né vers l'an 1211, s'occupa avec succès du métier des armes. En 1242, du temps du fameux siége d'Aiz-Roum par les Tartares, sous les ordres de Patchou-Khan, Fakhracola, en qualité d'aide-de-camp du chef, y commandoit une division d'élite, et il fut le premier qui se lança dans la ville avec audace, en criant à haute voix à ses troupes de le suivre pas à pas, et de s'emparer des carrefours et des édifices élevés. Ce général, dévoué aux Tartares, leur rendit des services signalés en plusieurs circonstances, et mourut vers l'an 1257.

* II. FAKHRACOLA, fils de Darsé-Ige-Ourbelien, né vers l'an 1252, étudia, auprès de maîtres très-habiles, l'art de la guerre, et les langues vivantes. A l'âge de 25 ans, il entra au service des Tartares, et acquit de la renommée en différens combats. En 1282, Arghoun-Khan lui confia le gouvernement de Chamakhy et de ses environs. Fakhracola rendit à cette ville son ancienne splendeur. Il rétablit les murs et les forteresses détruits par les Tartares; il y bâtit des églises et des caravansaras, et rappela des hommes industrieux de la grande et de la petite Arménie, afin d'augmenter le nombre des habitans et de faire fleurir son commerce. Fakhracola, après un gouvernement sage et paternel pendant l'espace de dix-sept années, mourut vers la fin de 1298, regretté par tout le peuple.

* FAKKARDIN, grand émir des Druses, de la famille de Maan Monogly, naquit l'an 1584. Son éducation fut confiée à un chrétien maronite, qui lui donna toutes sortes de talens et de connoissances. Son père fut empoisonné en 1586, et Setnesep, sa mère, se chargea du gouvernement jusqu'à ce que son fils eût atteint l'âge de gouverner. C'est aux conseils de cette femme excellente que Fakkardin dut ses succès. Elle avoit les talens les plus rares, et étoit une des plus belles femmes de son pays. Sous sa direction, Fakkardin reconquit les pays de son père que les autres émirs avoient envahis, et fut nommé grand-émir. Les guerres d'Achmet I contre ses pachas d'Asie, et celles qu'il eut à soutenir en Perse et en Hongrie, fournirent à Fakkardin l'occasion de faire tantôt la guerre à la Porte, et tantôt de la secourir comme allié. Ferdinand, grand-duc de Florence, profita de ces circonstances pour étendre le commerce de ses états, et conclut en 1608, avec Fakkardin, une alliance approuvée du pape. Il secourut le grand-émir par mer avec une flotte, pendant que lui-même attaqua la Perse par terre, et se rendit maître de Seïda, de Balbek et des pays de Libanon. Déjà il se dirigeoit contre Damas et Tripoli, lorsque la Porte résolut d'envoyer contre lui une puissante force navale. Fakkardin n'attendit pas l'arrivée de cette armée, et annonçant qu'il alloit se rendre en personne à Constantinople pour apaiser le sultan irrité, et pour y convenir définitivement des limites de ses états, il se rendit à Florence, où Côme II, qui venoit de succéder à son père, le reçut en ami. Avant son départ, il avoit fait détruire et combler les ports d'Acre, de Tyr, de Seïda et de Barut, pour empêcher les galères turques d'y entrer, et depuis ce jour ces ports, jadis si beaux, sont fermés à la navigation. A la cour de Toscane il fut traité avec toutes sortes d'égards; et il profita de ce séjour pour s'instruire dans les arts qui fleurissoient en Europe. Cependant ses états, qui furent vivement pressés par les Turcs, tinrent bon. Les pachas eux-mêmes

se brouillèrent, et Setnesep prit la résolution héroïque de se rendre elle-même au camp du pacha Achmet, et de lui offrir un accommodement ; comme elle avoit des amis au sérail de Constantinople, elle réussit dans son entreprise, et il ne manquoit plus que le retour de Fakkardin. Celui-ci se plaignoit de la lenteur des cabinets chrétiens à lui fournir des secours ; et comme la cour de Madrid exigea qu'il vint lui-même en Espagne, il partit, mais, arrivé à Messine, il y reçut la nouvelle de la paix conclue entre la Porte et le pacha de Damas, ce qui le détermina à retourner dans son pays, après avoir séjourné vingt mois en Toscane. Il se tint d'abord tranquille, et s'occupa à introduire parmi ses sujets des mœurs européennes ; mais bientôt les changemens arrivés à la Porte lui fournirent l'occasion de faire de nouvelles conquètes ; et il auroit été facile aux puissances chrétiennes de s'établir dans ces contrées, si elles avoient voulu seconder les projets de Fakkardin. Mais le grand-duc de Toscane et le pape se méfièrent l'un de l'autre, et les plus beaux projets s'évanouirent. Cependant Fakkardin réussit d'abord dans ses entreprises ; il prit Antiochie, soumit une nation jusqu'alors indomptée qui habitoit sur les monts Sajon ; et il attaqua même les Arabes que, jusqu'alors, il avoit épargnés comme ses amis. Enfin la mort lui enleva sa mère, et avec elle cessa toute l'influence qu'il avoit à la Porte. Alors tous les malheurs fondirent à la fois sur lui. Il ne recevoit plus ni munitions ni troupes du duc de Toscane ; ses ports se rendirent en 1633 à la flotte turque ; il eut dans les nouveaux gouverneurs autant d'ennemis. Les pachas de Damas, de Jérusalem et ceux des autres provinces, joints aux Arabes, le pressèrent vivement, battirent son armée, et Fakkardin lui-même, trahi par ses meilleurs amis, tomba entre leurs mains. Il fut envoyé à Constantinople, où le grand-seigneur le reçut bien, et lui auroit peut-être rendu la liberté, si ses petits-fils n'eussent pas recommencé les troubles ; ce qui détermina Amurat IV à faire décapiter Fakkardin le 13 avril 1635. Toute sa famille eut le même sort.

† FALCANDUS (Hugues), Normand d'origine, trésorier de Saint-Pierre de Palerme dans le 12e siècle, laissa une *Histoire de Sicile, depuis* 1152 *jusqu'en* 1169, écrite avec exactitude et avec simplicité, dont la meilleure édition est celle que Gervais de Tournay, chanoine de Soissons, auteur de quelques ouvrages, a publiée à Paris, 1550, in-4°. Elle a été réimprimée dans les Collections historiques de Burmann, de Carusius et de Muratori, ainsi que dans les *Scriptores rerum Sicularum*, Francfort, 1579, in-fol, Paris, 1752, in-12.

FALCIDIUS, tribun du peuple romain, institua la loi *Falcidie*, ainsi appelée du nom de son auteur. Elle ordonnoit que le quart des biens de tout testateur demeureroit à ses légitimes héritiers : c'est ce qu'on nomma la *Quarte Falcidie*. On pouvoit disposer du reste.

* FALCIERI (Biagio), né à Saint-Ambroise, près de Vérone, en 1628, mort en 1703, étoit élève du chevalier Libéri, dont il imita la manière pendant long-temps. On voit plusieurs ouvrages de lui dans sa patrie, la plupart d'une grande dimension : ils font honneur à ses talens.

* FALCIGLIA (Julien), de Sicile, de l'ordre de Saint-Augustin, s'éleva, par son mérite, aux pre-

mières dignités de son ordre, et en devint général en 1443. Il mourut en 1459. Parmi les ouvrages qu'il publia, on distingue les suivans : *De Sensu composito liber I. De Medio demonstrativo. De Sophistarum regulis, terminorum moral. lib.*, etc.

* FALCK (Jérémie), graveur, né à Dantzick en 1629, a beaucoup travaillé en France chez Chauveau. Les principales estampes que l'on a de sa main sont, la *Prédiction de saint Jean*, d'après A. Bloémaert; quelques-uns des *douze mois de Sandrart*, dont Suyderhoef, Persyn et autres ont gravé le reste; divers *Portraits* de seigneurs suédois et polonais, ainsi que celui de la reine de Suède, d'après David Bech; *la Vierge assise avec l'Enfant Jésus, lequel présente de l'herbe à un agneau que tient saint Jean*, d'après Jacques Stella; divers autres sujets d'après Just Van Egmont, Van Mole, Séb. Bourdon, etc.

* I. FALCO (Jules-César), chevalier de l'ordre de Malte, avoit de grandes connoissances sur l'architecture militaire. Il a laissé deux volumes *sur la Fortification des Places* et la *Nautique militaire*, imprimés à Messine en 1554.

* II. FALCO (Jean CONCHILLOS), peintre d'histoire de l'école espagnole, né à Valence, de parens nobles, en 1651, avoit fait une grande étude des statues antiques qui se trouvoient dans la ville qu'il habitoit. On lui donne une imagination féconde, un dessin correct, une couleur fraiche et vigoureuse, un pinceau moelleux, une touche facile et légère. Ce peintre mourut en 1711, âgé de 60 ans.

* III. FALCO ou FAUCON (Jean), né dans un bourg du royaume d'Aragon, étudia la médecine à Montpellier sur la fin du 15e siècle, et y fut nommé professeur en 1502. Il a écrit des *Commentaires* sur Antoine Guainer et sur Gui de Cauliac, qui ont paru sous ces titres : *Additiones ad practicam Antonii Guainerii*, Papiæ, 1518, in-4°, avec les ouvrages de Guainer, Lugduni, 1525, in-4°. *Notabilia super Guidonem scripta, aucta, recognita ab excellenti medicinæ dilucidatore Joanne Falcone, Montispessulanæ academiæ decano*, Lugduni, 1559, in-4°. Cet ouvrage est écrit moitié en latin, et moitié en français. Il y a une édition toute française, sous le titre de *Remarques sur la Chirurgie de Cauliac*, Lyon, 1649, in-8°. Ce médecin mourut à Montpellier en 1532.

* FALCOMBERG (Marie, comtesse de), troisième fille d'Olivier Cromwel, et femme de Thomas, vicomte de Falcomberg, morte en 1712, personne d'un véritable mérite, et remarquable par ses talens, resta toujours attachée à l'Église d'Angleterre, et contribua à la restauration de la monarchie.

* FALCONCINI (Benoît), né en 1657 à Volterra, mort à Arezzo le 6 mars 1724, après avoir fait ses premières études dans sa patrie, alla étudier la théologie, la philosophie et la jurisprudence à Pise, où il obtint, encore jeune, la chaire de droit canon. En 1704, il fut fait évêque d'Arezzo, où il mourut le 6 mars 1724; il jouissoit d'un grand crédit à la cour de Côme III, et à celle de Rome. On ne connoît de ce prélat qu'un ouvrage imprimé intitulé, *La Vita del nobil uomo et buon servo di Dio, Raffaello Maffey detto il Volterrano*, Rome, 1722.

* I. FALCONE ou DE FALCO (Benoit), florissoit dans le 16e siècle. Il est auteur d'une *Dissertation des lieux anciens de Naples*

et de son territoire; d'un *Dictionnaire de Rimes, et de la manière de connoître la quantité des syllabes pour la poésie.* — Enée de Falcone, de Lecce, qui vivoit à la même époque, a écrit un Traité intitulé *De reservatione Beneficiorum*, dont Gessner fait mention dans sa Bibliothèque.

* II. FALCONE (Aniello), peintre de l'école napolitaine, élève de Ribéra, né à Naples en 1600, et mort en 1680, se livra au genre des batailles, et fut nommé, dans son temps, l'*Oracolo delle battaglie.* Sa couleur étoit vigoureuse, et sa touche légère. Il fut imité par Le Bourguignon, et vit les plus habiles artistes de son temps se disputer la satisfaction de posséder de ses ouvrages.

* FALCONER (Guillaume), poëte écossais, né au comté de Fife, de parens pauvres, qui l'avoient destiné à servir dans la marine. Falconer dut peu à son éducation; mais ses talens naturels et une assiduité constante suppléerent à ce qui lui manquoit de ce côté. En 1751, il publia un *Poëme sur la mort du prince de Galles.* Cet ouvrage a du mérite; mais ce qui a établi la réputation du poëte, c'est *le Naufrage*, poëme en trois chants, qui est entièrement descriptif et pathétique. L'idée lui en vint après un naufrage qu'il avoit fait dans un voyage d'Alexandrie à Venise, dans lequel on ne sauva que trois personnes de l'équipage. Falconer a aussi écrit une *Ode au duc d'Yorck*, qui lui valut la place de munitionnaire du Royal-George. Enfin il a compilé un ouvrage utile, intitulé *Dictionnaire de Marine*, in-4°: et il a publié un poëme contre Wilkes et Churchill, sous le titre *du Démagogue.* En 1769, il s'embarqua pour les Indes orientales, sur la frégate l'Aurore, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis qu'elle a doublé le cap de Bonne-Espérance.

* I. FALCONET (Noël), né le 16 novembre 1644, étudia la médecine sous le célèbre Gui-Patin, et alla s'établir ensuite à Lyon, où il pratiqua son art avec autant de talent que de succès. En 1678, il quitta Lyon, et vint à Paris, où sa réputation, qui l'avoit devancé, lui procura la pratique des maisons les plus illustres. Il mourut dans cette ville le 14 mai 1734. On a de lui un ouvrage intitulé *Système des fièvres et des crises, selon la doctrine d'Hippocrate; des fébrifuges, des vapeurs, de la peste, de la goutte, de la petite-vérole*, etc. Paris, 1723, un volume in-12. On prétend qu'il présida à la 10e édition du Cours de chimie de Lémery, donnée à Paris en 1713, in-8°, et qu'il fut le premier qui se servît de *quinquina* en France, dont il fit les épreuves les plus heureuses.

† II. FALCONET (Camille), né à Lyon en 1671, d'une famille célèbre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue et la variété de son savoir. Le P. Malebranche, qui le connut, lui donna son estime et son amitié. L'académie des belles-lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, et le perdit le 8 février 1762. Il étoit alors âgé de 91 ans, et il avoit dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à sa sagesse. Ce savant possédoit une bibliothèque de 45,000 volumes, de laquelle il avoit séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquoient à la bibliothèque du roi. Nous avons de lui, I. Une *Traduction du nouveau système des planètes*, composé en latin par Villemot, publiée en 1707, in-12. II. Des éditions *de la Pastorale de Daphnis et Chloé*, traduite par Amyot, 1731 et 1745, in-8°, avec

des notes curieuses; elle a été souvent imprimée depuis. III. Du *Cymbalum mundi*, par Despériers, avec des notes, Amsterdam, 1732, in-12. IV. Plusieurs *Thèses* de médecine. V. *De la théorie des tourbillons cartésiens*, par Fontenelle, Paris, 1752, in-12. VI. Des *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Falconet n'excelloit pas dans la pratique de la médecine, mais il en connoissoit très-bien la théorie, et brilloit dans la consultation. Une malade imaginaire, s'étant adressée à lui pour avoir ses avis, lui avoua qu'elle mangeoit, buvoit et dormoit bien. «Hé bien! lui dit Falconet, je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela.»

* III. FALCONET (Etienne), né dans le canton de Vaud en Suisse, étoit neveu du précédent, et l'un des plus habiles et des plus savans artistes de son temps. Son premier ouvrage fut le *Portrait de son oncle* le médecin, au bas duquel il mit une inscription grecque. Il a été gravé par Moitte. Son chef-d'œuvre, parmi ses petites statues, est un *Amour tenant son doigt sur sa bouche avec malice*, avec ce joli distique de Voltaire:

> Qui que tu sois, voici ton maître;
> Il l'est, il le fut, ou doit l'être.

Sa grande réputation le fit demander à Saint-Pétersbourg en 1766, par l'impératrice Catherine II, pour faire la *Statue équestre de Pierre-le-Grand*. La composition en est ingénieuse, le cheval a beaucoup de mouvement; il n'est porté que sur les jambes de derrière, et semble s'élancer du fameux rocher qui lui sert de piédestal. Cette masse énorme de granit fut transportée d'un seul bloc à Pétersbourg avec des peines infinies, et par des machines très-ingénieuses. Après avoir terminé cette grande entreprise avec honneur et à la satisfaction de l'impératrice, Falconet revint à Paris en 1778, où il continua de s'occuper de son art avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1791. Il étoit alors sculpteur du roi, professeur de l'académie royale, et membre honoraire de celle de Pétersbourg. Diderot, ordinairement si sévère, et qui s'est élevé avec autant de force que de raison contre le mauvais goût de son siècle, donne des louanges à Falconet; il cite particulièrement les *Statues d'Alexandre, de Pigmalion et de l'Amitié*. Suivant cet auteur, Falconet avoit autant de génie que d'érudition, un goût délicat et beaucoup de vérité dans l'expression; mais il lui reproche un caractère singulier, et de faire plus de cas de l'approbation de ses contemporains que de celle de la postérité. Nous pourrions ajouter que l'on voit dans ses écrits, comme dans ses ouvrages, qu'il n'avoit pas assez de vénération pour les anciens, et que ses figures sont plutôt composées en peintre qu'en statuaire. Cependant, malgré ses contours un peu maniérés, et quelques draperies lourdes, la plupart de ses ouvrages sont bien au-dessus de ceux de son temps. Nous citerons à cet égard *son beau groupe colossal* en marbre blanc, représentant l'*Annonciation*, qui se voyoit dans la chapelle de la Vierge à Saint-Roch. Sa composition ingénieuse étoit parfaitement en harmonie avec le reste de la décoration de la chapelle, et même de toute l'église. Il est à présent au Musée des monumens français, ainsi que *deux figures de plomb bronzé*, qui accompagnoient l'autel de cette même chapelle et qui sont du même artiste; elles représentent l'une *David*, et l'autre *Isaïe*. Falconet a fait aussi, dans la chapelle du Calvaire de la même église, les *Figures de soldats*, l'*Autel*, les *deux Urnes* qui

sont dessus, ainsi que les *Attributs de la passion*, qui ornent le tabernacle. Toutes ces sculptures, d'un assez bon style, sont ingénieusement composées. Le *Christ agonisant*, que l'on voit à l'entrée du sanctuaire de la même église, est encore de cet artiste. Il est d'une expression touchante; mais l'art du statuaire y semble méconnu. Les autres ouvrages remarquables de Falconet sont, *Le Tombeau de madame de La Live*, aussi à Saint-Roch; *un saint Ambroise* en marbre blanc, l'une des statues colossales qui ornoient le dôme des Invalides, et que l'on voit au Musée des Petits-Augustins. *Les Statues de Flore et de Pomone*, faites pour le maréchal de Noailles; celle de la *Musique*, pour le château de Belle-Vue; *quatre Bas-Reliefs représentant les Saisons*, pour le prince de Soubise; *Milon terrassé par un lion*, etc. Falconet avoit un grand zèle pour son art; ce fut lui qui fit introduire à l'académie l'usage de nommer les professeurs au concours sur la présentation d'un ouvrage. Auparavant, les académicens étoient nommés professeurs par rang d'ancienneté. Il fit sentir avec raison que c'étoient les meilleurs artistes qui devoient donner des leçons; que d'ailleurs c'étoit un moyen d'entretenir l'émulation parmi eux. Lors du concours qui eut lieu par suite de ce réglement, Falconet fut le premier professeur nommé de cette manière honorable. Il a aussi beaucoup écrit sur les arts. On a de lui, I. *Réflexions sur la sculpture*, lues à l'académie, etc., 1761, in-8°; elles ont été traduites en anglais, 1777, in-8°, et en allemand dans la bibliothèque des belles-lettres et des beaux-arts, 1771, in-8°. II. *Observations sur la statue de Marc-Aurèle, et sur d'autres objets relatifs aux beaux-arts*, 1771, in-8°. III. *Traduction* des livres XXXIV, XXXV et XXXVI de Pline, avec des *Notes*, Amsterdam, 1772, et en 2 vol.; La Haye, 1773. Ces Notes consistent particulièrement dans une critique assez amère des Traductions précédentes, et des Commentaires qui les accompagnoient; cependant on lui doit plusieurs *Corrections essentielles*, et d'avoir réduit à leur juste valeur plusieurs des *Faits* rapportés par Pline. IV. *Lettres à M****, ou *Réponse à un prétendu examen de la Traduction des trois livres de Pline*, Pétersbourg, 1775, in-8°. V. la *Collection de ses Œuvres*, en 6 vol. in-8°, Lausanne, 1782. VI. Une *nouvelle Edition*, en 3 vol. grand in-8°, Paris, 1787. Les articles *Draperies*, *Reliefs* (*Bas-*), et *Sculpture* de l'Encyclopédie sont de Falconet.

* FALCONETTO (Jean-Marie), de Vérone, né en 1458, étudia l'architecture, et dessina toutes les antiquités de sa patrie: il alla ensuite à Rome, où il employa douze ans à se perfectionner dans le dessin et dans la connoissance des chefs-d'œuvre de cette ville; ayant éprouvé des malheurs, il se retira à Padoue, où il fut accueilli par Pierre de Bembo et Louis de Cornaro, auteur d'un Traité sur la sobriété. Cet artiste a donné de grandes preuves de talens, et les monumens de sa célébrité sont le *Palais de Cornaro*, les *Portes de Saint-Jean*, l'*Eglise des dominicains*, et la *Rotonde de Padoue*. Il avoit fait une étude approfondie de Vitruve, et il fut le premier qui introduisit le bon goût d'architecture dans les états de Venise. Falconetto mourut à Padoue en 1534.

*I. FALCONI (Henri), de Rome, vivoit vers la fin du 16e siècle, et fut un des membres les plus illustres de l'académie des humoristes. Il est

auteur de différens ouvrages, tant en prose qu'en vers, sur le titre desquels il prend le titre de *Falco, Berger des rives du Tévère.*

* II. FALCONI (Joseph de), de Plaisance, carme, florissoit vers la fin du 16e siècle. Son mérite l'éleva aux premières dignités de son ordre. Il est auteur d'une *Chronique* de cet ordre, de *Sermons*, et de quelques autres ouvrages.

FALCONIA. *Voy.* PROBA.

† I. FALCONIERI (Julienne de), morte à Florence sa patrie l'an 1341, donna en 1307 une regle aux oblates ou converses des servites, dont elle fut la première supérieure. Martin V l'approuva en 1424. La fondatrice se signala par des austérités excessives et ridicules : elle ne mangeoit point le mercredi et le vendredi. Benoît XIII la canonisa en 1729.

II. FALCONIERI (Ottavio), de la même famille que la précédente, né à Rome, a composé un savant *Discours*, en italien, *sur la pyramide de Caïus Sestius.* Nardini l'a inséré dans sa *Roma antica.* Il mourut en 1676.

† FALDA (Jean-Baptiste), dessinateur et graveur italien du 18e siècle, dont on a des *Estampes* à l'eau-forte, d'un très-bon goût. Les curieux recherchent ses livres des *Palais*, *il nuovo teatro delle fabriche ed edifici di Roma moderna*, Rome, 4 part., en 1 vol. in-fol., oblong, contenant 142 pièces; des *Vignes*, *Li giardini di Roma*, Rome, 1683, in-fol., oblong, et des *Fontaines* de Rome, *Le fontane di Roma*, Rome, IV tomes en 1 vol. in-fol., oblong, contenant 107 pièces.

* FALDONI (Jean-Antoine), graveur, né en Italie en 1730, a gravé, au burin, plusieurs *Statues antiques*, qui font partie des 2 vol. in-fol. des Statues de Venise; une partie des *Dessins du Parmesan*, dont Zanetti a donné un recueil; une *Famille*, d'après Sébastien Ricci, etc.

* FALDOUN, émir de Cantzag ou Ghengé, déclara la guerre, en 989, à David, roi de la haute Arménie et de la Géorgie méridionale. Faldoun y perdit toute son armée, et se sauva avec peu d'hommes auprès du gouverneur d'Atropatène. A la tête des troupes auxiliaires, que lui donna ce chef persan, Faldoun rentra dans ses états, et voulut s'emparer de ceux de David : la bataille se donna près du lac de Gelam, et l'émir y fut tué.

* FALEG naquit cent deux ans après le déluge, et cinquante ans avant la construction de la tour de Babel, l'année même où se fit le partage du pays d'Eden entre les onze fils de Canaan, au préjudice de ceux de Sem. C'est en mémoire de ce partage qu'il prit le nom de Faleg. Tornielli, dans ses Annales de 1931, est d'un autre sentiment, et rapporte le nom Faleg à la division des langues qui s'opéra au temps de la construction de la tour de Babel, époque où se forma cette multitude d'idiomes qui composèrent dans la suite des temps le langage des nations. Les grammairiens observent que le mot *sac* avoit seul existé et existoit encore dans toutes les langues; ce qui vient sans doute, dit un critique ingénieux, de la seule chose que les insensés ouvriers de la tour de Babel auroient dû comprendre, et sur laquelle ils devoient être tous d'accord, qui étoit de prendre leur sac et de s'en aller.

* FALEIRO (Roderic), astronome portugais, jouissoit de son

temps d'une si grande considération de savoir, qu'on le croyoit inspiré par un démon particulier. Magellan le consulta utilement sur son projet d'entreprendre un voyage autour du monde. Faleiro l'aida à tracer sa route, et lui donna une méthode pour calculer la longitude, afin de ne pas dépasser la ligne. Magellan voulut prendre Faleiro avec lui ; mais celui-ci s'en excusa, en disant qu'il prévoyoit que cette navigation lui seroit fatale. Elle le fut en effet à l'astrologue (tous les astronomes l'étoient alors) Martin de Séville, qui étoit allé à la place de Faleiro, périt assassiné, ainsi que Megellan lui-même, à l'île de Pubu.

† FALETI (Jérôme), comte de Trigneno, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie et aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confièrent des commissions importantes. Ses ouvrages sont, I. Un *Poëme* italien, en quatre chants, *sur les guerres de Flandre*. II. Douze livres de *Poésies* latines, imprimées à Venise, chez les Aldes, en 1557, in-4°. III. *Causes de la guerre d'Allemagne, sous l'empereur Charles-Quint*, en italien, 1552, in-8°. IV. *Traité d'Athénagore sur la résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4°. V. Deux *Discours* latins, 1558, in-fol., qui sont rares. VI. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé *Polyanthea*. Cet auteur florissoit au 16e siècle.

I. FALIERI (Ordelafo), doge de Venise, alla vers l'an 1102 au secours de Baudouin, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte. Après avoir aidé à reprendre presque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie et plusieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans sa patrie ; mais il ne jouit pas long-temps de sa gloire. Zara, en Dalmatie, s'étant révoltée, il mit le siége devant cette ville, et y périt en 1120.

II. FALIERI (Marin), doge de Venise en 1354, forma le dessein de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avoit été confié pour quelques mois. Il falloit se défaire des sénateurs, et le malheureux avoit pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que seize d'entre eux furent arrêtés avec Falieri leur chef. Il eut la tête tranchée à l'âge de 80 ans ; les autres furent pendus, et quatre cents complices périrent par différens genres de mort. Le conjuré qui avoit découvert cet attentat obtint des titres de noblesse, et une pension de mille écus. Cette récompense étoit assez considérable pour un homme de la lie du peuple ; mais elle lui parut trop modique, et il se plaignit amèrement : ses murmures obligèrent les sénateurs de l'exiler dans l'île d'Augusta. S'étant sauvé de cette île, il périt en passant dans la Dalmatie.

* FALK (Jean-Pierre), Suédois, né en 1727, dans la Gothie occidentale, mort en 1774, s'appliqua à la médecine à Upsal, et étudia en même temps la botanique sous Linnée. A la recommandation de ce savant il fut nommé professeur de botanique au jardin de pharmacie, et garde du cabinet d'histoire naturelle à Pétersbourg. Dans un accès de mélancolie il se brûla la cervelle. On a publié dans cette ville les observations que Falk avoit faites dans ses voyages, 3 vol. in-4°, 1785.

† FALKEMBERG (Jean de), religieux dominicain au commencement du 15e siècle, se mêla des querelles des chevaliers teutoniques

avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre, qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenoit alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, et généralement à tous les chrétiens. Falkemberg y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonais et Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile; mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des Français, qui s'étoient joints aux Polonais.

* FALKENSTEIN (Jean-Henri), volumineux écrivain de Franconie, né en 1682, mort en 1760, fut nommé en 1714 directeur de l'académie d'Erlangen: mais s'étant fait catholique, il entra au service de l'évêque d'Eichstadt, après la mort duquel il obtint la protection du margrave d'Auspach. On a de lui *Les antiquités de Nordgan dans l'évêché de Eichstadt*, 3 vol. in-fol., et d'autres ouvrages de même genre.

† FALKLAND (Lucius CARY, vicomte de), secrétaire d'état en Angleterre durant les convulsions des guerres civiles du règne de Charles I, n'avoit que 33 ans lorsqu'il fut tué à la bataille de Newbury, l'an 1643. Il mourut, dit Clarendon, avec toute l'innocence de mœurs que l'on a coutume de conserver dans la première jeunesse, et avec les lumières et les vertus, qui ne sont ordinairement que le fruit du dernier âge. Ce citoyen éclairé, vertueux et ferme, étoit inquiet pour sa patrie, et sembloit autant redouter la prospérité excessive de son parti que celle de la faction opposée. Souvent, au milieu de ses intimes amis, après un profond silence et de fréquens soupirs, il répétoit tristement le mot de paix. Pour se justifier de ce qu'il exposoit plus librement sa personne aux dangers de la guerre que sa place ne sembloit le permettre, il disoit « qu'il se croyoit obligé d'être plus hardi qu'un autre, de peur que son impatience pour la paix ne le fît soupçonner de timidité ou de poltronnerie. Franc et droit au milieu d'une cour corrompue, il ne voulut ni employer les espions, ni faire ouvrir les lettres des personnes suspectes, ni se servir d'aucun de ces moyens que la foiblesse ou la méchanceté des hommes rendent quelquefois nécessaires. Falkland, zélé parlementaire quand il avoit cru la liberté civile attaquée par la couronne, avoit embrassé le parti du roi quand on voulut anéantir la monarchie et la constitution. Il gémissoit sur les maux publics; et le jour de la bataille où il fut tué: « Je prévois, dit-il, que beaucoup de maux menacent ma patrie; mais j'espère en être quitte avant cette nuit. »

* FALLE (Philippe), né en 1655 dans l'île de Jersey, élève du collége d'Exeter à Oxford, prit les ordres et fut nommé recteur de Saint-Sauveur dans sa province, où il mourut. On a de lui une *Histoire de l'île de Jersey*.

† FALLET (Nicolas), né à Langres, auteur de quelques poésies qui furent distinguées. La comédie française lui doit la tragédie de *Tibère*; et la comédie italienne, l'opéra comique des *deux Tuteurs*; *Matthieu ou les deux Soupers*, en 3 actes, Paris, 1783, in-8°. Il est mort en décembre 1801 presque subitement. Ses autres ouvrages sont, I. *Mes Prémices*, 1773. II. *Le Phaéton*, poëme imité de l'allemand, 1775, in-8°. III. *Mes bagatelles* ou *les torts de ma jeunesse*, 1776. IV. *De la Fatalité*, 1779. V. Les *Aventures de Chæréas* et de *Callirhoé*, traduites du

grec. Les productions de cet écrivain sont foibles en général.

† FALLOPE (Gabriel), médecin italien, profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, et sur-tout dans l'anatomie, naquit à Modène en 1523, et mourut à Padoue en 1562. Ce médecin, méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, et heureux dans ses cures, parcourut une partie de l'Europe, pour se perfectionner dans son art. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'étoit pas inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes qu'on lui a contestées. Ses nombreux ouvrages ont été recueillis d'abord à Venise, 1584, 1. vol. in-fol.; cette édition des œuvres de Fallope est fort imparfaite; il en reparut ensuite à Francfort une seconde en 1690 en 2 vol. in-fol. Mais la meilleure et la plus complète est celle qui parut à Venise en 1606 en 3 vol. in-fol. On trouve dans le premier volume ses *Institutions* et ses *Observations anatomiques*, ses *Traités* des remèdes simples, des eaux minérales, des métaux et des fossiles : le second volume renferme ses *Traités* des plaies, des ulcères, des tumeurs, des cautères, des os, etc. *Voyez* GUILLANDINO.

† FALLOURS (Samuel), peintre hollandais, a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes, qui se trouvent autour des îles Moluques, et sur les côtes des terres australes, et les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, réimprimées en 1754, 2 tomes en un vol. in-fol.: 43 planches dans le premier, et 57 dans le second. Ce livre est rare : mais il ne faut se fier, ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FALS (Raimond), né à Stockholm en 1658, passa à Paris en 1683, s'attacha à Chéron, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui méritèrent une pension. Il mourut à Berlin en 1703.

* FALSTER (Christian), auteur danois, né à Flensbourg au 18e siècle. Ses ouvrages sont, I. *Supplementum linguæ latinæ*. II. *Animadversiones epistolicæ*. III. *Questiones Romanæ*. IV. *Cogitationes philologicæ*. V. *Sermo panegyricus de variorum gentium bibliothecis*. VI. *Vigilia prima noctium Ripensium*. VII. *Amœnitates philologicæ*.

* FANCOURT (Samuel), ministre dissident, né en 1678 dans une province occidentale de l'Angleterre, mort en 1768, fut pasteur d'une congrégation à Salisbury qu'il fut obligé de quitter pour avoir rejeté les notions des calvinistes sur les élus et les réprouvés. Il vint ensuite à Londres où il établit en 1740 le premier cabinet de lecture. Fancourt réussit peu dans cette entreprise, et mourut sans fortune.

FANNIA, femme de Caïus Titinnius, bourgeois de Minturne, connue pour une femme galante avant son mariage. Titinnius ne laissa pas de l'épouser, dans le dessein de faire divorce avec elle, et de ne lui point rendre sa dot. A peine avoit-il eu le temps de la connoître, qu'il l'accusa d'adultère, et il ne manqua pas de preuves. L'affaire fut portée devant Marius, qui, pénétrant le dessein que Titinnius avoit eu en épousant Fannia, prononça que Titinnius rendroit la dot, et que Fannia paieroit une amende de 4 sous d'or. Quelque temps après Marius ayant été déclaré ennemi de la république, fut obligé de s'enfuir de Rome. On le prit dans les marais

de Minturne, et il fut mis chez Fannia, qui lui rendit toutes sortes de bons offices.

† I. FANNIUS (Caïus), surnommé Strabon, consul romain avec Valerius Messala, l'an 161 avant J. C. Sous son consulat fut publiée la loi Fannia contre la somptuosité de la table. Cette loi fixoit les sommes qu'on pouvoit dépenser pour chaque repas et la quantité de viandes qui pouvoient être servies. Vingt ans après la loi Didia en renouvela les dispositions; elle étendit à toute l'Italie les peines et les prohibitions que la loi Fannia avoit décrétées pour la seule ville de Rome. Le luxe faisoit de nouveaux ravages tous les jours, et ce luxe étoit une suite de la trop grande puissance des Romains. Scipion le reconnoissoit lui-même et s'en plaignoit. Il réforma la formule de la prière qu'il étoit d'usage de prononcer à la clôture du lustre, pour demander aux Dieux qu'ils augmentassent la puissance de la république : il en substitua une autre, par laquelle on les prioit de vouloir bien la maintenir toujours dans le même état.

* II. FANNIUS (Caïus), éloquent orateur, fils du précédent, consul avec Cnéius Domitianus Enobardus, prononça contre les Gracches une harangue célèbre.

* III. FANNIUS (Caïus), historien romain, cousin du précédent, préteur et questeur, est cité par différens auteurs.

† IV. FANNIUS (Caïus), auteur latin sous Trajan, composa une *Histoire* en 3 livres, des cruautés de Néron, et des dernières heures de ceux que ce monstre faisoit exécuter à mort, ou qu'il envoyoit en exil. On ne sauroit trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant.

V. FANNIUS-CEPION, complice d'une conjuration contre Auguste, qui fut découverte, se donna lui-même la mort.

Hostem cùm fugeret, se Fannius ipse peremit :
Hic, rogo, non furor est, ne moriare mori?
MARTIAL, *lib. II.*

En fuyant l'ennemi qui cherche à le saisir,
Fannius s'est tué lui-même :
N'est-ce pas, je vous prie, une fureur extrême,
De se donner la mort de crainte de mourir?

VI. FANNIUS (Quadratus), poëte latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son portrait à la bibliothèque publique qu'Auguste avoit fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, lui donne le nom de parasite, et le raille impitoyablement.

* FANSAGA (Cosimo), sculpteur et architecte célèbre, né à Bergame en 1591, étudia son art à Rome sous le célèbre Pierre Bernin; il alla ensuite à Naples, où il s'établit. Un grand nombre d'autels dans plusieurs églises de cette ville attestent qu'il étoit aussi bon architecte que grand sculpteur. La fontaine de Médina, la plus belle de Naples, seroit un chef-d'œuvre si elle avoit plus de majesté et moins de bizarrerie. Cet artiste mourut en 1678.

FANSHAW (Richard), Anglais envoyé des rois Charles I et II à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, mort à Madrid en 1666, se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. On a de lui quelques *Ouvrages* en vers et en prose, Londres, 1646, in-4°, qu'on a lus autrefois.

FANTET. *Voyez* LAGNY.

* FANTETTI (César), né à Florence vers l'an 1660, a gravé à l'eau-forte plusieurs frises et bas-reliefs antiques; *les Loges du Vatican*, d'après Raphaël, de société avec Aquila; *la mort de sainte Anne*,

d'après André Sacchi, tableau que Jacques Frey a aussi gravé; diverses pièces d'après d'autres maîtres italiens.

* FANTI (Sigismond), de Ferrare, vivoit vers la fin du 15e siècle. On a de lui *Trionfo di fortuna*, imprimé à Venise chez les Juntes en 1526. Fanti n'étoit pas seulement poëte, mais encore philosophe et mathématicien ; il a donné des preuves de ses talens et de ses connoissances dans plusieurs autres ouvrages de science qui parurent de son vivant.

* I. FANTONI (Jean-Baptiste), bibliothécaire et premier médecin de Victor-Amédée II, duc de Savoie, professeur d'anatomie et de théorie dans les écoles de Turin, a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, auxquels il ne put mettre la dernière main, la mort l'ayant surpris en 1692 aux environs d'Embrun. Son fils, Jean FANTONI, a revu ces manuscrits, dont il a tiré les meilleurs morceaux qu'il a publiés sous ce titre : *Observationes anatomico-medicæ selectiores*, Taurini, 1699, in-4°; Venetiis, 1713, in-4°. La premiere édition contient trente-une observations; la seconde, trente-sept: on y trouve d'excellens aperçus sur les maladies du cœur.

* II. FANTONI (Jean), médecin, fils du précédent, né à Turin en 1675, parcourut l'Allemagne, la France et les Pays-Bas, pour acquérir de nouvelles connoissances dans son art, et revint dans sa ville natale, où il enseigna publiquement l'anatomie. On ignore l'époque de sa mort. Parmi les ouvrages de ce médecin on distingue les suivans : I. *Dissertationes anatomicæ* XI, Taurini, 1701, in-8°. II. *Anatomia corporis humani ad usum theatri medici accommodata*, ibid., 1711, in-4°; cette édition fait partie de l'ouvrage précédent. III. *Opuscula medica et physiologica*, Genevæ, 1738, in-4°. On y a joint les observations de son pere.

* FARA (Jean-François de la), de l'Abruzze citérieure, florissoit dans le 16e siècle. Gessner, dans sa Bibliothèque, attribue à ce médecin un ouvrage intitulé *de Essentiâ infantis proximi infantiæ et proximi pubertati*, imprimé à Florence chez les Juntes en 1564.

* FARADY (Abou-l-ouâlyd Abd-allah ibn Moham-med ibn el-), né à Cordoue, où il fut tué, l'an de l'hégire 403, 1012 de J. C., est auteur de trois ouvrages, I. *Bibliothèque des poëtes arabes qui ont flori en Espagne*, depuis la conquête de ce pays jusque vers le commencement du 5e siecle de l'hég. II. *Dictionnaire historique et critique*, ouvrage dans lequel on remonte à la source des mots corrompus, et où les expressions ambiguës sont habilement éclaircies. III. Une *Histoire d'Espagne*, qui est bien loin de valoir celle d'*Abou-l-Cassem*, recherchée pour sa précision, sa clarté, et qui a en outre le mérite d'être la plus complète de ce genre que l'on connoisse.

* FARAH EL-ASBHBYLY (Ahmed Schéhâb ed-dyne), poëte et orateur du 7e siècle de l'hég., florissoit à Séville sa patrie sous la domination des Arabes. On trouve à la bibliothèque impériale les manuscrits de deux poëmes de cet auteur ; l'un sur *les Traditions*, avec des commentaires de Ben Joum'ah et de Ben Gotloûbagâ ; l'autre, qui est de l'espèce nommée *Gascyd'eh*, commenté par Yahya-'l-Farakhy. Ces ouvrages tiennent à peu près le milieu entre la perfection et la médiocrité. Farah mourut vers l'an de l'hég. 699.

* FARANTZEM, fille d'Antoug, seigneur de Sunik, fut regardée comme la plus belle femme de son siècle; la nature l'avoit ornée de charmes, de graces, d'élégance et de tous les traits enchanteurs. Elle fut donnée en mariage, en 367, à Kuel, fils du prince Tiridate, et petit-fils de Tiran II, roi d'Arménie. Dirite, prince du sang royal, ayant l'occasion de voir Farantzem le jour même de ses noces, en fut frappé, et forma le projet de se défaire de son époux. Archag II en fut épris de son côté; il tua son mari et l'épousa, contre les lois et les sermens qu'il avoit prononcés en se mariant avec Olympiate, parente de Théodose-le-Grand, alors général des troupes. Farantzem, pour être maîtresse absolue du cœur du roi, empoisonna la vertueuse Olympiate, et commença à disposer des charges du royaume. Chabouh II, roi de la Perse, informé également de la rare beauté de cette reine, fit venir Archag auprès de lui, sous prétexte d'une entrevue; il le renferma ensuite dans un château, et chercha à avoir Farantzem dans son palais; mais cette reine refusa avec fierté la demande du roi, et se renferma dans la forteresse d'Ardakers. Une armée formidable de Persans vint bientôt investir cette place; Farantzem y commanda en personne, et fit la résistance la plus rigoureuse; mais elle fut livrée par trahison entre les mains de l'ennemi barbare, qui la fit mourir vers l'an 380 de J. C.

* I. FARDELLA (Albert), né en Sicile d'une famille noble en 1620, entra en 1632 à Palerme dans l'ordre des clercs réguliers, où il fit ses études, et se rendit habile dans la philosophie et la théologie scolastique, qu'il professa dans sa patrie, à Rome et à Paris, dans les maisons de son ordre. Ce fut le premier des théologiens scolastiques qui enseigna que les démons, les ames des damnés, étoient tourmentés en enfer par un feu matériel, résultant d'une union hipostatique avec le feu. On a de lui *Optica invisibilium, seu veritatis fidei*, et quelques autres ouvrages.

II. FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani en Sicile l'an 1650, d'abord franciscain, ensuite prêtre séculier, professeur d'astronomie et de physique dans l'université de Padoue, mourut à Naples en 1718. On a de lui des *Ouvrages*, peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'étoit consacré. C'étoit un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde, mais très-distrait. Malgré des appointemens considérables, sa générosité envers ses amis et son caractère indolent ne lui permirent jamais d'être riche.

* FARDULFE, abbé de Saint-Denys, originaire de Lombardie, vint en France à la suite du roi Didier, et, le premier, découvrit à Charlemagne la conspiration de Pépin-le-Bossu, l'un de ses fils naturels. En reconnoissance de ce service, l'empereur lui donna l'abbaye de Saint-Denys. Fardulfe y mourut la 14e année de son administration. Duchesne a recueilli sous le nom d'Alcuin quelques épigrammes de cet abbé.

† I. FARE (sainte), d'une famille noble de Brie, sœur de saint Faron, évêque de Meaux et de Changluse, évêque de Laon, bâtit le monastère de Faremoutier, en fut abbesse, et mourut vierge vers 655, à l'âge de 60 ans.

II. FARE. *Voyez* LAFARE.

* FARED (Ibn) Abou hafs Scherf-ed-dyne Omar, né au Caire l'an de l'hégire 576 ou 77, 1180 de notre ère, mort dans la même ville l'an 632-1234, mérita par l'élégance de

sa poésie la réputation d'un des plus grands poëtes arabes, dont il jouit encore parmi les Musulmans. Ses *Œuvres* ont été recueillies après sa mort, et commentées par divers habiles Grecs. On en trouve des exemplaires manuscrits complets ou partiels dans les bibliothèques de Paris, de l'Escurial, de Leyde, dans la Bodléyenne et autres. Ces œuvres se composent d'*Epigrammes*, de *Poëmes* sur différens sujets, et dont le plus célèbre est celui en l'honneur des religieux soufys. On a imprimé quelques fragmens d'Ibn Fared dans des recueils de morceaux de littérature orientale ; mais ils ont trop peu d'étendue pour entrer à ce sujet dans de grands détails. Ibn Fared étoit originaire de Hamah en Syrie ; mais on manque de données exactes sur la vie et sur le caractère de ce poëte illustre. Ainsi des auteurs le représentent comme un homme dont la vertu égaloit le mérite, et d'autres le peignent sous des couleurs les plus noires.

† FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, et régenta quelque temps au collége du cardinal Le Moine. Jacques Le Fèvre d'Etaple, son ami, lui inspira les opinions que Luther répandoit en Allemagne et Zuingle en Suisse. Farel fut ministre à Genève avant Calvin, et y prêcha la réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neuchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'age de 69 ans ; son savoir étoit médiocre. On a de lui, I. *Le Glaive de l'esprit* ; ouvrage qui, malgré la singularité de son titre, offre d'assez bonnes choses contre les libertins. II. *De la sainte cène du Seigneur*. III. Des *Thèses*. Ce ministre fut accusé de renouveler les erreurs de Paul de Samosate ; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

* FARELLI (chevalier Jacques le), peintre napolitain du 17e siècle, un des premiers élèves d'André Vaccaro, imita ensuite la manière du Calabrois, à qui il ressembloït, et fut fait chevalier de Malte à cause de son mérite. On voit de lui un grand nombre d'ouvrages dans les églises de Naples et d'Italie, entre autres dans l'église de Saint-Louis des Minimes à Naples, où il mourut dans un âge avancé en 1733.

* FARES' (Ahmed ibn-el-râzy), ancien lexicographe arabe, florissoit dans le 4e siecle de l'hégire, 10e de notre ère. Il a laissé un *Dictionnaire arabe* inférieur à celui de Jauhary, mais qui n'est pourtant point à dédaigner : il se trouve manuscrit à Leyde et à Oxford, dans les bibliothèques publiques. On attribue au même auteur des *Dissertations sur la langue arabe* ; ouvrage recommandable par le goût qui y règne, l'élégance du style et la sagesse des principes qui y sont développés. Ibn Fares mourut à Rey sa patrie, l'an de l'hégire 395-1004 de J. C., selon les uns, et, selon d'autres, quelques années plus tôt, en 390-1000 : on ne sait point à quel âge.

† FARET (Nicolas), né vers l'an 1600 à Bourg en Bresse, un des premiers membres de l'académie française, dont il rédigea les statuts de cette compagnie naissante, fut secrétaire du comte d'Harcourt, et mourut à Paris en 1640 ; il avoit la réputation d'un agréable débauché. On a de lui de la mauvaise prose, et de plus mauvais vers. I. *Histoire chronologique des Ottomans*, à la fin de l'Histoire de George Castriot, Paris, 1621, in-4°. II. *Histoire d'Eutrope*, traduite assez mal en français, Paris, 1621, in-16. III. *Honnête homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12. IV. Des *Lettres nouvelles*,

qui n'apprennent rien : elles sont recueillies de divers auteurs ; il y en a dix seulement de Faret. V. Des *Poésies* plates, etc. Ses histoires et ses vers assez mal écrits l'ont rendu moins célèbre que ces mots de Boileau :

Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal à propos......

* FARÉYDY, khalyl, fils d'Ahmed, étoit de la ville de Bassora. Doué d'une imagination vive, il se distingua de bonne heure par les charmes de sa versification, par l'éclat d'une éloquence vive, nerveuse, pleine de feu ; mais il ne reste rien de ses ouvrages d'imagination : on trouve seulement dans la bibliothèque de l'Escurial quelques livres élémentaires, tels que son *Traité de prosodie* et un *Dictionnaire arabe*, que l'on prétend avoir été le premier ouvrage de ce genre écrit en cette langue. Quelques personnes lui disputent la gloire d'en être l'auteur. Il mourut l'an 691-175 de l'hégire, dans un âge peu avancé.

* FARGHINY, grand personnage sarrasin, vint en Arménie en 922, de la part du calife Maktedir, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour couronner Kakik, premier roi de la Vaspouranie arménienne. Farghiny exécuta lui-même les cérémonies de cette inauguration : il posa le diadème royal sur la tête de ce souverain, et le couvrit du manteau des princes chrétiens. Cet habile négociateur conclut ensuite un traité d'alliance offensive et défensive entre l'Arménie et le calife, et retourna à Bagdad chargé de riches présens pour lui et pour son maître.

FARGIS (Charles D'ANGENNES du), d'une famille ancienne, conseiller d'état sous Louis XIII, et son ambassadeur en Espagne. Fargis conclut le traité de Monçon en 1616 ; mais comme il ne suivit pas les instructions du P. Joseph, il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. — Sa femme, Magdeleine DE SILLY, comtesse de la Rochepot, dame d'atour de la reine Anne d'Autriche, dont elle eut toute la confiance, ne put voir les chagrins que le cardinal de Richelieu causoit à sa maîtresse, sans entrer dans quelques intrigues contre lui. Ce ministre la contraignit de se défaire de sa charge, et elle alla chercher un asile dans les pays étrangers. Beringhen, valet de chambre du roi, qui passoit pour être son amant, et qui partageoit ainsi les confidences de la reine, eut ordre en même temps de sortir du royaume. Madame du Fargis mourut à Louvain au mois de septembre 1639. On trouve dans le Journal du cardinal de Richelieu, et dans sa Vie par Le Clerc, 1753, 6 vol. in-12, des *Lettres* en chiffres de madame du Fargis, qui furent interceptées, et qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'Arsenal, en 1631. Elle eut un fils, mort de ses blessures au siége d'Arras le 2 août 1640, sans avoir été marié, et une fille religieuse à Port-Royal, morte en 1691.

* FARGUE (Etienne de la), avocat au parlement de Pau, et membre de plusieurs sociétés littéraires, né à Dax le 7 décembre 1728, mourut vers la fin du 18e siècle. Dépourvu de ces dons précieux de la nature qui constituent le vrai talent, quoique né avec des dispositions à l'esprit, cet écrivain, dont la célébrité n'a guère franchi les bornes de sa province, n'a produit que des ouvrages d'une extrême médiocrité tant en prose qu'en vers. Ceux que l'on a de lui dans ce dernier genre sont, I. Un *Recueil d'œuvres mêlées*, Paris, 1765, 2 v.

in-12; Senlis et Paris, 1786, 2 vol. in-8°. II. *La Voix du peuple, ode sur la mort de monseigneur le dauphin*, in-8°, 1766. III. *Œuvres nouvelles*, 1774, in-8°. IV. *Poëme sur l'éducation*, in-8°, 1788. V. *Le beau jour des Français*, ou *la France régénérée, poëme en deux chants*, etc., 1791, in-8°.

* FARGUES (H.), né à Saint-Jean-Pied-de-Port en 1764, élevé dans le collége de Bayonne, et destiné au commerce des laines avec l'Espagne, apporta dans cette carrière un esprit actif qui le fit réussir. Dès le commencement de la révolution il fut maire de sa ville natale, puis électeur en 1790, et enfin juge de paix. La guerre le rendit militaire : il organisa le régiment de chasseurs basques, dont la valeur étoit si renommée dans les camps. Réputé suspect en 1793, il conserva sa liberté, et ne fut prisonnier que sur parole. Après cet orage, il devint président du district de son département, et fut peu de temps après appelé au conseil des cinq-cents, et on le vit, le 15 août 1797, y dénoncer les démagogues que le directoire appeloit dans la capitale pour se défendre contre les conseils. « Vous délibérez, disoit-il, et ce n'est qu'à l'embarras du choix des plans que méditent vos bourreaux que vous le devez. Serez-vous investis dans le lieu de vos séances ? Serez-vous égorgés à domicile? Voilà le seul problème qui leur reste à résoudre. » A la suite de cette sortie, il proposa de demander compte au directoire de la situation de Paris. Cependant il ne fut point compris dans la proscription du 18 fructidor; il continua même à se montrer l'ennemi des révolutionnaires, attaqua plusieurs fois l'*anarchie*, et s'écrioit souvent « que l'audace d'un scélérat en révolution comprimoit l'énergie de vingt hommes de bien. » Le 20 mai 1798, une nouvelle élection le porta au conseil des anciens, où il se distingua et contribua à la journée du 18 brumaire, comme membre de la commission des inspecteurs; à la suite il fut nommé sénateur. Présenté comme candidat pour la place de trésorier du sénat, il y fut nommé par l'empereur dans les premiers jours de l'an 12. Il alla peu de temps après présider le collége électoral de son département, revint à Paris, et mourut subitement à Auteuil, chez son collégue Bertholet, le 1er vendémiaire an 13 (23 septembre 1804), d'une attaque d'apoplexie.

† FARIA Y SOUSA (Emmanuel), gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre du Christ, mort à Madrid en 1649, à 59 ans, dans un état qui n'étoit guère au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. C'étoit un homme un peu singulier. Il s'habilloit plutôt comme un philosophe que comme un homme qui avoit vécu à la cour. Son humeur indépendante et son abord sévère furent sans doute un obstacle à sa fortune. Il étoit cependant fort agréable et fort enjoué avec ses amis. On a de lui, I. *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au règne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de Bruxelles, 1730, in-fol., avec une continuation, et d'autres pièces curieuses. II. *L'Europe, l'Asie et l'Afrique portugaises*, en 6 vol. in-fol. : deux pour l'Europe, trois pour l'Asie, un pour l'Afrique. L'*Asia portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales, depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage, exact et curieux, a été traduit en italien, en français et en anglais. Faria a encore laissé 7 vol. de *Poésies*.

FARINA. *Voyez* BORROMÉE, n° I.

FARINACCIO (Prosper), célèbre jurisconsulte, né à Rome en 1554, brilla dans le barreau, et se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie, funeste à bien des familles, jointe à la rigueur et à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, occasionna des murmures, et lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, étoit très-indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disoit de lui à ce sujet, en faisant allusion au nom de Farinaccio : « La farine est excellente, mais le sac qui la renferme ne vaut rien....... » Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il étoit né, le 30 octobre 1618. Ses ouvrages recueillis en 13 vol. in-fol., à Anvers, 1620, et années suivantes, sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Ils renferment, I. *Decisiones Rotæ*, 2 vol. II. *Rotæ novissimæ*, 1 vol. III. *Rotæ recentissimæ*, 1 vol. IV. *Repertorium judiciale*, 1 vol. V. *De hæresi*, 1 vol. VI. *Consilia*, 2 vol. VII. *Praxis criminalis*, 4 v. VIII. *Succus praxis criminalis*, 1 vol.

† FARINATO (Paul), peintre et architecte, né à Vérone en 1522, mort dans la même ville en 1606, imita, dans sa manière de dessiner et de composer, Paul Véronèse, avec lequel il travailla dans le palais de Saint-Marc à Venise. On reproche à ses ouvrages beaucoup d'incorrections attribuées à la trop grande fertilité de son génie. On fait cas de ses dessins.

† FARINELLI (Charles Broschi *dit*), né à Naples en 1705, l'un des plus grands musiciens du dernier siècle, et la plus belle voix qui ait peut-être jamais existé, fit de bonne heure l'admiration et les délices des théâtres d'Italie. Il avoit reçu sa première éducation musicale de son père Broschi, et ensuite avoit passé sous Porpora qui voyageoit avec lui. Son nom étant parvenu à la cour d'Espagne, elle l'attacha à son service, et le combla d'honneurs et de richesses. Philippe V et la reine Elizabeth le traitèrent en favori. Ce prince étant tombé malade d'une mélancolie profonde, qui lui faisoit négliger les affaires, et l'empêchoit même de se faire raser et de se présenter au conseil, la reine tenta le pouvoir de la musique pour le guérir. Elle fit disposer secrètement un concert près de l'appartement du roi, auquel Farinelli fit entendre soudain un de ses plus beaux airs. Le monarque, extrêmement sensible à l'harmonie, parut d'abord frappé, et bientôt ému. A la fin du second air, il appela le musicien, l'accabla de caresses, et lui demanda quelle récompense il vouloit. Farinelli pria le roi de se faire faire la barbe et d'aller au conseil. Dès ce moment la maladie du roi devint docile aux remèdes. Telle fut l'origine de la faveur de Farinelli. Il devint comme premier ministre, et n'oublia point qu'il n'étoit auparavant qu'un chanteur. Jamais les seigneurs de la cour de Philippe, qui dînoient chaque jour dans son palais, n'obtinrent de lui qu'il se mît à leur table. On raconte qu'un jour allant à l'appartement du roi, il entendit l'officier de garde dire à un autre, qui n'avoit pas les entrées : « Les honneurs pleuvent sur un misérable histrion, et moi qui sers depuis trente ans, je suis sans récompense ! » Le musicien se plaignit au roi de ce qu'il négligeoit ses serviteurs, et lui fit signer sur-le-champ un brevet qu'il remit à l'officier, en lui disant : « Je vous ai entendu dire que vous serviez depuis trente ans. Vous avez eu tort d'ajouter que c'étoit sans récompense : voilà celle que le roi vous donne. » Après la mort de Philippe V, il jouit de la plus haute faveur auprès de

Ferdinand VI et de la reine son épouse. Les ministres de Vienne, de Londres et de Turin, témoins du crédit qu'il avoit à la cour d'Espagne, le comblèrent de présens, et se servirent de lui pendant la guerre de 1741 pour affoiblir les sentimens favorables que Ferdinand avoit pour la France. Les courtisans de ce prince l'étoient également de Farinelli, et lui prodiguoient encore plus de bassesses que sous Philippe V, au point qu'il en plaisantoit quelquefois lui-même. Il répondoit néanmoins à leurs avances par des respects extérieurs, pour les avertir sans doute de ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Il n'aimoit de son crédit que le solide. L'encens ne l'enivroit point; et le brillant de ses chaînes ne lui en cachoit point le poids. Quelquefois il regrettoit avec ses amis le temps où, menant une vie vagabonde et libre, parcourant les différens royaumes, ne subsistant que du fruit de ses talens, il vivoit familièrement avec ses camarades, et avoit des amis au lieu de courtisans et de délateurs. Enfin Farinelli, soupirant après sa liberté, se retira à Bologne, où il mourut en 1782, après y avoir joui, dans une heureuse vieillesse, des hommages des citoyens et des étrangers. A la connoissance la plus profonde de la musique, il joignoit le goût le plus exquis. (*V.* l'art. de ENSENADA et celui de J. GILLES, n° VI.) Son cœur étoit généreux. Un tailleur de Madrid lui ayant fait un habit, ne voulut jamais d'autre paiement que de lui entendre chanter un air. Farinelli, après l'avoir pressé en vain d'accepter son argent, s'enferma avec lui et l'enchanta par sa voix brillante et sonore. Quand il eut fini, le tailleur, hors de lui-même, lui faisoit des remercimens et se préparoit à sortir. « Non, lui dit Farinelli; j'ai l'ame sensible et fière, et ce n'est même que par-là que j'ai acquis quelque avantage sur les autres chanteurs. Je vous ai cédé; il est juste que vous me cédiez à votre tour. » En même temps il tira sa bourse et donna au tailleur le double de ce que son habit pouvoit valoir. On raconte encore que Farinelli, jouant le rôle d'un héros captif dans un opéra italien, imploroit par un air touchant sa grace et celle de sa maîtresse auprès d'un tyran farouche et cruel qui les avoit faits ses prisonniers. L'acteur qui représentoit le tyran fut tellement attendri par la plaintive mélodie de Farinelli, qu'au lieu de lui refuser sa demande, comme le portoit la pièce, il oublia entièrement son caractère, fondit en larmes, et serra le captif dans ses bras. Il y a des auteurs qui attribuent cette anecdote à d'autres musiciens.

* FARJAT (Benoît), né à Lyon en 1646, élève de Guillaume Château qu'il suivit à Rome, où il a gravé *le Mariage*, ou, selon quelques-uns, *le Couronnement de sainte Catherine*, d'après A. Carrache; *la Tentation de saint Antoine*, d'après Annibal Carrache, est le même sujet qui a été gravé par Gérard Audran et Claudine Stella; *la Communion de saint Jérôme*, d'après Le Dominiquin; le même sujet a été gravé depuis par Jacques Frey et autres: une *Sainte Famille*, d'après P. de Cortone; *la Course d'Atalante*, d'après P. Lucatelli; *le Baptême de J. C.*, d'après Carle Maratte; plusieurs autres sujets d'après l'Albane, Ciro-Ferri, J.-B. Gauli, F. Solimène, etc.

* I. FARMER (Hugh), savant théologien dissident, né à Shrewsbury en 1714, mort en 1787, acheva ses études à Northampton, sous le docteur Doddrige, fut ensuite chapelain de la maison de Coward, à

Walthamstow au comté d'Essex, où il officia dans une petite congrégation. En 1761, nommé prédicateur d'une congrégation à Saltershall, son premier discours, après celui d'installation, fut *sur la tentation de Jésus-Christ*, in-8°. Dans cet ouvrage, la tentation est présentée comme une vision sacrée, où plusieurs scenes du ministère futur du sauveur étoient figurées. Plusieurs écrivains s'élevèrent contre cette assertion. En 1771, Farmer publia une *Dissertation sur les miracles*. Le premier ouvrage qu'il fit ensuite fut un *Essai sur les démoniaques du nouveau Testament*, qu'il soutient n'avoir été affectés que d'un désordre naturel. Le docteur Worthington et M. Fell l'ont réfuté tous les deux. Le premier avec assez de douceur ; mais le second l'a traité très-sévèrement. Sa dernière composition est intitulée *Traité de l'adoration des esprits chez les païens et les anciennes nations*, ou *de l'Idolâtrie de la Grèce et de Rome*. M. Fell attaqua également cet ouvrage dans un Traité très-profond et tres-piquant qu'il publia en 1785. Cette même année Farmer perdit l'usage de la vue ; mais une habile opération de chirurgie la lui rendit, et il fut en état de continuer ses occupations. Il mourut deux ans après à Walthamstow, ordonnant à ses exécuteurs testamentaires de brûler ses papiers. Cependant en 1804 on a publié quelques *Lettres* de lui, et des *Fragmens d'une dissertation sur Balaam*, avec la *Vie de l'auteur* en tete.

* II. FARMER (Richard), théologien et antiquaire, né à Leicester en 1735, mort en 1797, élève du collége Emmanuel à Cambridge, où il prit la maîtrise-ès-arts en 1760. La même année il fut nommé professeur d'humanités. En 1767 il fut bachelier en théologie, et l'un des prédicateurs de Wiltrehall. L'année précédente il avoit publié un *Essai sur l'érudition de Shakespear*, où il prouve que tout ce que cet immortel barde eut de connoissances en histoire et en mythologie étoit puisé dans des traductions. En 1775, Farmer, nommé maître de son collége, prit le bonnet de docteur. Il fut en même temps chancelier, chanoine de Lichtfield, bibliothécaire de l'université de Cambridge, et chanoine de Canterbury ; il échangea ce dernier canonicat pour un de Saint-Paul. Farmer avoit rassemblé beaucoup de matériaux pour une Histoire de Leicester ; mais il les a laissés, avec les planches, à M. Nichols, pour les employer dans son Histoire de ce comté.

† FARNABE (Thomas), en latin, *Farnabius*, né à Londres en 1575, d'un père charpentier, fit ses premières études à Oxford, ensuite en Espagne, dans un collége des jésuites. Il accompagna François Drak et Jean Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta, et retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerset, puis alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, et s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions ; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitoient de se déclarer pour le parti républicain : « J'aime mieux n'avoir qu'un roi que d'en avoir cinq cents. » Il mourut exilé en 1647. Farnabe étoit aussi savant humaniste que bon citoyen. Il étoit renommé pour les *épîtres dédicatoires*, qu'il adressoit volontiers aux princes qui y étoient sensibles, et qui en savoient témoigner leur re-

connoissance. Il nous reste de lui des éditions de Juvénal, de Perse, de Sénèque, de Martial, de Lucain, de Virgile, de Térence, d'Ovide, avec des notes qui font honneur à son érudition et à son discernement; mais le latin, un peu dur, est quelquefois incorrect.

* FARNERSEH, cinquième patriarche d'Arménie, né dans la ville d'Achdichad, de la province de Daron, s'appliqua avec succès aux études de la théologie. En 362, élu unanimement grand-catholicos d'Arménie, il gouverna son église avec sagesse, en prêchant continuellement la vertu et la tolérance que ses prédécesseurs n'avoient pu souffrir. Farnerseh mourut vers l'an 364, regretté par tous les amis de la paix. On a de lui une *Homélie sur la prédication de Jésus-Christ*, qui n'a point été imprimée.

† I. FARNÈSE (Pierre-Louis), premier duc de Parme et de Plaisance, fils aîné du pape Paul III, qui l'avoit eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion à la pourpre. Ce pontife lui conféra les duchés de Parme et de Plaisance en 1545, sous une redevance de 8000 écus au saint-siége. Le nouveau duc étoit aussi orgueilleux que débauché. Il irrita ses sujets par son despotisme et par ses désirs effrénés. Il fut assassiné à Plaisance, ou par ses ennemis particuliers, ou par ceux que l'empereur Charles-Quint lui avoit suscités. Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal Antoine Farnèse, mort en 1731. Sa nièce, Elizabeth Farnèse, épouse de Philippe V, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils, qui les céda, en 1735, à l'empereur Charles VI, en échange du royaume des Deux-Siciles. (*V.* ELIZABETH, n° XIII.) Le muséum Farnèse, formé par les chefs de la maison de ce nom, enrichi des dépouilles des Sanseverini, Pallavicini, Torelli, fut transporté par ordre de don Carlos, devenu roi de Naples, de Parme à Capo di Monte, en 1754. *Voyez* TORELLI.

* II. FARNÈSE *ou* FURNIO (Henri), de Liége, profondément versé dans la jurisprudence et dans la connoissance des langues, qu'il enseigna en Italie, devint ensuite professeur d'éloquence à Pavie. Il a écrit, *De simulacro reipublicæ, seu de imaginibus politicæ et æconomiæ virtutis; Diphtera Jovis, seu de antiquâ principis institutione; Epitome orbis terrarum; De sui cognitione et de ostentis; Epistolæ: De imitatione Ciceronis in conscribendis epistolis, etc.* Ce savant mourut à Pavie en 1607.

III. FARNÈSE. *Voy.* ALEXANDRE FARNÈSE, n°s XXII *et* XXIII, *et* DIANE, n° III.

FARNEWORT (Ellis), mort en 1763, curé de Corsengton, a traduit en anglais l'*Histoire de Davila*, 2 vol. in-4°; et *Machiavel*, 1775, 4 vol. in-8°.

* FARNOVIUS (Stanislas), alternativement unitaire et socinien, joua un rôle parmi ces hérétiques vers la fin du 16e siècle, et ses disciples furent appelés, de son nom, *farnoviens.*

† FARNSWORT *ou* FARNEWERT (Richard), un des premiers disciples de Penn, chef des quakers, ajouta, aux rêveries extravagantes de son maître, le précepte observé scrupuleusement dans le quakérisme, de ne parler à personne, même aux rois dans les suppliques, ou à Dieu dans la prière, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour justifier cette impertinence. Il prétend que l'usage opposé est une flatterie indigne des

enfans de lumière : c'étoit le titre que prenoient les quakers. Fox approuva les idées de cet insensé, et, quoique un peu moins fou que lui, fut le premier à s'y conformer. Cette grossièreté est encore aujourd'hui un caractère distinctif du quakérisme.

FARON (saint), évêque de Meaux en 627, y fonda l'abbaye qui portoit son nom, assista au deuxième concile de Sens en 657, et mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

* FAR'OUN (Ibrahim ben), auteur arabe, né en Espagne, vivoit dans le huitième siècle de l'hégire, et de notre ère le quatorzième. Il a laissé une *Histoire* étendue de la vie et des ouvrages des écrivains arabes qui ont vécu jusqu'en l'année 761—1359. Cet ouvrage, plus exact, plus ample, et mieux digéré que les autres Bibliothèques du même genre, desquelles ben Far'oûn a emprunté la majeure partie des faits qu'il énonce, doit son plus grand mérite à l'avantage d'avoir vu le jour un peu plus tard, avantage dont les successeurs de Far'oûn ont profité pour l'éclipser à son tour.

* FARQUHAR (George), écrivain dramatique anglais, né en 1678 à Londonderry en Irlande, mort en 1707, élève du collége de la Trinité, à Dublin, qu'il quitta pour se joindre à une troupe de comédiens. N'ayant pas eu de succès en Irlande, il passa à Londres, et reçut du comte d'Orréry une lieutenance dans son régiment. En 1698, il donna son premier ouvrage dramatique, intitulé *L'Amour dans une bouteille*, qui réussit. En 1700, il donna *les Amans constans*. La même année l'auteur passa en Hollande. On trouve dans une de ses *Lettres* une description fort plaisante de ce pays. En 1701 il donna sa comédie de *Sir Harry Wildair*; en 1702, ses *Mélanges*; en 1703, *l'Inconstant*. *L'officier recruteur*, qu'il donna ensuite, n'est qu'une farce populaire. La dernière de ses pièces, et celle qui a fait le plus de bruit, est intitulée *les Stratagèmes*, et elle eut une grande vogue. L'auteur mourut au milieu de ses succès, laissant deux filles sans fortune. Ses comédies gaies, naturelles, bien conduites, sont extrêmement licencieuses.

* FARRA (Alexandre), de Castellazzo, dans le Milanais, de l'académie des affidés, florissoit dans le 16e siècle. On a de lui des *Traités* et des *Poésies : Il settenario. Miracoli d'amore. Della divinità dell' uomo. Dell' ufficio di capitanio generale*. Pie V, auprès duquel les habitans d'Alexandrie l'envoyèrent pour le féliciter sur son élévation au trône pontifical, lui donna le gouvernement d'Ascoli, et le marquis de Pescara celui de Casal. Farra mourut au service de ce seigneur.

* FARRINGDON (Antoine), théologien anglais, né en 1576 à Sunning au comté de Berks, mort en 1658, élève du collége de la Trinité à Oxford, où il fut boursier en 1617. Trois ans après, Farringdon prit la maîtrise-ès-arts. En 1634, il obtint le vicariat de Bray, au comté de Berks, mais il en fut dépossédé dans le temps des guerres civiles, et il se trouvoit dans la plus grande détresse quand les paroissiens de Ste.-Marie-Magdeleine de Londres le demandèrent pour ministre. Ses *Sermons* ont été publiés en 3 vol. in-fol.

* FARSATHAN, seigneur de Halitzor, dans la grande Arménie, se réunit, en 1723, avec les troupes de David Beg, et se battit en héros pour chasser les Persans des provinces de son pays. Dans une bataille donnée en 1725, Farsathan commandoit une

division de sept cents hommes ; l'aile gauche de l'ennemi, composée de quatre mille soldats, l'attira au pied d'un montagne, et l'enveloppa de tous côtés. Farsathan, près d'etre pris, s'élança en furie, l'épée à la main, divisa les rangs avec audace, et se sauva à la tète de ses soldats. Ce brave güerrier mourut deux ans après, dans le siége de la ville d'Acoulis.

* FARSETTI (Cosimo), d'une ancienne et noble famille de Carrare, né en 1619, fit ses études à Pise, et revint dans sa patrie, où il fut élevé aux premiers emplois, et nommé successivement ambassadeur d'Alberic II auprès de la république de Venise, de Lucques, et du grand-duc Ferdinand II. S'étant fixé à Florence, il y fut comblé des faveurs de Cosme III et de Ferdinand, et mourut dans cette ville en 1689. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit et sur d'autres matières, qui pouvoient être de quelque utilité à l'époque où il les fit imprimer, mais qui, aujourd'hui, sont à peu près nuls.

* I. FARSMAN II, roi de la Géorgie, ami et allié d'Erovant II, prince d'Arménie, fit des efforts extraordinaires pour conserver à son protecteur le trône de ce dernier pays, au préjudice d'Ardacès II, auquel appartenoit la couronne de droit; mais celui-ci, à la tète d'une armée formidable, composée d'Arméniens et de Parthes, entra dans ce royaume vers l'an 88 de J. C. Farsman réunit bientôt ses troupes à celles d'Erovant, et, se mettant en avant des soldats, se battit en héros contre les forces d'Ardacès, et resta mort sur le champ de bataille, après avoir perdu son armée.

* II. FARSMAN-MANTAGOUNY, né vers l'an 414, s'appliqua à l'art militaire. En 451 il se battit sous les ordres du célèbre guerrier Vartan Mamigonien, contre les armées de la Perse, et donna en plusieurs circonstances des preuves de valeur et de talens militaires. D'après les rapports des historiens Elisé et Parbetzy, il alla, l'année suivante en députation avac d'autres personnages auprès du roi de Perse, il y reçut des accueils flatteurs, et mourut peu de temps après dans ce même pays.

* FARSY (Taguy ed-dyne el-), né dans la province de Fars, qui est la Perse proprement dite, s'adonna de bonne heure à l'étude, et devint en peu de temps fort habile mathématicien, non sans cultiver, à la manière des Persans, une infinité d'autres sciences. Il mourut dans un age peu avancé, laissant plusieurs ouvrages, dont le meilleur, et presque le seul que l'on connoisse aujourd'hui, est un très-bon *Commentaire sur les Elémens d'Euclide*, en persan.

FAS, divinité qu'on regardoit comme la plus ancienne de toutes : *Prima deum Fas*, est la même que Thémis ou la Justice.

* FASANO (Lorenzo-Viola), de Naples, de l'ordre des frères mineurs de l'observance, dans la province de la terre de Labour, vivoit dans le 17e siècle; il a donné, *Arcana fere omnia tum theologica tum philosophica, quæstiones disputatæ ac ultimæ voluntates subtilis doctoris Johannis Scoti*, Neapoli, 1618 ; et *Tractatus de adjuvandis infirmis.*—Mathias FASANO, d'Otrante, de l'ordre des frères prêcheurs, qui florissoit dans le même temps, publia un livre, intitulé *Lume e specchio della virtù.* — François FASANO, de Naples, clerc régulier, est auteur de la *Riforma*

del christiano, en deux parties, 1621.

FASCINUS, divinité tutélaire de l'enfance. On lui attribuoit le pouvoir de garantir des maléfices. Dans les triomphes, on suspendoit sa statue au-dessus du char, comme ayant la vertu de préserver le triomphateur des prestiges de l'orgueil. Son culte étoit confié aux Vestales.

FASCIO *ou* FATIO, syndic de la ville de Genève, se fit estimer par ses qualités personnelles et son courage. Condamné à être fusillé dans l'insurrection de 1794, il pria les soldats chargés de l'exécution de faire feu de plus près. N'ayant pu l'obtenir, et se sentant mutiler, il leur dit froidement : « Je vous avois bien annoncé qu'à cette distance vous me manqueriez. »

* I. FASCITELLI (Honoré), d'Isernie, moine bénédictin, ensuite évêque d'Isola, assista au concile de Trente; deux ans avant sa mort, il renonça au gouvernement de son église, et se retira du monde pour vaquer librement à la contemplation des choses célestes. Ses *Poésies* latines, qui, par leur élégance, peuvent être mises au rang des meilleures de ce temps là, furent publiées par Comine, à la suite de celles de Sannazar. On en donna à Naples, en 1776, une édition plus ample, et augmentée de quelques autres *Poésies* inédites, et de plusieurs *Lettres* de ce moine, qui mourut en 1564. La 4e édition de Pétrarque, sortie des presses d'Alde en 1546, in-4°, est regardée comme la meilleure par Ruscelli et Dolce, parce qu'elle avoit été corrigée sur un manuscrit de Pétrarque que Fascitelli avoit en sa possession.

* FASOLO. (Jean) de Padoue, savant dans les langues grecque et latine, professa les belles-lettres dans l'université de cette ville, où il mourut en 1571. Il a *traduit* du grec les Commentaires de Simplicius sur les livres d'Aristote sur l'ame. On a encore de lui quelques *Lettres* latines.

* II. FASOLO (Jean-Antoine), peintre, né à Vérone sur la fin du 16e siècle, étoit élève de Zeloti et de Paul Véronèse; mais sa manière se rapprochoit davantage du dernier. L'un de ses plus beaux ouvrages est un *Tableau de la Piscine* à Saint-Roch de Vérone; Paul Cagliari en faisoit le plus grand cas. Fasolo se plaisoit beaucoup à peindre des sujets d'invention représentant des actions morales ou des faits héroïques, traités d'une manière allégorique. Ses ouvrages recherchés excitèrent l'envie des autres artistes. Il mourut âgé de 44 ans d'une chute malheureuse, en peignant la salle du podestat à Vérone. La plupart de ses ouvrages sont dans cette ville; on voit aussi de lui à Dresde, dans la galerie royale, le *Portrait* d'une femme vêtue d'étoffe blanche parsemée de fleurs d'or.

* FASSARO (Vincent), de Palerme, jésuite, né en 1599, et mort en 1663, a laissé, *Disputationes philosophiæ de quantitate, ejusque compositione, essentiâ, etc. Immaculata Deiparæ conceptio theologicæ commissa trutinæ ad dignoscendam et firmandam certitudinem ejus, lucubratio;* plusieurs autres *Opuscules;* des *Méditations*, etc.

* FASSOLO (Bernardin), de Pavie, disciple de Léonard de Vinci, ne fut pas indigne d'un tel maître, mais sa célébrité est loin d'égaler son mérite. La galerie du Musée de Paris a un bon *Tableau* de cet artiste, daté de 1518.

* FASTOLFF (sir Jean), fameux

général, né en 1377 à Yarmouth, au comté de Norfolck, mort en 1459, servit avec honneur en France, où il obtint plusieurs postes éminens, tandis que les Anglais tenoient des villes dans ce royaume. En 1440 il retourna dans son pays et s'y distingua par sa charité pour les pauvres, et la protection qu'il accorda toujours aux gens de lettres. L'université de Cambridge le compte au rang de ses bienfaiteurs, et il donna beaucoup au collége de la Magdeleine à Oxford. Il ne faut pas que la très-grande ressemblance des noms le fasse confondre avec un certain Jean Fastolff, personnage ridicule des pièces de Shakespear.

* FATALY-KHAN, gouverneur de Pargachad dans la grande Arménie, déclara la guerre, en 1724, aux seigneurs d'Arménie, appelés Fragoul et Toros; après des pertes considérables qu'il éprouva dans ces combats, il corrompit le premier de ces princes et s'empara pour un moment des états du second. (*Voyez* Fragoul.) En 1725, Fataly remporta une victoire complète sur Mikitar, général arménien, et prit un grand nombre de prisonniers. David vint alors en personne à la tète d'une armée d'élite contre ce khan; la bataille, qui fut une des plus opiniâtres, se donna aux environs de Vortanacert, et Fataly resta mort sur le champ de bataille, l'an 1727.

* FATH (Mohammed Ben Abou Nasçr El-Homéydy), originaire de Cordoue, reçut le jour dans l'île de Majorque, et mourut à Bagdàd en 1095—488 de l'hégire, avec la juste réputation d'un homme dont la science égaloit l'extrême piété, et la gloire d'avoir mérité les louanges même de ses rivaux. On a de lui une *Bibliothèque arabe-espagnole* assez célèbre pour qu'une foule de gens à talens l'aient enrichie de commentaires et d'appendix sans nombre. On lui attribue aussi une *Histoire* qui embrasseroit les siecles écoulés entre les deux époques de l'établissement du mahométisme, et du khalyfat de Mostarsched Billah l'Abbassy, mais qui n'est connue de personne.

* FATHMEH, fille de Mohammed (Mahomet), et d'Ayschab, née à la Mekke, cinq ans avant que son père ne se fût fait prophete, fut donnée à son cousin issu de germain, Aly, qui en eut deux fils, Hassàne et Hosseyne. Fathmeh ne survécut que six mois à son père et mourut à Médynéh, âgée seulement de 28 ans. Au dire des Musulmans, c'étoit une femme accomplie en toutes choses. C'est d'elle et de son mari que les khalyfs Fathmyieh ou Alouyeh, c'est-à-dire fathémites ou alides, prétendoient descendre. La secte musulmane des schyètes, de laquelle sont les Persans, ne regarde encore aujourd'hui comme légitimes successeurs de la puissance de Mahomet que les descendans ou prétendus tels de Fathmeh; au lieu que les Turks, qui sont sunnites, établissent cette succession par Omar: et c'est là le mobile et l'éternel aliment de la haine de ces deux peuples.

* FATINELLI *ou* Fatinello, savant prélat, mort à Rome en 1719, à l'âge de 91 ans, est auteur des ouvrages suivans: I. *De referendariorum votantium signaturæ justitiæ collegio*, Roma, 1696. II. *Tractatus de translatione pensionis, et responsa juris*, ibid., 1708. III. *Observationes ad constitutionem XLI Clementis Papæ VIII, nuncupatam bulla baronum et responsa juris, lib. II*, ibid., 1714.

* FATIO (Nicolas), né à Bâle en 1664, mort dans le comté de Wor-

chester en 1753, a offert la réunion affligeante des plus sublimes efforts et des plus misérables écarts de l'esprit humain. Dès l'âge de 17 ans il écrivit à Cassini une *Lettre sur une lumière extraordinaire qui paroissoit dans le ciel depuis quelques années*, Amst., 1686, in-8°. Il s'agit de la lumière zodiacale. Cette lettre, qui lia désormais étroitement Cassini et Fatio, renfermoit l'essai d'une théorie pour la recherche de la distance du soleil à la terre, avec une hypothèse pour expliquer l'anneau de Saturne. Fatio fut bientôt l'ami et l'émule de Newton, d'Huyghens, de Leibnitz, de Bernouilly. Il avoit appris du premier le calcul de l'infini, et il l'enseigna à Demoivre. Tchirnaus reconnoît dans son livre, *De medicinâ mentis et corporis*, que Fatio lui avoit fait voir ses fautes touchant les perpendiculaires des courbes à foyer. L'horlogerie dut à Fatio des découvertes précieuses. Il est le premier qui ait attribué la cause de la gravitation universelle à l'impulsion rectiligne, et il travailla, d'après ce principe, à un *Traité sur la pesanteur*, dont il n'a malheureusement laissé que des *Fragmens*. — Ce même homme avoit donné dans tous les excès du fanatisme le plus absurde. Il s'étoit flatté de convertir l'univers à son système extravagant, et il avoit commencé un voyage pour aller en Asie réaliser ce dessein. En 1707 il fut condamné à Londres, avec deux autres soi-disant illuminés, à rester exposé debout sur un échafaud, pendant une heure, à deux jours différens et en deux différentes places, avec un écriteau attaché au chapeau, pour avoir indiscretement répandu parmi le peuple ses rêveries bizarres. Sennebier, dans son Hist. lit. de Gen., dont nous avons extrait cet article, t. III, p. 155-165, offre la liste des écrits qui peuvent honorer la mémoire de Fatio, et il dit qu'il a encore publié quelques ouvrages pour défendre les inspirations et les inspirés. Jean Christophe Fatio, frère aîné de Nicolas, physicien et astronome comme lui, n'eut que le savoir que donne l'application. Abauzit attribue encore à Nicolas des *Remarques physiques*, qui portent le nom de Jean-Christophe, dans le 2e vol. de l'Histoire de Genève, in-4°.

* FATOR (le frère Nicolas), né à Valence en 1522, mort en 1583, du couvent de Sainte-Marie de Jésus de cette capitale du royaume de ce nom, joignoit à beaucoup d'esprit et de talens pour la poésie latine celui de la peinture. On voit de lui un *S. Michel terrassant le dragon*, peint sur les murs de son couvent, et une *Flagellation* d'un grand mérite, dans celui de Chelva dans le même royaume de Valence.

* FATOUVILLE (N. de). Cet auteur, qui vécut vers la fin du 17e siècle, natif de la province de Normandie, et conseiller au parlement de Rouen, n'a travaillé que pour l'ancien théâtre italien. Les pièces qu'il y a données sont, *Arlequin, Mercure galant; Grapignan, ou la Matrone d'Ephèse; la Lingère du palais; Prothée; l'Empereur dans la lune; Jason; Chevalier du soleil; Isabelle médecin; Colombine, avocat Pour et Contre; le Banqueroutier; la Précaution inutile; le Marchand dupé; Colombine, femme vengée;* et *la Fille savante*. Ces pièces sont imprimées dans le Théâtre italien de Ghérardi en 6 vol. in-12, Paris, 1700, et Amsterdam, 1701; mais le nom de l'auteur ne s'y trouve pas, et il n'y est désigné que par la lettre initiale D***.

FATTORE (le). *Voyez* Penni.

FATUA. *Voyez* Fauna.

*FAVA (Nicolas), de Bologne, florissoit vers l'an 1404. Il professa la logique, la philosophie et la médecine dans sa patrie. En 1430 et 1435 il fut envoyé par les Bolonais en ambassade auprès du pape et de plusieurs princes. Fava savoit très bien le grec, et possédoit à fond les ouvrages d'Aristote. Il mourut le 14 août 1439.

*FAVARONI (Augustin), de Rome, vivoit dans le 15e siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, dont il devint général en 1419. Son mérite l'éleva à l'évêché de Césène dans la Romagne, et ensuite à l'archevêché de Nazareth et de Barlette, au royaume de Naples. Il mourut en 1443, laissant un *Commentaire sur l'Apocalypse*; un autre *sur les épîtres de Saint-Paul*, et enfin un dernier *sur le maître des sentences touchant le péché originel*. On a encore de lui, *De potestate papæ; De sacramento divinitatis Jesu Christi et Ecclesiæ; De Christo capite, et de ejus inclyto principatu; De charitate Christi erga electos, et de ejus infinito amore*, etc.

*FAVARQUES (Robert de), médecin et apothicaire, né à Lille en Flandre vers la fin du 16e siècle, ou le commencement du suivant, est auteur d'un ouvrage imprimé à Padoue en 1637, in-4°, sous le titre: *Disquisitio medica, num pilulæ dejectoriæ cum cœnâ rectè exhibeantur.*

I. FAVART (Charles-Simon), né à Paris le 3 novembre 1710, mort dans cette ville le 18 mai 1793, ressuscita parmi les Parisiens la gaieté et les graces du Vaudeville. Ses opéras comiques sont remplis de traits piquans et de naturel. On distingue dans les petits opéras de Favart le *Coq du village; Cythère assiégée; Acajou;* la *Noce interrompue; Raton et Rosette;* la *Bohémienne;* la *Fille mal gardée;* la *Fête du château;* le *Jardinier supposé;* l'*Astrologue de village; Annette et Lubin;* la *Chercheuse d'esprit* et *Isabelle et Gertrude*. Le sujet de cette dernière piece est pris d'un conte de Voltaire, intitulé l'Education des filles. Elle eut le plus grand succès et le méritoit. En 1806 on a fait une nouvelle musique, et plus savante, à cet opéra; mais elle a produit moins d'effet. En général, toutes les petites pièces de Favart sont des chefs-d'œuvre pour la grace, l'enjouement et la facilité. Parmi ses grandes pièces on a vu représenter avec plaisir l'*Amitié à l'épreuve; Ninette à la cour;* la *Belle Arsène*, dont le sujet est tiré du conte de la Bégueule par Voltaire; la *Fée Urgelle;* la *Rosière de Salency;* les *Moissonneurs*, piece qui unit une excellente morale à des rians tableaux; et les *Trois Sultanes*, autres opéras, qui charment à la fois l'œil et le goût. Le dernier sur-tout offre des graces et de la fraîcheur, et tous les agrémens de la poésie, de la musique et de la danse. Il fut composé pour la troupe française, réunie aux Italiens à l'ancien hôtel de Bourgogne, en 1761. On n'oublia rien de ce qui pouvoit embellir cette représentation; les habits de sultanes furent faits à Constantinople avec les étoffes du pays, et sur le modèle de ceux que portent les femmes du sérail. Favart ne se distingua pas moins dans la comédie par l'*Anglais à Bordeaux*, pièce remplie de finesse et d'esprit. Son théâtre forme 10 vol. in-8°. On lui doit encore deux poëmes, la *France délivrée* et *Alfonse*, 1736. « Favart, dit La Harpe dans son Cours de littérature, est le premier qui ait tiré l'opéra comique de son a-

cienne et longue roture. Cet auteur, si fécond sans être trop négligé, a réuni dans ses bonnes pieces, qui sont en assez grand nombre, le naturel et la finesse, la grace, la délicatesse et le sentiment. — Il a été sur la scène le meilleur peintre des amours de village, et il faut beaucoup d'esprit pour mettre le village sur la scene, en choisissant ce qu'il a d'agréable et d'intéressant, et évitant ce qui peut être bas et déplaisant. Cela demande plus d'art qu'on ne pense. — Il est très-rare que Favart donne dans le phébus, et la difficulté technique d'un rhythme extrêmement varié ne gêne en rien dans ses ouvrages l'aisance d'un style et d'un dialogue vif et rapide. Ce mérite, qui se fait remarquer partout dans les pièces de Favart, n'a été égalé nulle part. — Aucun auteur ne sait aussi bien que lui donner à la naïvité un fonds d'esprit qui ne la dénature pas, parce que cet esprit n'est autre chose qu'un sentiment vrai de la nature. C'est bien lui que l'on pourroit appeler le La Fontaine du vaudeville.» On a publié, en 1808, *Mémoires et Correspondances littéraires, dramatiques et anecdotiques de Favart*, mis au jour par P. C. Favart, son petit-fils, et précédés d'une notice historique, rédigée sur pièces authentiques et originales, par H. F. Dumolard, 3 vol. in-8°, que l'on auroit pu réduire, sans faire tort à la réputation de Favart, à un seul volume. Ce fécond et ingénieux écrivain réunissoit la modestie et la simplicité du caractère à la bienfaisance et aux talens. On peut croire même qu'il étoit peu sensible à la gloire, puisqu'il ne réclama jamais contre l'injustice du public, qui s'obstina long-temps à attribuer ses ouvrages à l'abbé de Voisenon dont il ne cessa point d'être l'ami.

† II. FAVART (Marie-Justine-Benoite CABARET DU RONCERAY), épouse du précédent, née à Avignon en 1727, fit concevoir, dès l'âge le plus tendre, de grandes espérances pour le théâtre. Son père, attaché à la musique du roi de Pologne, l'ayant produite à Paris, elle débuta aux Italiens en 1749, avec le succès le plus flatteur. Vadé lui adressa le madrigal suivant :

Par les accords de Polymnie
Porter le charme dans les cœurs ;
Par les agrémens de Thalie
Plaire aux plus sombres spectateurs ;
A tous les talens joindre encore
Les pas légers de Terpsychore,
C'est mériter un triple encens ;
Aussi vous avez l'avantage
De réunir le triple hommage
Du cœur, de l'esprit et des sens.

Elle a joui constamment de la faveur du public, occupant les premiers emplois dans la parodie, la comédie, les pièces à ariettes, enfin dans tous les genres et tous les caractères. Elle sut donner à la naïveté villageoise les charmes qu'elle n'avoit point encore eus. Danseuse agréable, cantatrice pleine de goût, elle excella dans les rôles gracieux, et sur-tout dans celui de Roxelane, de l'opéra des Trois Sultanes, l'un des rôles les plus difficiles qu'il y ait au théâtre, en ce qu'il exige trois qualités qu'il est bien rare de rencontrer dans la même actrice ; la gaieté, la dignité, la sensibilité. Une gaieté franche rendoit son jeu agréable et piquant. Elle imitoit si parfaitement les différens idiomes, que les personnes dont elle empruntoit l'accent la croyoient leur compatriote. Ayant été arrêtée aux barrières de Paris, parce qu'elle étoit vêtue d'une toile de Perse alors prohibée, elle contrefit l'étrangère, et employa un baragouin moitié français, moitié allemand, si bien imité, que le premier commis la prenant pour une dame d'Allemagne, reçut ses excuses et la laissa passer. Le cinquième volume des

œuvres de son mari a été mis sous son nom. Les six operas comiques qui remplissent ce volume, et auxquels elle eut part, sont les *Amours de Bastien et Bastienne*, les *Ensorcelés*, la *Fille mal gardée*, la *Fortune au village*, la *Fête d'amour*, *Annette et Lubin*. Attaquée, vers la fin de 1771, d'une maladie très-douloureuse, qu'elle supporta avec une patience et une gaieté incroyables, elle mourut le 20 avril 1772. Elle fit elle-même son épitaphe, la mit en musique, tâchant d'accoutumer ainsi son époux et ses amis à l'idée de sa destruction. Une ame sensible, une générosité peu commune, un fonds d'enjouement inaltérable, une philosophie douce, formoient son caractère.

* III. FAVART D'HERBIGNY, général de division français dans l'arme du génie, commanda à Thionville en 1792, et fit une proclamation aux habitans des campagnes, pour exciter leur zèle et leur courage contre les ennemis. En 1793 il commanda à Lille, et s'opposa à l'enlèvement des canons de la place, ordonné par Custines. Témoin appelé dans l'affaire de La Marlière, il fut autorisé à envoyer sa déclaration par écrit. Il est mort à Paris, le 15 mai 1800. On a de lui un *Dictionnaire d'histoire naturelle*, qui concerne les testacées, 1775, 3 vol. in-8°.

* FAUCHARD (Pierre), chirurgien dentiste à Paris, y exerça son art pendant plus de quarante ans avec une grande célébrité. L'ouvrage qu'on a de lui sur les maladies des dents, intitulé *Le Chirurgien dentiste* ou *Traité des dents*, Paris, 1728, 2 vol. in-12; Paris, 1746, 2 vol. in-12; en allemand, Berlin, 1755, in-8°, est le meilleur qui ait été écrit sur cette matière à l'époque où il vivoit. Avant lui, on ne plomboit presque point les dents; il s'est servi de ce secours avec le plus grand avantage. Fauchard est mort le 22 mars 1761.

† I. FAUCHET (Claude), président à la cour des monnoies de Paris, sa patrie, né vers l'an 1529, rechercha, avec beaucoup de soin et de succès, les antiquités de la France. Pendant le siége de Sienne, en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut à Paris en 1601, laissant tant de dettes, qu'il fallut, pour les acquitter, vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4°. Les plus curieux sont, I. *Antiquités gauloises et françaises* : la première partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs, Paris, 1599, in-8° : la seconde renferme les choses arrivées en France, depuis Pharamond jusqu'à Hugues Capet, Paris, 1602, in-8°. II. *Traité des libertés de l'Eglise gallicane*, Paris, 1610, in-4°. C'est un tissu mal ourdi de faits rapportés sommairement, mais dont la plupart ne se trouvent point ailleurs. III. Un autre *De l'origine des Chevaliers*, *Armoiries*, *et Héraults*, Paris, 1600, in-8°. IV. *Origines des dignités et magistrats de France*, Paris, 1600, in-8°. Il y a dans ces différens Traités mille choses curieuses, mais il y en a beaucoup à ajouter ou à corriger; le style en est insupportable, même aux savans. Gomberville, et après lui, le président Hainault, prétendent que l'Histoire de France de Fauchet dégoûta Louis XIII de la lecture. Ce président étoit un Franc-Gaulois, par ses manières et par son langage. La principale chose qui lui manquoit, étoit la netteté des idées... La simplicité de son extérieur lui attira quelques plaisanteries. Etant

allé à Saint-Germain, pour présenter un de ses ouvrages à Henri IV, il le trouva dans les jardins, occupé à faire faire un Neptune pour un bassin. Le sculpteur en dessinoit la barbe, qui devoit être comme celle du Dieu des eaux, longue et plate. A la vue de Fauchet qui la portoit ainsi : « Voilà justement, dit le roi, le modèle de la barbe que nous cherchons. » Il reçut le livre du président, et la récompense fut fort légère, quoique l'ouvrage eût coûté beaucoup de temps et de travail. Fauchet, naturellement chagrin, s'en vengea par des vers, où il disoit :

J'ai reçu, dedans Saint-Germain,
De mes longs travaux le salaire ;
Le roi, de bronze m'a fait faire,
Tant il est courtois et bénin.
S'il pouvoit aussi bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh ! que j'aurois fait bon voyage !
Et j'y retournerois demain.

On prétend que Henri, ayant lu ces vers, lui donna une pension de six cents écus, avec le titre d'historiographe de France. Tous les ouvrages que nous avons cités furent réunis à Paris, 1610, in-4°, sous le titre d'*Œuvres du feu président Fauchet*. Cependant on a encore de lui, *Les Œuvres de Cornelius Tacitus*, traduites en français, Paris, 1582, in-fol., 1583, in-4°, et 1584, in-8° ; les cinq premiers livres sont d'Etienne de La Planche, le reste est de Fauchet, qui fit encore reparoître cet ouvrage sous ce titre : *Dialogue des Orateurs*, ci-devant publié sous le nom de Cornelius Tacitus, chevalier romain, et de Fabius Quintilianus, nouvellement mis en français, Paris, 1585, in-8°. Baillet l'a cru auteur de la seule traduction française de Xénophon que nous ayons. Elle parut en 1613 sous le nom de *Pyrame de Candole*.

† II. FAUCHET (Claude), né à Dorne en Nivernais le 22 septembre 1744, embrassa l'état ecclésiastique, et devint vicaire-général de l'archevêque de Bourges, et abbé commendataire de Montfort. Une belle figure, un style pompeux et métaphorique, un organe agréable, la facilité des mouvemens et la force de la déclamation, lui acquirent bientôt de la célébrité dans la chaire, et donnoient à ses discours un éclat que la légèreté du fond ne leur auroit pas fait obtenir. Sa réputation le fit nommer prédicateur du roi. On a prétendu que Louis XVI, qui possédoit un jugement très-sain, fut peu édifié de sa manière de prêcher, et sur-tout si fatigué de ses antithèses, qu'il en témoigna quelque mécontentement, et que ce fut le motif secret qui fit embrasser avec ardeur à l'abbé Fauchet les principes de la révolution, et vouer à la cour une haine secrète et profonde. C'est à cette époque qu'il prononça l'oraison funèbre de l'archevêque de Bourges, dans laquelle il offrit des idées décousues et exaltées. En 1789 on le vit, un sabre à la main, à la tête des assaillans qui s'emparèrent de la Bastille, partager ensuite tous les mouvemens révolutionnaires, et contribuer à leurs succès. Quelques jours après la prise de ce fort, Fauchet prononça dans l'église de N.-D. un discours sur cette conquête. Son texte fut ces mots de Saint-Paul : *In libertatem vocati estis, fratres ;* et il termina ce discours par cette phrase atroce. « Mes frères, les tyrans sont mûrs ; hâtons-nous de les moissonner, *Amen.* » Dans un autre sermon, il proclama *Jésus* le premier *sans-culotte* de la Judée, et prétendit prouver que c'étoient les aristocrates qui l'avoient fait crucifier. Cet orateur qui rappeloit si bien l'exagération des Boucher et des Menot, du temps de la Ligue, adressa ses discours à Vernes, ministre éclairé

de Genève, qui, après les avoir lus, mit au dos : « Fauchet ne professe ni sa religion ni la mienne. » Devenu l'un des plus ardens adeptes de la secte des martinistes ou illuminés, il fonda dans le jardin du Palais-Royal, le cercle social, et publia les discussions extravagantes auxquelles on s'y livroit fréquemment dans un journal qu'il intitula la *Bouche de fer*. Au mois de mai 1791, le département du Calvados l'élut évèque constitutionnel de Bayeux, et il s'y rendit pour prècher la loi agraire. Le district de cette ville et le ministre de la justice, indignés des troubles qu'il cherchoit à y propager, ordonnèrent son arrestation ; mais pour l'y soustraire, les clubistes allèrent le chercher dans sa maison, et le nommèrent premier député du Calvados à la législature. Parvenu au but de son ambition, il s'efforça de conserver la faveur populaire, soit en attaquant les prêtres non assermentés ainsi que les administrateurs de la ville de Caen et ceux de Lyon, soit en dénonçant à diverses reprises le ministre de Lessart, soit en injuriant les ambassadeurs et les puissances étrangères dans un rapport où il développa la plus grande ignorance en diplomatie. Appelé bientôt après à la convention, quel fut l'étonnement de voir l'abbé Fauchet y devenir un homme nouveau, doux, modéré, prèchant la paix, et désirant de la faire renaître. Lié au parti de la Gironde, on le raya de la liste des Jacobins pour avoir procuré un passe-port au ministre Narbonne, et il fut dénoncé pour avoir adressé aux prêtres de son diocèse un mandement dans lequel il leur défendoit de se marier. Paroissant alors se repentir de ses excès, luttant sans cesse contre les proscriptions demandées par Marat et Robespierre, désespéré de l'inutilité de ses efforts, il s'écria un jour : « Que faut-il donc faire pour être de même assassiné par ces monstres ! » Son souhait fut rempli : décrété d'accusation comme ayant eu des relations avec Charlotte Corday, il fut condamné à mort le 31 octobre 1793. Il montra dans ses derniers momens des sentimens religieux. Ses ouvrages sont, Un *Panégyrique de saint Louis*, prononcé en 1774 devant l'académie française ; l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, publiée en 1785 ; une autre de *Phelypeaux*, archevêque de Bourges ; une autre de l'*abbé de l'Epée*, premier instituteur des sourds et muets. On a encore de lui, I. *Eloge de Benjamin Franklin*, 1790, in-8°. II. *Discours sur les mœurs rurales*, 1788. III. *La Religion nationale*, 1789, in-8°. IV. *Discours sur l'accord de la religion et de la liberté*, 1791, in-8°. Ces deux derniers écrits ne furent bien accueillis ni par ceux qui ne veulent aucun culte, ni par les amis de la religion catholique. L'abbé Fauchet a encore eu part aux Discours qui accompagnent les Tableaux de la révolution française, Paris, 1790 et 1791, in-fol.

† FAUCHEUR (Michel le), ministre protestant, appelé de Montpellier à Charenton, ne fut pas moins admirée à Paris qu'en province, pour son éloquence Le maréchal de La Force dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel, « que si on lui envoyoit un cartel, il le refuseroit. » Ce célèbre prédicateur mourut à Paris en 1667, estimé même des catholiques. On doit à sa plume, aussi pieuse qu'eloquente, I. Un *Traité de l'action de l'Orateur* ou de la *Prononciation et du Geste*, Paris, 1657, et Leyde, 1686, in-12, ouvrage estimé, publié par Conrart, et traduit en latin sous ce titre : *Conrarti de arte oratoriâ, sive de pronuntiatione et gestu liber utilissimus è gallico versus*. Helmstadt,

1690, in-4°. II. Des *Sermons sur différens textes de l'Ecriture*, in-8°. III. *Prières et Méditations chrétiennes.* IV. Un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron, Genève, 1635, in-folio, imprimé aux dépens des Églises réformées, par ordre du synode national.

* FAVELET (Jean-François), médecin, né en 1674 au fort de Perle près Anvers, professa et pratiqua son art dans plusieurs villes des Pays-Bas avec le plus grand succès. Il a donné plusieurs écrits sur des questions controversées en médecine. Partisan aussi décidé du système de la fermentation, qu'il étoit ennemi déclaré de celui de la trituration, il n'épargna rien, soit dans ses leçons publiques, soit dans ses ouvrages, pour saper les fondemens de ce dernier. Les deux traités suivans n'ont point d'autre objet : I. *Prodromus apologiæ fermentationis in animantibus, instructus aliquot animadversionibus in librum de digestione nuper editum per clarissimum virum D. Hecquetium*, Lovanii, 1721, in-12. II. *Novarum quæ in medicinâ à paucis annis repullularunt, hypotheseon lydius lapis*, Aquisgrani, 1737, in-12.

* FAVEREAU (Jacques), né à Cognac en 1590, conseiller de la cour des aides de Paris, distingué au barreau par son éloquence et par son intégrité, aimoit la poésie, la musique et la peinture. Il a laissé quelques pièces de vers en latin et en français, comme son *Mercurius redivivus* (c'est un recueil d'épigrammes composées sur une statue de Mercure trouvée dans les fondations du palais que Marie de Médicis fit bâtir au faubourg Saint-Germain); un *poëme* latin sur la prise de La Rochelle, etc. C'est à l'amour de Favereau pour les beaux-arts que nous devons l'ouvrage intitulé *Tableaux du temple des Muses, tirés du cabinet de Favereau, avec les figures dessinées par Diepenbeeck et gravées par Bloemaert*, in-fol. à Paris, 1655. Favereau est mort en 1638. On lui attribue aussi une pièce de vers satiriques dirigée contre le cardinal de Richelieu et connue sous le nom de la *Milliade*, ouvrage qui indisposa contre lui ce ministre.

* FAVEUR, divinité allégorigue, fille de l'Esprit et de la Fortune. Les poëtes la représentent avec des ailes, toujours prête à s'envoler, aveugle, ou un bandeau sur les yeux, au milieu des richesses, des honneurs et des plaisirs ; ayant un pied sur une roue, et l'autre en l'air, pour dire qu'elle ne tient à rien de solide. Ils disent que l'Envie la suit d'assez près.

* I. FAVIER (Nicolas), conseiller du roi aux enquêtes à Paris, né à Troie en Champagne, est connu par un *Discours en vers français sur la mort de messire Gaspard de Coligni, amiral de France*, imprimé en 1572.

* II. FAVIER (Claude), écrivain du commencement du 17e siècle, qui fit imprimer un poëme intitulé l'*Adonis de cour divisé par douze nymphes, etc.*, in-12, Paris, 1614. Ce poëme qui n'est pas tout-à-fait dépourvu d'invention ni de génie, est une allégorie à la louange de Gaston, frère de Henri IV, qui y est célébré sous le nom d'Adonis.

† III. FAVIER DU BOULAY (Henri), prieur de Sainte-Croix de Provins, mort en 1753, à 83 ans, avoit du goût et de la littérature. Nous lui devons la seule bonne *Traduction* que nous eussions de Justin avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles sont l'une et l'autre en 2 vol. in-12. On a encore de lui

d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. On distingue cependant des *épitres en vers* à Racine le fils, imprimées en 1730, in-8°. Favier s'étoit adonné à la chaire, et avoit prêché avec quelque succès. Son *Oraison funèbre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

FAULCONIER (Pierre), né à Dunkerque, où il remplit la place de grand-bailli, y mourut en 1735, après avoir consacré ses loisirs à une *Histoire de sa patrie*, qui parut à Bruges en 1730, 2 vol. in-folio.

* FAULISIO (Joseph), né dans une petite ville de Sicile en 1630, s'appliqua avec beaucoup de succès à l'étude de la médecine, et fut nommé à la charge de médecin de sa ville natale, où il mourut en 1669, avant que d'avoir mis la dernière main à plusieurs ouvrages qu'il se proposoit de mettre au jour. Il n'a publié que le suivant : *De viribus jalappæ, quòd non sit venenosa, neque hepati, neque cordi aut ventriculo inimica, neque denique nimis laxativa, medica discussio*, Panormi, 1658, in-8°.

* FAULKNER (George), fameux imprimeur de Dublin, mort en 1775, ami du doyen Swift et du lord Chesterfield, exerça cet état pendant bien des années, et s'y fit une réputation. Un procès qu'il eut avec le poëte Foote qui l'avoit joué dans ses *Orateurs*, sous le nom de Pierre Paragraphe, le rendit encore plus célèbre. Le lord Townshend arrangea l'affaire, et Faulkner n'en fut pas moins élu alderman de Dublin en 1775; il mourut la même année.

* FAULKON (Constantin), Grec de naissance, homme rusé, ambitieux et entreprenant, étoit premier ministre du roi de Siam, dans le temps que Louis XIV envoya une ambassade au prince pour l'engager à embrasser le christianisme. Il faut voir dans les relations que Tachard, Chaumont, La Loubère, l'abbé de Choisy, ont publiées de cette ambassade, la manière dont Faulkon remplissoit son ministère à la cour de Siam et sur-tout les réponses remarquables qu'il dicta au roi relativement aux sollicitations de S. M. T. C. pour le convertir à l'Évangile. Une émeute populaire coûta la vie au roi et à son ministre en 1688.

FAUNA ou FATUA (Mythol.), fille de Picus, femme du dieu Faunus, qui l'ayant trouvée un jour ivre, la fouetta si cruellement avec des verges de myrtes, qu'elle en mourut. Faunus, au désespoir d'avoir châtié trop sévèrement sa femme, pria Jupiter de la mettre au rang des déesses; ce qui lui fut accordé. Ressuscitée sans doute par ce dieu, on disoit que Fauna, depuis son mariage, avoit été si fidèle à son mari, que, dès qu'il fut mort, elle se tint enfermée le reste de sa vie, sans parler à aucun homme. Les dames romaines instituèrent une fête à son honneur, et l'imitoient en faisant une retraite austère pendant ses solennités. Elles lui faisoient des sacrifices secrets pendant la nuit. C'étoit un crime capital pour un homme, non seulement de s'introduire dans cette assemblée, mais même de jeter les yeux sur ce qui se faisoit dans le temple de la déesse. On ôtoit jusqu'aux portraits des hommes. Sénèque dit cependant qu'avec ces dehors de modestie et de pudeur, il se passoit des abominations dans les sacrifices qu'on y faisoit.

FAUNE ou FATUELUS, troisième roi d'Italie, fils de Picus, auquel il succéda, et petit-fils de Saturne, régnoit au pays des Latins vers l'an 1300 avant l'ère chrétienne. C'étoit un prince rempli de bravoure

et de sagesse. Comme il s'appliqua, durant son règne, à faire fleurir l'agriculture et la religion, on le mit, après sa mort, au rang des divinités champêtres, et on lui donna une origine céleste : adoré comme fils de Mercure et de la Nuit, il fut représenté avec tout l'attirail des satyres, c'est-à-dire avec de longues oreilles, des cornes de chèvre, sans poil à la partie supérieure du corps, et de la ceinture en bas ressemblant à un bouc. Les poëtes le confondent quelquefois avec le dieu Pan.

FAUNES (Mythol.), demi-dieux, habitoient les campagnes et les forêts ; c'est pour cela qu'on les appeloit également Sylvains. Les poëtes latins, car ils n'étoient pas connus des Grecs, leur donnent des cornes, des oreilles, des pieds et une queue de bouc. Arnobe dit qu'ils mouroient après une vie de plusieurs siècles.

* FAVOLIUS *ou* FAVOLI (Hugues), né à Middelbourg en Zélande en 1523, s'occupa tour à tour de la médecine et des belles-lettres. Après avoir voyagé pendant quelques années, il se fixa à Anvers vers l'an 1565, et y mourut en 1585. Passablement versé dans la littérature grecque et latine, il se distingua par ses talens dans la poésie, et n'a laissé que des ouvrages en vers, parmi lesquels on remarque, I. *Hodæporici Byzantini libri tres*, Lovanii, 1563, in-12. II. *Acrostica duo*, Antverpiæ, 1570. III. *Enchyridion orbis terrarum*, ibid. 1585, in-4°.

† I. FAVORIN, sophiste célèbre sous l'empereur Adrien, naquit à Arles vers l'an 80. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, et d'autres hermaphrodite. Il enseigna à Athènes, et ensuite à Rome. Adrien se plaisoit à le contredire. (*Voy.* l'article de ce prince.) On dit que Favorin s'étonnoit de trois choses : de ce qu'étant Gaulois il parloit si bien grec ; de ce qu'étant eunuque, on l'avoit accusé d'adultère ; et de ce qu'il vivoit étant ennemi de l'empereur. Partisan des sectes académicienne et pyrrhonienne, il approfondissoit tout sans rien adopter, et le doute qu'il portoit dans les connoissances les mieux démontrées lui faisoit regarder l'incompréhensibilité comme la base de tout système raisonnable. Il poussoit le fanatisme de cette opinion jusqu'à nier qu'on pût concevoir l'existence des corps les plus palpables ; plusieurs écrivains de l'antiquité, entre autre Aulu-Gelle et Philostrate, ne parlent de ce philosophe qu'avec les plus grands éloges. Il paroît qu'il mourut dans un âge assez avancé, et bien avant sous le règne de Tite-Antonin. Ce qu'on nous a transmis de ses ouvrages se réduit à quelques fragmens recueillis par Aulu-Gelle, Phrynicus, Arabius, Philostrate, Diogène de Laërce, Etienne de Byzance.

† II. FAVORIN (Varin), né à Favera, bourg de ce duché, dont il prit le surnom, en 1460, entra dans la congrégation de Saint-Silvestre, ordre de Saint-Benoît, et parvint, par son mérite, à l'évêché de Nocéra. Il est auteur d'un *Lexicon grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez Bortoli, in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des remarques sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus Cornucopiæ* et *Horti Adonides*, 1496, Alde, in-folio. Cet ouvrage n'est pas tout entier de Favorin, qui eut pour collaborateurs Urbain, Bolsanius et autres. Comme dans cette compilation il est nommé Guarinus Camers, plusieurs bibliographes n'ont pas

vu que ces noms désignoient le même Favorin ou Phavorin, comme il se nomme dans son dictionnaire grec, et qui a encore publié des *Apophthegmes* tirés de Stobée.

* FAUQUES (N.), native d'Avignon, vivoit dans le 18e siècle. On a de cette dame quelques productions ingénieuses, écrites avec goût. Ses principaux ouvrages sont, *La dernière guerre des Bêtes; Frédéric-le-Grand au temple de l'immortalité; le triomphe de l'amitié; Abbassaï; contes du sérail, les préjugés trop bravés et trop suivis.*

† I. FAUR (Gui du), seigneur de Pibrac, né l'an 1528 à Toulouse, d'une famille distinguée, parut avec éclat au barreau de cette ville, et voyagea en Italie, pour se perfectionner dans la connoissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orléans en 1560, il présenta au roi le Cahier des doléances qu'il avoit composé lui-même. Quelque temps après, Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint, avec beaucoup d'éloquence, les intérêts de la couronne et les libertés de l'Église gallicane. On prétend que Catherine de Médicis voulut l'élever à la dignité de chancelier, mais qu'elle en fut détournée par un ennemi de Pibrac, qui lui montra ce quatrain contre le despotisme :

Je hais ces mots de puissance absolue,
De plein pouvoir, de propre mouvement;
Aux saints décrets ils ont premièrement,
Puis à nos lois la puissance tollue.

Le chancelier de l'Hospital fut plus juste envers Pibrac. Pénétré de son mérite, il lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris en 1565. Pibrac fit renaître la raison et l'éloquence dans le barreau, livré, depuis long-temps, à la barbarie et à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller d'état. Deux ans après, il composa sa célèbre *Apologie de la Saint-Barthélemi*; mais on croit qu'il ne se prêta à cet acte, si opposé à la douceur de son caractère, que contraint par des ordres supérieurs. Le duc d'Anjou ayant eu la couronne de Pologne, Pibrac accompagna ce prince, et répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Le nouveau roi, ayant appris la mort de son frère, quitta secrètement la Pologne, laissant à Cracovie Pibrac, exposé à la colère des Polonais, qui furent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heureusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître : ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux à son retour en France, où il procura, entre la cour et les protestans, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avoit été l'auteur. Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président à mortier. La reine de Navarre et le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier. Il mourut à Paris le 27 mai 1584. L'abbé de Condillac lui reproche, après plusieurs autres historiens, une faute considérable. Pibrac avoit été député à la cour du roi de Navarre, qui sentit le besoin qu'il avoit de gagner un homme qui avoit toute la confiance de la reine Catherine de Médicis. Marguerite, femme de Henri IV, qui connoissoit, comme son époux, la nécessité de l'enchaîner, tâcha de lui inspirer de l'amour. « Elle se fit un plaisir malin de faire succomber cet homme grave. Pibrac ne fit plus que ce qu'elle voulut; et Catherine, qui n'avoit pas prévu une passion aussi folle dans une tête aussi sage, se laissa conduire par son confident, qui se laissoit mener par Marguerite. » (Cours d'Hist., t. XXIII, p.

590.) Pibrac s'est justifié de cette faute, dont Marguerite elle-même triompha, par une Apologie qui doit inspirer quelques doutes. Si l'on joint à cette Apologie son caractère vif et impatient, une autre passion de laquelle il étoit alors occupé, et quelques réflexions sur l'amour propre de Marguerite qui lui persuadoit qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer, et qui n'eût pas été fâchée de compter parmi ses amans un homme du mérite distingué de Pibrac, on sera obligé peut-être de justifier celui-ci avec dom Vaissette et l'abbé d'Artigny, contre le président de Thou, Péréfixe, La Faille, Bayle, le président Hénault, l'abbé de Condillac, etc. Nous avons de Pibrac plusieurs ouvrages en vers et en prose. I. Des *Plaidoyers*, des *Harangues*, in-4°. II. Un *Discours de l'ame et des sciences*, adressé au roi. III. Les *Plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1577, in-8°. IV. Une Lettre latine sur le massacre de la Saint-Barthélemi, 1573, in-4°. Elle a pour titre : *Ornatissimi cujusdam viri, de rebus Gallicis, ad Stanislaum Elvidium epistola, et ad hanc de iisdem rebus responsio.* On la trouve dans un ouvrage intitulé Galerie philosophique du 16e siecle, par Mayer. V. Outre ces écrits, peu connus aujourd'hui, on a ses *Quatrains*, que tout le monde connoît : la première édition est de 1574, et la derniere, publiée avec des notes et remarques par l'abbé de La Roche, est de 1746, in-12. La matière de ces petites productions est la morale, leur caractère, la simplicité et la gravité. Pibrac a réuni, dans les siens, ces deux qualités : l'utile y est mêlé avec l'agréable. Il avoit coutume de dire que tout le bon sens est dans les proverbes, et il en a en effet rimé quelques-uns dans ses Quatrains. Ils furent d'abord traduits en grec par Florent Chrestien, et par Pierre du Moulin; d'autres écrivains les mirent en vers latins; enfin ils passèrent dans la langue turque, dans l'arabe et dans la persane. Les Français leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisoit apprendre par cœur aux enfans, et, malgré leur ancienneté, on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir, tandis que ceux de Godeau et de Desmarais sont oubliés : mais ceux-ci n'offrent point ce goût des anciens que Pibrac avoit saisi en les prenant pour modèles.

† II. FAUR DE SAINT-JORRI (Pierre du), cousin du précédent, premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie, en prononçant un arrêt l'an 1600, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monumens de son érudition. Ceux que les savans lisent avec le plus de fruit sont, I. *Dodecamnon, sive de Dei nomine et attributis*, 1588, in-8° : écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Pères grecs et latins, éclaircis ou corrigés. II. Trente-trois livres latins des *Sémestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 et 1630, plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches et de questions éclaircies. III. *Des jeux et des exercices des anciens*, traité aussi savant que le précédent, in-folio, 1595. Dans ces différens ouvrages il se trouve de l'instruction, mais il y règne quelquefois de la confusion, et le style n'en est pas agréable.

† FAVRAS (Thomas MAHI de), né à Blois, d'une famille ancienne de magistrature, fit la campagne de 1761 dans les mousquetaires, et quitta ce corps, pour passer dans le régiment de Belsunce en qualité de capitaine; il acquit ensuite la charge de lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, et s'en démit en 1786, pour aller à

Vienne y poursuivre devant le conseil aulique la légitimation de sa femme, et la faire reconnoître pour fille unique du prince d'Anhalt. Favras, avec une tète ardente et fertile en projets, ne cessoit d'en proposer dans tous les temps et dans toutes les circonstances. Il en avoit fait sur les finances, et avoit composé un plan volumineux pour la liquidation en vingt années des dettes de l'état : mais comme il ne connoissoit pas la théorie des logarithmes, il avoit eu l'incroyable patience de faire, par la méthode ordinaire, tous les calculs du remboursement successif, année par année, avec les intérêts. Il s'étoit fait financier avant la révolution ; depuis, il proposa des plans politiques. Ceux-ci le rendirent bientôt suspect ; et en 1790 il fut accusé d'avoir proposé au gouvernement de lever sur les frontières de France une armée de cent quarante-quatre mille hommes, pour s'opposer à la nouvelle constitution, en commençant par assembler douze cents cavaliers bien armés et portant en croupe douze cents fantassins déterminés. Ces deux mille quatre cents hommes, suivant le projet qu'on lui attribua, devoient entrer à Paris par les trois portes principales, assassiner Bailly et La Fayette, enlever le roi et sa famille pour les conduire à Péronne, où une armée de vingt mille hommes devoit les attendre. Favras, traduit devant le châtelet, s'y défendit avec calme, et nia tous les complots qu'on lui imputoit. « Cet accusé, dit Prudhomme, dans son Journal des révolutions de Paris, parut devant ses juges avec tous les avantages que donne l'innocence, et qu'il sut faire valoir, parce qu'à un esprit orné, il joignoit la facilité de s'exprimer avec grace. Ses paroles avoient même un charme dont il étoit difficile de se défendre. Il avoit de la douceur dans le caractère, de la décence dans le maintien. Il étoit d'une taille avantageuse, d'une physionomie noble. La croix de Saint-Louis, dont il étoit décoré, contribuoit à rehausser sa bonne mine. Ses cheveux commençoient à blanchir ; il avoit alors 46 ans ; il étoit naturellement froid et réservé, parloit peu et réfléchissoit beaucoup. » Dans tout le cours de sa défense, il ne perdit jamais cette attitude noble qui convient à l'innocence. Favras répondit à toutes les questions avec netteté et sans embarras. Les juges restèrent pendant six heures aux opinions, et condamnèrent l'accusé à être pendu et à faire préalablement amende honorable. A trois heures du soir, le 18 février 1790, il fut conduit au lieu de son supplice. Les cheveux épars, les mains liées, assis dans l'infâme tombereau, il n'en conserva pas moins le calme et la majesté de sa figure. Arrivé devant l'église de Notre-Dame, il descendit, prit des mains du greffier l'arrêt qui le condamnoit, et en fit lui-même la lecture à haute voix. Lorsqu'il fut à l'Hôtel-de-Ville, il demanda à dicter une déclaration, dont voici un court extrait : « En ce moment terrible, prêt à paroître devant Dieu, j'atteste en sa présence, à mes juges et à tous ceux qui m'entendent, que je pardonne aux hommes qui contre leur conscience m'ont accusé de projets criminels qui n'ont jamais été dans mon ame.... J'aimois mon roi ; je mourrai fidèle à ce sentiment ; mais il n'y a jamais eu en moi ni moyen, ni volonté d'employer des mesures violentes contre l'ordre de choses nouvellement établi..... Je sais que le peuple demande à grands cris ma mort ; eh bien ! puisqu'il lui faut une victime, je préfère que le choix tombe sur moi, plutôt que sur quelque innocent, foible peut-être, et que la présence d'un supplice non mérité jetteroit dans le désespoir. Je vais donc ex-

pier des crimes que je n'ai pas commis. » Il corrigea ensuite tranquillement les fautes d'orthographe et de ponctuation faites par le greffier, et dit un éternel adieu à ceux qui l'entouroient. Le juge-rapporteur l'invita à déclarer ses complices ; il répondit : « Je suis innocent, j'en appelle au trouble où je vous vois. » Lorsqu'il fut sur l'échafaud, la douceur de son regard et la sérénité de son visage, enchaînèrent la rage des spectateurs et commandèrent le silence. Il se tourna vers le peuple, et s'écria : « Braves citoyens, je meurs sans être coupable, priez pour moi le Dieu de bonté. » Il dit ensuite au bourreau de faire son devoir, et de terminer ses jours. Le public le jugea innocent et plaignit sa mort. Jamais exécution n'a attiré autant de monde sur la place de Grève ; des croisées ont été louées jusqu'à 36 livres. On a publié en 1790 la correspondance de Favras et de son épouse pendant leur détention, in-8°. Celle-ci fut mise en liberté après la condamnation de son mari.

* FAVRAT (François-André de), guerrier célèbre autant par sa bravoure que par sa force corporelle, fut en dernier lieu général d'infanterie au service de Prusse, et gouverneur de la place de Glotz. Après avoir servi cinquante-neuf ans, il mourut le 5 septembre 1804, dans sa 74e année. La force de son corps étoit si extraordinaire, qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier. Souvent il porta une pièce de canon sur l'épaule, comme un soldat porte son arme. On a de lui, *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de Pologne, depuis* 1794 *jusqu'en* 1796, Berlin, 1799, in-8°.

† I. FAVRE *et non* FAURE, en latin *Faber* (Antoine), né à Bourg en Bresse l'an 1557, successivement juge-mage de Bresse, président du Genevois pour le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéri, du gouvernement de Savoie et de tous les pays en deçà les monts, mourut en 1624, à 67 ans. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-folio. *Jurisprudentia Papinianæa*, Lyon, 1658, 1 vol. *De erroribus interpretum Juris*, 2 vol. *Comment. in Pandectas*, seu *De erroribus Pragmaticarum*, 1659, 5 vol. *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol. *Conjecturæ Juris civilis*, 1661, 1 vol. On y joint *H. Borgiæ investigationes Juris civilis in conjecturas A Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. Dans les Quatrains de Pibrac, il s'en trouve de Favre. On avoit alors la manie des moralités en quatrains; et les catalogues comptent plus de cent cinquante rimeurs, qui à cette époque se sont exercés dans ce genre, où il est plus facile de montrer de la raison que du talent. Il est aussi auteur d'une tragédie intitulée *les Gordians*, ou *l'Ambition*, Chambéri, 1589, in-4°, réimprimée en 1596, in-8°. Favre a éclairci plusieurs opinions obscures ; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit : il s'éloigne quelquefois des principes. C'étoit un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Il fut chargé de négocier le mariage de madame Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse ; il voulut rester au service du duc de Savoie.

II. FAVRE (Claude), seigneur de Vaugelas et baron de Peroges, fils du précédent, né en 1585, à Bourg en Bresse. Son père étoit consommé dans l'étude de la jurisprudence ; le fils ne fut point indigne de lui ; et son esprit étoit plus juste.

Le jeune Favre vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650. On peut être surpris que Favre, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misere; mais les courses de Gaston, et d'autres accidens, avoient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2000 liv. en 1619. Cette pension, qu'on ne lui payoit plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grace, Richelieu lui dit en riant : *Vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de* PENSION. — *Non, monseigneur*, répondit *Favre*, *et encore moins celui de* RECONNOISSANCE..... Favre étudia toute sa vie la langue française, et travailla à l'épurer. Il disoit souvent qu'une mauvaise raison faisoit ordinairement moins de tort qu'un mauvais mot, parce qu'il n'y a que les gens à réflexion qui s'aperçoivent de la fausseté d'un raisonnement, au lieu qu'un mauvais mot est remarqué par tout le monde... Il regardoit comme des modèles de bon style l'histoire romaine de Coeffeteau, et les traductions de Perrot d'Ablancourt. La sienne de Quinte-Curce, imprimée en 1647, in-4°, fut le fruit d'un travail de trente années. Cette version, de laquelle Balzac disoit dans son style emphatique, « l'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, et celui de Favre est inimitable », passa pour le livre le plus correctement écrit en français. Quoique le style de cette traduction manque un peu de cette souplesse, de cette aménité, de cette grace qu'on a données depuis à notre langue, il s'y trouve peu d'expressions qui aient vieilli. Favre ne rendit pas moins de service aux écrivains de notre nation par ses *Remarques sur la langue française*, dont la première édition est in-4° : ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, sur-tout si on le lit avec les remarques dont Thomas Corneille et d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12. Voltaire dit que Favre réussissoit à faire des vers italiens, sans pouvoir en faire de français. *Voyez* DUPLEIX, n° I, vers la fin.

† I. FAURE (Charles), abbé de Sainte-Geneviève, et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la congrégation de France, né à Luciennes pres Saint-Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble, entra dans l'abbaye de Saint-Vincent-de-Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Sainte-Genevieve de Paris, et de pres de cinquante autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline, et mourut à Paris le 4 novembre 1644, laissant un *Directoire des novices* et *d'autres ouvrages*. Le Directoire a été réimprimé à Paris en 1711. Le père Chartonnet a publié la Vie du père Faure en 1698, in-4°; elle renferme l'histoire des chanoines réguliers de la congrégation de France, et l'esprit de leur fondateur. Elle est écrite d'une manière édifiante; on y loue beaucoup le réformateur, et le crédule auteur fait mourir de mort funeste tous les religieux qui furent opposés au père Faure.

† II. FAURE (François), corde-

lier, d'une ancienne famille d'Angoumois, évêque de Glandèves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris le 11 mars 1687, âgé de 78 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette heureuse application du vers de Virgile à la reine, lorsqu'il prêchoit la passion à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

Dans ses remarques sur Virgile et sur Homère, Paris, 1705, in-12, p. 167, l'abbé Faydit attribue cette heureuse application au P. Arnoux, jésuite, qui étoit confesseur de Louis XIII. Au surplus c'est ce cordelier qui convertit à la religion catholique le duc de Montausier, gouverneur du dauphin, fils de Louis XIV. On a de lui plusieurs *Oraisons funèbres*, dont l'une, qui n'eut pas de succès à l'impression, lui attira cette épigramme :

Ce cordelier mitré, qui promettoit merveilles,
Des hauts faits de la reine orateur ennuyeux,
Ne s'est pas contenté de lasser nos oreilles,
Il veut encor lasser nos yeux.

III. FAURE. *Voyez* DURAND, n° V, GUICHARDIN, VERSORIS.

* IV. FAURE *ou* FAVRE (Antoine), né dans le Limousin, fut docteur en théologie de la faculté de Paris, prévôt et chanoine de Reims, enfin vicaire-général de Le Tellier, archevêque de la même ville, et dont il avoit été le théologien. Faure étoit aussi habile que savant dans les sciences ecclésiastiques ; il avoit formé une superbe bibliothèque, dont il légua une grande partie à son élève, en le priant d'accepter tous les livres qui pouvoient lui manquer. Le Tellier fait le plus grand éloge de Faure, qui mourut à Paris le 30 novembre 1689, à l'âge de 60 ans, et cet éloge se trouve dans l'avis qui est en tête du catalogue de la bibliothèque de Le Tellier.

* FAURIS-SAINT-VINCENT, né à Aix en 1718, étudia les belles-lettres, l'histoire et l'antiquité ; il joignit à ces connoissances l'étude des lois, et fut un juge intègre et éclairé; mais son principal titre à la renommée littéraire et à l'estime de ses concitoyens est l'étude des médailles, des monnoies anciennes et des antiquités, sur lesquelles il a laissé des notes précieuses et des mémoires instructifs. Il a fait don de ses médailles de Marseille à l'académie de cette ville : il a fait imprimer en 1771 un *Mémoire* sur ces mêmes médailles, suivi de trois planches. Après une carrière laborieuse consacrée toute entière à l'étude, il mourut en 1798. M. Marron, président du consistoire de l'Église réformée, lui a fait l'épitaphe suivante :

Qui patriæ, studiisque et egenis vixerat omnis,
Exiguo, quantus ! conditur hic tumulo,
Æmula Peyresci virtus doctrinaque famam
A serâ meruit posteritate parem.

FAUST. *Voyez* FUSTH.

† FAUSTA (Flavia-Maximiana), fille de Maximien-Hercule et d'Eutropia, sœur de Maxence, naquit à Rome, et y fut élevée d'une manière digne de sa condition. Son père ayant repris la pourpre avec le titre d'Auguste, en 306, la mena l'année suivante dans les Gaules, où régnoit Constantin, et la donna en mariage à cet empereur. Les qualités que cette princesse fit paroître dans les premières années de son règne la firent considérer comme un modèle accompli. Attachée à la gloire de son époux, elle invitoit ce prince à soulager ses peuples et à leur faire des libéralités. Fausta, engagée par Maximien son père à trahir Constantin, lui promit tout ce qu'il voulut ; mais, pleine de tendresse pour son mari, elle lui découvrit les noirs desseins du coupable,

qui fut arrêté et mis à mort. L'attachement de Fausta à ses devoirs et le soin qu'elle prenoit de l'éducation de ses enfans faisoient le bonheur de sa vie. Mais changeant bientôt de conduite, quoiqu'elle eût embrassé le christianisme, religion très-sévère, toutes les passions s'allumèrent tout à coup dans son cœur; elle s'abandonna aux personnes les plus viles, et jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin. Irritée de sa résistance, elle l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Constantin, après avoir précipitamment fait mourir son fils, connut la vérité, et fit étouffer sa coupable épouse dans un bain chaud, l'an 327 de J. C. Ainsi périt cette princesse, fille, femme, sœur d'empereurs, et mère de trois princes qui parvinrent à l'empire.

I. FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390, dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brilloit pour s'ensevelir dans le monastère de Lérins, dont il fut abbé vers l'an 433, lorsque saint Maxime quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grace*, où il relève trop les forces de la nature (Claudien Mamert l'a réfuté), et d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Pères. Le nom de Fauste étoit autrefois dans le Martyrologe; Molan fut le premier qui s'avisa de l'ôter. Simon Bartel, auteur d'une Histoire chronologique des évêques de Riez, a mis à la fin de son ouvrage une apologie de Fauste, que les curieux pourront consulter. Quoique les écrits de Fauste aient été flétris, dit le père Longueval, sa mémoire ne la point été, parce qu'il écrivoit avant que l'Église eût condamné comme une hérésie les sentimens qu'il a enseignés. Il est honoré comme saint à Riez, où il y a une église dédiée en son honneur. Ses ouvrages, à ses erreurs près, sont estimables, par la réunion de la force, de l'éloquence et de l'onction de la piété. Sidoine Apollinaire dit de lui « qu'il sembloit avoir épousé la philosophie, après l'avoir rendue humble et chrétienne; qu'il l'avoit conduite à son monastère, et qu'il avoit fait servir l'académie de Platon à la défense de l'Église de J. C. »

* II. FAUSTE (Victor), né à Venise dans le 15e siècle, le plus grand philosophe et mathématicien de son temps, professa aussi la langue grecque dans sa patrie. On ignore l'époque de sa mort; mais on peut la rapporter avant l'année 1551. On a de lui, I. *Orationes V*, Venise, 1551, in-4°. II. *Aristotelis mechanica in pristinum habitum restituta ac latinitati donata*, par les soins de Joseph Badius, 1517, in-4°. III. *De comediâ tractatus*, 1520, et trois *Epîtres*.

* III. FAUSTE (Bastien), professeur de belles-lettres à Udine dans le 16e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'un *Commentaire sur Pétrarque*, qui parut en 1553; il a traduit *Dioscoride*, les *Oraisons* et les *Epîtres familières de Cicéron* On a encore de lui quelques livres sur le *Duel*, dans lesquels il éleva quelques paradoxes, combattus et réfutés par plusieurs auteurs du temps.

* IV. FAUSTE (Jean), fameux négromancien au commencement du 16e siècle, étoit, selon les uns, d'Anhalt, et selon d'autres, de la Marche de Brandebourg. Son père, qui étoit un paysan, envoya son fils chez ses parens à Vittemberg, pour faire ses études au collége de cette ville. A l'age de 16 ans, le jeune Fauste se rendit à Ingolstadt pour

étudier la théologie, et trois ans après il prit le grade de maître-ès-arts. Dégoûté de la théologie, il s'appliqua à la médecine et à l'astrologie judiciaire. Philippe Camerario dit que Fauste étudia la magie à Cracovie, où s'en donnoient publiquement des leçons. A cette époque Fauste ayant hérité des biens considérables de son oncle paternel, mort à Vittemberg, il les dissipa dans la débauche et à acheter une grande quantité de livres de magie: alors les sortilèges et la conjuration des esprits furent ses seules occupations. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidèle, ou plutôt le confident à qui il fit part de tous ses secrets. Fauste suivit aussi pendant deux ans les instructions de Christophe Kaylinger, fameux négromancien; en dernier résultat, il conjura le diable, fit un traité avec lui pour 24 ans, et en obtint pour son service un esprit familier nommé *Mesistofèle*. On rapporte que ce négromancien opéra des choses surprenantes à la cour de l'empereur Maximilien, et qu'à la fin le diable l'étouffa, et le déchira d'une manière horrible dans le village de Rimlick; il avoit alors 41 ans. George-Rodolphe Wiedmann raconte avec une rare bonhomie tous ces prétendus faits dans l'histoire de la Vie de Jean Fauste, qui paroîtront un peu extraordinaires dans ce siècle, mais que les auteurs contemporains, qui ne passent ni pour trop crédules, ni trop superstitieux, regardoient comme indubitables. Le fameux Mélanchthon, qui vivoit à cette époque, en parle comme d'une chose avérée. L'histoire de Fauste est si connue en Allemagne, que les comédiens en ont fait le sujet d'une de leurs principales pièces qu'ils jouent sur tous les théâtres.

† I. FAUSTINE (Galeria Faustina), née l'an 104, d'Annius Verus, préfet de Rome, joignoit à la splendeur d'une origine très-distinguée une beauté parfaite et un esprit fin, délié et insinuant. Elle épousa Antonin long-temps avant qu'il parvînt à l'empire. Son libertinage effréné fit le scandale de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Voici comme s'exprime à ce sujet l'historien des impératrices: « Antoine dévoroit en secret des déplaisirs si cuisans, et par une trop molle clémence il pardonnoit mal à propos des déréglemens qu'il auroit dû punir. C'étoit sans doute par des endroits plus glorieux qu'il devoit chercher à mériter le titre de débonnaire; mais soit qu'il fût incapable de la moindre violence, soit qu'il craignit que sa sévérité aigrît le mal qu'il vouloit guérir, soit qu'il crût couvrir son déshonneur en le dissimulant, il permit toujours à sa bonté de solliciter pour Faustine. » Elle mourut l'an 141. Antonin lui fit élever des autels et des temples. L'illustre baron de Spanheim fait mention à ce sujet d'un beau médaillon du cabinet du roi, qui représente d'un côté Antonin et de l'autre la consécration de Faustine, sous un type assez rare de cette nouvelle déesse, portée au ciel à demi voilée, non sur un aigle, mais sur un pégase. Il parle d'un autre médaillon, où cette même Faustine est portée au ciel sur un cheval, avec deux torches allumées dans les mains, c'est-à-dire sous la figure ordinaire de Diane ou *Luna Lucifera*.

† II. FAUSTINE (Annia Faustina), dite *Faustine la Jeune*, fille d'Antonin-le-Pieux et de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurèle. La nature lui avoit accordé la beauté, l'esprit et les graces; elle abusa de ces dons. Sa physionomie annonçoit son humeur et ses incli-

nations. Elle avoit la tête petite, le visage un peu avancé, le cou long, les yeux petits, mais fort vifs, et toutes les saillies de l'étourderie. Incapable de réflexion et de retenue, de remords comme de scrupule, elle ne sut jamais opposer à la violence de son tempérament les devoirs de la bienséance, et l'on trouve peu de princesses qui aient porté leurs crimes à des excès si honteux. Faustine se livra, comme sa mère, aux derniers excès de la débauche. Le sénateur et le chevalier romain étoient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Elle vécut sur-tout avec Tertullus dans une familiarité infâme. Capitolin nous apprend que l'impératrice gardoit si peu de ménagemens qu'un jour Marc-Aurèle la surprit dinant tête-à-tête avec Tertullus : *Tertullum etiam prandentem cum uxore deprehendit.* La chose étoit si publique qu'un jour que l'empereur étoit à la comédie les acteurs eurent la témérité de lui reprocher sa honte et de l'instruire des prostitutions de son épouse sans aucun ménagement. Car un acteur qui représentoit un mari stupide ayant demandé à son esclave le nom du galant de sa femme, l'esclave le nomma par trois fois Tullus, mais le mari feignant de ne pas l'avoir entendu, l'esclave lui répliqua qu'il s'appeloit Tertullus (*ter Tullus*). Je vous ai dit trois fois Tullus. Elle s'abandonna même à son gendre, et entendit, sans rougir, les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. Cette fille, cette femme d'un philosophe, fit plusieurs fois paroître devant elle des gladiateurs et des matelots dans l'état de pure nature, pour choisir ceux qu'elle jugeroit les plus propres à satisfaire sa brutalité. On a dit que son mari, instruit de ses dérèglemens, feignit de les ignorer ; et que, lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : « Il faudroit donc que je lui rendisse sa dot » ; c'est-à-dire l'empire. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souilloient son lit, et que le peuple ne manquoit pas d'en rire ; mais le peuple pouvoit etre mieux instruit que lui de la conduite de l'impératrice. Quoi qu'il en soit, Faustine, malgré ses débordemens monstrueux, fut honorée comme une divinité. On institua en son honneur les fetes Faustiniennes; et des prêtres firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée. Elle mourut, l'an 175, au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Elle avoit été surnommée *Mater Castrorum*, à l'occasion d'une pluie qui tomba dans un moment où l'armée romaine en avoit le plus grand besoin (*Voy.* MARC-AURÈLE.) — Jacques Marchand a taché de justifier Faustine dans une Dissertation (*voyez* le Mercure de France, 1745), qui ne sauroit détruire le témoignage des divers historiens.

† III. FAUSTINE, que l'empereur Héliogabale épousa en troisièmes noces, étoit fille de Claude Sévère, sénateur illustre, et de Vibia Aurélia, troisième fille de Marc-Aurèle et de Faustine. Cette princesse étoit regardée comme une des plus belles personnes de Rome. La splendeur de sa naissance et l'éclat de ses charmes étoient rehaussés par une sagesse qu'elle n'avoit pas héritée des deux Faustines ses aïeules. Elle fut mariée à Pomponius Bassus, consul à la fin du règne de Septime Sévère, et gouverneur de la Mœsie, sous Caracalla. Ce sénateur joignoit à une origine distinguée une probité qui rappeloit les vertus des premiers héros de la république. Héliogabale, touché des attraits de Faustine, et n'ayant pu parvenir à la séduire, prit le parti de se défaire de Bassus, il le fit assassiner en 221, sous le

prétexte qu'il étoit devenu le censeur de sa conduite. Après avoir donné quelques jours à sa veuve pour regretter la perte qu'elle avoit faite, Héliogabale l'épousa. Séduite sans doute par l'ambition de remonter sur le trône de ses aïeux, elle ne refusa pas sa main au meurtrier de son premier époux, qui cessa bientôt de l'aimer, et la renvoya après l'avoir dépouillée de ses titres.

* IV. FAUSTINE (Maxima Faustina), femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, mariée à ce prince en 361, après la mort d'Eusébie, resta enceinte d'une fille nommée Constantia, qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voyoit le buste sur le bel onyx conservé dans le trésor de Saint-Lambert à Liège, une des précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

FAUSTINI (Jean), poëte lyrique italien, mourut à Venise, sa patrie, en 1651, à 32 ans. Son opéra de *Calisto* est la production d'une muse facile et agréable.

* I. FAUSTUS, savant prélat du 5e siècle, né en Bretagne en 455, évêque de Riez en Provence, écrivit contre la doctrine des élus et des réprouvés, des ouvrages dont Dupin a donné l'abrégé. Ce prélat fut déposé en 481, et mourut peu après.

II. FAUSTUS. *Voyez* FAUSTE, n° IV.

* FAUTRIÈRE (Louis DAVY de la), conseiller à la troisième chambre des enquêtes, né à Paris en 1700, mourut le 9 janvier 1756. Ce magistrat, qui paroît n'avoir cultivé la poésie que par délassement, n'a laissé qu'un très-petit nombre d'ouvrages en vers. Les seuls qu'on connoisse de lui sont, une *Epître newtonienne sur le genre de philosophie propre à rendre heureux*, qui parut en 1739; une *Ode sur la convalescence du roi*, composée en 1744, et quelques pièces satiriques sur le système de Law, que l'on trouve dans le premier volume des Mélanges historiques et anecdotiques de M. de Bois-Jourdain, imprimés à Paris en 1807.

† FAUVEAU (Pierre), poëte latin, natif du Poitou, ami de Muret et de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Son ame sensible n'avoit pu supporter les premiers tumultes des guerres civiles. Il avoit fait plusieurs *Tragédies* où il rivalisoit Sénèque. Il ne nous reste de lui que des *Fragmens*.

FAUX-PRINCES. *Voyez* EVANS, n° I, DÉMÉTRIUS, n° XI; EDOUARD, n° XI; PERKIN, SIMONETTA, etc.

* FAUZ (Paschal ROBIN, sieur du), né le 30 mars 1538, à Ville-l'Evêque à trois lieues d'Angers, mort vers la fin du 16e siècle, est auteur d'une tragédie d'*Arsinoé*, représentée à Angers en 1572. On ne croit pas que cette pièce ait été imprimée. Il en est de même des *Elégies sur les amours de Rosine*; des *Sonnets sur les amours de Marguine*; du *Fratraz sur les amours de Renée*; de deux *Hymnes au roi Charles IX sur sa naissance et l'anagramme de son nom*, ainsi que de *Plusieurs Epitaphes sur la mort de sa première femme Julienne Sibylle*, que l'on ne connoît que par la mention qu'en a faite La Croix-du-Maine. Les seuls ouvrages en vers (car il en a composé plusieurs en prose, principalement sur l'histoire de son pays) que l'impression a fait connoître de lui, sont, I. *Monodie sur le trespas de messire Charles de Lorraine, duc de Guise*, Paris, 1563. II. *Elégie sur le trespas de messire Charles de Cossé*,

premier comte de Brissac, Paris, 1564. III. *Regrets sur le trespas de messire Tymoléon de Cossé, comte de Brissac*, Paris, 1569. IV. *Regrets sur le trespas de messire Sébastien de Luxembourg, vicomte des îles de Martigues*, Paris, 1569. V. *Sonnets d'étrennes, ensemble plusieurs vers latins et français sur l'anagramme et allusion aux noms de divers hommes et femmes illustres*, Angers, 1572. VI. Enfin *les Vendanges et autres Poésies*, etc., Nantes, 1572.

* FAWCETT (Guillaume), général anglais, né à Shipden-Hall, près d'Halifax, au comté d'Yorck, mort en 1804, élève d'une école au comté de Lancastre, fit de très-grands progrès dans les mathématiques. Il avoit beaucoup de goût pour la profession des armes, et servit en Flandre en qualité de volontaire. Bientôt il fut nommé officier. Mais son extrême exactitude à ses devoirs ne l'empêcha pas de trouver des momens à donner à l'étude des lettres. Il apprit promptement l'allemand et le français. Fawcett n'étoit que lieutenant des gardes, quand il traduisit en anglais *les Rêveries*, ou *Mémoires sur l'art de la guerre*, du maréchal de Saxe, publiés en allemand en 1757. On lui doit aussi une *Traduction anglaise des Règlemens pour l'infanterie prussienne*, publiée en allemand la même année, et à laquelle étoit jointe la *Tactique prussienne*, publiée en 1759. Fawcett accompagna, en qualité d'aide-de-camp, le général Elliot, lorsqu'il fut envoyé en Allemagne dans la guerre de sept ans. Il servit ensuite sous le marquis de Grenby, qui le chargea de porter en Angleterre le bulletin de la bataille de Warburgh. Peu après il obtint une compagnie dans les gardes, avec le rang de lieutenant-colonel. Le grand Frédéric de Prusse lui fit les offres les plus séduisantes pour l'engager à entrer à son service; mais il eut la prudence de n'y pas céder. Ses actions et son caractère furent appréciés et justement récompensés par son roi et son pays, et il fut fait chevalier du Bain, colonel du régiment de dragons des gardes, et gouverneur de l'hôpital de Chelsea. Fawcett a été enterré avec grande pompe dans l'église du collége de Chelsea.

† FAWKES (François), poëte et théologien anglais, né au comté d'Yorck vers 1721, mort en 1777, élève du collége de Jésus à Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts, ayant pris les ordres, s'établit à Bramham où il étoit né, puis obtint le vicariat d'Orpington au comté de Kent. Il l'échangea ensuite pour le rectorat de Hayes où il mourut. Fawkes a donné un volume de *Poésies et des Traductions d'Anacréon, Sapho, Bion, Moschus, Théocrite et Apollonius de Rhodes*, qui furent publiées en 1780. Enfin il a paru sous son nom une *édition de la Bible avec des notes.*

I. FAY (Michel du). *Voy.* Hospital, n° II.

II. FAY (du). *Voyez* Dufay.

* FAYAT (L. du), auteur peu connu, mort vers la fin du 17e siècle. On a de lui une pièce de théâtre intitulée *la nouvelle Stratonice*, imprimée à Paris en 1657, in-12.

I. FAYDIT (Anselme), poëte provençal, mort vers l'an 1220, fut recherché par les princes de son temps. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, d'une jolie figure et d'une société agréable. Il jouoit les *Comédies* qu'il composoit lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps; mais son penchant à la vanité, à la dépense et

à la débauche, le réduisit bientôt à la dernière misère. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Bérengère de Barcelonne, avoit du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchoit beaucoup alors de la langue catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix, et s'y maria avec une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se sentit de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poëte se retira chez le seigneur d'Agoult, où il finit ses jours. Il avoit écrit, I. Un *Poëme sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur. II. *Le Palais d'Amour*, autre poëme, imité depuis par Pétrarque. III. Plusieurs *Comédies*, entre autres une intitulée l'*Heregia dels Prestres*, c'est-à-dire l'*Hérésie des Prêtres :* il y flattoit l'inclination que diverses personnes distinguées de son temps avoient pour les sentimens des Vaudois et des Albigeois.

† II. FAYDIT (Pierre), né à Riom en Auvergne, prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, *De mente humanâ*, contre la défense de ses supérieurs. Le cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant long-temps. Faydit, né avec un esprit ardent et singulier, se fit bientôt connoître dans le monde. Au moment où les différens du pape Innocent XI avec la France étoient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à Saint-Jean-en-Grève de Paris, un sermon contre ce pontife, où il comparoit la conduite de ce pape envers la France à celle du pape Victor envers les évêques asiatiques. Il se réfuta lui-même, dit-on, dans un autre sermon publié à Liège, auquel il ne manqua pas de répliquer, en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, dans lequel il paroissoit favoriser le trithéisme, le fit, en 1696, enfermer à Saint-Lazare, à Paris. Ce livre étoit intitulé *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, ou *Fausses idées des scolastiques sur les matières de la religion*. Faydit eut ensuite ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut de la manière qu'il avoit vécu, c'est-à-dire au milieu de la plaisanterie et de l'épigramme. Il en fit plusieurs contre la mort, qui en fit justice en 1709. Outre les ouvragee déjà cités, on a de lui, I. Des *Remarques sur Virgile, sur Homère et sur le Style poétique de l'Ecriture sainte*, en 2 vol. in-12 : mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté, mais où l'on trouve de l'érudition. II. La *Télémaco-manie*, 1700, in-12, réimprimée à La Haye, 1715, dans le même format; critique méprisable du chef-d'œuvre de Fénélon, pleine de notes singulières, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans. Faydit avoit attaqué Bossuet avant de censurer son illustre rival. Il avoit fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682 : (Il faut savoir que Bossuet avoit cité Balaam dans ce discours.)

Un auditeur un peu cynique
Dit tout haut, en bâillant d'ennui :
Le prophète Balaam est obscur aujourd'hui ;
Qu'il fasse parler sa bourrique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

III. Des *Mémoires* contre les Mémoires de l'Histoire ecclésiastique de Le Nain de Tillemont, Bâle, 1695, in-4°, publiés sous le nom anagrammatique de l'auteur Datify de Romi. Ces mémoires fort sérieux étoient

très-recherchés avant la réimpression qui en fut faite dans le tome second des Dissertations mêlées sur divers sujets, publiées, soit par La Brune, ministre protestant, soit par Bernard, Amsterdam, 1740, in-8°. Cependant il s'en trouve une édition de Mastricht, 1695, in-8°, sous le titre de : *Eclaircissemens sur les principaux points de l'Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles*. IV. *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier, et en prose française : la prose est une traduction libre des pièces latines. On a attribué mal à propos à cet auteur les *Moines empruntés*, 2 vol. in-12. Ils sont de Haitze, bel-esprit provençal. Il laissa quelques ouvrages, entre autres un livre intitulé *Disputes théologiques, entre un homme docte et un docteur, sur l'ancienne discipline de l'Eglise, touchant le Sacrement de Pénitence*. Le censeur royal, Blampignon, refusa d'approuver cet ouvrage, parce qu'il crut y apercevoir les opinions des novatiens.

I. FAYE (Jacques), seigneur d'Espeisses en Lyonnais, né à Paris en 1545, conseiller au parlement en 1567, maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III, servit ce prince en Pologne, et après la mort de Charles IX revint en France pour porter, de la part de son maître, des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à Henri. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître des requêtes, d'avocat-général, et enfin de président à mortier au parlement de Paris. Il se montra dans tous ces postes uniquement occupé du service du roi et du bien de l'état, défendit avec fermeté les droits de la couronne aux états de Blois en 1588, et mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *Harangues* éloquentes pour son temps, et qui ont été imprimées à Paris.

† II. FAYE (Jean-Elie LÉRIGET de la), né à Vienne en Dauphiné l'an 1671, fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine aux gardes; se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde, à plusieurs autres journées, et y signala sa valeur. La Faye avoit toujours eu du goût et du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchans, il s'appliqua particulièrement à la mécanique, à la physique expérimentale. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1716, et le perdit en 1718. On trouve de lui deux *Mémoires* dans ceux de l'académie. « Cet académicien étoit, dit Fontenelle, fort charitable, sur-tout à l'égard des honnêtes gens qui avoient éprouvé des malheurs publics ou secrets ; et ses libéralités étoient ordinairement proportionnées à leur condition. »

† III. FAYE (Jean-François LÉRIGET de la), frère puîné du précédent, né à Vienne en 1674, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de penchant pour la littérature agréable que pour les sciences sérieuses qui avoient été le partage de son aîné. Son goût et ses talens lui procurèrent une place à l'académie française en 1730. Il mourut le 11 juillet 1731. Voltaire, qui l'avoit beaucoup connu, en a fait un portrait avantageux, mais vrai :

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présens des dieux,
Les plus charmans qu'ils puissent faire ;
L'un étoit le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

On a de lui quelques *Poésies*, où l'on remarque un esprit délicat et

une imagination agréable. Sa pièce la plus célebre est son *Ode apologétique de la poésie*, contre le système de La Mothe-Houdard, en faveur de la prose. Ce bel esprit avoit nié l'harmonie des vers français ; La Faye lui répond par des vers harmonieux. Voltaire en a cité une strophe très-bien faite dans la préface d'une de ses tragédies.

† IV. FAYE (George la), démonstrateur royal en chirurgie à Paris sa patrie, mort dans la même ville le 17 août 1781, opéroit bien, et écrivoit avec ordre et avec précision. Ce caractère est marqué dans ses *Principes de chirurgie*, Paris, 1746, in-12, plusieurs fois réimprimés. *Voyez* Dionis, n° I.

* V. FAYE (Antoine la), docteur en médecine, professa à Genève la philosophie en 1577, et la théologie en 1584. Ami de Calvin et de Bèze, il accompagna ce dernier au colloque de Montbelliard. Il mourut de la peste en 1615. On a de lui, outre différens *Commentaires* et *Ouvrages* de théologie polémique, une *Traduction* française de Flave-Joseph, Genève, 1560, in-fol., et une de Tite Live, 1582, in-fol.

FAYEL. *Voyez* Faïel.

I. FAYETTE (Gilbert de la), maréchal de France, d'une famille qui remonte au 13e siècle, se distingua à la bataille de Baugé en Anjou l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil, et, après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut en 1463. Sa postérité masculine finit en 1694 ; mais il existe une branche collatérale.

† II. FAYETTE (Louise de la), fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, de la même famille que le précédent, plut à Louis XIII, et fut touchée des sentimens de ce monarque, qui, sentant le poids des chaînes dont Richelieu le lioit, cherchoit des consolations dans l'amitié. Mademoiselle de La Fayette aimoit sa personne, et s'intéressoit à sa gloire. Elle auroit voulu le rendre heureux dans sa famille et au dehors. Le tendre intérêt qu'elle prenoit au roi commençant à se changer en amour, elle se détermina à rompre un engagement qui alarmoit sa sagesse. Louis, ordinairement si réservé, lui avoit fait la proposition délicate de lui donner à Versailles, château de plaisir alors, un appartement où il la verroit avec liberté. Cette proposition lui fit ouvrir les yeux, et elle alla se renfermer chez les religieuses de la Visitation, où elle prit le voile en 1637. Richelieu, qui avoit hâté sa retraite en fortifiant les scrupules de son maître, n'y gagna rien. Louis, rassuré contre sa propre foiblesse par le nouvel état de sa respectable amie, la vit plus souvent. Les visites au parloir durèrent long-temps, et inquiétèrent le cardinal. Un nommé Boisenval étoit le confident de ce commerce. Par son moyen, le ministre sut le secret des entretiens. Il eut les lettres, supprima les unes, falsifia les autres, y glissa des expressions qu'il savoit devoir blesser la délicatesse des deux parties. Il réussit ainsi à les refroidir, et enfin à les séparer. La reine fut fâchée de cette rupture. Mademoiselle de La Fayette lui avoit rendu des services essentiels auprès du roi qu'elle lui avoit ramené. Le fruit de cette réconciliation, après vingt-deux ans de stérilité, fut un fils qui porta depuis le nom de Louis XIV. Anne d'Autriche, reconnoissante des bons offices de mademoiselle de La Fayette, fit des efforts inutiles pour l'engager à revenir à la cour. Elle resta dans le cloître, où elle vécut géné-

ralement estimée. Elle mourut en janvier 1665, dans la maison de Chaillot qu'elle avoit fondée.

† III. FAYETTE (Marie-Magdelaine PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de la), fille d'Aymar de La Vergne, maréchal-de-camp, gouverneur du Havre-de-Grace : sa mère étoit d'une famille ancienne de Provence, qui avoit réuni les lauriers des muses à ceux de Mars. Ménage et le père Rapin enseignèrent la langue latine à mademoiselle de La Vergne. Au bout de trois mois de leçons, elle concilia ses deux maîtres sur un passage difficile, auquel ils donnoient une interprétation différente. Elle épousa, en 1655, François, comte de La Fayette. Protectrice des beaux-arts, elle les cultiva elle-même avec succès. Les plus beaux esprits de son temps la recherchèrent : son hôtel étoit leur rendez-vous. Le célèbre duc de La Rochefoucauld fut lié avec elle de l'amitié la plus étroite. Elle sut lui inspirer l'amour de la vertu. « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, dit-elle ; mais j'ai réformé son cœur. » Parmi les gens de lettres, Huet, Ménage, La Fontaine, Segrais, étoient ceux qu'elle voyoit le plus souvent. Ce dernier écrivain, obligé de quitter la maison de mademoiselle de Montpensier, trouva chez elle une retraite aussi utile qu'honorable. Madame de Sévigné écrivoit à sa fille en parlant de madame La Fayette : « C'est une femme aimable, estimable, et que vous aimez dès que vous avez le temps d'être avec elle, et de faire usage de son esprit et de sa raison ; plus on la connoît, plus on s'y attache. » Elle mourut en 1693. Les écrits sortis de sa plume délicate l'ont fait regarder, avec raison, comme une des premières personnes de son sexe pour l'esprit et pour le goût. Les principaux sont, I. *Zaïde*, roman imprimé et réimprimé, et qui fut lu par ceux-mêmes qui haïssoient ces sortes d'ouvrages. Ce fut pour *Zaïde* que le savant Huet fit son Origine des Romans. Aussi madame de La Fayette lui disoit quelquefois : « Nous avons marié nos enfans ensemble » ; parce que ce traité fut mis à la tête du roman. II. *La Princesse de Clèves*, 2 volumes in-12, autre roman, que Fontenelle dit avoir lu quatre fois dans sa naissance. Ce livre, quoique plus parfait que tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors, fut attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. Madame de La Fayette négligea si fort la gloire, qu'elle mit sous le nom de Segrais ces deux productions aimables. Il avoit contribué seulement à la disposition de l'édifice, et elle l'avoit orné. (*Voyez* CHARNES.) III. *La Princesse de Montpensier*, in-12, digne des précédens. « Les romans de madame de La Fayette furent les premiers, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, où l'on vit les mœurs des honnêtes gens, et des aventures naturelles décrites avec grace. Avant elle, on écrivoit d'un style ampoulé des choses peu vraisemblables. Aux exagérations des romanciers qui l'avoient précédée, madame de La Fayette substitua le langage simple et vrai du sentiment. Plusieurs situations de ses romans sont pleines d'intérêt. Telle est entre autres dans *Zaïde* celle de deux amans forcés de se séparer pour quelques mois, et qui en se séparant ne savoient pas la langue l'un de l'autre. Ils l'apprennent chacun durant leur absence, et en se parlant à leur retour cette langue qui n'étoit pas la leur : ils s'expriment d'une manière touchante les sentimens de leur cœur. » Des *Mémoires de la Cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, in-12 ; ouvrage écrit avec art, avec grace et même avec chaleur, et semé de portraits bien

frappés et d'anecdotes curieuses. «On lui reproche seulement d'avoir fait payer à madame de Maintenon, dit son historien, la gloire d'avoir été, dans sa jeunesse, plus aimable qu'elle. » V. *Histoire de Henriette d'Angleterre*, in-12. On y trouve peu de particularités intéressantes. VI. *Divers Portraits de quelques personnes de la cour*. Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Madame de La Fayette avoit écrit beaucoup d'autres *Mémoires* sur l'histoire de son temps; ils se sont égarés, par la facilité de l'abbé de La Fayette, son fils, qui communiquoit à qui les lui demandoit les manuscrits de son illustre mère. Madame de La Fayette préféroit la poésie à la prose; mais elle aimoit Montaigne, et répétoit souvent « qu'il y avoit du plaisir à avoir un voisin tel que lui. » Elle comparoit les mauvais traducteurs aux laquais qui changent en sottises les complimens dont on les charge, et l'une de ses maximes étoit que celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. De toutes les louanges qu'on lui donna, aucune ne la flatta autant que celle d'avoir le jugement au-dessus de son esprit, et d'aimer le vrai en toutes choses. Soit coquetterie, soit plaisanterie, lorsqu'elle eut 29 ans, elle disoit : « Je compte encore par vingt », sans indiquer autrement son âge. On a recueilli toutes les *Œuvres* de madame de La Fayette, à Paris, en 1786, 8 volumes in-12, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages. Elles ont été réimprimées avec celles de madame de Tencin, en l'an 12 (1804), 5 vol. in-8°, précédées de notices historiques et littéraires par M. Auger. Le même éditeur a encore publié les lettres de madame de La Fayette. Elles se trouvent dans un recueil publié en l'an 13 (1805), en 2 vol. in-12.

* FAYT *ou* FYT (Jean), peintre, né à Anvers en 1680, un de ceux dont les talens ont le plus illustré cette ville, excelloit surtout dans la peinture des animaux morts ou vivans, des fleurs et des fruits. On admire la manière dont il imitoit toutes sortes de bas-reliefs et de vases sculptés en pierre ou en marbre. Il a travaillé avec les plus grands maîtres, tels que Rubens, Jordaëns, et ses ouvrages nombreux sont fort estimés dans les Pays-Bas.

* FAYTHORNE (Guillaume), habile graveur au burin et en manière noire, né à Devonshire en 1629. On a de lui nombre de sujets et portraits d'après divers maîtres, entre autres, *Marie Stuart*, princesse d'Orange, d'après van Dyck; *Margerite Smith*, d'après le même. Il eut un fils du même nom, dont on connoît divers portraits en manière noire.

* FAZELLO (Thomas), né en Sicile en 1498, religieux de l'ordre des prêcheurs, a donné une *Histoire de la Sicile*, assez estimée. Elle est divisée en deux décades, et fut imprimée en latin pour la première fois à Palerme en 1558. Il est encore auteur d'un ouvrage intitulé *De Regno Christi*. Ce religieux est mort en 1570.

FÉ, FO *ou* FOHÉ, nom du principal dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du ciel, et le représentent tout resplendissant de lumière, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une manière invisible. D'autres le représentent avec trois têtes qui personnifient les trois facultés principales de l'entendement, ou les trois principes actifs du monde physique; et avec cent mains et cent bras, pour désigner la puissance et l'activité de la nature. A sa droite est le fameux

Confucius, et à sa gauche Lanza ou Lanca, chef de la seconde secte de la religion chinoise. Plusieurs savans disent que Fé est le même que Noé.

* FEAU (Charles), prêtre de l'Oratoire, né en 1605 à Marseille, où il enseigna les humanités avec distinction, avoit un génie particulier pour la poésie provençale, et composa en ce genre plusieurs comédies jouées avec un très-grand succès sur le théâtre du collége dont il étoit professeur, et dans toutes les bastides. La plus connue, tirée de l'éloge de Strozzi par Brantôme, et imitée du Sosie de Plaute, est celle intitulée *Brusquet I, Brusquet II.* Ses autres pièces composent le 5e v. du *Jardin deys Musos provençalos*, imprimé sans indication de lieu, in-12, en 1665. Le P. Bougerel prétend que celui qui a pris soin de l'édition y a inséré des obscénités qui n'étoient point dans l'original.

FÉBOURG (Jean), premier secrétaire du roi de Danemarck en 1523. Se voyant élevé à un rang qui n'étoit dû ni à sa naissance, ni à son mérite, il méprisa la noblesse, desservit les grands auprès du prince, et conjura la perte de Torbern, gouverneur de la forteresse de Copenhague, le plus puissant seigneur du royaume. Le roi Christiern aimoit passionnément une courtisane, appelée Colombine. Fébourg, connoissant le foible de son maître, lui persuada que Torbern avoit quelque part aux bonnes graces de sa maîtresse. Le gouverneur, averti de ce mauvais office, prit le parti de s'en venger par une autre ruse de même nature. Il fit dire au roi, par les espions qui avoient ordre d'observer ceux qui fréquentoient Colombine, que le secrétaire d'état n'en étoit point haï. Christiern, dissimulant son chagrin, envoya Fébourg à Copenhague, sous prétexte de donner en main propre au gouverneur une lettre de sa majesté. Fébourg porta à Torbern cette lettre, qui contenoit un ordre de le punir du dernier supplice, pour peu qu'on le trouvât coupable. Le gouverneur, ravi de se voir en état de se venger, le fit attacher aux fourches les plus proches de Copenhague. Quelque temps après, la sentinelle, placée sur le rempart de la forteresse de la ville, vis-à-vis du gibet, aperçut la nuit une flamme sur la tête de Fébourg. On cria au miracle. Le roi voulut être spectateur de cette merveille, qui se renouvela en sa présence. La flamme, attirée par ce qu'il y avoit d'onctueux dans la tête du cadavre, parut assez long-temps. Christiern se servit de ce prodige pour faire croire aux principaux de son royaume que c'étoit un signe de l'innocence de Fébourg, injustement condamné par le gouverneur Torbern, qui venoit de périr par le dernier supplice. La noblesse outrée méditoit une révolte; mais le prétendu miracle la calma. Fébourg parut innocent, et Torbern coupable.

* FEBRONIUS (Justin), *ou* Jean-Nicolas ABONTHEIM, évêque de Miriofidi *in partibus*, et suffragant de l'archevêque électeur de Trèves, né sur la fin du 17e siècle, et mort le 2 septembre 1790, dans sa maison de campagne, près de Luxembourg, a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. *Historia Trevirensis diplomatica, auctore Jos. Nicolao Abontheim, episcopo Miriofitano*, Augustæ Vind. 1750, 2 vol. II. *Justini Febronii Icti principia juris publici ecclesiastici catholicorum ad statum Germaniæ accommodata*, Ulmæ, 1767, in-8°. III. *De statu Ecclesiæ et de legitimâ potestate Romani pontificis*, Oxonii, 1763. Cet ouvrage, qui attaquoit les droits du saint-siége, souleva contre Fébronius, le pape

et un grand nombre de théologiens qui écrivirent contre ce livre, sans pouvoir le réfuter; mais l'auteur se rétracta.

* FÉBURE (Simon le), major du corps du génie au service de Prusse, membre de l'académie des sciences de Berlin, mort en 1770, étoit un ingénieur plein de talent; il se seroit acquis plus de célébrité, s'il n'étoit pas resté trop servilement attaché à la méthode de Vauban, et s'il eût profité davantage des découvertes de Bellidor. Il a publié les ouvrages suivans, I. *De l'attaque et de la défense des places*, Berlin, 1757, 2 vol. in-4°. II. *Essai sur les mines*, Neisse, 1764, in-4°. III. *Œuvres complètes et militaires*, Berlin et Paris, 2 vol. in-4°.

* I. FEBVRE (Jehan le), prêtre, natif de Dreux, fit imprimer à Paris, en 1552, un livre en vers français, intitulé *Les Fleurs et antiquités des Gaules*, dans lequel il traite des anciens prêtres gaulois appelés *druides*, et décrit les différens lieux de plaisance situés aux environs de la ville de Dreux.

* II. FEBVRE (Gilbert le), prince du Puy de Rouen. La Croix-du-Maine est le seul biographe qui fasse mention de cet auteur, sur la personne duquel il n'entre dans aucuns détails. Il se borne à dire qu'il a écrit *quelques rondeaux, ballades ou chants royaux* en l'honneur de la Vierge, imprimés avec un recueil de même sujet, sans indiquer ni l'année ni le lieu; mais il est à présumer que ce fut à Rouen, les pièces dont il s'agit ayant probablement été composées pour le concours de l'espèce d'académie qui s'y tenoit sous le nom de *Puy*, d'où est venu le titre de l'auteur, qui ne l'a sans doute pris qu'après y avoir été plusieurs fois couronné.

* III. FEBVRE (N. le), écrivain aussi peu connu que les précédens, et dont on sait seulement qu'il fut curé de ville. On n'a de lui qu'une tragédie qui porte le titre d'*Eugénie*, ou *le Triomphe de la chasteté*, imprimée à Amiens en 1678, in-12.

† IV. FEBVRE (Philippe le), ancien conseiller de la cour des aides, président honoraire du bureau des finances de la généralité de Rouen, sa patrie, né le 15 janvier 1705, mort à Chambéri vers 1780, se fit connoître par des critiques éphémères de quelques pièces de théâtre, et par d'autres bagatelles littéraires, parmi lesquelles on distingue cependant, I. *Le pot-pourri*, Paris, 1727, en 2 parties in-12. II. *Le Loisir littéraire de Philaletès*, 1759, in-8°. III. *Mélange de différentes pièces de littérature*, en vers et en prose, 1761, in-12. IV. *La Vérité*, ode, et autres poésies, Paris, 1759; mais le seul de ses ouvrages qui mérite d'être cité est son *Abrégé de la vie d'Auguste*, 1760, in-12. Les faits principaux sont exposés avec une clarté élégante.

V. FEBVRE. *Voyez* Les Fevre.

VI. FEBVRE de Villebrune (le). *Voyez* Lefebvre.

* FECHT ou Fechtius (Jean), théologien luthérien du Brisgaw, né en 1636, mort en 1716, a écrit une *Histoire de Caïn et Abel*, un *Traité de la religion des Grecs modernes*, et plusieurs autres *ouvrages*.

* FECKENHAM, dernier abbé de Westminster, né au village de ce nom dans le comté de Worcester, mort en 1585, s'opposa avec vigueur aux commencemens de la réformation en Angleterre, et fut mis à la tour, où il resta jusqu'à l'avé-

tiement de Marie au trône. Cette princesse le nomma abbé de Westminster. Il avoit sauvé la vie à la princesse Elizabeth, par ses remontrances et ses exhortations à Marie, quand elle avoit résolu de faire périr sa sœur. Elizabeth étant montée sur le trône vouloit nommer Feckenham archevêque de Cantorbéry, pourvu qu'il embrassât la réforme; mais il refusa, et au contraire, il siégea au parlement dans le parti opposé. Elizabeth le fit remetre à la tour, et il y resta jusqu'en 1563, où l'évêque de Winchester obtint son élargissement. Feckenham mourut au château de Wisbeach. Ce prélat ne fut pas moins savant que libéral et charitable. On a de lui quelques *Ecrits de controverse*.

FEDÈLE. *Voyez* CASSANDRE, n° V.

FÉDELI (Aurélia), célèbre comédienne d'Italie, distinguée par ses succès dramatiques et poétiques. Ses poésies ont été recueillies à Paris, en 1666, sous le titre de *Restituti di Pindo*.

FEDOR. *Voyez* FŒDOR.

* FEDRIGOTTI (Jérôme), né près de Roveretto, et mort en 1776, à l'âge de 34 ans, sans avoir voulu appeler de médecins, fit une partie de ses études à Roveretto, et l'autre en Allemagne. Son père vouloit en faire un jurisconsulte; mais la nature en fit un poëte. Pétrarque, Le Tasse et l'Arioste, furent les modèles qu'il étudia et qu'il chercha à imiter. Il est auteur de *Poésies pastorales et lyriques*, pleines de graces et d'élégance. Il s'essaya aussi dans la tragédie et dans le poëme épique, dont le héros étoit Marc-Antoine: il en avoit déjà composé deux livres en rimes octaves. On trouve de ces poésies dans les recueils littéraires du temps.

* FEGELI (François-Savérien), né à Rota, dans le canton de Fribourg, en 1690, se fit jésuite en 1710. Après avoir professé la théologie pendant douze ans, il mourut à Fribourg en 1748. On a de lui, I. *De Munere confessarii*. II. *De Munere pœnitentis*.

* FEHLING (Samuel), peintre allemand, né en 1653 à Sangerhausen en Thuringe, mort à Dresde en 1725, eut le bonheur d'avoir pour maître Samuel Botschild, peintre habile, et son parent, qui poussa le zèle pour l'avancement de son cousin jusqu'à l'accompagner en Italie. Fehling passa quelques années à Rome, occupé de son avancement; et, de retour à Dresde, il fut nommé peintre de la cour par l'électeur Jean-George IV. Le roi Auguste, successeur de ce prince, y ajouta la direction de l'académie, et après la mort de Botschild, en 1707, les fonctions de peintre et d'inspecteur de la galerie des tableaux. Fehling a peint aussi plusieurs plafonds dans les palais du Gardin de Dresde, et dans ceux de Zwinger, et du prince Lubormiski. Les frères Zinck furent ses éleves.

* FEHR (Jean-Michel), médecin, né en 1610 à Kitzingen en Franconie, fut nommé, en 1638, directeur du laboratoire de chimie de Dresde, place qu'il occupa pendant un an, au bout duquel il se mit à voyager; de retour en Allemagne, il se fixa en 1642 à Schwemfurt, où il s'étoit marié. Il mourut le 15 novembre 1688. Il s'étoit appliqué particulièrement à la botanique et à l'anatomie. Outre quantité d'*Observations* dont il a enrichi les Ephémérides d'Allemagne, on a de lui deux ouvrages qui sont écrits dans le goût de l'académie impériale des curieux de la nature, dont il fut membre et ensuite président, I. *Anchora sacra vel scorsonera*,

Vratislaviæ, 1664, in-8°; Ienæ, 1666, in-8°, avec figures. II. *Hiera Picra, vel de absynthio analecta*, Ienæ, 1667, in-8°; Lipsiæ, 1668, in-8°.

† FEIJOO (Benoît-Jérôme), bénédictin espagnol, mort en 1765, a autant contribué par ses pièces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que l'avoit fait Michel Cervantes, pour corriger ceux de son siècle, par son roman de Don Quichotte. On a de lui le *Théâtre Critique*, en 14 vol. in-4°. Une partie de ce recueil a été traduite en français par d'Hermilly, en 12 vol. in-12. Quelques chapitres s'en font lire avec plaisir; mais bien des réflexions de D. Feijoo, qui avoient paru neuves et piquantes en Espagne, ont été trouvées vieilles et communes en France. L'auteur ayant eu la hardiesse de se déchaîner contre la licence du clergé, l'ignorance des moines, l'injustice des rois, la bassesse des peuples, les préjugés ridicules, l'abus des pélerinages, des exorcismes, des faux miracles, se fit des ennemis. Confesseur de la vérité, il en eût été le martyr, si les cris de la haine avoient été accueillis par les supérieurs. On lui fit un crime, dans un pays de superstition, d'avoir loué Bacon, Newton et Descartes. Les véritables savans de sa nation prirent sa défense; et, quoiqu'il eût montré l'incertitude de la médecine, et la charlatanerie de la plupart des médecins, la faculté de Séville le mit au nombre de ses docteurs. D. Feijoo étoit en effet l'un des écrivains espagnols qui avoient parlé le plus raisonnablement de cet art conjectural, mais utile.

* FEITAMA (Sibrand), né à Amsterdam au mois de décembre 1694, fut d'abord destiné à la théologie : mais sa constitution, peu robuste, ayant mis obstacle à ce projet, ses parens l'appliquèrent au commerce. Il sut concilier avec cet état son goût pour les lettres et les arts. La poésie sur-tout l'entraîna par un charme vainqueur. Il forma son talent par les conseils de quelques amis éclairés et judicieux. Le théâtre hollandais s'enrichit des premières productions de sa muse. En 1720, on représenta avec succès à Amsterdam sa tragédie de *Fabricius*. Quelque temps après, il donna une *Traduction* de la pièce de Tite et Bérénice de P. Corneille; une du Romulus de La Motte, et un drame allégorique de sa composition, intitulé *Le Triomphe de la Poésie et de la Peinture*. En 1735 parut le *Recueil de ses Œuvres dramatiques*, en 2 vol. in-4°, contenant, outre les pièces déjà indiquées, des *Traductions* estimables du Darius et du Stilicon de T. Corneille; du Pertharite de P. Corneille; des Machabées de La Motte; du Brutus de Voltaire; du Pyrrhus de Crébillon; de la Gabinie de Brueys; du Jonathas de Duché, et du Marius de Decaux. Des scrupules religieux, sans doute extrêmes, empêchèrent Jonathas et les Machabées d'être admis sur la scène, où toutes les autres furent accueillies, malgré la foiblesse de quelques-unes, peu dignes des honneurs de la traduction. En 1733, Feitama en avoit donné une en vers de l'immortel chef-d'œuvre de Fénélon, le Télémaque. Il l'a retouchée depuis avec soin. La 2e édition, qui ne parut qu'en 1764, six ans après la mort de l'auteur, offre un modèle intéressant de correction. L'accueil que le public fit à cette traduction engagea Feitama à entreprendre aussi celle de la Henriade. Il l'acheva en 1743; mais il mit encore dix ans à la polir, à la perfectionner, et elle ne vit le jour qu'en 1752. Klinkhamer en avoit

donné une en 1744 : l'une et l'autre de ces traductions ont un mérite rare pour la pureté de la diction, l'élégance du style, et les graces de la versification : elles sont toutes deux de main de maître, mais la dernière est encore supérieure. Feitama mourut à Amsterdam, d'une déperdition progressive de forces, en 1758. François Van Steenwyck, son digne ami, outre la deuxième édition du Télémaque dont nous avons parlé, publia un volume in-4° de ses *Œuvres posthumes*, composé de deux drames originaux, dans le genre de la morale allégorique, *Les Dangers de l'Egoïsme*, et *La Sentinelle Chrétienne*, d'une *Traduction* de l'Alzire de Voltaire, de celle de quelques Sonnets de L. Drelincourt, et de Poésies mêlées. Feitama suivoit la communion des anabaptistes; car le nom de *secte* ne sauroit convenir à la philanthropie et à l'honnêteté de son caractère. Sa société étoit douce, attachante, instructive; les amis des arts et de la vertu étoient les siens : il consacroit une partie de ses loisirs au dessin et à la peinture. Il avoit un talent peu commun pour la lecture, ou plutôt pour la déclamation de ses ouvrages : les comédiens se le proposoient volontiers pour modèle. Ses productions originales annoncent plus de goût que de verve; elles plaisent davantage à l'esprit qu'à l'imagination; elles n'enlèvent point par la hardiesse des images ou des pensées, mais elles charment par la saine morale qu'elles respirent, et par la réunion assez rare de la correction et de la facilité.

† FEITHIUS (Everard), d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très-habile au 16e siècle dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de Dupuy et du président de Thou. Il y enseigna quelque temps la langue grecque. Mais se promenant un jour à La Rochelle, avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois; et, depuis ce moment, on n'a pu savoir ce qu'il étoit devenu, quelques perquisitions que les magistrats en eussent faites. On a de lui un livre curieux et savant, intitulé *Antiquitatum Homericarum libri IV*, Strasbourg, 1743, in-4° et in-8°, avec les notes et observations d'Elie Stoëber.

* FELDEN (Jean de), docteur en droit et professeur de mathématiques à Helmstadt, est auteur d'une critique de l'ouvrage de Grotius, sur le droit de la guerre et de la paix, publiée par Boecter, en 1653, sous le titre de *Stricturæ in Grotium*, et qui fut réfutée l'année suivante par Théod. Graswinckel. On a encore de Felden, *Elementa juris universi*, et des *Elémens de géométrie*.

* FÉLÉKY (Abou-l-Nazhâm-Mohammed), surnommé *le Roi des savans* et *le Soleil des poëtes*, naquit à Schamâkhy, sur les bords de la mer Caspienne. A l'âge où les autres bégayent encore l'a b c des sciences, il étoit déjà versé profondément dans les mathématiques : l'amour le fit astrologue; la nature l'avoit formé poëte; il abandonna la carrière aride des sciences pour se livrer tout entier au culte des muses. Ses premiers pas dans la carrière furent des triomphes; il comptoit alors à peu près 25 ans. A trente, il avoit éclipsé les plus beaux esprits de son siècle. Heureux, si l'excès d'une passion amoureuse n'en eût point fait pour le reste de ses jours un mélancolique et farouche misantrope. Il mourut l'an de l'hégire 577 (1181 de J. C.), dans un âge peu avancé,

et fut enterré dans sa ville natale. Peu de poëtes jouissent en Perse d'une plus grande réputation. Il la mérite, sans doute; mais on auroit une étrange opinion des auteurs qu'il a surpassés, si l'on jugeoit des quatorze mille vers, au moins, que contiennent ses œuvres, par ceux dont voici la traduction, et qu'il adressoit à son amie. « De quelle ivresse le seul bruit de vos pas m'a fait tressaillir ! O vous ! qui assassinez sur les grands chemins la raison de vos nombreux amans ! dans l'ardeur de voir l'unique objet de tous mes désirs, après mille instans languissans d'une vaine espérance, le plaisir a laissé mon cœur s'échapper sur la prunelle de mes yeux, et fait courir mon ame à la porte de mon oreille. » Pétrarque s'énonçoit autrement. Féléky a encore laissé un livre des *Jugemens astrologiques*, estimés et consultés souvent par les gens de la profession.

* FÉLEMEZ (Louis-Antoine), prêtre, né à Belfort en 1734, mort dans cette ville le 23 avril 1783, ancien missionnaire de Beaupré, diocèse de Besançon, fut élève de M. Mérandot, dans l'art de l'éloquence, au collége de Strasbourg; et après avoir exercé les fonctions vicariales avec zèle, il se voua aux missions nationales dans l'établissement de Beaupré, où il étala toute la force d'une éloquence nerveuse, d'une logique exacte, et d'une analyse parfaite. Epuisé de travaux, il vint mourir dans sa patrie, des suites de son zèle, et à la fleur de son âge.

† I. FÉLIBIEN (André), sieur des Avaux et de Javercy, né à Chartres en 1616, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. Ayant eu occasion de voir Le Poussin dans cette patrie des beaux-arts, il se lia d'amitié avec lui, et perfectionna, sous cet artiste, son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Fouquet, et Colbert après lui, employèrent ses talens. Il eut la place d'historiographe des bâtimens du roi en 1666, et celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant il avoit été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Il mourut à Paris le 11 juin 1695. Membre de l'académie des belles-lettres, il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégans et profonds : mais Voltaire lui a reproché, avec raison, de dire trop peu de choses en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont, I. *Entretiens sur les Vies et les Ouvrages des plus excellens Peintres*, 2 vol. in-4°, Paris, 1685; réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12, à Trévoux en 6, et traduits en anglais. La dernière édition de cet ouvrage est augmentée de l'*Idée du Peintre parfait*, et des *Traités des dessins, des estampes, de la connoissance des tableaux et du goût des nations.* L'auteur étoit plein de son sujet. La variété des choses qu'il y a mêlées en rendroit la lecture fort agréable, si son style, quoique noble en général, n'étoit trop diffus, et peu naturel en quelques endroits. II. *Traité de l'origine de la Peinture*, in-4°. III. Les *Principes de l'Architecture, Peinture et Sculpture*, Paris, 1690, in-4°. On voit que Félibien avoit médité sur tous ces arts ; cet ouvrage, rempli de réflexions judicieuses sur la théorie et la pratique, éclaira les savans, et fut utile aux artistes. IV. *Les Conférences de l'Académie royale de peinture*, in-4°. V. *Les quatre Elémens* peints par Le Brun, et mis en tapisseries, décrits par Félibien, in-4°. VI. *Description de la Trappe*, in-12, Paris, 1671, 1682, 1689, réimprimée en 1718. VII. *Traduction*

du Château de l'Ame de Ste Thérèse, de la *Vie du pape Pie V*, de la *Disgrace du comte Olivarès*, 1650, in-8°. VIII. *Le Tableau de la Famille de Darius, décrit par le même*, in-4°. IX. *Les Divertissemens de Versailles, donnés par le roi à toute sa cour*, in-12. X. *Description sommaire de Versailles*, avec un plan gravé par Sébastien Le Clerc, in-12. XI. *La Relation de la Fête de Versailles du* 18 *juillet*, Paris, 1668, in-4°. XII. *Monumens antiques*, Paris, 1690, in-4°. Il laissa trois fils, Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges en 1711, et les deux suivans.

† II. FÉLIBIEN (Jean-François), fils du précédent, mort en 1733, succéda à son père dans toutes ses places, et eut, comme lui, le goût des beaux-arts. On lui doit, I. *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4° : ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris et dans les pays étrangers, avec les Entretiens de son père sur les peintres, dont il est le pendant. II. La *Description de Versailles* ancien et nouveau, in-12; avec la description et l'explication des statues, tableaux, et autres ornemens de cette maison royale. III. La *Description de l'église des Invalides*, 1706, in-fol., réimprimée en 1756. M. Barbier l'attribue à André Félibien.

† III. FÉLIBIEN (dom Michel), frère du précédent, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Chartres en 1666, soutint avec honneur la réputation que son père et son frère s'étoient acquise. Les échevins de Paris le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville : il l'avoit beaucoup avancée, lorsqu'il mourut le 10 septembre 1719. Elle fut continuée et publiée par dom Guy-Alexis Lobineau, en 5 vol. in-fol., Paris, 1725. On a encore de dom Félibien l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Denys en France*, 1 vol. in-fol., ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, et enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris en 1706. Le P. Félibien étoit un homme d'un jugement sûr et d'un esprit facile.

IV. FÉLIBIEN (Jacques), frère d'André, chanoine et archidiacre de Chartres, a composé, I. Des *Instructions morales*, en forme de catéchisme, sur les commandemens de Dieu et sur le symbole, tirées de l'Ecriture sainte. II. *Pentateuchus historicus*, Paris, 1704, in-4°. Ce livre a été supprimé ; il faut que les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume, pour lui donner quelque valeur. Il mourut le 25 novembre 1716, dans un âge avancé.

* FELICEO (Urbain), d'Aquilée, vécut à Rome, et s'acquit par ses talens une grande considération au barreau. En 1630 il fut fait évêque de Policastro au royaume de Naples. On a de lui un livre intitulé *De summâ trinitate ad Urbanum VIII*, et d'autres ouvrages.

FÉLICIANI (Porphyre), évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, secrétaire du pape Paul V, écrivoit avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *Lettres* et des *Poésies*.

FÉLICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de saint Cyprien, avec les chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il vouloit qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat et à quelques autres prêtres. Saint Cyprien les excommunia.

I. FÉLICITÉ *ou* EUDEMONIE, divinité allégorique, à laquelle on fit bâtir un temple à Rome. On la représentoit comme une reine assise sur son trône, tenant un caducée d'une main, et une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au lieu de corne.

† II. FÉLICITÉ (sainte), dame romaine, souffrit le martyr avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle-Antonin, vers l'an 164. Les enfans, dont les noms étoient Janvier, Félix, Philippe, Silais, Alexandre, Vital et Martial, encouragés par leur mère, supportèrent les tourmens avec constance. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivans furent assommés à coups de bâton, et les autres décollés avec leur mère, qui ne mourut qu'après eux. *Voyez* aussi PERPÉTUE. Quelques incrédules modernes ont prétendu que l'histoire de sainte Félicité étoit une imitation de celle des sept Machabées. Ils ont attaqué l'authenticité des actes de son martyre, parce que cette légende, disent-ils, est tirée de Surius, moine du 16e siècle, décrié pour ses absurdités. Mais Surius n'avoit pas forgé ces actes; et dom Ruinart, qui a toujours passé pour bon critique, les rapporte dans ses *Acta sincera martyrum*.

* FÉLICIUS (Constantius Durantinus), *ou* CONSTANZO FELICE, né à Durance dans la Marche d'Ancône, vers le commencement du 16e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages d'érudition romaine, et entre autres de deux histoires; l'une, de la *Conjuration de Catilina;* l'autre, de la *Vie de Cicéron*, imprimées pour la première fois à Rome en 1518, in-4°. Cocleus, qui les a publiés de nouveau à Leipsick en 1535, prétend que leur auteur les composa à une époque où il étoit à peine sorti de l'enfance. Baillet l'a compté, sur cette autorité, au nombre des enfans célèbres.

* FELINUS-SANDEUS, jurisconsulte, vivoit au commencement du 16e siècle: il fut auditeur de Rote sous Alexandre VI. On a de lui une *Histoire abrégée d'Alfonse*, roi d'Aragon, qui n'est réellement qu'un recueil de diverses pièces ou de centons de saint Antonin, de Pie II, de Blondus, de Pogge, etc. Maquardhus Freherus a donné cette pièce au public.

FÉLIPIQUE-BARDANES. *Voy.* PHILIPPIQUE.

I. FÉLIX, proconsul et gouverneur de Judée, frère de Pallas, affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J. C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Ce fut devant lui que saint Paul comparut. Néron le rappela de la Judée, qu'il pilloit et tyrannisoit.

II. FÉLIX. *Voyez* MINUTIUS.

III. FÉLIX Ier (saint), pape après saint Denys, en 269, mourut martyr le 1er janvier 274. Il nous reste de ce pontife un fragment de la *Lettre* qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius et Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine et d'Ephèse. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

IV. FÉLIX II, archidiacre de l'Église romaine, intrus sur le siége pontifical en 355, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libère, en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance auroit voulu que Libère et Félix gouvernassent tous deux l'Eglise de Rome, et que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria

tout d'une voix : « Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'un Evêque. » Félix, forcé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365 ou 66. Quelques savans le regardent moins comme un antipape que comme évêque-vicaire du pape Libère. Mais il n'est pas prouvé que celui-ci eût consenti qu'on le mît à sa place.

V. FÉLIX III, Romain, bisaïeul de saint Grégoire-le-Grand, élu pape après Simplicius en 483, commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, et anathématisa ceux qui le recevoient. Acace, de Constantinople, troubloit alors l'Eglise, il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur ; mais apprenant qu'il ne cessoit de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étoient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut le 25 février 492. C'est le premier pape qui ait employé l'indiction dans ses lettres.

VI. FÉLIX IV, natif de Bénévent, monté sur la chaire de Saint-Pierre après le pape Jean I, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric, gouverna l'Eglise avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase le bibliothécaire. *Voyez* Nicolas, n° VIII.

VII. FÉLIX V. *Voyez* Amédée VIII, n° III.

VIII. FÉLIX (saint), prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dèce et Valérien. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église ; mais son humilité s'y opposant, il passa le reste de ses jours en paix, dans un petit coin de terre qu'il labouroit lui-même. Son père lui avoit laissé de grands biens, qu'il perdit durant la persécution. Quand la paix eut été rendue à l'Eglise, il ne tenoit qu'à lui de rentrer dans ses biens ; mais il aima mieux vivre et mourir pauvre. Il prit à loyer un arpent et demi d'assez mauvaise terre, dont il fit un jardin pour en partager les légumes avec les pauvres. Il n'avoit point de domestique, se bornoit à un seul habit ; et quand par hasard il en avoit deux, il donnoit le meilleur au premier mendiant qu'il rencontroit, et se couvroit de ses haillons. Il mourut vers l'an 256, et fut honoré comme un saint à Nole, d'où son culte passa en Afrique.

† IX. FÉLIX, évêque d'Urgel en Catalogne, ami d'Elipand, évêque de Tolède, soutenoit, comme lui, que J. C. est fils adoptif. Voici ce qui l'entraîna dans cette opinion : les mahométans, dont l'Espagne étoit alors remplie, traitoient d'idolâtres tous ceux qui reconnoissoient quelque nombre dans la divinité. « Ils reconnoissoient, dit l'abbé Pluquet, Jésus-Christ comme un grand prophète qui avoit l'esprit de Dieu ; mais ils ne pouvoient souffrir qu'on dît que J. C. étoit Dieu et fils de Dieu par sa nature. Les juifs étoient alors, et sont encore aujourd'hui, dans les mêmes principes. Pour répondre à ces difficultés sans altérer le dogme de l'unité de Dieu, les chrétiens d'Espagne disoient que J. C. n'étoit pas fils de Dieu par sa nature, mais par adoption. Il paroit que cette réponse avoit été admise par des prêtres de Cordoue, et qu'elle étoit assez communément reçue en Espagne. Elipand, qui avoit été disciple de Félix d'Urgel, le consulta

pour savoir ce qu'il pensoit de J. C. et s'il le croyoit fils naturel ou adoptif. Félix répondit que J. C., selon la nature humaine, n'étoit que le fils adoptif ou nuncupatif, c'est-à-dire de nom seulement, et soutint son sentiment dans ses écrits. J. C. étant, selon Félix d'Urgel, un nouvel homme, devoit avoir aussi un nouveau nom. Comme dans la première génération, par laquelle nous naissons selon la chair, nous ne pouvons tirer notre origine que d'Adam, ainsi, dans la seconde génération, qui est spirituelle, nous ne recevons la grace de l'adoption que par J. C. qui a reçu l'une et l'autre, la première de la Vierge sa mère; la seconde en son baptême. Jésus-Christ, dans son humanité, est fils de David, fils de Dieu: or, il est impossible, disoit Félix, qu'un homme ait deux pères selon la nature; l'un est donc naturel et l'autre adopté. » Les opinions de Félix d'Urgel furent condamnées aux conciles de Ratisbonne en 792, de Francfort en 794, et de Rome en 799. Félix fut dépossédé de l'épiscopat dans cette dernière assemblée, et relégué à Lyon, d'où il écrivit à son peuple d'Urgel une *Lettre* qui contenoit l'abjuration de son système. Il mourut vers l'an 818. — On connoît encore un saint Félix, capucin de Rome, qui fut frère quêteur.

* X. FÉLIX, rhéteur, Gaulois d'origine, après avoir professé la rhétorique à Clermont en Auvergne, vint se fixer à Rome vers l'an 532. On croit qu'il y continua la profession de rhéteur; il s'y distingua sur-tout comme grammairien. Ce fut en cette qualité qu'il fut chargé de corriger les sept livres d'humanités d'un autre Félix surnommé *Capella*. C'est ce qu'on apprend par une note écrite de sa main au bas de l'exemplaire corrigé, dont le manuscrit existoit dans la bibliothèque de Parme. Il mourut dans la 30e année du 6e siècle. Il avoit composé plusieurs ouvrages relatifs à sa profession, qui ont été perdus.

I. FELL. *Voyez* Fox, n° II.

† II. FELL (Jean), évèque d'Oxford en 1675, né en 1625, mort le 12 juillet 1686, à 61 ans, fut sincèrement attaché à la famille royale de Stuart. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connoissances très-étendues. Dans le temps de la révolution en 1660; il reparut, et fut récompensé de son zèle pour son roi par des bénéfices, et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le premier volume des *Rerum Anglicarum scriptores*, à Oxford, 1684, in-fol.: la mort l'empêcha de continuer cette utile collection. Il avoit donné, avec Péarfon, une très-belle édition de saint Cyprien, à Oxford, 1682, in-fol., avec des remarques savantes. Son *nouveau Testament grec, avec les Variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé. Il a le premier publié le petit Traité grec d'Eratosthène, intitulé les Catastérismes, à la suite des phénomènes d'Aratus, etc., à Oxford, 1672. (*Voyez* Eratosthène.) Modeste autant que savant, Fell n'a pas seulement voulu que son nom parût à la tête de ce recueil, si important pour l'ancienne astronomie.

* III. FELL (Jean), ministre dissident, né en 1732 à Cockermouth au comté de Cumberland, fut destiné à la profession de tailleur, qu'il suivit à Londres pendant quelque temps; mais son goût pour la littérature perçoit dès ce temps, et la libéralité d'un de ses parens le mit en état de faire des études dans une académie. Il fut ensuite pasteur d'une congrégation à Becclès, près

d'Yarmouth, puis il tint une école au comté d'Essex. Il y passa quelques années, et prit ensuite une place de professeur à Homerton dans une académie de dissidens : mais, peu après son entrée dans cette maison, il s'éleva des contestations entre lui et les chefs de l'institution, et il fut congédié. Fell reçut de ses amis quelques avances d'argent, à l'aide desquelles il se soutint, et il les remboursa du produit d'un Cours de théologie qu'il fit *sur l'évidence du christianisme.* Mais le chagrin du traitement qu'il avoit essuyé le conduisit bientôt au tombeau. Le docteur Hunter acheva ses leçons, et les publia. Les œuvres de Fell sont, Une *Réponse à l'Essai de M. Farmer sur les démoniaques*; une autre *Réplique* à l'ouvrage du même théologien sur l'idolatrie de la Grèce et de Rome; un *Essai sur l'amour de la patrie;* le *Protestantisme pur*; une *Lettre à M. Burke sur le Code pénal;* un *Essai sur la grammaire anglaise*, et d'autres ouvrages.

I. FELLER (Joachim-Frédéric), secrétaire du duc de Weimar, né à Leipsick en 1673, passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savans et les bibliothèques; il se maria en 1708, et mourut en 1726, à 53 ans. On a de lui, I. *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, Iène, 1714, in-4°. II. *Miscellanea Leibnitiana*, Leipsick, 1717, in-8°. III. *Généalogie de la maison de Brunswick*, en allemand, 1718, in-8°. Ses ouvrages sont plus connus en Allemagne qu'en France.

† II. FELLER (Franç-Xav. de), ex-jésuite, né à Bruxelles le 18 août 1735, d'un secrétaire, professa la rhétorique à Liège, à Luxembourg, à Turnau en Hongrie, et parcourut ensuite en observateur l'Italie, la Pologne, l'Autriche et la Bohême. Après l'extinction de sa société en 1773, il prit le nom de *Flexier de Reval,* qu'il abandonna ensuite pour celui de *Feller.* C'est sous ce dernier nom qu'il publia à Luxembourg un *Journal historique et littéraire*, depuis 1774 jusqu'à 1794, qui avoit avant pour titre : *Clef des cabinets.* L'auteur y parut assez instruit de la politique et de la littérature, mais encore plus rempli de bile contre tous ceux qui ne partageoient pas ses opinions. Sa feuille périodique ne fournissant pas à tous ses besoins, il y suppléa par la contrefaçon des ouvrages qui avoient le plus de vogue. Il commença par le Dictionnaire géographique de Vosgien, et finit par ce Dictionnaire historique, dont il a donné trois éditions sous son nom, l'une en 1781, en 6 vol. in-8°, l'autre en 1797, et la dernière a paru depuis sa mort, en 8 vol. Quoique Feller fût regardé comme un oracle par plusieurs de ses confrères, quelques-uns le désapprouvèrent. Sa piraterie leur parut d'autant plus odieuse, qu'avant de donner sa contrefaçon, il avoit, pendant deux ans, décrié, dans son *Journal*, le livre même dont il vouloit s'emparer. Pour mettre le comble à une conduite si étrange, il prit le prétexte de la religion, comme si l'auteur du Dictionnaire avoit voulu l'attaquer. Liège étoit le lieu ordinaire de son domicile; lors de la révolution de cette principauté, en 1789, il passa quelques années à Mastricht, et, après la retraite des Autrichiens de la Belgique, en 1794, il se rendit chez le prince-évêque de Paderbon, qui le retint quelques années chez lui; et en 1797, il passa à Ratisbonne près de l'évêque de Ratisbonne, où il mourut le 23 mai 1802. On a encore de lui, I. *Jugement d'un écrivain protestant touchant le livre de Justinus Fébronius*, Leipsick, in-8°, 1771; c'est une réfutation de l'ou-

vrage de Hontheim, évêque de Liège. II. *Lettre sur le dîner du comte de Boulainvilliers.* III. *Examen critique de l'Histoire naturelle de M. de Buffon*, 1773. C'est surtout sa théorie de la terre que l'auteur attaque dans cet écrit. IV. Nouvelle édition de la *Traduction* de l'ouvrage anglais de milord Jenyns sur l'évidence du christianisme, in-12, Liège, 1779. L'ouvrage de Soame Jenyns fut traduit de l'anglais par Le Tourneur; en le faisant réimprimer, Feller y ajouta des notes et des observations, sous le nom pseudonyme de Flexier de Reval. V. *Observations philosophiques sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes*, 1771, réimprimées à Liège en 1788. Feller s'efforce de prouver que le mouvement de la terre n'est point démontré, et que la pluralité des mondes est impossible. De La Lande a combattu cet ouvrage. VI. *Examen impartial des époques de la nature de M. de Buffon*, Luxembourg, 1780, in-12. Il obtint une quatrième édition à Mastricht en 1792. VII. *Catéchisme philosophique*, ou *Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne*, Paris, 1777, in-8°. Le ton n'en est ni assez modéré ni assez modeste. VIII. *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, 1778, in-12. L'auteur a de la chaleur et de l'énergie, mais son style manque de pureté, et quelquefois de précision. IX. *Observations sur les rapports physiques de l'huile avec les flots de la mer*, 1778, in-8°. X. Feller a laissé encore un grand nombre d'ouvrages manuscrits. On ne peut nier qu'il ne fût très-laborieux. Sa mémoire étoit prodigieuse. Il possédoit diverses connoissances en théologie, en physique, en histoire, en géographie. Il avoit des mœurs pures, quoique son métier de contrefacteur ne le fit pas présumer. Il se fit beaucoup d'ennemis par ses critiques, et par ses dénonciations.

FELLON (Thomas-Bernard), jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avoit du talent pour la poésie latine. On connoît ses poëmes, intitulés *Faba arabica; Magnes.* Le premier se trouve dans les *Poëmata didascalica* de l'abbé d'Olivet. On a encore de lui, I. *Oraisons funèbres de monseigneur le duc de Bourgogne* et *de Louis XIV.* II. *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12. III. *Le Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales, rajeuni et abrégé en trois volumes in-12.

I. FELTON (Jean), gentilhomme anglais, très-zélé pour la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclaroit hérétique la reine Elizabeth. Felton fut pendu en 1570. On le détacha de la potence pendant qu'il étoit encore en vie; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu; ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur; et, après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. — Thomas Felton, son fils, religieux minime, périt également du dernier supplice, avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

II. FELTON (Jean), Anglais, irrité contre le duc de Buckingham, qui lui avoit refusé une compagnie d'infanterie, forma le dessein de s'en venger à quelque prix que ce fût Comme le duc étoit sur le point de partir (le 2 septembre 1728), pour l'expédition de La Rochelle, ayant trouvé le moyen de l'approcher, il lui donna un coup de couteau, qui alla jusqu'aux poumons. Le duc re-

tira promptement le couteau, et tomba mort, en s'écriant : « Le scélérat m'a tué. » L'assassin, loin de se cacher, se promenoit tranquillement devant la maison où il avoit commis l'assassinat. Il fut pris, et s'avoua coupable sans hésiter. Il reconnut pourtant enfin l'atrocité de son crime, et pria qu'on aggravât son supplice, en lui faisant couper la main ; mais on se contenta de le faire pendre.

* III. FELTON (Henri), théologien anglais, mort en 1759, principal d'Edmund Hall à Oxford, et précepteur du duc de Rutland, a dédié à ce seigneur un petit volume très-intéressant, intitulé *Dissertation sur la lecture des auteurs classiques, et sur l'art de se former un style exact.* Felton a donné encore un autre volume de *Sermons.*

* IV. FELTON (Jarry), architecte russe, mort à Saint-Pétersbourg en 1801, s'étoit attaché longtemps au comptoir de construction. C'est comme tel qu'il fut employé à celle du *Palais d'hiver ;* c'est lui qui a fini la *grande façade de l'académie*, et le *grand escalier* de ce bâtiment, qui lui acquit la réputation d'un célèbre architecte. Il fut pendant plusieurs années directeur de l'académie.

* FENDIUS *ou* FENDT (Melchior), médecin, né en 1486 à Nordlingen en Souabe, enseigna son art ainsi que la philosophie dans l'université de Wittemberg pendant quarante ans. Il y mourut en 1564. Il a écrit plusieurs ouvrages, mais on n'a publié que deux *Oraisons : De dignitate et utilitate artis medicæ ; De appellationibus panum.* Elles se trouvent dans le IVe tome des Déclamations de Philippe Melanchthon, imprimées à Wittemberg en 1548, in-8°.

FENEL (Jean-Basile-Pascal), né à Paris le 8 juillet 1695, fut élevé sous les yeux de Ménage, qui dirigea ses études. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il se livra à tous les genres de connoissances, et en acquit d'étendues en mathématiques, en histoire et en antiquités. L'académie des inscriptions le reçut au nombre de ses membres en 1744. Il y lut divers *Mémoires* sur les opinions des anciens philosophes concernant la résurrection, et la religion des Gouris. On lui doit encore, I. Un *Mémoire sur la force du cabestan*, que l'académie des sciences a fait imprimer dans son recueil. II. Un autre *sur la conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis.* L'académie de Soissons couronna cet écrit en 1755. III. *Mémoire sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Philippe-le-Bel jusqu'à celle de Charles V.* Celui-ci obtint le prix de l'académie des inscriptions. IV. Il a laissé en manuscrit des *Matériaux* pour une *Histoire de la ville de Sens*, et pour une *autre du Paganisme.* Il avoit aussi le dessein d'écrire l'Histoire des arts. Fenel mourut le 19 décembre 1753, d'une faim vorace qu'aucun aliment ne put apaiser.

† I. FÉNÉLON (Bertrand DE SALIGNAC, marquis de) a donné la *Relation du siége de Metz*, 1553, in-4° ; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8°. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrites, 2 vol. in-fol. ; elles étoient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Pendant qu'il étoit ambassadeur en Angleterre, Charles IX voulut l'engager à écrire à la reine Elizabeth les raisons qu'il avoit eues pour ordonner le massacre de la Saint-Barthélemi. « Sire, répondit-il, je deviendrois complice de cette terrible exécution, si je tâchois de la colorer. V. M. peut s'adres-

ser à ceux qui la lui ont conseillée. » Il se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1559. Il étoit de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai, dont nous allons parler. Cette maison, qui existoit avant l'an 1000 dans le Périgord, où est située la terre de Salignac, à deux lieues de Sarlat, est connue par les alliances les plus illustres. *Voyez* HENRI IV, n° XIII, vers le commencement.

† II. FÉNÉLON (François DE SALIGNAC DE LA MOTTE) naquit au château de Fénélon en Querci, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'état et dans l'Église. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talens. Le marquis de Fénélon, son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides; les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusemens. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissemens et les caresses du monde ne corrompissent une ame si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronçon, supérieur de Saint-Sulpice à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, trois ans après, la direction des nouvelles catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi, ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il convertit beaucoup de monde. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Ce choix fut si applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. « Fénélon, dit un historien, devint l'homme à la mode et le saint de la cour. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il étoit souhaité par-tout. » Fénélon orna l'esprit du duc de Bourgogne, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire français. Ses services ne restèrent point sans récompense : il fut nommé, en 1695, à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta, dit madame de Sévigné, « qu'il ne pouvoit regarder comme une récompense une grace qui l'éloignoit du duc de Bourgogne. » Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donneroit seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valery, et son petit prieuré persuadé qu'il ne pouvoit posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissoit, il se formoit un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il s'étoit lié avec madame Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une ame pure, éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme excitèrent le zèle des théologiens, et sur-tout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, alors son rival, condamnât madame Guyon avec lui, et

souscrivît à ses instructions pastorales. Fénélon ne voulut sacrifier ni ses sentimens, ni son amie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochoit, en publiant son livre de l'Explication des maximes des saints, 1697, in-12. Le style en étoit pur, vif, élégant et affectueux; les principes y étoient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyoit un homme qui craignoit également d'être accusé de suivre Molinos, et d'abandonner sainte Thérèse; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans le livre de Fénélon bien des maximes qui s'éloignoient du langage des vrais mystiques, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de Montan et de Priscille, prodigués à Fénélon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « Bossuet, a dit un bel esprit de ce siècle, eut raison d'une manière trop dure, et Fénélon mit de la douceur même dans ses torts. » L'archevèque de Cambrai écrivit beaucoup pour se défendre, et pour s'expliquer lui-même; mais ses livres ne purent empêcher que madame de Maintenon ne l'abandonnât, que Louis XIV ne l'exilât dans son diocèse au mois d'août 1697, que ses Maximes ne fussent envoyées au saint-office, et qu'Innocent XII ne les condamnât. Fénélon rassembla ses diocésains, auxquels il déclara hautement qu'il se soumettoit sans aucune restriction. « A Dieu ne plaise, leur dit-il, qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis de son troupeau. » Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avoient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avoit appris avec la même tranquillité. « J'aurois bien peu profité de mes livres, dit-il, si je n'avois pas appris d'eux à savoir m'en passer. » Innocent XII le condamna enfin en 1699, après neuf mois d'examen. Ce pape avoit été moins scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : *Peccavit excessu amoris divini; sed vos peccastis defectu amoris proximi*........ Un poëme exprime dans les vers suivans ce que les gens sages devoient penser sur les disputes dont Fénélon fut l'occasion :

Dans ces fameux débats où deux prélats de France
Semblent chercher la vérité,
L'un dit qu'on détruit l'espérance;
L'autre que c'est la charité.
C'est la foi qui périt, et personne n'y pense.

Fénélon se soumit sans restriction et sans réserve. Il fit un *Mandement* contre son livre, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. « Il en coûte sans doute de s'humilier, disoit-il dans une *Lettre à l'évêque d'Arras;* mais la moindre résistance au saint-siége coûteroit cent fois plus à mon cœur. » Il suivit en tout le conseil qu'il avoit donné aux mystiques dans l'*Avertissement* de son livre, où il parle ainsi : « Que ceux qui se sont trompés pour le fond de la doctrine, ne se contentent pas de condamner l'erreur, mais qu'ils avouent l'avoir crue; qu'ils rendent gloire à Dieu; qu'ils n'aient aucune honte d'avoir erré, ce qui est le partage naturel de l'homme; et qu'ils confessent humblement leurs erreurs, puisqu'elles ne seront plus leurs erreurs, dès qu'elles seront humblement confessées. » Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, *un soleil porté par deux anges*, dont l'un fouloit aux pieds divers livres hérétiques, sur l'un desquels étoit le titre du sien. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut

dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple et le modèle de son clergé La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne; et lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant : « Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis. » On prétend qu'il auroit eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Fénélon mourut le 7 janvier 1715. Il est faux que dans ses derniers jours il ait penché pour une philosophie un peu sceptique. Voltaire, qui l'a prétendu, appuie son assertion sur un couplet qu'il lui attribue :

Jeune, j'étois trop sage
Et voulois trop savoir, etc.

Mais ces vers qu'il a tronqués, et qu'il donne en preuve du pyrrhonisme de Fénélon, sont tirés d'un *Cantique sur la nécessité de vivre en enfant, pour renoncer à la sagesse humaine*. Il suffit de les citer en entier pour détruire l'imputation de Voltaire.

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien.
Une heureuse ignorance
Est ma science;
Jésus et son enfance
Est tout mon bien.

Jeune, j'étois trop sage
Et voulois trop savoir;
Je n'ai plus en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Les différens écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de la plume de Fénélon, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son style est coulant, gracieux, pur, harmonieux. Ses principaux ouvrages sont, I. Les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour, et, selon d'autres, fruit de sa retraite dans son diocèse. Un valet de chambre, à qui Fénélon donnoit à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poëme épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, et il n'y en avoit encore que deux cent huit pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, et qui croyoit voir dans ce livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre, et il n'a pas été permis de la continuer tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avoit conservés de son précepteur. Fénélon passa toujours à ses yeux pour un bel esprit chimérique et pour un sujet ingrat. Son Télémaque acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins y cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils virent ce que Fénélon n'avoit peut-être jamais vu, madame de Montespan dans Calypso; mademoiselle de Fontanges dans Eucharis; la duchesse de Bourgogne dans Antiope; Louvois, dans Protésilas; dans Idoménée, le roi Jacques; Louis XIV, dans Sésostris. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions imaginées par le désœuvrement et la méchanceté, admirèrent dans ce roman moral toute la pompe d'Homère jointe à l'élégance de Virgile, tous les agrémens de la fable réunis à toute la force de la vérité.

La Mothe fit ces vers après l'avoir lu :

> Notre âge retrouve un Homère
> Dans ce poëme salutaire
> Par la vertu même inventé.
> Les nymphes de la double cime
> Ne l'affranchirent de la rime
> Qu'en faveur de la vérité.

« Avec *Télémaque*, dit l'approbateur de ce livre, on apprend à s'attacher inviolablement à la religion, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; à aimer son père et sa patrie; à être roi, citoyen, ami, esclave même, si le sort le veut. Trop heureuse la nation pour qui cet ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque et un Mentor! » Quelques gens de lettres, tels que Faydit et Gueudeville, fermant les yeux aux grandes beautés, et ne s'attachant qu'aux petits défauts, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, ne firent aucun tort à l'ouvrage. Ses meilleures éditions sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12 (ce manuscrit est maintenant à la bibliothèque impériale); et la plus belle est celle d'Amsterdam, en 1754, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a in-4° qui valent moins. Mais on distingue celle que Didot l'aîné publia en 1783, en 2 v. in-4°, et 2 vol. in-8°. Il en parut en même temps une autre en 2 v. grand in-4°. On en a fait des éditions à Roterdam, à Liège et ailleurs, où l'on explique, dans des notes satiriques, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin. Le président Cousin, censeur, approuva ce livre comme traduit fidèlement du grec. Le P. du Cerceau, dans sa Lettre critique sur l'Histoire des flagellans de l'abbé Boileau, relève assez vertement cette distraction du président, si connu par tant de bonnes traductions du grec, qu'il est difficile de croire qu'il en ait commis une ici. Il a paru en 1808 une traduction en vers latins du *Télémaque*, sous ce titre *Telemachidos libros XXIV e gallico sermone, Franc. de Salignac Fenelon, Cameracensis episcopi, in latinum carmen transtulit Stephanus Alexander Viel, presbyter in academiâ Juliacensi, studiorum olim moderator*, Lutetiæ Parisiorum; cette traduction latine est estimée. Les aventures de Télémaque ont encore été traduites en grec moderne par Démétrius Panagioti Govdelaas, avec des notes savantes; cette traduction a paru à Bude en 1801, 2 volumes in-8°. II. *Dialogues des morts*, en 2 vol. in-12. Le Télémaque, ou pour mieux dire, les principales réflexions du Télémaque, avoient été données pour thème au duc de Bourgogne; ces *Dialogues* furent composés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénélon les écrivoit tout de suite, sans préparation à mesure qu'il les croyoit nécessaires au prince; ainsi, on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées. D'ailleurs il vouloit mener son élève plutôt par le sentiment que par la dialectique. III. *Dialogues sur l'éloquence en général, et sur celle de la chaire en particulier, avec une Lettre sur la rhétorique et la poésie*, 1718, in-12. Les règles et les préceptes de la rhétorique se trouvent exposés, dans ces entretiens, d'une manière vive et agréable. L'auteur examine plusieurs questions intéressantes; il demande lequel vaut mieux pour le prédicateur, de composer, d'écrire et de prêcher de mémoire, ou bien de parler sans préparation, ou après

une préparation légère, en s'abandonnant aux mouvemens de son cœur. Il dit le *pour* et le *contre* sur cette question, qui paroit décidée aujourd'hui au tribunal des gens d'esprit; car autant des choses méditées, dit le P. Rapin, surpassent celles qu'on dit sans méditation, autant les choses écrites surpassent-elles celles qui sont méditées. Il blâma l'usage de diviser les sermons en plusieurs points; mais des gens très-éclairés le regardent comme utile à l'ordre et à la clarté du discours; et dans presque tous les genres d'ouvrages, ces divisions sont employées ou désirées. Sa *Lettre* adressée à l'académie française est un excellent morceau, qui ne dépare point les *Dialogues*. L'auteur du *Télémaque* avoit été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pélisson. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connoissance de la langue. IV. *Directions pour la conscience d'un roi*, composées pour le duc de Bourgogne. Cet ouvrage, que La Harpe appelle avec raison l'*Abrégé de la sagesse et le Catéchisme des princes*, échappa, on ne sait comment, aux flammes auxquelles Louis XIV l'avoit condamné avec les autres papiers qui furent trouvés dans la cassette du duc de Bourgogne. Mais il resta long-temps inconnu au public, et ce ne fut qu'en 1747, in-12, qu'il vit le jour. Il fut réimprimé en 1774, in-8°. Condillac l'inséra dans son Cours d'études pour l'instruction du prince de Parme. « Les leçons que donne l'histoire, dit-il, ne suffisent pas à un prince : il faut encore qu'il apprenne à se connoître; et c'est peut-être la chose la plus difficile à lui apprendre. Les *Directions* remplissent cet objet. Le respectable auteur de cet ouvrage avoit le génie qui met la vérité dans son jour, le courage qui ose la dire, et les vertus qui la font aimer..... » Il en a paru une nouvelle édition en 1805, 1 vol. in-18, précédée d'une notice instructive et bien écrite; elle est aussi plus correcte et mieux soignée que les précédentes. V. *Abrégé des Vies des anciens philosophes* : autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé; ce n'est même qu'un canevas qui ne laisse échapper aucune trace de la brillante imagination de l'auteur. Comme la vie de Socrate et de Platon ne se trouvoient pas dans cet ouvrage, le jésuite du Cerceau les ajouta. VI. Un excellent *Traité de l'éducation des filles*, in-12. VII. *Œuvres philosophiques*, ou *Démonstrations de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Il faut joindre à cet ouvrage les *Lettres sur divers sujets de religion et de métaphysique*, Paris, 1718, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avoit consulté, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, l'archevêque de Cambrai sur des points épineux qui intéressent tous les hommes, et auxquels peu d'hommes pensent. Il demandoit si l'on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte. Il faisoit beaucoup de questions de cette nature, en philosophe qui cherchoit à s'instruire; et l'archevêque répondoit en philosophe et en théologien. VIII. Des *Œuvres spirituelles*, en 4 vol. in-12. IX. Des *Sermons*, 1744, in-12, faits la plupart dans la jeunesse de l'auteur. On a dit qu'il n'y avoit point d'éloquence, si le cœur n'étoit point de la partie; et Fénélon faisoit entrer son cœur partout. Mais, s'il sent beaucoup, il raisonne assez peu. On diroit que ce sont des discours faits sans préparation; il s'y trouve des endroits très-pathétiques, mais il y en a de

négligés et de très-foibles. C'est ce mélange de beautés et de défauts, de force et de foiblesse, qui a fait placer ses *Sermons* dans le second rang. Fénélon avoit le talent de prêcher sur-le-champ ; mais cette facilité nuisoit à sa composition. Il écrivoit comme il parloit ; dès-lors il devoit écrire un peu négligemment. X. Plusieurs *Ouvrages* en faveur de la constitution *Unigenitus* et du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambrai ont prétendu très-faussement qu'il n'avoit pris parti contre le jansénisme que parce que le cardinal de Noailles s'étoit déclaré contre le quiétisme. Il y eut même un mauvais plaisant qui lui fit cette épitaphe :

> Ci gît qui deux fois se damna,
> L'une pour Molinos, l'autre pour Molina.

Les jansénistes ajoutoient qu'il vouloit faire sa cour au P. Tellier, leur ennemi ; « mais son ame noble et franche, dit d'Alembert, étoit incapable d'un tel motif. La douceur seule de son caractère, et l'idée qu'il s'étoit faite de la bonté suprême, le rendoient peu favorable à la doctrine du P. Quesnel, qu'il appeloit *impitoyable et désespérante.* » Pour le combattre, il consultoit son cœur. « Dieu, disoit-il, n'est pour eux que l'Etre terrible ; il est pour moi l'Etre bon et juste. Je ne puis me résoudre à en faire un tyran, qui nous ordonne de marcher, en nous mettant aux fers, et qui nous punit, si nous ne marchons pas. » Mais il ne pouvoit souffrir qu'on les persécutât. « Soyons à leur égard, disoit-il, ce qu'ils ne veulent pas que Dieu soit à l'égard des hommes, pleins de miséricorde et d'indulgence. » On lui représentoit que les jansénistes étoient ses ennemis déclarés, et qu'ils n'oublioient rien pour décrier sa doctrine et sa personne : « C'est une raison de plus, répondoit-il, pour les souffrir et leur pardonner. » Quant au cardinal de Noailles, Fénélon écrivoit en 1714, c'est-à-dire un an avant sa mort : « Je suis véritablement affligé lorsque je me représente toutes ses peines : je les ressens pour lui. Je ne me souviens du passé que pour me rappeler toutes les bontés dont il m'a honoré pendant tant d'années. Tout le reste est effacé, Dieu merci, de mon cœur. » XI. Quelques autres *écrits*, et un grand nombre de *Lettres*. Fénélon avoit fait, pour les princes ses élèves, une excellente *Traduction* de l'Enéide de Virgile ; mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version étoit dans le style du Télémaque ! Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la Vie de son illustre maître, in-12, à La Haye, 1724. Les curieux qui la consulteront ne pourront s'empêcher d'aimer Fénélon et de le pleurer. M. L. F. Bausset, ancien évêque d'Alais, membre du chapitre impérial de Saint-Denys, en a donné récemment une, composée sur les manuscrits originaux, en 3 vol. in-8°, qui a eu beaucoup de succès. Une des maximes de Fénélon étoit « qu'il falloit plus aimer sa famille, que soi-même ; sa patrie, que sa famille ; et le genre humain, que sa patrie. » — Il recevoit les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchoit pas de ridicule. « La politesse est de toutes les nations, disoit-il, les manières de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes de leur nature. » — Un des curés de son diocèse se plaignoit de n'avoir pas pu abolir les danses les jours de fêtes. « Monsieur le curé, lui dit Fénélon, ne dansons point ; mais permettons à ces pauvres gens de danser : pourquoi les empêcher d'oublier un moment qu'ils sont malheureux ? » Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendoit pas assez

de justice à son érudition. Le caractère de ces deux prélats fut bien saisi par la reine de Pologne, femme du roi Stanislas, devant laquelle on agitoit la question : lequel de Bossuet ou de Fénélon avoit rendu de plus grands services à la religion. « L'un la prouve, répondit-elle, et l'autre la fait aimer. » Louis XVI a fait faire la statue de Fénélon en marbre, en 1777, par M. Le Comte. On a réuni les *Œuvres* de Fénélon en 9 vol. in-4°, Paris, 1787, 1792. M. l'abbé Jauffret a donné un Recueil des Œuvres choisies de ce prélat, Paris, 1799, 6 vol. in-12. En 1807, on a publié les *Sermons choisis* de Fénélon, 1 vol. in-12 : on y a fait entrer son *Discours* pour le *sacre de l'électeur de Cologne*. Il est écrit avec énergie et sensibilité.

III. FÉNÉLON (Gabriel-Jacques DE SALIGNAC, marquis de), neveu du précédent, nommé ambassadeur ordinaire en Hollande, en mai 1724, ambassadeur extraordinaire au congrès de Soissons, à la fin d'août 1727, fit aimer dans ces deux places son esprit conciliant et l'aménité de son caractère. Devenu lieutenant-général en 1738, il se trouva, le 11 octobre 1746, à la bataille de Rocoux, où il reçut une blessure, dont il mourut le même jour, âgé d'environ 58 ans. Il étoit conseiller d'état d'épée, et chevalier des ordres du roi. Il avoit épousé, en décembre 1721, mademoiselle Le Pelletier, dont il eut le marquis DE FÉNÉLON, lieutenant-général des armées du roi.

* IV. FÉNÉLON (François-Louis DE SALIGNAC, marquis de LA MOTTE), capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis, frère du précédent, né en 1722, ne s'est fait connoître dans le monde littéraire que par une tragédie d'*Alexandre*, imprimée à Paris en 1761, in-8°.

* V. FÉNÉLON (J. B. A. DE SALIGNAC), né à Saint-Jean des Tellais en Dauphiné en 1714, prit très-jeune l'habit ecclésiastique, et rappela, par sa bienfaisance et sa piété, l'immortel archevêque de Cambrai, son grand-oncle; mais sans ambition, il ne prétendit pas aux dignités auxquelles ses vertus et son nom sembloient l'appeler. Sur la fin de ses jours, il conçut le projet d'affranchir de l'ignorance et des vices qui en découlent cette classe d'infortunés connus à Paris sous le nom de *petits Savoyards;* et depuis lors on l'appela leur évêque, titre dont il remplissoit envers eux les fonctions paternelles. Il attira ces malheureux par de nombreux bienfaits; et bientôt on le vit entouré d'une multitude d'enfans qui l'écoutoient avec le silence du respect et de l'admiration. Les Savoyards jusque-là ne s'étoient livrés qu'au travail de ramoneurs, qui ne les occupoit que pendant peu d'heures de la journée; il imagina aussi d'en faire des décrotteurs, leur donna des ustensiles nécessaires à ce métier, et les établit sur les quais et au coin des rues. On le vit souvent, dans les promenades, aller les interroger sur leurs profits et les moyens d'améliorer leur sort. Tant de vertus et de bontés ne purent faire pardonner son nom aux agens de la terreur, et l'abbé de Fénélon fut arrêté comme suspect, et conduit au Luxembourg. Les Savoyards se rassemblèrent aussitôt, et vinrent en masse à la convention, en janvier 1794, demander la liberté de leur père; ils ne purent l'obtenir, et il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 8 juillet 1794, à l'âge de 82 ans. Peu de jours avant sa condamnation, il écrivoit en ces termes à un jeune homme comblé de ses bienfaits : « Je suis fort tranquille dans ma prison, n'ayant, grace à Dieu, jamais rien fait qui mérite ce châtiment; on m'a incarcéré, et celui qui m'a arrêté

a commencé par me déclarer qu'il n'avoit aucun ordre contre moi personnellement, mais que, me trouvant au Calvaire, j'étois dans une maison suspecte. Je me regarde donc ici par un ordre de la divine providence, et je m'y soumets avec une entière résignation. »

*FÉNESTELLA vivoit du temps d'Auguste, et mourut dans la sixième année du règne de Tibère, comme nous l'apprennent Pline et la Chronique d'Eusebe. Il a écrit des *Annales*, dont il existe quelques fragmens, et un *Livre sur les magistrats romains*. Il existe un ouvrage sur le même sujet avec le nom de Fénestella, et qui n'est point de lui, mais d'André-Dominique Fiocchi de Florence.

FENOUILLOT DE FALBAIRE, (Charles-George), né à Salins en Franche-Comté le 16 juillet 1727, mort au mois de mai 1801, fournit quelques articles à l'Encyclopédie, et se consacra ensuite à l'art dramatique. Deux de ses pièces ont obtenu quelques succès, les *Deux Avares*, opéra joué en 1771, et l'*Honnête criminel*, titre auquel on a reproché avec raison une contradiction évidente, puisqu'un *criminel* ne peut être *honnête*; l'auteur y a substitué celui de la *Piété filiale*. C'est un drame en 5 actes, qui fut représenté en 1768, et qui offre sur la scène le fait pathétique du galérien Fabre. Cette pièce, malgré de grands défauts, fait toujours la plus vive sensation. (*Voy.* FABRE, n° V), Les autres pièces de Fenouillot sont: *Mélide ou le Navigateur*, opéra en trois actes; l'*Ecole des mœurs*, comédie en cinq actes, tombée à la première représentation; le *Fabricant de Londres*, drame, et *Jammabos ou les Moines Japonais*, tragédie. Le théâtre de cet auteur, publié en 1787, forme 2 vol. in-8°.

* FENSONI (Jean-Baptiste), de Faenza, ou plutôt de Brisighella dans la Romagne, profondément versé dans les lois, remplit à Rome plusieurs emplois importans. On a de lui divers *Commentaires sur les lois municipales de cette ville*, et d'autres ouvrages.

† FENTON (Elias), né à Shelton au comté de Stafford, élève du collége de Jésus à Cambridge, avoit été destiné à l'Église; mais le refus qu'il fit de prêter serment au roi Guillaume et à la reine Marie lui ferma cette carrière. Il fut précepteur dans une école au comté de Surrey, et à Sevenoaks au comté de Kent en 1710. Il fut ensuite secrétaire du comte d'Orrery, et précepteur de son fils. Lady Trumbull lui confia également l'éducation du sien; il mourut dans la terre de cette dame en 1730. Fenton occupe et mérite une place honorable parmi les poëtes anglais. Il publia un *Recueil de ses poésies* en 1707. Pope, après le brillant succès de sa traduction de l'Iliade, fut aussi engagé à faire celle de l'Odyssée. Il s'associa, pour cette entreprise, Broome et Fenton. Ce dernier fut chargé des livres 1er, 4e, 9e et 12e. L'éloge le plus flatteur pour ces deux auxiliaires est qu'on ne distingue point leur travail de celui de Pope. Fenton donna en 1723 sa tragédie de *Marianne*, qui lui valut pour sa part d'auteur près de mille livres sterling. On lui doit encore une *Vie de Milton*, écrite avec intérêt, et une superbe édition des Œuvres de Waller. Il joignoit à son mérite littéraire un caractère estimable. Né sans fortune, le plus jeune de douze enfans, il ne parvint dans la société que par la considération méritée de ses talens et de ses vertus. On a donné, à Paris, une édition de ses poésies, in-12.

* FÉRAIOLI (Nunzio), né à Nocera de Pagani en 1661, et mort

dans un âge fort avancé, fut élève de Luc Giordano. Il traita d'abord l'histoire ; il se livra ensuite au paysage, et imita Le Poussin, l'Albane, Paul Bril, Salvator Rose, Le Lorrain, conservant toujours une touche qui lui étoit particulière, et répandant sur ses ouvrages l'agrément d'une couleur lumineuse. Ses figures sont spirituelles ; pour animer ses paysages, il y introduisoit presque toujours des sujets tirés de la fable et de l'histoire. Il réussissoit sur-tout à faire bien sentir les différentes espèces des arbres.

FÉRANVILLE (Louis RONDELLE), avocat au parlement de Paris, mort dans cette ville en 1777, a publié divers *Mémoires* relatifs à sa profession, et un *Traité sur les droits de patronage et des hauts justiciers*, 1768, in-12.

* I. FÉRAUD (Raimond), gentilhomme et poëte provençal, mort vers l'année 1300, étoit religieux du monastère de Lérins, où il s'étoit, dit-on, retiré après avoir mené dans le monde une vie peu édifiante avec la dame de Curban, l'une des présidentes de la cour d'amour de Romanin. Il brûla toutes les chansons d'amour qu'il avoit composées dans sa jeunesse, et, pour les expier, traduisit du latin en rimes provençales, la *Vie d'Andronic*, fils du roi de Hongrie, connu sous le nom de saint Honorat de Lérins. Il fit aussi beaucoup de vers en l'honneur du roi Charles qu'il loue de la protection qu'il accordoit aux lettres et aux beaux-arts.

* II. FÉRAUD (Jean-François), associé de l'institut national pour la grammaire, né à Marseille en 1725, étudia sous les jésuites au collége de Belsunce, chez lesquels il fut admis en 1741, après deux années de probation et de noviciat. Envoyé à Besançon, il professa dans le collége de cette ville, d'abord la grammaire, et ensuite la rhétorique, puis s'adonna tout entier à l'étude de la théologie et de la philosophie scolastique. On a de lui, I. *Dictionnaire grammatical de la langue française*, 1761, in-8°, 1768, 2 vol. in-8°. L'orthographe des mots, avec ses variations, leur prononciation figurée, et peinte aux yeux, leur prosodie marquée par des signes caractéristiques, les règles de la construction et de la syntaxe, exposées brièvement et rendues sensibles par des exemples, les observations des grammairiens et celles de l'auteur, consignées à leur place dans l'ordre alphabétique ; telles sont les richesses grammaticales de ce Dictionnaire, dans lesquelles sont incorporés les travaux des premiers grammairiens français. II. *Dictionnaire critique de la langue française*, Paris, 1787, 1788, 3 vol. in-4°. Ce Dictionnaire peut suppléer à un grand nombre d'ouvrages, et il est le seul qui puisse être comparé avec quelque raison aux excellens Dictionnaires de Jonhson pour la langue anglaise ; de l'académie espagnole de Madrid, de l'académie italienne della Crusca, pour leurs langues respectives. Féraud, mort en 1807, a laissé un manuscrit de 3 vol. in-4°, qui contient des additions et des corrections pour son *Dictionnaire critique*.

III. FÉRAUD. *Voyez* FERRAUD.

FERAULT (Jean), né à Angers, procureur du roi au Mans vers 1510, a donné, entre autres, un *Traité latin des droits et priviléges du royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8°. Cet ouvrage est curieux et estimé.

† I. FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe et frère de Charles-

Quint, né à Médine en Castille, l'an 1503, épousa la princesse Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohème, et sœur de Louis-le-Jeune, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand, qui croyoit avoir des droits à sa succession, se fit couronner roi de Hongrie et de Bohème en 1527. Il fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint, son frère, ayant abdiqué l'empire, il lui succéda en 1558, âgé de 55 ans. Le pape Paul IV refusa de le reconnoître pour empereur légitime, parce que, disoit ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du saint-siége, étoit nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux espèces : le pape donna une bulle qui alloit réunir les deux partis, lorsque l'empereur mourut à Vienne le 25 juillet 1564. Ce prince vouloit donner la paix à l'Eglise. Il s'efforça de la conserver dans l'empire, fit une trève de huit ans avec le Turc, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemarck et de Suède. L'histoire lui reproche le meurtre de Martinusius, qui fut assassiné par son ordre. (*Voyez* MARTINUSIUS.) Un testament qu'il avoit fait vingt ans avant sa mort, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta, de loin, la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appeloit ses filles à la succession des royaumes de Bohème et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils; disposition qui a donné lieu, en 1740, à la prétention que la maison électorale de Bavière a formée sur ces royaumes: l'archiduchesse Anne, fille de Ferdinand Ier, ayant été mariée à Albert V, duc de Bavière. Outre cette princesse, Ferdinand laissa d'Anne, princesse de Hongrie et de Bohème, trois fils et neuf filles. Les fils sont : Maximilien, qui lui succéda sur le trône impérial; Ferdinand, surnommé le *Prudent*, comte de Tirol; Charles, archiduc de Gratz en Stirie. Il avoit eu un quatrième fils, nommé Jean, qui mourut à la fleur de son âge.

† II. FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Stirie, et petit-fils de Ferdinand Ier, né en 1578, roi de Bohème en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619. Les Bohémiens révoltés venoient de se donner à Frédéric V, électeur palatin, qu'ils avoient couronné. L'empereur attaqua le nouveau roi, le battit à la bataille de Prague en 1720, et le dépouilla de son électorat qui fut donné à Maximilien, duc de Bavière, qui avoit gagné cette bataille pour Ferdinand. Christiern IV, roi de Danemarck, s'unit avec d'autres princes pour soutenir le malheureux palatin. Tilli, l'un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au palatin, et força son défenseur le roi Christiern à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnèrent de la jalousie aux princes protestans d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave, le héros du nord, remporta une victoire signalée à Leipsick sur Tilli en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général de Gustave, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armées suédoises. L'empereur rompit le cours de ces victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut la paix

de Prague, et fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après dix-huit ans d'un règne toujours troublé par des guerres étrangères ou intestines, Ferdinand mourut à Vienne le 8 février 1637. Il eut de sa première femme, Marianne de Bavière, Ferdinand III, son successeur à l'empire; et Léopold-Guillaume, évêque de Strasbourg. Deux de ses filles épousèrent, l'une (Marianne) l'électeur Maximilien de Bavière; l'autre (Cécile-Renée) Uladislas, roi de Pologne. Il n'eut point d'enfans de sa seconde femme Eléonore, fille de Vincent, duc de Mantoue. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'ame, à sa prudence, à sa fermeté et à ses autres vertus. Il sembloit être au-dessus des événemens, dit un historien, et trouvoit jusque dans ses pertes les moyens de parvenir à ses fins. On pourroit lui reprocher trop d'ambition; mais les protestans, dont il vouloit rabaisser le pouvoir, ont sans doute exagéré ses défauts, en lui attribuant le projet de se rendre absolu dans tout l'empire. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, et de l'autorité impériale, s'il avoit eu pour l'une et l'autre un zèle plus réglé, et si la France et la Suède n'avoient donné des secours aux protestans. Ferdinand II professoit pour les prètres la vénération la plus profonde. « S'il m'arrivoit, disoit-il, de rencontrer en même lieu un ange et un religieux, le religieux auroit mon premier hommage, l'ange, le second. » Faut-il s'étonner d'après cela que deux jésuites, dont les noms ont acquis dans l'histoire d'Allemagne une triste célébrité, Lammerman et Weingartner, le gouvernassent despotiquement? Les princes catholiques eux-mêmes le lui reprochèrent à la diète de Ratisbonne. *Voyez* Histoire de Wallstein, par Herchenhahn.

† III. FERDINAND III, surnommé Ernest, fils aîné de Ferdinand II, né en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua partout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois: mais Bernard de Saxe, duc de Weimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III, que Gustave-Adolphe l'avoit été pour Ferdinand II. Ce général remporta quatre victoires en moins de quatre mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce règne qu'il l'avoit été sous le précédent. Il assiégea Ratisbonne, où l'empereur tenoit sa diète, et, sans un dégel, il s'en rendoit maître. Les Français s'étoient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi et ses troupes à la bataille d'Ordinghen, en 1643. Le duc d'Enguien, appelé depuis le grand Condé, força, l'année suivante, les retranchemens de Fribourg, et gagna en 1645 la bataille de Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avoient été vaincus après la mort de Gustave, onze ans auparavant. Torstenson, autre général suédois, pressoit l'Autriche d'un côté, tandis que Condé et Turenne l'assiégeoient de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie en 1648. Les traités signés, l'un à Osnabruck, l'autre à Munster, ont été long-temps le code politique et la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se

faisant céder la plus belle partie de la Poméranie ; le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire : les trois religions, romaine, luthérienne et calviniste, furent également autorisées. Il n'y eut que le saint-siége et le roi d'Espagne qui eurent à se plaindre de ces traités. L'empereur Ferdinand mourut en 1657. Généreux, doux, humain, religieux, ami des lettres, il fit du bien à ses peuples, récompensa les services et encouragea les arts ; mais on lui reproche de n'avoir pas toujours bien choisi ses favoris, et d'avoir rempli son conseil de mauvais politiques et d'esprits ambitieux qui furent cause, en partie, de ses malheurs. Ses femmes furent, 1°, Marie-Anne, fille de Philippe III, roi d'Espagne ; 2°, Marie-Léopoldine, fille de Léopold, duc de Tirol ; 3°, Eléonore, fille de Charles II, duc de Mantoue. Parmi ses enfans, nous ne citerons que Léopold-Ignace, depuis empereur, dont le frère aîné, Ferdinand, roi des Romains, mourut à 21 ans. Ils étoient l'un et l'autre du premier lit.

IV. FERDINAND Ier, roi de Castille et de Léon, dit *le Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alfonse, roi de Léon, et le tua en 1037. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de borne aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains, et Garcias perdit son royaume et la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné trente ans en Castille et vingt-huit dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute, trop commune alors en Espagne et en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils qui tous devinrent rois : faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

V. FERDINAND II, fils puîné d'Alfonse VIII, roi de Léon et de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit prisonnier leur roi Alfonse-Henriquez (*Voyez* ALFONSE, n° IX), et usa de sa victoire avec modération. Il mourut en 1187, après un règne de trente ans.

VI. FERDINAND III (saint), fils d'Alfonse IX, né l'an 1200, parvenu à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine Bérengère, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230, prit sur les Maures Cordoue, Murcie, Séville, Xerés, Cadix, Saint-Lucar, et mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Ce prince, cousin germain de saint Louis, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France, humilia les grands qui tyrannisoient les petits, purgea ses états des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un code, et donna une nouvelle face à l'Espagne. Clément X le mit, en 1617, au nombre des saints. Il étoit, depuis longtemps, dans la liste des bons rois et des héros.

† VII. FERDINAND IV, surnommé l'*Ajourné*, parce que, dans un accès de colère, il fit jeter du haut d'un rocher deux seigneurs

qui, s'il en faut croire des bruits populaires, avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparoître devant Dieu dans trente jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce siècle étoit celui des ajournemens; Clément V et Philippe-le-Bel avoient été aussi, dit-on, ajournés par le grand-maître des templiers. Ferdinand, parvenu au trône de Castille en 1295, mourut subitement en 1312, à 27 ans. Les premières années de son règne furent très-orageuses; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'étoit un prince violent et despotique.

* VIII. FERDINAND, roi de Portugal, mort en 1383, succéda en 1367 à son père Pierre-le-Justicier. Après la mort de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, il prit le titre de roi d'Espagne, ce qui causa une guerre entre lui et Henri de Transtamarre. Le prince Henri ravagea le Portugal, et n'accorda la paix à Ferdinand qu'à la condition d'épouser sa fille. Depuis, il désavoua ce mariage, et forma une alliance avec Jean de Gaunt, duc de Lancastre, qui prétendoit avoir des droits sur le trône de Castille. Cette guerre, très-malheureuse pour le Portugal, obligea Ferdinand à demander la paix. Cependant il en entreprit encore une autre, dans laquelle, secondé par les Anglais, il fut d'abord plus heureux; mais à la fin il se vit forcé de faire de nouvelles propositions qui furent acceptées.

† IX. FERDINAND V, dit *le Catholique*, fils de Jean II, roi d'Aragon, né à Sos, sur les frontières de la Navarre, épousa, en 1469, Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit l'*Impuissant*. Ce mariage joignit les états de Castille avec ceux d'Aragon. Ferdinand et Isabelle vécurent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formèrent une puissance, telle que l'Espagne n'en avoit pas encore vu. Ferdinand déclara la guerre à Alfonse, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, et termina cette guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade tentoit son ambition; il le conquit en 1492, après une guerre de huit ans. Ce royaume étoit le seul que les Maures eussent conservé en Espagne. Aboabdeli, le dernier roi, qui avoit détrôné son père Albohacen, défendit huit mois sa capitale; mais craignant de tout perdre s'il tardoit trop à se rendre, il se hâta de capituler. Il fut stipulé qu'on ne toucheroit ni aux biens, ni aux lois, ni à la liberté, ni à la religion des vaincus; que leurs prisonniers seroient rendus sans rançon, et que les juifs compris dans le traité, jouiroient des mêmes priviléges. Aboabdeli, malgré la douceur de ces conditions, versa des larmes en se tournant vers les murs de Grenade. « Tu as raison, lui dit sa mère, de pleurer comme une femme, puisque tu n'as pas su garder en homme une telle ville. » Grenade, bâtie par les Mahométans depuis près de cinq siècles, étoit peuplée, opulente, ornée de ce vaste palais des rois maures, dans lequel étoient les plus beaux bains de l'Europe, et dont plusieurs salles voûtées étoient soutenues sur cent colonnes d'albâtre. Le luxe et les richesses de cette ville furent probablement les instrumens de sa perte. Aboabdeli alla finir ses jours en

Afrique. C'est ainsi que finit en Espagne la puissance des Maures, après l'avoir dominée depuis environ 800 ans. Ferdinand étant maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, et de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquoit que la Navarre, qu'il envahit ensuite. Dans le même temps que ce prince faisoit des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvroit l'Amérique, et le faisoit souverain d'un nouveau monde. Ce n'étoit pas assez pour Ferdinand; il envoie en Italie Gonsalve de Cordoue, dit *le Grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français se rendoient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, qui leur cherchèrent chicane sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Henri VIII, roi d'Angleterre, étoit son gendre; il lui proposa la conquête de la Guienne. Le jeune roi envoya une armée, et son beau-père s'en servit pour conquérir la Navarre. Après cette usurpation, il chercha des titres pour la justifier : il ne put trouver qu'une bulle prétendue, qui excommunioit le roi de Navarre, et qui donnoit son royaume au premier occupant. Ferdinand, appelé *le Sage* et *le Prudent* en Espagne, en Italie *le Pieux*, n'eut en France et en Angleterre que le titre d'ambitieux et de perfide. Ces défauts ternirent ses grandes qualités, car on ne peut lui refuser d'avoir été le plus grand roi de son siècle, souple, adroit, laborieux, éclairé, connoissant les hommes et les affaires, fécond en ressources, prévoyant les événemens, faisant la guerre en roi. Ce monarque mourut âgé d'environ 63 ans, en 1516, au village de Madrigaléjo, d'une hydropisie, causée par un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avoit donné pour le rendre capable de faire des enfans. Il étoit fort superstitieux. On raconte que des astrologues ayant prédit qu'il mourroit dans Madrigal, ville de la Castille, il ne voulut jamais y mettre le pied, et que, traînant sa mélancolie de lieu en lieu, il vint mourir, sans y prendre garde, dans le village de Madrigaléjo. Les juifs furent chassés d'Espagne sous son règne, et ce bannissement eut quelques mauvaises suites; mais ce fut la seule plaie qu'il fit à l'Espagne. Il humilia la haute noblesse, rendit la force aux lois, réforma le clergé, diminua les impôts, donna les plus sages ordonnances, punit les magistrats prévaricateurs, découvrit un nouveau monde, conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, et les côtes d'Afrique. Ce n'étoit pas sans raison que Philippe II disoit : « C'est à lui que nous devons tout. » Mais lui-même ne dut pas peu à Gonsalve de Cordoue, envers qui il fut ingrat, et à Ximenès. (*Voy.* ces deux articles.) Ses conquêtes coûtèrent beaucoup à sa probité. Ses ambassadeurs lui rapportant un jour que Louis XII se plaignoit qu'il l'avoit trompé deux fois. — « Deux fois, interrompit Ferdinand, il en a bien menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix. » Un prince italien, son contemporain, disoit de ce monarque : « Avant de compter sur ses promesses, je voudrois qu'il jurât par un dieu en qui il crût. » « Il faut penser, dit un auteur estimé, que le surnom de *Catholique* fut un sobriquet : car assurément personne n'a moins possédé que lui l'esprit de religion... » Un historien d'abord trop accueilli, et ensuite trop dédaigné, Varillas, a tracé un portrait de Ferdinand, où il y a des choses bien vues : c'est ce qui nous engage à le placer ici, « Ferdinand, dit-il, ne perdit aucune occasion de profiter des fautes de ses

voisins, et de l'égarement de ses peuples. Il fit contribuer à l'établissement de son autorité les deux seuls accidens de sa vie qui la pouvoient ruiner : je veux dire la mort de sa femme, et la foiblesse de sa fille. Il devint l'aîné de sa maison par la mort de son frère dans une conjoncture où la couronne d'Aragon étoit absolument nécessaire pour arriver à celle de Castille; et son mariage avec la reine Isabelle ne fut pas tant un fruit de son choix, que du besoin qu'elle eut de son bras et de ses armes pour se mettre en possession d'un héritage qui lui étoit contesté. Il prévint ses rivaux et surmonta ses ennemis. Il vit un grand nombre de peuples, de mœurs différentes, sous un même gouvernement, et sut tourner contre les infidèles les armes de ceux qui les avoient levées contre lui. Il poursuivit avec une persévérance obstinée la guerre de Grenade, et se rendit maître de ce royaume par des voies qui n'ont point encore été reconnues : ensuite il partagea celui de Naples avec les Français, et leur enleva après leur portion, rendit inutiles tous les efforts qu'ils firent pour le recouvrer, leur suscita tant et de si formidables adversaires, qu'ils lui laissèrent prendre la Navarre, lors même qu'ils étoient en état de l'en empêcher. Il gagna des batailles en Afrique, y subjugua des royaumes, y retint des ports pour la sûreté du commerce, et les remplit de colonies juives dont il étoit sur le point de purger l'Espagne. Il pourvut à ce que ses successeurs ne manquassent point d'argent comme lui, en leur procurant toutes les richesses du nouveau-monde, et leur laissa tous les alignemens propres à fonder la monarchie universelle. Enfin il surpassa tous les princes de son siècle dans la science du cabinet; et c'est à lui qu'on doit attribuer le premier et souverain usage de la politique moderne. » Au reste, Roustan ne croit pas que les conquêtes faites en Amérique aient été aussi utiles à la monarchie espagnole que Varillas le pense. Les richesses que l'Espagne en tira lui donnèrent d'abord, il est vrai, une sorte d'éclat et de boufissure ; mais elles sapèrent les bases de sa puissance naturelle ; sa population, son commerce, ses manufactures. Des milliers d'artisans et de négocians abandonnèrent une fortune lente, mais sûre dans leur patrie, pour courir après une fortune brillante, mais souvent incertaine, dans le nouveau-monde. La plupart n'y trouvèrent qu'une mort précoce causée par le changement de climat, de nourriture et de mœurs. L'Espagne perdit beaucoup plus que ses colonies ne gagnèrent. Cet arbre épuisé par le grand nombre de ses rameaux ne présenta, après les règnes de Charles-Quint et de Philippe II, qu'un corps languissant. C'est ainsi que les hommes sont punis de leur ambition par leur ambition même. En invitant les sujets espagnols à préférer l'exploitation des mines à la culture des terres, le gouvernement se procura beaucoup d'or. Mais comme le prix de toutes les denrées nécessaires doubla bientôt en Europe, et a depuis décuplé, l'Espagne, quoique abondante en signes des richesses, n'en fut guère plus riche. C'est ce que Ferdinand ne prévit pas. Ce prince ne laissa que des filles. Jean, son fils, étoit mort avant lui, d'une chute de cheval. Des quatre princesses qu'il eut d'Isabelle, l'aînée et la troisième épousèrent successivement Emmanuel, roi de Portugal ; Catherine, la dernière, Henri VIII, roi d'Angleterre ; et Jeanne, la seconde, Philippe, archiduc d'Autriche, héritier, par sa mère, des dix-sept provinces des Pays-Bas et du comté de Bourgogne, et qui devoit encore ajouter à cette grande succession, après la mort de l'empereur Maxi-

milien son père, tout le patrimoine de la maison d'Autriche. Jeanne n'eut pas la force d'esprit de son père. Son cerveau se dérangea, et Philippe, pour la dépouiller des droits qu'elle lui avoit apportés, rendit public un accident dont il étoit en partie la cause, et qu'il auroit dû cacher avec soin. Ainsi Ferdinand, si heureux au dehors, si le bonheur des rois consiste dans la réussite des projets criminels, dans l'étendue de la puissance, dans l'abaissement et la servitude des peuples, eut des chagrins domestiques qui répandirent l'amertume sur ses derniers jours. Le surnom de *Catholique* lui fut donné par le pape, après l'expulsion des Maures, et ses successeurs en ont fait un titre héréditaire aux rois d'Espagne. Ferdinand, dit un publiciste, fut un homme extraordinaire : on ne lui donnera point le titre glorieux de grand homme; il n'appartient qu'aux bienfaiteurs des nations. Il parut n'avoir qu'un seul objet en vue, l'agrandissement de ses états; mais le fanatisme ou la passion de l'autorité lui firent faire de très-grandes fautes. Il voulut étendre son empire sur les consciences et créa l'horrible tribunal de l'inquisition. Il ne prévit pas qu'il mettroit ses successeurs sous l'influence du sacerdoce, et que, laissant à l'autorité ecclésiastique le droit de prononcer sur des crimes réels et imaginaires, il anéantissoit l'autorité civile, et rendoit le trône le marche-pied de l'autel. L'intolérance lui fit expulser les juifs de son royaume; il eût mieux valu, par des lois douces et protectrices, en faire des hommes industrieux et de bons citoyens. Ferdinand vécut dans un siècle fécond en grands hommes, et il les fit servir à sa gloire. Il dut le nouveau-monde au génie de Colomb, à l'audace intrépide des Cortès, des Pizarres; Gonsalve de Cordoue lui conquit le royaume de Naples; et Ximénès, sorti des ténèbres du cloître, tint d'une main ferme les rênes de l'administration. (*Voyez* CANNAMARÈS.) Son Histoire a été écrite en 2 vol. in-12, par l'abbé Mignot.

X. FERDINAND VI, surnommé *le Sage*, né en 1713, de Philippe V, et de Marie de Savoie, sa première femme, monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1746. Quoique Philippe V aimât tous ses enfans, il disoit souvent que Ferdinand étoit le meilleur. En effet, ce prince, naturellement bon, tranquille et doux, ouvrit son règne par des actes de bienfaisance. Il fit rendre la liberté aux prisonniers, pardonna aux contrebandiers et aux déserteurs, et assigna deux jours dans la semaine pour faire rendre justice à ses sujets. Il prit part à la guerre de 1741, et sur-tout à la paix signée en 1748, qui procura la couronne des Deux-Siciles à un de ses frères, et à l'autre, les duchés de Parme et de Plaisance. Il profita de ce calme passager pour extirper les abus introduits dans les finances, rétablit la marine, abolit le tribunal de la Nonciature, onéreux à l'état, réforma le clergé régulier, et protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins, les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état portèrent l'abondance dans les campagnes. Charles III son frère soutint dignement ses entreprises. Ferdinand VI mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759. Il avoit épousé en 1728 Marie-Magdelaine-Thérèse, infante de Portugal, qui avoit beaucoup d'ascendant sur lui.

Sa santé foible et délicate l'obligea quelquefois de laisser gouverner les ministres que cette princesse lui donnoit, et qui n'étoient pas toujours favorables à la France.

XI. FERDINAND Ier, roi de Naples et de Sicile, succéda en 1458 à Alfonse d'Aragon, qui avoit réuni ces deux royaumes quelques années auparavant. Ferdinand eut de grands démêlés avec le pape Innocent VIII, et entra dans la ligue contre Charles VIII, roi de France. Il mourut en 1494, dans sa soixante et dixième année, détesté de tous ses sujets pour ses débauches, ses cruautés et ses exactions, laissant sur le trône un fils aussi méchant que lui. « L'un et l'autre firent périr, dit le P. Fabre, un grand nombre de prélats et de personnes de qualité, par le fer, par de longues prisons et par le poison.» Cependant Ferdinand protégea le commerce et les arts. Sous son règne s'établirent à Naples les manufactures de soie, de draps et de brocarts, et l'imprimerie qui y fut portée par Arnaud de Bruxelles. Il réforma les tribunaux et améliora l'instruction publique. Il fut auteur d'un acte de clémence qui servit de motif à l'institution d'un nouvel ordre de chevalerie. Son beau-frère Morino Marzano conspira contre ses jours; mais le complot fut découvert. On conseilloit à Ferdinand de l'envoyer au supplice; il lui fit grace, pour n'avoir point à se reprocher le deuil de sa sœur, et institua en mémoire de ce pardon l'ordre de l'Hermine, animal dont la propreté est extrême, avec cette devise: *Malo mori quàm fœdari.* Cet emblème et cette devise furent ensuite adoptés en France par les états de Bretagne.

† XII. FERDINAND Ier, grand-duc de Toscane, successeur de son frère François II, mort en 1587, gouverna son petit état avec sagesse. Dès le commencement de son règne, il le délivra d'une multitude innombrable de bandits qui s'étoient tellement fortifiés, qu'ils y avoient formé des habitations. La Méditerranée étoit infestée par les corsaires, qui venoient sans cesse ravager les côtes d'Italie, et qui troubloient le commerce par leurs pirateries continuelles. Ferdinand, pour remédier à ces désordres, équipa une flotte, leur donna la chasse, remporta sur eux de grands avantages, leur enleva plusieurs navires, et les poursuivit jusqu'en Afrique, où il se rendit maître de quelques places qu'il fit raser. Ses succès furent si grands, que peu s'en fallut que sa flotte ne prît Famagouste en Chypre. Animé par tant d'avantages, il voulut se délivrer entièrement du joug des Espagnols, et agit avec tant d'adresse et de prudence, qu'il vint à bout de les faire sortir des terres de sa domination. Ami de la justice, il prit toujours le parti des princes injustement persécutés, et les aida de ses conseils et de ses trésors. La France lui a obligation de l'argent qu'il prêta généreusement à Henri IV, pour se soutenir contre les fureurs de la ligue. Il mourut en 1609, regardé comme un bon politique.

† XIII. FERDINAND II, grand-duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand Ier. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne. Comme la paix dont il faisoit jouir ses sujets augmentoit ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1668, ayant gouverné l'état de Toscane depuis 1620. Ferdinand avoit épousé Victoire, petite-fille de François-

Marie, dernier duc d'Urbin. On voulut alors lui conseiller de se mettre en possession de ce duché; mais il refusa d'écouter une proposition qui, en augmentant ses possessions, l'exposoit à une guerre. Il laissa réunir cet état à celui de l'Église, dont il étoit un fief.

† XIV. FERDINAND DE CORDOUE, savant Espagnol du 15e siècle, passoit pour un prodige en son temps. Il possédoit les scolastiques, Aristote, Alexandre de Halès, Scot. Il peignoit, chantoit, dansoit, jouoit des instrumens aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talens le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains comme sorcier, ou comme l'Ante-Christ. Il se mêloit aussi de prédire l'avenir; on prétend qu'il annonça la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. On lui attribue un traité, *De artificio omnis scibilis*, et des *Commentaires sur l'Almageste de Ptolomée*, et sur une grande partie de la Bible.

† XV. FERDINAND-LOPEZ DE CASTANEDA, Portugais, accompagna son père dans les Indes, où il alloit en qualité de juge-royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son Voyage*. Elle a été traduite en français par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4°, en italien et en anglais. Nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort. Il florissoit au 16e siècle. Les six livres dont son *Histoire de la découverte et de la conquête de l'Inde par les Portugais* est composée parurent successivement à Coimbre en 1552, 1553 et 1554, in-fol.

† XVI. FERDINAND (Charles), natif de Bruges, poëte, musicien, philosophe et orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa les belles-lettres à Paris, et mourut bénédictin en 1494. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres un *Traité de la tranquillité de l'ame*.

XVII. FERDINAND (Jean), jésuite de Tolède, mort à Palencia en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, in-fol., 1594. C'est une explication des passages difficiles de l'Écriture sainte par ordre alphabétique. Il devoit en donner deux autres volumes. — Il ne faut pas le confondre avec Jean FERDINAND, dominicain aragonais, qui a donné, trois ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la Vulgate avec le texte hébreu.

* XVIII. FERDINAND DE JÉSUS, moine espagnol de l'ordre des carmélites au 17e siècle, surnommé *Bouche d'or*, à cause de son éloquence, a donné des *Commentaires sur Aristote et sur l'Ecriture sainte*.

* XIX. FERDINAND (don), infant d'Espagne, né le 21 janvier 1751, duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla le 18 juillet 1765, marié, le 27 juin 1769, à Marie-Amélie-Antoinette de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, sœur de Joseph II et de Marie-Antoinette, épouse de Louis XVI. Ce prince, disciple du célèbre Condillac, reçut une éducation philosophique qui ne put étouffer en lui les germes d'une piété remarquable. On le vit plusieurs fois, depuis son avénement à la couronne ducale, faire à pied des pélerinages à Notre-Dame-de-Lorette et autres lieux de dévotion. La fin de sa vie fut troublée par l'invasion des Français en Italie. Il fit néanmoins sa paix avec le général Bonaparte, fut détenu après ses premières victoires, et s'obligea à payer une somme d'argent et à livrer quelques

objets d'art. Il mourut en octobre 1802 ; et, après sa mort, le gouvernement français réunit à la France les états de Parme, de Plaisance et de Guastalla, en vertu d'une convention avec l'Espagne, du 21 mars 1801.

FERDINANDI (Epiphane), médecin célèbre, né à Messagna dans la terre d'Otrante en 1569, professa la géométrie, la philosophie et l'art poétique dans sa patrie. Il mourut en 1638, à 69 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes et casus medici*, Venise, 1621, in-fol. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui, I. *Theoremata medica*, Venise, 1611, in-fol. II. *De vitâ propagandâ*, Naples, 1612, in-4°. III. *De Peste*, Naples, 1631, in-4°. Ferdinandi étoit philosophe ; il savoit élever son ame au-dessus des disgraces. Un jour, pendant qu'il expliquoit Hippocrate, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnoit des espérances ; il se contenta de répondre comme Job : « Dieu me l'avoit donné, Dieu me l'a ôté.... » Un de ses amis tâchoit de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimoit tendrement : « Je serois, lui répondit-il, indigne du nom de philosophe, si, dans de tels malheurs, je ne savois pas me consoler moi-même.

† FERDOUSSY *ou* FERDOUCI (Abou-l-Cassem Hassâne), né dans la ville de Thous en Khorâssan, où il mourut dans un âge avancé, l'an 411 de l'hégire (1020 de notre ère), avoit été attaché à la cour dès sa jeunesse, et s'y étoit fait connoître de bonne heure par d'heureux essais poétiques. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi ; et il atteignoit sa trente-cinquième année, lorsqu'il entreprit, par l'ordre du sultan Mahmoud, son poëme de *Schah-Nâmeh.* Cet ouvrage immortel, son chef-d'œuvre, l'Iliade de la Perse, qui est en 60,000 distiques, ou 120,000 vers, lui coûta trente ans de travaux, et méritoit une récompense digne de son mérite. Le sultan l'avoit promise. Mais le premier ministre, à qui le poëte avoit courageusement refusé des louanges mensongères, le haïssoit, et mit tout en usage pour lui nuire. Mahmoud, docile à ses conseils, ne fit donner à Ferdoussy qu'une pièce d'argent par vers, au lieu d'une d'or qu'il lui avoit promise. Il falloit recevoir cette indigne récompense, ou s'exposer à la fureur du sultan. Tout autre eût pris le premier de ces deux partis ; mais Ferdoussy n'avoit point une ame persane. Il refusa le présent et fit tenir à Mahmouhd une satire amère de sa conduite. Le sultan vouloit le faire arrêter ; mais il avoit quitté la cour. M. Langlès a publié en 1788, 2 vol. in-18, des Contes, Fables, Sentences, tirés des différens auteurs arabes et persans, avec une Analyse du *Poëme* de Ferdoussy sur les rois de Perse. Ce savant éditeur a fait connoître ce poëte qui florissoit vers l'an 1020 de l'ère chrétienne.

* FERET (Denys), avocat à Moret près Fontainebleau, né en 1573. Cet auteur, qui paroît avoir reçu de la nature plus de facilité que de talent, s'exerça dans divers genres, sans s'élever jamais au-dessus de la plus extrême médiocrité. On peut juger de l'espèce de ses ouvrages par cet extrait du titre d'un recueil qu'il publia, in-8°, en 1614, et dont on abrége encore beaucoup la fastidieuse énumération. *Les amours conjugales en Dieu. Sonnets, Acrostiches et Anagrammes, etc. ; plus les Prémices, dits le vrai Français,*

ou Poëmes, Advis et Mémoires, etc., etc. Plaintes et doléances pour les estats de 1614, *Paraphrase de la table des portraits des empereurs de Constantinople; l'Hymne de saint Denys; Sonnets sur la loi salique; Quatrains sur le même sujet, Elégie de Solon paraphrasée; l'Y grec martel d'hérésie en sonnets; Poëme des affaires de justice, etc.*

* FÉREY (N...), né à Dieppe, d'une famille justement estimée, embrassa à Rouen, dès l'âge de 20 ans, la profession d'avocat avec des succès qui firent dès-lors présager le haut degré de réputation auquel il devoit parvenir. A 33 ans, il vint à Paris, où son savoir et ses connoissances le placèrent bientôt au rang des jurisconsultes les plus renommés. On distinguoit dans Férey un jugement sûr, une pénétration qui ne le trompoit jamais, une mémoire étonnante, au moyen de laquelle il est devenu si célèbre dans la connoissance du droit français. Ses talens lui acquirent une confiance telle qu'on se disputoit en quelque sorte l'avantage de l'avoir pour conseil. Mais si Férey s'est illustré par ses talens, il est plus recommandable encore par ses vertus sociales et domestiques. Sensible, généreux, d'une douceur et d'une patience à toute épreuve; vrai, droit et rempli d'honneur, il ne se déclara jamais l'ennemi que des abus et de l'injustice. Il est mort à Paris à 72 ans, le 16 juillet 1807, membre de la légion d'honneur, du conseil de discipline et d'enseignement des écoles de droit.

* FERG (François-Paul), peintre et graveur, né à Vienne en Autriche en 1689, mort à Londres en 1740, ne répara la perte qu'il avoit faite d'un temps précieux sous de mauvais maîtres, qu'en copiant avec soin chez Lorient, fameux paysagiste, les estampes de Calot et de Le Clerc. Une étude constante et ses dispositions naturelles lui acquirent l'estime des connoisseurs de Vienne, de Bamberg, de Leipsick, de Dresde et même de Londres, où il se retira et vendit très-cher ses ouvrages. Mais ses dissipations l'ayant réduit à l'indigence, il périt dans une profonde misère. Ce peintre représentoit, à la manière des Berghem et de Wouwermans, les fêtes champêtres, les travaux des villageois, etc. Il gravoit aussi à l'eau-forte avec goût et intelligence. Ses ouvrages sont répandus en Allemagne et en Angleterre. On voit de lui, dans la galerie de Vienne, deux tableaux représentant des *Places publiques* d'Italie, dans un temps de foire, avec une grande quantité de figures.

* I. FERGUSON (Guillaume), peintre écossais, mort en 1690, excelloit dans l'imitation parfaite de la nature, et sur-tout des oiseaux.

* II. FERGUSON (Robert), théologien anglais non-conformiste, qui a fait beaucoup de bruit dans son temps, mort en 1714, avoit obtenu la cure de Godmersham au comté de Kent; mais il en fut dépossédé en 1662, et prit une école. Il se fit remarquer par ses intrigues à la cour, dont il fut espion, et s'attacha au duc de Montmouth, qu'on croit qu'il a trahi. Au reste, il ne fut jamais bien fermement d'aucun parti: mais sa versatilité n'empêcha pas qu'il ne mourût dans une excessive pauvreté. Ferguson est auteur d'un livre intitulé *Les intérêts de la raison en matière de religion*, in-8°, et d'un *Discours sur la justification.*

† III. FERGUSON (Jacques), philosophe et astronome écossais, né en 1710 à Keith, village au comté

de Bamff, mort en 1776. Comme ses parens étoient fort pauvres, il fut mis jeune dans une ferme pour y servir en qualité de berger. Dans cette situation, il acquit une connoissance très-surprenante des étoiles. Un gentilhomme voisin de la ferme, ayant eu occasion de remarquer l'habileté du jeune berger, le prit chez lui, lui enseigna l'arithmétique décimale et les élémens d'algèbre et de géométrie de Butler. D'après une description des globes, qui se trouve dans les Élémens de Gordon, Ferguson en fit une assez exacte pour lui servir à la solution des problèmes. Ensuite il fabriqua une horloge en bois; et depuis, les personnes du voisinage l'employèrent à nettoyer et à réparer leurs montres. Il avoit du goût pour le dessin, et d'abord il gagna quelque chose à faire des dessins pour les ouvrages des dames. Bientôt il fit des portraits à l'encre de la Chine; et le produit de ses travaux le fit subsister plusieurs années. En 1743, Ferguson vint à Londres, où il donna des tables astronomiques, des principes de calcul, et des leçons de physique expérimentale, qu'il répéta avec succès dans plusieurs provinces d'Angleterre. En 1754, il publia une *Description abrégée du système solaire, avec une recherche astronomique de l'année où le Sauveur a été crucifié*, in-8°; et un ouvrage intitulé *Idée de l'univers matériel*, tirée de la Contemplation du Système solaire. Mais son principal ouvrage est *l'Astronomie expliquée d'après les principes de Newton, et mise à la portée de ceux qui n'ont pas étudié les mathématiques*. Cet ouvrage parut pour la première fois, in-4°, en 1756, et depuis il a été réimprimé plusieurs fois in-8°. A l'avénement du roi actuel d'Angleterre au trône, Ferguson, qui lui avoit donné des leçons, obtint une pension annuelle de 50 livres sterling. En 1763, il fut nommé associé de la société royale, dispensé du droit d'admission et de la quotité annuelle. La même année, il donna ses *Tables* et ses *Leçons d'astronomie*, in-8°. En 1767, il publia des Tables et des Traités relatifs à plusieurs sciences et arts. Outre ces ouvrages, on a encore de lui des *Exercices choisis de mécanique*; l'*Astronomie de la jeunesse*; un *Essai pour servir d'introduction à l'astronomie*; une *Introduction à l'électricité*; l'*Art du dessin et de la perspective rendu facile*; et plusieurs Traités et Mémoires qui sont insérés dans les Transactions philosophiques. Ferguson ne s'est pas seulement rendu recommandable par son érudition profonde, il étoit encore estimable par la douceur de son caractère, la simplicité de ses manières, la pureté de ses mœurs et sa religion.

* IV. FERGUSON (Robert), poëte écossais, né à Edimbourg en 1750, mort en 1774, avoit été destiné à l'état ecclésiastique : mais l'amour de la poésie et la dissipation le détournèrent de ce parti, et il obtint une place à Edimbourg au secrétariat du shériff. Il mourut fou à l'hôpital des Lunatiques. Ferguson a donné des *Poésies pastorales et lyriques*, qui se trouvent dans la collection du docteur Anderson.

FERIOL. *Voy.* PONT-DE-VESLE.

† I. FERMAT (Pierre), conseiller au parlement de Toulouse, né en 1590, et mort en 1664, à 74 ans, cultiva la jurisprudence, la poésie, les mathématiques. Rival de Descartes, et précurseur de Newton et de Leibnitz, il donna les germes et les principes de leurs brillantes inventions. Sa querelle avec Descartes est l'événement le plus remarquable de sa vie. Fermat

lui avoit proposé plusieurs problèmes ; le philosophe négligea d'abord de répondre au défi d'un inconnu, qui pouvoit peut-être l'embarrasser. Mais il le combattit depuis sur divers points de dioptrique et de géométrie. Pascal et Roberval prirent publiquement la défense de Fermat ; ils manioient l'arme de la plaisanterie avec facilité, ils s'en servirent contre Descartes. La fin de ce petit procès de géométrie fut que Fermat adopta la philosophie de Descartes, que Descartes reconnut Fermat pour un très grand géomètre, et Roberval pour un savant très peu propre à concilier deux rivaux. Cette querelle eut lieu dans les années 1637 et 1638. Malgré l'opinion de quelques personnes, le nom de Fermat s'éclipse devant celui de Descartes. On doit regarder le premier comme ayant beaucoup fait pour le progrès de la géométrie ; mais le génie universel du second, qui embrassa toutes les parties de la science, a bien d'autres droits à nos hommages et à notre admiration. Ses ouvrages furent publiés sous le titre d'*Opera mathematica*, en 2 vol. in-fol. Le premier volume qui contient le traité d'algèbre de Diophante, avec plusieurs inventions analytiques, suivies des *Commentaires* de Bachet de Meziriai et les *Observations* du P. de Fermat, parut à Toulouse en 1670, in-fol. par les soins de Samuel FERMAT, fils de Pierre, et comme lui conseiller au parlement. On a, dans le second, publié en 1779, in-fol de 210 pag. sous le titre de *Varia opera mathematica*, et devenu très rare, ses découvertes mathématiques, et son commerce épistolaire avec les plus célèbres géomètres de son temps. C'est dans ce volume qu'on trouve le germe de toutes les méthodes de la géométrie des infinis, qu'on doit à Leibnitz et à Newton. Il fut non seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. C'étoit d'ailleurs un magistrat éclairé. M. Genty a fait l'éloge de Fermat dans une dissertation intitulée *De l'influence de Fermat sur la géométrie de son temps*, Orléans, in-8°.

† II. FERMAT (Samuel de), fils du précédent, recommandable par son érudition, étoit poëte latin et français et très habile dans la connoissance des anciens auteurs. On a de lui la traduction française du *Traité de la chasse*, par Arrian, autrement Xénophon-le-Jeune, Paris, 1690, in-12, sans nom d'auteur ; d'une *Lettre de Synésius*, évêque de Cyrène, et d'une *Homélie de saint Basile*, sur le même sujet. Ce dernier ouvrage parut en 1690 à Paris. Fermat a traduit aussi en prose française les 3[e] et 4[e] livres du *Cynegeticon d'Oppien*. Enfin il a publié, sans nom d'auteur, une curieuse dissertation *De auctoritate Homeri apud jurisconsultos*. Ménage, qui a très bien démontré que ce petit ouvrage deux fois imprimé étoit de Fermat, prétend qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'il avance, qu'Homère est seul plus cité dans le droit que tous les orateurs, les philosophes et les poëtes. Il a pris la peine de s'assurer qu'Homère n'est effectivement cité que six fois dans le *Digeste*, et trois dans les *Institutes*.

FERMELHUIS (N.), fils d'un médecin de ce nom de la faculté de Paris, est auteur de l'opéra de *Pyrrhus*, donné en 1730. La musique étoit de Royer. Fermelhuis mourut en 1742.

* FERMOR (Guillaume, comte VON), célèbre général russe, né en 1704 à Plaskow, mort en 1771. Son père, qui étoit Ecossais, étoit au service des Russes. Dans la guerre

de 1756 contre les Turcs, le jeune Fermor eut occasion de déployer un grand courage, et fut fait officier général. En 1755, chargé du commandement en chef, il s'empara de la Prusse. L'empereur François le nomma comte de l'empire. Ce fut lui qui gagna la célèbre bataille de Zorndoff contre le roi de Prusse, et il eut la plus grande part à la prise de Berlin.

I. FERNAND-CORTEZ. *Voyez* CORTEZ (Ferdinand *ou* Hernand).

II. FERNAND-GOMÈS, *Voyez* GOMÈS-FERNAND.

III. FERNAND (Bérenger), professeur de droit à Toulouse dans le 16[e] siècle, mérita souvent, par sa probité, la justesse de son jugement et ses profondes connoissances en jurisprudence, d'être consulté par le parlement de cette ville. Ses traités, recueillis à Toulouse en 1728, in-fol., sont savans et nombreux; l'un des plus estimés a pour objet la *quarte falcidie*.

* I. FERNANDEZ (Antoine), jésuite portugais, né en 1552 à Coïmbre, où il mourut le 14 mai 1628, fut professeur à Evora, et se consacra ensuite aux missions dans les Indes orientales : de retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit. Il a donné des *Commentaires sur le livre d'Isaïe et sur plusieurs autres livres de l'ancien Testament*, imprimés à Lyon. — Il ne faut pas le confondre avec Benoît FERNANDEZ, autre Portugais du même ordre, mort à Lisbonne en 1630, qui a écrit un *Commentaire sur la Genèse et sur l'Evangile de saint Luc*. — Il faut également le distinguer d'Alfonse FERNANDEZ, moine espagnol de l'ordre de Saint-Dominique, mort vers 1640, qui a publié une *Histoire ecclésiastique de son temps, et d'autres ouvrages*.

† II. FERNANDEZ-XIMENEZ DE NAVARETTE (Jean), peintre, mort au palais de l'Escurial en 1572 dans la quarantième année de son age. Sourd et muet de naissance, la nature le dédommagea en le douant d'un génie extraordinaire. Né en quelque sorte peintre, il se perfectionna dans cet art à Rome, à Florence, à Venise, à Milan, à Naples et principalement à l'école du célèbre Titien. Employé aux peintures de l'Escurial au retour de ses voyages, il y fit huit grands tableaux, dont l'un est *la décollation de saint Jacques.* On rapporte qu'y ayant représenté sous la figure du bourreau un certain Santoyo, secrétaire du roi Philippe II, celui-ci conjura le prince d'ordonner à Ximenez de faire disparoître cette ressemblance; mais le roi enchanté des beautés d'ensemble de cet ouvrage la laissa subsister. Le plus estimé de ses tableaux est celui *de la réception des anges par Abraham.* Ximenez a mérité par ses rares talens la gloire d'être surnommé *le Titien espagnol.*

* III. FERNANDEZ (Louis), né à Madrid en 1595, mort dans cette capitale en 1654, étoit un des élèves qui ont fait le plus d'honneur à Eugène Caxès. Il peignoit aussi bien à l'huile qu'à fresque, et a laissé plusieurs beaux ouvrages tant publics que particuliers. On remarque entre autres une chapelle de la paroisse de Sainte-Croix de Madrid, peinte en entier par cet artiste, et où il a représenté *plusieurs sujets de l'histoire de la Vierge.*

* IV. FERNANDEZ (François), peintre, né à Madrid en 1604, mort dans la même ville en 1646, l'un des meilleurs élèves de Carducho, fut non seulement un excellent peintre, mais encore un homme de beaucoup d'esprit. Le tableau où il a représenté *les obsèques de S. Fran-*

çois de Paule est regardé de tous les connoisseurs comme un chef-d'œuvre. Il est à Madrid dans la sacristie du couvent de la Victoire. Le dessin de François Fernandez, sans être très-correct, imite la nature, et son coloris vigoureux donne à ses ouvrages un ton qui leur fait soutenir la comparaison avec les plus grands maîtres de l'école espagnole.

* V. FERNANDEZ DE MEDRANO (Joseph), gentilhomme de Palerme, mais originaire d'Espagne, né en 1651, étoit également versé dans la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence; plusieurs emplois honorables furent la récompense de son mérite et de ses talens. Outre des poésies et quelques autres ouvrages, on a de lui, *Sinopsis rerum Sicanicarum historica, observationibus ac numismatibus illustrata*, avec des notes et des remarques.

VI. FERNANDEZ DE CORDOUE. *Voyez* GONSALVE.

FERNANVILLE (Pierre-Simon CHAPERON DE ST.-ANDRÉ de), prêtre du diocèse de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des jansénistes. On a de lui, I. *La préface de la seconde colonne des Hexaples*. II. *Explication de l'Apocalypse*. III. *Lettre à madame Mol*, in-4°.

† FERNEL *ou* FERNELIUS (Jean), né à Clermont en Beauvoisis sur la fin de 1485. Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, il exerça la médecine. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Il mourut à Paris le 25 avril 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avoit mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies. Sa pathologie en fait foi; Fernel la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés. Les principaux sont, I. *Medicina universa*, Utrecht, 1656, in-4°. C'est le recueil des différens traités de Fernel, dont la plupart ont été traduits en français. II. *Medici antiqui omnes græci latini et arabes qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-folio. Les *Médecins latins* sur la même matière ont été imprimés en 1547, in-fol.... etc. III. *Consilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8°. Cet illustre restaurateur de la médecine n'approuvoit pas le trop fréquent usage de la saignée; et on le loue, avec raison, de s'être écarté de la méthode d'Hexélius, trop prodigue du sang. Outre le mérite d'excellent médecin, Fernel avoit celui de bon écrivain. Il parloit et écrivoit la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savans ultramontains, qui nous reprochoient le latin barbare de nos écoles.

* FERNOW (Louis), né à Weymar, de parens peu fortunés, après avoir fait ses études à Iéna, entreprit le voyage de Rome, où il passa dix ans à étudier les arts et les monumens de l'antiquité. Il y donna un cours aux artistes allemands sur la critique et la faculté du jugement, d'après les principes de Kant. Peu de littérateurs ont approfondi comme lui l'étude de la langue et des mœurs italiennes; il n'existe point d'ouvrage en ce genre supérieur à celui qu'il donna à Gotha en 1802, et qui est intitulé *Tableau des mœurs et de la culture des Romains*. Après dix ans de séjour en Italie, il revint dans sa patrie, où il mourut au mois de décembre 1808. On a de lui, I. Une édition de l'*Ouvrage de Winkelmann*, 2 vol. II. *Grammaire italienne à l'usage des*

Allemands, 1804, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage renferme des idées aussi claires que profondes sur l'esprit de cette langue. III. *Etudes Romaines*, Zurich, 3 vol. dans lesquelles on trouve un traité sur le dialecte des Italiens, qui est précieux tant pour la solidité et l'étendue des idées, que pour l'érudition qu'il renferme.

FERON (Jean le), né à Compiègne, avocat au parlement de Paris, publia, en 1555, le *Catalogue des connétables, chanceliers, amiraux, maréchaux de France*, in-fol. Cet ouvrage a été entièrement refondu par Denys Godefroi (au Louvre, 1658). Le Féron mourut âgé de 60 ans, sous le règne de Charles IX. On a encore de lui quelques autres productions tant imprimées que manuscrites. *Voyez* GUILLAUME, n° XV.

FERONIE (Mythol.), déesse des bois et des vergers, tiroit son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, aujourd'hui Saint-Sylvestre. Le feu prit un jour dans un bois où elle avoit un temple; ceux qui voulurent emporter sa statue, s'étant aperçus que le bois dont elle étoit faite reprenoit sa verdure, la laissèrent. C'étoit aussi la déesse des affranchis.

* FERRACCI (Marc-Antoine), prêtre du diocèse de Padoue, entreprit, à la prière du cardinal Barbarigo, des *Commentaires analytiques sur les oraisons de Cicéron*, et publia en 1699 trois livres de lettres qui furent suivis de trois autres, imprimés à Venise en 1789, in-4°, dans lesquels il éclaircit les passages obscurs qui se rencontrent dans ces oraisons. On a encore de lui trente *Dissertations* critiques sur la langue hébraïque.

† FERRACINO (Barthélemi), né en 1692, dans le Bassan. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une scie qui, par le moyen du vent, faisoit très-promptement un travail exact et considérable. Ensuite il imagina de faire des tonneaux à vin sans cerceaux; et il en fit qui étoient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphère de ses inventions. Il travailla sur le fer, et fit des horloges de cette matière, qui, quoique très-simples, produisoient beaucoup d'effets différens. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisoit de grandes roues dentelées. Il mit une trompette à la bouche d'une statue, et par un courant d'eau, cette trompette moduloit avec harmonie cinq tons différens. Ce qui étonna surtout les mathématiciens, ce fut une machine hydraulique qui élevoit l'eau à 35 pieds, mesure du pays; c'étoit la vis d'Archimède. Enfin c'est à lui que la ville de Bassan doit le fameux pont de bois sur la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Nous ignorons l'époque de sa mort. François Mémo a publié la vie et les inventions de ce mécanicien, à Venise, in-4°, 1764. Le marquis de Poleni disoit qu'il étoit étonné de deux choses; la première, de ce que toutes les fois qu'on présentoit à Ferracino une machine, quelque bien faite qu'elle fût, cet habile mécanicien trouvoit encore le moyen de l'améliorer et de la simplifier; la seconde, de ce qu'il produisoit tous ses chefs-d'œuvre sans savoir lire.

† FERRAJUOLI (Nunzio), dit *degli Affiti*, né à Nocéra, à dix-sept milles de Naples, en 1661, mort à Bologne, élève de Luc Giordano, peignit avec tant de succès les *Paysages* à l'huile et à fresque, qu'on peut dire qu'ils égalent aujourd'hui ceux de l'Albane, de Bril,

du Poussin, du Salvator Rosa, de Claude Lorrain, etc. Il peignoit aussi la *Figure* dans le même genre. *Seize Paysages* de cet artiste, qu'on voyoit à Bologne chez le docteur Balthasar Pistorini, méritent particulièrement l'admiration des connoisseurs.

I. FERRAND (Fulgentius Ferrandus), diacre de l'église de Carthage au 6e siècle, disciple de saint Fulgence, fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, et particulièrement contre celle de la *Lettre d'Ibas.* On a de lui une *Collection abrégée des canons;* une *Exhortation au comte Reginus, sur les devoirs d'un capitaine chrétien;* et quelques autres morceaux que le jésuite Chifflet fit imprimer à Dijon, en 1649, in-4°.

† II. FERRAND (Jacques), natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier siècle, a laissé un *Traité* intitulé *De la maladie d'amour*, ou *Mélancolie érotique*, in-8°, Paris, 1623. Cet ouvrage avoit d'abord paru sous le titre de *Traité de l'essence, et guérison de l'amour*, Tolose, 1612, in-12.

† III. FERRAND (Louis), né à Toulon en 1645, avocat au parlement de Paris, où il mourut le 11 mars 1699; mais il est moins connu sous cette qualité que sous celle d'érudit. Il avoit une connoissance étendue des langues et de l'antiquité; mais cette connoissance étoit un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix. On a de lui, I. Un *gros Commentaire* latin *sur les Psaumes*, in-4°, 1683. On y trouve des choses dont quelques commentateurs modernes ont profité sans le citer. II. *Réflexions sur la religion chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie et d'histoire, et une explication des prophéties de Jacob et de Daniel sur le Messie. III. Le *Psautier latin-français*, 1686, in-12. IV. Quelques *Ecrits de controverse*, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Eglise contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1685, in-12. Le clergé de France lui en témoigna sa satisfaction. V. Une *Lettre* et un *Discours pour prouver le monachisme de saint Augustin;* opinion rejetée par plusieurs critiques.

* IV. FERRAND (David), imprimeur à Rouen, où il publia en 1655, 1 vol. in-8°, sous le titre d'*Inventaire général de la muse normande,* contenant des Epitres, Ballades, Chants royaux, Stances, Complaintes, Sonnets, Epigrammes, etc. La plupart de ces pièces, écrites, pour me servir des expressions de l'auteur, en langue purinique ou gros normand, sont sur des sujets assez peu intéressans pour dédommager de la peine que l'on prendroit à les déchiffrer. Cependant ce recueil est curieux et très-recherché.

V. FERRAND. *Voy.* FERAULT.

VI. FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, fils d'un médecin de Louis XIII, né à Joigny en Bourgogne l'an 1653, fut valet de chambre de Louis XIV, membre de l'académie de peinture, et voyagea dans une partie de l'Europe; il mourut à Paris en 1732. Ferrand excelloit dans la peinture en émail. On a de lui un *Traité* curieux sur cette matière, imprimé à Paris en 1732, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de miniature.*

† VII. FERRAND (Antoine), conseiller à la cour des aides de Paris, mort en 1719, à 42 ans, faisoit joliment de petites *Chansons ga-*

lantes, et des *Epigrammes;* en voici une :

Qui ne connoît Hortensius,
Dans ce huitain va le connoître;
C'est l'élève d'Onuphrius,
Qui passe de beaucoup son maître,
Il sait plus de latin qu'un prêtre;
Il lit, il critique, il écrit,
Il juge, il enseigne, et peut-être
Il a de tout, hors de l'esprit.

La plupart des *Chansons* de Ferrand, recueillies sous le titre de *Pièces libres*, Londres, 1747, in-8°, ont été mises sur des airs de clavecin, de la composition du célèbre Couperin. La pièce suivante, qui est un de ses plus jolis ouvrages, ne s'y trouve pas, ce qui nous engage à la citer.

D'amour et de mélancolie
Célémnus enfin consumé,
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Égérie,
Hier j'y courus vainement:
A force de changer d'amant,
L'infidèle l'avoit tarie.

VIII. FERRAND DE MONTHELON, ancien professeur de l'académie de Saint-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Reims, né à Paris, où il mourut en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'école des arts*.

IX. FERRAND (Jean-Baptiste-Guillaume), né à Rouen, mort à Paris le 10 février 1785, à l'âge de 50 ans, chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de cette ville, unissoit la théorie à la pratique, et a publié sur son art divers ouvrages estimés. Tels sont, I. Plusieurs *Mémoires* insérés dans le recueil de l'académie de chirurgie. II. *Lettre à M. Lumi, sur la sensibilité du corps animal*, 1760, in-8°. III. *Aphorismes de chirurgie*, commentés par Van Swieten, 1768, in-12. IV. *De labio leporino*, 1771, in-4°. V. *Discours* prononcés aux écoles de chirurgie, 1775, in-4°.

*X. FERRAND DE LABAUDIÈRE, procureur du roi au Petit-Goave, île de Saint-Domingue, publia en 1789, en faveur des nègres, un *Ecrit* qui parut si dangereux à l'assemblée de la colonie, qu'elle lui fit faire son procès, et trancher la tête le 19 novembre de la même année.

* XI. FERRAND (P. E.), né à Castres, officier au régiment de Bassigny, et général de brigade depuis la révolution. En 1792, employé sous Dumouriez, il commanda une partie de son aile gauche à Jemmapes; mais ce général, mécontent de la lenteur avec laquelle il attaqua l'ennemi, le fit remplacer par le colonel Thouvenot; il fut cependant blessé dans cette affaire, et eut son cheval tué sous lui. Quelque temps après il fut nommé commandant de Mons, et, en 1793, il défendit Valenciennes pendant quatre-vingt-sept jours. Peu après la reddition de cette place, il fut arrêté par ordre du comité de salut public, et enfermé à l'Abbaye. En septembre, il vint à bout de recouvrer la liberté, et il obtint même le commandement du camp de Maubeuge; mais, accusé bientôt de vouloir ébranler la fidélité des soldats envers la nation, il fut arrêté de nouveau, et resta détenu jusqu'au 9 thermidor. Après cette époque, il obtint de l'emploi, commanda dans la ci-devant Belgique, sous le directoire, et après le 18 brumaire (9 novembre 1799), obtint la préfecture de la Meuse-Inférieure, et le titre de grand-officier de la légion d'honneur. En 1804, il se retira à la Planchette près Paris, et y mourut dans le courant de novembre 1805, âgé de 70 ans.

*I. FERRAR (Robert), évêque anglais, né à Halifax au comté d'Yorck, mort en 1555, élève du collége de Cambridge à Oxford,

étoit, en 1583, chapelain de l'archevêque Crammer, qui lui fit obtenir l'évêché de Saint-David. Il fut mis en prison sur la fin du règne d'Edouard, et brûlé comme hérétique à Carmarten sous le règne de Marie.

* II. FERRAR (Nicolas), gentilhomme anglais, fameux par sa piété, prit le diaconat en 1626, et mourut en 1637. Ferrar a traduit de l'espagnol en anglais les *Considérations de Valdesso sur la religion.*

* I. FERRARA (Gabriel), chirurgien de Milan dans le 16[e] siècle, a écrit un *Traité* intitulé *Nuova silva di cirurgia.* Cet ouvrage parut à Venise, in-8°, dans les années 1596 et 1627. Pierre Uffenbacq l'a traduit en latin, et il fut imprimé à Francfort en 1625 et en 1644 in-8°, sous le titre de *Sylva chirurgiæ in tres libros divisa.* Selon Freind, ce chirurgien fut un des premiers qui osèrent conseiller d'ouvrir la dure-mère, pour donner issue à l'humeur épanchée entre elle et la pie-mère.

II. FERRARA (Tebaldeo da). *Voy.* AQUILANO.

FERRARE. *Voyez* RENÉE DE FRANCE. — ALFONSE D'EST, n° XV, — *et* TOT.

* I. FERRARI (Maistre), natif de Ferrare, où il florissoit vers l'année 1264, fut un des meilleurs jongleurs de son temps. Le marquis d'Est l'honora d'une estime particulière. Il faisoit l'ornement de la cour de ce seigneur par ses talens, qui lui attirèrent aussi la considération de ses confrères. Elle étoit si grande que, d'un commun accord, ils le surnommèrent leur maître. On a conservé de lui, dit Millot dans son Histoire des Troubadours, quelques *Chansons*, et plusieurs *Sirventes.* Il a en outre fait un *Recueil de Couplets* tirés des meilleures chansons des troubadours de son temps, auxquels, après sa mort, on en a ajouté quelques-uns de sa composition.

* II. FERRARI (Jean-Matthieu), connu sous le nom *de Gradibus*, ou *de Grado*, qui est celui du château où il prit naissance dans le Milanais, fut un des plus habiles médecins de son temps. Il exerça sa profession à Milan, d'où il fut appelé à Pavie, pour y occuper la première chaire de médecine, qu'il remplit avec beaucoup d'applaudissement. Il mourut dans cette dernière ville en 1480. Voici les titres des principaux ouvrages qu'il a laissés : I. *Practicæ pars prima et secunda, vel commentarius textualis, cum ampliationibus et additionibus materiarum in nonum Rhasis ad Almansorem; adjuncto etiam textu*, Papiæ, 1471, 1497, in-fol.; Venetiis, 1502, in-fol.; 1527, in-4°; 1560, in-fol., sous le titre de *Practica, seu commentaria in nonum Rhasis ad Almansorem*, Lugduni, 1527, in-4°. Il y parle des ovaires des femmes, et prétend qu'ils sont de même nature que ceux des oiseaux. II. *Expositiones super vigesimam secundam fen tertiæ canonis Avicennæ*, Mediolani, 1494, in-fol. III. *Consiliorum secundùm viàs Avicennæ ordinatorum utile repertorium, additis antiquissimi medici Rabbi Moysis, de regimine vitæ, quinque tractatibus; nec non Raymundi Lullii, de secretis naturæ libris duobus.* Papiæ, 1501, in-fol.; Venetiis, 1514, in-fol; Veronæ, 1521, in-fol.; avec les ouvrages de Blaise Asterius, Lugduni, 1515, in-fol.

* III. FERRARI (George), homme de loi et poëte, né au comté d'Hertford en 1512, élève d'abord d'Oxford, et ensuite du collége de

Lincoln. Henri VIII d'Angleterre faisoit beaucoup de cas de lui, et lui donna des terres considérables au comté d'Hertford. Cet auteur a composé *plusieurs Pièces* insérées dans le Miroir des magistrats, publié en 1559, et l'*Histoire de la reine Marie*, dans la Chronique de Grafton.

† IV. FERRARI (Antoine), fut en 1520, l'un des fondateurs de l'ordre des barnabites, et mourut en 1544. L'autre fondateur du même ordre étoit Jacques Morigia. Le pape Paul III approuva cet ordre en 1535, et Ferrari en fut nommé supérieur.

† V. FERRARI *ou* FERRARIUS (François-Bernardin), docteur de Milan sa patrie, né en 1577, et mort en 1669, parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne et l'Italie, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il en fit une riche moisson; et dès-lors la bibliothèque ambrosienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages pleins de recherches curieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux sont, I. *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1618, in-8°, et 1620, in-4°. Jean-George Græwius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Eglise, à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4°. Il y en a aussi une édition de Paris, 1664, in-8°, et une autre bien plus récente de Vérone, 1729, aussi in-8°. Cet ouvrage étoit un des plus rares ambrosiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1618, in-8°, est moins recherchée que celle de 1720, in-4°, parce que cette dernière fait suite aux ambrosiennes. II. *De veterum acclamationibus et plausu libri septem*, Milan, 1627, in-4°. Cet ouvrage estimable a été réimprimé par Græwius dans le 6 vol. de son *Thesaurus antiquit. Romanarum*. III. *De antiquo ecclesiasticarum epistolarum genere*, livre fort curieux, imprimé d'abord à Milan en 1612, puis à Venise en 1615, in-8°.

† VI. FERRARI *ou* FERRARIUS (Jean-Baptiste), jésuite de Sienne, mort en 1655, publia, en 1622, un Dictionnaire syriaque, in-4°, sous le titre de *Nomenclator syriacus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible; travail dans lequel il fut aidé par de savans maronites. Dans la préface, l'auteur annonce qu'on ne doit pas trouver étrange qu'il ne coïncide pas quelquefois avec plusieurs auteurs sur l'explication de certains mots, puisque les interprêtes arabes de la langue syriaque ne s'accordent pas toujours entre eux sur l'interprétation de ces noms. On a encore de lui, I. *De Malorum aureorum culturâ*, Rome, 1646, in-fol. II. *De Florum culturâ*, Rome, 1633, in-4°, et en italien, 1638, in-4°. III. *Hesperides, sive de malorum aureorum culturâ et usu libri IV*, Rome, 1646, in-folio, orné de figures gravées par Blomaërt.

† VII. FERRARI *ou* FERRARIUS (Octavien), Milanais, né en 1508, professa la philosophie à Padoue, et mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu et sa vaste littérature. On lui doit, I. *Clavis philosophiæ aristotelicæ*, Francfort, 1606, in-8°. C'est un titre en l'air que donna l'éditeur Goldast à deux Opuscules de Ferrari, qu'il publia comme anecdotes, quoiqu'ils eussent déjà été imprimés, savoir *De Disciplinâ encyclio*, Venise, 1560, in-4°, et *de Sermonibus exotericis*, Venise, 1575, in-4°. II. Un savant *Traité de l'origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8°. Græ-

vius l'a inséré dans le premier volume de ses Antiquités romaines, et y a ajouté les corrections nécessaires. Le style de Ferrari est pur et même élégant.

* VIII. FERRARI. Parmi les peintres de ce nom, la plupart Génois, on distingue particulièrement Jean-André, issu d'une noble famille génoise, né en 1598, et mort en 1669, âgé de 70 ans. Instruit à l'école de Bernard Castelli, les églises, les palais, les maisons particulières de Gènes et des environs furent enrichis de ses ouvrages, dont on admiroit la perfection. Ses parens voulant le forcer de se marier, il embrassa l'état ecclésiastique, afin de se livrer plus librement à son art.

† IX. FERRARI (Octave), né à Milan en 1607, comme le précédent, y professa d'abord la rhétorique, ensuite la politique, l'éloquence et la langue grecque à Padoue, où la république de Venise l'avoit appelé pour rendre à l'université son premier lustre. Louis XIV, la reine Christine, la ville de Milan, lui firent des présens et des pensions. On a de lui plusieurs ouvrages savans et curieux. I. *Sur les vêtemens des anciens et les lampes sépulcrales*, en latin, in-4°, à Padoue, 1654 et 1685. Il y prouve que les lampes éternelles qui brûloient sans se consumer sont des chimères. (*Voyez* TULLIE, n° II.) II. *De mimis et pantomimis*, Wolfenbuttellii, 1714, in-12. III. *Origines linguæ italicæ*, in-fol., 1676; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne. IV. *Opuscula*, à Helmstadt, 1710, in-8°. Ce savant, mort le 7 mars 1680, à 74 ans, étoit d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix; aussi l'appeloit-on le *Pacificateur* et le *Conciliateur*. Son style élégant et châtié est quelquefois trop poétique.

X. FERRARI (Philippe), religieux servite, mort en 1626, est connu par une *Topographie du Bréviaire romain*, et par un *Dictionnaire géographique*, que l'abbé Baudrand fit réimprimer en 1670, et qu'il augmenta de moitié. Loin de corriger les inexactitudes de Ferrari, il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorans, qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

* XI. FERRARI (Guidon), né à Novarre en 1717, et mort vers 1791, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins. Il se fit connoître par son abrégé d'histoire *de Vitâ quinque imperatorum*, ou *Mémoires de la vie de cinq généraux autrichiens qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*, Vienne, 1775, in-8°. Les cinq généraux dont l'auteur rapporte les exploits sont Brown, Daun, Madasti, Serbelloni et Laudon. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes ne peuvent que lire avec plaisir cet ouvrage. On a donné le recueil des *Œuvres* de Ferrari à Lugano, 1777; il y traite en détail les actions des cinq généraux qu'il n'avoit qu'effleurées dans l'ouvrage précédent. Son style en général ressemble beaucoup à Cornélius Nepos. L'abrégé de la vie des héros guerriers est suivie de celle de quatre hommes célèbres dans la littérature d'Italie: Jules-César, Brusato, Thomas Ceva et Antoine Lecchi. Viennent ensuite sept *Oraisons* latines, entre lesquelles on distingue celle *de optimo patre-familias;* Il y a des observations qui renferment plus de sagesse et d'utilité sur l'éducation des enfans qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière. Le style de Ferrari s'élève avec les choses, et prend un nouvel essor quand il

est employé à célébrer de grands événemens ; c'est ce qu'on remarque dans le début de l'oraison, où il célèbre la fameuse victoire de Kolin. Il y a encore dans ce recueil quelques plaidoyers sur différens sujets, dans lesquels l'auteur paroît, malgré ses moyens, n'avoir pu faire briller son éloquence : quelques-unes de ces pièces ont peu de développemens, peu de force, et quelquefois un peu de sécheresse : il y a aussi des faits qui ne sont pas rapportés avec assez d'exactitude, où l'on croit même entrevoir des anachronismes. Voici le catalogue des ouvrages qu'il a publiés : I. *Epistola de institutione adolescentiæ : accedit Petri Savi, soc. Jesu interpretatio italica*, Mediolani, 1750. II. *De rebus gestis Eugenii principis à Sabaudiâ bello italico tantum libri tres*, Mediolani, 1752. III. *De rebus gestis principis Eugenii bello Pannonico*, Romæ, 1748. Ces deux Histoires ont été traduites en italien par le jésuite Savi. IV. *Inscriptiones et epistolæ*, Mediolani, 1765. V. *Somnium, sive dialogus statuarum*, Novocomi, 1784. VI. *Orationes, actionesque academicæ*, Aug. Vindel., 1756. VII. *Guidonis Ferrarii opusculorum collectio, editio prima latina*, Lugani, 1777, in-4°.

* XII. FERRARI (Grégoire), peintre, né à Port-Maurice en 1644, mort à Gênes en 1706, étoit de l'école de Dominique Fiasella, et fut appelé à Parme par le duc Ranuccio II, qui l'occupa d'abord à copier les ouvrages du Corrège. Ferrari sut tellement profiter de cet avantage qu'il parvint à imiter parfaitement la manière de ce grand maître. De retour à Gènes, il peignit un grand nombre de coupoles de galeries et de tableaux pour les églises et les palais de cette superbe ville. La fécondité de son génie le rendoit propre à l'histoire sacrée et à l'histoire profane ; il donnoit aux sujets de ces deux genres la gravité et la dignité qu'ils exigent, et répandoit sur ceux qu'il tiroit de la fable l'enjouement et les graces dont ils sont susceptibles. Son dessin manque souvent de correction ; mais ce défaut semble compenser le coloris par les autres parties agréables répandues dans ses ouvrages. — Il y a encore plusieurs peintres de ce nom ; la plupart nés dans le 17e siècle, étoient de Bologne ou de Ferrare, et se sont distingués dans leur art.

XIII. FERRARI. *Voyez* GIOLITO DE FERRARI, *et* GALATEO.

FERRARIENSIS. *Voyez* SILVESTRE, n° III (François).

FERRARIIS (Jean-Pierre de), célèbre docteur en droit, natif de Pavie au 14e siècle, composa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de droit*, 1544, in-8°.— Il faut le distinguer d'Antoine DE FERRARIIS, qui a composé en italien l'*Histoire de la prise d'Otrante par les Turcs*, traduite en latin par Michel Martiano en 1612.

* FERRARINI (Michel-Fabrice) de Reggio, carme et prieur de son couvent en 1481, recueillit avec beaucoup de soins toutes les inscriptions qu'il put trouver concernant l'Italie, les copia avec une grande exactitude, et en composa un très-gros volume qui se conservoit à Reggio dans la bibliothèque des carmes : on en a une copie à la bibliothèque impériale. Le seul ouvrage imprimé qu'on ait de Ferrarini est intitulé *Significatio litterarum antiquarum Valerii Probi, et Fr. Michaëlis Ferrarini Regien. carmelitæ divæ Mariæ*, Bononiæ, 1486. Ce religieux mourut vers 1492 ou 1493.

* FERRARIO (N.), premier médecin de Ferdinand I, roi de Naples, et ami du poëte Sannazar, est cité dans les Mém. de Gorani (T. I, p. 130) comme un flambeau qui a brillé dans un siècle de ténèbres. Gorani y parle d'un livre de cet auteur, écrit, dit-il, en bon latin, et où l'auteur déplore avec éloquence la profonde ignorance des peuples, qui les assujettissoit à mille superstitions, et souvent aux erreurs les plus funestes pour leur félicité. Ce livre, ajoute-t-il, est rare; la dernière édition, faite à Lucques, est de 1727. Enfin, il parle de manuscrits précieux de Ferrario, qu'il dit être entre les mains de l'abbé Tanzi.

* I. FERRARO (Pierre-Antoine), de Naples, écuyer de Philippe II, roi d'Espagne, a publié un ouvrage intitulé *il Cavallo sfrenato*, divisé en quatre livres, et accompagné de discours sur les brides anciennes et modernes.

* II. FERRARO (André), de Nole, chanoine et trésorier de la cathédrale de cette ville, vécut dans le 17e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé *Trattato del cimiterio Nolano*, avec les Vies de quelques saints qui furent enterrés dans ce cimetière. Ce livre fut imprimé à Naples en 1644.

* FERRAROIS (Guillaume le), sculpteur italien du 16e siècle, aidé par les leçons d'André Contucci devint très-habile dans son art. Il s'établit à Lorette où il fit beaucoup d'ouvrages en marbre très-estimés. On remarque sur-tout les douze statues des prophètes.

* I. FERRARS (Édouard), gentilhomme du comté de Warwick en Angleterre, dont on a quelques *Comédies* et des *Tragédies*. Il mourut en 1564.

* II. FERRARS (Henri), de la même famille que le précédent, né en 1579, mort en 1633, a fait une *collection de Pièces relatives à l'histoire de sa province*, dont Dugdale a tiré parti.

* FERRATA (Hercule), sculpteur habile, né à Palsot près le lac de Côme vers 1630, florissoit à Rome en 1657. On voit de lui plusieurs beaux ouvrages en marbre et en stuc dans les principales églises de cette ville des arts; les plus remarquables sont, I. La *figure de la Charité* au tombeau du pape Clément IX. II. La *Statue de Clément X*, à celui de ce souverain pontife. III. De *l'Ange qui soutient la croix au pont Saint-Ange*. IV. Un *bas-relief de sainte Agnès* sur le grand autel de l'église dédiée à cette sainte à la place Navone. V. Les *saints André, apôtre, et Avelin*, dans Saint-André-de-la-Vallée. VI. La *figure de la Foi*, au maître autel de l'église de Saint-Jean-des-Florentins. VII. Plusieurs *Statues* aux tombeaux des cardinaux Pimentelli et Bonelli, dans la Minerve. Cet artiste s'est également distingué dans les ouvrages qu'il fit pour le grand-duc de Toscane et pour la nation florentine.

† FERRAUD (N.), né dans la vallée de Daure, au pied des Pyrénées, nommé député du département des hautes Pyrénées à la convention nationale, fut partisan sincère de la liberté et ennemi de l'anarchie: il défendit avec courage les députés girondins. Envoyé en mission à l'armée des Pyrénées occidentales, y fut blessé en chargeant à la tête d'une colonne. De retour à la convention il coopéra au renversement de Robespierre, et fut ensuite envoyé de nouveau aux armées du Nord et du Rhin-et-Moselle, où il se montra en homme brave et parut constamment à la tête des colonnes. Lors de la

révolte du premier prairial an 3 (20 mai 1795), contre la convention, ce fut lui qui s'opposa avec le plus de courage contre les insurgés qui forcèrent l'entrée de la salle, et finit par être victime de son dévouement. Il reçut un coup de pistolet dans la poitrine. Aussitôt on s'empara de son corps, on lui coupa la tête que l'on mit au bout d'une pique et qu'on présenta au président, afin de l'effrayer, ainsi que tous les députés. On avoit vu Ferraud se frapper la tête et s'arracher les cheveux à l'instant où les révoltés outrageoient la convention et menaçoient le président. L'assemblée célébra par la suite une fête funèbre en son honneur, et lui fit ériger un tombeau sur lequel on grava ses dernières paroles aux assassins, en leur découvrant sa poitrine. « J'ai été plus d'une fois atteint du fer ennemi ! Voilà mon sein couvert de cicatrices ! Je vous abandonne ma vie; mais respectez le sanctuaire des lois. » Le meurtrier fut condamné à mort. La fin tragique de Ferraud a causé le renversement du parti montagnard. Le député Louvet prononça son éloge.

FERRE. *Voyez* FERRO.

† FERREIN (Antoine), né à Frespech en Agénois l'an 1693, docteur des facultés de Montpellier et de Paris, professeur d'anatomie et de chirurgie au Jardin du Roi à Paris, professeur de médecine au collége royal, et membre de l'académie des sciences, de celles des curieux de la nature, d'Erfort et d'Auxerre. Ses *Leçons sur la médecine* et celles *sur la matière médicale*, publiées depuis sa mort, chacune en 3 vol. in-12, 1783, par M. Arnault de Nobleville, prouvent qu'il avoit bien médité sur l'art de guérir: tout y est conforme à la saine doctrine et à la plus sage expérience. Ferrein avoit prétendu que la voix n'étoit qu'un instrument à cordes, et ses partisans avoient nommé de son nom certaines fibres de la trachée-artère ; il avoit même imaginé une machine qui rendoit des sons, conformément à son système ; mais ce qui l'a détruit entièrement, c'est l'observation que des cordes mouillées ne peuvent rendre aucun son. Il mourut à Paris le 28 février 1769, à 76 ans.

FERREIRA (Antoine), né à Lisbonne, chirurgien de la chambre du roi de Portugal, publia dans cette ville en 1670 un *Cours de chirurgie* estimé, et plusieurs fois réimprimé in-fol. Il mourut en 1677.

† I. FERRÉOL (saint), *vulgò* S. FORGEOT, martyr de Vienne dans les Gaules, fut mis à mort, à ce que l'on croit, sous le règne de Dioclétien et de Maximien.

† II. FERRÉOL (Tonnance), vivoit dans le 11e siècle, et passoit d'heureux jours dans sa belle maison de Prusiane sur les bords de la rivière du Gardon. Il y avoit rassemblé l'une des plus anciennes bibliothèques qui se soient vues en France. Elle étoit partagée en trois classes : la première, composée de livres de piété à l'usage des femmes, qui avoient au bas des stalles pour s'asseoir et prier ; la seconde contenoit les livres de littérature, avec des stalles pour les hommes ; la troisième renfermoit les livres communs aux deux sexes.

*FERRER (mademoiselle), peintre espagnol, n'avoit que 19 ans lorsqu'elle envoya à l'académie de Valence ses dessins et ses peintures à l'huile. Elle fut nommée par cette compagnie académicienne surnuméraire, avec promesse d'obtenir de nouvelles distinctions par les progrès que son talent sembloit lui garantir.

FERRERA (Jean), Espagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximenès, un *Traité complet d'Agriculture*, et recueillit dans son ouvrage tout ce que les anciens et les modernes avoient écrit d'important sur cet art. Il y joignit ses observations particulières, fruit d'une longue expérience. Cet ouvrage a été très-utile dans son temps.

† FERRERAS (don Juan de), né en 1652 à Labaneza en Espagne, fit ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, et obtint ensuite au concours la cure de Saint-Jacques de Talaveira, dans le diocèse de Tolède. Il fut transféré ensuite à celle de Saint-Pierre de Madrid par son confesseur. Ferreras refusa, quelque temps après, deux évêchés considérables, malgré les instances de la cour. L'académie de Madrid le choisit l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi confirma ce choix, et à la sollicitation de son confesseur, le P. Daubanton, jésuite français, nomma Ferreras son bibliothécaire en 1715, à la place de Gabriel Alvarez qui venoit de mourir. Tous les gens de lettres désiroient et sollicitoient cette place pour Emmanuel Martin, doyen d'Alone, qui, par l'étendue de ses connoissances, étoit plus propre à la remplir que Ferreras; mais le jésuite français préféra Ferreras, qui, par cette faveur, l'emporta sur ses rivaux. C'est ce Martin, lié avec les principaux savans de son temps, dont les lettres latines, remplies d'excellentes notices sur les antiquités, ont été réimprimées à Amsterdam, 1738, en 2 vol. in-4°, la première édition étant devenue rarissime. Il a aussi fourni plusieurs articles, entre autres la description du théâtre de Sagonte, à dom Bernard de Montfaucon, qui en a fait usage dans son Antiquité expliquée. Au reste, Ferreras fut très-utile à l'académie naissante par ses lumières. Il lui servit sur-tout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire espagnol*, entrepris et publié par cette compagnie en 1739, en 6 v. in-fol. Ferreras étoit mort 4 ans auparavant, en 1735, à 87 ans. On a de ce savant Espagnol plusieurs *Ouvrages* de théologie, de philosophie, de belles-lettres et d'histoire. Le plus considérable et le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, Madrid, 1700 à 1727, 16 vol. in-4°, traduite en français par d'Hermilly, 10 vol. in-4°, Paris, 1751.

* I. FERRERI (Zacharie), de Vicence, évêque de la Guardie, naquit d'une illustre famille originaire de Milan en 1479; sa vie entière est une chaîne d'événemens plus ou moins intéressans, qui ne l'empêchèrent pas cependant de publier un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont, I. *Vita sancti Casimiri*. Cette vie fut imprimée à Thorn, et ensuite insérée dans le grand ouvrage de Bollandus. II. *De reformatione Ecclesiæ Suasoriâ*, etc., Venetiis. III. *Hymni novi ecclesiastici*, etc. Romæ, 1549. Quelques-unes de ses hymnes sont écrites avec grace et élégance. Ses autres ouvrages concernent les conciles de Pise, de Bâle et de Lyon.

II. FERRERI. *Voyez* ORMEA.

† I. FERRÉTI, poëte et historien de Vicence dans le 14e siècle, fut un de ceux qui chassèrent la barbarie répandue en Europe, et qui firent naître le bon goût. Parmi les productions de ce savant, en prose et en vers, il y a une *Histoire curieuse de son temps*, en 7 livres, depuis 1250 jusqu'en 1318. Muratori l'a publiée dans le 2e tome des Ecrivains de l'Histoire d'Italie. On a

encore de lui un *Poëme latin* sur *l'origine des l'Escale* ou *Scaliger*. Ce poëme, ainsi que d'autres poésies de Ferreti, est imprimé à la suite de son Histoire dans Muratori.

† II. FERRETI (Emile), né à Castel-Franco dans le Boulonnais en 1489, secrétaire du pape Léon X, ensuite conseiller au parlement de Paris, mort à Avignon le 14 juillet 1552, cultiva les muses dans le tumulte de la cour. On a de lui, *Opera juridica*, 1598, in-4°.

* III. FERRETI (Horace), chevalier et comte Perugin, né en 1639, également habile dans les mathématiques et la peinture, fit beaucoup d'élèves dans cet art, et on voit de jolis tableaux de lui au pastel et à l'huile dans les cabinets recherchés. Il avoit étudié les mathématiques sous le docteur Rossi. En 1700, il fit conduire à Rome le fameux *Cantarano* qu'il avoit fait construire. Il y avoit un autel avec l'appareil nécessaire pour dire la messe, un buffet ou garde-manger pour douze personnes; une cuisine, la table, l'ornement d'un bel appartement; la toilette d'une dame avec tous ses ustensiles, un lit, des siéges et autres meubles. Cet objet curieux, que l'auteur dont nous tirons ceci dit avoir vu, passa en la possession du duc de Medina-Cœli, vice-roi de Naples. Ferreti, en récompense de ses talens, obtint plusieurs emplois honorables. Il mourut gouverneur de Nola et d'autres lieux de l'état de Naples.

I. FERRI. *Voyez* CIRO-FERRI, — FERRY, — *et* LOCRES.

† II. FERRI (Paul), ministre protestant à Metz sa patrie, né en 1591, et mort en 1669, étoit connu de son temps par ses écrits et par ses sermons; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catechisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prelat fit son entrée dans la république des lettres. La poésie étoit un de ses délassemens; le recueil de ses productions en ce genre a été publié à Lyon en 1610, in-8°, sous le titre des *Premières Œuvres poétiques de Paul Ferri, Messin*. On y trouve une pastorale intitulée *Isabelle* ou *le dédain de l'Amour*, qu'un écrivain, nommé Delacroix, a servilement copiée dans sa tragi-comédie de Célimène, qu'il fit paroître 19 ans après. On grava au bas de son portrait le distique suivant :

Tales si multos ferrent hæc sæcula Ferri,
In ferri sæclis aurea sæcla forent.

Ferri a beaucoup et même trop écrit. Ses ouvrages sont, I. *Les premières Œuvres poétiques de Paul Ferri, Messin, où sous la douce diversité de ses conceptions se rencontrent les honnestes libertez d'une jeunesse*, Lyon, 1610, in-8°. II. *Scholastici orthodoxi specimen, hoc est salutis nostræ methodus analytica ex scriptis scholasticorum*, Golstadii, Geneve, 1616, in-8°. III. *Le dernier désespoir de la Tradition contre l'Escriture*, où est amplement réfuté le livre du P. François Veron, jésuite, par lequel il prétend enseigner à toute personne, quoique non versée en théologie, un bref moyen de rejeter la parole de Dieu, et convaincre les églises réformées d'erreurs et d'abus en tous et chacun point de leur doctrine, Sédan, 1618, in-8°. IV. *Remarques d'histoire sur le Discours de la vie et de la mort de S. Levier, et le récit de ses miracles nouvellement publies par le sieur de Ramberviller*, etc., S. Loco, 1624, in-12. V. *Vindiciæ, pro scholastico orthodoxo adversùs Leonardum Perinum, jesuitam*, etc., Lugduni

Batavorum, 1650, in-8°. VI. *Catéchisme général de la réformation de la religion prêchée dans Metz*, etc., Sédan, 1654, in-8°; Genève, 1656. VII. *Oraison funèbre de Louis XIII*, 1643, in-4°. *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, in-4°., etc. VIII. *Réponse à l'Histoire de la naissance de l'Hérésie de Metz*, par Martin Meurisse, etc., Metz, 1642, in-4°. On a encore de lui quelques autres *Traités* manuscrits, outre une infinité de *Sermons ;* onze cents entre autres, de compte fait, sur la seule épître aux Hébreux.

† III. FERRI *ou* FERRY (Guillaume), professeur d'éloquence et d'antiquités à Ferrare sa patrie, s'est fait connoître par un grand nombre de *Poésies* latines et italiennes. Il est mort en 1787.

I. FERRIER (Arnaud du), professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, et maître des requêtes, choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente, y soutint les intérêts de la France avec une fermeté et une vivacité qui déplurent aux prélats italiens. Pour calmer leur ressentiment, on l'envoya en ambassade à Venise. Il y connut Fra-Paolo, et lui fournit des *Mémoires* pour son Histoire de ce concile. Ferrier fit profession du calvinisme dans ses dernières années, et mourut garde des sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages.

* II. FERRIER (Auger), né en 1513 dans le diocèse de Toulouse, prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1540. Après son doctorat, il vint à Paris, où il fut nommé médecin ordinaire de Catherine de Médicis ; il alla ensuite à Rome où il se fit une grande réputation. Il s'engagea dans une dispute avec Jean Bodin, au sujet des six livres de la République que celui-ci avoit composés. Cette dispute fut menée vivement et avec toute l'aigreur dont les gens de lettres sont capables quand ils s'oublient. Ferrier publia à Toulouse, en 1580, in-8°, un *Avertissement à Jean Bodin, sur le 4e livre de sa République ;* et il étoit encore occupé à écrire contre lui, lorsqu'il mourut en 1588. Il exerçoit alors la médecine à Toulouse, où il s'étoit fixé à son retour de Rome. On a encore de lui, I. *De diebus decretoriis secundùm Pythagoricam doctrinam et astronomicam observationem*, Lugduni, 1541, 1549, in-16. II. *Liber de somniis; Hyppocratis de insomniis liber; Galeni liber de insomniis ; Synesii liber de somniis*, Lugduni, 1549, in-16. III. *De pudendagrâ, lue Hispanicâ, libri duo*, Tolosæ, 1553, in-12, Antverpiæ, 1564, in-8°, Parisiis, 1577, in-16. IV. *De radice Chinæ liber, quo probatur diversam esse ab apio*, Tolosæ, 1554, in-8°. V. *Vera methodus medendi duobus libris comprehensa ; Castigationes practicæ medicinæ*, Tolosæ, 1557, in-8°; Lugduni, 1574, 1602, in-8°.

III. FERRIER (Jean), né à Rodèz en 1619, entra chez les jésuites, y professa, fut ensuite confesseur de Louis XIV, et mourut en 1674, à 55 ans, laissant un *Traité sur la science moyenne*, et des *Ecrits* contre le jansénisme.

IV. FERRIER (Jérémie), ministre protestant et professeur en théologie à Nîmes, embrassa la religion catholique et devint conseiller d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attribue *le Catholique d'Etat*, 1625, in-8° : c'est une réponse aux calomnies que les partisans de l'Espagne répandoient contre la France.

Il est encore auteur d'un *Traité de l'Ante-Christ et de ses marques*, in-fol., Paris, 1515. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs en 1664. Son gendre et sa fille, qui étoient, on peut le dire, des modèles d'avarice, sont célébrés dans la Satire des femmes de Boileau.

† V. FERRIER (Louis), sieur de La Martinière, poëte français, né à Avignon en 1652, fut mis à l'inquisition de cette ville pour cette maxime :

L'amour, pour les mortels, est le souverain bien.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galans*, poëme qui courut manuscrit avant qu'il le publiât, d'abord à Arles, et depuis à Paris en 1678, in-12. Ferrier ayant été absous par le saint-office, à la prière de ses amis, vint à Paris, où il fut précepteur des fils du duc de Saint-Aignan, et ensuite gouverneur de Charles d'Orléans, fils naturel du duc de Longueville. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avoit acheté la terre de la Martinière, près Caudebec. Outre ses *Préceptes galans*, on a de lui d'autres morceaux qui ne manquent ni d'esprit ni de naturel; mais sa versification est foible et son style incorrect. Ces défauts se font sentir sur-tout dans ses tragédies d'*Anne de Bretagne*, représentée en 1678, et imprimée en 1679, in-12; d'*Adraste*, représentée en 1680, imprimée d'abord à Leyde, 1681, puis à Paris, 1686. Ces deux pièces ont aussi été réimprimées ensemble sous le titre de *Théâtre de Ferrier*, Paris, 1697, in-16; enfin la Tragédie de *Montézuma*, représentée en 1702, et qui n'a point été imprimée. Les deux premières sont insérées dans le Théâtre français, et la première se jouoit quelquefois. La dernière pièce débutoit d'une manière trop gigantesque pour pouvoir se soutenir sur ce ton. On voyoit d'abord un palais d'un goût barbare, dans le fond duquel étoient des esclaves armés de flèches. Le prince américain, tout couvert d'or et de diamans, étoit assis sur son trône, et adressoit à huit caciques prosternés à ses pieds ces deux vers :

Esclaves, levez-vous, votre maître aujourd'hui
Vous permet d'élever vos regards jusqu'à lui.

Cette pompeuse ouverture de scène fut tout ce qui frappa dans la pièce. On attribue à Ferrier la *Traduction* de Justin qui parut sans nom d'auteur, à Paris, en 1693 et 1708, 2 vol. in-12.

VI. FERRIER. *Voyez* VINCENT-FERRIER (saint).

† I. FERRIÈRES (Claude de), docteur en droit de l'université de Paris, sa patrie, né en 1639, professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut le 11 mai 1715. Ses ouvrages, quoique composés la plupart pour subvenir aux besoins pressans d'une famille nombreuse, sont estimés. Les honoraires de ses livres suffisoient à peine pour le dédommager du temps qu'il sacrifioit à leur composition; cependant il ne poussa pas ce sacrifice trop loin. Les principaux sont, I. *La Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4°. II. — *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4°. III. — *Des Novelles*, 1688, 2 vol. in-4°. IV. La *Science des notaires*, 1771, 2 vol. in-4°. V. *Le Droit de patronage*, 1686, in-4°. VI. *Institutions coutumières*, 3 vol. in-12. VII. *Introduction à la pratique*, 1758, 2 vol. in-12. VIII. Des *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12. IX. Un *Traité des Fiefs*, 1600, in-4°. X. Le *Recueil des Commen-*

tateurs de la Coutume de Paris, 1714, en 4 vol. in-fol. On y trouve de bonnes observations de Jean Le Camus, lieutenant civil. Le Dictionnaire de Droit, 1771, 2 v. in-4° est de Claude-Joseph FERRIÈRES, son fils, doyen des professeurs en droit de l'université de Paris.

* II. FERRIÈRES (Charles-Élie de), né à Poitiers le 27 janvier 1741, député de la noblesse de la sénéchaussée de Saumur aux états-généraux en 1789, mort le 30 août 1804, à sa terre de Marsai, près Mirabeau, étoit membre du conseil-général du département de la Vienne, de la société d'agriculture et de commerce, et de l'athenée de Poitiers. On a de lui, I. *La Femme et les Vœux*, Amsterdam et Paris, 1788, in-12. II. *Plan de finances pour l'établissement d'une caisse territoriale*, présenté à l'assemblée nationale, en mars 1790. III. *Le Théisme*, ou *Recherches sur la nature de l'homme, et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, Paris, 1791, 2 vol. in-12. On reconnoît dans cet ouvrage le littérateur instruit et l'homme de bien. IV. *Saint-Flour et Justine*, ou *Histoire d'une jeune Française du dix-huitième siècle*, Paris, 1792, 2 vol. in-12. V. *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Assemblée constituante de 1789*, Paris, 1798, 3 vol. in-8°.

* FERRIS (Lambert), poëte français, mort vers l'an 1260, eut la réputation d'exceller dans cette sorte de poésie qu'on nommoit *Contentieuse.* Ferris est auteur de plusieurs *Questions*, dont l'objet est de savoir s'il vaut mieux être éconduit honnêtement de sa dame, que favorisé de mauvaise grace; et si l'amant jaloux aime mieux que celui qui ne l'est pas. On ignore quelle fut la décision du tribunal auquel ces questions furent portées.

* FERRIUS ou FERRUS (Alfonse), médecin et chirurgien, de Faenza, dans l'état de l'Église, enseigna la chirurgie à Naples avec beaucoup de célébrité, et passa ensuite à Rome, où il fut médecin du pape Paul III. Les ouvrages qu'il a composés sont, I. *De sclopetorum, sive archibusorum vulneribus libri tres; Corollarium de sclopeto ac similium tormentorum pulvere; De carunculâ, sive callo, quæ cervici vesicæ innascitur*, Romæ, 1552, in-4°.; Lugduni, 1553, in-4°; Tiguri, 1555, in-fol. Cet ouvrage est un des premiers qui aient paru sur les plaies d'armes à feu. II. *De Morbo gallico, ligni sancti naturâ, usuque multiplici, libri quatuor;* dans le premier tome de la Collection de Louis Luisinus sur les maux vénériens, imprimée à Venise en 1566 et 1567, 2 vol. in-fol., et réimprimée en 1599.

† I. FERRO (Vincent), savant dominicain espagnol, né à Valence, s'acquit une si grande réputation dans son ordre, qu'il fut chargé d'enseigner la théologie à Burgos, à Rome et à Salamanque, où il mourut en 1583. On a de lui un énorme *Commentaire sur la Somme de saint Thomas*, en 8 vol. in-fol. Cet ouvrage, rempli de digressions ennuyeuses, est d'un style incorrect et pesant.

* II. FERRO (César), de Sicile, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, vivoit vers l'an 1637. On a de lui un *Rôle* des chevaliers-soldats, des chapelains et des frères servans de l'ordre de Malte, depuis 1401 jusqu'en 1637.

† FERRON (Arnaud du), con-

seiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, et pourvu de cette charge à 21 ans, est auteur d'une *Continuation* en latin de l'*Histoire de Paul-Emile*, et d'autres ouvrages, qui lui firent donner par Scaliger le surnom d'*Atticus*. Il mourut en 1563, à 48 ans. Sa *Continuation de Paul-Emile*, imprimée à Paris, chez Vascosan, 1554, in-folio, 1555, in-8°, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au règne de François Ier. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, et ses détails fort exacts. On a encore de lui, *Observations sur la coutume de Bordeaux*, Lyon, 1565, in-folio. Son père étoit aussi conseiller au parlement.

* FERRUCCI (François), dit *Del Tadda*, sculpteur, né à Fiesole, mort en 1585, n'a travaillé qu'en porphyre. C'est lui, dit-on, qui inventa le secret de donner aux outils d'acier une trempe telle qu'ils pussent mordre sur une matière aussi dure. Il a fait, au moyen de cette découverte, *le Bassin* de la magnifique fontaine du palais Pitti à Florence; la *statue du grand-duc Côme*, et celle de *la Justice*, qui est sur la colonne de la sainte Trinité.

I. FERRY (André), né à Reims en 1714, mort en 1773, entra dans l'ordre des minimes. Il acquit de profondes connoissances en physique et en hydraulique, et les fit servir à l'utilité publique. C'est à lui que les villes d'Amiens, de Dôle et de Reims, doivent les fontaines qui les décorent. Le P. Ferry faisoit d'assez bons vers latins, et a publié un *Poëme* en cette langue, en l'honneur du cardinal de Tencin.

II. FERRY (Jean-Baptiste), prêtre, de la société littéraire-militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, étoit chanoine prébendier de l'église de Sainte-Magdeleine de cette ville. On a de lui plusieurs *Livres d'église* à l'usage du diocèse de Besançon.

III. FERRY. *Voyez* FERRI.

* I. FERTÉ (le chevalier de la), auteur à qui de Beauchamp, dans ses Recherches sur les théâtres, attribue le *Carnaval de Lyon* et *les Comédiens de campagne*, comédies représentées en province dans l'année 1699. Mais on croit plus généralement que ces pièces sont de Le Grand, quoiqu'elles ne soient pas imprimées avec celles qui composent son théâtre.

† II. FERTÉ (Henri DE SENNECTERRE, dit le *Maréchal de la*) d'une maison très-ancienne d'Auvergne, qui subsiste encore, étoit fils de Henri de Sennecterre, lieutenant-de-roi en Champagne, et ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Il donna des preuves de son courage au siége de La Rochelle en 1626, et ensuite à l'attaque du Pas-de-Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avesnes. Il n'étoit alors que colonel; il fut fait maréchal-de-camp sur la brèche de Hesdin, pour avoir défait le secours que les ennemis vouloient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroi, et sur-tout à celle de Lens. Il défit le duc de Lorraine, et lui tua près de deux mille hommes au combat de Saint-Nicolas, en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nanci peu après, et prit, la même année, Chasté, Mirecourt et Vaudrevange. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1653, 1655, 1657 et 1658. Il prit dans ces deux dernières années Montmédi et Gravelines. Le maréchal de La Ferté mourut en

1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme, Magdeleine d'Angennes, morte en 1714, à 85 ans, et sœur de la duchesse d'Olonne, a donné lieu à un petit roman qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussi. — Son fils, Henri-François, duc DE LA FERTÉ, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Tandis qu'il servoit sous son père, on présenta à ce dernier un mémoire des provisions que le fils avoit fait faire pour la campagne. C'étoit des truffes, des morilles, et toutes les choses nécessaires pour faire d'excellens ragoûts. Le maréchal jeta le mémoire avec indignation. « Ce n'est pas ainsi, dit-il, que nous avons fait la guerre. De la grosse viande apprêtée simplement, c'étoit là tous les ragoûts. Dites à mon fils, ajouta-t-il en s'adressant au maître-d'hôtel, que je ne veux entrer pour rien dans une dépense aussi folle et aussi indigne d'un homme de guerre. » Vain et présomptueux, il ne pouvoit souffrir les succès de Turenne, qu'il étoit incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il étoit fort empressé à faire sa cour, et ce fut ce qui contribua en partie à l'élever aux dignités. On prétend qu'il n'étoit pas moins intéressé. Ayant fait son entrée dans Metz, les juifs vinrent pour lui rendre leurs hommages. « Je né veux pas voir ces marauds-là, dit-il, ce sont eux qui ont fait mourir mon maître. » Les Israélites, ayant su la réponse du maréchal, parurent fâchés de ne pouvoir lui parler, attendu qu'ils lui apportoient un présent de quatre mille pistoles. On le fut dire promptement à M. de La Ferté. « Ah! faites-les entrer, dit-il, ils ne le connoissoient pas quand ils l'ont crucifié. » La maison de La Ferté subsiste dans des branches collatérales. Le maréchal avoit un fils cadet, jésuite, nommé Louis, prédicateur distingué, qui mourut à La Flèche en 1732, à 74 ans. — On a du duc et du chevalier DE LA FERTÉ, de la même famille, plusieurs couplets agréables insérés dans les Tendresses bachiques de Ballard père.

III. FERTÉ-IMBAULT (le maréchal de la). *Voyez* ESTAMPES, n° III.

FERTEL (Martin-Dominique), imprimeur de Saint-Omer, mort dans cette ville en 1752, âgé d'environ 80 ans, est auteur de la *Science pratique de l'imprimerie*, Saint-Omer, 1723, in-4°; ouvrage curieux, qui renferme tout ce qui regarde cet art, et qui n'a point été effacé par ceux de Momoro et de Quinquet, sur le même sujet.

FERVAQUES. *Voyez* HAUTEMER.

FERUS. *Voyez* SAUVAGE.

* FÉRYDOUN, *ou* AFRYDOUN, septième roi de Perse de la premiere dynastie, est continuellement cité par les auteurs comme un modèle accompli de justice, de sagesse et de clémence. Son règne appartient aux temps fabuleux. Férydoun conquit son royaume sur l'usurpateur Zhohâk, et épousa ensuite sa fille, de laquelle il eut deux fils; puis prit une seconde femme, nommée Yrân Dokht, qui mit au monde un troisième enfant. Il gouverna la Perse durant 50 ans. Alors, ayant partagé ses états entre ses trois fils, il descendit du trône et se retira du monde pour se consacrer entièrement à Dieu. Sa vieillesse fut affligée par la méchanceté de ses fils aînés, qui, ayant vaincu, pris et tué leur plus jeune frère, lui envoyèrent sa tête. Ce crime fut bientôt vengé. Le malheureux prince laissoit un

fils qui défit ses oncles à son tour et les tua. Férydoun le reconnut pour son héritier, lui donna l'investiture des trois royaumes, et finit ses jours peu après.

* I. FESSARD (Etienne), graveur, né à Paris en 1714, où il mourut en 1774, étoit graveur du roi. On a de lui une *Fête flamande* d'après Rubens; *les quatre Arts*, représentés par des enfans, d'après Carle Vanloo; *Jupiter et Antiope*, d'après le même; *Herminie cachée sous les armes de Clorinde*, d'après Pierre; les *Fables de La Fontaine*, 6 vol. in-8°, etc.

* II. FESSARD (Matthieu), graveur, né à Fontainebleau en 1740, élève de Longueil; quoique portant le même nom que le précédent, il n'est pas de la même famille. Fessard a gravé une suite de *différens animaux*; le *Portrait de M. de Juigné*, archevêque de Paris; plusieurs *Paysages* dans le Voyage de la France, etc. etc.

† I. FESTUS-POMPÉIUS (Sextus), célèbre grammairien, abrégea le Traité de Verrius-Flaccus, *De Verborum significatione.* Cet abrégé, très-utile, suivant Scaliger, parut la premiere fois à Milan en 1470, in-fol., et a été publié par Dacier, *ad usum delphini*, Paris, 1681, in-4°, et Amsterdam, 1699, in-4°. Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

II. FESTUS (Porcius), proconsul et gouverneur de Judée vers l'an 61 de J. C., étant à Césarée, fit citer saint Paul à son tribunal. Cet apôtre en ayant appelé à César, Festus le lui renvoya, n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déjà reçu une somme d'argent pour ne pas lui être favorable.

† FÉTI (Dominique), peintre, né à Rome en 1589, mort à Venise en 1624, fut élève de Civoli. Le cardinal Ferdinand de Gonzague le mena avec lui à Mantoue, où le duc l'employa à l'embellissement de son palais. Il prit pour modèles les ouvages de Jules Romain, et en saisit la noblesse, la fierté, l'expression vive, le coloris vigoureux, sans atteindre à sa correction. La débauche abrégea ses jours, qu'il termina à l'âge de 35 ans. Il a laissé des tableaux précieux, dont quelques-uns ont été gravés. Sa sœur, habile dans la peinture, fut appelée à Mantoue avec son père par le duc, et s'y étant faite religieuse, elle orna de ses ouvrages son monastère, et d'autres de cette ville.

FEU GRÉGEOIS. *Voyez* CALLINIQUE.

† I. FEU (François), docteur de Sorbonne, né à Massiac en Auvergne l'an 1633, fut grand-vicaire de Rouen, puis curé de Saint-Gervais à Paris en 1686, et mourut le 26 décembre 1699. On a de lui les deux premiers volumes in-4°, 1692 et 1695, d'un *Cours de Théologie*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

† II. FEU-ARDENT (François), cordelier, né à Coutances en 1541, docteur en Sorbonne en 1576, ligueur outré, déclama violemment en chaire contre Henri III et Henri IV. Son zèle contre les novateurs tenoit de la furie. Il mourut en 1610, à Bayeux, laissant, I. Des *Traités de controverse* pleins de bile et de turlupinades. II. Des *Commentaires sur plusieurs livres de la Bible.* III. Des *Editions* de quelques ouvrages des Pères et des scolastiques. Il se modéra sur la fin de ses jours, et *il fut aussi ardent à la concorde*, dit l'Étoile, *qu'il l'avoit été à la discorde.*

* FEUBORN (Juste), théologien protestant, Allemand, né en Westphalie en 1587, mort en 1656, recteur de l'université de Grossen, a écrit en latin plusieurs ouvrages de théologie.

FEVERSHAN (Louis DE DURAS, comte de), chevalier de l'ordre de la Jarretière, commandoit l'armée de Jacques II lorsque le prince d'Orange fit sa descente en Angleterre l'an 1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étoient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange pour faire mettre en prison ce fidèle serviteur, prétendant qu'il n'avoit pu licencier une armée royale sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à Londres, à 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FEUILLADE (la). *Voyez* AUBUSSON, n° III.

† FEUILLÉE (Louis), minime, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, né à Mane en Provence l'an 1660, entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Ce prince le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille, où il mourut en 1732. On a de lui un *Journal des Observations physiques, mathématiques et botaniques*, faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales, Paris, 1714 et 1725, 3 vol. in-4°. Ce Journal, écrit durement, mais aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le père Feuillée présenta au roi *un grand volume* in-folio, où il avoit dessiné, d'après nature, tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la bibliothèque impériale, de même que le *Journal de son Voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; à la fin se trouve l'*Histoire* abrégée de ces îles.

† I. FEUILLET (mademoiselle), employa ses loisirs, à la fin du 17e siècle, à divers ouvrages de piété. Après en avoir traduit plusieurs de l'italien, de l'espagnol et du latin, elle publia les *Sentimens chrétiens*, in-12; *Concordance des Prophéties avec l'Evangile*, Paris, 1689, in-12. Elle y établit que les principaux mystères, prédits dans l'ancien Testament, ont été accomplis. Elle mourut vers 1690.

† II. FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud près de Paris, prédicateur apostolique, et d'une morale sévère jusqu'au rigorisme, mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. Comme il avoit beaucoup d'embonpoint et que cet air de santé paroissoit démentir l'austérité de sa doctrine, Boileau plaisantoit à ce sujet mademoiselle de Lamoignon l'une de ses pénitentes. « Oh! répondit-elle naïvement, on dit qu'il commence à devenir maigre. » Il avoit l'esprit de saillie. C'est lui qui disoit d'un prédicateur très-médiocre qu'il « prêchoit comme les apôtres avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit. » Ce bon mot, comme on voit, est plus ancien que Voltaire, qui l'a souvent appliqué à ses ennemis en vers et en prose. Nous avons de l'abbé Feuillet l'*Histoire de la conversion de Chanteau*, cousin germain de Caumartin, conseiller d'état, in-12, 1702; Feuillet en avoit été le principal instrument. Cette histoire a été réimprimée plusieurs fois. On a encore de lui des *Lettres*, et une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*.

FEUQUIÈRES. *Voyez* PAS, nº III.

† FEUTRY (Aimé-Ambroise-Joseph), né à Lille en 1720, suivit quelque temps le barreau, et le quitta pour se livrer entièrement à la littérature. Ses poésies ne sont pas dépourvues de force et de verve. Il y a de beaux vers dans ses poëmes intitulés le *Temple de la mort* et les *Tombeaux*. Son *Ode aux nations* fut couronnée par l'académie des Jeux floraux de Toulouse : son *Ode sur Dieu* a de la majesté. Ces différentes pièces, qui parurent d'abord séparément, se trouvent dans un recueil intitulé *Opuscules poétiques et philologiques*, Paris, 1771, in-8º. L'auteur donna en 1779, dans le même format, un supplément sous le titre de *Nouveaux Opuscules*, auquel on joint un autre *Recueil de poésies fugitives*, Paris, 1760, in-12. Feutry a publié une nouvelle *Traduction du Robinson Crusoé*, dont il a supprimé les longueurs qui le déparoient, 1788, 3 volumes in-12. Il a traduit aussi de l'Anglais Thomas Blackwell les *Mémoires de la cour d'Auguste*, 1768, 1781, 3 vol. in-12. On lui doit encore, I. *Epître d'Héloïse à Abailard*, tirée de Pope, 1758, in-8º. II. *Choix d'Histoires* tirées de Bandel, Belleforest et Boistuaux, 1783, 2 vol. in-12; cet ouvrage avoit eu plusieurs éditions antérieures. III. *Les jeux d'enfans*, poëme en prose traduit du hollandais, 1764, in-12. IV. *Les Ruines*, poëme, 1767, in-8º. V. *Manuel Tironien*, ou *Recueil d'abréviations faciles et intelligibles de la plus grande partie des mots de la langue française*, 1775, in-8º. VI. *Essai sur la construction des voitures à transporter les lourds fardeaux dans Paris*, 1781, in-8º. VII. *Le livre des enfans et des jeunes gens sans études*, 1781, in-12. VIII. *Supplément à l'art du serrurier*, traduit du hollandais, 1781, in-folio. Feutry est mort à Douay le 28 mars 1789.

† I. FÈVRE (Jehan le), avocat au parlement et rapporteur référendaire de la chancellerie de France, sous le règne de Charles V, dit *le Sage*, a donné une espece de Poëme moral, ou Traité en vers de huit syllabes, intitulé *le Respit de la mort*, imprimé à Paris, in-4º; Gottingue, en 1506, et in-8º, aussi Gottingue, avec des figures en bois, en 1533, *corrigé, veu de nouveau et apostillé par ung scientifique personne.* On attribue cette dernière édition à un autre Jehan LE FÈVRE, Dijonais, chanoïne de Langres et secrétaire du cardinal de Givry, auteur du *Livret des emblêmes de maître André Alciat, mis en rime française*, Paris, 1536, in-8º, et que l'on a mal à propos confondu, dans la Bibliothèque des écrivains de Bourgogne, avec l'auteur du *Respit de la mort*, qui vécut plus d'un siècle et demi auparavant. C'est ce qu'il nous apprend lui-meme par la date de son poëme qu'il dit avoir composé :

> L'an mil trois cent soixante-seze,
> Charles-Quint regnant, l'an treze
> De son règne très-heureux, etc.

On a encore de Jehan Le Fèvre, I. *Le livre de Mathéolus*, qui nous monstre sans varier les biens et aussi les vertus qui viengnent pour soy marier; et à tous faicts considérer, il dict que l'homme n'est pas sage, si se tourne remarier, quand pris a été au passaige, Paris, 1492, in-fol. II. *Le Rebours de Mathéolus*, ou *le résolu en mariage*, composé en rhythme française, Paris, 1518, in-4º.

† II. FÈVRE (Raoul le), chapelain de Philippe, duc de Bourgogne, en 1464, est auteur des ouvrages suivans, I. *Recueil des Histoires*

troyennes, contenant la généalogie de Saturne et de Jupiter, son fils, avec leurs faits et gestes, etc., Paris, Verard (sans date), Lyon, 1490 et 1494, in-fol.; Paris, 1532, in-4°. Le même ouvrage abrégé, Lyon, 1544. Ce recueil est assez rare, quand les éditions sont du 15e siècle; celles du siècle suivant, quoique aussi bonnes, sont moins recherchées. II. *Le Roman de Jason et Médée*, in-folio, Gottingue (sans date.) Cet ouvrage est très-rare. III. *Histoire du preux et vaillant chevalier Jason, fils du noble roi Eson et de sa mie Médée*, Paris, 1528, in-4°. C'est le même ouvrage abrégé.

† III. FEVRE (Jacques FABRI, ou le), surnommé *d'Estaples* (*Faber Stapulensis*), du lieu de sa naissance au diocèse d'Amiens, né vers l'an 1435, fit ses études dans l'université de Paris, et y professa ensuite les belles-lettres et la philosophie. C'étoit encore le règne de la plus barbare scolastique. Le Fèvre sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, et en particulier des langues mères. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand-vicaire en 1523; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, Le Fèvre le quitta, pour n'être point enveloppé dans sa disgrace, et vint à Paris, où il fut nommé précepteur du troisième fils de François Ier (Charles, duc d'Orléans, mort en 1545). La reine Marguerite, sœur de ce prince, mena Le Fèvre à Nérac en 1530 : c'est là que cet habile homme finit ses jours en 1537, dans un âge fort avancé. On dit que le jour de sa mort, en dînant chez la reine Marguerite avec quelques autres savans que cette princesse admettoit souvent à sa table, il parut triste pendant le repas, et versa même des larmes. La reine lui ayant demandé la raison de sa tristesse, il répondit que l'énormité de ses crimes le jetoit dans ce chagrin. « Je suis, dit-il, âgé de cent et un ans : j'ai toujours vécu d'une manière très-chaste. A l'égard des autres passions qui précipitent les hommes dans le désordre, je sens ma conscience assez en repos; mais je compte pour un très-grand crime, qu'ayant connu la vérité, et l'ayant enseignée à plusieurs personnes qui l'ont scellée de leur propre sang, j'aie eu la foiblesse de me tenir dans un asile loin des lieux où les couronnes des martyrs se distribuoient. » La reine, qui étoit fort éloquente, le rassura; il fit son testament de vive voix, s'alla mettre sur un lit, et y fut trouvé mort peu d'heures après. La reine le fit enterrer honorablement sous le même marbre qu'elle s'étoit destiné. Les principaux fruits des veilles de ce savant sont, I. Un *Traité des trois Magdeleines*, Paris, 1519, in-4°. II. Un *Psautier* en cinq colonnes, Paris, in-folio, 1509, réimprimé en 1513. Cet ouvrage est rare et recherché des savans; les bibliographes les plus célèbres, tels que Clément, Enyel, Gerdes et de Bure en ont donné des notices plus ou moins étendues. (*Voyez* ETIENNE, n° XIX.) III. Des *Commentaires sur les Psaumes*, *sur l'Ecclésiaste, sur les Evangiles, sur saint Paul*, etc., savans, mais mal digérés et mal écrits. IV. *Agones martyrum mensis januarii*, in-fol. (*sine loco et anno*), mais du commencement du 16e siècle. V. Une *Version françoise de toute la Bible*, imprimée à Anvers en 1530-34-41, in-fol.; et en 1728, en 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par Nicolas de Leuse et François de Larben, docteurs de Louvain, est la plus correcte, la plus exacte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment sur la monogamie de sainte Anne,

et sa distinction des *Trois Maries*, soulevèrent beaucoup de docteurs contre Le Fèvre ; ce qui l'obligea de se contredire dans le Traité *De duplici et unicâ Magdalenâ*, in-4°, pour prouver qu'on pouvoit soutenir qu'il y en avoit deux ou une seule. A force de varier et de retourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensoit. On le persécuta pour des choses qui, à présent, feroient pitié.

† IV. FEVRE. *Voyez* FABRE. — FABRI. — FABRICIUS, n° III. — CAUMARTIN. — CHANTEREAU. — ORMESSON. — PLANCHE. — SAINT-MARC. — MATHOU. — *et* MOULIN, n° II, *à la fin*.

† V. FÈVRE (Gui le), sieur DE LA BODERIE, né dans la terre de la Boderie en basse-Normandie, l'an 1541, savant dans les langues orientales, eut beaucoup de part à la fameuse Polyglotte d'Anvers, confiée aux soins d'Arias Montanus. Si on l'en croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. Le Fèvre passa avec un de ses frères à Anvers, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla long-temps et revint en France, apportant pour tout fruit de ses travaux beaucoup de fatigue et peu de réputation. A son retour, nommé secrétaire du duc d'Alençon, frère du roi Henri III, il fut mal payé comme à Anvers, et alla mourir à la Boderie en 1598. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. Il mêloit aux épines de l'étude des langues les fleurs de la poésie. Il eut de son temps une assez grande réputation dans ce dernier genre ; mais, à l'exception de quelques pièces, où l'on trouve une certaine naïveté qui plaît, malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût. Le père Nicéron (Mém., tom. XXXVIIIe) donne le catalogue de ses ennuyeuses productions. *Voy.* ANDRÉ, n° X.

† VI. FÈVRE DE LA BODERIE (Antoine le), frère du précédent, employé par Henri IV et par Louis XIII dans des affaires importantes, eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Jacques Ier et le prince de Galles lui firent de riches présens, et les seigneurs d'Angleterre y ajoutèrent 150 haquenées, que La Boderie, à son retour, distribua à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule, que Henri IV lui demanda. « Il n'est pas juste, lui dit ce bon prince, que je sois le seul de vos amis qui n'ait point de part à vos libéralités. » La Boderie fut très-utile à ce monarque, sur-tout dans l'affaire du maréchal de Biron, dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avoit épousé la sœur du marquis de Feuquières, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles : l'une mourut fort jeune, et l'autre épousa, en 1613, Arnauld d'Andilly, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la Noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8°. On a publié en 1749 ses *Lettres* et ses *Négociations*, cinq vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*

† VII. FÈVRE (Nicolas le), né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il s'y livroit uniquement, tandis que la plupart des gens de lettres de Paris, furieux comme le vulgaire, s'abandonnoient à tous les emportemens du fanatisme. Henri IV, étant enfin paisible possesseur de sa couronne, choisit Le Fèvre pour précepteur du prince de Condé ; et après la mort de ce grand roi, la reine lui confia l'é-

ducation de Louis XIII. Il mourut seize mois après, le 3 novembre 1612. Quoiqu'il eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnoit point le titre d'auteur, ou peut-être craignoit-il les écueils de cette profession. Dans ses *Opuscules* publiés à Paris en 1614, in-4°, par Le Begue, on y aperçoit un critique exact, sans être trop hardi; judicieux dans ses conjectures, et juste dans ses raisonnemens. Son style est pur, net et concis. Le Fèvre, humain, doux, communicatif, vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, et à la cour avec la simplicité d'un solitaire. *Voyez* LENGLET, n° II, n° XVII de ses ouvrages.

† VIII. FÈVRE (Tanneguy le), né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec et du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2000 liv., pour avoir l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens de lettres se proposoit de le faire principal d'un collége, qu'il devoit ériger sous le nom de Richelieu. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savans, et à Le Fèvre un protecteur. Tanneguy, se voyant sans ressources, se fit protestant, et eut une classe d'humanités à Saumur. Plus philosophe que huguenot, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, il méprisa ceux de sa secte, et vécut parmi eux. Son mérite fut bientôt connu. Il avoit non seulement l'art d'ôter les épines des études, mais encore celui d'y répandre des agrémens. On lui envoya des jeunes gens de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers. Les théologiens, les professeurs même se faisoient un plaisir et un honneur d'assister à ses leçons. En 1672, il se préparoit à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fièvre continue l'emporta le 12 septembre, à 57 ans. Le Fèvre, homme de plaisir, n'épargnoit rien pour satisfaire ses goûts; il se parfumoit comme un petit maître. Les fruits de sa plume sont, I. Des *Notes sur Anacréon*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phèdre*, Saumur, 1666, in-12, réimprimées à Hambourg et Amsterdam; *Longin*, Saumur, 1663, in-12; *Aristophane*, *Elien*, *Apollodore*, *Eutrope*, *Aurélius Victor*, *Justin*, *Denys d'Alexandrie*, etc. Le Fèvre commente ces auteurs, non en pesant érudit, mais en homme habile qui connoît la délicatesse des langues, et qui en possède l'esprit. II. Deux volumes de *Lettres*, 1659 et 1665, in-4°. III. Les *Vies des Poëtes grecs*, en français, Amsterdam, 1700, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Reland, à laquelle il a ajouté ses remarques. IV. Des *Poésies grecques et latines*, dignes des meilleurs siècles. Son *Poëme d'Adonis*, et ses *Fables de Lockman* peuvent être comparés à ce que l'antiquité nous a laissé de plus excellent. Le latin de Le Fèvre est pur, poli, délicat, mais pas tout-à-fait exempt de gallicismes: tant il est difficile d'écrire purement une langue morte! V. Des *morceaux de Platon et de Plutarque*, qu'il a traduits et accompagnés de notes. Le *premier*, *Alcibiade de Platon*, a été réimprimé avec des notes sur la traduction française des livres de la république par Ruhnkenius, Amsterdam, 1766, in-8°. Son français n'a pas les graces de son latin: on voit un homme de collége qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux de Balzac avec l'enjouement de Voiture, et les gâte tous les deux. VI. *Journal du journal*, ou *Censure de la censure*, Saumur, 1666, in-4°; Utrecht, 1670, in-12. Cette critique est une réponse à l'abbé Gallois, qui, dans le Journal

des Savans, avoit donné son avis d'une manière tranchante sur les lettres citées plus haut. Le journaliste ayant répondu à cette critique, Le Fèvre répliqua dans un autre petit écrit qui parut sous le titre de *Seconde Journaline.* Il donna un grand exemple de courage dans le temps que Pélisson étoit prisonnier d'état; il lui dédia son Lucrèce. C'étoit à la vérité un acte de reconnoissance. Pelisson lui avoit fait passer pendant long-temps une pension de cent écus par les mains de Ménage, sans vouloir être connu; mais lorsqu'il fut à la Bastille, la pension ayant cessé, Ménage apprit à Le Fèvre le nom de son bienfaiteur. Outre madame Dacier, sa fille, il eut un fils, d'abord ministre en Hollande et en Angleterre, connu par un petit traité paradoxal, sous ce titre : *De futilitate poetices*, 1697, in-12. Revenu en France cette même année, il embrassa la religion catholique à Paris.

IX. FÈVRE (Nicolas le), célèbre chimiste du 17e siècle, démonstrateur de chimie au jardin royal des plantes de Paris, fut appelé en Angleterre pour diriger un laboratoire de chimie, que Charles II avoit formé à Saint-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction. On a de lui une *Chimie théorique et pratique*, en 2 vol. in-8°, dont la troisième édition parut en 1664. Elle a été réimprimée en 1751, à Paris, en 5 volumes in-12, qui renferment beaucoup d'additions. On croit que l'auteur mourut peu de temps après la publication de son livre, l'un des premiers où l'on ait établi des principes et rassemblé les découvertes faites sur la chimie. La précision avec laquelle il décrivit tous les procédés de cette science, et l'exactitude qu'il met dans le compte qu'il rend des expériences, le font encore rechercher. Il étoit grand admirateur de Paracelse, et croyoit avoir trouvé, comme lui, un secret pour rendre la jeunesse et la vigueur aux animaux décrépits. Il avoit, dit-on, donné ce secret au célèbre Boyle, avec lequel il étoit fort lié; mais ce savant ne le reçut, sans doute, que comme tant d'autres remèdes débités par le charlatanisme ou par l'enthousiasme.

X. FÈVRE (Claude le), peintre et graveur, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, fit les premières études de son art dans les galeries et les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la direction de Le Sueur et de Le Brun. Ce dernier, ayant vu quelques *Portraits* de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Il acquit, en effet, un talent supérieur pour saisir la ressemblance et le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentoit. Sa touche est vraie et spirituelle, son coloris frais et piquant. Le roi et la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut très-employé à la cour. Il passa en Angleterre, et fit dans ce royaume plusieurs tableaux, qui lui acquirent beaucoup de réputation et de richesses. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître. Il a lui-même gravé plusieurs *Portraits* à l'eau-forte. François de Troye a été son élève.

XI. FÈVRE (Rolland le), autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des *charges*.

† XII. FÈVRE (Jacques le), docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du 17e siècle, publia pour la défense de l'Eglise un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. *Entretiens d'Eudoxe et d'Eucharisle*

sur l'Arianisme et sur l'Histoire des Iconoclastes du P. Maimbourg, jésuite, 1694, in-12 : cet ouvrage, solidement écrit, fit du bruit dans son temps. II. *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue réformée*, Paris, 1682, in-12. III. *Nouvelle conférence avec un ministre, touchant les causes de la séparation des protestans*, 1605, in-12 : ce livre eut un grand succès. IV. *Instructions pour confirmer les nouveaux convertis dans la foi de l'Eglise.* V. *L'Anti-Journal des assemblées de Sorbonne.* Ce savant ecclésiastique mourut à Paris l'an 1716.

† XIII. FÈVRE (Jean *ou* Jacques le), jésuite, né à Glajon, village du Hainaut, mort à Valenciennes le 29 avril 1755, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Benvrage, près de Valenciennes. Le Fèvre est connu des théologiens par deux ouvrages, où il combat les incrédules. Le premier est son *Traité de la véritable Religion contre les Athées et les Déistes, etc.*, Paris, 1744, in-12; et le deuxième, *Bayle en petit*, ou *Anatomie des Ouvrages de ce philosophe*, Paris, 1737 et 1738, in-12. C'est une des meilleures réfutations de ce fameux sceptique. On joint à ce volume un autre ouvrage du même auteur intitulé *Examen critique des Ouvrages de Bayle*, Amsterdam, 1747, 2 part. in-12.

* XIV. FÈVRE (François le), auteur qui paroît avoir vécu au commencement du 17e siècle. On ne connoît de lui que trois *Discours en vers à l'imitation du censeur Chrétien.* Ces trois Discours, traduits de Théodore de Beze, ont été imprimés à la suite des Quatrains tirés des Epîtres de Sénèque, traduits du latin de Jean Jacquemot de Bar-le-Duc, par S. G. S., publiés en 1608, in-12, sans indication de lieu.

* XV. FÈVRE (François-Antoine le), jésuite, mort à Paris le 16 septembre 1737, cultiva la poésie latine avec succès. On a de lui plusieurs poëmes latins estimés : *Aurum*, imprimé en 1703; *Terræ motus*, 1704, in-12; *Musica*, imprimé aussi la même année. *La Solitude de Racan*, traduite par le même jésuite en vers latins, a été insérée dans un recueil, in-12, intitulé *Fables choisies de La Fontaine*, traduites en vers latins, et autres *Pièces de poésies latines et françaises*, Anvers (Rouen.)

† XVI. FÈVRE (André le), avocat, né à Troyes en 1717, fit d'abord quelques vers; mais ce talent, qui n'étoit en lui que médiocre, ne pouvant le faire subsister, il se chargea de plusieurs éducations. Il avoit les qualités requises pour faire de bons élèves. « Sérieux, froid, compassé dès l'enfance, dit Grosley, il étoit pénétré de tous les principes de droiture, de probité, d'intégrité, de vertu, que l'on admire chez les anciens philosophes : principes héréditaires, et fortifiés par la lecture et la méditation. En un mot, il étoit tel qu'il s'est peint lui-même, à son insçu, dans l'article *Gouverneur*, qu'il a fourni à l'Encyclopédie. » Il mourut à Paris le 25 février 1768, à 51 ans, après avoir passé les dernières années de sa vie dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'académie des sciences de Troyes*, 1744, in-8°, réimprimés en 1756 et en 1763, en deux parties, in-12. Cet ouvrage, auquel le savant et ingénieux Grosley a eu part, est dans le goût des Mathanasiana, il contient des choses très-agréables, et des recherches curieuses. On a encore de Le Fèvre une *Lettre sur les Mémoires de l'académie de Troyes*, Amsterdam (Paris), 1766, in-12. Elle est fort rare.

L'abbé Goujet prétend qu'elle n'a été tirée qu'à douze exemplaires.

* XVII. FÈVRE (Jean-François La Barre le), fils d'un garde du corps, petit-fils d'un lieutenant-général des armées, vint en 1754 à Abbeville, chez une tante, abbesse d'un couvent, et qui prit soin de lui comme de son fils. Ce jeune homme, alors dans l'effervescence des passions, ayant pris le parti de sa tante contre un nommé Belleval, chargé de quelques affaires du couvent, ce dernier en conserva du ressentiment, et voulut s'en venger. Il accusa le chevalier de La Barre d'avoir passé, avec le jeune d'Etallonde, devant une procession, sans avoir ôté son chapeau, et d'avoir brisé un crucifix de bois posé sur le Pont-Neuf d'Abbeville. Il déposa, chez le premier juge de la sénéchaussée de cette ville, de ces prétendus faits, et fit entendre des témoins. Le jeune de La Barre fut encore accusé d'avoir proféré beaucoup de blasphèmes contre la divinité, et d'avoir chanté des chansons libertines. Les juges d'Abbeville le condamnèrent à mort pour blasphèmes. La sentence fut confirmée par arrêt du parlement de Paris, du 4 juin 1766. Le jeune de La Barre eut la tête tranchée après avoir fait amende honorable avec un écriteau portant ces mots : « Impie, blasphémateur, et sacrilège abominable et exécrable ! » Parmi les écrits qui parurent à cette époque, et qui s'élevèrent avec autant de force que de logique contre ce jugement, nous ferons mention de celui intitulé : Relation de la mort du chevalier de La Barre, par M. Cassen, avocat au conseil du roi, à M. le marquis de Beccaria, écrite en 1766, et nous en extrairons les passages suivans. « La jurisprudence de France est dans un si grand chaos, et conséquemment l'ignorance des juges est si grande, que ceux qui portèrent cette sentence se fondèrent sur une déclaration de Louis XIV, émanée en 1628, à l'occasion des prétendus sortilèges et des empoisonnemens réels commis par la Voisin, la Vigoureux, et les deux prêtres nommés Le Vigoureux et Le Sage. Cette ordonnance de 1682 prescrit, à la vérité, la peine de mort pour le sacrilége joint à la superstition, mais il n'est question, dans cette loi, que de magie et de sortilége, c'est-à-dire de ceux qui, en abusant de la crédulité du peuple, et en se disant magiciens, sont à la fois profanateurs et empoisonneurs : voilà la lettre et l'esprit de la loi. Il s'agit, dans cette loi, de faits criminels pernicieux à la société, et non pas de vaines paroles, d'imprudences, de légèreté, de sottises commises sans aucun dessein prémédité dans aucun complot, sans même aucun scandale public. Les juges de la ville d'Abbeville péchoient donc visiblement contre la loi autant que contre l'humanité, en condamnant à des supplices aussi épouvantables que recherchés un gentilhomme et un fils d'une très-honnête famille, tous deux dans un âge où l'on ne pouvoit regarder leur étourderie que comme un égarement qu'une année de prison auroit corrigé. Il y avoit même si peu de corps de délit, que les juges, dans leur sentence, se servent de ces termes vagues et ridicules employés par le petit peuple : « Pour avoir chanté des chansons abominables et exécrables contre la vierge Marie, les saints et saintes. » Remarquez, monsieur, qu'ils n'avoient chanté ces chansons abominables et exécrables contre les saints et saintes que devant un seul témoin, qu'ils pouvoient récuser légalement. Ces épithètes sont-elles de la dignité de la magistrature ? Une ancienne chanson de

table n'est, après tout, qu'une chanson. C'est le sang humain légèrement répandu, c'est la torture, c'est le supplice de la langue arrachée, de la main coupée, du corps jeté dans les flammes, qui est abominable et exécrable. La sénéchaussée d'Abbeville ressortit au parlement de Paris. Le chevalier de La Barre y fut transféré; son procès y fut instruit. Dix des plus célèbres avocats de Paris signerent une consultation, par laquelle ils démontrèrent l'illégalité des procédures, et l'indulgence qu'on doit à des enfans mineurs qui ne sont accusés ni d'un complot, ni d'un crime réfléchi. Le procureur-général, versé dans la jurisprudence, conclut à casser la sentence d'Abbeville. Il y avoit vingt-cinq juges; dix acquiescèrent aux conclusions du procureur-général; mais des circonstances singulières, que je ne puis mettre par écrit, obligerent les quinze autres à confirmer cette sentence étonnante le 5 juin de cette année 1766. Est-il possible, monsieur, que, dans une société qui n'est pas sauvage, cinq voix de plus sur vingt-cinq suffisent pour arracher la vie à un accusé, et très-souvent à un innocent? Il faudroit, dans un tel cas, de l'unanimité; il faudroit, au moins, que les trois quarts des voix fussent pour la mort; encore, en ce dernier cas, le quart des juges qui mitigeroient l'arrêt devroit, dans l'opinion des cœurs bien faits, l'emporter sur les trois quarts de ces bourgeois cruels, qui se jouent impunément de la vie de leurs concitoyens, sans que la société en retire le moindre avantage. La France entière regarde ce jugement avec horreur. Le chevalier de La Barre fut renvoyé à Abbeville pour y être exécuté. On fit prendre aux archers qui le conduisoient des chemins détournés : on craignoit que le chevalier de La Barre ne fût délivré sur la route par ses amis; mais c'étoit ce qu'on devoit souhaiter plutôt que craindre. Enfin, le 1[er] juillet de cette année se fit, dans Abbeville, cette exécution trop mémorable. Cet enfant fut d'abord appliqué à la torture. Voici quel est ce genre de tourment. Les jambes du patient sont serrées entre des ais; on enfonce des coins de fer ou de bois entre ces ais et les genoux; les os en sont brisés. Le chevalier s'évanouit; mais il revint bientôt à lui, à l'aide de quelques liqueurs spiritueuses, et déclara, sans se plaindre, qu'il n'avoit point de complices. On lui donna pour confesseur et pour assistant un dominicain, ami de sa tante l'abbesse, avec lequel il avoit souvent soupé dans le couvent. Ce bon homme pleuroit, et le chevalier le consoloit. On leur servit à dîner; le dominicain ne pouvoit manger. « Prenons un peu de nourriture, lui dit le chevalier; vous aurez besoin de force autant que moi pour soutenir le spectacle que je vais donner. » Le spectacle, en effet, étoit terrible : on avoit envoyé de Paris cinq bourreaux pour cette exécution. Je ne puis dire, en effet, si on lui coupa la langue et la main; tout ce que je sais par les lettres d'Abbeville, c'est qu'il monta sur l'échafaud avec un courage tranquille, sans plainte, sans colère et sans ostentation : tout ce qu'il dit au religieux qui l'assistoit se réduit à ces paroles : « Je ne croyois pas que l'on pût faire mourir un jeune gentilhomme pour si peu de chose. » Il seroit devenu certainement un excellent officier. Il étudioit la guerre par principes. Il avoit fait des *Remarques* sur quelques ouvrages du roi de Prusse et du maréchal de Saxe, les deux plus grands généraux de l'Europe. Lorsque la nouvelle de sa mort fut reçue à Paris, le nonce dit publiquement « qu'il n'auroit point été traité ainsi à Rome, et que, s'il avoit avoué ses

fautes à l'inquisition d'Espagne ou de Portugal, il n'eût été condamné qu'à une pénitence de quelques années. » Je laisse, monsieur, à votre humanité et à votre sagesse, le soin de faire des réflexions sur un événement si affreux, si étrange, et devant lequel tout ce qu'on nous conte des prétendus supplices des premiers chrétiens doit disparoître. Dites-moi, quel est le plus coupable, ou un enfant qui chante deux chansons réputées impies dans sa seule secte, et innocentes dans tout le reste de la terre, ou un juge qui ameute ses confrères pour faire périr cet enfant indiscret par une mort affreuse? Le sage et éloquent marquis de Vauvenargues a dit : « Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice. » Cette vérité doit être la base de tous les codes criminels. Or, certainement le chevalier de La Barre n'avoit pas nui à la société, en disant une parole imprudente à un valet, à une tourière, en chantant une chanson : c'étoient des imprudences secrètes, dont on ne se souvenoit plus; c'étoient des légèretés d'enfant, oubliées depuis plus d'une année, et qui ne furent tirées de leur obscurité que par le moyen d'un monitoire qui les fit révéler; monitoire fulminé pour un autre objet; monitoire qui forme des délateurs; monitoire tyrannique, fait pour troubler la paix de toutes les familles. Il est si vrai qu'il ne faut pas traiter un jeune homme imprudent comme un scélérat consommé dans le crime, que le jeune d'Etallonde, condamné par les mêmes juges à une mort encore plus horrible, a été accueilli par le roi de Prusse, mis au nombre de ses officiers, et qu'il est regardé par tout le régiment comme un excellent sujet. Qui sait si un jour il ne viendra pas se venger de l'affront qu'on lui a fait dans sa patrie? L'exécution du chevalier de La Barre consterna tellement tout Abbeville, et jeta dans les esprits une telle horreur, que l'on n'osa pas poursuivre le procès des autres accusés. Vous vous étonnez sans doute, monsieur, qu'il se passe tant de scènes si tragiques dans un pays qui se vante de la douceur de ses mœurs, et où les étrangers même venoient en foule chercher les agrémens de la société : mais je ne vous cacherai point que, s'il y a toujours un certain nombre d'esprits indulgens et aimables, il reste encore dans plusieurs autres un ancien caractère de barbarie que rien n'a pu effacer; vous retrouverez encore ce même esprit qui fit mettre à prix la tête d'un cardinal premier ministre, et qui conduisoit l'archevêque de Paris, un poignard à la main, dans le sanctuaire de la justice. Certainement, la religion étoit plus outragée par ces deux actions que par les étourderies du chevalier de La Barre; mais voilà comme va le monde : *Hic pretium sceleris tulit, hic diadema.* Quelques juges ont dit que, dans les circonstances présentes, la religion avoit besoin de ce funeste exemple : ils se sont bien trompés; rien ne lui a fait plus de tort; on ne subjugue pas ainsi les esprits; on les indigne et on les révolte. J'ai entendu dire malheureusement à plusieurs personnes qu'elles ne pouvoient s'empêcher de détester une secte qui ne se soutenoit que par les bourreaux. Ces discours publics et répétés m'ont fait frémir plus d'une fois. On a voulu faire périr, par un supplice réservé aux empoisonneurs et aux parricides, des enfans accusés d'avoir chanté d'anciennes chansons blasphématoires, et cela même a fait prononcer plus de cent mille blasphèmes. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien cet événement rend notre religion catholique romaine exécrable à tous les étran-

gers. Les juges disent que la politique les a forcés à en user ainsi. Quelle politique imbécille et barbare ! Ah ! monsieur, quel crime horrible contre la justice, de prononcer un jugement par politique, sur-tout un jugement de mort. L'attendrissement et l'horreur qui me saisissent ne me permettent pas d'en dire davantage. »

* XVIII. FEVRE (Jean-Baptiste le), de Villebrune, où il naquit en 1732, mourut à Angoulême, où il résidoit depuis dix ans, le 7 octobre 1809, docteur en médecine, ancien professeur de langues orientales au collége de France, l'un des quarante de l'académie française, puis conservateur à la bibliothèque nationale, successeur de feu Chamfort, et peu partisan des principes de la révolution française. Une lettre imprimée, où il s'expliquoit sur la nécessité d'avoir en France un seul chef, le fit proscrire par le directoire, à la fameuse journée du 18 fructidor an 5. Après avoir séjourné dans plusieurs départemens, il occupa, dans celui de la Charente, la chaire d'histoire naturelle jusqu'à la clôture de l'école centrale ; ensuite il professa successivement les mathématiques et les humanités au collége de la même ville. C'étoit un caractère ardent, mobile, peu mesuré, qui se faisoit beaucoup d'ennemis dans les gens de lettres. Il a prouvé par de nombreux monumens combien il étoit versé dans les langues ; il en connoissoit quatorze, tant anciennes que modernes. Son style haché, sautillant et peu soigné se ressent de la vivacité qui lui étoit naturelle. Les préfaces, les notes qui accompagnent ses diverses traductions, annoncent plutôt une lecture immense qu'un discernement et un goût toujours sûrs ; elles supposent plutôt le besoin de tout parcourir, de tout connoître, que de méditer profondément certaines matières. Fortement constitué et très-laborieux, il n'avoit pas cet attribut du génie, cette aptitude à la patience, qui permettent de donner à un ouvrage le dernier degré de perfection. Il avoit même adopté des idées bizarres, à peu près dans le genre de celles du jésuite Hardouin, qui ne croyoit pas devoir penser comme les autres, parce qu'il se levoit à trois heures tous les matins. Le Fevre de Villebrune a rétabli le texte d'auteurs précieux, et sur-tout bien mérité de son pays, en y naturalisant d'excellens livres étrangers de médecine. C'est un témoignage que lui ont rendu les docteurs Lorry, Tissot, Barthès, etc. Il a concouru aux belles éditions grecques et latines d'Hérodote, 1 v. in-fol., et de Strabon, 2 v. in-fol., faites à Utrecht et à Oxford, en revoyant le texte sur plusieurs manuscrits ; — Il a donné en 5 vol. in-4° la seule traduction que nous ayons d'*Athénée ;* car on ne peut guère aujourd'hui compter pour quelque chose celle de l'abbé de Marolles ; — Il a traduit du grec les *Aphorismes*, *les Pronostics et les Coaques d'Hippocrate*, *le Manuel d'Epictete*, ainsi que le *Tableau de la vie humaine* par Cébès ; — Il a traduit du latin le *Poëme de Silius-Italicus*, *sur la troisième guerre punique*, 3 vol. in-12 ; il a rectifié plus de 2000 vers de ce poëme, l'a complété par un beau fragment qui étoit inconnu, et l'a fait placer au rang des classiques ; — De l'espagnol, les *Mémoires de D. Ulloa*, 2 vol. in-8°, et les *Nouvelles de Michel de Cervantes*, 2 vol. in-8° ; — De l'italien, les *Lettres américaines* de Carli, 2 vol. in-8° ; — De l'allemand, le *Traité de l'expérience en médecine* par Zimmerman, 3 vol. in-12 ; le *Traité*

de la dyssenterie épidémique par le même, 1 vol. in-12; le *Traitement des maladies périodiques sans fièvre* par Casimir-Medicus; — Du suédois, le *Traité des maladies des enfans en général* par Rosen, 1 vol. in-8°; — De l'anglais, le *Traité des maladies des enfans du premier âge* par Armstrong et Underwood, 1 vol. in-8°., et plusieurs autres livres de médecine qui sont imprimés. Il a publié d'autres ouvrages relatifs aux arts, aux sciences, à la politique. Enfin, à la prière de l'école de santé de Paris, il avoit entrepris une version d'*Arétée*, dont il a plusieurs fois communiqué le manuscrit, et que l'on croit achevée.

* XIX. FÈVRE. *Voyez* FEBURE.

† I. FEVRET (Charles), l'un des plus savans jurisconsultes du 17e siècle, avocat au parlement de Dijon dès l'age de 19 ans, naquit à Semur en 1583, où il mourut le 12 août 1661. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la prière de Louis II, prince de Condé, et dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-f°., avec des notes du célèbre Gibert, et de Brunet, avocat. Fevret approfondit cette matiere; et son ouvrage, nécessaire aux canonistes, est le fruit des plus longues recherches. (*Voyez* HAUTESERRE.) *De officiis vitæ humanæ, sive in Pibraci tetrasticha commentarius*, Lugduni, 1667. On doit ce livre aux éditeurs du *Traité de l'Abus*. On a encore de lui *Histoire de la sédition arrivée à Dijon en 1630, et jugement rendu par le roi sur icelle*, in-8°; et d'autres ouvrages en prose et en vers latins. Il avoit pris pour devise : *Conscientia virtuti satis amplum theatrum est.*

II. FEVRET DE FONTETTE (Charles-Marie), arriere-petit-fils du précédent, né à Dijon en 1710, où il fut reçu conseiller au parlement en 1736. Quatre années employées à la discussion d'un procès criminel, qui intéressoit la sûreté publique de la Bourgogne, lui méritèrent, en 1751, une pension de la cour; et il en obtint une seconde en 1770. Il s'étoit attaché, pendant une longue suite d'années, à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages et de morceaux, tant imprimés que manuscrits, sur l'Histoire de France. Son dessein étoit de publier une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites ses recherches et ses travaux, que cet ouvrage, qui ne formoit qu'un seul volume in-fol. en 1719, est devenu un répertoire immense en 4 vol. in-fol., non compris les tables qui en composent un 5e. Ce magistrat, recommendable par ses lumières dans la jurisprudence et son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon le 16 février 1772, à l'âge de 62 ans; il avoit été reçu l'année précédente, membre de l'académie des belles-lettres de Paris. Barbeau des Bruyères, auquel il avoit remis son manuscrit dès 1764, a présidé à l'édition de l'ouvrage, dont l'auteur ne vit que les deux premiers volumes.

* FEURS *ou* FLEURS (Philiberte de), dame Destours et de la Bastie en Maconnais, savante du 16e siècle, a composé plusieurs pièces de vers non imprimées, qui lui acquirent quelque réputation dans son temps. On ne cite d'elle maintenant qu'un *Poëme* intitulé *Les Soupirs de la viduité*, dans lequel elle déplore la perte du sieur du Marteray, Jehan de La Bauline, son premier mari : ce qui ne l'empêcha pas d'épouser en secondes noces le seigneur de Pisay.

* FEUTSKING (Jean-Henri), théologien allemand, né au duché de Holstein en 1672, mort en 1713, fut reçu docteur en théologie à Wittemberg, où il fut ensuite professeur. Cet ecclésiastique, conseiller-clerc du duc de Saxe Gotha, et confesseur de l'électeur de Saxe, a écrit en latin un grand nombre de *Traités de théologie.*

† I. FEYDEAU (Matthieu), né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil à Annonai dans le Vivarais le 24 juillet 1694, à 78 ans. Son attachement au grand Arnauld lui avoit occasionné beaucoup de tribulations. On a de lui, I. Des *Méditations sur l'histoire et la concorde des Evangiles*, réimprimées à Lyon, 1696, 3 vol. in 12. II. Le *Cathéchisme de la grace*, 1659, in-12, imité par Samuel Desmarets; et d'autres ouvrages.

II. FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort le 14 juin 1709, âgé de 53 ans, se signala par sa charité, par son zèle et ses lumières. On a de lui, I. Une *Lettre latine à Innocent XII*, contre *le Nodus prædestinationis du cardinal Sfondrate.* II. Une *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés, contre le P. des Imbrieux, jésuite.* III. Une *Lettre au sujet de la lettre à un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en* 1697.

* III. FEYDEAU DE BROU (Charles-Henri), né à Paris le 25 août 1754, d'un intendant de Rouen, se dévoua comme ses ancêtres à la magistrature. Maître des requêtes en 1775, il fut envoyé intendant dans le Berri à 22 ans, puis en Bourgogne en 1780, et à Caen, où il ne resta pas long-temps. Entré au conseil d'état en 1787, il fut chargé des économats. Pendant la révolution, il s'enseve-lit dans une profonde retraite, où il termina sa carriere le 19 frimaire de l'an 11 (10 décembre 1802). Ce magistrat cultivoit avec succès les sciences exactes. Il a laissé plusieurs manuscrits, dont une *Traduction des Œuvres d'Euler*, avec des *Notes* et des *Observations.*

* FEYERABENTS (Sigismond), né à Francfort-sur-le-Mein, peintre, graveur en bois, et savant libraire du 16e siècle, est connu par un grand nombre d'ouvrages très-estimés. Plusieurs artistes du même nom et de la même famille se sont aussi rendus célèbres dans le dessin, la peinture, la gravure en bois, et même par des ouvrages de littérature et de poésie.

* FEYNES (François), natif de Béziers, reçut docteur en médecine à Montpellier en 1556. En 1558, il fut nommé à la chaire de médecine de cette ville, qu'il remplit avec honneur jusqu'à sa mort arrivée en 1575. Il est auteur d'une espèce de *Cours de médecine* resté long-temps manuscrit, et que René Moreau, docteur de la faculté de Paris, fit imprimer à Lyon en 1650, in-4°, sous le titre de *Medicina practica in quatuor libros digesta.*

* FIACRE, frère lai de l'ordre de Saint-Augustin, né à Marly en 1609, et mort à Paris en 1684, se fit connoître par ses diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérèse, son épouse, et d'autres grands personnages, avoient beaucoup de confiance en ses prieres, et s'y recommandoient souvent. Il étoit fort lié avec Claude-Bernard, surnommé *le Pauvre Prêtre.* (*Voy* cet article.) Sa *Vie*,

imprimée à Paris en 1722, est écrite avec simplicité. Dans son *Discours préliminaire*, l'auteur anonyme (que l'on sait être Augustin, nommé Gabriel de Sainte-Claire) montre qu'il connoissoit les règles de la critique, et qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion : « La disposition de nos peres étoit de croire tout à l'aveugle ; ils se faisoient conscience de douter du moindre prodige ; ils croyoient trop. La disposition d'esprit de nos jours, en 1722, est de ne croire rien ; s'il me falloit opter entre ces deux extrémités, j'aimerois mieux la puérile crédulité de ceux qui croient tout, etc. » Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, et le lecteur est arrêté, à chaque pas, par des fautes grossières qui ne sont pas relevées dans l'*errata*. L'abbé d'Artigny a donné, d'après un journaliste, le précis de ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prières du frère Fiacre,, dans le tome VIe de ses Mémoires ; mais on voit par ce précis, que l'abbé n'avoit pas vu le livre même.

* FIALETTI (Odoard), peintre habile, né à Bologne en 1573, apprit du Crémonini les élémens du dessin, et alla ensuite à Venise, pour se perfectionner dans la peinture en l'école du Tintoret. Il mourut en 1648. On a de lui un grand nombre de *Gravures* à l'eau-forte, entre autres une longue frise chargée de *Tritons*, de *Sirènes*, d'*Enfans*, de *Dauphins* et de divers *Monstres marins* de sa composition. Un recueil de vingt pièces, intitulé *Scherzi d'amore*, ou *Jeux d'amour*, id., 1 vol. in-4°, rempli de figures, qui représentent les habits de tous les ordres religieux de la chrétienté, *Venus et l'Amour*, *Diane à la chasse*, le *Dieu Pan*, et un *Homme qui tient un vase*, d'après Le Pordenon ; les *Noces de Cana*, d'après Le Tintoret.

* I. FIAMMA (Dominique), de Milet dans la Calabre citérieure, clerc régulier, mort en 1650, a publié, I. *Directorium mentalis orationis.* II. *Epitome sopra i Vangelj e l'Epistole di tutto l'anno*, et quelques autres ouvrages de piété.

* II. FIAMMA (Gabriel), originaire de Venise, chanoine régulier de Saint-Jean de Latran dans le 16e siècle, et ensuite évêque de Chioggia, a laissé différens ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Sermons* qui parurent à Venise pour la première fois en 1579, et des *Cantiques spirituels.*

† FIANCÉ (Antoine), né à Fleuret près de Besançon, exerça la médecine à Carpentras, à Arles, et enfin à Avignon. Cette dernière ville, affligée de la peste, eut recours aux lumières de Fiancé, qui, atteint lui-même de la contagion, mourut victime de son zèle, le 23 mars 1581, âgé de 29 ans. Fiancé est auteur d'une satire contre les médecins de Carpentras, intitulée la *Platopodologie.* La Monnoye a pris cet ouvrage pour un traité de médecine sur les pieds larges et plats. Chavigny de Beaume fit imprimer en 1582, à Paris, un petit livre intitulé : *Larmes et soupirs sur le trépas d'Antoine Fiancé.* On y trouve cette épitaphe en son honneur :

Auferor ante diem : quòd si mihi longior detas,
Æquassem Coum Pergameumque senem.

* FIBONACCI (Léonard) étoit de Pise, et vivoit en 1200. C'est à lui qu'on attribue d'avoir le premier introduit en Italie les chiffres arabes. L'arithmétique qu'il a composée se conserve encore manuscrite : Zaccaria et le docteur Targioni en ont donné une description assez

exacte dans leurs ouvrages. Le titre est ainsi conçu : *Incipit liber Abbaci compositus à Leonardo filio Bonacci Pisano*, *in anno* 1202. Fibonacci, dans la préface de son ouvrage, raconte, qu'étant encore enfant, il fut conduit par son pere en Barbarie, et que ce fut dans ce pays qu'il apprit à connoître les figures des chiffres employés par les Indiens.

FICHARD (Jean), jurisconsulte de Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, syndic de cette ville, où il mourut en 1581, à 70 ans, savoit les langues et l'histoire du droit. On a de lui, I. *Onomasticon philosophico-medico-synonymum*, 1574, in-8°. II. *Concilium matrimoniale*, 1580, in-fol. III. *De cautelis*, 1577, in-fol. IV. *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4°. V. *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4°, etc.

FICHET. *Voyez* FISCHET *et* GAGUIN.

† FICIN (Marsile), chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque et latine, naquit en 1433, professa la philosophie dans l'université de Florence, et dut à la libéralité des Médicis des retraites agréables auprès de Florence. Il mourut en 1499. Dans ses *Ouvrages* recueillis à Bale en 1591, en 2 vol. in-fol, on y voit des *Traductions* assez peu fidèles d'auteurs grecs, *de Platon*, *de Plotin*, dont il vouloit faire des chrétiens ; des *Ecrits de physique*, *de métaphysique*, *de morale;* des *Lettres* en XII livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol., rares ; ainsi que sa *Theologia Platonica*, *sive de animarum immortalitate*, imprimée à Florence, in-fol., 1482.

* FICK (Jean-Jacques), médecin, né à Iéna en 1662, mort en cette ville en 1730, a fait imprimer les ouvrages suivans : *Placentini tabulæ anatomicæ cum augmentis et emendationibus ; Simonis Pauli quadripartitum botanicum ; Pharmacopœa bateana; Manuductio ad formularum compositionem; Aphorismi Hippocratis notis illustrati ; Tractatus de calce vivâ*, et différentes *Dissertations*.

* FICORONI (François), antiquaire italien, né à Rome en 1664, mort en 1747. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien *sur les antiquités*.

* FICQUET (Etienne), graveur, né à Paris en 1731, a gravé une suite de *petits portraits* d'hommes illustres dans les arts et les sciences. Parmi ces portraits, on distingue ceux de Descartes, de T. Corneille, de La Fontaine, de J. B. Rousseau, de Voltaire, de J. J. Rousseau, une partie de ceux qui ornent la Vie des peintres flamands par Descamps.

FIDANZA. *Voyez* BONAVENTURE, n° I.

* FIDATA *ou* DE CASSIA (Simon), ainsi nommé d'un bourg de ce nom en Italie, dans la campagne de Rome, où il étoit né, prit l'habit religieux de l'ordre de Saint-Augustin, et fut le fondateur du monastère de Sainte-Catherine des religieuses de son ordre à Florence, où il mourut en 1348. Il a laissé divers ouvrages en sa langue naturelle et en latin, dont les principaux sont, *De gestis Domini Salvatoris*, en 15 livres ; *De beatâ Virgine*, etc.

† FIDDES (Richard), théologien protestant anglais, né en 1671 à Hunmunby au comté d'Yorck, mort à Putney en 1735, élève du collége de Corpus Christi à Oxford, et ensuite du collége de l'université, prit les ordres en 1694, et obtint peu après une cure dans sa province ; une épidémie qui survint dans ce pays

le mit hors d'état de prêcher, et jamais il n'en recouvra la faculté. Fiddes fut nommé chapelain de la garnison de Hull; mais la reine Anne lui ôta cette place quelque temps avant sa mort. Ses principaux ouvrages sont, I. La *Vie du cardinal Wolsey*, qui le fit accuser d'être enclin au papisme. II. Un *Corps complet de théologie*, 1718, 1720, 2 vol. in-fol., qui lui mérita l'honneur d'être admis au doctorat par l'université d'Oxford. III. Cinquante-deux *Discours sur la religion*, et un *Traité de morale*. IV. Une *Epître sur l'Iliade d'Homère*, adressée au docteur Swift, etc.

* I. FIDÈLE (Benoît), du tiers ordre de Saint-François, s'appliqua d'abord à la médecine; mais en 1588 il embrassa l'état religieux et s'adonna tout entier à l'étude de la théologie. Il est mort en 1647. On a de lui, *Speculazioni morali sopra il SS. sacramento dell' Eucaristia; Sacri panegirici de' santi; Quaresimale*, etc.

* II. FIDÈLE (S.), né à Sigmoringen, petite ville de la Souabe, étudia la philosophie et la jurisprudence dans l'université de Fribourg. Quelques gentilshommes curieux de voyager ayant désiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat et devint célèbre dans le barreau; mais redoutant les écueils dont cette carrière est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venoit d'établir la congrégation de la propagande, instruit de son mérite, le préposa aux missions qui devoient se faire chez les Griffons; il s'acquitta de son emploi avec zèle. Il fut massacré le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des saints.

III. FIDÈLE-CASSANDRE. *Voy.* CASSANDRE, n° V.

* FIDELIS (Fortunatus), médecin, né en Sicile vers le milieu du 16e siècle, un des premiers qui aient écrit sur la jurisprudence médicinale, mourut en 1630. On a de lui les ouvrages suivans: I. *Bissus, sive medicorum patrocinium quatuor libris distinctum*, Panormi, 1598, in-4°. II. *De relationibus medicorum libri quatuor, in quibus ea omnia quæ in forensibus ac publicis causis medici referre solent plenissimè traduntur*, Panormi, 1602, in-4°; Venetiis, 1617, in-4°; Lipsiæ, 1674, in-8°. Quoique cet ouvrage n'entre pas dans tous les détails relatifs à son objet, il s'étend cependant sur une infinité de points qu'on n'avoit pas encore traités. III. *Contemplationum medicarum libri XXII, in quibus non pauca præter communem medicorum sententiam notatu digna explicantur*, Panormi, 1621, in-4°.

* FIDENZI (Jacques-Antoine), de Florence, naquit vers l'an 1596. Après avoir fait ses études, il embrassa l'état de comédien, dans lequel il obtint de grands succès, et cultiva aussi les muses. Le prince Alexandre Farnèse fut son généreux Mécène. On a de Fidenzi, I. *Poetici capriccj*, Plaisance, 1652. II. *Effetto de divozione consecrato al merito indicibile di due famosi in amicizia Niccolò Barbarigo, e Marco Trevisano*, Venise, 1628, in-4°.

FIDERI, empereur du Japon, fils et successeur de Taïko en 1598. Ongoschio, son tuteur, lui enleva la couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fideri leva une puissante armée contre l'usur-

pateur ; mais celui-ci, plus heureux, le réduisit à s'enfermer avec sa femme et les seigneurs de son parti dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIDIUS. *Voyez* DIUS-FIDIUS.

* FIELD (Richard), savant théologien anglais, né en 1561 au comté d'Hertford, mort en 1616, élève d'Oxford, fut nommé en 1591 chapelain de la reine Elizabeth, et en 1509 chanoine de Gloucester : enfin en 1616, au moment où il mourut, il venoit d'être nommé évêque d'Oxford. On a de ce docteur un livre très-savant intitulé *de l'Eglise*.

† I. FIELDING (Henri), fils d'un lieutenant-général, né dans le comté de Sommerset le 22 avril 1707, fut d'abord élevé dans la maison paternelle par un précepteur, dont il a peint si vivement et si agréablement le caractère sous le nom supposé du ministre Trulliber, dans son roman de *Joseph Andrews*. On l'envoya ensuite au collége d'Eton, où il vécut dans la plus grande intimité avec d'illustres condisciples, tels que milord Littleton, MM. Fox et Pitt. Né avec une imagination vive et même libertine, il s'abandonna, dès l'âge de vingt ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. Il partagea son temps entre Bacchus et Apollon, Vénus et Minerve. Ses dissipations n'altérèrent jamais son goût pour l'étude et sa passion pour la littérature. A 30 ans, il épousa miss Craddock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau, mais la goutte qui l'assaillit tout à coup l'obligea d'abandonner cette carrière, à laquelle il étoit d'ailleurs peu propre. La composition de dix-huit *Comédies* et de plusieurs *Romans*, et la place de juge de paix dans le comté de Middlesex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeoit depuis quelque temps, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal, pour y rétablir sa santé ; mais ne s'y trouvant pas mieux, il vint mourir à Londres en 1754. Il s'étoit remarié, et il eut de sa seconde femme quatre enfans, très-bien élevés, grace aux bienfaits d'un ami généreux du père. Fielding étoit d'un tempérament robuste ; sa taille excédoit six pieds : ses passions, ses désirs, sa sensibilité étoient extrêmes. Constant et ardent en amitié, il étoit véhément dans la haine : mais il sut en modérer les emportemens dans la société et dans ses écrits. Généreux, il prodiguoit son bien à ses amis, et donnoit la préférence à ceux que la fortune avoit maltraités. Les maux de sa famille étoient les siens, et il fut également bon époux et bon père. Il auroit encore mieux mérité ces titres, s'il n'avoit pas été quelquefois imprudent et prodigue. Quand sa fortune fut devenue meilleure sur la fin de ses jours, au lieu de se livrer à une sage économie, il employa son revenu à entretenir une table aussi délicate qu'abondante. Son discernement fin et prompt lui faisoit démêler, à travers les replis les plus cachés du cœur humain, l'amour propre, la fausseté, la vanité, l'avarice, l'amitié intéressée, l'ingratitude et l'inertie de l'ame ; il les combattoit avec les traits de la plaisanterie la plus amère et quelquefois la plus heureuse. La plupart de ses romans sont traduits en français : *Tom-Jones*, Londres, 1750, et Paris, 1767, in-12, 4 vol., traduit par M. de La Place ; *Amélie*, en 3 vol., par madame Riccoboni ; les *Aventures d'Andrews*, par l'abbé Desfontaines, Londres, 1750, in-12, 2 vol., et dernièrement avec plus d'exactitude par M. Lunier en 4 vol.; *Rodaric Randon*, 3 vol. in-12 ;

Mémoires du chevalier de Kilpar, traduits par Montagnac, Paris, 1768, 2 vol. in-12; *Histoire de Jonathan Wild*, traduite par Christophe Picquet, 1763, 2 vol. in-12. Les *Comédies* de Fielding, sans être du premier mérite, offrent pourtant des scènes agréables et quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie et d'une manière originale. Quant à ses romans, dont la traduction française forme 13 vol. in-12, ou 23 vol. in-18, on y trouve de belles situations, des sentimens touchans, d'excellens caractères, dont quelques-uns sont neufs; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françaises, du moins dans celle d'Amélie; Tom-Jones a été réduit de six volumes à quatre. M. L. C. Chéron en a donné une nouvelle édition en 6 vol. in-12, Paris, 1804; elle est très-exacte et passe pour la meilleure traduction de ce roman, qui, suivant La Harpe, est le livre le mieux fait de l'Angleterre. « L'idée première sur laquelle tout l'ouvrage est bâti est en morale un trait de génie. Des deux principaux acteurs qui occupent la scène, l'un paroit toujours avoir tort, l'autre toujours raison; et il se trouve à la fin que le premier est un honnête homme, et l'autre un fripon. Mais l'un, plein de la candeur et de l'étourderie de la jeunesse, commet toutes les fautes qui peuvent prévenir contre lui. L'autre, toujours maître de lui-même, se sert de ses vices avec tant d'adresse, qu'il sait en même temps noircir l'innocence et mentir à la vertu. L'un n'a que des défauts, il les montre et donne des avantages sur lui; l'autre a des vices, il les cache et ne fait le mal qu'avec sûreté. Ce contraste est l'histoire de la société. Tous les personnages sont des originaux supérieurement tracés, que vous retrouverez tous les jours dans le monde, et que l'auteur peint, non par l'abondance des paroles, mais par la vérité des actions. » Le fil de l'intrigue principale passe à travers les événemens épisodiques, sans que jamais on le perde de vue; et le dénouement est aussi bien suspendu que bien amené. Fielding donna pendant quelques mois une espèce de *Journal de morale*, qui avoit les imperfections de ses romans, et n'en avoit pas les beautés. C'étoient des observations faites à la hâte, et pour ainsi dire dans les rues, cousues à des lieux communs, satiriques et moraux. Le recueil de ses ouvrages a été imprimé à Londres, 1762, 4 vol. in-4°; 1771 à 1784, en 8 vol. in-8°. M. Fellets a comparé ainsi les deux romanciers les plus célèbres d'Angleterre; « Richardson et Fielding, écrivains de génie, observateurs profonds, doivent être distingués parmi les hommes qui ont le mieux lu dans le cœur humain, et qui en ont le mieux démêlé, et les penchans honnêtes ou vicieux, les sentimens secrets, les affections cachées, les passions déguisées, et le langage faux et trompeur; mais en parcourant ce labyrinthe avec le fil assuré de l'observation, ils font l'un et l'autre des découvertes différentes, selon la diverse trempe de leurs esprits, ou plutôt ils nous transmettent les mêmes découvertes avec des couleurs différentes. Richardson, toujours noble et presque toujours intéressant, porte dans l'ame des émotions grandes, vives et quelquefois tragiques : tantôt il l'élève par le tableau de la vertu, surmontant tous les obstacles et subjuguant tout par un irrésistible ascendant; tantôt il attendrit par le spectacle de la vertu, aux prises avec le malheur; tantôt il l'accable et l'anéantit, pour ainsi dire, sous le

poids des infortunes d'une victime intéressante et vertueuse, cruellement opprimée par le crime heureux et triomphant. Il considère dans les passions vicieuses ce qu'elles offrent d'odieux et de criminel ; Fielding n'y voit que ce qu'elles ont de méprisable et de ridicule : l'un veut nous en corriger en nous indignant contre elles, l'autre en nous faisant rire à leurs dépens ; le premier nous présente le tableau de leurs espérances déjouées, de leurs ridicules petitesses, de leurs bizarres contradictions ; il les met plaisamment aux prises les unes avec les autres, l'avarice et la vanité, l'amour et la fierté, l'amour-propre d'un poëte et celui d'un comédien, l'hypocrisie, la fausse modestie, le faux désintéressement, et les occasions les plus séduisantes de satisfaire et de montrer ses penchans vicieux, son orgueil, sa cupidité. C'est ainsi que les passions opposées aux passions, et les intérêts aux intérêts, se combattent, se dévoilent, se trahissent de la manière en même temps la plus naturelle et la plus comique. »

* II. FIELDING (Sarah), sœur du précédent, née en 1714, dans le comté de Sommerset, morte en 1761, sans avoir été mariée, se distingua par son esprit vif et délicat : à l'exemple de son frère, elle cultiva la littérature, et a donné *Le véritable ami, ou la Vie de David Simple*, roman du meilleur genre, et le *Memorabilia de Xénophon*, traduit du grec en anglais, dont La Place nous a donné une traduction française, Amsterdam (Paris), 1749, en 2 vol. in-12.

* III. FIELDING (sir Jean), frère de père seulement de Henri Fielding, et son successeur dans la justice de paix de Middlesex, mort en 1780, étoit aveugle de naissance, ce qui ne l'empêcha pas de se faire beaucoup d'honneur dans l'exercice de sa place. En 1761, il fut honoré de l'ordre de la Jarretière. Fielding a publié quelques *Écrits* sur la police et sur les fonctions du grand jury de Westminster.

I. FIENNES (Robert de), vieux guerrier, honoré de l'épée de connétable en 1356 ; mais le roi Charles V, voulant gratifier du Guesclin de cette charge, de Fiennes donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusque vers l'an 1750, dans une branche collatérale.

* II. FIENNES (Guillaume), lord Say et Sele, né en 1582 à Brighton au comté d'Oxford, mort en 1662, élève du nouveau collége à Oxford, fut créé vicomte en 1629. Dans le temps de la rébellion, Fiennes siégea du côté du parlement, et fut mis par le roi hors la loi. Après la mort de ce prince, il se joignit aux indépendans, et pendant le protectorat il se retira dans l'île de Lundy, sur la côte de Devonshire, où il resta jusqu'à la mort de Cromwel. A la restauration il fut nommé chambellan et conseiller privé. On a de ce seigneur quelques *Pamphlets contre les quakers*.

* III. FIENNES (Nathaniel), second fils du précédent, né en 1608, mort en 1669, élève du nouveau collége, après avoir fait ses études, alla à Genève. Le gouvernement de Bristol lui ayant été confié, il le rendit au prince Rupert, et fut pour cela condamné par un conseil de guerre ; mais le crédit de son père lui sauva la vie. Cromwel, auprès de qui il jouissoit d'une grande faveur, le créa lord, et il fut un des plus zélés de son parti. On a imprimé quelques *Pamphlets* de lui.

† I. FIENUS *ou* FYENS (Jean), d'Anvers, médecin du 16e siècle,

exerça sa profession dans sa patrie pendant un grand nombre d'années ; en 1584, il se retira à Dordrecht, où il mourut l'année suivante. On a de lui, *De flatibus humanum corpus molestantibus commentarius novus ac singularis*, Antverpiæ, 1582, in-12 ; Heidelbergæ, 1589, in-8° : Francofurti, 1592, avec les notes de Liévin Fischer ; en flamand, Amsterdam, 1668, in-12.

II. FIÉNUS (Thomas), fils du précédent, né à Anvers en 1566, médecin du duc de Bavière, puis professeur en médecine à Louvain, où il mourut en 1631, à 64 ans, a donné I. *De viribus imaginationis tractatus*, Leyde, 1635, in-12. II. *De formatione et de animatione fœtus*, in-8°. III. *Apologia pro libro præced.*, in-8°, 1629. IV. *De cauteriis*, in-8°. V. *Libri chirurgici*, 1649, in-4° : et d'autres livres bien reçus dans leur temps.

FIESQUE (Jean-Louis de), comte de Lavagne, d'une des plus grandes familles de Gènes ; il joignoit la grace à la noblesse, et se montroit magnifique jusqu'à la profusion. A une adresse insinuante, il joignoit des manières aimables et une affabilité sans affectation : mais, sous les dehors de la douceur, il cachoit une ambition inquiète et insatiable, et un esprit ennemi de toute subordination. La haute fortune d'André Doria excitoit sa jalousie ; il se ligua d'abord avec les Français qui vouloient recouvrer Gènes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'étoit l'entreprise d'une ame lache, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maitre. Il dit à sa femme Eléonore Cibo : « Madame, ou vous ne me reverrez jamais, ou vous verrez dans Gènes tout au-dessous de vous. » A l'entrée de la nuit du 1er janvier 1547, les conjurés commencèrent à exécuter leur projet. Ils s'étoient déjà rendus maîtres de la Darsène, lieu où sont les galères, lorsque la planche sur laquelle le comte passoit pour entrer dans une galère s'étant renversée, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille ; elle fut bannie de Gênes, jusqu'à la cinquieme génération, et l'on rasa son palais. Un des frères du comte périt sur l'échafaud ; un autre fut jeté dans la mer, enfermé dans un sac ; le troisième, âgé de 10 ans, se retira en France et s'y établit. Le cardinal de Retz a donné l'Histoire de cette conjuration, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'Histoire de la même conspiration publiée en italien par Mascardi, et traduite en français par Fontenay-Sainte-Geneviève, 1639, in-8°. *Voyez* DORIA, n° II, *à la fin*.

† FIEUBET (Gaspard de), seigneur de Ligny, né en 1626, conseiller au parlement de Toulouse, sa patrie, ensuite chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, et conseiller d'état ordinaire du roi, ayant perdu sa femme au mois de janvier 1686, et n'ayant point d'enfans, il se retira chez les religieux camaldules de Grosbois près Paris, où il passa dans la retraite et la prière le reste de sa carrière, qu'il termina le 10 septembre 1694. C'est moins à ses ouvrages qu'à ses liaisons avec plusieurs hommes de lettres qu'il doit sa réputation. Il a laissé quelques petites pièces de poésie répandues dans divers recueils. On y trouve de la délicatesse, du naturel et de la légèreté. L'*Epitaphe* de Saint-Pavin et celle de Descartes

sont de ce nombre. (*Voyez* l'article Saint-Pavin.) Sa *Fable*, sur-tout, intitulée *Ulysse et les Syrènes*, est très estimée.

* FIÈVRE, déesse adorée par les Romains, particulièrement dans les provinces où les fièvres étoient fréquentes et dangereuses. On lui dressoit des autels avec les inscriptions les plus flatteuses. C'est ainsi qu'on lit sur un ancien monument à Ostrohow en Transilvanie :

Febri divæ.
Febri sanctæ.
Febri magnæ.

† FIEUX (Jacques de), docteur de la maison de Navarre, connu par son talent pour la prédication, qui lui mérita l'évêché de Toul en 1676, y publia, l'année suivante, des *Statuts synodaux*, qui, depuis, ont servi de règle à ce diocèse, et, en 1679, un *Ecrit* sur l'usure, qui fut très-utile dans son diocèse, où ce vice avoit jeté de profondes racines. Il mourut à Paris.

* FIGINO (Ambroise), peintre italien, né à Milan, mort en 1590. Le lord Pembroke a de cet artiste un très-beau tableau, qui représente *une Descente de Croix*.

* FIGLIUCCI (Félix), de Sienne, vécut dans le seizième siècle. Après s'être acquis une certaine célébrité par ses écrits, il prit l'habit de S. Dominique dans le couvent de S. Marc de Florence. Il a mis en *Dialogue* les livres de la politique d'Aristote, avec des remarques, et traduit des livres de *Morale* du même auteur. Il publia aussi en 1550, à Rome, une *Traduction*, en langue toscane, des onze Philippiques de Démosthènes, avec une *Lettre* de Philippe aux Athéniens, imprimée à Rome en 1551. On a encore de lui une *Traduction* de Phèdre, des lettres de Marsile Ficin, et de l'histoire du nord par Olaüs Magnus.

* FIGON (Jehan), auteur du 16e siècle, né à Montélimar, département de la Drôme, est auteur des ouvrages suivans : I. Un recueil d'odes, épistres et épigrammes intitulé : *Le Poétique trophée*, in-8°, Tholose, ou Toulouse, 1556. II. *La course d'Atalante et la victoire d'Hyppomène*, fable poétique, Tholose, 1558, in-8°. III. L'*Amitié bannie du monde*, œuvre faite en forme de dialogue, par Cyre Théodore, poëte grec, traduite en vers français, Tholose, aussi in-8°, même année. IV. Enfin *trois Chants royaux* dans un livre qu'il a composé en prose, sous le titre de la *Pérégrination de l'Enfant vertueux*, in-16, Lyon, 1584.

* FIGRELIUS (Edmond), savant suédois, professeur d'histoire à Upsal, mort en 1676, a fait un ouvrage intitulé *De statuis illustrium Romanorum*.

* FIGUEIRA *ou* Figuiera (Guillaume), troubadour du 13e siècle, natif de Toulouse où son père exerçoit la profession de tailleur. Témoin des horreurs que la croisade contre les Albigeois avoit produites, il se retira en Lombardie, où il se fit jongleur. On trouve de lui dans les anciens recueils un *Sirvente* plein de fiel et d'aigreur contre l'Eglise romaine, deux pièces à la louange de Frédéric II, et une *Pastourelle* qui ne manque pas de grace et de naïveté.

* I. FIGUEROA (François de), né à Alcala de Hénarès, vers l'année 1540, montra dès son enfance un grand talent pour la poésie, qu'il cultiva par la suite avec un tel succès qu'on le surnomma *le Divin*. Après avoir embrassé la carrière militaire, il servit dans les guerres d'Italie et

parcourut la Flandre avec don Carlos d'Aragon, premier duc de Terranova, qui en faisoit le plus grand cas. Quelque temps après il revint en Espagne où il étoit regardé comme l'oracle de son temps. Telle étoit l'opinion que les littérateurs espagnols avoient de lui. Le nom de Figueroa, dont la modestie égaloit le mérite, n'étoit pas devenu moins célèbre au dehors. Les princes et les savans étrangers étoient en correspondance avec lui. Quelques instans avant de mourir il ordonna de brûler tous ses ouvrages. Cependant il reste encore de lui *quelques poésies* inédites, en manuscrit de sa main, conservées dans la bibliothèque royale, indépendamment d'autres *pièces de vers* imprimées à Lisbonne en 1526, et réimprimées par les soins de Louis Tribaldos son contemporain. On trouve à la tête de ce recueil un discours plein d'érudition où cet éditeur déplore la perte des autres ouvrages de Figueroa, en regrettant également l'ignorance absolue où l'on est des particularités de la vie de cet excellent écrivain.

* II. FIGUEROA (Christophe Suarez de), docteur en droit, né à Valladolid au commencement du 17e siècle, se voua de bonne heure aux belles-lettres, où il se fit remarquer par des productions estimables. Nous avons de lui, I. *La constante Amarilis*, poëme pastoral écrit en espagnol et imprimé à Valence en 1609, traduit en français en 1614 par Lancelot. II. *Miroir de la jeunesse.* III. *L'Espagne vengée*, poëme héroïque. IV. *Quelques traits de la vie de don Garcia Hurtado de Mendoza, quatrième marquis de Canete.* V. *Histoire des actions des jésuites en Orient, depuis* 1607 *jusqu'en* 1608. VI. *Le passant ou préceptes très-utiles pour se bien conduire.* VII. *Œuvres mystiques de la mère Bantista de Genova.* VIII. *Document nécessaire à la vie humaine.* Il a traduit en outre *le Pastor fido* de Guarini. C'est, dit-on, une des meilleurs traductions que l'Espagne possède en ce genre.

* FIGUIER (Guillaume), gentilhomme d'Avignon, que l'on compte également au nombre des troubadours du 13e siècle. Son esprit et ses graces lui attirèrent les faveurs de plusieurs dames qu'il célébra dans des chansons galantes, dont Pétrarque a beaucoup profité. On a aussi de lui deux *Traités*, l'un intitulé *Lon flagel mortel dels Tyrans*, et l'autre, *Contra amour*. C'est dans ce dernier que se trouvent des vers que de Beauchamp a rendus ainsi :

Amour, je sais que ta faveur
Ne se peut acquérir sans peine,
Et que c'est elle qui nous meine
Au sanctuaire du bonheur.
Mais ce ne fut jamais la haine
Qui fit prospérer un troupeau ;
On doit en épargner la peau
Et se contenter de la laine.

FIGULUS. *Voyez* NIGIDIUS.

† FILANGIERI (Gaëtano), publiciste renommé, né à Naples en 1752, abandonna de bonne heure la profession des armes pour se livrer à l'étude de la philosophie et de la législation. En 1787, appelé au conseil suprême des finances, il ne jouit pas long-temps de cet honneur, étant mort le 25 juillet 1788. Il avoit déjà publié, I. De l'*Education publique et privée.* Il en étendit ensuite les idées dans son grand *Traité* sur la législation. II. *Morale des Princes*, fondée sur la nature et l'ordre social. III. *Science de la Législation*, Gênes, 1798, 8 vol. in-8°, traité savant et judicieux divisé en 7 livres. Dans le premier, l'auteur expose les règles générales sur la science législative ;

dans le second il développe les principes des lois civiles et économiques; dans le troisième, ceux des lois criminelles; le quatrième a pour objet l'éducation; le cinquième, le culte et la religion; le sixième, les lois sur la propriété; le septième, celles qui concernent la puissance paternelle, véritable source du bon ordre des familles, de la morale publique et de la tranquillité des empires. Cet ouvrage parut en Italie en 1780; et cinq éditions en avoient été faites lorsqu'il fut traduit en français par Jean-Antoine Gauvain-Gallois, Paris, 1786, 7 vol. in-8°. Cette traduction, qui a obtenu un grand succès, a été réimprimée en 1798.

* I. FILANTE (Jean-André), de Taverna dans la Calabre, professeur en droit à Naples, vivoit dans le 17e siècle. Il a écrit, I. *Commentaria in institutiones imperiales*. Il compare dans ce traité le droit de Naples avec le droit romain. II. *Testamentorum liber unicus hexametris laconicè conscriptus*, Naples, 1602, in-4°.

* II. FILANTE (Pompée), célèbre jurisconsulte de la ville de Taverna dans la Calabre, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui des *Notes* et des *Remarques* sur Florus, quelques *Epigrammes*, des *Elégies* et plusieurs autres *Ouvrages*.

* FILARDUS, de la province de Varajnouny, de la grande Arménie, s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse au maniement des armes; à l'âge de 27 ans il entra au service de l'empereur Diogène et se fit distinguer en plusieurs affaires. En 1073, il se révolta contre ce souverain, et, à la tête d'une armée de vingt mille combattans, il s'empara de la petite Arménie jusqu'aux environs de Marache. Filardus invita ensuite le prince Tornig, seigneur de Daron et de Sassoun, à prendre son parti pour se soustraire à la domination de l'empereur. Il refusa sa demande et la guerre éclata bientôt entre eux; la première bataille eut lieu dans la plaine d'Alova, près de Hantzit, et Tornig remporta une victoire complète: l'émir persan, appelé Cafr, ami et allié de Filardus, vint alors au secours de ce rebelle, qui remporta la victoire sur son ennemi. Tornig perdit la vie dans sa fuite, et Filardus, pour se calmer de la rage qu'il avoit contre ce brave guerrier, fit ôter le crâne de sa tête, pour s'en servir de coupe à boire, et il envoya le reste de ses ossemens au gouverneur de Moufarkin pour être conservés comme un objet très-précieux. Ce tyran, après avoir opprimé des villes et ramassé des richesses, d'après le témoignage de l'historien Matthieu d'Edesse, établit son siége à Antioche. Mais en 1085, il perdit presque tous ses états, et se sauva en Perse; où il embrassa la religion mahométane, et finit ses jours malheureusement.

* FILARED, issu d'une illustre famille arménienne de la province de Daron, fut élevé dès sa plus tendre jeunesse au métier des armes et dans l'art de gouverner. En 779, Léon IV, empereur de Constantinople, le nomma membre de son conseil et lui accorda des prérogatives; Filared y acquit bientôt l'estime et l'affection de l'impératrice Eriné, et avec cette faveur il parvint à donner sa fille en mariage à l'empereur Constantin, fils de Léon et d'Eriné, d'après le rapport de Zonar, liv. XV, chapitre 11 et 12. Ce personnage rendit des services éclatans en plusieurs occasions aux villes et aux provinces soumises alors au souverain de Constantinople.

FILARETE (Antoine), architecte et sculpteur florentin au 15e siècle, fit, par ordre d'Eugène IV, la

porte de bronze de Saint-Pierre de Rome, et donna aussi le plan de la cathédrale de Bergame et du bel hôpital de Milan.

* FILASSIER (J. J.), né à Warwick, cultivateur à Clamart près Paris, où il mourut en 1806. Nommé député à la première assemblée législative, en 1791, dans la séance du 24 mai 1792, il convertit en motion l'article du Contrat social qui consacre la liberté des opinions religieuses. Dénoncé à l'époque du 10 août, il ne fut pas réélu membre de la convention nationale, mais il fut nommé juge de paix du Bourg-la-Reine; destitué de ses fonctions, il réclama le 17 novembre 1794. Filassier étoit membre de plusieurs académies et sociétés savantes. On a de lui, I. *Dictionnaire historique de l'éducation*, 1771, 2 vol. in-8°, réimprimés en 1784. II. *Eraste* ou *l'Ami de la jeunesse*, 1773, in-8°, 3e édition, 1779, 2 vol. in-8°. III. *Eloge du Dauphin, père de Louis XVI*, 1779, in-8°. IV. *Culture de la grosse asperge*, dite de Hollande, Paris, 1779, in-12. V. *Dictionnaire du Jardinier français*, 1789, 2 vol. in-8°.

* FILCHINS (Benoît), né d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calvinisme et attaché à cette religion. Venu à Paris dès l'âge de 24 ans, il l'abjura pour rentrer dans la religion catholique, et embrassa l'ordre des capucins, après quoi il repassa dans sa patrie en 1559, dans le dessein d'y prêcher sa religion; mais la reine Elizabeth le retint dans une étroite prison pendant l'espace de trois ans, après lesquels Henri III, roi de France, obtint son élargissement, le fit revenir à Paris, et l'honora de sa bienveillance particulière. Le P. Benoît composa plusieurs ouvrages analogues à son zèle, à sa piété et à ses lumières, tels que, I. *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*, etc. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même quelques années avant sa mort; il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe et ailleurs. II. *Soliloquium pium et grave*, dans lequel il explique les motifs de sa conversion. III. *Liber variorum exercitiorum spiritualium*, etc., Viterbe 1608. IV. *Eques christianus*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1609.

FILELFO. *Voyez* PHIELPHE.

FILEPIQUE. *Voy.* PHILLIPIQUE.

FILÈRE (Joseph), de Lyon, quitta la profession d'avocat pour entrer chez les jésuites, et publia, en 1656, un ouvrage intitulé *Miroir pour voir Dieu dans toutes les créatures*.

FILESAC (Jean), docteur de Sorbonne et curé de Saint-Jean-en-Grève, mort à Paris sa patrie, doyen de la faculté de théologie, le 27 mai 1638, à 52 ans, a composé, sur des matières ecclésiastiques et profanes, divers ouvrages remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un amas de passages, ajoutés les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions écrites très-durement, et lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traité de l'autorité des Evêques*, Paris, 1606, in-8° II. Un autre *du Carême*. III. *De l'origine des Paroisses*. IV. Des *Traités de la Confession auriculaire, de l'Idolâtrie, et de l'origine des anciens statuts de la faculté de Paris*, réunis sous le titre d'*Opera pleraque*, Paris, 1621, in-8° : ils sont recherchés.

* FILHOL (François), natif de Mongiscart, ville du Languedoc, près Toulouse, auteur qui seroit tout-à-fait ignoré s'il n'eût pas fait imprimer à Toulouse en 1619 un recueil de deux cents stances, chacune de six vers alexandrins, intitulé l'*Oracle poétique*. Il n'est indiqué sur le frontispice de ce livre que par les deux lettres initiales F. F.

† FILICAJA (Vincent), poëte italien, sénateur de Florence sa patrie, né en 1642, et mort le 27 septembre 1707, fut membre de l'académie de la Crusca et de celle des Arcades. Ses *Poésies*, publiées à Florence en 1707, in-4°, par son fils, réimprimées à Venise en 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, et dénotent un homme qui vit dans le grand monde. Filacaja n'étoit pas riche: Christine, reine de Suède, sachant qu'il avoit de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien; et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement.

FILLASSIER (Marin), prêtre parisien, mort le 13 juillet 1733, à 56 ans, curé de campagne, et ensuite chapelain des dames de Miramion, est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé *Sentimens chrétiens propres aux personnes infirmes*, Paris, 1736, in-12.

* I. FILLASTRE (Guillaume), évêque de Tournay, né en 1344, et mort en 1428, a publié une *Chronique* imprimée en 1517, en 2 vol. in-fol, qu'on recherche encore quoique surannée. On a encore de lui *l'Histoire du noble ordre de la Toison d'Or*, Paris, 1516, 1 vol. en 2 tom. in-fol.

* II. FILLASTRE (Jacques), poëte latin et français, cité par La Croix-du-Maine, qui ne donne aucuns détails sur sa personne, et se borne à nous apprendre qu'il a écrit quelques *Chants royaux* en l'honneur de la Vierge.

I. FILLEAU DE LA CHAISE *et* DE SAINT-MARTIN. *Voyez* CHAISE, n° I (Jean de la).

† II. FILLEAU (Jean), professeur en droit et avocat du roi à Poitiers sa patrie, mort dans un âge avancé en 1682, est principalement connu par la *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes*, Paris, 1654, in-12, de 348 pages, dédiée à la reine mère de Louis XIV, qui avoit ordonné à l'auteur la publication de ce livre, devenu fort rare. C'est une Relation connue sous le nom de *la Fable de Bourgfontaine*. La bibliothèque impériale, sous le n° D, 670, possède un exemplaire de ce livre, chargé des notes manuscrites d'un anonyme, qui prétend que cette *Relation* est pleine de faussetés. Filleau raconte sérieusement que six personnes, qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étoient assemblées, en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la religion, et d'élever le déisme sur ses ruines. Les jésuites n'ont pas laissé de faire imprimer, en 1756, *La Réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12; cet ouvrage est, dit-on, de Patouillet. Leurs adversaires leur répondirent par *La Vérité et l'Innocence victorieuses de la calomnie*, ou *Huit Lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, en 2 vol. in-12. *La Réalité* avoit été condamnée au feu par arrêt du parlement de Paris, du 21 avril 1758, comme contenant des impostures réfutées depuis long temps. On a encore de Filleau, I. Les *Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol. II. *Les Preuves*

historiques de la vie de sainte Radegonde. III. *Traité de l'université de Poitiers.* On trouve des détails curieux sur cet auteur dans la Bibliothèque de Poitou par Dreux du Radier, tom. IV, pag. 175.

† FILLEUL (Nicolas). Ce poëte, natif de Rouen, florissoit vers le milieu du 16e siècle. Il a composé plusieurs pièces de vers latins, sous le nom de *Vitillius quercetanus.* Ses poésies françaises consistent en, I. Une tragédie d'*Achille*, jouée au collége d'Harcourt et imprimée, in-4°, à Paris, en 1563, qui pourroit bien être la même que celle attribuée ci-dessus à Le Febvre. II. *Les Théâtres de Gaillon*, Rouen, 1566, in-4°, contenant plusieurs *Eglogues*, une tragédie de *Lucrèce*, et *les Ombres*, comédie en cinq actes et en vers. III. Enfin, *la Couronne de Henri-le-Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573, in-4°.

* FILLIUCCIO (Vincent), jésuite, né à Sienne en 1566, enseigna la philosophie, les mathématiques et la théologie, fut pénitencier à Rome et casuiste en chef du saint-office. Il mourut en 1622. On a de lui *Questioni morali*, imprimées à Lyon en 1633, dans lesquelles il professe quelquefois une morale un peu indulgente.

* FILMER (sir Robert), écrivain anglais, né au comté de Kent, élève du collége de la Trinité à Cambridge, mort en 1688, a donné, I. Un ouvrage intitulé *l'Anarchie d'une monarchie limitée et mêlée.* II. *Le Patriarche.* Il s'efforce, dans cet écrit, de prouver que le gouvernement patriarcal des premiers âges étoit monarchique. Locke a réfuté les assertions de Filmer dans son Livre sur le Gouvernement.

* FILORAMO (Gabriel), de la ville de Saint-Pierre-Monfort en Sicile, de l'ordre des minimes de Saint-François-de-Paule, mort en 1689, étoit savant en théologie. On a de lui *Lapis lydius circa materiam de præscientiâ, prædestinatione, et reprobatione*, Messaniæ, 1607.

* FINA (Donato), de Castel de Sangro, dans l'Abruzze, vivoit vers l'an 1575. Il professa le droit à Naples et à Padoue. On a de cet auteur, mort en 1586, *Enchyridion conclusionum et regularum utriusque juris*, Venetiis, 1582, in-4°.

* I. FINCH (Hénéage), premier comte de Nottingham, fils de sir Hénéage Finch, greffier de Londres, né en 1621, mort en 1682, élève de l'école de Westminster, puis de l'église du Christ à Oxford, et enfin du collége de justice du Temple. Charles II le fit procureur-général et baronnet. Il eut ensuite d'autres dignités au parlement, et obtint le rang de pair. En 1675, il fut fait chancelier; et un an avant sa mort, créé duc de Nottingham. On a imprimé plusieurs de ses *Discours.*

* II. FINCH (Daniel), fils aîné du précédent, né en 1647, mort en 1730, acheva son éducation à l'église du Christ à Oxford. En 1680, il fut nommé premier lord de l'amirauté. Dès 1682, il avoit hérité de son père du titre de duc de Nottingham. Finch fut un des opposans aux mesures arbitraires de Jacques II; mais, quoiqu'il eût appuyé le prince d'Orange, il fut un de ceux qui s'opposèrent à son avénement au trône, et un des plus ardens défenseurs de la régence. Cependant Guillaume lui promettoit la place de lord chancelier: il la refusa. Seulement il fut quelque temps secrétaire d'état. A la mort de la reine Anne, on le nomma l'un des commissaires pour l'administration, et peu après prési-

dent du conseil : mais en 1716 on lui ôta cette place, pour un discours prononcé à l'occasion de la condamnation à mort des seigneurs écossais accusés de haute trahison. En 1729, Finch hérita du titre de comte de Winchelsra par la mort de son grand-père. Il parloit facilement, étoit bon orateur, et très-instruit, comme il paroît par sa *Réplique à Whiston sur la Trinité.* Cet ouvrage lui mérita les remercîmens de l'université d'Oxford et du clergé de Londres.

* FINCK (Thomas), Danois, né à Fleusbourg en 1561, tout à la fois médecin, orateur, mathématicien et astronome, visita les plus célèbres académies de l'Allemagne et de l'Italie, pour lier connoissance avec les hommes les plus instruits de ce temps. Revenu de ses courses littéraires, le prince Philippe, duc de Sleswig et de Holsace, l'appela à Gottorp et le choisit pour son médecin. Il professa ensuite la médecine à Copenhague depuis 1591 jusqu'en 1601; les mathématiques en 1602; l'éloquence en 1603, etc., et mourut en 1656. Les ouvrages de Thomas Finck sont, I. *Geometriæ rotundi, libri XIV*, Bâle, 1591, in-4°. II. *De Constitutione Matheseos*, Copenhague, 1591, in-4°. III. *Horoscopographia, sive de inveniendo stellarum situ astrologia*, Sleswic, 1591, in-4°. IV. *De medicinæ constitutione*, Copenhague, 1627. Ce savant est encore auteur de plusieurs autres ouvrages peu consultés aujourd'hui.

† FINÉ (Oronce), né à Briançon en Dauphiné l'an 1494, d'un médecin, fut choisi par François Ier, pour professer les mathématiques au collége royal. S'étant opposé, avec quelques autres de ses confrères de l'université, au *Concordat*, Finé fut mis en prison en 1518, et y étoit encore en 1524; mais il obtint enfin son élargissement. Il avoit beaucoup de génie pour la mécanique : il fit, par ordre du cardinal de Lorraine, une *Horloge planétaire* d'une invention singulière, que l'on voit encore aujourd'hui dans la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et dont la description fut imprimée à Paris en 1553, in-4°. On a de lui plusieurs *Ouvrages de Géométrie*, *d'Optique*, *de Géographie et d'Astrologie*, réunis en 3 vol. in-fol., 1533, — 42 et — 56. (*Voyez* CLAUDE, n° V.) Il étoit, quoique géomètre, fort attaché à l'astrologie. Finé mourut très-pauvre, à Paris, le 6 octobre 1555, de douleur de n'avoir pas obtenu les récompenses que la cour lui avoit promises. Il laissa sa femme chargée de six enfans. Le souvenir du mérite du père fit pour eux ce que son mérite même n'avoit pu faire : ils trouvèrent des protecteurs qui leur procurèrent des places. Les beaux esprits chargèrent le tombeau de Finé de vers et d'épitaphes. Il avoit pris pour devise : VIRESCIT VULNERE VIRTUS ; apparemment pour faire allusion à sa prison et aux persécutions de ses envieux. *Voyez* BRIANVILLE, n° II.

* FINELLA (Philippe), philosophe et fameux astrologue, vivoit dans le 17e siècle. Il a écrit : *De Metoposcopâ, seu metoposcopo naturali lib. III; de duabus conceptionis et respirationis figuris et de connexione inter eas et figuram cœlestem.*

* FINELLI (Julien), célèbre sculpteur, né à Carrare le 12 novembre 1602, étudia les premiers principes de l'architecture et du dessin à Naples, sous un de ses oncles. Il alla ensuite à Rome, où il suivit ses premières études à l'école de Pierre Bernini et de Jean Lorenzo. Mais ayant eu à se plaindre de ces deux sculpteurs, il quitta Rome

et se fixa à Naples, où il fit deux grandes statues pour la chapelle du trésor royal, représentant *les Apôtres saint Pierre et saint Paul*. Les bustes du vice-roi et de la vice-reine, qu'il sculpta en marbre, lui valurent de grandes récompenses et des honneurs. Il a fait beaucoup d'autres ouvrages qui se voient à Naples : mais il faillit perdre le fruit de ses travaux et la vie dans la révolte de Masaniello. Soupçonné d'être attaché au parti espagnol, il fut arrêté et condamné à mort; la sentence auroit été exécutée, si le duc de Guise et un des chefs des révoltés n'eussent sollicité et obtenu sa grace. Il travailla encore dix ans, dans l'intervalle desquels il eût ordre du nouveau vice-roi de Naples de faire les modèles de douze grands lions de bronze doré, que ce dernier devoit envoyer au roi d'Espagne. Au milieu de ses occupations, ayant eu un voyage à faire à Rome, il fut attaqué dans cette ville d'une maladie mortelle, qui termina ses jours en 1657.

FINIGUERRA. *Voy.* Maso.

* FINKENSTEIN (comte de), ministre prussien. Destiné, dès sa plus tendre jeunesse, à la diplomatie, il entra de bonne heure dans cette carrière, et fut envoyé à la cour de Suède en 1733. Il y résida plusieurs années, à la satisfaction des deux cours, et passa de là à celle de Danemarck. Le cabinet de Berlin ayant eu besoin, dans une circonstance critique, d'un ministre intelligent auprès de George II, roi d'Angleterre, qui combattoit alors sur le Rhin, le comte de Finkenstein, choisi pour cette mission, s'en acquitta dignement, fut envoyé ensuite à Saint-Pétersbourg, et revint en Prusse, pour y occuper l'emploi de ministre du cabinet, qu'il remplit pendant 50 ans. Il mourut en 1800; c'étoit le plus âgé des hommes d'état de l'Europe. Peu de temps avant sa mort, il célébra le jubilé de la 50e année de son ministère. Son fils, qui a suivi la même carrière, étoit conseiller de la légation prussienne à Vienne, et il y demeura chargé d'affaires lors de la reprise des hostilités en septembre 1805.

* FINNA, fille de Léon VI, dernier roi rupenien en Cilicie, tomba prisonnière avec son père et sa mère entre les mains des Egyptiens, et fut conduite au Caire vers l'an 1374. Après huit mois de captivité, elle et toute sa famille furent mises en liberté; cette jeune princesse se fixa alors à Jérusalem avec sa mère, où elle finit le reste de ses jours en cultivant les lettres, vers l'an 1413. On a de Finna une *Description détaillée en vers et en prose sur les lieux de la Terre-Sainte*.

FINUS (Adrien), né à Ferrare, employa quatorze ans à composer contre les Juifs un ouvrage qu'il intitula *Flagellum*, et qui parut à Venise en 1538, in-4°. Il est mort à la fin du 17e siècle. — Son fils, Daniel Finus, est aussi auteur de quelques Opuscules italiens.

* FIOLE *ou* Faiolle (Jacques de la), natif de Nantes en Bretagne, et fourrier de la compagnie de La Trémouille. Cet auteur, qui florissoit vers le milieu du 16e siècle, a composé plusieurs *Satires* ou *Coqs-à-l'âne*, et des *Chansons* imprimées au Mans en 1568.

* I. FIORAVANTI (Léonard), docteur en philosophie et en médecine, né à Bologne, pratiqua aussi la chirurgie avec beaucoup de réputation. Il mourut en 1588, laissant plusieurs ouvrages en italien, dans lesquels il se récrie fortement contre la saignée. Voici les titres des principaux, I. *Dello specchio di scientia*

universale, Venise, 1564, in-8°. *Le Miroir* de cet auteur a été traduit en français par Gabriel Chappuis, Paris, 1586, in-8°. II. *Regimento della peste*, Venise, 1565, 1571, 1575, in-8°. III. *Il tesoro della vita humana*, Venise, 1570, 1582, in-8°. IV. *Cirugia*, Venise, 1588, 1567, in-8°. Le témoignage de ce médecin empirique ne mérite pas toujours une confiance entière.

* II. FIORAVANTI (Jérôme) vivoit au commencement du 17e siècle. Son mérite et ses talens lui attirèrent une grande considération, et il fut employé dans les affaires les plus importantes. Clément VIII le choisit pour son confesseur. Il mourut à Rome sa patrie en 1630. Il a écrit *trois Livres sur la Trinité*, et des *Remarques sur quelques-uns des passages les plus difficiles de l'Ecriture sainte*.

FIORAVENTI (Ridolpho). *Voy.* Alberti, n° XIV.

* FIORDIBELLO (Antoine), né à Modène d'une illustre et ancienne famille en 1510, s'appliqua d'abord à l'étude du droit, pour ne pas déplaire à son père; mais il l'abandonna bientôt pour se consacrer à la philosophie et aux belles-lettres. En 1533, il entra au service de Sadolet, alors évêque de Carpentras, et à la même époque il se lia d'amitié avec le cardinal Bembo, et plusieurs savans et hommes de lettres des principales villes d'Italie. En 1550 il fut ordonné prêtre, et obtint un canonicat dans la cathédrale de Modène, où il mourut en 1574, après avoir rempli divers emplois honorables. On a de lui, I. *Ad Carolum V, Romanorum imperatorem panegyricus*, Romæ, 1536. II. *Oratio de concordiâ ad Germanos*, Lugduni, 1541. III. *De auctoritate Ecclesiæ*, Lugduni, 1546. IV. Plusieurs *Discours*, et la *Vie du cardinal Sadolet*.

* I. FIORE (Aguello del), sculpteur et architecte napolitain, vivoit vers l'an 1465. Il a fait, en 1469, dans la cathédrale de Naples, le tombeau du cardinal Rinaldo Piscicello, celui de Jean Cicimello en 1473, dans l'église de Saint-Laurent, ainsi qu'un autre qu'on voit dans la chapelle de Saint-Thomas-d'Aquin, de Saint-Dominique majeur.

* II. FIORE (Col Antonio del), peintre napolitain, naquit en 1331. Parmi ses ouvrages, on distingue le Tableau de *saint Antoine*, abbé, qui est sur le grand autel de l'église de ce nom, élevée par Jeanne I, celui de *sainte Anne*, que l'on voit à Sainte-Marie-la-Neuve, et un autre de *saint Jérôme*, qui est dans la sacristie de l'église de Saint-Laurent. Ce peintre, un des premiers qui firent perdre à la peinture l'usage un peu ancien des profils, sut allier dans son art la douceur des teintes à l'harmonie des couleurs. Il mourut en 1446.

* FIORENTINO (Augustin), camaldule, passoit, à l'époque où il vivoit, pour un homme savant et profond dans la philosophie et l'Ecriture sainte. Il a écrit: *Historiarum Camaldulensium libri III; Vita Ambrosii Camaldulensis generalis et interpretis græci; Vita et miracula sanctorum Christi confessorum Justi et Clementis*, etc.

* FIORENZA de Pazzis (Cataldo), de Catane, étoit issu d'une noble famille. On connoît de lui *Gli avenimenti tragici della cità di Sciacca*, imprimé à Venise en 1671. — Jean Fiorenza, prédicateur de Palerme, de l'ordre de Saint-Benoit, naquit en 1617 et mourut en 1694. Ce moine, savant

et bon poëte, a laissé plusieurs *Poëmes* qui ont été imprimés.

* FIORENZO (Maur), religieux servite de Florence, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui *Annotazioni sopra la lezione della sfera del Sacrobosco, ove si dichiarano tutti i principi matematici et naturali.* Il dédia cet ouvrage à Cosme de Médicis, duc de Florence. Il est encore auteur de *la sfera volgare nuovamente tradotta con molte notande addizioni di geometria, cosmografia navigatoria et stereometria*, Venise, 1537, in-4°.

FIORI (Mario di), peintre. *Voy.* Mario-Nuzzi.

* FIORITO (Augustin), jésuite, de Mazzara en Sicile, né en 1580, et mort en 1612, avoit de grandes connoissances, dans les sciences philosophiques, dans les langues et surtout dans la langue grecque, dont il a extrait les chartes de plusieurs saints de Sicile, traduites en latin, et qui se trouvent dans les Vies composées par Ottavio Caetano. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Augustin Fiorito, né en Sicile, mort en 1590, et qui a laissé une *Topographie de Mazzara.*

* FIOT (A. H. H.). On ne connoît de cet auteur que la tragi-comédie de *l'Amour fantasque ou le juge de soi-même*, imprimée en 1682. De Beauchamps et de Léris attribuent cette pièce à Dufayot; mais c'est par une erreur qui a été relevée avec fondement dans la Bibliothèque du théâtre français.

| FIOURELLI (Tiberio), acteur de l'ancienne troupe italienne, connu sous le nom de *Vieux Scaramouche*, mort le 8 décembre 1694, à 88 ans, n'avoit quitté le théâtre que cinq ans avant sa mort; et il avoit encore tant d'agilité, qu'il donnoit un soufflet avec le pied. Angelo Constantin, l'un de ses camarades, a écrit sa Vie. C'est un petit in-12, qui est parmi les livres de la Bibliothèque bleue. Il le représente d'un naturel emporté, avare, méfiant, et raconte de lui divers tours d'escroc.

FIRDEWST. *Voy.* Ferdoussy.

† FIRENZUOLA (Ange), poëte florentin, d'abord avocat à Rome, sous le nom de *Nannini*, qui étoit celui de sa famille, ensuite religieux de la Congrégation de Vallombreuse, fut connu et estimé du pape Clément VII, qui prenoit plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après en 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses *Œuvres* dans ce dernier genre, à Florence, 1552, in-8°, et celle de ses *Poésies*, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa *Traduction* de l'Ane d'Or, qui parut la première fois à Venise en 1550, in-12, et réimprimée en 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui, avec ceux du Berni. Il a aussi fait quelques comédies: *Lucidi*, Firenze, 1549, in-8°; *La Trinuzia*, 1551, in-8°; Son *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16, et par La Rivey, 1579, in-16. Son *Discours de la beauté des dames* l'a été par J. Palet, Paris, 1578, in-8°. L'édition complète de ses *Œuvres* a paru à Florence (Venise), de 1763-66, en 4 volumes in-8°.

FIRMICUS-MATERNUS (Julius) fit paroître, sous les enfans de Constantin, un excellent *Traité de la fausseté des religions profanes.* L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* de Leyde, en 1672, in-8°; et en 1609, avec les notes de Jean Wou-

ver. On lui attribue encore *sept livres d'Astronomie*, imprimés par Alde Manuce en 1499, in-fol. : mais cette dernière production, pleine de rêveries, paroît être d'un autre Julius FIRMICUS, qui vivoit dans le même temps.

† FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origène, prit parti pour saint Cyprien, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avoient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit sur cette question une *Lettre* à saint Cyprien, dans laquelle toutes les raisons qui pouvoient autoriser la pratique des églises d'Afrique sont exposées avec force. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate, et mourut l'an 269. Le Ménologe des Grecs fait mention de lui comme d'un saint.

I. FIRMIN, nom de quatre saints évêques; le premier, évêque d'Amiens, martyrisé au 3e siècle; le second, évêque de la même ville, au 4e siècle; le troisième, évêque d'Uzès; et le quatrième, de Mende.

* II. FIRMIN (Thomas), personnage signalé par sa bienfaisance, né en 1632, à Ipswich au comté de Suffolck, mort en 1697, fut mis en apprentissage à Londres chez un marchand. Il s'établit ensuite pour son compte, gagna beaucoup de bien, et se distingua tellement par sa piété et sa charité, que les plus illustres personnes du clergé, et particulièrement l'archevêque Tillotson, se firent honneur d'être ses amis. Cet excellent homme établit une manufacture de linge pour employer les pauvres artisans qui manquoient d'ouvrage; et beaucoup de protestans français étant venus se réfugier à Ipswick, il en établit une seconde spécialement pour eux. Firmin, un des administrateurs des hôpitaux du Christ et de St.-Thomas, fut un très-généreux bienfaiteur de ces deux établissemens. Enfin il n'y eut pas d'œuvre de charité publique dans son temps à laquelle il ne voulût contribuer. Il a publié, en 1678, un *Ouvrage sur les moyens d'employer les pauvres et de prévenir la mendicité, particulièrement dans la ville de Londres*, in-4°.

* III. FIRMIN (Gilles), théologien anglais non-conformiste, né au comté de Suffolk, mort en 1697, élève de Cambridge. En sortant du collége, il passa à la Nouvelle-Angleterre, et y pratiqua la médecine. A son retour, il prit les ordres chez les presbytériens, et fut nommé ministre de Shalford; mais il fut dépossédé en 1662. Alors il reprit l'exercice de la médecine. On a de lui un livre intitulé *Le vrai Chrétien*; un *Traité du schisme*, et quelques autres ouvrages.

FIRMIUS (Marcus), homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Egypte, pour venger la reine Zénobie, dont il étoit ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier; et, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens, il le fit mourir en 273. C'étoit un homme d'une taille gigantesque et d'une force surprenante. On l'appeloit *le Cyclope*. On frappoit, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentît aucune douleur. Le commerce immense qu'il faisoit avec les Sarrasins et les Indiens lui avoit acquis une grande considération dans l'Orient.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, frère de Gildon, se révolta contre Valentinien Ier, l'an 373 de J. C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains. (*Voyez* ROGAT *et* GILDON.)

* I. FIRONZABADI, surnommé *Shirazi*, docteur persan du 11e siècle, auteur d'un ouvrage très-estimé parmi les musulmans, intitulé *Al Tanbidh* ou *Instruction générale sur la loi de Mahomet.*

* II. FIRONZABADI, autre docteur, mort l'an de J. C. 1414, qui a donné un dictionnaire de la langue arabe, intitulé l'*Océan.*

* FIRZEND (A'z Sçâfy-ed-dyne), poëte persan, et homme d'une grande piété, consacra ses veilles à célébrer les mystères, la vérité et la perfection du musulmanisme, vocation très-belle sans doute, mais qui même chez un peuple fanatique n'a point pu mettre ses *Œuvres* à couvert des ravages du temps. Il n'en reste que des fragmens épars, et l'on ne sait rien de bien précis sur son compte.

† I. FISCHER *ou* FISHER (Jean), né au diocèse d'Yorck vers 1455, docteur et chancelier de l'université de Cambridge, enfin précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnoître son élève pour chef de l'Eglise anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Certains membres du clergé lui avoient proposé, quelque temps auparavant, de supprimer les petits monastères; ce prélat s'opposa fortement à leur dessein. Il prévit très-bien que ce seroit montrer au roi un moyen pour parvenir à la suppression des abbayes les plus considérables. Il leur conta, à ce sujet, l'apologue de la Coignée, « qui demanda une petite branche d'arbre à une forêt pour se faire un manche; dès qu'elle l'eut obtenue, elle s'en servit pour détruire la forêt même. » Henri, le trouvant contraire à toutes ses idées, le fit mettre en prison; et ayant appris que Paul III lui préparoit un chapeau de cardinal, il dit, en se moquant du pape, « qu'il envoie son chapeau de cardinal quand il voudra; je ferai en sorte que, quand il arrivera, la tête pour laquelle il est destiné ne subsiste plus. » En effet, Henri fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Fischer fut un des meilleurs controversistes de son temps. (*Voyez* CHILLINGWORTH.) Toutes ses *Œuvres* ont été publiées, en un vol. in-fol., à Wirtzbourg, en 1597.

II. FISCHER. *Voyez* PISCATOR.

† III. FISCHER (Marie), fille célèbre, l'une des saintes du quakérisme, ayant conçu le dessein de prêcher les dogmes des quakers jusque dans la cour du grand-seigneur, traversa seule l'Italie, et s'embarqua pour Smyrne dans un vaisseau de sa nation. Le consul anglais de cette ville n'eut rien de plus pressé que de renvoyer cette folle. On la fit reconduire à Venise. Désespérant de se rendre par mer à l'endroit de sa mission, elle s'y rendit par terre. Mahomet IV, un des plus barbares empereurs qu'aient eus les Ottomans, auprès de qui elle se fraya un accès, fut tenté de la punir de sa hardiesse; mais ses gestes, son ton et ses expressions lui apprirent bientôt que ce n'étoit qu'une extravagante qu'il falloit renvoyer dans son pays. Cet ordre fut exécuté. La missionnaire, de retour, fut reçue avec enthousiasme par ceux de sa secte, et mariée à un de leurs principaux prophètes. C'étoit Guillaume Barlée, homme savant, et qui vint, dit-on, en France prêcher sa religion aux protestans du Languedoc.

* IV. FISCHER (Jean-André), médecin, né à Erfurt en 1667, et mort dans la même ville en 1729, a publié plusieurs *Dissertations* en forme de thèses, depuis 1718 jusqu'à l'année de sa mort. On a encore de lui les ouvrages suivans : I. *Consilia*

medica quæ in usum practicùm et forensem, pro scopo curandi et renunciandi adornata sunt, tom. I, Francofurti, 1704, in-8°. *Accedit ejusdem consiliarius Metallicus, tomus II*, ibid., 1706, in-8°. *Accedit mantissa medicamentorum singularium, tomus III*, ibid., 1712, in-8°, avec le traité de Michel Crugner, qui est intitulé *De materiâ perlatâ*. II. *Ilias in nuce, seu medicina synoptica medicinæ conciliatrici subsecuturæ præmissa*, Erfurti, 1716, in-4°. III. *Responsa practica*, Lipsiæ, 1719, in-8°.

* V. FISCHER, général-major autrichien, fait colonel en 1789, pour s'être distingué dans la guerre contre les Turcs. Employé en cette qualité dans les Pays-Bas durant les campagnes de 1792, à la tête d'un corps de troupes légères, il s'y conduisit de manière à faire naître des soupçons sur son compte. L'année suivante, il obtint beaucoup d'empire sur l'esprit du prince de Cobourg, particulièrement, à ce que l'on assure, par l'entremise de sa femme qui étoit fort jolie. Devenu général-major en 1794, il passa à l'armée d'Italie dès que son protecteur eut quitté le commandement de celle des Pays-Bas, et continua à y tenir une conduite équivoque qui fit naître des soupçons sur sa fidélité. Enfin, en janvier 1795, il se tua d'un coup de pistolet, et on prétendit alors avoir trouvé dans ses papiers des preuves de son intelligence avec les Français.

* VI. FISCHER (Daniel), médecin hongrois, vivoit dans le 18e siècle. Il a écrit : I. *De terrâ Tocayensi à chymicis quibusdam pro solari habitâ*, Vratislaviæ, 1732, in-4°. II. *Commentarius de remedio rusticano variolas per balneum primò aquæ dulcis, post verò seri lactis, feliciter curandi*, Erfordiæ, 1745, in-8°. Cette pièce est fondée sur de bons principes. La méthode d'employer le bain d'eau tiède avant l'éruption de la petite-vérole est adoptée par la plupart des praticiens.

* VII. FISCHER (Jean N.), habile mathématicien et astronome, né à Miesbach en Bavière, mort à Wurtzbourg le 21 février 1805, se fit recevoir dans l'ordre des jésuites. Après la réforme de cet ordre, il professa publiquement les mathématiques à Ingolstadt, et devint ensuite directeur de l'Observatoire de Manheim. Il n'y resta pas long-temps ; il entreprit un voyage en Angleterre, et en 1805 il fut appelé à une chaire d'astronomie à l'université de Wurtzbourg. Sa franchise, ses principes et sa haine contre l'intolérance et le fanatisme, lui concilierent des amis, mais lui attirèrent encore plus d'ennemis. Ce fut pour se soustraire à leurs poursuites qu'il s'étoit réfugié en Angleterre, où il vécut constamment depuis 1795 jusqu'à l'époque de sa vocation. Il s'y fit estimer autant par ses mœurs que par ses vastes connoissances. On a de lui d'excellens *Mémoires sur l'astronomie*, insérés dans les Ephémérides géographiques de M. de Zach, et dans le Journal de Physique de Hübner, ainsi qu'un *Ouvrage sur la matière de la lumière*, qui remporta le prix en 1779 à l'université de Gottingue.

† FISCHERS (Jean-Bernard), architecte, mort en 1724, construisit les plus beaux édifices de Vienne, aidé par son fils Emmanuel, mort en 1738, après avoir inventé des machines à feu pour tirer l'eau des mines. On a de lui *Essai d'une architecture historique, ou Recueil de bâtimens antiques*, avec des explications en allemand et en français, Leipsick, 1725, in-fol., obl., fig.

† FISCHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris en 1467, appela, deux ans après, de concert avec Jean de La Pierre, son ami, Martin Crantz, Ulric Gering et Michel Friburger, imprimeurs allemands, lesquels mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fischet s'opposa au dessein de Louis XI, qui vouloit faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion en 1470. Le pape Sixte IV le combla d'honneurs, et le fit son camérier. On a de lui une *Rhétorique* et des *Epîtres*, dont le style est au-dessus de son siècle ; elles furent imprimées en Sorbonne, in-4°, l'an 1471. Cet ouvrage, intitulé *Rhetoricorum libri III*, imprimé par Ulric Gering, Martin Crantz, et Michel Friburger, est regardé comme l'une des premières productions de l'imprimerie à Paris. On en imprima cinq exemplaires sur vélin, auxquels Fischet a joint une *Epître* qui, dans chaque exemplaire, porte le nom de la personne à laquelle il étoit adressé.

FISEN (Barthélemi), jésuite de Liége, né en 1591, mort le 26 juin 1649, publia des ouvrages remplis de recherches, mais quelquefois dénués d'une saine critique. I. *Origo prima festi corporis Christi*, Liége, 1628, in-12. II. *Historia Leodiensis*, Liége, 1696, in-fol. III. *Flores Ecclesiæ Leodiensis*, Lille, 1647, in-fol. Cette dernière production renferme les Vies des saints du diocèse de Liége.

* FISH (Simon), jurisconsulte anglais, mort en 1571. Son zèle trop ardent pour la réformation le mit dans la nécessité de fuir en Allemage, où il se réunit à Guillaume Tyndale. Il écrivit une pièce intitulée *Requête des mendians contre les moines et religieux*, qui amusa beaucoup Henri VIII ; alors ce prince permit à Fish de revenir en Angleterre. Le même auteur a traduit du hollandais en anglais un petit ouvrage intitulé *La Somme des Ecritures*.

* FISTULARIO (Paul), patricien d'Udine, né en 1703, fit ses études à Padoue. De retour en sa patrie, il répandit le goût de la littérature grecque, qu'il cultivoit avec succès, et se consacra tout entier à éclaircir l'histoire civile et ecclésiastique du Frioul. Parmi tous ses ouvrages, qui ne tendent qu'à ce but, on distingue *Osservazioni critiche intorno alla storia della cita di Udine, dell' antica famiglia Savorgnano del Monte, e del generale parlamento della patria del Friuli, esposte in nove capitoli*. Son éloge a été publié par Jérôme Fistulario, son neveu, chanoine de la cathédrale d'Udine.

FITADE. *Voyez* PHÉBADE.

I. FITE (Jean de la), ministre de la religion réformée, natif de Béarn, d'une famille noble, sorti de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'église française de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu est intitulé *Eclaircissement sur la matière de la grace, et sur les devoirs de l'homme*, 2 vol. in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec son aïeul Jean DE LA FITE, ministre de l'église de Pau, dont on a des *Sermons* et des *Traités de Controverse*.

* FITZ-GÉRALD (Gérard), docteur de la faculté de médecine de Montpellier, né à Limeric en Irlande, mort en 1748, a laissé quelques *Thèses*, comme celle de *Catameniis*, imprimée à Montpellier en 1751, in-8° ; une autre

de *Visu*, publiée dans la même ville en 1741, in-8° ; une troisième *de Carie ossium*, en 1742, in-4°, etc. Mais on a donné après sa mort un ouvrage plus considérable, qui paroît être une traduction des cahiers qu'il avoit dictés en latin dans les écoles ; il est intitulé *Traité des maladies des femmes*, *traduit du latin de M. Fitz-Gérald*, *professeur de médecine dans l'université de Montpellier*, Paris (Avignon), 1758, in-12. Les cahiers de ce médecin, sur les maladies du sexe, ont été imprimés en latin sous le titre de *Tractatus pathologicus de affectibus fœminarum præter naturalibus*, Paris, 1754, in-12.

* I. FITZHERBERT (sir Antoine), savant jurisconsulte anglais sous le règne de Henri VIII, né au comté de Derby, mort en 1538, fut nommé, en 1523, juge à la cour des plaids communs. On a de lui, I. *Le Grand Abrégé ou Recueil de cas de jurisprudence.* II. *De l'Office et de l'autorité du juge de paix.* III. *L'Office du shérif.* IV. *Natura Brevium, etc.* On le croit encore auteur d'un *Livre sur l'arpentage*, et d'un autre *sur l'agriculture*.

* II. FITZHERBERT (Thomas), petit-fils du précédent, né en 1552 au comté de Stafford, mort en 1640, élève d'Oxford. Son zèle pour le catholicisme le força de s'expatrier. En 1614, il entra chez les jésuites à Rome, puis il alla à Bruxelles présider la mission anglaise. Ayant été nommé recteur du collége des Anglais à Rome, il y retourna, et y mourut. Tous les ouvrages qu'il a laissés sont de controverse.

* III. FITZHERBERT (Nicolas), autre petit-fils du jurisconsulte, né vers 1550, mort en 1612, élève du collége d'Exeter à Oxford, alla en Italie en 1572, et s'attacha au cardinal Allen. Fitzherbert s'est noyé par accident. On a de lui, I. *Description de l'université d'Oxford.* II. *De l'Antiquité et de la continuité de la religion catholique en Angleterre.* III. *Vie du cardinal Allen.*

† I. FITZ-JAMES (Jacques de), duc de BERWICK *ou* BARWICK, fils naturel du duc d'Yorck, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough. « Telle fut l'étoile de cette maison de Churchill, dit le président de Montesquieu, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un, dans le même temps, fut destiné à ébranler, l'autre à soutenir les deux grandes monarchies de l'Europe. « Le duc de Berwick naquit en 1671 à Moulins, où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Destiné aux armes dès sa plus tendre jeunesse, il se trouva en 1686 au siége de Bude, où il fut blessé, et à la bataille que le duc de Lorraine gagna sur les Turcs à Mohatz en 1687. Il se rendit à Vienne, où il fut présenté à l'empereur qui le nomma sergent-général de bataille ; il étoit déjà colonel du régiment de Taust. De retour en Angleterre, il eut le gouvernement de Portsmouth, avec celui de la province de Southampton. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, en 1688, Berwick le suivit en France. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de mylord Tyrconel, qui en étoit vice-roi. Il se distingua, l'an 1690, au siége de Londonderri, et à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Il ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. Louis XIV lui donna, en 1703, le

commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. « La cour d'Espagne, dit Montesquieu, étoit infectée par l'intrigue. Le gouvernement alloit très-mal, parce que tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracasserie; et l'un des principaux articles de sa mission étoit de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner; il n'entra dans aucun; et ne regardant les intérêts particuliers que comme des intérêts particuliers, il ne pensa qu'à la monarchie. » En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les insurgés des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé, la même année, pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Les Portugais avoient pénétré jusqu'à Madrid. Le maréchal, par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vider la Castille aux ennemis, et renvoya leur armée dans le royaume de Valence et d'Aragon. Il les y conduisit de poste en poste, comme un pasteur conduit des troupeaux. Cette campagne, déjà si glorieuse par la capacité qu'il y montra, en prépara une seconde non moins remarquable. Il gagna, le 25 avril 1707, la bataille importante d'Almanza sur Gallowai, lui tua cinq mille hommes, fit neuf mille prisonniers, prit cent vingt drapeaux et toute l'artillerie. Cette journée assura le trône à Philippe V. Ce prince récompensa le vainqueur comme le méritoient de si grands services : il le créa duc de Leiria et de Xerica au royaume de Valence, et le fit chevalier de la Toison d'Or : il attacha à son duché une grandesse de la première classe, que le maréchal céda à un fils du premier lit, qu'il avoit eu de son mariage avec l'héritière de la maison de Veraguas en Portugal. Berwick soutint la gloire qu'il s'étoit acquise à Almanza, par la prise de Barcelonne le 12 septembre 1714; il étoit alors généralissime des armées d'Espagne. Cependant lorsque le régent déclara la guerre à Philippe V, Berwick accepta le commandement de l'armée, et fut blâmé d'avoir servi contre son bienfaiteur. Il ne le fut pas moins pour avoir abandonné le maréchal de Villeroi auquel il devoit en partie sa fortune et son élévation, lorsque ce maréchal fut exilé de la cour par les intrigues du cardinal Dubois. Duclos lui reproche ces deux fautes, et ce n'est pas sans raison. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733, entre l'empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière le 12 juin 1734, à 63 ans; c'est en apprenant ce genre de mort que Villars s'écria : « Cet homme-là a toujours été heureux. » La place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Ce général a fait vingt-neuf campagnes, s'est trouvé à six batailles rangées; il n'en commanda qu'une seule en personne, celle d'Almanza. Sans cette victoire, Philippe V n'eût peut-être pu conserver la couronne d'Espagne. « Le talent particulier du maréchal de Berwick, dit Montesquieu, étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, et de bien connoître toutes les ressources qu'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien, ajoute le même écrivain, qu'il sentît ses forces à cet égard. Je lui ai souvent entendu dire,

que la chose qu'il avoit toute sa vie la plus souhaitée, c'étoit d'avoir une bonne place à défendre. Il aimoit ses amis. Sa manière étoit de rendre des services sans vouloir en rien dire ; c'étoit une main invisible qui vous servoit. Il avoit un grand fonds de religion, et ne disoit jamais de mal de personne ; aussi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués. Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris de l'argent. Il avoit une modestie dans ses dépenses qui auroit dû le rendre très à son aise ; car il ne dépensoit rien en frivolités. Cependant il étoit toujours malaisé, parce que, malgré sa frugalité naturelle, il dépensoit beaucoup dans ses commandemens. Toutes les familles anglaises ou irlandaises pauvres, en relation avec quelqu'un de sa maison, avoient une espèce de droit de s'introduire chez lui. Jamais rien n'a mieux représenté l'état où se trouva la France à la mort de Turenne que la consternation produite par la nouvelle de la mort du maréchal de Berwick. Tous deux ils avoient laissé des desseins interrompus ; tous les deux une armée en péril. » (Œuvres posthumes de Montesquieu, page 228 et suivantes.) On a attribué à l'abbé de Margon les Mémoires du maréchal de Berwick, en 2 vol. in-12, Rouen, 1736. Ils ont été publiés de nouveau, en 1778, par son petit-fils, le duc de Fitz-James, et revus par l'abbé Hook. On y a réuni un portrait de Berwick par mylord Bolyngbrocke. Le maréchal de Berwick fut marié deux fois, et laissa des enfans de l'un et de l'autre mariage.

† II. FITZ-JAMES (François, duc de), fils du précédent, né à Saint-Germain-en-Laye le 9 janvier 1709, renonça aux dignités de son père, dont il avoit la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique. En 1727 il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut le 19 juillet 1764. Sa régularité, son *Instruction pastorale* contre le P. Berruyer, et son *Rituel*, dont les instructions sont imprimées en 2 et 3 vol. in-12, l'ont placé au rang des bons évêques de ce siècle. Les jésuites n'en ont pas toujours parlé de même ; mais ces PP. l'ayant compromis dans une occasion importante, lorsque Louis XV fut malade à Metz, il régna depuis entre eux et ce prélat une mésintelligence qui produisit quelquefois de l'animosité. On a publié ses *Œuvres posthumes*, 1769, 2 vol. in-12, avec sa vie à la tête de ce recueil ; et un troisième volume sous le titre de *Supplément*, 1770, in-12. — Son frère Charles, duc de FITZ-JAMES, maréchal de France, mourut à Paris en mars 1787.

† III. FITZ-MORITZ (Jacques), génie turbulent et factieux, voulut en 1579 faire une révolution en Angleterre, pendant les orages qu'excitoient les catholiques d'Irlande, sous le règne d'Elizabeth. S'étant mis dans la tête de détrôner la reine, à quelque prix que ce fût, il s'adressa d'abord à Henri III, roi de France, et aux Guises, pour avoir des troupes, et promit de leur soumettre l'Irlande et l'Angleterre. Son projet ayant été rejeté à cette cour, comme le rêve d'un cerveau exalté, il ne renonça pas pour cela à ses idées ambitieuses : il passa à Rome, où il trouva plus d'accueil. Deux prêtres (Nicolas Sanderus et Alan), l'un Anglais, l'autre Irlandais, l'introduisirent auprès du pape Pie V, qu'il séduisit par les promesses les plus brillantes. Fitz-Moritz, muni d'un étendard que le pape bénit lui-même, et de lettres de recommandation, passe en Espagne, et y obtient sept compagnies de Basques. Fort de ce secours, il se rend en

Irlande, et aborde dans la presque île de Kerrey. Là, dit le P. Fabre, dans son Histoire ecclésiastique, livre 175, il fit bénir, par des prêtres de sa suite, un emplacement, et y éleva un fort sous lequel il mit ses vaisseaux à couvert. Mais ils furent aussitôt attaqués par Thomas Courtenay, qui s'en rendit maître, et ferma, par ce moyen, le chemin de la mer à Fitz-Moritz. Les Espagnols furent fort consternés de cet échec : au lieu de ces troupes nombreuses que les prêtres irlandais leur avoient promises, ils ne voyoient de tous côtés qu'une solitude affreuse et désespérante, et ils se repentirent bientôt de leur crédulité. Cependant Fitz-Moritz, pour les rassurer, leur faisoit espérer qu'ils recevroient dans peu du secours. Il tenta même de faire soulever les paysans de l'Ultonie et de la Connacie, deux provinces de l'Irlande; mais ce fut inutilement : les paysans tournèrent leurs armes contre le chef rebelle, tuèrent la plupart de ses gens, et lui-même. Son corps fut mis en pièces; et sa tète, plantée au bout d'une pique à la porte de la ville de Kilmaloc.

* IV. FITZ-STEPHEN (Guillaume), moine de Cantorbéry au 12e siècle, mort en 1191, a écrit *la Vie de son maître Thomas Becket*, dans laquelle il donne une description très-curieuse de Londres.

* I. FIUME (Paul Bagelardo da), gentilhomme de Padoue, regardé comme le médecin le plus savant de son temps, vivoit dans le 15e siècle, et professa dans sa patrie la philosophie et ensuite la médecine. Il mourut en 1494. On lui doit un ouvrage plein d'érudition, intitulé *De morbis infantium*, qu'il dédia au doge Nicolas Tron.

* II. FIUME (Ignace), du village de Saint-Antune au royaume de Naples, près Aversa, étoit religieux de l'ordre des prêcheurs, et vivoit dans le 17e siècle. On a de lui plusieurs écrits dogmatiques, intitulés *Schola veritatis*.

* FIXLMILLNER (Placide), astronome allemand, né le 29 mai 1721 au château d'Acheleuthe, près l'abbaye des bénédictins de Cremsmunster en Autriche, où son père régissoit les biens du comte de Tun, s'est principalement fait connoître par des ouvrages sur l'astronomie, qui prouvent un observateur exact et un profond calculateur. Il publia, en 1765, *Meridianus speculæ astronomicæ Cremisanensis*. Il y détermine avec soin la longitude et la latitude de l'observatoire de l'abbaye de Cremsmunster, où il a observé pendant trente ans avec autant d'assiduité que de succès. En 1776, parut son *Decennium astronomicum*, Styræ, 1 vol. in-4°, recueil précieux et digne de servir de modèle en son genre. Ses observations, depuis 1776 jusqu'à 1791, année de sa mort, ont paru sous le titre de *Acta astronomica Cremisanensia*. L'entrée de Fixlmillner dans l'ordre des bénédictins avoit porté pendant quelques années son application sur d'autres objets. Appelé à enseigner la théologie et le droit, il publia en 1756 un petit traité, intitulé *Reipublicæ sacræ origines divinæ*.

† FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier, sa patrie, où il mourut en août 1765, à soixante-quinze ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse, et commanda une confiance absolue par les prodiges de ses cures et la sagesse de ses conseils. On lui reprocha trop de

despotisme dans ses opinions, d'employer quelquefois trop de remèdes, et de ne voir dans toutes les maladies que des humeurs à combattre et à chasser. Nous avons de cet auteur, qui joignoit une grande simplicité de mœurs à des connoissances très-étendues et très-variées, plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont, I. *Opera medica*, 1742, in-4°. II. *Leçons de chimie de l'université de Montpellier*, 1750, in-12. III. *Tractatus de febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en français, 1757, in-12. IV. *Tractatus de physiologiâ*, 1750, in-12. V. Plusieurs *Dissertations* sur diverses matières de médecine, science que l'auteur possédoit à un degré supérieur. *Voyez* sa Vie, par M. Estève, 1765, in-8°.

FIN DU TOME SIXIÈME.

Nota. *L'art.* Favier, *célèbre diplomate, les anecdotes de Laborde sur Louis XV et la maison de Coucy étant arrivés trop tard pour être placés dans leur ordre, ont été renvoyés à la fin du dernier volume, ainsi que quelques articles supplémentaires, qui ne pouvoient alors y avoir place, les auteurs étant morts après l'impression de la lettre dans laquelle ils eussent entré.*



P. Bellefonds del. et sc.



III. Duclos. I. Dufresnoy. Dufresny.

Duguay-Trouin. Dunois. IV. Dupin.

II. Dupleix. I. Dupleix. II. Duprat.

Duquesne. Durer. Dussaulx.

P. Bellefonds del.t et sc.


Edelinck.
VI. Edouard III.
X. Edouard.
I. Eléonore.
Elisabeth.
(Reine d'Anglet.)
Emmanuel.
(Charles)
Entrecasteaux.
Epaminondas.
Epée. (l'abbé de l')
Epicure.
Episcopius.
Erasme.


Escobart.
(Antoine.)
I. Ésope.
Espagnolet.
I. Essex.
I. Estaing
Estius.
Estrées.
VII. Etienne VI.
II. Euclide.
X. Eugene.
I. Euler.
Euripide.



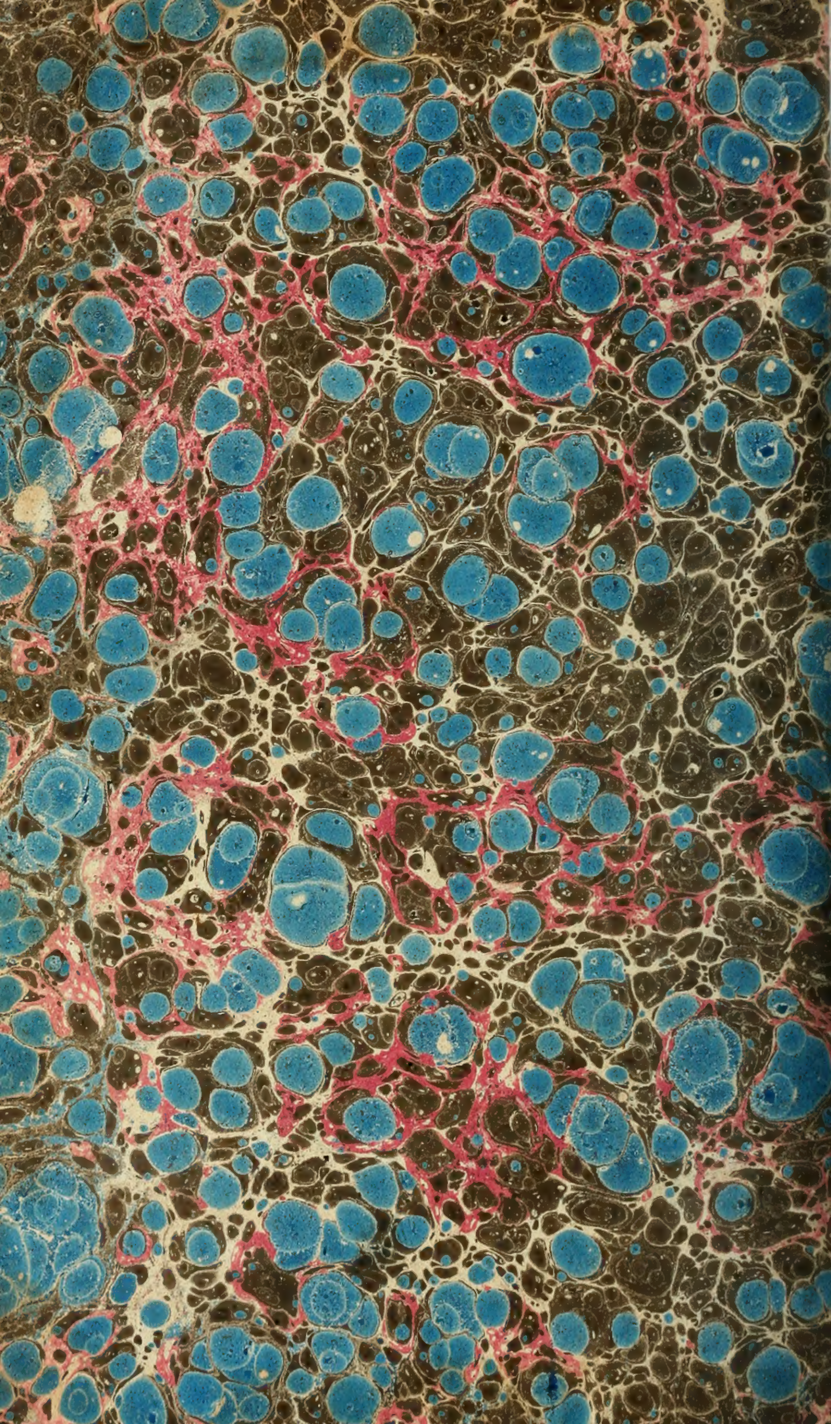
Fabert. — *I. Faye.* — *II. Fairfaix.*

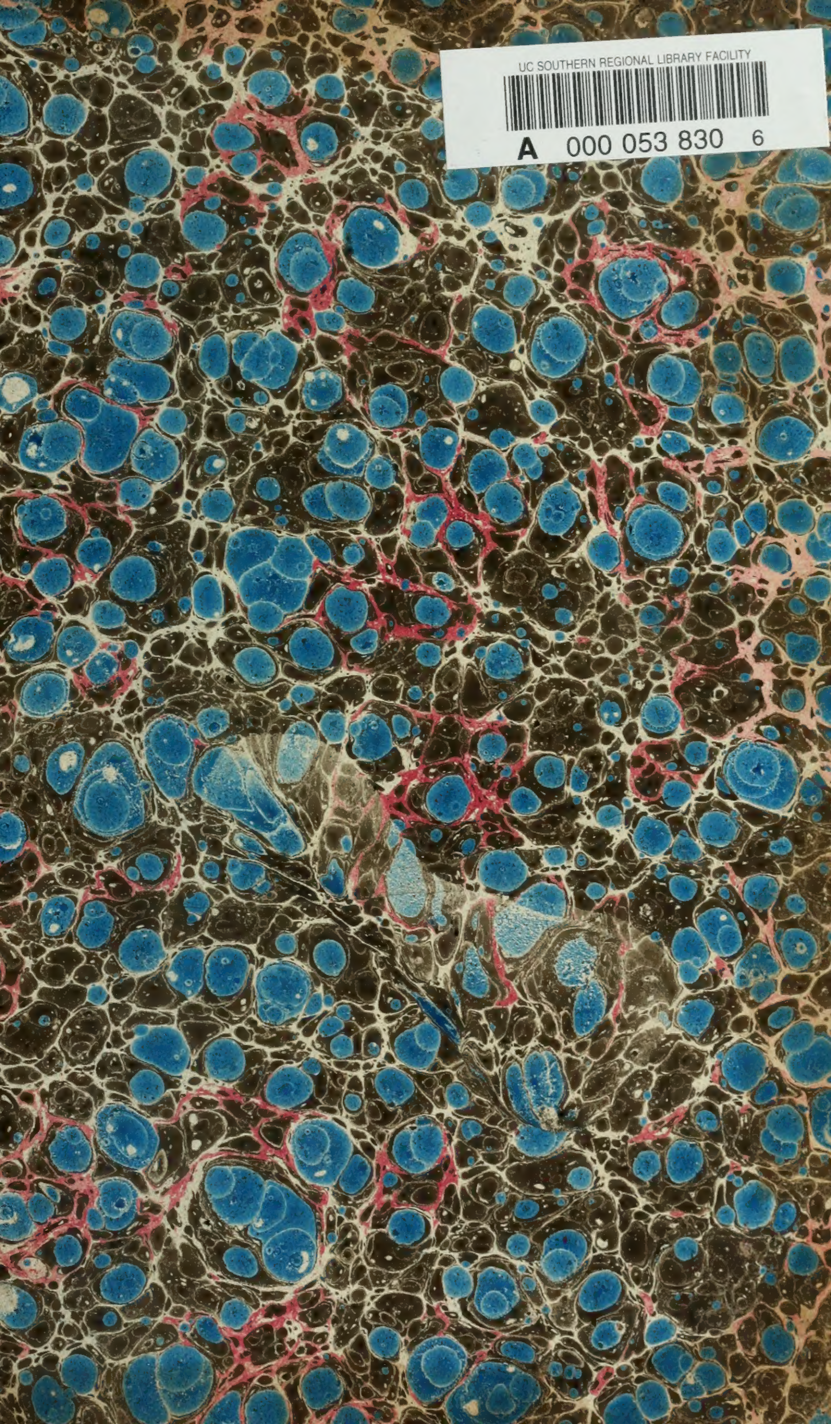
II. Falconnet. — *Farel.* — *I. Farnèse.*

II. Fauchet. — *Faur. (Guy du)* — *Faustine. (la Jeune)*

I. Favart. — *II. Favart.* — *III. Fayette.*


I. Felibien.
II. Fenelon.
Ferdinand V.
I. Fermat.
Fernel.
Ferrein.
III. Fevre.
Ficin.
Fiesque.
I. Fischer.
Fitz-Jams.
Flechier.




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 053 830 6

